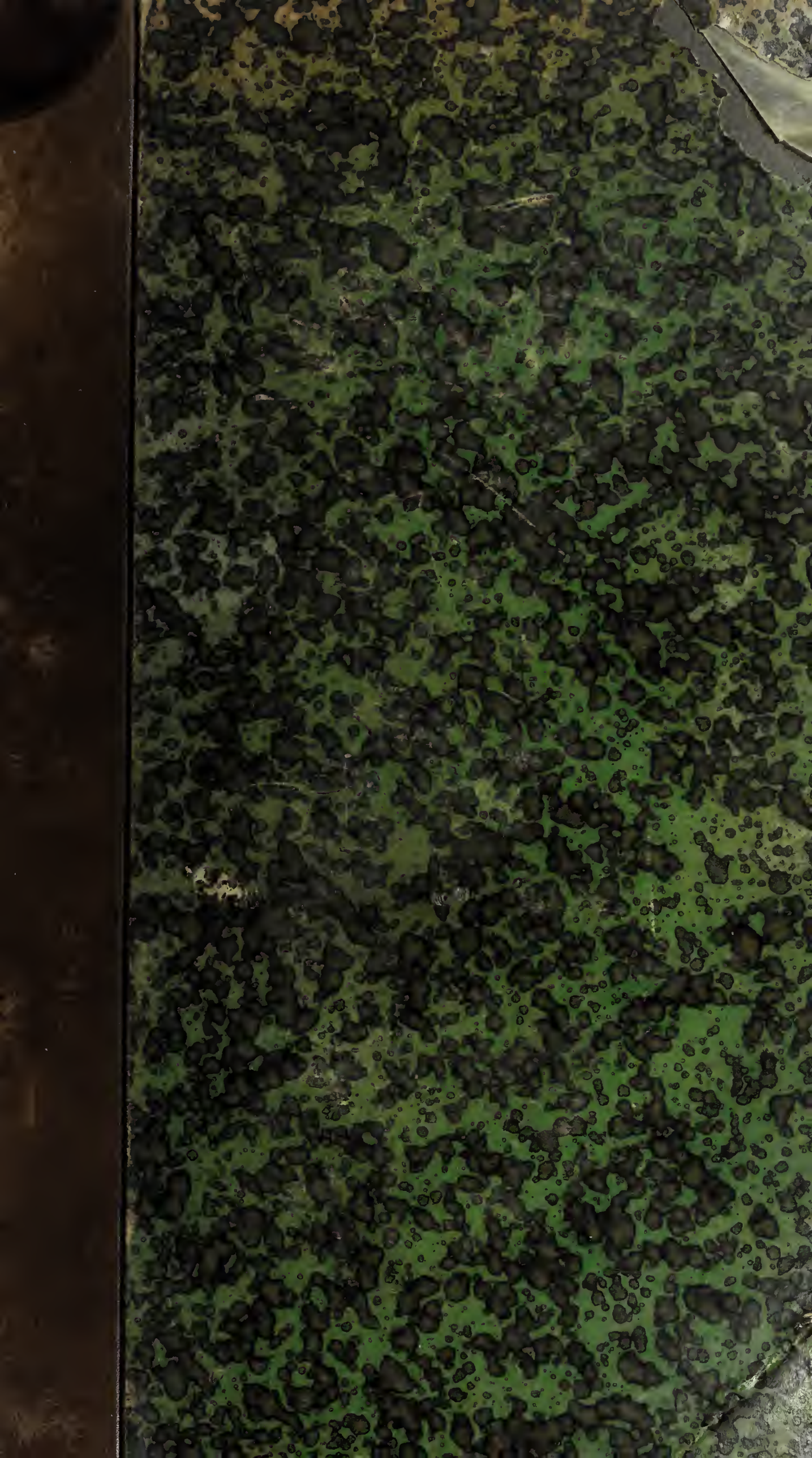


THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY

054
ME
v.130

Return this book on or before the
Latest Date stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

University of Illinois Library

DEC 19 1985

FEB 20 1986

FEB 14 1986

MAY - 4 1971

MAR 15 1973

AUG 12 1974

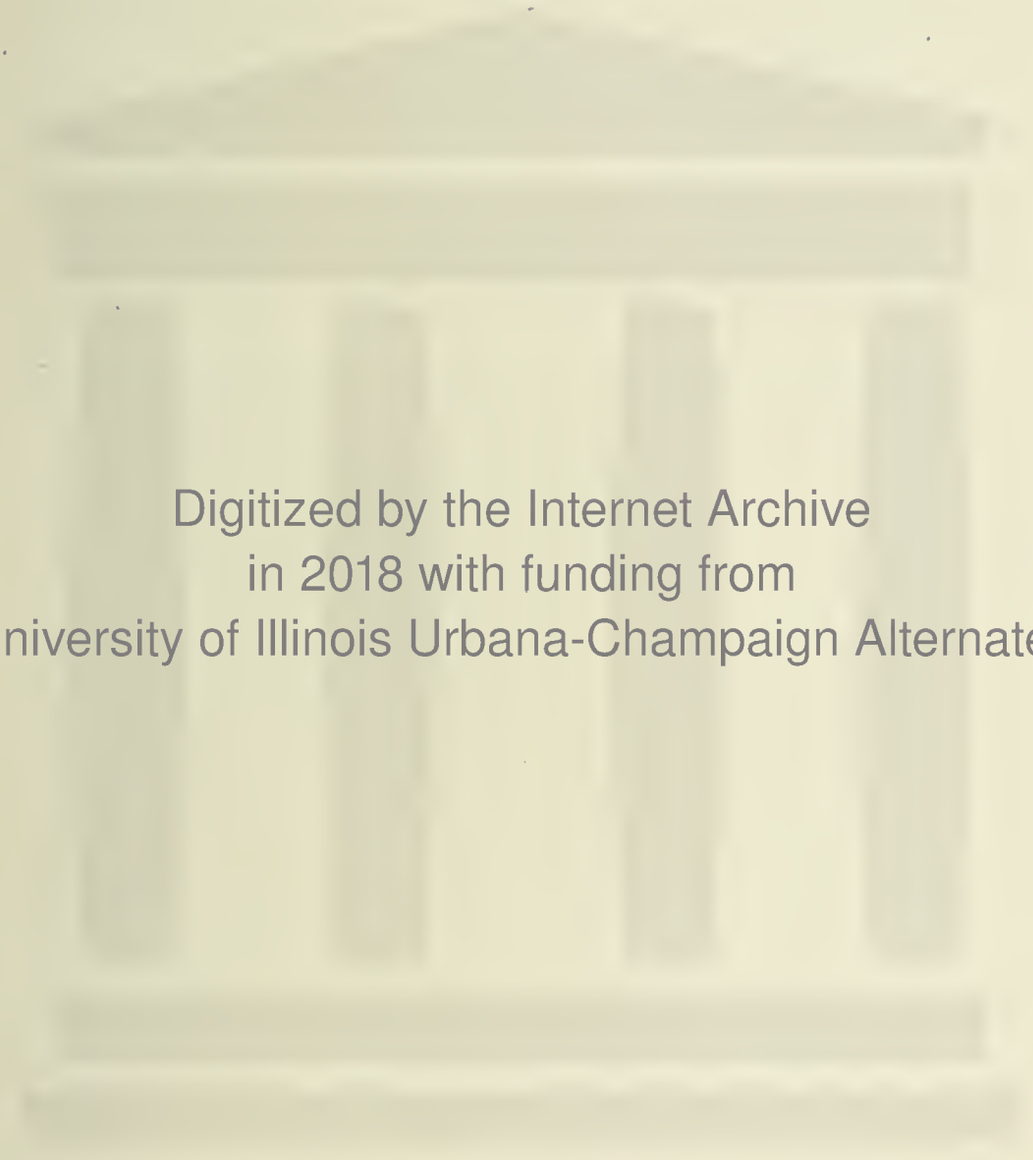
AUG - 7 1974

MAY 05 1986

MAR 26 1987

MAY 04 1987

L161—O-1096



Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign Alternates

https://archive.org/details/mercuredefrance1301vall

MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT TRENTIÈME

Novembre-Décembre 1918

Novembre-Décembre 1918 — Tome CXXX

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

17144
324

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXVIII

054
ME
v.130
26 mars 1964

UN DOIGT DE LA LUNE

CONTE D'AMOUR INDOU

—

Au Colonel Rice Edwards,
De l'Armée des Indes.

PRÉFACE

Le *Doigt de la Lune* est la 16e partie d'un ouvrage beaucoup plus important, intitulé : *Le Barattement de l'Océan du Temps* (1). Une légende hindoue bien connue raconte comment les dieux et les démons s'assemblèrent pour battre l'océan de lait (2), afin d'en tirer le Nectar de l'Immortalité.

Après y avoir jeté des herbes de différentes espèces, ils le battirent avec le Mont Mandara et obtinrent le nectar, et plusieurs autres choses, parmi lesquelles la Lune, qui (soit dit en passant) est souvent appelée « Le Seigneur des Herbes ».

En sanscrit, la Lune, comme le Soleil, s'emploie au masculin. Quand ils ont besoin de l'employer au féminin, les poètes hindous surmontent cette difficulté en personnifiant ses attributs ou en prenant une partie pour le tout. Ainsi, son disque est divisé en 16 parties appelées rayons ou doigts, et une belle femme est « un des doigts de la Lune ». L'ouvrage complet, alors intitulé *Le Barattement de l'Océan du Temps*, est comme la Lune divisé en 16 parties, dont chacune porte le nom des doigts de la Lune.

Celui qui est à présent sous les yeux du lecteur est intitulé : *Un doigt de la Lune, rougi par les rayons du Soleil naissant* (3).

(1) *Sànsara-Sàgara manthanam.*

(2) A « lait » l'auteur substitue un mot technique qui signifie : le monde considéré comme la scène des transmigrations sans fin (O Univers ! O Vie ! O Temps !) Par là, il entend que le « Nectar » de son œuvre est le résidu de beaucoup d'agitations de la vie et d'expériences du monde, et qu'il est destiné à être immortel.

(3) Je n'ai jamais éprouvé une sensation plus étrange, ni plus agréable, que

42164

Le fait réside dans le calembour sur le mot « rougi », qui en sanscrit signifie aussi : « énamouré », « amoureux ». Ce qui revient à dire que l'héroïne du conte « rougit » ou, en d'autres termes, s'éprit du héros, dont le nom, comme on le verra, est « Suryakanta » ou Joyau du Soleil.

Je ne pensais guère, il y a dix ans, que j'aurais jamais à jouer le rôle de Boccace, et à tirer une chose de son contraire, un divertissement de la peste.

Cependant ici aussi l'imprévu s'est manifesté de la façon suivante :

Il y a si peu de temps que l'Europe a pris connaissance de l'existence d'une littérature sanscrite, que je me suis souvent demandé s'il n'y aurait pas çà et là, caché dans le vaste Océan de l'Inde, des trésors littéraires qu'on n'a pas encore découverts et que des recherches futures mettraient au jour. Mais je ne m'attendais guère à ce que ma question reçût jamais une réponse positive.

Cependant, il y a quelques années, lorsque la peste décimait la cité de Pouna, emportant journellement ses victimes par centaines, des relations personnelles avec quelques-uns des officiers chargés par le Gouvernement de lutter contre le fléau me permirent de rendre un léger service à un vieux Brahmane Mahratte, dont je tais le nom, selon son désir. Ce « service » était en réalité chose sans importance, et aucun Anglais ne s'en serait souvenu. Les Hindous cependant voient cela d'un œil tout différent.

La maison d'un Anglais peut être son château, mais la maison d'un Hindou est un sanctuaire, un saint des saints, pour qui l'intrusion des profanes est une souillure. J'étais amusé de voir que mon vieux Brahmane me considérait presque comme ayant préservé sa famille d'une infamie éternelle et sans nom. Et quand il découvrit dans la suite que j'étais un modeste étudiant de la langue « élégante et sacrée », et que j'étais capable d'admirer dans l'original son bien-aimé Kalidasa, son estime pour moi s'éleva à un degré presque embarrassant. Il vint me voir deux ou trois fois, et prit un plaisir visible à s'étendre sur les beautés de ces vieux écrivains devant quelqu'un qui était du moins un bon auditeur. Mais ce qui me frappa curieusement, c'est que, au moment du départ, il semblait chaque fois lutter pour se décharger de quelque information importante qu'il hésitait néanmoins à me dévoiler, et chaque fois, en conséquence, il partait toujours l'air un peu confus et sans avoir dit son secret. Je pensais, sur le moment, qu'il s'encourageait seulement à m'adresser quelque requête et que, redoutant l'accueil qui

lorsque, traduisant cet ouvrage, je vis ce même phénomène sur les Ghauts à Mahabaleshwar ; une Lune teintée de sang disparaissant derrière les collines, à l'aube, et le soleil émergeant des pics opposés. Seulement la Rougeur que le poète attribuait au Soleil était naturellement due aux vapeurs de l'atmosphère.

l'attendait, il était incapable de prendre son courage à deux mains. Mais je me trompais.

Nos entrevues se terminèrent brusquement. La peste avait envahi son foyer, emporté toute sa famille, enlevant sa femme, ses enfants et d'autres parents, le laissant seul indemne, mais pour peu de temps encore. Un soir, comme je rentrais, je trouvai au seuil de ma porte un messager qui m'avait attendu plusieurs heures, avec l'inépuisable patience de l'oriental. La peste s'était enfin souvenue de mon vieux Brahmane, qui me faisait demander de venir le voir, pour une affaire importante. Je partis donc vers un camp d'isolement où il avait été transporté, et, à mon grand soulagement, j'arrivai encore à temps pour le trouver en pleine connaissance : car c'était un vieux gentleman, et, quand un Brahmane est un « gentleman », c'est un remarquable spécimen de l'humanité. Il me rendit confus en me remerciant pour la centième fois de mes bons services, ajoutant cependant que, dans un certain sens, ils avaient été perdus, car il était le seul survivant de sa famille. Et il était heureux de le dire, lui aussi s'en allait maintenant de la même façon. Il dit qu'il avait été anxieux de me voir avant de mourir, car il avait quelque chose de précieux à me remettre. Là-dessus, il sortit ce qu'un profane aurait pris pour un paquet de longs gants de femme à six boutons serré entre deux planchettes, de la dimension d'une boîte à cigares, attaché avec un ruban, mais où, par expérience, je reconnus un manuscrit (1). Il me le passa, me faisant observer qu'il avait été dans sa famille depuis un temps immémorial, et que rien ne l'aurait jamais obligé à s'en séparer si quelqu'un des siens avait pu rester pour le garder. Mais comme ils avaient tous disparu et que, de plus, les autorités sanitaires le brûleraient, dès qu'il serait mort, il m'appartenait si je voulais bien l'accepter. — « Sinon, dit-il, avec un effort pour sourire, il n'importe : telle une fidèle épouse, le manuscrit pouvait, à la mort de son maître, aller au feu. Cependant, ce serait dommage, car il valait la peine d'être conservé. » J'acceptai son présent, et il me dit adieu.

Je quittai le vieillard, non sans émotion, car la douleur et l'approche de la mort avaient fait de son visage l'incarnation même de la souffrance. Et en prenant des nouvelles, j'appris qu'il était mort trente-six heures après, au lever du jour. Malgré les allusions que son ancien possesseur avait laissé échapper, j'avoue que j'avais quelques doutes quant à la valeur de mon manuscrit, car les Hindous admirent tout ce qui est en langue sanscrite. Mais lorsque — après l'avoir sauvé

(1) Quoique je n'essaye nullement d'assigner une date à ce manuscrit, le lecteur remarquera qu'aux Indes, les livres imprimés n'ont pas encore remplacé les livres calligraphiés. Les Hindous ont une prévention religieuse contre les livres imprimés et ils ne veulent pas s'en servir dans leurs temples, ni pour un but religieux.

avec peine de l'épreuve du feu et des autorités sanitaires, en le soumettant à de rigoureuses fumigations — je me mis à l'examiner (1), je fis toutes mes excuses aux mânes de mon vieux Brahmane, pour avoir douté de son jugement, et le bénis de son présent, qui est, j'ose le dire, unique dans la littérature. Mais je veux laisser le lecteur en juger lui-même (2), le prévenant seulement qu'aucune langue ne perd autant à la traduction que le sanscrit, et je lui conseille, pour son bien, de le lire sans interruption (3) d'un bout à l'autre, sinon il perdra beaucoup. Toutefois, je ne puis m'empêcher de faire remarquer qu'il s'écarte du courant général des œuvres du sanscrit classique à deux points de vue frappants : la simplicité du style et l'originalité du sujet. Sur ce dernier point, tout le monde sait que les auteurs du sanscrit classique n'ont aucune originalité. Ils ne font que reprendre et embellir quelques thèmes connus. L'originalité dont ils font preuve réside non point dans le sujet, mais dans la manière de le traiter. Notre auteur fait exception. Quel qu'il fût, il doit avoir eu le don de l'imagination, car bien que le plan du conte soit sans aucun doute inspiré du *Vétala-panchaviṁshatika*, il en a fait un usage si nouveau et poétique, qu'il peut à bon droit déclarer lui devoir peu.

Car chacune des histoires est curieuse et originale. Le livre diffère en outre d'une façon remarquable des œuvres classiques de la Muse hindoue par la simplicité du style. Il semble que l'auteur ait délibérément choisi pour modèle le style épique (4) plutôt que le classique.

Nous ne trouvons ici rien de ces artifices, rien de cette tension et de ce labeur du style, de ce travail morbide, de ces insipides et intolérables « shleshas », et de ces composés interminables qui atteignent leur apogée dans les enchevêtrements fastidieux du *Kadambari*. La littérature de l'Inde dans sa maturité montre précisément les mêmes tendances que son architecture : ornements sur ornements, entassés avec une extravagance sans but et sans goût, jusqu'à ce que l'ensemble vous répugne et que toute l'unité s'efface et s'anéantisse sous l'accumulation des bagatelles.

De même que les jets vigoureux et luxuriants d'une plante grimpante aspirent la sève, fanent et détruisent quelquefois l'arbre qu'ils étaient destinés à orner, de même ce développement exagéré des fastueuses fleurs de rhétorique, et les mignardises littéraires et efféminées, ont desséché et épuisé la source de l'esprit hindou. En

(1) Un manuscrit bien écrit en caractères Devanagari n'est certes pas inférieur, ou à peine, à l'imprimerie.

(2) J'espère plus tard traduire le reste, ou tout au moins une partie.

(3) Sa plus grande beauté réside dans sa gradation, qui est perdue si l'on néglige l'ordre adopté.

(4) Le poème est écrit en slokas ou anustubh et, de temps à autre, quelques variations (comme la conclusion) en un rythme plus savant.

littérature, les meilleures choses sont précisément les plus simples, et par conséquent, en général, ce sont les plus anciennes.

Les ornements littéraires, l'absence de pensée, proviennent presque toujours du fait que l'on n'a rien à dire, indiquent l'absence d'idées créatrices, la pauvreté d'imagination.

Mais notre auteur a réellement quelque histoire à conter, et c'est pourquoi il peut se permettre de la présenter dans toute sa simplicité et sans ornements.

Enfin, les mots qui servent d'épigraphe ont une histoire à eux.

Ce sont les dernières lignes de *Sakuntala* qui signifient en deux mots : « Oh Shiva, accorde-moi de ne plus jamais renaître ! » Il y a « curiosa felicitas » dans leur application à la conclusion du conte ; je les trouvai en effet griffonnés en marge par une autre main. Et, quoique la chose ne puisse être prouvée, je suis convaincu qu'ils furent inscrits par mon vieux Brahmane (qui connaissait Kalidasa par cœur) quand il dit adieu à son manuscrit, dans un accès de douleur et de désespoir, en voyant sa famille détruite par la peste, et se sentant lui-même privé de tout ce qui avait donné du prix à son existence.

Espérons que le désir du vieillard a été exaucé, et que le « dieu teinté de pourpre » a détruit la chaîne de ses réincarnations.

INVOCATION (1).

Puisse le Dieu bienveillant (2) *aux trois yeux nous protéger, lui qui souilla sa gorge rouge d'un poison mortel, qu'il absorba pour préserver le monde!*

Puisse le Dieu au visage d'éléphant (3) *balayer de sa trompe tout obstacle à mes pensées et, pour chaque idée, puisse Vani* (4) *insuffler à mon esprit l'expression juste!*

—

Il y avait une fois, en un certain pays, un roi appelé Suryakanta (5), et ses armées, dirigées par le Courage et la Discipline, s'étaient avancées en toutes les directions sur les rives de l'Océan, et son esprit avait dépassé les lointaines limites

(1) Des exordes sacrés, semblables à celui-ci, sont considérés comme indispensables par tout écrivain sanscrit. Cependant il est à remarquer que Kalidasa n'observe point la règle. Son *Nuage* et ses *Saisons* commencent de suite, sans aucune invocation.

(2) Shiva.

(3) Ganésha.

(4) Sarasvati, déesse de l'éloquence.

(5) « Bien aimé du Soleil ». Le nom d'une pierre précieuse fabuleuse : pierre du Soleil ; comparer à la pierre de Lune que l'on dit posséder des vertus magiques et les exercer sous l'influence des rayons solaires.

de toutes les sciences, de sorte qu'une seule chose lui était demeurée inconnue : la femme, et l'amour de la femme. Il était, pour ainsi dire, l'incarnation même de l'esprit misogyne. Extrêmement beau et fait pour enflammer des rayons de sa gloire les cœurs désespérés de toutes les femmes gracieuses qui jetteraient les yeux sur lui, il restait cependant froid comme neige sous le feu de leurs regards.

Et comme le temps passait, ses ministres s'inquiétèrent pour l'avenir du royaume ; car, disaient-ils, « le roi n'a point de fils et, s'il venait à mourir, tout tomberait en ruine faute d'héritier ». Ils se concertèrent alors, et, envoyant chercher de belles femmes partout où ils pouvaient en trouver, ils répandirent sur son chemin les Tentations personnifiées par elles, s'abattant sur lui comme des ondées de la quintessence de toute la beauté féminine de l'univers. Mais tout cela fut inutile : quelque forme qu'elle prît, la beauté céleste de ces femmes ne fit pas plus d'impression sur l'esprit du Roi qu'une feuille de la forêt tombant sur le dos d'un éléphant sauvage.

Désespérés, les ministres s'écrièrent alors :

— En vérité, il arrive un moment où la vertu devient un vice. Il est bon pour un Roi d'éviter les artifices d'une femme, mais non d'en arriver à haïr les femmes ! Le royaume sera ruiné par lui !

Et, de nouveau, ils tinrent conseil, firent des représentations au Roi, l'exhortant au mariage. Mais quoi qu'ils pussent dire, il ne voulut rien entendre. A bout de ressources, sans que le Roi en eût connaissance, ils firent savoir par leurs agents secrets qu'ils donneraient cent millions de pièces d'or à celui qui pourrait provoquer un changement dans l'esprit du Roi et lui inspirer le désir du mariage. Mais de nombreux magiciens eurent beau se présenter et exécuter des incantations et autres cérémonies, aucun ne fut capable d'atteindre le but désiré. L'hostilité du Roi vis-à-vis de l'autre sexe augmenta au contraire à tel point qu'il punit toute femme qui vint à portée de ses regards, en la bannissant du royaume. Et craignant que le pays ne fût entièrement dépourvu de femmes, les ministres furent obligés d'entourer le Roi d'espions pour les éloigner toutes de son chemin. Position aussi délicate que de se tenir sur le tranchant de l'épée, car l'amour et la curio-

sité poussaient toutes les femmes vers le souverain, tel le fer attiré par l'aimant (1).

Or, il advint qu'un jour, un peintre (2) arriva dans la cité. Il s'enquit aussitôt des merveilles de la capitale. Le peuple lui dit :

— La plus grande merveille de notre cité est notre souverain Suryakanta lui-même ; car, bien qu'il soit roi, rien ne peut l'amener à avoir quelque rapport avec les femmes, dont il fuit la beauté de paon comme s'il était un reptile. Et pourtant il est lui-même comme un second dieu de l'amour, et voici la merveille : cet homme, que le dieu (3) à la bannière de poisson a créé comme une sixième arme pour harponner le cœur des femmes, n'a point la curiosité d'exercer sa puissance. Le soleil peut-il refuser de briller ou le vent de souffler?

Mais, en entendant cela, le peintre sourit et dit :

— Je possède un charme qui agira, comme le soleil sur son joyau (4).

Et l'un des espions des ministres l'entendit et courut leur annoncer son arrivée et sa forfanterie. Aussitôt ils firent venir ce peintre, l'interrogèrent et le mirent au courant de la question. Ils lui promirent une récompense si l'effet suivait sa parole. Le peintre dit alors :

— Faites que le roi m'envoie chercher ; quant au reste, fiez-vous à moi.

Les ministres allèrent donc au devant du roi et lui dirent :

— Sire, il vient d'arriver dans votre capitale un peintre dont le talent n'a point son pareil dans les trois mondes.

Entendant cela, le roi fut enchanté, car lui-même était fort habile dans l'art de la peinture ainsi qu'en tous les autres. Il fit amener le peintre devant lui. Mais celui-ci, quand il vint, fut saisi de la merveilleuse beauté du roi et s'écria :

— O Roi, vous me donnez la récompense d'être né, en m'accordant l'indicible faveur de voir votre beauté incomparable. Et maintenant, il ne reste plus qu'une chose : j'implore votre Majesté de m'en laisser faire le portrait, qui, à l'avenir,

(1) Un jeu de mot sur le nom du roi « Láhakánta : » signifie « Pierre aimantée ».
(2) La manière d'amener les amoureux ensemble fait partie du système romanesque du conteur hindou.
(3) Le dieu de l'amour, qui possède, dit-on, cinq armes pénétrantes.
(4) Faisant allusion au nom du Roi. Voir note 5, page 9.

ne me quittera jamais. Car le soleil nous réchauffe même quand il se réfléchit en un pauvre miroir.

Le Roi dit alors :

— Montre-moi tout d'abord quelques spécimens de ton talent. Mais prends garde, ne me montre point un portrait de femme, tu t'en repentirais !

Le peintre lui montra donc une collection de miniatures de tous les pays du monde. Mais, parmi elles, il avait secrètement glissé le portrait d'une femme, et tandis que le Roi prenait les miniatures une à une, il arriva soudain à ce portrait. Mais à peine l'eut-il regardé, qu'il glissa à terre et s'évanouit. Le peintre, se mettant alors à rire, dit aux ministres :

— La guérison est effectuée, payez votre dette au médecin.

— Mais, reprirent-ils, nous voulons d'abord être certains que le malade est bien guéri.

Le peintre répondit :

— Vous découvrirez cela bien vite ; allez vers le Roi et soignez-le et écoutez bien ce qu'il dira, lorsqu'en reprenant ses sens, il s'apercevra que je ne suis plus là, car entre temps je vais sortir de la chambre.

Les ministres appelèrent alors des serviteurs, qui, avec des feuilles de palmiers, éventèrent le Roi et l'aspergèrent d'eau parfumée de santal. Et le Roi se ranima. Regardant aussitôt autour de lui, il s'écria :

— Le peintre ! le peintre !

Les ministres dirent :

— Sire, il est parti.

Mais quand le Roi eut entendu cela, il changea de couleur, sa voix trembla, et il dit :

— Si vous lui avez permis de s'échapper, je vous ferai tous piétiner par des éléphants avant le coucher du soleil !

Les ministres sortirent alors au plus vite, ils trouvèrent le peintre et l'envoyèrent de nouveau auprès du roi. Il se jeta aux pieds du souverain, disant :

— Puisse votre Majesté me pardonner ! Hélas ! ma mauvaise fortune a dû mêler le portrait de cette dame aux autres images, pour me conduire à ma ruine !

Mais le Roi dit :

— O de tous les peintres passés, présents, futurs, toi le plus admirable, sache qu'en me montrant ce portrait tu m'as

procuré un bienfait tel, que mon royaume tout entier ne pourrait le payer. Et sans aucun doute, cette dame a dû être mon épouse, dans une existence antérieure, car de pareilles émotions sont les indiscutables preuves d'une vie précédente. Et maintenant, dis-moi, de quel pays son père est-il roi? Car, j'en suis certain, c'est un portrait : une beauté pareille à la sienne ne pouvant être conçue par nul esprit mortel, le Créateur seul a pu la façonner.

Le peintre sourit alors et dit :

— O roi, sois averti ! Efface cette dame de ton esprit et ne pense plus à elle ; car ma négligence pourrait être la cause de ta ruine.

Mais le roi répondit :

— Peintre, pas un mot de plus. A toi de choisir : ou dis-moi qui elle est, et tu seras couvert d'or ; ou garde le silence, et je te chargerai de chaînes et t'emprisonnerai dans un cachot nauséabond, sans eau, sans nourriture, jusqu'à ce que tu parles.

Le peintre dit alors :

— Seigneur, puisque rien ne peut l'empêcher et que ton destin le veut ainsi, apprends que ce portrait est celui d'Anangaraga (1), la fille d'un des frères du roi des Nagas (2), qui vit toute seule dans son palais, au milieu de la forêt, à deux mois de voyage d'ici. Et ce qu'est la puissance de sa beauté, tu le sais en partie toi-même, car tu as expérimenté l'effet que, même en peinture, elle a produit sur toi. Et cependant quelle image peut égaler la réalité ? Car tous ceux qui l'aperçoivent s'en éprennent aussitôt et beaucoup s'évanouissent comme toi ; quelques-uns même en sont morts. Et cependant, lorsque le Créateur la fit, écrin de beauté d'un charme incomparable, il y plaça un cœur d'acier si dur, qu'il se rit de tous les efforts que fait le Dieu aux flèches fleuries, pour le percer. Car d'innombrables prétendants l'ont demandée en mariage, arrivant de toutes les parties de l'Univers ; elle les accueille avec une dédaigneuse indifférence, et cependant les reçoit avec magnificence durant vingt et un jours, à la condition que

(1) C'est-à-dire la passion ou la rougeur empourprée de l'amour.

(2) Les Nagas sont des êtres de la nature des serpents, mais souvent confondus avec les hommes. Par exemple dans *Katha saritsagara* 16 le neveu du roi des Nagas est un brahmane. Leurs femmes sont d'une inconcevable beauté.

chaque jour ils lui soumettent une énigme (1). Et si l'un des prétendants réussissait à lui faire une question à laquelle elle ne pût répondre elle-même alors devrait en être le prix. Mais s'il échoue durant le laps de temps convenu, il devient un esclave dont elle peut disposer à sa guise.

Et jusqu'ici personne n'a encore réussi à lui poser une question à laquelle elle ne puisse répondre; car elle est d'une intelligence surhumaine et versée en toutes les sciences; mais parmi les innombrables prétendants qui se sont présentés et ont échoué, elle en a renvoyé quelques-uns, en a retenu d'autres autour de sa personne comme esclaves, sans pitié, leur montrant chaque jour cette beauté qu'ils ne pourront jamais atteindre. Si bien que leur sort est infiniment plus cruel que celui des bêtes. Et c'est pourquoi, ô roi, je t'avertis, de peur qu'il ne t'arrive aussi la même chose. Oh! sois sage et fuis-la avant qu'il ne soit trop tard ! Car, à mon avis, il n'est point de sort plus misérable que celui de ceux qui sont condamnés au regret éternel d'avoir perdu ce que néanmoins ils ont toujours sous les yeux, et pour ainsi dire à leur portée.

Le roi Suryakanta rit alors aux éclats et dit :

— Peintre, ton intelligence n'égale point ton adresse en peinture, car il existe un sort infiniment plus misérable encore, et c'est celui de l'homme qui passe toute sa vie à regretter un objet qu'il aurait pu atteindre avec de l'audace et de la résolution. Laisse-moi soupirer, malheureux à jamais en contemplation devant une telle beauté, plutôt que d'abandonner lâchement l'occasion d'en jouir.

Alors le Roi s'empara du portrait de la princesse, et donna en échange au peintre trois millions de pièces d'or ; et, après lui avoir permis de faire son portrait, il le congédia. Et il dit à ses ministres :

— Préparez tout, car cette nuit même je pars à la recherche de la princesse Anangaraga.

Alors les ministres délibérèrent ensemble et se dirent les uns aux autres :

— Il est certain que si le Roi échouait dans son entreprise, et ne revenait plus, le royaume serait ruiné. Cependant, il en

(1) Très peu de contes sont en réalité des énigmes, mais ils donnent lieu à la Princesse de déployer l'habileté et la pénétration de son jugement; on remarquera aussi que, grâce au stratagème par lequel il se termine, le récit ne dure en realité que 19 jours au lieu de 21.

serait de même s'il restait ici dédaignant la société de toute autre femme, et ne pouvant avoir de fils. Il est mieux qu'il en soit ainsi, car de deux maux il faut choisir le moindre. D'ailleurs, il se peut qu'il réussisse.

Ce même soir, brûlant du feu de l'impatience, le Roi remit les rênes du gouvernement entre les mains de ses ministres, et, avec le portrait de sa bien-aimée, il partit, allant à la conquête ou à la perte de ses espérances. Il aurait voulu n'emmener personne avec lui ; mais tandis qu'il se préparait à s'éloigner, son cher compagnon Rasakosha (1) lui dit :

— Sire, veux-tu donc partir seul ?

Et le Roi dit :

— Oui, je puis échouer et ne plus jamais revenir. Pourquoi en entraînerais-je d'autres avec moi vers la Destruction ? Je partirai seul.

Rasakosha dit alors :

— Roi, à quoi penses-tu ? Tu te laisses toi-même en arrière, si tu ne m'emmènes point. Cette moitié de toi-même qui habite ton propre corps est entièrement fixée sur (2) la Princesse et absorbée par elle au point de ne plus penser à nulle autre chose; comment veux-tu la vaincre sans ton autre moitié qui vit en moi et qui est toujours là, prête à te servir? Et moi, que dois-je devenir sans ma meilleure moitié ? Et même si tu échoues, que feras-tu sans moi? Car, sans un ami, la prospérité même est dépourvue de saveur (3) et combien plus l'adversité !

Le roi dit alors :

— Bien, qu'il en soit ainsi, viens et partons.

Mais Rasakosha répliqua :

— Ne l'avais-je point dit que ton esprit vagabondait ! Voudrais-tu partir ainsi pour une aventure si périlleuse sans t'être préalablement assuré l'aide de Vinayaka (4)? A-t-on jamais réussi quoi que ce soit en le négligeant?

(1) Le nom fait allusion au rôle qu'il jouera dans l'histoire. Il signifie à la fois « une boule de mercure » et un « trésor de goût », d'esprit, de sentiment, ou des parfums littéraires, une carte d'encyclopédie vivante. Le compagnon du Roi est une figure importante du drame hindou. Il est une sorte de Sancho Pança, moins la vulgarité et l'humour.

(2) Cette expression est une reproduction exacte du sanscrit.

(3) Un calambour sur son propre nom.

(4) Ganésha, le dieu des obstacles et du succès. Voir la première journée.

Et le Roi dit :

— C'est vrai; dans mon impatience, je l'avais presque oublié !

Alors, il glorifia Ganésha, disant :

— Salut, ô toi, Seigneur au visage d'éléphant et dont la trompe se redresse en dansant. Salut, ô toi, devant qui les obstacles s'évanouissent, telles les vapeurs de la nuit devant le soleil levant. Salut, ô toi, qui en aidant le faible assures son triomphe, même sur le plus fort. Salut, ô toi, sans lequel toute prudence est vanité et toute sagesse folie. Salut, ô toi, dont les larges oreilles sont comme des bannières de victoire, agitées par le vent.

Ils se mirent alors en route et voyagèrent jour et nuit, à travers la forêt remplie de bêtes fauves, de singes, de Shabaras (1) autant que la mer l'est de perles ; mais pendant plusieurs jours le Roi, préoccupé, ne parla, ne but, ni ne mangea, se nourrissant d'air et d'amour, car nuit et jour il dévorait des yeux le portrait de la princesse. Un jour, tandis qu'ils se reposaient à l'ombre épaisse d'un kadamba (2), le roi contempla durant un long moment le portrait de sa maîtresse. Et soudain il rompit le silence et dit :

— Rasakosha, ceci est une femme; eh bien, la femme est l'unique chose dont j'ignore tout. Dis-moi, quelle est la nature de la femme?

Rasakosha sourit alors et dit :

— Roi, tu devrais certes réserver cette question pour la demander à la princesse, car c'est un problème difficile. La femme est, en effet, une créature effrayante, une créature composée d'éléments étranges. A son sujet, je vais te conter une histoire. Ecoute :

Au commencement du monde, quand Tvashtri (3) en vint à la création de la femme, il s'aperçut qu'il avait épuisé tous ses matériaux en créant l'homme, et qu'aucun élément solide ne lui restait. Devant cette difficulté, et après une profonde méditation, voici ce qu'il fit : il prit la rondeur de la lune et

(1) Nom ancien des Bihls et autres tribus sauvages.
(2) Un arbre aux fleurs orangées et parfumées.
(3) Le Vulcain hindou, quelquefois, comme ici, employé comme le Créateur.

les ondulations des plantes grimpantes, les attaches de la vrille et le frisson de l'herbe, la sveltesse du bambou, l'épanouissement des fleurs, la légèreté des feuilles, le délié de la trompe de l'éléphant, le regard de la gazelle, la grappe des essaims d'abeilles (1), la joyeuse gaîté des rayons de soleil, les pleurs des nuages, l'inconstance des vents, la timidité du lièvre, la vanité du paon, le velouté d'une gorge de perroquet, la dureté de l'acier, la douceur du miel, la cruauté du tigre, la lueur du feu, la froideur de la neige, le babillage de la pie, le chant du kokila (2), l'hypocrisie de la grue et la fidélité du chakravaka; mélangeant tout cela, il en fit la « femme » et la donna à l'homme. Mais une semaine après, l'homme vint à lui et dit : « Seigneur, cette créature que tu m'as donnée me rend la vie intolérable; elle bavarde incessamment, me taquine au delà de toute endurance, ne me laissant jamais tranquille. Elle demande à tout instant des prévenances, et prend tout mon temps, pleure à propos de rien, reste toujours oisive, et je suis donc venu te la rendre, car je ne puis vivre avec elle. » Tvashtri répondit : « Très bien », et il la reprit. Une semaine après, l'homme vint de nouveau à lui, et dit : « Seigneur, je trouve que ma vie est bien solitaire depuis que je t'ai rendu cette créature. Je me souviens comme elle chantait et dansait pour moi, et son rire était une musique, et elle était si belle à regarder et si douce à toucher ! Rends-la-moi. » Tvashtri répondit : « Très bien. » Et il la lui donna de nouveau. Mais au bout de trois jours seulement, l'homme revint vers lui et dit : « Seigneur, je ne sais comment cela se fait, mais, après tout, je suis arrivé à la conclusion qu'elle est plutôt un ennui qu'un plaisir pour moi. Je te prie donc de la reprendre. » Mais Tvashtri dit : « C'est assez ! Hors d'ici, je ne veux plus de cela; tu t'arrangeras comme tu le pourras. » L'homme dit alors : « Mais je ne puis vivre avec elle. » Et Tvashtri répondit : « Et tu ne pouvais non plus vivre sans elle. » Et il tourna le dos à l'homme et continua son œuvre. L'homme dit alors : « Que faire? Car je ne puis vivre ni avec ni sans elle (3) ! »

(1) Les poètes hindous voient une ressemblance entre un essaim d'abeilles et des coups d'œil.

(2) Le coucou des Indes. La grue est un surnom pour l'infamie intime et la dévotion extérieure. Le « chakravaka » ou canard indou. On conte qu'il passe la nuit leurant l'absence de sa compagne, tandis que celle-ci le pleure également.

(3) L'écho même de Martial.

Rasakosha se tut et regarda le Roi. Mais le Roi restait silencieux, fixant attentivement le portrait de la Princesse et, continuant leur voyage jour après jour à travers la forêt, ils approchèrent du Palais de la princesse Anangaraga.

PREMIÈRE JOURNÉE

Quand les tours du palais apparurent au-dessus des arbres et brillèrent à leurs yeux comme de l'or, sous les rayons du soleil levant, le roi Suryakanta s'écria soudain :

— Ah! je suis perdu.

Et Rasakosha dit :

— Comment cela?

Le roi dit alors :

— Hélas! j'ai été entièrement possédé de l'image de ma bien-aimée, jour et nuit, veillant et sommeillant, si bien que je n'ai pensé à nulle autre chose au monde. Et maintenant nous voici à la fin de notre voyage, mais au commencement des difficultés. Car de ce que je dois demander à la princesse, je n'ai pas l'ombre d'une idée. Et si le seul fait de penser à elle a un tel pouvoir que je suis troublé ainsi à distance, à sa vue je serai totalement privé de ma raison. Ainsi, je suis perdu d'avance.

Rasakosha dit alors :

— O Roi, c'est justement pour cela que la Princesse a jusqu'ici bafoué tous ses admirateurs. Le charme de sa beauté leur dérobe leur intelligence, enchaîne leur imagination et ils deviennent ainsi une proie facile. Mais tu es fortuné, car, tandis que ta meilleure moitié était absente, ton autre moitié (1) veillait sur ton corps sans âme. Dors sans crainte! Mais quand nous serons introduits auprès de la Princesse, dis-lui que tu parles par ma bouche. Laisse-moi faire.

Le Roi fut alors soulagé et, chassant toute autre pensée de son esprit, il se plongea à nouveau en de profondes méditations sur sa maîtresse. Puis s'approchant peu à peu, ils pénétrèrent enfin dans l'enceinte du palais. Et là, ils furent reçus par des gardes, qui s'enquirent de leur qualité. Ceux-ci allèrent annoncer à la Princesse que le Roi Suryakanta se présentait comme prétendant à sa main. Elle envoya alors des cham-

(1) C'est-à-dire Rasakosha lui-même ; c'est une allusion à un pouvoir que possèdent les adeptes du Yoga de détacher l'âme du corps. Voir la deuxième journée.

bellans et d'autres serviteurs qui conduisirent le Roi à une maison de plaisance, en marbre blanc, dans un jardin embelli par un lac et des bains de cristal, ombragé d'arbres, parfumé par les brises chargées des senteurs de fleurs, et égayé par les chants d'oiseaux innombrables. Là, ils passèrent la journée. Mais le Roi, consumé par son fiévreux et ardent désir de voir la Princesse, n'avait d'yeux et d'attention que pour le portrait. Et quand le soleil se coucha, le Roi Suryakanta et Rasakosha se dirigèrent vers le palais de la Princesse et pénétrèrent dans la salle d'audience, dont le sol aux dalles de cristal bleu foncé reflétait leurs pieds, et dont les murs renvoyaient avec les facettes de leurs pierres précieuses la lumière d'innombrables lampes. Et là, ils virent Anangaraga, assise sur un trône d'or, vêtue d'une jupe vert de mer et d'un gorgeret orné de corail, semblable à Lakshmi (1) sortant de l'océan. Ses yeux étaient longs comme un essaim d'abeilles et le kohl rendait leurs cils noirs comme du jais, et ses lèvres étaient fraîches et vermeilles, et de sa belle gorge s'exhalait un parfum de santal. Autour de sa taille souple était une ceinture d'or, à ses poignets des bracelets, à ses chevilles des cercles d'or, et la plante de ses pieds menus était rougie de laque, et sur ses noirs cheveux était une tiare d'or en forme de serpent, avec des yeux de rubis et une languette d'émeraude. Et dans tout l'éclat de sa beauté, elle regarda dédaigneusement le Roi et, tournant la tête, elle dit, sans attendre qu'on l'interrogeât :

— Posez votre question.

Mais le Roi, foudroyé par sa beauté merveilleuse, muet et tremblant, se laissa tomber sur un lit de repos en face d'elle et la contempla, tel un oiseau fasciné par un serpent.

Alors Rasakosha s'avançant et se prosternant à ses pieds dit :

— O Princesse, le Roi s'exprime par la bouche de ce mortel indigne; lui est-il permis de parler ?

La Princesse dit alors :

— Commencez.

Rasakosha se leva alors et, debout devant elle, il commença :

(1) La déesse de la Fortune et de la Richesse, qui sortit de l'Océan et, selon quelques-uns, apparut reposant sur un lotus épanoui. Le corail est une des neuf gemmes.

— Princesse, jadis dans un certain pays vivait un Charvaka (1) qui allait se marier. Et tandis qu'il se préparait à la cérémonie, un de ses amis vint à lui et lui donna ce conseil : « Apaise Ganésha pour qu'aucun événement fâcheux n'entrave ton mariage. » Alors le Charvaka rit d'une façon railleuse et répondit : « Mon brave homme, vous êtes un imbécile. Ne sais-je donc point que les fripons et les fous ont inventé les Védas et institué les rites du sacrifice pour leur propre avantage? Tous ces contes à propos des dieux sont purement rêves de fous, ou moyens d'existence à l'usage des coquins. Quant à ce Ganésha dont vous me parlez, à quoi sert-il? Où, comment peut-il y avoir un homme à tête d'éléphant? Et qu'y a-t-il de commun entre lui et le succès? Celui qui prépare ses plans avec prudence et les exécute avec sagesse peut compter sur le succès. Fi de votre Ganésha! J'assurerai moi-même mon propre succès. »

Ainsi il parla; mais le Seigneur au visage d'éléphant l'entendit, sourit en lui-même, et balança doucement sa trompe. Et le Charvaka continua ses préparatifs. Mais quand tout fut prêt et l'heureux jour fixé, le matin même de ce jour, Ganapati parla à une certaine vache qui errait à son gré par les rues et lui dit : « Vache, poursuis ta route, et sur le pas de la porte du Charvaka dépose ta bouse sacrée. » Et la vache alla et obéit. Et quand le Charvaka sortit de sa maison, il mit son pied dans la bouse de vache, glissa, tomba et se cassa la jambe. On le releva et le porta à l'intérieur, et avant que sa jambe ne fût guérie, sa fiancée mourut. Alors son ami revint et lui dit : « Voyez ce qu'il advient quand on néglige d'adorer Ganapati. » Mais le Charvaka répondit : « Partez, vous êtes un fou. Comment était-il possible de prévoir qu'une misérable vache laisserait choir sa bouse sur mon seuil? Qu'est-ce que Ganapati a de commun avec cela? Vraiment, surveille-t-il et dirige-t-il toutes les vaches de l'univers? Une plaisante idée, assurément ! » Ce disant, il congédia son ami, refusant de l'écouter. Et quand sa jambe fut guérie, il trouva une autre fiancée, et fit des préparatifs pour un autre mariage. Et il loua une bande de balayeurs pour aller au-devant de lui et nettoyer tout sur son chemin, Mais quand le jour arriva, Ganapati fit

(1) C'est-à-dire un athée. Les théories de cette école philosophique se trouvent dans la *Sarva Dharshana Sàngraha*, I.

venir un corbeau, qui mangeait les offrandes quotidiennes, et il lui dit : « Corbeau, il y a un Charvaka qui va se marier aujourd'hui, Or, au-dessus d'une certaine rue, il y a une arche sous laquelle il doit passer ; au-dessus se trouve mon effigie en pierre, effigie très ancienne que la pluie et la chaleur ont détachée et lézardée. Elle est ainsi sur le point de tomber ; fais donc attention, et quand tu verras le Charvaka passer dessous, pose-toi sur moi, et je tomberai. »

Le corbeau s'envola et, guettant le moment opportun, il s'assit sur la statue de Ganapati et elle tomba sur le Charvaka, tandis qu'il passait dessous, et lui cassa le bras. On le releva et le transporta de nouveau chez lui. Et avant que son bras ne fût guéri, sa fiancée mourut. Son ami vint encore une fois et lui dit : « Est-ce là votre sagesse ? Que vous avais-je prédit ? Ne voyez-vous point maintenant quel est celui qui contrecarre vos efforts ? » Le Charvaka se mit alors en colère et dit : « Assez de votre babillage. Je me marierai malgré Ganapati. Mais le moyen de prévoir les choses dans cette misérable ville dont les vaches souillent les rues et dont les bâtiments tombent en ruine ! Je vais prendre des mesures à l'avenir contre de semblables accidents. »

Quand il fut guéri, il découvrit une autre fiancée, et de nouveau fit des préparatifs pour son mariage. Il alla vers la maison de sa fiancée par un chemin détourné, hors des murs de la cité, évitant tout à fait les rues.

Mais le matin de ce jour, Ganapati alla trouver Indra et lui dit : « Vajradhara (1), un Charvaka va se marier aujourd'hui. Il doit traverser un certain cours d'eau qui est maintenant à sec. Prête-moi tes nuages de pluie, car je dois donner une leçon à cet infidèle. » Et Indra envoya donc ses nuages, et il fit pleuvoir furieusement sur les montagnes. Et tandis que le Charvaka traversait le cours d'eau, la rivière s'enfla soudain et, descendant en torrents des montagnes, l'entraîna et le noya. Et Ganapati vit cela et sourit. Mais tout à coup il pleura fortement.

— Maintenant, dites-moi, Princesse, pourquoi le seigneur des obstacles riait-il et pleurait-il ?

Et Rasakosha se tut. La Princesse répondit :

(1) Distributeur de la foudre. Une épithète d'Indra, dieu de la pluie.

— Il sourit en pensant à la folie, à l'aveuglement et à l'insolence de ce misérable infidèle. Mais subitement une grande pitié s'empara de lui, quand il se souvint de la terrible punition qui attendait dans l'avenir cet être insensé, et tous ceux qui, comme lui, se préparent, grâce à leurs actions, une rétribution terrible en d'autres vies et dans un autre monde; et c'est pourquoi il pleura (1).

Et quand la Princesse eut dit cela, elle se leva et sortit, congédiant le Roi d'un geste de la main, sans même le regarder; et le cœur du Roi la suivit. Mais le Roi et Rasakosha retournèrent dans leurs appartements.

IIe JOURNÉE

Le Roi dit alors à Rasakosha :

— Mon ami, quoique la Princesse ait répondu à ta question et que tu m'aies fait perdre un jour, je te pardonne pour ce mouvement de main qu'elle fit en partant. Ah ! cela ressemblait à la ramille d'une plante grimpante, chargée de fleurs, s'inclinant sous la brise. Et si je n'avais ce portrait, il me serait tout à fait impossible d'endurer la torture d'une séparation jusqu'au lendemain.

Et il passa la nuit dans un état d'enivrement (2), grisé par la beauté de la Princesse, contemplant incessamment le portrait. Et il dit :

— Assurément ce peintre était maître de son art; ceci n'est point une image, mais un miroir. On voit jusqu'au pli dédaigneux des lèvres.

Et quand enfin le soleil se leva, le Roi se leva aussi et passa la journée dans le jardin avec Rasakosha, attendant avec impatience le moment de revoir la Princesse. Puis, quand le soleil se coucha, ils se dirigèrent de nouveau vers la salle d'audience. Et là, ils virent la Princesse vêtue d'une jupe rouge et d'un gorgeret orné de perles, assise sur son trône, parée de sa couronne et de tous ses ornements. Et le Roi trembla tandis qu'elle le regardait, et il s'affaissa sur un lit de repos, muet

(1) Peut-être seul un Hindou pourrait apprécier l'adresse avec laquelle cette histoire vient en premier lieu : la faveur de Ganapati est, pour ainsi dire, réservée pour la fin.

(2) Pareil aux atours de la Princesse qui changent de couleurs, l'état d'esprit du Roi passe par une série régulière d'émotions transitoires (vyabhicari).

et fasciné, contemplant sa beauté. Alors Rasakosha, s'avança et, debout devant elle, commença de nouveau :

— Princesse, il y avait une fois, dans le pays du roi appelé Dharmasana (1), un vieux Brahmane qui avait trois fils. Et il ne possédait rien autre au monde que 19 vaches. Et lorsqu'il fut près de mourir, il appela ses fils autour de lui et leur dit : « Mes fils, je suis dans les griffes de la mort, c'est pourquoi écoutez attentivement ce que je vais vous dire. Tout ce que j'ai à vous donner, ce sont ces vaches. Partagez-les. Que l'aîné en prenne la moitié, le cadet le quart et le plus jeune la cinquième partie. Mais s'il en restait une, vous devriez tous trois la manger, sinon toutes les vaches devront être données au Roi, et ma malédiction pèsera sur vous pour avoir désobéi à mes dernières volontés. » Et ayant dit cela, le vieux Brahmane mourut. Et ses fils célébrèrent ses obsèques et le brûlèrent selon les rites.

Ensuite, ils s'assemblèrent pour partager ses biens, et le frère aîné dit : « La moitié de ces vaches, c'est-à-dire 9 vaches et demie sont à moi. » Et le frère cadet dit : « Le quart de ces vaches, c'est-à-dire 4 vaches et les 3/4 d'une vache m'appartiennent. » Le plus jeune dit alors : « Un cinquième de ces vaches, c'est-à-dire 3 vaches et les 4/5 d'une vache sont à moi. » Ensuite l'aîné des frères dit : « Mais toutes ces vaches réunies ne font que 18 vaches et une fraction. Il restera donc une portion de la dernière vache, et dans ce cas il nous faut la manger. Mais comment des Brahmanes peuvent-ils manger la chair d'une vache ? Ou même comment pouvons-nous prendre différentes portions d'une vache et la laisser encore en vie (2) ? Mais alors que faire ? Car, à moins de régler le partage dans la proportion voulue, toutes les vaches doivent aller au Roi, et la malédiction de notre père tombera sur nous. Et cependant, quelle a pu être l'intention de notre père en nous plaçant devant une telle difficulté ? » Ainsi ils discutèrent et le jour prit fin, mais non point leur embarras ; et la nuit les surprit discutant toujours, sans trouver de solution !

— Maintenant, dites-moi, Princesse, que doit-il être décidé pour satisfaire également le père, les trois frères et le Roi ?

(1) C'est-à-dire : « Siège de justice ». Le sens en est important, comme la suite va le montrer ; il est élogieux pour la Princesse d'avoir su le remarquer et le retenir.

(2) Sans même parler de la manger, tuer une vache serait naturellement un des plus mortels péchés dont un brahmane pourrait se rendre coupable.

Et Rasakosha se tut. La Princesse baissa la tête et resta un moment en méditation, tandis que l'âme du Roi abandonnait presque son corps. Puis après un moment, relevant la tête, elle répondit : — Que les frères empruntent une autre vache. Alors, des vingt vaches, l'aîné prendra la moitié, soit dix vaches, le cadet un quart, soit cinq vaches, et le plus jeune un cinquième, soit quatre vaches ; puis, qu'ils rendent la vache empruntée et ainsi les dix-neuf vaches seront partagées sans qu'il en reste une et le père sera satisfait. Chacun des frères recevra plus qu'il ne l'aurait fait lors de la solution préalable et, finalement, le Roi sera content. Car c'était un Roi juste, et qu'est-ce qui pouvait déplaire plus à un Roi que de voir dans ses domaines des Brahmanes tuer et manger une vache ou désobéir aux ordres de leur père (1) ? Il aimerait mieux non point dix-neuf vaches, mais dix millions (2).

Et quand la Princesse eut dit cela, elle se leva et sortit, lançant, en s'en allant, un regard au Roi, dont le cœur la suivit. Mais le Roi et Rasakosha s'en retournèrent dans leurs appartements.

IIIe JOURNÉE

Le Roi dit alors à Rasakosha :

— Mon ami, quoique la Princesse ait répondu à ta question et qu'un autre jour ait été encore perdu, je te pardonne pour le regard qu'elle me lança tandis qu'elle s'en allait. Oh ! il a été pour mon âme brûlante ce que les gouttes de pluie sont à la terre desséchée et assoiffée. Et si je n'avais le portrait, il est certain que ma vie ne pourrait durer jusqu'au lendemain.

Ainsi se lamentait le Roi qui passa la nuit dans l'attente, contemplant le portrait de sa bien-aimée.

Et quand enfin le soleil se leva, le Roi se leva aussi et passa la journée dans le jardin en compagnie de Rasakosha, attendant anxieusement le moment de revoir la Princesse. Et quand le soleil se coucha, ils se dirigèrent de nouveau vers la salle d'audience. Et là, ils virent la Princesse, vêtue d'une jupe jaune et d'un gorgeret orné de diamants, assise sur son trône, parée de sa couronne et d'autres ornements. Et elle

(1) Voir Lois de Manou II, 227 sq.

(2) Je me rappelle avoir entendu d'un vieux Pandit avec qui je lisais le marathi une version, mais bien inférieure, de ce conte.

regarda avec intensité le Roi qui, muet et fasciné, s'affaissa sur un lit de repos, contemplant sa beauté. Alors Rasakosha s'avança, et, debout devant elle, il commença de nouveau :

— Princesse, jadis vivait un Roi qui mourut d'une fièvre, et son successeur était un enfant trop jeune pour parler ou marcher. Mais ce Roi avait un frère qui désirait lui-même régner. Et pour mener à bien ce projet, il décida de se débarrasser du petit Rajah, pensant en lui-même : « Il n'y aura là aucune difficulté, car ce n'est qu'un petit enfant, et il y a mille façons de le mettre à mort. »

Un soir donc, grâce à de magnifiques présents, il obtint des serviteurs que l'enfant fût laissé seul dans sa chambre. Il soudoya un assassin pour le tuer, le cachant en un lieu secret, à l'intérieur du palais, et lui disant : « A telle heure, pénètre dans la chambre du Roi, où tu vas le trouver seul, et tue-le. »

Mais l'assassin, un rajpoute du Deckan, qui venait justement d'arriver dans la cité, ne savait pas qui était le Roi ; et à l'heure dite, il pénétra dans la chambre du roi, s'attendant à voir un homme, et ne vit rien d'autre qu'un enfant jouant à terre avec un fruit. Et le fruit s'échappant roula aux pieds de l'assassin tandis qu'il entrait, et le petit Rajah tendit les bras et cria : « Bho, Bho ! » L'assassin le lui renvoya alors, et l'enfant rit et frappa des mains.

Ainsi ils demeurèrent, jouant avec le fruit, jusqu'à ce que les gardes vinssent et trouvassent l'assassin. Et quand ils lui demandèrent qui il était, il dit : « J'ai un message de mon maître pour votre Roi. » Ils rirent et dirent : « Le Roi est mort. Voici le Roi actuel. » Mais il fut étonné et dit : « Je dois alors m'en retourner et porter la nouvelle à mon maître. Car, comment puis-je remettre mon message à une personne qui ne peut même pas parler ? » Ils lui permirent de partir et il sortit, et, craignant pour sa propre vie, il quitta de suite la cité.

Alors, le frère du Roi, voyant que son plan avait échoué, soudoya toute une bande de voleurs. Et, guettant le moment propice, il les posta au bord d'une route conduisant au temple, et dit : « Par ce chemin, il passera un enfant magnifiquement vêtu et couvert de bijoux, suivi de serviteurs. Tombez sur eux, dépouillez-les, mais, avant tout, soyez sûrs de tuer l'enfant. » Mais, tandis qu'ils attendaient, d'autres voleurs, attirés par la richesse des ornements du petit Rajah, s'étaient jetés sur sa

suite, et, tuant tous les serviteurs, sauf un qui s'enfuit tout nu, ils dépouillèrent le petit Rajah de tout ce qu'il avait sur lui, mais le laissèrent en vie, disant : « Il ne pourra rien raconter à personne ; qu'on le laisse donc vivre. » Et ils s'enfuirent rapidement. Le fugitif revint alors et trouvant l'enfant au milieu de la route, le ramassa et, l'enveloppant daus un châle, il le ramena au palais. Et il passa sous les yeux de la bande qui attendait pour tuer le Rajah.

Mais ils le prirent pour quelque mendiant, et ne s'en préoccupèrent nullement. Et ainsi, pour la seconde fois, l'enfant échappa à la mort. Le frère du Roi corrompit alors le cuisinier, qui mit un poison mortel dans le lait du jeune Rajah ; on le lui servit dans un gobelet de cristal, et il le prit dans ses deux mains, et le porta à ses lèvres pour boire. A cet instant, un des serviteurs, debout devant lui, éternua, et le petit Rajah laissa tomber le gobelet, et de joie se mit à chanter et à battre des mains ; mais le gobelet en tombant se brisa en mille morceaux, et tout son contenu se répandit sur le sol.

Et pour la troisième fois, il échappa à la mort ; et avant de pouvoir forger un autre plan, le frère du Roi fut assassiné par le mari d'une femme de la caste des Kchatrias, qu'il avait enlevée et déshonorée.

— Maintenant, dites-moi, Princesse, comment se fait-il que tous les plans du malfaiteur, destinés à tuer le jeune Rajah qui n'était qu'un enfant, n'aboutirent jamais ?

Et Rasakosha se tut. La Princesse dit alors :

— C'est son enfance même qui le sauva. Une pierre gisant visiblement sur le sol est plus en sûreté qu'un joyau précieux, protégé par des barres d'acier, car elle est sans valeur et n'excite point la cupidité ; de même un être peut être si faible que personne ne veuille l'attaquer, plus puissant par sa faiblesse que la force de beaucoup d'ennemis ou que mille gardes qui le défendent. Aucun antidote n'est aussi bon que l'absence de poison, aucune vertu aussi forte que l'absence de beauté. Point de fortification aussi sûre que l'absence d'ennemis, et aucune garde aussi forte que l'impuissance d'un enfant. Car où sont les ennemis du lotus fragile ?

Et quand la Princesse eut dit ces choses, elle se leva, sortit et, se retournant, elle regarda le Roi, dont le cœur la suivit.

Mais le Roi et Rasakosha s'en retournèrent dans leurs appartements.

IVe JOURNÉE

Le Roi dit alors à Rasakosha :

— Mon ami, ta question a été de nouveau résolue par la Princesse, et trois de mes jours se sont maintenant écoulés, et cependant je te pardonne volontiers pour le regard qu'elle m'accorda en s'éloignant. Oh ! il emprisonna mon âme comme dans un filet. Et si je n'avais le portrait pour me tenir en vie durant cette période de séparation, sans aucun doute, jamais je ne reverrais la lumière du jour.

Il passa la nuit à se remémorer son amour malheureux, ennemi du sommeil (1), tout en contemplant le portrait. Et quand le soleil se leva, le Roi se leva aussi et, tant bien que mal, passa la journée, grâce à Rasakosha et au jardin.

Puis, quand le soleil se coucha, ils se dirigèrent de nouveau dans la salle d'audience. Et là, ils virent la Princesse, vêtue d'une jupe de couleur sombre et d'un gorgeret orné de saphirs, assise sur son trône, parée de sa couronne et de tous ses ornements.

Elle regarda le Roi avec tendresse, et il s'affaissa tremblant sur un lit de repos, muet et fasciné par le charme de sa beauté.

Rasakosha s'avança alors, et, debout devant elle, commença de nouveau :

—Princesse, jadis, dans un certain pays, vivaient deux frères jumeaux Brahmanes, nommés Bimba et Pratibimba (2). Et je crois que quand l'un fut fait, le Créateur plongea dans les eaux pour former l'autre. Car la ressemblance de la Lune avec son image reflétée dans un lac, et celle de la feuille sur une branche avec une autre feuille, ne sont pas plus grandes que celle qui existait entre les deux frères. Quand ils étaient enfants, la seule chose qui permît de les distinguer était l'amulette, attachée à leur cou, pour les reconnaître ; et quand ils grandirent, ceux qui les voyaient ensemble se figuraient que leurs propres yeux étaient devenus ennemis, et que

(1) « Smara » signifie à la fois amour et mémoire.
(2) Chacun des noms signifie « Image », « Réflexion ».

chacun d'eux reflétait l'image de la même personne. Et, de même que leur forme extérieure, leur voix et leur caractère se ressemblaient. Chaque particule de leur être se correspondait, depuis l'épiderme jusqu'aux profondeurs du cœur.

Un jour, il arriva que Bimba vit une jeune femme à la fête du Printemps (1). Et elle le remarqua aussi au même instant. Et sur le champ, le dieu de l'amour pénétra dans leur cœur, se servant de leur regard comme de flèche. Et ayant découvert sa famille et sa résidence, Bimba prit l'habitude d'aller la voir trois jours par semaine. Mais dans l'excès de son propre bonheur, fier de l'extraordinaire beauté de sa bien-aimée, il ne put se contenir ni garder le secret de sa bonne fortune. Il conta alors à son frère toute l'histoire et, profitant d'une occasion favorable, il lui montra sa maîtresse, à l'insu de celle-ci. Mais Pratibimba, n'étant que le double de son frère, conçut immédiatement une passion aussi violente pour elle. Et sans aucun scrupule (car qu'y a-t-il de commun entre l'amour et l'honneur ?) il alla lui-même la voir les trois autres jours de la semaine. Mais elle, le prenant pour Bimba, car elle ne voyait aucune différence, se félicitait seulement de jouir deux fois plus qu'autrefois de la présence de son amant. Mais, après un certain temps, il arriva que Bimba, ne pouvant plus supporter la séparation, alla voir sa maîtresse le même jour que son frère. Et quand il fut là, il vit Pratibimba, qui était arrivé avant lui, étendu endormi, tandis que sa bien-aimée l'éventait avec une feuille de palmier. Mais elle, en apercevant Bimba entrer, poussa un cri d'étonnement et d'horreur, qui réveilla Pratibimba. Et tandis que dans son étonnement elle promenait son regard de l'un à l'autre, Bimba se précipita sur Pratibimba, fou de jalousie et hurlant de rage, tandis que Pratibimba faisait de même. Et s'agrippant l'un à l'autre, ils roulèrent sur le sol, luttant et se frappant jusqu'à ce qu'entendant les cris de la femme, les gardes du Roi arrivassent ; ils les séparèrent et les emmenèrent tous les trois devant le juge. Bimba dit alors : « Cet homme est mon frère, il m'a volé ma bien-aimée. » Mais Pratibimba dit : « Non, elle m'appartient, c'est toi qui es le voleur. » Alors Bimba se mit à hurler : « J'étais le premier, et tu n'es qu'un misérable ! » Et Pratibimba

(1) L'hétaïre joue un rôle encore plus important dans les vieux contes indous que dans ceux de la Grèce.

fit écho à ses propres paroles (1). Le juge dit alors à la femme: « Lequel des deux est ton amant ? » Mais elle répondit : « Seigneur, je ne puis reconnaître l'un de l'autre, tout comme j'ignorais jusqu'à ce jour qu'ils étaient deux. »

— Et maintenant, dites-moi, Princesse, que fera le juge pour les distinguer ?

Et Rasakosha se tut.

La Princesse dit alors :

— Qu'il les prenne tous trois à part et qu'il demande à chacun de décrire en détails dans quelles circonstances ils aperçurent cette femme pour la première fois. Car, quoique l'imposteur puisse avoir appris que c'était à la fête du Printemps, cependant l'œil qui vit, aidé du cœur qui se souvient, convaincra l'oreille qui seule entendit.

Et lorsqu'elle eut dit cela, la Princesse se leva, sortit et adressa un sourire au Roi, emportant son cœur avec elle.

Mais le Roi et Rasakosha s'en retournèrent dans leurs appartements.

Mis en anglais
d'après un manuscrit sanscrit
par
F.-W. BAIN.

Traduit de l'anglais par BHARATI.

(*A suivre.*)

(1) Il y a ici un jeu de mots intraduisible.

UN EMPEREUR ROMAIN FÉMINISTE

Sur la route poudreuse qui, des ruines géantes de Baalbeck, conduit aux restes non moins grandioses de Palmyre, se dresse une ville à l'aspect triste et monotone ; c'est Homs. Elle n'a, par elle-même, aucun intérêt, mais la campagne qui l'entoure recèle des trésors enfouis là depuis des siècles et il n'est pas rare que la charrue d'un laboureur arabe n'arrache aux entrailles de la terre un débris de chapiteau, un soubassement de colonne ou un morceau de pierre savamment sculptée.

C'est que là vécut autrefois une cité célèbre, cette fameuse Emèse où le Dieu Soleil eut son temple, merveille de cette opulente Phénicie, si riche en monuments. Dans les profondeurs mystérieuses de ce temple vivait une armée de sacerdotes et de prêtresses, de hiérodules et de serviteurs et servantes, sous l'autorité suprême d'un grand pontife, dont la puissance s'étendait sur toute la contrée. Si bien que, lorsque la dynastie des Séleucides se fut éteinte, les grands prêtres du Soleil n'eurent qu'un pas à faire pour monter sur le trône.

Malheureusement, Rome arrivait avec ses légions, accroissant chaque jour le cercle de fer de ses conquêtes. Emèse tomba en son pouvoir, comme toute l'Asie mineure. Mais, comme le fait s'est maintes fois reproduit dans l'histoire de Rome, les nouveaux esclaves prirent aussitôt sur leurs vainqueurs une surprenante revanche : la somptueuse et barbare religion de l'Asie séduisit les légions romaines elles-mêmes et bientôt la pourpre impériale couvrit les épaules de deux grands prêtres du Soleil : un fou et un sage, Héliogabale et Alexandre Sévère.

En accolant cette épithète au nom d'Héliogabale, nous n'avons nullement la prétention de réhabiliter le tyran débauché qui scandalisa les Romains eux-mêmes ; mais l'esprit vit d'habitudes, comme le corps. Les usages en vigueur, les mœurs établies, les idées ambiantes sont les points de comparaison dont il se sert pour juger, pour condamner souvent les hommes et les choses de tous les temps et de tous les lieux. Il nous a donc semblé qu'en reconstituant le milieu dans lequel vécut l'homme que nous avons à juger, nous pourrions approcher de plus près de l'impartiale justice.

En considérant notamment les rites particuliers de la religion d'Emèse, en nous rappelant que, dès le berceau, Héliogabale fut consacré au cruel Dieu Soleil, nous pourrions envisager le César asiatique sous son véritable aspect : de grand pontife d'une religion monstrueuse. Pour cela, quelques détails sur les lieux où il passa ses heures de prime jeunesse et d'adolescence, où il fut élevé au sacerdoce suprême, où les soldats romains vinrent le prendre pour l'imposer au monde, sont indispensables.

Il ne nous reste rien du temple du Soleil à Emèse, mais les ruines de Baalbeck et de Palmyre nous ont laissé des témoins éloquents de la grandeur du culte voué dans toute la Phénicie à Baal, le Dieu-Soleil, l'époux de la déesse Astoreth ou Astarté, la vénus asiatique, adoré à Emèse sous le nom d'Elogabal, culte à la fois sanguinaire et voluptueux.

Hérodote raconte qu'à Babylone toute femme était tenue de sacrifier au moins une fois dans sa vie à la déesse Mylitta. A certains jours fixés, les jeunes filles se rendaient dans le bois sacré et chacune devait suivre l'homme qui lui jetait une pièce de monnaie, en lui disant : « J'invoque pour toi la déesse Mylitta. »

Cette coutume avait-elle été importée des rives de l'Euphrate à Emèse ? N'existait-elle pas aussi à Chypre, dans les temples de Paphos et d'Amathonte ? Le fait est probable.

Quoi qu'il en soit, nous devons ici faire la remarque que la prostitution sacrée n'avait nullement dans l'antiquité le caractère d'opprobre que lui donnent les sociétés modernes ; elle y était plutôt en honneur, car elle revêtait un caractère symbolique. Ne voyons-nous pas, aux plus belles époques de la

Grèce, l'hétaïre, préparée dès son enfance à son rôle social par une haute culture intellectuelle et artistique, recevoir les hommages des plus grands esprits, tandis que les matrones — les honnêtes femmes — reléguées dans le gynécée, y passaient une vie monotone et solitaire? Mais le fait est encore plus sensible dans l'Asie mineure et dans la Phénicie, où se trouvaient confondus Sémites, Kouschites et Grecs. Là, la prostitution sacrée était véritablement reconnue et respectée et les prêtresses d'Elab-Gabal étaient aussi honorées du peuple que les Vestales à Rome.

Au printemps, se célébrait chaque année la fête symbolique de la résurrection d'Adon, l'Adonis phénicien. Héliogabale, encore jeune et déjà grand prêtre, y remplissait le rôle d'Adon et c'était lui que la foule venait adorer, tandis qu'à ses pieds s'accumulaient les fruits des arbres, les couples d'oiseaux et les fleurs parfumées! Et c'était une interminable procession de jeunes filles et de jeunes gens, d'hommes mûrs et de vieillards, qui venaient apporter leurs offrandes à l'amant de la bonne déesse et admirer son image dans cet adolescent aux formes gracieuses.

Car Héliogabale était beau, de cette beauté qu'a immortalisée la statuaire antique. Or, la beauté avait, chez les peuples de l'Asie mineure, comme chez les Grecs, une puissance que nous ne lui soupçonnons plus aujourd'hui, mais que l'histoire de Phryné peut nous faire comprendre.

L'impression que fit le jeune pontife sur les soldats romains semble avoir été considérable. D'ailleurs sa mère, Julia Soemias, ou Sémiamira, d'après Lampride, seconda habilement le nouveau caprice des légions en répandant l'or à profusion, tandis que son aïeule, Julia Mœsa, « dame assez belle, dit Allègre, mais au reste prompte d'esprit », assez peu scrupuleuse, pourrait-on ajouter, faisait courir le bruit que sa fille avait eu les faveurs de Caligula et qu'Héliogabale en était le fruit. Il n'en fallut pas davantage. Les légions se mutinèrent, vainquirent l'armée de Macrin et, quelque temps après, le nouvel Imperator entrait dans Rome, où le peuple charmé de sa générosité et le sénat avili par un long esclavage lui firent une ovation enthousiaste.

Voici donc Héliogabale maître du monde. Ceci se passait en l'an 218. Pendant son règne de près de quatre ans, le

César syrien n'eut, en réalité, qu'une pensée : glorifier son Dieu asiatique et lui donner la prédominance sur tous les dieux de l'Olympe latin.

Son premier soin fut de faire venir à Rome l'image de son Dieu. Elle consistait en une grosse pierre noire, de forme conique, sur laquelle étaient gravées de mystérieuses empreintes. On la disait descendue du ciel. Peut-être la croyait-on une étincelle, une émanation de l'astre puissant, foyer de toute lumière, de toute chaleur, de toute vie, agent des fécondes décompositions, principe mâle de l'incessante création, objet d'un culte profond chez tous les peuples de l'antiquité.

Héliogabale fit donc construire sur le mont Palatin, auprès du palais impérial de Septime Sévère, un temple magnifique, dans lequel il installa solennellement la pierre sacrée d'Emèse. Autour du temple, étaient dressés de nombreux autels, où l'empereur officiait lui-même, à cause de son caractère indélébile de grand pontife, offrant des hécatombes d'animaux, brûlant des parfums précieux, exécutant des danses à la mode asiatique, en présence du Sénat et du peuple romain, assemblés par son ordre.

Il paraissait dans les cérémonies, vêtu d'une robe flottante à manches longues et pendantes, enrichie d'or et de pierreries. Sa tunique était bordée de bandes de pourpre, son front était ceint d'une couronne d'or ; ses blonds cheveux, imprégnés d'essences odorantes, tombaient en boucles sur ses épaules : toute la fastueuse et inquiétante mollesse de l'Orient.

Un peu plus tard, pour avoir son Dieu plus près de lui, il fit construire un second temple dans un de ses jardins, et, chaque été, au temps du solstice, la pierre sacrée y était conduite en grande pompe. On la plaçait sur un char somptueusement décoré et traîné par six chevaux blancs. Aucun mortel ne pouvait s'asseoir aux côtés de l'idole. L'Empereur, toujours en sa qualité de grand prêtre, conduisait seul, tenant les chevaux par la bride et marchant à reculons pour ne pas quitter le Dieu du regard ; à la suite du char, s'avançaient les dieux antiques de Rome, qui semblaient être ainsi les serviteurs du phénicien. « Il disait, rapporte Lampride, que tous les autres dieux n'étaient que les ministres du sien.» Et Hérodien ajoute « qu'ordre fut donné à tous les magistrats de

Rome d'invoquer, même dans les sacrifices publics, le nouveau dieu avant tous les autres ».

Le zèle fanatique d'Héliogabale devait aller plus loin encore. S'étant souvenu un jour que, dans le rite asiatique, Elab-Gabal avait une épouse, il voulut marier la pierre noire. Il avait pensé d'abord à une divinité du Panthéon latin, mais, après réflexion, il se décida en faveur de la Tanith punique. Il fit donc venir de Carthage l'idole vénérée de la déesse, et les noces de l'étrange couple furent célébrées avec une pompe digne de lui. Savait-il, cet étonnant monarque, que la Tanith carthaginoise était proche parente de l'Astoreth phénicienne? Le choix intelligent qu'il fit de la compagne de son dieu ne laisse aucun doute à cet égard et prouve à nos yeux que, même au temps d'Héliogabale, l'initiation avait conservé dans les temples l'esprit, sinon la lettre des grandes traditions cosmogoniques.

§

Après avoir montré la pensée maîtresse d'Héliogabale durant son règne, il nous reste à établir le bien fondé du titre de notre travail : « Un empereur romain féministe ». La chose est aisée; nous n'avons pour cela qu'à consulter l'histoire. Le seul reproche qu'on puisse lui faire, c'est d'avoir été vraiment trop loin dans cette voie, en étendant sa protection toute puissante sur les plus viles courtisanes.

Mais il faut se rappeler qu'Héliogabale avait reçu une éducation très féminine, entre Julia Moesa, son aïeule, et Sémiamira ou Soemia, sa mère, dont la vie dissolue et les notoires débordements devaient être d'un assez funeste exemple sur l'enfant. Il devait aussi se souvenir, le jeune empereur, des scènes de prostitution dont il avait été quotidiennement témoin dans les jardins sacrés d'Emèse et qui, non seulement n'avaient rien de déshonorant pour la femme, mais au contraire lui étaient commandées par la religion. Comment, devenu empereur, aurait-il pu faire abstraction de tout ce passé ?

Il paraissait en public, dit Lampride, vêtu comme une femme et coiffé d'un diadème, orné de pierres précieuses qui rehaussait sa beauté et donnait plus de féminité à son visage.

Il eut, cependant, des épouses, bientôt répudiées d'ailleurs. Même un caprice amoureux lui fit arracher des autels une

Vestale pour la mettre dans son lit. Mais ce fut autant pour braver à la fois les dieux et les lois de Rome que par un ardent désir de posséder cette femme.

Le fait le plus curieux de son règne, unique dans les annales romaines, est la création d'un sénat de femmes et, sans doute, les différentes ligues modernes pour l'émancipation féminine ignorent-elles qu'un empereur romain était allé au delà de leurs rêves les plus ambitieux.

Malheureusement, les auteurs latins, si prodigues de détail lorsqu'il s'agit de raconter les cruautés, les licences, les moindres gestes des empereurs romains, sont peu prolixes sur de tels faits, dont le côté philosophique leur a échappé. Lampride est, croyons-nous, le seul qui donne à ce sujet quelques renseignements, que nous allons lui emprunter :

Il fut tellement dévoué à Sémiamira, sa mère, dit cet historien, qu'il ne fit rien dans la République sans la consulter, tandis qu'elle, vivant en courtisane, s'abandonnait dans le palais à tous les désordres.

Lors de la première assemblée du Sénat (il s'agit ici du vrai Sénat de Rome), il fit mander sa mère. A son arrivée, elle fut appelée à prendre place à côté des consuls ; elle prit part à la signature, c'est-à-dire qu'elle fut témoin de la rédaction du Sénatus-consulte. De tous les Empereurs, il est le seul sous le règne duquel une femme, avec le titre de clarissime, eut accès au Sénat pour y tenir la place d'un homme.

Il établit aussi, sur le mont Quirinal, un petit Sénat ou Sénat de femmes, dans un lieu où se tenait auparavant la réunion des dames romaines, aux fêtes solennelles seulement, réunion à laquelle n'étaient admises que les femmes de consuls, honorées des ornements consulaires ; c'est une concession faite par nos anciens empereurs en faveur de celles surtout qui n'avaient pas leurs époux anoblis, pour qu'elles ne restassent pas elles-mêmes sans distinction.

Mais ce sénat « sémiamirique » n'enfanta que des édits ridicules sur les modes des femmes ; on y décidait quel habit chacune porterait dans les rues de la ville ; quelle femme céderait le pas à telle autre ; quelle était celle qui devait attendre le baiser de l'autre, à qui serait réservée la voiture, à qui le cheval de selle, à qui l'âne, et, parmi celles qui avaient le droit de voiture, qui pourrait y atteler des mules, qui se ferait traîner par des bœufs ; parmi celles qui auraient le droit de monture, si la selle serait en pelleterie, en or, en ivoire ou en argent ; enfin qui aurait le droit de porter à sa chaussure de l'or ou des pierreries.

Cette satirique et superficielle description de Lampride

constitue toute notre science sur cette curieuse institution politique. Combien de temps vécut ce sénat particulier? Fonctionna-t-il jusqu'à la mort d'Héliogabale? Nous sommes obligés, sur ces points, de nous en tenir aux probabilités. Ce qu'on peut affirmer, c'est que Julia Soemia siégea dans le véritable Sénat aussi longtemps que dura le règne d'Héliogabale. Un passage de Lampride ne permet aucun doute à cet égard :

Avec lui, dit cet historien (après avoir parlé de la misérable fin du prince), avec lui on mit à mort Sémiamira, sa mère, femme sans honneur et bien digne d'un tel fils. Après Héliogabale, on s'occupa, avant toutes choses, du soin d'empêcher que jamais femme ne mît le pied au Sénat et l'on dévoua aux enfers, chargée de malédictions, la tête de celui qui commettrait pareille énormité.

Un rôle politique, une part dans les affaires de l'Etat, l'accès aux charges publiques sans doute, voilà ce que rêva pour les matrones romaines le Syrien couronné. Ne méritait-il pas le titre que nous lui avons donné d'Empereur féministe?

Il ne s'en tint pas là malheureusement et voulut pour les femmes plus encore. Il revendiqua pour elles le libre choix des amours, la satisfaction de leurs caprices, toutes les facilités de mœurs qui sont l'apanage, sinon légal, du moins toléré, de l'homme dans nos sociétés modernes elles-mêmes, en un mot, il voulut les sortir du gynécée, prison jalouse où, depuis des siècles, elles étaient enfermées.

Ce n'est pas tout encore. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, il couvrit de sa protection les prostituées de Rome. Comment s'y prit-il pour les relever de l'anathème qui pesait sur elles, pour leur donner dans le monde romain une place conforme à l'idée qu'il se faisait de leurs fonctions, d'après l'éducation reçue et les rites de la religion d'Emèse? Sur ce point, les historiens latins abondent en détails précis et nous n'avons qu'à glaner les plus singuliers documents; à les entendre, on comprend que la réhabilitation de la prostitution ait été une des grandes préoccupations de son règne.

Tout d'abord, nous ne pouvons plus guère nous étonner qu'il considérât la chasteté, chez la femme, comme une chose monstrueuse, peut-être comme un sacrilège. Son Dieu ne demandait-il pas le sacrifice de la virginité comme un acte recommandable? Aussi devons-nous croire Allègre lorsqu'il nous

raconte qu'Héliogabale « avait fait publier une loy portant qu'aucune vierge romaine, voire Vestale, ne se peust obliger à garder virginité, mais qu'elles eussent liberté de s'enfermer ou de se marier ».

Et pour mettre sa conduite d'accord avec ses principes, Héliogabale courait souvent les quartiers mal famés de Rome et rachetait toutes les prostituées, leur rendant la liberté. « Enveloppé d'une cape de muletier, pour n'être pas reconnu, ajoute Lampride, il visita en un jour toutes les courtisanes du cirque, du théâtre, de l'amphithéâtre et autres lieux de la ville, il leur distribua des pièces d'or, en leur disant : C'est Antonin Héliogabale qui vous donne cela, mais que personne ne le sache. »

Si cela n'a rien de commun avec la stricte morale, du moins est-ce le fait d'un homme généreux et sensible à certaines misères humaines. Bien digne en tout cas de l'homme qui, traversant un jour le marché (qu'il trouvait sans doute bien pauvre de tout ce qui pouvait flatter son palais blasé), pleura sur la misère publique.

Et, contradiction étrange, cet homme, auquel les historiens ont reproché avec raison tant d'actes de cruauté, « ordonna, dit encore Allègre, qu'aucun Romain ne fut si hardy de jetter et mettre hors de sa maison un serviteur, esclave, cheval, chien ou autre animal de service, pour sa vieillesse et infirmité, afin que les jeunes, en servant et entretenant les vieux, pensent espérer d'avoir semblables soins et liberté, quand seraient vieux ».

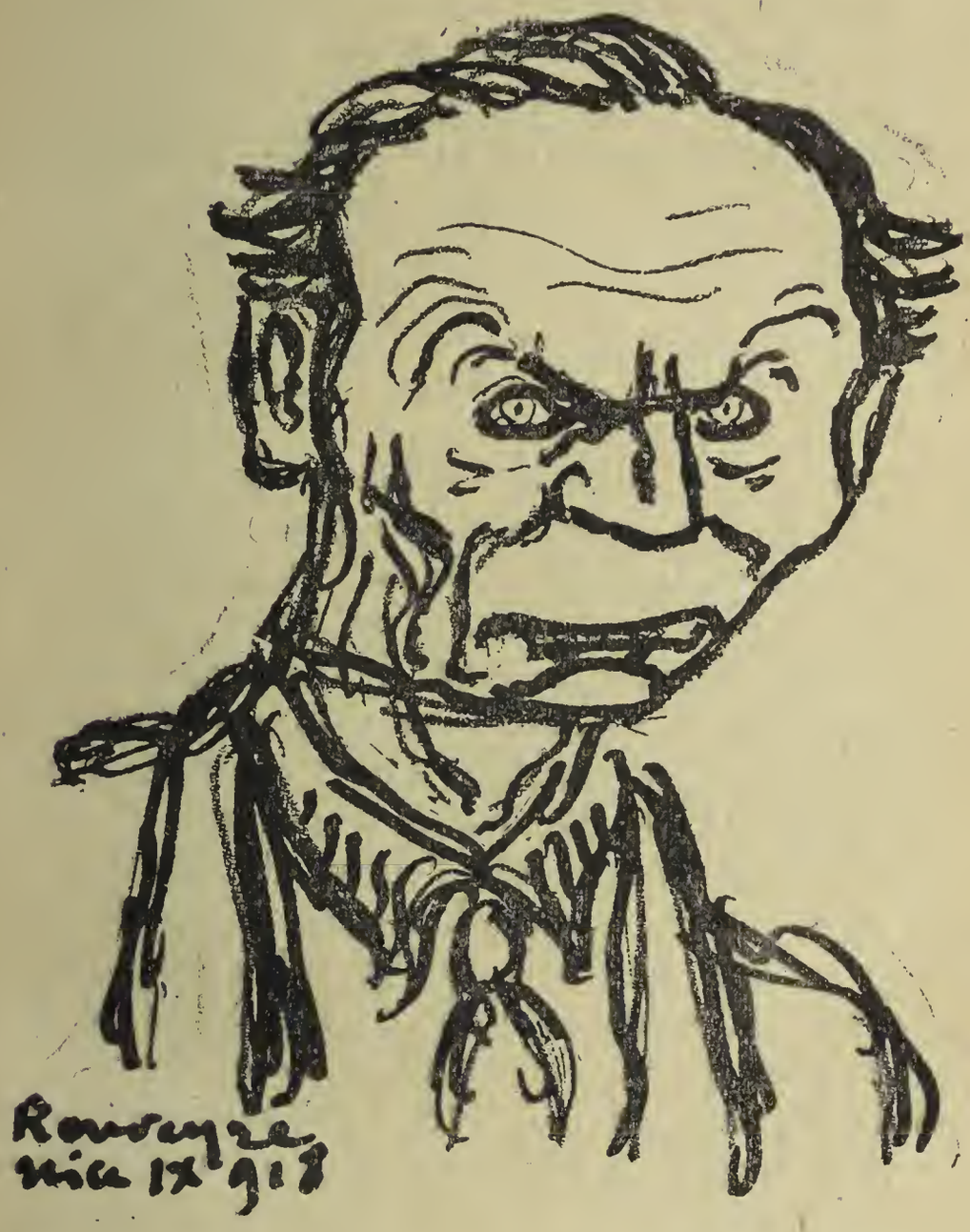
D'autres fois, il ramassa au Cirque, au stade, au théâtre et dans les bains toutes les courtisanes qui s'y trouvaient, les réunit dans un édifice public et les harangua comme s'il eût parlé à des soldats, les appelant « braves camarades ».

Braves camarades! Compagnes d'armes! C'est ainsi qu'un empereur romain les appelle et cela dans un édifice public! Et serait-il maintenant téméraire d'affirmer que si ce prince eût régné quelques années encore, Rome eût vu, dans les grandioses cérémonies du culte d'Elab-Gabal, l'armée insolente des courtisanes suivre officiellement le cortège, et peut-être, qui sait? renouveler les rituelles et symboliques orgies du temple d'Emèse.

Notre tâche est terminée. Sans doute, il reste assez de

hontes dans la vie d'Héliogabale pour justifier les sévérités de l'histoire. L'idée morale a conservé chez tous les peuples et dans tous les temps, malgré des défaillances plus ou moins profondes et prolongées, des traits absolus qui permettent de le condamner. Mais ce qu'on n'avait pas assez étudié chez ce souverain d'origine asiatique, c'est le côté psychologique qui explique et fait comprendre certaines aberrations qui touchent à la folie. Pour nous, il nous a paru qu'on doit voir, dans les actes étranges et quasi insensés qui ont marqué le règne d'Héliogabale, un cas de fanatisme religieux dû à son entourage féminin et au milieu dans lequel il passa sa jeunesse.

LOUIS DENISE et GEORGES DE DUBOR.



GEORGES MAUREVERT

NOTES D'UN
MÉTÉOROLOGISTE AUX ARMÉES

(*Suite* [1])

—

Les soirs où l'on est de repos ou que le temps ne se prête pas au vol, il y a représentation de cinématographe. Un des Bessonneaux sert de théâtre. Dans ce hall spacieux un régiment tiendrait à l'aise ; à nous tous, nous occupons un petit coin. Les officiers ont leur rangée de chaises ; nous nous groupons derrière, sur des caisses, des bidons d'essence, des échelles. Quelques-uns se perchent sur les poutres supérieures, nous inquiétant par la menace de leur chute.

On attend pour commencer l'entrée du capitaine. Mais un pitre nous donne un numéro burlesque. C'est de Précy-Travals, ivre comme toujours, de Précy-Travals, le descendant du fameux grand seigneur, député de la Noblesse aux Etats-Généraux. Ame du duc et pair, revenez-vous encore ? Je vous plaindrais de devoir reconnaître votre sang dans ce dévoyé, copain de la « canaille », que divertissent ses polichinelleries et ses grimaces et qui le chahute sans égard pour ses galons de sergent. Un d'entre eux lui enlève son képi et le coiffe d'un calot tout crasseux, deux autres l'entraînent en avant de l'assistance, aux aboiements des cabots qui croient à une dispute.

— Gaëte, lui crie-t-on de tous côtés, chante nous Boudou-Badabou.

Et Gaëtan de Précy-Travals, se balançant sur ses jambes molles, entonne son morceau favori :

(1) Voy, *Mercure de France*, n° 488.

Il s'appelait Boudou-Badabou,
Il jouait d'la flûte en acajou...

Mais l'écran s'est éclairé ; l'on met au point l'objectif. Sur la toile blanche glissent des taches. Gaëtan interrompt le couplet et, se tournant, le bras tendu, vers le disque, improvise :

— Sieurs et dames, vous avez devant vous la K. B. 55 dans un de ses bombardements. Des nuages, voici la mer de nuages. Où c'est qu'c'est qu'on va ? on ne sait plus. On est des Walkyries en débandade. On lâche ses crottes à l'aveuglette. Pan poum patapoum ! J'ai incendié des docks, j'ai foutu par terre une caserne. Cinq mille Boches bousillés, me vlà que j'ai la Légion d'honneur. Allons, sieurs et dames, un petit bravo pour la K. B.

La sonnerie électrique : le capitaine apparaît, se dirige vers sa place. Le duc de Précy-Travals retrouve assez de sagesse et de solidité pour se perdre parmi les mécanos.

Est-ce pour son propre plaisir que M. Florine se montre assidu à ces spectacles, est-ce pour ne pas sembler mépriser un passe-temps qu'il juge salutaire à son personnel? Je l'ai plusieurs fois observé : là comme partout ailleurs, il garde son impassibilité glaciale. A peine a-t-il dit un mot à son voisin, l'aspirant Ginouvier, pendant un entr'acte. Les niaiseries de Rigadin l'ont fait un peu sourire et aussi une exclamation de Gaëtan apostrophant avec transport une soubrette affriolante.

Le film nous déroulait un joli voyage à Yokohama. Nous étions en plein exotisme, à des milliers et des milliers de lieues d'ici, de l'escadrille, de la guerre...

— Tout le monde aux abris ! commande soudain le capitaine.

Je n'avais pas remarqué le planton qui s'était introduit pour l'avertir. Il s'agit, à ce qu'on assure, d'un avion suspect qui s'approche. Nul ordre n'est exécuté plus vivement. Tous jusqu'aux opérateurs du cinéma se jettent vers les issues. Lutter à la course avec cette jeunesse à travers les obstacles que font autour des hangars les cordages, les pieux, les caniveaux? Non. Alors j'arriverai trop tard, comme l'autre nuit, au souterrain, et je devrai rester dehors. Je vais tout simplement me coucher.

Dans le Bessonneaux ne reste plus que de Précy-Travals qui se démène devant le rond de lumière et qui, s'exaspérant

d'y voir gesticuler un pantin, se met à hurler avec frénésie : « Vive la Révolution ! »

Je laisse le gentilhomme à sa démence et gagne notre baraquement. La porte ne s'ouvre pas. Tauzier, qui en a la clé, doit être avec les autres aux refuges. Je n'ai pas autre chose à faire que d'écouter la marche de l'invisible qui maintenant tournoie au-dessus de nous. Mais quelle surprise ! Une constellation tricolore tout à coup luit là-haut au sombre plafond, nous révélant notre erreur. C'est un Français. Ses feux meurent, renaissent, et leurs alternances sont des signaux. Le capitaine veut aussitôt qu'on fasse fonctionner les phares. Dans les ténèbres deux ou trois voix propagent son appel. Malheureusement les électriciens préposés au service de l'éclairage, les mêmes qui nous montraient tout à l'heure la lanterne magique, se sont cachés. Quand ils finissent par se présenter, l'avion en détresse, n'obtenant aucune réponse, s'est éloigné du côté des lignes.

—

Le capitaine veut du beau temps. Les ateliers souhaitent la pluie et les bourrasques. Elles empêchent le vol, procurent le repos. Lorsque, après notre sondage, nous allons communiquer nos chiffres, on nous arrête pour les lire.

— Eh bien ! la météo, est-ce qu'il y a du zèphe?

Et l'accueil est joyeux si le « zèphe » atteint des vitesses impressionnantes. Mais cette confiance est parfois déçue. Pour peu que la clarté du ciel satisfasse le chef, ce n'est pas la brise qui dérange ses projets.

—

J'étais seul au bureau, Testard et Gardey cherchant des morilles dans les boqueteaux du voisinage, Tauzier parti pour la ville en promenade galante. L'aspirant Ginouvier est venu.

— Il faut, lui dis-je, que je vous demande une faveur.

— Une faveur ! à moi?

— Oui voilà. Je serais content de vous accompagner dans une ascension.

— Ça, quand vous voudrez.

— Pas de nuit, par exemple.

— Ce serait impossible. Pour les bombardements je dois avoir avec moi mon observateur. Mais de jour, dans un vol d'essai ou d'entraînement, c'est très facile. Entendu, un de

:es après-midi je vous ferai signe. Nous monterons, si le temps
e permet, à 3.000.

— 3.000 mètres! diable!

— Oh! 3.000 ou 300, si l'on dégringole, c'est le même tabac.

— Vous êtes encourageant! Mais avec vous je n'aurai pas
)eur. Je ne m'adresserais pas à Précy.

Il sourit :

— Je comprends! Il a déjà eu plus d'une demi-douzaine de
:oucous tués sous lui. Vous risqueriez d'avoir quelques émo-
ions.

— Je ne les déteste pas, à condition qu'elles comportent une
;arantie relative de sécurité. C'est pourquoi je me confie à
'ous. Mais vous-même, avec votre habitude et votre sagesse,
lans une traversée, s'il vous arrive de songer à la fragilité de
'otre soutien, à l'effet terrible d'une défaillance, n'éprouvez-
'ous pas un peu de trac?

— Ah! dame! il ne faut pas être neurasthénique! Cepen-
lant moi comme les camarades j'ai mes appréhensions. Vous
:onnaissez mon mécano Pérat. C'est un bon petit gas qui ne
'endort pas sur son boulot et qui, je vous jure, sait à fond
'anatomie d'un Voisin, d'un Caudron, d'un Sopwith. Seule-
nent il aime le pinard. Les soirs d'expédition où je le trouve
rop agité, trop exubérant, je vérifie à la hâte le jeu de mon
ppareil. Mais une négligence infime parfois cause la catas-
rophe. Tout en grimpant, je pense à tel ou tel détail que j'ai
)mis de contrôler, et, quand je me suis élevé dans les régions
)ù les lumières de la planète deviennent indiscernables, je
:alcule la profondeur de l'abîme et la possibilité d'un fléchisse-
nent, d'une cassure. Ce n'est là, bien entendu, qu'une idée
ugitive.

— D'autres vous en distraient. Puisque nous sommes sur
:e chapitre des exercices pathétiques, dites-moi, l'action du
)ombardement elle-même doit vous procurer de fameuses sen-
:ations.

— Vous pensez! Semer des explosifs sur les organisations
le l'ennemi, ses dépôts, ses camps, ses usines, cela vous donne
ne jolie petite volupté. Il est dans son repaire, à la prépara-
ion du mal, vous lui démolissez ses engins et le massacrez
ui-même fort joyeusement Mais on ne fait pas toujours rigo-
lon : ce serait trop beau! L'on vise des établissements mili-

taires et, pour un retard de deux secondes, on tape à côté, l'on atteint des agglomérations civiles. Il y a un mois à A..., je l'ai su quelque temps après par des rapatriés, j'ai placé l'un de mes coups dans un hôpital d'aliénés. J'en ai eu des cauchemars. Vous vous imaginez la scène infernale, le tohu-bohu, les hurlements. Quand je domine une ville où je dois frapper, je me demande si je ne vais pas tuer des vieux, des malades, des fillettes. Mais cette réflexion n'empêche pas ma pression sur le levier de déclanchement. Il me suffit de me rappeler tant de nos bébés, de nos mamans détruits à Boulogne, à Dunkerque, à Arras, à Soissons, à Nancy, à Paris par mes confrères allemands. Et allez, partez, les marmites, pour la capilotade!

—

C'est moi qui le soir, d'ordinaire, soumets au capitaine le relevé du dernier sondage. Je le trouve en train de dîner avec les autres afficiers. Tandis qu'il examine nos chiffres, je considère le groupe.

La hiérarchie militaire contrarie ici l'ordre des classes. Cet intelligent parvenu, fils d'un fonctionnaire du plus bas degré, préside une popote qu'illustrent plusieurs notabilités de l'aristocratie.

Il est piquant de voir comme M. le lieutenant vicomte de la Bazelle et M. le sous-lieutenant marquis de Cramières se rangent immédiatement à l'opinion de M. Florine, happant ses moindres commentaires. L'influence de la discipline, le prestige du grade et peut-être aussi celui d'une supériorité manifeste annihilent, apparemment du moins, leur fierté de valoir par la naissance. Le vicomte, empressé, pétulant, multiplie et exagère la flatterie, renforce de gestes ses « oh oui, certainement, mon capitaine ». Le marquis, réservé, silencieux, acquiesce avec une discrétion respectueuse, interrompant sa bouchée et, la fourchette en suspens, faisant des mouvements approbatifs de la tête. Je soupçonne notre chef de sentir avec orgueil l'honneur de gouverner cette cour. Que ne sont ici, pour en rebausser l'éclat, le comte des Islettes et le duc de Précy-Travals! Mais un adjudant, un sergent n'ont pas accès à ce mess.

Il était question tout à l'heure de l'opportunité d'une sortie. Le capitaine sait bien ce qu'il fera; sa décision est prise et ce

ne sont pas des objections qui la modifieraient, non plus que ne a raffermiraient des adhésions si plates. L'aspirant Ginouvier ne l'ignore pas. Aussi s'abstient-il, à son bout de table, d'exprimer quoi que ce soit.

— N'est-ce pas, Ginouvier ? qu'en dites-vous ?

— Mon Dieu, mon capitaine, puisque vous me le demandez, l me semble qu'avec un vent de 18 à 22 mètres, ce sera plutôt hasardeux...

— 22 mètres, oui, mais à 3.000, et encore ! du sud-ouest : nous l'aurons dans le dos. Une fois à 3.000, aucun effort, il nous poussera vers les Boches.

— Et pour revenir ?

— Eh bien ! nous descendons à 800. Il n'y a plus là que 14 mètres.

— Vent debout, ce ne sera pas commode.

— Sans compter, risqué-je étourdiment, que d'ici le retour, les courants sans doute vont s'abaisser et que ceux de 20 mètres seront peut-être à 800.

— Mais de quoi se mêle le « simplomme » ? Voilà ce que je crois lire dans les yeux que fixent sur moi le maître de céans.

— C'est bon, fait-il en guise de « Rompez ! » Allez avertir votre sergent qu'il me faut dans une heure un autre sondage.

—

Cette nuit, l'un des avions n'est pas rentré, celui de Ginouvier, qu'accompagnait son observateur habituel. La journée se passe sans nouvelles. C'est l'objet de tous les propos.

— S'ils s'étaient égarés, ils auraient averti le vieux par le télégraphe ou le téléphone. On peut toujours faire porter une dépêche.

— Sûr. Même en cas d'accident, on aurait appris quelque chose.

— A moins qu'ils ne se soient abattus dans quelque forêt ou loin de tout patelin, dans un endroit désert.

— Attendons demain.

On ne sait toujours rien. Après quarante-huit heures, il n'y a plus que cette alternative : ou bien le pauvre Ginouvier est mort dans un coin perdu, ou bien il est de l'autre côté des lignes. On ne parle plus de lui qu'à l'imparfait.

— C'était un bon fieu.

— Et pas feignant.

— Il s'en sentait. Qu'est-ce qu'il leur a fait déguster aux Boches! Des fois, après avoir vidé son stock, au lieu de rappliquer en vitesse, il restait pour juger de son coup.

— Avec celui-là on avait plaisir à bosser. Il ne vous esquintait pas les coucous comme Gaëte. Il les usait jusqu'à complète fatigue.

Je me rappelle avec mélancolie son hésitation à partir ce soir-là. « Ce sera plutôt hasardeux. » Avait-il un pressentiment ? On raconte qu'avant de se hisser à son siège, il avait tiré de sa poche son portefeuille et, le remettant au lieutenant de Cramières qui n'était pas de service commandé, l'avait prié de le lui garder :

« Je ne veux pas, dit-il, qu'ils l'aient, si je tombe entre leurs pattes. »

—

Les mécaniciens sont exclusivement employés à l'entretien des « coucous », au graissage, aux menues réparations. Pour celles d'une certaine importance, elles ne s'effectuent pas à l'escadrille. On se demande même comment, dans des conditions pareilles, la qualité de « spécialistes » peut dispenser du devoir commun tous ces jeunes gens gardés par l'aviation pour un ouvrage que des artisans plus âgés, actuellement au front, accompliraient avec au moins autant de zèle et d'habileté.

—

LE LIEUTENANT DE CRAMIÈRES (que vient de rejoindre sur la route l'adjudant des Islettes). — Qu'est-ce qu'il y a ?

L'ADJUDANT DES ISLETTES. — Mon lieutenant, c'est au sujet de ma citation.

M. DE CRAMIÈRES (sans s'arrêter). — Quelle citation ?

M. DES ISLETTES. — Celle que j'ai sollicitée.

M. DE CRAMIÈRES. — Ces choses-là ne se quémandent pas. Elles viennent toutes seules quand on les mérite.

M. DES ISLETTES. — Mais mes bombardements, mes heures de vols...

M. DE CRAMIÈRES (hâtant le pas pour se débarrasser). — Enfin si vous avez des réclamations à faire, adressez-vous au capitaine...

M. DES ISLETTES (le rattrapant). — J'en ai déjà parlé au capitaine. Il ne m'a pas répondu.

M. DE CRAMIÈRES (impatienté). — C'est qu'il a ses raisons. Je n'ai pas à intervenir. Du reste...

M. DES ISLETTES (presque pleurnichant). — Cependant, mon lieutenant,..

M. DE CRAMIÈRES (se retournant, avec vivacité). — Ah, mais, des Islettes, cela suffit, n'est-ce pas?

Et il poursuit son chemin, laissant l'autre avec la honte de ses instances méprisées.

—

Ce matin, à l'aube, le camp sommeillait, se reposant d'une veille fort prolongée. Brusquement un Fokker est venu, qui, rasant les hangars et les baraques, a déchargé sa mitrailleuse sur tout leur alignement. Les mécanos, dans un affolement extrême, se sont comme une troupe d'étourneaux échappés vers le bois. Ils n'avaient pas escaladé le talus que « Fritz », content de cette prouesse, faisait demi-tour et gagnait au haut.

Les conversations, au repas, roulent sur ce coup d'audace.

— Tu parles d'un gas culotté ! A vingt-cinq mètres du sol ! Faut pas avoir les foies. J'ai cru qu'il allait se poser sur le terrain.

Tous se vantent d'avoir failli être touchés. Il est vrai que les balles ont traversé nos planches et qu'elles auraient pu nous atteindre. Ils ne sont pas fâchés de pouvoir exploiter ce risque très mince qui leur permet de s'assimiler aux combattants. Ce sont les frères de ceux qui dans les tranchées subissent la canonnade et le martyre des corvées épuisantes. Comme eux certainement, s'ils y étaient entraînés, ils acquerraient cette endurance et ce courage qui stupéfient l'univers. Mais, en attendant, ce sont des embusqués. C'est ce qu'ils ne veulent pas s'avouer. Hier un régiment passait, des vétérans dont la plupart auraient pu être les pères de ces béjaunes. Quelques-uns de ceux-ci regardaient.

— Eh ! dites donc, la jeunesse, cria l'un des poilus, quand vous serez fatigués, on pourra prendre vos places.

Et un autre :

— Où c'est qu'on embauche pour les sinécures?

Notre sergent, Tauzier, avec son sans-gêne de toujours, était planté sur le bord de la route, en chemise et caleçon. C'est un auxiliaire, je ne sais pourquoi. Ces grognards étaient

excusables de ne pas le deviner. Plusieurs l'ont interpellé, ricanant :

— Monsieur se levait? Déjà ?

— Monsieur a-t-il pris son cacao ?

Et dans les lazzi grinçait une véritable colère.

—

Tout à l'heure, au départ de l'escadrille, de Précy-Travals et son observateur étaient soûls à ne pas se tenir debout, à ne pouvoir ouvrir les yeux. Une fois dans leurs logettes, la tête tombante, ils dormaient. L'appareil s'est envolé tout de même: il a fait convenablement sa spirale, est monté, puis a suivi les autres, est allé là-bas et, le plus fort, en est revenu. Bien mieux, ils ont atterri sans accroc.

—

Au rapport, on nous a lu l'ordre du jour du capitaine qui nous notifiait la disparition de l'aspirant Ginouvier « tombé au champ d'honneur ». Suivait l'éloge, en un style simple et mâle qui m'a plu, que tous, malgré la tendance à critiquer, ont trouvé digne du héros.

Par une coïncidence réjouissante, quelques instants après le *requiescat* officiel, la Direction de l'Aviation téléphonait :

« Un billet lancé des tranchées allemandes dans les nôtres annonce la capture du pilote Ginouvier et de son observateur. Ils ont été contraints d'atterrir prématurément par suite d'une collision avec un adversaire. Les deux aviateurs français sont légèrement blessés. »

—

Ces beaux soirs d'été, nous nous installons dehors. Gardey nous a confectionné des fauteuils de rondins, où nous nous prélassons ; dans la tiédeur du jour déclinant, les acacias du voisinage épandent leur senteur, les teintes du ciel sont pour l'œil un régal. Nous regardons cette plaine immense où l'on distingue ici et là des villages et que limite une chaîne de coteaux. Vers huit heures et demie court le panache du tortillard qui va vers l'intérieur. Et nous rêvons au bonheur d'être avec les nôtres dans une pareille paix de la nature.

Au crépuscule, j'étais seul et songeais. Le capitaine tourne brusquement le coin de notre maisonnette et, à brûle-pourpoint :

— Quand se lève la lune ?

— ?

— Eh bien?

— Je ne le sais pas au juste, mon capitaine.

— Comment? Vous ne le savez pas? C'est un peu fort! Où est le sergent Tauzier?

Celui-ci qui, dans notre bureau, lisait à la fenêtre sort aussitôt.

— Sergent, voici un homme que je trouve ne fichant rien et incapable de me dire à quelle heure le lever de la lune. Vous lui ferez là-dessus une théorie chaque jour jusqu'à nouvel ordre.

Tauzier, d'abord stupéfait, se reprend :

— C'est l'annuaire astronomique, mon capitaine, qui contient ce renseignement. Il n'est pas en effet de notre compétence. Mais je vais chercher le livre. Je le possède par hasard; on ne nous le fournit pas.

Après quelques minutes assez lentes, il reparaît et lit la précision à l'officier qui se retire en cravachant ses bottes.

—

Depuis huit jours, les donneurs de nouvelles, le tailleur notamment, confident des puissances, nous promettaient notre déplacement prochain, la K. B. 55 devant être accouplée avec une de ses rivales. Ce bruit se confirme. Il cause aux gens du village une satisfaction qu'ils ne dissimulent pas. Ils croient leurs inquiétudes terminées : comme si ce camp laborieusement et coûteusement monté pouvait être abandonné, comme si une telle étendue transformée en aérodrome n'allait pas, dès notre départ, recevoir un autre groupe d'aviation, dont la présence, comme la nôtre, attirera dans ces parages les fâcheuses visites nocturnes.

★

Nous n'étions tous quatre attachés que provisoirement à l'escadrille. Son départ nous a fait disperser. Me voici dans une de ces stations qui s'échelonnent sur la longueur du front, entretenant au service de l'artillerie, de l'aviation et de l'aéronautique des postes comme celui que je viens de quitter. Elles correspondent avec la Centrale de la région parisienne qui gouverne tout le système et communique à ces filiales les renseignements sur la situation météorologique européenne,

en échange de leurs remarques locales. Le lancer de petits ballons était là-bas notre besogne unique; elle nous laissait d'appréciables loisirs. Ici, nul instant de liberté parmi tant de travaux minutieux.

Notre unité compte, sous la direction d'un lieutenant, deux sergents, deux caporaux, quatre observateurs non gradés, un téléphoniste, l'ordonnance de l'officier, le conducteur de son automobile et celui de la camionnette qui sert au ravitaillement.

Le choix de notre logis fut heureux. Ce sont deux maisonnettes jumelles, au sommet d'un village haut perché, d'où l'on découvre tout un territoire. Les prés attenants ont été aménagés en champ d'expériences, avec le théodolite, la herse néphélescopique pour l'examen de la nébulosité, la girouette électrique, enfin l'abri anglais renfermant le baromètre, les thermomètres, le psychromètre. Dans cet enclos sacré, parmi cet attirail scientifique, le lieutenant a fait dresser un marabout pour son usage et parfois y couche, délaissant l'habitation qui lui est réservée chez la veuve Patard, épicière.

—

La station s'enorgueillit de posséder un vrai savant, le fameux Lemouy.

— Vous le connaissez? me demande-t-on à mon arrivée.

— De nom, naturellement. Qui n'a entendu parler de Lemouy à la Maternelle? Un agrégé des sciences physiques, je crois, à qui nous devons une simplification de nos calculs.

— C'est cela. Un numéro! Attendez le dîner. Pour le moment il est dans la roulante, dont il fait son cabinet. Il met au point un mémoire qu'il destine au ministère des Inventions.

J'avais des courses à faire et suis rentré deux heures après. Devant notre porte, les camarades, groupés en cercle, s'amusaient à regarder l'un d'entre eux exécuter de comiques acrobaties. Il marchait sur les mains, battant ses pieds en l'air l'un contre l'autre et faisant à chaque pas une incongruité.

Ainsi, dans cette attitude originale, m'est apparu pour la première fois le professeur Lemouy, illustration de la Météorologie aux Armées. Quand il eut terminé ses exercices et repris la position normale, il aperçut un nouveau dans son public et vint à moi, la dextre tendue. Elle était fort sale, comme

d'ailleurs toute sa personne. C'est un tout petit bonhomme malingre, dont la face pâle est envahie par une vilaine barbe de quinze jours et dont l'air chétif s'accorde peu avec sa grosse moustache de gendarme. Ses yeux écarquillés derrière d'épaisses lunettes lui donnent une expression d'ahurissement perpétuel. Avec son calot de travers, sa veste démesurément ample et longue qui lui descend jusqu'au-dessous des genoux, ses bandes-jambières lâches et bâillantes, qui lui font des pattes informes, il ne laisse pas deviner en lui la dignité doctorale.

Sa conversation répond à son aspect. A table, depuis la soupe jusqu'au café, sa verve multiplie les calembours scatologiques. Il ne parle sérieusement que pour nous entretenir d'une misère peu ragoûtante qui l'incommode. Une fois de plus je vérifie ici que l'instruction exclusivement scientifique est incapable d'affiner un homme et peut très bien s'allier à la pire trivialité.

J'entre en propos avec mon Universitaire et le complimente :

— Vos élèves ne doivent pas s'embêter!

— Ils aiment beaucoup la classe de physique. C'est que je leur varie l'agréable et le sévère. Mes à-peu-près les divertissent. A mes cours de pucelles...

— Vous dirigez aussi des jeunes filles?

— J'en ai dirigé, oui. Mais des pères et mères trop bégueules se sont effarouchés pour quelques plaisanteries dont j'assaisonnais mes leçons. Est-ce assez bête? Ces petites profitaient et progressaient.

— Je m'en doute : les familles les trouvaient peut-être même trop avancées.

— Oh ben alors! Et regardez si cela valait la peine de se scandaliser!...

Là-dessus il se soulage en débitant deux autres facéties crapuleuses, non pas de ce ton malicieux ou jovial qui double l'esprit d'une gauloiserie, mais avec la timidité d'un maniaque honteux.

—

A six heures du soir, le lieutenant arrive au bureau pour rédiger la prévision.

C'est un jeune homme turbulent, un agité qui gesticule et

se démène. Il consulte, en chantonnant, ses appareils, tapote le baromètre.

— Qu'est-ce qu'il dit encore, cet idiot ? Tiens ! tiens ! Eh ! eh ! Les cartes? elles sont prêtes?

Le sergent spécialiste lui montre les courbes isobariques tracées par lui d'après les dépêches du B. C. M. (bureau central météorologique) ; puis ils discutent les probabilités. Ils vont confectionner l'oracle.

Ah! demain, c'est la grande chose.
De quoi demain sera-t-il fait ?

Il faut rendre cette justice à notre chef qu'il élabore avec beaucoup de sérieux ses pronostics. Ceux d'hier ont été démentis aujourd'hui. Cela n'affaiblit en rien sa confiance. Il a du reste acquis le tour de main du métier, usant de ces formules élastiques et vagues qui, telles les réponses de Sibylle ou de Normand, se prêtent à toutes les interprétations. Le procédé de nos devins est assez simple : partant du principe que « la nature ne fait pas de sauts », ils comptent sur une situation sensiblement stationnaire et prédisent pour les vingt-quatre heures prochaines les phénomènes constatés actuellement.

—

L'humeur fantasque du lieutenant ne se satisferait pas de vaticiner régulièrement un quart d'heure chaque jour. Nul ne sait comme lui varier l'emploi de beaux loisirs. Il passe de lubies en toquades avec la versatilité d'un gamin flâneur et musard.

Projetant d'élever des lapins, il a mis un couple en cage, puis épie les folichonneries fécondantes, attendant impatiemment la portée. Mais un matin, en renouvelant la luzerne, on a trouvé la femelle en train de crever. Il faut tout recommencer.

La télégraphie sans fil l'a séduit. Il a voulu se monter un récepteur et y a réussi, car il est adroit en ces agencements. Vers midi, que personne ne le dérange : il guette les ondes de la Tour Eiffel. A trois heures, parfois il prend le communiqué.

La maison avait, jugeait-il, besoin d'une enseigne. Il a décidé que la plus appropriée, la plus convenable serait un moulin à vent. Il s'est enfermé dans l'atelier, a transformé selon son plan une boîte à confitures et, le chef-d'œuvre au point, a dansé de joie de voir tourner les ailes.

D'un toutou égaré dans le cantonnement il a fait son pensionnaire et son souffre-douleurs. Il le dresse. Tantôt, le saisissant par la queue, il pivote sur lui-même en toupie, entraînant le malheureux chien autour de lui dans un vol vertigineux; tantôt il l'attrape par les oreilles, l'enlève et le culbute ; ou bien il le frappe de sa canne. « Ça, Zozo, c'est une caresse » ; la bonne bête doit japper et faire des fêtes. « Ça, Zozo, c'est un coup de bâton » ; elle peut crier et s'enfuir. Il lui a fait fabriquer une petite voiture d'une caisse munie de roulettes. Il l'y attèle et, avec cet équipage de bouffon, se promène dans le village, étonnant les commères.

Mais sa distraction la plus absorbante, c'est la photographie. Ayant une auto confortable à sa disposition, il part en tournées vers les lignes. Les postes sous sa dépendance sont répartis sur un front qu'a bouleversé fréquemment la bataille. Il en revient avec des clichés innombrables qu'il développera durant une semaine dans l'obscurité de la cave.

Quand il téléphone à quelqu'un de ses amis, ou qu'il reçoit d'autres officiers, il n'omet jamais de déplorer son surmenage.

— Si vous saviez, je n'ai pas un moment à moi; j'ai du travail par-dessus la tête.

Et je pense qu'il le croit.

—

Notre bureau devient très achalandé. Depuis quelques jours, des officiers supérieurs s'y présentent avec leurs suites.

— Le commandant de la station ?

— Il est dans le voisinage, mon colonel, on va le prévenir.

Deux ou trois d'entre nous partent à sa recherche. On finit par le dénicher. Il arrive, rajustant sa tenue débraillée, reboutonnant sa vareuse, l'air d'un garnement en faute.

Ces messieurs s'annoncent comme de nouveaux clients pour nos sondages. C'est un groupe d'artillerie lourde ou bien un ballon captif ou bien encore une escadrille. On s'enquiert de ce que nous faisons, on voudrait se rendre compte. Le lieutenant esquisse le tour du propriétaire, explique — sans clarté d'ailleurs — le mécanisme de l'anémocinémographe, de la girouette électrique, vante la collection de photos, de nuages qui tapisse nos murs. Il est en cette matière-ci plus à son aise et s'attarde à détailler les cirrus, les nimbus, les cumulus.

Quand il faut aborder le calcul des vitesses du vent et prouver l'avantage de notre méthode, il s'efface avec prudence et pousse en avant quelqu'un de mieux informé.

Le général, que nous avons vu cet après-midi et dont la cour brillante encombrait notre salle, se déclarait très emballé par les résultats de la collaboration météorologique.

— Messieurs, nous dit-il, soyez bien persuadés que votre activité nous est précieuse, surtout à l'artillerie, et se traduit là-bas avec une vigoureuse exactitude sur la face de l'ennemi. Si les obus filaient dans l'invariable sérénité du vide, on pourrait dès l'abord réaliser une parfaite justesse de tir. Mais le vent influence la course du projectile, la fait dériver, l'abrège ou l'augmente, d'autant plus, vous le concevez, que la trajectoire monte davantage. Or la flèche pour nos 380 s'élève jusqu'à sept mille mètres. Au début de la guerre et même encore en 1915, on négligeait la diversité des courants aériens, on y allait à lure-lure, au sentiment. Y avait-il du vent, vous allongiez de cent, deux cents mètres, comme ça, à vue de nez. Le premier coup des canons à grande portée frappait souvent à une demi-lieue du but, on devait tâtonner avant de toucher en plein. Grave inconvénient; car, sans compter les accidents causés dans nos propres troupes, ces essais préalables nous coûtaient fort cher, les grosses pièces n'étant capables que d'un nombre limité de décharges. Grâce à vos données, l'efficacité de nos bombardements s'est trouvée non pas doublée, ni triplée, mais bien décuplée.

Cette « théorie » ne nous apprenait rien. Mais elle était faite sur un ton cordial qui nous plaisait. Et puis nul n'est insensible à la certitude de contribuer de manière appréciable à de fortes entreprises.

Le général désirait assister à l'un de nos sondages. Avec son état-major il nous accompagna dans le pré jusqu'au théodolite. Sa curiosité faillit nous perdre le ballon. Comment dire à ces grands chefs qu'on n'a pas confiance en leur adresse ? Ses doigts inexpérimentés ne manœuvrèrent pas les molettes selon les inflexions du vol. Heureusement on put rattraper dans la lorgnette le fugitif, et comme la visibilité se trouvait être exceptionnelle, on le suivit jusqu'à plus de sept mille mètres de haut. Ce qui sembla le plus intéresser l'assistance, ce fut la justesse avec laquelle le calculateur, jouant de la règle

et de la rose sur son graphique, au fur et à mesure qu'on lui lisait les angles, dictait ses déductions.

— Merveilleux! tout simplement merveilleux! répétait le général. C'est la première fois que je vois opérer aussi vite.

Le lieutenant était aux anges. Et tout animé, tout guilleret :

— Chaque station a son truc de développement particulier. Je dois le mien à l'un de mes hommes, un professeur agrégé....

— Ah! ah! Tiens! tiens! Un gradé?

— Non, mon général, un simple soldat.

— Curieux, très curieux. Est-il ici? Présentez-le-moi : je voudrais écouter sa démonstration.

On courut à la guimbarde, où huit heures par jour Lemouy s'écarte du monde. Je vis quelques mines scandalisées quand il apparut. Ce nabot, grichu, sale et mal ficelé, dont le regard d'ahuri révèle si peu l'intelligence, l'emportait peut-être sur tous ces polytechniciens par la science mathématique et faisait pourtant au milieu de leur troupe dorée l'effet d'un pauvre être miteux.

La leçon fut une scène encore plus piquante. De sa voix tremblotante et fluette, Lemouy rappela quelques principes géométriques, puis entama le raisonnement. A cause de sa myopie, il avait le visage contre la planche à dessin, et les casques glorieux, penchés au-dessus de son humble calot, lui faisaient une couronne prestigieuse. Il y eut deux ou trois objections qu'il réfuta doucement. Et sa discussion aboutit à la pleine justification du système. Il fut remercié, complimenté.

— Monsieur, lui dit fort poliment l'éminent militaire, il serait à souhaiter que tout le monde comprît comme vous son devoir et remplît aussi bien le rôle qui lui est dévolu. Comment se fait-il qu'en trois ans, avec une telle supériorité, vous n'ayez pas obtenu le galon le plus modeste?

— Il y a quelques mois seulement, bégaya Lemouy, que je suis à la météorologie. Jusqu'alors, depuis ma mobilisation, je n'avais accompli que des besognes manuelles. Mon régiment territorial posait du fil de fer barbelé, creusait des boyaux, transportait du matériel. Comme je ne suis pas très vigoureux ni très adroit, je ne me distinguais que par mon incapacité. Je ne pouvais faire un caporal.

Le général leva les bras et les laissa retomber dans un geste de renoncement.

— Hélas! soupira-t-il, toujours ce problème de l'utilisation des compétences...

Mais il détourna la conversation qui devenait gênante. On se dirigea vers les automobiles. Au moment des saluts et des congratulations, il remarqua le moulin à vent juché sur un poteau et partit d'un bon rire :

— Amusant, très amusant.

Je pensai à part moi : Que n'as-tu, vieux frère, glissé le nez dans l'atelier!

Il y eût découvert Zozo que nous avions eu juste le temps d'y enfermer tout harnaché, sa charrette au derrière, déjà prêt pour la promenade.

—

Une semaine de surmenage. Cette affluence soudaine et ces dispositions nouvelles de l'artillerie présageaient une grosse affaire. Un soir, des ordres multiples nous ont prescrit de sonder le plus haut possible avant l'aurore. Il n'y avait plus de doute : les bombardements qui précèdent l'attaque allaient commencer. Nous pestions de voir la bruine nous abaisser le plafond à moins de cinq cents mètres ; et dès qu'une déchirure se produisait dans le voile, nous reprenions sans nous lasser nos tentatives. Parfois l'un de nos postes de l'avant atteignait, plus heureux, les régions supérieures et nous transmettait téléphoniquement sa série de chiffres, à l'aide de laquelle, par analogie, nous complétions la nôtre.

Le lieutenant, qui devait pendant l'offensive fournir quotidiennement deux prévisions à l'Etat-Major, pensait qu'il y allait de son honneur de les donner encourageantes. De quel ton de supplication le premier jour invoquait-il le sergent, son inspirateur, pour qu'il se prononçât dans ce sens!

— Oh, dites! cela va s'arranger, n'est-ce pas? Allons! je leur mets « passable à assez beau ».

Mais l'autre, inébranlable :

— Certainement non. Tout indique la menace d'un déluge. Regardez les dépêches du B. C. M. ; partout de la baisse.

— De quoi aurons-nous l'air ? Ils ont besoin de beau temps.

— Nous n'y pouvons rien.

L'on écrivit : « Temps pluvieux avec éclaircies. » Or, le matin du lendemain fut radieux. Il est vrai que plusieurs averses compromirent l'après-midi. De cette manière on put triom-

pher. Mais le lieutenant s'en voulait de n'avoir pas écouté ses désirs. Et dès lors il n'édita plus que des promesses optimistes, dont le ciel faisait ensuite d'absurdes fariboles.

Je tenais le téléphone et correspondais sans arrêt avec la station centrale, avec nos postes, avec les unités d'artillerie, d'aéronautique, d'aviation, avec les compagnies spéciales chargées de l'émission des gaz. A peine aux repas pouvais-je manger quelques morceaux entre deux communications. Vers onze heures du soir, je m'étendais tout habillé sur mon lit, la lampe allumée sur la table voisine. Mais les appels de la sonnerie, les allées et venues des camarades, qui par équipes opéraient de deux en deux heures, m'empêchaient de reposer. La maisonnette tremblait aux éclatements de la canonnade. Dehors, à travers le feuillage du verger, on voyait vers le Nord une lueur immense et le magnifique épanouissement des fusées éclairantes...

Dans notre fatigue cependant nous avions pour stimulant la conscience de servir. Un charmant officier qui, la semaine précédente, nous avait visités à plusieurs reprises, un capitaine d'A. L. G. P., nous adressait ses remerciements : « Nous n'avons pu à cause du brouillard observer qu'une chute. L'obus est tombé vingt mètres trop court et vingt trop à droite. Ce n'est pas trop mal, n'est-ce pas? C'est votre travail. Continuez de me tuyauter. Faites ce que vous pourrez. Même approximatives, vos notations me sont utiles dans mes ténèbres. »

Il y eut l'intermède divertissant. En raison de l'importance de l'action militaire, une demi-douzaine de savants météorologues s'étaient, pour une conférence, donné rendez-vous dans notre réduit, les colonels X et Y, célébrités de l'aéronautique, quelques directeurs d'Observatoires. Ces mandarins, dont plusieurs ne manquaient pas d'assiette, emplissaient notre local exigu. Toutefois le régal du spectacle compensait cet embarras.

Au milieu de ces personnages, notre chef faisait une pauvre petite figure. Il fut au supplice quand le colonel Y lui dit d'un ton enjoué :

— Allez-y de votre précision comme si nous n'étions pas là.

Le malheureux, n'osant recourir aux lumières de son conseiller habituel, s'affolait secrètement et s'apprêtait à bafouiller. Par bonheur, l'une des sommités eut cette idée originale :

— Si nous en faisions, nous aussi, des prévisions : chacun

de nous, voulez-vous, écrira de son côté la sienne. Puis nous comparerons.

La fantaisie les amusa. L'on se leva pour regarder le baromètre et sa tendance ; on se passa le carnet de sondages et la liste du B. C. M. où sont exposées les constatations faites dans les principales villes d'Europe. Mais l'un de ces messieurs ayant demandé la collection des isobares des trois derniers mois, pour y chercher un état atmosphérique analogue à celui d'aujourd'hui, un autre objecta :

— Depuis quinze ans que je m'adonne à l'étude du temps, je n'ai jamais relevé de situations identiques. Il serait plus aisé de voir deux feuilles d'arbres coïncider par leurs contours et le dessin de leurs nervures.

Lorsqu'on énonça les diverses opinions, elles se ressemblaient par la fidélité circonspecte avec laquelle on y attribuait au lendemain ce que nous avions dans l'instant même. L'un des augures avait brodé sur le canevas réglementaire, et, prophétisant des bourrasques avec fortes ondées, ajoutait assez drôlement : « Médiocre pour l'artillerie et l'aviation, assez bon pour l'infanterie. »

Brave infanterie, me disais-je, que les nuées se soulagent *comme vache qui pisse*, elle n'a pas à le trouver mauvais !

Notre lieutenant, sans en avoir l'air, suivait le dépouillement des conjectures avec l'avidité qu'on imagine, cueillant de ci de là les éléments d'une petite composition qui ne risquait pas d'être moins juste que les autres.

—

Si je devais organiser un cabinet météorologique, j'aurais dans un local deux ou trois rainettes, avec de petites échelles : ce serait mon baromètre. Quelque ancien berger, affligé de cors et de rhumatismes, me renseignerait sur l'humidité relative. Il soignerait mes grenouilles, les approvisionnerait de vers ou d'insectes et changerait leur eau. Ce connaisseur du temps me dicterait des prévisions que j'enverrais scrupuleusement au Bureau Central. Je serais sans doute estimé pour ma perspicacité scientifique.

Avant-hier, comme je flânais dans le jardin, notre voisine, la mère Bridois, ramassait ses pommes. Elle est assez prompte au bavardage.

— Vous v'là à respirer le bon air, me dit-elle. J'espère qu'il 'ait beau aujourd'hui !

J'avais vu tout à l'heure une hirondelle raser le sol. J'oublie na prudence professionnelle et feignant d'interroger les nues :

— Hum ! hum ! opiné-je, cela pourrait bien se gâter. Il y ura, je crois, des averses d'ici demain.

— Dame ! vous le savez ben, vous autres, puisque vous êtes omment que vous appelez ça, des métallurgistes.

— Nous nous trompons aussi.

— Tout de même ?

Ce matin, je passais devant sa porte.

— Eh ! Msieu ! me crie-t-elle, entrez donc, que je vous cause.

Je la suis. Il y avait sur une table une douzaine de belles ommes.

— Prenez-les. C'est pour vous.

— Comment cela, madame Bridois ?

— Ben vlà. Vous vous rappelez, avant-hier, quand je vous arlions du temps, vous m'avez répondu : Sûr, il pleuvra. Je aurions point cru. Je devions couper notre blé, je l'avions oint fait, par rapport à ce que vous me promettiez de l'iau. ien, c'était vrai : il a plu. Je vous devons ben ça. Prenez mes ommes. Si, si, puisque c'est de bon cœur que je vous les ffrons.

La mère Bridois me suggestionne. Je sens que je vais admettre mon infaillibilité.

ROLAND BRÉAUTÉ.

AVANT LA VICTOIRE

—

COMMUNION

Pour ressembler aux morts tout revêtus de terre,
Les cœurs se sont faits durs, pesants et solitaires.
Qu'êtes-vous devenus, nerveux enchantements
Qui scandiez en musique intime nos tourments
Et consoliez les sens affligés des artistes?
Le triste d'autrefois n'est plus le même triste,
Et l'on a désappris à s'émouvoir de soi.
C'est pour les millions de soldats vieux d'exploits
Qu'on va grave, le front creusé, les paumes moites ;
Ce sont les mutilés, les os vifs sous les ouates,
Dont s'occupent les yeux, jadis, d'un geste émus !
Eux, que mouillaient alors un beau vers pur et nu,
Un nuage, un oiseau, des feuillages d'automne,
C'est la Presse, à la fois tragique et monotone,
Qu'ils lisent, sans songer ailleurs, sans même ouvrir
Les pages où du rêve encor pourrait s'offrir !

Dormez, vieilles Beautés trop douces pour cette heure !
L'océan de sanglots que la planète pleure
N'entendrait pas Orphée à la proue accoudé !
Le sel de l'amertume en tous lieux débordé
Se sèchera moins vite encor que le carnage.
Dormez ! Vous n'avez plus de sens ni d'apanage,
Des symboles de l'art il ne reste ici-bas
Que la Mère et le Fils des antiques Piétas.

Dormez ! Courbe adorable, inflexion des strophes !
Et vous, les déités chastes des philosophes
Dont les faces rêvaient au carrefour moral !
Et toi, pays du songe, avec ton fond astral,
Tes clairières d'amour et tes parcs peuplés d'âmes,
Dors ! Il n'est plus de fleurs, d'odeurs et de dictames...

— Et toi ! Ne gémis point comme dans l'ancien temps
A cause de la pluie et du vent insistant.
Vois : le vide a soufflé sur la maison charmante,
Tu rentres, misérable, un soir sous la tourmente,
Le silence... l'étrange horreur du corridor...
Qu'est-ce ? Il y a là-bas les portes de la mort
Qui roulent sur leurs gonds à chaque tir de pièce !
Fusses-tu plus à plaindre encore, que serait-ce ?
Nous nous sommes chacun abdiqués, tous les cœurs
Battent d'un rythme unique à l'unisson du chœur,
Il n'est plus, en ces jours épiques, de souffrance,
Sinon celle qu'on peut confondre dans la France !

1916.

★

NUIT PARISIENNE

La lune de mai dans les branches,
Par la ville au silence éteint,
Etend de molles flaques blanches
Sur les vieux pavés indistincts.

Les bancs ont leur nocturne étreinte
Où, bouche à bouche, langoureux,
Emmêlés dans l'ivresse sainte,
Se respirent les amoureux.

Là-haut, une vitre se ferme :
Quelque femme aux cheveux épars
Couchant son beau corps jeune et ferme
Songe à son soldat, quelque part...

★

LE SANG COULE...

Emile, Henri, Michel, Pierre, Jean ou René !
Voici pourquoi, du fond des jours, vous étiez nés !
Pour tuer ces tueurs, et mourir de leurs armes,
Et nous laisser béants méditer dans les larmes !
On ne peut pas s'habituer ! — Tout est pareil
Depuis trois ans déjà qu'un océan vermeil
Bat de son mascaret la face de l'Europe...
On ne peut pas ! Le sang est sur le mont Rhodope,
Et sur l'alpe et le steppe et la Flandre et l'Artois,
Le sang est sur la cime et la plaine et le bois
Et la dune picardie et le sable persique,
Et les vieux Dieux ont soif de la pourpre toxique!
Le sang est sur la terre et fume ardent, amer,
Comme la mer. Le sang est aussi sur la mer.
Il est partout ! Partout il coule à pleines veines.
On ne voit plus que lui, qui bout, gicle, se traîne,
Mousse, stagne... Et l'esprit s'y noie à le penser !
On se récuse ; — ou veut seulement soupeser
Ses chances, ignorer le prix de chaque avance... —
Mais on sent rougeoyer l'horrible redevance ;
Et les routes, où vont les bataillons vengeurs,
Sont des canaux de sang ; et tués ou tueurs,
Tout est meurtre, sanie, hécatombe et carnages,
Dans la boue où des corps déchiquetés surnagent.
Dessous, c'est la blancheur déjà des ossements
Des premiers morts, des premiers ans d'égorgements...
Et je médite, vaine, oisive, horrifiée,
Et d'autres, comme moi, l'âme suppliciée,
Sont là, pour qui l'on meurt, pour qui tombent là-bas
Ces soldats inconnus qu'on ne nombrera pas ;

Impuissance, où ! le cri mystique demeure seul
Où, long rosaire humain et secret viatique,
On égrène vos noms, jeunes frères d'Abel,
Emile, Pierre, Henri, René, Jean ou Michel !

1916.

★

AMOUR

Je savais bien t'aimer, adorable visage !
Je t'avais chaque jour, tu comptais dans mon cœur
Comme l'or de l'avare ou le livre du sage,
Ou le sang qui nous bat aux veines sa vigueur.

Tu m'étais la clarté qu'au réveil on respire,
La forme où le regard vient toujours se poser,
Le bonheur le plus haut auquel le cœur aspire,
Le tremplin d'où l'élan le plus fou peut s'oser.

Je savais bien ton prix, et la mélancolie
Des absences, malgré leurs mobiles plaisirs,
Et, sous des cieux plus chauds, de quelle nostalgie
La brume d'un matin natal vous peut saisir !

Oui, je savais t'aimer entre tous biens du monde
Avec un sûr amour, jaloux, fier, exalté,
Avec la confiance et l'attache profonde
Dont l'émoi le plus neuf est d'avance hérité ;

Mais je ne savais pas encor de quelle transe
On peut être par toi jusqu'aux nerfs déchirés ;
Et la Mère, la Mère au cri de délivrance,
N'a pas de son enfant les flancs si labourés,

Que mon cœur par moments ne le fut pour toi, France !

HARLETTE FERNAND-GREGH.

EN SYRIE

—

Peu de semaines avant la guerre, je rencontrais à Ba'albeck un vieil ami de la Syrie, archéologue et psychologue, qui avait fouillé le cœur du peuple aussi bien que les tombeaux de Sidon et les ruines romaines de Pétra.

Nous étions remontés à l'enceinte extérieure de l'acropole, au-dessus de ce trilithon gigantesque qui renferme les plus gros monolithes du monde. Ma volonté de voir et de retenir tendue avec toute la force de mes nerfs, je regardais autour de moi le chaos de marbre dressé sur sa formidable terrasse, dans la plaine rouge et féconde que barrent, au Levant et au Couchant, les deux chaînes syriennes. Le Liban venait de cacher le soleil, et l'occident étalait du chrome pâle à côté d'ombres déjà violettes. Derrière les premières crêtes s'en dévoilaient d'autres, que la lumière avait cachées et où quelques neiges scintillaient en pentes lisses. Du rempart où je dominais toute l'accumulation des débris, je voyais loin dans la plaine de Célésyrie, si profondément loin que j'avais l'impression du désert, de l'espace indéfini, toujours semblable, toujours plane, s'enfuyant sous les horizons, sans aucun arbre pour y dresser des plans successifs. Sur la clarté pâle de cette terre, une clarté faite de rose, de blond, et d'un peu de sang, une clarté de chair jeune, tout relief ressortait plus nettement. Un troupeau de moutons, — les moutons syriens à grosse queue, — défilait vers un campement métaouli sombre, ramassé comme un animal à l'affût. Jarres sur l'épaule, sveltes dans les longues chemises bleues, nouées à la ceinture, qu'on nomme *mlayeh*, quelques femmes revenaient de la fontaine, et elles nous rappelaient aussi bien les lignes pures de Tana-

gra que les évocations bibliques. Mais voici deux mille ans qu'elles passent ainsi, dans les mêmes vêtements, avec les mêmes gestes et la même beauté d'attitudes, indifférentes au temps qui transforme, immuables habitantes d'une terre figée...

Au sud, un bloc titanique, un de ces blocs pesant plus de mille tonnes, et devant lesquels l'imagination moderne reste désarmée, se détachait devant les falaises, avec une curieuse illusion de transparence qui lui donnait l'aspect d'une masse de tourmaline... Les bruits du village voisin arrivaient très diffus et ne troublaient pas la majesté silencieuse d'Héliopolis. De tous les vergers qui nouent autour de l'acropole une ceinture de vie, montaient des chants d'oiseaux; il semblait que ce fût là un domaine inviolable où il ne fallait pas craindre les vautours embusqués dans les chapiteaux vertigineux.

— La terre des cavernes, murmura mon compagnon en regardant les nombreuses portes qui fermaient les chambres funéraires du rocher abrupt.

A mon silence, il devina que j'attendais ses paroles et poursuivit :

— Au milieu du grand soleil qui chauffe les passions, partout des ouvertures sombres ! Parfois, comme celles-ci, elles veillent simplement sur la mort, mais fréquemment elles dissimulent des secrets, pétrissent des volontés, préparent des actes, lentement, silencieusement... Ces contrées ne sont pas les alambics actifs où se distillent les trames compliquées de notre moyen-âge... Non !... Jamais la Syrie ne fermentera, apparemment... Toutefois, dans chaque cœur, arabe et chrétien, montent des aspirations, couvent des haines politiques ou religieuses, et le plus souvent réunies... Le voyageur ne voit pas la Syrie telle qu'elle est. Habituez-vous à la considérer comme une boîte à double fond. Au-dessus, des babioles, des fanfreluches, des amusettes... En dessous... Mais sait-on jamais ce qu'on trouvera en dessous ?...

— Je ne saisis pas bien...

— Un exemple : par khaloué druse, on entend généralement l'église de cette secte musulmane, légèrement chrétienne et pas mal païenne. Eh bien ! Le khaloué n'est pas une église... On y donne l'instruction, et pourtant je ne l'appellerai pas non plus une école... Un mot plus juste serait « le lieu d'ini-

tiation aux sept degrés »... L'initiation, ça fleure déjà un peu le mystère !... Ces sept degrés font-ils encore partie des fanfreluches, ou bien l'un d'eux appartient-il déjà au double fond? Une seule vérité pourrait y répondre : *le Druse n'aime pas le Turc*... Pour les musulmans, c'est la même chose... Leurs soufis... Vous savez ce que sont les soufis?... Dès les origines de l'islamisme se fondèrent des sociétés secrètes, disséminées en vastes confréries. Entourées de voiles si épais qu'elles échappent à nos yeux, elles étendirent leurs rameaux sur toutes les contrées soumises à Mahomet. On transforma bien le soufisme en science occulte du Coran, on écrivit ses enseignements théologiques, on lui donna une façade philosophique de Contemplation de Dieu ; on prescrivit aux soufis la retraite annuelle de quarante jours, le silence absolu, la méditation, la concentration de pensée et le jeûne, à propos duquel Abou-Bekhr-el-Razi écrivait : « Le corps est comme un lion affamé : si tu lui donnes assez de nourriture, il prendra des forces et dévorera ton âme. » Bien vite, cependant, tout cela devint le paravent de la politique. Dans les couvents des derviches, dans les zaouïas d'Arabie, de Cyrénaïque, du Darfour et du Maroc, on a débattu plus de plans de campagne, de soulèvements ou de suppressions violentes, que d'interprétations coraniques. Fréquemment, soyez-en sûr, les pèlerins qui traînent leurs sandales sur la terre du Prophète sont plus anxieux de porter à destination une instruction confidentielle que de sauver leur âme. Ainsi, sans qu'un billet soit écrit, des mots d'ordre peuvent circuler de Téhéran à la Mecque, de Bagdad à Fez, de Stamboul à Calcutta. Parfois les zaouïas suivent des politiques séparées, et je n'admettrai jamais que les sociétés secrètes de Syrie soient d'accord avec les meneurs sénoussistes et les continuels tracasseurs de nos possessions africaines. Car dans le double fond de la boîte, nous trouvons de nouveau un indice : *les Arabes de Damas, de Ma'an ou de Médine détestent le Turc.*

Certes l'élite intellectuelle de la Syrie a eu envers les Ottomans un mouvement de réelle fraternité, lorsque la révolution eut renversé Abdul-Hamid. Comme nous, ils espéraient de cette révolution une aube de liberté et de justice. Comme nous, ils ont vibré d'admiration pour les jeunes audacieux du Comité Union et Progrès, et pour l'élan de l'armée de Salo-

nique. Dans l'idée de nation qui germait, ils avaient cru voir le rachat du pays et la fraternité... La volonté autocrate disparaîtrait devant celle du peuple; le nouveau régime travaillerait à régénérer le pays, à créer des routes, à mettre les terres en valeur. Mais dès les premières séances du Parlement, ces illusions se sont évanouies comme de fugitives volutes de fumée. A la place des héros, on ne découvrit plus qu'une bande d'arrivistes sinistres, prêts à prendre pour leur compte les procédés du Sultan Rouge. L'arbitraire et la concussion continuaient, mieux organisés qu'auparavant...

Après avoir parlé de la lutte inlassable des orthodoxes russes contre notre influence en Palestine, nous en vînmes aux Israélites, et je pus me convaincre que mes observations ne m'avaient pas trompé. Askénasims, séphardims, yéménites et boukhariotes s'entendaient moins bien que ne le ferait supposer la grande solidarité d'aspirations et d'intérêts sionistes. Un fossé profond sépare en effet les Askénasims des autres sectes. Tous ces hommes, pourtant si fidèles à leur race, se sont amalgamé maints atomes des pays dont ils proviennent ; tant qu'ils restent dispersés par le monde, leur idéal peut les unir, ils se croient des frères inséparables ; mais après le retour au berceau du judaïsme, ils s'aperçoivent que le cœur, l'esprit, les tendances ne s'accordent plus aussi bien, et la prononciation latine ou tudesque de l'hébreu éveille dans leurs âmes de lointaines antipathies de peuples. Eux aussi faisaient partie du double fond syrien. Des suspicions, des colères grondaient contre ces Askénasims allemands qui, loin d'être venus pour retrouver uniquement une patrie, s'opposaient à notre influence et préparaient l'action germanique, tout comme les Templiers de Caïffa menaient la guerre contre le Carmel.

Ne soyons donc pas étonnés de lire, dans les communiqués de Syrie, que des régiments druses, arabes et israélites ont contribué, par leur grand courage, au succès des opérations. Le double fond de la boîte a été ouvert; les Druses et les Arabes se sont élancés sur l'ennemi turc. Quant aux Juifs, ils nous montrent, en Orient comme en Europe, qu'ils n'ont rien de commun avec les faces louches arrivées de tous les ghettos d'outre-Rhin. Leur attitude est nette et loyale. Ils sont des nôtres et le prouvent, de Jérusalem à Damas, comme leurs

frères le prouvent chaque jour, héroïquement, sur les champs de bataille de France. Ils ne combattent pas les Turcs, eux, mais les Allemands qui, peu à peu, rongeaient la Turquie, lui enlevaient ses produits, ses services publics, ses chemins de fer, ses richesses archéologiques, presque sa liberté de pensée...

— Ils ont imprimé leur sceau de possession jusque dans ces ruines, dit mon compagnon en étendant la main vers le Temple de Bacchus où pendait, entre les délicates sculptures, l'horrible plaque commémorative de la visite du Kaiser.

Une lame de fond a roulé ; depuis le sud de la Palestine, elle a refoulé devant elle la horde teutonne qui s'enfuit, valise bâclée, vers l'ultime espoir de la Bagdad-Bahn.

Mais pour préparer la ruée victorieuse, réfléchit-on toujours suffisamment au travail formidable qu'ont accompli les contingents anglais d'Egypte, depuis l'époque où ils battaient, sur le canal de Suez, les colonnes turques amenées au prix de pertes énormes par les organisateurs allemands les plus réputés ? Malgré la chaleur, la sécheresse, les traîtrises du sable, et le harcèlement continu par les réguliers turcs, le désert a été dompté... Bien mieux ! Il a cessé d'exister. Car pourrions-nous encore qualifier de ce nom les territoires où passent les trains de munitions et les colonnes automobiles, où la canalisation apporte l'eau à chaque halte ?

. . . . . .

Pour accompagner la marche victorieuse, une seule population de Syrie n'a pas fourni de légions ; avec les Anglo-Français ne marche aucun régiment maronite...

Ah! quels remords doivent parfois hanter ceux qui refusèrent leur engagement au début de la guerre! Il en serait descendu vingt, trente mille pour s'embarquer vers nous! N'étaient-ils pas « nôtres » depuis les croisades ? Avant de quitter la Syrie, saint Louis n'avait-il pas écrit à leur Patriarche et à leur Prince : « Nous considérons les Maronites comme une partie de la nation française établie au Liban » ?... Neigeuse aux cimes, bleue de brouillard tiède aux altitudes moyennes, et si tôt rougie à ses pieds dans les ors d'automne, la montagne n'aspirait-elle pas, symboliquement, à rappeler nos trois couleurs ?

Les Maronites ont payé cher leur fidélité à notre cause. Par ordre des Allemands, une ceinture de baïonnettes fut

établie autour du Liban; aucun approvisionnement ne passa. Au-dessus des terrasses patiemment conquises sur le roc, et qui font songer à un escalier de géants, le peuple martyr voyait la plaine de Beyrouth couverte de ses mûriers, le poste où avaient veillé les gendarmes libanais aux uniformes de zouaves, le célèbre bois de pins plantés dans les dunes rouge, la grande ville lumineuse devant l'outremer de la Méditerranée ; mais, entre lui et cette délivrance, le cercle inflexible répétait : « Tu ne mangeras pas ! »

L'an passé, Monseigneur Pharès me racontait, avec des larmes plein les yeux, ce qu'il avait enfin pu apprendre. Des villages entiers étaient morts, et, dans la montagne, on en arrivait à envier ceux qui trouveraient des frères assez vigoureux pour les traîner au cimetière et ne pas laisser leurs cadavres pourrir devant les maisons.

Nous venons enfin vous rendre à la liberté, fidèles héros ! Vous avez souffert. Vous n'êtes plus qu'une poignée, mais votre race n'est pas de celles qui courbent longtemps le front sur les misères et les deuils ! Bien vite, nous verrons renaître votre montagne. Ivre de liberté, elle sera tout de suite au travail. Le soir de l'exaltation de la Croix, comme aux temps heureux, les bûchers feront de nouveau monter en une chaîne immense leurs flammes triomphantes. Déjà au printemps prochain, dans les modestes églises à double coupole, les cloches des Rameaux enverront de crête en crête, de vallée en vallée, leurs tintements joyeux ; les campagnards cueilleront les fleurs pour en orner les cierges des enfants... La vie simple, patriarcale aura recommencé, mais, cette fois, sous l'égide si longtemps désirée de la France.

. . . . . .

Que de souvenirs remontent à ma pensée en lisant les communiqués successifs de la victoires syrienne ! Arak-el-Emir, campé sur ses terrasses, et défendant son temple ammonite ; Derra'a et sa ville souterraine, attribuée aux Amorrhéens ; vestiges des grandes villes bâties par Rome à l'est du Jourdain, contre le désert : Masada, « la forteresse de montagne », Gérasa, Amman, qui fut Philadelphie, Pétra, plus célèbre par ces tombeaux nabatéens que par les monuments admirables massés à la sortie de l'étroite gorge; El-Kérak, la « Pierre-du-Désert », le château des croisés, encore debout

dans sa hautaine splendeur ; Sidon et ses nécropoles, où se firent inhumer les riches Assyriens et Perses. Le Haouran aux plateaux de lave et aux montagnes plus creusées qu'une éponge ; les monastères du Liban, perchés dans les sites inaccessibles et magnifiques...

Tous ces tableaux se bousculent devant moi. Sur chacun d'eux, en relisant la prose officielle et quotidienne, je vois se mouvoir Anglais, Australiens, spahis et légions locales commandées par nos officiers. Je voudrais en parler longuement, raconter leur poésie, réveiller leur histoire morte ; mais la charge, passant dans son tourbillon de sable ensoleillé, nous a emportés plus au nord, au cœur même de la Syrie, à cette ville de Damas, que les Arabes appellent Esch-Cham, comme tout le pays, pour montrer qu'elle en est le résumé radieux.

Damas ! Emanation du Paradis, cité que Mahomet regarda sans vouloir y descendre, par crainte de perdre le ciel après sa mort, s'il y habitait dès cette terre !... Damas avec sa large oasis d'arbres fruitiers, entre lesquels courent les lianes et les vignes, ses deux cents mosquées dont les minarets lancent ensemble, vers le désert fauve, la prière à Allah !...

Posséder Damas est un symbole. La mosquée des Ommiades n'est-elle pas presque aussi sainte que la mosquée d'Omar à Jérusalem, et la Kabba'a de la Mecque ? « Si un homme vivait mille ans, et qu'il y entrât chaque jour, il y verrait ce jour-là ce qu'il n'aurait pas aperçu la veille », avait dit le Khalife. L'Islam concentrait là sa science, sa dévotion, ses œuvres, ses trésors et ses légendes. La medressé Achrafiŷeh possédait une pantoufle du Prophète, que vola Tamerlan. Celle de Rokniŷeh détenait, sur le tombeau de Rokn-ed-Dîn, un exemplaire miraculeux du Coran : celui qui prêtait sur lui un faux serment périssait aussitôt. Et de son sépulcre, le très saint Abou-Omar reprenait ceux qui se trompaient en lisant les sourates sacrées.

Je me rappelle une arrivée à Damas, un soir d'avril. Nous avions longé le Barada, dans la coupure étroite de l'Antiliban qu'il a transformée en un prodigieux jardin. Entre deux lignes de peupliers argentés, tous les arbres étaient en fleurs, amandiers, pêchers, abricotiers et cerisiers. Au douar d'El-Hami, quand nous eut rejoints la route postale descendue par la vallée de l'Oued Meitheloûn, nous avons gagné sur la rive

gauche une piste à peine tracée et qui, par moments, se perdait dans l'eau. Derrière les buissons, la large voie carrossable s'animait d'abois rageurs, de roulements, de la révolte beuglante d'un dromadaire... Le ciel jaunissait déjà lorsqu'à Doummar, nous avons quitté le fleuve pour gravir une sente dure, rocailleuse, qui nous mènerait, très haut, à un belvédère naturel du Djebel-Kasyoûn. Nos chevaux allongeaient le pas, sans s'inquiéter des cailloux qu'envoyaient rouler leurs sabots, tout impatients, eux aussi, de voir au loin le désert, leur patrie, et d'en aspirer le souffle sauvage.

A notre gauche, le soleil, énorme disque d'or fondu, d'où partaient les grands rayons, très pâles mais visibles, d'une auréole, frôlait les crêtes libanaises, et il fallait toute la rapidité de notre ascension pour qu'il restât là, accroché à la montagne, comme arrêté dans sa course.

Les neiges de l'Hermon se teintaient, perdaient leur matité, se polissaient ainsi que de vieux marbres. Une brise d'ouest suivait le Barada, faisant frissonner le flot de pétales, ployant les hauts peupliers en un roulis d'écume. Grossi par une crue de fécondité, le torrent de fleurs montait entre ses berges droites et rouges, et ondulait vers Damas.

A un coude du sentier, nous mettons pied à terre pour gagner un point d'où nous pourrons admirer, sans gravir le sommet foulé par Abraham...

Une arête, maintenant toute sanglante, a enfin caché le soleil. Je monte plus vite... J'ai hâte... Tout à coup ma tête dépasse le bord du roc. Je ferme les yeux. Je ne veux pas voir cela par gradins, et je ne lève les paupières que lorsque je suis debout sur l'observatoire...

Alors je demeure en place, les mains serrées contre ma poitrine. C'est beau !... C'est beau avec outrance, entièrement. C'est poétique et doux, d'une seule teinte, avec une perfection d'arrangement, un rythme d'ensemble qui m'empoigne.

Le soleil couchant n'a pas enflammé le ciel. Il a laissé derrière lui un ton uniforme rose, timide, qui plaque des reflets jusque sur la verdure. Je domine une étendue immense. Une dégringolade qui débute sous nos pieds y dévale en oblique, sans aucune trace de végétation, mais avec une brusque atténuation de couleur.

Etonné par les dimensions et l'harmonie du tableau, mon

regard court tout de suite aux lointains inquiétants où commence la solitude. Le rose s'y tempère d'un gris délicat; il ressemble à des plumes d'oiseaux qu'on se rappelle avoir déjà vus, et se confond dans une ligne de nuages tourterelle. Malgré le coup de pinceau plus vif qui le borde, n'est-ce pas une illusion, ce bandeau très uni, tendu sur les premières steppes de sécheresse?

Vers le sud, l'horizon s'élève peu à peu, s'arrondit en courbe large d'un bleu et d'un rose superposés, qui ne se marient pas. La teinte diurne transparaît sous le lavis du couchant, à travers une atmosphère tellement pure que je distingue les détails des Touloul (1). Plus au midi encore, les monts du Haouran dressent un mur de cristal violet-rosé... Tableau merveilleux, brossé sans palette, et pour lequel un seul godet à suffi... Rose... Tout est rose, et reste dans le même rose pâli d'un grain de jaune, sans que les minutes successives l'assombrissent. Ce n'est pas la joie naïve des fleurs de pêchers, ni la violence du rose de Chine, ni l'enthousiasme du géranium-lierre, mais plutôt la résignation de l'hortensia qui commence à se flétrir... Rose, la terre qui s'enfuit à perte de vue sous mon regard. Roses, les pistes qui l'étoilent, et les douars qui la constellent. Rose, cette interminable file de chameaux qui allongent leurs ombres délicates, et me paraissent porter des charges formidables...

Mes yeux s'attardent au cadre, aux détails lointains, et reculent voluptueusement la minute d'admirer la pierre précieuse du joyau. Mais une fois qu'ils y sont ramenés, ils se fixent, s'hypnotisent. Le reste s'abolit. Je ne vois plus que Damas, large, puis rétrécie, semblable à une immense fleur de grenadier déteinte, et couchée, languide, au milieu d'une corbeille sombre où je devine des verts profonds sous la gaze mordorée qui les voile. Le Ghoûta aux noyers généreux sertit la gemme de son cercle d'abondance, vient mourir contre les parois nues de notre montagne, et serpente au loin, escortant jusqu'au Lac des Prairiés le fleuve nourricier dont le miroitement plus vif perce par endroits le dôme de verdure.

Par un phénomène bizarre, l'air, si transparent lorsque je regardais les limites du tableau, interpose devant Damas un rideau d'une finesse extrême. La ville m'apparaît irréelle, ville

(1) Collines volcaniques.

de légende, de chimère. Toute rose elle aussi, ses ombres s'accentuent à peine. Cette infinité de terrasses ne se limite pas d'arêtes vives. Elles se fondent, arrondies, sans angles, sans aucune ligne nettement tracée, imprécises comme le souvenir d'un songe. Les innombrables minarets se dissolvent dans un ciel de même teinte. Entre les toits de terre, parfois, se dessine vaguement la coupole d'un arbre, l'élancement d'un palmier. Ils fixent les maisons luxueuses dont les patios suffisent à enclaver, comme un univers, toute une existence musulmane. Atténués, eux aussi, passés à travers le crible du silence, montent les mille bruits de la grande cité de trafic. Je devine la Rue Droite où passa saint Paul aveugle, les bazars encombrés, les cris, les marchandages, le tohu-bohu du conflit commercial entre dix races, au milieu de toute la pouillerie lumineuse...

Les soldats de l'Entente sont entrés à Damas! Pour la grande ville que ne purent jamais abattre les sièges ni les dévastations, s'ouvre une ère de prospérité nouvelle. Près de la Célésyrie et du Haouran si fertiles, la ville des Khalifes voit briller devant elle un avenir presque sans limites, avec l'amitié et l'aide que la France ne lui marchandera jamais.

ÉDOUARD DE KEYSER.

SOUS
LES MARRONNIERS EN FLEURS

(*Suite* [1])

—

IX

Ce fut pour ainsi dire sa dernière faiblesse. Rien désormais ne put avoir raison de sa sérénité. Nos vexations ne l'atteignaient plus. Il se disait que, si nous agissions ainsi, ce ne devait être qu'après avoir mûrement réfléchi. De mes silences ce n'était pas moi, mais lui seul qu'il rendait responsable : pour lui si peu adresser la parole, à quels impérieux motifs ne devais-je pas obéir ! Comme il était loin de nous qu'il imaginait autres et meilleurs que nous n'étions ! Comme il vivait dans un monde idéal ! Je ne pourrais pas affirmer que, lorsqu'il m'adressait la parole, ce ne fût pas avec lui-même qu'il s'entretînt. Et ce n'était plus pour me demander conseil au sujet de ses devoirs. C'était pour me parler — peut-être pour se parler — de l'histoire sainte qu'il commençait à apprendre en français pour les jours de catéchisme et à traduire du latin pour les jours de leçons. Mais pour sa joie intérieure il l'avait lue déjà et relue de la première à la dernière page.

Le Dieu terrible des armées, devant lequel il faut se voiler la face, tantôt parlait aux hommes environné de fumée, d'éclairs et de tonnerre, tantôt s'entretenait avec eux comme avec de petits enfants. Il y avait des plaines fécondes où les patriarches plantaient leurs tentes, et des déserts que les peuples se hâtaient de traverser. Comme si ce n'était pas assez des flam-

(1) Voy. *Mercure de France*, nº 488.

mes du soleil sur la morne Arabie et de leur réverbération sur les sables, il faut qu'au sommet de l'Horeb brûle en plein midi le mystérieux buisson qui ne se consume pas. Les anges descendent souvent du ciel, porteurs des conseils et des ordres de l'Eternel; ils marchent sur la terre absolument comme s'ils n'avaient pas d'ailes. Parce que les desseins du Très-Haut sont sur Rébecca, les chameaux d'Eliezer se couchent aux portes de la ville à l'heure où les jeunes filles viennent puiser de l'eau à la fontaine. Partout la présence de Jéhovah qui conduit son peuple par la main. Le merveilleux est la réalité de chaque heure. Comme les captifs de Babylone songeaient en pleurant à Sion disparue, Berlâne vivait là-bas, dans les plaines de Judée.

Puis Dieu lui-même, en une de ses trois personnes, descendait parmi nous. Et, depuis sa naissance dans une étable jusqu'au matin triomphal de sa résurrection, l'Evangile n'était qu'un long tissu d'enchantements. Par respect humain j'affectais de montrer que je n'étais pas ému par le symbolisme des cérémonies religieuses. Lui s'y abandonnait tout entier. Son visage, rayonnant pour Pâques, pour la Pentecôte, pour Noël, était couvert de tristesse dès le dimanche de la Passion, comme les statues d'un voile violet.

S'il ne lisait ni les livres de la Bibliothèque Rose, ni les œuvres de Jules Verne, d'Henri Conscience et de Paul Féval dont je faisais mes délices, il trouvait le temps de se familiariser avec les vies des saints. Il trouvait parmi eux des pontifes illustres et d'humbles moines, des reines et des paysannes, de grands savants et des ignorants qui ne pouvaient que réciter leur chapelet, des riches qui pour obéir à Dieu n'avaient pas quitté leur palais, des pauvres dont la vie s'était écoulée au fond des bois dans une grotte obscure et froide : ils se rassasiaient de pain dur et buvaient de l'eau d'une source voisine. Ils ne se seraient pas permis de cueillir les mûres des ronciers ni les prunelles des haies. Mais leurs miracles foisonnaient comme les épis d'une riche moisson. Ils commandaient aux éléments et charmaient les bêtes féroces. Leur pouvoir s'étendait même sur les anges du ciel et ils enchaînaient le démon.

C'était avec eux aussi que vivait Berlâne. Ces légendes dont je ne voulais retenir que la naïveté poétique étaient pour lui

des sujets d'édification. Il croyait au loup soudain domestiqué, à la croix apparue entre les bois du cerf.

A mesure qu'il se rendait compte de sa transformation, l'abbé Bichelonne devenait plus doux pour lui. Souvent il nous emmenait avec lui, surtout le dimanche après vêpres, dans les bois ou dans les villages les plus proches.

L'été nous prenions nos leçons dans le jardin du presbytère, sous des marronniers dont les longues branches attachées aux murs formaient berceau : leurs dernières fleurs rouges tombaient sur les pages de nos livres. C'était tout autour de nous l'habituelle torpeur des chaudes après-midi. Je songeais que ceux de mon âge s'amusaient près de l'étang du Goulot, barbotant dans l'eau tiède sous les regards des jeunes filles, que Robert et Georges se baignaient et qu'il y avait sur la chaussée, les surveillant, Mme Labrosse, et Mlle Gertrude, et d'autres demoiselles. Ici, dans ce jardin, je me sentais à l'écart de la vie de la petite ville. Des envies me prenaient de jeter ma grammaire latine sur le sable et de m'en aller. D'ailleurs je n'aurais jamais osé me baigner avec tout ce monde.

Je regardais Berlâne. Attentif aux paroles du vicaire, il ne tressaillait pas comme moi d'impatience. Rien ne manquait à son bonheur. Maintenant c'était sa tranquillité qui m'exaspérait.

Un an avant lui je fis ma première communion, au mois de mai. Et en octobre je partis pour le petit séminaire où il devait me rejoindre l'année suivante. Enfin j'allais donc être délivré de lui pour quelque temps !

X

Non : je n'en menais pas large! Abandonné à mes propres ressources, pour faire le fanfaron, je n'avais plus Berlâne auprès de moi.

J'avais fini par m'illusionner sur moi-même. De le voir si obéissant à tous, j'étais arrivé à me considérer comme un foudre de guerre, de le voir si pieux, à me croire un cerveau d'homme libre. Maintenant qu'il me manquait, je me retrouvais tel que je n'avais jamais cessé d'être.

A l'entrée du petit séminaire, la voiture me déposa comme un colis, sous les murs de la chapelle, au milieu d'une espèce

de cour dont aucune barrière n'interdisait l'accès. Des marronniers — j'en retrouverais donc partout? — laissaient tomber en même temps leurs derniers fruits mûrs et leurs premières feuilles mortes. Je n'étais pas de voiture descendu seul, mais déjà les autres s'éparpillaient dans toutes les directions. J'en suivis quelques-uns au hasard pour aboutir à une autre cour fermée, celle-ci, de tous côtés. Je découvris le petit séminaire avec ses deux étages et ses toits mansardés. Je voulus m'habituer aux visages et aux manières de ceux que je voyais aller et venir autour de moi : j'y renonçai. J'en aperçus qui devaient être comme moi des nouveaux et avec qui j'aurais pu lier conversation : ils me paraissaient inabordables. Tous formaient des groupes. Si j'avais eu Berlâne à mes côtés, pour la première fois de ma vie j'aurais vraiment causé avec lui. Peut-être même, dans le désarroi où n'eût pas manqué de le jeter lui aussi ce brusque éloignement de notre pays, nous serions-nous juré une éternelle amitié.

Je m'ennuyai longtemps. Mes pensées se suivaient avec cette mélancolie monotone des lits alignés au dortoir sous leurs couvertures grises, quand il pleut à trois heures de l'après-midi sur les ardoises. Je n'avais pas l'habitude de la vie en commun. Par timidité mélangée d'orgueil dans mon pays je m'isolais.

Pareil à un mouton que le chien mord au jarret pour qu'il rejoigne le troupeau, je me tenais à l'écart tout en étant obligé de me mêler aux groupes de ceux qui jouaient de grand cœur. Divisés en deux camps, ils se renvoyaient balle ou ballon à coups de galoches ou d'échasses. Je me tenais toujours au dernier rang, non par peur de recevoir des coups, mais parce que ces jeux bruyants me semblaient sauvages : les plus impétueux, les chefs, avaient des échasses bardées de fer.

Je me liai avec Autissier qui me paraissait être beaucoup plus grand que moi, bien que nous fussions du même âge et qu'ayant commencé très tard à apprendre le latin il vînt d'entrer en septième : il y était avec des gamins dont le plus âgé avait trois ans de moins que lui. Parmi eux il avait vraiment l'air d'un « grand » et moi qui étais en quatrième je me considérais auprès de lui comme un élève de septième : on aurait dit que, moi aussi, j'eusse trois ans de moins que lui. La vocation à l'état ecclésiastique ne lui était venue qu'un peu avant

sa première communion. Tout de suite le vicaire de son pays — Saint-Pierre-le-Moutier — lui avait donné les premières leçons. On le disait assez intelligent pour passer, en six mois, de septième en cinquième,

En attendant, nous nous promenions ensemble, comme deux philosophes, à la récréation du matin. Je l'écoutais me parler de la ville où il était né.

Elle possédait une belle église du XII^e^ siècle, les restes d'un cloître et de remparts du XV^e^ et quelques vieilles maisons. La grande ligne de Paris à Clermont la touchait en passant et, pour baigner ses murs, l'Allier n'aurait eu qu'à légèrement détourner son cours.

Plusieurs fois Autissier était allé à Moulins. Il en connaissait la cathédrale aux deux grandes flèches qu'on voit de loin, la tour mal coiffée, le Jacquemart et les vieilles maisons plus nombreuses qu'à Saint-Pierre-le-Moutier. Il avait entendu sonner les trompettes du régiment de chasseurs à cheval, et il me parlait avec enthousiasme de leurs shakos, de leurs dolmans bleus et de leurs pantalons rouges à basanes.

Il rêvait d'être lui-même un jour chasseur à cheval. Alors, pourquoi donc était-il venu au séminaire? Espérait-il pouvoir tenir d'une main le bréviaire, et le sabre de l'autre? Pour l'instant, cela ne nous inquiétait ni lui, ni moi. Je pensais seulement que j'étais beaucoup moins avancé que lui.

Il n'y avait chez nous qu'une église trop neuve, bâtie dix ans avant ma naissance. J'en trouvais trop clairs les vitraux et les fenêtres trop larges. Pas une de ces vieilles maisons pittoresques que j'aimais pour les avoir vues en images. Pour la première fois, en octobre, j'avais traversé une toute petite partie de Nevers, et je me disais que Moulins, que je connaissais pas, devait être bien mieux. Pour venir jusqu'ici, c'était la deuxième fois que je fusse monté dans un train après avoir roulé une heure et demie en diligence, et je m'étais senti pénétré d'admiration pour tous les employés du chemin de fer, depuis le dernier homme d'équipe jusqu'aux chefs de gare, sans oublier le mécanicien. Souvent j'avais rêvé au bonheur de ceux qui n'ont que quelques pas à faire pour venir s'accouder aux barrières des gares; ils entendent arriver les trains avant d'avoir vu d'eux autre chose que de la fumée. Puis la locomotive apparaît avec son large poitrail et son long cou. On ne voit pas ses

pieds ; elle préfère se servir de roues. Mère imposante des wagons qu'elle entraîne, ils la suivent, comme de petits veaux leurs mamans vaches.

Ils défilent en bon ordre, ne s'arrêtent pas toujours et font beaucoup de bruit en passant. On entre dans l'intimité des employés dont on finit par ne plus avoir peur. Le jour où l'on réussit à donner au chef de gare une poignée de main doit être marqué d'un caillou blanc. Et Autissier connaissait le chef de gare de Saint-Pierre-le-Moutier.

Nous nous promenions donc ensemble à la récréation du matin. Les autres nous regardaient tourner comme deux chevaux au manège, — deux chevaux des chasseurs de Moulins. Le reste du temps, il n'hésitait pas à se lancer dans la mêlée, au premier rang parmi les plus enragés.

J'étais au supplice quand il me fallait traverser sous les regards des autres l'étude ou la chapelle dans toute sa longueur. Mes bras ballants m'embarrassaient. Il m'arriva de trébucher d'émotion. J'attendais avec anxiété le mercredi, jour d'instruction religieuse à la chapelle pour les classes réunies de quatrième, cinquième, sixième et septième.

Je tremblais à l'idée que l'on pût m'interroger au milieu de cette assemblée : même les petits de septième m'en imposaient. Le jour où je dus me lever à l'appel de mon nom, mes dents s'entrechoquèrent. En classe même, où nous n'étions qu'une quinzaine, il me fallut plusieurs mois pour m'habituer à répondre en public. J'en arrivais à bégayer comme Berlâne. Et l'on m'eut vite fait une réputation d'ours, d'original, de pas comme les autres, pour parler comme ma mère.

Je pensais :

« Eh bien, qu'est-ce qu'ils diront de Berlâne ! »

Et j'attendais avec impatience la prochaine rentrée d'octobre.

Mais je le retrouvai avant, lors des vacances de Pâques. Je me rattrapai sur lui de ma contrainte et de mes humiliations de six mois. Non sans morgue, je lui parlai du froid qu'il fallait endurer, des jeux terribles auxquels nous nous livrions corps et âme, des études difficiles, de certains élèves redoutables et de professeurs pas commodes. A m'en croire, j'avais eu raison de tout et de tous. Je lui décrivis le dortoir comme une grande salle glaciale et sombre, éclairée seulement par

deux veilleuses et jamais chauffée, où les plus hardis sortaient de leur lit à deux heures du matin pour tirer des oreilles, pincer le nez de ceux qui ronflaient trop fort et même des paisibles dormeurs. Il me demanda comment était construite la chapelle !

Sa tranquillité m'irritant, je forçai encore la note. Mais aller au petit séminaire faisait partie de sa conception de la vie. Et je me demandais si ce n'était pas là qu'il serait dans le seul milieu qui lui convînt. Au fond j'étais confus qu'il m'écoutât comme je faisais moi-même d'Autissier : avec respect.

Trois autres mois passèrent après la rentrée. Nous pensions tous au beau jour de la distribution des prix qui serait celui du départ des grandes vacances. Encore aujourd'hui je ne m'en souviens pas sans fièvre et souvent la nuit j'en rêve. Dans ma malle que je ferme et ficelle, dans des caisses que je cloue maladroitement, je me revois empilant mon linge, mes livres, tout ce qui m'appartient, courant de la case aux chaussures à la chapelle où j'ai oublié mon Graduel et mon Vespéral. Nous nous bousculons dans les escaliers, mais déjà nous ne nous connaissons plus : chacun de nous pense à son pays qu'il va retrouver pour deux longs mois. Sur les ardoises, et sur la poussière que nous piétinons, il y a le grand soleil de juillet. Toutes les fenêtres sont ouvertes comme des portes de cages d'où les oiseaux vont s'envoler.

La distribution des prix me laissait à peu près indifférent : déséquilibré, j'avais mal travaillé. Je m'étais tenu dans une honnête médiocrité. Ce ne fut pas sans étonnement que je m'entendis appeler pour le premier prix d'instruction religieuse, — pourtant avais-je assez tremblé lors des interrogations, et la piété n'était pas mon fort, — et pour deux ou trois autres accessits. Puis, après un *Te Deum* chanté à pleine gorge à la chapelle sans le secours de nos antiphonaires emballés de la veille, en route sur la grand'route qui conduit à Nevers !

XI

Quelques mois auparavant je songeais, avec une joie ironique et mauvaise, à la rentrée d'octobre. Mais quand ce ne fut plus qu'une question de jours, quand la dernière nuit de septembre eut été emportée par le vent qui soufflait avec rage

et que le premier matin d'octobre fut dénoncé par la gelée blanche sur l'herbe, je fus envahi d'une grande mélancolie : que pouvait me faire, à présent, que Berlâne partit en même temps que moi ? Je m'occupais bien de lui, en vérité !

Je revis les deux mois que j'avais passés à courir partout, sauf en ville où je me montrais le moins possible, et presque toujours seul, tant il m'en coûtait de supporter la compagnie de Berlâne : l'expérience que j'en avais faite aux vacances de Pâques me suffisait.

J'étais tout de même obligé de le voir de temps en temps, soit qu'il vînt me surprendre avant que je fusse parti pour la promenade, soit que ma mère me dît :

— Va donc chez Albert. Ce n'est pas lui, pour sûr, qui te donnera de mauvais conseils. Je me demande ce que tu trouves de si intéressant à traîner toujours seul dans les bois.

Ces jours-là étaient pour moi marqués d'un caillou noir.

Je le voyais aussi le dimanche à la grand'messe et aux vêpres, vêtu de sa soutane rouge d'enfant de chœur, plus pieux que jamais. Au mois de mai dernier il avait fait sa première communion.

Quelquefois enfin il venait avec le vicaire me prendre. Tandis qu'ensemble ils parlaient religion, j'écoutais les guêpes bourdonner autour des grandes digitales qui poussent dans les clairières où les charbonniers jadis ont tassé leurs meules. L'abbé Bichelonne me disait :

— Sais-tu qu'Albert a fait beaucoup de progrès depuis ton départ ? Je crois que maintenant il est aussi fort que toi.

J'essayais de sourire, tout en souffrant à penser que c'était peut-être vrai. L'abbé trouvait-il que je n'avais pas eu assez de prix ? Eh bien, dès la rentrée on allait voir !

Il s'en fallait pourtant que j'attendisse ce jour avec la même impatience que Berlâne : au contraire. Lui, plus nous nous rapprochions de la date et plus son visage s'illuminait. Tout étonnée sa mère me répétait :

— Je n'y comprends rien. On croirait qu'il est heureux de me quitter.

Lorsque nous fûmes tous les deux dans la diligence, sa joie me fit mal. Il n'avait donc pas de cœur? Il ne voyait donc pas sa mère agiter son mouchoir? Il ne pensait donc pas qu'avant

de le remettre dans sa poche elle s'en essuierait les yeux? Quand je me rappelais mon premier départ, quand aujourd'hui encore, sentant la vie inexorable tirer sur moi comme avec une corde le bûcheron sur un arbre qui lui résiste, j'avais les larmes à fleur de paupières, et que je le regardais, lui, assis en face de moi, j'avais des envies de le gifler, de le griffer, de le mordre. Et il eut l'audace de dire :

— Enfin nous voici partis !

Les mains sur les genoux, sa grosse tête inclinée, il obéissait aux cahots de la diligence. Nous croisions des troupeaux d'oies grises à ventre blanc qu'effrayait le bruit des grelots sonnant aux colliers des trois chevaux.

A partir de la première gare où nous prîmes le train, à presque chaque station je ne fis que retrouver des élèves — je ne dis pas : des camarades, — plus jeunes ou plus âgés que moi. Refrogné dans un coin avec Berlâne toujours en face de moi, je les laissais causer, s'épanouir et rire. L'un d'eux me demanda :

— C'est un nouveau que tu amènes ?

Je fus sur le point de répondre :

— Oui. Et nous l'appelions Berlâne.

Je ne doutais point que le mot n'eût fait fortune. Mais, me retenant, je me contentai de dire :

— Oui. Nous sommes du même pays.

Et je fus stupéfait de le voir, toute sa timidité d'autrefois disparue, prendre contact et causer avec eux, au bout de quelques minutes, comme s'il les avait connus depuis très longtemps. C'était moi qui avais l'air d'être le nouveau.

J'affectai de me désintéresser de leur conversation et regardai défiler ces paysages qui ressemblaient de moins en moins à mes horizons familiers. Je sentais qu'à mesure que je m'éloignais de mon véritable pays, Berlâne se rapprochait de celui qui deviendrait sa terre d'élection.

Quand nous fûmes arrivés, je le laissai se dépêtrer tout seul, mais en l'épiant du coin de l'œil et de loin, m'attendant à ce qu'il vînt me demander indications et secours. Non. Il était déjà comme poisson dans l'eau. Je regrettai de lui avoir donné, lors des vacances de Pâques, trop de détails sur ma première installation : il n'en avait pas oublié un seul !

Il parvint à me rejoindre avant que nous n'entrions au réfectoire et me dit :

— Toutes mes affaires sont rangées.

Je ne le savais que trop. Mais croyait-il donc que cela pût m'intéresser? Il ajouta :

— Je t'aurais bien demandé de m'aider, mais je n'ai pas voulu te déranger.

Ainsi l'enfant qui pour la première fois marche seul se retourne, étonné, vers sa mère et s'excuserait, s'il pouvait parler, de n'avoir pas eu besoin de son soutien. J'avais eu l'air très affairé, allant d'un groupe à l'autre, affectant de serrer des mains d'élèves qui toute l'année précédente m'avaient tenu à l'écart, et de leur parler comme si nous avions été d'excellents amis; ils n'en revenaient pas. Mais je voyais bien que Berlâne, seul, trouvait cela tout naturel. Il m'avait toujours considéré comme un puits de science, et pour lui je ne pouvais point ne pas être, ici, au-dessus de tous. Il me fallait bon gré mal gré m'introduire dans la peau du nouveau personnage qu'il allait, sans le savoir, me contraindre à jouer.

XII

C'était avec satisfaction que j'entrais en troisième. Le Séminaire comprenait seulement deux divisions : les petits, les grands. Dans celle des grands il y avait les élèves de seconde et de rhétorique; dans celle des petits, tous les autres, de la septième à la troisième; parmi ces derniers, pourtant, certains que désignaient leur âge, leur taille et les premiers poils qui leur poussaient sur les joues faisaient partie des grands. Ainsi, parmi mes condisciples de quatrième, deux n'étaient pas dans l'étude des petits : Thomas et Doreau, que nous appelions « le vieux Doreau » : il avait quinze ans! Toujours le dernier, d'ailleurs. Il avait plus de barbe au menton que de jugement, mais, sachant que ce n'était point sa faute, il était fier d'être parmi les grands : peu lui importait d'être le dernier en classe. Je ne le valais pas et restai avec trois autres de mon cours chez les petits pour une année encore : nous allions être, nous quatre, les plus importants de la division.

J'occupai, à l'étude, la table du fond, comme il convient de quelqu'un qui n'a plus besoin de surveillance immédiate. Berlâne avait trouvé sa place marquée à la craie trois tables en

avant de la mienne : j'estimais que la distance entre lui et moi n'était pas suffisante.

J'ai oublié de dire qu'à la rentrée de Pâques, Autissier avait sauté de septième en cinquième; de sorte qu'en quatrième Berlâne allait être son condisciple. Il avait pris rapidement la tête de sa classe, et j'avais la consolation de penser que, du moins, avec lui Berlâne serait rarement le premier, si tant était que l'abbé Bichelonne eût dit juste en me vantant ses progrès. Dans la crainte d'être obligé de me rendre à l'évidence, je n'avais pas voulu m'en assurer par moi-même : pas une fois je ne l'avais interrogé sur le grec ni sur le latin.

Le lendemain de la rentrée, nous composâmes tous selon la coutume, sauf les élèves de septième, en version latine. Inutile de dire que les six textes étaient différents.

Puis la retraite commença le mercredi soir, pour se terminer le dimanche matin par une communion générale. Je n'aimais pas ces trois jours où nous étions occupés uniquement à des prières, à des examens de conscience, à des confessions et à écouter des sermons. Non que j'eusse à me reprocher des crimes, mais je vivais malgré moi dans ce milieu où m'avaient poussé les circonstances. J'aimais mieux étudier que prier. Il me semblait que dans un lycée j'aurais mieux travaillé. Et je fis ma retraite tant bien que mal.

Il n'en fut pas ainsi de Berlâne. A la chapelle, à l'étude, au réfectoire, au dortoir, il avait une tenue exemplaire, ne tournant jamais la tête, priant non point parce qu'il en était l'heure, mais parce qu'il en sentait le besoin, répondant du fond du cœur au surveillant qui, dès que nous étions couchés, récitait à haute voix deux dizaines du chapelet en marchant dans l'allée centrale du dortoir. Le matin, je le voyais sauter joyeusement de son lit; je l'entendais répondre d'une voix claire *Deo gratias* au *Benedicamus Domino* que le même surveillant prononçait, de son cabinet, au premier coup de cloche. En quelque saison que ce fût, me lever à cinq heures du matin était pour moi un supplice, et pas une fois encore je n'avais pu me résoudre à dire ce *Deo gratias*.

J'attendais le dimanche de clôture de la retraite, parce qu'après le repas de midi le Supérieur devait donner en public les places obtenues à la composition de rentrée. De toute l'année précédente je n'avais pas été aussi ému. Sous la table mes

genoux se heurtaient d'impatience et d'angoisse. Rhétorique. Seconde. Troisième : j'étais premier ! Mais mon inquiétude ne se calma point : non que le sort du « vieux Doreau » me tracassât. Nous étions quinze, et j'entendis comme de coutume :

— Quinzième : Jules Doreau.

Seulement j'avais hâte de savoir ce qui s'était passé en quatrième. Le premier ? Parbleu, ce fut Autissier. Le second ? Ce fut Albert Dumas ! Le second, pour moi, ce fut Berlâne qui, chez nous, à l'école des frères, occupait la place à laquelle dans mon cours tenait le vieux Doreau. Je n'avais qu'à me résigner. L'abbé avait vu juste. Le travail pouvait donc suppléer l'intelligence, l'obstination remplacer le don ? Pour tout dire, à dater de cette minute, si je cessai de le mépriser, je devins jaloux de Berlâne. A une classe de distance, ce fut entre nous deux une rivalité sourde, une lutte silencieuse que personne, même pas lui, ne soupçonnait.

J'avais presque cessé, de Pâques aux grandes vacances, de me promener le matin avec Autissier, parce qu'il avait cessé, lui, de me parler de son pays et des chasseurs à cheval. Un changement s'était opéré en lui. Sa vocation, qui ne s'était si brusquement déclarée que pour chanceler aussitôt après, s'était affermie. Il ne pensait plus qu'à nous donner l'exemple de la piété, et ses conseils ne m'allaient guère. Je revins à lui et, sans en avoir l'air, lui donnai à mon tour des conseils sur son travail. Le programme de ses études était le même que l'année précédente pour moi. La Cyropédie, les Eglogues de Virgile, la Mort d'Icare étaient hérissées pour lui des mêmes difficultés qui, douze mois auparavant, m'avaient rebuté. Je les lui signalais négligemment, en évitant de lui parler de Berlâne.

J'évitais aussi Berlâne. Lui-même de nouveau recherchait moins ma société. S'était-il donc rendu compte de mes sentiments ? Ou bien, ses succès lui tournant la tête, se considérait-il comme aussi fort que moi ? J'aurais dû m'estimer heureux d'être débarrassé de lui : je n'en éprouvais que dépit. Je n'en travaillais qu'avec plus d'acharnement. Dans ce combat engagé entre nous deux, moi seul marquais les points et je constatais, la rage au cœur, que je n'avais pas toujours le dessus. Et invariablement il me dépassait pour les mentions de bonne conduite.

« Qu'est-ce que cela peut me faire ? me disais-je. C'est le type du fort en thème, du bon élève sur toute la ligne, qui ne perd pas une minute parce qu'il n'est pas intelligent, qu'il n'a pas de mémoire et qu'il sait qu'il n'aura jamais trop de temps pour comprendre et apprendre. »

Et j'affectais de flâner à l'étude, de causer et rire sur les rangs, de regarder en l'air à la chapelle. Je m'arrangeais pour qu'il me vît : il n'avait pas l'air de s'en apercevoir et mon dépit ne faisait que croître. Cependant, je ne consentais à lâcher pied que sur le chapitre de la conduite, parce que de temps en temps il ne me déplaisait point de passer pour un héros rebelle à toute contrainte : idée d'enfant dont la vie a vite raison. Quant au travail, même lorsque j'avais l'air de flâner, je repassais ma leçon ou songeais à la solution d'un problème de géométrie.

La tranquillité de Berlâne m'agaçait de plus en plus. Je ne peux pas dire que nous ne nous fréquentions plus du tout. Quand nous étions ensemble, il n'y avait rien de changé dans ses manières avec moi. Mais j'aurais voulu qu'il me parlât de notre pays, et il n'en soufflait mot.

Un jour je prononçai le nom de M^lle^ Gertrude. Je m'attendais à ce qu'il rougît : j'avais deviné, au récit des Labrosse, qu'il l'aimait comme un gamin de dix ans peut rêver d'une petite fille du même âge que lui, comme moi-même je l'aimais parce qu'avec ses yeux verts sous ces cheveux blonds elle ressemblait à une fée. Il ne sourcilla point et me répondit :

— Je ne sais pas ce qu'elle devenait. Je ne la voyais plus du tout.

Il parlait comme si elle eût été morte. Elle l'était en effet pour lui.

Vraiment, d'un jour à l'autre, il avait fait peau neuve. Rien ne l'embarrassait. Bien qu'à côté de lui je fusse un ancien, c'était moi qui continuais de rougir et de ne savoir que faire de mes bras quand j'étais obligé de traverser l'étude, moi qui continuais de trembler à l'idée qu'au cours d'instruction religieuse je devrais me lever à l'appel de mon nom, moi qui continuais d'éviter de me mêler aux groupes bruyants, tout cela malgré ma dignité d'élève de troisième. La position que je venais de prendre à la tête de mon cours ne m'avait mis en

évidence que pour que ma prétendue « originalité » ressortît davantage encore. Je redoutais que quelqu'un se moquât de moi en présence de Berlâne ; était-il possible que déjà il ne se fût aperçu de rien? Je constatais avec colère que personne ne faisait attention à lui, sinon pour en dire du bien. Il ne tranchait pas sur les autres comme je l'avais espéré. Sa tête même, sous la casquette d'uniforme, ne paraissait plus aussi disproportionnée.

En plein silence de l'étude du soir, je pensais me lever et leur crier à tous en leur désignant :

— Celui-ci est Berlâne. C'est le nom qu'il portait dans mon pays, et qu'il mérite. Il était toujours le dernier et nous nous moquions de lui. Comment ne voyez-vous pas qu'il est ridicule et que je ne le suis pas, qu'il ne se maintient qu'à force de travailler comme un galérien, tandis que j'arrive premier en me jouant, qu'il est pieux à l'exagération et respecte le réglement jusqu'en ses moindres détails, tandis que je fais fi des ordres importuns, que je suis déjà un homme et qu'il restera toute sa vie un gamin ?

Mais pour ce long discours je manquais d'audace. Non : je n'étais pas « déjà un homme ».

Un jour d'hiver que, pour me garer du froid, je m'étais blotti sous le hangar, — comme jadis Berlâne à l'école ! — le surveillant m'y découvrit et me montra, par manière de plaisanterie, à quelques-uns qui pour se distraire lançaient au hasard des boules de neige. En moins d'une minute, ils furent tous à me viser et je fus plus mouillé et plus glacé que si j'étais resté avec eux. Bien qu'aveuglé, je cherchai à voir si Berlâne était parmi mes ennemis. Non. Mais je le découvris à quelque distance sous un marronnier. Il regardait dans ma direction. Mon humiliation, je ne puis songer à la décrire. J'aurais préféré qu'il se fût joint au groupe. Je me serais précipité non sur eux, mais sur lui. J'aurais eu un motif de lui frotter ses longues oreilles jusqu'à ce qu'elles devinssent écarlates. Je me serais enfin un peu vengé. Alors je me souvins des cris que jadis j'avais entendus : Sur Berlâne ! J'étendis le bras et ouvris la bouche. Vit-il mon geste ? Devina-t-il ma pensée ? Il se cacha derrière le tronc de l'arbre. J'eus conscience que les autres ne me comprendraient pas. Je me tus. Ils se dispersèrent. Berlâne vint à moi qui me secouais.

— Ils ne t'ont pas fait mal? me demanda-t-il. Veux-tu que je t'essuie avec mon mouchoir ?

Il s'y apprêtait quand je fis un bond de côté.

— Ne me touche pas ! Laisse-moi tranquille ! criai-je.

Il fut peiné. Il se demandait ce qu'il avait pu me faire.

— Je ne t'en ai pas jeté, me dit-il.

Je lui répondis :

— J'aurais préféré que tu m'en jettes !

Cette fois il ne comprit plus du tout. Il s'en fut avec sa grosse tête aux longues oreilles que je regrettais de n'avoir pas eu l'occasion de frotter au sang.

XIII

C'était à la récréation du soir, en mai.

Tout à l'heure, à la prière du mois de Marie, nous avions vu l'autel orné de fleurs. On nous avait lu un chapitre du merveilleux récit des apparitions à la grotte de Lourdes. Bernadette avait contemplé la Vierge vêtue d'une longue robe plus blanche que la neige des montagnes ; sur chacun de ses pieds s'épanouissait la Rose mystique, et elle portait une ceinture couleur du ciel bleu. Nous avions récité ses litanies et je l'avais vue à mon tour pâle comme l'étoile du matin qui descend vers l'horizon, rose comme la rose qui pousse non loin des vignes d'Engaddi quand, le printemps venu, les pluies se sont dissipées. Ses yeux étaient ceux des colombes. J'étais dans un pays d'enchantement. Je marchais parmi de grands lys sous les cèdres. Descendant de la montagne des aromates chantée par Salomon, des torrents de poésie soulevaient mon âme et l'emportaient comme une feuille. L'époux conjurait les filles de Jérusalem, et les chevreuils, et les cerfs de la campagne de point réveiller sa bien-aimée, et de ne la point tirer de son repos jusqu'à ce qu'elle le veuille.

Je n'avais pas été sans entendre des prédicateurs expliquer l'allégorisme de ces versets : c'était le Christ qui parlait à l'Eglise, son épouse mystique; d'autres commentateurs y voyaient la préfiguration de la Vierge Marie. Je ne pensais pas à l'Eglise. Si je m'arrêtais quelques instants à orner l'Apparue de Lourdes de toutes les beautés de l'épouse du roi Salomon, malgré moi je revenais à M^lle^ Gertrude. Elle était tout à la fois la fée qui effleure la pointe des herbes sans en faire

tomber la rosée, dans un vallon romantique où les chasseurs du moyen-âge sonnent du cor, et la toute belle en qui il n'y a pas une tache et qui s'élève des déserts de l'Arabie comme une fumée montant des parfums de myrrhe, d'encens et de toutes sortes de poudres de senteur.

Plusieurs fois je l'avais aperçue pendant les dernières vacances de Pâques. Elle portait encore une robe courte, mais elle avait déjà ce charme énervant des « gamines » qui vont tout à l'heure être des jeunes filles. Elle me faisait penser — et ses yeux y étaient bien pour quelque chose — à un fruit vert où j'aurais voulu mordre. Pour cela aussi je manquais d'audace et devais me contenter de la regarder quand elle passait. J'allai plusieurs fois chez Mme Dumas, beaucoup moins pour voir Berlâne, qui occupait ses vacances à travailler, que pour stationner, surmontant ma timidité, sur le seuil de la boutique : j'espérais que Mlle Gertrude se montrerait à l'une des fenêtres du salon. J'aurais juré, sur le nombre d'années qu'il me restait à vivre, qu'elle serait mon premier et dernier amour.

J'ai aussi oublié de dire que, vers la fin de l'hiver, Berlâne s'était mis à tousser. Sans avoir besoin de nous pincer le nez ou de nous tirer les oreilles, il nous réveillait la nuit. Le médecin l'avait mis au régime de l'huile de foie de morue. On l'entourait de soins qui m'exaspéraient. Il me semblait qu'il prît de ces airs de quelqu'un à qui le monde entier s'intéresse comme si notre sort à tous eût dépendu du sien. Dumas par ci, Dumas par là, vous travaillez trop. Il faut vous ménager. Plus nous allions et moins je pouvais le sentir. Je ricanais à part moi :

« Ce serait du propre, s'il travaillait moins! Il aurait vite fait de devenir le vieux Doreau de son cours! »

Je pensais qu'un jour prochain Autissier et lui ne pourraient manquer de se lier d'amitié, bien qu'ils fussent rivaux, mais ne serait-ce pas pour la plus grande gloire de Dieu? Je pris les devants, et dis à Autissier, comme si je n'avais attaché à ce détail aucune importance :

— Tu sais que dans mon pays nous l'appelions Berlâne?

— Pourquoi donc? me demanda-t-il, intrigué.

— Je ne sais pas, répondis-je, qui lui avait trouvé ce surnom. Mais cela lui convenait très bien, parce qu'il avait l'air

bête et qu'il l'est en réalité. S'il te suit de près, ce n'est qu'à force de travail, mais il est beaucoup moins intelligent que toi.

On pense bien que j'ajoutai tout bas :

— Et que moi.

De cette médisance je n'éprouvai aucun soulagement. En même temps je me rendis compte que je venais de commettre une méchante action, mais c'était plus fort que moi. Un instant je pensai à éclater de rire, — d'un rire qui aurait sonné faux, mais tant pis, — et à dire à Autissier :

— Ce n'est pas vrai. C'était pour voir ce que tu me répondrais.

J'hésitai trop longtemps. Une minute après, j'estimai qu'il était trop tard, et j'eus sur la conscience ce poids qui nous étouffe quand nous savons que, sans motif, nous avons tenté de nuire à notre prochain.

J'ajoutai seulement :

— Mais ne le répète pas.

Moi qui venais de me montrer si déloyal, j'avais confiance en la bonté d'Autissier.

Donc, ce soir-là, un des premiers du mois de mai, sortant du réfectoire, nous venions de nous disperser dans la cour sous les marronniers en fleurs. Il faisait encore assez clair pour que les plus acharnés pussent entamer des parties de billes que la nuit les forcerait d'interrompre avant la fin de la récréation. Les autres se promenaient ou restaient immobiles. De quelque côté qu'on regardât, on ne pouvait voir que le ciel bleu semé d'étoiles : il descendait jusqu'à l'horizon des collines, jusqu'à toucher terre, et ces lumières que j'apercevais dans la plaine c'étaient encore des étoiles parmi les peupliers sur lesquels déteignait la nuit bleue. Je me promenais avec Autissier. Nous ne causions pas beaucoup. Je rêvais à M^lle^ Gertrude. Lui, à quoi pensait-il? Ce que j'avais cru prévoir ne s'était pas produit : il ne s'était pas lié avec Berlâne. Devais-je me féliciter de lui avoir ouvert les yeux?

Tout à coup, comme nous passions près d'un groupe que la tombée de la nuit confondait avec l'ombre diffuse, j'entendis quelqu'un tousser : je reconnus la toux de Berlâne. J'entendis aussi Jouassin lui dire :

— C'est vrai que dans ton pays on t'appelait Berlâne?

Il toussa une autre fois, mais moins fort, comme lorsqu'on est très ému. Je tressaillis comme si j'avais reçu... non : comme si j'avais donné un coup de couteau. Je ne voyais point Berlâne, mais je me rappelai comme il devenait pâle, là-bas, chaque fois que quelqu'un lui jetait au visage ce sobriquet. Ici, grâce à son application, à sa modestie et à sa piété, du premier jour il était redevenu Albert Dumas. Et c'était de moi seul, de moi, misérable! qu'il dépendait qu'il le restât. Moi seul détenais le secret de sa vie, et je n'avais pas pu le garder. Il était dans son cours quelqu'un avec qui les autres et Autissier lui-même avaient à compter : sa grosse tête n'était-elle pas une preuve de son intelligence? Et voici qu'un brusque rappel de son passé l'atteignant en pleine poitrine, — c'est le cas de le dire, — le faisait chanceler.

Je ne regardai pas Autissier.

Jouassin était un élève brutal qui, l'année précédente, m'avait brisé d'un coup de pied le verre de ma montre dans la poche de mon gilet. C'était lui, le vieux Doreau de sa classe. Presque du même pays qu'Autissier ils se fréquentaient.

Je ne vis plus que ce groupe sombre. J'entendais tousser Berlâne. Je pensai à sa mère qui, plusieurs fois pendant les vacances de Pâques, m'avait demandé :

— Est-ce qu'il tousse comme ça, là-bas?

Je lui avais répondu :

— Ce n'est rien, madame. Cela se passera.

Je pensai à sa mère qui n'avait plus que lui. Mes yeux se brouillèrent. J'aurais voulu me tuer. Et j'entendis des cris de « Berlâne! Berlâne! » Je me crus rajeuni de trois ans, transporté par miracle dans la cour de l'école des frères. J'eus envie de me précipiter pour les disperser à coup de poings, tous ceux qui piaillaient là comme des moineaux autour d'une pauvre chouette aveuglée. Je ne sais quelle fausse honte me retint. Je continuai de faire les cent pas avec Autissier.

Heureusement la cloche sonna la fin de la récréation.

A la chapelle, Berlâne n'était qu'à un banc de distance de moi. Je pouvais en allongeant le bras le tirer par sa blouse noire. Tout le temps que dura la prière du soir, je le vis prosterné, comme affaissé. Il fut secoué par un sanglot qu'il réprima. Il toussa deux fois de suite, si fort que le Supérieur s'interrompit de lire la prière pour se tourner vers lui. Tout

le monde regarda de son côté. Il n'en vit rien. C'était moi qu'on aurait dû regarder.

De nouveau je pensai à sa mère, qui m'avait dit le jour de son premier départ :

— N'est-ce pas, je vous le confie? Vous aurez bien soin de lui?

Je lui avais répondu oui. Et qu'avais-je fait, sinon de le tenir à l'écart et, dernièrement, peut-être de briser sa vie ? Mais j'avais mon orgueil : je ne voulais pas que Berlâne arrivât chez nous, pour les grandes vacances, avec autant de prix que moi. N'aurait-il pas dû comprendre que ce n'était pas son droit ?

Le lendemain il me parut tout changé, comme s'il avait suffi d'une nuit pour qu'il fût redevenu Berlâne. Toute l'étude chuchotait ce nom. Il baissait la tête. Moi aussi.

Il continua de travailler avec ardeur, mais avec moins de succès. Il fut dixième en thème latin. Tout le monde en fut étonné, surtout les professeurs. J'aurais dû me rengorger. J'avais de quoi être fier, n'est-ce pas? J'en souffris comme s'il s'était agi de moi, à tel point que, huit jours après, j'eus une mauvaise place en composition de chimie. Et toujours ce respect humain qui me retenait d'aller à lui pour lui demander pardon et le réconforter! Je restai retranché derrière mon orgueil et mon apparente insensibilité.

J'eus même l'affreux courage de lui demander :

— Comment ont-ils pu savoir que chez nous on t'appelait Berlâne ?

— Je ne sais pas, dit-il. Mais cela ne fait rien, puisque je n'en ai plus pour longtemps à vivre.

Je le regardai, atterré. Je pensai à sa mère, à la petite boutique à devanture blanche. Une émotion dont je ne fus pas maître me bouleversa. Mes yeux se brouillèrent. Il ajouta :

— Quand je serai au ciel, je penserai à toi. Je t'aimais et je t'aime encore beaucoup. Si je t'ai ennuyé bien des fois, je ne l'ai jamais fait exprès. Il ne faut pas m'en vouloir.

Je ne sais ce qui m'empêcha de me jeter à son cou. Je me mis à trembler. A grand'peine je retenais mes larmes. Mais je ne pouvais pas encore me résoudre à lui faire l'aveu de ma méchanceté. Je lui dis seulement :

— Il ne faut pas avoir de ces idées. Tu ne vas pas mourir.

Il me répondit :

— Je le sens bien. Si l'on me laissait m'en allez chez nous!...

Jouassin passait alors à côté de nous, courant après la balle. Il cria : Berlâne ! Cette fois je me précipitai vers lui en serrant les poings, dont je me serais aussi bien martelé la poitrine.

— Essaie un peu de répéter ! lui dis-je.

Il me regarda, dut voir que pour l'instant j'avais cessé d'être celui à qui l'on peut impunément briser le verre de sa montre, et s'éloigna en haussant les épaules, mais sans rien dire.

XIV

Le lendemain, jour de la visite hebdomadaire, le médecin fit entrer Berlâne à l'infirmerie. On jugea inutile d'en avertir sa mère : cette toux, bien que persistante, n'était pas grave. J'allais le voir tous les jours. Il commençait à me parler de notre pays, des rues, des chemins, des jardins qui sont sous le cimetière. Il me disait :

— Le vôtre en est tout près. Quand tu iras...

Et il se taisait.

Et il tenait toujours son chapelet. Comme les femmes pieuses de chez nous, la sœur infirmière répétait :

— C'est un petit saint.

Mais le jour où j'appris qu'une méningite venait de se déclarer et que tout espoir était à peu près perdu, qu'on allait télégraphier à sa mère, je forçai la consigne. Je me jetai à genoux à la tête de son lit. Je lui dis à travers mes larmes :

— Il ne faut pas m'en vouloir. Ce n'est pas toi qui as quelque chose à te reprocher. C'est moi qui ai dit que nous t'appelions Berlâne.

Il me passa la main sur les cheveux comme une grande personne fait à un enfant, et il me dit, n'ayant pas encore perdu connaissance :

— Je l'avais deviné. Je ne t'en ai pas voulu un seul instant. C'était moi qui t'ennuyais : je t'en demande pardon. Et puis, j'ai toujours su que je mourrais de bonne heure. Il y a des années que je le sens. Ce n'est pas du tout ta faute.

Je suffoquais. Ensuite il murmura :

— Tu diras à maman que je faisais tout mon possible pour bien travailler, pour avoir beaucoup de prix à la fin de l'an-

née et qu'elle soit contente. Toi, je sais que tu les auras tous. Tu penseras à moi le jour de la distribution des prix, et pendant les vacances tu viendras me voir au cimetière.

On dut m'emmener. Je déchirais mon mouchoir. Je voyais du sang sur ma blouse, sur ma chemise ; je les aurais déchirées. J'aurais dû m'occuper de lui. J'aurais dû le comprendre, du premier jour où je l'avais connu. J'aurais dû lui ouvrir la porte de notre maison quand je l'apercevais, le jeudi, rasant le mur des Promenades. J'aurais dû l'attirer au lieu de le repousser, lui parler affectueusement au lieu de le rudoyer. Pauvre plante délicate, il se serait épanoui peut-être au lieu de refermer presque tout de suite ses pétales : au moment où il commençait à le faire, c'était moi qui d'un coup de badine avais brisé sa tige. Le coupable, l'assassin, ce n'était ni Autissier, ni Jouassin : c'était moi seul.

Sa mère vint s'installer à son chevet. Elle espérait malgré tout en la miséricorde de Dieu. Il avait encore pu la reconnaître et lui dire :

— Maintenant tu vas être toute seule sur la terre, maman. C'est la volonté de Dieu : il faut s'y résigner. J'avais toujours pensé que je ne vivrais pas longtemps, mais je ne voulais pas te le dire.

Peu de temps après, il perdit connaissance. Je le voyais avec sa grosse tête qui enflait encore. Je voyais sa mère qui pleurait. Je me rappelais les recommandations qu'elle m'avait faites. J'aurais voulu me crever les yeux.

Après qu'un service funèbre eut été célébré à la chapelle pour le repos de son âme, nous le reconduisîmes tous jusqu'à la route. Les marronniers de la cour sans barrière secouèrent leurs fleurs rouges sur le drap blanc qui recouvrait son cercueil. C'était une chaude matinée de juin, et les abeilles de l'abbé Charlon, notre professeur de chimie, bourdonnaient un peu partout.

Nous continuâmes à quatre, avec sa mère qui trouvait toujours des larmes et le père Savelon qui était chargé de la quatrième. Il récitait son bréviaire. Autissier et moi marchions la tête basse.

A la gare, il y eut des formalités à remplir. Heureusement le père Savelon était là : à force de pleurer, la pauvre M^me^ Dumas n'y voyait plus clair.

L'enterrement se fit le lendemain dans notre pays, dans ce pays qui était celui de Berlâne et le mien. On avait pour deux heures exposé son cercueil dans la petite boutique blanche. Ma mère vint m'embrasser, — elle pleurait comme si c'était moi qui fusses mort, — puis mon père qui détournait de moi ses regards.

Nous avions passé devant la maison des Labrosse, et je n'avais guère pensé à regarder si Mlle Gertrude se tenait à la fenêtre du salon.

Le cortège se mit en marche vers l'église... Je me souvins du jour où Berlâne avait porté la lourde croix...

Nous passâmes sous les plus longues branches des marronniers du presbytère : eux aussi secouèrent de leurs fleurs sur le cercueil. Peut-être l'année dernière, ce même jour de juin, était-il assis à leur ombre avec l'abbé Bichelonne qui, en décembre dernier, avait repris le chemin de l'Auvergne...

On chanta la messe des morts. Au moment de l'offerte, je vis Mme Labrosse et Mlle Gertrude, Mme Chovin et Marie. Mlle Gertrude déchiffonnait un pli de son corsage ; Marie avait les yeux rouges.

Quand on le descendit dans la fosse, Mme Dumas sanglota :

— Mon petit!... Mon pauvre petit!... Tu t'en vas trop tôt.

J'étais près d'elle. Elle m'embrassa. Alors je ne pus me retenir de fondre en larmes.

Je vis ma mère qui pleurait encore.

Mon père, qui se tenait sur le bord de la fosse, mordillait sa moustache courte en regardant le petit cercueil...

Avec Autissier je portais la couronne offerte par le petit séminaire. Elle était lourde. Pour nous deux elle pesait beaucoup plus encore que son poids. Il y en avait d'autres en perles, en fleurs, en buis. Il y en avait une que déposa Marie Chovin. Ce n'étaient pas celles, hélas! pour lesquelles il avait tant travaillé, mais je ne doutais pas qu'il n'eût déjà reçu celle qui pour lui était la plus précieuse de toutes : la couronne des élus.

HENRI BACHELIN.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

SCIENCES MÉDICALES

La grippe espagnole. — Cette maladie règne. Elle occupe médecins, littérateurs et journalistes. Le *Mercure* lui a fait l'honneur de deux échos. Les *Archives médicales belges*, — la vaillante et remarquable revue que j'ai déjà signalée ici, — lui consacrent, dans leur dernier numéro, deux excellents articles de Albert Dubois et L. Christophe. Enfin l'Académie de Médecine s'est longuement entretenue d'elle le 1er octobre,

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre...

Elle a couché Lloyd George et, comme il seyait, a caressé le roi d'Espagne. Bien des femmes la contracteraient volontiers, car M. Netter vient de signaler à nouveau qu'elle épargne les personnes âgées, probablement parce qu'elles en furent malades en 1889-90.

L'épidémie actuelle se signale par la fréquence et la gravité de ses complications pulmonaires. Je viens de perdre un de mes amis des suites d'une broncho-pneumonie grippale; un autre, athlète célèbre, se remet difficilement d'une congestion des deux poumons aggravée d'une pleurésie; un troisième est tenu depuis longtemps au lit par un de ces « cochonomes » pulmonaires qui ferait porter le diagnostic de tuberculose si l'examen des crachats n'était négatif, etc... Cependant, dans l'ensemble, la grippe évolue en quelques jours et son pronostic est fort bénin, malgré l'« asthénie post-grippale » relativement tenace.

Si tout le monde est aujourd'hui d'accord sur la banalité étiologique de l'épidémie actuelle, il n'en fut pas de même au début, et les amateurs de nouveautés — si nombreux dans le monde médical — l'assimilèrent successivement à la *fièvre des pappataci*, à la *dengue*, à la *fièvre des tranchées*.

La fièvre des pappataci ou *fièvre des trois jours* (febbre de tre gio rni), bien décrite par les Italiens, sévit surtout dans le bassin de la Méditerranée. Elle se caractérise par de la céphalée, des douleurs lombaires et musculaires, de l'insomnie, de l'asthénie et des troubles intestinaux. Vous le voyez, le tableau est, en effet, d'autant plus superposable à celui de la grippe que, sauf la fatigue persistante, l'affaire est réglée en trois jours. Mais cette affection, due à la piqûre des « pappataci », diptères de très petites dimensions, à habitudes nocturnes, disparaît en hiver avec l'insecte qui la cause (febbre es-

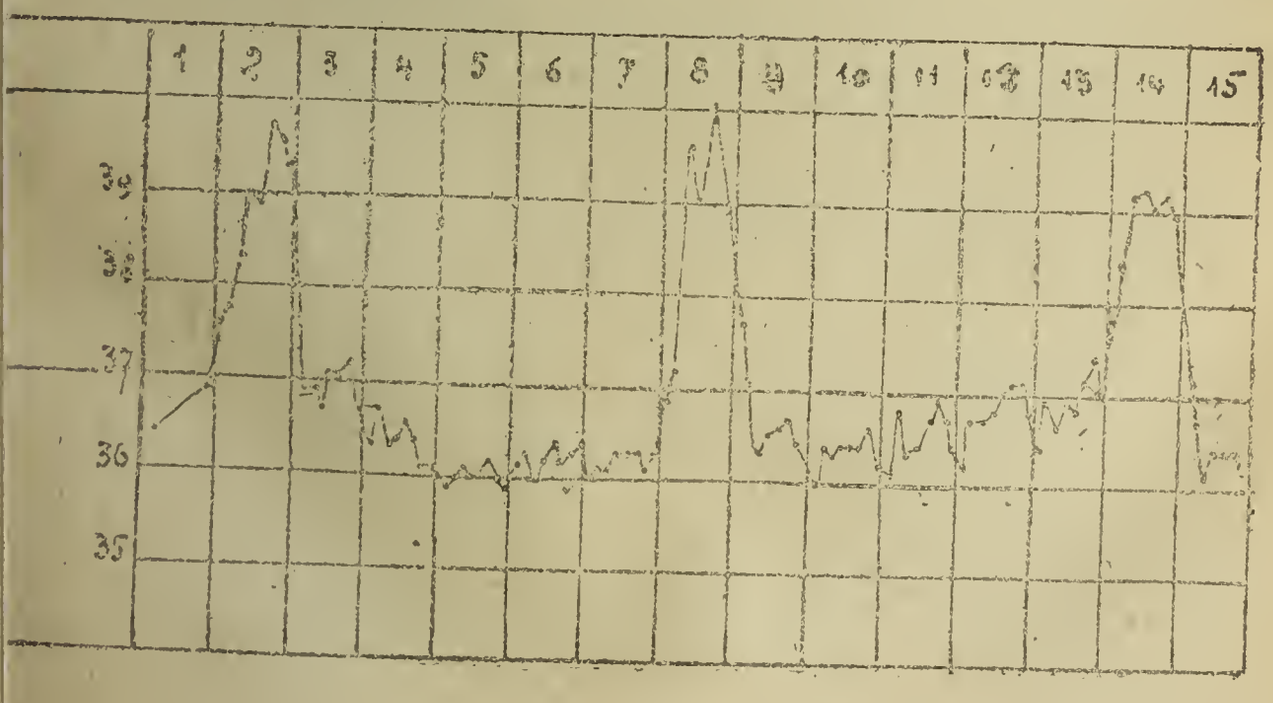
tiva) et qui en limite, on le comprend, la topographie. Elle règne à l'état endémique à Malte surtout et en Dalmatie.

Ce n'est donc pas elle qui embête les pauvres hommes à Paris, en Suisse, en Hollande, en Allemagne, à Londres, à Copenhague.

La dengue est une maladie des pays tropicaux et subtropicaux. Nos armées de Macédoine en ont souffert. Quelques cliniciens prononcèrent son nom avant que l'influenza n'eût été complètement bertillonnée. Cadeau d'un moustique du genre culex, elle n'est pas très méchante et, après une fièvre de quatre à six jours accompagnée de vives douleurs musculaires et périarticulaires, elle se termine par une éruption cutanée suivie de desquamation.

La *fièvre des tranchées,* dont vous avez certainement entendu parler, après avoir été considérée comme une quelconque « courbature fébrile » ou un banal « embarras gastrique fébrile », a conquis désormais son autonomie. Les Anglais l'appellent *French Fever,* les Allemands *Febri Volhynica,* car ils l'ont constatée d'abord en Volhynie. C'est bien là, en effet, semble-t-il, une nouveauté médicale de guerre. L'agresseur, dans la circonstance, est le pou de corps, le répugnant « toto » des poilus. Des expérimentateurs anglais ont développé la maladie chez des volontaires en écrasant des poux ou en étendant leurs excréments désséchés sur des scarifications. (Ne vous grattez donc pas quand vous aurez des totos.) Les Allemands nous l'ont passée par l'intermédiaire des Anglais (Gott strafe England) et nous l'avons offerte aux Belges. Les Italiens la tiennent des Autrichiens. Nous en réjouirons sans doute les Américains.

La *French Fever* consiste en accès de fièvre de courte durée, séparés par des intervalles d'apyrexie de quelques jours, se répétant un nombre variable de fois. Les intervalles d'apyrexie sont de cinq jours, d'où le nom très à la mode de *fièvre des cinq jours.* La courbe ci-jointe est typique.



En dehors des accès, l'état général n'est guère troublé; on note, en même temps que la fièvre, une douleur très vive au niveau des tibias, douleur si fréquente que quelques auteurs appellent la maladie : febris tibialgica. Le pronostic est bénin.

L'évolution récurrente de la fièvre des tranchées fait, dès l'abord, penser au paludisme. Les premiers médecins allemands qui l'étudièrent parlèrent de « malaria russe », puis d'« influenza polonais. » On n'en connaît pas le microbe causal. Des travaux tout à fait récents d'un clinicien anglais, Dimond, donnent à penser que le pou pourrait n'être qu'un intermédiaire entre l'homme et le rat. Chez nos ennemis, cette maladie a été assez sérieuse pour nécessiter la création d'ambulances spéciales. Le colliargol en injections intraveineuses serait un médicament spécifique.

D'avoir été baptisée *espagnole*, la *grippe* n'en garde donc pas moins son individualité classique. Ce n'est pas de 1775 qu'elle date, mais... du XII^e^ siècle. Quant au mot *influenza*, il a été créé pendant l'épidémie italienne de 1722. La description que l'illustre médecin anglais Sydenhame en avait faite en 1676 conserve encore toute sa valeur clinique.

La grippe a été de tout temps extrêmement contagieuse, atteignant de préférence les gens débilités ou fatigués, épargnant volontiers les personnes âgées et les enfants. Elle est transmissible directement ou indirectement. On ne saurait dire qu'on connaît son microbe spécifique même après les travaux du médecin allemand Pfeiffer. Depuis huit siècles sa symptomatologie n'a guère varié.

Sa durée oscille, quand elle n'est pas compliquée, entre deux jours et une semaine, et vous connaissez les signes de sa forme banale : frissons, fièvre, catarrhe des muqueuses, coryza, céphalée, urines rares et foncées, fatigue, courbature.

Ses complications donnent lieu à trois types très nets : *la forme pulmonaire, la forme gastro-intestinale, la forme nerveuse.*

La forme pulmonaire semble dominer dans l'épidémie actuelle où les congestions, les broncho-pneumonies, les pleurésies sont fréquentes et sérieuses.

La forme gastro-intestinale a fait prononcer à tort, par les pusillanimes, le mot choléra.

La forme nerveuse rappelle souvent la méningite, mais le médecin averti ne s'y trompe pas. Il semble qu'elle joue un rôle dans l'apparition d'une maladie qui occupe les sociétés savantes depuis le 22 mars 1918 et que le docteur Netter a décrite sous le nom d'*encéphalite léthargique*. Cette affection observée en Autriche a été dépistée depuis le printemps dernier à Paris, à Bourges, à Rouen, à Alger, à Londres, à Manchester, à Sheffield. On en connaît aujourd'hui 71 cas, 37 anglais, 34 français. Cette inflammation du cerveau com-

mence par des frissons, de la fièvre, des maux de tête, de la courbature, de légers troubles intestinaux (exactement comme la grippe) et se complète au bout de quelques jours par de la somnolence (d'où son nom) et de la paralysie de quelques muscles de l'œil, l'intelligence étant généralement obscurcie.

Le cerveau est lésé à sa partie moyenne, à l'endroit d'où émergent les nerfs de l'œil, ce qui explique les paralysies oculaires. Les méninges ne sont pas atteintes et le diagnostic différentiel avec la méningite est facile.

Je crois que c'est là une localisation rare de la grippe, qu'on ne peut observer que dans les grandes épidémies d'influenza comme l'épidémie actuelle; et ce qui confirme cette assertion, c'est que, justement, on vient de faire remarquer qu'une affection analogue fut décrite par les médecins italiens, sous un autre nom, au cours de la non moins fameuse épidémie de 1889-90.

« Au moment où l'épidémie de grippe de 1889-90 était en décroissance, dit le docteur Paul Sainton apparut, dans la province de Mantoue, une maladie mystérieuse emportant en quelques jours, ou en quelques heures, de nombreux malades à la suite d'un état léthargique et qu'on désigna sous le nom de *Nona* ».

Malgré les multiples publications prometteuses de miracles, la thérapeutique ne s'est guère modifiée et, comme jadis, la grippe banale guérit encore, les pieds sur les chenets.

Il n'y a rien à ajouter à ce que dit le professeur Collet à l'usage des étudiants :

« Les précautions prophylactiques destinées à empêcher la contagion s'adressent d'abord au sujet atteint, à ses effets, à ses appartements. Il faut isoler les grippés (c'est ce que vient de faire le Dr Martin à Brest) et désinfecter les objets ayant eu contact avec eux.

« Dans les formes bénignes, l'antipyrine (2 gr.), surtout associée à la quinine (0.50 à 1 gr.), aura raison des phénomènes douloureux et généraux. Le thé, l'alcool, les tisanes sudorifiques, le repos au lit, sont à conseiller.

« L'hydrothérapie et les toniques achèvent la convalescence. »

Quant à l'oignon que vous conseille l'écho du *Mercure* du 1er septembre (page 190), malgré la défense de Swift, vous pouvez en user... même si vous êtes amoureux.

J'ai eu la grippe espagnole. J'ai pris en trois jours trente grammes de sulfate de soude (10 chaque jour) et j'ai bu moult tisanes. Vous n'avez que l'embarras du choix, étant donné qu'on demande aux boissons chaudes, surtout, de laver les reins, d'aider à éliminer les poisons et, comme le dit un couplet d'une revue parisienne à la mode, de:

Faire pipi sur le gazon
Pour embêter les coccinelles.

§

Quant aux grippes compliquées, c'est, bien entendu, l'affaire de votre médecin traitant, et votre chroniqueur n'a que faire d'en « bobarder ».

Aux Armées, 2 octobre 1918.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Daniel Bellet : *Le mépris des lois et ses conséquences sociales*, Flammarion 3 fr. 50. — Maxime Leroy : *Pour gouverner*, Grasset, 3 fr. 50. — *** *Lettres sur la réforme gouvernementale*, Grasset, 3 fr. 50. — David Jayne Hill : *La reconstruction de l'Europe* (traduction Alaux), Payot, 4 fr. 50. — Memento.

Le livre de M. Daniel Bellet, **Le Mépris des lois et ses conséquences sociales**, soulève les questions les plus délicates. S'il est vrai que, comme on l'a dit, la valeur et la puissance des peuples dans l'histoire se mesurent à leur degré de respect des lois, il n'est pas moins réel qu'elles se mesurent aussi au degré de respectabilité de ces lois. M. Bellet est sévère, et justement sévère, pour la façon dont les nôtres sont faites; certaines sont des modèles d'étourderie, d'ignorance, d'outrecuidance et de partialité, mais alors faut-il leur obéir ? et le mérite des peuples ne se mesure-t-il pas davantage, pour reprendre la formule de tout à l'heure, à la façon dont les bonnes mœurs et le bon sens public réagissent contre les lois mauvaises et finissent par en avoir raison ?

Il ne faut sans doute pas exagérer ceci et poser en principe que la loi ne doit être obéie qu'au gré d'un chacun; l'idéal n'est certes pas le « bon juge » qui s'assied délibérément sur le Code parce qu'il le trouve vieux jeu, ni le fonctionnaire qui met au panier les circulaires et instructions parce qu'elles troublent son repos, ni non plus le simple citoyen qui prend *a priori* parti pour l'apache contre le sergot, pour le fraudeur contre le gabelou, pour l'embusqué contre le gendarme; la loi doit avoir ce que les juristes appellent « le privilège du préalable », mais elle n'a pas la sacro-sainteté du dogme, et si l'on peut la discuter sans être anathème, on peut également, quand on est magistrat, fonctionnaire ou simple contribuable, lui apporter dans la pratique quelques sages tempéraments, lorsque ses prescriptions sont visiblement insensées. L'auteur ne se prive pas d'ailleurs de critiquer les textes législatifs, et l'amusant de la chose, c'est qu'il pourrait bien alors, lui si sévère pour ceux qui dédaignent la loi, la mépriser à l'excès. Quand, par exemple il blâme, au nom du principe de propriété, la loi du 12 juillet 1912 qui a combattu l'abus des panneaux-réclames dans les champs, ou le projet de loi qui substituerait dans les expropriations à l'indemnité fixée arbitrairement

par le jury une indemnité calculée d'après un barême, il me semble presque aussi excessif que quand il exige, pour obéir à la loi sur les déclarations de naissance, que le père ou la sage-femme trimballe le nouveau-né dans les couloirs de la maison commune pour le faire voir au maire en personne ; cet article 55 du Code Civil est un excellent exemple des lois qu'il ne faut pas appliquer, et il y a longtemps que l'enfant n'est pas présenté à l'officier de l'état civil, mais au médecin municipal, qui se déplace pour constater son existence.

Pour les lois pénales, les plaintes de M. Daniel Bellet sont plus justifiées. Depuis longtemps il y a une sorte de faussement de tout notre système répressif ; les dispositions légales sur le sursis, la libération conditionnelle, la surveillance de la police ne sont pas observées ou sont appliquées contre l'esprit de la loi; mais là encore il ne faut pas s'exagérer les choses. Montesquieu avait parfaitement raison de dire, dans une phrase que l'auteur donne pour épigraphe à son livre, que ce qui importe, ce n'est pas la sévérité de la peine, c'est la non impunité du délit ; mais ceci n'est pas affaire de mépris de la loi, c'est affaire de bonne organisation de la police et de meilleure conception du rôle du jury ; si on faisait des jurés de vrais juges maîtres de la peine, on ne verrait pas de ces acquittements scandaleux qui sont un véritable encouragement au crime. Mais même en ce domaine où ses critiques sont en principes très justes, M. Bellet ne dépasse-t-il pas la mesure ? soit quand, à propos de la discipline militaire, il la demande « féroce » (comme ce mot sonne mal en ce temps d'héroïsme spontané et splendide !), soit quand, à propos de la discipline sociale, il s'élève contre les garanties accordées à l'inculpé, présence d'un avocat à l'instruction, examen du médecin légiste pouvant conclure à une demi-responsabilité, suppression du « résumé » du président de Cour d'assises, etc. Il semble que toutes ces mesures non pas même d'indulgence, mais de bienveillance préalable peuvent se concilier parfaitement avec une efficace répression absolue.

§

M. Maxime Leroy, l'auteur du livre **Pour gouverner**, est un de ceux que M. Bellet vitupérait assez vivement en l'accusant d'élever un Droit ouvrier au-dessus du Droit des simples honnêtes gens, ce qui serait en effet une forme assez blâmable du mépris de la loi et même de la morale. Et il se pourrait bien que sinon M. Leroy, qui, étant magistrat, doit donner l'exemple de ce respect, du moins certains de ceux qui se réclament de lui allassent jusque-là. Mais la thèse de cet auteur, telle qu'elle ressort soit de ses anciens livres dont j'ai parlé ici (*Mercure*, janvier 1910), soit de ce nouveau, consiste simplement à développer le principe que les gouvernements modernes sont des gouvernements d'opinion et de coopération, et que, suivant la phrase qu'il met en sous-titre à son volume, « dans une

démocratie le gouvernement est partout où il y a des groupes d'hommes qui pensent et agissent autour d'une grande idée technique ou économique, morale ou politique ». Il semble seulement qu'au lieu d'affirmer, M. Leroy aurait dû se contenter de souhaiter : ... « Ce gouvernement devrait être partout où... », car il ne faut pas cheminer bien loin pour trouver des gens qui, quelque groupés qu'ils soient autour d'une grande idée, n'ont pu la faire passer dans les textes de lois, ce qui est à vrai dire gouverner, et c'est d'ailleurs pour cela que tous tant que nous sommes, M. Leroy le premier, nous écrivons des articles ou des livres pour convaincre nos maîtres de l'heure et les décider à voter ces textes sans lesquels les grandes idées ne sont que rêves. S'il suffisait de fonder une *Ligue française* ou une *Action de Probus* pour devenir le gouvernement, le salut public serait trop facile à réaliser ; le malheur, c'est que les grands intérêts généraux que défendent ces ligues ou associations se heurtent aux intérêts particuliers dont dépendent électoralement parlant nos députés et sénateurs et qu'il est bien difficile de remédier à ceci ; sans compter que ces intérêts particuliers ont également de puissante ligues et fédérations à leur service. Le remède ne consisterait pas seulement, comme on pourrait le croire en lisant un peu trop vite M. Leroy, à diminuer la puissance des fonctionnaires au profit des « fonctionnés », ni à appeler les compétences intéressées qui sont parfois trop intéressées à l'exercice du gouvernement, il résulterait d'une réorganisation d'ensemble de toutes les actions nationales, réorganisation que j'ai esquissée dans ma *Nouvelle cité de France*, et dans laquelle trouverait d'ailleurs placé le développement de cette collaboration loyale que demande avec tant de raison l'auteur entre gouvernants et gouvernés, entre producteurs et consommateurs, entre fonctionnaires publics et simples contribuables ; il y a là tout un esprit nouveau dont l'ancien esprit politicien, qui a intoxiqué les deux ou trois générations précédentes, était la négation même, et qu'il s'agit de faire naître, et surtout de faire vivre.

§

C'est aussi « pour gouverner » qu'aurait pu intituler son livre l'anonyme auteur des **Lettres sur la réforme gouvernementale**, que publia naguère *la Revue de Paris*. Cette réforme est très approuvable dans ses grandes lignes. Le président du conseil déchargé de tout portefeuille et se consacrant uniquement à la direction de la politique générale, en prenant bien en mains le travail administratif de ses ministres et le travail législatif des parlementaires, ceci est parfait. De même les sages conseils sur la bonne hygiène politique, la confiance réciproque, l'étude sérieuse des projets de loi, l'abandon des habitudes avocassières. On approuvera encore de fines remarques sur l'excès du fétichisme de la compé-

tence; le bon ministre n'est pas tant un spécialiste qu'un homme d'une haute, vaste, souple et pratique intelligence. Ceci dit, je crois que, sur deux points, notre anonyme auteur ne voit plus aussi juste, en dépit de sa très grande connaissance du sujet. D'abord l'existence de partis sérieux, différents et alternants que l'auteur souhaite, à la mode anglaise, mode qui passe d'ailleurs, est irréalisable en France; il n'y a chez nous qu'un seul parti qui est au pouvoir depnis près de quarante ans (a-t-on jamais vu de différence entre un cabinet opportuniste, un cabinet radical et un cabinet socialiste?) et qui gouverne contre l'extrême droite et l'extrême gauche, lesquelles n'arriveront jamais à ce pouvoir tant qu'elles resteront l'une royaliste ou impérialiste, l'autre marxiste et défaitiste; pour obtenir une certaine stabilité gouvernementale, il faut compter non pas sur la création de partis doctrinaux, mais sur la prise de bonnes habitudes parlementaires consistant à nommer les cabinets pour des périodes fixes et à ne les renverser en cours de période que pour des motifs tout à fait graves. Le second point, c'est qu'il faut se résigner au règne des commissions, pour l'excellente raison qu'on ne peut pas l'empêcher, et qu'alors il faut en tirer parti; des commissions qui seraient nommées au scrutin proportionnel pourraient devenir de vrais petits parlements spéciaux travaillant dans les meilleures conditions sous la surveillance du grand Parlement; celui-ci poserait, d'accord avec le gouvernement, le principe de la loi à faire sous forme d'une résolution en quelques lignes, et la loi serait rédigée par le Conseil d'Etat d'accord avec les commissions respectives. Ainsi les parlementaires, en se partageant la besogne, pourraient suffire à un travail trop étendu et pour lequel le temps matériel manque.

§

Réorganiser la France ne suffit pas; allons jusqu'à la **Reconstruction de l'Europe** avec M. David Jayne Hill, ambassadeur des Etats-Unis. Cette reconstruction, nous explique-t-il, sera la gloire de la jeune Amérique, puisqu'elle consistera à répudier « l'héritage néfaste » de la vieille Europe, militaire et autoritaire, et à faire éclater « le pouvoir constructeur de la démocratie ». Soit! Malheureusement chez nous ce pouvoir constructeur se heurte au pouvoir destructeur de tous nos politiciens tant démocrates qu'antidémocrates. Chez eux l'esprit public est remplacé par l'esprit de haine et de vengeance. C'est ainsi que certains n'auront vu cette effroyable guerre de quatre ans qu'à travers l'affaire Malvy, pressentie, savourée ou remâchée sans fin, mais sans en tirer les leçons les plus simples. Cette affaire, par exemple, nous a appris à tous que le fait de méconnaître, violer et trahir ses devoirs de ministre n'était pas défendu, puisqu'il a fallu instantanément ériger la chose en délit pour la punir. Eh bien, pourquoi n'a-t-on pas immédiatement régularisé la répression? L'idée de

déposer une proposition de loi n'est venue à aucun de nos huit à neuf cents députés ou sénateurs. Mais pas davantage l'idée ne leur est venue que cette juridiction de la Haute-Cour était inacceptable dans un État civilisé, qu'une assemblée politique ne pouvait en aucun cas être un tribunal répressif, et que les crimes politiques devraient relever d'un grand jury national, comme les crimes ordinaires relèvent du jury habituel des cours d'assises. Le jury national, nous l'avions sous la Constitution de 1852, et c'est vraiment une honte que notre régime républicain soit sur ce point inférieur au régime du second empire; mais ici encore l'idée n'est venue à aucun de nos législateurs, ni d'ailleurs à aucun de nos publicistes (du moins n'ai-je vu aucun article de journal ou de revue), de proposer cette amélioration de nos mœurs publiques. Vraiment ce double exemple montre que nous sommes encore loin d'avoir le véritable esprit public qui caractérise les saines démocraties.

M. David Jayne Hill oppose démocratie à autocratie, et il est certain qu'entre elles il n'y a pas d'hésitation possible; où le choix est plus délicat, c'est entre les diverses démocraties, la parlementaire comme chez nous, la directoriale comme en Suisse, la consulaire comme aux États-Unis, la royale comme en Angleterre, en Belgiqu et ailleurs. Je persiste à croire que notre système, corrigé de ses abus, et la correction serait très facile, est préférable aux autres; et aussi que les trois premières conceptions ont moins d'inconvénients que la quatrième : l'aventure de la Grèce nous a montré combien une royauté machiavélique peut arriver non seulement à gouverner contre l'opinion du pays, mais encore à créer dans le pays le plus démocratique du monde une fausse opinion publique; si depuis un temps suffisant dans les autres pays alliés la royauté avait voulu agir de même, qui sait si ces pays seraient nos alliés, et aussi qui sait si la neutralité au fond germanophile de certaines autres monarchies n'est pas due à l'action obscure et tenace du souverain?

Memento. — Paul Descamps : *Cours de méthode de science sociale, IV, La Nomenclature* (*Modes d'existence, phases d'existence, patronage*). Science sociale, 56, rue Jacob, 3 fr. 50. Il suffit de reproduire ce titre pour indiquer la valeur du travail. M. Descamps est le digne continuateur d'Henri de Tourville et de Philippe Champault dont on devrait bien réunir aussi les articles en volume. — René Bossière : *Essai d'équilibre économique et social positif*, Rousseau. L'auteur, qui a déjà donné autrefois une bonne étude sur les Ports de commerce, s'élève ici aux idées générales, très générales même, puisqu'il nomme Dieu (son livre se termine sur ce mot grandiose) cette force d'équilibre qu'il voudrait voir fonctionner de façon automatique et indépendante de l'homme. — E. Poisson : *Comment on fonde une Coopérative*. Fait de la Semaine, 0 fr. 75, Grasset. Un guide pratique tout à fait utile et tout à fait sensé d'ailleurs; comme le dit M. Daudé-Bancel dans sa préface, un bon épicier vaut mieux qu'un mauvais coopé-

rateur ; il faut donc que les coopérateurs sachent leur affaire, eux aussi. — Georges Delahache : *Petite histoire de l'Alsace-Lorraine*. Fait de la Semaine, 1 fr., Grasset. L'auteur de la brochure fameuse « La Carte au liseré vert » était tout à fait indiqué pour écrire ce substantiel petit volume. — Albert Métin : *L'Inde d'aujourd'hui, étude sociale (nouvelle édition mise à jour)*, A. Colin, 5 fr. Livre d'observation, auquel il ne faudrait demander ni grande originalité de vues, ni éclat magique du style ; l'auteur était un laborieux et un consciencieux ; il fut plusieurs fois ministre, et beaucoup de nos ministres devraient bien prendre exemple sur lui. — Comte de Périgny : *La République de Costa-Rica. Son avenir économique et le canal de Panama*, Alcan, 5 fr. Excellente monographie qui fait partie de la collection « France-Amérique », dirigée par MM. Hanotaux et Jaray. La petite république de Costa-Rica se trouve, on le sait, entre celle de Panama qui a son canal et celle de Nicaragua qui aura le sien ; la situation est donc à la fois délicate et pleine d'avenir ; pays fertile d'ailleurs et pourvu de hauts plateaux qui font de San José et Cartago le sanatorium de toute l'Amérique centrale. — Gabriel Séailles : *La Réforme démocratique de la Constitution*, Ligue des Droits de l'homme, 0 fr. 30. L'auteur se prononce contre toute réforme consulaire et demande qu'on remédie par des procédés démocratiques (représentation proportionnelle, décentralisation, choix des ministres hors du Parlement et surtout bonne éducation de l'esprit public) aux abus qu'il est loin de nier : chasse aux portefeuilles, favoritisme, tyrannie des partis, en un mot politicianisme. — Dans la *Revue des sciences politiques*, je signale, à propos de réforme de la constitution, un article de M. Caudel sur la prochaine disparition de la Chambre des lords, qui sera remplacée par un Sénat de 327 membres, dont 81 seulement pris parmi les lords actuels ; les autres seraient élus par les membres de la Chambre des communes groupés par vastes régions ; ceci me semble très judicieux et j'ai de même proposé de faire élire chez nous les sénateurs par les députés ; les successeurs des nobles lords seraient élus pour douze ans et se trouveraient en somme plus subordonnés aux Communes que nos sénateurs à nous le sont aux députés. Ce serait une réforme radicale à la fois politique et sociale, complétant la transformation démocratique de l'Angleterre qui s'opère avec une intensité croissante depuis une dizaine d'années : chaque semaine, chaque jour presque, voit mettre en vente quelque ancien grand domaine aristocratique.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS RELIGIEUSES

La Scolastique dans l'Enseignement secondaire.

— La *Croix* avait publié l'an dernier, sous la signature de « Miles Christi », une série d'articles tendant à démontrer qu'il fallait enseigner désormais la philosophie scolastique aux élèves de philosophie de l'enseignement secondaire ; les articles viennent de paraître en brochure avec une belle préface de M. l'abbé Peillaube, doyen de la Faculté libre de philosophie à l'Institut catholique de Paris. Ils ont été vivement applaudis par certains évêques et par la masse du

clergé. Vont-ils déterminer une orientation nouvelle de l'enseignement de la philosophie dans les maisons libres? — Peut-être. Mais à coup sûr la formation philosophique de la jeunesse élevée dans les maisons religieuses est une question de haute importance.

L'auteur signe « Miles Christi ». Pourquoi ce pseudonyme saintement belliqueux? L'auteur prétend avoir réussi par son système à obtenir beaucoup de succès au baccalauréat ; le nom de l'auteur, auréolé de sa réputation de préparateur heureux, eût ajouté au poids de la thèse.

Passons sur cette objection d'ordre très secondaire. Miles Christi oublie pas mal de précisions. Il faut, dit-il, enseigner la philosophie scolastique. Oui, mais que faut-il entendre par là? C'est ce qu'il dit mal. La période scolastique embrasse plusieurs philosophies ou même plus justement elle n'en comprend aucune. Les penseurs chrétiens du XIIIe siècle étaient des théologiens ; saint Thomas n'a jamais fait un cours de philosophie, au sens où nous l'entendons ; ses discussions psychologiques étaient le préambule de problèmes théologiques. La philosophie n'était conçue que comme « Ancilla théologiæ ». Il faudrait donc entendre par scolastique les philosophies rédigées postérieurement « ad mentem Divi Thomæ », telles que Sanseverino, Zigliara, sans oublier Goudin beaucoup plus ancien.

Ces philosophies reflètent donc une face de la pensée catholique au XIIIe siècle; elles sont d'inspiration thomiste et aristotélicienne. Mais sur bien des points elles ont ajouté à la doctrine de l'époque scolastique. Il y aurait là un point d'histoire pas banal à discuter : montrer tout l'élément hétérogène et même cartésien surajouté à la pensée thomiste, dans les manuels dits « ad mentem Divi Thomæ ». Glissons sur ce problème, trop long à discuter ici.

Voilà donc notre professeur convaincu par Miles Christi ; il va inaugurer pour ses futurs bacheliers un cours nourri de la pure moelle de Sanseverino. Mais d'abord les exigences du programme vont l'amener à être très infidèle à son vénérable auteur. Et la morale? Elle occupe une large place dans l'enseignement philosophique actuel. La morale n'a jamais été discutée par les scolastiques autrement que comme commentaire du Décalogue. Parler d'un cours scolastique de morale, c'est ou bien rêver d'une impossibilité, ou bien dire simplement qu'on va discuter les problèmes moraux actuels à la lumière de la Somme théologique. Ce qui équivaut à dire ou qu'un professeur de maison libre biffera les problèmes les plus actuels de la philosophie morale, ou les résoudra dans un esprit catholique. Ce qui au fond est, pour lui, la seule attitude à adopter. De fait, il faudra pour la morale en revenir à ce qu'on faisait avant la découverte de Miles Christi. Et la logique ? Mais pour les scolastiques,

elle se réduit au syllogisme avec, bien entendu, les théories qui le fondent : théorie des genres, etc., etc.

Et depuis, que de problèmes nouveaux ! La théorie de la Science, le problème de l'induction, la logique de l'histoire, la méthode de la sociologie. Où trouvera-t-on tout cela dans la scolastique? On dira : n'en tenons pas compte. Apprenons à nos élèves à raisonner logiquement, initions-les à l'arbre de Porphyre, à tous les modes et à toutes les figures du syllogisme et, mis en face des problèmes nouveaux, ils s'en tireront par la vigueur de leur logique. C'est oublier qu'il ne s'agit pas seulement de raisonner, mais qu'il s'agit aussi de connaître.

Pour la psychologie, il y a les mêmes remarques à faire. En définitive, prise en son sens absolu, la thèse de Miles Christi équivaut à dire que la philosophie depuis saint Thomas n'a rien dit qui vaille. Elle oublie toute l'évolution de la pensée philosophique de plusieurs siècles, elle enferme ce paradoxe outrancier que la philosophie serait la seule science qui depuis sept siècles n'aurait pas progressé. C'est aller bien loin. Supposer, comme certains, qu'Aristote et saint Thomas ont tout dit, se livrer au jeu de Société qui consiste à réduire aux idées de saint Thomas ou d'Aristote toutes les thèses de la philosophie contemporaine est singulière besogne. Je sais bien que certains philosophes néo-scolastiques, tels que Mgr Elie Blanc, Mgr Farges, sont devenus maîtres en ce sport. Mais cela ne prouve pas que la pensée humaine leur doive beaucoup.

Il y a aussi un côté pratique à la question. Même dans un collège libre, le professeur a en face de lui des jeunes gens qui ont surtout un objectif, « devenir bacheliers ». Quoi qu'en dise Miles Christi, je soutiens que leur préparation ne sera possible qu'à la condition de la donner conforme aux programmes. Un professeur qui voudra s'en tenir pour le syllogisme à la logique du XIIIe siècle, pour la psychologie à ce qu'a dit saint Thomas, en laissant de côté et les travaux des logiciens modernes et les remarquables études des psychologues contemporains, pourra peut-être réussir une fois par un heureux hasard à conduire un élève au baccalauréat, mais normalement il offrira à sa classe d'excellents éléments d'insuccès.

Ce qui revient à dire que, par la force des choses, il faudra sortir de la scolastique et faire sa classe en professeur du XXe siècle et non en maître du XIIIe. Evidemment, dans les maisons religieuses, l'enseignement philosophique sera à base thomiste, inspiré par l'intellectualisme aristotélicien. Tout simplement parce que le courant kantien est aux antipodes, quoi qu'on en ait dit, de la pensée chrétienne et parce que la philosophie pragmatiste, qu'elle suive ou Bergson ou W. James, est très loin d'amener à la foi catholique ; tout au plus pourrait-elle conduire au vestibule du temple. Mais elle renferme tout

ce qu'il faut pour que la foi d'un chrétien, ainsi étayée, soit tout à fait instable et provisoire.

Mais il est très possible à un professeur chrétien de donner à ses élèves une forte discipline intellectuelle, de les préserver des écueils du kantisme — danger du reste assez désuet — sans les éduquer en escholiers du XIIIe siècle. Miles Christi paraît oublier que les maisons libres avaient jusqu'à ce jour d'excellents manuels de philosophie, ceux du P. Lahr, de Sortais, de Levêque, auxquels vient se joindre la remarquable psychologie de Baudin, avec lesquels on a formé et des bacheliers et des esprits très droits. Ils s'inspirent de la doctrine thomiste, sans oublier ni méconnaître le reste.

Si l'on forme des esprits très logiques avec la dialectique du moyen-âge, on formera des esprits aussi droits, et même mieux éclairés, en ajoutant à ce qu'il y a de solide dans l'argumentation de l'Ecole tout ce qu'ont apporté de clair, de profond, de très compréhensif les travaux des logiciens modernes.

Evidemment, au point de vue des convictions religieuses, il y a un danger dans une formation philosophique trop éclectique, dans une doctrine qui laisse la foi en suspens sans assises rationnelles. Mais il y a un danger égal à vouloir faire des jeunes gens des esprits du XIIIe siècle. Il y a d'abord à craindre la réaction qui suivra quand il se trouveront en contact avec la pensée contemporaine, réaction qui ne sera pas alors au profit de la foi. Former des esprits étroits n'est jamais servir une doctrine. Apprenons aux jeunes gens à penser, à penser juste, mais faisons-leur comprendre tout ce qu'il y a de vrai, d'instructif dans l'évolution des idées.

On se demande quelle serait la mentalité exceptionnelle d'un jeune homme qui envisagerait de nos jours la science au point de vue d'Aristote, sans savoir ce qu'ont pu dire Boutroux ou Poincaré, par exemple.

En définitive, il est vrai de dire qu'il faut enseigner dans les écoles catholiques la solide doctrine de l'Ecole. Mais cet enseignement ne doit pas être une *restauration archéologique*, il doit être une *adaptation*.

Prise en son sens littéral, la thèse de Miles Christi est au fond dangereuse et pour la formation intellectuelle de la jeuuesse catholique et, ce qui paraît paradoxal, pour l'avenir même des convictions religieuses des esprits éduqués de telle sorte. Je ne voudrais pas être trop irrévérencieux envers la sincérité d'un écrivain qui a voulu être un bon soldat de ses convictions, mais franchement son intervention me fait un peu l'effet du pavé de l'ours.

ABBÉ MANO.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Emile Ripert : *Au pays de Joffre*, édit. Bossard, 43, rue Madame, 3.6o. — Les villes abîmées par la guerre : Beauvais.

Le titre du petit volume de M. Emile Ripert, **au Pays de Joffre**, a été surtout, je crois, un bon prétexte, car il est en somme fort peu question du maréchal dans cette histoire, — à peine de quoi justifier l'apparition du nom sur la couverture, — et surtout du Roussillon, de la Catalogne française, — selon l'expression officielle, des Pyrénées-Orientales. « Perpignan et l'Espagne », lit-on sur une pancarte dans la gare de Narbonne. L'auteur se trouve appelé dans la région par les hasards du service de guerre et il en profite pour étudier longuement le pays, qui offre nombre d'endroits curieux, depuis Narbonne que nous venons de nommer, — autrefois un port comme Ostie, Ravenne ou Fréjus, maintenant dans les terres avec ses églises Saint-Paul, Serge et Saint-Just; un Hôtel de Ville qui est l'ancien évêché fortifié, et même un musée lapidaire, installé dans une vieille église. Narbonne fut assiégée par les Maures, jadis, — pendant dix-ans, — et fut pris, enfin, par trahison. Nous arrivons pourtant à Perpignan, qu'on écrivait autrefois *Perpinyan*, — et qui est encore une ville massacrée, du fait du Progrès sinon des guerres. Le XIXe siècle a détruit ses remparts « qui ne servaient à rien », — des remparts en pierre rousse, d'allure espagnole et médiévale, et où la végétation envahissait les fossés de Vauban. Il n'est resté que le nom des portes, — porte de Canet, porte d'Espagne, avec quelques bribes des murailles, et le Castillet élevé par Louis XI, — « qui porte encore avec ses murailles, ses voûtes, ses portes et ses grilles les traces de son sinistre génie »; — le château, qui défendait la porte Notre-Dame, — cependant qu'à la place des vieux murs on a bâti d'infâmes bicoques en stuc. On a conservé seulement, — et c'est une chance encore, — les vieux arbres de la promenade des Platanes, qui ont 40 mètres de hauteur et s'étendent sur un demi-kilomètre ; puis, à côté du Castillet, c'est la « Loge », — ancienne bourse des armateurs au temps où la ville, que Louis XIII assiégea durant neuf mois, faisait du commerce maritime ; la citadelle transformée par Vauban ; les églises Saint-Jacques et Saint-Jean, l'Université, — devenue un Musée, — « les restes du royaume de Majorque, qui comprenait le comté de Montpellier et les Baléares, et dont Perpignan était la capitale ». La « Loge » est encore signalée par un navire de pierre, à l'angle du bâtiment; l'Hôtel de Ville a de jolies fenêtres anciennes, et près de la cathédrale Saint-Jean, on montre la place où furent ensevelis la belle Saurimonde et le poète Guillaume de Cabestang, — dont la fin tragique est racontée par un de ces romans d'amour que goûtait tant le Moyen-Age. Per-

pignan, on le rappelle encore, fut la patrie du grand peintre de Louis XIV, Hyacinthe Rigaud, dont le musée possède quelques toiles.

Après cette excursion dans la ville, l'auteur nous montre le pays du Maréchal, — Rivesaltes, gros village ou cité minuscule qui est une des capitales de ce pays du vin, mais en somme n'a rien de remarquable. Il parle encore d'Arago, « républicain et astronome », qui fut de l'Assemblée Nationale en 1848, puis, en suivant le cours de l'Agly, arrive dans la plaine de la Salanque, où venait jadis la mer. Tout le Roussillon devait, aux vieilles époques, former un vaste golfe que délimitaient les Corbières, les Albères et les pentes de Canigou et dont il resta, à l'époque historique, des étangs comme ceux de Salces et de Leucate. Les ports de ce côté, c'est Collioure, Port-Vendres, Banyuls, dont le vin est célèbre (1). A Cerbère, on arrive aux limites du pays, et au delà, c'est la Catalogne espagnole, le chemin de Barcelone. Après avoir passé en revue, — pour varier son récit, — la littérature régionale, M. Emile Ripert remonte les cours de la Têt par Soler, Millas, Ille, Vinça, Prades, Villefranche de Conflent, — qui est encore une des places fortes de la région. Il monte au vieux village de Vernet, qui garde un donjon à demi ruiné, et à Saint-Martin du Canigou, ancienne abbaye de Bénédictins qui a été, paraît-il, habilement restaurée. Plus loin, c'est Mont-Louis, une citadelle du temps de Louis XIV, — d'où l'on découvre tout le panorama des montagnes et le Cambre d'Ase, auréolé de neige, — et qui conserve également le souvenir de Joffre alors qu'il était chef du génie, de même que Villefranche. De là M. Emile Ripert pousse une pointe en Espagne, vers la Cerdagne, dont une partie est nôtre depuis le traité des Pyrénées, tandis que l'enclave de Livia reste terre étrangère. De ce côté encore, se trouve Enveigt, dont l'église possède une Vierge drapée dans une mantille noire et cérémonieuse comme une dame espagnole. On revient cependant à la vallée de la Tech, et de ce côté se trouve Elne, autrefois *Illibris*, — un îlot dressé au milieu du grand vignoble qui s'étend des Albères aux Corbières. Elne, qui fut le siège épiscopal du Roussillon, possède un cloître célèbre, — malheureusement très retapé — et à côté duquel sont des remparts croulants, des portes ogivales, une église romane au clocher crénelé. C'est le côté de la frontière où se trouvent le Perthus, le fort de Bellegarde, — encore un travail de Vauban ; plus bas Céret, qui garde une porte du XVIIIe siècle et un pont d'une seule arche remontant au Moyen-Age, — peut-être même à l'époque romaine ; enfin Arles-sur-Tech, dont le cloître rappelle fort

(1) Les femmes de Banyuls ont, paraît-il, une façon plutôt désinvolte de manifester leurs sentiments. A l'arrivée d'un personnage politique impopulaire, raconte l'auteur, elles se réunirent à la gare et pour lui témoigner leur mépris se tournèrent toutes ensemble, « lui montrant d'un geste rabelaisien l'envers de leur visage ».

celui de Sainte-Trophime, tandis que l'église possède un Christ mort d'un réalisme tout espagnol et les châsses d'argent de Saint-Abdon et de Saint-Sennen (1). M. Emile Ripert passe encore à Thuir, qui est le pays du *byrrh*, dont il raconte l'invention curieuse, et aux dernières pages de son livre parle encore du maréchal Joffre, à propos duquel sont contées quelques anecdotes. Il quitte ensuite la France et c'est d'outre-mer qu'il écrit ces souvenirs. — Son petit volume est en somme curieux et surtout il apporte des indications, — souvent précieuses, — sur une région qui vaut par son pittoresque comme par son histoire et dont on parle assez rarement.

Beauvais, qui n'a pas été compté parmi les villes du front jusqu'ici, a, paraît-il, souffert du bombardement de l'ennemi, surtout par avions, et c'est grand dommage, car il y a là une vieille ville précieuse, où le passé se retrouve à chaque pas, malgré les médiocres arrangements de la vie moderne. Je me souviens, à mon premier passage, y être arrivé dans un mauvais omnibus d'hôtel, la nuit tombée, et il ne fallait pas beaucoup d'imagination pour retrouver, avec le décor des rues anciennes conduisant à la place de l'Hôtel-de ville, l'impression qu'on devait ressentir vers 1820 lorsqu'on y débarquait en diligence. Des rues entières y gardent le décor d'autrefois. L'Hôtel de Ville reconstruit au XVIII^e^ siècle gâtait sans doute la vieille place où subsistent encore des immeubles précieux, comme la *maison des Trois Piliers* (1268), *l'hôtel du Cygne*, la maison Renaissance de *l'Image saint Jean*. Mais par-dessus les pigeons et les toits on aperçoit la masse énorme de la cathédrale, — église inachevée, élevant sa toiture à 68 mètres du sol, « *la folie de Bauvais* », qu'accompagnent seuls les portails gothiques du transept. La nef ne fut jamais construite et en somme c'est une chance, car il eût fallu sacrifier un très vieux bâtiment, *la Basse Œuvre*, indiquée comme étant la cathédrale primitive et qui remonte peut-être au XE siècle, et probablement aussi les tours d'accès du Palais épiscopal. L'intérieur de la cathédrale de Beauvais est surtout remarquable par ses très beaux vitraux ; la collection de tapisseries qui cache la muraille élevée à l'ouest, où devait s'étendre la nef ; une horloge à carillon du XIV^e^ siècle, enfin l'élévation prodigieuse des voûtes. Lors de mon premier passage à Beauvais, des instruments à cordes répétaient à l'orgue, — placé en hauteur du côté du transept sud, — comme je me trouvais dans la cathédrale, et l'impression était si délicieuse, avec

(1) Ces saints sont d'origine persane ; très populaires dans le pays, ils ont l'habitude, paraît-il, comme preuve de leur pouvoir miraculeux, d'emplir continuellement « d'une eau dont on ne peut expliquer l'origine, une sorte de sarcophage placé à la porte de l'église », — légende ou miracle qu'on a eu le bon esprit de ne pas examiner de trop près. On peut constater d'ailleurs que ni les saints Abdon et Sennen, ni leur cuve miraculeuse ne sont mentionnés dans le *Dictionnaire des reliques*, etc., de Collin de Plancy.

les sons qui montaient, filaient sous les voûtes, emplissant ce vaisseau énorme d'une harmonie presque surnaturelle, que des paysans balourds qui pénétraient à ce moment dans l'église assourdirent instinctivement leurs pas, restèrent dans l'extase de ce moment unique. Du côté du transept nord, on allait voir cependant, derrière une palissade de bois blanc qui permettait de réclamer le pourboire, une énorme horloge astronomique, chef-d'œuvre d'un des habitants, et qui compte 52 cadrans et un total de 90.000 mouvements. Mais il y a aussi des personnages qui actionnent cette mécanique, — tout un peuple de marionnettes comme à l'horloge de Strasbourg, — tant qu'on voit la comédie du jugement, l'âme jetée en enfer, saint Michel tenant la balance, tandis que des flammes en formes de carottes sortent de toutes les fenêtres. De braves bonnes sœurs étaient entrées après nous dans l'enclos de l'horloge et, joignant les mains, s'extasiaient naïvement : « Ah ! ma sœur, Notre-Seigneur va parler ! » Mais Notre-Seigneur ne parla pas. Il se contenta de remuer les bras avec un petit bruit de mécanique, et le sacristain, — il avait dû « déjeuner fort », tant qu'il rotait entre deux phrases, — déclara en donnant un tour de clef : « Ça ! c'est le côté amusant de la construction ! » Le côté amusant ! Les yeux des bonnes sœurs lui jetèrent un singulier regard et il dut ensuite se faire houspiller par son évêque. — Devant la cathédrale et à la place où devait s'élever la nef, se trouve la *Basse Œuvre*, l'église primitive, qui n'est qu'une sorte de hangar dont la façade porte au-dessus d'une fenêtre trois personnages de haute taille et une croix ancrée dans le fronton. Une rue sépare simplement cette construction des tours flanquant la porte du palais épiscopal, devenu palais de Justice, et qui élève en arrière sa délicieuse façade de la première Renaissance. Le rempart de la ville s'étendait en arrière. — Plus bas et en redescendant derrière la place de l'Hôtel de ville, on arrive à l'église *Saint-Etienne*, que j'ai vue à mon dernier passage en pleine restauration (1) et qui comporte une nef romane et un chœur ogival. La nef offre sur le côté nord un délicieux portail roman ; le transept du même côté, au-dessous du pignon à dessin réticulé, une *Roue de la Fortune*, autour de laquelle montent et descendent des personnages, comme au transept sud d'Amiens (2). L'intérieur offre de très remarquables vitraux, *tout un arbre de Jessé* d'Engrand Leprince, des peintures de Primitifs, un *Ecce Homo* du XVe siècle, et dans le bas-côté un monument curieux : une sainte barbue, crucifiée, sainte Wilgeforte, qui aurait prié Dieu

(1) Couverte de bâches, de plâtras, masquée de palissades ; on n'accédait qu'au chœur et la plupart des œuvres précieuses avaient été retirées.

(2) C'est au pied de ce transept, dans le cimetière entourant l'église, que se trouvait la *tribune aux Harangues*. Le maire sortant de charge venait y rendre compte de son mandat, — attestant les morts. Cette tribune fut supprimée, — naturellement, — par la Révolution.

de l'enlaidir de cet appendice. Huysmans nous a d'ailleurs raconté qu'un sacristain, scandalisé dans sa bêtise par les réflexions de quelques curieux, avait fini par faire gratter la barbe qu'il ne jugeait pas utile. — Détail curieux, c'est à Saint-Etienne qu'on célébrait au Moyen-Age l'*office de l'Ane*, et le décor des rues que suivait le cortège depuis la cathédrale existe encore en grande partie. La rue Bauregard, par exemple, ne s'est guère modifiée. Les rues voisines conservent également nombre de vieux immeubles, des maisons canoniales aux portes sculptées et blasonnées, tandis que sur la place saint Pierre, devant la cathédrale, on peut voir encore une maison aux fenêtres romanes. — Des remparts anciens de la ville, il n'a subsisté que des vestiges comme la tour Boileau, dans une île du Thérain. La plupart des églises d'autrefois ont également disparu, ou n'ont laissé que des fragments, comme le transept de *l'église Saint Barthélemy*, transformé en maison, rue Saint-Pierre. Hors de la ville, on retrouve encore une tour de *l'abbaye de Saint-Lucien*, au sud, passé la rivière, des restes de *l'abbaye de Saint-Symphorien*. Mais les vieilles maisons subsistent en grand nombre à Beauvais, surtout dans les rues de la Manufacture, de l'Ecu, rue de l'Abbé-Gelée, rue Saint-Laurent, rue Saint-Pantaléon, etc. A côté de la Basse-Œuvre enfin, contigu au cloître de la cathédrale, on a installé un curieux musée, surtout archéologique, avec des pierres recueillies dans les démolitions, des statues, quelques peintures, des curiosités diverses, parmi lesquelles une série d'enseignes : les *quatre fils Aymon*, campés sur leur cheval; un *saint Maurice* patron des teinturiers, gratifié d'une rutilante trogne de pochard, et une enseigne de marchand de moutarde qui vaut d'être spécialement signalée : un personnage laissant tomber son offrande dans un récipient en forme de baratte, tandis que deux autres, dont un singe, d'un bras vigoureux remuent cette marchandise.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Les Cahiers idéalistes français : « Mon chant de guerre », par M. Marcel Sauvage. — *La Sève* : fragment d'un poème bibiique de M. Ed. Fleg. — *La Revue de Paris* : M. Louis Barthou, prospecteur des amours de Victor Hugo. — *Les lettres parisiennes* : un poème chinois et une élégie de M. Georges Duhamel. — *Les Marges* : deux sonnets héroï-comiques de M. Vincent Muselli. — Nouveautés : *l'Art*, *les Annales de l'Amitié française*, *Revue baltique*. — Memento.

Les Cahiers idéalistes français (août-septembre) publient cette belle page lyrique de M. Marcel Sauvage :

MON CHANT DE GUERRE

Pour mon ami A. Delemer.

Je laisse à d'autres la splendeur du crime, la beauté des massacres. Ils feront le récit merveilleux des morts triomphantes. Ils diront l'élan sauvage

des haines, les couleurs mordantes des drapeaux et des uniformes, les éclairs enragés des canons, des fusils, des couteaux. Ils chanteront les mêlées monstrueuses, et les morts, par leur voix assurées, proclameront des paroles sublimes. Leurs vers en strophes seront, sur les tombes des héros, — les pauvres diables, — comme des lauriers et la gloire des martyrs.

Je ne vends pas mes chansons ; aussi, je ne fais point au gré de l'heure et du badaud des idylles ou de l'épopée : Poètes maudits qui sussuriez l'amour et vous pâmez de haine, poètes maudits qui ne méritez plus même du mépris. Mon cœur chante, chante tout seul, mon cœur saigne et pleure. Ma bouche a connu les grimaces et les rictus de la souffrance. J'ai parfois porté le masque froid de la mort. Je veux clamer mon chant de guerre, mon chant d'angoisse, mon chant de misère, mon chant de torture, mon chant de guerre.

Mon chant est rouge comme l'appel des clairons, le sang des bêtes, le drapeau des révoltes. Les notes de mon chant s'envolent du sanglot bas des mères au cri fou du soldat qui s'écroule. Dans ces notes-là, il y a les petits qui pleurent, il y a les femmes aux longs plis de deuil et qui gémissent, il y a les blessés qui hurlent, il y a tous les morts qui râlent. C'est mon chant de guerre, entendez-vous ? qui monte et lutte au long du bruit de l'or, des lâches péroraisons, de l'orgie nouvelle, c'est mon chant de guerre qui frémit comme des ailes.

Moi je veux dire, la nuit, sur le brancard, près des brancardiers morts, dans la brume âcre et noire des obus éclatés, dans les flammes de phosphore des obus éclatants, le corps au ventre défoncé et puis le cri de l'homme : c'est bien plus vrai et c'est bien plus triste, — ce que vous ne dites pas ! Je veux dire dans la petite mansarde sale les vieux qui se consument et meurent désespérément, les mains ratatinées sur leurs poitrines sèches, en songeant aux absents. Je veux chanter les tout petits qui crèvent de froid, de faim et d'hébétude, en toussant leur vie : c'est bien plus noir hélas ! mais c'est bien plus vrai. Moi je dis ma pitié virile : les notes de mon chant pleurent les larmes des hommes.

Poètes maudits et qui souillez le nom d'amour, vous faites, — au goût de l'auditoire étoilé d'or, — vibrer les cordes en longs frissons, aux bois creux des violons, des guitares, et vous tendez votre chapeau à la ronde. Soit !

Je n'attends pas les échos de l'heure pour porter des mots menteurs de lèvre en lèvre : c'est au creux vivant et rouge de mon cœur que sonne ma chanson. Je l'ai saigné parmi les champs, mon chant de guerre.

§

Dans **La Sève** (septembre), M. Edmond Fleg publie : *La mort de Shimshonn*. Ecrire un poème sur la fin de Samson, après Vigny, c'est une belle audace de poète. L'œuvre de M. Fleg justifie par sa grandeur cette audace. On pourrait reprocher à l'auteur un usage peut-être excessif de mots hébreux dans un poème français. Mais, on ne saurait qu'admirer ces railleries de Dalila et la réponse de

Samson où il y a une invention vraiment sublime, de celles qui révèlent, par l'enrichissement d'un thème ancien, un grand poète :

Elle dit : « Fort entre les forts,
Raconte un secret, s'il t'en reste encor.
J'ai dénoué ma ceinture odorante :
Caresse, à ton front, mes genoux;
Imite les baisers qui montent jusqu'à nous;
Mais ne mens plus à ta servante!

« A quoi bon mentir, shefète farouche ?
Elle est pauvre, ta ruse, auprès de Dalila;
La dent de ton secret dévorerait ta bouche :
Elohim n'est plus Dieu, quand tu es dans mes bras ! »

Mais, comme un chêne de Bashan
Géant
Sous son casque d'écorce,
L'homme est debout.— Et ses poings ont saisi les piliers,
Et le cri de Shimhonn a crié :

« Tu ne l'as pas connu, le secret de ma force ;
Ma lèvre, à ta lèvre, ne l'a pas balbutié;
Je mentais : quand tes bras se formaient sur mon torse,
Le secret de Shimshonn n'était pas prisonnier.

« Tu croyais mon sommeil, sous la tente obscure!
Je ne dormais pas ; j'épiais vos murmures,
Et le bruissement des armures,
Et le ciseau, sur mes boucles impures.

« C'est que ta chair, entre mon âme et Dieu,
Dressait un mur, où s'arrêtaient mes yeux.
Il fallait, sur ma prunelle, la piqûre
Du poignard,
Et je savais, quand tu fauchais ma chevelure,
Qu'avant l'aube du soir,
Je perdrais ma faiblesse, en perdant mon regard.

« Maintenant je ne vois plus ta lèvre bleue de fard,
Ton ventre souillé, sur ton lit d'aromates,
Ni l'éclat défaillant des lunes sans mémoire,
Ni le jour aveuglé du soleil écarlate.
Mais mon poing redevient la peur des Pélishtim :
De mes deux yeux crevés, je revois Elohim ! »

§

La Revue de Paris (15 septembre) poursuit la publication du long travail que M. Louis Barthou a cru devoir consacrer à la vie privée de Victor Hugo : *Les amours d'un poète*. C'est une besogne inélégante. Elle choquerait, même de la part d'un bohême obligé par la faim ; car il n'est pas d'excuse à tripoter parmi les secrets d'un mort, demeurât-il le plus illustre des morts.

Quand on songe à l'écrasant mépris de Hugo pour la goujate indiscrétion de Sainte-Beuve, on peut imaginer de quelle plume vengeresse il châtierait un amateur d'autographes qui épilogue à leur sujet et, sous prétexte d'apport à la critique littéraire ou à la biographie du plus glorieux poète français, rédige un procès-verbal d'huissier sur les épisodes galants d'une large, haute et belle vie.

Ah ! si M. Louis Barthou s'était borné à publier les inédits de Victor Hugo qu'il a l'honneur et la fortune de posséder ! Non : il a voulu « faire » un livre, et un gros livre. Encore une victime de l'Académie Française ! Elle l'a admis dans sa compagnie. Il a la tardive politesse de vouloir justifier cette faveur. Alors, avec pièces à l'appui, il prouve que Victor Hugo, tout comme un petit député ou un marchand de légumes, n'a été bridé par le mariage ni par une liaison publique. Dire, mon Dieu ! que M. Barthou eût pu se tirer d'affaire, très honnêtement, par la publication d'un nouveau recueil de ses discours. Il a eu la modestie de prévoir qu'on les aurait peut-être trop peu lus. On lira davantage ses digressions scandaleuses. C'est tant pis pour lui. Hugo n'en saurait être atteint que dans l'opinion des sots ou des réactionnaires impénitents qui emploient à le dénigrer tous les moyens.

Nous devons pourtant à M. Louis Barthou de connaître ces trois strophes écrites par Hugo pour Mme Juliette Drouet, le 1er janvier 1842 :

Janvier est revenu. — Ne crains rien, noble femme !
Qu'importe l'an qui passe et ceux qui passeront !
Mon amour toujours jeune est en fleur dans mon âme :
Ta beauté toujours jeune est en fleur sur ton front.

Sois toujours grave et douce, ô toi que j'idolâtre ;
Que ton humble auréole éblouisse les yeux !
Comme on verse un lait pur dans un vase d'albâtre,
Emplis de dignité ton cœur religieux.

Brave le temps qui fuit ! Ta beauté te protège.
Brave l'hiver ! Bientôt Mai sera de retour.
Dieu, pour effacer l'âge et pour fondre la neige,
Nous rendra le printemps et nous laisse l'amour.

Auprès de ces vers, épinglons une phrase de M. Louis Barthou. En vérité, nous n'exagérons rien, en lui prêtant l'état d'âme d'un huissier méticuleux qui instrumente :

Y avait-il un canapé dans la chambre du passage Saint-Roch où un commissaire de police se présenta le 5 juillet 1845 pour constater un flagrant délit d'adultère ?

Grâce à M. Louis Barthou, l'univers saura que Victor Hugo a vainement désiré Alice Ozy et que la jolie cabotine lui préféra Charles Hugo. Toutefois, nous sommes redevables à M. Louis Barthou de

cette page, inédite jusqu'à lui, que le poète écrivit « en tête des épreuves de *la Légende des Siècles* » :

L'ordre de me fusiller si j'étais pris avait été donné dans les journées de décembre 1851. J'en avais été prévenu dans la réunion qui eut lieu chez Landrin, le 3 décembre, par le représentant Napoléon, fils de Jérôme, cousin de Louis Bonaparte et faisant alors cause commune avec nous contre la trahison du président. Il m'avait même offert un asile chez lui, rue d'Alger n° 5. Je n'ai pas usé de cet asile, mais je m'en suis souvenu, et c'est pour ces motifs que je n'ai nommé ni Jérôme Napoléon, ni son père, quand j'ai dû attaquer l'Empire.

Si je n'ai pas été pris et, par conséquent, fusillé, si je suis vivant cette heure, je le dois à madame Juliette Drouet qui, au péril de sa propre liberté et de sa propre vie, m'a préservé de tout piège, a veillé sur moi sans relâche, m'a trouvé des asiles sûrs et m'a sauvé, avec quelle admirable intelligence, avec quel zèle, avec quelle héroïque bravoure, Dieu le sait et l'en récompensera ! Elle était sur pied la nuit comme le jour, errait seule à travers les ténèbres dans les rues de Paris, trompait les sentinelles, dépistait les espions, passait intrépidement les boulevards au milieu de la mitraille, devinait toujours où j'étais et, quand il s'agissait de me sauver, me retrouvait toujours. Un mandat d'amener a été lancé contre elle et elle paie aujourd'hui de l'exil son dévouement.

Elle ne veut pas qu'on parle de toutes ces choses, mais il faut pourtant que cela soit connu.

Je la supplie de me permettre de lui rendre ici respectueusement témoignage, du fond de mon cœur et de mon âme, et de trouver bon que je dépose ce livre à ses pieds.

Victor Hugo. Hauteville House, 1er janvier 1860, au commencement de la neuvième année d'exil.

Dessous ces lignes, M. Barthou écrit :

De tels documents ont une valeur morale et une force probante qui se suffisent à elles-mêmes.

Que n'a-t-il choisi toujours avec le tact qui lui permet de distinguer le document de valeur morale, d'entre les papiers dont la force probante contribue à la mise au point d'événements intimes ?

M. Louis Barthou, qui appartient encore, je crois, au Parlement, devrait préparer un projet de loi pour protéger, au delà des tombeaux, la vie privée des morts contre le crochet des chiffonniers.

§

Les lettres parisiennes (1er septembre) donnent des « Poèmes choisis » dus au pinceau de Po-Chu-I. M.A.-D. Waley en a publié, dans le *Bulletin of the School of oriental Studies*, une transcription anglaise qu'à son tour M. Charles Vildrac vient de traduire en français :

POUR L'ARRIVÉE DU CH'EN HSIUNG

La note du jaune oiseau s'était presque tue
Et le fruit vert du prunier était à demi formé.

J'étais assis et chagrin que les choses du printemps soient finies.
Je me levai et franchis la grille du jardin d'Est.
Je tenais ma tasse et, maussade, je buvais seul
Quand j'entendis tout à coup un bruit sonore à ma porte.
Vivant retiré je fus heureux que quelqu'un m'arrivât,
Mais combien plus, quand je vis que c'était Ch'èn Hsiung !

Aisément, calmement tout le jour nous causâmes,
Assemblant et heurtant les sentiments de maintes années.

Comme c'est une grande chose, une simple tasse de vin,
Qui nous fait dire l'histoire de toute une vie !

Dirait-on pas l'œuvre d'un intimiste d'aujourd'hui? Po-Chu-I était contemporain de Charlemagne.

Dans la même revue, ce beau poème de M. Georges Duhamel :

ÉLÉGIE VII

Je resssusciterai à l'heure
Où la fin de l'après-midi
Défaille, à force de durer,
Dans les villes ivres d'affaires.

Moi qui n'ai chéri que la terre
Parée d'herbe heureuse et de vent,
Je ressusciterai pourtant,
Un jour, dans ma ville natale.

Je surgirai le soir, parmi
Les hommes occupés à vivre,
Je ne serai pas étonné,
Mais plein d'une tendre amertume.

L'odeur familière du monde
Me rappellera l'atelier
Où l'on revient s'emprisonner
Après une course au printemps.

Et l'étrange soleil du soir,
Baisant le faîte des maisons,
Fera, dans le fond d'une chambre,
Briller tristement toutes choses.

§

Si le poète Po-Chu-I, au IXe siècle de notre ère, composait en Chine des pièces qui semblent de notre temps, le bien vivant M. Vincent Muselli se plaît à rimer de nos jours des poèmes d'un tour ancien qui ont la forte saveur des œuvres de Saint-Amant et la tenue ferme à quoi un Mathurin Régnier et un Malherbe doivent leur inaltérable jeunesse.

M. Muselli donne aux **Marges** (15 octobre) six sonnets héroï-comiques sous le titre général : *les Masques*. Nous nous faisons un plaisir de publier ici les deux premières de ces pièces :

LE GARGOTIER

Mieux que des Potentats les pompeuses demeures,
Ta gargote m'est chère et, libre de soucis,
Sous un plafond tombant entre les murs noircis,
J'y coule sans compter les plus belles des heures.

Que j'aime ton ardoise où sur tes fiers menus
Avec un vin fameux le miroton voisine,
Où paraissent aussi, gloire de ta cuisine,
Maints chats qui par tes soins sont lièvres devenus.

Tout chez toi nous maintient dans une douce extase,
Mais que dire du feu qui nos âmes embrase
Quand certains soirs, parée et pleine de rubans,

Savoureux avant-goût des suprêmes bitures,
La patronne joyeuse, en passant dans les bancs,
Mêle sa forte odeur à l'odeur des fritures !

COMPENSATION

Sans craindre des parents les reproches arides,
Ni que même leurs coups te pussent émouvoir,
Charmante, et déployant un précoce savoir,
Tu caressas, enfant, de vénérables rides.

Plus tard, quand ton désir de tous feux éclatait,
Quand les baisers reçus rendais avec usure,
Des galants dont Venus te fis pleine mesure,
L'âge alla descendant comme le tien montait.

Maintenant que par toi du fil des destinées,
La Parque a déroulé tout près de cent années,
Tu ne renonces point tes lubriques amours,

Mais courant fièrement ton extrême carrière,
Belle comme autrefois l'on te voit tous les jours
A de jeunes garçons montrer ton vieux derrière !

§

NOUVEAUTÉS

L'Art (Hiérarchie-Fraternité-Liberté), nº 1, août. 5 *bis*, rue Schœlcher. Le Comité de Rédaction signe un article-manifeste qui a pour titre : « l'Artiste et la Société » et se termine par ces mots :

Nul n'a droit au superflu avant que tout le monde, et l'élite d'abord, ait le nécessaire. Nul n'a droit à l'opulence quand le génie a faim et quand la Patrie manque de chefs-d'œuvres.

Dans ce numéro, une « Nativité », d'Olivier Hourcade, un « Essai sur le Lyrisme », par M. Carlos Larronde, une étude de M. O.-W. Milocz sur le peintre Elmiro Celli, une étude sur le poète O.-W. M. locz par M. Francis de Miomandre, un conte délicieux de M. Henri Strentz : « Les Porteuses de Poupées », etc., etc.

Les Annales de l'amitié française, nº 1, 15 septembre, 4, rue Paillet, Paris. C'est, mensuel, « un magazine des rapports du monde français avec les peuples amis ». Il publie un poème de M. René Fauchois : « Nous t'attendions, sœur Italie », et des articles signés : A. Tisbo, R. de Bermingham, C. Convard de Prolles.

Revue baltique, nº 1, septembre, 5 *bis*, rue Schœlcher. Directeur-Fondateur M. Arthur Toupine. Mensuelle, politique, littéraire, cette publication

se propose d'apporter des études et des documents relatifs à la vie politique, économique et littéraire des nations lettone, lithuanienne et esthonienne.

MM. E. Doumergue, Toupine, Pusta, L. de Labunovas, Warthur, collaborent au premier numéro.

MEMENTO. — *La Grande Revue* (août) imprime une ode « A un poète mort », dédiée à Emmanuel Signoret par M. Louis Le Cardonnel et qui est une des œuvres les plus hautes de ce noble poète. M. A. Castagnou lui consacre un article de grand mérite.

Le Verbe (août-septembre) : « Poucette et trois permissions », une très fine, très exquise nouvelle de M. André Maurois. — « Intermède du Graal et de la Forêt », par M. F. Divoire. — Un poème posthume de Maurice Bertrand, tué à l'ennemi.

L'Europe nouvelle (14 septembre) : « L'avenir du théâtre en France », par M. Marc-Henry. Réponses à une enquête, par MM. Edmond Sée, A. Aderer et W. Speth.

La Revue Fédéraliste (septembre) : « Régionalisme », par M. J. Nantet. — « La Marseillaise », par M. B. Bourdin. — « Sonnets », par MM. F. Vindry, C. Quéret, P. Michel, A. Gentil.

Ariste (septembre) : « Amour perdu », poème en prose de M. Frédéric Lefèvre.

Les Lectures (septembre) : « Quelques « exemples » d'Etienne de Bourbon, du diocèse de Lyon », mis en français par M. L. Fougerat, d'après le texte latin publié par Leroy de la Marche pour « la Société de l'Histoire de France ».

Les Cahiers d'Août (nº 3) : Poèmes de MM. F. Severin, Ch. Vildrac, L. Durtain, E. de Bongnie, J. Rivière, M. Butaye, etc.

La Revue belge (15 septembre) : « Les 4 glorieuses de 1830 », par M. Maurice des Ombiaux. — « Les travaux hydrauliques belges », par M. L. Zeuvels de Vos.

Revue des Deux Mondes (15 septembre) : M. H. Welschinger : « F. de Dietrich, maire de Strasbourg ». — « F. Buloz et ses amis », par Mme M.-L. Pailleron qui publie des billets de Mérimée, de Heine et parle de Cousin.

L'Instant (septembre) : « Un grand poète catalan : Josep Carner », par M. J. Cerez Jorba. — « La civilisation de la mort », par M. J. Novicow.

La Nouvelle Revue (15 septembre) : M. A. Callet : « Jules Vallès et ses amis », Souvenirs et Lettres inédites.

La Revue hebdomadaire (14 septembre) : M. L. Madelin : « Bismarck ». — M. A. Duboscq : « Une escale à Ceylan ».

Je sais tout (15 septembre) : « Vers les patries d'outre-mer », par M. P.-L. Hervier. — « L'Arche », comédie par La Bouquetière. — « A la fenêtre », nouvelle de M. G. de Voisins.

La Vie (septembre) : « Le sentiment de la liberté dans la Poésie anglaise », par M. G. Sarrazin. — Suite de « Dans le puits », le très curieux et vivant mémoire de Mme Rachilde sur ces années de guerre.

La Presqu'île (septembre) : Suite des réponses à une enquête sur la vie d'après guerre. Un correspondant qui signe Ranz écrit :

« ... J'ai bien ri de lire les insipides élucubrations que suggère la vie d'après guerre à nos contemporains. Aucun d'entre eux n'a même senti à quel point nous sommes empestés pour le demi-siècle qu'il nous reste à vivre. Je ne parle pas des « off. 1, hommes 10, chevaux 3 » que chaque chaumière gardera en enseigne, ni des feuillées-chambrées à gaz, etc. Mais nous n'échappons pas à l'intoxication de la guerre, triste sort que d'être condamnés à remâcher durant des années des actes d'héroïsme. Notre vocabulaire gardera le stigmate de quatre ans de chicanes.

Il ne nous sera pas même épargné de voir à la boutonnière des moindres citoyens l'écarlate des Légions d'honneur distribuées aux ex-officiers près les armées de la République. J'espère avoir le courage après cette affaire d'aller vivre chez les Hurons. »

C'est effroyablement triste!

CHARLES-HENRY HIRSCH.

THÉATRE

ODÉON : *La Chartreuse de Parme*, pièce en 5 actes, 9 tableaux et un prologue, d'après le roman de Stendhal, par M. Paul Ginisty (5 octobre).

Stendhal! l'enchantement de ma jeunesse, l'enchantement de mon âge mûr.. Stendhal! l'intelligence, la sensibilité, l'observation et l'analyse faites littérature au plus haut degré. Stendhal! l'écrivain inimitable, car on imite une rhétorique, un vocabulaire, on n'imite pas les facultés intellectuelles, la personnalité supérieure. *Arrigo Beyle, Milanese*... Qu'elle m'émeut, cette épitaphe, qu'elle me donne de pensées! Grand esprit, âme libre et voluptueuse. Pas d'autre patrie que la patrie du cœur et de l'esprit. Là où a été le bonheur, là est la seule et vraie patrie. Justement, ces derniers soirs, dé-battûté plus que jamais des livres d'aujourd'hui, — la guerre favorise beaucoup la mauvaise littérature et les ouvrages niais sur des questions soi-disant sérieuses, — je relisais au hasard la *Correspondance*. Même dans les courts billets d'amour, quelle maîtrise de l'esprit sur le sentiment, et en même temps quelle profondeur de sentiment sous l'esprit qui persifle et se raille soi-même, — (et quel plaisir il devait avoir en les écrivant). Et partout, quelle brièveté, quelle rapidité, quel naturel, — le ton de la causerie! — quelle plénitude,

quelle correspondance parfaite entre l'expression et l'idée, le sentiment ou la sensation, que de mots touchants, que d'idées fortes, que d'observations profondes, et qu'il est pénétrant et qu'il excite l'esprit, à quelque endroit de son œuvre qu'on le lise ! Comment ne pas l'adorer, l'homme qui a pensé, senti de tels livres, imaginé et réalisé de telles figures, car jamais cela n'a été plus vrai qu'avec lui qu'un véritable écrivain n'écrit qu'à sa ressemblance intime et secrète. Tous tant que nous sommes aujourd'hui, mes chers confrères, mais oui, tous, ceux qui sont de l'Académie et ceux qui n'en sont pas, nous ne sommes à côté de lui que des zéros, d'incontestables zéros. Qu'on mette au pilon tous les romantiques, qui ont abîmé notre littérature, déformé, vicié, abêti notre esprit. Qu'on me donne Chamfort, La Rochefoucauld, *Le Neveu de Rameau* (Diderot bien supérieur pour moi à ce phraseur et pleurard de Rousseau), quelques Stendhals, la *Correspondance*, le *Brulard* et *La Chartreuse* en tête, qu'on joigne à cela de quoi faire des cigarettes, ce qu'il faut pour écrivasser de temps en temps, une belle image voluptueuse d'une jolie femme nue pour me consoler de la réalité que je n'ai pas, qu'on m'assure avec cela ma subsistance, et je consens à vivre enfermé entre quatre murs, sans plus voir personne et sans jamais m'ennuyer. Ce que je dis là est d'ailleurs pur superflu. J'ai ce bonheur de pouvoir rester enfermé aussi longtemps qu'on voudra, sans livres ni papiers ni aucune société, sans m'ennuyer jamais, tant j'ai dans la tête de quoi m'occuper.

On ne peut parler de Stendhal sans penser à la question du style. Des gens qu'un style sans ornements, sans redondance, simplement précis et net, déconcerte, lui ont beaucoup reproché le sien. C'est qu'on est en général extrêmement sensible à la forme, dans le plus mauvais sens du mot. Des phrases chantantes, cadencées, nombreuses, comme on dit, font pâmer le lecteur. Qu'importe que dix mots eussent pu suffire là où l'auteur a mis dix lignes et qu'avec des métaphores chaque chose à tout bout de champ soit dite deux fois, comme dans Flaubert. Si par surcroît vous y ajoutez un peu de pathos romantique, d'enflure verbale, vous êtes sacré grand écrivain. J'en ai eu récemment un exemple qui m'a bien amusé. On sait que les Allemands ont déménagé de Saint-Quentin les pastels de La Tour, pour les installer dans un petit musée occasionnel à Maubeuge. Ils ont également publié un ouvrage de reproductions de ces pastels accompagnées d'une étude d'un réserviste allemand, Hermann Ehrard, sur le pastelliste. J'ai une passion pour La Tour, et c'est ce qui m'a fait lire, dans la *Revue hebdomadaire*, un article sur ce sujet, de M. Elie Fleury, directeur du *Journal de Saint-Quentin*, qui, lui, préfère le beau style obscur et bavard, au style exact et précis. Le réserviste Ehrard fait reproche à La Tour, dans son étude, du carac-

re un peu superficiel de son art, et exprime cette critique que le astelliste n'a rendu trop uniquement que l'aspect extérieur de ses odèles. Cela en ces termes, d'après M. Elie Fleury lui-même :

Son art, écrit M. Erhard, trouve ses limites dans ses propres disposi-ns d'esprit ; les personnes qu'il représente sont toutes animées par un t extérieur ; il ne connaît que le regard de celui qui observe avec viva-é. Presque toujours, un regard, une réflexion, un simple coup d'œil ser-nt à lui faire tendre les traits de son modèle. Il n'a pas perçu l'homme érieur, la profondeur d'un esprit plongé en ses réflexions, le secret d'un qui regarde en soi-même.

Or, il se trouve que M. Maurice Barrès a formulé sur La Tour la ême critique, dans une « pensée lapidaire », c'est l'avis de M. Elie eury. On va voir la différence de style. Je cite encore, toujours près M. Elie Fleury :

La Tour n'était pas doué pour saisir cette âme du monde qu'il entrevo-t. Ce merveilleux physionomiste prêtait à l'univers une figure insuffi-te. Je ne m'en étonne pas, ayant vu à ce musée de Saint-Quentin son trait par Peronneau. « La Tour, écrivais-je aux marges du Catalogue, l'insolent, mais ne domine pas ; c'est un valet qui observe les invités, n'est pas Saint-Simon. » Pensée exprimée trop durement. Mais on enten-qu'il ne s'agit ici que de hiérarchie intellectuelle, je veux dire que La r n'était pas de force à maîtriser les objets qu'il avait la passion d'ob-ver. (*Trois stations de psychothérapie.*)

On le voit : c'est absolument la même idée, le même point de vue. a seulement cette différence : ce que l'écrivain allemand a expri-avec clarté, précision, M. Maurice Barrès l'a écrit en beau style iéré et obscur, et bien plus longuement. Comme c'est vrai que ière est de tous les temps ! Nous avons là, encore une fois, le pen-t, en prose, du sonnet d'Oronte, et on pourrait récrire la scène variantes. Qu'est-ce que *cette âme du monde?* et *prêtait à ivers une figure insuffisante?* et cette *hiérarchie intellectuelle* posante? et cette *force à maîtriser les objets qu'il avait la ion d'observer?* Tout cela à propos des pastels de La Tour, qui la clarté même, la légèreté même ! Parlez-moi du réserviste rd. Voilà un homme qui a un bon cerveau, qui pense et qui écrit ement, qui dit avec justesse ce qu'il a à dire. M. Maurice Barrès, le même sujet, n'a fait que du charabia romantique, comme il a beaucoup dans son œuvre.

ce propos, Stendhal s'est bien trompé, une fois. C'est dans sa à Balzac, pour le remercier de son étude sur *La Chartreuse*. part de la forme devient plus mince chaque jour, écrivait-il. sure que les demi-sots deviennent plus nombreux la part de la e diminue. » Les demi-sots (il voulait dire les demi-intelligents) devenus plus nombreux, en effet, on ne saurait le nier, et ils

sont aujourd'hui plus nombreux à lire qu'autrefois, mais la part d
la forme n'en a pas diminué, au contraire. Tout le monde parle d
style sans y rien connaître, et l'expression : c'est bien écrit, es
dans la bouche de gens presque illettrés. C'est qu'il est plus facile, et
la portée du plus grand nombre, de sentir le côté joli, romance
d'une phrase bien enjolivée, que la valeur d'une idée originale, d'u
sentiment vrai, d'une observation juste, exprimés tels qu'ils on
été sentis ou pensés. La plupart des lecteurs ne voient rien des méri
tes d'un style naturel, clair, spontané, pourtant autrement éloquen
et pénétrant, comme tout ce qui est simple et vrai. Ils ne se douten
pas de la merveille d'un style comme celui de Tallemant, par exem
ple, dont pas une tournure n'a vieilli, qui semble écrit d'hier. N'
prouvant pas le besoin, et pour cause, de rien comprendre à ce qu'i
lisent, il leur suffit d'être éblouis. Ils béent d'admiration deva
les écrivains emphatiques, obscurs, maniérés, bavards, faiseurs
périodes et de métaphores, qui cherchent l'effet plus que la vérité. M
Maurice Barrès devient à leurs yeux l'auteur d'une « pensée lap
daire » pour avoir écrit le petit morceau cité plus haut et poussé
recherche littéraire jusqu'à appeler des *objets* les modèles de La Tou

Autre exemple. Ces derniers soirs, également, je feuilletais
Manuel de littérature. Ces ouvrages sont souvent fort amusants.
tombai, sans l'avoir cherché, sur le chapitre Stendhal. On y expliq
sa manière : la vérité des petits faits. Il y est dit quelques mots
chapitre célèbre de *La Chartreuse*, sur la bataille de Waterloo, do
Fabrice, explique-t-on, ne voit que de « minces détails ». Citation
quelques lignes comme exemple. Puis cette appréciation : « On
loin des grands tableaux de Victor Hugo. » Ces grands tableaux
trouvent, je crois, dans *Les Misérables*. J'ai lu cela autrefois. To
comme l'histoire de Michelet, c'est uniquement œuvre de poète, d'im
ginatif, c'est-à-dire rien de vrai, rien de réellement observé, ri
d'humain. C'est fait après coup, en artiste, par quelqu'un qui
pas vu, et cela n'a de prix que celui de l'éloquence et du lyrism
Pour tout dire, c'est du beau style et rien de plus. Je reste de l'a
de Stendhal : la vérité des petits faits a autrement d'importan
Preuve : les mémoires plus importants pour connaître une épo
que l'histoire écrite par les historiens. Ce n'est même pas assez d
que la vérité des petits faits a autrement d'importance, on peut aj
ter qu'elle a autrement de charme : on saisit, avec eux, les gens,
événements, les mœurs, les choses, sur le vif. Les conditions de
guerre ont certainement beaucoup changé. Mais je voudrais qu
prenne un soldat d'aujourd'hui, homme intelligent, sensible et ob
vateur, qu'on lui donne à lire la description d'un coin de la bata
de Waterloo par Stendhal, et la même description emphatique
Victor Hugo, et qu'on lui demande laquelle est la plus près de

opres observations et sensatious dans la présente guerre. Nul oute qu'il répondra : celle de Stendhal. Chaque combattant ne con-ît, en effet, que son petit coin, que ce qui se passe autour de lui, ne oit de la bataille, comme Fabrice, que de « minces détails ». Soyez ir qu'il n'a aucun lyrisme, qu'il n'entend pas du tout la France ppeler à son aide parce qu'elle meurt, ni autres niaiseries littéi-ires. Il a un travail autrement significatif et important que cette raséologie : celui de faire de son mieux ce qu'on lui a dit de faire, s'arrangeant de façon à en revenir, autant que possible. On peut ême dire que plus il a de sang-froid et de clairvoyance, meilleur plus utile soldat il sera. C'est ce qu'a peint Stendhal dans son récit s aventures de Fabrice pendant la bataille de Waterloo, et c'est ce i donne à ce récit une telle couleur, un tel accent de vérité. Victor ugo, lui, a fait du grand style, du lyrisme, de l'épopée, du roman, s phrases, de la farce, tout ce qu'on voudra, sauf de l'observation aie, vécue et juste, en grand ce que nous appelons aujourd'hui du bourrage de crâne ».

Je crois qu'il est temps que j'arrive à **La Chartreuse de arme**, la pièce tirée par M. Paul Ginisty du roman de Stendhal. est un beau travail. Cela ressemble au roman comme une femme rtueuse à une femme aimable. M. Paul Ginisty a tout arrangé à façon. Il a modifié les faits, changé les circonstances, dénaturé les ractères, fondu les épisodes, supprimé d'un côté, ajouté d'un autre. s hommes de théâtre ont une grande force. Ils ne doutent de rien, ne reculent devant rien. Dénaturer les caractères, modifier, chan-r, ajouter, supprimer, dans une telle œuvre et d'un tel écrivain! our nous autres lecteurs d'une certaine espèce, qui lisons de pareils vres avec un intérêt toujours croissant et dont les réflexions aug-entent et se renouvellent à chaque lecture, il y a vraiment dans ces rocédés un genre littéraire déconcertant. Je ne sais si je m'adresse à s lecteurs du roman de Stendhal. Je ne puis entreprendre de le conter, d'en donner le développement. Je n'aurais pas le talent pour pareil travail, ni la place. Et d'ailleurs, un roman de Stendhal ne peut re raconté. C'est dire s'il est encore moins susceptible d'être mis au éâtre. Je ne dis pas que la pièce de M. Paul Ginisty est ennuyeuse, ns aucun intérêt pour le spectateur venu l'entendre pour passer sa irée. Je dis qu'elle est sans rapport avec le roman et qu'il n'en uvait d'ailleurs être autrement. La grande figure du Comte Mosca, , spirituel, moqueur, le modèle des amants sur le retour, diplo-ate et politique de grande allure, en même temps sachant ne rien endre au sérieux de ses fonctions ni de lui-même, dans lequel Bal-c voyait un portrait du Prince de Metternich, n'est plus, dans la èce de M. Paul Ginisty, qu'un personnage secondaire, d'allure édiocre, avec un petit air de traître de mélodrame. La Sanséverina,

jolie, passionnée, amoureuse, la femme de grand esprit, au cerveau politique, intrigante, adroite et aventureuse, qu'on ne peut connaître sans rêver à elle le restant de ses jours, n'est plus qu'une femme de quarante ans qui se désole d'aimer sans être aimée. Le Prince de Parme, qui, dans le roman, n'est nullement un sot et un grotesque, mais un petit tyranneau poltron, affecté et à cheval sur l'étiquette, nous est montré sous les aspects d'un comique qui touche à l'opérette. Et Fabrice, « cet être singulier, vif, original », et la touchante et ardente Clélia, ne sont plus que deux amoureux comme on en voit dans toutes les pièces. Rien non plus, du grand romanesque passionné qui anime tout le roman, des nuances, des détails, de l'intrigue dans ses phases si diverses et si mouvementées, de la merveilleuse peinture des intrigues et des rivalités de la cour de Parme, de l'immoralité délicieuse de certaines situations et de certaines actions des personnages. Rien non plus, à plus forte raison, de cette *part de l'auteur* qui est peut-être le plus grand attrait du livre : réflexions, observations, comparaisons, moqueries, tout un *a parte* charmant, profond, plein de bonhomie, qui montre le véritable écrivain, supérieur encore à ce qu'il écrit. Et ces mots vifs, ces mots profonds, ces mots spirituels ou touchants dont le roman est rempli! Par exemple, celui-ci, quand la Duchesse comprend qu'elle ne peut être aimée par Fabrice, et dans lequel se peint, comme disait Stendhal, une telle nuance de tendresse : « Une femme de quarante ans n'est plus quelque chose que pour ceux qui l'ont aimée dans sa jeunesse ». De ces mots, rien également. Je me doute bien que M. Paul Ginisty, en lisant ce nouveau compte rendu défavorable, va hausser les épaules, et, agacé, se dire pour lui qu'on ne l'a pas compris, qu'il n'a pas prétendu mettre à la scène le roman de Stendhal, mais seulement faire une pièce d'après ce roman. Je me permettrai encore de ne pas l'approuver. On doit laisser les œuvres littéraires dans la forme que leur ont donnée leurs auteurs, qui étaient, sur ce point, les meilleurs juges. Leur en donner une autre ne peut que les dénaturer et les amoindrir, la scène ne pouvant exprimer tout ce que contient le livre. Ce sont là des procédés littéraires déplorables. Lisez *la Chartreuse de Parme*. Allez voir la pièce de l'Odéon. Le diable si vous n'êtes pas de mon avis.

On voudra bien ne pas prendre mauvaise opinion de moi parce que je me suis occupé aujourd'hui de théâtre. Je prends cette précaution parce que M. Paul Adam, à quelqu'un qui l'interrogeait récemment sur l'avenir du théâtre, a répondu que s'occuper de ces questions en ce moment, c'est trahir. Bigre! il y a trahir et trahir, et il y a longtemps que M. Paul Adam, comme écrivain, trahit la France, — dans sa langue.

MAURICE BOISSARD.

LETTRES ANGLAISES

Jonah Barrington : *Recollections*, nouvelle édition préparée par George Birmingham, The Talbot Press, 3 s. — B.-H. Streeter, A. Clutton Brock, etc. : *Immortality*, Macmillan, 10 s. 6 d.— George C. Williamson : *Life and Works of Ozias Humphry*, R. A., John Lane, £ 3.3. net. — R.-H. Gretton : *The English Middle Class*, G. Bell and Sons, 8 s. 6 d.

Les éditeurs de *Every Irishman's Library* ajoutent à leur liste : **The Recollections of Jonah Barrington.** C'est une collection d'anecdotes, un tableau superficiel mais amusant de la société irlandaise à la fin du XVIII^e^ siècle et au commencement du XIX^e^. Si l'on en croit leur auteur, digne avocat et membre de la Chambre des Communes de Dublin, les mœurs des habitants de l'île commençaient alors à s'adoucir, et le pays n'offrait plus le spectacle de désordre et de sauvagerie qui en 1690 mettait l'Erin en dehors des nations civilisées. Sir Jonah donne comme exemple de cet état des affaires l'histoire de sa grand'tante. Chacun faisait la guerre à son voisin et parmi les châteaux assiégés se trouvait celui d'Elizabeth Fitzgerald. Cette dame organisa avec sang-froid la défense de la place et ses ennemis durent se retirer en grande déconfiture, à moitié brûlés et à moitié assommés par les projectiles que leur jetaient ses défenseurs. Cependant les quelques assaillants qui survécurent ne se tinrent pas pour battus ; ils firent le guet en attendant que la chance de venger leurs morts s'offrît à eux. Le châtelain, qui ne partageait point le goût de son intrépide épouse pour les occupations militaires, avait laissé ses hommes fêter leur victoire et était sorti respirer l'air calme de la nuit. Mal lui en prit, il fut entouré par les factieux, les O'Cahils, et emmené prisonnier. Comme l'Irlandais ne remet jamais au lendemain l'exécution de sa vengeance, on crut au château que le malheureux était déjà en tête à tête avec le portier céleste. Quelle fut donc la surprise de la garnison quand le lendemain on vit paraître le seigneur tremblant, mais sain et sauf, au milieu de ses adversaires, et qu'un parlementaire s'avança avec un drapeau blanc :

— Madame, je suis un parlementaire, et (en montrant le seigneur terrifié) voici votre mari que nous avons fait prisonnier. Vous, vous avez votre château. Eh bien, changeons s'il vous plaît. Nous vous rendrons votre seigneur, vous nous donnerez le donjon. Sinon, dans une demi-heure, nous étranglerons le squire sous vos *deux* yeux.

— Parlementaire, — répondit l'héroïne sans hésitation et avec la dignité qui convenait, — écoutez bien les paroles d'Elizabeth Fitzgerald, de Moret Castle, afin qu'elles servent à votre propre femme à l'avenir. Parlementaire, je ne vous rendrai pas le donjon et je vais vous dire pourquoi. Elizabeth Fitzgerald peut trouver un autre mari, mais Elizabeth Fitzgerald ne retrouvera jamais un autre château. Aussi garderai-je ce que je possède

et, si vous ne vous retirez à toute allure, mes défenseurs essaieront de trouver ce qu'il y a de plus dur : votre crâne ou un boulet de pierre.

Les O'Cahils tinrent parole et bientôt on vit le vieux seigneur Stephen Fitzgerald danser et accomplir des évolutions variées dans l'air au grand amusement des Jacobites, à la mortification de la garnison et au chagrin (qui n'était point sans un mélange de satisfaction) de ma grand-tante Elizabeth.

Les circonstances les plus défavorables ne découragent jamais l'Irlandais. Le château était une trop belle proie pour l'abandonner aux mains d'une femme, même de la race des dragons. Tous les seigneurs du voisinage demandèrent la main de la veuve par parlementaire, car ils n'osaient s'approcher. Elle les refusa tous. Ils résolurent donc de tirer au sort pour savoir qui enlèverait la dame ; mais elle eut vent de la chose et le téméraire fut envoyé en Paradis avant d'avoir connu les joies de l'Enfer.

La génération de Jonah Barrington recourait moins souvent à des moyens aussi radicaux. A son époque, on se contentait de se battre en duel avec ou surtout sans raison. Personne n'échappait aux provocations et, malgré les lois, depuis les Lords Chanceliers jusqu'à l'étudiant le plus remuant, tous devaient croiser l'épée ou se servir du pistolet. Plusieurs chapitres des *Recollections* sont consacrés à ces rencontres où s'entremêlent incidents tragiques et comiques.

L'esprit et la fantaisie des Irlandais sont célèbres, et leur humour est tel qu'au XVIII^e^ siècle, ils allaient jusqu'à sacrifier des vies humaines par plaisanterie. Un bon mot, une réflexion jetant le ridicule sur un adversaire, suffisaient,il est vrai,à sauver de la mort un criminel avéré ou à faire oublier toutes les différences d'opinion dans un rire général. L'éloquence est aussi naturelle à ce peuple que la gaieté, mais ses orateurs se laissent parfois entraîner à des déclamations extraordinaires. Sir Boyle Roche était renommé pour son argumentation. Un jour que l'on attaquait une mesure financière qui devait imposer de lourdes charges au pays à l'avenir, il s'écria :

— Comment ! nous nous réduirions à la mendicité par crainte de vexer la postérité ! Je demande à cet honorable Monsieur (le Président) et à cette chambre *plus* honorable encore, pourquoi nous nous gênerions pour la postérité ? Qu'est-ce que la postérité a fait pour nous ?

En entendant l'éclat de rire qui salua cette phrase, Sir Boyle reprit :

— Par postérité, je ne veux pas dire nos ancêtres,mais ceux qui devaient venir immédiatement après eux.

Cette explication empêcha les députés de s'appliquer à toute besogne sérieuse pendant au moins une demi-heure.

Sir Jonah Barrington fournit quelques détails intéressants sur l'amie du duc de Clarence, Mrs. Jordan, la fameuse actrice, et sur le monde louche que fréquentait Fouché. Mais, dans ses portraits français comme dans ceux de ses compatriotres, l'auteur reste le narrateur de salon qui veut amuser et à qui les causes profondes échappent. Est-ce volontaire,comme George Birmingham veut nous le faire croire lorsqu'il lui attribue l'état d'esprit de Figaro? Il y a certes des remarques caustiques qui par moment prêtent à le croire, mais ce ne sont que de brefs éclairs et non l'expression de réflexions mûries, ou le résultat d'observations pénétrantes. C'est pourquoi, il ne faudrait point juger les Irlandais d'après ces récits qui ne représentent que le côté mondain et indiscipliné de ce peuple. N'oublions pas que Wellington était fils de l'Erin et contemporain de Barrington.

§

Immortality paraît une tentative de conciliation entre les conceptions modernes de l'éternité et les chrétiennes. L'ouvrage est publié sous la direction du chanoine anglican Streeter. Mr. Clutton-Brock résume avec esprit les opinions les plus répandues et essaie de démontrer que la position de l'agnostique vis-à-vis de la vie future est impossible. Personne ne peut être indifférent sur une question qui touche l'individu d'aussi près. C'est certain, mais la résoudre est, aujourd'hui, tout aussi impossible. Ni l'article du docteur Hadfield, précieux à cause des expériences qui y sont décrites, ni la science historique, ni la largeur d'esprit de Mr. Streeter (qui abandonne nettement le dogme d'un enfer éternel), ni les études de Miss Lily Dougall sur les religions de l'Orient, n'amènent plus près de la solution,quoiqu'ils dépeignent l'attitude religieuse de bon nombre d'Anglais.

§

Ozias Humphry s'était peu à peu enfoncé dans l'oubli. Le grand public ignorait jusqu'à son nom. Ses œuvres étaient souvent, soit attribuées à des peintres plus à la mode, soit reléguées dans des collections particulières et,pour ainsi dire, inaccessibles aux curieux. L'année dernière pourtant, il jouit d'un regain de célébrité lorsqu'un Américain intenta un procès à de grands marchands londoniens qui lui avaient vendu un portrait soi-disant de Mrs. Siddons et de sa sœur, par Romney. La cour devait décider de l'authenticité de l'œuvre. Collectionneurs et commerçants attendaient le verdict avec anxiété. Les critiques d'art, les marchands, les directeurs de musées se succédèrent et exprimèrent des opinions contradictoires à la grande joie des malins qui n'auraient pu eux-mêmes distinguer un Romney d'un Rembrandt et que l'embarras évident de ces experts remplissait de satisfaction. Le jury hésitait. Suivant l'opinion la plus ré-

pandue, le tableau ne représentait pas Mrs. Siddons et n'était point de Romney, mais on n'en avait aucune preuve irréfutable et, si l'on rejetait l'attribution des marchands, quel était alors l'auteur inconnu ? Les doutes furent bientôt éclaircis. Au cours de recherches sur la vie d'Ozias Humphry, le Dr. Williamson venait de découvrir, dans les papiers de ce peintre conservés à l'Académie Royale de Londres, un dessin à la plume qui n'était autre que l'esquisse du portrait discuté, et qui représentait les *Ladies Waldegrave*, nièces de Walpole.

La paternité de l'œuvre est donc indiscutable, mais il est possible que la peinture à l'huile ait été retouchée par Romney, ami d'Humphry. L'intérêt que souleva ce procès décida le Dr. Williamson à publier, en dépit de la guerre, l'ouvrage auquel il travaillait depuis 1904 : **Life and Works of Ozias Humphry, R -A.** et certes il n'y a point de peintre au XVIII^e siècle dont on ait écrit une biographie aussi complète, imprimée d'une manière aussi luxueuse. On a murmuré qu'il était malheureux d'avoir dépensé tant de science, de labeur et d'années à l'étude d'un peintre de second ordre dont le caractère personnel n'a rien d'attrayant, mais un travail aussi soigné au point de vue historique que celui de Mr. Williamson fournit des documents sur des peintres dont le génie est incontesté, comme Gainsborough et Reynolds, et sur d'autres qu'on devrait mieux connaître. De plus, il renseigne sur les relations entre les artistes et leurs patrons à la fin du XVIII^e siècle.

Au moral, Humphry ne partageait ni les qualités ni les défauts qui distinguent, croit-on, ses confrères. Il était froid, sans générosité, fort attaché à l'argent. Ses affaires d'amour ne lui font guère honneur, il y entre toujours plus de calcul que de sentiment. Ses lettres respirent un snobisme assez ridicule, et sont remplies de potins sans importance. Jamais une idée élevée, une noble conception. Ces défauts : manque de profondeur, de passion, et de force, se retrouvent dans son art. Le Dr. Williamson d'ailleurs ne fait pas de critique proprement dite et s'occupe peu de la méthode de travail et de la technique d'Humphry. En revanche, les amateurs feront bien, avant d'acheter un « Romney », de consulter le catalogue des œuvres d'Ozias qu'il a dressé et d'examiner les magnifiques photographies qui ornent le volume.

§

Une histoire de la bourgeoisie d'Angleterre promettait d'être intéressante : voyages, belles-lettres, commerce et industrie, tout y avait sa place. Malheureusement, Mr. Gretton se borne à un résumé de la situation financière des marchands et des banquiers anglais à travers les âges. En outre, limitant son récit à 231 pages, il s'appuie sur des considérations beaucoup trop restreintes pour convaincre le

lecteur de la justesse de ses conclusions. Il n'accorde pas assez d'importance aux influences du dehors, son point de vue est tout à fait insulaire. Or, le commerce n'est après tout que l'exploitation des goûts, des besoins et des habitudes des autres et, en particulier, des peuples étrangers. La caractéristique des marchands dans tous les pays du monde, que ce soit au xv^e^ siècle où au xx^e^, c'est leur cosmopolitisme, non pas pour le partage des profits, mais dans leurs relations et leurs échanges. Passer légèrement sur l'action que ce contact perpétuel avec des mœurs et des coutumes différentes a certainement exercé sur le développement de l'Angleterre, c'est vicier d'emblée notre jugement. Mr. Gretton qui n'a point une très haute opinion, semble-t-il, de **The English Midde Class** (ou du moins de la caste qu'il nomme ainsi) assure que l'esprit national y était faible, qu'elle sacrifiait toujours l'intérêt du pays aux siens, comme, par exemple, lorsqu'elle s'opposait à la création d'industries anglaises pour sauvegarder ses propres transactions financières. Il a raison, mais cependant était-elle exempte de tout patriotisme ? C'est ce double courant d'influences étrangères et de patriotisme qu'il faudrait définir pour se faire une idée juste du commerçant.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

La mort d'Arrigo Boito. — D'Annunzio, *La Beffa di Buccari*, Milan, Trêves. — D'Annunzio, *La Riscossa*, Milan, Bestetti et Tuminelli. — A. Soffici, *Kobilek*; *La Giostra dei Sensi*, Florence, La Voce. — M. Puccini, *Dal Carso al Piave*, Florence, Bemporad. — G. Ferrero, *La vecchia Europa e la nuova*, Milan, Treves. — A. Vivanti, *Zingaresca*, Milan, Quintieri. — G. Pascoli, *Carmina*, Bologne, Zanichelli. — G. Pascoli, *Poesie*, Bologne, Zanichelli. — A. Galletti, *L'Arte e la poesia di G. Pascoli*, Rome, Formiggini. — G. Govoni, *Poesie Scelte*, Ferrare, Taddei. — G. Lipparini, *Stati d'Animo*, Bologne, Zanichelli. — F.-T. Marinetti, *Scelta di poesie*, Milan, Inst. Edit. Ital. — N. Moscardelli, *Gioielleria notturna*, Milan, Studio Edit. Lombardo. — F. Tozzi, *Bestie*, Milan, Treves. — G. Ravegnani, *Sinfoniale*, Ferrare, Taddei. — M. Venditti, *Il Burattinaio*, Ferrare, Taddei. — G. Deledda, *L'Incendio nell'oliveto*, Milan, Treves. — A. Panzini, *Novelle d'ambo i sessi*, Milan, Treves. — A. Panzini, *Dizionario Moderno*, Milan, Hœpli. — G. Gozzano, *L'Altare del Passato*, Milan, Treves. — L. E. Morselli, *Storie da ridere e da piangere*. — B. Cicognani, *Gente di Conoscenza*, Florence, La Voce. — Rosso, *La Fuga*; *La Morsa*, Milan, Treves. — M. Moretti, *Guenda*, Milan, Treves. — B. Corra, *Io ti amo*, Milan, Studio Edit. Lombardo. — B. Croce, *Conversazioni Critiche*, Bari, Laterza. — E. Romagnoli, *Teatro Greco*, Milan, Treves. — Ecrits sur Mazzini et sur Marx. — E. Masi, *Storia del Risorgimento*, Florence, Sansoni. — G. Papini, *Testimonianze*, Milan, Studio Edit. Lombardo. — G. Papini, *L'Uomo Carducci*, Bologne, Zanichelli. — Les Revues.

La mort d'**Arrigo Boito** (1842-1918) n'est pas seulement une perte pour la musique à laquelle il avait donné un chef-d'œuvre : *Mefistofele*. Il était aussi un poète, un poète romantique, le dernier de nos romantiques : il y a quelqu'un qui le tenait pour le premier et le seul des romantiques italiens. Il n'avait montré son goût de l'étrange et du bizarre, son adresse remarquable de versificateur que

dans les *libretti* qu'il a composés pour Verdi et autres maëstri. Il avait aussi publié dans sa jeunesse deux petits livres de vers (*Libro dei versi* ; *Re Orso*, 1865) où il y a de la fantaisie et de l'humour. C'est du Victor Hugo et du Heine mêlés, mais il a aussi quelque chose de bien personnel. Dans ses veines il y avait du sang slave (sa mère était polonaise) et le penchant aux rêveries bizarres du Nord était en lui presque spontané. Il avait publié en 1901 le poème dramatique *Nerone*, dont il a laissé — dit-on — la musique, que tous les Italiens attendent depuis longtemps avec impatience.

§

L'aîné de nos écrivains, Gabriele d'Annunzio, est tout adonné à la guerre. Il a publié seulement, ces derniers temps, deux brochures : **La Beffa di Buccari**, récit d'un hardi exploit de nos marins sur la côte de l'Istrie, et **La Riscossa**, recueil des discours de propagande qu'il a faits aux soldats depuis les douloureuses journées de Caporetto.

Parmi les livres de guerre — qui sévissent chez nous comme partout — le **Kobilek** d'Ardengo Soffici tient, jusqu'ici, la première place. C'est la narration très simple de quelques journées de bataille sur le Carso en août 1917 : c'est de l'histoire sans pathos, mais sans rhétorique. On respire. Il n'y a pas assez d'émotion, il y a des longueurs et quelques naïvetés, mais l'ensemble est vivant et tracé de main d'artiste. M. Soffici est un des meilleurs prosateurs de nos jours ; son dernier livre, **La Giostra dei Sensi**, qui réunit ses notes et ses esquisses des dernières années, est un savoureux chef-d'œuvre de poésie et d'esprit, qu'on voudra relire souvent.

Dans le fatras de la littérature guerresque on peut relever aussi le livre de Mario Puccini, **Dal Carso al Piave**, qui raconte dans une prose colorée, mais très poignante la retraite d'octobre 1917, et les essais de Guglielmo Ferrero, **La Vecchia Europa e la Nuova**, qui résument les opinions du célèbre historien de Rome sur les causes et les caractères de la guerre.

Mme Annie Vivanti, qui écrit en anglais et en italien, a tâché d'exploiter la guerre avec des drames (*L'Invasore ; Væ Victis ; Bocche Inutili*), qui se supportent assez mal au théâtre et pas du tout à la lecture. Mais elle nous a donné dans le même temps un volume de souvenirs grotesques et humoresques, **Zingaresca**, où l'on rencontre des pages alertes et piquantes et qui est peut-être le meilleur qui soit sorti de la plume de l'ancienne amie de Carducci.

§

Giovanni Pascoli, six ans après sa mort, est déjà en train de devenir un de nos classiques. On vient de publier une édition de grand luxe de ses **Carmina**, c'est-à-dire de ces poèmes latins qui lui ont valu plusieurs fois le prix d'Amsterdam. On a fait aussi un choix

de ses **Poesie** avec un commentaire de M. Pietrobono, et le professeur A. Galletti, qui lui a succédé dans la chaire de littérature italienne à l'université de Bologne, a consacré un essai très savant et très étendu à l'**Arte e la Poesia di G. Pascoli**, où il s'efforce de démêler les éléments de son art, dont il fait ressortir les rapports avec la poésie européenne moderne. Il y a dans ce livre beaucoup d'érudition et de bonne volonté, mais on y cherche vainement une synthèse définitive et concluante de l'œuvre de celui qui a été sans contredit, après Carducci, le plus intimément poète de sa génération.

Corrado Govoni, dont les livres étaient devenus presque introuvables, nous présente ses **Poesie Scelte**. J'ai parlé ici même de ce jeune poète qui compte parmi les meilleurs. Avec ce livre, il nous offre le moyen de le connaître dans son ensemble. Le choix n'est pas tout à fait de mon goût : il aurait dû écourter certaines pièces et n'en donner que des fragments de quelques vers. Car il n'y a presque jamais dans ces poèmes une véritable unité d'inspiration qui soit donnée par le sentiment de la pensée. Il transforme le réel avec des images souvent étonnantes qui sont d'un enfant très doué ou d'un sauvage très profond. Mais il est le poète du détail ; ses poésies tombent quelquefois dans la simple énumération des objets extérieurs et il faut aller chercher les paillettes d'or dans les rebuts et les déchets.

Giuseppe Lipparini, qui avait été jusqu'ici un excellent parnassien, veut se rajeunir. Il s'est rallié aux poètes d'avant-garde avec ses **Stati d'Animo**, mais il a plutôt renouvelé sa forme que sa sensibilité.

F. T. Marinetti, qui se tait depuis quelque temps, nous donne aussi, comme Govoni, les plus belles pages de son œuvre lyrique et une nouvelle collection des anciens manifestes futuristes.

Dans **Gioielleria Notturna**, de N. Moscardelli, il y a des images nouvelles et des pensées très délicates, mais la guerre, où il a été blessé, n'a pas assez remué le fond de son âme qui se complaît toujours dans un sentimentalisme mélancolique qui n'arrive pas à réaliser la forte originalité de la passion.

M. Federico Tozzi a beaucoup progressé depuis son poème sur Sienne qui s'appelait *La città della Vergine*. Il nous donne aujourd'hui des petits poèmes en prose, **Bestie**, où l'on peut admirer souvent le goût sûr de la parole simple et toscane et, par ci par là, même des lueurs de poésie.

M. Giuseppe Ravegnani a quitté le vers, mais on n'a pas beaucoup gagné au change. Dans son touffu et fatigant **Sinfoniale**, on voit des efforts louables, mais désespérés pour s'évader de l'imitation du lyrisme courant, qui est devenu désormais une « manière » fort ennuyeuse. Il y a plus d'esprit dans les proses de Mario Venditti, **Il**

Burattinaio e la sua pialla, où l'on voit poindre parfois un commencement de personnalité.

§

Mme Grazia Deledda nous raconte encore une histoire de son île dans l'**Incendio nell'oliveto**, qui n'ajoute rien à sa renommée. On peut dire la même chose des **Novelle d'ambo i sessi**, de M. Alfredo Panzini, qui a publié aussi une nouvelle édition de son **Dizionario Moderno**, supplément très original à tous les dictionnaires italiens, car on y trouve tous les mots et les expressions étrangères et dialectales qui sont entrés dans l'usage, mais que les puristes n'accueillent pas dans leurs vénérables lexiques.

Ceux qui aiment le poète disparu des *Colloqui*, Guido Gozzano, liront avec plaisir ces mélanges posthumes (contes et souvenirs) qu'on vient de publier sous le titre **L'Altare del Passato**.

Luigi Ercole Morselli, qui avait eu un début retentissant au théâtre avec une étrange pièce mythologique (*Orione*), réapparaît maintenant comme conteur avec ses charmantes **Storie da ridere e da piangere**.

Gente di Conoscenza est le titre du nouveau livre de Bruno Cicognani, dont nous avons signalé ici, l'année dernière, les *Storielle di novo conio*, qu'on vient de rééditer. Ce nouveau recueil de portraits et de contes florentins est peut-être meilleur que l'autre, mais la substance est la même. M. Cicognani est un véritable écrivain et un humoriste de premier ordre. Ses récits, ses souvenirs sont vifs, primesautiers et, bien que la matière en soit presque toujours humble et provinciale, ils se haussent souvent jusqu'à la poésie. Il y a dans Cicognani un observateur qui sourit pour cacher un moraliste qui voudrait éclater et un poète qui aurait presque envie de pleurer.

On pourrait dire presque le contraire de M. Rosso di San Secondo, dont le talent n'égale malheureusement pas la fécondité. Ses derniers romans, **La Fuga**, **La Morsa**, voudraient être des romans psychologiques, philosophiques, profonds, et sa première pièce, **Marionette che passione!** un drame métaphysique et peut-être symbolique. Mais son écriture débraillée et prétentieuse ne révèle ni un poète, ni un penseur, mais plutôt un esprit sec et ambitieux qui tourne à vide toujours dans la même poussière d'idées mal comprises et d'images surannées.

Avec son nouveau roman, **Guenda**, Marino Moretti n'a pas égalé *Il Sole del Sabato*. C'est une délicate histoire d'amour au milieu de la vie d'une petite ville de province et la ville est presque plus vivante que les protagonistes. On y retrouve le charme des rues solitaires et des pauvres jardins de la Romagne, mais il faut avouer que

M. Moretti est plus heureux quand ses personnages vivent dans le cadre plus étroit de la nouvelle.

M. Bruno Corra avait fait beaucoup espérer avec son premier roman fantaisiste, *Sam Dunn è morto*. Mais son nouveau livre, **Io ti amo**, qu'il appelle le roman de l'amour moderne, est une histoire assez banale où il y a, comme partout, un écrivain pauvre, une coquette, un vieux libertin, un courtier corrompu, un théâtre de cinéma et quelques théories pas assez nouvelles sur l'amour avant et après le mariage. Le style est très peu soigné : il faut donc attendre une œuvre nouvelle pour montrer notre sympathie à ce jeune romancier qui ne manque pas de talent.

§

Benedetto Croce, le philosophe, réunit les notes de sa revue *La Critica* dans deux volumes de **Conversazioni Critiche**, où il y a parfois plus de vie et de vérité que dans son système.

Un helléniste révolutionnaire qui nous a donné une excellente traduction d'Aristophane et un très amusant pamphlet contre la philologie allemande (*Minerva e lo Scimmione*) vient de publier un clair résumé sur le **Teatro Greco**, puisé directement aux textes anciens. La grande collection des *Scrittori d'Italia* (Bari, Laterza) ne chôme pas : elle vient de s'enrichir des **Memorie** de l'aventurier Jacopo da Ponte, contemporain et ami de Casanova, et du **Commento della Divina commedia** de Giovanni Boccaccio.

Mazzini est à la mode : les livres de MM. Salvemini, Monnigliano, Della Seta et Alessandro Levi, qu'on a publiés ces derniers mois, sont très sérieux et témoignent de l'influence toujours vivante du grand apôtre génois. Le centenaire de K. Marx nous a laissé une bonne monographie de M. Olgiati sur la vie et le système de l'auteur du *Capital* (Milan, Vita e Pensiero), assez objective, bien que l'auteur soit catholique, et une nouvelle édition des essais bien connus même en France de M. Benedetto Croce sur le **Materialismo Storico e l'Economia Marxistica**.

Il ne faut pas oublier les leçons sur la **Storia del Risorgimento** du regretté historien E. Masi, qui s'ouvrent avec un excellent exposé des idées françaises du XVIII^e^ siècle et de leur rayonnement en Italie.

Qu'il me soit permis, enfin, d'annoncer un nouveau recueil de vingt-quatre essais non critiques de Giovanni Papini, **Testimonianze** (dont un consacré à Macterlinck et un autre à Paul Fort), et un livre sur l'**Uomo Carducci**, où il a tâché de faire revivre, en dehors des cadres usés de la critique et de la biographie, la vaillante figure du grand écrivain.

§

MEMENTO. — Il faut signaler deux nouvelles revues bibliographiques : *L'Italia che scrive* (Roma, Formiggini) et *I Libri del Giorno* (Milan, Treves), assez bien faites, surtout la première, et qui rendront beaucoup de services. Parmi les revues nouvelles : La *Rivista di Milano* (Milan) ; la *Rassegna Italiana* (Rome), dans le genre de la *Nuova Antologia ;* la *Raccolta* (Bologne) ; *Ars Nova* (Rome) ; *Lo Specchio dell' Ora* (Rome) qui sont maintenant les seules jeunes revues qui paraissent en Italie.

On a fondé deux revues consacrées entièrement aux études anglaises : *La Vita Britannica* (Florence) et la *Rassegna Italo-Britannica* (Milan).

L'Idea Latina (Milan) est consacrée aux relations entre la France et l'Italie, à l'égal de son aînée, *La Revue des Nations Latines* (Florence). L'entente intellectuelle entre les Alliés a aussi son organe dans l'*Intesa Intellectuale* (Bologne), où l'on remarque, dans le 2e nº, un article de Mgr Duchesne sur la transformation des universités françaises.

GIOVANNI PAPINI.

LETTRES AMÉRICAINES

Lane Cooper : *Louis Agassiz as a Teacher*, Ithaca, Comstock, 1 dollar. — Lane Cooper : *The Greek Genius and its Influence*, New Haven, Yale University Press, 3 dollars 50. — Joseph Quincy Adams : *Shakespearean Playhouses*, Boston, Houghton Mifflin, 3 dollors. — Brander Matthews et Ashley Thorndike : *Shaksperian Studies*, New-York, Columbia University Press, 2 dollars 25. — George L. Kittredge : *Shakespeare*, Cambridge, Harvard University Press, 50 cents. — John Walter Good : *Studies in the Milton Tradition*, Urbana, Illinois University Press, 1 dollar 75. — Mary Rebecca Thayer : *The Influence of Horace on the Chief English Poets of the 19 th. Century*, New Haven, Yale University Press, 50 cents. — Elbert Thompson : *Essays on Milton*, New Haven, Yale University Press, 1 dollar 50. — Elbert Thompson : *John Milton, Topical Bibliography*, New Haven, Yale University Press, 1 dollar 15. — Charles Hall Grandgent : *The Ladies of Dante's Lyrics*, Cambridge, Harvard University Press, 1 dollar 35. — Edward B. Reed : *English Lyrical Poetry*, New Haven, Yale University Press, 2 dollars 25. — Thomas R. Lounsbury : *The Life and Times of Tennyson*, New Haven, Yale University Press, 2 dollars 50. — Frederick E. Pierce : *Selections from the Symbolic Poems of William Blake*, New Haven, Yale University Press, 2 dollars 50. — Jacob Zeitlin : *Select Prose of Robert Southey*, New-York, Macmillan, 1 dollar 50. — Memento.

M. Lane Cooper, de l'université de Cornell, est une des meilleures autorités aux Etats-Unis sur les questions d'instruction supérieure, et ses deux plus récents volumes vont augmenter ce prestige. **Louis Agassiz as a Teacher** est, dit justement son auteur, un recueil « d'extraits illustrant les méthodes d'enseigner d'Agassiz », le grand naturaliste suisse-américain. L'observation et la comparaison étaient les deux caractéristiques essentielles de tout son enseignement des sciences, et le professeur Cooper est d'avis que la même règle devrait être appliquée à l'enseignement des humanités. Voir, par exemple, son étude, « Two Views of Education », dans le dernier numéro de la *Sewanee Review*, celui de juillet-septembre.

Nous trouvons les mêmes idées bien appuyées dans le second livre de M. Cooper, **The Greek Genius and its Influence**. Au-

jourd'hui la Grèce semble étrangement éloignée de ceux de nous qui n'avons qu'une connaissance ordinaire de l'histoire ancienne et de la langue grecque. Il a été donné à quelques modernes, toutefois, de connaître la vie de l'âge d'or et c'est dans des extraits de leurs interprétations que le professeur Cooper a fait son choix pour ce volume. C'est à des sources aussi variées que Browning, le Professeur Gilbert Murray, d'Oxford, le Professeur Gildersleeve, le savant helléniste des Etats-Unis, le Cardinal Newman et le critique Chesterton que le professeur Cooper a recueilli des chapitres remarquables consacrés à la gloire du génie et de la vie grecs.

Un collègue de M. Cooper à Cornell et l'un des professeurs de la littérature anglaise dans cette institution, M. Joseph Quincy Adams, vient de faire paraître un travail notable, **Shakespearean Playhouses**. C'est la première histoire complète des théâtres de Londres à l'époque d'Elisabeth qui ait paru. Le sujet est présenté d'une façon à la fois érudite et intéressante. Nous avons ici les annales de dix-sept théâtres permanents et de cinq temporaires de la capitale anglaise. Le volume est le produit d'un examen personnel de sources nouvelles. L'auteur félicite justement un autre érudit américain qui a fait des travaux importants sur ce même terrain, le professeur Charles William Wallace, de l'Université de Nebraska. Le livre est bien illustré avec des cartes, des portraits et des gravures d'anciennes salles de spectacle des plus connues ; il s'y trouve aussi une excellente bibliographie. En un mot, cet ouvrage fait grand honneur à M. Adams et à l'érudition américaine.

Quelques-uns des points traités par M. Adams se retrouvent dans le gros volume, **Shakesperian Studies**, écrit par des professeurs du département de la littérature anglaise et de la littérature comparée de l'université de Columbia de New-York. Le livre est imprimé sous la haute direction des professeurs Brander Matthews et Thorndike et on peut le déclarer un des ouvrages les plus importants et les plus approfondis parus en Amérique depuis bien longtemps. Le volume s'ouvre par un sonnet original, « Shakspere Dead », par le Professeur J.-B. Fletcher, suivi de dix-huit essais embrassant toutes les phases de la vie et de l'œuvre du poète.

Toutes ces idées sur le grand dramaturge sont bien résumées dans une magistrale conférence, **Shakespeare**, faite par le professeur George L. Kittredge il y a quelques mois devant la faculté et les étudiants de l'université de Harvard.

Milton a toujours été un autre grand poète anglais que les savants américains ont étudié avec avidité. M. Cooper, par exemple, le cite longuement dans l'article dont il est question plus haut, tandis que M. John Walter Good trouve chez lui le sujet de sa thèse pour le doctorat en philosophie. **Studies in the Milton Tradition**

est une brillante contribution à la littérature miltonienne. Le sentiment qui anime cet essai et ses conclusions peuvent se résumer dans ces lignes qui le terminent :

« La grande voix de Milton se fit entendre dans cet immense et magnifique message de liberté qui imprégna et transforma la vie de l'Angleterre, envoyant ses nombreux courants dans les grandes ramifications du mouvement romantique. »

The Influence of Horace on the Chief English Poets of the 19 th. Century est une autre thèse de doctorat, provenant du département d'anglais de Cornell et paraissant sous l'autorité spéciale de M. Lane Cooper. L'auteur de ce travail, Miss Thayer, est de Vassar, un des principaux collèges de femmes d'Amérique, et elle limite son étude sur l'influence d'Horace sur les poètes anglais à Wordsworth, Coleridge, Byron, Shelley, Keats, Tennyson et Browning. Elle arrive à conclure qu'Horace a été le poète le plus apprécié dans les lettres anglaises.

Mais revenons à Milton. Dr. Elbert Thompson, professeur d'anglais à l'université d'Iowa, est l'auteur des **Essays on Milton** qu'il considère comme « une introduction à la poésie de Milton ». Le sujet principal en est le « Paradis Perdu », « sa structure, ses sources et son thème ». En écrivant ces essais, M. Thompson s'aperçut de la nécessité d'une bibliographie des œuvres du poète. Voilà l'origine de son **Topical Bibliography of Milton**. Assez curieusement, aucun travail de ce genre n'avait encore été fait et M. Thompson en prépara un pour son propre usage ; puis il sentit que cela pourrait être utile comme guide sommaire pour les recherches sur Milton et sur l'époque où il vécut. Ce livre devrait être de la plus grande utilité non seulement pour les étudiants de Milton, mais encore pour les bibliothécaires, comme un catalogue de toutes les œuvres ayant rapport au grand poète anglais. Parmi les livres d'auteurs français inscrits par M. Thompson se trouvent ceux de Bovet, Brunetière, Chassang, Chauvet, R. de Véricour, Mirabeau et E. Monod.

Un collègue de M. Kittredge à Harvard, le professeur Charles H. Grandgent, est une autorité américaine en ce qui touche un autre grand barde universel, le Dante, et son dernier volume, **The Ladies of Dante's Lyrics**, sera fort goûté par les amoureux du fameux Italien. Ces essais sont en effet particulièrement charmants et M. Grandgent mentionne d'une plume délicate les apparitions mystérieuses de Violetta, Matelda, Pietra, Beatrice et Lisetta qui flottèrent un instant à travers la vie du mystique Florentin.

Ce que fait M. Grandgent pour les lyriques de Dante, le professeur Edward B. Reed, de Yale, le fait dans son important ouvrage, **English Lyrical Poetry**, d'une manière beaucoup plus à fond

pour les lyriques en général de l'Angleterre. Jusqu'à la publication de ce volume, il n'existait pas une histoire de la poésie lyrique anglaise, qui ici se trouve tracée depuis ses origines jusqu'aux temps actuels ; même les poètes contemporains, tels que Bridges, Kipling et Alfred Noyes, ne sont pas oubliés. Le Professeur Reed termine son intéressante étude par ces mots :

Le grand don de l'esprit de la race anglaise est la poésie. D'autres nations ont peint de plus beaux tableaux, modelé de plus belles statues, composé de la plus belle musique, mais aucun pays n'a produit un tel groupe de chanteurs inspirés. L'Angleterre ne peut pas oublier l'héritage qui est dans son sang. Nous pouvons avec confiance attendre son nouveau poète lyrique, car il apparaîtra certainement.

Un autre professeur de Yale, feu Thomas R. Lounsbury, nous a laissé un ouvrage sur un des grands lyriques anglais. **The Life and Times of Tennyson** couvre seulement la période de 1809 à 1850, mais c'est la meilleure étude sur Tennyson depuis la biographie par son fils. La partie principale du livre traite de la vie littéraire du poète ; c'est en somme une étude littéraire et critique de l'écrivain pour lequel M. Lounsbury avait une grande admiration. Le professeur Cross, de Yale, qui a préparé le volume pour l'impression, M. Lounsbury étant mort à mi-chemin de son travail, estime que son collègue fut parmi les prosateurs contemporains les plus distingués. Cet ouvrage est, en effet, très bien présenté et montre un vrai maître du style et de la composition.

Le professeur Frederick E. Pierce est aussi de Yale et son dernier volume, **Selections from the Symbolic Poems of William Blake**, se rapporte à un poète anglais. Cet ouvrage, bien imprimé, est correctement décrit dans les premières lignes de la préface où M. Pierce dit :

Ceux qui trouvent que la poésie des *Prophetic Books* se confine dans des passages isolés peuvent considérer cette édition comme un essai pour tâcher d'arranger ces passages en un ordre d'ensemble, autant toutefois que cette œuvre assez réfractaire s'y prête.

On doit se rappeler que Blake fut un original et un excentrique poète, peintre et illustrateur anglais, qui a vécu de 1757 à 1827.

Southey était poète aussi bien que prosateur ; mais dans **Select Prose of Robert Southey**, le professeur Jacob Zeitlin présente pour la première fois des passages de la prose de ce copieux écrivain anglais, choix basé sur un examen de son œuvre entière. Le choix a été fait au point de vue de la variété. Il s'y trouve donc des morceaux appartenant au domaine de l'essai, en majorité, et des histoires et biographies. Il y a aussi une bonne préface qui nous donne ce qui nous manquait jusqu'ici, une étude systématique de la prose de Robert Southey.

Memento. — *Nation*, 25 mai : « Tribute to the Art and Enterprise of France », à propos d'une récente exposition artistique française à New-York. « Depuis la guerre, la France a fait beaucoup de choses étonnantes, mais rien qui soit plus étonnant que son organisation dans le terrible automne de 1914 de cette section artistique pour la France et la Belgique qui a d'abord figuré si dignement à l'exposition de San Francisco. » — *Scribner*, juillet : « A Romance in the Early Life of Van Dyck », par Carroll et Bertha Beckwith. C'est l'histoire du tableau de Van Dyck à Saventhem, Belgique, « Saint Martin, partageant son Manteau avec le Mendiant ». dont l'esquisse originale se trouve dans le musée de Toledo, Ohio. — *The Plowshare*, juillet : « Debout les Morts », par le poète américain Hervey White. Vers élogieux de la France guerrière basés sur le fameux cri du Lieutenant Péricard :

« Debout les Morts », the call sounds everywhere.
The dead arise. Behold the Teuton pest
Crawl back befouled to its unhallowed nest !

— *Sewanee Review*, juillet-septembre : « Allan Seegar », par Frank Luther Mott, qui cite ces deux vers du poète-légionnaire, deux vers qui résument sa courte mais vaillante vie :

I lived in strict devotion all along
To my three idols, — Love, and Arms, and Song.

Little Review, août et septembre, entièrement consacré à l'écrivain américain feu Henry James, où Miss Mayne, Ezra Pound, T. S. Eliot et d'autres critiques littéraires anglo-américains donnent leurs appréciations de l'œuvre de M. James. En somme on le loue. — *New Republic*, 17 août : « Ezra Pound », par le poète new-yorkais Louis Untermeyer, à propos du récent livre de M. Pound, *Pavannes and Divisions*. « Un assommeur peu sérieux. »

THÉODORE STANTON.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Etudes d'Histoire et de Folklore. — José de la Riva Aguero : *Elogio del Inca Garcilaso*, Revista Universitaria, numéro spécial, Lima. — Julio Vicuna Cifuentes : *Mitos y Supersticiones recogidos de la tradicion oral chilena*, Imprimerie universitaire, Santiago (Chili). — Memento.

L'histoire est pour les peuples neufs d'aujourd'hui ce que l'épopée était pour ceux d'hier : un moyen précieux de perpétuer leurs tradition et d'exalter leurs gloires nationales. Ainsi dans les jeunes pays sud-américains, ce genre a toujours été cultivé avec ferveur. A l'époque de la domination espagnole, il y eut parmi ces peuples beaucoup d'auteurs de chroniques, et pendant le premier siècle de la République il y a eu une légion d'historiographes qui ont accompli un labeur aux proportions monumentales. Actuellement, de nombreux historiens unissent à l'enthousiasme des aînés un esprit plus scientifique et une conception de la forme plus artistique

Parmi eux, certains, se spécialisant, se consacrent, plutôt qu'à l'histoire même, aux études de ce genre; tandis que d'autres s'en écartant, se vouent à des travaux plus ou moins en rapport avec l'histoire, comme ceux du folklore. Parlons donc, à propos de certains livres, de quelques auteurs d'**Etudes d'Histoire et de Folklore.**

Parmi nos écrivains nouveaux qui cultivent les études historiques, M. José de la Riva Aguero, péruvien, est au premier rang. Esprit supérieur, large et cultivé, il possède les qualités de l'historien comme nous le concevons aujourd'hui : jugement clair, libre de dogmatique, pouvoir évocateur, vue synthétique, et les dons de l'écrivain artiste : intuition créatrice, perfection du style. Par son tempérament pondéré et son souci de correction, il s'appuie sur le classicisme éternel, mais par son goût nuancé et par son amour de la phrase brillante, il rentre dans notre mouvement moderne. Inquiet de toutes les idées, il s'est adonné, aussi bien qu'aux études historiques, à la critique philosophique et littéraire. Ainsi dans son premier livre, *la Historia en el Peru*, qui, bien qu'une simple thèse pour le doctorat ès-lettres, est un ouvrage de souffle et de valeur, il réalisa un travail de critique historique et littéraire dans lequel, d'après M. F. Garcia Godoy, il montra autant de connaissance et de sagacité que de « sereine impartialité », sauf peut-être en ce qui touche au rôle joué par Bolivar dans l'indépendance péruvienne. Dans le *Concepto del Derecho*, il offre ensuite un essai de « philosophie juridique » rempli, selon le même critique, « de savoir et d'observations pénétrantes », dans lequel il étudie l'évolution de cette science « en ses aspects variés et naturels ». En même temps, il a publié dans les revues différentes études ou articles critiques substantiels et beaux. En parlant des jeunes poètes péruviens, nous avons cité son jugement clairvoyant.

L'**Elegio del Inca Garcilaso**, que M. de la Riva Aguero a écrit à l'occasion du troisième centenaire de l'ancien écrivain péruvien, est un travail vigoureux et suggestif, vêtu d'une forme resplendissante, digne de l'auteur épique dont il traite. Fils de l'un des Conquistadores et d'une princesse Inca, Garcilaso de la Vega a été le premier des Péruviens représentatifs et le premier écrivain caractéristique de cette nationalité. Né et élevé à Cuzco, la ville sacrée des Incas, trait d'union entre la race des triomphateurs et celle des vaincus, et conduit par son origine dans les classes élevées, Garcilaso vécut l'existence agitée et splendide des conquistadores altiers; il assista aux événements mémorables : la guerre civile entre le vice-roi Nunez Vela et Gonzalo Pizarre, la ténébreuse conjuration de Francisco Hernandez; il vit les fêtes solennelles : la célébration magnifique du triomphe du vice-roi, la fastueuse réception faite à Frans-

cisco de Miranda, où l'on porta des parures de pierreries pour une valeur de 360.000 ducats ; il connut de près les hommes éminents : le turbulent frère du Descubridor, le sinistre vieillard Carvajal qui « ne se lassait pas de concerter les apprêts belliqueux et les exécutions capitales » ; en même temps, il connaissait la vie mystérieuse et dolente des Incas asservis ; il assistait aux incidents intimes et aux cérémonies traditionnelles, aux éternelles lamentations sur la suprématie perdue, aux cortèges chantants, « parés de plumages et plaqués d'or et d'argent » ; il s'initiait aux traditions et aux mythes, aux exploits de « l'invincible Huayna Capac », à « la suave et radieuse légende » des Fils du Soleil fondateurs de Cuzco ; il entendait des chefs survivants les souvenirs inoubliables: le tableau de la splendeur de la cour d'Atahualpa, ou « les mystérieux présages qui annoncèrent la chute de l'empire ». Il était donc désigné pour écrire l'épopée de cette époque d'or et de fer. Ainsi, en sa maturité, se trouvant en Espagne, se consacrant à la piété et aux lettres, désillusionné des faveurs de la cour et nostalgique, peut-être, de son pays lointain, son œuvre fameuse, les *Comentarîos Reales*, surgit sous sa plume, spontanément comme les arbres de sa terre vierge, quoique, comme ceux-ci mêmes, elle nécessita de longues années pour arriver à sa fin. Toutefois cette œuvre a été jugée durement par la critique du XIX^e siècle. Comme Hérodote, son auteur a été qualifié d'ingénu et même d'artificieux. Sans doute, de même que l'historien grec, Garcilaso, imbu des idées de son temps, ne put toujours juger avec clarté et, abusé par la mémoire ou l'imagination, tomba parfois dans l'erreur ou l'exagération. Mais son récit contient ces « vérités générales », noyau de l'histoire vivante, véridique. Il est un de ces « historiens à l'âme de poète qui se trompent et s'égarent sur les accessoires, mais qui sauvent et traduisent l'essentiel » .Les *Comentarios Reales* extériorisent admirablement l'esprit des événements qu'ils racontent et sont imprégnés du sentiment du pays et de la race péruvienne. La première partie de cet éloge, la partie biographique et historique, est aussi suggestive que complète. M. de la Riva Aguero montre une profonde connaissance du sujet ; même par moments il semble trop chargé de renseignements ; sa documentation aurait exigé l'ampleur d'un livre. Nous n'en pouvons dire autant de la partie critique. Sans doute, le jugement est sûr, les conclusions sont en général justes. Mais il manque ici un véritable exposé de l'œuvre, ce qui, même en un discours commémoratif, constitue un vide, et dans l'appréciation finale en relation avec la littérature hispano-américaine, il y a des idées qui nous paraissent inexactes. Poussé par son amour des lettres classiques, en louant le classicisme de son auteur, M. de la Riva Aguero affirme que cette modalité est celle qui convient à l'esprit de l'Amérique espagnole, et paraît vouloir dire que, comme le

gongorisme, le modernisme n'a pas été fécond chez nous. Or il est un fait que nos vieux lettrés formés à la discipline classique, même ceux de grand talent, sont arrivés rarement à être personnels, cependant que plusieurs de nos écrivains modernes sont parvenus à montrer une personnalité singulière. Il suffit pour le voir de comparer Bello avec Ruben Dario, Olmedo avec José A. Silva. Oui, notre esprit (le péruvien compris, naturellement), avec tout son lest de latinisme, peut aussi cueillir des fruits « dans les régions incertaines de la pénombre ».

Parmi les écrivains qui se sont consacrés aux études de folklore, M. Julio Vieuna Cifuentes, Chilien, se distingue particulièrement. Amateur de belles-lettres, il a écrit quelques travaux littéraires : un petit drame héroïque, *Lantaro,* une traduction en vers des poèmes du Brésilien Gonçalves Dias, *Poesias Americanas.* Mais c'est dans ses études de folklore de son pays qu'il a déployé ses meilleurs efforts. Dans ce genre, il a publié un curieux vocabulaire des délinquants chiliens, *Coa,* et un recueil de *Romances Populares e Vulgares* courantes au Chili, dans lequel il y a de nombreux fragments de ces poèmes si typiquement castillans, près de cent archaïques, espagnols, et environ soixante modernes ou nationaux ; œuvre de haute importance, la première de ce genre achevée en Amérique Latine.

Dans **Mitos y Supersticiones recogidos de la tradicion oral chilena**, M. Vieuna Cifuentes nous offre un véritable traité du folklore du Chili, copieux, méthodique, et, ce qui est rare dans ce genre de livres, bien écrit. Il existe au Chili beaucoup de mythes et de croyances superstitieuses, certaines de provenance espagnole, un peu modifiées par le milieu, d'autres d'origine araucanienne. C'est toute une mythologie profondément curieuse et suggestive, malheureusement peu étudiée jusqu'ici. On y retrouve conjointement à des mythes connus, comme le basilic, les lutins, les revenants, d'autres qui sont originaux, comme le *chonchon,* oiseau sorcier, invisible ; le *pihuchen*, sorte de dragon qui tue du regard ; le *colocolo,* bestiole maléfique qui, lorsqu'elle entre dans une maison, extermine la famille, et à côté de superstitions généralisées, comme celle de la fascination, ou celle de la sorcellerie, d'autres régionales, comme celle de l'*espanto*, mal mystérieux ayant pour origine la vue des « choses de l'autre monde », ou celle des *entierros,* trésors enterrés par les anciens, gardés par les sorciers. La littérature chilienne n'a pas utilisé encore ces éléments précieux de l'imagination, ou, mieux, du don de merveilleux et de la psychologie populaires, car ce qui a été fait à ce propos ne peut être considéré que comme des essais. Nous qui connaissons bien la matière pour avoir toujours passé les vacances à la campagne, dans la hacienda de notre famille, nous

préparons en ce moment une série de romans autochtones dont le premier, *El Pueblo Maravilloso,* paraîtra bientôt, où nous utilisons les trésors inédits de notre folklore. Nous pouvons donc juger du travail de M. Vieuna Cifuentes. Eh bien, cet ouvrage est un amas très ample de nos mythes et de nos croyances superstitieuses, présentés en des relations populaires pittoresques, toujours caractéristiques. Cependant, il s'y trouve des lacunes. Divers mythes régionaux n'y figurent pas : le renard sorcier, très répandu dans le département d'Itata ; le *Culpeo*, animal hybride de renard et de lion ; la baguette « des vertus » familière aux enfants ; la *Ciudad Deleitosa*, notre Pays de Cocagne, et encore un très généralisé que M. Vieuna doit connaître, le *Cuco*, notre Croquemitaine. Certaines superstitions n'y apparaissent pas non plus : celles du *paquen*, oiseau nocturne, celles de la chauve-souris, celles de la chouette, pareilles à celles du *Chuncho*. Assurément, nous n'en faisons pas reproche à M. Vieuna Cifuentes ; nous savons que dans ce genre de travaux il est presque impossible d'être complet, nous le disons simplement par désir de l'aider à compléter son admirable tableau dans une nouvelle édition de son livre ; il peut facilement vérifier nos observations. M. Vieuna mérite tous éloges pour son livre, d'autant plus qu'il a exécuté sa belle besogne, comparable à celle du botaniste, sans conscience de sa transcendance : comme les professeurs rationalistes d'hier, il croit que les mythes et les superstitions sont des produits de l'ignorance populaire, et que, par conséquent, dans les époques de culture, elles ne doivent se développer ; ainsi le dit la préface de son livre. Nous pensons, au contraire, que ces phénomènes de la psychologie unanime sont des manifeststions de l'esprit religieux, dans le véritable sens de ce mot ; qu'ils surgissent en tous les temps et tous les milieux et que, s'ils ne constituent des vérités concrètes que pour un certain nombre d'hommes, ils sont pour tous ces vérités symboliques, clefs du secret de la vie ; ainsi le disons-nous dans l'avant-propos de *El Pueblo Maravilloso.*

Memento. — Ruben Dario : *Canto Epico a las Glorias de Chile*, Imprimerie du Globe, Santiago (Chili). Œuvre de jeunesse du grand poète, pleine de force et de fraîcheur, que M. S. Ossa Borne eut l'heureuse idée d'exhumer de la presse de l'époque. *Cuarto Congreso Cientifico :* (1° *Panamericano*), compte rendu complet publié par le secrétaire général, M. Eduardo Poirier, écrivain et diplomate chilien, auteur de diverses œuvres importantes sur l'Amérique Latine.

La revue *America Latina*, qui paraît en même temps à Londres et à Paris sous la direction de M. Benjamin Barrios, remplit admirablement son noble but de soutenir la cause des Alliés dans les républiques hispano-américaines. Elle publie les documents officiels les plus importants et, en outre, d'intétessantes collaborations. Dans le numéro du 1er juin, nous trouvons la reproduction d'une éloquente lettre de M. Renato Sanchez,

distingué homme politique chilien, adressée au Ministre d'Allemagne à Santiago pour envoyer à l'Empire allemand la décoration de l'Aigle Rouge que Guillaume II lui avait donnée sans qu'il l'eût « sollicitée », « voulant faire en cela, dit-il, une manifestation de réprobation ouverte à la politique inhumaine et contre le Droit, que pratique le gouvernement allemand dans l'effroyable guerre engagée en Europe, et qui trahit le plus cynique mépris des lois morales et de la décence humaine ». — *Cervantès*, revue littéraire hispano-américaine fondée à Madrid il y a quelque temps, vient de reparaître sous la direction du critique espagnol bien connu, M. A. Gonzalez Blanco, et de l'écrivain équatorien M. César Arroyo. M. Gonzalez Blanco tient la rubrique bibliographique, ce qui donne à cette revue un intérêt particulier. Dans les numéros que nous avons reçus, il y a une abondante et bonne collaboration ; signalons un intéressant article de M. Edmundo Gonzalez Blanco : « Aspect social de la neutralité espagnole » (juillet), une série de silhouettes fermes des « modernes poètes mexicains », par M. C. Arroyo (juillet-août), et de beaux poèmes, « Floraisons spirituelles », de M. B. Lasso de la Verga (août). — La revue *Espana*, qui paraît à Madrid sous la direction de l'écrivain bien connu Luis Araquistain, et qui fait campagne pour la rénovation nationale, sert aussi la cause des Alliés en Espagne et dans l'Amérique Latine où elle est très lue. Elle publie des études d'intérêt national, des articles littéraires et de courageux commentaires sur la guerre. Dans le numéro d'août, nous trouvons une émouvante correspondance du front français, « les horloges de la France dévastée », par M. Araquistain, dans celui du 12 septembre, une curieuse silhouette de Maximilien Harden, par M. Pedroso, et un bel article de M. E. Diez Canedo sur les « chants du peuple bulgare ».

FRANCISCO CONTRERAS.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Victor Kuhne : *Les Bulgares peints par eux-mêmes*, préface d'Auguste Gauvain, Payot et Cie, 5 fr. — Charles Stiénon : *Les Campagnes d'Orient et les Intérêts de l'Entente*, avec 15 cartes, Payot et Cie, 7 fr. 50. — Charles Daniélou : *Responsabilités et Buts de Guerre*, Eugène Figuière, 6 fr. — Divers : *Les Ambitions de l'Allemagne en Europe*, Alcan, 3 fr. 50 — Pierre Daye : *Avec les Vainqueurs de Tabora*, Préface de Jules Renkin, Perrin et Cie, 3 fr. 50. — Adolphe Retté : *Ceux qui saignent*, Bloud et Gay. — Auguste Gauvain : *La question yougoslave*, Bossard, 2 fr. 40. — Divers : *Les Ambitions de l'Allemagne en Europe*, Alcan, 3 fr. 50. — Gustave Rageot : *Thomas Bartlett en France*, Berger-Levrault, 1 fr. — Vital Magne : *Heures de guerre d'Afrique en Flandre et en Champagne*, Perrin, 3 fr. 50. — Capitaine Delvert : *Histoire d'une Compagnie*, Berger-Levrault, 3 fr. 50 — Gilbert Arvengas : *Entre les fils de fer, Carnet d'un prisonnier de guerre*, Jouve, 3 fr. 50.

M. Victor Kuhne, comme l'indique le titre de ces pages : **Les Bulgares peints par eux-mêmes**, a voulu laisser l'histoire actuelle de la Bulgarie se composer, en quelque sorte, toute seule, dans son livre, avec des documents bulgares. Il s'efface. Il laisse parler ou écrire les hommes d'Etat, publicistes, généraux bulgares, et met en ordre leurs déclarations. Son ouvrage, en grande partie, est, somme toute, un recueil de coupures de journaux et publications

bulgares. Ces extraits confirment, de la manière la plus irréfutable, l'erreur des hommes d'Etat de l'Entente au sujet de ce que fut toujours la véritable politique du Gouvernement de Sofia, allié de l'Austro-Allemagne et ennemi de la Russie. (Il a fallu trois ans de guerre pour conjurer les suites de cette erreur.) Tous les traits de caractère politique afférents à cette situation s'accusent clairement dans ces reproductions et les commentaires qui les accompagnent.

En ce qui concerne la Russie, particulièrement, il est intéressant de suivre ici la trace des opinions et des actes qui peuvent avoir été les erreurs de la dernière heure. Les impérialistes de gauche (les libéraux bourgeois) ménagèrent les Bulgares, au détriment de la Serbie et de la Grèce, afin de s'aider, sur la route chimérique de Constantinople, de leur bon vouloir présumé. Mais, précisément, les prétentions de la Russie sur Constantinople et les Détroits, à nouveau proclamées par Milioukov, étaient ce qui pouvait indisposer les Bulgares, leur pays, au cas où la Russie eût mis la main sur la capitale ottomane, ne devant plus être, dans leur opinion, qu'une province russe.

On peut se demander, à ce propos, si l'effondrement de la Russie n'est pas pour quelque chose dans les ouvertures de paix que la Bulgarie vient de faire. Contre une Russie actuellement inexistante dans les Balkans, la Bulgarie n'a plus besoin de l'appui des Empires centraux. Une paix faite *à temps* avec l'Entente pourrait offrir quelque avantage? Etc. Ce sont là des suppositions jetées en courant sur le papier, et que je donne pour ce qu'elles valent, la situation, à l'heure où j'écris, et malgré l'armistice de Salonique, étant encore obscure.

Les publications documentaires du gouvernement anglais ont permis à M. Charles Stiénon d'écrire ce livre sur **Les Campagnes d'Orient et les intérêts de l'Entente**. (Avec 15 cartes.) Il y a, dans ces pages, un récit et des opinions, ces dernières d'ailleurs peu développées. Le récit, très suivi, est celui des opérations de l'armée anglaise en Orient : campagne d'Arménie, conquête de la Mésopotamie, campagne d'Egypte et de Palestine. L'intérêt de cette narration n'a pas besoin d'être souligné. La physionomie de ces expéditions lointaines y apparaît. On s'en fait une idée. Entreprises par l'Entente, et, d'une façon générale, pour conjurer les dangers de la politique allemande en Asie, ces campagnes doivent sauvegarder des intérêts politiques et économiques qui se rattachent à la question d'Orient. Ou plutôt, par eux, cette question dépasse le cadre balkanique. Car la question d'Orient, c'est aussi l'indépendance de la Perse, c'est l'avenir de la race arabe, celui de l'Arménie, de la Palestine (Sionisme) et de la Syrie (Chrétiens, France); enfin, c'est, au point de vue stratégique, la sûreté des antiques et éternelles routes d'Alexandre et de Rome. Ajoutez l'intérêt économique, non moins

vaste, que l'auteur indique en une brillante esquisse (pp. 321 et suiv.)

Au point de vue militaire, l'auteur attribue aux campagnes d'Orient un caractère général de diversion. « Elles nous empêchèrent d'être vaincus ici », estime-t-il. Les résultats obtenus ne prendront toute leur valeur qu'en cas de victoire en Occident. Il faudra que les Alliés connaissent bien cette valeur, — et se connaissent eux-mêmes. « Jamais, dit M. Charles Stiénon, l'ignorance ne fut plus dangereuse qu'en pareille matière... Il faut, d'abord, savoir ce que chacun fit. » Et le livre s'achève sur un hommage et sur un regret. Hommage à l'Angleterre pour son action militaire en Orient, où la situation acquise par elle est de première valeur. Regret en ce qui concerne la France. « Savez-vous ce qu'il nous arrive de dire, quand nous veillons la nuit ? » disait un chef bédouin au représentant de la France à Jérusalem. « Il est regrettable que l'armée française ne soit pas davantage représentée parmi les Alliés, en Palestine. Cependant, notre espoir reste en elle, parce que, seule, la France... se bat pour les autres. » Regrettable...

M. Charles Daniélou, ancien député, en réunissant dans un ordre logique diverses pièces et documents relatifs aux **Responsabilités et Buts de Guerre**, rend service aux publicistes et à l'opinion. Le recueil est comme le dossier de la question de la Paix. Je cite les rubriques, dans la succession adoptée par M. Daniélou : « Paix allemande, Paix prématurée, Paix des Soviets, Paix du Vatican, Paix socialiste, Paix américaine, Paix des Alliés. » Les documents classés sous ces rubriques ont été recueillis du 1er octobre 1917 au 30 avril 1918. Je donne ce sommaire, j'avertis, en ce qui dépend de moi, le public ; c'est tout ce que je peux faire, car on n'attend pas de moi que j'entre, ici, dans l'analyse de ces textes, ne fût-ce même que des principaux. Probablement n'a-t-on pas besoin, non plus, de mon impression. La voici toutefois après avoir parcouru ces textes : elle est mélancolique et indignée ; elle se résume en ceci : Absence de volonté réelle de s'entendre (sauf chez les socialistes et chez le Pape). Pauvres peuples !

Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi.

C'est un chaos de revendications, de vues, de prétentions, de réticences absolument impossible à débrouiller, sans un minimum de bon vouloir.

Il est constant que le Pangermanisme trouve son expression concrète dans le traité de Brest-Litowsk. Ce qui subsiste de ce pangermanisme, à cette heure, reste, par la fortune des armes, polarisé en quelque sorte vers l'ouest russe. La réponse du Chancelier Hertling au Président Wilson, à cet égard, est certainement une échappatoire.

(*Censuré.*)

Les deux moments importants de cette pénible histoire des buts de guerre (arrêtée au 30 avril 1918) peuvent sembler avoir été celui où le Président Wilson proposa ses quatorze conditions (8 janvier 1918) et celui de la réponse du Chancelier Hertling (24 janvier 1918). Ils sont passés... La politique américaine s'est, depuis, développée en une politique de garanties, et les nouvelles questions ainsi posées sont devenues de plus en plus considérables, et à vrai dire insolubles autrement que par l'épée (1).

Les conférences faites, au cours de la guerre, sur **Les Ambitions de l'Allemagne en Europe** par divers publicistes forment, réunies par la librairie Alcan sous une même couverture, un exposé politique et polémique bon à lire. M. Henri Lichtenberger étudie la question de la Mitteleuropa; M. Georges Blondel, parlant des ambitions germaniques, en déduit ce que serait la paix allemande. Puis voici MM. Joseph-Barthélemy, Georges Bienaimé, Fernand Engerand, Emile Haumant, avec de substantielles études sur le Militarisme allemand, sur les Appétits de la Prusse, sur la Politique houillière de l'Allemagne, enfin sur l'agression allemande et les buts de guerre russes. Je ne sais ce que les gouvernements peuvent faire ou ne pas faire des travaux de nos publicistes. Mais des livres comme celui-ci sont d'utiles tableaux récapitulatifs, des aide-mémoires à se mettre sous les yeux. M. Georges Blondel, dans son étude sur la paix allemande, dit à propos de l'offre de paix faite par l'Allemagne après la défaite de la Roumanie, que « c'était la première fois, dans l'histoire du monde, qu'on voyait une nation, qui se prétendait victorieuse, demander (offrir) la paix ». Ce n'est pas exact. Louis XIV offrit la paix qui aboutit au traité de Nimègue. Bonaparte, au cours de ses succès d'Italie, fit des ouvertures à l'Archiduc Charles : « Les braves militaires font la guerre et demandent la paix, etc. ». (*Censuré.*)

Nous venons de citer la paix de Nimègue. Une réflexion, à ce sujet. Le droit public de ces temps-là était basé sur la convoitise et la force, c'est une affaire entendue; et infiniment moins suave que le droit public de nos « époques éclairées » (à l'acétylène); cependant les transactions au cours et à l'issue des guerres ne furent jamais marquées de cet esprit funeste que l'on est obligé de constater aujourd'hui. Le jeu de restitution ou d'échange de territoires (comme dans la paix de Nimègue) restait assez souple. J'entends le cliché : « Disposer des territoires et des peuples comme d'un bétail. »

(*Censuré.*)

M. Pierre Daye, officier colonial belge, dans une suite de notes

(1) Ces lignes étaient rédigées avant la réponse du Président Wilson aux récentes ouvertures des Empires Centraux, — réponse inaugurant une nouvelle et, tous les amis de l'Humanité l'espèrent fermement, dernière phase.

pittoresques, raconte ses campagnes **Avec les vainqueurs de Tabora** (Tabora était la capitale de l'Est Africain allemand).M. Jules Renkin, dans sa préface, résume ainsi ce chapitre colonial de la grande Guerre : « L'Allemagne voulait envahir notre colonie (le Congo), l'occuper au moins partiellement à la paix, et en imposer ainsi, suivant l'occurrence, le partage ou l'abandon. Or, notre frontière a été défendue, et c'est nous qui, par un juste retour, avons envahi sa colonie et qui en occupons une partie une fois plus grande que la Belgique. » Les troupes belges du général Tombeur, parties de la frontière orientale du Congo belge, entrèrent dans Tabora le 19 septembre 1916. Ce récit d'un combattant est très propre à nous donner une idée de ce que l'on peut appeler la partie coloniale de la grande guerre. Citons encore ces lignes sagaces : « On ne demandera plus, dans l'avenir, si l'administration du Congo ne dépasse pas les forces de la Belgique. A cette question la Belgique a donné la réponse triomphante dont nos soldats et le général Tombeur ont été les victorieux interprètes. »

EDMOND BARTHÈLEMY.

§

Parmi les innombrables récits de guerre qui ont paru depuis août 1914 et parmi ceux qui paraîtront encore, il en sera peu qui n'aient été sincères,tous ne relatant que des heures vécues par leurs auteurs, vécues soit au front soit à l'arrière.Mais combien peu d'entre ces volumes mériteront de durer, et voilà qui semble démentir les aphorismes de certains philosophes de l'art, qui font remonter la valeur d'une œuvre à sa seule sincérité. De la plupart de ces volumes, correctement écrits, suffisamment bien composés, d'une vision et d'un récit sincères, il ne restera quasi rien, alors que certains écrivains, dans l'avenir, nous donneront des romans inspirés par cette guerre qu'ils n'auront point vue qu'à travers ces mêmes récits, feront œuvre véritablement émouvante qui paraîtra à chacun indubitablement *vraie*. Peut-être, après tout, ces derniers seront-ils plus foncièrement sincères, par la force du génie et du vouloir, que les premiers qui, dénués de sensibilité personnelle, auront, de bonne foi certes, ressenti d'après des littératures d'avant-guerre ce qu'il leur a été donné de vivre, ignorant de leur subconscient enseveli sous elles.

Ce n'est pas le cas d'Adolphe Retté, placé en face d'événements et de spectacles qui ont ému *directement* sa personnalité d'écrivain, qui, de par son talent, a su nous traduire ces émotions. Certes, nous ne retrouvons point dans **Ceux qui saignent** le Retté symboliste cher à beaucoup de nous, mais ce Retté-là était peut-être moins lui-même que le catholique Retté qui a su se reconquérir dans la vérité de l'Eglise et qui se présente maintenant à nous dépouillé d'oripeaux, ingénument, dans la pureté de ses intentions et la

naïveté de ses moyens. Il n'y a point d'art dans ce volume, et pourtant il est plein de style, plein de ce dynamisme qui est celui de la passion morale et de la nature physique, quelque peu violente, de l'auteur. L'écriture est spontanée et la pensée vient plus de son cœur que de son cerveau.

Dans le plan de Retté, « *ceux qui saignent*, ce ne sont pas seulement les braves que des projectiles estropièrent. Ce sont aussi certains civils perdus dans la zone des armées et broyés par les cruautés de l'invasion. Ce sont encore tant de soldats que le sacrifice quotidien de leur existence n'empêche pas de songer, le cœur en lambeaux, aux êtres chéris qui espèrent leur retour en pleurant. » Adolphe Retté a été mêlé aux choses de la guerre, de septembre 1914 à fin juin 1915, en qualité d'infirmier dans les hôpitaux de l'arrière et dans une ambulance du front, et ce, volontairement, puisque ses 51 années d'âge le dispensaient de tout service militaire. Souffrances physiques, blessures morales, angoisses et résignation devant la mort, de toutes ces horreurs multipliées par la guerre, l'auteur de *Ceux qui saignent* extrait la valeur spirituelle, ne dédaignant toutefois point de nous les décrire très humainement, ces misères pareilles à aucunes autres. Mais comme, heureusement, tout ne fut pas que souffrances dans cette guerre, comme çà et là, parfois, au milieu des gémissements, quelques éclats de rire se firent entendre, Retté, toujours humain, nous rapporte aussi cette gaieté d'heures rares, qui, au milieu des pires calamités, semble être l'apanage du Français et sa sauvegarde contre le désespoir. Livre émouvant, ayant sa place assurée dans toute bonne sélection d'ouvrages sur la guerre.

PAUL MORISSE.

§

La question yougoslave qu'étudie M. Auguste Gauvain a longtemps été douloureuse et brûlante. L'Autriche, fidèle à ses principes d'ingratitude, avait livré à la Hongrie cette Yougoslavie qui l'en avait sauvée en 1849, et depuis lors les Croates vivaient sous le joug des gens de Budapest comme les Slovènes sous celui des gens de Vienne. Nulle part ces peuples sacrifiés ne trouvaient de sympathies ; la Russie se détournait d'eux parce qu'elle ne pouvait en tirer parti pour ses visées ambitieuses, la Grèce et l'Italie les jalousaient, la Bulgarie les haïssait et la France les avait à peu près oubliés. Pourtant notre sang avait coulé largement pour leur libération, et c'est grâce à nous que pendant quatre ans il y avait eu un véritable Etat yougoslave dénommé Provinces illyriennes. M. Bogumil Vosnjak a raconté dernièrement dans la « Revue des sciences politiques » combien *l'Administration française dans les pays yougoslaves* avait

été tutélaire et salutaire. Mais la bataille de Leipzig avait détruit en 1813 l'œuvre de la bataille de Wagram de 1809, et une fois de plus la victoire des Allemands avait entraîné l'asservissement de peuples aussi chrétiens et aussi civilisés qu'eux.

Or, voici qu'à l'heure où j'écris ces lignes, cette Yougoslavie va renaître. L'Autriche, en adhérant officiellement aux quatorze points du programme wilsonien, a reconnu son existence. Sans doute le 10 de ces quatorze points ne parle que d'un « développement autonome des peuples de l'Autriche-Hongrie » et la bureaucratie de Vienne va chicaner là-dessus pour essayer de se soustraire à la création d'un vaste empire slave du sud sous la main de justice des Karageorgevitch. Mais la façon dont le président Wilson a expliqué et complété son programme dans des messages postérieurs auxquels se réfère expressément l'Autriche, et dont il a reconnu les Yougo-slaves comme belligérants, ne laisse aucun doute sur la prochaine réunion en un seul Etat de toutes ces provinces-sœurs ; Carinthie, Carniole, Dalmatie, Croatie, Bosnie, Montenegro, Serbie. Cette question yougoslave, si longtemps embrouillée par la brutalité sournoise des uns et par l'excessive méfiance des autres, peut être considérée enfin comme résolue, et nous devons tous acclamer la noble Italie d'avoir fait prédominer les tendances généreuses de sa nature latine sur ses anciens appétits annexionistes, fruits de sa trop longue liaison avec la nature germanique.

Le nouvel Etat a un bel avenir devant lui, il est très bien massé et très bien situé entre l'Adriatique sur lequel sa façade est riche en ports et le Danube dont il longe le cours sur un vaste secteur; à l'intérieur il est bien arrosé, bien pourvu de plaines fertiles et de montagnes boisées ; de plus il est très homogène de race tout en ayant la variété la plus pittoresque de mœurs, d'écritures de religions ; ce sera le seul État européen où les musulmans seront en groupes nombreux. Il faut souhaiter que le nouvel État respecte toutes ces diversités et s'organise sous la forme d'une confédération plutôt que d'un État centralisé ; le Montenegro ne sera plus un royaume (personne ne veut plus là-bas de l'ancien roi), mais il restera forcément un petit monde à part. Cette Yougoslavie agricole et pacifique gardera les meilleures relations avec ses voisins, même avec ses anciens ennemis revenus au bon sens, Autrichiens et Hongrois, à plus forte raison avec ses amis proches, Italiens, Albanais, Grecs, o lointains, Roumains et Tchèques ; pour les Roumains il serait bie à désirer qu'un contact pût être établi en Esclavonie, où la Syrmie slave touche le Banat roumain ; quant aux Tchèques, la bande transversale de populations germaniques et magyares est trop vaste pour que le contact s'établisse, mais on pourrait donner à toute cette région intermédiaire une autonomie très large qui en

ferait presque un État indépendant; ce serait en somme dans l'intérêt de Vienne qui sera le chef-lieu de ce district spécial et qui pourrait redevenir ainsi le centre de toute cette vaste région danubienne comprenant cinq ou six États indépendants; il y aurait lieu seulement de donner à Vienne un statut international et de mettre son district sous la protection de la Société des Nations.

Sous le titre : **Les Ambitions de l'Allemagne en Europe,** la maison Alcan a réuni les conférences organisées par la *Société de Géographie* dans les arrondissements de Paris, et prononcées par : MM. Lichtenberger sur la *Mitteleuropa* ; G. Blondel sur la paix allemande ; J. Barthélemy sur le militarisme allemand ; Bienaimé sur les appétits de la Prusse ; Engerand sur la question houillière et Haumant sur les questions russo-allemandes. Toutes ces conférences sont parfaites, mais elles ne dispensent pas de lire les textes allemands eux-mêmes, ceux que M. Grumbach, par exemple, a colligés dans son *Allemagne annexionniste* ; c'est là qu'on se rend compte exactement de la folie brutale et cupide qui s'était emparée de l'âme de nos voisins. Justice immanente des choses, leur punition sera de voir tous ces beaux plans de butin si prêts d'être réalisés (il n'a tenu qu'à nos bolcheviks à nous, si désireux de marcher sur les traces des bolcheviks russes) s'en aller en fumée ; adieu Finlande, Ukraine, Bagdad, Belgique et Congo ! L'Allemagne n'aurait vraiment rien à dire si on lui appliquait la loi du talion, et si on découpait dans sa chair des Ukraines et des Finlandes comme elle a fait dans la chair russe, ou si on appliquait exactement à sa vallée du Rhin le régime qu'elle réservait au royaume belge. Mais ceci, nous ne le pouvons pas, principes obligent ; et sauf de temporaires servitudes de caractère militaire, qui pourraient d'ailleurs être très strictes, nous devrons nous tenir en garde contre la tentation de nous laisser aller à des appétits qui ne seraient pas plus légitimes que les « appétits allemands » stigmatisés justement par la Société de Géographie. Quand M. Engerand, par exemple, demande l'annexion de la vallée de la Sarre parce que nous avons besoin de ses charbons, il n'agit pas autrement que les Allemands, qui exigent l'annexion de Briey et Longwy parce qu'ils ont besoin de leurs minerais. Cette annexion de la vallée de la Sarre serait d'autant plus blâmable (à moins que les habitants n'y consentent, et on pourrait toujours les consulter) que nous n'aurions qu'à nous faire transférer à la paix la propriété des charbonnages qui appartiennent à l'Etat prussien et à l'Etat bavarois, avec une servitude de passage pour les transporter chez nous ; nous réaliserions donc ainsi le but cherché par M. Engerand sans commettre cette violence de transformer en Français des gens qui veulent (grand bien leur fasse !) rester Allemands.

Le petit livre de M. Gaston Rageot : **Thomas Bartlett en**

France, est un spirituel croquis psychologique du soldat britannique. « L'Anglais tel qu'il est », comme dit l'auteur, ou mieux tel qu'il nous parait être, loyal, cordial, rieur, causeur et bon garçon, pour ne pas dire bon gosse, car l'Anglais garde une étonnante fraîcheur enfantine de nature. Et à ce propos, il serait bien intéressant d'avoir, sur nos poilus et sur nous-mêmes de correspondants croquis de caractère dessinés par nos amis. Que pensent de nous les innombrables Anglais, Canadiens, Australiens, Américains, etc., qui nous connaissaient si mal de loin et qui nous voient maintenant de près? Je ne parle pas seulement de nos grandes qualités militaires et patriotiques, mais de nos humbles traits quotidiens; nous trouvent-ils aussi aimables, accueillants, expansifs que ce qu'ils pouvaient croire d'après notre vieille réputation? Sommes-nous allés à eux avec la cordialité démonstrative qu'ils mettent, eux, à nous recevoir quand nous leur faisons visite en leurs pays? Ne nous accusent-ils pas de froideur égoïste et de méfiance déplacée? Ne trouvent-ils pas que nos associations privées auraient dû leur donner une hospitalité plus familiale, que nos municipalités auraient dû mieux les défendre contre les mercantis de tous étages, que les simples passants auraient dû leur montrer à tout instant plus de chaude sympathie empressée? Il serait bien intéressant de savoir leur opinion intime sur tout ceci et sur ce qu'ils trouvent chez nous de bon et de mauvais dans les habitudes courantes de chaque jour...

HENRI MAZEL.

§

Le livre de M. Vital Magne, **Heures de guerre d'Afrique en Flandre et en Champagne**, a été écrit de souvenir, nous dit l'auteur lui-même, pendant les loisirs forcés d'une convalescence. Il s'excuse ainsi de ce qui a pu se déformer avec le recul des jours, mais bénéficie également de la sorte de classement et de choix qui se fait avec le temps parmi les choses vécues, dont certaines s'effacent, s'évadent de la mémoire, d'autres prennent plus d'intensité et, même secondaires, se trouvent occuper une place qui d'abord ne semblait pas devoir leur appartenir. — M. Vital Magne était officier d'Etat-Major en Afrique en août 1914. Il donne l'impression ressentie à Alger au moment de la déclaration de guerre, et raconte l'embarquement des premières troupes envoyées en France. C'est la période du Rhamadan, — qui est à la fois le carême et le carnaval, — et à travers les rues défilent à nouveau des troupes qui vont se battre. Plus loin il parle des circonstances de la mobilisation, mais toujours revient aux nouvelles de la guerre, qui parviennent régulièrement et d'ailleurs ne soutiennent pas le premier enthousiasme. Bientôt on apprend la retraite et les combats sur l'Ourcq. Le 6 septembre

l'auteur s'embarque enfin et bientôt se trouve dirigé vers les Flandres où se trouve déjà commencée la longue bataille de l'Yser. De Dunkerque il gagne Furnes que bombardent les Allemands, et à la frontière assiste au défilé des fugitifs de Belgique, lamentable troupeau que chasse la guerre vers des gîtes de hasard. Furnes n'a pas encore été trop abîmé; les écluses ont été ouvertes et les agresseurs culbutent dans l'eau qui sourd implacablement et submerge peu à peu le pays, tant qu'ils doivent reporter le combat plus au sud, devant Zuydchoote, devant Ypres. Soutenu par les Anglais, parant ici, manœuvrant là, attaquant dès qu'il le peut, le commandant français « se trouve briser avec six divisions, la brigade des fusiliers marins et un corps de cavalerie, l'assaut de onze divisions allemandes et d'une brigade de landwehr. L'attaque se porte — 4 nov. 1914 — sur le château de Woumen et l'auteur pénètre dans Dixmude ruiné, mais dont le clocher était encore debout, tandis que les rues se trouvaient défoncées par les obus, qui laissaient d'énormes trous bientôt remplis d'eau. Il gagne ensuite la ligne de combat, mais qui n'arrive ce jour qu'à quelques centaines de mètres du parc. — Il se trouve ensuite à Zuydchoote, dont l'église ainsi que les maisons étaient déjà fort menacées, et tout proche d'Ypres dont le bombardement atteint alors un des faubourgs. Avant de quitter le secteur de Belgique, M. Vital Magne va inspecter les tranchées, où l'on organise déjà la guerre de siège qui devait durer si longtemps, et se trouve dans les premières lignes, où les tireurs doivent se tenir accroupis, l'eau qui monte du sol empêchant de creuser des abris suffisants. — Des terres flamandes il passe ensuite en forêt d'Argonne, et c'est encore de ce côté la guerre d'embuscades, de tranchées, — des combats d'artillerie, — avant l'assaut des positions adverses. Il parle ensuite des conditions de la guerre actuelle en un long chapitre de réflexions et de conversations et note l'insuffisance des engins de défense qui faisait alors grogner les hommes, mais arrive à cette conclusion que les Allemands étaient beaucoup moins préparés à la guerre de siège, commencée alors, qu'on n'a voulu le croire, ce qu'indique l'insuffisance de leurs engins comme des nôtres, — n'ayant jamais pensé que l'avortement de leur offensive les obligerait à recourir à ce procédé de temporisation. — La fin du livre raconte des épisodes du côté de Bagatelle, de la Harazée ; puis c'est dans « la plaine catalaunique » où la bataille commence, mais que l'auteur doit renoncer à suivre, car il se trouve, au début, blessé d'un éclat d'obus, et de suite évacué.

M. Vital Magne a donné en somme un intésessant récit, et qui comporte, — à propos de la guerre en Flandre, des combats sur l'Yser, — des pages surtout remarquables.

L'histoire d'une compagnie, par le capitaine Delvert, est un « journal de marche » qui consigne à mesure les événements, les

petits faits, les fastes comme les tristesses et deuils de la troupe. C'est à la *Main de Massiges*, d'abord. Les routes de l'Argonne sont le véritable cloaques, mais les « poilus » sont amenés sur des camions-autos. Le régiment passe à Dammartin-sous-Hans et, le 4 décembre 1915, se trouve en reconnaissance au « Creux-de-l'Oreille » et à « la Main ». Le terrain de ce côté est surtout de marnes vertes qui se délayent avec la pluie, tant que dans les tranchées on se trouve dans l'eau jusqu'à mi-cuisse et avec de la boue jusqu'au genou. Le village de Virginy près duquel on passe n'est plus qu'une ruine. Au delà, c'est une zone neutre, avec des fils de fer barbelés, des trous d'obus, où restent des cadavres en pleine décomposition. Après quelques jours, les troupes sont relevées et reviennent à l'arrière, mais sous la pluie, les rafales de la saison. Dans les cantonnements, les hommes sont dévorés par la vermine, dérangés par les rats qui pullulent, tant qu'ils doivent, à peu près, renoncer au sommeil. Ils retournent aux tranchées et ce service alterne avec le séjour à l'arrière. Dans les lignes ils sont sous le bombardement de jour et de nuit, — la menace des obus qui arrivent « avec le bruit de wagons glissant sur trolley. » D'ailleurs ils ressemblent bientôt à des « blocs de boue ». Ils vivent dans des trous et n'en sortent que pour les corvées. — Le texte, qui insiste sur le fait, dit encore plus loin qu'ils « ne sont plus que des masses de boue » : boue sur le casque, boue dans les yeux ; les fusils même sont bouchés par la boue au point qu'on ne peut ouvrir la culasse. Le jour de la relève un les poilus s'enlise jusqu'aux aisselles, etc... — Dans les cagnas, quand on revient à l'arrière, les souris courent sur les planches, grignotent, grimpent, culbutent, trottent et sautent. C'est un vacarme incessant. Elles font un susurrement continuel, pareil à un gazouillis d'oiseaux. Les alternatives de « repos » et de séjour sur le front se poursuivent. Dans les tranchées, l'eau potable fait défaut; il n'y a même pas de quoi se laver. On reste huit jours dans la saleté, la fange d'un cul de fosse qui pourrait rappeler les oubliettes du temps féodal, et dès qu'on sort des lignes, on marche souvent sur des cadavres, à demi déterrés par les projectiles. La nuit, ce sont toujours les rats, — les « gaspards » et les « totos » qui sont les maîtres. Le 9 janvier, se produit une attaque allemande avec gaz, liquides enflammés, toutes les inventions de ces Messieurs. Cela se reproduit trois jours de suite, puis survient une accalmie. Le secteur où se trouvent le « Médius », le « Ravin », l' « Annulaire », le « col des Abeilles », la « Chenille », le « Cratère », etc..., est loin d'être un séjour de tout repos ; il y a continuellement des combats, des escarmouches. Le 11 février, après une période de froid sec, la pluie reprend : « Les boyaux sont devenus de petits lacs. On plonge dans la boue glacée jusqu'aux genoux. Impossible de mettre le nez dehors, car les Boches

bombardent sans arrêt. De tous côtés les obus s'écrasent sur les parapets, dans les tranchées, dans les boyaux, bouleversant des parois qui ne demandent d'ailleurs qu'à s'écrouler. » Le journal continue de la sorte, mentionnant les faits de guerre, les mésaventures, les deuils comme les médiocres incidents de cette vie de garnison. Ce sont bientôt des attaques sur la Butte de Mesnil et Maisons de Champagne, et ensuite un séjour au secteur du Calvaire (Ville-sur-Tourbe). La seconde partie du volume nous conduit devant Verdun, sous le fort de Vaux, à la tranchée de la Voie ferrée (17-24 mai 1916), au tunnel de Tavannes et au retranchement R[1] dont on raconte les horreurs. « L'aspect de la tranchée est atroce. Partout les pierres sont ponctuées de gouttelettes rouges. Par place, des mares de sang. Sur le parados, dans le boyau, des cadavres raidis sont couverts d'une toile de tente. Une plaie s'ouvre dans la cuisse de l'un d'eux. La chair en putréfaction, sous le grand soleil, s'est boursouflée hors de l'étoffe et de grosses mouches blanches s'y pressent. A droite, à gauche, le sol est jonché de débris sans nom : boîtes de conserves vides, sacs éventrés, casques troués, fusils brisés éclaboussés de sang. Une odeur insupportable empeste l'air. Pour comble, les Boches nous envoient quelques lacrymogènes qui achèvent de rendre l'atmosphère irrespirable. » Cependant on tient, on résiste, on se bat quand même, et l'on arrête l'ennemi impuissant. Cinq assauts furent repoussés en quatre jours. Mais au départ de Verdun (15 juin), la compagnie, envoyée au repos à Fontaine-sur-Marne, ne comptait plus que trente-sept hommes.

Le récit du capitaine Delvert mérite d'être suivi page après page. Il vaut par sa simplicité et sa précision même. Il dit nettement les choses et arrive à l'éloquence par l'exactitude des faits. Ce qu'il évoque, c'est le dévouement inlassable des troupes comme les atrocités, les misères de la période actuelle et son témoignage méritera d'être recueilli avec les pièces capitales qui permettront d'écrire plus tard l'histoire de la grande guerre dont l'Allemagne, quoi qu'elle en dise, restera responsable.

Le récit de M. Gilbert Arvengas, **Entre les fils de fer**, est le *Carnet d'un prisonnier de guerre* entre 1914 et 1917. L'auteur a été pris en Belgique lors de l'affaire de Charleroi et se trouve au camp d'Ohrdruf, mais relativement assez bien traité, car il assume les fonctions d'interprète. Il raconte l'arrivée dans la petite ville voisine dont la population ricane et hurle, tandis qu'un gros homme épanoui, content de lui-même, s'approche et déclare : « Pauvres Français, vous avez voulu la guerre. Vous regretterez, mais il sera trop tard. » C'est toujours la même histoire qu'on répète outre Rhin avec une conviction désarmante. La France a voulu la guerre et doit en porter les conséquences. Les prisonniers arrivent au camp et ont

d'abord une bonne impression. C'est un établissement modèle et où la cantine procure nombre de douceurs. Sans doute, le dimanche, il faut subir la curiosité hostile de la foule, tassée contre la clôture en fils de fer. Mais la vie des prisonniers semble avoir été moins misérable au camp d'Ohrdruf qu'on ne l'avait dépeinte jusqu'alors. Certains se formèrent en club et obtinrent l'exemption du travail, eurent même un local séparé où ils purent s'occuper de dessin, de peinture, de musique. Il y eut des groupements divers comme celui des « gros commerçants », qui même faisaient un assez fort tapage. Cependant il y avait à côté de cela des corvées : charger des pierres, pousser des wagonnets par temps de neige, lorsque soufflait un vent glacial. Beaucoup n'avaient plus que des haillons pour se couvrir. Ceux qui se faisaient porter malades et n'étaient pas reconnus tels par le médecin étaient attachés à un poteau, pour un certain nombre d'heures, dans un enclos spécial. La nourriture générale était du reste mauvaise et souvent devait être jetée aux cochons ; aussi la plupart ne tenaient plus debout avec ce régime. Dans le pain on trouvait jusqu'à des morceaux de bois et de la ficelle. Bientôt la cantine n'eut plus à fournir qu'un peu de margarine et de la marmelade et les plus avantagés étaient ceux qui pouvaient vivre avec les envois qu'on leur faisait de France. M. Gilbert Arvengas fait ensuite remarquer que tous les récits de combats faits par les prisonniers « s'arrangent » à mesure. Ce fut seulement dans les premiers jours qu'on entendit des relations ayant tournure de sincérité. Entre temps il relate aussi des brutalités commises par les Allemands, comme l'histoire de ce prisonnier qui fut roué de coups parce qu'il dissimulait une cigarette lors d'une inspection inattendue. Du camp d'Ohrdruf, où l'on avait fini par organiser des jeux : tennis, gymnastique, foot-ball pour les « capitalisses », ensuite des représentations théâtrales, mais qui n'eurent pas de succès, un orchestre et même un journal qui amena la discorde et jusqu'à des coups de poing,— les prisonniers furent envoyés en Hanovre, sous prétexte de représailles, — au camp de Soltau, occupé déjà par des Belges qui se montrèrent franchement désagréables et de là à Ahlen Falkenberg où ils furent employés à dessécher des marais. Le narrateur qui servait toujours d'interprète conduisait chaque matin les malades de sa baraque à la visite du médecin, un excellent homme dont il est heureux de faire l'éloge. Ensuite ce fut le retour à Ohrdruf ; puis il y eut un autre revirement, sous prétexte de captifs allemands malmenés au Maroc, et plusieurs centaines de prisonniers furent dirigés sur Goettingen, puis en Russie sur le camp de Szawli. M. Gilbert Arvengas se trouva ensuite à Kalnenkrug, près de Bansk, à Meiten, et, quand les choses s'arrangèrent, à Wittenberg, à Langensalza, et enfin revint en France par Montreux et la Suisse. Je passe sur nombre de circons-

tances et de désagréments qu'il indique dans la dernière partie de son livre, de même que sur diverses histoires concernant les évasions de prisonniers, les « fournisseurs » de bois, le truquage des timbres délivrés par la Kommandantur comme monnaie de camp et qui se multiplièrent au point que l'autorité dut convenir qu'elle se trouvait en déficit. C'est encore la transformation du camp des prisonniers en bureau de placement, où l'on venait prendre des hommes pour les besoins temporaires, et dont certains même furent employés à des « devoirs matrimoniaux », si l'on peut ainsi dire, tant que ceux qui revenaient en avaient à conter « de vertes et de pas mûres » sur la vertu des Allemandes, certaines se trouvant « d'une facilité dont rien ne peut donner l'idée ».

Lorsqu'il se trouva libéré enfin, M. Gilbert Arvengas eut un soupir de soulagement. Le cauchemar avait pris fin et il pouvait entrevoir de nouveau la douceur de vivre.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Allemagne

« JOURS CRITIQUES ». — Grâce à la tactique du maréchal Foch et à la bravoure de ses beaux soldats, les événements se précipitent. Battue sur le front occidental et rejetée de la côte belge, menacée en Orient par la défection de la Bulgarie, l'Allemagne voit soudain se dresser devant elle la réalité de la défaite. Il n'y a pas si longtemps encore qu'enivrée de son succès, elle escomptait l'écrasement de ses adversaires et organisait contre nous une expédition de châtiment, *parceque nous nous refusions à accepter sa paix*. Aujourd'hui les choses prennent une autre tournure et c'est bien à *notre* paix, la paix des Alliés, que nos ennemis doivent se soumettre. Sans doute, ils ne s'avouent pas encore vaincus et leur démarche de paix à Washington apparaît surtout comme une suprême manœuvre pour sauver leur mise et obtenir, grâce à la générosité du président Wilson, une place honorable dans la Société des Nations. Ils feignent de vouloir traiter d'égal à égal, en s'appuyant sur la fameuse résolution du Reichstag qui, le 19 juillet 1917, préconisait une paix sans annexions ni indemnités. Et, de même qu'ils avaient soumis cette résolution aux interprétations les plus variées, ils interprètent maintenant, à leur façon, les quatorze articles wilsoniens, pour leur prêter une signification qu'ils n'ont jamais eue. Au reste, leur presse ne manque pas de nous faire savoir que leur acceptation est purement conditionnelle, vu que, jusqu'à présent, ils ne se sont engagés à rien.

Reste à savoir jusqu'à quand ce débat oiseux pourra se poursuivre. La situation intérieure de l'Allemagne n'est pas de nature à

permettre une attitude intransigeante que rien ne justifie plus. Il faut lire les aveux échappés à la presse, au cours de ces dernières semaines, pour se rendre compte que le pays arrive peu à peu à une juste appréciation des choses. Dès le 29 septembre, la *Gazette de Francfort* intitulait son article de tête : « Jours critiques » et notait le changement profond qui s'était opéré :

Au moment où nous semblions atteindre le sommet du succès militaire, le contre-coups nous a frappés. Il y a quelques semaines encore, il semblait que nos armées eussent atteint le but visé : la destruction des armées ennemies et l'extorsion de la paix. Et maintenant, quelle tournure prennent les choses ! Menacées de toute part nos armées luttent jusqu'à la dernière limite de leurs forces, pour détourner la défaite de leur tête. C'est une tragédie sans exemple.

Mais les symptômes de découragement se précisent à mesure que les négociations se développent. L'Allemagne n'ayant pu obtenir, aussitôt qu'elle lança l'attaque brusquée de sa première Note, l'armistice qui lui est indispensable pour regrouper ses forces et organiser la défense de son territoire, s'aperçoit maintenant que, liée par sa première démarche (du moins vis-à-vis de l'union allemande), il lui faudra bien, tôt ou tard, passer par les conditions des Alliés. La même *Gazette de Francfort*, en jetant un regard en arrière, se demande comment, en si peu de temps, le pays a pu être amené à envisager des conditions de paix aussi draconiennes. La démarche de paix, bruyamment annoncée au Reichstag le samedi 5 octobre, comportait bien une suspension des hostilités, mais il y a un abîme entre l'armistice qui était alors proposé et celui que l'Entente juge seul acceptable. C'est ce qui inquiète tant la *Gazette de Francfort* qui écrit en date du 20 au matin :

Comment cela s'est-il produit ? Comment, en dépit de tous les espoirs que gardait l'Allemagne, en est-on maintenant à demander d'abord un armistice ? Comment, au moment même où les journaux exigent la continuation aussi énergique que possible des opérations sur le front occidental, s'est-on brusquement décidé à en demander l'interruption ? Quelles sont les raisons d'un revirement aussi foudroyant, car, enfin, ce n'est pas le nouveau gouvernement qui s'est ainsi résigné à accomplir un des points de son programme. Tant que le public allemand ne sera pas mieux informé sur les événements qui ont précédé la demande d'armistice, il sera impossible d'expliquer cette démarche. Elle était sans doute inévitable, puisque toutes les autorités l'ont estimée telle.

Et maintenant que va-t-il se passer ? Le langage que nous tient Wilson ne nous laisse aucun doute sur l'esprit dont s'inspirent les conditions d'armistice qui nous sont réservées. Va-t-il falloir les accepter aussi ? Nous ne comprenons pas davantage.

Et la feuille démocratique laisse percer son angoisse :

Certes, l'ennemi a actuellement la supériorité. Nous sommes obligés

d'évacuer de vastes régions et nous ne voyons même pas encore sur quelle ligne notre état-major compte rétablir la situation. Dans les Balkans et en Orient, la guerre est irrémédiablement perdue pour nous; les conséquences économiques de l'échec sont énormes. Au total il y a là en faveur de nos adversaires une supériorité que personne ne songe à nier. Mais enfin, nous ne sommes pas encore dépourvus de toute ressource en politique étrangère comme en politique intérieure. Il nous faut en profiter au plus vite. Nous le pouvons si notre front peut encore tenir, si notre état-major estime qu'il peut attendre et qu'un armistice n'est pas une chose absolument urgente. Nous l'espérons encore jusqu'à la preuve du contraire.

Ces fragiles, espérances qui donc les partage encore en Allemagne? Les pangermanistes eux-mêmes se rendent compte qu'un courant irrésistible entraîne l'empire et, s'ils accusent la « démocratisation » d'avoir fait tout le mal, ils n'osent plus parler de leurs rêves ambitieux, dont la triste réalité met en relief le caractère démesuré.

Les socialistes avaient vu clair bien avant que la réorganisation du gouvernement les appelât à partager le pouvoir. Ils se sont même efforcés d'expliquer leur entrée dans le « cabinet national », par la nécessité d'empêcher une « conduite de la guerre » qui ne pourrait aboutir qu'à la débâcle. Le 28 septembre, le *Vorwaerts* se demandait déjà ce qui adviendrait d'une Allemagne battue. Et voici le sombre tableau que l'organe officiel des majoritaires mettait sous les yeux de ses lecteurs :

Aujourd'hui, il nous faut, avec tout le courage qui y est nécessaire, présenter comme possible la situation suivante : la Bulgarie abandonne la Quadruple Alliance pour faire la paix avec l'Entente; l'Autriche-Hongrie et la Turquie s'associent à cette démarche. Cela signifie qu'au sud-est notre bras ne dépasse pas Bodenbach et que nous perdons toute influence sur les parties de la Pologne et de l'Ukraine qui sont occupées par l'Autriche. Alors nous, peuple allemand, nous sommes seuls contre les Français, les Anglais, les Italiens, les Américains et leurs innombrables alliés, et nous luttons avec le dos contre le mur et la ruine devant les yeux.

Mais il faut que nous allions plus avant encore dans notre description : le découragement s'empare des soldats; le front ouest est rompu et l'ennemi se déverse sur notre pays. Des villes allemandes sont la proie des flammes. Des cortèges de fuyards se déroulent vers l'est, mêlés à l'armée qui reflue en désordre; ils pénètrent dans toutes les villes, remplissent les maisons, ou campent en plein air, plaçant l'administration devant des problèmes insolubles et répandant partout l'esprit de découragement et de désespoir.

L'arrivage des denrées qui, pendant quatre ans fut si insuffisant, cesse maintenant complètement. Dans la rue on voit des hommes qui tournent soudain sur eux-mêmes et s'abattent terrasssés par la faim. Il n'y a plus de charbon, par conséquent ni lumière ni tramways. L'industrie s'arrête, incapable, dans le désarroi général, de passer de l'industrie de guerre à l'industrie de paix et les ouvriers sont congédiés. Le travailleur aux munitions,

qui, aujourd'hui, rapporte peut-être chez lui cent marks par semaine, se trouvera demain devant le néant et ne pourra s'offrir les quelques rares aliments mis dans le commerce à des prix fabuleux. Des millions de familles se diront : « Comme on se trouvait bien, quand on avait encore chaque semaine sept livres de pommes de terre et quatre livres de pain. Maintenant seulement on sait ce que c'est que la noire misère. »

Des centaines de mille meurent ; un esprit de folie s'empare de ceux qui survivent. Qui sait jusqu'à quand on vivra encore ? Il s'agit donc de se venger de ceux qui sont responsables de toute cette misère. Des grèves éclatent que l'on essaye d'étouffer avec la force brutale. Au lieu de la guerre au dehors, nous avons la guerre au dedans ; des tranchées dans les rues, des mitrailleuses dans les maisons ; des cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants encombrent le pavé.

On meurt, on meurt de toutes les morts : par la faim, par les balles, par les épidémies qui font cortège à cette terreur. Sur le chemin qui mène aux hôpitaux encombrés, les malades s'affaissent ; on les charge sur des charrettes pour les enfouir sans sépulture.

Pendant ce temps, le gouvernement négocie avec l'ennemi ; c'est le troisième, le cinquième, le septième qui a été institué depuis la chute du dernier. Comme ce gouvernement sait qu'il n'a plus derrière lui aucune force de résistance, il cède à l'ennemi tout ce que celui-ci lui demande, des provinces, le trésor de la Banque impériale ; il signe des chèques s'élevant à des milliards, prend tous les engagements que l'on exige de lui, car il faut qu'il ait la paix, la paix à tout prix ! Mais cette paix ne sera pas *une paix qui nourrit* ! Elle sera l'enfer sur la terre, elle sera pire même que la guerre !

Parce que cette image ne nous a jamais quittés, nous autres social-démocrates, nous avons été de tous temps partisans de la défense nationale.

Ce tableau poussé au noir, par quoi M. Scheidemann et ses amis s'efforcent hypocritement de justifier leur conduite depuis le 4 août 1914, sera peut-être conforme à la réalité plus tôt que ces messieurs ne l'étaient imaginé. C'est parce qu'ils savent à quelle menace leur pays est exposé qu'ils voudrait le soustraire à temps aux horreurs de la guerre. Grâce à leur complicité, l'Allemagne impériale a pu se ruer sur la France et dévaster quelques-uns de nos plus beaux départements. Maintenant que l'envahisseur battu recule partout, il change de raison sociale et s'écrie, en levant les yeux au ciel : « Nous sommes un pays démocratique ! »

Le changement a été un peu trop brusque pour être sincère. Nous n'avons aucune raison de faire crédit au nouveau gouvernement allemand — le « premier gouvernement du peuple », comme disent pompeusement les journaux, — d'autant moins que ce n'est pas ce gouvernement qui a pris l'initiative des propositions de paix. L'idée de se soumettre aux conditions de M. Wilson est partie du grand quartier général ; le Reichstag et ses nouveaux dignitaires n'y ont été pour rien ; tout au plus se sont-ils contentés d'enregistrer un état de

fait qui marquera une évolution importante dans l'histoire de l'Empire. Le prince Max de Bade a été mis à la tête du quatrième gouvernement « octroyé » à l'Allemagne depuis le commencement de la guerre ; en attendant que, comme dit le *Vorwaerts*, ce soit un cinquième ou un septième gouvernement qui négocie la paix. Le comte Hertling avait été nommé l'an passé par rescrit impérial; il est parti dans les mêmes conditions, sans que le Reichstag ait eu une part quelconque dans sa chute; une simple visite au quartier impérial, le 30 septembre, a suffi pour rendre le vieux chancelier à ses chères études et trois jours après le prince Max le remplaçait exactement par la même procédure.

Le prince Max de Bade a débuté dans la vie politique par une singulière mésaventure. Ses deux discours prononcés à Carlsruhe, alors qu'il était encore président de la première Chambre badoise, le 18 décembre 1917 et le 22 août 1918, avaient attiré sur sa personne l'attention des libéraux allemands et la grande presse de gauche s'était plue à saluer en lui l'homme des réformes radicales, celui qui rattacherait la tradition de l'Allemagne aux grandes figures des Stein et des Hardenberg. Mais voici que la *Freie Zeitung* de Berne livrait à la publicité, le 8 octobre, une lettre de ce prince « éclairé » qui traitait avec la plus parfaite désinvolture ceux-là mêmes qui, en Allemagne, s'étaient faits les champions de sa cause. Datée du 12 janvier 1918, elle était adressée au prince Alexandre de Hohenlohe, ce fils du prince Clovis qui, depuis le commencement la de guerre, remplit en Suisse les fonctions d'agent de la propagande allemande. Par qui fut-elle révélée? Probablement par M. de Hohenlohe lui-même qui, au moment où il la reçut, ne songea pas à l'usage qui pourrait en être fait.

Le vaniteux étalage d'idées surannées ne saurait surprendre sous la plume de l'héritier des Zaehringen. A Berlin on a cependant été un peu interloqué. Le prince, après avoir annoncé que certains passages de sa lettre avaient été truqués, n'a pu faire autrement que de la rendre publique et le texte reproduit par des journaux allemands du 15 octobre s'est trouvé être exactement conforme à la version publiée à Berne. On a pardonné à Max de Bade ses écarts de plume. Les socialistes eux-mêmes n'ont pas voulu insister, car la situation est actuellement beaucoup trop grave pour qu'il soit opportun de la compliquer encore par une nouvelle crise de la chancellerie.

Durant que se déroulaient tous ces incidents, l'Allemagne procédait lentement à son travail de « démocratisation ». Son nouveau « Cabinet », à l'heure qu'il est n'est encore qu'un assemblage sans cohésion de personnalités hétéroclites. Les nouveaux secrétaires d'Etats, choisis dans le Parlement, de fait, n'ont aucune espèce de pouvoir. Ainsi que l'écrit la *Gazette de Cologne* du 3, ce sont de simples

« commissaires », le chancelier étant seul responsable de la politique du gouvernement. Différents projets de loi soumis au Reichstag doivent mettre en harmonie la législation actuelle avec les nouvelles aspirations du pays. L'héritage de Bismarck est lourd à porter et les princes allemands, plus que jamais, se montrent jaloux de leurs prérogatives. Le cadre fédératif de l'empire exclut la possibilité d'un ministère parlementaire. C'est seulement par une série de fictions constitutionnelles qu'un ministère impérial, issu du Reichstag, pourra créer l'illusion d'un gouvernement populaire.

Les discussions qui vont s'ouvrir peuvent nous laisser complètement indifférents. Si l'Allemagne s'apprête à changer de visage, c'est parce que les événements extérieurs la contraignent à s'adapter à des formules que ses traditions réprouvent. Derrière le masque dont elle s'affublera pour être admise aux négociations de paix, nous discernerons l'Allemagne de toujours et c'est celle-là qu'il convient de châtier.

HENRI ALBERT.

§

Balkans.

LA PRESSION DES SOCIALISTES BULGARES SUR LE GOUVERNEMENT MALINOV A LA VEILLE DE L'ARMISTICE. — On a vu dans un précédent article (*Mercure de France*, 6 août) que le parti socialiste bulgare avait refusé lors de la crise ministérielle d'accepter les responsabilités du pouvoir, mais qu'il avait résolu de soutenir le gouvernement si ce dernier adoptait à l'intérieur comme à l'extérieur une politique franchement démocratique. De juin à septembre, les socialistes majoritaire du groupe *Narod* jouèrent à la fois le double rôle de parti gouvernemental et de parti d'opposition.

Forts de l'appui des masses ouvrières et paysannes épuisées par la guerre, ils exercèrent sur Malinov une pression quotidienne, qui devint de plus en plus énergique à mesure qu'ils voyaient s'aggraver la situation des Empires centraux. Pour sauver leur pays du désastre, ils élaborèrent un programme de réformes radicales qui peut se résumer ainsi : 1) Relèvement économique ; 2) réorganisation politique et militaire ; 3) Révision des buts de guerre. Examinons successivement ces trois points :

1) *Relèvement économique.*

Il faut réprimer sévèrement la spéculation et la contrebande, ces deux tares du régime de Radoslavov. Tous les commerçants coupables, tous les fonctionnaires prévaricateurs, tous ceux qui se sont scandaleusement enrichis en livrant toutes sortes de matières premières à l'Allemagne doivent être arrêtés et condamnés.

Le *Narod*, qui poursuit Radoslavov et sa bande d'une haine féroce,

obtint par sa vigoureuse campagne contre la corruption la condamnation de tous les profiteurs du régime déchu, du maire de Sofia, Radev, de l'Intendant général Markov, de nombreux préfets, sous-préfets et maires, bref de tous les parasites installés dans tous les postes du royaume par le gouvernement précédent. Il réclama la taxation des objets de première nécessité, le relèvement de l'industrie nationale, le renforcement « du front économique ».

2) *Réorganisation politique et militaire.*

Le parti socialiste réclame une politique de gauche. Malinov doit s'appuyer exclusivement sur les partis démocratiques du Sobranié : radicaux, démocrates, agrariens et socialistes « larges ». Le régime sévère de la censure doit être aboli, et il importe de rétablir la liberté de la presse et des réunions publiques. Il faut surtout réunir au plus vite le Sobranié dont la convocation est ajournée de semaine en semaine, contrairement à l'esprit de la constitution, et en dépit des promesses du gouvernement lors de son avènement au pouvoir. Quant à la direction de la guerre, elle doit être foncièrement réorganisée par le renforcement du contrôle parlementaire. Une Délégation permanente du Sobranié doit établir un contact étroit entre le front et l'arrière. Le parti, qui en juin déclarait vouloir « conserver sa liberté d'action pour être prêt à tout moment à prendre en mains la direction des affaires », décida dans sa Conférence des 1-2 septembre que « la participation des socialistes au pouvoir était admissible *sous certaines conditions* ». A l'heure du péril, ils sentaient le moment venu de prendre enfin leur part des responsabilités gouvernementales, comme l'ont fait en Allemagne Scheidemann et Ebert lors de la dernière crise.

3) *Révision des buts de guerre.*

C'est surtout en matière de politique étrangère que la pression socialiste se fit le plus sentir. La volonté du parti est très nettement exprimée dans le passage suivant de la résolution votée par la Conférence du 1er septembre :

> La tâche principale du parti social-démocrate au moment actuel est de nous rapprocher de la paix démocratique d'entente, sur la base du principe de la libre détermination des peuples. En conséquence, *la politique bulgare doit limiter ses prétentions,* en se prononçant ouvertement contre l'anéantissement des Etats qui doivent être rétablis, et en renonçant aux annexions de territoires qui font partie intégrale des pays voisins, car cela porterait atteinte à leurs intérêts vitaux, et entraverait le rapprochement des Etats balkaniques, rapprochement si indispensable pour l'indépendance des Balkans et le développement pacifique de ses peuples. La social-démocratie bulgare a été et reste l'adversaire résolu de l'impérialisme qui tend à s'imposer dans les Balkans pour son propre intérêt et à perpétuer la discorde parmi les nations balkaniques. *Une politique d'entente et une solution des questions territoriales avec la Serbie, la Grèce et la Roumanie*

s'imposent impérativement. La conférence souligne la nécessité de la création de la Société des nations: elle se prononce en faveur de la révision des traités conclus jusqu'à ce jour et de l'établissement d'un ordre international basé sur l'indépendance et le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. La social-démocratie est hostile à la guerre de conquêtes, et elle est pour la conclusion d'une paix rapide.

Enfin le Parti ratifiait la déclaration faite à Stockholm devant le Comité hollando-scandinave, et se prononçait énergiquement en faveur de la convocation d'un Congrès socialiste international.

Evidemment, ce programme sage et modéré mit en rage l'organe de Radoslavov, les *Narodni Prava* : A l'heure du péril suprême, s'écrie ce journal, les socialistes amollissent les courages en parlant de paix ; ces traîtres osent proposer une entente avec nos voisins balkaniques qui ont envahi et dévasté la Bulgarie ; ces insensés parlent d'une Confédération balkanique, utopie stupide ; ils sont hostiles à notre unification nationale ; ils ont l'audace de parler d' « impérialisme bulgare » ! Que Malinov dise nettement s'il accepte ces conceptions défaitistes, et s'il se solidarise avec la politique de renoncement des socialistes. A toutes ces attaques, le *Narod* répond par un réquisitoire en règle contre les radoslavistes : la politique étrangère de l'ancien gouvernement fut « une provocation grossière à l'adresse de nos voisins et de nos ennemis » ; elle nous a valu le condominium en Dobroudja et le conflit avec la Turquie au sujet de la Maritza. Cette politique, qui a fait de la Bulgarie un instrument servile de l'impérialisme européen, est repoussée énergiquement par les masses populaires. Radoslavov doit être un cadavre politique. Et le journal socialiste, dans deux articles vigoureux du 16 et du 17 septembre, demande aux partis de gauche d'accepter son programme, et somme le gouvernement Malinov d'adopter une politique concrète de paix.

C'est le moment où l'offensive des alliés en Macédoine brise le front et menace la Bulgarie de l'invasion ; c'est le moment où Ludendorff recule sur le front occidental, et où Burian adresse sa proposition aux belligérants. Heure singulièrement critique où le gouvernement bulgare, se sentant abandonné par ses alliés incapables de le secourir, ne voit pas d'autre issue que la capitulation. La note de l'Autriche-Hongrie reste néanmoins son dernier espoir. Malinov fit appeler le leader socialiste Sakazov, et tous deux rédigèrent, le 20 septembre, une réponse où la Bulgarie affirme son désir de paix démocratique de conciliation, se place sur le terrain des nationalités, déclare vouloir « apporter sa constitution loyale aux fondements de la Société des Nations », et rend hommage aux nobles principes exposés par le président Wilson. Hommage trop tardif et dicté par la détresse ! La proposition Burian est repoussée aussi bien par

Wilson que par les autres chefs d'Etat de l'Entente. Il ne restait plus à la Bulgarie qu'à se soumettre et à faire amende honorable... Le gouvernement de Malinov accepta, le 30 septembre, toutes nos conditions. Il a ainsi brisé le bloc de la coalition, en rompant le premier le lien, ou plutôt la lourde chaîne qui rattachait la Bulgarie à l'Allemagne. L'Entente ne peut pas ne pas lui en savoir gré. Elle ne manquera pas de constater que, grâce à l'action socialiste, et bien entendu sous la pression des événements, Malinov a abandonné à la dernière heure le programme annexionniste de Radoslavov et reconnu, dans sa réponse à Burian, « la nécessité de régler les conflits des Etats balkaniques conformément au droit des nationalités ».

Malgré la trahison de Ferdinand et du valet des Allemands Radoslavov, qui tous deux ont quitté le royaume pour échapper à la juste colère du peuple, la Bulgarie devra être traitée avec ménagement, selon le droit et la justice, le jour où les Puissances victorieuses de l'Entente règleront au Congrès de la paix le sort des Balkans.

A. PIERRE.

§

Belgique.

Les activistes traversent — en ce moment — des heures sombres. C'est avec un sentiment d'épouvante que les plus compromis d'entre eux voient venir la victoire qui délivrera définitivement notre pays.

Ces misérables avaient misé sur la défaite. Berlin s'était montré prodigue de promesses à leur égard. Von Bissing et ses successeurs les protégèrent ouvertement et l'ex-chancelier Bethmann leur avait accordé une sorte de bénédiction boche qui devait, pensaient-ils, les rendre invulnérables.

Il y a plus de deux ans, j'ai raconté ici même cette lamentable histoire.

Je faisais en même temps prévoir l'échec certain auquel les traîtres étaient voués. Le pays de Rubens et de Verhaeren, nos Flandres ardentes, possède un tel passé d'indépendance que le Boche ne pouvait s'y ancrer.

On disait bien qu'Anvers était intoxiquée d'éléments germaniques. C'était assez vrai. Mais précisément, pour cette cause, la réaction fut vive et le peuple anversois se redressa, devant le danger, d'un admirable élan.

Le Flamand est plus près, malgré sa langue, de la France que de l'Allemagne et cette amitié de France et de Flandre, qui ira sans cesse se développant, et dont M. de Poncheville s'est fait l'ardent apôtre, n'est pas une idéologie vaine. C'est, au contraire, depuis les ducs de Bourgogne et la brillante cour de Bruges, une vivifiante réalité historique. Ces hommes vaillants de Lille, de Dunkerque,

d'Hazebrouck, dont Lamartine disait qu'ils formaient dans la France une population d'élite, que sont-ils, sinon les frères de race de nos Flamands de Belgique ?

Du reste, le petit peuple des Flandres françaises — ne parle-t-il pas toujours le flamand ? Par contre, c'est la culture française que la bourgeoisie flamande de Belgique a choisie ; parmi les poètes du Parnasse français, un des plus impeccables est notre Keyenberg (*alias* Albert Giraud), dont M. Louis Dumont-Wilden, notre meilleur critique belge contemporain, est fondé de dire « qu'il évoque le souvenir d'un de ces Flamands de la Renaissance à qui la France et l'Italie avaient enseigné toutes les grâces et toute la clarté de la civilisation latine ».

Mais à quoi bon accumuler des arguments contre les activistes ? On ne discute pas avec la mauvaise foi. Je me demande ce qu'ils vont faire après la Victoire. L'Allemagne s'était engagée à les protéger et à introduire dans le traité de paix avec la Belgique une clause d'impunité pour leurs crimes contre la patrie. Cette promesse d'une Allemagne aux abois ne signifie rien du tout et l'heure de la reddition des comptes approche.

Aussi signale-t-on de Belgique occupée que plusieurs des activistes font leurs malles et préparent leur retraite dans quelque Heidelberg. L'exemple vient de haut : du duc d'Arenberg. Ce grand seigneur, quinzième duc d'Aerschot, appartient à une vieille famille de l'aristocratie belge, qui hérita du duché d'Arenberg, et siège, de ce fait, à la Chambre des seigneurs de Prusse. Le duc d'Arenberg possède à Bruxelles un admirable palais, célèbre pour sa bibliothèque, une des plus riches d'Europe, et ses collections d'œuvres d'art. Avant et pendant la guerre, le duc d'Arenberg reçut comme hôtes les membres de la famille impériale. En août 1914, l'armée belge dut faire sauter le château de Marche-les-Dames, véritable nid d'espions boches et propriété de sa sœur, Ludmille d'Arenberg, épouse divorcée du prince de Croy. La félonie des d'Arenberg est flagrante.

Que fait le duc ? Il déménage et vend à l'encan des souvenirs séculaires. Quand nous rentrerons en Belgique, il sera installé dans un château prussien, car il se rend parfaitement compte que d'ici peu l'air de notre pays pourrait lui devenir défavorable... Le duc d'Arenberg est riche d'une cinquantaine de millions ; sans doute quelques-uns de nos plus distingués activistes se sont-ils mis sur les rangs pour briguer la gestion de ses biens d'outre-Rhin.

Pour les activistes wallons, leur débandade est d'une autre espèce. Herr Reichmann, qui est de leur conseillers, doit les trouver bien maladroits. De tous côtés on les lâche. Ils s'étaient recommandés autrefois de feu Georges Lorand, wallon de pure race, qui, publique-

ment, et très sévèrement, avait condamné leur action. Ils crurent pouvoir compter sur un autre grand chef wallon, M. Jules Destrée, qui s'est, avec éclat, désolidarisé de leur engeance compromettante. Ne sachant plus de quel bois faire flèche, ils ont cherché des appuis dans la Snisse romande où ils se sont heurtés à M. William Martin, heureusement documenté sur leurs antécédents et qui les a exécutés en quelques lignes dans le *Journal de Genève*.

Il ne continuent pas moins à envoyer des lettres de propagande dans les tranchées belges. Une de ces lettres a touché le commandant Harzée qui me l'a fait tenir au « Mercure de France » en l'accompagnant de la copie de ce qu'il avait répondu à ces suspects.

Je ne pense pas que ces Messieurs reproduisent cette réponse. Le commandant Harzée voit trop clair dans leur jeu qui n'est autre que celui des Boches. Et cependant quelle opinion plus foncièrement wallonne que celle du commandant Harzée, ce liégeois de vieille souche, gendre de feu le ministre d'Etat Xavier Neujean qui fut une des gloires de la politique et du barreau liégeois.

Le commandant Harzée et ses fils sont au front depuis le début de la guerre, avec toute la descendance mâle du grand libéral liégeois Neujean ; ce sont de rudes wallons, de fières incarnations de la tradition de Liége, des admirateurs passionnés de la France ; n'allez point surtout leur parler de « Belgique française », de séparation nationale, de politique irrédentiste, ils n'entendront rien à ces inventions d'importation allemande et, avec toute la franche rudesse de leur race et de leur patriotisme, vous enverront promener. Et comment !

C'est aussi notre excellent romancier Maurice Gauchez, autre franc wallon, que les activistes ont cherché à compromettre et qui met nettement les choses au point.

C'est encore ce vaillant carelorégien Oscar Gilbert, le Président de l'Union wallonne de France » et l'un des principaux inspirateurs du mouvement wallon en Belgique, qui se détourna d'une « politique » dont le moindre défaut est le manque absolu de tact et qui fait état de tenir pour négligeable l'opinion des wallons demeurés sous le joug.

C'est enfin le docteur Philippe, ce vieux wallon enthousiaste, président de la Ligue des Patriotes belges, qui renie sans ambages toute solidarité avec un mouvement dont le caractère suspect lui saute aux yeux.

Au 14 juillet dernier, les activistes et irrédentistes wallons — irrédentistes de quoi ? — avaient publié cette déclaration : « Nous nous tournons vers la France pour lui crier : maman ! »

Des amis français me demandèrent s'ils n'étaient pas un peu gâteux et une charmante Française me fit remarquer qu'ils por-

taient des noms et des prénoms si singuliers qu'une véritable maman française n'en voudrait pas pour ses enfants... L'amour qu'ils portent à la France, ils le manifestent bruyamment du moins en ne choisissant, pour y collaborer... que les journaux français taxés de défaitisme.

Et, tout dernièrement, M. Poincaré, chef de l'Etat français, dans sa dépêche de félicitation au roi Albert à l'occasion de la victoire de nos troupes, soulignait que, pour le sentiment français, *les Flandres belges et la Wallonie sont inséparables.*

Leur dernier avatar est d'intervenir maintenant dans les affaires intérieures de la Suisse. Ils sollicitent quelques Suisses romands de se joindre à eux. Je doute qu'ils reçoivent de nombreuses réponses. J'ai tenu une de leurs lettres entre mes mains. Elle marquait tant de naïveté et d'impudence que la manœuvre est condamnée d'avance à l'échec. Si c'est en Suisse que les meneurs de l'activisme wallon comptent se réfugier après la guerre pour y exercer leurs « spécialités » séparatistes, ils trouveront, je le sais, à qui parler parmi les Suisses romands, amis de la France et de la Belgique.

En même temps que les activistes des Flandres et de la Wallonie sombrent dans une banqueroute grotesque et veule, les liens d'union sacrée se resserrent entre les Belges exilés. Avec Jean d'Ardenne, Léon Souguenet, Frédéric Rotiers, André Fontainas, Dumont-Wilden, la *Chronique*, vieille feuille anticléricale de Bruxelles, vient de reparaître à Paris.

Quel excellent ton que le sien ! Ce sont de vraies voix belges et françaises qui se font entendre pour bafouer les traîtres ou les crétins (*sic*) du séparatisme et de l'irrédentisme, pour prêcher le ralliement autour du gouvernement responsable de la Belgique et tendre une main amie à des adversaires d'autrefois qui, comme M. Fernand Neuray, le directeur de la *Nation belge* et l'auteur de ce beau livre « La Belgique nouvelle », n'ont, comme nous, pour idéal que la restauration intégrale de la Belgique.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Etats-Unis.

LE PRÉSIDENT WILSON EN EUROPE. — La question de la possibilité et de la probabilité — surtout de la probabilité — d'une visite officielle du Président Wilson en Europe pour la fin de la guerre est revenue récemment sur le tapis plusieurs fois à Paris. Mais à chaque occasion les je-sais-tout des deux pays, la France et les Etats-Unis, ont déclaré qu'un tel voyage est impossible à cause d'un article prohibitif de la constitution fédérale qui défend au président de quitter le territoire de l'Union pendant la durée de son mandat. Pourtant,

ces personnes se trompent, le président américain est aussi libre que M. Poincaré en cette matière, ayant en effet jadis passé les frontières des Etats-Unis en plusieurs occasions.

Dans le courant de l'été 1917, un publiciste et professeur de faculté, un Français bien connu à Paris, écrivait à un ami américain ce qui suit :

Il serait excellent que le Président Wilson fît le plus tôt possible un voyage à Paris. Je suis convaincu que ce voyage hâterait la fin de la guerre. Si vous êtes de mon avis, tâchez de faire parvenir cette idée jusqu'au président lui-même. Je ne puis vous exposer toutes mes raisons dans une lettre qui, en cours de route, peut tomber entre les mains des Allemands. Votre bon sens vous les indiquera. J'ai été, en France, un des premiers journalistes, peut-être le premier, à faire confiance au Président Wilson considéré comme citoyen du monde. Votre ambassadeur à Paris a bien voulu m'écrire pour m'en remercier.

Voici la réponse de M. Wilson à cette lettre, cette réponse étant datée de la Maison Blanche le 21 août 1917 :

Si j'ai mis du temps pour répondre à votre intéressante lettre du 10 courant, ce n'est pas par indifférence, vous pouvez en être sûr. La communication du Professeur... est en effet très intéressante et très agréable pour moi personnellement. Mais il est peu probable que je puisse quitter les Etats-Unis actuellement, quoique je voudrais de tout cœur que cela pût être possible.

Il est à remarquer que, dans cette lettre, M. Wilson ne fait pas la moindre allusion à la théorie qu'un président américain ne peut quitter ou ne doit pas quitter le territoire de l'Union. Il est même plus que probable que si cela était le cas, M. Wilson aurait signalé le fait à son correspondant parisien comme la raison pourquoi il ne pouvait obtempérer à sa demande ; et, en outre, on sait que personne en Amérique n'est plus au courant de ces ambiguïtés constitutionnelles que l'ancien professeur de la législation comparée et de l'histoire politique des Etats-Unis.

De plus, cette polémique a réellement été terminée depuis une quinzaine d'années en faveur de la théorie que le président est, sous ce rapport, sans entraves ; même le fait que la tradition se soit prononcée contre n'est pas reconnu actuellement dans les milieux officiels de l'Amérique, quoique beaucoup de gens, même parmi des Américains généralement avisés, y croient toujours ; et si l'on cite le fait que M. Roosevelt et M. Taft ont, tous les deux, quitté les Etats-Unis pendant leur présidence, on répond que le premier, quand il a visité le canal de Panama, n'est pas sorti de la Zone concédée, et que le second, quand il s'est rencontré avec le président du Mexique, l'a fait exactement à moitié chemin du pont international d'El Paso. Mais ni l'une ni l'autre de ces assertions ne sont exactes.

Dans une lettre inédite du 11 septembre de cette année, M. Roosevelt écrit :

J'ai quitté le sol des Etats-Unis pendant ma présidence et j'ai visité le canal de Panama, allant et revenant sur un bateau de guerre américain.

Et dans une autre lettre, inédite aussi plus récente que celle de M. Roosevelt, son successeur immédiat à la Maison Blanche, M. Taft, qui, il ne faut pas l'oublier en passant, est actuellement professeur de droit à l'université de Yale, écrit plus longuement et plus explicitement à ce même sujet ce qui suit :

J'ai souvent parlé en public des pouvoirs du président des Etats-Unis, quand j'ai attiré l'attention sur le fait qu'il n'y a pas une loi quelconque qui empêche le président de quitter le pays ; qu'en le faisant, il ne se met pas dans un état d'inhabilité matérielle. Mais à cet âge du téléphone et de la télégraphie sans fil, et surtout si le président s'absente à un moment que sa présence à Washington n'est pas urgente, son absence ne l'empêche pas de s'acquitter de ses obligations de chef d'État. Quand M. Roosevelt était président, il est allé au Panama et a dîné en dehors de la zone du canal, sur le territoire même de la République de Panama. J'ai fait la même chose au Panama et, en outre, j'ai dîné avec le général Diaz sur le sol du Mexique.

De ce qui précède il est évident que rien n'empêche le président de venir en Europe, s'il désire le faire. Mais beaucoup de gens aujourd'hui se posent une seconde question qui est plus actuelle, — M. Wilson a-t-il l'intention de venir pour le grand congrès qui probablement règlera les affaires européennes après la guerre ? Naturellement il est assez difficile de répondre à cette question par un oui ou un non catégorique ; pourtant, j'ai de bonnes raisons de croire que dans certaines circonstances le Président Wilson pourrait bien se montrer de ce côté de l'Atlantique, quand arrivera le moment de donner une forme concrète et pratique à ses fameux « quatorze points ».

THÉODORE STANTON.

§

A travers la presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Encore qu'une des sœurs de la Grande-Duchesse du Luxembourg se soit fiancée à un prince allemand, la diplomatie impériale ne paraît remporter aucun succès auprès du Grand-Duché. La *Nation belge* a reçu d'un de ses correspondants luxembourgeois cette information, qui nous instruit sur les difficultés rencontrées dans sa démarche par la Wilhelmstrasse au château de Colmar Berg :

Une fois de plus les intrigues allemandes ont été déjouées par la clairvoyance du peuple luxembourgeois et la haine irréductible qu'il éprouve pour ses envahisseurs.

Comme il fallait s'y attendre, la visite du chancelier Hertling au château de Colmar Berg causa dans tout le pays une violente indignation. A la Chambre, le ministère Kauffmann, interpellé au sujet de sa politique apeurée et trop prompte à obéir aux suggestions de la Cour, fut forcé de donner sa démission.

C'est en vain que, prévoyant l'orage, le gouvernement avait essayé de se disculper, en arguant qu'il ne fallait voir dans le voyage du comte Hertling qu'un simple geste de politesse envers la famille grand-ducale et déclarant que les fiançailles de la jeune princesse — événement privé et strictement familial — n'intéressaient en rien la politique, et ne pouvaient compromettre en quoi que ce soit la « neutralité » du peuple luxembourgeois.

La Chambre ne fut pas de cet avis et protesta avec vigueur non seulement au sujet de cette récente et retentissante preuve de germanophilie de la dynastie des Nassau, mais surtout contre la politique d'intolérable passivité qu'elle avait imposée au gouvernement depuis août 1914.

D'un autre côté, le chargé d'affaires du Luxembourg à Berlin, M. Ernest Arendt, avait envoyé sa démission dans les circonstances suivantes. Devant transmettre une protestation contre les agissements des policiers du Kaiser qui emprisonnaient comme bon leur semblait, au hasard de leurs soupçons, quantité de citoyens luxembourgeois, M. Arendt fut reçu à la Wilhelmstrasse d'une manière si ironique et si méprisante qu'il jugea un tel accueil incompatible avec sa dignité. Aussi il préféra quitter la carrière diplomatique plutôt que de continuer, en tant que représentant du Luxembourg, à subir d'incessantes humiliations de la part d'un peuple qui a érigé en principe le mépris des faibles.

Finalement, en présence de ces événements, le gouvernement impérial comprit qu'il avait fait fausse route, que, décidément, les Luxembourgeois étaient, eux aussi, des « indécrottables », que, depuis quatre ans, les progrès de la « Kultur » étaient remarquablement négatifs dans leur pays... *Inde irae*.

L'ex-ministre d'Allemagne von Busch, qui incarnait d'une façon typique la rogue brutalité prussienne, vient d'être remplacé par l'ex-consul général à Calcutta, Lehmann. Il est probable que von Hintze fonde de grandes espérances dans la fourbe et ondoyante habileté de ce diplomate, un de ses plus fidèles disciples, qui essaya, au début de la guerre, de créer dans l'Hindoustan un mouvement révolutionnaire dirigé contre le gouvernement britannique.

Sa tentative échoua piteusement.

Peut-être a-t-il l'espoir de compenser cet échec par de brillants succès politiques dans le Grand-Duché ?

Le peuple luxembourgeois se chargera de dissiper les illusions qu'il pourrait avoir à ce sujet.

LA PRESSE ENNEMIE. — Le *Handelsmuseum* de Vienne nous présente un tableau des intérêts commerciaux de l'Autriche dans la Transcaucasie et l'Asie Centrale.

Il est possible que, après la guerre, le commerce avec la Perse devienne

assez actif. Les stocks de marchandises y sont épuisés, et le pays, n'ayant pas souffert de la guerre, a conservé sa puissance d'absorption ; la demande de produits européens pourrait donc devenir très importante. Or, la Russie, en tant que fournisseur, n'entre pas en ligne de compte pour les plus prochaines années, et les autres pays sont appelés à bénéficier de cette situation. D'autre part, l'Autriche ne doit faire état de la Perse que comme client et non pas comme fournisseur de matières premières.

Il en va autrement du Turkestan, qui peut envoyer du coton, de la laine et de la soie brute. La culture du coton dans le Turkestan est liée — le même, au reste, que toute l'agriculture — à l'irrigation artificielle. Il n'est aucun doute que l'étendue de la surface irriguée ne puisse être encore considérablement accrue. Mais, comme l'a fait observer M. R. Iunge, dans son livre : *Das Problem der Europaisierung orientalischer Wirtscha ft*, la technique de l'irrigation a subi un temps d'arrêt. Pour étendu que soit le système des irrigations actuelles, il n'en est pas moins en recul comparativement à celui des époques antérieures. Beaucoup d'installations ont été détruites au cours des guerres civiles qui ont désolé le pays, tels les barrages-réservoirs (Stauweiher), les *benas*, dans la montagne. Avec de l'argent et le concours de techniciens parfaitement au courant des conditions hydrographiques de la région, on pourrait accroître, dans une proportion considérable, la superficie des terres irriguées. Quant à la surface qui serait réservée au coton, l'étendue en dépend des besoins alimentaires de la population. La culture du coton avait été poussée, durant les années qui viennent de se terminer, sous l'impulsion de l'administration russe, aux dépens de celle du blé. Les habitants du Turkestan livraient du coton à la Russie et recevaient, en échange, des céréales. Mais au moment de la révolution russe, et par suite de la désorganisation des transports, l'importation de céréales cessa complètement, et la population souffrit du manque de céréales à pain. Si le Turkestan devenait un Etat indépendant, on devrait y cultiver le blé, de manière à pourvoir à la nourriture des habitants. La culture du coton ne peut donc être étendue à volonté, et il en est du Turkestan comme de l'Egypte, où elle a dû être restreinte au profit de celle du blé.

La route du Turkestan traverse la Transcaucasie, la mer Caspienne, et de Krosnowodsk, sur le littoral oriental, suit le chemin de fer transcaspien, dans la direction de Merw, Boukhara, Samarkand, Audischan et Tascikent. De Merw, un embranchement passant par Kouchk mène à la frontière de l'Afghanistan et de là à Hérat qni n'est éloigné que de 120 kilomètres. La ligne transcapienne, qui part de Taschkent et se relie au transsibérien, pourrait être améliorée par la construction de lignes latérales. Telle, entre nombre d'autres, celle qui conduirait à Meched, dans la Perse orientale, pèlerinage célèbre pour les Chiites, de Kouchk à Hérat, puis à Balkh et à Caboul dans l'Afghanistan. Ces voies ferrées ouvriraient au commerce la Perse orientale et l'Afghanistan. Si la nécessité s'en montrait, une route d'eau pourrait aussi être aménagée entre la mer Noire et la mer d'Aral. Les Russes avaient déjà songé, il y a quelques dizaines d'années, à relier la mer d'Azov avec la Caspienne au moyen d'un canal qui devait avoir 35 mètres de large et 7 mètres de profondeur. Sans grandes difficultés d'ordre technique autres que celle de la différence de 74 mètres qui séparent

les deux plans d'eau, on pourrait construire un canal entre la mer d'Aral et la mer Caspienne. Le Syr-Daria et l'Amou-Daria, qui se jettent dans la mer d'Aral après avoir traversé le Turkestan, sont de grands fleuves : ainsi l'Amou-Daria, dans son cours inférieur, a un débit plus important que celui du Rhin ou du Rhône. Le centre de la navigation sur l'Amou-Daria est Tchardjoui, où le chemin de fer transcaspien traverse le fleuve sur un pont important ; à partir de ce point, les petits vapeurs peuvent remonter pendant 600 kilomètres. Quant au Syr-Daria, il peut porter jusqu'à 1.000 kilomètres des bateaux d'un tirant d'eau de 0 m. 60. Au surplus, la navigation sur les fleuves du Turkestan ne pourra jamais avoir un développement considérable. Les cours d'eau sont pour la navigation ou pour l'irrigation ; c'est l'un ou l'autre, et comme l'irrigation importe plus que la navigation, le transport des marchandises doit se faire par voie ferrée.

LA PRESSE NEUTRE. — L'offre de paix séparée présentée par la Bulgarie passe aux yeux de M. Alexis François, dans la *Semaine littéraire*, de Genève, pour une manœuvre qu'il craint beaucoup voir réussir :

Dans leur complète débâcle, les Bulgares savent fort bien qu'ils ont conservé deux ressources qui leur furent de tout temps offertes et leur permettent encore de tout espérer.

La première, c'est que, quoi qu'ils aient pu dire ou faire, ils n'ont cessé d'avoir de chauds amis dans la diplomatie de l'Entente, dans la presse de l'Entente, dans l'opinion publique de l'Entente. Et n'ont-ils pas — comble d'habileté ! — réussi à maintenir pendant la guerre un ambassadeur à Washington, voire un ambassadeur très bien vu et marié à une Américaine ?

(*Supprimé par la Censure française.*)

Et voilà (*supprimé par la Censure française*) le terrain très sûr où se sont mis à opérer immédiatement les hommes d'Etat bulgares passé maîtres dans l'art de rouler l'Europe, — M. Savadjan, que notre Conseil fédéral a si aimablement mis à la porte, tandis qu'il conserve Guilbeaux, en pourrait faire foi.

Ah ! ce sont des malins, je vous assure, que ces gens de Sofia : ils ont réussi à épargner à la population sédentaire et au territoire bulgares les horreurs de l'invasion. Ils ont arrêté net la dépense, quand elle devenait trop onéreuse. Beau coup de barre, admirable manœuvre ! Maintenant, il s'agit de tout avoir, ou à peu près, de ce qu'on avait espéré conquérir, si l'on avait été vainqueur.

Et le pire, c'est que ce petit jeu pourrait, sinon complètement aboutir, du moins procurer quelques bénéfices. Peut-être les Bulgares ont-ils raison en ne désespérant pas de faire avaler à l'opinion civilisée quelque grosse iniquité finale. (*Supprimé par la Censure française.*)

Les Bulgares vaincus restent par leurs ambitions l'un des grands dangers moraux de la future Société des Nations basée sur la confiance e l'équité. Cela seul devrait suffire à inquiéter un public et une diplomatie qui, pour le moment, restent encore sous l'agréable impression de leur défaite militaire.

Mais il y a plus. Après tout, peu importe en soi, n'est-il pas vrai ? que la Bulgarie sorte de la guerre châtiée ou récompensée. Nous ne demandons pas, nous non plus, la peau du peuple bulgare pour le plaisir de la clouer à notre porte de neutre. S'il ne s'agissait que de cela, je n'aurais point pris la plume et pour cause.

Ce qui importe en revanche, et grandement, c'est que la Serbie sorte tendue, fortifiée, rassurée de la présente guerre ; car nous y avons tous un intérêt capital. La Serbie, sachons déjà le reconnaître, sera l'un des éléments essentiels de la paix future, en même temps qu'elle sera l'un des éléments essentiels de la régénération de l'Europe.

(*Supprimé par la Censure française.*)

En parlant ainsi, je sais que je heurte directement la croyance ou les préjugés de certains de mes concitoyens, non des moindres, de certains de nos journaux parmi les plus écoutés, à tort ou à raison. Mais quand on parle du rôle futur de la Serbie dans l'Europe épurée et régénérée, il ne faut pas l'entendre seulement au sens matériel, mais au sens spirituel ou mystique.

S'il est vrai que la guerre actuelle est une lutte gigantesque entre deux systèmes de civilisation, entre deux *esprits*, l'un qui opprime et l'autre qui libère, s'il est certain, comme on le voit chaque jour davantage, que l'ancien système est une chaîne continue d'alliances ou de complicités qui va de Potsdam au Vatican, en passant par la Hofburg, il faut admettre que l'importance des petites nations démocratiques s'accroît en raison directe des efforts qu'elles peuvent faire pour empêcher les anneaux rompus de se ressouder. La Suisse, à ce point de vue, peut avoir un grand rôle, au centre de l'Europe, le jour où elle renoncera à sa neutralité ; la Belgique à l'ouest, la Bohême à l'est ; mais, pour ce qui est du midi, aucune nation, sur ce point, ne saurait le disputer à la Serbie, parce qu'aucune nation n'est mieux préparée, ni mieux placée qu'elle.

Envisagée de la sorte, la Serbie, complétée de la Macédoine et des provinces yougo-slaves, devient une nécessité de premier ordre. Il faut bien qu'on s'en rende compte : tout ce qui se fera demain pour fortifier ou affaiblir la Serbie, se fera pour ou contre la libération définitive de l'Europe.

Tout ce qui se fera demain pour fortifier ou affaiblir la Serbie, se fera pour ou contre la paix du monde, pour ou contre la Société des Nations.

Il n'est donc pas possible de considérer le problème serbe ou le problème bulgare comme des problèmes limités à leur objet. De même que le problème belge ou le problème alsacien-lorrain, ils embrassent *toute* la question. Reculer sur un point, serait livrer l'ensemble de la forteresse construite sur les ruines de l'autocratie militaire, diplomatique et cléricale.

Par sa faute, ou en vertu de sa propre tradition, la Bulgarie a lié son sort à l'ancien système. Ce n'est pas un armistice, ce n'est même pas un traité de paix qui peut la détacher à cette heure de l'Austro-Allemagne. Elle reste enchevêtrée à l'âme de ses alliés d'hier par les racines de sa foi politique, de même que la Belgique ou la Serbie ne sauraient plus séparer leurs destinées de la grande Révolution démocratique et libérale qui les a fait saigner et vaincre.

Hautes fatalités morales qui valent bien celles que les historiens s'efforcent de découvrir dans les lois économiques ! Les négociateurs de demain

sauront-ils tenir compte de ces puissances mystérieuses et profondes contre lesquelles doivent infailliblement se briser un jour toutes les forces du mensonge ? Nous voulons l'espérer.

PAUL MORISSE.

LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER

Une opinion américaine. — Le 10 octobre dernier, lord Northcliffe offrait à déjeuner, dans l'historique Printing House Square, aux directeurs des journaux américains qui visitaient les pays alliés ; il y en avait de toutes les villes des Etats-Unis, rassemblés sous une tente dans la cour intérieure du *Times*, les uns revenant du front, les autres y partant, tous heureux que leur pays ait pu prendre part à la victoire de la liberté sur les puissances d'asservissement. En réponse au toast que leur porta lord Northcliffe, l'un d'eux, le Dr Edward J. Wheeler, directeur de l'*Everybody's Magazine*, parla de la France en des termes qu'il est bon de recueillir ici.

Après avoir dit quelles impressions poignantes et inoubliables ils rapportaient tous du front, il poursuivit en ces termes :

Nous emportons d'Angleterre cette impression que le bouledogue qui représente la ténacité et la crânerie anglaises est un excellent symbole... Mais le pire symbole que je sache aujourd'hui est le coq gaulois de la France. Il faudra trouver autre chose. La France ne se rengorge ni ne se pavane.

L'image qui me vient à l'esprit est celle d'une grande dame, belle et simple, avec sur les lèvres un sourire séduisant et dans les yeux un regard inexprimablement émouvant. Nous en avons vu une, noble châtelaine dans les ruines de l'antique demeure de sa famille. Elle nous parla de ce que les Allemands avaient détruit, sans aucun effort pour demander la sympathie, mais la sympathie répondait au merveilleux et muet appel de ses yeux. Un peu plus tard, nous avons vu un vieillard, descendant d'une autre illustre famille, dans son château en ruine. Dans une petite pièce, pas plus grande qu'une chambre dans une pension de New-York, il restait un petit lit de fer, et c'est tout ce qu'il avait pour dormir. Au rez-de-chaussée, une autre pièce, ouverte à tous les vents, lui servait de salle à manger, et il tint à nous y offrir le thé. Il sortit son matériel, une tasse et huit ou neuf verres, et nous prîmes le thé, non dans des tasses, mais dans des verres. Il sortit aussi une cuillère, une seule, deux fourchettes et un couteau. Il nous servait là, dans cette salle à manger délabrée, comme un prince entre les hommes, comme un monarque traitant ses sujets, avec un sourire sur ses lèvres, causant avec animation, mais sans un mot ni un geste qui pût paraître quémander la sympathie. Il n'appartient à personne de prendre en pitié les Français. J'étais parti, pensant leur témoigner ma pitié. Mais on ne peut que les aimer, les admirer, les adorer !

Ces mots furent couverts d'acclamations.

LUCILE DUBOIS.

LA VIE ANECDOTIQUE

Alan Seeger. — La Poésie.

Les livres, les écrits se multiplient touchant la vie et la mort glorieuse dans les rangs de la légion étrangère d'**Alan Seeger**, poète américain. Je ne m'étendrai pas sur le milieu qu'il fréquentait. Quelques-uns des jeunes Américains qui le composaient, tels qu'Harrison Reeves et le peintre Bruce qui ressortit à l'orphisme et au simultanisme après avoir été un élève d'Henri-Matisse, sont encore à Paris et mieux que moi pourraient dire ce que fut la vie d'Alan Seeger au quartier latin.

Je n'ai la prétention que de fixer ici le point de savoir dans quelles conditions Alan Seeger publia un article en français. Ce fut le seul. Sans être capitale, la chose a son importance, puisqu'il s'agit du premier mort de l'élite américaine.

En 1910, j'étais le rédacteur en chef des *Soirées de Paris*, revue moderne dont cinq collaborateurs sont morts au champ d'honneur ou de blessures reçues en combattant dans l'infanterie.

Alan Seeger, que je rencontrais souvent, m'avait fait part de son désir de publier quelque chose en français et qui pût être utile aux Français.

Au mois de mai, il déposa au bureau de la revue un article intitulé *Le Baseball aux Etats-Unis*, accompagné de la lettre suivante :

Cher Apollinaire : Voici un article de sujet bien moderne qui doit vous plaire pour *les Soirées*. Je l'ai mis en mauvais français, comme exercice. Vous pourriez, si vous l'acceptez, écrire une petite introduction, comme on fait ici en France dans les revues et journaux, expliquant en quelques lignes comment les deux équipes champions de l'Amérique sont passées par Paris, comment le mauvais temps a empêché le jeu, et disant ensuite que *M. Alan Seeger, poète américain*, communique le suivant, etc., etc.

Vous trouverez le français exécrable surtout à partir de la troisième page où j'ai travaillé seul, mais vous comprendrez mieux mon mauvais français que mon bon anglais. J'espère que vous pourrez vous servir de ceci.

Alan Seeger.

17, rue du Sommerard.

C'est ensuite qu'Alan Seeger partit pour Londres d'où il m'envoya la carte que voici :

60 Torrington Sq., London, W. C.

Murry me dit que vous avez de la traduction à faire. Vous pouvez m'écrire à cette adresse si je puis vous aider en quelque chose.

Et envoyez-moi le numéro des *Soirées* si vous publiez mon article sur le base-ball. Salutations.

Alan Seeger.
13, 6. 14.

Marinetti est ici avec les bruiteurs.

L'article d'Alan Seeger sur *le Baseball aux Etats-Unis* parut dans le dernier numéro des *Soirées de Paris*, numéro double (juillet et août 1914). A ce numéro, qui fut le dernier de cette revue et

qui borde pour ainsi dire la guerre, dix-huit personnes avaient co laboré.

Les collaborateurs hommes n'étaient que 16, car il faut défalqu deux femmes.

Sur les 16 collaborateurs de ce dernier numéro, deux sont mort combattants héroïques, dix ont combattu, furent blessés, combatte encore ou sont toujours mobilisés.

Ce numéro, si belliqueux, sans le paraître, était bien celui où deva être publié l'article d'*Alan Seeger, poète américain* sur « le pl bruyant de tous les sports », que celui qui mourut si bravement faveur de la cause française écrivit « pour convertir la jeunes française à ce magnifique sport, aussi passionnant comme récréati qu'important à cause de toutes les qualités d'énergie, de vitesse de sang-froid qu'il développe chez ses joueurs ».

§

Dans le *Temps*, à plusieurs reprises, M. Paul Souday a défen **la poésie** contre M. Abel Hermant qui, ne pouvant souffrir l vers, s'était efforcé de démontrer la supériorité de la prose.

M. Abel Hermant, qui méprise la poésie, goûte infiniment la pro et la plus prosaïque, puisqu'on l'a vu récemment faire l'éloge celle de Georges Ohnet lorsqu'il mourut. Il est vrai que M. Ab Hermant est orfèvre, c'est-à-dire qu'il n'écrit qu'en prose. Son c est moins choquant que celui de Lamotte Houdart qui, poète ma mauvais poète il est vrai, soutint le premier, autrefois, le même pa doxe.

De notre temps, Octave Mirbeau professait la même opinion. n'ai eu que deux fois l'honneur de m'entretenir avec lui et chaq fois je l'entendis s'étonner qu'il y eût encore des poètes. Il affirm que la poésie n'intéressait personne et il trouvait ridicule que l écrivît encore en vers.

Il a laissé derrière lui une école d'écrivains et d'admirateurs qu l'égard de la poésie pensent comme lui et méprisent tout ce qu trait à l'art de faire des vers. Mais le chœur des Muses peut ch ter, il est bien défendu contre toutes les attaques. Contredisant a force, l'école allemande qui soutint qu'Homère n'avait pas exis ainsi que les Carpocratiens divinisaient le grand Mélésigène aveug M. Paul Souday déclare « qu'Homère est positivement dieu ».

Ne fallait-il pas signaler cet acte de foi poétique tellement in tendu sous la plume d'un prosateur ?

Tandis que M. Paul Souday défendait la poésie, celle-ci voy s'approcher d'elle un autre néophyte remarquable, grand pro teur qui à vrai dire ne fut jamais un profane. Deux fois c année, M. Charles Maurras quittait le *sermo pédestris* pour vers. La première fois, ce fut pour doter d'une courte inscript

yrique le socle d'un groupe sculpté pour M. Real Del Sarte. La econde fois, il prit le ton de l'ode pour chanter la Marne. Ce long ragment offre d'autant plus d'intérêt qu'on y peut voir que le goût égitime de M. Charles Maurras pour les règles et la tradition ne aveugle point sur l'utilité de les observer superstitieusement. Ses ers ressortissent au genre que l'on appelle « le vers libéré ». On y ait rimer le pluriel avec le singulier, la rime devient parfois si fai- le qu'elle confine à l'assonance ; l'hiatus même y laisse se heurter eux voyelles.

Du reste, la liberté avec laquelle M. Charles Maurras a osé border le ton de l'ode n'ôte rien au nombre de ses strophes, à a fermeté de sa langue, à la richesse d'une pensée qui même en indarisant sait s'exprimer simplement et harmonieusement. Ses nodèles, à mon sens, ne se trouvent ni au XVII^e^, ni au XIX^e^, ni u XX^e^ siècle : ce sont Pindare et Ronsard : Mais tout le monde 'a pas compris la qualité de ces divertissements. Le goût de la eunesse est aujourd'hui si divisé! Ils aideront toutefois à com- attre la tendance que l'on a dans certains milieux à se laisser oubler beaucoup plus que de raison par les centons et les pasti- nes dont la perfection n'emporte nullement la légitimité et qui peu- ent bien amuser le lecteur, sans honorer leur auteur, chez qui ils écèlent plus d'habileté et de bonheur que de talent. L'autorité d'un Maurras peut encore servir quand on remarquera la simplicité de s vers à se laisser aller avec moins de complaisance et seulement n souriant, à goûter la subtilité et l'excessive afféterie des courtes èces de vers de certains prosateurs qui gongorisent sans mallar- iser le moins du monde. Enfin, les audaces d'un maître aussi aditionaliste que l'est le rédacteur en chef de *l'Action Française*, ontrent assez que l'audace est bien dans la tradition des lettres ançaises et que les innovations peuvent bien être et sont généra- ment le fait des plus cultivés, de ceux qui tout en ayant le plus dons ont également le plus de métier. Quand on laboure un amp, il faut que la terre soit promptement retournée, de façon à que toutes les particules du sol soient tour à tour et d'année en nnée exposées au sol. Il en est de même de la langue. Du moment u'un auteur se conforme à l'usage au point de vue de la syntaxe et u vocabulaire, et sauf les exceptions qui viennent confirmer cette gle, il doit être dans une matière aussi conventionnelle que l'expression poétique être laissé libre d'en approfondir toutes les ressources, de tout remanier à son gré, pour le plus grand bien de la langue qu'il travaille à rendre plus nette, plus claire, plus riche et plus belle, et pour le plus grand profit de l'esprit humain. Au ontraire, les prétentions des puristes et des grammairiens, quand elles vont à des excès, ne servent de rien qu'à appauvrir le langage,

qu'à éteindre l'imagination des poètes et qu'à préparer la mort de
langue. Les poèmes de Maurras donnent une leçon de mesure. C
peut en faire son profit dans tous les camps littéraires.

Mais l'on me dit que MM. Souday et Maurras n'appartiennent
au même parti politique, ni au même parti littéraire et que ce sera
les désobliger que de les assembler dans un même article. Qu'im
porte? la disaprate paraîtra moins cruelle dans les circonstanc
qui ont provoqué leur rapprochement. N'appartiennent-ils pas to
deux à une même communion, celle de la divinité d'Homère? I
royauté de la poésie ne réunit-elle pas ces deux prosateurs dans
même parti royaliste? Ce sont en outre deux républicains de la R
publique des lettres. Et leurs divisions sont peu de chose au rega
de ce qui les associe dans un même amour pour la divine poés

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués vue de comptes rendus.]

Esotérisme

Jean Finot : *Saints, Initiés et Possédés modernes*; Fasquelle. 3

Histoire

Emile Banning : *Considérations politiques sur la défense de la Meuse*; Van Oest. 2 40

Frano Cviétisa : *Les Yougoslaves*, avec 2 cartes; Bossard. 3 60

Saint-Simon : *La Cour de Louis X*
Nelson. 2

Trévire et Nervien : *Les traités de 1*
et de 1839; Van Oest. 2

Littérature

Pierre Aguétant : *Pour ceux qui pleurent*; Plon. 4 50

Ruben Dario : *Pages choisies*. Choix et Préface de Ventura Garcia Calderon; Alcan. 3 50

Daniel Halévy : *Charles Péguy et Cahiers de la Quinzaine*; Payot. 4

Abel Hermant : *La Vie à Paris : L'Amie de guerre, 1917*; Flammari
3

Ouvrages sur la guerre actuelle

Arsène Alexandre : *Les monuments français détruits par l'Allemagne*. Avec de nomb. illust.; Berger-Levrault. 20 »

Léon Bocquet : *Villes meurtries de France : Villes du nord*; Van Oest. 2 »

*** *Cahiers d'une femme de la zone*; Flammarion. 3 50

Edmond Cazal : *Voluptés de guerre*; Edition franç. illust. 4 »

Le Crime, par l'auteur de *J'accuse*, 3e volume; Payot. 7 50

André Fribourg : *Le poing allemand en Lorraine et en Alsace, 1871, 1914, 1918*; Floury. 4 »

Lieutenant Marc : *Notes d'un pi*
disparu; Hachette. 3

Henri Potez : *Villes meurtries*
France : Arras; Van Oest. 2

Commandant Emile Vedel : *Sur*
fronts de mer. Avec 2 cartes; Pl
4

Gaston Vidal : *Figures et anecdotes*
la Grande guerre; Renaissance
livre. 3

Emile Zavie : *La Retraite*, récit d
soldat, 26 août-6 septembre 19
Renaissance du livre. 3

Philosophie

teurs Huot et Voivenel : *Le Cafard.* réface du Dr Helme ; Grasset. 3 50
teurs Huot et Voivenel : *La Psychologie du Soldat* ; Renaissance du livre. 2 50

Poésie

n Riotor : *Poèmes et récits de guerre* ; Maison franç. art et édition. 5 »

Questions coloniales

on Beyens : *La question africaine* ; an Oest. 2 50
mond Ronze : *La question d'Afrique.* Préface de M. Edouard Driault ; Alcan. 7 »

Roman

ac : *Eugénie Grandet* ; Nelson. 2 »
ry Bordeaux : *L'Ecran brisé* ; Nelon. 2 »
Edouard Rod : *L'ombre s'étend sur la montagne* ; Nelson. 2 »
Léon de Tinseau : *Le Secret de Lady Marie* ; Calmann-Lévy. 3 50

Sciences

n Lecornu : *La Mécanique ;* Flammarion. 3 50

Sociologie

riel Domergue : *La Russie rouge* ; errin. 3 50
us Laborde : *Il y a toujours des yrénées* ; Payot. 4 50
e Longuet : *La politique internatiole du Marxisme* ; Alcan. 5 »
Maurette : *L'Allemagne boycottée ;* achette. 0 75
Ossip-Lourié : *La Russie en 1914-1917* Alcan. 3 50
Marquis de Roux : *L'Etat et la natalité ;* Nouv. libr. Nat. 3 50
Louis Tréguiz : *L'Irlande dans la crise universelle ;* Alcan. 6 »

Théâtre

lphe Brisson : *Le Théâtre,* 9e série. *endant la Guerre ;* Hachette. 3 50
rice Pujo : *Les Nuées,* comédie contemporaine en 3 actes, imitée d'Aristophane ; Nouv. libr. Nat. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

ttérateurs tués à l'ennemi. — A propos de Rimbaud : Une lettre de M. Paterne ichon. — La mort du Loup. — Centenaire de Leconte de Lisle. — Ode à la ique. — Colonie de Colonie. — Cambrai. — La Grippe espagnole il y a cinq les. — La Dernière Victoire de Napoléon. — Anglais et Ecossais d'autrefois. — Dix tribus perdues. — Japoneries. — Bismarck et les Livres diplomatiques. — chologie du Russe. — Damas. — Un portrait de saint François. — Spéculations les prix des livres en Autriche. — La femme-jockey. — Les Russes au Japon. — a long way to Tipperary. — Un cas d'hybridation entre chèvre et bélier. — Les s qui épousent une bergère. — Société de l'Histoire de la Guerre.

Littérateurs tués à l'ennemi. — Léon Salaûn avait publié un important ouvrage sur l'Indo-Chine et un traité sur la Réforme des fonctions publiques.

Léon Berthon, né en juin 1893, laisse trois ouvrages : *l'Ultime rêve, Verdun », Contes de mon pays.*

Jean Arbousset, sous-lieutenant, qui a été tué dans les derniers combats, avait publié un petit volume de vers : *Le Livre de quinze grammes.* Il préparait un roman et de nouveaux poèmes.

Gérard Mallet avait publié *Heures et Rêves*.

Charles d'Ollone, chef d'escadron, laisse un roman : *Sœur Odille*, trois livres de vers et des pièces de théâtre.

§

A propos de Rimbaud : Une lettre de M. Paterne Berrichon.

Paris, le 3 septembre 1918.

Mon cher Vallette,

Rimbaud modifiait ses poèmes à chaque transcription qu'il en faisait. C'est pourquoi je ne mettrai point en doute l'authenticité de la variante à *Paris se repeuple* offerte dans le dernier nº du *Mercure* par le bon Raynaud. Pourtant je ne puis m'empêcher de réfléchir que celui-ci s'ingénia autrefois à rimer et à imprimer des vers qu'il signait, par farce, Arthur Rimbaud — et, en raison de cela, je demeure sur mes gardes.

D'ailleurs la version citée par M. Coulon, à cause de l'harmonie imitative qu'elle comporte et dont l'auteur du *Bateau ivre* usa fort dans le premier semestre de 1871, à cause aussi de la densité et de la saveur d'expression, me semble beaucoup plus rimbaldienne.

N'oublions pas en outre — et ceci nous rend à l'horrible actualité — que Rimbaud, le 31 décembre 1870, fut spectateur du bombardement de Mézières par les Allemands et qu'il constata l'ébranlement des maisons par les bombes. La « leçon » Raynaud donnerait plutôt l'image de l'éclatement de shrapnells dans un tir nocturne de barrage aérien. Or, il n'y avait pas de Gothas en 1870.

Votre vieil ami,

PATERNE BERRICHON.

§

La mort du Loup. — On annonce la mort à l'hôpital militaire de Romans du poète Belval-Delahaye, qui avait été boucher, puis s'était consacré à un journal d'action d'art intitulé : *les Loups*, qui eut de la vogue et de l'influence.

Ce sont Belval-Delahaye et ses Loups qui organisèrent, après la mort de Léon Dierx, l'élection de son successeur, M. Paul Fort, comme prince des poètes.

Belval-Delahaye fit également imposer par ses Loups, qui étaient de jeunes écrivains, de jeunes poètes, de jeunes peintres, l'élection de M. Han Riner comme premier prince des conteurs.

§

Centenaire de Leconte de Lisle. — Il y a cent ans que naissait, à l'Ile-Bourbon, le poète Leconte de Lisle.

Homère était aveugle, Leconte de Lisle n'était que borgne.

Il avait le sentiment de l'épopée. Mais ce grand athée, qui fut le chef de l'école parnassienne, appartenait lui-même à l'école du Victor Hugo de *la Légende des Siècles*.

Le fracas des armes interdit que l'on s'occupe beaucoup d'un poète défunt. La Victoire moissonne aujourd'hui tous les lauriers. Qu'on en dépose du moins un brin sur la tombe du grand poète plastique et du philosophe des *Poèmes Barbares*.

§

Ode à la Belgique. — *L'Amitié de France et de Flandre* publie, sous forme d'affiche, un poème de M. de Poncheville dédié à la mémoire d'Emile Verhaeren, dont le masque, gravé sur bois par Henri Gros, orne le placard.

Les laisses de *l'Ode à la Belgique* sont d'un lyrisme élevé et se déroulent en trois parties sur quatre colonnes :

Belges, soyez remerciés !
Vous ne nous avez manqué
De parole ni d'amour.
Votre roi encore et toujours
Est comte de Flandre, et connaît
Le lien qui l'attache à la France,
Et nous savons, nous Français,
Quelle dette et quelle amitié
Sont les nôtres envers vous
Comme vous savez le devoir...
O fleur de chevalerie,
Tu gardes droite en tes mains
Tant qu'il te reste de vie
La fleur de l'honneur humain.

§

Colonie de Colonie. — La politique coloniale anglaise est pleine d'imprévu. Nos grands quotidiens ne la suivent pas et ils ont tort, car ils apprendraient en la suivant de près des choses fort intéressantes au public français, qui ignore, pour ainsi dire, tout de la réforme constitutionnelle de l'Inde, par exemple. A ce propos, aucune publication française ne nous a appris que, non contents de donner à l'Inde une sorte d'autonomie, les Anglais songeaient aussi à lui donner une colonie aux dépens du défunt empire colonial allemacd.

C'est sir Théodore Morison qui a suggéré l'idée que les territoires conquis au sud de l'Est-Africain soient donnés à l'Inde comme colonie indienne.

Cette suggession est basée sur ce que beaucoup de commerçants hindous s'étaient établis dans l'Est-Africain et y prospéraient, en dépit de la malveillance des autorités allemandes. Les commis hindous étaient brutalisés par les patrons allemands. Durant la guerre, ces persécutions redoublèrent. En 1915, aucun Indien n'avait le droit de posséder chez lui plus de 50 roupies.

Les Allemands encouragèrent l'élevage des porcs pour entraver le prosélytisme mahométan auquel se livraient volontiers les immigrants de l'Inde.

Les Hindous ont donc favorablement accueilli l'idée de sir Théodore Morison, acte libéral qui constatera tout simplement les efforts des Indiens dans l'Est-Africain en faveur de la civilisation et les dédommagera des brutalités allemandes.

D'autre part, les colons sud-africains sont d'un sentiment tout différent de celui de sir Théodore Morison et paraissent disposés à s'opposer à la cession de l'Est-Africain à l'Inde.

Lord Crankworth, qui s'est fait le porte-parole de l'Afrique du Sud, dit que les dizaines de milliers de soldats blancs et noirs levés spontanément

dans l'Union Sud-Africaine, la Rhodésie, l'Ouest-Africain et l'Est-Africain britanniques ne se seraient pas battus, si on leur avait dit que la Colonie qu'ils ont conquise servirait de sujet pour une expérience de colonisation indienne.

Tout cela fait penser que l'Afrique jouera, au xx^e siècle, un rôle prépondérant dans l'histoire de l'expansion humaine.

§

Cambrai. — Le nom de Cambrai qui vient d'être rendu à l'histoire lui appartenait déjà grâce à la ligue de Cambrai formée contre les Vénitiens au xvi^e siècle, et grâce à la paix de Cambrai ou des Dames conclue plus tard entre Louise de Savoie et Marguerite d'Autriche.

Les Anglais se servent du mot « cambric » pour désigner de la toile fine de lin : ce terme vient de *Kamerijk* qui est le nom flamand de Cambrai, car cette toile fut d'abord tissée à Cambrai.

Le nom de la « batiste » ou variété de cette toile, nom dont les Français se servent également, vient du fameux tisserand cambrésien Baptiste Coutaing, dont la statue se trouvait près de la gare.

Qui sait si l'Allemand l'y a laissée ?

§

La grippe espagnole il y a cinq siècles.— Le *Neues Pester Journal* du samedi 6 juillet dernier contient, page 11, l'intéressante nouvelle suivante :

On a déjà eu à s'occuper de la grippe espagnole, il y a 4 siècles. En effet, voici ce qu'écrit le chroniqueur de Leipzig, Johan Jakob Vogel, sous la date 1518 :

Le 1^er septembre, il y eut un brouillard effroyable, d'où naquit un mal de tête complètement nouveau. Cette épidémie se propagea dans toute l'Allemagne. On l'appelait généralement la « pépie espagnole » (*Spanischen Pips*), parce que cette maladie infeste l'Espagne depuis 57 ans. D'autres l'ont appelée : la toux des moutons, ou maladie des moutons (*Schaffusten, oder Schaff-Krankheit*) ; mais les médecins se servent de la dénomination : *Catarrhum Epidemicum*, ou *Catarrhalem febrem Epidemicam* ». Quant aux Italiens, ils l'ont baptisée : *mal matto*, c'est-à-dire, la maladie des fous, parce qu'elle fait perdre la tête aux gens, et les condnit à préférer des bizarreries et des absurdités. Chez cer tains, l'épidémie s'est manifestée par des frissons et un refroidissement général ; chez d'autres, au contraire, par une inflammation, mais surtout d'effroyables vomissements, de l'asthme, de l'enrouement, du coryza et une toux grave. Quand cette maladie s'était déclarée dans une maison, pas un des habitants n'en était indemne. Toutefois, personne n'en est mort.

Mais il se peut que ladite grippe remonte plus loin encore, si nous en croyons ce que rapporte, sous le millésime 1427, le *Journal d'un Bourgeois de Paris* :

Environ quinze jours devant la Saint-Remy, cheut un mauvais air corrompu, dont une très mauvaise maladie advint, que on appeloit *dando* ; et n'estoit nul ne nulle qui aucunement ne s'en sentist dedans le temps qu'elle dura. Et quant à la manière comment elle prenoit : elle commençoit ès rains et ès espaules, et n'estoit nul, quand elle prenoit, qui ne cuidast avoir la gravelle, tant faisoit cruelle douleur ; et après ce à tous venoient les assées ou fortes frissons, et estoit-on bien huit ou dix ou quinze jours, qu'on ne pouvoit ne boire, ne manger, ne dormir, les uns plus, les autres moins; après ce venoit une toux si très mauvoise à chascun, que quand on estoit au sermon on ne pouvoit entendre ce que le sermonneur disoit, pour la grande noise des tousseurs.

Item, elle eut très forte durée jusqu'à la Toussaint, bien quinze jours au plus. Et ne eussiez guères trouvé homme ne femme qui ne eust la bouche ou le nez tout

eslevé de grosse rongne; et quand on encontrait l'un l'autre, on demandoit : « As-tu point eu de la dundo (*sic*) ? » — S'il disoit non, on lui répondoit tantost : « Or te garde bien, que vraiment tu en boutteras un morcelet. » Et rarement on ne mentoit pas; que pour vray il fut peu, fust petit ou grand, femme ou enfant, qui n'eust en ce temps ou frissons, ou la toux, qui trop durait longuement.

§

La dernière victoire de Napoléon. — C'est de la Victoire que porte, dans sa main droite, le Napoléon de la colonne Vendôme, le Napoléon en empereur romain de Chaudet, déboulonné en 1815, et dont les débris servirent à fondre la nouvelle statue de Henri IV, inaugurée sur le Pont-Neuf le 22 août 1818. La légende veut que le fondeur du monument par lequel Louis XVIII remplaçait la statue du Vert-galant supprimée par la Révolution, ait caché dans les flancs du cheval de bronze, les uns disent une statuette du petit Caporal, d'autres des brochures bonapartistes... Quoi qu'il en soit, lors du déboulonnement du Bonaparte en empereur romain, la Victoire qu'il tenait (alors) dans sa main gauche fut dérobée par un des ouvriers chargés de l'opération. Laissée en nantissement chez un marchand de vins, qui n'osa la garder, elle fut portée à la préfecture de police et vendue aux enchères, avec les objets trouvés. Un employé de ladite préfecture, nommé Boyenval, l'acquit pour 32 francs. C'était pour rien. A la mort de Boyenval, ses héritiers l'offrirent à Louis-Napoléon Bonaparte, le neveu, alors président de la République.

Lorsque, devenu empereur à son tour, Napoléon III fit, sur la Colonne, remplacer l'oncle en redingote élevé sous Louis-Philippe par un nouveau Napoléon en Empereur romain (1863), il exigea du sculpteur Dumont qu'il mît la Victoire dans la main du héros. Dumont, après avoir résisté, s'inclina, et plaça, sur un petit globe qui lui sert de socle, dans la main droite, cette fois, la figurine ailée de son prédécesseur Chaudet.

Huit ans plus tard, survint la Commune. Cette fois, la statue dégringola avec la colonne elle-même (16 mai), et derechef la petite Victoire disparut mystérieusement, mais personne ne put la saisir au vol. Et quand, en 1875, la place Vendôme eut repris son aspect d'autrefois, ce fut le sculpteur Antonin Mercié qui refit, d'après un dessin de Chaudet, la dernière Victoire de Napoléon.

§

Anglais et Ecossais d'autrefois. — Le sens et le goût du confortable, qui nous étonnent toujours chez nos amis les Anglais, remonte à une époque déjà fort lointaine; Froissart le constatait, il y a six siècles, aussi bien dans l'état de paix que dans l'état de guerre.

Lorsque, dans *Macbeth* (acte V, sc. III), l'Ecossais Macbeth, en son château de Dunsinane, pressentant vaguement son destin, s'écrie : « Fuyez, chanes déloyaux, allez vous mêler à ces épicuriens d'Anglais! » ce n'est pas une simple métaphore que le poète lui fait prononcer. Non seulement du temps de Shakespeare, mais déjà au moyen-âge, les Anglais étaient renommés pour leur amour du confort. Froissart a noté que, lorsqu'ils entraient en Ecosse, ils ne manquaient pas de se ravitailler de toute sorte de victuailles et de boissons, sachant bien qu'ils ne trouveraient rien en ce pays. Par contre, leurs adversaires, « li Escot, écrit le vieux chroniqueur, sont dur et hardit durement, et fort travillant en armes et en guerre. Et à

ce temps (1327) de donc il amiroient et prisoient assés petit les Englès, et encores font il au temps present. Et quand il voelent entrer ou (au) royaume d'Engleterre, il mainnent bien host vingt ou vingt quatre liewes loing, que de jour que de nuit, de quoi moult de gens se poroient esmerviller, qui ne saroient leur coustume.

« Certain est, quant il voelent entrer en Engleterre, il sont tout à cheval uns et aultres, fors mis li ribaudaille qui le sievent à piet. Assavoir, sont chevalier et escuier bien montés, sour bons gros roncins, et les autres communes gens del pays tout sour petite hagenées. Et si ne mainnent point de charoy, pour les diverses montagnes qu'il ont a passer, et parmi che pays dessus dit que on claimme Northombrelande. Et si ne mainnent nulles pourveances de pain ne de vin, car leurs uzages est telz en guerrez et leur sobriétés, qu'il se passent bien assés longement de char cuite à moitiet, sans pain, et boive aigue de rivière, sans vin. Et si n'ont que faire de chaudières ne de chauderons, car il cuisent bien leurs chars ou cuir des bestes meismes, quant ils les ont escorcies. Et si sèvent bien qu'ils trouveront bestes à grand foison ou là où il voellent aler. Par quoi il n'emportent aultre pourveance que cescuns emporte, entree le selle et le peniel, une grande plate pière. Et se tourse derrière lui unes besaces plainne de farine en celle entente que, quant il ont tant mangiet de char mal quitte que leur estomach leur semble etre wape et afoiblis, il jettent cette plate pière ou feu et destrempent un petit de leur farine d'yawe. Quant leur pière est cauffée, il jettent de ceste clère paste sus ceste chaude pière, et en font un petit tourtiel à manière de une oublie de beghine, et le manguent pour conforter l'estomach. Parce n'est point de merveilles se ilz font plus grandes journées que aultres gens, quant tout sont à cheval hors mis la ribaudaille. Et si ne mainnent nul charoi ne aultres pourvenances, fors ce que vous avés oy. » (Froissart, édit. S. Luce, I, p. 51-52).

Mutatis mutandis, on retrouverait peut-être aujourd'hui des différences analogues entre les rudes moutagnards descendants des Escots, qui faisaient cuire leur viande à la manière des Huns, et les « Epicuriens » du Sud de la Grande-Bretagne, — les uns et les autres devenus nos alliés.

§

Les dix tribus perdues. — Le général Allenby, vainqueur de la Turquie, en Palestine a reçu, des télégrammes de félicitations dont quelques-uns étaient inattendus.

C'est ainsi qu'entre autres, il en a reçu un de l'*Imperial British Israel Association*, association religieuse qui croit fermement que les Anglais représentent les Dix tribus perdues d'Israël.

Ajoutons que pour le moment les Juifs ne sont pas très nombreux à Jérusalem et parmi ceux qui s'y trouve on ne voit point de jeunes gens.

Pour en revenir à l'*Imperial British Israel Association*, n'est-il pas remarquable que, tandis que l'antisémitisme existe plus ou moins dansi l'Europe entière, il y ait en Angleterre une ligue composée de gens qu dur comme fer veulent que les Anglais soient des juifs?

§

Japoneries. — Le ministre Orlando, au banquet offert aux représentants de la Croix Rouge japonaise, a rappelé que le chef de la mission, le

prince Tokugawa, est le descendant du Chogorun Tokugawa qui le premier permit aux navires européens d'aborder au Japon et le premier envoya en Europe une ambassade japonaise.

A ce propos, on peut rappeler que les jésuites, qui allèrent au Japon en 1549 avec saint François-Xavier, firent changer les Japonais de sentiment vis-à-vis des Européens et le père Alexandre Valegnani persuada aux daïmios d'envoyer une ambassade à Rome.

La mission japonaise s'embarqua à Nagasaki sur le navire d'Ignace Limas, Portugais, le 20 février 1582, et ne revint que le 21 juillet 1590. Les ambassadeurs furent à Rome en 1585. Bien traités par Grégoire XIII qui mourut bientôt, ils ne furent pas moins bien traités par son successeur Sixte-Quint, qui les fit tous chevaliers de l'Eperon d'or. Plus tard l'un d'eux mourut dans son pays, martyr de la foi.

§

Bismarck et les livres diplomatiques. — La théorie du « chiffon de papier » a ses antécédents. Sans vouloir prétendre en aucune sorte que la source première ne remonte pas au temps de ce grand forban couronné que fut le roi de Prusse Frédéric II, voici ce que nous conte Poschinger dans son ouvrage sur *Bismarck und die Parlementarier*. En 1869, exactement le 23 avril, recevant au Landtag, par le député Losker, l'intimation de faire rédiger un livre bleu, voici la réponse cynique que fournit le futur falsificateur de la dépêche d'Ems : « Si vous exigez absolument de moi un livre bleu, j'essaierai, l'an prochain, de compiler quelque chose de parfaitement anodin ! » Poschinger ajoute que cette déclaration causa dans l'assemblée une « hilarité universelle », ce qui n'est nullement étrange pour qui connaît la mentalité des hobereaux prussiens composant la majorité de ce parlement. Et, comme complément, l'historiographe de Bismarck nous conte cette anecdote : Un jour, le Chancelier se trouvant en train d'écouter une longue explication que lui fournissait l'ambassadeur anglais, Lord Loftus, au sujet d'un échange de dépêches, il interrompit soudain le représentant de la Grande-Bretagne pour lui dire : « Pardon, Excellence, mais vous m'avez déjà lu cela lundi dernier. » — « Oui, répliqua l'ambassadeur, mais cette dépêche va passer dans le livre bleu. » — « Ah ! s'écria Bismarck, alors je vais vous redire la réponse. Mais il y a un passage de mes explications que vous ne reproduirez pas dans votre livre bleu et c'est celui-ci : que je considère les livres bleus comme un fatras sans importance. »

§

Psychologie du Russe. — Il a paru cette année, 1918, à Vienne, Innsbruck et Munich, sur 83 pages in-8°, un travail de la Doctoresse Maria Maresch consacré à l'étude de « L'Homme Russe » (*Der Russische Mensch*). Cette étude se donne comme analyse de la genèse des idées et de la psychologie orientale. Le Russe représente un autre type d'humanité que l'Européen occidental (nous ne parlons pas ici des boches, ni des austro-boches, rayés à jamais de la carte des valeurs humaines européennes). Si l'on en doutait, et cela semble difficile après cette guerre, on n'aurait qu'à étudier l'œuvre des grands écrivains et poètes russes. On y constaterait sans peine que l'art pour l'art est inconnu à ces littérateurs, ou même le sim-

ple souci esthétique, qui oriente, généralement, notre production. C'est que le public, là-bas, ne lit que des livres ayant une tendance marquée. Si un poème,un roman, une nouvelle,traitent un thème qui n'est pas d'un intérêt contemporain immédiat, ils risquent fort, quelle qu'en soit d'ailleurs la valeur artistique, de rester inaperçus. Que l'on repasse toute la production littéraire russe depuis Gogol et l'on n'aura pas besoin de lire les manifestes de critiques comme Bielinsky, Dodroliubow, etc., pour saisir que la littérature est simplement en Russie une arme de propagande. D'où résulte aussi le caractère tout à fait spécial de cette littérature : miroir de la vie et des luttes du peuple russe,de ses conducteurs et de ses séducteurs...

Depuis le travail de Vogüé sur le roman russe,nous avons bien eu des études de détail sur quelques écrivains de ce grand pays, mais personne n'avait encore songé à résumer dans un travail d'ensemble ce que l'on pourrait appeler les fondements littéraires d'une psychologie populaire russe. Le hasard, auquel nous devons la connaissance du petit livre signalé ci-dessus, nous a permis de constater l'utilité qu'aurait un ouvrage complet écrit par une plume française sur cette matière à la fois si intéressante et si touffue. Nous ne songerons pas ici à critiquer la Docteresse Maresch, qui semble bien avoir écrit sans trop de préparation. C'est ainsi, quand elle parle du messianisme russe — qui attendait le salut du monde de l'âme populaire russe (sans doute apres l'ère bolchevique?) — qu'elle oublie complètement que cette bizarre panacée est tout simplement d'origine polonaise et que son premier propagateur se trouvait à Paris à l'époque de notre révolution de 48, qui lui assura son succès. Il s'appelait A. Towianski et eut la gloire de conquérir à son évangile des esprits aussi distingués que Mickiewicz et Slowacki.

§

Damas.— Damas était la plus grande ville de l'Empire Ottoman après Constantinople et le nombre de ses habitants avant la guerre n'était certes pas inférieur à 400.000.

Les Arabes disent : « La première ville du monde a été Damas, elle restera aussi la dernière. »

Les Damasquins ou Damascènes étaient jadis fameux comme armuriers et les meilleures lames d'acier portent encore le nom de damas; on dit encore une épée damasquinée, bien que ses armuriers n'existent plus depuis longtemps, depuis que Tamerlan fit transférer en Boukharie tous les ouvriers en acier qui vivaient à Damas.

Capitale des Arabes, au temps des Ommiades, Damas pourrait bien le redevenir, si l'on en croit la proclamation du général Maude.

§

Un portrait de saint François. — La découverte de fresques importantes à Spolète mérite d'être connue. Elle intéresse tous ceux qui s'occupent des études franciscaines et qui apprendront avec joie que l'on a ainsi retrouvé un nouveau portrait de saint François.

Ces peintures étaient cachées sous une couche de chaux dans la petite église des Saints Jean et Paul, déjà connue pour une belle peinture dans la crypte souterraine, oratoire primitif en l'honneur des deux frères, martyrs romains.

La petite église actuelle, construite sur l'oratoire du XIe siècle, fut consacrée en 1179. L'importance des fresques découvertes est telle que la petite église de vient un vrai pèlerinage pour ceux qui aiment les arts ; c'est un monument capital de l'art pictural du XIIe au XVe siècle.

Les plus précieuses sont les fresques du XIIe siècle. Dans la crypte on voit le martyre des saints Jean et Paul et leur gloire. Sur les parois de l'église sont peintes de nombreuses figures de saints. On a pu déchiffrer les noms de saint Michel, sainte Marguerite, saint Thaddée ; une troisième fresque représente le martyre de saint Thomas de Cantorbéry peint peu après le martyre du saint. Le chevalier Renaud en armure frappe le saint qui pontifie ; le prêtre Elouard veut défendre le prélat. Sous les trois personnages on lit : *Reinaldus — Saint Thomas M. — Adurdus*.

Outre ces fresques du XIIe siècle, on en a du XIVe : c'est le portrait de saint François qui se dresse en haut sur la paroi gauche de l'église près d'une madone cimabuesque.

Le saint est reproduit au naturel et presque de profil tourné à gauche. La tête sort un peu du capuchon qui lui descend jusqu'à l'épaule droite; les mains ont les stigmates ; une tunique simple, de couleur jaunâtre, lui ceint les flancs et descend jusqu'aux pieds. La tête est tonsurée et une couronne de cheveux surmonte son petit front. La barbe est courte, le visage maigre, le menton subtil, le regard vif et tranquille.

Dans ce portrait, qui diffère de ceux qui sont déjà connus, il faut voir sans doute le plus beau portrait du Saint. Il répond à la description de saint François laissée par Thomas de Celano, mais possède tant de nouveauté, de mouvement et de profondeur dans l'expression qu'on ne peut lui comparer ni le portrait de Subiaco, ni ceux de Cimabue, de Margaritone, de Giulio Pisano ou du Berlinghieri, parmi les fresques du « Trecento » ; mais plus tard on a d'autres figures de Saints, une crucifixion et quelques scènes de la Nativité, parmi lesquelles une crèche qui est certainement une des plus anciennes représentations de cette scène.

Il y a aussi des fresques du XVe et du XVIe siècles.

§

Spéculations sur les prix des livres en Autriche. — On se plaint beaucoup, chez nous, de la fameuse « majoration temporaire » de MM. les Editeurs et Libraires. A en croire les journaux autrichiens, — évidemment peu suspects d'exagérations tendancieuses, — les choses auraient atteint là-bas, sur ce domaine, des proportions fantastiques. On parle d'augmentation de 300 à 400 o/o. Le *Neues Pester Journal* cite le cas de libraires vendant à de pauvres diables d'étudiants un Manuel de Biologie, dont le prix fort était de 26 couronnes, 120 couronnes. Il est vrai que cela valut au spéculateur un mois de détention et 1.000 Couronnes d'amende. Le même journal cite par leurs noms trois autres libraires de Budapest cédant leurs volumes à « des prix horrifiques ». Il parle d'une perquisition policière faite chez l'un de ces trois individus, et où l'on trouva « un grand nombre de volumes cachés ». Il ajoute que le médecin A. Kiss accusa ce même libraire de lui avoir vendu de vulgaires bouquins pour 300 et 400 fois leur valeur. Du train où vont les choses, la « *Kultur* » est en voie de devenir, dans

l'empire du bienheureux Charles, un luxe au moins aussi coûteux que celui du vêtement, de la chaussure et de la cuisine par succédanés. — C. P.

§

La femme jockey. — Le féminisme conquiert le monde. Ainsi le veulent les suffragettes et le président Wilson. Il y a des femmes présidentes de République, il y a des femmes médecins, des avocates, des députées. Il y a des peintresses, il y a des poétesses ; d'autres ont gouverné des empires ; quelques-unes en petit nombre, en vérité, ont fait la guerre, mais sait-on qu'il y a eu au moins une femme jockey ?

Marie Thornton donna ce noble exemple aux courses d'York du mois d'août 1805, où elle courut contre un monsieur Brongford et gagna les paris qui étaient de deux mille guinees, quatre pièces de vin de Côte-Rôtie et un gobelet d'or de la valeur de sept cents guinées. Les journaux anglais célébrèrent son charme et son courage, qui, ce jour-là, en effet, se manifesta de plus d'une manière. Une chanson fut composée en son honneur. L'auteur ne s'amusa pas à comparer la femme jockey à Diane ; il alla au fait, il la compara aux plus fameux piqueurs qu'elle laissait bien loin derrière elle, assurant qu'elle possédait toutes les parties de l'art du Jockey, *her Jokeyship's Good.*

Le poète peint ensuite le moment où le spectateur la voit avec ravissement manier prudemment le fouet et pousser de toute sa force ; d'où il conclut que tout doit céder à une dame qui galope avec tant de jugement et de grâce.

Comme il faut bien parler de ses charmes, il la voit en imagination *darting pleasure, and yielding delight,* ce qui veut dire en bon anglais, si pourtant cela veut dire quelque chose : lançant le plaisir et accordant la satisfaction, ou, si l'on aime mieux, la jouissance que l'on éprouve à la voir courir. Il n'oublie pas le bon vin qu'a gagné Mistress Thornton ; et comme Mistress Thornton sait bien que plus on est de fous, plus on rit, *wisth only in choice parties be found,* il espère qu'elle en fera passer un peu à la ronde, et termine en souhaitant de nombreuses années à l'héroïne ferme sur ses reins, *sound bottomed Thornton,* dont il a chanté les exploits. Avec cela, deux mille guinées, quatre pièces de vin, les applaudissements des jockeys et l'admiration des gazettes anglaises, une jolie femme avait de quoi être bien contente d'elle-même.

Quand le féminisme aura soumis l'univers, ce sera le moment d'élever une statue équestre à Mistress Thornton et ce sera une femme qui la sculptera.

§

Les Russes au Japon. — La guerre aura eu comme conséquence inattendue une très forte immigration russe au Japon, immigration dont le rôle ethnique sera sans doute très important, mais dont nous ne pouvons pas encore juger.

Au reste, pour mille raisons, les Nippons sont enchantés de ces concitoyens improvisés.

Les villes japonaises regorgent de ces réfugiés russes qui occupent en particulier toutes les habitations disponibles de Kobé et de Yokohama. Le

commerce japonais bénéficie largement de cette clientèle très accommodante en raison des prix exorbitants qui ont cours en Russie.

D'autre part, parmi les réfugiés russes, il y a beaucoup de chimistes de premier ordre qui foisonnaient en Russie surtout parmi les adeptes des anciens partis révolutionnaires, lesquel paraissent aujourd'hui de véritables réactionnaires auprès des bolchévistes.

Ces chimistes russes trouvent à s'employer au Japon et y organisent l'industrie chimique de telle façon qu'après la guerre, le Japon pourra se suffire à ce point de vue.

Le Japon, en effet, recevait d'Allemagne des substances pharmaceutiques et d'autres produits chimiques, que la guerre l'oblige à tirer d'autres sources.

Un laboratoire d'études scientifiques a été fondé à Tokyo, en vue de rendre pour l'avenir le Japon entièrement indépendant de la chimie allemande.

§

It's a long way to Tipperary. — C'est peut-être de l'anecdote suivante que vient la chanson fameuse au début de la guerre. Un gentilhomme anglais, qui depuis son enfance était imbué d'un préjugé désavantageux contre les Irlandais, hérita, dans un âge assez avancé, d'une terre considérable dans le comté de Tipperary, en Irlande, mais sous la condition expresse qu'il l'habiterait. Malgré son extrême répugnance, il fut forcé de s'y rendre et d'y établir son domicile et il trouva qu'il y avait loin de Tipperary à Londres. Après quelques années de séjour, il mourut, car décidément Tipperary était trop loin de Londres. Ses héritiers furent étrangement surpris en ouvant son testament d'y lire :

Je donne et lègue la somme annuelle de dix livres sterlings pour être payée à perpétuité par ma succession, laquelle somme, telle est ma volonté et mon plaisir, sera employée à acheter d'une certaine liqueur, nommée vulgairement wiskey ; et il sera donné avis au public que telle liqueur doit être distribuée à certain nombre de particuliers, Irlandais seulement, lequel nombre ne sera pas au-dessous de vingt ; et ils s'assembleront sur le cimetière ou je dois être enterré. Là, on leur donnera à chacun un bâton de bois de chêne et un couteau, et ainsi armés le wiskey leur sera distribué par demi-pinte à chacun, jusqu'à ce que le tout soit consommé, et je veux que cela ait lieu tous les ans, le 17 de mars ou le 10 octobre. Ma raison est que les habitants grossiers d'Irlande, chaque fois qu'ils s'assemblent, ne manquent que d'armes pour s'entre-détruire, et j'ai voulu prendre le moyen le plus efficace pour les assembler, dans l'espérance qu'avec le temps ils dépeupleront eux-mêmes leur pays, qu'on pourra repeupler ensuite avec une race civilisée venue d'Angleterre.

On aimerait savoir si le testament fut exécuté, s'il l'est encore, et ce que pensent les Irlandais de cet Anglais qui ne les aimait pas et qui trouvait que le chemin était bien long de Londres à Tipperary.

§

Un cas d'hybridation entre chèvre et bélier. — M. P. J. Toulet a chanté dans de petits vers subtils l'hybride de la chèvre et du bélier, c'est pourquoi on trouve plaisant de lui signaler le cas suivant.

M. Seixtas Danton possède dans son « estancia » de Porto-Alegre, au Brésil, une chèvre de race commune tachetée noire qui, à 3 ans, saillie par un bélier de race commune à toison blanche, a donné deux petits sains et viables avec caractères des deux géniteurs.

§

Les rois qui épousent une bergère. — L'héritier de Roumanie a dû céder son droit au trône pour s'être mésallié en épousant une Roumaine.

Pendant les hostilités qui signalèrent le règne de Charles Ier, une jeune et jolie paysanne se rendit à Londres, dans la vue de se placer en qualité de servante; n'ayant pu réussir, elle se loua pour porter la bière d'une brasserie. Le brasseur la remarqua, en fit sa domestique,et, après un certain temps, il finit par l'épouser. Il mourut peu d'années après, et lui laissa une fortune considérable, mais un peu embrouillée. Hors d'état de la mettre en ordre par elle-même, la veuve fut recommandée à M. Hyde devenu par la suite lord Clarendon. Ce seigneur, tenté par sa grande richesse, lui offrit sa main qu'elle accepta, et de ce mariage naquit une fille unique qui fut depuis l'épouse de Jacques II et la mère d'Anne et Marie, reines d'Angleterre.

§

Société de l'histoire de la guerre. — Sous ce titre, on a constitué une association ayant pour but : 1° de favoriser l'étude de l'histoire de la guerre de 1914 sous ses divers aspects, politique, militaire, économique, social, littéraire et artistique, et de ses effets sur la vie des nations ;

2° D'apporter à l'Etat son concours pour le développement des collections relatives à cette histoire.

M. Honnorat, « le maître de l'heure d'été », a rédigé le prospectus.

La Société de l'Histoire de la Guerre, dit-il, se propose d'instituer une série d'études sur l'histoire de la grande guerre, de l'ordre militaire aussi bien que diplomatique, économique, social, politique, religieux, etc... Elle guidera les recherches, provoquera des travaux, mettra au jour, dans la limite de ses ressources, ceux qu'elle jugera le plus dignes d'être retenus. C'est ainsi que, pour l'unique service de l'érudition historique et dans une irréprochable indépendance d'esprit, elle préparera et transmettra à l'avenir les matériaux de l'Histoire, soucieuse de réserver le privilège de cette tâche élevée à la France, que désignent ses cruels sacrifices autant que sa tradition intellectuelle. Pour l'entreprendre, elle fait appel à tout ce que notre pays compte de forces spirituelles.

Le comité d'initiative comprend MM. Alcan, Aulard, Bailby, Barrès, Mgr. Baudrillart, Georges Bourdon, Romain Coolus, Alfred Croiset, Ernest Charles, Gabriel Hanotaux, Ernest Lavisse, Painlevé, Lucien Poincaré, Joseph Reinach, Paul Souday, André Tardieu, etc.

Parmi les premières adhésions reçues on remarque les noms de MM. Jean Cruppi, Ernest Denis, Victor Margueritte, Marcel Prévost, l'abbé Wetterlé, etc.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

LA CRAINTE DU DANGER
CHEZ LE COMBATTANT

—

Il n'est pas de sujet plus ancien, ni plus banal, que celui de la peur : il n'en est pas de plus délicat à étudier. La guerre, par suite de millions d'hommes mis en présence du danger, a permis à tous ceux qui s'intéressent à cette angoissante question de pouvoir, grâce aux innombrables faits dont ils ont été les témoins ou les acteurs, prendre toutes les observations qu'ils ont désiré. Aux armées depuis août 1914, j'ai pu collationner personnellement bien des documents d'indiscutable importance. Je les livrerai au public, tels qu'ils m'ont apparu, en toute bonne foi et simplicité.

I. — LA PEUR N'EST-ELLE QU'UN RÉFLEXE ?

Qu'est-ce que la peur? — C'est une des formes normales de l'émotion, l'émotion étant elle-même une réaction de la sensibilité intellectuelle ou plus exactement psychique.

L'émotion, comme chacun sait, peut être due aux causes les plus diverses, mais qui toutes, en réalité, se ramènent à une réaction sensible, agréable ou désagréable, physique ou morale, sensation élémentaire d'agrément ou de douleur, de joie ou de tristesse.

On a discuté à perte de vue sur l'origine des émotions, suivant qu'elle serait périphérique, — c'est-à-dire n'intéressant pas les centres supérieurs de l'intelligence, — ou, au contraire, essentiellement cérébrale ou psychique. Il semble bien qu'on ait opposé des termes qui ne sont pas comparables entre eux.

Evidemment, les sensations primitives peuvent être périphériques; elles l'ont même été toujours au début; mais tant qu'elles ont seules existé, il n'y avait point d'émotion à proprement parler. Les mouvements réflexes, qui se produisent par excitation de la patte dans la célèbre expérience de la grenouille décapitée, ne traduisent pas une émotion; il en est exactement de même des mouvements de défense qu'on constate par irritation de la plante du pied chez les sujets qui ont la moelle épinière complètement sectionnée; brusquement, sous l'effet du chatouillement, leurs orteils se ferment et leurs muscles des jambes et des cuisses se contractent; et cependant ils ne sentent rien, ils n'ont pas la moindre conscience des mouvements effectués; là non plus, il n'y a donc pas eu émotion.

Beaucoup de philosophes, et même de savants, ont pris l'habitude curieuse, dans l'étude des émotions, de s'appuyer sur des expériences chez l'animal pour en tirer des conclusions par rapport à l'homme. Je ne méconnais point le gros intérêt de ces expériences ou de ces hautes considérations; mais il est surprenant, quand on a l'homme lui-même dans l'âge de l'enfance à sa disposition, qu'on ne l'utilise pas davantage : les observations faites à son sujet n'en paraîtront, en effet, que bien plus légitimes.

Comme je l'ai rappelé en 1911 (1), l'homme à la naissance est un être à réactions réflexes. Toute la périphérie de son corps réagit aux excitations du dehors : air, piqûre, attouchements, chatouillements, température, etc. Ainsi s'expliquent le cri, l'éternuement, la succion. Si on chatouille ou pique l'intérieur d'une main, elle se ferme; si cette excitation porte sur l'abdomen, les jambes ou la face, ou toute autre partie du corps, elle provoque immédiatement des mouvements de flexion des membres inférieurs et la flexion brusque de la tête en arrière. Mais il ne s'agit alors que de simples réflexes. De même les organes des sens sont en état de recevoir les diverses sensations; mais ces sensations ne provoquent, à cette époque de la vie, que des réactions purement réflexes. C'est d'abord la fermeture presque continuelle des paupières à la lumière du jour. Même constatation pour l'ouïe : dès l'instant de la naissance, contrairement à l'opinion de Preyer, ainsi que je l'ai prouvé, l'être réagit vivement par un tressaillement

(1) Voir l'*Année psychologique*, XVII, pp. 48-63.

général avec clignement brusque des yeux à un claquement de mains frappé un peu fort près des oreilles. De même une substance sapide posée sur la langue provoque un réflexe de moue ou de succion, tandis qu'une substance à odeur plus ou moins subtile placée sous le nez est susceptible de provoquer un réflexe de reniflement. C'est exactement la même chose qui a lieu pour le toucher : quand on met un objet quelconque dans la main d'un nouveau-né, il la ferme automatiquement par pur réflexe.

En conclusion, on peut dire que, chez l'homme à la naissance, l'œil réagit à la lumière, mais ne voit pas; que l'oreille réagit au son, mais n'entend pas; que la langue réagit aux substances gustatives, mais ne goûte pas; que le nez réagit aux odeurs, mais ne sent pas; que la main réagit en présence d'un objet qu'on lui donne à saisir, mais n'a pas la sensation subjective du tact; que tout le corps enfin réagit aux excitations élémentaires de plaisir et de douleur, mais ne les reconnaît pas encore comme telles.

La table rase qu'est l'homme dès sa naissance va commencer à s'incruster peu à peu des menus faits de l'expérience chaque jour plus perfectionnée. L'être purement réflexe de la première heure va progressivement faire fonctionner les facultés les plus simples de son intelligence. Petit à petit, il apprendra à se servir de ses yeux, de son ouïe, de son goût et de son odorat, de son toucher. Dès les premières semaines, il reconnaîtra le sein de sa nourrice, son pouce et ses doigts, un hochet, la voix de sa mère, un sifflet, un chatouillement ou un pincement; il acceptera son biberon s'il est sucré, il le refusera s'il ne lui retrouve pas sa saveur habituelle. Et selon que la sensation reconnue lui rappellera un souvenir de plaisir ou de douleur, il réagira par des rires ou des cris — même des pleurs — qui traduiront ses diverses émotions.

Parmi ces émotions, la peur figure en première place; comme elles, en conséquence, elle est une réaction essentiellement supérieure ou psychique, puisqu'elle nécessite une reconnaissance de sensation, et, plus spécialement, de sensation désagréable ou douloureuse.

Pour être reconnue, il faut évidemment que la sensation ait été perçue à un moment donné de l'existence; il est forcé qu'elle ait été périphérique; mais si elle était toujours restée

exclusivement périphérique sans être fixée par la mémoire, elle n'aurait jamais été reconnue comme telle; elle serait demeurée réflexe et n'aurait point provoqué d'émotion.

D'autre part, reconnaître une sensation qu'on a éprouvée, c'est aussi ne pas reconnaître une sensation qui se produit pour la première fois. Et cette surprise est encore un élément d'ordre purement intellectuel qui joue un rôle capital dans la peur.

Ce sont ces différents phénomènes que nous allons étudier en considérant successivement dans l'émotion de la peur :

1° Les phénomènes physiques facilement constatables;

2° Les phénomènes psychiques dans lesquels l'élément anxieux (1) est prépondérant;

3° Le rôle particulier de la surprise.

II. — LES PHÉNOMÈNES PHYSIQUES DE LA PEUR

Voici un sujet pris de peur. Les phénomènes physiques qu'il présente trahissent immédiatement son trouble. Le cri initial, assez rare chez l'homme, par rapport à la femme ou l'enfant, existe cependant. Il est communément accompagné d'un mouvement ou d'un ensemble de mouvements de défense ayant pour effet de mettre l'individu à l'abri du danger; c'est un véritable acte de fuite. Le visage, parcouru tout d'abord d'une rougeur subite, ne tarde pas à devenir pâle; les yeux sont brillants, inquiets, ayant une expression étrange, due pour beaucoup à la dilatation plus ou moins large, mais généralement modérée, des pupilles; les lèvres, souvent parcourues d'une sorte de frémissement fibrillaire, se plissent légèrement au-dessus des commissures, tandis que les narines se dilatent et que les mouvements respiratoires s'accélèrent et prennent un rythme de type inspiratoire, irrégulier, parfois haletant; le pouls est petit, rapide, variable; des sueurs perlent sur le front plus ou moins livide; de la bouche entr'ouverte sort une voix blanche, cassée, trémulante, entrecoupée; il semble au sujet que c'est un autre que lui qui parle; la langue

(1) La doctrine actuellement classique établit une distinction entre l'anxiété, phénomène psychique, et l'angoisse, phénomène physique, ou encore bulbaire. Le bon sens saisit mal cette distinction. Pour nous, l'anxiété et l'angoisse sont toutes deux d'origine psychique, l'anxiété étant un phénomène plus généralisé et moins violent que l'angoisse, laquelle se localise plus particulièrement à la gorge et provoque une sensation affreuse d'étranglement.

est pâteuse, le palais sec, et la salive, presque tarie, est déglutie avec difficulté dans le pharynx contracté ; les mains sont agitées d'un tremblement menu et les jambes, à demi fléchies sur les genoux, animées de trépidation, vacillent à chaque instant sur leurs bases incertaines.

Si on demande au sujet de dire ce qu'il éprouve, il est souvent fort embarrassé. C'est une sensation d'étranglement à la gorge, un phénomène d'angor qui l'étouffe et l'oppresse ; c'est comme une barre thoracique rétro-mamelonnaire, surtout forte dans la région cardiaque, qui l'étreint ; c'est comme un poids épigastrique, un serrement, ou une ceinture abdominale qui compriment ou pressent les intestins, la vessie et le bas ventre. Le cœur bat à grands coups et parfois à tout rompre, se répercutant au niveau des tempes et surtout dans les oreilles qui tintent et bourdonnent. Les extrémités sont glacées ; derrière la nuque, gagnant les épaules, descendant dans le dos jusqu'aux lombes, le froid traîtreusement s'insinue et pénètre, causant la chair de poule, provoquant le frisson. La pollakiurie est habituelle, la diarrhée fréquente.

La soif est ardente, mais les liquides passent mal, même de travers. Quant aux aliments, c'est souvent pire. Il n'est personne, saisi au milieu de son repas par l'annonce d'un danger imminent ou son apparition réelle, à qui il ne soit arrivé de ne pouvoir avaler, qu'avec les plus grandes difficultés, le morceau de pain ou de viande qu'il avait, à ce moment, dans la bouche ; il le mâche et remâche, mastique, tourne et retourne dans tous les sens à l'intérieur du palais ; mais les mouvements de déglutition, malgré les efforts les plus louables, renouvelés avec ténacité, ne peuvent toujours réussir à lui faire dépasser le voile ; aussi, faute de ne pouvoir l'avaler, finit-il souvent, en désespoir de cause, par le cracher.

D'autres manifestations ont été observées, mais elles sont surtout fonction des individus. Les uns, incapables de réaction vive, affaissés, inertes, tapis dans un coin de tranchée ou au fond d'un trou d'obus, demeurent muets, comme pétrifiés ; les autres, plus actifs et violents, vont et viennent, se démènent et gesticulent, font un bruit de tous les diables, crient à tort et à travers, cherchent à s'étourdir en étourdissant les autres et, histoire de se donner du cran, menacent de brûler la cervelle à tous ceux qui les entourent. On peut considérer

ces réactions en plus ou en moins comme presque normales, à condition qu'elles ne durent pas et que la volonté puisse les réprimer suffisamment pour dominer la sensibilité un instant défaillante.

Ces divers phénomènes laissent après eux, l'orage passé, une immense lassitude, de la douleur de tête et une tendance invincible au sommeil. Ce sommeil, du reste, est bien souvent agité et troublé, durant quelques jours, par des rêves et des cauchemars plus ou moins terrifiants.

III. — L'ÉLÉMENT ANXIEUX ET L'ANGOISSE DE L'INCONNU

Les phénomènes que nous venons de passer en revue sont ceux qui caractérisent les réactions les plus extérieures et les plus vulgaires de la peur. Considérés en eux-mêmes, ils n'ont rien de psychique, car, ainsi que nous l'avons montré, les réactions purement réflexes peuvent, à première vue, leur ressembler à s'y méprendre. C'est ainsi que Mosso, dans un mémoire bien connu, a pu écrire :

> Tout ce qu'il y a de plus caractéristique dans les phénomènes de la peur, les palpitations, l'oppression, la pâleur, le cri, la fuite, le tremblement, sont des mouvements réflexes.

Ce n'est cependant qu'une apparence. A y regarder de près, en effet, ces réactions ne constituent nullement la peur. Chacun de nous peut offrir ces réactions et cependant il n'aura pas nécessairement peur. Le premier choc extérieur qui a pu provoquer de telles réactions nous a simplement instruits *a posteriori* du danger que nous aurions couru, si nous n'avions pas réagi par réflexe. Nous savons depuis, par expérience, qu'un réflexe ou qu'une série de réflexes, dont nous ne sommes pas les maîtres, nous mettent à l'abri d'un danger possible. C'est la perspective de ce danger possible qui nous émeut, ce n'est pas la réaction réflexe causée par le danger lui-même. La peur est donc secondaire au choc périphérique. Il s'agit bien, comme dans toutes les émotions, d'un phénomène essentiellement psychique, qu'il nous faut maintenant dissocier en ses éléments propres, en partant toujours des faits observés. Il y a lieu d'envisager l'état d'esprit avant le danger, pendant le danger et après le danger.

AVANT LE DANGER. — Avant le danger, la crainte, plus ou moins accompagnée d'anxiété, constitue le phénomène primordial; mais ce sont là des termes vagues. Ce qu'il est important de rechercher, ce sont les particularités de cette crainte spéciale, de la peur du combattant.

Au premier abord, il semble que la crainte de la mort en soit l'élément essentiel. Mais si on interroge les poilus, on s'aperçoit vite que la question n'est pas aussi simple. A côté de la mort, redoutée par les uns, il y a, pour les autres, les blessures, l'appréhension d'être fait prisonnier, la séparation d'avec les siens, la perspective de souffrances physiques et aussi morales, une sensation de désadaptation. Et quand on veut préciser, dans ces raisons multiples, l'idée fondamentale qui les relie les unes avec les autres, on constate l'inquiétude, l'angoisse de l'inconnu. La mort elle-même n'est pas aussi pénible que la crainte de la mort et l'idée qu'on se fait d'elle. Il n'est pas douteux que si on pouvait mourir deux fois, on craindrait moins la mort, en règle générale, la deuxième fois. Nous avons une tendance à nous représenter de façon erronée, et généralement en plus mal, les choses susceptibles de nous faire souffrir, que nous ne connaissons pas ; et ce qui est pénible, dans ce cas particulier, c'est moins cette représentation des douleurs de la guerre, serait-elle encore plus préjudiciable à la vie, que l'incertitude même de nos hypothèses à son sujet.

Ces faits expliquent pourquoi nos premières émotions du début de la campagne furent, par appréhension de l'inconnu, parmi les plus violentes et les plus douloureuses que nous ayons jamais éprouvées.

A vrai dire, les carnets de campagne sont peu explicites sur ce point. L'examen intime de soi, dans ces périodes complexes, est délicat. Il faut ajouter que peu de gens sont capables de s'analyser. La plupart d'entre nous avons une tendance naturelle à rejeter en dehors de nous les sentiments désagréables que nous éprouvons, ou tout au moins à les expliquer par des raisons qui nous sont extérieures. D'autre part, on ne convient pas toujours des émotions ressenties. On n'aime pas beaucoup à parler de ce qui fait souffrir ; on met une véritable coquetterie à cacher, même à nier les sensations qui paraissent diminuer la valeur morale, — telles la perte du sang-froid ou la peur ;

même de bonne foi, on explique les manifestations visibles que ces réactions émotives provoquent par d'autres causes que la vraie.

Cependant, sous les mouvements d'enthousiasme de la première heure, sous les accents vibrants du patriotisme le plus pur, sous les expressions d'indignation ou de haine farouche contre l'ennemi, même sous l'agrément que quelques caractères originaux pouvaient escompter d'une vie aventureuse, la crainte, l'appréhension apparaissaient, au fond de soi, à certaines secondes. La calme ordonnance de l'existence quotidienne, la tradition, la règle établie, voire la routine, en un mot ce qui assure la tranquillité de l'âme par suite de la limitation de l'incertitude du lendemain au minimum possible, — tout était bouleversé. « Qu'allait-on devenir? » Voilà au fond ce que chacun pensait et ce qui le troublait. Il en résultait, même chez les mieux trempés, cet état anxieux particulier qui se caractérise essentiellement par de la constriction pharyngée, thoracique ou abdominale, de la nervosité, de l'irritabilité, de l'instabilité, de la distraction, quelques palpitations, du tremblement, un sommeil léger et agité.

Les préparatifs, les achats divers, l'habillement et l'équipement, les chevaux, les voitures réglementaires ou surtout de réquisition, le confectionnement de la cantine, la nourriture, la solde, les camarades, que sais-je? Tout était objet de préoccupation plus ou moins avouée. Et derrière le flegme et la réserve des uns, comme derrière la vivacité ou même l'exubérante gaieté des autres, on devinait aisément une certaine anxiété. Puis ce fut la séparation d'avec les siens, l'embarquement, le départ vers une gare régulatrice lointaine et ignorée, la marche lente du train, les repas sur les banquettes, le sommeil inquiet et cahoté. Or, en tout ceci, ce qui dominait, c'était toujours le malaise causé par la méconnaissance de l'avenir, c'est-à-dire l'appréhension de l'inconnu.

Nous débarquons avec notre ambulance, le 17 août 1914, près de Domrémy, vers midi; aussitôt après déjeuner, vers les 13 heures 1/2, on se met en marche; nous étions tous heureux, après plus de 36 heures de train, de nous dérouiller les jambes. Et puis, c'était la première étape... vers la victoire prochaine sans doute. Soudain, en haut d'une longue côte, en lisière d'un bois touffu, il nous sembla vaguement, dans le lointain, entendre le bruit du canon. C'était cer-

ainement une illusion; en tous les cas, le danger était nul, car ious étions à 75 ou 80 kilomètres de la ligne de feu. Néanmoins, ious éprouvâmes une réelle émotion : le visage pâlit légèrement ; le œur battit à grands coups ; un peu d'angoisse nous prit à la gorge, andis qu'il nous semblait que nos jambes pliaient et que nos mains remblaient imperceptiblement.

Tous les officiers et soldats, à quelque armée qu'ils appar-iennent, ont éprouvé des émotions analogues, dues principa-ement à la crainte de l'inconnu. Ces réactions émotives sont asées sur des idées imaginaires tellement erronées et diffé-entes de la réalité, que les premières balles qui nous sifflent ux oreilles ou les premiers obus qui éclatent près de nous rovoquent presque toujours un soulagement réel. « Ce n'est onc que ça ! » — « C'est tout ça la guerre ! Je croyais que c'é-ait bien autre chose » : telles sont les appréciations commu-ies de la plupart de ceux qui ont reçu le baptême du feu.

Depuis la guerre même, les récits des journaux, ou même e ceux qui reviennent du front, ne réussissent presque jamais donner le sens exact de la réalité. Il semble aussi que l'ima-ination de ceux qui lisent ou écoutent soit obligée de sup-léer à l'absence de l'expérience par une interprétation d'une ntaisie absolument invraisemblable. Les écrivains, même de rand talent, les psychologues les plus avertis, les hommes u plus robuste bon sens et du plus clair jugement, qui n'ont as eux-mêmes vécu la guerre, n'arrivent point à se la repré-enter telle qu'elle est.

Les exemples abondent de ces faits. En voici quelques-uns ecueillis parmi de nombreuses observations personnelles :

Paul L., 23 ans, aide-major, deux fois cité, raconte ce qui suit : — u début de la guerre, je n'avais qu'un seul désir, qu'une seule en-ie : partir sur le front. Mobilisé dans un hôpital complémentaire 'une ville du centre, avec la classe 1914, je ne fus dirigé dans la one des armées que quelque temps après, en 1915. J'avais donc eu out le loisir de me forger une idée de ce que pouvait être la guerre, 'après le récit de ceux qui en revenaient. Cette idée était loin d'ê-e nette, et surtout exacte.

J'allais souvent à la gare assister, en ma qualité d'infirmier, puis e médecin auxiliaire, à l'arrivée des trains de blessés. Ma curiosité mon désir de plus en plus vif de partir sur le front me faisaient nterroger blessés et personnel des trains sanitaires. Les récits des ns étaient d'une sobriété et d'une modestie remarquables ; mais

par d'autres fort souvent j'entendis raconter des histoires réellement impressionnantes; les trains sanitaires notamment étaient d'après eux si fréquemment bombardés, que je finissais par me demander si le poste n'était pas parmi les plus périlleux que l'on puisse confier à un médecin.

C'est avec une conception aussi fausse de ce qui se passait dans la zone des armées, qui était pour moi l'endroit « où l'on faisait la guerre », que je partis enfin sur le front. Après un voyage long et ennuyeux, le train de troupe où je me trouvais me débarqua dans un petit village d'Artois que je fus tout surpris de ne pas trouver en ruines.

Je déjeunai ce jour-là dans une ambulance cantonnée dans le même village, aimablement invité, avec d'autres médecins auxiliaires, par les médecins qui y étaient attachés; mais je dois avouer que la conversation que nous eûmes avec eux ne fut pas faite pour modifier les idées fausses que j'avais sur le rôle et les dangers des différents corps ou services de l'avant. Ils ne cessèrent de parler des marmitages subis par les ambulances, de la vie infernale et périlleuse qu'on y menait grâce aux Boches, etc. S'il en était ainsi dans les formations sanitaires, qu'est-ce que cela devait être dans les régiments?

Or, toute autre fut mon impression en arrivant au poste de secours du bataillon qui se trouvait en ligne et dont je devenais le médecin auxiliaire. Ici, pas de récits de guerre, ou si peu! Pas d'histoires héroïques racontées avec des mines plus ou moins sombres : de la gaieté, des chansons.

J'éprouvai une grande satisfaction de moi-même de pouvoir enfin me dire : « Je suis sur le front, dans les tranchées », d'autant que je m'en étais fait une idée terrible en comparaison; mais j'avoue que si j'étais inconscient ou plutôt mal conscient du danger, je ressentais tout au fond de moi-même une petite émotion en songeant que d'un moment à l'autre, je pouvais passer de vie à trépas. Cela fut surtout remarquable tant que le secteur resta relativement calme et que nous ne recevions que quelques obus quotidiens; mais lorsque vinrent les attaques, les mauvais jours, lorsqu'on fut obligé de vivre dans un véritable ouragan de feu, petit à petit l'adaptation devint complète.

—

Louis L., 24 ans, aide-major. — Le secteur dans lequel j'arrivai en 1915, en Champagne me produisit une surprise réelle. Je m'étais fait une fausse idée de la guerre; je croyais que c'était plus terrible que cela, que le danger était permanent et que la vigilance de l'ennemi ne permettait aucun mouvement de jour. J'étais étonné que

on puisse se promener en terrain découvert, à 1 kil. des Boches, ns être inquiété.

—

B., médecin auxiliaire, 28 ans, est versé en février 1915 dans un giment d'infanterie.

J'avais, dit-il, une grande appréhension, car on m'avait dit pis que endre de la vie régimentaire et je m'en étais fait sans doute une ontagne. Je rejoins dans le secteur de la Fille Morte, je suis accueilli r des balles, mais en suis moins ému que je ne croyais : « Ce n'est s très dangereux », pensais-je. Le poste de secours où j'arrive ensuite est peu confortable, mais il donne cependant meilleure impression que je ne m'y attendais. J'étais « trouillard » avant d'avoir reint. Dès mon contact avec la réalité, je me sentis absolument aître de moi.

—

G., 25 ans, médecin auxiliaire, en rejoignant un régiment colonial ans un secteur de Champagne dit :

En arrivant au cantonnement de repos, j'éprouvais une légère reinte. Mais les premiers obus que j'entendis et qui passèrent aussus de ma tête, dans le village où je me trouvais, m'amusèrent llement. L'inquiétude dès cet instant était passée.

—

S., 27 ans, aide-major, décrit très justement les diverses impressions qu'il a éprouvées de la façon suivante :

On ne peut pas se défendre, en arrivant dans l'infanterie, des sentiments anxieux que l'on ressent ; et cette appréhension repose sur idée préconçue que l'on s'est faite de la rude vie du fantassin, dont va partager les souffrances physiques ou morales. On a la sentition qu'on va jouer brutalement sa destinée.

A ces préoccupations il faut ajouter celles que cause tout changeent : les regrets de quitter de bons camarades, les ennuis du déplaement, le pénible isolement de tout arrivant au milieu de physiomies inconnues, de caractères nouveaux.

Cette appréhension anxieuse se calme rapidement dès qu'on a pris ntact avec le régiment.

Les expressions qui reviennent le plus souvent dans les cits des combattants, pour expliquer leur première impression, sont : « On n'a pas l'impression qu'on craignait d'avoir » ; a « moins d'impression que l'appréhension le faisait préoir ». — « C'est tout ça », « ce n'est que ça », « c'est rigolo ». — est une déception agréable, une « impression favorable ».

Certains sujets, il est vrai, assurent n'avoir jamais éprouvé

ces premières émotions. Mais si on les interroge de près, c s'aperçoit qu'ils avaient déjà fait leur éducation émotive da des expéditions militaires antérieures; ou bien, doués d'u mentalité un peu spéciale, ils ne se sont fait aucune idée c danger possible, soit par manque d'expérience, soit par u confiance aveugle en leurs chefs, en eux-mêmes, en la beau de leur cause, ou pour toute autre raison; ou bien l'idée qu'i s'étaient faite de la guerre a correspondu exactement à la ré lité. Voici, sur ce dernier point, un document des plus su gectifs dû au médecin aide-major C., deux fois cité :

Mon état psychologique de débutant? Un peu confus, parce q lointain. La seule impresssion générale qu'il m'en reste est q était fort peu horréfié, sans comparaison avec l'impression d'h reur que me laissent les combats ultérieurs et les combats actue J'attribue ce fait à ce que, en ce temps-là, c'était la guerre de m vement, c'est-à-dire :

1° La guerre telle que nous l'avions conçue, telle que la représenta nos grandes manœuvres, telle que nous la faisions encore quin jours auparavant, nous, régiments d'infanterie active. Donc élin nation d'un des éléments de terreur qu'est tout ce qui est incon

2° Nous étions chauffés à blanc par la succession d'événeme récents qui avaient enflammé notre patriotisme enthousiaste. A moment avait éclaté tout ce qu'avaient concentré en nous d'idée revanche et de haine du boche tous ceux qui avaient vécu les ann terribles.

3° La guerre n'avait pas pris ce caractère d'atrocité qu'elle re aujourd'hui. L'artillerie, le plus souvent, se bornait au 77.-Nos s dats disaient : « Qu'il était regrettable d'avoir oublié à la caserne parapluie de l'escouade pour lutter contre ses effets. » C'était peu vrai.

A ce sujet, un mot d'un gamin de l'Est d'une dizaine d'anné assis en haut du mur de sa ferme, les mains sous les fesses et lançant nonchalamment ses jambes, tandis que tout autour pleuvai des 77 :

— Veux-tu te sauver, vilain drôle! lui crie un officier du ré ment.

— Peuh! répond le gosse sans bouger, ce ne sont que des pet

4° Enfin et surtout nos nerfs n'avaient pas encore connu ces fa gues formidables que leur imposent des heures et des journées s cessives de bombardement; ils étaient neufs et nous étions jeunes vigoureux, ayant le *mens sana in corpore sano*.

C'était cette guerre du début, française au premier chef, allèg

ivante et joyeuse qui chante encore au cœur de tous ceux qui l'ont
ite; cette guerre qui, malgré ses misères inouïes et ses privations
e toutes sortes, laissa notre moral entièrement intact. Car pas une
inute elle n'engendra ce qui tue, autant que les projectiles : l'ennui.

J'ai tenu à rapporter tout au long cette dernière opinion. A vrai dire, elle a principalement un intérêt de comparaison ntre la guerre du début et la guerre ultérieure. L'auteur n'a-il pas un peu oublié ses premières impressions? Déjà, le ecul du temps semble les avoir poétisées. Elles sont trop elles pour être absolument justes. Y a-t-il beaucoup d'offi-iers de l'active qui aient songé à établir une comparaison ussi exacte entre les manœuvres de la période de paix et la uerre réelle? N'y avait-il pas en août 1914, même pour es plus avertis, sans parler de la perte désormais possible de vie, une certaine part d'inconnu à supputer et, par suite, à éfaut de terreur et d'angoisse, un peu d'émotion à surmon-er, émotion qui s'évanouit d'ailleurs rapidement dès les pre-iers engagements? Admettons néanmoins la possibilité de ette absence de crainte ou d'appréhension : elle peut être onsidérée comme tout à fait exceptionnelle.

En règle générale, l'existence de cette appréhension est donc n fait banal chez le futur combattant, ainsi que nous croyons avoir nettement démontré.

Elle peut même prendre, chez certains sujets, tous les ca-actères d'un véritable état morbide. J'ai connu, entre autres, n brave préparateur de pharmacie qui, à l'intérieur, était la onscience professionnelle même, poussée jusqu'au scrupule. n apprenant qu'il était versé dans le service armé, il eut une éritable crise de désespoir par pure appréhension de ce qu'il upposait être la vie du front. Pendant plusieurs semaines, mangea à peine, ne but presque plus, ne dormit point, ou ort mal. Il faillit même se suicider. J'ai su depuis qu'il s'était ccoutumé à cette nouvelle existence, qu'il trouva bien moins ure qu'il ne se l'était figurée.

On sait que quelques déséquilibrés, placés dans les mêmes onditions, en ont fini avec la vie. Mais combien en retour ui, mis en présence des faits réels, en ont été agréablement urpris? C'est dans ce sens que MM. Huot et Voivenel ont pu ire, non sans finesse, que les dangers du front étaient encore

plus glorieux pour ceux de l'arrière dont l'imagination tend toujours à les grossir.

Voyons maintenant comment se comporte le combattant en présence du danger et comment il réagit contre l'appréhension que ce danger fait naître.

DANS LE DANGER. — L'appréciation de l'état de danger et de ses effets sur l'organisme n'est point aussi aisée qu'elle peut le paraître au premier abord. Car le danger n'est pas comparable à lui-même. Il y a à tenir compte de l'âge du sujet, de son expérience de la guerre, de son acclimatement, de l'état de l'individu au moment de l'action et aussi de cette action elle-même. La réaction émotive de la peur n'est nullement en rapport d'intensité avec l'intensité du danger. Il est de connaissance courante que des sujets ayant fait preuve d'un admirable sang-froid dans des circonstances extrêmement périlleuses, ont perdu soudain leur maîtrise de soi en présence de dangers infiniment moindres; il est d'observation assez fréquente à la guerre, par exemple, qu'un bombardement dense et serré, où les éclatements d'obus se touchent presque durant des heures, est susceptible de provoquer moins d'émotion anxieuse qu'un simple obus faisant explosion avec moins de bruit et à une distance plus grande que les précédents. Là encore ce qui domine, semble-t-il, c'est moins l'intensité du danger que la surprise que ce danger peut faire naître. Et nous voyons ainsi apparaître de nouveau cette *crainte de l'inconnu* sur laquelle nous insistions plus haut.

Cette question de la surprise soulève toutefois un problème délicat, sur lequel nous reviendrons ultérieurement. Nous préférons pour l'instant faire abstraction de cet élément, admettre qu'il joue un rôle effacé dans les cas que nous allons envisager et qu'on peut considérer en trois phases successives :

1° Dans une première phase, nous assistons à une réaction inverse de celle constatée chez le sujet qui n'a pas encore vécu la guerre. Celui qui n'a pas connu le danger, mais qui cherche à se le représenter, a une tendance à le surestimer; celui qui le connaît et le côtoie tous les jours a, au contraire, une tendance à le sous-estimer. C'est la période des imprudences et de l'inexpérience. Un sujet jeune et ardent, une fois la pre-

ière appréhension vaincue et la constatation faite que la uerre est moins dure que l'idée effrayante qu'il s'en faisait, st plus allant, plus confiant en lui que les vieilles troupes xpérimentées; il est convaincu de son étoile. Il est comme es brillants athlètes qui, tant qu'ils n'ont pas été touchés et 'ont pas eu la sensation « vécue » d'un accident avec ses nséquences plus ou moins fâcheuses, sont d'un brio étourissant.

Sans doute, il se fera plus facilement prendre à un piège et est plus accessible à l'émotion de la surprise; mais n'est-ce as un avantage réel, en retour, de ne pas trop se méfier, de e pas être trop prudent? La prudence excessive mène à la éflexion prolongée et à l'incertitude du parti à prendre : elle ngendre le doute. Donc, il n'est pas absolument vrai de dire ue les jeunes troupes ont plus peur que les vieilles troupes; n réalité, elles ont moins peur par certains côtés et plus peur ar certains autres. Ce qu'il faut dire, c'est que jeunes et vieilles roupes — à conditions morales et matérielles sensiblement mparables entre elles — seront susceptibles de se valoir, ais avec des qualités un peu différentes. L'art du bon généal sera précisément de placer chacun où il est susceptible de nner le meilleur rendement, selon ses qualités particuères.

2° Plus le sujet avance en âge, en effet, et par suite en expénence, plus il a une tendance à surestimer le danger. Ici, ce est point comme avant de le connaître, époque à laquelle n imagination l'exagérait et le défigurait; c'est, au contraire, connaissance de cause. Qui a vécu longtemps dans le sérail craint les détours tortueux. Le médecin expérimenté, qui it les nombreuses complications susceptibles de venir se effer sur une maladie donnée, a une tendance à en exagérer gravité. De même le guerrier, longuement éprouvé, a une rtaine tendance à grossir les accidents de la guerre. Voici exemple entre mille autres :

J'interrogeais, en avril dernier, deux poilus qui venaient d'être lessés devant Grivesnes. Pour l'un, c'était sa première évacuation puis août 1914; pour l'autre, depuis la même date, c'était la conde, car il avait déjà été blessé antérieurement.

Tous les deux, cultivateurs naturellement, avaient un moral mirable. Calmes, tranquilles, sérieux, raisonnant avec un bon

sens placide et une parfaite lucidité d'esprit, ils me dirent, entre autres choses, « qu'ils ne parlaient même plus de la fin de la guerre ». Ils souhaitaient bien entendu, en leur for intérieur, que la terminaison soit le plus rapprochée possible ; mais ils ne fixaient plus la date et en avaient pris leur parti, — ce qui indique une fermeté d'âme peu commune pour des hommes ayant près de quatre ans de front dans le même régiment.

Or, sur les deux, celui qui avait été déjà blessé et dont la conduite dans les événements récents de la Somme dénotait une maîtrise incomparable de soi, convenait nettement que depuis sa première blessure, d'ailleurs sans gravité, « ce n'était plus comme avant ». Il fallait marcher, il marchait, et avec sang-froid, mais il sentait que sa confiance en lui n'était pas aussi grande qu'autrefois. Et il estimait que cette seconde blessure, également bénigne, allait encore la faire descendre un peu.

Chez certains, l'appréhension et la peur deviennent si violentes qu'ils entrent dans la catégorie morbide des obusophobes. Un caporal brancardier, plusieurs fois cité, homme de devoir et d'un cran merveilleux, devint, après sa troisième blessure, tellement émotif que dans les bombardements, même peu intenses, il était pris de tous les phénomènes objectifs de la peur avec une abominable angoisse et ne pouvait plus sortir de son trou. Les cas de ce genre sont assez fréquents ; on peut s'étonner qu'ils ne le soient pas davantage.

Quoi qu'on en dise, en effet, les troupes trop expérimentées, si elles connaissent et évitent mieux le danger, le craignent aussi davantage. La peur, contrairement à ce que certains prétendent, aurait une tendance à augmenter avec le temps. Il est notoire que les troupes durement éprouvées sortent moins bien des tranchées, ou, si l'on préfère, ont besoin d'un effort de volonté beaucoup plus énergique pour partir à l'instant du signal.

De même, on a prétendu que les poilus préféraient revenir dans un secteur qu'ils connaissaient. Oui, quand il s'agit d'un secteur calme; non, s'il s'agit d'un secteur qui a laissé des souvenirs pénibles. Les endroits où l'on a souffert ne sont jamais revus sans appréhension : c'est soumettre la force morale à une épreuve dangereuse et, de toute façon, la diminuer. Un chef évitera le plus possible de faire revenir ses légions exactement au même point où elles eurent à supporter

des épreuves cruelles. La crainte et la peur sont susceptibles de s'y développer plus facilement.

3° Pour étudier dans les meilleures conditions de vérité les réactions psychologiques du danger, nous ne devrons donc prendre pour type ni le sujet trop inexpérimenté, ni celui qui est trop expérimenté. Nous interrogerons celui qui est en pleine force physique et morale et qui juge le danger tel qu'il est, en homme équilibré, de parfait bon sens, sans l'exagérer ni le diminuer. Les renseignements qu'il nous fournira varieront selon qu'il monte au combat ou qu'il est en plein combat.

a) Au moment où *il se rend au combat*, qu'il connaît par expérience maintenant, la crainte, l'anxiété l'envahissent. Il n'a pas, comme jadis, cette crainte irraisonnée et douloureuse de l'inconnu immense ; mais il a cependant la crainte de ne pas revenir. Reverra-t-il sa femme, ses enfants, ses amis, sa terre, ses livres, son industrie, son commerce, en somme tout ce qui l'intéresse ? Fera-t-il comme tant d'autres, prématurément disparus, le grand voyage vers l'au-delà ? — Est-il en règle avec sa conscience ? — S'il pouvait n'être que blessé ? — Mais quelle blessure aura-il ? — Pourra-t-on seulement le soigner ? — Et s'il s'en va prisonnier chez les Boches ? Terrible perspective.

Ce sont les idées principales qui lui traversent l'esprit, tandis qu'il s'achemine vers les tranchées. Cependant, ces pensées ne se fixent pas dans son cerveau au point de l'obséder et de l'inquiéter réellement ; il connaît ces ruminations, il les a déjà faites bien des fois. Et comme les autres fois, il les chasse vite. Même à l'instant où il songe le plus à la mort, il se croit peu ou prou invulnérable ; c'est une réaction normale de la nature humaine. Au moment où le moribond est sur le point de succomber, il espère qu'il va guérir. C'est la loi générale. Il y a des exceptions, c'est vrai, mais ces exceptions confirment la règle qui, elle seule, nous intéresse.

Le pressentiment est lui-même à peu près sans valeur ; c'est un argument superficiel qui ne résiste pas à un examen sérieux. Même ceux qui disent avoir le pressentiment de leur mort, espèrent au fond d'eux-mêmes qu'ils se trompent. Et sur ceux qui arrivent à s'illusionner eux-mêmes en croyant fermement à cette certitude — ils sont très rares, — combien sont-ils ceux

auxquels les événements ont donné raison ? — Très peu. On cite toujours ceux qui ont gagné leur pari, mais on ne dit jamais combien de fois ils le perdirent avant de le gagner et on ne parle pas davantage de ceux qui l'ont toujours perdu.

Ainsi, quand on marche au combat, c'est la rumination pénible, la réadaptation à consolider. Ces phénomènes se renouvellent chaque fois qu'on remonte en ligne, ainsi qu'en font foi ces extraits d'autobiographies choisis parmi les plus caractéristiques :

L'adaptation se perd, en partie tout au moins. Et, après une période de repos, au retour d'une permission par exemple, il est certain que l'on sent que l'on a moins de « cran » qu'après une longue et pénible période passée dans un secteur d'attaque. Mais viennent de gros marmitages, ce qu'on appelle « un coup dur », et très rapidement on se réadaptera au milieu, c'est-à-dire à la guerre. (Paul L.)

—

Au retour d'une permission, comme après mon évacuation pour blessure, je repris tout naturellement mes anciennes habitudes.

La réadaptation se fait plus tôt quand le régiment remonte en ligne dans un secteur agité ou pour attaquer, après un assez long séjour à l'arrière. Il s'agit alors d'une réadaptation au danger, qui se fait d'ailleurs très vite. (Ch. F., 5 citations.)

—

Au bout de quelques mois, le médecin est parfaitement « adapté » à la fois à sa nouvelle vie — qui ne va pas toujours sans de dures épreuves — et aussi au milieu qui l'entoure ; il peut alors, au moins pour une bonne partie, rentrer dans la catégorie du « poilu ».

Une fois l'adaptation faite, elle est définitive. Si l'on s'absente longtemps, il faudra bien à nouveau s'accoutumer au bruit des marmites ou au sifflement des balles. Cette accoutumance est du reste très rapide, si on l'a déjà obtenue une fois, car, dès son retour, celui qui revient « à son régiment » se trouve « comme le poisson dans l'eau ».

Les points de suspension créés par les permissions ou d'autres absences n'atteignent pas le fonds du sujet. On revient souvent à son corps avec le même entrain que celui avec lequel on en était parti...

Les veilles d'attaque sont toujours les instants les plus graves dans la vie du troupier ; c'est le moment où il sait que l'action dans laquelle il va risquer formidablement sa vie, va s'engager et il s'y prépare moralement. (J. F., aide-major, 4 citations dont une avec Légion d'honneur.)

—

Il existe une rééducation ; elle est indispensable chaque fois que l'on passe de la sécurité au danger, proportionnellement à la différence qui existe entre deux des états successifs. Insignifiante quand on passe du cantonnement de repos au secteur calme, elle déclanche une réaction très dure dès qu'il s'agit de passer du lointain arrière à l'attaque de la grande offensive. J'ai le souvenir très net et très pénible de la rééducation qui me fut nécessaire pour affronter l'offensive du 24 septembre 1915, présente à toutes les mémoires.

Cette rééducation se manifeste par une angoisse nette et forte, avant : « Sera-ce pire que ce que l'on a déjà vu ? » C'est le facteur inconnu. Cette angoisse persiste les deux ou trois premiers jours et, insensiblement, est remplacée par un stoïcisme procédant pour une part de cette atmosphère d'habitude. Un certain fatalisme s'y mêle et on est un peu dans cet état que signalait un prédicateur de Notre-Dame, quand il disait : « On sait qu'on mourra, mais on ne le croit pas. »

L'habitude de cette rééducation la rend chaque jour plus facile. Malheureusement les nerfs, chaque fois plus déprimés aussi, combattent ces bons effets. (J.-C., aide-major, 2 citations.)

—

Si l'esprit oublie très rapidement les heures douloureuses du passé, il se plie difficilement devant les sacrifices de l'avenir quand il a repris contact avec les douceurs de l'existence. Il y a, après chaque permission, une période de transition, de réadaptation très pénible à traverser. Si le retour de la permission coïncide avec le moment où l'on monte aux tranchées, cette réadaptation est encore plus dure. (S., médecin aide-major.)

Ainsi la veille de la montée en ligne est toujours la plus rude. Le médecin du régiment s'en aperçoit plus particulièrement à certains faits bien caractéristiques. Proportionnellement aux jours précédents, le taux des malades monte instantanément de quelques unités. C'est le moment aussi où les plus déficitaires de la volonté, à l'idée qu'ils vont revivre de nouvelles heures cruelles que leur moral déficient ne peut plus supporter, commettent des actes répréhensibles : les uns s'en von en des fugues insensées que les médecins experts ont souvent à apprécier devant les conseils de guerre; les autres, plus rarement, il est vrai, pratiquent la psychologie de Gribouille et se tuent par crainte d'être tués, préférant la certitude de la mort à son incertitude douloureuse. Il importe de remarquer qu'il s'agit là de faits nettement morbides, par suite exceptionnels,

surtout en France, en comparaison avec l'Allemagne où ils seraient infiniment plus fréquents. Mais ils sont pour nous extrêmement intéressants, en ce sens qu'ils soulignent, par leur existence même, la dureté angoissante de la période que nous venons d'envisager.

RENÉ CRUCHET,
Professeur agrégé à l'Université de Bordeaux.

(*A suivre.*)

QUELQUES RÉFLEXIONS D'UN OFFICIER DE TROUPE

A PROPOS

D'UN ARTICLE ET D'UN OUVRAGE RÉCENTS

—

L'article paru dans le *Mercure de France* du 16 mai 1918 sous le titre : *Les Etats-Majors et la troupe*, et sous la signature : Roger Maurice, a été lu, au front et ailleurs, avec un vif intérêt par tous ceux que passionnent les questions touchant de près ou de loin à la Grande Guerre. Cet article, tout à fait remarquable dans l'ensemble et parfaitement documenté, appelle cependant quelques réserves et je demande au lecteur la permission de lui soumettre les réflexions qu'il m'a inspirées.

§

Exposant les raisons de l'avance prise sur nous par les Allemands dans les diverses industries de la guerre de tranchées, à laquelle ils se sont mieux et plus vite adaptés que nous-mêmes, l'auteur de l'article exprime l'avis qu'ils ont dû cette avance à la minutie et à la ténacité avec lesquelles ils se sont préparés à l'attaque de nos forts d'arrêt et de nos places fortes de la Meuse et de l'Escaut, que le développement de leur plan offensif les amenait fatalement à assiéger.

Eh bien, et nous? Est-ce que l'offensive n'était pas à la base de notre doctrine de guerre et de tous nos règlements militaires, l'offensive à outrance, forcenée? Et n'étions-nous pas amenés fatalement, nous aussi, dès lors que nos premières opérations offensives eussent été couronnées de succès (et elles l'ont été en partie), à attaquer de front les organisations défensives réputées très solides d'Alsace-Lorraine? Nous eussions donc été privés à ce moment des moyens et engins

nécessaires ? Cela s'est vu d'ailleurs à Morhange et à Sarrebourg.

La raison invoquée par Roger Maurice ne me paraît pas heureuse et ne saurait servir d'excuse en tous cas à l'imprévoyance de nos dirigeants d'avant-guerre.

Je partage en revanche l'opinion de l'auteur selon laquelle les Allemands ont, après la Marne, subi comme un pis-aller la guerre de tranchées plutôt qu'ils ne l'ont recherchée. Mais cela n'empêche qu'ils nous y aient contraints. Les Boches sont gens de précaution ; ils avaient, je ne dis pas prévu, mais envisagé l'éventuelle nécessité de ce genre de guerre. On peut être assuré que, même lorsque leur chevauchée « nach Paris » pouvait paraître le plus folle, le plus fantastique, il y avait chez eux des organes chargés d'étudier des positions d'arrêt, sinon de repli, et des spécialistes employés peut-être à les préparer. Je n'ose pas dire que ce travail était commencé dès avant la guerre, mais je n'en serais pas surpris; en tout cas, les reconnaissances sur la carte et sur le terrain étaient certainement faites depuis longtemps.

Roger Maurice cite l'ouvrage bien connu de Bernhardi dans lequel est exposée la théorie de la défensive de position rendue nécessaire, après une bataille décisive malheureuse, pour le parti vaincu. Il y a un autre ouvrage paru en Allemagne sous un tout petit volume et publié en France quelques années avant la guerre : *La Stratégie au XIX^e siècle*, par von Caemmerer (traduit par le lieutenant Tirlet et édité chez Fischbacher). On y trouve la théorie, à mon sens éminemment suggestive, de l'offensive limitée, telle qu'elle était conçue dès l'année 1859 déjà au Grand Etat-Major prussien et sur laquelle l'auteur de l'ouvrage en question s'étend longuement. Elle montre que les Allemands n'avaient pas attendu Bernhardi pour envisager le danger d'une offensive inconsidérée et donne lieu de penser que, s'ils ont pu enrager, après l'Yser, de l'échec de leurs plans ambitieux, ils n'ont pas été pour cela pris au dépourvu.

Rien n'est absolu à la guerre et tout y est affaire de circonstances et d'opportunité. Un élève maladroit peut se repentir d'une leçon bien apprise, mais appliquée sans discernement et trop à la lettre. Ainsi avons-nous vu, en 1916, l'armée germano-bulgare entreprendre une double offensive enveloppante contre notre Armée d'Orient si pauvre à ce moment en effectifs, si anémiée et si éprouvée par la maladie. Si la manœuvre ennemie n'offrait pas vers l'ouest un péril immédiat, il n'en était pas de même en Macédoine orientale, où les Bulgares arrivaient sur la Struma à 60 kilom. à peine de Salonique et n'au-

raient pas trouvé grand monde devant eux pour les arrêter s'ils avaient foncé davantage. Mais ils n'étaient que de médiocres élèves de leurs maîtres boches ; ceux-ci leur avaient enseigné l'art de fortifier le terrain et toute position conquise par eux était aussitôt mise en état de défense avant d'aller plus loin. Un tel excès de prudence leur a peut-être fait manquer une occasion qu'ils n'ont jamais retrouvée.

§

Parlant des trop graves erreurs commises de notre côté au début de la guerre et jusqu'à la seconde moitié de 1915, l'auteur constate que l'Etat-Major ne pouvait se décider à mettre en doute l'efficacité de nos méthodes d'avant-guerre et la valeur de nos anciens règlements infirmés chaque jour par des faits qui, sur le front, s'imposaient dans leur brutalité.

Faut-il s'en étonner? Les Etats-Majors étaient constitués par les officiers brevetés sortis de l'Ecole de Guerre. Roger Maurice brosse un tableau très sommaire de cette école « d'avant-guerre ». Sans doute il déplore qu'à leur sortie de l'Ecole de Guerre, les officiers d'Etat-Major eussent été trop souvent distraits de leur préparation militaire par leur besogne de bureaucrates. Sans doute aussi il déplore l'absence en France d'un Grand Etat-Major, semblable à celui que de Moltke avait créé en Allemagne, et auquel ne pouvait suppléer l'insuffisante et tardive « Ecole des élève-maréchaux » créée quatre ans avant la guerre sous le nom de « Centre des Hautes Etudes militaires ». Mais en dehors de ces deux causes, en a-t-il vu une troisième du mal qu'il signale, et non la moins importante à mon avis? Qu'était l'Ecole de Guerre, je ne dis pas dans l'esprit de ses créateurs, mais à coup sûr dans celui d'un grand nombre de chefs et de professeurs? Un moule dans lequel devaient être trempés des caractères aussi souples et aussi malléables que possible. Cela afin, paraît-il, d'assurer et de réaliser l'unité de doctrine. Aussi, Roger Maurice ne l'ignore pas, les examens d'entrée à l'Ecole de Guerre faisaient-ils un appel à peu près exclusif à la mémoire, et encore, pour se présenter avec quelque chance de succès, fallait-il être préparé par un camarade frais émoulu de la maison et qui en insufflait au candidat le bon esprit aux dépens quelquefois de sa propre personnalité. Cela ne veut pas dire qu'il n'entrait pas de gens de haute valeur à l'Ecole de Guerre ; nous en avons tous connus, et d'ailleurs les hommes de véritable valeur entrent partout quand ils le veulent. Mais ils n'en sortaient pas toujours dans les meilleurs rangs, témoin le vaillant

général Colin, tué l'hiver dernier à Monastir, et dont l'*Illustration* analysait, dans un numéro récent, sous la plume du commandant de Thomasson, l'œuvre magistrale.

Je me souviens pour ma part d'avoir été très impressionné, il y a quelques années, par l'amertume et le découragement dont témoignait en ma présence un officier du plus haut mérite et d'une intelligence exceptionnelle, à la suite d'un exercice sur la carte au cours duquel il avait exprimé une opinion différente de celle de son professeur à l'Ecole de Guerre et l'avait âprement défendue. Le Maître lui avait en fin de compte imposé brutalement silence et les notes de mon camarade aux examens de sortie s'en étaient ressenties.

Je n'étais pas moins impressionné, quelques mois avant la guerre, lorsqu'un général, qui passait alors pour très éminent, commentant devant nous les premiers articles du plus récent règlement sur le service en campagne, à la rédaction duquel il avait spécialement collaboré (c'était pour nous une primeur), concluait par ces mots : « Et maintenant, c'est fini. Telle est la doctrine, toute la doctrine. Nous n'admettons plus aucune discussion. » Le même général disait un jour, au cours d'une manœuvre de garnison, en un temps où la question de l'artillerie lourde soulevait en France des discussions passionnées, à un officier qui l'entretenait du procédé Malandrin, récemment découvert et mis-en œuvre dans le canon de 75 pour réaliser la courbure de la trajectoire, et qui lui faisait remarquer que loin d'augmenter la portée du canon, ce procédé la diminuait notablement, de sorte que les obusiers allemands auraient beau jeu contre nos batteries : « Mon petit, quand on se battra à sept kilomètres, vous viendrez m'en reparler. » Effectivement, on s'est battu quelquefois à trente mètres, mais de plus loin aussi. Sans compter qu'en Lorraine où je suis passé par la suite, les crêtes successives du terrain n'étaient jamais à moins de six à sept kilomètres l'une de l'autre, ce qui obligeait bien les deux artilleries à se battre à cette distance. Je me demande quelle impression avaient rapportée de ce pays les officiers d'Etat-major qui y avaient certainement fait des reconnaissances avant la guerre et quel fruit ils avaient retiré de l'enseignement de la géographie à l'Ecole de Guerre.

J'ignore complètement de quoi il retournait à la Kriegsacademie de Berlin, quelles méthodes y étaient enseignées et par quels procédés ; je ne sais si le dogme de l'unité de doctrine y était assez intangible et étroit pour couper les ailes à toute initiative. Mais je ne m'étonne pas, au souvenir des quelques faits que je viens de rappeler,

que nos perroquets dorés des Etat-Majors aient été si longtemps impuissants à oublier ou à modifier une leçon laborieusement apprise, non moins laborieusement assimilée peut-être, et qu'ils répétaient depuis des années.

J'ajoute que la nature des examens d'entrée et de sortie à l'Ecole de Guerre se prêtait à merveille au jeu du favoritisme. L'un des buts, cyniquement avoué quelquefois, de l'Ecole de Guerre était d'assurer l'avancement rapide de bons jeunes gens que le sort avait fait naître ou pénétrer dans un milieu de choix et dont les moyens n'étaient pas inférieurs aux exigences du concours de Saint-Cyr. Il ne fallait pas trop demander à ces bons jeunes gens, qui ne rechignaient pas au travail d'ailleurs, et le mieux dans ce sens était de ne mettre à l'épreuve qu'une mémoire soigneusement cultivée et de leur faire réciter une leçon bien apprise. La cote d'amour était là au surplus pour sauver la situation, si besoin en était.

§

Selon Roger Maurice, la guerre de tranchées n'était en 1914, pour le commandement et les Etat-Majors qu'une halte brève, et la reprise de la guerre de mouvement était escomptée aussi prompte que possible. Il explique par là en partie le défaut d'installation dont tout le monde se plaignait dans les tranchées et auquel personne ne remédiait.

C'est là, je le pense, une mauvaise raison et une piètre excuse. Cette halte n'eût-elle duré que quelques semaines, le devoir du commandement était d'éviter durant cette période, si courte fût-elle, des pertes inutiles. Les Allemands eux-mêmes ne doutaient peut-être pas du caractère provisoire de la guerre de tranchées (du moins nous l'ont-ils prouvé depuis); cela ne les a pas empêchés d'avoir presque dès le premier jour dans leurs taupinières tout le confort désirable et compatible avec les exigences de la guerre.

Et puis, il y aurait pas mal à redire sur les pronostics que pouvait faire, à la fin de 1914, notre Haut Commandement, et je crois que nous sommes trop mal informés encore pour savoir comment il augurait de l'avenir à cette époque. Certes, je ne jetterai jamais la pierre à quiconque se sera trompé dans cette guerre. J'ai eu l'occasion de le dire ailleurs : il n'y a pas eu, pas plus en Allemagne qu'en France, de prestigieux devin et il y avait vraiment trop de choses impossibles à prévoir. Rien d'anormal à ce que les facultés prophétiques de nos officiers d'Etat-Major aient été mises quelquefois à l'épreuve d'une façon peu heureuse. Mais ce qu'on était en droit de

leur demander, c'était une saine appréciation des faits passés et présents. L'opuscule : *Après six mois de guerre* (émanant de l'Etat-Major et publié chez Plon) et la brochure : *L'Usure adverse* (parue en 1916 sous le timbre du G. Q. G.), ne brillent pas sous ce rapport d'une éclatante lumière. N'ai-je pas moi-même entendu un de ces officiers d'Etat-Major, réputés du plus haut savoir, démontrer, à l'aide de graphiques ingénieux et impressionnants, qu'à l'automne 1916 les Allemands n'auraient plus un homme à envoyer au front, ni, bien entendu, un radis à se mettre sous la dent ?

Je suis donc très sceptique sur les idées qui pouvaient être admises à la fin de 1914 par le G. Q. G. touchant l'évolution de la guerre. Sans doute, il y a le fameux ordre du jour lancé vers Noël 1914, auquel Roger Maurice fait allusion. Mais on sait ce qu'en vaut l'aune et que, d'un ordre du jour, il y a à prendre et à laisser (1). J'ai à cette époque entendu quelques personnes bien informées déclarer ouvertement : « La paix sera signée sur les positions actuelles. » Elles ont pu et dû changer d'avis depuis lors.

La théorie de la guerre d'usure et la fameuse formule : « Je les grignote », prêtée au maréchal Joffre (mais dont on a pu, il est vrai, nier l'authenticité), justifieraient assez cette manière de voir. Il n'est pas défendu de supposer qu'après la Marne et l'Yser, et surtout après quelques expériences offensives coûteuses et meurtrières, certains de nos chefs aient été enclins à tout attendre de la pesée russe sur le front oriental et que, dans leur esprit, l'entrée des Russes à Berlin devait précéder celle de nos troupes à Strasbourg. Les événements de 1915 ont pu modifier cette opinion et hâter l'heure de notre offensive. Cela n'est, bien entendu, qu'une hypothèse très personnelle, qui n'est appuyée jusqu'à présent sur aucun document tombé dans le domaine public.

Ce n'est pas à dire que si l'une de ces offensives partielles, si souvent tentées à la fin de 1914 et dans la première moitié de 1915, avait réussi et que l'on ait pu en profiter pour faire la percée, l'Etat-Major n'eût pas été enchanté de saisir l'occasion. Mais je ne crois pas que les offensives de cette époque aient procédé uniquement d'un désir acharné de reprendre sans trêve la guerre de mouvement. Sans parler de la course effrénée au communiqué, que stigmatise Roger Maurice, le vieil adage suivant lequel il faut absolument

(1) Il y a aussi une circulaire parue à cette époque et dans laquelle il était prescrit, en vue de la reprise prochaine de l'offensive, de rechercher soigneusement les interprètes d'allemand.

faire quelque chose » pour entretenir l'esprit offensif de la troupe, ɔit bien en avoir été en partie la raison.

Que dis-je? Pas seulement faire quelque chose pour entretenir l'es-it offensif du troupier, mais faire quelque chose... pour faire ıelque chose ! Parce que l'on est en guerre et que la guerre n'est ıs un repos !

N'avons-nous pas vu, souvent encore après 1914 et 1915, dans les cteurs les plus calmes, essayer des coups de main, que rien ne stifiait parfois, qui coûtaient très cher en vies humaines et en unitions et qui nous rapportaient ..... un prisonnier, quand ce était pas seulement un casque rouillé et une mitrailleuse hors usage?

Ne voyons-nous pas l'artillerie entreprendre chaque jour des tirs destruction (formellement prescrits par le Règlement en période stabilisation), qui nous valent de détruire une ou deux pièces de batterie visée, mais qui exigent pour cela une dépense énorme de ojectiles, de sorte qu'en fin de compte nous avons fait un marché dupes, l'ennemi remplaçant le lendemain, sans difficultés, le atériel détérioré? Encore le procédé offre-t-il l'inconvénient de ré-ler à l'ennemi que nous connaissons ses positions de batterie, ce i l'incite à en changer, nous met en plus fâcheuse posture pour pérer ses batteries au moment d'une offensive et dévoile les nôtres ? ı aspirant d'aviation boche, fait prisonnier un jour dans un sec-ır, put indiquer sur la carte toutes nos positions de batterie. mme on manifestait, de ce qu'il les connût si bien, une réelle stu-faction : « Cela n'a rien d'étonnant, dit-il. Vous « pétaradez » tout temps! » Le Boche, lui, sait se taire et ne rien faire quand il le ut. On a pu citer des batteries ennemies qui n'avaient pas tiré un up de canon pendant six mois; les commandants de ces batteries-n'avaient pas dû se trouver diminués, ni déshonorés pour cela ! En vanche, un jour d'attaque, nous avions été tout surpris de recevoir s coups d'emplacements que nous croyions vides depuis longtemps qui, nous le sûmes après l'attaque par des prisonniers, n'avaient nais été abandonnés.

Est-ce à dire qu'il n'y ait rien à faire à la guerre qu'à se tourner pouces et à attendre le courrier et la prochaine permission, qu'il lle notamment laisser le Boche tirer tout à l'aise ? Loin de moi e telle pensée. Mais il y a un juste milieu à tenir et l'on devrait, mme le Boche, savoir faire le mort à l'occasion, ce qui permet-ıit de réaliser par surcroît une économie appréciable.

§

Parlant toujours des attaques inconsidérées qui ont marqué années 1914 et 1915, Roger Maurice évoque le degré fabuleux quel, nul ne l'ignore et nos règlements en témoignent, était pou en France le culte de l'offensive et la foi que l'infanterie vouait, l'école de Dragomirof, dit-il, à la valeur de la seule baïonnette.

Qu'on veuille bien m'excuser à ce propos de citer une anecdote un souvenir personnels.

Me préparant à l'Ecole de Guerre, quelques mois avant la guer et dirigé à cette fin, comme il convenait, par un camarade réce ment sorti de l'Ecole et d'un dévouement à toute épreuve, j'avai traiter un jour un thème tactique, bien connu de tous les candida dans lequel il s'agissait, avec un détachement de toutes armes, couvrir vers le sud des débarquements opérés dans la région Sarrebourg. J'avais tout naturellement, en bon novice que j'éta installé mon détachement sur des positions qui me paraissaient b nes et... j'attendais ! Ma solution fut jugée très mauvaise par m camarade. Il fallait, selon lui, pousser mon détachement au-dev de l'ennemi et... attaquer ! Comme je me récriais un peu et demandais ce que je ferais, si, avec quatre hommes et un caporal, rencontrais une division : « Attaquez, me dit-il, attaquez toujours Il ajoutait que, si je voulais obtenir une bonne note à l'examen fallait à tout prix prononcer dans le texte de ma rédaction le m attaque.

Je donne l'anecdote pour ce qu'elle vaut. Je n'ai pas man d'en savourer le souvenir, lorsqu'au mois d'août 1914 je passa à la tête de ma batterie, sur le terrain même où se déroul mon fameux thème tactique. Et je vous prie de croire que les dé chements de couverture allemands qui nous attiraient, comme ils s sont vantés plus tard, dans la souricière de Lorraine, ne nous at quaient pas et savaient pratiquer l'art d'utiliser le terrain.

Dans le même ordre d'idées, un général de division nous disait, semaines avant la guerre, au Camp de Mailly : « Messieurs les ar leurs, vous faites beaucoup de bruit. C'est tout ce que je vous mande, car je n'ai aucune illusion sur le mal que vous causere l'ennemi (1). De cela, la baïonnette de mes fantassins se chargera

Et deux mois après, à Gerbeviller, la veille du jour où le co d'armée auquel j'appartenais devait entamer les opérations, un

(1) Il est juste de dire que cette phrase souleva, après la conférence du géné un tolle véhément.

es bons camarades, commandant un bataillon d'infanterie, me sait : « Vous, les artilleurs, vous n'avez rien à faire. Je l'ai encore pété ce matin à mes hommes : à la baïonnette et à l'abordage pour ıbrocher le Boche ! » Il ne tenait plus le même langage, hélas ! lors- ıe, les larmes aux yeux, il me serrait la main, le 22 août.... sur route du retour !

§

Traitant de la liaison entre l'infanterie et l'artillerie, si mal réali- e au début de la guerre, mais dont le besoin s'était affirmé dès s premières opérations, Roger Maurice écrit : « Le fantassin savait ute la nécessité de l'appui constant de l'artillerie, mais il en igno- it le moyen et le mécanisme. Il les apprit de l'artilleur, lequel com- it, en voyant de près la vie du fantassin, toute l'importance de son le et tout le réconfort que donnerait son aide. »

Cela vaut qu'on s'y arrête et nous touchons de près à l'une des plus cheuses lacunes de notre préparation à la guerre.

On a généralement incriminé les artilleurs du défaut de liaison des mes ; on leur a reproché de n'avoir pas voulu se mettre à la remor- ue de l'infanterie, et le reproche est en grande partie fondé.

Mais pas davantage n'avait-on fait l'éducation du fantassin avant guerre et ne lui avait-on appris ce qu'il pouvait attendre d'une ıanière précise de l'artillerie, et dans quelles limites il était en droit e compter sur son concours. Sans doute, certains officiers d'infante- e assistaient-ils à nos écoles à feu, la plupart du temps en specta- urs, tenus un peu à l'écart, en invités auxquels on laissait faire arfois un tir facile pour leur permettre de dire qu'ils avaient tiré le anon, quand on ne les employait pas uniquement à la préparation es thèmes de manœuvre et à la figuration du dispositif ami ou en- emi.

Mais d'abord ces fantassins étaient trop peu nombreux et, pendant ur stage, les artilleurs s'effarouchaient de leur révéler la technique e l'arme. Jamais je n'ai entendu expliquer à un camarade de l'in- anterie ce qu'était l'écart probable (combien d'artilleurs l'ignoraient ux-mêmes !). Le plus souvent, au contraire, l'artilleur jetait de la oudre aux yeux du fantassin ; il ne cherchait qu'à l'émerveiller de a maëstria et à le convaincre qu'à tout coup il mettait dans le mille ! ussi, sur le champ de tir, silhouettes de tirailleurs de voler en air, d'être criblées d'éclats et le tout à l'avenant ! Ce n'étaient que atteries détruites, état-majors volatilisés, colonnes d'infanterie ré-

duites en poussière (1), je ne dis pas : tranchées démolies, car, hélas on n'en parlait pas souvent, sinon quelquefois pour les proclame intenables sous le feu, mais on n'osait pas avouer au fantassi qu'elles étaient à peu près indestructibles par le canon ou qu'en tou cas il fallait y mettre le temps et le prix.

Aussi avons-nous entendu pendant la guerre, de la bouche de ca marades fantassins, des naïvetés lamentables. L'un d'eux me disa un jour qu'il ne comprenait pas pourquoi, lorsqu'un tir a été régl tous les coups ne tombent pas dans la tranchée! Et son étonnemer était partagé par un nombre appréciable de ses camarades. Un ch même, un très grand chef, étant venu assister d'un observatoire à u réglage de tir, s'impatientait des lenteurs du réglage et demanda à l'un de ses officiers d'Etat-Major pourquoi les artilleurs n'allaier pas plus vite. L'officier lui ayant répondu : « C'est fini, mon géné ral. Ils ont la fourchette! » — « La fourchette? dit le général. Qu'est ce que c'est que ça? » (2).

En revanche, quelle reconnaissance ne nous témoignaient pas sou vent les camarades auxquels nous allions dans les tranchées expli quer le mécanisme de nos tirs et auxquels nous disions en nous re tirant : « Vous pouvez nous demander telle et telle chose. Un cou de téléphone, et vous serez servis (3)! » C'était, et c'est encore pou nous, la meilleure récompense de notre déplacement.

§

Roger Maurice parle, bien entendu, des abus de la paperasserie C'est là, en effet, un défaut des Etats-Majors, et non l'un des moin dres griefs qu'on leur fasse dans la troupe. Mais la troupe elle-même n'a rien à leur envier sous ce rapport, car si le papier vien le plus souvent d'en haut, il vient aussi fréquemment d'en bas.

La manie du papier procède avant tout de la peur des responsabi lités et de la méfiance réciproque. On écrit... pour qu'il reste une trace, et une trace signée, de ce qui a été dit.

J'ai vu, de mes yeux vu, deux officiers supérieurs travaillant dans le même Poste de Commandement, table contre table, traiter par écrit des questions qui les intéressaient tous les deux et correspondre entre

(1) Ce qui d'ailleurs ne trompait pas tout le monde, témoin ce général cité plus haut et qui, lui, était tombé dans l'excès inverse dans son appréciation de l'efficacité de l'artillerie.

(2) Textuel et authentique.

(3) Il est vrai que la liaison des armes est infiniment plus facile à réaliser sur un front stabilisé que dans la guerre de mouvement, le champ de bataille étant devenu un clavier dont les touches sont familières à chacun des exécutants.

ux pour se demander l'un à l'autre les choses les plus futiles. Le remier écrivait le brouillon, le remettait à l'un de ses adjoints, le- uel le faisait taper à la machine, puis le soumettait à la signature e son chef avant de porter la lettre à l'adjoint du second de ces offi- iers, auquel elle finissait par parvenir. Celui-ci à son tour, par le nême mécanisme, répondait à son collègue. Cela a l'air d'une charge n'a rien d'inventé !

J'ai encore, malgré mes efforts, à maintes reprises, toutes les pei- es du monde à obtenir de certains de mes subordonnés qu'ils ne n'assassinent pas de demandes et compte rendus inutiles. L'un d'eux oit la plus mauvaise grâce à admettre que cinq minutes de conver- ation valaient mieux que toute sa paperasse et que, le cas échéant, n'avait qu'à m'appeler au téléphone pour me poser une question à aquelle je pouvais faire ainsi une réponse immédiate. Il s'est tou- ours refusé à procéder autrement que par message téléphonique, afin, me disait-il très franchement, qu'il restât trace de ce qu'il me nandait » ! Il accusait d'ailleurs de cet état d'esprit quelques désa- réments qu'il avait éprouvés de la part de certains chefs dans les orps de troupe où il avait servi auparavant.

Enfin je n'ai jamais réussi à faire appliquer, dans la correspon- ance officielle, la circulaire du général Galliéni prescrivant la sup- ression des mots et formules inutiles, tels que : « J'ai l'honneur de ous rendre compte », etc..., et l'espèce d'obstination que j'ai mise, our mon compte personnel, à observer à la lettre les prescriptions de ette circulaire m'a valu, je le sais, la réprobation de certains chefs t a été tournée en ridicule par quelques-uns de mes subordonnés.

§

Roger Maurice essaie de déterminer la part de responsabilité qui evient à la troupe elle-même dans le manque de confortable des anchées au début de la guerre et durant de longs mois encore après a stabilisation du front. Il incrimine à ce sujet la paresse et l'in- ouciance proverbiale du troupier.

Qu'il me permette de lui dire que c'est là encore une excuse inad- nissible. La troupe est encadrée et il appartient à ses officiers et radés de lui imposer le travail et d'en surveiller l'exécution. Il est uste de dire (ou plutôt de redire) que le dressage des officiers à cet gard était notoirement insuffisant et que, si quelques-uns n'avaient ien à apprendre des Boches, comme Roger Maurice le prouve par on exemple personnel, la plupart ignoraient le premier mot de la uerre de tranchées.

Je suis persuadé que livré à lui-même, le Boche ne serait pas moins paresseux et apathique que le soldat français, et je le vois fort bien fumant tout le jour sa pipe de porcelaine sous l'œil narquois du poilu en train de fabriquer ses bagues et briquets. Est-il rien de plus naturellement nonchalant, de plus « amorphe » que le musulman? Et cependant le soldat turc est un plus gros remueur de terre que le Boche, j'en appelle à tous ceux qui ont vu les tranchées des Dardanelles. Mais il y avait la « schlague » !

Quant à l'initiative naturelle et individuelle du soldat français on ne saurait la nier. Mais là encore il ne faut rien exagérer. J'ai vu, aux Dardanelles précisément, le jour du débarquement, à un endroit où j'allais prendre avec deux pièces de canon une position avancée, une compagnie de fantassins entièrement privés depuis plusieurs heures d'officiers et de gradés ; les malheureux étaient entassés dans un embryon de tranchée qui ne les protégeait même pas à la hauteur du genou. Ils n'avaient pas idée de mettre à profit une accalmie relative pour approfondir leur tranchée, ni même de placer leurs sacs sur le parapet, ce qui ne leur demandait qu'un effort minime! Je le leur ai fait observer très amicalement et ils se sont mis de bonne grâce à la besogne, cependant que, sur mon conseil, une partie d'entre eux allait occuper une autre tranchée sise à cinquante mètres à peine de la première et qu'ils ne songeaient pas utiliser pour décongestionner la première. Ce petit fait m'avait beaucoup frappé et je ne l'ai jamais oublié.

Un excellent commandant de compagnie de ma connaissance, qui, lui non plus, comme Roger Maurice, n'avait rien à apprendre des Boches, faisait piocher ses hommes en Woëvre dès les premiers jours d'août. Et si les hommes qu'il commandait (il venait d'arriver à la compagnie à la fin de juillet) lui en témoignaient d'abord quelque surprise, ils ne lui marchandaient pas leurs remerciements quelque temps après, lorsque, subissant un « marmitage » sérieux, le capitaine leur faisait toucher du doigt le profit qu'ils retiraient de leur travail. Ils ne rechignaient plus par la suite à la besogne.

Tout était donc affaire d'instruction et d'éducation, et il n'est pas juste d'incriminer à ce point de vue la paresse du troupier.

§

Parlant de la difficulté de faire assurer, au cours du combat, par des officiers d'état-major, la liaison entre la troupe et le commandement, Roger Maurice écrit : « La seule solution moderne consisterait à faire survoler l'attaque par un officier d'Etat-Major en avion.

Mais quiconque a exécuté quelques vols d'avions sait qu'on ne s'improvise pas observateur ; il faut un grand entraînement pour distinguer et débrouiller une situation au sol. De plus, il ne suffit pas de voir, il faut savoir transmettre ce qu'on a vu et je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de brevetés entraînés à manipuler la T. S. F. (1). »

Cela est très exact, mais on peut observer qu'il n'est pas impossible d'acquérir cet entraînement et de se rendre familière cette manipulation. Ces deux conditions devraient être essentielles à remplir par les officiers d'Etat-Major, au moins un certain nombre d'entre eux.

§

Dans le même ordre d'idées, parlant du stage obligatoire imposé aux officiers d'Etat-Major dans les corps de troupe et dont il ne paraît pas être très chaud partisan, Roger Maurice écrit : « Cette mesure a fait plaisir à tout le monde, etc... Les officiers d'Etat-Major ont été ravis ; on leur refusait l'avancement lorsqu'ils étaient dans leurs bureaux ! »

Ça, par exemple, je me demande où l'auteur est allé le chercher ! En fait d'avancement, dans les premiers temps de la guerre surtout, les officiers brevetés ont été royalement servis.

Certes, ils ont peut-être eu au début moins de citations que dans les corps de troupe [ils se sont rattrapés depuis (2)] ; théoriquement ils ne pouvaient bénéficier de l'avancement à titre temporaire. Mais ils prenaient pour eux tout le « solide », si j'ose dire, et se taillaient, pour la Légion d'Honneur et l'avancement à titre définitif, la part du lion. Et cela, non seulement dans cette période heureusement révolue où l'avancement se distribuait aux Armées sans le contrôle du Ministre, mais même beaucoup plus tard. Il n'y a pour s'en convaincre et le constater, qu'à ouvrir l'*Officiel* ! Pour m'en tenir à quelques promotions de l'Ecole Polytechnique, les choix les plus jeunes et les plus brillants sont échus pendant longtemps à des officiers brevetés.

Encore a-t-on trouvé rapidement le moyen de tourner la loi et de faire participer les officiers d'Etat-Major à l'avancement à titre temporaire. On nommait (et on nomme encore) commandants à titre

(1) Le procédé de transmission par T. S. F. n'est pas le seul en usage. L'emploi des messages lestés et de croquis est également recommandé.

(2) Il est rare, pour peu qu'il appartienne à une grande unité, qu'un officier d'Etat-Major soit cité à un échelon moindre que l'ordre de l'armée, seule citation qui confère le droit à une annuité et figure dans les états de services, la seule par conséquent dont il soit tenu compte pour l'avancement.

temporaire des capitaines brevetés (1) que l'on envoie prendre pendant trois mois le commandement d'un bataillon ou d'un groupe, qui n'est même pas toujours au feu et que l'officier n'aura connu, à son retour dans les bureaux, qu'au repos ou dans un centre d'instruction. Quelquefois l'officier n'exerce son commandement que sur le papier. On en a vu pour lesquels on ne prenait même pas cette précaution et que l'on nommait à titre temporaire dans leur service; mais cela, une circulaire du Ministre y a mis un terme.

Bien entendu, je ne contredis pas les affirmations de Roger Maurice touchant l'aptitude et la conduite au feu des officiers brevetés, et je ne mets pas en doute leur magnifique courage. J'en appelle à la mémoire de l'un des plus brillants d'entre eux, le colonel Girodon, qui fut chef d'Etat-Major du général Gouraud, que l'on vit aux Dardanelles monter le premier à l'assaut et qui fut depuis héroïquement tué sur la Somme comme général, et à tant d'autres! Je ne doute pas non plus de la réelle satisfaction qu'ont éprouvée beaucoup d'officiers brevetés à servir effectivement dans la troupe et à sortir de leurs bureaux, où les retenait souvent l'égoïste indolence d'un grand chef qui les jugeait ou les proclamait indispensables.

§

« L'art (ou la science) de la guerre a évolué », écrit Roger Maurice. Et plus loin : « S'il est vrai, aujourd'hui comme au temps de Frédéric, que « vaincre, c'est avancer », la proposition négative « reculer, c'est être vaincu » est fausse, témoin le repli des Allemands dans la région Noyon-Péronne en mars 1917. »

Que de réflexions cette phrase ne suggère-t-elle pas?

Est-il interdit de se demander, par exemple, si nous n'aurions pas pu à Verdun nous inspirer de ces principes?

Certes, le sujet est trop vaste à traiter et je n'aurais à le faire aucune compétence.

Certes, aussi, le patrimoine de gloire du soldat français s'est accru à Verdun de sa plus belle page. Mais n'était-il pas déjà riche à foison? Qui sait en revanche s'il n'aurait pas mieux valu à cette époque éviter de lourdes pertes et réserver notre plein effort pour l'offensive de la Somme?

On épiloguera probablement sur ce sujet à perte de vue après la guerre. Tout ce que l'on peut dire aujourd'hui, croyons-nous, tou

(1) Et des capitaines n'ayant jamais servi que dans un Etat-Major, n'ayant pa fait par conséquent avec ce grade les trois mois de stage dans la troupe prescrit par la loi.

ce qu'il n'est pas défendu de penser, c'est que la méthode allemande à Verdun étant basée, comme la nôtre, sur l'emploi intensif de l'artillerie lourde et cette arme ayant une portée limitée, il n'était peut-être pas impossible d'imposer à l'ennemi de longues et laborieuses préparations successives, tout en lui faisant subir des pertes sensibles, et que pendant ce temps, même au prix de l'abandon d'un terrain si chèrement disputé et gardé, nous aurions pu mieux à loisir mettre au point nos opérations sur la Somme et les rendre décisives. Ce n'est là de ma part et pour le moment qu'une timide hypothèse. Je ne serais pas surpris que les historiens de l'avenir s'y arrêtassent davantage (1). Certes, encore une fois, ils ne marchanderont pas au sublime courage de nos soldats l'hommage ému et reconnaissant que le présent leur a déjà décerné. Mais ils n'accueilleront pas sans réserves l'affirmation officielle, reprise par M. Joseph Reinach dans la *Revue de Paris* (*L'Année de Verdun*, février 1918), selon laquelle les maréchaux Joffre et Haig ont pu attaquer sur la Somme, le 1er juillet 1916, à la date précise qu'ils avaient arrêtée à la veille même de l'offensive préventive des Allemands sur Verdun; ils se demanderont si, en dépit de cette offensive, les Alliés ont réellement joui d'autant de liberté pour leurs créations ou leurs restaurations, s'ils n'ont pas disposé de moins de temps pour mener à bien l'acroissement de leurs moyens et si leurs réserves ont été aussi peu entamées que le dit, dans la *Revue de Paris* encore, le général Fonville (15 septembre 1916). Il y a là un problème qui mérite un examen approfondi et que l'on pourra aborder lorsque, toutes passions éteintes, les questions de personnes ne seront plus en jeu et que le souci légitime d'exalter l'honneur national ne s'opposera plus, dans une certaine mesure, à l'étude impartiale des événements.

§

Je m'excuse de ces réflexions que l'auteur de l'article : « Les Etats Majors et la troupe », si remarquable dans l'ensemble, je le répète, me pardonnera volontiers au nom de la libre et loyale discussion.

Je voudrais, profitant de l'hospitalité que veut bien m'offrir dans

(1) On a dit et écrit que le maréchal Joffre avait envisagé et même prescrit l'abandon de Verdun et qu'il n'avait cédé, pour revenir sur cette décision, qu'à la pression du général de Castelnau. Il sera de longtemps impossible de connaître la part de vérité offerte par cette version. Si son exactitude est proclamée par l'Histoire, l'appréciation de la mesure dans laquelle le maréchal Joffre eût ménagé nos réserves et en eût assuré par la suite une meilleure utilisation que dans la fournaise de Verdun donnera lieu, elle aussi, à de nombreuses polémiques.

ses colonnes le *Mercure de France*, dire quelques mots d'une chronique de Jean Norel, savant et délicat écrivain militaire dont les lecteurs du *Mercure* ont souvent apprécié le charme et la maîtrise, chronique parue dans ce même numéro du 16 mai 1918 et consacrée à l'ouvrage récent du général Palat (Pierre Lehaucout, historien de la guerre de 1870) : « La Grande Guerre sur le front occidental. »

Jean Norel, examinant, après le général Palat, quelles étaient, à la veille des hostilités, les doctrines stratégiques en honneur tant en France qu'en Allemagne, insiste, avec une complaisance qu'il ne dissimule pas, sur les idées exprimées par le colonel de Grandmaison dans une brochure qui eut son heure de célébrité et souleva des discussions passionnées à l'époque où elle fut publiée (1).

J'ai lu dès son apparition la brochure du colonel de Grandmaison. Je dois avouer très franchement que je n'y ai pas compris un traître mot. Ecrite dans un style très concis, un peu obscur et alambiqué, elle ne s'adressait évidemment pas à un officier aussi jeune et aussi peu initié que je l'étais à la Science de la Stratégie. J'imagine que les commentaires dont le Colonel dut entourer l'exposé de ses idées au Centre des Hautes Etudes militaires ont contribué à les rendre intelligibles à ses auditeurs, comme aussi elles l'ont paru sans doute aux écrivains militaires, plus savants et plus qualifiés que moi, qui les ont commentées.

Pour mon compte, il m'a toujours semblé, peut-être à tort, que toutes ces discussions si fort en honneur avant la guerre sur les questions épineuses de l'avant-garde générale, des détachements de toutes armes, des flancs-gardes, etc., ne laissaient pas d'être académiques et entachées d'un certain byzantinisme.

Est-il vrai, comme l'écrit Jean Norel, que deux systèmes de guerre se soient opposés l'un à l'autre à deux époques successives de notre histoire : Guerre offensive d'une part, guerre de revanche, dit même Jean Norel (mais je ne retiendrai pas l'expression (2)), de

(1) Jean Norel écrit qu'il veut préserver de toute attaque la mémoire du colonel de Grandmaison, tué sur l'Aisne comme commandant de Corps d'armée. C'est là un pieux souci et une noble pensée. Qu'il soit assuré que cette mémoire restera environnée du profond respect et de l'ardente reconnaissance de tous les officiers. Mais l'œuvre du colonel est entrée avec lui dans l'Histoire et ne saurait à ce titre échapper à l'examen impartial de chacun.

(2) Elle justifierait, aux yeux des neutres, la menace que les armements ennemis faisaient peser sur la France et même, dans une certaine mesure, la théorie de la guerre préventive que préconisaient outre-Rhin de nombreux publicistes, militaires et autres, et qui était peut-être à l'origine de l'agression allemande. Car, si nous avions réellement préparé, à un moment donné, la guerre de revanche, les Allemands n'eussent point été forcés en 1914 de savoir.... ni à fortiori d'admettre que nous n'y pensions plus ! N'a-t-on pas écrit, en France même (et la thès

l'autre, guerre défensive ou tout au moins organisation d'une contre-offensive destinée à parer à l'offensive formidable que les milieux militaires savaient devoir être dirigée contre nous et dont le déclanchement ne dépendait plus que d'une question d'heure ?

Je ne le crois pas, jusqu'à plus ample informé. Tout ce qui est tombé jusqu'ici dans le domaine public, joint à quelques éléments d'appréciation personnels, me donne lieu de penser que l'offensive pure était à la base de notre doctrine stratégique comme de nos procédés tactiques (1), et qu'à tout le moins, ce que prévoyait notre Haut-Commandement, ce n'était peut-être pas la défensive inerte de l'adversaire, mais la bataille de rencontre. Certes il escomptait, pour la mener à bien et en sortir victorieux, l'habileté et la supériorité de la manœuvre et croyait avoir trouvé, dans le dispositif supposé de l'ennemi, le défaut de la cuirasse. Mais, s'il est vrai de dire, avec Jean Norel, qu'il importait de frapper avec toutes les forces réunies, vite et fort, au point sensible, cela n'implique pas que la manœuvre dût avoir, dans la pensée de nos chefs, le caractère d'une simple parade: elle procédait avant tout de l'esprit offensif. On n'attendait pas, pour agir et mettre en mouvement ses forces, de savoir où était ce fameux point sensible, on s'en formait à priori une idée plus ou moins juste, et.... on marchait! Tant pis si l'on s'était trompé ! Triomphe de l'idée préconçue, la seule qui interdise d'imposer sa volonté à l'adversaire et oblige à subir la sienne, alors qu'on s'imagine faire le contraire !

En un mot, on ne se dit pas : Où est l'ennemi ? Quelles sont ses intentions ? avant d'organiser une parade que les stratèges appellent contre-offensive, on monte soi-même une offensive et l'on décide que l'ennemi agira de telle ou telle manière, parce qu'au fond on éprouve

est très soutenable ; le *Figaro* l'a défendue par la plume de M. Joseph Reinach, dans un article que je cite de mémoire (et dont je m'excuse pour cette raison de ne pas fournir la date exacte), qu'une guerre offensive pouvait être pour une nation la meilleure défense et passer à ce titre pour légitime? Si cela est vrai quelquefois, il est des circonstances où il n'est pas bon de le dire et des attitudes qui ne permettent pas de le penser. Gardons-nous donc d'évoquer mal à propos le désir de revanche dont nos pères ont pu être animés, si sacré qu'il doive nous paraître, ni d'y faire une allusion dont nos ennemis ne manqueraient pas de tirer parti !

(1) La théorie officielle de l'offensive à tout prix n'avait pas manqué de détracteurs en France à une certaine époque. Un ouvrage connu, paru chez Berger-Levrault sous le couvert de l'anonymat et consacré à l'étude du règlement de 1895 sur le Service en Campagne, est sur ce point d'une lecture éminemment suggestive. L'auteur analyse d'une manière approfondie les campagnes de Wellington en Espagne et en Belgique (1808 et 1815) et en tire des conclusions qui n'ont pas manqué de me frapper, lorsque j'ai lu cette étude, et auxquelles j'ai songé depuis la guerre avec amertume, car celui d'entre nous qui les eût soutenues en 1914 eût été honni de belle façon. (Il le serait peut-être encore aujourd'hui.) Et pourtant, déjà avant 1914, il y avait eu Tchataldja !

le secret désir qu'il en soit ainsi. La méthode est savante sans doute; elle a failli nous coûter cher, mais il est juste de reconnaître qu'elle a en partie réussi aux Allemands (1). Tant il est vrai qu'en somme, à la guerre, le succès seul compte, qu'il justifie toutes les audaces, toutes les infractions à la règle du jeu (2), que la stratégie est moins une science qu'un art.... et que la chance est souvent le meilleur atout d'un général (3)! Vanité des formules, est bien tenté de proclamer un profane de mon espèce!

Que si nous reprenons, sur la foi de Jean Norel, les enseignements du colonel de Grandmaison et que nous en retenions la condamnation prononcée par lui des organes qu'il jugeait inutiles, avant-garde, flanc-garde, etc..., et dont il demandait tout au moins la réduction, il est permis de regretter que ses idées n'aient pas pénétré dans nos règlements d'une manière aussi incomplète que le dit Jean Norel et qu'au contraire notre Haut Commandement, ou du moins certains exécutants, aient paru s'en inspirer au début de la guerre. J'en veux pour preuve la surprise fameuse dont fut victime en Ardenne l'un de nos corps d'armée.

En tous cas, les notions de sûreté et de liberté d'action que les Maillard, les Langlois et les Foch avaient, avec une ténacité inlassable, inculquées à toute une génération d'officiers, et qu'ils avaient fini, si j'ose dire, par faire entrer « dans la peau » de chacun, sont restées souvent lettre morte au début de la campagne. Si, comme en Lorraine par exemple, quelques chefs avisés se souciaient bien de « reconnaître » l'ennemi et de renseigner, sur son attitude et ses intentions, le Haut Commandement, celui-ci n'en tenait parfois aucun compte en donnant l'ordre d'attaquer.... quand même, et de poursuivre des troupes qu'il croyait en pleine retraite, alors qu'elles nous attendaient sur de puissantes organisations défensives (4). Je constate le fait aujourd'hui avoué, sans vouloir en rapporter la cause formelle à l'influence exclusive de qui que ce soit.

Le moins que l'on puisse dire à ce point de vue de l'œuvre du colonel de Grandmaison, si l'on ne veut pas lui imputer la faute des

(1) Elle s'est retournée contre eux à la Marne. Mais le principal tort des Allemands à ce moment a peut-être été de mésestimer leur adversaire. Ils croyaient l'armée française en pleine décomposition et incapable du rétablissement stratégique qui a étonné et sauvé le monde.

(2) La célèbre campagne d'hiver de Turenne en Alsace fut considérée comme une « *tricherie* » par les Impériaux.

(3) La malchance n'excuse d'ailleurs pas les fautes grossières ni surtout l'obstination dans l'erreur.

(4) Cf. Ordre d'opérations de la 11e Armée pour le 19 août.

bévues commises par quelques chefs qui viendraient à l'invoquer pour excuse (1), c'est qu'ils ne l'avaient peut-être pas mieux comprise..... que moi-même! Mais cela prouverait qu'elle n'était décidément pas intelligible à tous et le Colonel encourrait tout de même de ce fait une certaine part de responsabilité, car ce qui se conçoit bien s'énonce clairement.

Si le but à poursuivre, comme l'écrit Jean Norel d'après le Colonel de Grandmaison, était d'attaquer l'ennemi, non pas avec de simples reconnaissances ou de fortes avant-gardes, mais avec toutes ses forces à la fois, dans un effort unique, l'expérience de la guerre a surabondamment montré depuis lors qu'une avant-garde judicieusement constituée n'eût pas été détruite pour avoir attiré sur elle une partie importante des forces ennemies avant l'arrivée du gros dont elle devait assurer la protection et le débouché. Tout l'art était d'utiliser, de fortifier le terrain, de mettre à profit la puissance de l'armement et de ne pas foncer en avant comme un étourneau. Cela semble aujourd'hui l'évidence même, et pourtant certains esprits (et non des moindres) le contestaient peu de temps avant la guerre. Peut-on en revanche oublier, dans le même ordre d'idées, le rôle joué par les arrière-gardes boches en 1917, lors du recul Hindenburg, et, dans un ordre d'idées voisin, la mission de couverture remplie de magistrale façon par la cavalerie de Marwitz au mois d'août 1914 en Belgique ?

Je me souviens de l'exposé que nous faisait du plan de campagne français, aux premiers jours de la guerre en Lorraine, un de nos camarades appartenant à un Etat-Major d'Armée et que nous pouvions à bon droit considérer comme bien informé : « On va utiliser à plein rendement le réseau routier. Beaucoup de petites colonnes, et on attaque partout. Le coup de râteau! C'est très simple. « Et il invoquait précisément l'autorité du colonel de Grandmaison (2). Et nous autres, confiants, de voir déjà l'Alsace-Lorraine « râtissée », pour employer l'expression de mon camarade, et les mailles de notre filet enserrer les armées allemandes jusqu'à les couper de leurs communications sur le Rhin !

(1) « On s'engage partout et on voit. C'est ce qu'enseignent tous les cours de l'Ecole de Guerre », disait en ma présence, le soir d'un combat, un général, admirable soldat d'ailleurs, à un autre général qui lui reprochait d'avoir inconsidérément engagé tout son monde et éprouvé de lourdes pertes. Vieil adage, en effet, que l'on prête à Napoléon, mais qui ne vaut, comme tous les principes, que par la manière dont il est appliqué.

(2) L'exploitation intensive du réseau routier était en effet, si j'ai bonne mémoire, préconisé dans la brochure du Colonel de Grandmaison, non sans raison d'ailleurs. Seulement, là encore, il y avait la manière !

C'était très simple en effet, et cela me rappelle la réflexion authentique, mais douloureuse que me faisait l'an dernier le général Colin, dont j'évoquais plus haut la mémoire et qui m'honorait de son amitié et de sa confiance : « Vous ne pouvez vous imaginer, me disait-il, le caractère *puéril* des directives données par le G. Q. G. pour notre entrée en campagne. Il faut, pour trouver quelque chose d'approchant dans l'Histoire militaire, remonter aux Instructions de Mack en 1805. Encore, ajoutait-il, ces dernières leur étaient-elles supérieures ! » Je cite les paroles textuelles du vaillant soldat, doublé d'un probe et savant écrivain militaire, auquel le présent a déjà rendu justice et que l'avenir honorera davantage encore, j'en suis sûr (1). On ne peut douter qu'elles ne m'aient fortement impressionné et que je ne les aie, avec soin, et de la manière la plus précise, gravées dans ma mémoire.

D'un autre officier général, commandant une brigade au début de la guerre, je tiens que le seul ordre reçu par lui, avant de pénétrer dans le Luxembourg belge, était en substance le suivant : « On attaquera l'ennemi partout où on le rencontrera et on le battra. » On n'aurait su mieux dire et le général reconnaissait qu'on ne pouvait lui donner une mission plus précise, ni un ordre plus impératif. Le malheur, ajoutait-il, c'est qu'il fut battu par l'ennemi !

Quant à l'invasion par la Belgique, d'aucuns en faisaient bon marché.

J'avais pour colonel, lors de notre entrée en campagne, un chef très éminent qui venait justement de passer une année au Centre des Hautes Etudes militaires. J'imagine qu'il avait dû y entendre parler de la préparation à la guerre et qu'il avait reçu la bonne parole. Comme nous lui demandions assez anxieusement, le jour de la mobilisation, si à son avis les Allemands passeraient par la Belgique : « N'en doutez pas, répondit-il ; mais c'est tant mieux, car on leur ménage un coup dont ils se souviendront ! »

Un autre colonel, non moins distingué, qui avait occupé pendant longtemps de hautes fonctions à l'Etat-Major général, passait à ce titre pour être particulièrement bien informé de nos projets d'opérations et commandait au début de la guerre un régiment de la division à laquelle j'appartenais, nous disait le 8 août 1914, dans un petit

(1) Quelle tristesse de penser que, par la faute d'un stupide obus boche, le général Colin n'aura pas pu révéler, de son vivant, sur les origines de la Guerre, tous les mystères dont il détenait le secret. J'ignore s'il a pu laisser quelques mémoires à ce sujet, mais, dans les derniers temps de sa vie, il n'avait guère loisir d'écrire.

illage de Lorraine, au milieu d'un cercle d'officiers dont je faisais artie : « Les Allemands envahissent la Belgique (nous venions 'apprendre l'attaque de Liége). Soyez tranquilles ; cela était prévu. ous pouvez être assurés que toutes dispositions sont prises pour les n faire repentir. » Le même officier ajoutait qu'il ne prévoyait pas ue l'ennemi pût engager en Belgique plus de onze corps d'armée, arce que, disait-il, il n'y avait que onze axes de marche possibles ! faisait d'ailleurs le compte à peu près exact de ce que les Allemands evaient laisser devant les Russes et ne mésestimait pas, comme tant 'autres, la force ni la valeur de l'armée ennemie; mais il ne parit pas des corps de réserve, auxquels il semble bien que personne 'ait songé dans les Etats-Majors, sauf le général Colin, ainsi qu'il ie l'a affirmé lui-même avec quelques preuves à l'appui (en m'exrimant le regret de ce qu'on fût en haut lieu resté sourd à ses averssements) et comme en témoignent certains passages prophétiques e son livre : *Les Transformations de la Guerre moderne.*

Tout cela est aujourd'hui du passé. Il n'est pas défendu, croyons-ous, d'en parler librement. Il ne s'agit évidemment pas de traiter problème à fond. « Les générations qui créent l'histoire ne sauient l'écrire », dit quelque part M. Gustave Le Bon (1) ; et j'imaine que les hommes qui auront vécu la guerre mourront, même ils ne meurent que de vieillesse, sans avoir connu toute la vérité ur les causes de nos premiers revers. Du moins est-il possible de oser quelques-unes des questions qui s'offrent dès maintenant aux ivestigations de l'Histoire et ont déjà sollicité l'attention d'un cerin nombre de contemporains.

M. Gabriel Hanotaux a exposé, dans la *Revue des Deux Mondes* 'Enigme de Charleroi), dans quelles limites restreintes le Grand tat-Major français avait envisagé la violation de la neutralité belge ar l'Allemagne, et pour quelles raisons selon lui. Mais il y a dans on étude bien des points obscurs, quelques autres contestables. Je 'étonne, par exemple, qu'il ait pu écrire que l'Angleterre ne serait eut-être pas intervenue militairement dans le conflit si l'aile droite e l'armée allemande n'était pas passée au nord de la Meuse (2), ou

(1) *Enseignements psychologiques de la guerre européenne.* « L'histoire, écrit ssi l'auteur, n'est impartiale que pour les morts. » Et encore, ajouterons-nous, s toujours !

(2) En fait, en assurant à la France, dès le 2 août 1914, avant que ne soit connu r conséquent l'ultimatum allemand à la Belgique, le concours de la flotte britanque pour la protection de ses côtes et de sa flotte marchande (Livre jaune), Angleterre prenait parti. Ce point n'a pas souvent (et pour cause) été souligné. Histoire lui apportera peut-être une plus sérieuse attention et verra déjà sans

du moins que notre Haut Commandement (éclairé, j'aime à le croire par notre diplomatie) avait quelques raisons de le supposer. C'est là une hypothèse dangereuse à formuler. L'invasion du territoire belge était un acte contraire au droit international, n'eût-elle affecté qu'un centimètre carré de terrain, et la théorie du chiffon de papier n'en eût pas été, dans ce cas et pour cela, moins odieuse.

M. Joseph Reinach, dans son livre : *la Guerre sur le front occidental*, a trop le souci de mettre à tout prix notre Haut Commandement d'avant-guerre à l'abri de la critique pour qu'on puisse tenir son jugement pour définitif. Il n'échappe d'ailleurs pas, lui non plus, à certaines hypothèses et déductions contestables, ce qui, dans le dessein que je lui prête, est assez naturel.

On ne saurait notamment le suivre dans l'essai de justification qu'il présente de l'orientation donnée aux forces françaises au début de la guerre. Certes, le problème était complexe et, dans l'ignorance où nous étions des projets véritables de l'ennemi, il fallait bien prévoir une concentration à deux fins (encore que la folle chimère de l'attaque brusquée, simple épouvantail à moineaux, n'ait hanté que le cerveau timoré de quelques stratèges peu enclins à la réflexion et celui de certains politiciens d'une bonne foi douteuse). Mais à tout prendre, il valait mieux pour notre Haut Commandement courir le risque d'erreur en adaptant le dispositif principal de nos troupes à l'invasion allemande en Belgique que de le tourner à priori face à l'Alsace-Lorraine ; notre plan de campagne y eût gagné en souplesse, car si, contrairement à ce qui s'est passé dans la réalité, l'ennemi s'était présenté en force sur notre frontière de l'Est, dont la valeur défensive n'était pas négligeable, une variante à notre concentration eût été dans un sens plus facile à réaliser que celle qui nous fut imposée en 1914. D'autre part, les premiers succès des Allemands en Lorraine n'eussent pas eu pour la conduite ultérieure des opérations les conséquences fâcheuses de leurs succès en Belgique ; ils n'eussent pas constitué pour la capitale une menace aussi foudroyante, n'eussent compromis, comme l'a fait la perte de nos départements du Nord, la mise en œuvre de l'outillage national nécessaire à la reprise vigoureuse de l'offensive ; surtout ils ne nous eussent pas ravi la possibilité de la manœuvre.

On ne saurait non plus approuver ce que dit M. Joseph Reinach des obstacles rencontrés par nos troupes au mois d'août 1914 dans

doute, dans cette attitude de l'Angleterre, un abandon de la neutralité, ce qui du reste ne justifierait en rien l'invasion de la Belgique par les Allemands.

Luxembourg belge; l'excuse du terrain ne surgit pas du jour au
demain à la déclaration de guerre ; il est connu de tout temps et
laptation des procédés de combats aux difficultés qu'il présente
t avoir été prévue à l'avance.
Le général Malleterre, dans son court opuscule : *Un peu de*
nière est à coup sûr moins indulgent pour notre Etat-Major
ne l'est M. Joseph Reinach ; il souligne tout spécialement le
e du dispositif imposé à la Ve Armée dans la région de Charleroi
mée Lanrezac).
D'aucuns ont insinué que nos projets d'opérations étaient basés sur
connaissance que nous croyions avoir de la concentration alle-
nde, et cela sur la foi d'un faux document que nos ennemis nous
aient astucieusement fait tenir pour vrai (1). Simple racontar
s doute ; j'ai pourtant entendu des personnages autorisés lui
order quelque crédit.
D'autres ont émis la crainte que nous n'eussions pris des études
es sur la carte à la Kriegsacademie de Berlin pour l'épreuve défi-
ve des plans de nos adversaires. Cela ne semble guère plus
eux et ne mérite pas jusqu'à nouvel ordre d'être retenu.
On a prétendu aussi que les Allemands, inquiets du côté de l'An-
terre, avaient un moment conçu le projet de passer par la Suisse
préférence à la Belgique, et l'on a voulu de ce fait absoudre notre
t-Major de n'avoir pu (ou su) choisir entre deux alternatives pos-
es, la violation de l'une au moins des deux neutralités étant à
voir pour la seule raison (à défaut de quelques autres) que l'éten-
restreinte de la frontière franco-allemande ne permettait pas le
loiement des effectifs en présence. Mais l'hypothèse ne résiste
à l'examen et prête même à sourire. Pour échapper à la compli-
on de se heurter à 100.000 Anglais (2), dont le débarquement
ait à tout le moins prendre un certain temps, et à 70.000 Belges,
t il comptait bien troubler la mobilisation, l'Etat-Major allemand
erait imposé celle de passer sur le corps de 200.000 Helvètes, ex-
ents soldats, immédiatement équipés, parfaitement exercés et dé-

(1) Rapprocher cette version de la fameuse brochure publiée par la librairie
Chapelot, quelques mois avant la guerre et sous le couvert de l'anonymat, sur la
concentration allemande supposée. Mais ce n'est pas à elle que je fais allusion, car
il été reconnu que le plan livré à la curiosité publique par la librairie Chapelot
avait dû tout entier à un écrivain militaire dont l'anonymat avait d'ailleurs été
rapidement percé,

(2) Je ne traite pas ici la question navale. J'ai déjà dit plus haut que le concours
de la flotte anglaise était acquis à la France avant la violation de la neutralité
belge, et par ailleurs les visées allemandes sur Anvers suffisent à expliquer l'in-
vasion de la Belgique.

cidés à combattre, et dans quel pays ! Il n'aurait pas gagné change (1) ! Et tout cela, pour se trouver en fin de compte à de cents lieues de Paris ! N'oublions pas que le plan allemand vis avant tout à l'écrasement rapide de la France (2) et que, pour motif, il ne faisait pas état de l'effort militaire possible de l'Ang terre, effort colossal qu'elle a accompli durant la guerre, mais do personne en Europe ne la croyait capable et qu'elle-même était lo d'avoir prévu. Au reste, le colonel Feyler, dans la presse suisse dans ses « Avant-propos stratégiques », n'a pas eu de peine à mo trer que la manœuvre allemande en Belgique était presque tout e tière écrite sur le terrain et sur la carte du réseau ferré ; les Al mands, observe-t-il, n'étaient pas gens à avoir construit leurs ligr de chemin de fer pour rien ni à improviser un plan de campagn la dernière minute.

Je ne parle pas, bien entendu, de la légende, soigneusement ent tenue, dans un but intéressé, par certains hommes politiques, c représente l'Etat-Major allemand, après le vote de la loi de trois a en France et à la suite du renforcement de notre couverture vers frontière de l'Est, se résignant à l'invasion de la Belgique et prov quant ainsi l'intervention britannique dans la guerre. C'est du p roman, et il faudra trouver autre chose pour absoudre de son imp voyance notre Haut Commandement.

Le colonel Grouard, historien militaire assez peu connu du gra public, mais à qui l'avenir rendra un hommage mérité, n'appo pas grand éclaircissement au débat dans les Extraits de son œu publiés au cours de la guerre par la Librairie Nationale, ni da

(1) On a pu avancer à la vérité (M. Joseph Reinach, op. cit.) qu'après avoir même tâté le terrain et s'être convaincu que la Suisse défendrait son territo l'Empereur d'Allemagne revint au plan belge. L'auteur n'indique pas la source cette assertion. On peut douter qu'elle soit fondée et il n'est pas probable qu Kaiser ait conçu l'illusion que l'armée suisse resterait l'arme au pied et le regar rait passer. Mais le vrai peut parfois n'être pas vraisemblable. En tout cas, si démarche signalée par M. Joseph Reinach a été faite et que le Gouvernem français en ait eu vent, je serais tenté d'y voir une feinte de nos ennemis, desti à détourner l'attention de notre Etat-Major du côté où se présenterait le dan véritable.

(2) Il est courant de dire que la manœuvre montée par le Grand Etat-Major lemand a subi un long retard du fait de la résistance belge. M. Reinach (op. c estime ce retard à seize jours. Cette assertion est inexacte et M. Hanotaux e déjà fait justice (*L'Enigme de Charleroi*) ; la concentration allemande ne terminée que le 19 août et les armées s'ébranlèrent aussitôt. On sait où elles étaient le 24 août ! Cela n'enlève rien à la gloire des défenseurs de Liége qui i gèrent tout au moins à l'avant-garde des armées de choc ennemies des pertes prévues et sensibles ; le retard éprouvé dans leur marche par ces armées el mêmes est encore difficile à apprécier, mais son estimation ne doit pas être exa rée.

nombreux articles que lui ont consacrés les *Tablettes des Deux-*
arentes. Si d'ailleurs il avait, dès le temps de paix, battu en brè-
e pas mal de théories officielles et tenu pour certaine la violation
la neutralité belge, lui-même, pas plus que le colonel Boucher
ns ses brochures d'avant-guerre, n'avait prévu l'ampleur que
ndrait la manœuvre débordante de l'aile droite allemande. La
rspicacité de notre Etat-Major n'avait pas, nous l'avons déjà vu,
mise sur ce point en moindre défaut. Mais c'est moins, à mon
is, cette erreur de prévision dont il faille lui faire grief, que l'in-
ncevable entêtement dans lequel il s'est obstiné après coup, jus-
'au milieu du mois d'août, en se refusant à ajouter foi aux avertis-
nents qui lui montraient de toutes parts la masse des corps d'ar-
e ennemis pénétrant en Belgique jusqu'au delà de Visé et s'étendant
rs l'ouest pour foncer sur le nord de la France (1). L'incertitude
i s'attarde échappe moins à la critique qu'une erreur, somme
ute admissible quand elle ne heurte pas le bon sens (2).

En fin de compte, il y a, et il subsistera longtemps, à l'origine de
campagne, un mystérieux point d'interrogation que trop de gens
nt intéressés à ne pas laisser lever de leur vivant.

Que d'encre non plus n'a pas déjà fait couler et ne fera pas cou-
encore le programme de la Marne ! De quelles polémiques n'est-
pas tous les jours l'occasion ! Que de légendes n'ont pas été con-
is, que de romans ne sommes-nous pas appelés à lire, nous et
s descendants ! Les versions officielles, en tous cas, qui ont été
urnies, tant de la retraite de Charleroi que des batailles de la
arne et de leur genèse, sont loin d'être l'expression de la vérité
storique et n'ont pas trompé tout le monde, témoin l'analyse sub-
e et pénétrante qu'en donne M. Gustave Le Bon dans son ouvrage
jà cité (3), d'autant plus attachante qu'on ne résiste pas à la ten-
tion de lire entre les lignes.

(1) Le colonel A. (aujourd'hui général) était, au moment de la mobilisation,
aché à la Présidence de la République. Il fut dès le début envoyé en Belgique
mission spéciale et put renseigner très exactement le G. Q. G. sur les mouve-
nts de l'ennemi. Tous ses rapports, m'a-t-il dit lui-même, furent longtemps
ités de fable ! — Rapprocher ce témoignage de ceux déjà connus, et notamment
celui du *Times* publiant, dès le milieu du mois d'août, une carte des emplacements
cupés par les corps d'armée allemands qui différait à peine de la réalité (cité par
. Gustave Le Bon : *Enseignements psychologiques de la guerre européenne*).

(2) On ne saurait par exemple, en toute justice, reprocher à l'Etat-Major français,
mme d'aucuns l'ont fait, de ne pas avoir accordé un crédit absolu à l'ouvrage
en connu de Bernhardi : *La Guerre d'aujourd'hui*, dont il a été tant parlé
puis quatre ans. L'auteur était loin d'être persona grata à Berlin ni d'incarner
doctrine officielle. Ses théories soulèvent de fortes objections et, dans la réalité,
s Allemands se sont notablement écartés du plan de campagne qu'il proposait.

(2) Le tirage élevé auquel s'est haussé l'ouvrage de M. Gustave Le Bon (*Ensei-*

On épiloguera longuement sur la fameuse directive du 25 ao
émanant du G. Q. G. français et de laquelle il apparaît bien qu'
faille torturer le texte pour y trouver, comme d'aucuns l'ont fait (
parmi eux M. Gabriel Hanotaux dans ses articles de la *Revue d.
Deux Mondes*), le germe de l'immortelle victoire et le plan même
la Marne. Le Haut Commandement connaissait-il, en émettant c
instructions du 25 août, la situation exacte, l'état moral et matéri
de nos troupes, comme il les connut le 27 août, par exemple ? J'
déjà entendu soutenir le contraire. Pouvait-il prévoir la direction
marche qu'allait prendre après Senlis l'armée de von Kluck, à
surprise générale ? A qui revient le mérite de l'avoir devinée
exploitée ? Le procès pendant entre les « Galliénistes » et les « Jo
fristes » n'est pas près d'être jugé.

Le rôle joué par le général Sarrail devant Verdun a-t-il été jusqu
ce jour mis en aussi pleine lumière qu'il le mérite ? Sa manœuv
n'en sera pas moins appréciée par l'Histoire que celle des généra
Foch et Galliéni. Pour la première fois, croyons-nous, le comte
Souza et le major Haldane Macfall, dans leur ouvrage : *La Défai
Allemande*, édité en France à la librairie Perrin (1) et si origin
à plus d'un titre, présentent les opérations de la III^e armée dans
cadre digne de l'étincelle de génie qui les a inspirées et de la vigue
avec laquelle elles ont été menées. L'*Illustration* leur a aussi, l'hiv
dernier, consacré quelques pages du plus haut intérêt. D'ores et déj
l'heureuse influence qu'a exercée sur l'issue des combats de se
tembre l'interprétation, audacieuse et hardie, réalisée par le génér
Sarrail des ordres qu'il avait reçus (l'auteur de l'article publié p
l'*Illustration* n'ose pas prononcer le mot désobéissance, deva
lequel ne reculait pas un jour, en ma présence, une personne bi
placée pour connaître le secret des événements) ne saurait plus êt
contestée par aucun auteur soucieux de la vérité historique (2).

gnements psychologiques de la Guerre européenne) atteste son succès auprès
public et témoigne de l'intérêt qui s'attache à sa lecture. Il est permis pourta
d'exprimer un certain étonnement de ce que la Censure l'ait laissé paraître da
son texte intégral et n'en ait pas blanchi quelques chapitres, celui notamment
l'auteur traite des Responsabilités de la guerre. Il s'y rencontre des aperçus, q
ne sont peut-être pas inexacts au point de vue psychologique et dont beaucoup so
appuyés sur les Livres diplomatiques de toutes couleurs, mais qui heurtent sur bi
des points les affirmations des discours officiels et risquent de troubler, d'une faç
fâcheuse pour les exigences de l'heure présente, la conscience pointilleuse de ce
qui seraient tentés de les prendre trop au pied de la lettre. Quelle que soit d'ailleu
la vérité sur les causes réelles de la guerre, rien n'exeuserait l'Empereur d'Al
magne, comme dit M. Gustave Le Bon, de l'avoir en fin de compte déclarée ni su
tout de la mener avec une telle sauvagerie.

(1) Traduction de Michel Paliner.

(2) Si le général Sarrail abandonnait Verdun et se repliait sur la région de To

Enfin, si tout le monde s'accorde à reconnaître que la victoire de Marne a eu pour condition (d'autres disent pour cause essentielle) résistance inébranlable des armées de l'Est qui barrèrent aux Alle- ands la trouée de Charmes et l'offensive victorieuse qui leur permit les rejeter sur la Mortagne, que de divergences d'appréciation déjà ır la manière dont furent conçues et conduites ces batailles de Lor- ine ! M. Gabriel Hanotaux n'en a pas plus tôt bâti, dans la *Revue es Deux Mondes*, un exposé méthodique et séduisant, qu'un écri- ain militaire paraissant particulièrement bien informé et doué par ırcroît d'un sens réel de la logique, renverse d'un coup d'épaule ef, mais énergique, et par une étude plus serrée des faits, l'édifice ırmonieux élevé par l'éminent académicien à la gloire du général Castelnau au détriment de celle du général Dubail. (*La Revue*, s des 1er-15 janvier 1917. Commandant G. V.)

Les relations, jusqu'ici données par différents chefs et historiens la première bataille des Flandres, offrent-elles de moins lointains pports avec la réalité que celles de la Marne ? D'ores et déjà, les rsions officielles présentent des divergences sensibles, et si Fran- is, Anglais et Belges peuvent se partager la gloire acquise sur Yser, si les résultats, même chèrement acquis, sont indéniables et les manœuvres et le tenace courage des Alliés ont à coup sûr njuré le désastre de la ruée ennemie, la controverse est pour long- mps ouverte des deux côtés de la Manche, avant que soit décidé lquel, du général français ou du maréchal French, revient le mérite avoir pris l'initiative des opérations (1).

Il y aurait à redire aussi, pour en revenir à la chronique de Jean orel dont j'ai été amené à parler, sur le sentiment de la surprise l'il prête à l'Etat-Major allemand devant la décision d'entrer dans guerre prise au dernier moment par le Gouvernement de Londres. 'est mal connaître les Allemands (et pour le bien combattre il faut précier son adversaire, sans pour cela le craindre ni l'admirer de rti pris) que de douter qu'ils n'eussent depuis longtemps réfléchi problème nouveau que poserait devant eux l'intervention anglaise songé (je ne dis pas : paré) à la situation aventurée dans laquelle débarquement des forces britanniques pouvait mettre le flanc droit leurs armées d'invasion. Cependant, s'il est vrai, comme le dit

ffensive du général Foch combinée avec celle de la IIIe armée ne mettait pas les mées du kronprinz allemand et du duc de Wurtemberg dans le péril qu'elles ont uru.

(1) Comparer le *Bulletin des Armées* du 5 décembre 1914 et le rapport du maré- French paru dans le *Times* du 1er décembre 1914.

Jean Norel, que le bon sens ait perdu à ce moment ses droits du côté des Alliés (l'allusion est facile à saisir) et que le défaut, signalé par lui et bien mis en relief, du dispositif adopté par l'Etat-Major allemand n'ait pas été mieux exploité par nous pour interrompre après le premier acte la pièce montée à grand frais par l'ennemi, pour employer l'image expressive de Jean Norel lui-même, on ne saurait assez le déplorer. Mais là encore il y a trop d'inconnues dans la question pour qu'on puisse espérer l'éclairer d'ici longtemps, sinon d'une pâle lueur, et la polémique, lorsqu'elle sera ouverte à ce sujet, ne sera pas près de s'éteindre. Quoi qu'il en soit d'ailleurs sur ce point spécial, le débarquement du maréchal French a pu s'effectuer sans encombre, mais ne semble pas avoir compromis le succès initial de la manœuvre allemande, et par la suite l'intervention tardive des Anglais à Anvers a plutôt failli mal tourner pour eux. Tels sont les deux seuls faits dont on soit à peu près sûr aujourd'hui ; le reste prêtera à d'infinies discussions.

Somme toute, pour nous en tenir aux évènements qui ont marqué le début immédiat de la campagne, l'énigme de Charleroi est loin d'être résolue. L'Histoire parviendra-t-elle à l'élucider ? Il est permis d'en douter, à en juger par l'obscurité qui entoure encore tant de guerres antérieures et quelques autres énigmes, Leipzig et Waterloo, par exemple. Chacun au surplus ne manquera pas de se laisser aller à des hypothèses plus ou moins fantaisistes, qui finiront par s'imposer à son esprit comme l'expression de l'intégrale vérité. On se livrera à des joutes passionnées, qui n'avanceront à rien. Mais cela vaudra mieux, comme disait un de mes anciens chefs, que d'aller au café !

Je jette néanmoins, pour ma modeste part, ces notes hâtives aux historiens futurs et à tous ceux qui s'emploieront à déterminer les responsabilités d'une insuffisante préparation à la guerre et de fautes qui ont failli coûter la liberté à la France et au monde et que nous aurons mis plus de quatre ans à réparer. J'espère qu'ils voudront bien leur accorder quelque prix et leur réserver l'honneur de les accueillir et d'en retenir quelques-unes. Sans doute peut-on leur reprocher de faire état de souvenirs personnels et de propos entendus par moi. Mais on opposerait le même grief à tous les Mémoires et journaux de route publiés depuis quatre ans, et ils sont légion ! Il ne m'a pas été donné, jusqu'à présent du moins, de pénétrer dans les arcanes où gisent de mystérieuses pièces officielles que mes années de vieillesse, si les hasards de la guerre m'épargnent, se complairont

compulser. D'ailleurs tels de ces témoignages oraux éclairent ouvent davantage la physionomie d'une époque, en disent plus long ur la mentalité et les actes d'un chef que des documents authenti- ues, parfois corrigés par des sous-ordres et même (cela s'est vu) ntièrement modifiés après coup; ils sont généralement plus carac- ristiques, plus expressifs. A ce titre, la critique historique ne les jamais négligés; elle le fera d'autant moins qu'il s'agira des mmes qui ont assumé la lourde tâche de la préparation et de la nduite de la guerre et qui ne sauraient par cela même échapper u jugement de l'Histoire.

Au surplus, je profite, pour griffonner ces notes, des loisirs que e procure un séjour forcé dans une ambulance lointaine; c'est xcuse des erreurs que j'ai pu commettre et des hérésies qu'aux yeux s stratèges éminents, je n'aurai pas manqué de proférer. Cette rconstance me vaudra, je l'espère, l'indulgence de ceux qui auront en voulu me lire, et Montaigne lui-même me louerait de ma bonne i.

Armée d'Orient, le 20 juillet 1918.

COMMANDANT G. G.

POÉSIES

—

L'EAU

L'eau... O cette eau qui dort, qui passe ou qui surgit !
Cette eau des lacs et des étangs et des rivières
Et des cascades dans les clairières...
O ces écharpes de lumière,
Ces rayonnements vifs et prompts comme des cris
Et ces miroirs des fonts *où des visages*
Se contemplent depuis des âges et des âges,
Où tout le ciel s'est englouti
Avec son beau livre d'images,
Avec ses rires et ses rages
Et tout son infini !...

L'eau passe en majesté par les plaines tranquilles
Avec une langueur de femme au cœur changeant
Ou des gaîtés de jeune fille
En des robes d'éclat mouvant.
Dans les soirs d'or ou les matins d'argent,
Avec une perversité joyeuse,
Elle passe en baisers sur la chair des baigneuses
Et les incite aux jeux charmants...

L'eau surgissait jadis des bassins de Versailles
En fêtes folles de clartés.
L'eau s'est fanée et meurt ; et son rêve attristé,
Dans la prison des pierres qui s'écaillent,

Sous le linceul doré que lui jettent les bois,
Parmi le vent d'hiver qui mord, bafoue et raille,
S'enchante à peine encor du souvenir des rois.

L'eau fait la paresseuse sur le sable
Et bavarde, bavarde étrangement
Et puis chante, quand des amants
Passent, pour que son chant
Exalte en leur cœur triomphant
L'éternité de leurs serments
Et leur désir insatiable.

Aux splendeurs de midi, l'eau fait la sieste et dort.
Il ne faut pas aller encor
Lui demander le secret de ses rêves.
On dirait que ses yeux sont ouverts sur la mort...
On dirait que des doigts impudiques soulèvent,
Quelque part, je ne sais pas où, sur quelle grèves,
Les rideaux fermés de l'amour... L'eau dort, l'eau rêve....
Et prends bien garde, ô mon aimée.
Ne te penche pas trop, mais contemple. Il est tard.
L'heure semble comme pâmée;
Un cygne rôde encore au long des nénufars
Et là-bas, pour quelque départ
Vers la douceur d'un clair de lune, le poète
Trouve la barque toujours prête.
Ah ! en des temps lointains, plus tard,
Quand nous aurons vécu toutes les fêtes
Et connu le plaisir immense de l'essor
Et que nous serons las seulement en nos corps,
Oh ! comme il serait fou de se jeter du faîte
De notre joie, oh ! comme il serait beau,
Du haut de notre gloire,
Avant les déchéances noires,
De se jeter, un soir, au lustre des flambeaux,
Dans cet étang qui dort et qui ne bouge
Que des reflets du soleil rouge...

Et dormir là, tous deux, du lourd sommeil de l'eau,
Avec le ciel, dans le plus vaste des tombeaux !...

★

L'ABSENCE

Tu n'es plus là... je suis aveugle et je suis sourd.
J'ai refermé la porte ouverte sur la vie.
Le soleil est mort et la mer tarie...
Mes yeux sont crevés et mes doigts sont gourds
Et je n'ai pas droit à la paix de ceux qui prient.

Tu n'es plus là... je mange et respire et c'est tout !
A quoi bon les doux soirs et les clairs paysages ?
A quoi bon la chanson sauvage
Du vent d'automne à travers les bois roux ?
A quoi bon l'étang aux eaux vertes,
Sinon pour y jeter mon pauvre espoir inerte
Et blanc comme Narcisse au front si doux ?
A quoi bon les jardins en fête ?
A quoi bon tout cela qui me tourne la tête ?
Tu n'es plus là... et je suis fou
Et je suis bête !...

Pour sentir et pour admirer,
Pour goûter, pour voir, pour entendre,
Pour jouir et pour bien comprendre,
J'ai besoin de tes yeux, de tout ton corps paré...
Car je ne sens qu'à travers toi, car je n'écoute,
Car je ne puis avoir de désir vrai
Qu'à travers ta chair toute, toute ;
Et que ferai-je de la joie et du bonheur
Si je ne les goûte, en tourmente,
Dans ton cœur même, dans ton cœur
Magnifique et sacré, ô mon amante !
Tu n'es plus là!... L'absence est bien toute la mort.
Ou bien peut-être la mort même

Est-elle moins affreuse lorsqu'on aime !
Tu n'es plus là... quand donc l'essor
De nos âmes hors de la misère des choses,
La résurrection dernière de nos corps
Et la marche d'amour — aux rythmiques accords
Dans la lumière et dans les roses ?

LÉON MOUSSINAC.

SUR LA POLICE [1]

—

A Monsieur le Directeur du *Mercure de France*.

L'article *La Préfecture de police*, publié, sous la signature de M. Ernest Raynaud, dans votre numéro du 1er juin dernier, contient sur les commissaires de police de la Sûreté générale et sur la Sûreté générale elle-même, quelques inexactitudes d'autant plus surprenantes que l'auteur fait preuve de réelles documentations historiques.

Votre courtoisie me permettra de protester, en mon nom et au nom de mes collègues, contre la singulière conception d'un rôle qu'on nous attribue et que l'auteur développe comme à plaisir dans les premières pages de votre revue.

Je désirerais, sans aucune idée de polémique, présenter en quelques traits la situation exacte des services de police dans l'ensemble de notre administration actuelle, ne retenant des critiques de M. Raynaud que celles qui me paraîtront plus spécialement de nature à nuire à la corporation des commissaires de police.

Nous ne nous préoccuperons donc pas de savoir si les poursuites signalées comme ayant été exercées contre le duc de Saint-Simon, contre le duc de Ribeauvillé ou contre le page de Mme de Chevreuse par le lieutenant de police du Grand Roi ne procédaient pas, comme beaucoup d'autres actes aujourd'hui cependant incriminés, d'un trop grand attachement aux idées politiques d'alors ou du désir de donner satisfaction à la Cour, que Saint-Simon n'aimait guère.

(1) L'Association des Commissaires de Police de France s'est émue de l'étude publiée par M. Ernest Raynaud dans notre livraison du 1er juin dernier sous le titre : *La Préfecture de Police*, et M. Charles Paolantoni, secrétaire général de l'association, nous demande de vouloir bien mettre sous les yeux du lecteur les quelques observations qu'on va lire. — N. D. L. R.

M. Ernest Raynaud témoigne de trop d'érudition pour ignorer que l'origine de l'institution des commissaires de police paraît aussi vieille que la civilisation. Cicéron ne se glorifia-t-il pas d'avoir débuté dans la vie publique par des fonctions de police : *Nunc sum designatus ædilis ; mihi totam urbem tuendam esse.* Les édiles romains, dit Delamare, étaient chargés d'inspecter les marchés, de vérifier la qualité des denrées mises en vente, désurveiller les tavernes, les logeurs, d'inscrire les courtisanes, etc... L'empereur Auguste supprima les édiles et créa les *curatores* qui furent chargés de la police des douze quartiers de la ville de Rome.

En Grèce, Epaminondas, Démosthène et Plutarque furent chargés d'attributions de police analogues à celles que Rome confiait à ses édiles ou à ses curatores.

Instituée d'abord sous la forme d'office héréditaire par l'édit de novembre 1699, la charge de commissaire de police fut finalement abolie par la loi du 4 août 1789. Divers décrets de 1790 et 1791 réérent les commissaires de police à Paris et dans les départements ; un arrêté du 19 nivôse an VIII en donna la nomination au Premier Consul sur la proposition du ministre de la Police. Il en est ainsi de nos jours ; c'est le chef de l'Etat qui, sur présentation du ministre de l'Intérieur, nomme les commissaire de police.

Après avoir été confiée aux municipalités qui ne surent que créer l'anarchie — comme aujourd'hui dans les départements où l'Etat n'est pas intervenu, — la police dut être organisée sur des bases plus rationnelles. Par un décret du 2 thermidor an VII, Fouché, nommé ministre de la Police générale, succéda à l'inoffensif Bourguignon, héritier lui-même de quelques personnages dont l'histoire a eu peine à conserver le nom. Et à la suite du vote de la loi sur l'administration de la France, du 28 pluviôse an VIII, qui créa les préfets des départements, celui de police comme les autres, ainsi que les commissaires de police des villes de 5.000 habitants et plus, de Paris par conséquent, comme de Saint-Yrieix, Fouché organisa la préfecture de police le 7 nivôse an VIII.

Supprimé, reconstitué à diverses reprises, supprimé encore, le ministère de la Police vit le jour aux époques au cours desquelles l'unité de direction parut indispensable. Parfois, suppression ou création ne fut autre chose que la résultante d'influences dans lesquelles le souci de la sûreté nationale ne joua aucun rôle.

Mais de nos jours, pour en arriver à la situation présente, toutes les attributions du ministère de la Police ont été dévolues au ministre

de l'Intérieur qui a endossé la responsabilité de l'ordre et de l sécurité publique sur toute l'étendue du territoire français.

Ses premiers agents sont les préfets; et le fameux article 10 d Code d'instruction criminelle ne franchit pas seulement le seuil d la préfecture de police, il pénètre également dans tous les cabinet préfectoraux en conférant partout les mêmes pouvoirs.

Dégagée de la littérature dont elle fut trop souvent entourée, l fonction de préfet de police peut ainsi, croyons-nous, être aperçu sur le même plan que celle des autres préfets des département français. Mais l'absence d'un commissaire central à Paris met l préfet de police dans une situation légèrement différente de celle d ses collègues, en ce sens qu'elle ajoute à ses attributions celles de c commissaire central et le fait considérer comme agent de direction e comme agent d'exécution.

§

Examinons maintenant l'engrenage administratif par le moye duquel ce préfet de police est mis en action.

Ainsi que les autres départements ministériels, celui de l'Intérieu est composé de services à peu près autonomes, à la tête de chacu desquels la loi prévoit un Directeur que l'usage recrute presque tou jours parmi les préfets.

Il en est ainsi pour la police, pour l'administration départemen tale, le contrôle, l'assistance et l'hygiène publiques, etc., etc.

La partie du ministère de l'Intérieur qui s'occupe de la police s'ap pelle: « la Sûreté générale ». Le directeur de la Sûreté générale e donc un haut fonctionnaire délégué par le ministre de l'Intérieur la surveillance et à la direction de la police dans tout le ressort te ritorial de ce dernier.

Et ceci n'est pas seulement une opinion personnelle. Manuels auteurs divers sont d'accord à ce sujet. M. Chardon n'a pas inven la conception de cette organisation, qui ne découle pas uniquemen d'une situation de fait, mais de textes divers régissant notre pr pre administration. Allons au fond des choses. Qu'aucun respe religieux ne nous arrête brusquement aux portes des temples qu l'on suppose pleins de mystère, alors qu'ils sont largement ouverts tout le monde et à tous les progrès.

A quels doctes auteurs pourrions-nous demander, sans remont aux époques lointaines, les précieux éléments de la confirmation in discutable et précise de cette vérité ?

Un opuscule rédigé en 1913, sous le titre: *La Police en Franc*

par M. Sauzet, sous-directeur au ministère de l'Intérieur, traite de la matière dans les termes suivants :

Tous les services de police sont, sans exception, placés sous l'autorité directe du ministre de l'Intérieur dont les pouvoirs sont exercés en fait par le directeur de la Sûreté générale.

Contrairement à une idée assez répandue, les services de la préfecture de police n'échappent point à cette règle et c'est le directeur de la Sûreté générale qui a mission de transmettre au préfet de police, comme à tous les autres préfets, les instructions ministérielles et d'exercer, en fait, le contrôle auquel sont soumis tous les actes administratifs concernant la police.

C'est ainsi que le directeur de la Sûreté générale examine les propositions budgétaires de la préfecture de police comme celles des préfectures du Rhône et des Bouches-du-Rhône, qu'il instruit et transmet au Conseil d'Etat les pourvois formés contre les décisions du préfet, qu'il examine et soumet à la signature du Président de la République les projets de décrets préparés par le préfet de police, etc....

Et pour le cas où les affirmations de ce fonctionnaire paraîtraient sujettes à caution comme émanant d'un chef de service du ministère de l'Intérieur (duquel les connaissances ne sauraient néanmoins être facilement révoquées, étant donné qu'une partie de ses attributions comporte précisément l'exécution des opérations énumérée), qu'à cela ne tienne, en étendant nos recherches nous sommes certains de parvenir à la découverte d'une plume plus orthodoxe. Un ouvrage paru en 1905 et rédigé par M. Lépine, par son directeur de cabinet, M. Henri Corne, et par M. Laurent, alors secrètaire général, nous fournira les indications que nous recherchons. On nous concédera même que nous ne pouvions guère, dans le choix de nos auteurs, faire une plus belle part aux affections de M. Raynaud. Dans ce livre qui a pour titre : *La Police*, nous lisons à la première partie, au chapitre premier :

Les attributions de police sont toutes concentrées au ministère de l'Intérieur. C'est du ministre de l'Intérieur que relèvent tous les préfets..... et tous les fonctionnaires qui exercent les pouvoirs de police. La partie du ministère de l'Intérieur qui est chargée de la police est la direction de la Sûreté générale. C'est le directeur de la Sûreté générale qui est le représentant du ministre de l'Intérieur pour la direction et la surveillance de la police.

La *direction* et la *surveillance* de la police sont donc confiées, en fait, et suivant la propre expression d'auteurs très qualifiés et sans doute fort peu suspects de dénigrement systématique de la maison du boulevard du Palais, au directeur de la Sûreté générale aussi

bien pour le département de la Seine que pour celui des Alpes-Maritimes ou de la Mayenne.

C'est une première erreur de soutenir que la Sûreté générale et la préfecture de police sont deux administrations différentes, puisque la préfecture de police ne représente qu'une des parties de la Sûreté générale. Erreur aussi le fait de paraître vouloir classer Fouché et Savary parmi les préfets de police, alors que tous deux dirigèrent le ministère de la Police générale et non pas les services du département de la Seine seulement.

Erreur également... Mais passons vite, j'ai promis de ne toucher qu'à quelques points.

En se mêlant de très près aux rouages de la préfecture de police, M. Raynaud n'a pas, sommes-nous autorisés à croire, aperçu suffisamment le fonctionnement complet des services de sûreté du pays tout entier. Le coup d'œil d'ensemble, malgré d'exquises citations et de jolis récits, semble avoir manqué à sa documentation. Pour si importante qu'elle soit, la partie ne saurait jamais être prise pour le tout sans faire encourir le reproche de partialité et sans apporter, en retour, de la part du lecteur, des appréciations exactes sur l'insuffisance de l'exposition.

Vivant au milieu des fonctionnaires de la police parisienne, il n'a vu que les attributions de ceux-ci et n'a appris, sommes-nous fondé à penser, de ce qui concerne les commissaires de police de la Sûreté générale (1), que ce que les légendes qui circulent dans tous les couloirs de certaines administrations ont pu lui apporter successivement tous les jours. Son esprit poétique s'est complu en de fantaisistes affirmations. Par sa force imaginative, il a attribué une valeur extraordinaire à des choses qui n'en ont sans doute qu'une moyenne, et par désir de contraste il a rabaissé trop considérablement l'intérêt indiscutable d'autres choses, qui, sans posséder des qualités superlatives, renferment très certainement des avantages appréciables.

Avec un grand sérieux, il essaye de nous faire toucher du doigt les tentatives démoniaques de l'esprit dissolvant qui règnerait au ministère de l'intérieur, sur l'esprit de devoir qui animerait tous les actes de la préfecture de police. Sournoisement, nous voyons partir de la place Beauvau, tantôt M. Puybaraud, tantôt M. Hennion, sous le domino du conspirateur, pour se rendre boulevard du Palais, où, imbus de machiavéliques doctrines, ils eurent mission, l'un après l'autre, de transformer totalement cette institution suivant les

(1) Pour nous servir du vocable de M. Raynaud.

ues spéciales à la ténébreuse politique du ministère de l'intérieur. Brrrou !

Cela fait très bien dans un drame. Mais pour une fois peut-être s réalités de la vie s'en éloignent-elles considérablement. Non, Monsieur Raynaud, non; le ministre de l'Intérieur et le directeur de la ûreté générale n'ont jamais eu besoin d'employer des procédés ıssi singuliers. La préfecture de police dépend d'eux ; ils lui transettent des instructions et lui imposent leurs directives. La loi leur nfère même le pouvoir de donner des ordres, et au besoin, en cas inexécution, de faire relever le préfet de police. Agents provocaurs, mouchards et complots leur sont donc d'une parfaite inutilité. royez-moi, la vérité vous demande de renoncer à l'évocation de maıinations qui ne furent forgées que par des esprits amateurs d'avenres romanesques et où, sur la foi d'indications un peu trop supercielles et non vérifiées, vous avez cru pouvoir conduire la Sûreté énérale et ses commissaires de police. Notre vif désir de critique ous pousse parfois à négliger le souci de l'exactitude et de la vérité. 'amour de la convention ou plutôt du préjugé l'emporte sur le reste, le sentiment du vrai s'évanouit. Il est téméraire, même pour des prits distingués, de s'engager dans les sentiers non parcourus sans oir au préalable fait appel à un bon guide.

J'ai essayé d'expliquer plus haut que la Sûreté générale était le ntre de direction de la police en France. C'est elle qui présente à la gnature du Président de la République les décrets de nomination s commissaires de police de tout le pays, de Paris et du départeent de la Seine, comme de Lyon, de Nice, ou d'ailleurs. A-t-elle ierché à vous inculquer spécialement des directives politiques, avant ı après votre nomination ? Non certainement. Mais il n'en serait ıs de même, d'après votre thèse, pour les commissaires de police s autres villes de France qui, suivant vous, seraient mis dans bligation de s'adonner, la nuit et le jour, avec des fausses barbes des travestissements d'opéra-comique, à d'extraordinaires recheres en vue de fins d'ordre purement politique.

Je vous remercie, pour ma part, de m'avoir appris que le courtage ectoral constituait la principale partie de ma mission. Je ne m'en is pas aperçu jusqu'ici et je sais que mes collègues des autres calités françaises se trouvent dans le même cas. Si vous ne m'aviez ıs annoncé cette obligation de déguisement, voyez-vous, j'aurais aisemblement atteint la fin de ma carrière sans me douter un seul stant de ce rôle spécial.

Et cependant, je suis placé dans un poste où l'organisme de police est entièrement de nature municipale et se trouve par conséquent dans l'une des conditions que vous considérez comme les meilleures de la police démocratique. « Son principal objet (de la police), dites-vous, est d'assurer l'ordre et la paix publique, non d'espionner ses adversaires. » Quelles raisons vous font supposer de votre bureau que je passe mon temps à espionner ? Il est vrai que votre opinion sur la police organisée par les Communes ne se maintient pas plus loin puisque vous vous élevez avec ardeur contre la municipalisation de la police parisienne sous prétexte qu'elle serait « trop soumise aux influences électorales pour ne pas faire plier souvent l'intérêt général devant l'intérêt particulier ». Je n'aurais pas été fâché d'apercevoir avec quelque clarté si, dans votre pensée, l'avantage doit incliner vers la police municipale ou vers la police d'Etat. Non sans certain flottement, ce serait vers cette dernière, suivant l'expression que je viens de citer. Mais alors, c'est le réseau de police étendu sur toute la France et vous ne semblez pas vouloir en entendre parler. Vous considérez les idées de M. Chardon comme des « illusions généreuses », vous déniez à la police un rôle moralisateur et vous ajoutez aussitôt qu'elle « n'a d'autre mission que d'assurer l'ordre et de faire respecter les lois ». Nous sommes tout à fait d'accord sur ce dernier point et je suis certain que M. Chardon est également de notre avis. Il demande, comme nous, que les lois soient appliquées. Et comme il n'y a personne, ou à peu près, pour les faire appliquer dans les neuf dixièmes des villes de France, il sollicite la désignation d'un personnel destiné à cette fin, mais vous vous opposez à l'institution de ce que vous appelez une multitude de sous-agents... Sans agents, sans personnel, comment pourrait-on assurer l'exécution des prescriptions légales ? Quel est-il, d'après vous, le système à employer ? Car il ne peut y avoir de milieu : ou la police est organisée par la commune et dans ce cas-là elle est municipale, ou elle est installée par le pouvoir central et alors elle constitue une police d'Etat. Vérité de la Palice ? Oui, certes, mais il faut s'entendre parce que la police municipale qui paraît vous convenir à certaine page 391 ne vaut plus rien à la page 408 où, après avoir exposé les arguments qui vous la font repousser, arguments qui d'ailleurs me paraissent tout à fait dirimants et que j'adopte pour ma part, vous déclarez aimablement aux élus des assemblées locales : « Je n'entends pas accabler les Conseillers municipaux. J'entends marquer le vice radical d'un système qui consisterait à concentrer aux mains d'un corps élu un

uvoir répressif destiné à s'exercer contre des gens que leur qualité électeurs assure de tout ménagement. » C'est exact. Dans ce cas, st la police d'Etat qui s'impose avec ses « multiples sous-agents » le développement inouï de la Sûreté générale dont les mœurs sont, après vous, à reléguer dans les dépôts aux costumes désuets. renez garde, les vieilles barbes de 1848 (il en reste) vous obser-nt... Que faites-vous des libertés communales ?

§

Je reconnais qu'aucun homme moyennement doué de raison ne ut, surtout après les néfastes résultats constatés depuis la guerre, prononcer en faveur de la police municipale. Ceci n'est pas vrai seulement à Paris, mais dans toutes les communes de la République. A nqualifiable insuffisance des agents communaux, au vice rédhibitoire du défaut total d'expérience professionnelle, la police organisée ar les maires ajouta une insouciance dédaigneuse de ses devoirs élémentaires. Le port des papiers de la Mairie devint la seule mission u garde-champêtre ou de l'agent de police. La surveillance des étrangers qui circulèrent avant la guerre et qui circulent encore aujourd'hui tout à leur aise, en se moquant complètement de notre règlementation à leur égard, ne hanta pas beaucoup de ses soucis le chef que loi de 1884 donna à la police municipale. Avant la guerre nos ennemis établirent, en divers points de notre territoire, des fortifications outre nous, sans qu'un seul agent soit intervenu pour leur demander les raisons de leur singulier travail, sans que l'un des 36.000 maires de France se soit douté de ses devoirs sous ce rapport (1). Depuis les hostilités, elle a été incapable de rendre le moindre service t il a fallu la faire doubler par des agents auxiliaires prélevés dans armée. Et, de plus, à ces vices capitaux, la police des maires, frappée de l'impossibilité de suivre les affaires en dehors des limites ommunales, laisse, entre les agglomérations habitées, des espaces mmenses sans surveillance où tous les malfaiteurs de l'univers pourraient prendre leurs ébats sans avoir à craindre une mauvaise rencontre.

La forme ne saurait être, au surplus, considérée comme une fin n soi, mais seulement comme un moyen de fournir aux citoyens rançais, à tous les citoyens français, la sécurité qui leur est due.

Inutile de chercher la solution de tous les côtés, il n'y en a qu'une

(1) Les maires sont chargés de trop d'attributions. Ils ne sont pas aptes à tout, s ne savent pas tout. La police générale est d'ailleurs une obligation de l'Etat et on pas un devoir municipal. On a eu tort de la confier aux maires.

et elle s'impose fortement : il faut l'intervention de la nation dans l'organisation générale de la police. C'est de l'unification seule que découleront les résultats que la population attend impatiemment d'un gouvernement attentif à ses devoirs et dégagé des superstitions craintives que certains écrivains, voire certains législateurs, ne surent pas toujours éviter. Un épanouissement d'idées et de citations diverses ne forme point un principe clair auquel on peut se référer. Il ne représente qu'un mélange de pensées d'où naissent des contre-sens élégants et des inconséquences nombreuses.

Contrairement aux opinions des contempteurs de la police générale, je suis persuadé qu'une organisation sérieuse de celle-ci ne pourrait que donner un essor nouveau au pays, en défendant l'intérêt général aujourd'hui complètement sacrifié aux coteries diverses dans le domaine économique comme dans les autres. Une démocratie n'a jamais rien eu à craindre d'une forte constitution de ses services de sécurité et il est peut-être puéril d'essayer de l'effrayer avec l'épouvantail des lettres de cachet, des prisons d'Etat ou des tirades littéraires de Chateaubriand, de Portalis et de Courier, étant donné que de nos jours les lois sont faites par les représentants de la nation et que les ministres sont justiciables du parlement. Cessons de confondre notre régime avec la monarchie. Les représentants du peuple contrôlent les actes du pouvoir exécutif avec une minutie qui ne permet guère, aujourd'hui, la pratique des abus signalés comme étant autrefois de la monnaie courante.

§

J'aurais été curieux d'assister à l'effarement de la victime d'un vol qui se serait présentée au cabinet de M. Raynaud pour y déposer une plainte, et à laquelle ce dernier se serait borné à attester que la police est une bien vilaine chose et que Courier assure qu'il faut préférer le voleur au gendarme.... On n'a pas toujours raison de vouloir tirer des conclusions d'ordre pratique de la haute spéculation des idées.

L'Angleterre, l'Italie, les Etats-Unis possèdent des services de sûreté fort bien organisés et partout convenablement outillés. Sont-ce donc des pays uniquement composés de caractères abâtardis, dégénérés, de gens qui ne savent plus ce qu'ils désirent ? Je me permets même de conseiller à M. Raynaud d'aller faire un tour dans les localités françaises où, par la force des choses, hélas! nos amis d'Amérique ont dû organiser eux-mêmes leur police. Il y verra sans doute d'abord que la seule admiration de la préfecture de police l'a

usqu'ici empêché de se rendre un compte suffisamment exact des esoins de nos populations rurales, et il fera en même temps la onnaissance d'une police démocratique, mais d'une police qui ne asse pas son temps à faire des discours et à inaugurer ou à mainte- ir des privilèges aux habitants de certaines villes. Il y verra que ette police n'a pas été habituée à traiter les habitants de Washington u de New-York autrement que ceux de Chicago ou de Boston.

Au fait, nos concitoyens des grandes et petites villes françaises autres que Paris) ne trouveraient-ils pas agréable de posséder une utorité de police qui, comme celle de la capitale, aurait, elle aussi, s moyens de « faire grâce » et la possibilité de permettre le rachat 'une première faute sans comparution devant les tribunaux? Les enfants de famille et les gens de qualité » — et même les autres toyens, à mon humble avis, aussi français et aussi intéressants que s fils de famille — résidant en province, méritent évidemment ıtant que ceux de Paris l'indulgence au premier écart. « La con- dération laissée aux gens, l'honneur rendu aux familles », ne mi- tent nullement, à mon sens, en faveur du maintien de la préfecture e police, puisque n'importe quel autre chef de police peut aussi bien ı'un préfet accorder la faveur dont il s'agit, mais pourrait inciter s habitants des autres localités françaises à solliciter la concession es mêmes prérogatives. Et d'ailleurs si les préfectures de police nt bienfaisantes, on aurait tort de s'opposer à leur extension à yon, Marseille, Bordeaux, etc..... Peut-être, au fond, les habitants ces villes n'ont-ils pas besoin, tout bien considéré, d'élever des clamations de ce genre et d'aspirer a la constitution multipliée de s coûteux organismes, car si M. Raynaud avait fait l'honneur à la ovince d'aller y exercer ses fonctions, nul doute que comme les ıtres collègues et comme le préfet de police il n'eût de sa propre ıtorité, et en vertu de pouvoirs où les considérations d'humanité ne ssent point de se confondre avec les obligations impératives tra- es par les lois, accordé au coupable repentant, au « malheureux garé par la passion, l'étourderie..... » la faveur d'une intervention us ou moins rédemptrice.

Ses constatations lui auraient alors fait toucher du doigt que les dicateurs sont inutiles à une police bien organisée qui dédaigne ıssi bien le concours de la lie de la population.

§

Bousculons enfin le pot de fleur dans lequel on cultive la légende ndant à accréditer que M. Hennion, qui fut commissaire de police

de la sûreté générale et qui paraît être considéré comme représentatif de l'esprit qui règne parmi les commissaires de police de cette maison, ne put, en arrivant à la tête de la préfecture de police, qu'y introduire une mentalité décevante, « des idées d'intrigues, des menées souterraines..... »

On en fournit la preuve en affirmant que l'affaire Duval doit lui être imputée comme l'une des conséquences de l'enseignement tortueux qu'il imposa. Et dans ce but on essaye de soutenir que jamais auparavant les services du boulevard du Palais ne se sont, jamais au grand jamais, adonnés à des investigations de ce genre.

Il ne faut point parler de corde dans la maison d'un pendu. Vous souvient-il, Monsieur Raynaud, de certain journal : *la Ligue*, que notre honorable et spirituel ex-préfet de police, M. Andrieux, rédigeait vers 1885, et dont les articles furent depuis réunis en un délicieux recueil ? Vous souvient-il que M. Andrieux nous assurait, après l'humoristique histoire des gants gris-perle et de M. Mystère, « avoir eu des agents dans toutes les capitales de l'Europe et avoir ainsi pu donner au gouvernement des renseignements dont celui-ci aurait parfois reconnu l'intérêt » ?

Mais alors, M. Hennion n'est plus l'instigateur de ces pratiques si pareilles pratiques furent en usage à la préfecture de police bien avant son arrivée? Elles ne vinrent donc point de l'esprit d'intrigue des commissaires de police de la Sûreté générale? C'est bien dommage. Et ce précédent n'éclaire-t-il pas brutalement toute la faiblesse de l'argumentation, pendant que M. Andrieux, en veine de révélations, nous fournit même le montant des sommes remises au préfet par le ministre de l'Intérieur sur les fonds secrets de l'époque?

D'ailleurs, M. Hennion qui, étant directeur de la Sûreté générale avait pris l'habitude d'assister aux assemblées de notre association au cours desquelles, avec sa cordialité coutumière, il nous exprimait ses recommandations, M. Hennion était si féru de politique qu'il ne cessait de nous inviter « à ne jamais nous mêler aux luttes électorales ». Et cette objurgation revenait dans ses discours comme un *leit motiv*, à chaque réunion.

Malgré cela, M. Hennion ne faisait que de la politique et passait son temps à nous inculquer ses tendances...

Certaines fictions ne sont-elles pas souvent plus vraies que la vérité toute simple?

§

Ne voir que la préfecture de police, c'est apercevoir une impor

nte partie de la police en France, celle du département de la Seine, ais c'est ne pas voir suffisamment toute la police. Et l'on peut nsi risquer de porter des jugements entachés d'un particularime écial lorsqu'on distribue, sur le seul examen d'un horizon aussi nité, la louange ou le blâme. L'emprise du milieu dans lequel cha- n de nous a vécu et développé son esprit est extrêmement tenace. a suite des idées générales qu'on y a acquises régente nos préoccu- tions longtemps après, sinon toujours.

L'imagination est la folle du logis, d'après Montaigne, et Taine, i a sans doute voulu nous conseiller de ne pas nous soumettre à s sollicitations capricieuses sans un examen sérieux, nous propose recherche du juste milieu par l'intermédiaire d'un jeu de bascule s opérations de l'esprit. « Deux procédés principaux, dit-il, sont ployés par la nature pour produire les opérations que nous appe- ns connaissances : l'un qui consiste à créer en nous des illusions, utre qui consiste à les rectifier. »

Modestement placés à l'ombre de Taine, voulez-vous nous autori- r, Monsieur le Directeur, à espérer, par l'insertion des lignes qui écèdent, le redressement des erreurs commises à l'égard des fonc- nnaires et de l'administration de la Sûreté générale?

Avec quoi, je vous prie de croire à l'expression de mes sentiments plus dévoués.

CHARLES PAOLANTONI,
Commissaire de Police du Raincy,
Secrétaire général de l'Association des Commissaires de Police de France.

P. S. — Les affirmations péjoratives dirigées contre nous, directe- nt et à travers notre ancien collègue M. Hennion, nous ont d'au- t plus surpris que nous considérons M. Raynaud comme un érateur trop distingué pour songer, même un instant, à le classer rmi ces anciens fonctionnaires qui s'imaginent que les adminis- tions marchent à contresens du moment où ils n'en font plus tie.

CH. P.

près avoir pris communication de cette protestation, M. Ernest Raynaud nous it parvenir la réponse suivante :

l y a beaucoup de choses dans l'intéressant mémoire de M. Pao- toni. On y trouve un exposé curieux des origines des commis- res de police, mais qui s'égare un peu dans la nuit des temps.

Sans doute nos modernes magistrats seront très flattés d'apprend qu'ils peuvent s'adjoindre, pour aïeux, Epaminondas, Démosthèn Plutarque et Cicéron, mais c'est assez de nous en tenir aux origin récentes. On y trouve encore un éloquent plaidoyer en faveur l'unification de la police, mais ce n'est pas à cela que j'ai à répond présentement. Je vais tout de suite à ce qui me concerne ; aux obje tions visant, d'une part, les faits que j'ai énoncés et, d'autre pa l'interprétation que je leur ai donnée. Je passerai vite sur l'interpr tation différente que leur donne mon honorable contradicteur. Il n a là, chez lui, comme chez moi du reste, que la valeur d'une op nion. Au lecteur, qui a les pièces en main, de conclure. Pour ce q est de la légende et des traditions de police de la Sûreté Général pour ce qui est du rôle « néfaste et dissolvant » joué à la Préfe ture de Police par MM. Puybaraud et Hennion, je laisserai à l'H toire le soin de nous départager. Il y a belle pièce que les « mené ténébreuses » de M. Puybaraud ont été mises à jour. Si M. Paola toni veut prendre la peine de feuilleter la collection du *Soir*, i trouvera matière à s'édifier. Encore le *Soir* ne disait ou ne savait pas tout. Pout ce qui est de M. Hennion, c'est, peut-être, s'aventu que de nous le représenter comme un homme de droit fil et saine doctrine. L'homme était un répertoire vivant de belles phra de parade, oui, certes ! mais que se cachait-il derrière ? J'oppose à l'image que nous en offre M. Paolantoni celle d'un de ses prop collègues, d'un commissaire de la Sûreté Générale, M. Bourge qui doit savoir de quoi il retourne et qui nous dit :

C'est de la rue des Saussaies que s'est élevée la fortune extraordina de ce grand désorganisateur de la police. Ce bâtiment insalubre conve bien à cet homme ambitieux pour édifier sa fortune dans l'intrigue. I avait là de quoi fricoter pour un bon fricoteur.

Voilà ce qu'on peut lire, écrit en toutes lettres, dans le jour *Police et Justice* (n° d'août 1918). Dans un autre numéro (juill on lit encore, après un exposé suggestif des tractations louches politiciens, désorganisateurs de la défense nationale, mettant la ma pour des fins suspectes, sur les rouages administratifs :

Depuis dix ans M. Hennion était le protégé de ce clan abominable.

Mais comment M. Paolantoni serait-il disposé à recevoir les impr sions d'un esprit chétif comme le mien puisqu'il se refuse à consid valables celles d'esprits éminents comme Portalis ou Chateaubria Leur opinion le gêne. Il l'écarte d'un geste désinvolte en déclara « C'est de la littérature ! » On sait ce que cela veut dire. Il faut b

ouer, monsieur et cher collègue, malgré toute l'estime que je vous
is et que je me plais à vous rendre, que vous vous montrez sou-
nt plus préoccupé d'affirmer que de prouver et que la richesse de
tre imagination vous emporte en bonds capricieux où les partisans
ne logique rigoureuse se montrent un peu déconcertés. Je doute
pouvoir moralisateur de la police. Vous, qui espérez d'elle l'avène-
ment prochain de l'âge d'or, m'invitez, pour me confondre, à jeter
yeux sur les polices étrangères, installées en territoire français et
n'émerveiller de leurs exploits. Je regarde dans votre lorgnette et
vois rien. J'attends vos preuves à l'appui. Aucune. Police démo-
tique. Un point, c'est tout. Mais si leur action bienfaisante s'est
nifestée dans le sens démocratique, ce que j'ignore, s'est-elle
rcée dans un sens moralisateur? Ont-elles endigué le flot de pros-
ition qui suit le passage des armées? Je ne doute pas qu'elles n'as-
ent, dans nos campagnes, à un regain d'idylles pastorales ; mais
nt-elles rétabli l'innocence et la sobriété premières? Ont-elles cor-
é l'âpreté au gain de nos mercantis, la sécheresse de gosier des
ognes? Ont-elles réussi à protéger leurs soldats de ce mal que je
se nommer et qui répand la terreur ?

'ai insisté sur la plaie des indicateurs. Trop avisé pour me démen-
au lendemain des scandales de l'affaire Duval, vous vous con-
tez d'écrire : « Une police bien organisée n'a pas besoin d'indica-
rs. » C'est s'échapper par la tangente. Ce qui paraît vous avoir
isqué, c'est la supposition qu'ils soient pris dans la lie de la
ulation. On ne les prend pas parmi les archevêques, vous
ond M. Dumas, ni parmi les prix de vertu, ajoute M. Vi-
ni; mais, si j'en crois M. Henri Chardon, ce n'est pas seule-
nt des indicateurs que la police de province recrute dans la lie du
ple, c'est aussi et parfois ses propres agents. (*L'Organisation
la police*, Bossard édit., page 69). Etrange moyen d'implanter la
tu! Vous croyez m'embarrasser en jouant sur le sens du mot :
nicipal et me mettre en face d'une contradiction, parce que, par-
n d'une police d'Etat, la seule efficace, je plaide la cause de la
fecture de police, institution municipale; mais ce qui rend les
ces munipales impuissantes, c'est qu'elles résident aux mains
n maire élu. Le préfet de police, véritable maire de Paris, est
mé, lui, par l'Etat. Sa police municipale rentre donc dans le
re d'une police d'Etat.

lais j'ai hâte d'en venir à ce que vous appelez mes erreurs de fait,
ombreuses, paraît-il, que vous vous déchargez par des points

suspensifs de la peine de les énumérer toutes. Je ne parle pas d vos petites finesses de dialectique : celle, par exemple, qui consis à m'accabler d'une boutade de Paul-Louis Courier dont je suis bie innocent ; mais me reprocher de n'avoir vu, dans l'ensemble de not système policier, que la Préfecture de police où mon titre seul m'obl geait ; me reprocher d'avoir classé Fouché, Savary parmi les préfe de police, ce qui n'est pas ; me faire grief de n'avoir visé, à pr pos de l'article 10, que le Préfet de police, seul en cause, c'est peu être, si ce n'est là le fruit d'une lecture trop hâtive, excusable ch un homme si absorbé que vous l'êtes, mésestimer la victoire et poursuivre à trop bas prix.

Ma grande erreur, dites-vous, c'est d'avoir considéré la Préfectu de police et la Sûreté générale comme deux administrations dif rentes. Le préfet de police est le simple subordonné du directe de la Sûreté générale. En théorie, peut-être, mais en fait ? Si m sentiment peut vous paraître suspect, laissez-moi prendre mes ré rences chez M. Henri Chardon. Vous me concéderez qne je ne pc vais, à mon tour, faire une plus belle part à vos affections. C M. Chardon énonce :

> Le préfet de police, avec ses milliers d'agents, ses pouvoirs étendus, un autre personnage que celui qui, théoriquement, semble son chef. l r elations des deux services sont de pure paperasserie. Dans l'ordre adi nistratif, le préfet de police soutient qu'il ne relève pas du directeur de S. G. (*L'Organisation de la police,* page 89.)

Ecoutez encore, vous qui ne craignez pas d'affirmer que la Sûr Générale a la haute main sur la nomination des fonctionnaires de Préfecture de police.

> Le préfet de police est un des rares fonctionnaires de France qui s maître de son service. Il nomme ses agents DISCRÉTIONNAIREMENT. (C moi qui souligne à votre adresse.)

Si la Préfecture de police n'est qu'une dépendance de la Sûr Générale, pourquoi M. Hennion se glorifiait-il, comme d'un avan ment inespéré, du fait de succéder à son ancien subordonné ? Sa nor nation, fruit de basses complaisances, due à la protection d'nn cl abominable, nous dit M. Bourgeois, n'enregistrait donc qu'une trogradation ?

Que reste-t-il, après cela, de votre affirmation que la Sûreté Gé rale n'a pas besoin d'user de stratagèmes pour introduire ses vues son influence à la Préfecture de police et qu'elle n'a qu'à dicter ordres pour se faire obéir ? Voit-on M. Lépine, lorsqu'elles cont

ent ses vues ou froissaient sa conscience, répondre *amen* aux gestions des bureaux de la rue des Sausseais ? La citadelle résis-. On eut recours à la ruse. On y introduisit Puybaraud comme le val de Troie. L'affaire n'eût qu'un demi succès. Mais les voies ent ouvertes à l'unificateur Hennion chargé de la destruction le, et qui en résigna les restes au pouvoir de l'ennemi. Résultats, aire Duval. Imaginations, dites-vous. Plût aux dieux qu'il n'en qu'ainsi.

n somme, j'aurais eu la fatuité de me croire sorti pas trop mal en it d'un si vigoureux assaut et nulle raison autre qu'un senti-it de courtoisie ne m'aurait incité à répondre au mémoire de Paolantoni, si ce mémoire ne se présentait sous forme d'une pro-ation collective de l'Association des Commissaires de police de nce, qui se plaignent d'avoir été peints sous un faux jour, avec couleurs de nature à leur nuire. Encore qu'il me revienne que ne se soient point formalisés aussi strictement de mes apprécia-s, la chose est d'importance et mérite de m'impressionner; mais peut s'agir ici que d'un malentendu. Je serais désolé d'avoir risté, fût-ce à mal escient, une corporation de loyaux serviteurs, ués à la cause de l'Etat, chez qui je m'honore de compter de ieuses amitiés. Qu'ai-je dit de si préjudiciable et capable de pi-si fort leurs susceptibilités ?

ai écrit : « La différence des commissaires de la ville de Paris et urs collègues de la S. G. provient de ce qu'ils n'ont pas les es devoirs. » Or, il ne saurait jamais y avoir dans le mot DEVOIR ens péjoratif. J'ajoutais : « Les magistrats de quartier enten-demeurer respectueux des droits de Paris », et tout de suite, aolantoni me donne raison en s'écriant : « Pardon! Paris doit rendu au droit commun et n'a pas plus de raison d'avoir sa e particulière que le dernier village de France. » Il souligne lui-e notre désaccord.

rez-vous, M. Paolantoni, que j'aie insinué que vous passiez votre s à de louches besognes de délation et d'espionnage? « Je ne pas agent électoral et je ne mets pas de fausse barbe », vous z-vous dans un sursaut d'indignation qui vous fait honneur, vos aînés ne s'indignaient pas de ces choses quand M. Fran-était directeur général de la police. Lisez le réquisitoire de roment, chef de brigade du cabinet particulier du préfet. Vous rez fleurir, à la Sûreté générale, le régime de l'arbitraire et des écutions, le régime du cabinet noir et des correspondances vio-

lées, le régime des suspects. C'est du passé, direz-vous. Nous avo eu, depuis, les blouses blanches de Pietri, les collusions avec les dam voilées de l'affaire Dreyfus, les « casseroles » du fort Chabrol et cabinet noir de M. Puybaraud.

L'exemple de MM. Puybaraud, Hennion et Leymarie me donne à penser que cette sorte de police n'avait pas complètement dispa de nos mœurs. Et je n'étais pas le seul à me fourvoyer dans cet créance.

M. Henri Chardon, qui n'est pas suspect de dénigrement systém tique à votre endroit, ne dit-il pas :

Après des régimes plus libéraux, le ministère de la police dispara mais le directeur de la Sûreté générale, qui lui survit, continue à représe ter plus souvent le désir naturel aux souverains d'être défendus cont leurs adversaires et de les espionner, que la volonté d'assurer à la nati l'ordre social.

C'est à MM. Puybaraud, Hennion et Leymarie que je pensais, écrivant, et non à vous ni à vos collègues, M. Paolantoni, qui sauriez incarner à vous seuls les services complexes de la Sûre Générale. Et pourquoi vos collègues se considéreraient-ils spécialeme visés par tout ce que j'ai pu relever de blâmable, l'histoire en mai à l'adresse d'un système de police oppressif? Ne brouillons pas l cartes, cher Monsieur, et ne faites pas dévier à la charge du prése tous les mauvais errements du passé. *Cuique suum*. Il en reste e core assez pour nous émouvoir. N'avons-nous pas les révélations l'un des vôtres, M. Dupas, sur l'affaire Arton? N'oublions pas que but de mon étude était d'opposer deux doctrines de police. Si l'une mes préférences, je reconnais que l'autre a ses nécessités. Il fa bien qu'un gouvernement se garde et se défende. La police politiqu à vrai dire, n'est blâmable que si elle se fait provocatrice ou vex toire. Quiconque en est chargé, s'il le fait loyalement, avec scrupu et conscience, dans les limites de ses attributions légales, ne pren pas nécessairement figure de malfaiteur public.

J'ai bien peur de ne pas m'être fait suffisamment comprendr lorsque je vous entends m'objecter, pour innocenter M. Hennio d'avoir introduit, chez nous, de mauvaises pratiques, le précéde du préfet Andrieux. « M. Andrieux, dites-vous, avait, pour le ren seigner, des agents dans toutes les capitales de l'Europe. Il s'é vante dans ses mémoires. » Je ne pense pas que M. Andrieux e raison de chasser sur les plates-bandes de la Sûreté Générale et d la police du Ministère des Affaires étrangères. Il y eût gagné de n

int gaspiller le budget municipal, mais cela n'a aucun rapport. Se renseigner n'est pas un crime. C'est même, pour un chef de lice, un devoir. Surveiller les complots, fût-ce à l'étranger, s adversaires du régime, ce n'est point y mettre la main. Ce n'est s envoyer des agents provocateurs dans les réunions publiques, sciter des émeutes, faire éclater des bombes dans les urinoirs, ur effrayer les esprits, comme le fit Puybaraud, et arracher aux sitations du Parlement le vote de la fameuse loi de Sûreté Générale. us auriez pu mieux choisir, M. Paolantoni, dans les mémoires de Andrieux et me rappeler par exemple la bombe de Saint-Germain i écorna la statue de M. Thiers mais si la préfecture de police ne tait, antérieurement, jamais mêlée de ces petits-jeux, je n'aurais s eu à féliciter les commissaires de police de la ville de Paris voir réussi à s'en désolidariser et d'avoir refusé nettement, à Puy-raud et consorts l'appui de leur complicité.

Et si, mettant la majorité hors de cause, c'est trop encore que de ire, bien que je n'en aie rien dit, qu'un seul d'entre vous puisse être, jourd'hui sollicité d'une mission suspecte, faites-moi la grâce vouer que je pèche en bonne compagnie, puisque M. Chardon apprend que « l'institution des commissaires spéciaux fut très mal e par les élus qui leur reprochaient d'être, avant tout, un moyen police politique et que, sur leurs pressantes instances, bon nom-e de ces commissaires se virent déplacés et relégués aux postes-ontières ».

Ce n'est donc pas à moi seul que s'adresse la protestation de M. les Commissaires de police de France, mais encore aux mem-es du Parlement.

Pour moi, je n'ai jamais contesté leurs qualités ni leurs vertus, plorant, au contraire, qu'ayant le même rang dans la hiérarchie ministrative que les commissaires de police de Paris et, souvent, *mérite égal* (relisez mon étude, M. Paolantoni), la plupart fussent treints à des salaires de famine.

Si j'ai bien compris (car M. Paolantoni, surtout pressé de faire loir ses considérations personnelles s'abstient de préciser les ter-es exacts de leur protestation), MM. les commissaires de police de Sûreté Générale ne veulent point passer pour s'infiltrer dans la e politique de la nation et nous mandent, par la voix autorisée du crétaire général de leur association, qu'ils se sont adaptés au ractère libéral de nos institutions démocratiques. Je suis heureux leur donner acte de cette déclaration, les suppliant, en retour,

si ma plume a pu, involontairement, leur causer quelque ombrage, de m'en absoudre en faveur de l'occasion qu'ils y trouvent — je ne dirai pas de se réhabiliter dans l'opinion, car ce serait leur faire injure, — mais de mettre fin à un préjugé communément reçu, à une légende, qui courait dans la foule, à leur détriment. Ce n'est pas moi qui avais créé cette légende, legs tenace des temps anciens. Je me réjouis d'avoir ainsi aidé, bien qu'indirectement, à les en délivrer. A spécifier, toutefois, que cette protestation, pour si imposante et solennelle qu'elle se manifeste, ne saurait avoir d'effet rétroactif, détruire les enseignements de l'Histoire, ni infirmer les verdicts du Temps passé.

ERNEST RAYNAUD.

P. S. — Quant au *Post-Scriptum* de M. Paolantoni, loin de me désobliger, il me comble en laissant supposer, malgré sa forme dubitative, que j'aie, à la Préfecture de Police, un passé de direction effective à regretter. Il y a mieux. M. Paolantoni n'a pas pris garde, en voulant m'asséner ce coup de grâce, qu'il se blessait avec ses propres armes et qu'en se déclarant solidaire du « politicien » Hennion, de l'émule de Puybaraud, de l'homme du procès de la Haute-Cour, du Fort Chabrol et de l'affaire Dreyfus, du détracteur, dans les journaux à sa dévotion, des commissaires de police et des officiers de paix de la ville de Paris, du démolisseur de la Préfecture de Police, sa parole imprudente risquait de rouvrir, dans toute son ampleur, un différend qu'il voulait clore.

LES RÊVES

ESSAI DE PSYCHOLOGIE IDÉALISTE

—

Je rêve peu, ou du moins la plupart de mes rêves ne laissent as dans ma mémoire de traces appréciables. Ils m'aident à ormir ; ils rafraîchissent mon esprit comme le vent léger de montagne sur ma face. Et quand j'ouvre les yeux, il ne me ste que l'impression d'une lourdeur de sommeil, avec une nfusion d'activité cérébrale, images cahotiques brouillées ns le noir de la conscience, et qui ne résistent point à la mière de mon réveil.

Un très petit nombre ont seuls pu sortir de la nuit et vivre fond de moi comme les acquisitions les plus chères de mon prit, comme les poèmes favoris, les tableaux les plus regar-s, la musique la plus écoutée. Ou plutôt ce sont des créa-ns même de ma conscience, à laquelle ils sont attachés par s racines mystérieuses et profondes. Ils ont paru s'y épa-uir d'un seul coup, s'y intégrer comme des éléments indis-lubles, et ils sont devenus sources de vie spirituelle en per-tuant d'autres idées et d'autres images, inépuisablement.

Ces visions primitives se sont-elles altérées ? Ont-elles subi modifications générales de mon moi ? Jour par jour je re-onte dans ma mémoire jusqu'à leur naissance, et à n'importe el moment de mon existence je les revois immuables, mmunes mesures de toutes mes autres sensations. Il est ujours hasardeux de vouloir fixer nos souvenirs en des traits finis. Comme toute notre conscience, ils vivent et se trans-ment, et le plus souvent leur altération nous échappe. Tou-ois, j'ai pu isoler et examiner assez de traits objectifs de

ces rêves pour affirmer que leurs souvenirs n'ont point varié, ou assez peu.

Les premiers remontent très haut, à l'aube même de ma vie d'enfant, au moment où j'allais être capable de penser et d'accumuler des images pour une vie intérieure. Je pouvais avoir six ans, guère plus. Je fis alors deux rêves dont je me souviens aussi vivement que si je les eusse faits la nuit dernière.

.... Il me sembla, la première fois, que je me réveillais, dans la pièce où l'on avait arrangé ma chambre, au milieu d'une obscurité grise qui permettait d'entrevoir les objets. Je sentis de la fraîcheur sur mes épaules ; je me retournai. Au lieu d'être contre le mur habituel, la tête de mon lit se trouvait devant le portique d'une de ces baraques que je regardais avec tant d'avidité, à la foire des Quinconces, formé de portants où étaient peintes grossièrement des colonnes. Dans les intervalles apparaissait la campagne avec des bouquets d'arbres qui semblaient écrasés dans le petit jour terne de l'aube. Tout étonné, je me soulevai à demi et voulus passer mon poing dans le vide, entre deux colonnes. Mais je rencontrai le froid de la cloison invisible sous le triste décor, et me laissai retomber du côté de la chambre. A quelques pas de mon lit, il y avait une large cheminée. A côté d'elle, à peine plus noire que l'ombre où elle était noyée, une forme humaine était assise, sans qu'il me fût possible de rien distinguer de son costume ni de son aspect. Elle était courbée vers l'âtre sans feu, et je devinai que, recroquevillée, elle tendait ses mains à la tiédeur des cendres. Longtemps je la regardai, les yeux fixes. Tout à coup, je ne sais si ce fut à la suite d'un mouvement involontaire que j'eusse fait, il me sembla qu'elle se mettait à bouger, que la tête se tournait vers moi, silencieusement, avec une lenteur infinie. J'avais l'impression que jamais il ne s'achèverait, ce mouvement pourtant sensible, et que pendant une éternité cette tête continuerait de se tourner de mon côté. Et malgré tout je redoutais de voir enfin l'horrible face sans regard, plus noire que les ténèbres, que je pressentais effroyable. Je m'enfouis sous les couvertures, et ne vis ni ne sentis plus rien.

Jamais je n'ai pu savoir si je us halluciné alors, ou si vraiment j'avais rêvé. Mais cet effroi d'une nuit ne laissa en

moi nulle trace de frayeur. Même lorsque j'étais enfant, je circulais sans nulle crainte en pleine obscurité, de chambre en chambre, ou bien dans les jardins, sans concevoir que l'on pût avoir peur de la nuit. Il m'arriva même plus tard de traverser ainsi des cimetières. J'éprouvais pour les pauvres morts une immense pitié, mais je me sentais bien seul et, à peine distrait un moment, je continuais à suivre le fil de ma pensée.

Peu de temps après cette vision, songe ou hallucination, je fis un rêve remarquable ; et ce coup-là, je fus bien sûr d'avoir rêvé. Je me trouvai dans un dédale de ruelles incroyablement étroites, telles que plus tard je n'en ai vu qu'à Gênes, dans les quartiers qui montent depuis les quais jusqu'à la via Balbi. C'était en pleine nuit ; mais un réverbère suspendu au-dessus d'un carrefour étranglé répandait une lumière jaunâtre. Entre les murailles, soudain, se glissèrent deux trognes truculentes. Des feutres sombres, chichement empanachés l'un d'une plume rouge, l'autre d'une plume jaune, recouvraient les visages où se détachaient les nez rutilants et les crins des moustaches tombantes. Les vêtements sordides arrivaient, amples et effilochés, jusque sur des bottes qui se traînaient pesamment. Les deux hommes s'avançaient en grognant une conversation que je n'entendais pas. J'étais dans leurs jambes, à peine si je leur venais au genou, et je levais la tête pour les mieux voir. Je n'avais aucune peur d'eux, et ils ne firent pas autrement attention à moi. Ils semblaient aller à leurs affaires, tranquillement, et ils passèrent derrière un pan de mur. Je les regardai disparaître. J'étais possédé par une curiosité intense. Non qu'il m'importât de savoir ce qui pouvait bien arriver, ni de connaître l'histoire de ces gens ; ma curiosité était purement visuelle ; je m'emplissais les yeux de tout ce que je voyais. La scène en valait la peine. Pour donner une idée de l'âcreté de son pittoresque, il faut que je renvoie aux estampes de Callot ou aux satires de Mathurin Régnier. C'est ce que plus tard je trouvai qui s'en rapprochât davantage, car évidemment, avant sept ans, je ne pouvais connaître ni les unes ni les autres. Mais ce qu'il y avait de plus admirable, c'était la qualité de la couleur. La belle lumière du réverbère se répandait en un large clair-obscur ; elle imprégnait tout de son ocre vibrant ; elle semblait vivre, et je me sentais palpiter ardemment au milieu de cette couleur qui

avait une onctuosité, une profondeur, une morbidesse que je reconnus plus tard dans la peinture de certains romantiques français ou de quelques vénitiens. Car si j'arrivai par la suite à aimer passionnément l'âpreté claire de la pâte espagnole, je fut toujours extrêmement sensible à la somptuosité vénitienne; et devant un tableau de Giovanni Bellini, du Carpaccio, de Giorgione, ou de la dernière manière de Titien, je sens confusément se réveiller en moi cette sensation du coloris qui me fut révélée pendant un de mes rêves d'enfant.

Souvent j'ai recherché les éléments qui eussent pu l'inspirer, mais sans rien trouver jamais. Car à la réflexion, je ne saurais attribuer le moindre effet aux gravures et aux chromos qu'il m'était donné de regarder à la maison, non plus qu'aux tabarinades de la foire où l'on me conduisait. Par la suite j'examinai attentivement, et plusieurs fois, tous les tableaux de la galerie des anciens, au musée de l'Hôtel de Ville, mais aucun ne semble avoir le moindre rapport avec mon rêve. Comment d'ailleurs m'eût-il été possible, à cet âge, de dégager, même confusément, les éléments picturaux d'une toile au point d'en recevoir une aussi vive impression ? Et ne devons-nous point considérer le rêve comme de même nature que l'œuvre d'art? L'un et l'autre sont le produit pur de l'activité mentale, ils s'épanouissent au terme d'un long travail de l'esprit; et une impression esthétique définie ne saurait se répéter identique, non plus que se prolonger par un songe.

C'était donc la première œuvre libre de mon imagination, et elle marquait l'origine de toute la création d'images qui ne cessa depuis lors d'occuper le meilleur de ma conscience. Sans que j'y pensasse, ce rêve avait excité mes forces en les essayant, et j'en ressentais le bénéfice, comme après un exercice physique on ressent un bien-être de vigueur se répandre par tout le corps. Je traversai ainsi le reste de mon enfance et toute mon adolescence, sans être particulièrement sollicité par aucun rêve qui arrivât à se détacher parmi la masse terne de mes souvenirs nocturnes. Comme sur une eau grise flottent des images devenues confuses seulement par le peu d'importance que je leur accordai sur le moment, visages indifférents que je ne demandai plus à revoir, mais dont quelques traits que j'aurais pu croire morts à jamais ressortent parfois dans mes rêves actuels. Et je sens obscurément que par eux toutes mes

pensées se trouvent appareillées dans la même construction.

De temps à autre, les soirs où je suis écrasé de fatigue et que je sens le sommeil s'abattre sur moi, mes idées se brouillent tout à coup, et à travers leur dispersion, je vois apparaître une nuée d'images brillantes parmi lesquelles je ne me trouve nullement dépaysé. Si dans un sursaut je retourne à la conscience du demi-sommeil, je reconnais alors en deux ou trois d'entre elles des rêves lointains, qui peuvent remonter à plusieurs années, et dont il eût été impossible que je me souvinsse à l'état de veille. Un matin, je dus aller chez le dentiste et il m'endormit. Je repris où je l'avais laissée la suite de mes rêves de la nuit, et au réveil, il me sembla n'avoir fait qu'un sommeil, et avoir rêvé la courte matinée qui l'avait interrompu.

... Ainsi, lorsque je m'endors, toute une nappe de vie frémissante se met à s'agiter. A mon insu, je la portais en moi, mais ce n'est que par surprise qu'il m'est donné de projeter sur elle une mince lueur ; et dans ce champ étroit, je vois, la durée d'un éclair, tout un tourbillon d'idées qui se mêlent et se combinent. Au-dessus de ce monde subconscient dont je ne perçois que de si faibles traces, se dressent les grandes colonnes lumineuses des rêves où intervient une part de volonté créatrice, et qui s'intègrent à l'ensemble de ma conscience. Chacun résume une période de ma vie, et je reconnais à beaucoup d'entre eux une profonde expression de symbole.

Ainsi au début de ma vie sentimentale je suis heureux que se place un rêve dont la fraîcheur idéale me fit sentir bien souvent son influence charmante. C'était par une belle nuit. Le bleu du ciel était profond. Je me trouvais au pied d'un talus dont l'herbe avait l'éclat d'une mosaïque. Ce paysage fragmentaire, qui valait surtout par ce qu'il évoquait, avait la solidité d'un Mantegna et le mystère d'un Gustave Moreau. Tout à coup j'entendis des cris harmonieux qui paraissaient exprimer toute la tendresse du moment. Ils résonnaient largement dans la tiédeur de l'air. Je levai les yeux pour voir qui les poussait, et j'aperçus au sommet du talus une jeune amazone revêtue d'un costume dont la somptueuse discrétion convenait au cadre qui l'entourait. Elle tenait une lance, et elle était assise avec grâce sur un cheval que je ne perçus point, parce qu'il n'avait dans la scène aucune importance idéale. Il était

supposé comme un détail accessoire qui ne pouvait être développé dans les grandes lignes de ce tableau synthétique. Après m'avoir regardé un instant depuis le haut du talus, la jeune femme s'avança vers moi par petits bonds légers, comme un oiseau. Elle fut bientôt tout contre moi, et je sentais palpiter son visage ardent de je ne sais quelle flamme intérieure. Il me paraissait translucide, impalpable, comme le visage d'une femme aimée lorsque nous sommes impatients de lire son âme par delà les traits matériels qui se fondent en une expression idéale. Tout disparut bientôt dans la lumière de ce regard, mais je ne pus jamais oublier l'élan de ce baiser profond.

Je recherchai en vain d'où m'était venue la vision de cette aimable figure. Je n'avais point encore lu l'Arioste, et la vigueur naïve du tableau ne me permit de l'apparenter à aucune œuvre picturale ou littéraire qu'alors j'eusse pu connaître.

Cette idylle romanesque a pour pendant un autre rêve que je fis à la même époque, celui qui fut le plus imprégné de réalité, et à vrai dire le seul cauchemar caractérisé que j'aie eu. Une femme réelle, qui plus que toutes m'apporta de funestes soucis, y joua seule un rôle. C'était pendant la période la plus douloureuse des affres où elle m'avait jeté. Une nuit, je dormais avec inquiétude. Tout à coup, je la sentis sur moi. Son genou m'oppressait la poitrine, et ses mains étaient nouées autour de mon cou. Nous étions visage contre visage. Elle était exaspérée et sa voix, sans timbre par l'habitude qu'elle avait de crier, lançait avec fureur des protestations d'amour qui me frappaient de coups cruels. Pour éluder toute explication, j'opposais un air fermé que la contrainte rendait pénible. Elle redoubla d'insistance, et lorsqu'elle vit enfin qu'elle ne pourrait ébranler mon indifférence voulue, en un clin d'œil tout son amour forcené se mua en une haine féroce, qui n'eut point à altérer les traits de son visage, tant ils en étaient déjà imprégnés. Seulement ses cheveux frémirent comme sur la tête d'une furie; sa clameur devint perçante, et ses doigts me serrèrent à m'étrangler. Je suffoquais; un cri vint à ma gorge, mais il ne put sortir, et dans l'effort que je fis pour le pousser, je m'éveillai. Je compris tout de suite que j'avais rêvé ; mais j'étais dans une telle agitation que pour me soulager je voulus lancer le cri qui m'étouffait. Péniblement je dus rassembler mon souffle pendant plusieurs secondes avant que ma voix

retentît sinistre dans la maison endormie. Plus que nul autre fait et que nul raisonnement, ce rêve valut pour m'éclairer sur la véritable nature de la femme qui m'y était apparue. J'étais prémuni contre tout retour d'illusion ; quoi qu'elle pût dire ou faire, je la dominais désormais ; elle n'arriva plus à m'en imposer, et je demeurai le maître de nos relations.

Ce furent les deux seules fois où je rêvai de femmes. Bien souvent j'ai pensé à celles que j'ai aimées et qui ainsi se trouvèrent mêlées à ma vie. Le souvenir de chacune m'émeut encore, et quels qu'aient été nos rapports, je ne saurais contre aucune d'elles conserver nul ressentiment. Pendant que nous vécûmes cœur à cœur, il y eut entre nous un échange constant d'idées et de sentiments par quoi notre conscience se trouva modifiée. Je leur donnai, elles me donnèrent, et je sens qu'une part de toutes, plus ou moins grande, continue de vivre en moi par quelques idées, par des images qui reviennent à intervalle, par des habitudes et des gestes qui restent fixés à ma personne, définitivement, en des traits ineffaçables désormais. Voilà pourquoi, malgré tout, je garde tant de reconnaissance à leur jeunesse qui persiste en moi avec l'effet de tous les moments que je vécus. Mais au temps où j'avais plein le cœur d'elles, il ne m'arriva jamais de rêver à aucune.

Un matin, à Florence, après le sommeil léger d'une nuit de printemps, je m'éveillai avec un entrain inaccoutumé. Je me sentais heureux de vivre, et d'ouvrir les yeux dans le soleil gai qui pénétrait dans la chambre. Tout de suite m'apparut l'image caressante d'une jeune femme dont la vivacité française m'avait touché la veille, parmi l'amabilité fanée d'un des salons qui conservent là-bas le vieil usage des conversations littéraires. Je fus plus joyeux, et je lui souris comme le soir précédent nous nous étions souris, en nous rapprochant d'instinct, dans ce milieu qui pour nous avait des grâces exotiques. Cette image, qui m'apparaissait si douce en ce premier moment d'amour, ne devait plus m'abandonner pendant des semaines. Elle me hanta avec la violence d'une passion accrue par des traits d'un romantisme dont l'Italie est encore si prodigue. Aucune autre pensée ne pouvait tenir devant elle, ni m'en distraire un seul instant. Ce fut alors que je connus les insomnies les plus cruelles. A peine si je pouvais m'assoupir. Je m'éveillais en pleine nuit ; à l'aube, je fuyais vers Settignano

ou Fiesole, sur les routes où dans le matin gris les rouliers poussaient leurs attelages multicolores, et j'attendais l'heure de pouvoir me présenter chez l'ami à qui seul j'avais confié ma peine.

J'ai pensé bien souvent depuis à ces nuits tristes, et je reconnus qu'une idée qui nous occupe fortement ne saurait apparaître dans nos rêves. C'est un sujet d'une réalité trop pressante pour qu'il puisse se mêler aux jeux par quoi notre sommeil se trouve vivifié. Si elle est trop obsédante pour ne point nous abandonner, elle ne permet point à la liberté de l'imagination de s'emparer d'elle pour la récréation instinctive du rêve; elle ne souffre même pas que nous l'écartions par le repos et elle se présente, brutale, pour nous réveiller et nous pousser à la solution du problème redoutable qu'elle nous pose.

Une fois, dans ma jeunesse, j'étais allé à un enterrement et j'en étais revenu possédé par l'idée de la mort. Ce n'était pas de la terreur, mais la méditation la plus absolue sur la fin dernière qui occupait ma pensée encore pleine d'inexpérience. Jamais je ne sentis plus vivement combien sa fatalité est mêlée à notre chair où elle s'insinue jour par jour depuis le premier moment de notre vie. A la fin de cette journée noire j'espérais pouvoir chasser l'importune et oublier dans le sommeil. Mais l'angoisse de la grande question continuait de me posséder et, quoi que je pusse faire pour m'endormir, elle me tirait à veiller par la lutte des raisonnements qui n'arrivaient pas à se résoudre. Je dus me lever, et pour échapper à mon isolement, je pris des livres. Je terminai la nuit en lisant le Don Juan de Molière et quelques chapitres de Montaigne.

Le sommeil ne souffre donc point l'état de réflexion. Parfois il semble pourtant que nous rêvions à des choses dont nous avons intérêt à nous souvenir pendant la veille. En sortant le matin, je me munis de tel objet, ou bien dans la journée j'écris une lettre à telle personne, et il me semble y avoir pensé en rêvant. Simple coïncidence, apparemment. J'ai certainement rêvé à l'objet que je dois prendre, ou à la personne à qui je dois écrire, mais il n'y a aucun lien entre ces rêves confus et les motifs de mon action le lendemain. On peut observer, dans la veille, des faits exactement semblables. L'autre jour, il m'arriva de penser à un homme qui m'a beaucoup nui et dont je n'avais plus de nouvelles depuis des

nnées. Je me dis qu'il devait être bien vieux. Le soir même, ar une circonstance imprévue, j'eus entre les mains un jour- al de la région lointaine où il habite, je l'ouvris, et j'y trouvai nouvelle de sa mort. De tels faits peuvent émouvoir des prits peu avertis ; mais ils proviennent de coïncidences très plicables. Dans une journée, des milliers d'idées viennent urnoyer à la surface de notre conscience comme des essaims moucherons dans un rayon de soleil : souvenirs, réminis- nces, réflexions. D'autre part, des milliers de petits faits ennent à nous depuis l'extérieur. Que deux ou trois relations issent se produire, il n'y a rien là d'étonnant, et la plupart temps nous n'y faisons pas attention. Certains cas qui nous raissent curieux nous frappent seuls. Ainsi des rêves où conomie de notre vie journalière semble trouver son compte. Il n'est guère possible non plus que nous rêvions de façon rement abstraite, et sans que les images n'aient le principal, pour mieux dire l'unique rôle. Cependant je dois raconter rêve assez curieux, et que je considère comme excep- nnel.

Je rêvais une fois que je lisais *Britannicus*. Je me rendais mpte que je me trouvais dans ma chambre, à ma table de vail, mais, trop absorbé par ma lecture, je ne m'arrêtai pas ces détails. Comme image, je voyais en tout et pour tout la ge que j'étais en train de lire. C'était exactement la page de n livre de classe; j'en reconnaissais la disposition et jus- 'aux caractères. Je lisais vers par vers, avec attention, le te précis de la tragédie de Racine. Je n'avais jamais appris te scène par cœur. Je me sentais d'ailleurs peu de goût pour te convention académique et m'étonne encore d'avoir pu ver à une œuvre qui m'avait peu retenu. Je dois dire pour- t que pendant l'année, nous l'avions longuement expliquée lycée; mais ce fut pendant les vacances que je fis mon rêve, n moment où mon esprit semblait assez peu occupé par un reil sujet. Au cours de ma lecture, un étonnement per- tait en moi ; il était causé par deux scènes adventices que vais le sentimeut d'avoir lues avant celle qui est réellement première de la tragédie. C'étaient deux courtes scènes, d'un uvement assez rapide, qui n'étaient remplies que par de la uration pittoresque. Il est possible que cette idée m'ait été ggérée par les deux premières scènes du *Louis XI* de Casi-

mir Delavigne qui me revenaient inconsciemment. En tout cas ce sont elles qui indiquent le plus exactement ce que je pensais avoir lu. Quoi qu'il en soit, j'étais surpris par un début qui me semblait si peu racinien, et plus encore de mon ignorance de ce passage, que je lisais pour la première fois. Comment m'avait-il échappé jusqu'alors ? Voilà ce qui me préoccupait pendant que je lisais la véritable première scène, et mon rêve se dissipa avant que je pusse aller jusqu'au bout.

Il me parut toujours inexplicable d'avoir fait un tel rêve, et plus encore de ne jamais avoir rêvé à ce qui occupait le plus mon esprit. Dès ma jeunesse, deux grands sujets emplirent ma vie : l'Italie et la montagne, et ni l'une ni l'autre ne laissèrent dans mes rêves de traces appréciables.

A l'Italie, je ne rêvai bien qu'une seule fois, et ce fut avant de la connaître. Je vivais alors dans l'attente incertaine de mon premier séjour à Florence, l'endroit du monde qu'ensuite je devais le plus aimer. Il n'était pas sûr que je pusse faire ce voyage fougueusement désiré, et j'étais agité par les conversations de mes camarades qui revenaient de là-bas. Les descriptions qu'ils me faisaient et les anècdotes qu'ils racontaient rendaient vivantes toutes les lectures faites pour préparer mon voyage. Or, une nuit, je rêvai que je venais d'arriver à Florence. Je m'enfonçais avec fièvre dans le dédale ignoré de ses rues, et tout à coup, je me trouvai devant le Palais Vieux. C'était exactement lui, avec sa haute tour, ses créneaux, ses pierres dorées par le soleil, peut-être un peu plus tassé et un peu moins lumineux que dans la réalité. Il n'y avait rien d'étonnant à ce que je le visse alors : j'avais tant regardé d'images qui le représentaient ! Le plus surprenant, c'était d'étranges ornements de fer qui se hérissaient le long de la façade. Ils n'étaient pas nombreux et se répartissaient avec discrétion. Chacun était formé d'une applique d'où partaient des branches torses qui allaient en s'éloignant les unes des autres. Dans ma préparation hâtive, je ne m'étais attaché qu'à l'architecture et à la peinture, et ne devais acquérir que longtemps après ce sens du travail raffiné du métal dans lequel les artistes florentins n'ont jamais été égalés. Mais plus tard, je fus frappé en m'apercevant combien ces excroissances métalliques, que j'avais si librement plaquées sur la façade austère dessinée par Arnolfo del Cambio, étaient dans le caractère du monu-

ment et dans la lignée florentine. Leur barbarie nerveuse avait quelque chose d'étrusque, et l'ensemble demeurait d'une rigoureuse unité. Je restai longtemps à contempler ce que je voyais et, pour la première fois, j'éprouvai ce sentiment d'hyperesthésie que je connus assez souvent par la suite dans des sites alpins, et plus encore dans les villes toscanes, alors qu'en y arrivant j'y trouvais prodiguées plus de beautés que je n'en eusse pu imaginer. Je devais par la suite connaître à fond Florence, et aimer jusqu'aux moindres pierres d'elle ; mais en nul endroit je ne m'y sens plus chez moi que sur cette place de la Signoria qu'un si intense désir m'avait fait deviner. Un jour, en compagnie d'un de mes amis de la municipalité florentine, je sortais du Palais où il m'avait fait visiter les belles salles médicéennes que ses collaborateurs et lui venaient d'arracher à leur moisissure séculaire. Nous traversâmes la place et restâmes un moment à regarder l'édifice. « Voyez comme il est beau, me dit-il ; on dirait qu'il est vivant, qu'il va bouger. » De fait, la tour semblait incliner sa haute tête fière jusque vers nous, et tout à coup, il me sembla que tout l'ensemble tressaillait, et qu'aux pierres mortes se substituaient les pierres sensibles de mon rêve dont l'image, lentement, montait du sol et venait masquer la légèreté de la lumière florentine.

Si j'ai peu rêvé à l'Italie, je n'ai jamais rêvé à la montagne. Et cependant l'Alpe est le sujet qui le plus occupe ma pensée et ma vie. Je l'entrevois au bout de chacune de mes idées comme la cime neigeuse dans le fond du vallon. Les journées où j'ai fait quelque belle course, il arrive que le soir en m'endormant je crois que je vais enfin rêver à la montagne. Pendant que le sommeil vient, les images des sites que j'ai traversés arrivent à flots à mon esprit. Avec un bruit de train qui passe défilent devant mes yeux les eaux folles des torrents, les pierres, les escarpements, les rochers, la neige, les hautes cimes qui se mettent à tournoyer dans le ciel, qui s'inclinent jusqu'au vertige, et finissent par plonger dans le noir où s'apaise tout ce bruit et toute cette ivresse de lumière. Je suis ivré au sommeil lourd des grandes fatigues, et je n'ai, le matin, nul sentiment d'avoir rêvé, et moins à la montagne qu'à tout autre chose.

Une fois seulement je fis un rêve dans la montagne, au gîte que j'avais gagné la veille d'une course. C'était dans mon val-

lon du Valjouffrey. Le soir, dans l'humble auberge, j'étais allé me coucher sans que l'hôtelier m'accompagnât. La maisou m'était familière. A bout d'un escalier de bois qui mériterait mieux le nom d'échelle, j'étais entré par une porte vitrée dans une petite pièce, mi-débarras mi-antichanbre, où une autre porte vitrée donnait dans la chambre qne je me jugeai destinée. La nuit, je rêvai que j'étais réveillé par une lueur rougeâtre qui apparaissait de l'intérieur à travers les deux portes. Celle de la chambre s'entr'ouvrit juste assez pour laisser passer un revolver braqué sur moi, au bout d'un bras qui paraissait ne devoir jamais finir de s'allonger, sous la manche sordide qui le revêtait. Aussitôt je me levai et, dans la pièce attenante, je trouvai trois bandits qui grimaçaient en complotant à mi-voix pour me dévaliser. De la voix et du geste, je les invectivai avec vigueur et les contraignis à lever les mains ; ce qui ne m'empêcha pas d'ailleurs de leur administrer une magistrale rossée. Toute la scène m'avait prodigieusement amusé. Elle m'amusait parce que dès le début j'avais eu très nettement conscience qu'il s'agissait d'un rêve ; et je me divertissais à me regarder rêver. Je savais que je dormais, dans quel endroit et dans quelles circonstances. Au fond de moi, je me disais même qu'il n'était pas mauvais de rêver ainsi, car je devais au réveil aller en montagne, et le bon sommeil que je faisais me promettait une course réussie et sans fatigue. Je prenais donc un intérêt souriant à voir se succéder les images de mon rêve,comme j'eusse lu un livre ou comme si j'avais assisté au déroulement d'un beau film. J'étais si tranquille, si maître de moi, que j'analysais à mesure toutes les transformations de ces images, et que j'essayais de retrouver leur origine en moi ou en dehors de moi. Pour plusieurs, je réussis. J'avais lu dans un journal italien, quelques jours auparavant, comment un voiturier avait été arrêté par trois bandits, sur une route des Apennins. Ces bandits, je les reconnaissais : de l'entrefilet lu distraitement, ils s'étaient logés dans un coin de ma mémoire sans que j'y prisse garde, et ils ressortaient maintenant devant moi, inexplicablement. La semaine précédente, je me trouvais au ciné en compagnie de mon ami Anselme. Le film tournait une histoire américaine où des gens à casquettes, dans une pièce basse, levaient les bras à l'irruption d'un policier qui venait les arrêter.« Handsup ! »

s'était écrié Anselme qui se pique de connaître l'anglais ; et dans mon rêve j'entendis à mon oreille son joyeux « hands up » qui devenait un commentaire ironique à la scène où j'étais mêlé. Je constatais aussi avec satisfaction que le rêve procédait suivant une manière d'un futurisme qui eût enchanté Marinetti et Settimelli. Les diverses images se mêlaient avec un rythme si rapide que je ne sais dire s'il y avait simultanéité ou simple juxtaposition. Je pouvais observer des *compénétrations d'espace ;* par exemple j'avais le don d'ubiquité, et me trouvais à la fois d'un côté et de l'autre de la porte vitrée. Pendant que le bras armé d'un revolver se tendait vers moi fantastiquement comme un serpent hésitant, je savais ce qui se passait derrière la porte entrebâillée, et j'avais déjà reconnu les trois bandits. Un seul détail me gênait ; c'était la lueur rouge qui léchait les carreaux et qui paraissait étrangère à tout le reste. Elle finit par m'obséder, par m'éblouir, et je me réveillai. Il y avait en effet une lumière dont le vacillement me parvenait à travers les vitres des deux portes. En même temps j'entendis les pas de l'hôtelier traîner sur les marches vers la moitié de l'escalier. « Où êtes-vous donc fourré, Monsieur ? me cria-t-il. Ce n'était pas la chambre qu'on avait préparée pour vous. Enfin ! Il faut vous lever, c'est l'heure. Le temps est beau et votre guide vous attend. » Je m'étais trompé de chambre, et l'hôte m'avait cherché un moment dans les pièces de l'étage inférieur.

Avais-je commencé mon rêve alors, pendant qu'il les parcourait, ou seulement lorsqu'il avait gravi l'escalier dont les craquements, sous les pas, martelaient mon sommeil de coups si désagréables lorsqu'on venait me réveiller les nuits où je devais partir en course? Il m'est impossible de le dire et de fixer ainsi la durée probable de mon rêve. Bien que rempli, j'ai l'impression qu'il fut extrêmement court, si vive y avait été l'alternance des images et des réminiscences. Mais son intensité lui avait donné dans ma conscience une importance qui le soustrayait au temps. Comment d'ailleurs circonscrire dans une durée définie un état de conscience qui n'était que l'irradiation de tant d'éléments antérieurs ? La combinaison de toutes ces images éparses en une vision cohérente m'apparaissait comme une synthèse personnelle à laquelle s'était élevé mon esprit. Du hasard qui lui avait offert tous ces traits détachés

et plus morts que les pièces avant qu'elles ne soient alignées sur l'échiquier, il avait créé une action plus vivante que celle dont les figurines du jeu d'échec sont les signes irresponsables.

Mais jamais je ne sentis mieux ce caractère de synthèse spirituelle que dans mon plus beau rêve, que je fis alors que j'avais déjà commencé à rédiger ces notes. Et je m'excuse de quelques légères contradictions que ce récit semblera apporter à ce que j'ai dit précédemment.

C'était pendant une période trouble de ma vie, à la fin d'une triste journée, et d'une soirée plus triste encore. Je croyais n'avoir ressenti jamais pareil dégoût; j'avais la tête vide, et je me dérobais à toute pensée, craignant qu'elle ne m'apportât une amertume insurmontable. Je n'avais plus conscience que de mon corps et je le précipitai dans le sommeil avec la brutalité d'un acte purement physique. Mais vers le matin, autant que j'en pus juger, je fis un rêve. Je me trouvai sur une place élargie par la lumière et bordée de maisons rouges, toute irrégulière, à l'italienne. Bien que j'y retrouvasse inconsciemment des détails de Pontedera, de Ponsecco, de Pise même, et de toutes les petites villes de la vallée inférieure de l'Arno que j'avais dû récemment parcourir, je me reconnus précisément à Empoli, peut-être à cause de la grande lumière de midi sous laquelle j'y étais arrivé, et sûrement à cause du campanile de la Collégiale qui se dressait par-dessus tout. Le soleil était ardent. A côté de moi, une jeune femme qu'en une idéologie alpine composée dans la semaine je m'étais plu à faire parler, depuis le sommet d'une montagne, allait à mon pas en murmurant, la tête baissée, un émouvant secret qui attristait sa lèvre en une plainte d'enfant. Je jetai les yeux sur elle. Quelques cheveux blanchissaient parmi les bandeaux châtains qui encadraient chastement son visage, et sa jeunesse n'en recevait que plus d'éclat. Ses paroles ne m'arrivaient point distinctes, mais je n'avais pas besoin pour les comprendre d'en recevoir le sens abstrait. J'en buvais toute la mélancolie comme si j'eusse entendu la plus pénétrante des sonates. Elle s'exprimait d'ailleurs comme dans le petit essai poétique que j'avais composé sur elle, et je comprenais toute sa peine touchante; mais je lui en voulais amicalement de s'y abandonner. J'eusse voulu, sans aigreur, le lui reprocher, et lui faire lever la tête

pour qu'elle participât à la grande joie libre où je nageais. Car amais je ne m'étais senti plus heureux. Nous nous avancions ers un enfoncement de la place où l'on respirait toute l'intimité qu'ont les coins tranquilles des petites villes monumenales de la Toscane. Le fronton baroque d'une église s'y ressait en pan coupé. A l'intérieur, elle était toute illuminée, t l'on y pressentait le mouvement des offices matinaux. Je la econnus pour l'église de Sainte-Marie de la Visitation, à 'arme, dans laquelle Fabrice del Dongo prononce l'homélie assionnée qui fait fléchir les résolutions de Clélia. La littéature stendhalienne absorbait alors presque toute mon activité, et ce passage de la *Chartreuse de Parme* me hantait.)ans mon rêve, d'ailleurs, je ne situais pas à Parme l'église ue je voyais. A la veille seulement je reconnus indubitablement l'église de Sainte-Marie de la Visitation par la similitude bsolue d'image et de sensation. En passant auprès des marhes du parvis, nous entendîmes les clochettes qui tintaient our l'élévation et nous nous inclinâmes. L'attitude recueillie ue prit ma compagne était la meilleure conclusion qu'elle pût ettre à la fin de sa plainte solitaire, et c'était la transposition xacte des sentiments que j'avais voulu lui prêter. Cependant tour de la collégiale planait dans un ciel d'un bleu éclatant. amais, à l'état de veille, ni en Sardaigne, ni en Toscane, ni ur les cimes neigeuses écrasées de soleil, je n'eus pareille ensation de lumière. Je m'abandonnai à l'irradiation qui se it à tout consumer, et ce fut ainsi que je terminai mon rêve. 'eut-être, à l'analyse, n'a-t-il duré que quelques secondes, ais c'est assurément le plus intense que j'aie fait. Je ne saurais trop insister sur son caractère de pure création poétique; i, rien de proprement inconscient ni de pris au hasard, mais us les éléments qui se reliaient avec tant de finesse étaient rmés par les meilleures de mes conquêtes spirituelles.

Ce rêve empruntait aux circonstances une signification orale plus profonde. Au moment où il paraissait ne rester lus rien dans mon esprit, spontanément avait surgi ce qu'il y vait de meilleur en moi, cri vivant de la conscience en étresse, révolte de la liberté qui vint assainir ma vie troublée. e ressentis immédiatement l'influence bienfaisante de ces mages. Les jours suivants, elles donnèrent à ma pensée une nergie que depuis longtemps elle ne connaissait plus. Je me

sentais heureux de travailler; il me semblait que je vivais d'une vie nouvelle, qu'auparavant j'avais été le jouet de chimères douloureuses dont j'étais séparé par ce brillant rideau.

Plus que jamais les rêves m'apparurent comme la mesure de mon activité mentale, jeux légers où mon esprit met à l'épreuve toute la multitude des images qui l'encombrent. Il laisse dans le noir les moins belles, et il combine les autres en des créations qui peuvent devenir de nouveaux états de conscience et des sources de vie spirituelle.

PAUL D'OLAN.

UN DOIGT DE LA LUNE

CONTE D'AMOUR INDOU

—

Ve JOURNÉE

Le Roi dit alors à Rasakosha :

— Mon ami, quoique ma maîtresse ait deviné la question, t que maintenant quatre jours se soient écoulés, je te par- onne cependant pour le sourire qu'elle m'a adressé, tandis u'elle s'éloignait. Oh! il a rayonné sur la tristesse de mon me comme un clair de lune illumine les clairières de la forêt; quand elle a disparu, les ténèbres ont régné à nouveau. Et si n'avais le portrait, je serais un homme mort, avant le jour !

Et il passa la nuit dans un état d'impatience, contemplant portrait. Puis, lorsque le soleil se leva, le Roi se leva aussi, il passa la journée, grâce à Rasakosha et au jardin. Et uand le soleil se coucha, ils se dirigèrent de nouveau vers la alle d'audience. Et là, ils virent la Princesse revêtue d'une ipe d'un rouge pâle (1) et d'un gorgeret orné d'émeraudes, ssise sur son trône, parée de sa couronne et de tous ses rnements. Et elle baissa les yeux quand elle aperçut le Roi, ui, avec des battements de cœur, s'affaissa sur un lit de repos, uet et fasciné par le charme de sa beauté. Alors Rasakosha avança et, debout devant elle, commença de nouveau :

— Princesse, il y avait, jadis, un roi qui fit la guerre à un i voisin, et il lui livra une grande bataille. Et il y avait dans n armée un Kshatria, qui, ayant combattu toute la journée, rès avoir tué de sa propre main un grand nombre d'ennemis,

(1) Gaura ne peut signifier blanc, car dhavala arrive à une époque plus tardive.

se fatigua à la longue et s'évanouit de lassitude. Ce que voyant, plusieurs parmi les ennemis fondirent de suite sur lui, s'en rendirent maître et, après l'avoir déchiré d'innombrables blessures, le laissèrent pour mort sur le sol. Mais quand la lune se leva, le Kshatria reprit ses sens, et revint pour ainsi dire à la vie. Et il se traîna avec difficulté jusqu'au village voisin ; et alors ses forces l'abandonnèrent et, s'affaissant épuisé à la porte d'une maison, il frappa un grand coup et tomba évanoui. Dans cette maison vivait une femme brahmane dont le mari était absent. Et elle était belle comme une fleur de jasmin et pure comme la neige, et son nom était Suvarnashila (1). En entendant le coup dans le silence de la nuit, elle fut effrayée; mais elle regarda par une petite fenêtre ronde, et vit dans le brillant clair de lune un homme inanimé, étendu à la porte. Elle pensa alors : « C'est peut-être un piège. Hélas! les voisins vantent ma beauté, et pour qui la beauté n'est-elle pas un objet de cupidité ? Ou, comment la beauté, telle une perle de prix, peut-elle être en sûreté, quand son gardien est au loin ? » Puis elle regarda de nouveau, et vit un filet sombre qui ruisselait du corps sur le sol blanchâtre. Et son cœur s'emplit de compassion, et elle pensa : « Sans doute, cet homme est blessé et peut-être même mourant? Le péché le plus grand (2) serait de le laisser mourir à ma porte. »

Alors elle appela une servante, sortit et transporta le blessé dans la maison, le pansa, le soigna, et le garda jusqu'à ce qu'il fût guéri. Alors le Kshatria la voyant journellement fut consumé par le rayonnement de sa beauté, et lui fit des propositions malhonnêtes. Mais elle se boucha les oreilles, ne voulant point l'entendre, et dit : « Quoi! voulez-vous récompenser les bienfaits par la trahison et l'ingratitude? Sachez que pour une femme vertueuse, le mari est un dieu. Partez et laissez-moi en paix. »

Voyant alors qu'il ne pouvait la dominer, le Kshatria lui dit : « C'est vous, et non point votre mari, qui êtes une divinité. Votre beauté détournerait même un pieux ascète de ses austérités. Et après m'avoir sauvé la vie, voilà que vous me la dérobez à nouveau. Et maintenant il me faut partir au plus

(1) Voir plus bas.
(2) C'est-à-dire que le prendre chez elle, son mari absent, serait déjà assez mal. Un Hindou de nos jours tuerait sa femme pour un péché moindre que celui-ci.

e : autrement la passion me maîtriserait, car l'amour est
ıs fort que la gratitude. » Il s'enfuit alors en hâte, mais
ec regret.

Mais quand le mari revint, la femme d'un certain barbier,
ouse de sa beauté, alla au devant de lui et lui dit : « Heu-
ıx ceux qui possèdent des trésors ! En votre absence, un
tre homme a porté votre joyau le plus précieux. » Le mari,
ûlant de jalousie, entra chez lui et questionna sa femme.
elle lui dit : « C'est vrai, mais écoute » ; et elle lui conta
ıte l'histoire. Mais il ne voulut point la croire. Elle étendit
main au-dessus du feu et dit : « Je prends le feu à témoin
e je ne t'ai jamais été infidèle un seul instant, même en pen-
ɛ. »

Le feu s'éleva et une flamme brillante effleura le plafond, et
ux langues de feu sortirent et embrassèrent cette sainte, une
r la bouche et l'autre sur le cœur. Mais, aveuglé de jalousie
de rage, le mari dit: « C'est là de l'imposture. » Et prenant
n épée, il dit à sa femme : « Suis-moi. » Et elle répondit :
Comme il vous plaira, Seigneur. » Il l'entraîna dans la forêt,
la ligota à un arbre et lui coupa les mains, les pieds, le nez
les seins, s'en alla, l'abandonnant. Et après quelque temps,
e mourut seule dans la forêt, de froid, de douleur et d'é-
isement. Mais le Kshatria apprit ce qu'il avait provoqué. E
ein de rage et de désespoir, il s'en fut chez le mari et lui dit :
) insensé, sache que tu as assassiné une sainte; et si je
savais que la vie te sera dorénavant une punition plus ter-
ble qu'aucune mort, je te tuerais sur le champ. Mais puis-
'il en est ainsi, vis et puisse ta faute te faire mourir sans
ɛ. »

Le mari, apprenant alors la vérité, et découvrant la vilenie et
mensonge de la femme du barbier, fut saisi de remords.

Et il abandonna le monde, et alla au bord du Gange expier
n crime.

Et le Kshatria se tua avec son sabre.

— Et maintenant dites-moi, Princesse, pourquoi le sort
lige-t-il aux innocents des châtiments si terribles (1) ?

Et Rasakosha sa tut. La Princesse dit alors :

1) A cette question terrifiante qui a intrigué les sages de toutes les époques, la
ncesse répon qa d'autres.

« La délivrance peut être obtenue par d'autres que par ceux qui en sont dignes. Et comment l'or peut-il (1) être éprouvé si ce n'est par le feu? Ah! Suvarnashila résista à l'épreuve et prouva sa nature, et, sans aucun doute, elle est récompensée. Car la mort elle-même est chose moins certaine que les conséquences de nos actions, fussent-elles des plus minimes.

Alors une voix (2) tomba du ciel et dit :

— Tu as bien dit, mon enfant !

Et la Princesse se leva et sortit, regardant le Roi avec des yeux brillants; et le cœur du Roi la suivit. Et le Roi et Rasakosha s'en retournèrent dans leurs appartements.

VI• JOURNÉE

Le Roi dit alors à Rasakosha :

— Mon ami, quoique la Princesse ait de nouveau répondu à ta question, et que maintenant cinq jours soient perdus, je te pardonne de tout cœur pour cette larme qui brillait dans ses yeux tandis qu'elle s'éloignait. Oh! ce fut comme une goutte de rosée sur la fleur épanouie d'un lotus bleu. Et sans doute n'était ce portrait, la vie me manquerait avant l'aurore.

Et il passa la nuit dans un état de stupeur, contemplant le portrait de sa maîtresse.

Et quand le soleil se leva, le Roi se leva aussi, et passa les longues heures du jour sans difficulté, grâce à Rasakosha et au jardin. Et quand enfin le soleil se coucha, ils se dirigèrent de nouveau vers la salle d'audience. Et là, ils virent la Princesse, vêtue d'une jupe couleur de sang et d'un gorgeret orné d'opale, assise sur son trône, parée de sa couronne et de tous ses ornements. Et elle semblait chercher le Roi, quand il entra ; et le Roi s'affaissa sur un lit de repos, muet et fasciné par le charme de sa beauté. Rasakosha s'avança alors et, debout devant elle, commença de nouveau :

— Princesse, il y a avait trois Reines d'une beauté si indescriptible, qu'un soir, à la lumière de la Lune, il était impossible de décider laquelle des quatre était vraiment l'astre. Et une nuit, pendant la saison chaude, le Roi dormait sur

(1) Allusion au nom de Suvarnashila qui signifie « aussi pure que l'or ».

(2) Ceci est un phénomène fréquent dans les contes hindous et son apparition dans l'*Ane d'or* d'Apulée prouve sans aucun doute que cette histoire est originaire de l'Inde.

rasse de son palais, en compagnie de ses Reines. Il s'éveilla
ıdis qu'elles sommeillaient. Et, debout au clair de lune, il
aissa son regard sur ses Reines endormies. Et il se dit :
Combien variée est la forme que revêt la beauté féminine !
ıis je me demande laquelle de mes Reines est la plus belle,
s trois? » Il alla de l'une à l'autre, les observant attentivement.
l'une des Reines reposait sur le dos, dans la lumière de la
ıe, un bras au-dessus de la tête, un sein découvert et, de
ıps à autre, une légère brise agitait et soulevait son vête-
ıt en l'entr'ouvrant. Et une autre reposait à l'ombre d'un
illis qui dessinait sur son corps des raies alternées d'ombre et
lumière, pareilles à des courbes d'ébène et d'ivoire. Et la
isième reposait tout à fait dans l'ombre ; seul, un rayon
lumière tombait délicatement sur la conque de son oreille
nue. Et le roi alla de l'une à l'autre toute la nuit, réfléchis-
ıt à cette difficulté, s'imaginant, avant d'arriver à une autre,
e chacune des Reines était la plus belle. Et le soleil se leva
ıt qu'il ait pu en décider. Puis, lorsqu'après avoir accom-
les rites quotidiens il allait s'asseoir sur son trône, son
mier ministre, nommé Mayanetri (1), lui dit : « Oh ! Seigneur,
ırquoi vos yeux royaux sont-ils rougis par les veilles ? » Et
Roi répondit : « Mayanetri, il me vint à l'esprit, la nuit
nière, la question suivante : De mes trois reines, quelle est
plus belle? Et dans ma perplexité, je ne pus dormir, et
intenant même je suis incapable de résoudre ce problème. »
Mayanetri dit alors : « O Roi, sois heureux de posséder
s Reines entre lesquelles il n'y ait aucune différence de beauté
ıucun sujet de jalousie. La vaine curiosité détruit le calme
l'esprit et entraîne la mort. »
Mais le Roi dit : « Je suis déterminé, quel qu'en soit le prix,
ésoudre ce problème. »
Et voyant que le cœur du Roi s'acharnait à ce sujet, Maya-
ri lui dit : « Roi, les ministres sont comme des cavaliers :
cheval qu'ils ne peuvent dompter, ils doivent en tout cas le
ider ; autrement il en adviendrait du mal pour les deux.
isqu'il vous est absolument nécessaire de décider laquelle
ntre nos Reines est la plus belle, écoutez-moi. Récemment,
st arrivé dans notre capitale un jeune Brahmane, dissolu,

1) Maître de diplomatie.

appelé Kantigraha (1), qui est renommé dans les trois monde comme un expert de la beauté féminine. Envoyez-le chercher montrez-lui les Reines. et il vous dira certainement laquell est la plus belle. Car un cygne ne peut avec plus de soin sépa rer le lait de l'eau (2) qu'il ne peut distinguer les nuances de l beauté. »

Le Roi, fort satisfait, fit, en conséquence, venir Kantigrah et, tandis qu'ils étaient en train de converser, le Roi fit passe successivement les trois Reines dans la salle. Et quand l première Reine passa, le Brahmane semblait être cloué au sol et quand la seconde Reine passa, il trembla légèrement ; quand la troisième Reine passa, il changea de couleur. F quand elles furent parties, le Roi dit : « Brahmane, dis-m (car tu es un connaisseur) laquelle de mes Reines est la plu belle ? »

Kantigraha pensa : « Si je le dis au Roi, je puis lui dé plaire, en négligeant sa favorite ; bien plus, les deux autre Reines l'apprendront sûrement et me feront empoisonner. Il s'inclina alors et dit : « Roi, il me faut du temps pour déc der ; donnez-moi jusqu'à demain. » Et le Roi le congédia Kantigraha s'en alla au plus vite, ayant l'intention de quitte la ville avant la tombée de la nuit ; mais avec regrets pourtan car il se disait : « Je donnerais beaucoup pour posséder l'un de ces Brahmanes. »

Mais Mayanetri, qui pouvait lire au fond des cœurs, d'après des signes extérieurs, dit au Roi : « Seigneur, ce Brahman veut se dérober, car il a peur ; il essaiera probablement d quitter la ville avant la nuit. Mais je puis vous dire ce qu'i faut faire pour découvrir quelle est son opinion ».

Et le Roi agit selon le conseil de son ministre et, découvran laquelle de ses reines était la plus belle, il la préféra. Si bie que les deux autres, jalouses, l'empoisonnèrent ; et le Ro l'apprenant, les mit à mort. Ainsi, par sa curiosité, il perd toutes ses Reines, comme l'avait prédit Mayanetri.

— Et maintenant, dites-moi, Princesse, que fit le Roi pou découvrir l'opinion de Kantigraha ?

(1) Signifiant à la fois un connaisseur et un friand de la beauté, avec allusion Rahu qui produit les éclipses en dévorant la Lune.

(2) Pouvoir fabuleux attribué aux cygnes dans la poésie sanscrite, et auquel fait allusion.

Et Rasakosha se tut.

La Princesse dit alors :

— Pas n'était besoin de faire quoi que ce soit. La troisième eine était la plus belle, car la beauté de la première étonna Brahmane, celle de la seconde le frappa de révérence, mais lle de la troisième lui toucha le cœur. Pourtant Mayanetri ulut s'en assurer ; et, connaissant le caractère de Kantigraha, lui fit envoyer par le Roi de fausses lettres, une de chaque eine, feignant l'amour, fixant un rendez-vous, mais toutes à même heure. Il supposait, naturellement, que Kantigraha irait ez la Reine qu'il jugeait la plus belle, et serait pris par les rdes que le Roi aurait placés là pour veiller. Car les actions s hommes sont des indications plus sûres de ce qui se passe ns leur cœur que leurs paroles.

Et quand la Reine eut parlé, elle se leva et sortit, regardant ec regret le Roi, dont le cœur la suivit. Mais le Roi et asakosha s'en retournèrent dans leurs appartements.

VIIe JOURNÉE

Le Roi dit alors à Rasakosha :

— Mon ami, quoique la Princesse se soit encore jouée de i, et que maintenant six jours soient perdus, je te pardonne, r ton histoire a fourni à ma bien-aimée l'occasion de faire euve de son extraordinaire intelligence. Oh ! elle a l'âme de rihaspati dans un corps de femme. Mais mon cœur a été rturé par le regret que montrait son regard, tandis qu'elle éloignait. Et même avec le portrait, je ne puis comprendre mment je vais endurer cette période de séparation ».

Il passa la nuit sans repos, contemplant le portrait. Et nand le soleil se leva, le Roi se leva aussi, et réussit à passer journée avec l'aide de Rasakosha et du jardin. Et quand le leil se coucha, ils de dirigèrent se nouveau vers la salle audience. Et là, ils virent la Princesse vêtue d'une jupe cour d'azur et d'un gorgeret orné de cristal, assise sur son ône, parée de sa couronne et de tous ses ornements. Et elle upira en apercevant le Roi, qui s'affaissa sur un lit de re- s, muet et fasciné par le charme de sa beauté. Rasakosha avança alors, et, debout devant elle, commença de nouveau :

— Princesse (1), il y avait une fois un fripon qui avait perdu

(1) S'il est un lecteur qui trouve que j'aurais dû omettre cette histoire, ou y faire

tout son bien en jouant avec d'autres fripons pareils à lui, et qui était devenu ascète pour avoir un gagne-pain, en feignant la piété. Alors, il se couvrit le corps de cendres, noua ses cheveux en une touffe, se vêtit d'une loque jaune, mit un collier d'os et, avec un rosaire, erra çà et là dans le monde, mendiant et affectant, aussitôt qu'on le regardait, un acétisme mensonger.

Et un jour, tandis qu'il était assis au bord de la route, la fille du Roi passa sur un éléphant, et le vent souleva le rideau de son hadah, la dévoilant aux yeux du fourbe. Et il fut enflammé de la fièvre d'un si violent désir, qu'il poussa une exclamation et s'écria : « Le but de ma naissance est d'obtenir cette beauté. Mais comment cela peut-il se faire? » Après avoir profondément médité sur ce sujet pendant quelque temps, il alla vers un grand arbre, juste en dehors du palais et, comme une chauve-souris (1), s'y suspendit la tête en bas. Et il demeura ainsi pendant des heures, marmottant des prières. Et il fit cela tous les jours, si bien que les gens venaient en foule pour le voir. Et il fut dit au Roi qu'un ascète réputé était venu, et qu'il faisait pénitence dans un arbre, en face de son palais. Le Roi alors, enchanté et se trouvant très fortuné, alla le regarder; et de son arbre, l'ascète le bénit, la tête en bas. Alors le roi fut ravi, et envoya de la nourriture et d'autres offrandes au fripon.

Il arriva qu'un jour, la fille du roi, dont le nom était Hasamurti (2), vint à passer sur son éléphant et vit l'ascète suspendu à l'arbre comme une chauve-souris. Et ce spectacle l'amusa tellement, qu'elle se prit à rire bien haut, et l'ascète l'entendit, et, descendant de l'arbre, il alla trouver le Roi. Et ayant pénétré jusqu'à lui, il lui dit : « O roi, votre fille s'est moquée de moi, et a troublé ainsi mes dévotions dans l'arbre. Autrefois, de nombreux et grands sages, irrités par le dédain ou la négligence, ont maudit les offenseurs et leur ont infligé de terribles punitions. Mais je suis patient, et j'épargnerai votre fille. Néanmoins, je suis sur le point de jeter un sort à

des coupures, je ne puis répondre que ceci : « Je souhaite à tous les partisans de la censure de ne pas avoir un sort plus terrible que celui de l'ascète dans l'histoire. »

(1) L'histoire se renouvelle. M. Rousselet, qui voyagea dans l'Inde vers 1860, mentionne dans son « Inde des Rajahs » un cas semblable. Il vit un saint homme, en Rajpoutana, qui s'était suspendu à l'arbre comme un jambon.

(2) C'est-à-dire « le rire incarné ».

otre royaume, de façon à ce qu'il ne tombe plus une goutte
e pluie pendant vingt ans. »

Le Roi était un simple d'esprit et, quand il eut entendu cela,
en fut terriblement alarmé, et il supplia l'ascète si sérieuse-
ient que ce fripon, prétendant être apaisé, dit : « Eh bien,
our cette fois-ci, je vais abandonner le dessein de maudire
otre royaume. Mais, prenez garde : que cet incident ne se re-
ouvelle plus. » Alors, il retourna à son arbre, et le Roi répri-
anda sa fille dans l'intimité.

Mais le lendemain même, la fille du Roi passa de nouveau
evant l'arbre et, voyant l'ascète suspendu, malgré les pro-
esses faites à son père, l'hilarité la saisit de nouveau, et elle
t plus fort et plus longtemps que la première fois. L'ascète
etourna donc auprès du Roi, qui, pâle d'effroi, parvint avec
ifficulté et avec les plus plates excuses à apaiser sa fureur.
t il retourna à son arbre, et de nouveau le Roi réprimanda
a fille, qui promit de ne plus jamais l'offenser. Alors, pendant
eux jours, on vit Hasamurti aller et venir par une autre route,
our éviter l'occasion d'offenser l'ascète. Mais au troisième
our, par oubli, elle passa de nouveau devant l'arbre et le vit
uspendu. Et subitement, comme inspirée par Shiva (1) lui-
même, elle partit d'un éclat de rire qui se prolongea comme
elle était folle, même après qu'elle fut rentrée dans le palais.
'ascète descendit de son arbre et alla auprès du Roi, et dit :
O Roi, assurément votre royaume est condamné, et votre
lle est possédée par un malin esprit. Car elle s'est encore mo-
uée de moi, et bien plus que la première fois, et a retardé
nsi les années de ma délivrance, en troublant mes médita-
ons. C'est pourquoi préparez-vous à souffrir des excès de ma
engeance. » Et le Roi, alors, à bout de force : « Saint homme,
y aurait-il vraiment aucun remède ? » L'ascète répondit :
Dois-je donc être troublé dans mes dévotions? Non, il n'y a
oint de remède, votre fille est évidemment incurable. » Mais
Roi reprit : « Ne peut-on rien faire pour la guérir? Ne con-
aissez-vous point de puissant charme pour triompher du
al? »

Le fripon alors, intérieurement ravi, dit : « Eh bien, je

(1) Atihasa « rire bruyant ». C'est un des noms de Shiva. Kalidasa (dans son *uage*) compare les pics neigeux du Mont Kailas au rire de Shiva « roulé en oule ». (Notez que, dans la poésie sanscrite, le rire est toujours blanc.)

ferai ceci par pitié pour vous. Je vais voir votre fille et pratiquer des incantations sur elle. Et si je puis chasser le mauvais esprit du rire importun qui la possède, tant mieux; sinon, il ne demeurera que la malédiction. »

Alors le Roi l'amena aux appartements de sa fille et dit à celle-ci : « Ma fille, votre rire incessant trouble le saint homme dans ses dévotions. Et maintenant, il est venu par pure pitié, pour exorciser ce démon du rire qui vous possède; autrement, mon royaume, maudit par lui, périra faute de pluie. » L'ascète dit alors : « Que tout le monde s'éloigne, et laissez-moi en particulier avec la fille du Roi. »

Mais le Roi prit l'ascète à part et lui dit : « Seigneur, ma fille ne peut rester seule avec aucun homme. » Et l'ascète répondit alors : « Ne craignez rien quant à moi. Je ne suis plus un homme, depuis bien des années; j'ai sacrifié ma virilité à celle qui habite le Mont Vindhya (1). »

Mais Hasamurti l'entendit et se dit : « Mon père est simple d'esprit et, sans aucun doute, cet homme a quelque dessein contre mon honneur. Il verra que je puis faire autre chose que rire. »

Et alors elle dit à son père : « Ne craignez rien, c'est un saint homme. »

Mais, secrètement, elle dit à ses suivantes de se tenir prêtes dans la chambre voisine. Quand l'ascète se trouva seul avec la fille du Roi, sa vile passion se réveilla à un tel degré qu'il pouvait à peine se contenir. Néanmoins, il traça un cercle d'une main tremblante et, y plaçant la fille du Roi, il marmotta pendant quelque temps, et dit alors : « Mon enfant, le ciel seul doit vous servir de vêtement (2), ou le charme faillira. Quittez vos habits. »

Mais Hasamurti répondit : « Seigneur vénéré, cela est impossible. » Il la saisit alors. Mais elle frappa des mains et ses suivantes accoururent, et le saisirent. Elle dit alors : « Regardez cet ascète, et voyez s'il est un homme, oui ou non. » Et elles obéirent, et dirent en riant : « Madame, il est bel et bien un homme ! »

Et Hasamurti dit : « Prenez ce couteau et privez-le de sa

(1) *Spado factus sum*. L' « habitante » est Parvati ou Dourga, l'autre moitié de Shiva au sens absolu du mot.

(2) Digambara, c'est-à-dire vous devez être tout à fait nue, ou à l'état de nature.

virilité. » Et ce qu'elle ordonna fut fait. Hasamurti lui dit alors : « Maintenant partez, car l'incantation est terminée, et, si vous le voulez, plaignez-vous au Roi, mon Père. J'ai des preuves pour vous condamner. »

Les suivantes libérèrent l'ascète. Mais à peine l'eurent-elles lâché qu'il se mit à rire, et continua de rire jusqu'à ce qu'il eût rejoint le Roi. Et il dit : « O roi, ne m'arrêtez point, nous avons exécuté avec succès les incantations et, voyez, j'ai attrapé le démon du rire et je l'emporte avec moi. » Et il partit en riant, la mort dans l'âme.

— Et maintenant, dites-moi, Princesse, pourquoi cet ascète riait-il ?

Et Rasakosha se tut. La Princesse, fronçant alors légèrement les sourcils, répondit :

— Il rit dans la couardise de son âme, tout à la joie d'avoir échappé à ces suivantes, comme aux griffes de la mort, ne comptant pour rien l'échec de son projet et la perte de sa virilité, puisqu'on avait préservé sa vie. Car les lâches considèrent la perte de la vie comme le plus grand des maux ; mais les âmes élevées l'estiment comme l'un des moindres, et préfèrent mille fois la perdre plutôt que de renoncer à l'idéal qu'elles poursuivent.

Et quand elle eut dit cela, la Princesse regarda significativement le Roi, se leva, et le cœur du Roi la suivit. Mais le Roi et Rasakosha s'en retournèrent dans leurs appartements.

VIIIe JOURNÉE

Le Roi dit alors à Rasakosha :

— Mon ami, quoique ma bien-aimée ait répondu à la question et que sept de mes journées se soient déjà écoulées, je lui pardonne, non seulement pour son froncement de sourcils — car il se jouait sur son visage comme les sombres rides à la surface d'un lac, — mais encore plus pour le sens de ses paroles. Car, assurément, elle voulait encourager ma cour. Oh! c'est un phénix de sagesse, et c'est justement sa sagesse qui la rend inaccessible. Le portrait même suffit à peine pour faire vivre mon âme durant ces longues heures de séparation.

Et ainsi, il passa la nuit dans un état d'agitation, contemplant le portrait. Et quand le soleil se leva, le Roi se leva aussi et

passa tant bien que mal la journée avec l'aide de Rasakosha et du jardin.

Puis quand le soleil se coucha, ils se dirigèrent de nouveau vers la salle d'audience. Et là, ils virent la Princesse vêtue d'une jupe couleur de safran et d'un gorgeret orné d'escarboucles, assise sur son trône, parée de sa couronne et de tous ses bijoux. Et elle sourit au Roi comme il entrait, et aussitôt il s'affaissa sur un lit de repos, muet et fasciné par le charme de sa beauté. Rasakosha s'avança alors et, debout devant elle, commença de nouveau :

« Princesse, jadis vivait dans un certain pays un propriétaire brahmane, fort stupide, qui par inadvertance commit un péché mortel, et son conseiller spirituel lui dit que sa faute ne pouvait être effacée et son péché expié, qu'en passant le reste de sa vie à se baigner au bord du Gange.

Il transmit donc à son fils tous ses biens et partit, avec son bol et son bâton, en pèlerinage vers le Gange. Et après avoir voyagé pendant quelques jours, il arriva au bord d'un petit ruisseau de montagne dont les eaux durant l'été étaient entièrement à sec. Et il se dit : « Sans aucun doute, c'est le Gange sacré. » Il se fixa donc sur les bords de cette rivière, se baignant chaque jour dans le peu d'eau qu'il trouvait. Et ainsi il demeura là cinq années. Puis un jour, il passa par ce chemin un ascète Pashupata (1), et il dit au Brahmane : « Mon fils, que fais-tu ici? » — « Révérend Père, je fais pénitence sur les bords du Gange pour expier une faute. » L'ascète dit alors : « Qu'a donc cette misérable flaque d'eau de commun avec le Gange ? » Et le Brahamne dit : « Ceci n'est donc point le Gange ? » Et l'ascète lui rit au visage et dit : « Vraiment, vieux comme je le suis, je ne pensais guère que pareille sottise pût exister ! Pauvre homme, qui t'a trompé? Le Gange est à des centaines de lieues d'ici, et il ne ressemble pas plus à ce misérable ruisseau que le Mont Méru à une fourmilière. » Le Brahmane dit alors : « Révérend Père, je vous suis bien obligé » ; et, prenant son bol et son bâton, il s'en alla jusqu'à ce qu'il arrivât à une large rivière. Il se réjouit beaucoup, disant : « Ceci doit être le Gange sacré. » Il s'installa donc sur la grève, et y demeura cinq ans, se baignant tous les jours dans

(1) Disciple particulier de Shiva.

ses eaux. Et un jour, il passa par ce chemin, un Kapalika (1), qui lui demanda : « Pourquoi demeures-tu ici, gaspillant un temps précieux auprès d'une rivière insignifiante, dépourvue de sainteté, au lieu d'aller au Gange ? » Le Brahmane fut confondu et dit : « Ce n'est donc point le Gange ? » Le Kapalika lui répondit alors : « Ceci le Gange ! Un chacal est-il un lion, ou un Chandala (2) un Brahmane ? Tu rêves ! »

Le Brahmane dit alors avec regret : « Digne Kapalika, je vous suis reconnaissant. Heureuse fut notre rencontre ! » Et prenant son bol et son bâton, il arriva enfin à la Narmada pensant : « Ici, enfin, est le Gange sacré. » Il était radieux et demeura sur ses rives pendant cinq années, se baignant quotidiennement dans ses eaux.

Mais un jour il aperçut, tout près sur la rive, un pèlerin comme lui qui jetait des fleurs dans la rivière et l'invoquait par son nom. Il alla auprès de lui et demanda : « Pèlerin, quel est le nom de cette rivière ? » Et le pèlerin répondit : « Est-il possible que tu ne connaisses point la sainte Narmada ? » Et le Brahmane soupira alors profondément et dit : « Pèlerin, vous m'avez ouvert les yeux. » Et il prit son bol et son bâton et continua sa route.

Mais il était maintenant très vieux et très faible, et cette longue pénitence avait affaibli son corps et épuisé ses forces. Et tandis que, fatigué, il marchait dans la chaleur du jour, sur le sol brûlant, le soleil tombant sur sa tête, comme la foudre d'Indra, le frappa de fièvre. Et pourtant il rassembla ses forces et continua à lutter, s'affaiblissant de jour en jour, jusqu'à ce qu'enfin, ne pouvant aller plus loin, il tomba et s'étendit mourant sur le sol.

Mais, rassemblant toute son énergie avec un dernier et suprême effort, il se traîna jusque sur une colline, devant lui. Hélas ! là-bas coulait au loin le Gange majestueux, avec un nombre infini de pèlerins, faisant pénitence sur ses rives et se baignant dans son courant. Et dans son agonie il s'écria : « O rivière du Gange, ma mère, hélas ! hélas ! je t'ai cherchée toute ma vie, et maintenant, je meurs ici impuissant, en face de toi ! » Son cœur se brisa, et il ne put jamais atteindre ses

(1) Une autre secte des adorateurs de Shiva.

(2) La plus basse de toutes les castes, synonyme de tout ce qui est vil et impur comme « le chien juif » du moyen âge.

rives. Mais quand il parvint dans l'autre monde, Yama dit à Chitragupta (1) : « Qu'y a-t-il contre lui ? » Et Chitragupta dit : « Je trouve contre lui un terrible péché, mais qu'il a expié par quinze années de pénitence au bord du Gange. » Le Brahmane fut alors étonné et dit : « Seigneur, vous vous trompez, jamais je n'ai atteint le Gange. » Et Yama sourit.

— Et maintenant, dites-moi, Princesse, que signifiait le sourire de Yama ?

Et Rasakosha se tut. Alors la Princesse dit :

— Yama est juste, et ne peut faire erreur, et Chitragupta n peut être trompé. Mais qu'est-ce que tout l'univers, sinon une illusion? Et de même qu'une pénitence, accomplie sur les bords mêmes du Gange avec de mauvaises pensées ne serait point une vraie pénitence, de même la pénitence de ce pauvre et simple Brahmane, accomplie avec la conviction qu'il avait atteint le Gange, peut compter pour l'Etre Suprême comme vraiment accomplie. Car les hommes jugent d'après le témoignage trompeur des sens, mais les dieux jugent par le cœur.

Et quand la Princesse eut dit cela, elle se leva et sortit en souriant au Roi, dont le cœur la suivit. Et le Roi et Rasakosha s'en retournèrent dans leurs appartements.

IXe JOURNÉE

Le Roi dit alors à Rasakosha :

— Mon ami, la Princesse est de nouveau victorieuse et maintenant huit jours sont écoulés. Cependant, grâce au sourire qu'elle m'adressa en nous quittant, je te pardonne. Oh! il éclaira mon âme comme l'éblouissante blancheur d'un cygne royal, illuminé par le soleil sur le lac Manasa. Hélas ! le portrait même pourra à peine m'aider à vivre jusqu'au matin.

Et le Roi passa la nuit dans un état de perplexité, fixant avec tristesse le portrait. Et quand le soleil se leva, le Roi se leva aussi et il passa la longue journée avec l'aide de Rasakosha et du jardin. Et quand le soleil se coucha, ils se dirigèrent de nouveau vers la salle d'audience. Et là, ils virent la Princesse, vêtue d'une jupe purpurine et d'un gorgeret d'or bruni, assise sur son trône, parée de sa couronne et de tous

(1) Yama est le juge des morts et Chitragupta est son greffier, qui note toutes les actions de l'homme.

ses bijoux. Et elle regarda avec joie le Roi, qui s'affaissa su un lit de repos, muet et fasciné par le charme de sa beauté Rasakosha s'avança alors et, debout devant elle, commença de nouveau :

— Princesse, il y avait une fois dans une ville un riche marchand qui possédait une très belle femme, et il tenait plus à elle qu'à la prunelle de ses yeux. Mais elle était de mœurs légères et marchait en une voie d'indépendance (1). Elle suivait les autres hommes du regard, et, devant la tentation, sa vertu était comme un brin d'herbe dans un embrasement de forêt. Et à cause de son grand amour pour elle, le marchand lui pardonnait toutes ses fautes, et elle l'en méprisait et s'en détachait d'autant plus. Et, un jour, regardant par la fenêtre, elle vit dans la rue un jeune et beau Rajpoute. Et éprise de passion, elle quitta aussitôt son mari et son foyer et se sauva avec le jeune homme. Mais quand il découvrit qu'elle était partie, son mari, le marchand, faillit mourir de désespoir. Mais la pensée qu'elle reviendrait un jour le soutenait. L'espoir seul retient en ce monde ceux que la séparation a rendus misérables.

Toutefois, du jour où elle l'avait quitté, toutes les autres choses devinrent haïssables à ses yeux. Et, négligeant son commerce, il tomba dans la misère et devint un objet de mépris et de risée pour ses amis ; et, laissant toute occupation et tout plaisir, il demeurait seul dans sa maison vide, ayant dans le cœur, jour et nuit, l'image de son épouse fugitive. Et ainsi il vécut trois années, dont chaque heure lui semblait dans la profondeur de son désespoir aussi longue qu'un Kalpa (2). Mais, elle, après avoir vécu quelque temps avec ce Rajpoute, en fatigua et le délaissa pour un second amant. Et elle le délaissa de nouveau pour un troisième, voletant de l'un à l'autre, comme une abeille de fleur en fleur. Et il arriva qu'une nuit, tandis qu'elle était avec le fils d'un marchand, celui-ci, dans la nouvelle ardeur de son admiration pour sa beauté, se pencha tout à coup pour baiser son pied. Mais, n'étant point prévenue de son intention, elle retira brusquement son pied, qui s'accrocha au bijou d'une boucle d'oreille du jeune homme et fut

(1) Une femme indépendante est, en sanscrit, le synonyme de courtisane.
(2) Période de temps fabuleuse et incalculable. (T.)

blessé. Et même quand la plaie fut guérie, la cicatrice demeura.

Et un jour, trois ans après, son époux, le marchand, assis tout seul dans sa maison abandonnée, contemplait avec les yeux du cœur (1) l'image de sa femme, lorsqu'on frappa à la porte. Comme tous ses serviteurs l'avaient quitté depuis longtemps, car il n'avait point d'argent à leur donner, il alla ouvrir la porte lui-même. Et quand il l'eut ouverte, il regarda. Et là, devant lui, se trouvait sa femme. Elle était épuisée et vieille, et la fleur de sa beauté était fanée, et elle était vêtue de haillons et couverte de la poussière du voyage. Et elle regarda son mari avec des yeux obscurcis par les larmes, la honte, la crainte, et elle s'appuya contre la porte, exténuée de faim, de soif et de fatigue. Mais quand il la vit, son cœur s'arrêta, ses cheveux se dressèrent sur sa tête, et il poussa un cri d'étonnement et de joie, et la prenant dans ses bras il la porta à l'intérieur, et la déposa sur le lit qu'elle avait abandonné et déshonoré ; et il chercha de la nourriture et de l'eau, titubant dans le transport de sa joie ; il lava la poussière qui la recouvrait, et calma son anxiété et sa crainte, et ranima son cœur, et ne murmura aucun reproche, mais la bénit pour son retour, tout en riant et pleurant, et ce fut comme si elle ne l'avait jamais quitté, même en rêve. Et, comme il la soignait avec amour, frictionnant tout son corps pour calmer sa fatigue, ses yeux virent la cicatrice de la blessure qu'avait faite sur son pied le fils du marchand. Et, la touchant du doigt, il lui dit avec un sourire de compassion : « Pauvre pied blessé, il a enfin trouvé un lieu de repos ! » Mais elle le regarda silencieusement avec de grands yeux, et subitement se mit à rire, et sur le champ son cœur se brisa, et elle mourut. Et lui, quand il s'aperçut qu'elle était morte, tomba sur le sol à ses pieds, et mourut aussi.

— Et maintenant, dites-moi, Princesse, pourquoi le cœur de cette femme se brisa-t-il ?

Et Rasakosha se tut. La Princesse dit alors :

— Il se brisa de douleur ; car, quand elle vit que son mari en retour de sa mauvaise conduite, ne lui témoignait que de la bonté, et quand elle se souvint dans quelle circonstance son pied avait été blessé, le repentir l'envahit tout à coup et l'inonda

(1) Smara signifie « amour » et aussi « mémoire ».

insi qu'une vague trop puissante, et son cœur se fendit et se
risa, et elle mourut.

Et quand elle eut parlé, la Princesse se leva et sortit len-
ment, regardant avec regret le Roi, dont le cœur la suivit.
lais le Roi et Rasakosha s'en retournèrent dans leurs appar-
ments.

Xe JOURNÉE

Alors le Roi dit à Rasakosha :

— Mon ami, neuf jours déjà ont fui, et je commence à avoir
eur ; et sûrement je ne te pardonnerai jamais, si je perds ma
ien-aimée. Car elle me regarde maintenant non comme au-
aravant, mais avec bonté, comme si elle aussi ressentait
angoisse de la séparation. C'est pourquoi songe maintenant
quelque habile question à laquelle elle ne puisse répondre,
ndis qu'avec le portrait je vais m'efforcer jusqu'au matin
'empêcher mon âme de quitter mon corps.

Et le Roi passa la nuit dans un état d'hésitation, perplexe,
xant le portrait. Et quand le soleil se leva, le Roi se leva
ussi et passa la journée tant bien que mal, à l'aide de Rasa-
osha et du jardin. Et quand le soleil se coucha, ils se dirigè-
ent de nouveau vers la salle d'audience. Et là ils virent la
rincesse, vêtue d'une jupe étincelante de blancheur et d'un
orgeret orné d'améthystes, assise sur son trône, parée de sa
ouronne et de tous ses bijoux. Elle regarda le Roi et soupira
nguement, et le Roi s'affaissa sur un lit de repos, muet et
sciné par le charme de sa beauté.

Rasakosha s'avança alors et, debout devant elle, commença
e nouveau :

« Princesse (1), jadis vivait dans un village un lutteur aux
heveux fauves, qui avait dans sa maison un favori. Et un jour,
n rentrant, il s'aperçut qu'il était sorti. Alors il courut dans
a rue à sa recherche. Et, voyant un homme assis au coin d'une
ue, il lui demanda : « Avez-vous vu mon favori ? » L'homme
épondit : « A-t-il un ruban autour du cou ? » — « Oui », dit le
utteur. Et l'homme dit alors : « Il est allé de ce côté. » Alors

(1) Le but de cette habile historiette est défloré par sa traduction. Elle doit obli-
er la Princesse à dire : « Un singe. » Mais elle est trop rusée. Les cheveux
fauves » signifie littéralement : « couleur de singe ».

le lutteur continua sa route en s'informant de nouveau. quelqu'un dit : « Je l'ai vu se tenant sur ses deux jambes, e sayant de grimper sur ce mur. » Et un autre dit : « Et moi, l'ai vu à quatre pattes rampant le long du mur. » Et un tro sième dit : « Et moi, je l'ai vu à trois pattes se grattant la tê avec la quatrième. » Et allant plus loin il rencontra un bla chisseur qui lui dit : « Il est venu par ici et a fait des grim ces à son portrait réfléchi dans l'eau. » Et allant encore pl loin, il rencontra un marchand de fruits qui dit : « Je l'ai v assis sous cet arbre arrachant les plumes à un corbeau ensa glanté (1), et je lui ai donné une poignée de noisettes. » Pu continuant sa route, il rencontra deux hommes qui causaie ensemble, il les interrogea et l'un dit : « Je l'ai vu avec u autre de son espèce, se cherchant les poux dans sa chevel re (2). Et un autre dit : « Quelle était la couleur de sa chev lure ? » Le lutteur répondit : « La même que la mienne. Alors, l'autre répondit : « Il est là-bas dans l'arbre se bala çant sur une branche. »

— Et maintenant, Princesse, dites-moi quelle sorte de cré ture était le favori du lutteur ?

Et Rasakosha se tut. La Princesse sourit alors et dit :

— Ce n'était pas un singe, mais un enfant. Peut-être mêm son propre fils.

Et quand elle eut dit cela, elle se leva et sortit, comme av difficulté, regardant avec reproches le Roi, dont le cœur suivit. Mais le Roi et Rasakosha s'en retournèrent dans leu appartements.

XIe JOURNÉE

Le Roi dit alors à Rasakosha :

— Mon ami, quoique la Princesse ait été encore invincibl et que dix jours se soient écoulés, je t'aurais pourtant pa donné, si l'histoire d'aujourd'hui n'avais été si brève. Car peine était-elle commencée, qu'elle était déjà terminée. E non seulement mes délices ont pris fin, mais tel un homm

(1) Le calembour est intraduisible ; cela veut aussi dire « relevant ses boucl ensanglantées : » Kakapaksha.

(2) Ceci est le point critique. Les mots signifient aussi : « Quelle était la cas de l'enfant ? » Se chercher les poux, appliqué à un enfant, ne surprendra pas qu conque a été aux Indes.

téré qui n'a pas bu à sa soif, je n'en ai point goûté assez
our me suffire jusqu'à ce que je revoie ma bien-aimée. Tâche
moins de prolonger les histoires, sans cela je suis perdu.
ar il me faut encore endurer une autre nuit de séparation
ec le faible secours du portrait, qui perd journellement de
n pouvoir, comparé à l'original.

Et ainsi le Roi passa la nuit dans un état de terreur, fixant
portrait. Et quand le soleil se leva, le Roi se leva aussi et
ssa péniblement la journée, avec l'assistance de Rasakosha
du jardin. Et quand le soleil se coucha, ils se dirigèrent de
uveau vers la salle d'audience. Et là, ils virent la Princesse
tue d'une jupe couleur d'émeraude et d'un gorgeret orné
pierres de lune, assise sur son trône, parée de sa couronne
de tous ses bijoux. Elle regarda tendrement le Roi, qui
affaissa sur un lit de repos, muet et fasciné par le charme
sa beauté. Alors Rasakosha s'avança et, debout devant elle,
mmença de nouveau :

— Princesse, il y avait jadis en un certain pays un roi. Et il
ait un chapelain qui fut saisi d'une passion coupable pour la
mme d'un autre homme. Et c'était une femme sans vertu,
i lui rendit son amour. Mais à cause de l'attention jalouse
son époux, ils ne pouvaient trouver une occasion de ren-
z-vous secrets. A la fin, se trouvant dans l'impossibilité de
siter lui-même sa bien-aimée, le prêtre adopta le procédé
ivant. Il feignit d'avoir une grande amitié pour le mari
l'entoura d'égards. Et, étant un adepte du Yoga, il cultivait
bienveillance de celui-ci en manifestant son pouvoir sur-
turel. Et un jour, il dit : « Je puis entrer dans le corps
autres personnes, grâce à mon art. Et je puis vous faire faire
même, si vous en avez quelque envie. » Et ce mari insensé,
percevant point ses intentions, y consentit de suite. Alors,
prêtre l'emmena une nuit au cimetière, et là, au moyen de
armes et de pouvoirs magiques, il fit si bien que tous deux
andonnèrent leurs corps. Mais à peine le mari eut-il quitté
sien, que le prêtre y entra lui-même. Et, sans perdre un
stant, se réjouissant du succès de son stratagème, il s'enfuit
plus vite à la maison de sa bien-aimée, sous la forme de
n mari. Mais l'époux, se trouvant privé de son propre corps,
cria : « Hélas ! Je suis perdu. » Mais n'ayant d'autre res-

source, il fut malgré lui obligé d'entrer dans le corps
prêtre, qui gisait privé d'âme près de lui. Et il sortit len
ment du cimetière, plein de douleur. Mais le hasard voul
que son esprit étant occupé par d'autres réflexions, ses pie
le dirigèrent, pour ainsi dire de leur propre gré, vers la mais
du prêtre dont il occupait le corps.

Pendant ce temps, sa femme, consumée par la fièvre du dé
et incapable de suporter plus longtemps la séparation, sai
l'occasion que lui offrit l'absence de son mari, et comme u
Abhisarika (1) s'en alla à la maison de son amoureux, le Bra
mane. Et il advint que, quand le prêtre arriva à sa maiso
elle n'y était pas. Et il demeura là, toute la nuit, maud
sant son sort et dévoré d'impatience. Mais elle, de son cô
arriva à la maison du prêtre, juste avant que son mari da
le corps du brahmane n'y arrivât aussi. Et quand il entra, il
étonné d'y voir sa propre femme. Mais elle, ne le reconnaissa
point, le prenant pour son amoureux, courut au-devant
lui et, jetant les bras autour de son cou, s'écria : « Enfin,
te possède! » Et ce mari insensé fut si ravi, car sa femme
traitait froidement depuis longtemps, qu'il en oublia tout da
la joie du moment et il demeura la nuit entière avec el
jouissant de la compagnie de sa propre femme.

Puis au matin, elle se leva de bonne heure, tandis qu
sommeillait encore, et retourna secrètement à son foyer. Et
prêtre de son côté, las d'attendre et de fort mauvaise humeu
quitta la maison avant qu'elle n'y arrivât et retourna chez l
Et quand il fut là, il vit, à son grand étonnement, le m
dans son propre corps, étendu endormi sur son lit. Alors
l'éveilla et dit avec colère : « Que faites-vous dans mon lit
Et le mari répondit : « En vous sauvant avec mon corps, q
vouliez-vous faire? » Le prêtre répliqua : « En voilà assez, j
souffert les tortures de l'enfer dans votre abominable cor
et j'ai bien envie de le brûler. » Et le mari tremblant de pe
lui dit alors humblement : « Je n'avais point d'autre cor
que le vôtre pour me vêtir et j'avais froid. Rendez-moi le mie
et reprenez le vôtre aussi vite que possible. » Alors le prê
l'amena au cimetière et, par son pouvoir magique, chacun p
quitter le corps qu'il occupait et rentrer de nouveau dans

(1) Expression très usitée en poésie sanscrite pour « une femme qui va de
plein gré rejoindre son amant ».

. Mais à peine le mari fut-il dans son corps, qu'il s'éveilla, r ainsi dire, comme d'un rêve et se souvint de tout. Il ia : « Misérable Brahmane, c'était vous que ma femme rassait ! » Mais le prêtre répondit : « Qu'ai-je eu à faire votre femme ? » Mais fou de rage, l'époux le saisit et le na jusque chez les gardes du roi.

t il chercha sa femme et conta toute l'histoire au juge, et « Punissez ces coupables, car ils m'ont dérobé mon hon-r. » Le prêtre dit alors : « Je n'ai point touché votre femme. » lle dit : « Oh ! de quoi vous plaignez-vous, n'était-ce point s que j'embrassais (1) ? »

ais le juge, embarrassé, ne savait que répondre.

- Maintenant, Princesse, décidez pour lui.

t Rasakosha se tut. La Princesse dit alors :

- Le Prêtre s'est montré un fripon et a eu de mauvaises ntions, et cependant il ne tombe pas sous le coup de la loi, il n'a pu mettre son plan à exécution. Et si la femme a mis une faute, elle l'a faite sous les yeux et avec le consen-ent de son époux qui a approuvé son acte. Mais le mari a eu si peu de contrôle sur ses passions qu'il a pu aider ncourager sa femme à souiller son propre honneur, sa-nt bien ce qui en était, ne mérite que dérision et mépris, nt l'artisan de son propre malheur. Que tous trois soient c renvoyés impunis.

t quand la princesse eut parlé, elle se leva et sortit avec ret, et le cœur du Roi la suivit. Mais le Roi et Rasakosha retournèrent dans leurs appartements.

XIIe JOURNÉE

e Roi dit à Rasakosha :

– Mon ami, quoique j'entende à peine tes histoires, car la uté de ma bien-aimée me tient sous le charme et me bou-les oreilles, il me semble cependant que son intelligence surhumaine. Car jusqu'ici, tu n'as pas encore réussi à l'em-rasser. Et maintenant onze de mes jours se sont écoulés et 'en reste plus que dix ! Jamais je ne te pardonnerai si je la ds. Car jour après jour, son regard devient plus doux, et

(1) La façon dont elle apprit cela n'est point claire, à moins qu'elle ne l'ait entendu raconter au juge.

le moment de la séparation de plus en plus terrible, et l'influence du portrait de moins en moins efficace pour me calmer pendant son absence. Et il est douteux que je puisse vivre jusqu'à demain.

Et le Roi passa la nuit dans un état de malaise, fixant le portrait. Et quand le soleil se leva, il se leva aussi et passa la journée avec difficulté, à l'aide de Rasakosha et du jardin. Puis, quand le soleil se coucha, ils se dirigèrent de nouveau vers la salle d'audience. Et là, ils virent la Princesse, vêtue d'une jupe couleur de rose et d'un gorgeret orné d'œil de chat (1) assise sur son trône, parée de sa couronne et de tous ses ornements. Et elle se pencha avec empressement pour voir entrer le Roi, qui s'affaissa sur un lit de repos, muet et fasciné par le charme da sa beauté. Alors Rasakosha s'avança, et, debout devant elle, commença de nouveau :

— Princesse, il y avait une fois un éléphant royal, chef d'un troupeau des bois. Et il s'élançait à travers la forêt comme la foudre d'Indra, et une sueur divine tombait en fleuves le long de ses puissantes tempes, tandis qu'il brisait les buissons et les arbrisseaux dans sa course. Et ensuite, après s'être diverti à cœur joie, pareil à une montagne, il marchait lentement à travers les clairières, suivi de son troupeau. Et, arrivant à une fourmilière, il y enfonça ses défenses et souleva la terre. Et, allant plus loin, il se reposa dans un étang, il baigna ses flancs de l'eau claire recueillie par sa trompe et, plongeant ses défenses dans le sable, il s'appuya contre un des « Rois de la Forêt » (2), se balançant de ci de là, les yeux fermés, ses larges oreilles dressées et sa trompe allongée. Et l'ivoire de ses défeuses se détachait sur son grand corps bleuâtre, comme une double rangée de cygnes blancs se détachant sur un sombre nuage. Mais entre temps, les fourmis étaient révolutionnées par la destruction de leur monticule, destruction où plusieurs milliers d'entre elles avaient péri. Et elles dirent : « Eh quoi ! ce coquin d'éléphant doit-il nous faire disparaître ? ». Et elles décidèrent de lui envoyer des délégués pour lui demander réparation. Et elles choisirent sept des plus sages d'entre elles. Et les ambassadrices allèrent jusqu'au tronc du grand arbre,

(1) On ne sait au juste ce que *gomeda* signifie.
(2) C'est-à-dire un grand arbre.

tre lequel était appuyé le Roi des éléphants, et y grimpè-
t en file pour atteindre le niveau de son oreille. Là, elles
vrèrent leur message, disant: « O roi des éléphants, les
rmis nous ont envoyées vous demander réparation pour
ir causé la mort d'un grand nombre d'entre elles. Sinon, il
a point d'autre ressource que la guerre. »
Iais quand l'éléphant eut entendu cela, il les regarda du
de l'œil et vit la file des fourmis sur le tronc de l'arbre.
se dit : « Voilà qui est plaisant ; que peuvent faire ces
érables petites fourmis, à nous autres éléphants ? » Et
ant de l'eau dans sa trompe, il l'envoya en jet contre elles
s détruisit. Mais quand les fourmis virent la destruction
eurs ambassadrices, elles devinrent furieuses. Et, atten-
la nuit, elles surgirent de terre en myriades innombra-
, tandis que les éléphants dormaient, et rongèrent la
te des pieds aux jeunes et aux vieux (1). Puis, quand, au
n, les éléphants commencèrent à s'éveiller, ils s'aperçu-
que leurs pieds étaient endoloris, qu'ils pouvaient à peine
servir; trompetant de rage et de douleur, ils s'élancèrent
avers la forêt, détruisant les fourmilières. Mais ils ne
vaient atteindre les fourmis qui disparaissaient sous terre,
lus ils couraient, plus leurs pieds les faisaient souffrir;
oyant que tous leurs efforts étaient vains, ils se rendirent;
craignant pour l'avenir, ils résolurent de conclure la paix
les fourmis; mais ne pouvant en trouver aucune, ils
yèrent chercher une souris, qui alla sous terre porter leur
sage. Mais elles répondirent : « Nous ne ferons point la
avec les éléphants, à moins qu'ils ne nous livrent leur
qui doit être puni pour avoir tué nos ambassadrices. »
s la souris retourna chez les éléphants et leur rapporta
paroles. Et, voyant qu'il n'y avait point d'autre issue, ils
umirent. Alors le Roi des éléphants vint tout seul dans la
, les oreilles basses, pour se livrer aux fourmis. Et elles
nt au shami (2) : « Enchaîne cet être malfaisant, ou nous
s ronger tes racines et te détruire. » Et la plante grim-
e jeta ses lianes autour de l'éléphant, et l'enchaîna si
tement qu'il ne pouvait faire un mouvement. Alors les

(1) L'auteur savait probablement que les pieds des éléphants sont très sensibles à
leur. Quant à savoir si les fourmis, blanches ou autres, peuvent les blesser,
u zoologiste à en décider.
(2) Plante grimpante, réputée dans la poésie pour son extraordinaire ténacité.

fourmis sortirent par myriades, et le couvrirent de terre jus qu'à ce qu'il ressemblât à une montagne. Et les vers rongè rent sa chair, et il ne resta que ses os et ses défenses. Et le fourmis purent vivre en paix dans la forêt, tandis que les élé phants choisirent un autre roi.

— Et maintenant, Princesse, dites-moi quelle est la mora le (1) de ce conte.

Et Rasakosha se tut. La Princesse réfléchit alors un instar et dit :

— Même unis, les faibles ne sont pas toujours aussi puis sants que le plus fort. Car un éléphant est toujours un élé phant, et une fourmi rien qu'une fourmi. La puissance d plus fort doit être évaluée d'après sa faiblesse. Car si les élé phants avaient su cela, ils auraient protégé leurs pieds, ils s seraient ri de tout ce que les fourmis auraient pu leur faire Car même un seul éléphant est plus fort que toutes les fou mis de l'univers (2).

Et quand la princesse eut parlé, elle se leva et sortit lente ment, regardant tristement le Roi dont le cœur la suivit. Ma le Roi et Rasakosha s'en retournèrent dans leurs appartement

XIIIe JOURNÉE

Le Roi dit alors à Rasakosha :

— Mon ami, à moins que je ne sois aveuglé par l'amour l'égoïsme, la Princesse montre de favorables dispositions mon égard. Mais, hélas, douze de mes jours sont écoulés neuf seulement me restent. Oh ! fais attention, de peur que ne me perdes ma bien-aimée. Et maintenant même le portra ne m'apporte plus de soulagement, car, de jour en jour, il l ressemble moins. Il me regarde avec mépris, mais elle av tendresse. Et même avec lui, je ne sais comment je vais e durer la séparation jusqu'au matin.

Et le Roi passa la nuit dans un état de lassitude, fixant portrait. Et quand le soleil se leva, il se leva aussi, passant l longues heures du jour avec l'aide de Rasakosha et du jardi Puis, quand le soleil se coucha, ils se dirigèrent de nouvea vers la salle d'audience. Et là, ils virent la Princesse vêt

(1) Littéralement : quelle est l'erreur de conduite (Nitidosha) dans ce conte.
(2) La réponse de la Princesse est très intelligente, et il y a peu de personn qui l'auraient trouvée.

ine jupe orangée et d'un gorgeret garni de rubis, assise sur
n trône, parée de sa couronne et de tous ses bijoux. Et ce
comme si une ombre s'effaçait de son visage quand elle
erçut le Roi, qui s'affaisa sur un lit de repos, muet et fasci-
par le charme de sa beauté. Rasakosha s'avança alors et,
bout devant elle, commença de nouveau :

— Il y avait une fois un chef de caravane qui traversait le
nd désert. Et, tandis qu'il avançait, il leva soudain la tête
vit devant lui, dans le lointain, les murs d'une grande cité
ec un beau lac d'un bleu divin. Et il fut émerveillé, et, le
ur enflammé du désir de savourer les délices de ce lac et
cette cité, il pressa ses chameaux dans cette direction. Mais
ne put l'atteindre, et soudain tout disparut et il se trouva
l dans le désert, avec le soleil et le sable, sans eau et sans
é. Alors il dit : « Ceci est une chose extraordinaire. Pour
n au monde je n'aurais voulu perdre cette cité ! » Et ses
viteurs lui dirent : « Seigneur, ceci est une illusion : c'est
mirage, il n'y a point de cité ni d'eau. » Mais il ne voulut
int les croire. Et demeurant où il était, dans le désert, il
endit jusqu'au lendemain. Et à la même heure, il revit tout
a. Il monta son chameau le plus leste et, pendant des heu-
, il poursuivit sa vision, loin dans le désert, sans pouvoir
nais l'atteindre. Et, comme avant, tout disparut. Alors il
ndonna son voyage et campa dans le désert. Et, jour après
r, il poursuivait cette admirable cité avec son lac, sans
nais parvenir à l'approcher. Mais plus il la poursuivait, plus
désir de l'atteindre s'emparait de lui, si bien qu'à la fin il
blia toute autre chose au monde. Cependant, à cause de sa
ligence, ses affaires périclitèrent. Et en apprenant sa façon
gir, ses parents vinrent à lui dans le désert et lui dirent :
Mais, que faites-vous donc, quelle folie s'est emparée de
s ? Ne savez-vous point que ceci est un mirage et que
s gaspillez votre temps à poursuivre des fantômes, tandis
vos richesses se dispersent ? » Mais il répondit : « Quelle
la valeur des mots, comparée au témoignage des yeux ?
vois-je point la cité et ses eaux, tout comme je vous vois ?
mment serait-ce une illusion ? » Les parents se mirent alors
colère et dirent : « Insensé, c'est un mirage ! » Mais il ré-
dit : « Si ce n'est rien, comment puis-je le voir ? Expli-

quez-le-moi ! » Mais ils ne le purent, l'injurièrent, se rir de lui, et partirent, le laissant seul dans le désert. Et il deme là, dépensant tout son bien en achetant des chameaux et c que jour poursuivant la cité jusqu'à ce qu'elle eût disparu. Et il continua ainsi jusqu'à ce que ses richesses fussent ép sées ; et ses chameaux moururent, et lui-même fut perd mourut dans le désert, et le soleil blanchit ses os. Cette av ture fit le tour du pays, et les gens dirent : « Qu'y a-t-il trange à cela? Le soleil du désert l'avait rendu fou. » M ses parents dirent : « La peste soit du fou ! Il nous a ruinés a sa folie ! » Et un certain ascète entendit l'histoire et rit lui-même, disant : « *Trachy*, *trishy*, *vashy*, *vishy* (1) : le de terre dit au pot de terre glaise : « Honte à toi, misér terre ! »

— Et maintenant, Princesse, dites-moi que voulait dire ascète ?

« La Princesse dit alors :

« Les parents de ce conducteur de caravane blâmaient sa fo car il prenait le mirage pour la réalité, ne sachant point qu étaient eux-mêmes tout aussi fous de prendre ce monde et biens périssables pour la réalité, et de poursuivre comme des fantômes. C'est pourquoi ils ressemblaient au pot de t injuriant d'autres pots en terre glaise, parce qu'ils sont f d'argile.

Et quand la Princesse eut parlé, elle se leva et sortit le ment, regardant le Roi avec tristesse ; et le cœur du Ro suivit. Mais le Roi et Rasakosha s'en retournerent dans l appartements.

Mis en anglais
d'après un manuscrit sanscrit par
F. W BAIN.

Traduit de l'anglais par BHARATI.

(A suivre.)

(1) J'ai à peine modifié la consonnance originale qui signifie : « La soif de sion est le fléau de l'humanité. »

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES ROMANS

Edmond Cazal : *Voluptés de guerre,* Edition française illustrée, 4 fr. — Henri Malin : *Le serviteur*, E. Flammarion, 3.50. — Abel Hermant : *Histoires héroïques d'un ami Jean*, E. Flammarion, 3.50. — Claire et Charles Géniaux : *Le Cyprès.* Lafitte, 3.50. — Francisque Parn : *En suivant la flamme,* Calmann-Lévy, — René Le Cœur : *Loulou et Loulou*, Renaissance du Livre, 3 50. — Léon Frapeau : *Le secret de Lady Marie,* Calmann-Lévy, 3.50. — Gaston Derys : *La femme malgré elle*, Albin Michel, 3.50. — J.-Joseph Renaud et Eloi Alary : *Les Ombres qui parlent,* Renaissance du livre, 3.50. — G. de la Fouchardière et Georges Bringer : *L'homme qui réveille les morts,* Albin Michel, 4.50. — Pierre Mégne : *Le cœur serré,* E. Flammarion, 3.50. — Jean-H. Prat : *Trois histoires Provençoniennes,* Figuière, 2 fr. — Georges Villemier et Lise Andella : *Fleurs d'Printemps et feuilles d'Automne,* Renard, 0,60. — Alfred Machard et Poulbot : *Le massacre des innocents*, Edition française illustrée.

Voluptés de guerre, par Edmond Cazal. Ils sont rares les hommes de lettres qui attendent dix ans avant d'oser publier première œuvre. Et celui-ci, pour avoir sagement *étudié*, pensé, hi, avant de se lancer dans l'aventure du livre imprimé, tombe le drame effroyable de la guerre. Il faudrait lui en vouloir à de son titre : *Voluptés de guerre !...* Mais que ceux qui sont péché lui jettent la première pierre, car c'est un courage vrai- plus noble de clamer la force de la vie en pleine mort que d'at- le petit grelot des hypocrites renoncements patriotiques aux res fausses que l'on se croit en droit d'inventer sur l'art de tuer. nd Cazal a fait la guerre, l'a vécue et vue en artiste et nous uvons pas lui reprocher de l'avoir sentie, j'allais dire : frisson- travers son tempérament d'écrivain sain et probe... *Voluptés erre !* Sont-elles si coupables, ces visions d'un vivant qui s'at- un instant dans la contemplation du géranium sous les obus, allumé sur la lisière du bois dont le sombre mystère contient tre le nid de mitrailleuses prêt à cracher ses balles, et son ment de la solitude, sa sévère joie de se deviner plus grand plus seul, sa découverte des vulgaires sensations que la nota- 'art épure, manger, boire, dormir, se comparer à un corps im- e et se dire : je suis ! Est-ce qu'il n'y a pas là une recherche de s éternelles qui, pour être trop près de nous, n'en sont pas réelles, nos seuls sincères documents, nos parchemins de la sse humaine, de son droit incontestable à la vie intégrale, à la turelle, sans les odieuses complications de la sentimentalité sée ou les ambitions des faiseurs de royaumes qui perfection-

nent jusqu'à la religion le besoin de tuer? Edmond Cazal écrit la
et clair. Jamais la pensée ne s'embrouille en guirlandes inutiles au
de la branche qu'il courbe en fleurs ou en fruits vers nos appétit
lecteurs. Il ira loin, je pense, parce qu'il va droit. La page la plus lo
de son livre : *l'Ivresse de tuer*, est cependant irréprochable pa
parfaite connaissance de l'animal humain. Il est incapable de p
ser son étude jusqu'au sadisme. Il a *subi*, il n'a pas voulu. Et
sur cette page qu'il faudrait pencher ceux qui rêvent de victoires
geresses ou de peine du talion. L'homme : « homo homini lupu
« est un animal par nature et par structure ». Peut-être pour l'a
liorer ou seulement chercher à faire dominer une qualité sur
défauts serait-il plus simple de le préserver de l'idée de carnag
dès lors qu'il n'a plus une faim de loup à apaiser. Pour se re
compte de l'état d'âme d'un nouvel écrivain, il faut le juger dan
manière d'étudier l'amour. Il y a de belles et bonnes vérités dan
lettres à la Parisienne qui veut connaître les idées sur l'amou
campagne. Chaque fois qu'un penseur intelligent s'approcher
la nature, il en verra, religieusement, sa perfection et ne cherc
certainement pas à en tirer des gestes de brutalité capables de l'a
ser. La boue n'est pas malsaine si on ne s'y complaît point. Et
la dernière page du livre des *Voluptés de guerre*, ces dern
lignes qui en sont à la fois son excuse et sa haute morale : « J
je vis!... pour tous les hommes qui vivent dans l'ardente joie d
lumière et de sa chaleur, cet été puisse-t-il être le dernier des été
l'on tue. » Ainsi soit-il, Edmond Cazal, et que vos *Volupté
guerre* vous soient pardonnées, vous qui ne les avez point aimée
trement que pour l'artistique analyse que vous en avez faite.

Le Serviteur, par Henri Bachelin. En s'adressant à son
le héros de ce livre a voulu accomplir l'acte le plus glorieux q
homme puisse oser, au moins en littérature. Il a essayé de re
jusqu'à la hauteur de la plus belle des institutions la nécessi
servir. *Le Serviteur*, c'est un paysan qui n'a même pas la liber
paysan, petit cultivateur de son bien, il est à la fois l'ouvrier
domestique; mais, loin des grandes villes corrompues, cet ouvrie
gagé, en servant représente le plus utile, sinon le meilleur d
toyens français. Conscient de toutes ses menues responsabilités,
se plaint jamais de l'humilité de sa situation, il fauche le pré, c
le bois et nettoie les étables avec le même sentiment de justice
gieuse que l'on doit éprouver en servant une messe. Il sonn
cloches aussi pour nous indiquer qu'il est, lui, l'humble citoye
village, le maître de l'heure. C'est avec une légion de ces citoye
qu'on sonne l'heure de la délivrance d'une race quand on f
guerre. Tout ce qui touche aux travaux de la campagne, les moi
corvées que l'on passe toujours sous silence parce qu'elles ne don

l'allures pittoresques à un paysage ou à un état d'âme,est décrit une minutie délicate qui met en relief des phrases exquises me un travail de bijouterie. Lisez le passage ou le bon serviteur ote ses poules... car il existe certains renards qui ont deux mains. vre est le bréviaire de ce que l'on voudrait appeler l'homme rel et c'est aussi le portrait de l'homme de bien. Rien n'en trouble ... c'est le soir d'un beau jour. Et de quel amour ce fils, revenu illes, revenu de beaucoup de choses, entourera la chère mémoire uelle il consacre ce beau monument ! Si la honte peut naître état de servitude lâche et cependant volontaire,que ce soit chez ens du monde asservis à des rites imbéciles et souvent meur- des intelligences, chez les gens de lettres seulement soucieux urs arrivismes grotesques et de leurs médiocres situations où il lus d'apparences que de réalités, mais que ce bon serviteur soit and élu à l'heure du jugement où ce pauvre arrivera les bras gés de présents inestimables, bien capables d'enrichir toute une rité.

istoires héroïques de mon ami Jean, par Abel Her-. Le petit garçon d'un antiquaire, habitué à changer souvent it d'épaule, tantôt l'ancien berceau de Marie-Antoinette, tantôt du roi de Rome... finit par aller sur le grand lit dur du camp n père est mort, le temps venu de le venger. Le pauvre Jean, ifique et si doux que les regards d'une jeune fille le font rougir, a comme les autres, faire tout son devoir avec toute sa bonne té,... et il meurt obscurément,dans une rivière qui coule au bas parc de château, pour avoir voulu jouer un moment loin de erre à se reposer dans une autre perfidie, celle de l'eau enjô- Cela n'est pas héroïque, mais c'est d'une fatalité plus terrible e, car ceux qui restent ont tant de peine à l'admettre. La mort rtout... seulement la guerre semble faire avancer tous les des-

Cyprès, par Claire et Charles Géniaux. On ne croirait pas tiers, sans l'affirmation symbolique de l'auteur, que ce cyprès, toujours vert mais si rigidement funèbre, est le portrait d'une fille très vivante, trépidante, joyeusement vulgaire parfois, u'elle risque des mots d'argot et qu'elle possède un nez légère- retroussé. Cette jeune personne habite Tunis où la guerre vient uver et la force à comprendre la beauté, un peu brutale, d'un chef arabe. Elle a le scrupule de l'aimer,parce que sa race n'est ncore, le croit-elle,l'égale de la sienne, et, comme il en meurt, stera toujours le cyprès, la palme ondoyante et funèbre de son au. Un mort étant souvent plus puissant dans le souvenir femme vierge que toute la vie.

suivant la flamme, par Francisque Parn, journal de

guerre d'un jeune pacifiste qui, peu à peu, en vient à ne pas nier l vidence, c'est-à-dire qu'il faut se défendre lorsqu'on vous attaqu On rencontre, dans cette histoire, tous les soldats, fils des vieux gr gnards de l'empire, qui,tout en réclamant, jurant et sacrant, acco plissent comme les plus grands guerriers, leurs grands-pères, d prodiges d'endurance et de valeur. Plus ça change, et plus c'est même chose. Il conviendrait même de cultiver l'esprit d'oppositi dans le Français comme on cultivait le laurier des apothéoses.

Loulou et Loulou, par René Le Cœur. La vie mondaine s la plage. Le bon mari qui est aussi l'homme léger, parce que l'oc sion est trop souvent mise à sa portée. Le fils tout entouré de cot de l'éducation des pères jésuites, plein de tact et de fines hypocrisi la mère, un peu naïve, croyant que tout l'amour peut se reposer s l'art d'une coiffure et des ajustements. Arrive l'aventurière qui pre le père et le fils au filet de sa chevelure rousse, et c'en est fini de vie confortable quoique parfaitement monotone. Le ménage s'effo dre. Le fils demeure le seul trahi, parce que le seul très honnête trop naïf, mais il prendra sa revanche, espérons-le.

Le secret de Lady Marie, par Léon de Tinseau. Mariva dage élégant sur un secret, puisque l'amour se prouve toujours finit par donner son parfum, car il n'est pas de sacrifice sans u fumée d'encens. Marie, qui s'est éloignée, a fui dans la plus lointai légation de Chine pour ne pas attiser une jalousie, se fera religieu de Saint-Vincent de Paul, dernière façon d'aimer ceux qu'elle ne pe oublier en priant pour eux.

La mariée malgré elle, par Gaston Derys. Très, trop spi tuelle histoire de deux viveurs, plus très jeunes,et d'une petite ma vertueuse qui consent à jouer le rôle d'une belle madame légitim Il y aurait, je pense, un excellent scénario de vaudeville à tirer ce livre. J'aime assez la tirade contre l'art munichois-cubiste, av ou sans couplets de revue.

Les doigts qui parlent, par J.-Joseph Renaud et Eloy A ry. Une histoire de cinéma qu'on aurait eu à cœur d'écrire correc ment, avec de ci de là des descriptions des environs d'Avranches q l'on aurait du plaisir à trouver dans un roman de haute psycholog Les doigts qui parlent sont ceux qui battent, à propos, le rapp de certaines phrases, selon les dispositions ponctuées de l'appar Morse.

L'homme qui réveille les morts, par G. de la Foucha dière et Rodolphe Bringer. Où il est prouvé qu'il ne faut pas jet dans un public non averti des héros, même authentifiés par des si cles de gloire. Parce qu'un héros c'est surtout un Monsieur q prend possession du milieu et influe sur lui. Napoléon revenu da notre monde bouleversé ne peut rien pour le sauver, parce que, just

nt, il est noyé par la paperasse du milieu. Quant à Mme de Sévi-, en marraine de lettres, elle est merveilleusement placée pour ercevoir... qu'on préfère la moindre livre de chocolat à ses élucu-tions spirituelles. Amusant conte philosophique propre à dissiper s les cafards.

Le cœur serré, par Pierre Valdagne. De jolis tableaux pari-is, légèrement embués de larmes comme d'un verni encore frais. e correction de mise, une grande éducation de la phrase et tou-rs un brin du parfum en vogue pour tourner la difficulté. Je i pas trouvé dans ce livre un récit que j'avais lu dans un journal l'on voyait des gens s'en aller pêle-mêle devant l'invasion et un é mourant de soif. A un temps d'arrêt, un poilu paysan ramenait vache et la trayait pour désaltérer le gosse. C'était d'un ton de rité extraordinaire... et on en avait, oui, *le cœur serré*.

Trois histoires macédoniennes, par Jean H. Prat. Un t de désertion, d'une grande sobriété de ton et d'un effet très ère. Henri Baudier, le déserteur, est admis dans un pauvre ge, loin des tranchées et de toutes les calamités de la guerre; s la guerre, épidémie mondiale, vient le retrouver au moment ne où il y pense le moins et, au lieu de se marier, il tombe dans nort, ou le fusille pour avoir sauvé trois soldats français, ses es, qu'il fuyait en désertant. Des détails de vie rurale sont saisis-s de réalité saine. Ce Baudier pense et parle peu, mais sa can-r, sa droiture lui font pardonner son acte de révolte d'un moment ouffrance exaspérée. Si proche de la vraie nature, un être est en-meilleur d'être plus animal.

Fleurs de printemps et feuilles d'automne, par rges Villemier et Lise Andella. Un conte du moyen âge... Un e, un châtelain, des croisés. Quand on songe qu'on se battait , comme toujours, et que les innocents étaient déjà les premières mes de la situation anormale.

Le massacre des Innocents, par Alfred Machard et Poul-Petit cahier de la propagande où l'on voit une fillette sage nt sa poupée s'envoler sous des ailes blanches jusqu'au ciel où confitures lui seront servies. C'est sur ces cahiers-là que l'auteur audi de *M. Pinpin* et Poulbot font leurs devoirs de Français... s ont choisi là une arme redoutable entre toutes. Qui sait si, bien-ils ne forceront pas à pleurer une mère du peuple allemand qui a par se dire : Quels sont donc ces conducteurs de peuple qui t les enfants pour apprendre à vivre aux hommes et leur en-ner la féroce loi du talion?

RACHILDE.

PHILOSOPHIE

L. Dugas : *La Mémoire et l'Oubli,* 1 vol. in-16 de la Bibliothèque de Phil sophie scientifique, 4 fr., Flammarion, 1917. — Ed. Abramowski : *Le Subcon cient normal*, 1 vol. in-8 de la Bibliothèque de la Philosophie contemporair 7 fr. 50, Alcan, 1918. — Memento.

En philosophie, il est rare qu'un problème soit isolé. Chacun d'eu rayonne en divers sens, se ramifie en plusieurs autres, comme il e le point de rencontre de multiples investigations. Mais il y a d problèmes centraux, des problèmes-confluents, si l'on peut dire, ve lesquels convergent toutes les questions d'un certain ordre. De nombre est le problème de la mémoire, lié au problème de l'incon cient et par là à l'affectivité et à la motricité tout entière. Naguère problème servait de prétexte à M. Bergson pour édifier toute u métapsychie spiritualiste. Voici que deux psychologues : M. Duga dans son livre : **la Mémoire et l'Oubli**, et M. Abramowsk dans son ouvrage sur **le Subconscient normal** reprennent même problème en dehors de tout parti-pris métaphysique déclar encore qu'en ces matières, et qu'on le veuille ou non, une certai métaphysique soit toujours sous-entendue et comme sous-tend aux résultat de l'analyse.

Ces deux psychologues diffèrent l'un de l'autre par le point de vu par la méthode, comme par leur conception générale de la vie me tale. La méthode de M. Dugas est purement introspective ; s maîtres favoris sont les analystes français : un Stendhal, un Sainte Beuve, le romancier de *Volupté* dont il invoque le témoignage da la description de la mémoire affective, etc. La méthode de M. Abra mowski est la méthode des *tests* mentaux combinée avec l'analys introspective des sujets. Le travail de M. Dugas est dominé pa une conception rationaliste et personnaliste de la vie mentale qui s réfère à la distinction aristotélique de la *matière* et de la *form* Pour M. Dugas, mémoire = personnalité ; ce qui est en dehors d la personnalité n'appartient pas à la mémoire véritable. Ce qu M. Dugas exclut de la mémoire : les états inintellectuels, la crypto mnésie, est précisément ce qu'il y a de plus important selon M. Abra mowski ; non que M. Dugas méconnaisse ou omette ce problème il l'aborde dans son chapitre sur la *mémoire organique ou incons ciente* où il reconnaît l'existence d'un inconscient mnésique, d'un mémoire sensitive, d'une mémoire sans représentation, ou san images, qui n'est pas sans analogie avec la cryptomnésie de M. Abra mowski, avec ces « sentiments génériques » du passé qui constituent d'après le psychologue polonais, le mode d'existence de l'oublié, e nous ; mais M. Dugas subordonne toujours cette mémoire incons ciente à la mémoire consciente et personnelle ; il la regarde comm

ıne mémoire inférieure, méritant plutôt le nom de suggestion ou 'hallucination que celui de mémoire ; tandis que l'hypothèse fon- ıentale de M. Abramowski, hypothèse dont il a trouvé les pre- ıiers linéaments dans les descriptions de l'image mentale données ar un psychologue français, M. Philippe, dans son livre : *l'Image ıentale* (1), est l'hypothèse de la *duplicité* du souvenir ; la décom- osition du souvenir en deux éléments ; un élément non représenta- if, de nature vague, indéterminée, quoique sûrement affective, qui st le « noyau central » du souvenir, et un élément représentatif cons- itué par les « couches additionnelles » développées autour du noyau ffectif par le travail mental, son « vêtement » intellectuel grâce uquel il peut intervenir dans l'activité de la pensée. Dans ces couches, ous rencontrons des éléments qui proviennent de l'inférence, plus ɔgiques que représentatifs, et aussi des éléments imaginatifs, qu'on assemble de toutes parts pour combler les lacunes de la reproduc- ion. Et d'après M. Abramowski, la partie non représentative est de eaucoup la partie la plus importante, la partie active et dynamique u souvenir. — M. Dugas, influencé peut-être par un souci pédago- ique, considère volontiers la mémoire sous son aspect normal ou léal, c'est-à-dire un, cohérent et systématique (p. 100), la mémoire lle qu'il serait souhaitable qu'elle fût au moins autant que la mé- ıoire telle qu'elle est, avec ses anomalies, ses dissociations et ses dis- ɔlutions ; il porte dans le problème des idées de hiérarchie, de diffé- ence de dignité des fonctions mentales, préoccupations que répu- ierait un strict positivisme et qui semblent étrangères à M. Abra- ıowski. Suivant ce dernier, la mémoire comporte une unité purement œnesthésique et subconsciente ; suivant M. Dugas cette unité cœnes- ıésique est subordonnée à une unité active, intellectuelle ou volon- ıire, en un mot, énergétique, qui résulte de l'identification de la ıémoire et de la personnalité. Les deux psychologues traitent le problème de l'Oubli ; mais M. Dugas, dominé par sa conception nitaire et personnaliste, s'attache plutôt à définir son rôle et son tilité dans l'économie mentale qu'à déterminer la nature psychi- ue de l'Oublié, son mode d'existence et d'action dans la cryptom- ésie.

La méthode introspective de M. Dugas ne les condamne nullement ux redites ni à l'indigence et la gracilité superficielle de l'ancienne sychologie. L'introspection est loin d'avoir révélé tous ses secrets. l. Dugas nous apporte du nouveau et de l'excellent : des notations sychologiques déliées et subtiles sur les rapports de la mémoire et u sentiment (Stendhal) ; la mémoire intellectuelle nuisant à la mé- ıoire de l'émotion, fait que M. Dugas interprète dans le sens d'une ntithèse entre mémoire affective et mémoire intellectuelle (p. 31), cel- -ci restant pour lui la mémoire véritable et seule digne de ce nom ;

(1) Paris, F. Alcan, 1903.

— celles concernant la nostalgie et le tempérament nostalgique, la stagnation mentale, l'automatisme sentimental, etc. — Chez M. Dugas, la théorie de la mémoire et celle de l'oubli sont connexes et parallèles; toutes deux reposent sur la loi de synthèse qui régit toute la vie mnésique comme la personnalité toute entière. De quelle nature est exactement cette unité mnésique ? Est-ce une unité de synthèse, une unité-effet ou au contraire une unité primordiale, une unité-cause et forme ? M. Dugas, fidèle à son point de vue aristotélique admettrait plutôt la seconde hypothèse (p. 213). Mais ceci touche à la métaphysique du sujet. M. Dugas conteste la distinction bergsonienne du souvenir pur et du souvenir-habitude (distinction contestée aussi d'un autre point de vue par M. Abramowski). Suivant M. Dugas la mémoire pure de M. Bergson n'est pas la véritable mémoire par le fait qu'elle exclut l'organisation et l'intellectualisation. D'autre part, M. Dugas interprète d'une façon neuve la loi de régression de Ribot. Cette loi s'applique, selon lui, à la reproduction passive du passé, mais non à la reconnaissance, acte simple, complet d'un coup, instantané, qui n'admet ni régression ni retour progressif à la conscience.

Des deux problèmes qui forment le sujet du livre de M. Dugas, le moins étudié, le plus neuf est évidemment celui de l'oubli. Renan avait fait l'éloge de l'ignorance qui lui apparaissait comme « le gazon qui tapisse le monde, qui le garde toujours vert ». On pourrait faire le même éloge de l'oubli qui est, lui aussi, une sorte de gazon qui pousse jusque sur les ruines, jusque sur les tombes. Mais ici M. Dugas s'effraie de la perspective ouverte par ces paroles d'un des poilus de Barbusse : « Les hommes sont des machines à oublier... nous-mêmes avons oublié les souffrances de la guerre... » — Mais M. Dugas proteste et ne désespère pas; il compte sur les moyens pédagogiques pour rendre l'humanité moins oublieuse. Je crois les moyens pédagogiques bien faibles en général et ici en particulier. Ils ne peuvent rien contre les lois de notre nature qui rendent cette dernière si peu modifiable du dehors. L'humanité a une mémoire de lièvre pour ses tristesses et ses douleurs comme pour ses joies. Cela est vrai des individus et cela est vrai des peuples. Aux emps des guerres de Napoléon ou de 1870-71, on croyait aussi que ces guerres avaient été les plus épouvantables de l'histoire, d'inoubliables fléaux... et on les avait oubliées presque... Dès lors pourquoi cette dernière guerre n'aurait elle pas le même sort ? Et peut être cela vaut-il mieux ainsi... Il faut une humanité oublieuse pour être toujours prête à l'aventure, pour jeter de nouveaux défis à l'avenir... La notion d'un Progrès rationaliste évoluant selon les lignes fixées par les moralistes et les pédagogues est destinée à être toujours démentie par les à-coups de l'histoire... — Quoi qu'il en soit, rien

de plus intéressant que de suivre M. Dugas dans son analyse du rôle de l'oubli, rôle qu'il envisage tantôt d'une façon favorable, tantôt d'une façon défavorable selon qu'il s'agit de l'oubli normal ou de l'oubli pathologique.

Le premier est un rôle sélectif, un rôle d'élimination et de sélection mentale ; d'allégement du poids du passé ; un rôle cathartique aussi ; un moyen de rajeunissement, une façon de rejeter la tunique de Nessus des souvenirs collants et aussi une sorte de réaction défensive de l'esprit contre le gavage et le forçage scolaires, etc. M. Dugas aborde le délicat problème du rôle de la volonté dans l'oubli. Il définit celui-ci : « une volonté de se souvenir qui n'aboutit pas » ; ce qui n'empêche pas qu'il existe un oubli volontaire qui intervient dans la léthotechnie. — Inutile de dire qu'à propos de cet art d'oublier aussi précieux au moins que l'art de retenir, toute l'ingéniosité psychologique de M. Dugas se donne carrière de la manière la plus séduisante. M. Dugas fait rentrer dans la léthotechnie ces traités de consolation qui abondent chez les moralistes anciens, ces préceptes sur l'art de se soustraire aux tentations, qui alimentent toute une littérature théologique. Ne pourrait-on y faire aussi rentrer la confession catholique à laquelle les théories freudiennes ont donné une sorte de justification scientifique ? La confession ne libère-t-elle pas par l'aveu l'âme du pécheur et ne lui rend elle pas une fraîcheur relative, de même que l'aveu de ses rêves et du trauma sexuel libère l'âme inquiète des patients de Freud ? M. Dugas n'irait sans doute pas jusque-là. D'une façon générale il ne paraît pas très favorable au freudisme. Il reprocherait sans doute à la confession catholique comme à la confession freudienne de trop insister sur les souvenirs importuns, pénibles ou troublants, d'attirer trop l'attention sur eux au lieu de les rejeter dans l'ombre qui leur convient. Il donne le conseil inverse (p. 345) de passer outre, de « ne pas charger notre mémoire de l'expérience fangeuse », de pratiquer « l'oubli systématique à l'égard de tout ce qui est tâche et souillure, de faire la police de ses images ». Voilà qui est bien ; mais toutes les âmes en sont elles capables ? N'oublions pas que précisément le freudien s'adresse à des âmes névrosées et malades. On a un aperçu des perspectives qu'ouvrent les réflexions de M. Dugas sur les arcanes de notre nature. Nous touchons là à des zones dangereuses, pour parler comme Nietzsche.

Nous avons dit que la méthode de M. Abramowski est celle des *tests* mentaux combinée avec l'analyse introspective des sujets. Ces tests portent sur la formation et la reconnaissance des images, sur les illusions de la mémoire, sur le travail crytomnésique qui s'accomplit dans l'esprit sur le souvenir soit pour l'enrichir soit pour l'appauvrir. Ils consistent dans la présentation à des sujets de dessins ou

de cartes postales représentant des ensembles d'objets ou de personnages plus ou moins nombreux et compliqués, telles que des cartes représentant des tableaux de maîtres ; — dans des descriptions successives du dessin ou de la carte présentés, de façon à révéler le travail de l'esprit dans l'intervalle et les transformations, intellectualisation ou dégradation de l'image ; en tenant compte des divers éléments destinés à varier l'expérience : le temps laissé au sujet pour percevoir le dessin ou la carte et pour les décrire, l'intervalle de temps entre la première description immédiate et la description ultérieure, le nombre des objets ou des parties composant le dessin-test ou la carte-test ; les éléments inhibiteurs de l'attention pendant la perception, tels que la distraction artificiellement obtenue soit en faisant exécuter au sujet un calcul mental simultané avec l'acte d'attention, soit à l'aide d'autres éléments perturbateurs tels qu'une brusque sensation sonore ou la brusque interruption de la perception ; en tenant compte aussi de la différence des résultats dans le cas de la perception libre et de la perception perturbée, etc. Ces divers éléments ou variables des expériences sont évalués numériquement et réduits à un pourcentage déterminant par exemple le nombre et la profondeur des oublis, des erreurs positives et négatives, des indéterminations et des incertitudee du souvenir, des lacunes, des substitutions, illusions ou hallucinations mnésiques, des sentiments du manque, etc. Les résultats de détail sont très nombreux et on ne peut songer à les énumérer. L'un des plus inattendus est que l'inhibition de l'intellect pendant la perception produit un oubli moins profond que celui qui provient d'une perception libre. L'explication de ce fait, c'est que dans le cas de la perception libre, la mémorisation intuitive qui n'est pas inhibée par un travail intellectuel artificiellement imposé l'est par un travail intellectuel spontané et notamment par l'intervention des mots qui constituent des centres d'inhibition mentale très caractérisés. Un autre résultat inattendu est que la création cryptomnésique surpasse la perte de l'image ; en termes plus directs et plus simples, que l'image se perfectionne en allant de la description immédiate à la description ultérieure ; « dans la seconde description, nous rencontrons des figures qui étaient oubliées, nous voyons des erreurs qui sont corrigées ; de nouveaux détails vrais qui viennent combler des anciennes lacunes, des généralités et des indéterminations qui se précisent. Lorsqu'on regarde les dessins des deux descriptions, on peut souvent reconnaître au premier coup d'œil la supériorité du dessin ultérieur au point de vue de la fidélité de reproduction. C'est un fait important *pour la psychologie du témoignage que le témoignage présenté après un certain temps a plus de valeur que le témoignage immédiat après le fait.* (p. 189).

Le résultat général de ces tests divers est la confirmation de l'hypothèse fondamentale de l'auteur : la décomposition du souvenir en deux parties ; une partie représentative et une partie affective et intuitive, cette dernière étant le noyau du souvenir, le véritable substratum mnésique. Cette hypothèse est le fil d'Ariane qui doit nous guider à travers ce livre extrêmement riche en expériences et interprétations d'expériences. Elle se retrouve dans la théorie de l'oubli, dans l'effort fait pour déterminer la nature psychique et le mode d'action de l'oublié et de l'inaperçu (l'oublié consistant dans des équivalents affectifs des représentations disparues, dans ce que l'auteur appelle « les sentiments génériques » du passé); — dans l'étude de la résistance de l'oublié pour protester contre les substitutions fausses, dans celle de la cryptomnésie des sentiments, etc. On peut dire de ce livre qu'il fait faire à la psychologie quelques pas dans le mystère de l'inconscient.

Memento. — Ne quittons pas ce chapitre de la mémoire sans signaler un article de M. J. Larguier des Bancels sur la *Conservation des images et les théories de la mémoire* dans le nº 64 (novembre 1917) des *Archives de Psychologie,* la si intéressante et si documentée revue psychique genevoise. — Suivant cet auteur, toutes les théories de la mémoire se répartissent entre deux hypothèses-types qui figurent toutes deux dans le *Théétète* de Platon : l'hypothèse des *vestiges,* symbolisée dans le mythe des *tablettes de cire* et celle de la *survivance intégrale du passé* symbolisée dans le mythe de *l'oiseleur et de la volière*; les souvenirs étant comparés à ces oiseaux que l'oiseleur à mis en cage et qu'il peut laisser échapper ou sur lesquels il peut remettre la main tour à tour.

L'hypothèse des *vestiges* se retrouve chez les cartésiens, puis chez Ribot et les physiologistes ; l'hypothèse de la *survivance* du passé se présente chez Epicure sous une forme matérialiste et chez M. Bergson sous une forme idéaliste. L'auteur ne prend pas parti entre ces deux hypothèses qu'il déclare soutenables toutes les deux. — On pourrait se demander jusqu'à quel point cette division est exhaustive. En particulier s'applique-t-elle aux deux psychologues dont nous venons de nous occuper ? Pour M. Abramowski, cela ne fait pas doute. Il se rallie à l'hypothèse de la survivance. Pour M. Dugas la question est douteuse. Il hésite à accorder une existence psychique véritable à un passé qui a disparu de la conscience. En tous cas, pour ceux qui l'admettent, il ne peut s'agir que d'une survivance nullement passive, mais essentiellement active et dans laquelle l'élément affectif joue le rôle de ferment et de principe évocateur.

GEORGES PALANTE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

E.-L. Bouvier : *La Vie psychique des Insectes,* Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion, 4 fr. 75. — Jacques Loeb et W. J. V. Osterhout : *The Journal of general Physiology,* The Rockfeller Institut, New-York (revue bimensuelle, 5 shellings).

La Vie psychique des Insectes, de M. E.-L. Bouvier,

professeur au Muséum, marquera une date dans l'histoire de la *Biologie et Psychologie comparée.*

Qu'il me soit permis ici d'évoquer quelques souvenirs personnels d atant de près de dix ans. En août 1909, le *Congrès international de Psychologie* réunit à Genève un grand nombre de biologistes, physiologistes, psychologues et philosophes, voire même des zoologistes et botanistes. Jacques Loeb et moi, nous avions été invités à venir y exposer nos idées sur l'analyse expérimentale des activités des animaux inférieurs ; nous essayâmes de montrer que l'action directrice exercée par les forces du milieu extérieur sur ceux-ci peut trouver une explication physico-chimique. Nos deux rapports sur les *tropismes* (mouvements dirigés par les forces du milieu extérieur) furent le point de départ de vives discussions. Des psychologues finalistes, des philosophes spiritualistes, des entomologistes de l'école de Fabre d'Avignon, s'étaient donnés rendez-vous pour combattre des idées qu'ils considéraient comme subversives. Les uns raillèrent les *tropismes* ; les autres, tout en concédant que les activités des animaux inférieurs peuvent être jusqu'à un certain point soumises à l'analyse scientifique, nièrent qu'il puisse en être de même pour les instincts des insectes ou l'intelligence des vertébrés et de l'Homme, affirmant que le psychisme n'avait rien de commun avec l'activité physico-chimique.

Le grand mérite du livre de M. Bouvier est de placer sur le terrain scientifique l'étude des instincts, et de montrer que, si complexes et variés que soient ceux-ci, on peut, par l'analyse expérimentale, les résoudre en éléments plus simples.

• L'auteur commence par déclarer qu'il ne cherchera pas à expliquer les insectes par l'Homme : « la vieille école anthropocentrique est bien morte ». Dans *l'introduction*, il retrace d'une façon saisissante le contraste entre le monde des articulés et le nôtre.

> Nous avons le sentiment que l'évolution psychique de ces animaux n'est pas moins originale que leur structure, et que jamais ils ne s'éloignent autant de nous que lorsqu'ils paraissent davantage nous ressembler.

M. Bouvier reviendra sur cette idée à maintes reprises, et dans la *conclusion.*

La variété et l'étrangeté des formes chez les articulés vient surtout de la multiplicité et de la différenciation des appendices. Dans la *Guerre des Mondes*, Wells a imaginé de belliqueux *tripodes.* En réalité, même l'imagination la plus vive n'aurait pu être capable d'inventer ce que l'observation des insectes, des Arachnides des Myriapodes et des Crustacés a révélé aux zoologistes.

Les appendices si variés de ces animaux sont des *outils naturels*, faits pour des besognes spéciales. Et c'est ce qui fait, pour M. Bou-

vier, et aussi pour M. Bergson, que l'activité des articulés diffère notablement de celle des vertébrés.

Ces animaux, dès l'origine, furent condamnés à des outils organiques ; ils les utilisèrent pour le mieux, et leur travail psychique principal fut de graver dans leur souvenir et de répéter instinctivement les actes auxquels pouvaient se plier ces organes.

M. Bouvier cite à cet égard un passage de Georges Maeterlinck, emprunté à un article consacré à Fabre d'Avignon et à son œuvre ; « Il semble que les insectes soient pour nous des étrangers, qu'ils viennent d'une autre planète ; ils n'ont pas l'air d'appartenir aux habitudes, à la morale de notre globe ; *mieux armés, mieux outillés* que nous, « ces sortes de comprimés d'énergie et d'activité » nous inspirent une profonde inquiétude ; nous pressentons en eux « nos plus mystérieux adversaires, nos rivaux des dernières heures et peut-être nos successeurs ».

Mais, rompant de suite avec les philosophes et les poètes, avec les Bergson, les Wells, les Maeterlinck et les Fabre d'Avignon..., M. Bouvier cherche dans l'œuvre de Jacques Loeb un point de départ pour son étude analytique des instincts.

§

M. Bouvier adopte, sans hésitation, la notion des *tropismes*, dans lesquels il voit des « réactions directrices purement physiques, c'est-à-dire innées, automatiques, indépendantes de tout choix, par conséquent de tout phénomène psychique » ; et il donne une interprétation physique et une interprétation physico-chimique du phototropisme ; il admet enfin qu'il y ait des tropismes inutiles et même nuisibles. Il rejette aussi une théorie due à un zoologiste américain Jennings, et qui a séduit beaucoup les esprits réactionnaires : *la théorie des essais et des erreurs*, d'après laquelle les mouvements prétendus tropiques seraient en réalité des *essais* qui tendent à éliminer peu à peu les *erreurs* primitives. M. Bouvier consacre un chapitre à une notion relativement nouvelle : celle de la *sensibilité différentielle* ; il s'agit des réponses des animaux aux variations brusques de l'intensité des forces du milieu extérieur ; l'auteur expose tout au long les lois auxquelles sont soumises ces réponses, et donne de nouvelles preuves de ce que les prétendus *essais et erreurs* ne sont que le résultat de la combinaison de la sensibilité différentielle avec les tropismes.

Les chapitres relatifs aux rythmes vitaux, à la mémoire organique, à la mémoire individuelle ou associative, sont non moins intéressants ; on y voit les *diverses étapes de l'évolution du psychisme*. M. Bouvier admet, en effet, l'évolution progressive du psychisme, et aussi celle des instincts.

§

M. Bouvier est ainsi conduit à aborder la discussion de quelque problèmes de Biologie générale. Jusqu'ici on n'a guère compris que pour faire de la bonne psychologie animale, il fallait la faire en bio logiste. Pour un savant, il n'y a pas à proprement parler de psycho logie, il y a seulement de la biologie.

Dans le livre de M. Bouvier, les biologistes devront lire tout par ticulièrement les paragraphes si intéressants consacrés à « la lo lamarckienne de l'hérédité » (p. 124), aux « modifications des in tincts par mutations » (p. 129), à l'« atavisme » (p. 136).

Les faits montrent que les insectes acquièrent très vite de nou velles habitudes et que ces habitudes acquises deviennent héréditai res. Contrairement à ce qu'a déclaré Lamarck, la transmission hér ditaire des variations acquises ne nécessite pas toujours une tr longue « influence des circonstances » sur la race. Dans des exp riences de Schrœder et de Pictet, l'hérédité fut acquise au bout d'u très petit nombre de générations, et dans des expériences de March sur les Cochenilles, elle fut même totale dès la seconde. M. Bouvi n'est pas plus de l'avis de Lamarck, quand il admet que les caract res acquis héréditaires peuvent n'appartenir qu'à un seul sexe.

D'ailleurs, M. Bouvier n'est pas un lamarckien intransigeant. admet que l'atrophie des ailes de beaucoup d'insectes n'est pas le r sultat du non fonctionnement de ces organes, et que les ornemen extraordinaires de certains articulés (mandibules des Lucanes, corn frontales ou thoraciques des Scarabées, épines des Gastéracanthe ne sont pas le résultat d'un usage prédominant ; « ces caractèr proviennent sans aucun doute de modifications chimiques et sa aucun doute aussi des fonctionnements internes qui dépendent d milieu et des circonstances ».

On sait combien dans certains milieux biologiques la *théorie d mutations,* ou de l'évolution par sauts brusques, est impopulair M. Bouvier, lui, voit, avec raison, que les mutations ont joué u rôle important dans l'évolution des crustacés et des insectes. D 1905, il a décrit chez les crustacés d'eau douce, les Atyadés, des ph nomènes de variations brusques, et il s'est demandé si on pouva expliquer par des mutations la présence des individus polymorph dans les sociétés de Fourmis et de Termites. Or, « les variations structure et les variations d'habitude sont fréquemment corrélatives On peut donc admettre que l'évolution des instincts sociaux s'e produite par mutation.

M. Bouvier arrive ainsi à la conclusion suivante : contrairement ce que disent les disciples de Weismann ou néo-darwiniens, les in tincts peuvent se modifier par transmission héréditaire des habitud lentement acquises, et contrairement à ce que disent les purs né

marckiens, les instincts nouveaux peuvent apparaître brusquement par mutation.

Quoi qu'il en soit, les deux écoles en présence sont d'accord pour attribuer l'évolution des instincts à l'hérédité, c'est-à-dire à des modifications dans la nature intime des cellules germinatives par des influences diverses, modifications qui se maintiennent aussi longtemps que d'autres influences ne viennent pas les modifier à leur tour.

Ces modifications intimes des cellules germinatives ne se manifestent pas toujours intégralement dans la structure ou les instincts de la descendance; certaines peuvent rester *latentes* plus ou moins longtemps, puis tout à coup se faire sentir par la présence chez quelques individus de caractères ancestraux.

C'est le phénomène auquel on a donné le nom d'*atavisme*. On a invoqué l'atavisme dans divers cas de variabilité des instincts; J. Bouvier discute ces cas avec beaucoup de discernement.

§

Dans la 2e partie de son livre, intitulée *partie spéciale*, M. Bouvier fait une application de la méthode établie dans la 1re partie à quelques problèmes difficiles, et qui paraissent même insolubles. Dans une série de chapitres, il passe en revue : les relations des insectes avec les fleurs, le mécanisme de l'orientation lointaine, la répartition des sexes chez les Hyménoptères et l'origine de la vie sociale chez les insectes. Ce ne sont là que quelques exemples; l'auteur annonce qu'il en donnera beaucoup d'autres dans un second volume, qu'il est en train d'écrire.

Depuis la guerre, M. Bouvier a consacré plusieurs de ses cours au Muséum à la vie psychique des insectes. Ce savant professeur est un enthousiaste, et il sait communiquer son amour pour l'observation des animaux dans la nature à ses auditeurs. M. Bouvier ne s'est pas contenté de faire de belles recherches sur les mœurs des insectes, il a lu et analysé aussi tout ce qui a paru sur cette matière, c'est-à-dire des centaines de mémoires, et il a su faire parmi ceux-ci un choix judicieux, dont les lecteurs doivent lui savoir gré.

Mais ce que j'aime surtout dans *la Vie psychique des insectes*, c'est que c'est un livre qui rompt nettement avec les errements passés; il porte un coup fort dur aux idées des psychologues spiritualistes, et il montre l'insuffisance des théories évolutionnistes en cours. Il incite à chercher dans une nouvelle direction, en prenant comme point de départ l'analyse physico-chimique des phénomènes de la vie.

§

Ceci me conduit à signaler une nouvelle revue : *The Journal of general physiology*, éditée par Jacques Loeb et Osterhout.

Le premier numéro a paru en septembre 1918. Il y est question de photosynthèse, de l'action des glandes à sécrétions internes,

d'hémolyse, de la régénération chez les plantes, de phototropism du déterminisme chimique des caractères sexuels secondaires : r cherches d'Osterhout, d'Uhlenhut, de Brooks, de Loeb, de Garee de Boring et Morgan. Puisse cette revue montrer la fécondité c point de vue chimique dans les études de physiologie et de biologi

GEORGES BOHN.

LES JOURNAUX

Les mardis de Stéphane Mallarmé (Oui, 5 octobre). — *Un hommage de l'An rique latine à la pensée française* (L'Espagne, 5 octobre.)

Dans **Oui**, M. Laurent Tailhade évoque *quelques fantômes jadis*. Entrons avec lui dans cette maison de la rue de Rome, chaque mardi Stéphane Mallarmé recevait, le soir, « la foule de s admirateurs, ses familiers et ses amis ».

Des sifflets de locomotives, le halètement des trains, le vacarme des gar seuls, déchirent le grand silence, la paix nocturne, indiquant la ville pr chaine et son activité. En causant, nous gravissions les quatre étages d'u maison moderne, l'escalier assoupi, au gaz déjà baissé. Un coup de timb la porte s'ouvrait sur une antichambre exiguë et pleine d'ombre attenant à salle où, chaque mardi, Stéphane Mallarmé recevait. Nul objet d'art, sinon portrait du maître par Manet, et quelques toiles de Whistler, ne décorai ce lieu où les hommes illustres d'hier et d'aujourd'hui vinrent tous prend place, goûter l'entretien du pur poète que, spontanément, la gloire visit dans son obscurité ! Francis Vielé-Griffin, Henri de Régnier, Moréas, c portait encore son nom de palikare et s'appelait comme un bouffon d'op rette, Pappadiamantopoulos, Félix Fénéon, sarcastique et melliflu, Gusta Kahn, dont les *Palais nomades* préconisaient déjà un artiste neuf et pu sant. René Ghil qui, poussant à l'extrême la doctrine de Mallarmé, s'effo çait d'obtenir avec des mots les effets de la musique et, ne redoutant pas naufrage d'Icare, tentait de conquérir un nouveau domaine à la parc rythmée, Auguste Dorchain, talent académique, sans doute un p dépaysé parmi les outrances, les curiosités, les recherches inquiètes de c novateurs, étaient les hôtes habituels de Mallarmé, s'asseyaient sous lampe autour de la table où, sur l'humble toile cirée, un verre de gr aromatique et chaleureux attendait les visiteurs. Parfois, vers le tard les groupes formés, une portière s'écartait, livrant passage à l'apparitio toujours soudaine et quelque peu mystérieuse, d'un hôte bienvenu.

A pas furtifs, le ton descendu volontairement au-dessous du diapas vulgaire, parlant d'une voix sourde, lente, compassée, avec des gestes pr cieux et des mines discrètes, svelte encore dans la mesquine redingote d' coureur de cachets, fantomatique et ridicule ainsi qu'un personnage d'E gar Poe, affectant une allure patricienne que démentait, par instants, s besoin de mystifier, Auguste Villiers de l'Isle-Adam faisait, chez son an une entrée exempte de simplicité. L'auteur de l'*Eve future*, d'*Akédissér* et du *Nouveau Monde*, malgré sa pompe, son emphase chateaubriandesq et l'ennui que dégage la fatigante solennité de tout prosateur qui don

impression de se regarder dans la glace à chaque phrase qu'il écrit, fut n des plus parfaits champions de l' « écriture artiste ». Catholique de fa- ade, légitimiste par besoin d'étonner « le bourgeois », Villiers n'est jamais bouffon que lorsqu'il se drape en augure. Chez lui, Tribulat Bonhomet éséquilibre à tout moment le « prophète du passé ». Derrière l'émigré, le ongréganiste, l'ultra, un Cabrion sans bonhomie et sans joie taille des asanes aux reliquaires où dorment les guenilles des vieux temps.

La grande infatuation, la manie inexorable et fondamentale de Villiers it de croire à sa propre noblesse, d'en vouloir imposer la même créance ux moins épiphanes de ses interlocuteurs. Il en racontait volontiers la égende — plus ou moins apocryphe — dans les cafés de nuit. Héritier des oyaumes de Chypre et de Jérusalem, à défaut des Lusignans éteints, il rétendait à leur trône et demandait sans rire aux puissances européennes e lui faire place *in consilio et congratione*. La chose alla si loin que, eu après l'Exposition de 1867, il sollicita de Napoléon III une audience, ans le but de faire appuyer ses droits par la diplomatie et les armes fran- aises. Déjà, il se voyait sur le trône de Rhodes, en grand costume de Ordre, comme Tartarin à bord du *Tutu-Panpan*, en simarre de pourpre, croix de Malte à l'épaule, drapé dans le manteau de velours noir et, auves toutefois les rengaines d'Halévy, pareil de tous points au ténor de *Reine de Chypre*. Quels discours et quel Etat modèles! Sans doute, on ût fait de la bonne musique chez ce prince de Monaco remontant aux Croi- ades — et sans recourir néanmoins à l'assistance de M. Raoul Gunsbourg.

En effet, Villiers de l'Isle-Adam chérissait la musique, en percevait les élices, en comprenait la beauté. Le premier, en France, avec Judith Gau- er, Mendès et quelques autres intelligences de choix, il eut cet honneur signe — malgré le déni de justice honteusement infligé à *Tannhaeuser* - de s'adapter à la pensée olympienne de Richard Wagner. Il fut son hôte Lausanne et plus tard, dans cette résidence royale de Wahnfried où, omme le soleil à son déclin, le maître, « d'ans et d'honneurs chargé », écut dans la gloire les dernières saisons de sa vieillesse. Plus tard, Vil- ers écrivit quelques pages dans la *Revue wagnérienne*, ce livre d'or où jeunesse artiste de 1880 se fit honneur de collaborer, en attendant que s radotages mercantiles du vieux Saint-Saëns, les injures de l'envie et de haine l'eussent à jamais consacré.

En même temps que Villiers, un couple étrange faisait l'étonnement des isiteurs assemblés chez Mallarmé. Sanglé dans un frac de haute allure, eigné, lustré, verni, bagué de pierres précieuses, endiamanté comme une rêtresse de Vénus, le revers de soie éclaboussé d'un chrysanthème énor- e ou d'un soleil démesuré, Oscar Wilde, flanqué de son Euryale, Alfred ouglas, pontifiait discrètement, inquiet de l'ironie amibante et moins sûr e ses effets que parmi les snobs de Londres, alors à ses genoux. En dis- iple fidèle, Alfred Douglas donnait la réplique à son directeur intellectuel, uvait ses paroles, ne le quittait point des yeux, « immobile et charmé », omme au cap Sunium le jeune Athénien de Laprade, écoutant les discours mbaumés, recevant la doctrine de Socrate.

Lord Douglas, à présent quinquagénaire ou peu s'en faut, apporte sa con- ribution à la Montjoie exécrable d'ordures qu'amassent l'hypocrisie angli- ane, la bigoterie et le mensonge sur les restes sacrés, la tombe et la mé-

moire du poète défunt. Jamais lord Douglas n'eut meilleure occasion de garder le silence, d'éviter le nom infamant de renégat.

Si diaprée et reluisante que fût la compagnie admise de Stéphane Mallarmé, chacun faisait silence pour entendre pieusement le maître de la maison. Jamais causeur plus exquis, plus varié, plus fécond en trouvailles. Il orientait ses propos, avec un art invisible et discret, vers l'idéalité la plus haute, sans négliger pourtant de cueillir en chemin toutes les fleurs de sa riche fantaisie. En mots vivants, précis, diaphanes, exacts et lumineux, en phrases limpides comme le cristal, d'une voix un peu sourde et qui, par instants, faisait songer au timbre de Villiers, sans fatigue, ni trêve, il déroulait, trésor infini, ses nobles paradoxes. Il formulait une sagesse rare, une philosophie élégante et dédaigneuse, en axiomes imprévus. Son éloquence, tout d'abord, surprenait par la clarté. Des vers abstrus, de la prose quelquefois alambiquée et rappelant, à travers les siècles, ce que l'on reprochait à Lycophron, le poète alexandrin, de tout ce mystère qui décore certe au premier abord le lecteur peu familiarisé avec cet art profond, aucune trace ne demeurait dans la conversation de Mallarmé. Rien de plus net, de plus direct que son discours. Le poète « aux sept clefs », de la *Prose pour des Esseintes*, d'*Hérodiade*, s'y révélait comme un héritier avantagé des Rivarol, des Chamfort, de ces maîtres qui faisaient tenir en un mot la substance d'un livre et poussèrent l'art de causer dans son intégrale perfection.

C'était un petit homme, assez trapu, avec une tête de faune et des yeux qu'emplissait la plus rare douceur. En veston gris, un éternel cigare aux doigts, il développait avec des gestes charmants et mesurés le thème qu'il avait choisi. De son intimité avec Mlle Beaugrand, dernière survivante de la danse classique, il avait pris le goût des belles attitudes, le sens du rythme dans la pose et dans le mouvement. Il estimait à leur juste prix mimes, gymnasiarques et danseurs de ballets. Il avait fréquenté Paul Legrand, seul représentant de l'*Arte muta* depuis la mort de Deburau. Et ce fut lui, sans doute, qui dirigea la curiosité de ses neveux, MM. Paul et Victor Margueritte, vers la pantomime, où leur adolescence s'exerça. Sans gesticulation inopportune, sans quitter jamais le coin de sa cheminée où, dissertant plusieurs heures et toujours debout, il jouait chacune de ses phrases, n'interrompant la période enchanteresse que pour tendre la main à quelque retardataire ou pour faire accueil aux nouveaux venus, tel apparaissait le « divin Mallarmé ». Toujours éteint et toujours rallumé, son cigare — vrai cigare de Schéhérazade — se prolongeait tout le long de la soirée et ne s'éteignait que passé minuit. On était ici entre poètes d'excellente compagnie, on ne disait point de vers, comme si, dans la serre chaude où fleurissaient les paroles du maître il eût été grossier de montrer n'importe quelles autres fleurs. Seul, Camille Saint-Saëns osait se mettre au piano pour jouer ses propres ouvrages devant l'immense poète de *Tristan* et de *Parsifal*.

Au concert Lamoureux, vers la fin de sa vie, en 1897 peut-être, je rencontrai Stéphane Mallarmé, venu seul, lui aussi, pour goûter la musique loin des amateurs et des fâcheux. La *Neuvième Symphonie*, excellemment conduite, s'achevait. Mallarmé sortit avec moi et tous deux encore, débordant de l'émotion sacrée, il me dit :

« Voilà certes, le modèle des modèles, un type d'architecture musicale 'appliquant à tous les arts. L'ouvrage que nous venons d'entendre peut ervir d'enseignement et d'exemple à quiconque rêve de créer, comme dirait Baudelaire, un beau nouveau. »

J'ai retenu le précepte et la leçon. Mais parfois je l'applique de même à œuvre de Stéphane Mallarmé. Car lui aussi, le magicien irréprochable, it donner « un sens plus pur aux mots de la tribu », frayer des routes ouvelles à tous ceux dont l'orgueil répugne à suivre les chemins fréquens et les marches triviales. Par la magie impérieuse de son art, il donne ux termes les plus communs, aux vocables quotidiens, un éclat sans areil, une coruscation d'étoile. Dans ses vers, architecture exemplaire, s « mots de la tribu » brillent et se consument, pareils à ces métaux qui, ans l'éther pur ou quelques vapeurs mystérieuses, revêtent une sidérale candescence et des brillants inusités. Du parloir obscur, de la maison ourgeoise, perdue aux lointains de Paris (Leconte de Lisle, avec la sottise es faiseurs de mots, appelait Stéphane Mallarmé « le Sphinx des Batignolles »), un monument a surgi qui, jusqu'à la consommation des âges struira dans l'art des belles formes, autant que de nobles pensers, les unes hommes fidèles au culte sacré de l'Art et du Rythme et de la Beauté.

A mesure que le temps nous en éloigne, l'œuvre mallarméenne ous paraît plus lumineuse et plus pure, et on voudrait que les jeues hommes viennent boire à cette source miraculeuse.

§

A propos de José-Enrique Rodo, dont on vient de nous donner s pages choisies, traduites par Francis de Miomandre, en même emps que Ventura Garcia Calderon traduisait l'œuvre du grand oète Ruben Dario, — M. Henri Chenevard écrit dans **l'Espagne**:

Tandis que les liens d'une union très étroite se multiplient entre la ance et les Etats-Unis, il convient de marquer une autre solidarité qui, ur être moins apparente, unit tout aussi fortement à la France l'Amérie latine. Car si l'Amérique du Nord envoie des millions d'hommes sur tre continent, celle du Sud a gardé des affinités que le Nord, a, depuis demi-siècle, laissé se perdre peu à peu. L'évolution intellectuelle des ats-Unis ne s'est point poursuivie dans le sens du génie latin ; et malgré idées, malgré les sympathies, malgré la collaboration française à leur ancipation, les Américains du Nord ont appris surtout leur culture des nglais ; on pourrait montrer aussi ce qu'ils ont emprunté aux conceptions emandes.

L'Amérique du Sud, au contraire, a conservé fidèlement, pieusement nfluence reçue de la France au dix-huitième siècle. En Colombie, l'inscateur de l'indépendance nationale, Antonio Marino, avait mis en pratie les idées de Condillac. Le Vénezuela avait sollicité l'appui de la France ur permettre aux Etats du Sud de s'émanciper. Bolivar, comme San artin, avaient parcouru la France, s'étaient assimilé ses auteurs; leur prit s'était imprégné des idées de la Révolution. La République du Brésil tait constituée selon les vues de Benjamin Constant. On retrouve encore

l'influence française dans la Révolution argentine de 1830. Cette influenc a survécu.

Comment, menacée par le panaméricanisme; comment, surtout, sous marée toujours montante de l'invasion allemande, l'Amérique du Sud - latinité coupée de la latinité — est-elle restée latine et s'étant éloignée d l'Espagne, s'est-elle rapprochée de la France? C'est peut-être un miracl qu'explique aussi bien l'éternelle force de rayonnement français que l'i contestable supériorité d'une culture sur une autre.

L'Amérique latine s'est éloignée de l'Espagne dont elle n'a cor servé que la langue, et s'est rapprochée de la France; sa littératu est sœur de la nôtre, et Ruben Dario, s'il eût écrit en français, sera aujourd'hui un de nos grands poètes, comme Moréas. Il en ava conscience et s'attristait de n'être pas compris des jeunes sensibilit françaises.

La latinité américaine, continue M. Henri Chenevard, se fû semble-t-il, perdue en l'absence des chefs spirituels qui l'ont conduit et protégée. Rodo fut un de ces chefs :

Il est venu à un moment où la jeunesse de son pays, désemparée, inca pable de trouver sa voie, sombrait dans le décadentisme. Il lui fallait u guide : Rodo fut son maître. Il lui parla passionnément. On pourrait di qu'à certaines heures de sa carrière, Rodo fut le Barrès de l'Amériqu latine.

La jeunesse avait besoin, sinon de formules, du moins d'explicatio nouvelles. Il les lui donna avec une force et une simplicité convaincante Ce qu'il lui enseigna, c'est la nécessité de se détourner de la mort, et c'e le moyen d'intensifier la vie. C'est de cultiver la beauté, de rechercher lumière et la vérité, c'est d'aimer l'idéal — l'idéal latin, il fallait lutter co tre l'utilitarisme du Nord et faire front contre l'Allemand envahissant. C' cette partie de son programme qui nous intéresse avant tout. Et ce q frappe, c'est, dans cet écrivain de langue espagnole, l'influence primordia des auteurs français. Il s'est nourri d'eux — des Saint-Simon, des Lern nier, des Cousin, des Jouffroy, des Sainte-Beuve, des Lamennais. Il s' assimilé si bien ses lectures qu'on a peine, parfois, à démêler dans sa pe sée ce qui a cru chez Rodo, et ce qui lui est venu de Renan, de Taine, Renouvier, de Bergson, de Boutroux. C'est là ce qui peut nuire à son o ginalité.

Mais quel hommage à la pensée française même dans cet éclec tisme. Rodo célèbre le prestige de la « latinité souveraine » et écrit à propos de la guerre européenne :

Ma calme raison approuve et confirme les impulsions spontanées de m sentiment; et sentiment et raison me portent, avec toute la force de m âme là où je retrouve les attachements de ma race, ma conception des d tinées humaines et la filiation de nos idées.

Il faudrait que la conscience latino-américaine fût inconséquente av ses traditions foncières d'origine et d'éducation et perdît l'instinct de

ntérêts les plus hauts pour ne pas sentir que s'exalte, en ces heures in-ertaines, la solidarité qui la lie à la grande nation de sa race et de son sprit qui a pour nous le triple prestige de sa latinité souveraine, du ma-istère intellectuel qu'elle a exercé sur notre culture et de la tradition u liberté incarnée dans sa grande révolution, mère de la nôtre et dans établissement triomphal de ses institutions démocratiques. Nous avons de out temps reconnu ces servitudes spirituelles et reporté sur la France, vec la plus grande véhémence, cette immense effusion de sympathie qui onstitue l'essence ; la force et le charme de l'esprit français. Nous voyons ans les trois couleurs de Valmy et de Jemmapes le symbole de la plus orte tentative de civilisation humanitaire, libérale et généreuse que l'on it essayé de réaliser dans le monde depuis la Rome des Antonius, et de a plus parfaite floraison de culture désintéressée, de délicatesse mentale et e goût exquis qui ait illuminé l'esprit d'une société humaine depuis 'Athènes de Périclès et la Florence des Médicis. Ah ! comme nous devons tre avec le peuple qui représente tout cela, quand un coup, qui se veut nortel, le menace; quand une attente angoissée fait que se succèdent dans otre souvenir, d'un côté les miracles guerriers de la Révolution, et de 'autre les peintures sinistres que l'imagination de Victor Hugo nous laissa le la douleur et du désespoir de « l'année terrible » !

On ne lira pas sans émotion ces lignes spontanées où s'exalte une i merveilleuse et réconfortante conception de la pensée française.

R. DE BURY.

THÉATRE

Théâtre Réjane : *Notre Image*, pièce en 2 actes, par M. Henry Bataille (17 octobre). — Odéon : *Le Sacrifice*, pièce en 3 actes, par M. Henri Laudenbach ; *Monsieur Pinpin*, pièce en 1 acte de M. Alfred Machard (26 octobre).

Une pièce de M. Bataille, lorsqu'elle n'a pas la prétention d'être n chef-d'œuvre et, par suite, ne peine pas après l'étrangeté, a bien es chances d'être bonne, mais dépourvue d'originalité. L'incontestable talent dramatique de l'auteur de **Notre Image**, s'il est tenu n bride et ne s'abandonne pas à la déraison d'une sensibilité souvent factice et qui veut être littéraire, nous assure d'une soirée pour e moins agréable, d'émotion facile et ayant cours partout. C'est le as pour la pièce que représente en ce moment le Théâtre Réjane. Notre Image ! Est-ce celle que nous nous faisons de nous-même ; celle que les autres voient ou se font de nous ; celle que, célant aux regards de tous l'image que nous pensons la seule exacte, nous croyons eur montrer ; celle qui fut aux jours de notre jeunesse ? Est-ce celle de notre visage ou celle de notre âme, parfois combien différentes ? Il semble que, dans la pièce de M. Bataille, ce soit un peu tout cela à la fois. Je dis : un peu, car ces divers conflits de représentation d'une vérité autant métaphysique que physique, ne sont qu'ébauchés, et e fond de *Notre Image* est bien plutôt le conflit de deux égoïs-

mes, qu'illustre, en surcroît, au second acte, une sorte de poème dia logué sur la séduction et le danger du souvenir.

Honorine (Mme Réjane), de souche bourgeoise, fut, dit-on, en so jeune temps, actrice peut-être, mais surtout une demi-mondain fort réputée pour sa beauté certaine et une légèreté exquise. L beauté, avec l'âge, a disparu en partie, mais la légèreté est demeu rée. Sa fille (Mlle Jane Renouardt), de père inconnu, est tout so contraste: incapable du moindre emballement, de sens rassis, assoi fée d'honorabilité plus que d'amour, bien qu'elle se croie éprise d'u jeune homme du faubourg Saint-Germain. La famille de ce jeun homme consentirait volontiers au mariage si la mère d'Henriett acceptait d'épouser quelqu'un qui, avec la dignité du nom, lui appo tât une fortune suffisante pour couvrir celle d'Honorine dont l origines sont suspectes. Ce prétendant est tout trouvé en la per sonne d'un certain Martin-Puech (M. Armand Bour), amoureux dév d'Honorine, mais d'un ridicule insupportable à celle-ci. Henriett implore de sa mère qu'elle se sacrifie à son bonheur par cette unio Mais Honorine, qui a encore quelques bonnes années à vivre, refus D'où reproches amers de la part d'Henriette, et c'est cette lutte ent les deux égoïsmes qui est toute la pièce. Le dialogue est vivant, dou loureux, plein de force et de vérité, et le drame, qui est né avec cett scène — fort belle — semble finir avec elle. Tout ce qui précéda n' tait que bavardage souvent inutile à l'exposition. Tout ce qui suiv n'a plus qu'un intérêt épisodique, disons anecdotique, y compris l délicieuse scène centrale du second acte, entre Honorine et Arman de Jussieux (M. Félix Huguenet), qui fut son camarade au temps d leur prime jeunesse. C'était alors, entre Honorine et Jussieux, l'a mour des tout jeunes cœurs, tendre, pur, puéril parfois, riche d folles espérances. La famille de Jussieux s'étant opposée à leu union, celui-ci entra dans la carrière consulaire et partit pour l'étran ger, et tout rapport fut rompu entre les deux amoureux. Les voi maintenant qui se retrouvent, la cinquantaine ayant sonné, dans le hasards d'une fête mondaine et c'est, à deux, faite par des doigt délicats et émus, la cueillaison des souvenirs. Cette scène, je le répète est fort jolie et d'un sentiment intérieur qui nous rappelle le poèt que fut Henry Bataille. A Honorine et à Armand de Jussieux la possi bilité apparaît de renouer avec le passé, et cette entrevision d'u mariage inespéré luit aux yeux d'Honorine comme le dénouemen heureux du conflit entre elle et sa fille. Mais survient Henriette, e l'entrée de la jeune fille est, pour Jussieux, l'évocation réalisée d printemps d'Honorine. Henriette et Jussieux étant demeurés seuls, u dialogue s'engage entre eux. Grisé par cette apparition vivante d'u cher passé, Jussieux, en termes lyriques et tremblants, dit à Henriett son émotion à la voir si belle et d'une beauté si semblable à celle d

a mère jeune. Henriette en est charmée, et le plaisir qu'elle éprouve, lluminant son visage, confond dans une telle identité le passé et le résent, que Jussieux, baisant la main d'Henriette au moment que elle-ci prend congé de lui, se laisse aller à lui baiser passionnément e bras. Honorine entre au même instant, qui, témoin de la scène, omprend que déjà il faut rompre avec Jussieux. Et, subitement résinée à la vieillesse, elle décide d'épouser Martin-Puech. Cette résolution brutale semble nécessitée par le besoin de terminer enfin in spectacle déjà long plutôt que par un raisonnement psychologique, et, si ce dénouement divertit les spectateurs par le comique de 'élu Martin-Puech, il ne manque pas de paraître niais à qui a suivi, ntéressé, l'analyse minutieuse des sentiments des trois principaux ersonnages de la pièce. Pour une fois, Honorine se montre bien aisonnable, mais, pourrait-on dire, avec légèreté. L'interprétation le *Notre Image* est excellente, notamment de la part de M. Huguet, de Mme Réjane et de M. Bour. L'insensibilité exagérée, et oulue par Mlle Jane Renouardt ajoute au côté antipathique du rôle 'Henriette.

§

Le Sacrifice. Une gerbe de beaux sentiments liés avec une ourragère! Le théâtre de la guerre est, maintenant, l'école des œurs... Œuvre de jeune, inexpérimentée, sévère, injuste, écrite sur e genou, tout en ne perdant pas le fusil de l'œil, de sorte que c'est ouvent appuyé à coups de crosse et de poncifs. Rien n'empêchera e jeune officier de chasseurs d'avoir du génie dès qu'il cessera l'être un héros, c'est-à-dire d'être pressé, talonné par une énergique nvie d'imposer la victoire de la morale courante.

Quant au capitaine Landry, des chasseurs alpins, il est, lui, tellement brave qu'il a peur d'avoir peur, ce qui le conduit à se battre omme un lion. Amant d'une femme mariée, il déclare vivre en état e péché et cela lui ternit sa gloire. C'est une idée qu'il n'aurait eut-être pas eue sur le boulevard des Italiens, de cinq à sept. Mais a guerre exagère les meilleurs sentiments et leur enlève leur coutumière discrétion. Landry explique à son camarade Olier pourquoi le hant guerrier s'étrangle dans sa gorge quand il songe à celle de sa naîtresse. Ce récit, sur le front, n'aurait pas fait sourire. Devant ne salle de générale, il a inquiété. Ce serait même prendre le théâtre de l'Odéon pour un théâtre de province que de ne pas avouer u'il fut accueilli froidement. On se demandait si ce martyr de sa onscience avait emporté la caisse du régiment, épousé une espionne e marque ou vendu les plans de la défense nationale. A cet instant, e drame était chez les spectateurs, car parmi tous ceux qui tendaient ne oreille anxieuse aux aveux de Landry : *on espérait mieux*. Les ritiques ont l'habitude dangereuse des émotions fortes, même pen-

dant la guerre. L'enfant, ou ce saint, s'accusant d'un pauvre pet adultère (et en quels termes), faisait l'effet d'un Daniel dans la fos aux ours. Depuis la cruelle aventure du Jardin des Plantes où u soldat fut dépecé par les ours de mauvaise humeur, il serait bo pour les nouveaux prophètes de se garer... des vieux porteurs d manuscrits.

Pris entre les deux pinces de la tenaille féminine : l'ingénue fe vente et la maîtresse crampon, Landry nous montre une figure dé solée, une drôle de figure. On l'embrasse, on le câline comme u enfant malade. Geneviève, debout dans un coin de porte, n'en pe croire ses yeux purs et prend une leçon de choses inconvenante Cette Lucienne insiste avec l'impudeur naturelle aux femmes d meilleur monde lâchées dans les petites villes en ruines. Enfin Lan dry, rappelé aux bienséances par une sonnerie martiale, vole à plus nobles combats. Le coq parti, les deux personnes du sexe diff rent échangent des paroles éternelles quoique un peu vagues.

Au dernier acte de cette pièce intervient l'unique mauvaise actio d'une œuvre décidément trop vertueuse. Landry, blessé mortell ment en sauvant le lieutenant Gardenet, mar de Lucienne, sa ma tresse, tient à lui refaire, en particulier, sa confession publique. L situation est aussi pénible que possible,car il s'agit d'entendre hurl un blessé mourant et de permettre à un mari outragé assez calme pour qu'il n'achève pas, le plus légitimement du monde, cruel repenti. Ça se passe à la Claudel, moins les subtilités de c suistique ; on se pardonne tout en se souvenant de petits détails l'ancienne vie de ménage absolument attendrissants et inopportun Du reste, quand on monte à de pareilles hauteurs, bafouiller c'e encore la bonne manière de s'en tirer. Les mots ne comptent plus laissent entière l'énormité de la situation.

Geneviève aura le dernier baiser et Lucienne entraînera son ma jnsqu'aux chants des oiseaux qu'on n'entend pas, eux.

M. Joubé a tiré un parti grandiloquent du rôle du capitaine Lan dry. Il fut le vigoureux pénitent et le robuste moribond. Mme Pau Andral et Colliney sont des amantes d'une intrépide simplicité d'âm et la vision légère de l'infirmière qui ne dit rien, Mlle Moncray, m un nuage laiteux dans ce thé noir et amer des liaisons coupables.

Au relever du rideau, le lieutenant Henri Laudenbach apparu malgré lui, sur la scène et c'est à cet instant d'émotion qu'on pu constater qu'il avait, en effet, lié une gerbe de beaux sentimen avec sa fourragère. (Une fourragère, autrefois, c'était une cor tressée donnée au chasseur pour botteler le foin et la paille destin à leurs chevaux. Par ces temps héroïques, c'est devenu, vraimen une faveur... peut-être convient-il de ne pas trop serrer.)

Monsieur Pinpin. Voici le vrai drame de la soirée, celui q

t rire et frissonner, en obtenant le plus franc succès, car il s'agit 'un petit chef-d'œuvre. *Pinpin* est le fils de Mme Colombe, une euve qui reçoit des consolations de M. Bouton. Elle a beaucoup de hoses à lui dire, à M. Bouton, et comme ces choses ne regardent pas es enfants, elle met le sien, *Pinpin*, à la porte. On n'est pas riche, on 'a qu'une chambre, on habite une maison d'ouvriers où les gosses ont un tapage d'enfer. *Boule de gomme* rencontre *Pinpin*. Dialogue sur les morts, Oui, les morts peuvent revenir ! *Boule de gomme* t *Pinpin* creusent la question en se faisant peur mutuellement.

L'atmosphère du drame se crée, à l'insu du spectateur, qui rit es mots drôles sans trop en approfondir le sens réel. Cet escalier aisérable et sale, ces portes qui battent, hostiles, en expulsant des osses transis, broient du noir autour de *Pinpin*. Bravement, le amin s'efforce de réagir : « J'ai cassé la soupière », explique-t-il à eux qui passent. Puis il met sa tête entre les deux barreaux de la ampe. Il a froid, il guette une humanité secourable et le voici pris omme un moineau dans un piège. Ah ! mais c'est qu'il étrangle, il a plein le dos des secrets de sa mère, de l'ombre de l'escalier et les idées sur les revenants de *Boule de gomme* ! Tiens, voici M. Bouton ! Enfin ! on va le délivrer. Il crie, il crache sur M. Bouton pour attirer son attention. « Comment, c'est toi, Pinpin ? Que fais-tu là ? » L'ouvrier, juste ce qu'il faut endimanché pour se montrer en bonne fortune, délivre *Pinpin* qu'il croyait chez la cousine, selon l'usage, et on cause. *Pinpin* ne tient plus du tout à... asser la soupière. *Pinpin* lâche tout son gros cœur en petits paquets. Il tremble, il est malheureux, on le bat souvent et il ne comprend rien *aux secrets* de sa mère. Une expression pittoresque, un geste du coude levé devant la figure, et c'est toute la misère morale les enfances des rues, avec, aussi, leur courage latent, la gouaille frondeuse de ceux qui ne veulent pas plus mendier une protection que des sous. M. Bouton redescend quelques marches (il est allé jusqu'au plus haut palier de la philosophie sans s'en douter) et il s'arrête devant la porte de la veuve, la femme soumise aux lois des jours difficiles. Jeu de scène bref et muet plus éloquent que la plus belle tirade. Il entre, décidé, jovial, un peu taquin. Il annonce qu'il va se marier. Oui, il en a assez de la bagatelle ! « Ah ! Pinpin est chez la cousine, comme d'habitude... »

Alors, pendant que la veuve pleure, se lamente, croit que c'est bien fini de rire, il rouvre la porte et fait signe à *Pinpin* : « Oui, je me marie, j'épouse ta mère et pour commencer nous allons tous les trois au cinéma ! » *Pinpin* fou de bonheur part à califourchon sur les épaules du futur à sa maman, suivi de celle-ci pleurant encore, mais de joie. En route donc pour le cinéma, rendez-vous des plus pures effusions populaires !

Alfred Machard écrivit ce petit conte, en nouvelle dialoguée, lors qu'il avait vingt-deux ans. Malgré les vingt-sept ans actuels de l'au teur et son copieux bagage littéraire, c'est bien l'œuvre d'un jeune d'un très jeune. Dépourvu de la ficelle théâtrale et même de fourra gère héroïque, elle est courte. Ce n'est qu'un geste, qu'un cri, un porte brusquement ouverte ou fermée, mais cela se passe en plein réalité poignante, une vilaine chambre, un obscur escalier. La con cierge et les enfants de la maison font du bruit, un phonograph nazille, des voisines lancent, à l'éternelle corvée de la commission le garçonnet ahuri qui doit connaître le numéro de la bobine de fi et les louches compromissions du moment. Mais ce n'est ni cruel, n excessif. On découvre des sourires et des mots impayables comme au long du ruisseau, on voit passer des chiffons boueux et des péta les de roses.

Très applaudis furent Mmes Marcelle Yrven, *la mère*, Mag. Andr *Pinpin*, M. Dauvillier, *François Bouton*, Carette, *Boule de gomme*

M. Gavault, dans la même soirée, a voulu accueillir, au théâtr de l'Odéon, deux jeunes auteurs, dont un encore au berceau de tranchées. Qui prétend qu'on ne joue pas les jeunes? M. Gavault a du courage. Il est bien qu'à la veille d'un changement radical d'exis tence, dans les arts comme dans les affaires, on songe à l'aveni autrement que pour permettre aux très vieux Messieurs d'en parler

INTÉRIM.

LETTRES ALLEMANDES

Maximilien Harden : *Krieg und Frieden,* 2 vol., Berlin, E. Reiss, M. 20. — Ysiad : *L'Allemagne et son enfant terrible, Maximilien Harden,* Paris, Berger Levrault, 3 fr.

Maximilien Harden est incontestablement l'écrivain allemand dont on a le plus parlé chez nous depuis le commencement de la guerre. Ses moindres faits et gestes ont été commentés par la presse alliée et, presque chaque semaine, le télégraphe nous transmettait de Hollande ou de Suisse des extraits de ses articles de la *Zukunft*. On a reproduit à satiété certains passages empruntés aux premières effusions lyriques, par quoi le polémiste berlinois salua l'entrée des troupes allemandes en terres belges et françaises. Rappelez-vous son article du 8 août 1914 : « Le jour de la vengeance est arrivé. Ne le profanez pas par d'inutiles bavardages. Il ne s'agit pas de sa voir de quel côté est le droit. S'il ne s'agissait que de cela, on pour rait écouter les conseils des sots et porter les grandes controverses internationales... La raison dans ce cas ne serait que démence. » Celui du 17 octobre : « Mettez un terme à la lamentable tentation d'excuser l'acte de l'Allemagne. Mettez aussi un terme aux basses

ısultes à l'ennemi... Nous avons voulu cette guerre... Notre puis-
ance doit créer en Europe un droit nouveau. L'Allemagne frappe.
i un génie conquiert de nouveaux domaines, les prêtres de toutes les
ivinités chanteront les louanges de la bonne guerre... » Mais, dans
moment même où le publiciste se vautrait dans l'ivresse du triomphe
t se laissait aller à ce verbalisme belliqueux, il avait déjà de singu-
ers accès de claivoyance. Dès le 19 décembre de la même année,
écrivait : « Il faut que l'Allemagne soit prête au pire sort qui l'ait
ımais frappée. » Et son cri d'alarme était appuyé sur des arguments
ui devaient faire réfléchir ceux-là mêmes qui croyaient le plus
ırmement au triomphe de l'Allemagne. A mesure que la guerre
développait, il multipliait ses avertissements, en faisant intervenir
s difficultés insurmontables auxquelles se heurterait son pays.
n an après ses rodomontades des débuts, il proposait déjà d'arrê-
r les frais et il s'appuyait sur l'exemple de Bismarck qui, à Ni-
olsburg, sut empêcher les armées prussiennes d'entrer à Vienne.
Le devoir qui consiste à imposer à une guerre les limites qui la
nt profitable » lui semblait alors (6 novembre 1915) tout tracé
our l'Allemagne. Plusieurs fois l'administration militaire fit par-
enir au directeur de la *Zukunft* l'avertissement d'avoir à modérer
s élans de sa plume ; malgré l'appui solide d'une clientèle im-
ortante dans le monde conservateur, sa revue fut suspendue à deux
prises. Les incartades de M. Maximilien Harden, ses voltes-faces
ses mouvements d'humeur s'expliquent difficilement, si on les
xamine à la lumière de la saine logique. On a dit de lui, en Alle-
agne, qu'il est l'homme qui écrit toujours le contraire de ce que
ensent les autres. Ce n'est pas tout à fait exact, car il est certain
u'en voulant justifier et glorifier la guerre, comme il le fit dans les
erniers mois de 1914, il était d'accord avec la majorité des Alle-
ands. Plus tard, il a pris la contre-partie de l'opinion courante et
a pu constater que le rôle de Cassandre convenait beaucoup
ieux à son tempérament que celui de séide du pangermanisme.
. Harden a toujours eu pour spécialité de trouver mauvaise la
olitique étrangère de l'Allemagne. C'était même pour démontrer
ue l'empire faisait des infidélités à la tradition de son premier chan-
elier qu'il avait fondé la *Zukunft*, le 1er octobre 1892. Ses critiques
npitoyables, renouvelées chaque semaine sous un aspect différent,
rent tout le succès de son petit hebdomadaire, mais il ne faut pas
ublier qu'il sut s'adjoindre une équipe de collaborateurs sérieux
ui firent pénétrer également sa revue dans les milieux littéraires et
cientifiques.

Pour expliquer son attitude au cours de la guerre et mettre un
emblant d'harmonie dans ses vues contradictoires, Maximilien
larden a fait paraître, en deux volumes, un choix de ses articles. Les

500 pages de **Krieg und Frieden**, malgré les retouches qu'il faites aux textes originaux, malgré les adjonctions, ne donnent pa l'impression d'avoir été écrites par quelqu'un qui sait ce qu'il veu Il y fait une tentative désespérée pour sauver le germanisme d la ruine et s'efforce de faire croire que son pays est indispensable la prospérité de l'Europe. Il s'adresse aux politiciens allemands « Il faut qu'ils sauvent l'Europe, car, avec le continent, notre patr sombrerait dans la nuit. » Son adhésion à la démocratie et so ralliement à la Société des Nations sont une suprême manœuvr Il veut que l'Allemagne se « réforme », avant que l'intervention d Etats-Unis puisse peser sur les destinées de la guerre.

Qu'est-ce qui peut être utile avant ces jours lointains (*sic*) ? L'aud cieuse tentative de reconnaître de nouveau clairement la réalité, le retou à la liberté de la critique, à la dignité... et la décision de mettre de nouvea de l'ordre dans la maison allemande, de telle sorte que demain elle so habitable et que le monde ne la considère pas comme un objet d'horre (vol. II, p. 233).

L' « union des peuples », chez M. Harden, comme chez beaucou d'Allemands, apparaît comme un expédient pour se mettre à l'ab des responsabilités et se faire pardonner les méfaits commis pe dant la guerre. Il a eu sur ses compatriotes l'avantage d'avoir vu clai alors que les succès des armées allemandes permettaient encore conserver l'illusion de la victoire. Prophète de malheur, il annonça l'an passé déjà comment les choses allaient tourner. Mais il n'en pas moins certain qu'en corrigeant les épreuves des deux tomes *Guerre et Paix*, il ne se doutait pas que la catastrophe viendrait vite se déchaîner sur son pays.

Il serait intéressant de grouper, dans une étude d'ensemble, l vues formulées par le directeur de la *Zukunft* pendant quatre an de guerre. M. Edouard Vermeil a publié naguère un travail sem blable sur les doctrines professées par M. Harden jusqu'aux premie mois de 1914. Recueillie par la *Grande Revue* (janvier, février 1915 cette étude est un petit chef-d'œuvre de patience et de probité qu faudra toujours consulter, comme une sorte de catalogue analyt que de la *Zukunft*. On ne peut malheureusement pas en dire au tant du volume qui vient de paraître sous la signature d'Ysiad et q s'institule **L'Allemagne et son enfant terrible**. C'est bie le plus invraisemblable galimatias que l'on puisse imaginer. L'au teur nous dit, dans son introduction, que « Maximilien Harden n'e guère connu en France que par ces quelques phrases détachées qu les grands quotidiens ont de temps en temps citées dans leur revu de presse ». Evidemment il exagère, car si nous y regardons de pl près, nous sommes bien obligés de nous rendre compte que nou avons été renseignés par les extraits de presse beaucoup mieux qu

son volume. On se demande en vain d'après quel plan a bien pu vailler le compilateur. Ysiad nous apporte des traductions d'arti- s empruntés à la *Zukunft* des années 1916 et 1917, auxquelles il ute ensuite, sans transition, trois articles datés de 1914. Il mêle citations textuelles aux analyses et aux commentaires, de telle sorte il est assez difficile de restituer aux textes leur aspect primitif. mesi l'on s'en tient exclusivement aux périodes auxquelles s'est aché l'auteur (1916 et 1917), on constate qu'il néglige quelques- s des articles des plus significatifs publiés alors par Maximilien rden. C'est ainsi que l'agence Radio, par l'entremise de son cor- pondant de Berne, nous donna, en date du 5 décembre, un excellent umé de l'article paru dans la *Zukunft* du 2 décembre 1916, à pos de la mort de François-Joseph.

N'insistons pas, car, après tout, il peut nous être profondément ifférent que chacun arrange Maximilien Harden à la façon qui lui ira. Ce qu'on n'a pas assez dit et ce qu'il faudra retenir après la x, c'est que le faiseur de paradoxes qui s'abrite aujourd'hui der- re le programme de M. Wilson, par le rôle qu'il joua à une épo- e déterminée de sa carrière, contribua, pour une bonne part, à cer l'Allemagne dans la guerre. « L'affaire Harden », qui pas- nna l'opinion européenne pendant une bonne partie de l'année 17, est une pièce importante dans le dossier des « causes et respon- ilités ». C'est sous l'inspiration du plus pur patriotisme que le di- teur de la *Zukunft* prétend avoir agi, quand il lança ses atta- es contre l'entourage de l'empereur. En réalité, il était l'instru- nt d'un groupe de fonctionnaires chauvins, à la tête duquel se uvait M. de Holstein, lequel se servit de Harden pour exercer sa ngeance contre le prince d'Eulenburg.

Le prince Philippe d'Eulenburg était alors tout puissant ; il faisait défaisait les ministres et il parlait de Guillaume II en l'appelant bchen, « mon petit chéri ». Maximilien Harden commença ses aques par des allusions discrètes ; puis il devint de plus en us précis. Le 15 juin, il fit paraître, enfin, dans la *Zukunft*, un icle au cours duquel il nommait en toutes lettres les noms des rsonnes qu'il accusait d'exercer sur le souverain une influence ladive. Le comte Cuno de Moltke, M. de Varnbühler, M. de chischky appartenaient à cette *Camarilla*, dont se moquait la ir et qui choquait par « ses allures doucereuses et féminines ».

Ces Messieurs, disait Harden, sont unis par une amitié altière, comme ne saurait en rencontrer parmi des hommes normaux. Ce sont des spi- es, des visionnaires qui se livrent aussi avec Sa Majesté à leur culte stique. Un seul individu de cette espèce serait supportable, un groupe t entier ne saurait avoir sa place dans notre dur temps. Et devant oins, l'un de ceux qui appartiennent à cette phalange d'enthousiastes a

affirmé : « Nous avons formé un anneau autour de la Très August Personne, un anneau qui ne saurait être brisé. »

Harden mentionnait, parmi les amis du prince d'Eulenburg, u diplomate français qui — on était en plein dans l'affaire du Marc — était renseigné sur les intentions de l'empereur avant même qu M. de Kiderlen-Waechter en fût informé. On sait comment le procè fut engagé. Toute la presse de l'époque en fit des comptes rendu sensationnels. Le directeur de la *Zukunft* déposa le 26 octobre répéta, dans un long discours « très étudié », toutes les accusation qu'il avait formulées :

Je suis appelé à la barre pour une cause juste, je défends mon existenc Je n'ai pas écrit mes articles pour traîner dans la boue le comte de Moltk Au contraire, j'ai voulu l'en préserver aussi longtemps que j'ai pu. L'h mosexualité, qui ne joue en somme qu'un rôle minime dans ce procès, a é longuement discutée ici. Mes articles poursuivent seulement un but po tique, celui d'éloigner de l'entourage de l'empereur des personnes qui exercent une influence néfaste.

Comment finit le procès, cela importe peu ici. Mais Maximilie Harden atteignit son but. Le « cercle de Liebenberg » fut disper et d'autres « influences » devinrent dès lors puissantes à la cou Guillaume II connut les accusations de Harden par le prince imp rial qui lui soumit les fascicules de la *Zukunft*, où ses « amis étaient si aimablement traités. Un groupe d'*invertis pacifistes* ava jusque-là maintenu le souverain névropathe dans des idées peu être un peu baroques, mais en tous les cas sans danger pour nou Depuis 1907 l'empereur changea son entourage; le kronprinz p sur lui un certain ascendant et avec lui la manie militaire put donner libre carrière.

Ceci, c'est proprement l'œuvre de Maximilien Harden. Il pouva se taire et utiliser d'une autre manière son talent de polémiste. L'A lemagne offrait à sa verve un vaste champ d'action et de nouvell occasions se fussent offertes à lui de faire valoir sa prodigieuse éru dition historique et littéraire. Mais ce petit israélite avait des amb tions ; il tenait à jouer un rôle. Il jeta l'empereur dans les bras kronprinz et de la clique belliqueuse. Ce geste seul doit peser, si no voulons juger son œuvre.

HENRI ALBERT.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Carl W. Ackerman : *L'Allemagne de l'Arrière*, Paris, Payot, 4 fr. 50. Divers : *Les Ambitions de l'Allemagne en Europe* (Conférences organisées par Société de Géographie, première série), Paris, Félix Alcan, 3 fr. 50. — Henri P tez : *Villes meurtries de France, Arras*, Van Oest, 2 fr. — Emile Zavie : *Retraite*, La Renaissance du Livre, 3. 50. — José Germain : *Notre Guerre*,

enaissance du Livre, 3.5o. — Arnould Galopin : *Sur le front de Mer*, Albin Mi-iel, 4.5o. — John F. Macdonald: *The Amazing City*, Grant Richards, 8 s. 6 d. Laurence Binyon : *For Dauntless France*, Hodder and Stoughton, 10 s. 6 d. — oleman Phillipson : *Alsace Lorraine Past, Present and Future*, Fisher Unwin, 5 s. — Frederic Coleman : *The Far East Unveiled*, Cassell, 7 s. 6 d. — Briga-er General J. H. V. Crow, C. B. : *General Smuts' campaign in East Africa*, urray, 10 s. 6 d.

M. Carl W. Ackerman, correspondant de *l'United Press*, a présenté son agence à Berlin depuis le mois de mars 1915 jusqu'à ntrée en guerre des Etats-Unis. Bien qu'il ne fût point préparé à cuper une situation particulièrement délicate, dans un pays dont ttitude était de nature à dérouter même les mieux informés, il s'est quitté de sa tâche avec une singulière sagacité. Chez lui, le bon ns américain suppléait aux connaissances spéciales, de telle sorte l'il parvint à remplir sa mission avec une sûreté de jugement qui t honneur à sa profession. Deux ans de séjour dans la capitale périale lui ont suffi pour devenir le plus fougueux adversaire du stème allemand. Il était pourtant parti sans aucune prévention et, mme il le dit lui-même, il n'avait « aucun sentiment d'amertume ntre l'Allemagne ». Mais, en constatant, à Berlin, « que le peuple lemand devenait, au cours des événements, l'instrument — borné décevant — d'un gouvernement impitoyable », il a senti sa sympa-e d'antan « se transformer en dégoût ».

Dans un petit volume qui s'intitule **l'Allemagne de l'Ar-ère**, M. Carl W. Ackerman nous rapporte ses expériences et us conte ses désillusions. En passant à Londres, au mois de mars 15, il constata que « les rumeurs les plus sensationnelles » circu-ent en Grande-Bretagne. On lui représentait l'Allemagne « comme trouvant sur le point de connaître la famine ». Arrivé à Berlin, ce lui fut cependant de constater que le menu qu'on lui soumit léjeuner « offrait le même nombre de services que celui qu'on lui ait présenté à Londres. Il n'y manquait que le pain blanc ». De is, la vie publique n'était nullement entravée par la guerre. s bruits optimistes de Londres étaient donc sans fondement et le fallait pas s'attendre à voir la guerre « prendre fin dans le ai le plus bref ». C'est seulement deux ans plus tard, au moment son départ, que M. Ackerman constate « qu'il y avait au moins -huit sortes de denrées devenues introuvables et douze sortes qui pouvaient s'obtenir qu'au moyen de cartes. Le blocus des Alliés it exercé son action. » L'auteur note en passant les multiples terfuges qu'emploient les gens aisés, ministres, fonctionnaires, ereaux de tout crin, pour se procurer des nourritures variées.

a plus grande partie du volume de M. Ackerman est remplie par discussions à propos de la guerre sous-marine. Il complète les ications déjà fournies par les *Mémoires* de M. James W. Gerard,

ambassadeur des Etats-Unis à Berlin. L'auteur décrit avec humou les multiples incidents qui naquirent de la rivalité entre le part militaire et le pouvoir civil.

La guerre éclata, non seulement entre l'Allemagne et l'Entente, mai entre le Ministère des Affaires étrangères d'une part et l'Armée et la Marine de l'autre.

Cette lutte intérieure, qui commença au mois de juillet 1914, fut la cris la plus vive que l'Allemagne eut à soutenir, et la balance pencha tantô d'un côté tantôt de l'autre. L'Armée accusait les hommes d'Etat d'avoi commis une faute en inaugurant la guerre. Le Ministère des Affaires étran gères répondait que c'était le désir immodéré du pouvoir et des conquête qui, en empoisonnant les chefs militaires, avait provoqué les hostilités.

Après le torpillage de la *Lusitania*, les luttes d'influence entre l Marine et la Wilhelmstrasse prirent un caractère épique. C'est c que M. Ackerman appelle « l'abîme entre Kiel et Berlin »; ma dans toute cette affaire, qui aboutit à la chute de l'amiral de Tirpit il semble s'exagérer le rôle joué par M. de Jagow. Le secrétair d'Etat aux Affaires étrangères, dans sa résistance contre les décisior de l'Office de la marine, ne faisait qu'exécuter les décisions d chancelier ; il n'avait pas de politique propre, car en Allemagne l secrétaires d'Etat ne sont que des organes exécutifs, la responsabili incombant toujours à leur supérieur. Dès qu'il serre les questio d'un peu plus près, l'auteur s'en rend du reste compte et c'est personnalité du chancelier qu'il place au centre des débats. « L'an mosité entre l'amiral de Tirpitz et M. de Bethmann-Hollweg, écr il, s'envenima à un tel point qu'ils évitaient avec soin de se renco trer au Quartier impérial. » La scène qui aboutit au débarquement l'amiral est décrite ici d'une façon particulièrement vivante. M. Acke man nous a encore donné une physionomie très complète de séance du Reichstag, au cours de laquelle l'intervention de Ka Liebknecht provoqua des scènes tumultueuses.

Invité plusieurs fois à visiter le front, tant en France qu'en Ru sie, le journaliste américain, qui était l'hôte du grand quartier gén ral, se plaint d'avoir été insulté de la façon la plus grossière par l officiers allemands. « Est-ce qu'on vous insulte ainsi à Berlin ? lui demande ironiquement le colonel qui le reçoit dans une pet ville sur les bords du Stochod.

Je lui répondis que j'avais rarement rencontré dans la capitale pru sienne un pareil antagonisme et qu'on remarquait ce sentiment d'hostil surtout dans l'armée.

— Eh bien, me répondit-il, c'est justement la différence qui existe ent l'armée et la diplomatie.

Et, élevant l'ironie jusqu'au sarcasme, il ajouta :

— Si l'armée occupait le pouvoir, la guerre aurait sans doute été déc rée à l'Amérique depuis longtemps déjà.

Après avoir relaté quelques scènes du même ordre, qui mirent la ience du journaliste à une rude épreuve, M. Ackerman ajoute lancoliquement :

es dix-huit mois qui s'écoulèrent entre le torpillage de la *Lusitania* et upture des relations diplomatiques furent une véritable période de ter- r pour la plupart des Américains en résidence en Allemagne.

Aussi quand, le 11 février 1917, les citoyens des Etats-Unis arri- ent à la frontière suisse, poussèrent-ils un véritable cri de déli- nce; car ils avaient enfin l'impression de se trouver en terre libre. s avaient l'air de s'être évadés d'une prison, ou tout au moins n établissement pénitencier. »

I. Ackerman eut également l'occasion de se rendre en Hongrie. aut croire que les Magyars se montrèrent particulièrement aima- à son égard. En tous les cas, il semble se faire à leur sujet les s singulières illusions. A l'entendre, les pays de la couronne de t-Etienne seraient un véritable eldorado de liberté. « La vraie e démocratique des empires centraux, écrit-il naïvement, se trouve udapest. Je ne connais pas de ville, en dehors des Etats-Unis, e peuple manifeste un aussi ardent amour de la liberté et où l'o- on publique joue un rôle si important. » Ainsi, le régime oppres- de l'oligarchie magyare procure à un étranger, venu du de- , l'impression d'une organisation fondée sur la liberté. Le comte a et sa clique avaient su manœuvrer l'opinion avec une habileté si ommée que les observateurs les plus sagaces s'y laissent tromper. f millions de Hongrois étendent impunément leur domination neuf millions d'allogènes et la Hongrie passe pour un Etat uni- , dont tous les sujets jouissent du même régime de progrès. Il se méfier des simplifications chères aux démocrates à courte vue ! urtant, par ailleurs, M. Ackerman affirme son talent d'infor- ur judicieux. Au moment où il s'apprêtait à quitter l'Allemagne, ait prévu le moment exact où le pays serait hors d'état de pour- e la guerre. Comme on lui demandait : « Combien de temps ez-vous que les Allemands pourront continuer la lutte? » il dit : « Aussi longtemps que le gouvernement allemand pourra faire la vanité du peuple et exciter ses nerfs, et aussi longtemps e peuple permettra au gouvernement de penser pour lui. » Le ent paraît venu où les pouvoirs publics ne sont plus aptes à lir ces conditions.

situation de l'Allemagne, ajoute l'auteur, telle qu'elle se présente à e actuelle, peut être comparée à celle d'un homme qui se trouve à physiquement et moralement : ne mangeant pas à sa faim et par le xtrêmement affaibli; de plus, déprimé, en butte à des soucis de toutes , attristé par des deuils, mais qui se dit en même temps que sa santé

et son avenir dépendent de la force de résistance qu'il pourra offrir ju qu'à ce que cette crise soit terminée.

Le diagnostic du journaliste américain s'est trouvé exact en to points. Maintenant la force de résistance de l'Allemagne est usé ses nerfs sont à bout et il se trouve que la « crise » qu'il s'agissa de surmonter est plus grave qu'elle ne l'a jamais été.

La Société de géographie a eu l'excellente idée d'organiser, a cours des années 1916 et 1917, une série de conférences dans l mairies de Paris, à l'effet de familiariser le grand public avec l problèmes que soulèvent « les appétits allemands ». Une premiè série de ces cours populaires paraît aujourd'hui en volume, sous titre : **Les Ambitions de l'Allemagne en Europe.** L six conférenciers, s'ils n'ont pas épuisé la question, sont cependa parvenus à en présenter les aspects les plus essentiels. Il ne faut p oublier que les aspirations allemandes à l'hégémonie ont beauco varié au cours de ces quatre ans de guerre. A mesure que n ennemis développaient leurs succès militaires, ils éprouvaient besoin d'en exploiter les résultats. C'est ainsi que le projet de l'E rope centrale s'est modifié à plusieurs reprises. M. Henri Lichte berger, qui en a exposé les modalités à la mairie du XIe arrondis ment, reconnaît que, sous la pression des circonstances, il « ne présente plus aujourd'hui sous l'aspect qu'il revêtait au moment le livre de M. Naumann enflammait les imaginations allemandes Ceci est écrit il y a près de deux ans. A l'heure qu'il est, les ima nations allemandes ont beau s'enflammer, la défection bulgare a fi nitivement anéanti le rêve du *Mitteleuropa* et les dissertati auxquelles on s'est livré à propos d'un des plus dangereux proj germaniques n'ont plus, heureusement, qu'un intérêt rétrospecti

Il en est de même de la conférence de M. Emile Haumant avait pour sujet : « l'agression allemande et les buts de guerre r ses ». Le conférencier, pour mettre ses opinions en accord avec marche des événements, a ajouté deux appendices à sa dissertati Il lui était difficile de prévoir la révolution bolchéviste et le traité Brest-Litovsk. Nous savons aujourd'hui ce que l'Allemagne a fait la Russie et il n'est pas inutile de rappeler, comme le fait M. H mant, combien les ambitions territoriales de la Russie tzariste étai modestes, si on les compare aux appétits dont a fait preuve le g v ernement de Berlin depuis que la trahison révolutionnaire lu laissé les mains libres.

L'étude de M. Joseph Barthélemy sur « le militarisme alleman est d'un intérêt plus permanent. On a beaucoup ergoté sur c question depuis qu'a été lancée la formule que « le principal but guerre des Alliés est la destruction du militarisme allemand »

aut savoir gré au savant professeur de la faculté de Droit d'avoir xé, par quelques définitions juridiques, « le système de politique ıtérieure et extérieure » qui, appuyé sur la force, sert d'armature à Allemagne moderne. Mais il ne faut pas oublier que si, en Allema- ne, le militarisme est une institution, il est aussi et avant tout un tat d'esprit. C'est la Prusse qui a fait la grandeur et la prosp érité e l'empire ; la caste militaire a rompu l'anarchie et refait l'accord ntre les différents éléments du pays que le libéralisme s'était vaine- ıent efforcé de joindre. L'armée, en Allemagne, est la sauvegarde ntre la décomposition. Quand les Alliés auront détruit le capora- sme militaire, ils se trouveront en face du caporalisme socialiste, ppuyé lui aussi sur l'obéissance passive et qui sera tout aussi dan- ereux pour la paix du monde.

Il faut louer les organisateurs des conférences de la Société de éographie d'avoir donné la parole à M. Fernand Engerand qui, au ilieu de toutes ces idéologies, apporte des faits positifs et reven- ique pour la France des limites qui lui rendraient l'équilibre éco- omique. L'auteur du *Secret de la frontière*, ouvrage remarquable nt il sera parlé longuement ici même, a développé à la mairie du e arrondissement sa thèse sur « la politique houillère de l'Alle- ıagne et le charbon de la Sarre ». Il a montré comment le traité de aix de 1815, en nous enlevant, au bénéfice de la Prusse, la région e Sarrebruck et de Sarrelouis, nous a privés d'un riche gisement de ıarbon dont la possession nous est indispensable, si nous voulons xploiter utilement le minerai du bassin lorrain qui nous reviendra ar le futur traité de paix. La Prusse a délibérément négligé l'ex- oitation des charbons de la Sarre, pour ne pas nuire à son indus- ie de Westphalie. Elle restreignait la production du coke métallur- ique que les hauts fournaux de Lorraine devaient demander à la gion d'Essen qui ne le lui livrait qu'à des conditions draconien- es. En revenant à la frontière de 1814, nous aurons en Lorraine à fois le charbon et le minerai. Nous pouvons enfin posséder la mé- llurgie de notre sous-sol et nous livrer à une politique d'exporta- on, « la seule politique des forts ».

HENRI ALBERT.

§

« Il est des villes qu'on aime comme des personnes », dit M. Henri otez au début du petit volume sur **Arras** qu'il publie chez Van est dans sa collection des « Villes meurtries de France », où il ra- nte le long martyre de la vieille capitale de l'Artois. Mais il a fait abord l'historique du lieu, de son rôle dans le passé, — ce qui est ıcore la meilleure façon d'en faire comprendre l'importance, mais emande une connaissance des faits comme des êtres qui s'improvise

rarement. Arras, dit M. Henri Potez, n'avait conservé que de rar vestiges du Moyen-Age, et nulle part toutefois le passé ne sembl plus vivant. « Les rues de la ville constituaient un véritable mus d'architecture civile. Il y subsistait aussi de vieux édifices comm l'église Saint-Jean-Baptiste (xvi^e siècle); les bâtiments solennels l'abbaye de Saint-Waast, mais qui ne dataient que du xviii^e siècle — tandis que la citadelle de Vauban se développait au dehors. Ma le joyau d'Arras était l'ensemble de ses deux places, des constru tions et rues avoisinantes. La Petite Place, — l'Agora ou cœur de ville, — était encore couverte au xviii^e siècle d'édicules divers : la ch pelle et la pyramide gothique du Saint-Cierge, la croix de Grès, u colonne surmontée d'un lion, — et à côté de cela, la forteresse Philippe le Bon, « la Maison Rouge », élevée pour tenir la ville respect ; — au fond se dressait l'Hôtel de Ville, datant du xv^e et x siècle. M. Henri Potez fait l'historique du Beffroi, qu'on découvr de si loin en passant du côté d'Arras et qui fut inauguré en 155 L'Hôtel de Ville fut commencé en 1501 et on l'utilisa dès 1517. sait qu'il était mi-partie gothique et Renaissance, et que le xix^e s cle travailla inutilement à l'enlaidir. Toutes les maisons des de places étaient bâties d'ailleurs sur de vastes caves et celliers « vo tez et pavez de grand artifice », dit Guichardin, et devant servir refuge en temps de guerre. Une seule de ces maisons, toutefois, monte au Moyen-âge (xiii^e siècle). A partir de 1660, on obligea bâtir en pierre et au xviii^e siècle même, où l'on abîmait tout, ensemble est respecté. La brutalité de l'ennemi s'est acharnée cont ce reliquaire, et ce n'est plus seulement au sens figuré qu'on parle de « la Pitié d'Arras ». Le bombardement commença le 5 octobre 191 l'Hôtel de Ville fut massacré et incendié ; le Beffroi finit par s'écro ler ; le palais St-Waast prit feu et, pour empêcher tout sauveta dans le Musée qu'on y avait installé, l'artillerie allemande l'encer d'un barrage d'obus. M. Henri Potez nous décrit cependant l'é de dévastation de la ville, telle qu'il la vit en 1916. L'état des de places célèbres était surtout lamentable. Soixante-huit pour ce des immeubles, estime-t-on, s'y trouvaient endommagés. Mais p hasard, la maison du citoyen Robespierre se trouvait intacte. Qua à l'Hôtel de Ville, à demi écroulé, il ne gardait plus qu'un moign du Beffroi. La Petite Place offrait une brèche de neuf maisons e fondrées, quasiment détruites ; la Grande Place avait surtout sou fert sur son côté oriental et bien des constructions se trouvaie abattues ou crevées. Certaines rues étaient comme des couloirs décombres. L'église St-Jean-Baptiste n'offrait plus qu'une ruine pare d'autres écroulements. Mais les restes de la cathédrale, — assez pauv édifice du xvii^e siècle, — se trouvaient avoir pris « la dignité que l siècles confèrent à des ruines romaines comme les Thermes de Car

alla ». L'herbe continue à pousser d'ailleurs avec diverses plantes, ans la ville quasi abandonnée ; des familles de linaires fleurissent ainsi, précise M. Henri Potez, entre les marches d'un perron, devant une porte Louis XV. Quelques rues sont demeurées intactes, mais elles sont assez rares. La rue St-Géry n'existe plus ; « des houles de murs à demi ruinés superposent les uns derrière les autres leurs découpures étranges, déchirant le ciel de leurs lignes rompues, de leurs angles, de leurs dentelures, et derrière cet océan immobile de malédiction apparaissent les murs crevés de l'Hôtel de Ville et le moignon du Beffroi. — La destruction d'Arras, en somme, est à peu près celle de Reims. C'est de « la belle ouvrage », et encore une page du passé que la méchanceté des hommes a fait disparaître.

Le petit volume de M. Henri Potez est certainement un des meilleurs de ceux qui ont été donnés sur les ravages de la guerre, par a librairie Van Oest.

A « la Renaissance du Livre », M. Emile Zavie vient de publier **La Retraite,** récit d'un soldat, que je veux croire une histoire authentique, puisque c'est l'affirmation de l'auteur, mais qui a toutes es apparences d'un roman. C'est la débâcle d'août 1914 ou plutôt les impressions d'un soldat qui s'y trouve participer. Nous sommes aux premiers jours de la guerre et nos troupes, à peine entrées en Belgique, doivent reculer sous la pression formidable des masses allemandes. Un des premiers épisodes qui se trouvent rapportés est une panique causée par trois chevaux démontés qui galopent sur la route, tandis que le canon s'entend au loin. On arrête bientôt les troupes qui commencent à se creuser des abris. La marche reprend et le narrateur avec soixante hommes se trouve changé de groupe. De nouveau on fait des tranchées. L'attaque allemande se produit bientôt, annoncée par trois notes pleurardes des trompettes ; les nôtres tirent dans le tas, — et le combat dure ainsi, longuement, jusqu'à la retraite de l'adversaire. Dans la nuit, les troupes doivent se retirer et l'auteur reçoit l'ordre d'attendre sur place, avec deux hommes, une patrouille attardée. Lorsqu'il peut se remettre en route, il se perd dans la nuit et se trouve rejoindre une longue colonne de fugitifs. Il pénètre bientôt avec ses hommes dans une maison où l'on a recueilli des blessés. On finit par organiser un départ, sur des carrioles réquisitionnées, dont l'une est fournie par une jeune femme qui demande à se trouver du convoi. C'est l'intrigue qui commence, car, on le pense, une rivalité se dessine bientôt entre deux des personnages du récit. Un long exode commence à travers le pays pour regagner la France à la suite des troupes en retraite. Au loin des villages brûlent. On atteint Walcourt ; mais lorsque nos hommes demandent des ordres aux gradés qu'ils rencontrent, ceux-ci répondent simplement : « Débrouillez-vous!

Rejoignez! » — Ils se débrouillent en effet, mais n'ont aucune hât de rejoindre. Les routes sont encombrées de troupes, de fuyards qu traînent leur pauvre mobilier. Au loin on entend toujours le canon La petite troupe reste en carriole une partie de la retraite et parvien ainsi à Rance, à Momignies (25 août), puis à Fourmies. On a repass la frontière et, avec la menace de l'invasion, partout les habitant déménagent. De temps à autre nos poilus peuvent se reposer, dor mir quelques heures. L'ordre est donné un moment de s'arrêter tous doivent faire des terrassements, établir à nouveau des tran chées ; mais les compères s'esquivent avec leur carriole, et pendan que tire derechef le canon. Les régiments continuent à défiler sur l route, mais on finit par faire partir devant la petite Belge, au grand dépit d'un de ses amoureux. La retraite atteint Landifan, et la bande un moment, doit se remettre à creuser des tranchées, — bientôt sou une averse d'obus. Il faut encore se replier, repartir sous les bombes la canonnade. On s'arrête; on se repose quelques heures; on dor même, affalé, recru de fatigue, puis on repart. Le groupe se trouv enfin parmi des colonnes en marche. On aperçoit le village de Fan conzy bombardé et qui flambe comme une meule de paille. Les car rioles sont restées en route, et la bande qui s'égaille finit par échoue à Laon, — dans un faubourg, je suppose, car l'auteur ne mentionn nullement la situation de la ville, sur une crête escarpée. Un de personnages du récit cherche inutilement à voir sa femme, qui doi s'y trouver, et la retraite continue. Sur la route, très souvent le hommes se couchent, exténués, recrus de fatigue et de faim, et ceu qui avancent semblent obéir à une force machinale. La retraite atteint enfin la Marne, les traînards harcelés par la gendarmerie, et l groupe finit par être recueilli par un des régiments qui va monter en ligne, — après des péripéties et incidents multiples, et le livre s'achève quand commence enfin la grande bataille qui va délivrer l pays. — Tout cela est rapporté de prime saut, presque avec le laisser aller d'un carnet de route. Mais l'histoire, en somme, offre peu de faits, d'épisodes remarquables, car il se trouve rarement qu'on assiste aux grandes choses qui marquent dans les annales. Tout au plus en voit-on les à-côtés, les menus détails. Le volume offre cependant de l'intérêt et se lit aisément. Avec ses conversations sou vent à bâtons rompus, la multiplicité de ses incidents, l'intérêt des faits qui s'enchaînent, par le caractère fricoteur du troupier auquel l'auteur s'attarde en montrant son équipe de personnages, l'exacti tude des faits, des gestes, des situations, on peut dire qu'il a donné un livre remarquable. Mais n'est-ce pas une des caractéristiques de la guerre moderne que ces batailles qui se donnent presque toujours à l'horizon, où le soldat marche et se bat, mais en somme ne com prend rien ou pas grand chose?...

On peut résumer l'impression que donne le volume publié par . José Germain : **Notre Guerre**, en disant que c'est un recueil rtout d'impressions, de souvenirs, — en des chapitres courts ur la plupart, et où il met en scène la guerre dans le Soissonnais, Artois, dans le Laonnais et sous Verdun. La suite de ses histoires lit avec intérêt, et l'on peut citer même pour leur curiosité : *lerte aux gaz* dans le Laonnois, le récit qui concerne le *Mystère Bonnet Persan*, à côté d'épisodes comme *la Relève en patins* gonne, janvier 1917) et *le Camp du fer à cheval*, ou le repos ns la boue, en forêt de Hesse (décembre 1916),— et de drama- ues histoires comme celle qui a pour titre : *Huit heures de mort te*, où six hommes ensevelis dans une tranchée en sont quand me sortis vivants. Entre temps, l'auteur parle des combats qui it donnés du côté du Mont Saint-Eloi, où l'on doit creuser de s aux parmi le claquement des balles, la plainte lamentable des ssés. Il raconte plus loin qu'il est envoyé de nuit avec un seul nme dans la zone battue par le feu pour retrouver la tombe d'un oral et que ce fut une excursion plutôt mouvementée. Puis c'est séjour dans les lignes, sous l'averse des crapouillots, et qui se uvent parfois si proches de nos canons qu'elles reçoivent les pro- tiles des deux artilleries. Le volume offre également de curieux its de batailles comme « l'attaque de la cote 140 », « la conquête léfense de la tranchée d'Odin » (Souchez, Givenchy, la route de uville Saint-Waast), qui nous coûtèrent beaucoup de monde dans itomne de 1915 et sur lesquelles il donne des détails tragiques. a aussi des croquis de personnages, des portraits parfois sym- hiques comme celui de l'adjudant qui a la spécialité de la bous- ille ; le major qui a fait venir sa femme, etc.. C'est en somme suite d'anecdotes, d'histoires, d'épisodes, qu'on lit aisément et décrivent, avec le drame de chaque jour, bien des coins typiques les côtés curieux de la vie du front, aux premières années de la erre.

M. Arnould Galopin, qui se souvient volontiers d'avoir servi dans marine, a publié chez Albin Michel un intéressant recueil: **Sur front de mer**, où il rapporte le rôle joué par la flotte de com- rce et même les pêcheurs, en divers épisodes, au cours de la e actuelle. C'est avec juste raison d'ailleurs qu'il insiste dans chapitre préliminaire sur « les traditions de la grande famille ale ». Tous ceux qui ont vécu en contact avec la mer savent, si bien, quelles sont les habitudes d'honneur et de dévouement professent les marins. Les épisodes recueillis par M. Arnould lopin, encore qu'ils ne soient pas tous situés et que des considés ions, sans doute spéciales, aient empêché de nommer certaine- sonnes, ont la valeur surtout d'actes spontanés autant qu'ils par-

ticipent de la tranquille bravoure caractérisant ceux qui sont lutte habituelle avec la mer. C'est l'histoire du chalutier qui se n sur la route d'une torpille lancée par l'ennemi et la fait éclater co tre son bord, — coule, mais préserve un transport chargé de troup à qui cet envoi était destiné; celle d'un commandant de cargo q monte à bord d'un sous-marin allemand pour sauver son navire s'engloutit avec l'adversaire ; plus loin la barque de pêche de Roch fort qui accepte le combat, *avec six hommes d'équipage*, con un sous-marin qu'ils réussissent à couler, et qui sont recueillis p une autre barque, tandis que la leur s'enfonce. Plus loin, on ra porte le torpillage du paquebot *Sussex* que vient secourir le chal tier *Marie-Thérèse ;* le torpillage de l'*Amiral-Hamelin* chargé troupes pour Salonique, auquel le pirate allemand vient dire : « Vo avez tiré sur nous », selon le légendaire boniment de l'ennemi, dont les embarcations de sauvetage sont canonnéesavant de se tro ver secourues par un navire anglais de passage. D'autres récits so plus curieux, comme l'aventure, contée par le capitaine de ce v peur qui est attiré par des signaux de détresse et se trouve attaq et coulé par le navire, maquillé, déguisé, qu'il venait secour Il y a même un officier ennemi, — il se trouve nommé dans les p ces justificatives, — qui demande son nom au capitaine afin de « fa dire des prières quand il sera mort », et tandis que le navire s'e fonce, un orchestre allemand qui joue *la Marseillaise* parmi ri canements de l'équipage, — après quoi l'arrivée d'un croiseur b tannique fait déguerpir les assassins. — Mais je ne cite pas tout, peut le croire. Le volume de M. A. Galopin est à lire en entier. Il termine par diverses pièces données en appendice, et le seul reproc qu'on pourrait faire à ce précieux recueil est d'avoir supprimé c tains noms, — noms d'hommes et noms de lieux, — peut-être l'invitation de la censure, comme si le tragique de la guerre dev être utilisé par la morale en actions, — mais que la fin entre des hostilités, on peut le croire, permettra enfin de rétablir.

CHARLES MERKI.

§

John Macdonald, fils de la pluvieuse Ecosse, s'enivrait de la co leur et du soleil de France. C'est avec plaisir qu'il contemplait mouvement, l'animation du Quartier Latin, du marché à Moret-su Loing ou les émotions changeantes ou superficielles du public Cours d'Assises, avec une joie intense, qu'il notait la simplicité, bonhomie des relations journalières. Ses récits, dans **The Am zing City**, sont pleins d'animation et quoiqu'il n'ait guère déc que l'écume qui blanchit les crêtes de la vie parisienne, il sav aussi pénétrer plus au fond, dans les régions que les agitati

assagères ne troublent pas. A ceux qui lui parlaient d'un Paris né
n 1914, il répondait :

Ce n'est pas un nouveau Paris que l'on voit aujourd'hui, mais le Paris
ême que l'on s'attendait à voir. Aucune cité n'est plus sérieuse, plus sin-
ère, plus ouverte aux idées et à l'idéal. Aucune capitale du monde ne
astreint à si dur labeur, ne crée tant et ne sent si profondément, ne tra-
aille, ne lutte de manière plus incessante pour la cause suprême de la
berté, de la justice et de l'humanité. Des crises, des secousses, des scanda-
s, si l'on veut, mais quelles réparations généreuses, quels retours glorieux!

Les cabarets de Montmartre et les restaurants excentriques sont
our les étrangers, mais la Sorbonne, les quais de la Seine, la
omédie Française, l'Académie, le Panthéon, le Luxembourg, Notre-
ame et l'Arc-de-Triomphe sont chéris des Parisiens.

Est-ce compatible, demande Macdonald, avec la légèreté, « l'incohé-
nce » et « le danger de décadence »? Et comment le patriotisme profond,
dent des Parisiens pouvait-il mieux se manifester qu'en donnant le
ectacle suprême de courage, de résolution et de sacrifice de soi que nous
ntemplons aujourd'hui? Non, ce n'est pas un nouveau Paris, mais celui
ême qu'on s'attendait à voir, silencieux, mais fier; meurtri, mais confiant
lui-même; blessé, poignardé au cœur même... mais héroïque et
domptable.

Cette compréhension de l'âme française, de l'âme parisienne est
are. Macdonald nous chercha et nous trouva : il connut la vraie
rance, et il l'aima d'un tel amour qu'il s'engagea pour la défendre,
uand elle fut attaquée; il a donné sa vie pour elle. Les pages qu'a
issées un si fidèle ami nous émeuvent jusqu'au fond du cœur et sa
émoire nous restera inoubliablement chère.

For Dauntless France est le compte rendu des secours
olontaires apportés à nos civils et à nos militaires par le Comité
ritannique de la Croix-Rouge. Qu'on ne s'imagine point un rap-
ort sec et ennuyeux, une énumération de services de santé, d'hôpi-
ux, d'ambulances et de cantines. Comme le dit notre ambassa-
eur, M. Paul Cambon, dans la préface :

L'auteur de ce livre a passé sa vie dans l'étude et l'admiration du beau.
n décrivant avec tant de force et de conviction ce qu'il y a de plus beau
monde, le dévouement et la bonté, il n'a pas changé de sujet.

Laurence Binyon est un sensitif, un esprit délicat, poète et artiste.
ous des manières timides et réservées, il cache des émotions pro-
ndes et un cœur généreux. Son ouvrage en est une preuve. Avec
odestie, tact, sympathie, il raconte ce qu'a accompli le comité de
ondres, ce qu'ont vu et souffert les ambulanciers et brancardiers
nglais, les infirmières qui sont dispersées dans tous les coins de la
rance, depuis le front jusqu'aux Pyrénées, les bienfaits des cantines,
s secours que porte la « Society of Friends » (les Quakers) dans

les régions envahies. Leur tâche n'a point toujours été facile. A début, dans les provinces reculées, les infirmières se heurtèrent que quefois à l'ignorance et aux chinoiseries administratives. Mais, d qu'on eut reconnu l'excellence de leur œuvre, on leur a rendu justi avec autant d'enthousiasme qu'on avait montré de méfiance à leu arrivée. En général, pourtant, les autorités les ont accueillies av joie, heureuses de s'assurer leur concours expérimenté. La reconnai sance des poilus et des pékins n'a pas tardé à se manifester et, mille manières, ils ont témoigné leur gratitude.

De leur côté, les volontaires anglais apprécient mieux les qualit de la race française, s'y attachent de plus en plus et ressentent po elle un amour et une admiration qui augmentent chaque jour. C'e là l'opinion de Laurence Binyon. Il termine un chapitre consacré a occupations de l'infirmier par ces mots bien caractéristiques da leur modestie et leur générosité :

Ayant énuméré les devoirs fort ordinaires qui remplissent la journée l'infirmier, je me sens un peu honteux en décrivant leurs humbles travau alors que ce qu'on devrait raconter c'est l'œuvre importante de l'hôpit celle des docteurs et des infirmières. Hélas ! je ne connais pas assez le suj pour l'aborder, mais j'ai pour ceux-ci et ce qu'ils accomplissent un respe et une admiration sans bornes. Nous infirmiers, nous n'avons qu'une vag idée de ce que leur labeur signifie. Nous voyons surtout le côté humain d choses, mais c'est là l'excuse de ces pages, puisqu'elles reflètent, j'espèr quelques-unes des qualités du Poilu que nous aimons, que nous avo appris à connaître à l'heure de la souffrance et du danger, doux dans s parler, courtois dans ses manières, constant dans le courage, fervent da sa foi en la cause de son pays.

La narration de Laurence Binyon abonde en souvenirs personnel en anecdotes émouvantes ou drôles, comme celle du sergent qui connaissait pas Shakespeare et qu'un soldat instruit de cette manière « Shakespeare est le Victor Hugo de l'Angleterre et le célèbre auteu de *Quo Vadis.* » Ou celle encore du bourgeois morose et pompeu qu'un camarade blague en lui disant que sûrement pendant sa jeu nesse, il a fait la fête. A quoi le provincial blessé lui répond avec dignité du grand siècle : « Monsieur, j'ai assisté à des réunions toutes sortes et je me suis toujours contenu entre les limites les plu correctes. »

Espérons qu'on traduira *For Dauntless France*, car c'est u ouvrage qui prouvera mieux que toutes les statistiques d'hommes de canons, l'intimité des relations entre les deux pays.

Alsace-Lorraine, Past, Present and Future, d Coleman Phillipson, est un de ces livres qui sous une apparenc d'impartialité n'ont qu'un but : plaider la cause de l'Allemagne. U exemple suffira pour donner une idée de la manière jésuitique o judaïque dont l'ouvrage est composé. A propos des sentiments d

vanche en France, Phillipson cite d'abord l'Anglais J. E. C. Bod-
y (un de ceux qui nous ont fait le plus de tort avant la guerre).
odley déclare que la Loi de Séparation de l'Eglise et de l'Etat l'a
nvaincu que l'âge des théories et des idées était passé en France;
u'au commencement du xx^e siècle, celle-ci avait subi une rapide
ansformation de caractère ; que les électeurs étaient touchés avant
ut par leurs intérêts matériels. « On ne parle plus aujourd'hui des
uses idéalistes dont l'influence se faisait sentir en 1830, 1848 et
871 ». Ensuite, l'auteur cite Bourgeois qui a exprimé les aspirations
isibles du peuple français vers 1909. Cela commence déjà, en
nfondant le désir de la paix avec le manque d'idéal, à créer quel-
ue confusion dans l'esprit du lecteur non averti. Pour terminer,
hillipson invoque le témoignage de von Bulow qui, au contraire
e l'écrivain anglais, remarque que « c'est une des singularités de
nation française qu'elle place ses besoins spirituels au-dessus
es matériels. » Von Bülow explique aussi que les idées de revanche
nt encore vivaces en France, et l'astucieux Phillipson de conclure :

Il n'est pas besoin de commenter les paroles de l'ex-chancelier allemand.
'est évidemment une appréciation *entièrement* erronée (it is obviously an
ntirely erroneous estimate) et une fausse interprétation de manifestations
ccasionnelles et sporadiques comme constituant la politique nationale de
France.

Le public reste ainsi sous l'impression que la France avait aban-
onné les idées de revanche non point par sagesse, ou horreur de la
uerre, mais parce qu'elle était devenue trop matérialiste dans le
ens le plus bas du mot.

Après ce passage, un blâme est jeté à l'Allemagne pour avoir
ommencé la guerre, mais l'indignation de l'auteur n'est pas assez
rte pour qu'il ôte à l'agresseur les moyens de recommencer. A la
n d'un chapitre sur la question du fer de Lorraine, il se déclare
anchement contre la désannexion. Il faut citer sa conclusion, elle
st typique :

Le grand développement métallurgique de Lorraine, comme le progrès
es industries alsaciennes, est dû à l'intelligence, à l'énergie et aux capi-
aux allemands ; et toute solution qui prive l'Allemagne de la « Minette »
e serait pas avantageuse économiquement pour l'Europe en général et in-
igerait à une grande nation industrielle un désastre économique sans pa-
allèle, tandis que les intérêts de la paix n'en seraient pas avancés. La paix
ture de l'Europe serait, en vérité, plus que jamais en danger, car il n'y a
ien de plus absurde que de s'imaginer que le travail potentiel, les ins-
ncts industriels, l'organisation des affaires, l'impulsion commerciale, le
rogrès économique d'une des grandes nations du monde pourraient être
upprimés par des victoires militaires douteuses, par des combinaisons
actices d'Etats ou par une politique d'exclusion contre nature. Les mines

de fer de Lorraine travaillent et coopèrent étroitement avec les charbonnages du bassin du Rhin, et les chemins de fer de l'Etat Prussien font des prix réduits aux industriels lorrains pour les compenser de leur situation intérieure, de sorte que mettre fin à une coopération si désirable entraînerait de grosses pertes. La solution du problème franco-allemand du fer et du charbon peut se trouver dans l'établissement d'un système de libre échange si l'Alsace-Lorraine faisait toujours partie de l'Empire Allemand (comme Etat autonome par exemple) ou par la création d'un Etat indépendant formé de ces provinces, mais il est douteux qu'on puisse obtenir une solution satisfaisante en réannexant ces territoires à la France, à moins que l'organisation économique et le système de relations commerciales de l'Europe occidentale soient changés de manière à assurer une rétribution égale et impartiale du charbon et du fer à tous ceux qui en ont besoin.

Ne croirait-on pas que ces lignes ont été dictées par un Allemand ? En tout cas, on ne pouvait mieux se faire le défenseur des intérêts industriels de la Prusse. Puisque la France est à court de charbon elle pourrait, suivant le même principe et avec plus de justice, réclamer aux Allemands les mines du Rhin.

Fréderic Coleman est un Américain envoyé par le *Herald* de Melbourne faire en Extrême-Orient, une enquête sur les relations Sino-Japonaises. **The Far East Unveiled** n'est pas son premier ouvrage sur ce sujet : il a déjà, outre de nombreux articles, publié un livre *Japan moves North*. Il se propose dans son nouvel ouvrage d'examiner plus spécialement : 1° la fidélité des Japonais à leurs accords et traités ; ont ils respecté ou non le principe de la porte ouverte en Mandchourie ? 2° Jusqu'à quel point, ont-ils pénétré en Chine et par quels moyens ? 3° Quelles sont leurs méthodes commerciales et quelle est la condition de l'ouvrier chez eux ? 4° Le gouvernement est-il responsable de la campagne anti-britannique dans la presse de Tokyo en 1915-1916. Il s'est efforcé de se renseigner sans parti-pris. En dépit de la difficulté de la langue, il a recueilli habilement les témoignages d'homme d'Etat Japonais et Chinois, de fonctionnaires, de marchands, d'industriels et de journalistes japonais et de résidents anglais et américains. Il a interrogé le président de la République Chinoise, et le baron Terauchi, premier ministre à Tokyo. Il cite toutes les opinions qu'il a recueillies de sorte que le lecteur peut en tirer lui-même ses conclusions. Son enquête est consciencieuse ; il le fit vers la fin de 1916, au moment ou le Ministère Okuma fut remplacé par celui de Terauchi dont la politique en Chine a été moins agressive que celle de son prédécesseur.

Dans ses conclusions, Coleman est assez sceptique sur la bonne foi du Japon, du moins à l'époque où son livre a été écrit, mais il ne croit point qu'une guerre soit inévitable entre ce pays et les Etats-Unis. L'échec de l'Allemagne et la création de l'armée américaine ont donné à réfléchir aux Japonais et il est persuadé qu'une

titude ferme de la part de l'Amérique les forcera à respecter leurs gagements.

Le Japon n'est pas un pays démocratique. Cinq pour cent à peine s habitants ont le droit de vote. La volonté du souverain fait loi. lui-ci est donc à même de prendre des mesures militaires sans que public en soit le moins du monde informé. Le parti militaire seul de l'influence auprès de lui et c'est ce parti qui a fait nommer rauchi. La presse reçoit les instructions du Gouvernement pour utes les questions se rapportant à la politique étrangère, de sorte 'en dépit de ce qu'affirment les hommes d'Etat japonais, on peut pposer que la campagne anti-britannique avait bel et bien été prouvée officieusement. Les Japonais sont fort vexés des restric- ns imposées à leurs compatriotes en Australie et aux Etats-Unis. plus, les classes commerciales convoitent ardemment le mono- le du commerce et des entreprises industrielles en Chine, mais es ne jouent pas encore de rôle important en politique. Il est donc ssible que le parti militaire se rende compte du danger de l'entre- ise, agisse avec prudence et cherche même sincèrement à coopérer ec les Etats-Unis.

En Mandchourie, M. Coleman a passé beaucoup de temps à étu- er la question brûlante de la Porte Ouverte. Il a obtenu la preuve 'en 1916, en dépit d'affirmations du contraire de la part des fonc- nnaires, le commerce japonais était favorisé non seulement par la sition privilégiée de la Compagnie des Chemins de fer de la Mand- ourie du Sud, mais encore par des rabais spéciaux sur certains oduits japonais transportés par les bateaux de la Nippon Yusen. isha ou de l'Osaka Shosen Kaisha. La Chine n'exerce aucun con- le effectif en Mandchourie. Les Japonais au contraire ont beau- up contribué au progrès de la province. Cependant leur immigra- n est peu importante. C'est que le Japonais, petit commerçant, fer- ier ou ouvrier, est inférieur au Mandchou et au Chinois.

En Chine, les Japonais ont obtenu, au moyen de prêts, la direc- n de la Compagnie de Hanyeping, l'entreprise chinoise la plus portante, et celle dont les possessions, dans la vallée du Yantze, tendent sans cesse. De là, ils tirent à un prix peu élevé le fer nt ils ont besoin pour les établissements métallurgiques impériaux. 1916, le baron Okuma présenta à la Chine des demandes qui uivalaient à un protectorat et dans lesquelles les droits et les pré- gatives des Japonais sur les mines de la Hanyeping étaient encore rgis.

Les conversations de Frédéric Coleman avec les hauts personnages inois sont fort instructives. La Chine ne peut se transformer sans ide des puissances étrangères. Elle voudrait qu'on lui envoyât des structeurs et qu'on lui formât des administrateurs. Elle craint fort

la puissance du Japon, ce qui ne l'empêche pas de céder à ses voi-sins chaque fois que l'occasion s'en présente. M. Coleman parl sans ambages de la mauvaise foi et des procédés déshonnêtes de marchands japonais, mais, depuis son voyage, le gouvernement, s rendant compte que ces pratiques compromettaient l'avenir com mercial du pays, a soumis les exportations à un contrôle plus sévère

En Chine, le Japonais est un concurrent sérieux à cause de s connaissance des Orientaux et du bas prix de ses produits. La mai d'œuvre est en effet bon marché dans un pays ou l'on emploie beau coup d'enfants dans les usines et ou l'ouvrier est encore exploité pa le patron, comme il l'était il y a cinquante ans dans les autres pays Depuis la guerre, cependant, les salaires ont augmenté, mais, à en juger par le livre de Frédéric Coleman, l'heure n'est pas encore pro che où le Japon aura ses questions ouvrières et ses syndicats. Il n faut point s'attendre non plus à un acheminement rapide vers la dé mocratie. A présent, le parti militaire seul compte et paraît enclin suivre une politique modérée. Persévérera-t-il dans cette voie? San doute, si l'Allemagne est battue.

Dans sa préface au livre du général J. H. V. Crowe, **General Smuts' Campingn in East Africa**, le chef boer, lui-même indique nettement la valeur économique et stratégique de cette colo nie pour les Allemands :

> Si l'on rendait au Kaiser, à la fin de la guerre, l'Afrique orientale alle mande, avec une large armée d'Ascaris exercés et recrutés parmi les hui millions d'indigènes, la conquête ou l'achat forcé du Congo Belge, de colonies portugaises de l'Afrique occidentale et méridionale et peut-êtr la reprise du Cameroun ne serait qu'une question de temps. De cette ma nière, cet immense territoire tropical avec des possibilités pour ainsi dir illimitées, pourvu d'excellentes bases sous-marines sur l'Océan Atlantiqu et l'Océan Indien, pourrait devenir un marchepied conduisant à l'Empir du monde.

La campagne de Smuts fut couronnée par le succès que l'on sait Il devait rechercher l'ennemi et le forcer par ses manœuvres et se poursuites à livrer bataille ou à se rendre. Le but des Allemands, en cas de défaite initiale, était d'éviter toute rencontre afin de gagne du temps et d'essayer d'échapper à leurs adversaires. Ils espéraien ainsi que la maladie et les privations viendraient à bout des troupe britanniques inacclimatées et obligées d'agir loin de leurs bases dans un pays dont les régions malsaines et infestées par la mouche tsé-tsé leur étaient connues. Lorsque Smuts arriva, les Allemands étaien en territoire anglais, il les pourchassa d'abri en abri en menaçan toujours leurs lignes d'arrière par des manœuvres d'une rare té-mérité. Il fallait avancer à tout prix. En vain, les officiers de l'In tendance et du Train faisaient-ils des figures longues et essayaient-

; de démontrer au général qu'en allant plus loin, on affamerait rmée. Celui-ci, inflexible, diminuait la ration et donnait l'ordre de ntinuer la marche en avant. En quelque mois, avec l'aide des Bel- s, il balaya le pays et repoussa l'ennemi jusqu'à la frontière por- gaise. Toujours en route, il ne se ménageait point et alla même rfois jusqu'à faire en personne des reconnaissances périlleuses ou portantes au risque d'être pris.

Le Générat Growe s'excuse de la brièveté de son récit, mais ses écisions nous donnent mieux que les descriptions les plus élaborées ne idée de la rapidité et de l'audace avec laquelle la campagne a conduite.

HENRY-D. DAVRAY.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

UNE « PAIX DE JUSTICE ». — Le gouvernement « démocratique » prince Max de Bade persiste à affirmer que l'Allemagne n'est pas ttue. S'il demande la paix, s'il accepte sans se rebiffer le ton utain des notes de M. Wilson, dont la dernière (celle du 23 oc- bre), comme le dit la *Gazette de Francfort*, « fait monter le ge au visage de toute l'Allemagne », c'est parce qu'il veut mettre terme à l'inutile effusion du sang et aider à la fondation de la Socié- des Nations. La sympathie que lui inspire l'esprit des 14 articles du ésident et des 5 principes qui les complètent a seule dicté sa pre- ère démarche. « Ces articles, écrit la *Gazette de Cologne* du octobre, par la plume de son correspondant berlinois, forment base de toute négociation de paix et une paix durable, fondée le droit, peut seulement être conclue si leur esprit n'est pas violé.» y a lieu d'être quelque peu surpris de cette brusque accession de part d'un pays qui, il y a quelques semaines encore, se berçait de usion qu'il allait dominer le monde. Mais l'humilité d'aujour- ui ne s'exprime pas sans qu'il subsiste quelque chose de ce ton vantardise qui reste la manière favorite des mesures de la presse liqueuse. On ne fait pas peau neuve d'un jour à l'autre. Aussi orrespondant ajoute-t-il:

L'Allemagne a fait maintenant infiniment pour la paix, la liberté et justice. Elle a apporté des sacrifices que même un ennemi devrait onnaître. Il s'agit dès lors de montrer, de l'autre côté, si l'on veut, ussi, la paix, la liberté et la justice pour tous les peuples. Comme à la ne volonté, nous trouverons la vraie réponse à la mauvaise.

Cette menace à peine voilée s'exprime sans fard dans un article fond du même numéro de la *Gazette* :

Si ses exigences (celles du président Wilson) dépassent ce que no pouvons concéder dans l'intérêt de la paix mondiale, nous saurons qu chemin nous devrons suivre, le monde saura que le paix de justice de W son doit être une paix de violence qui éterniserait en Europe l'état guerre et l'esprit de guerre. Alors il s'agira d'appliquer la devise : plut mort qu'esclave.

Nous ne nous laisserons pas intimider par ces vaines menaces, c nous n'ignorons pas que, si l'Allemagne crie maintenant qu'elle ve « une paix de justice », elle entend simplement échapper au désa tre, en s'appuyant sur des protestations humanitaires. Pour nou la « paix de justice » consiste précisément à faire payer leurs méfai par les Allemands, à prendre des garanties contre la reprise po sible du coup de force du mois d'août 1914, à mettre nos ennem dans l'impossibilité d'entreprendre une nouvelle guerre. La « démocr tisation » n'est pas une garantie suffisante, elle n'annule pas compte qui reste à régler. Ludendorff est maintenant par terr l'homme de la guerre d'anéantissement. Il est tombé comme so tombés Bethmann-Hollweg, l'homme du « chiffon de papier », He ling, l'homme du gage de la Belgique, Kuhlmann, l'homme « jamais ! » à propos de l'Alsace-Lorraine. La disparition des r ponsables n'efface pas les responsabilités. Et le prince Max de Bad l'homme de la lettre au prince Alexandre de Hohenlohe, s'e irait-il, pour être remplacé par Ebert ou Scheidemann, la situati n'en serait pas moins exactement la même. Croit-on que la tête Guillaume II lui-même serait suffisante pour payer la destructi de Reims?

Les socialistes impériaux s'offusquent de nos prétentions et dév sent dans leurs journaux le flot de leur indignation. Ce sont chauvins français, disent-ils, avec leurs prétentions impérialist qui empêchent la conciliation. Parlaient-ils de conciliation le août 1914? Nous ne demandons que des réparations. Est-ce not faute si le compte s'est allongé démesurément depuis cinquan ans? Nous n'admettrons pas qu'une Prusse grossie par les conquê reste maîtresse de l'Allemagne ; nous n'admettrons pas que l'A magne s'agrandisse des dépouilles de l'Autriche. Une Républiq allemande qui engloberait tous les pays de langue allemande qui reprendrait les traditions chauvines du Parlement de Francf nous inspire la plus grande méfiance. Il nous faut des « sûreté qui s'appuieront sur des garanties réelles, dont les armées alli se chargeront bien d'assurer l'exécution.

L'annonce d'une reprise prochaine de la guerre à outrance nous retrouvons ces jours-ci dans la presse de toutes nuances n' qu'un simple chantage. Timidement formulée par les journaux gauche, elle s'étale avec arrogance dans les organes conservateu

ant la proposition de paix du 5 octobre, il restait à l'empire cer-
nes possibilités en vue d'organiser la défense nationale. Le pays
norait encore la situation véritable et un mouvement factice d'exal-
ion populaire aurait pu renforcer le moral de l'arrière et jeter sur
front quelques volontaires décidés à se sacrifier héroïquement.
is les trois notes au président Wilson qui se sont succédé
puis lors, creusaient de plus en plus la voie douloureuse de l'ac-
otation. La population allemande est résignée à son sort, quelles
e soient les conditions que lui imposeront les Alliés, et l'affirma-
n que l'Allemagne n'est pas battue, que la presse se plaît à répéter,
t faire hausser les épaules même aux plus naïfs. Certaines mani-
tations publiques permettent du reste de se rendre compte du
itable état d'esprit du pays. A Munich, le Consistoire supérieur
otestant prescrit, le 18 octobre, de lire, du haut de la chaire, le
anche suivant, dans toutes les communes de la Bavière, une
ocution qui recommande « de ne pas se laisser aller, durant ces
ments sérieux, au découragement et à l'affaiblissement moral ».
ur qu'il faille recourir à des moyens semblables, il y a vraiment
i de penser qu'un vent de désespoir souffle sur toute l'Allemagne.
Dans un appel à l'union, la *Gazette de Cologne* écrit à la même
te :

Des dangers identiques nous enveloppent tous, au dehors et au dedans.
regarder en face, c'est le devoir de l'heure et il nous faut pour cela
chefs décidés et un peuple uni. Il serait insensé maintenant de réfléchir
passé. L'instant réclame toute notre force. *Pas de plaintes et pas*
ccusations! Le temps exige des choses plus importantes.

Les professeurs de l'université de Berlin se sont réunis sous la
sidence du recteur, le dimanche 20 octobre, pour rédiger un appel
peuple, l'invitant à se grouper d'une façon unanime autour du
ivau gouvernement, pour laisser celui-ci accomplir son œuvre de
rganisation.

Nous exprimons ceci, poursuit l'appel, dans la certitude que c'est là la
e voie sur laquelle les inépuisables forces intérieures de notre peuple
vent être déchaînées jusqu'à la tension extrême (*sic*), afin que la patrie,
mpereur et l'empire soient conservés sains et saufs ; pour que l'artère
le de notre développement ne soit pas coupée et que la voie de progrès
correspond à notre particularité historique reste ouverte. Il s'agit, en
jours, de ce qu'il y a de meilleur, la liberté et l'honneur de notre peu-
Nous ne pouvons mieux exprimer notre pensée qu'en répétant les paro-
courageuses du dernier appel du parti social-démocrate : « Le peuple
mand ne s'accommodera jamais d'une paix d'oppression, d'humiliation
e violation de ses intérêts vitaux. » Il s'agit aujourd'hui de rassembler
tes les forces en vue de l'union ; il s'agit de souffrir joyeusement et de
priver, mais il s'agit aussi d'être fort et d'espérer, et de ne pas désespé-
dans une basse ingratitude, de l'inépuisable force de notre peuple.

Chaque fois que des Allemands s'assemblent pour affirmer que que chose, il y a un discident qui vient dire le contraire. A peine l universitaires de Berlin avaient-ils fait paraître leur manifeste da les journaux, qu'un professeur, qui s'était abstenu d'assister à réunion, rendit publique (*Vorwaerts* du 22 octobre) une *Gegene klaerung*. Le professeur Wilhelm Kaufmann écrit :

Ma position dans la continuation de la guerre est déterminée avant to et d'une façon décisive *par la question de la responsabilité de cette guer et dans cette guerre*.

Si les adversaires avaient entrepris cette guerre, et l'avaient poursuiv sans égard pour la justice, pour nous opprimer et nous enlever nos droi alors dans l'intérêt de notre défense, nous devrions la poursuivre, le c échéant, jusqu'à ce que nous sombrions tous, lors même qu'il n'y aur aucune chance de gagner la guerre et que nous n'aurions devant les ye que notre disparition.

Mais il en est tout autrement si nos adversaires ont raison, quand affirment que c'est du côté allemand que se trouve, d'une façon qui l'e porte terriblement dans la balance, la responsabilité de cette terrible guer

Alors il faut que les coupables et les complices disparaissent totaleme de notre vie publique, et notre gouvernement doit donner des sécurité nos adversaires, non pas seulement par des déclarations, mais aussi par véritables actes, et il doit être prêt à tirer et à laisser tirer les justes con quences de la responsabilité encourue.

A côté de cet Allemand qui commence à voir clair, il y en a d'a tres qui ne songent qu'à développer l'exaltation chauvine. Les mêm professeurs qui lancent un appel au peuple ont organisé une ré nion d'étudiants, au cours de laquelle le président Wilson a été ba foué, parce qu'il voulait imposer à l'Allemagne une paix honteu Les pangermanistes ne désarment pas et ils s'appuient sur le ma chal de Hindenburg pour organiser dans le pays une campagne co tre la majorité du Reichstag. Reste à savoir si ce tardif effort po remonter le courant sera de quelque efficacité. En tous les cas, partisans du nouveau gouvernement semblent s'en inquiéter. correspondant berlinois de la *Gazette de Francfort* écrit en d du 26 octobre :

Certaines personnalités, parmi les pangermanistes et les conservateu n'ont pas cessé de présenter la première démarche entreprise en faveu la paix, démarche qui fut décidée d'accord avec toute les autorités com tentes, comme inspirée par la pusillanimité de notre gouvernement. A jourd'hui comme hier, elles continuent leur agitation contre « la paix de honte », terme par lequel elles veulent désigner toute paix de conciliati Elles ne cessent de répéter que nous combattons toujours victorieusem et sans que nos forces soient ébranlées en plein territoire ennemi. El tentent ainsi de dissimuler au public la véritable situation militaire et p tique où se trouve l'Allemagne maintenant. Aujourd'hui, la note du pré dent Wilson, qui est de nature à faire monter le rouge au visage de t

on Allemand, donne à ces personnalités, qui comptent apparemmen t sur n revirement de la situation, l'occasion de prêcher la résistance et la dé- nse nationale, en lançant de patriotiques et éloquents appels au senti- ent national. On cherche visiblement à dicter au Reichstag, en créant une gitation facile, les résolutions qu'il doit prendre. On affirme que nous avons pas le choix, qu'il s'agit d'organiser la défense nationale, comme depuis plus de quatre ans déjà, nous ne livrions pas de toutes nos forces combat de la défense nationale !...

Pendant que se poursuivait l'échange de notes entre Washington t Berlin, et que toute l'Allemagne languissait dans une attente an- oissée, le Reichstag poursuivait ses travaux. Mis en congé le 13 uillet, l'avant-veille de la malencontreuse offensive de la Marne, il 'avait pas pu se faire entendre pendant les trois mois qui décidé- ent du sort de l'empire. Enfin, le flot des discours, longtemps rete- u, a pu se déverser librement, le 22 octobre et les jours suivants. lais il semble bien que les porte-paroles de la majorité aient eu eaucoup moins le souci de provoquer une explication sur la politi- ue générale du gouvernement que d'aborder la discussion des ré- rmes constitutionnelles qui permettent au pays de faire figure 'Etat parlementaire. Le député conservateur Græfe en a fait amère- ent l'observation au cours de la séance du 26 :

Je ne comprends pas, a-t-il dit, comment on peut s'abandonner à des ex- ériences aussi dangereuses, à l'heure la plus critique de la cinquième nnée de la guerre. Tout notre pays est angoissé par la question de savoir e qu'il faut répondre à la demande des ennemis, mais dans cette enceinte est défendu d'ouvrir la bouche à ce sujet. On fait comme si ces réfor- es constitutionnelles étaient ce qu'il y a de plus urgent.

Le *Lokal Anzeiger* a donné l'explication cynique de cette hâte à ouloir placer sur le visage de l'Allemagne le masque de la démocra- e. Il voit, dans tous ces projets de loi, qui tendent à subordonner le ouvoir militaire au pouvoir civil, la première réponse faite par l'Al- magne aux exigences américaines :

M. Wilson, écrit l'organe chauvin, exige la transformation des pouvoirs ui ont jusqu'ici dirigé l'Allemagne, et il veut que ceux-ci soient désormais éduits à rien. Peut-être le gouvernement allemand a-t-il décidé de donner tisfaction à ses revendications du jour au lendemain.

Et la *Deutsche Tageszeitung* du comte Reventlow estime que ces rojets constituent « la dernière humiliation subie par l'Allemagne ». our nous, le détail de toutes ces modifications importe peu. Le *orwaerts* du 21 avoue sa crainte de voir les chefs de service, « les onseillers intimes du vieux style », gagner en influence et prendre n mains toutes les affaires, tandis que les secrétaires d'Etat parle- entaires se contentent d'un rôle d'apparat, « de telle sorte que l'effet

pratique de la démocratisation du gouvernement serait en grand partie supprimé. »

Il faudra donc d'autres « réformes » pour modifier les vieill habitudes de la bureaucratie prussienne. Les Alliés sauront l imposer. Reste à savoir à quel moment les dirigeants de l'empir devant la défaite complète des armées allumandes, se résigneront passer par les conditions que nous leur imposerons. Il y a de nom breux indices qui font croire que ce moment n'est pas éloigné. *Vorwaerts* qui, depuis que M. Scheidemann est entré dans le gouve nement, a pris un caractère presque officiel, écrivait, en date du 25 oct bre, le lendemain de la réception de la troisième réponse américain

Afin de comprendre le ton de la note de M. Wilson, il faut no rendre clairement compte sous quel angle le Président des Etats-Unis con dère notre position. Tous les alliés de l'Allemagne ont capitulé ou à p près. L'Allemagne a résisté jusqu'au bout, mais elle sera finalement ob gée de suivre la même voie. Une résistance désespérée ne peut rien chan à cette issue inévitable.

Et le journal socialiste ajoutait :

Pour nous social-démocrates, la situation est tout à fait claire : n avons toujours considéré l'ancienne constellation du pouvoir comme dan reuse pour le peuple et nous avons demandé instamment un changem radical. Le moment est maintenant venu de tirer les conséquences im toyablement exigées par les besoins du peuple allemand.

Quand on en est arrivé là, il ne reste plus qu'à se résigner à s sort et à déposer les armes.

HENRI ALBERT.

(27 octobre.)

§

Espagne.

LE CLERGÉ CATHOLIQUE ET LA GUERRE. — Sur ce thème, fort é fiant, on a déjà beaucoup écrit, et, en France, nul de mieux qual que Mgr A. Baudrillart ne pouvait instruire le public. Il l'a fait, toute franchise, dans son volume : *Une Campagne française*, p chez Bloud et Gay, à Paris et à Barcelone, dans l'hiver de 19 Parlant, à la p. 216, de l'état d'esprit dans la péninsule à l'orig des hostilités, il déclare :

Même parmi les chefs du clergé, pareilles dispositions se manifestai chez les évêques, dans les grands ordres religieux, et ce n'étaient pas lement des manifestations extérieures. On a pu citer des actes et des par qui atteignaient jusqu'aux consciences ; par exemple celui-ci, qui est n heureusement authentique : une pauvre vieille religieuse se mourant dan grandes souffrances disait « qu'elle offrait ses souffrances à Dieu pou victoire de la France », et son confesseur de lui répondre que par là n'assurait pas son salut ! On pourrait énumérer bien des faits analog

en des prédications de même esprit, soit dans des communautés religieu-
s, soit dans les églises, devant le grand public, prédications cruelles pour
s Français. Encore maintenant que de choses, malgré un incontestable
baisement, sont pénibles pour nous ! Dans nombre de villes espagnoles,
haque dimanche est l'occasion de rappeler les événements de la guerre de
808 à 1813 ; toutes les fois que les Français se plaignent, on s'empresse
e trouver dans les annales de l'histoire de cette guerre des actes compa-
ables, et on répond : « Vous voyez bien que vous avez fait de même »,
ubliant qu'une grande partie des atrocités commises à cette époque l'ont
é par des Espagnols qui, défendant leur pays, croyaient bien faire...

Mgr Baudrillart, qui parle de ce qu'il a vu en Espagne au prin-
emps de 1916, est d'avis qu'à cette époque « l'attitude du clergé à
otre égard et celle de ses chefs » était restée « médiocrement favo-
able » et trouve qu'en dépit des atténuations qu'un prêtre peut don-
er à cette attitude, « il y a toutefois des limites qu'on ne devrait
as dépasser », par exemple, pour un archevêque, de traiter, dans
n mandement « imprimé et affiché », la France de « pays pourri... »
On pourrait se demander si la tournée de Mgr Baudrillart a modi-
é cet état de choses. La question a été posée dans le *Bulletin His-
anique* de juillet-septembre 1916 par un des membres de la rédac-
on qui, parcourant alors le nord et le centre de l'Espagne, était à
ême de juger en connaissance de cause, et voici sa réponse, telle
t'elle se lit p. 198 :

Faut-il se demander quelle part il convient de faire, dans les démonstra-
ions respectueuses dont il a été l'objet, à la courtoisie espagnole et à la
harité chrétienne ? On ne pouvait pas ne pas recevoir avec déférence un
rélat, même venu d'un pays condamné par ses fautes à l'expiation ! Salu-
ations cérémonieuses, protestations onctueuses, je les vois d'ici (1)...

Et, s'il y a eu le manifeste signé par les « membres les plus en
ue » du clergé et portant des « centaines de signatures », il est bon
le noter que ce document n'est qu' « une protestation en faveur des
atholiques belges, mais combien édulcorée ! Les Allemands n'ont
as dû faire trop de grimaces pour l'avaler ». En somme, la masse
oire, en Espagne, restait, d'après ce garant peu suspect, dans l'au-
omne de 1916, « réfractaire, fermée, hostile ». Qu'il y ait, dans ce
lergé, « beaucoup de candeur, d'ignorance sur ce qu'on prône si
aut », c'est ce que l'écrivain du *Bulletin Hispanique* voudrait
lémontrer en citant un article du *Diario de Navarra* du 17 juin
1916, où « un cœur chrétien et ami » invite les Boches internés à
Pampelune à se convertir au catholicisme. Nous ne suivrons pas l'au-
teur sur ce terrain : un des vices, les plus graves, de sa méthode

(1) Il est curieux de noter, de l'aveu même de Mgr Baudrillart, *op. cit.*, p. 259, que celui qu'il appelle « notre meilleur ami », l'archevêque de Tarragone, « était absent » quand le recteur de l'Institut Catholique passa en cette ville. Cela le dis-pensait de compromissions délicates.

consistant à tirer argument de pièces isolées et arbitrairement cho sies pour en déduire des conclusions d'ordre général, qui flattent se conceptions politiques spéciales, dont nous avons eu l'occasion d parler ailleurs.

A six mois de distance, le même garant, écrivant dans le mêm organe (nº de janvier-mars 1917) sur *la main de l'Allemagne e Espagne*, répète qu' « en ce qui concerne le clergé, il n'est pas con testable » que « la masse nous est hostile », encore que nous ayon pour nous « beaucoup d'hommes remarquables », dont « le plus e vue est l'archevêque de Tarragone, D. Antolín López Peláez ». C dernier, en effet, avait alors publié dans le *New-York Herald* un interview dont la francophilie se bornait à déclarer que « les mem bres du clergé espagnol qui ont blessé la susceptibilité des catho liques français par leurs manifestations germanophiles sont erroné ment impressionés par l'idée que la France est l'ennemie de notr religion. Ils confondent la politique du gouvernement français et le sentiments de la nation française : l'Etat français et la France. C'e une grande erreur, que je leur signale constamment. » Donc, distinc tion entre la France catholique et... l'autre. Le reste de l'intervie était une profession d'admiration pour la [illegible] philosophique du cardinal Mercier, la déclaration d'une neutralité « bienveillant pour les Alliés, par la force de raisons géographiques, raciales et sp rituelles » et l'affirmation que l'archevêque de Tarragone, en sa qua lité de sénateur, votait toutes les lois militaires espagnoles. Ce docu ment, si anodin, n'en fit pas moins sensation et, dans le journal d Madrid *El Parlamentario*, du 31 janvier 1917, 13 intellectuel catalans en félicitèrent, en leur langue, l'ex-évêque libéral de Jaca et le vieil admirateur de Pérez Galdos, cependant que l'écrivain du *Bulletin Hispanique*, dans l'impossibilité où il était de cite d'autres noms, insinuait que ce n'était point là « le seul prélat espa gnol qui sache être juste pour notre pays. Peut-être un jour ou l'au tre en aurons-nous la preuve manifeste... »

Les mois ont passé et la « preuve manifeste » se fait toujours attendre. Pour ce qui est de Mgr López Peláez, celui-ci s'est obsti nément refusé, à la fin de 1917, à recevoir ni le rédacteur du *Par lamentario*, ni le correspondant de *El Sol*, qui eussent voulu avoi de lui, de retour de son voyage sur le front français, quelque décla ration nettement alliophile. Et quand, à la suite de la prise de Jéru salem par le général Allenby, un collaborateur de la *Publicidad* barcelonaise, M. Menéndez, se rendra spécialement chez le prélat pou tâcher de surprendre sur ses lèvres ce cri spontané d'enthousiasm qui eût été si naturel, il n'obtiendra de lui que des réticences, et, force d'insister, l'anodine affirmation que la libération des Lieux Saints « pourrait poser le problème du droit de possession des Fran

scains espagnols », puisque, au surplus, le souverain d'Espagne appelle encore roi de Jérusalem et que, « jusqu'en ces derniers mps, l'Espagnol qui testait devait laisser un legs en faveur des *antos Lugares* »! (*Publicidad* du 14 déc. 1917, p. 3.)

Et voici que la vaillante revue de M. Benjamin Barrios, *América atina*, ayant posé à Mgr Peláez, ainsi qu'à d'autres personnalités ondiales, la question : *Comment doit finir la guerre pour que s douleurs qu'elle a suscitées ne soient pas vaines?* en a reçu tte peu compromettante réponse, imprimée p. 13 du n° d'août 918 de l'organe ci-dessus mentionné, et où l'on chercherait vainement la moindre allusion au triomphe du Droit, incarné dans la use alliée. Nous traduisons à la lettre du texte espagnol :

Pour que les souffrances qu'a causées la guerre actuelle ne soient pas ines, il faudrait qu'elle se terminât de façon à être la dernière des guers, c'est-à-dire que l'on prît les dispositions nécessaires pour qu'aucune tre ne fût possible. Elle a pris naissance du militarisme et, tant qu'on en aura pas fini avec celui-ci radicalement, on la verra, à l'instant le us imprévu, s'allumer de nouveau et éclater avec d'horribles ravages. 'antique axiome : *si vis pacem, para bellum*, est ruiné par l'expérience. préparer à la guerre, c'est se préparer à violer la paix. Plus on accumule combustible, plus on court le risque de voir éclater l'incendie. Les ouvantables douleurs que la présente lutte fait souffrir à l'humanité imimeront leur trace, et si profonde, qu'il faudra longtemps pour qu'elle efface du monde et qu'on cesse de la considérer avec horreur. Il y a lieu croire que si l'empereur d'Autriche eût prévu ces conséquences, sa ain aurait tremblé avant d'écrire le mot : *Guerre*. Cependant, les passions pulaires et, surtout en pays non démocratiques, celles des personnes argées du gouvernement, peuvent se superposer à la considération des ais intérêts et appliquer de nouveau la mèche à la mine chargée, produint de nouvelles catastrophes mondiales. Il faut donc enlever l'occasion x luttes internationales en réduisant les armements à ce qu'exige la conrvation de l'ordre. Si, lors des stipulations de paix, l'on pose comme contion le désarmemont général, l'on pourra de nouveau voir comment Dieu it tirer du bien des maux. Les instruments de guerre une fois convertis outils de labeur agricole et industriel, la charge si pesante du budget la guerre, qui accable actuellement les peuples, s'allègera; les millions bras robustes, aujourd'hui enfermés dans les casernes pour y apprendre rt de tuer, se livreront au travail et les nations pourront tranquillement complir l'œuvre de progrès, sans l'inquiétude ni l'angoisse de qui, à aque instant, se voit exposé aux attaques de l'ambition, de la vengeance, s convoitises du puissant voisin.

Comme si cette manifestation du seul prélat transpyrénaïque déaré à l'envi par ses propagandistes l'inconditionnel ami de la France e suffisait point à marquer la nuance de l'amour clérical espagnol our notre cause, il se trouve que, dans cette enquête d'*América atina*, figure le nom d'un autre dignitaire ecclésiastique vanté par

Mgr Baudrillart, p. 251 de son volume, où il est affirmé qu'à Ma drid, Mgr Palmer, fondateur de la mission espagnole à Paris, pour le Recteur de l'Institut catholique parisien des choses que dernier ne pourrait « trop dire ». Or, voici la réponse de ce prêtr qu'il serait cruel d'illustrer d'un quelconque commentaire, tel qu'elle figure en castillan à la p. 62 de la revue de M. Barrios :

Les grands intérêts religieux du monde exigent impérieusement que l liens de mutuelle amitié et sympathie réciproque entre l'Espagne et France se resserrent en un faisceau étroit, afin que, répondant aux de seins adorables de la Providence, elles puissent continuer d'être, à trave l'Histoire, les deux glorieuses et invincibles héroïnes de la civilisati chrétienne, source intarissable de force et de puissance et seul foyer re plendissant de la vraie liberté et du progrès.

Combien avait raison l'illustre recteur de l'Université d'Athène M. G.-Y. Angelopoulos, lorsque, déclarant, lui, ses couleurs (*Am rica Latina*, p. 16), il affirmait que « l'injustice porte en elle stigmate aussi bien de celui qui en souffre que de quiconque, sa en être offensé, en est le témoin ! » Ainsi parlait déjà Solon : « τ ἀδικουμένων οὐχ ἧττον οἱ μὴ ἀδικούμενοι προβάλλονται καὶ κολάζουσι τ ἀδικοῦντας. »

Mais encore, si ce clergé espagnol, qui fait cause commune av les Luthériens, avait pour lui le privilège de la supériorité ! L'anci ministre de *Gracia y Justicia* dans le cabinet Maura, M. le com de Romanones, des attributions duquel relevait le monde ecclésia tique, n'a-t-il pas été contraint, dans un article du *Liberal* madri gne (numéro du 30 septembre 1918), de confesser, lui auquel l'id d'une séparation de l'Eglise et de l'Etat semble monstrueuse, q l'actuelle formation des prêtres espagnols dans les séminaires ét des plus défectueuses et de demander une réforme urgente ?

La chose est tellement manifeste, pour quiconque a étudié s place ces questions, qu'insister serait puéril. M. Enrique Góm Carrillo, qui, s'il s'est fait, pour l'Espagne, l'enthousiaste chronique des choses de France, n'en est pas moins un connaisseur très ave des *cosas* de la péninsule, n'a donc exprimé que la plus élémenta des vérités d'évidence lorsque, dans le récit de la semaine qu'il passée avec la Légion Etrangère, parlant, au chap. XII, des volo taires espagnols, il fait dire au curé basque qui a pris le fusil po la France, qu'il suffit de parler à un prêtre français pour consta l'abîme qui le sépare d'un prêtre espagnol : *Hable usted con sacerdote y verá el abismo que los separa de un colega esp ñol* (1)... Au fond, toute la raison de leur « germanophilie » n'

(1) *Una semana con la « Legión Extranjera », XII : Los Españoles*, dans *A rica-Latina* du 15 juillet 1918, p. 21. Voir également, du même auteur : *El al de los sacerdotes soldados* (Barcelona, Francisco Altés, 1918.

as à chercher ailleurs que dans cette infériorité, morale et intellec-
elle... Mais jamais ils n'auront le courage — secouant, ne fût-ce
ue passagèrement, leur torpeur orgueilleuse — de faire, comme
Jnamuno, leur *meâ culpâ* et de confesser humblement qu' « avant
a guerre, on ne connaissait guère le véritable peuple français, celui
ue la guerre a révélé parmi nous... » (1).

C. PITOLLET.

§

Turquie.

LES GRIEFS DE LA TURQUIE CONTRE L'ALLEMAGNE. — Il arrive un
jour où les esclaves les plus soumis brisent leurs chaînes. Le cas s'est
roduit récemment en Bulgarie. Se rendant compte qu'en échange
e leur vassalité ils ne recueillaient qu'humiliations et déceptions de
part de l'Allemagne, les Bulgares abandonnèrent l'allié dont ils
ressentaient la défaite, et se rendirent à l'Entente victorieuse. La
urquie, comme la Bulgarie, est justement irritée d'avoir été traitée
ar l'Allemagne comme un parent pauvre de la coalition. Son mé-
ontentement date surtout du traité de Bucarest qui n'a résolu ni la
uestion de la Dobroudja, ni la question de la Maritza. Petit à petit,
a Turquie se convainquit que l'Allemagne, préoccupée de réaliser
on plan grandiose Hambourg-Bagdad, ne se souciait nullement de
avoriser son expansion au Caucase et en Crimée. Le nouveau sultan
Mehmed VI et ses ministres furent très inquiets du refus de l'Allema-
ne de leur céder la flotte russe de la mer Noire, car ils pressen-
aient justement ce qui est arrivé : ces navires tenant Constantino-
le sous leurs feux ont intimidé le gouvernement ottoman et retardé
a conclusion de la paix séparée avec l'Entente. Mais le principal
grief de la Turquie au cours des derniers mois, ce sont les traités
complémentaires de Brest-Litovsk que l'Allemagne a conclus avec
les Bolcheviks sans lui faire l'honneur de la consulter. La presse
urque est unanime à manifester son indignation.

Tandis que chez nos adversaires, s'écrie le *Zeman*, dans es conférences
qui se tiennent à Versailles, les questions sont examinées et résolues par
toutes les puissances de l'Entente, nous voyons que dans notre coalition
es problèmes les plus importants au sujet de la paix, de l'Orient, etc., ne
s ont étudiés et tranchés que par les deux gouvernements allemand et autri-
chien. Cela ne peut ni nous réjouir, ni nous satisfaire.

Dans ses nouveaux accords avec le gouvernement des Soviets,
l'Allemagne reconnaissait les droits de la Russie sur Bakou et sur
e Caucase. Elle favorisait ainsi les bolchéviks aux dépens de sa pro-
pre alliée ! La Russie, d'après les articles 13-14, devait consentir à

(1) *Le sentiment tragique de la Vie,* traduction française de Marcel Faure Beau-
lieu (Paris, 1917), p. 8.

la reconnaissance par l'Allemagne de l'indépendance de la Géorgie tandis qu'en retour l'Allemagne promettait de s'opposer « aux force d'une tierce puissance » qui passeraient la frontière allant de l Koura le long de la limite septentrionale du district de Bakou ju qu'à la Caspienne. Cette « tierce puissance » n'était autre que l Turquie ! Le *Zeman* protesta énergiquement :

« Par cette politique, l'Allemagne sacrifie les droits géographiques, hist riques, et nationaux des Caucasiens. Est-ce ainsi que l'on défend les peti peuples ? La Turquie croyait qu'elle trouverait dans la libération de m liers de ses frères du joug russe une légitime compensation pour tant sacrifices consentis. Elle est profondément meurtrie de voir l'Azerbeidj privé de sa capitale. Devant ce fait accompli, notre gouvernement et n frères du Caucase doivent agir d'accord et sans hésitation.

Le *Vakyt* relève que le gouvernement ottoman, s'il avait été con sulté, n'aurait jamais accepté de telles résolutions :

En réalité, on nous a tenus à l'écart. On nous disait que dans l'entrev de Guillaume II et de Charles Ier, il ne se traitait que des questions in ressant les deux empires. On a en fait revisé tout le traité de Brest-Litovs D'autre part, on a vu au Quartier général allemand le tsar des Bulgares e prince héritier s'entretenir avec Guillaume II. Il y a là pour nous d points obscurs à élucider.

Le *Terdjuman* écrit de son côté que les traités germano-russ intéressent directement l'Azerbeidjan et la Turquie :

Pour l'Azerbeidjan, ils ne peuvent avoir aucune valeur. L'Allemagne été et est toujours une étrangère au Caucase, avec lequel elle n'est rat chée par aucun lien, ni religieux, ni national, ni politique, ni économiqu Pour elle, céder Bakou aux bolchéviks, c'est absolument comme si elle vrait l'Himalaya à l'Amérique. Or les Allemands savent que la Turq est liée au Caucase à la vie et à la mort. Ce territoire, voisin du nôtre 75 o/o d'habitants qui sont de même race que nous. Le plus grand pro de la guerre actuelle pour nous sera de repousser le danger russe au d du Caucase. Par ses concessions aux bolchéviks, l'Allemagne, qui parta les anciennes provinces de la Russie et qui même leur fournit des prince n'a pas pris en considération les liens qui nous unissent au Caucase. posant cette question, nous ne pouvons cacher non seulement notre éto nement, mais notre indignation. Pouvons-nous envisager l'avenir av confiance, et sur quelle amitié pouvons-nous compter demain ?

Le *Vakyt* s'inquiète plus particulièrement des arrangements l'Allemagne en ce qui concerne la Géorgie :

Le fait que la Russie consent à l'indépendance géorgienne prouve q l'Allemagne a insisté sur ce point qu'elle estime capital et en accord av ses propres intérêts. Les bonnes dispositions manifestées par les All mands vis-à-vis des Géorgiens renforcent chez nous l'idée que nos alli ont des vues particulières sur ce pays.

On sait que le gouvernement ottoman, ému de cette attitude calière de l'Allemagne, envoya d'urgence Talaat pacha à Berlin.

Un nouvel échange de vues avec nos alliés est indispensable, s'écrie le *'erdjuman i Hakkikat*. Leur conduite n'a rien de commun avec ce que on peut attendre d'une alliance, et elle ne peut satisfaire notrs opinion ublique. Dans la conception des hommes politiques allemands, il semble- it que nous n'avons rien à voir ni avec le traité de Brest-Litovsk, ni avec akou, l'Azerbeidjan et l'Arménie, ni en somme avec le Caucase tout entier. 'Allemagne seule serait intéressée... Rien d'étonnant si un jour on nous t que la Palestine, Bagdad et Constantinople intéressent plus les Alle- ands que nous.

Et le journal conclut sur ces mots énergiques :

Nous sommes intervenus dans la guerre pour défendre notre indépen- nce, pour sauvegarder nos propres intérêts, et non pour nous donner un iteur qui résoudra pour nous nos problèmes nationaux. C'est cette poli- que qu'a adoptée envers nous le parti catholique qui est au pouvoir en llemagne depuis un an. D'un tel gouvernement nous ne pouvons rien tendre de bon.

Talaat pacha obtint en partie satisfaction. Bakou retomba au pou- oir des Turcs, à la grande indignation des bolcheviks qui rom- rent les relations diplomatiques avec Constantinople. Depuis, les vénements se sont précipités. L'intégrité de l'empire turc, so- nnellement promise par l'Allemagne, est un beau rêve écroulé. a Palestine vient d'être conquise par le général Allenby. La Bul- arie, en capitulant, a coupé le lien qui rattachait la Turquie à Allemagne et ruiné tous les projets germaniques en Orient. Par l'oc- upation de la Bulgarie, et par la prise de Vidin, la grande ligne alkanique et la voie internationale du Danube sont tombées aux ains de l'Entente. Vaincue militairement, épuisée économiquement, a Turquie n'avait plus d'autre issue que de se rendre à l'Entente. ue vont devenir tous les peuples soumis au joug ottoman ? La Tur- uie devra consentir à la perte de la Mésopotamie, de la Palestine, de a Syrie, de l'Arménie et de l'Arabie. Comme l'a dit Wilson dans le 2e point de son Message du 8 janvier, « la souveraineté et la sé- urité seront garanties à ces régions ». Quant aux Dardanelles, elles evront rester ouvertes « comme un passage libre pour les navires et e commerce de toutes les nations, sous la protection des garanties nternationales ». Le port de Constantinople sera également inter- ationalisé, mais les alliés permettront sans doute au sultan de gar- er sa capitale en Europe, si du moins il se hâte de se débarrasser à amais de l'emprise germanique et d'exécuter scrupuleusement tou- s les clauses de l'armistice.

A. PIERRE.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — La vie sociale — et par conséquent société européenne — a sa logique, et, comme le dit fort justemer M. Parodi, dans la *Revue des Nations latines*, en une étude in tulée : « La logique sociale et la guerre », la guerre a déterminé ch toutes les nations belligérantes nourries d'une même civilisation d phénomènes identiques des deux côtés des lignes ennemies. Le pr mier de ces phénomènes est l'exaltation du sentiment national.

D'aucuns l'avaient cru en décadence, et en annonçaient, hier encore, régression au profit d'autres facteurs sociaux; il apparaît désormais av évidence comme la force la plus irréductible peut-être, la plus spontan et la plus vivante du monde moderne. Agissant, à l'heure de la cris comme l'âme même des sociétés modernes, il s'est imposé à tous leu membres avec des caractères tout à fait assimilables à ceux que présenta le sentiment religieux autrefois : c'est-à-dire qu'il est devenu pour beaucou comme l'inspiration centrale qui possède tout l'être, enveloppe, s'assimi et colore de sa nuance propre tous les autres sentiments, même ceux qu'u logique abstraite eût pu lui croire antagonistes, comme les sentiments famille par exemple ou les croyances confessionnelles ; il présente ce tra qui est essentiel à tous les états d'âme mystiques, qu'il ne permet plus distinguer la vie de l'individu et l'existence supérieure du groupe, l'int rêt de l'un et l'intérêt de tous, que par lui on s'aime soi-même dans u tout comme on aime ce tout en soi, et que c'est vraiment son salut que l' cherche dans le salut commun. Si quelques-uns se préoccupent en outr de le justifier en raison, et y parviennent sans trop de peine, — *fid quærens intellectum*, — il a, chez le plus grand nombre, une allure tou instinctive et intuitive; il est exclusif et passionné, il a ses fanatiques e aux yeux de ceux-ci, mettre en balance avec lui quelque autre form d'idéal que ce soit, est déjà sacrilège: c'est le crime qui déshonore et avi sans recours, qui ne comporte ni excuse ni pardon. La somme d'héroïsm de pur sacrifice et de sublime dévouement qu'il a inspirée depuis quat ans dépasse sans doute tout ce dont l'humanité s'était jamais montrée c pable dans ses âges de plus haute ferveur ; et cela dans l'un et l'autre d camps ennemis, car si la nuance du patriotisme est différente en Allemag et en France, en Italie ou en Angleterre, nul ne prétendra sans doute q les Empires centraux ne l'aient connu et ressenti avec une intensité faro che et forcenée.

Le sentiment religieux s'est également développé chez tous l belligérants. Par contre, le sens catholique, tout de subordinatio au Pape et à l'esprit d'universalité, paraît avoir diminué. Par exem ple, en Allemagne comme en France, les catholiques se sont mon trés plus patriotes que catholiques au sens dogmatique et étymolo gique du mot.

Les questions confessionnelles n'ont joué aucun rôle, même occasionnel adjuvant, dans cette guerre : dans chacune des armées se rencontrent aternellement unis des représentants de toutes les religions, sans oublier slamisme, qui tous trouvent des coreligionnaires parmi leurs ennemis, ne les en haïssent pas moins. Celles des notions religieuses qui semaient contraires à la guerre ont été non pas même renoncées, mais ouiées, négligées ou, pis encore, dissimulées comme compromettantes : tel déal évangélique du pardon des injures ou de la non résistance au mal, jusqu'à l'interdiction pour les ministres du culte de jamais verser le ng, si impérative que l'Eglise, même pour sa défense propre, avait bien a la tourner jadis, mais sans oser jamais l'enfreindre; or les prêtres ont entierement oubliée aujourd'hui, au point de servir aux armées dans s rangs des combattants proprement dits : le fait s'est accompli partout, ut simplement, sans soulever même de discussion, ni, semble-t-il, de rupule de conscience, et il est sans doute un des plus symptômatiques de tat des croyances contemporaines.

Quant aux partis politiques de chacun des pays en guerre, voici, après M. D. Parodi, les routes qu'ils ont suivies :

En France comme en Allemagne, en Italie comme en Angleterre, en uelque mesure aussi aux Etats-Unis et en Autriche-Hongrie, la guerre mble avoir déterminé trois grandes attitudes théoriques, qui remplacent transforment les groupements antérieurs. Et les différences qu'elles ésentent, en raison de la situation diverse de ces diverses Nations à égard de la guerre, n'y sont pas moins significatives que les ressemlances.

D'abord, à l'extrême droite, d'un nationalisme militariste et impérialiste, nti-démocratique et monarchiste, du parti des nobles, des gros propriéires et des gros industriels, s'est dégagé, plus ou moins consciemment et airement, un même système. Il se réclame des idées réactionnaires, et oit dans toute concession à la volonté du peuple un principe de faiblesse d'anarchie; il conçoit la guerre comme bonne et tonifiante par elle-même; excite et exaspère les haines de race et la vanité nationale; il cherche on point d'appui dans l'esprit de corps et l'orgueil militaire; il conserve ilousement les traditions anciennes de diplomatie secrète, de conquêtes. annexions, d'indemnités imposées aux vaincus; il conçoit que les guerres oivent se conduire et se terminer au XX^e^ siècle comme au XVII^e^ ou au VIII^e^; il ne veut pas entendre parler de consultation des populations ou e plébiscite, et reste fermé au principe des nationalités, même alors que, ar intérêt politique, il peut être amené à l'invoquer en le dénaturant et à n faire son drapeau, comme il est arrivé aux pangermanistes d'Outrehin; en somme il croit toujours au droit mystique et souverain de la orce, et affirme le devoir, pour chaque race, de développer jusqu'à l'exrême mesure de ses énergies et même par la violence, toutes ses virtualiés, sans autre frein que la rencontre d'une énergie antagoniste supérieure; l se moque par suite des idées de justice et de moralité politique, comme e « nuées » et de sophismes mortels; enfin, et c'est sa principale concesion aux idées modernes, il prolonge l'impérialisme guerrier en impérialisme commercial et industriel, et veut s'assurer des comptoirs et des

clients au même titre que des marches, des bastions et des frontiéres str tégiques.

. . . . . .

Mais, dans les diverses Nations de l'Entente comme dans les Empir centraux, la partie moyenne de l'opinion est constituée par une bourge sie plus ou moins modérée et libérale, partagée, avant et depuis la guerr par les mêmes aspirations contradictoires, quoique très inégalement agi santes selon les pays. Adonnée au commerce, à l'industrie ou aux profe sions libérales, elle était, jusqu'en 1914, foncièrement pacifique ailleurs qu' Allemagne, et en Allemagne même n'était peut-être pas franchement bel queuse ; mais elle était aussi, partout, patriote, chatouilleuse sur les que tions d'honneur et de prestige national, sensible à la gloire militaire; dés reuse aussi d'avantages commerciaux ; c'est chez elle surtout que s'est m nifestée, dans toute son originalité, cette force du sentiment national q nous signalions tout à l'heure. Par contre, un peu partout aussi, elle s'e montrée en quelque mesure sensible aux idées morales communes qui sem blaient faire le fond de la conscience moderne : idée de justice et idée d droit, respect de la vie et de la liberté d'autrui, souci de la véracité, répr bation du mensonge et de la duplicité. De là, chez tous les belligérants, désir de justifier moralement la guerre, et tout l'édifice de calomnies et raisonnements fallacieux élevé par l'Allemagne pour tromper, non seul ment les neutres, mais ses citoyens propres, fort disposés d'ailleurs à laisser faire ; de là cette si singulière et à première vue déconcertante sim litude de tous les belligérants à invoquer les mêmes arguments, à accue lir sans critique les mêmes accusations contre leurs adversaires, à leur a tribuer les mêmes manœuvres de trahison : chacun proclamant qu'il a é attaqué, et ne fait que se défendre ; que lui seul mène une guerre loya tandis que les ennemis se comportent en barbares ; de là en particuli cette prétention dont on a tout fait pour pénétrer l'opinion publique Allemagne, bien qu'elle contredise les théories du droit mystique de force professées par ses intellectuels, qu'on n'y soutient pas une guer offensive, et que le Kaiser, menacé par les sourdes intrigues et les déloyal alliances de tous ses voisins, n'a fait tout au plus que déconcerter l'attaq qui se préparait en la devançant.

. . . . . .

Dans tous les Etats occidentaux enfin il y a, plus ou moins nombreux puissant, un parti socialiste ; c'est là qu'il est le plus curieux et le plus d licat d'étudier la similitude des effets, provenant de la similitude des ca ses, au milieu de différences d'ailleurs capitales. La réprobation à l'éga de toute guerre, le parti pris pacifique, la subordination des aspiratio nationales aux intérêts propres du parti étaient, en 1914, les dogmes répu intangibles du socialisme, les articles d'un credo répété avec une docil religieuse ; avant tout il tenait à être un parti international et internatio liste. Or, la guerre éclate, et elle rend immédiatement sensible cette véri à laquelle hier on voulait fermer les yeux : que, s'il existe, au sein d' même Etat, de multiples et graves divergences d'intérêts d'une classe l'autre, il existe aussi des intérêts communs primordiaux ; que, s'il exis d'un État à l'autre, des intérêts commun pour une même classe sociale, existe aussi des intérêts contraires. On ne parvient, par la vertu d'aucu

octrine, à s'abstraire de la solidarité nationale. Le sophisme de l'anti-patiotisme d'avant la guerre apparaît, désormais, aveuglant : se prétendant aliste et positif, il négligeait simplement les deux conditions les plus fonmentales et les plus positives de toute réalité, l'espace et le temps ; il éconnaissait simplement les mille liens de toutes sortes que tissent la communauté du sol et du genre de vie, et la communauté du sang, l'hérédité, langue, les traditions communes. Proclamant la prépondérance des inrêts économiques sur tous les autres, il oubliait qu'une des premières fins qu'un des premiers effets de toute victoire militaire, de toute conquête t justement de concentrer la totalité des avantages économiques, sans stinction de classes intérieures, aux mains des conquérants : les luttes de asse ne peuvent donc surgir qu'une fois éteintes les luttes pour l'indédndance, et passent nécessairement au second plan quand celles-ci se ralment.

. . . . . .

En tout cas, le conflit une fois ouvert, tous les socialismes ont connu les êmes hésitations, subi les mêmes crises intérieures, cédé aux mêmes forss... De là la même scission, si curieusement symétrique, en majoritaires en minoritaires, des attitudes analogues et des arguments similaires. Les noritaires ne répudient pas le sentiment national, et se déclarent toujours cidés à soutenir une guerre défensive ; mais dans les deux camps, à mere que diminue l'espérance du succès complet du côté allemand, le sentint du danger national imminent du côté français ou anglais, c'est le uci de la lutte intérieure des classes qui reparaît et tend à reprendre le s sur le sentiment du péril extérieur. Car la guerre, en se prolongeant ns des pays à contexture individualiste et d'organisation économique enre rudimentaire, a provoqué des spectacles singulièrement troublants, il it l'avouer, pour les militants de la lutte sociale d'hier. Si tous les Etats t réalisé la complète mobilisation des hommes, aucun n'a eu l'imprudence tenter la mobilisation des ressources matérielles et des capitaux : de là loi de l'offre et de la demande continuant à jouer en pleine guerre, de là spéculations, les accaparements, les bénéfices de guerre dépassant toute évision, et des fortunes énormes édifiées à l'arrière, tandis qu'à côté s'ensent les ruines et que l'on meurt sur le front. Il est vrai que, d'autre part, abileté des gouvernants et la conscience même du danger, par des consions opportunes ou des mesures d'Etat accomplies sans préoccupation principes, allocations, indemnités de toutes sortes, en même temps que raréfaction de la main d'œuvre et l'élévation des salaires, sont parvees un peu partout à éviter la misère et à conjurer jusqu'ici les troubles volutionnaires. Mais pourtant, il est indéniable que le sentiment des angonismes sociaux a reparu plus tôt que la décision militaire, et fait reître dans certains milieux l'idée étrange d'un accord immédiat, en pleine erre, du prolétariat universel contre les classes possédantes. Ajoutez les cès du parti adverse, du nationalisme militariste, qui, en Allemagne, ne rmettent pas, même aux plus aveugles des ouvriers, de croire au caractère fensif de la guerre, et qui, dans les pays de l'Entente, donnent un prête plus ou moins plausible pour en douter ; ajoutez encore la conviction, tifiée ou non, qu'il était impossible d'arriver à une solution militaire du nflit ; et encore, la lassitude si naturelle après quatre ans de guerre,

qu'on peut s'étonner uniquement qu'elle ne soit pas plus grande ; ou enc l'horreur sentimentale et irraisonnée de tant de sang versé et de tant massacres ; et enfin, chez un tout petit nombre, l'anarchisme pur, l'indi rence à tous les grands intérêts humains : intérêt de parti contre Na et l'appétit de jouissances personnelles à la faveur d'un grand trou quelconque, sans que l'on regarde au delà, ce qui a favorisé un mon l'exemple de la Russie...

LA PRESSE ENNEMIE. — La *Münchner Post*, par la plume du c bre professeur F.-W. Fœrster, qui courageusement, « kehrt vor sei Thür », ne craint pas de dévoiler la honte de ses confrères, le hid mensonge que, du matutinal *Matin* au vespéral *Intransigeant*, serait bien en peine de découvrir chez nous.

Il ne saurait plus être question que nous obligions nos adversair nous accorder une paix selon le goût des milieux qui jusqu'ici furen fluents. Mais qu'arrivera-t-il maintenant ? Faut-il que nous continuio assister au spectacle de nos hommes d'Etat faisant suivre l'une après l tre des propositions, chaque fois à deux millimètres plus près de l'acce tion et qui toujours sont refusées ? Peut-on encore considérer ces insu des actes et des discours de nos hommes d'Etat comme une « offensiv paix », ou bien cette sorte de politique n'a-t-elle pas plutôt une hont ressemblance avec les agissements d'un colporteur ? Sur quelle es d'informations ayant trait à la psychologie de la volonté de guerre enne les cercles dirigeants se servent-ils à vrai dire ? Ne vaudrait-il pas mi se basant sur un sondage certain, qu'on parlât de manière à être pri sérieux ou qu'on se tût ?

Ces questions et de semblables vont maintenant traverser la tête du ple allemand, et peut-être celui-ci en arrivera-t-il à reconnaître que tou politique d'offres de paix a échoué en tout et partout et qu'on eût m fait d'établir un clair programme européen où l'on eût parlé, non seule de l'avenir allemand, mais aussi de l'avenir du monde, et où l'on s montré digne de confiance en usant des grands principes dans les ques particulières concrètes. On continue chez nous à ne pas comprendre nos adversaires — non par noblesse de sentiment, mais pour des rai de politique économique réaliste, — considèrent la fondation d'une « a rance universelle » contre la guerre comme leur but de guerre ca Conséquemment, ils veulent écarter autant qu'il peut être possible, tou foyers de discorde à venir entre les peuples, tous les irredentas, toute oppressions, par une organisation du monde basée sur les principe Droit. Si l'on veut s'entendre, il faut d'abord se familiariser avec cet lonté, — mais non par une profession de foi générale que les actes nent démentir (Paix orientale), mais tout à fait *in concreto*. N'est-i actuellement incompréhensible que la plus grande partie de la presse mande, en ce qui concerne cette situation simple et claire, continue de de la poudre aux yeux du public allemand ? Est-ce imbécillité ou mens ou est-ce servilité vis-à-vis certains facteurs qui ne poursuivent q chose : couvrir ceux qui sont les véritables coupables de la prolongati la guerre ? Que dire lorsqu'on voit un grand journal allemand, au se

la paix de conciliation, annoncer à ses lecteurs, en manchette, après le
:t de la note autrichienne: « L'Entente ne veut aucune paix de conciliа-
ı » ? Une pareille interprétation contredit, semble-t-il, les faits les plus
dents. Ces mêmes feuilles qui écrivent ainsi n'ont-elles pas dû, peu de
rs auparavant, annoncer qu'en Angleterre les pacifistes notoires eux-
mes, Gardiner, les *Daily News*, Henderson, etc., que l'on citait toujours
:z nous comme les porte-paroles les plus sûrs d'une paix de conciliation,
, donné leur assentiment au refus de Balfour, tout pourparler étant
tile aussi longtemps qu'influeront chez nous des conceptions comme
les que M. von Payer a représentées dans la question orientale? Ce n'est
ıc pas l'Entente qui refuse en principe la paix de conciliation, mais c'est
n nous qui refusons de nous entendre avec le monde entier protestant
tre la malheureuse paix de Brest-Litowsk. Assez de mensonge, on a
fisamment menti ; et que, maintenant, l'on regarde enfin, face à face,
lourdes fautes que nous avons commises, et qu'on travaille dans le
ınd style à la conciliation.

LA PRESSE NEUTRE. — Un romancier bâlois, M. Jakob Schaffner,
abli en Allemagne, a fait, dans la « Gazette de Voss » une sorte
:ppel aux neutres que M. René Gouzy analyse cruellement dans
Tribune de Genève.

Selon Schaffner, l'ébranlement de la « Mitteleuropa » aurait pour les
ıtres les mêmes conséquences que le krach d'une banque importante
ır les maisons plus petites qui gravitent dans son orbe. Notre romancier,
le voit, a la comparaison plutôt prosaïque.

Pour soutenir sa thèse, Schaffner met en opposition les Atlantiques —
ıs cette dénomination il comprend tous les pays de l'Entente et plus spé-
ement l'Amérique — avec l'Allemagne qui, de longues années durant,
ncorpora l'Europe » (?). L'Allemagne disparue, c'en est fait de l'ancien
nde, englouti par le nouveau.

On devine la tactique et l'on voit se dessiner la manœuvre. Il s'agit,
ès avoir assimilé l'Allemagne à l'Europe, de dire aux Alliés « euro-
:ns » et plus spécialement aux neutres : Unissons-nous, laissons là de
nes dissensions. Ce n'est plus de l'Allemagne, c'est de l'Europe qu'il
git. De l'Europe menacée par les Etats-Unis d'Amérique qui la rédui-
t à l'état de simple satellite ou de vassale. Ce ne sont plus les Centraux
ıtre l'Entente, c'est le vieux monde contre l'ancien, l'Europe contre
mérique. Serrons les rangs!

Sur quoi le neutre de la *Gazette de Voss*, qui paraît avoir de singulières
ıceptions en matière d'économie publique, à moins qu'il n'ait pris ses
ıseignements dans des feuilles ou auprès d'offices s'entendant, comme
s'y entend si bien en Allemagne, à faire dire aux statistiques ce que l'on
ge utile de leur faire dire, de nous décrire les conséquences fatales qui,
ır les neutres, ou pour les petits Etats, découleront de la faillite alle-
nde, de cette faillite que ces neutres et ces petits Etats ont tout intérêt
mpêcher.

Avec qui, demande tout d'abord notre homme, les neutres feront-ils

encore des affaires avantageuses(!) quand ils auront permis d'élimi l'Europe du marché ? »

L'Europe, on le voit, c'est ici encore l'Allemagne. La France, l'Ita l'Angleterre, la Russie ne comptent pas. Il est évident que, dans ce c l'Amérique seule resterait. Finies, les affaires « avantageuses », comm dit sans rire M. Schaffner.

. . . . . .

... Le romancier Schaffner, s'il consulte des statistiques — loyales, b entendu, — pourra constater que, durant la guerre et en dépit du blo dont l'Allemagne a été l'objet, le trafic mondial et celui de l'Europe (All entre eux et avec les neutres) n'a point accusé la courbe sinistre que pré l'économiste très occasionnel Schaffner. Son raisonnement, d'ailleurs, n l'avons dit, part de fausses prémisses. Il pèche par la base.

« Que vont devenir, s'écrie notre homme avec des larmes dans la v que vont devenir les projets de navigation fluviale conçus en Suisse ? que va devenir, encore, la ligne du Gothard ? »

Le fait qu'à Berlin on met, depuis quelque temps, des bâtons dans roues en ce qui concerne nos projets de navigation sur le Rhin, suffi montrer qu'en Allemagne on ne favoriserait pas, en tout état de cause, efforts de ce côté. De sorte qu'au lieu de les compromettre, la situat faite à une Allemagne nouvelle les assurerait plutôt. Sans compensatio Car on sait qu'à Berlin, tout récemment, on nous donnait à entendre si nous voulions « jouir » de la navigation sur le Rhin, réglée, *nota b* par des traités internationaux — il s'agissait de compenser. Eh bien, o compensera pas. Voilà tout !

Passant avec aisance de ce qu'on croit être de l'économie politique politique tout court, le neutre de la *Gazette de Voss* se demande et nous mande avec angoisse ce que va devenir le Tessin, « ce dernier article souffrance sur les registres de l'Irredenta ». L'Allemagne disparue, l' rope sous le joug de l'Amérique, il est de toute évidence que le pre geste des Italiens sera de mettre le grappin sur notre beau canton du s Jamais l'occasion n'aura été si favorable. Seulement, cet excellent Schaffner oublie de nous dire pourquoi.

Tous les raisonnements de ce littérateur égaré dans la politique son cette force. Aussi les conseils si désintéressés qu'il prodigue risquen fort de ne point avoir le succès qu'il s'en promet. Qu'il prodigue, écriv nous. Car il s'adresse aussi à la Hollande. Que fera Rotterdam san « Mitteleuropa » ? Où les Pays-Bas écouleront-ils leurs produits colonia s'écrie-t-il.

Au Brésil, il rappelle qu'il ne pourra plus écouler ses « gigantes stocks de café ». M. Schaffner, on le voit, retarde un peu. Il oublie, plus vraisemblablement, il ignore qu'à Santos, les quais ne sont plus combrés, au contraire. Et puis, j'y songe, le Brésil n'est-il pas de Atlantiques, de ces odieux Atlantiques, si dangereux pour l'avenir de l lemagne, pardon, de l'Europe ? En quel honneur, donc, M. Schaffner s cupe-t-il de son avenir commercial ?

Et la Suède, que deviendra-t-elle, gémit-il, entre une Allemagne appau et une Russie en faillite ? Et la Pologne ? Et l'Ukraine ? et celui-ci ? et lui-là ?

)n le voit, l'avenir n'est pas couleur de rose et les neutres n'ont qu'à se
n tenir. Ils en verront de belles, sous la férule de l'Amérique qui a déjà
ité la Suisse de la façon que l'on sait en lui fournissant céréales et ma-
'es premières sans compensations. A vrai dire, nous ne nous étions pas
ıginé, avant de lire l'article de la *Gazette de Voss*, quel désastre consti-
rait pour notre pays l'anéantissement de la *Mitteleuropa*, envoyée à vau
ıu par ces envieux et méchants Atlantiques. Nous voyons aujourd'hui
éril dans toute son horreur.

Et nous comprenons que M. Schaffner, dans une lyrique envolée, s'ex-
me : Oublions nos sympathies ou nos antipathies (oublions surtout les
'nières, sans doute) envers l'Allemagne. Ce n'est plus de cela qu'il s'a-
. Pas plus qu'il ne s'agit ds disputer sur la question tout académique et
i ne sera jamais résolue — de savoir à qui incombe la responsabilité de
uerre !

Ce qu'il faut, c'est — je vous le donne en mille ! — « rappeler aux Atlan-
ues le respect dû aux neutres et qu'il ont désappris » !

C'est à Berlin, sans doute, qu'ils l'iront réapprendre, à Berlin, où l'on est
ıdé comme pas un à s'ériger en modèle dans ce domaine. M. Schaffner,
cidément, n'a pas le sens du grotesque. Il a fait là une trouvaille unique...

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

Stendhal à l'Odéon.

> Barral, de retour de Naples, me trouva vivant avec une actrice charmante, qui, chaque soir, à onze heures et demie, venait s'établir dans mon lit... (*Souvenirs d'Egotisme*, 58.)

Stendhal vient de reparaître à l'Odéon, qu'il ne fréquentait plus
puis un grand siècle. On affirme qu'il est pour quelque chose
ns la pièce qu'on y donne aujourd'hui (1). Sur tous les piliers du
eux théâtre, au milieu de larges affiches d'un jaune serin, son
m glorieux accroche l'œil distrait du passant.

Mais, en 1811, Henri Beyle, qui était seul dans le secret de sa
oire future, songeait moins souvent à elle qu'à ses amours. Et c'est
l'Odéon que ses amours le ramenaient. Les jours d'opera-buffa,
s'en venait, à la petite porte des coulisses, chercher sa maîtresse
gelina Béreyter.

En ce temps-là, M. de Beyle (2) était encore dans tout le feu d'une
unesse ardente. Court et râblé, replet et vif, toujours vêtu avec

(1) Mais, comme Stendhal parlait français, il n'est assurément pour rien dans
s quelques lignes que firent imprimer, à l'occasion de la répétition générale,
M. Paul Ginisty et Paul Gavault. Ces messieurs placent leur *Chartreuse de Parme*
us le « charmant égide » (*sic*) des beaux vers d'Henri de Régnier, que ce mascu-
dut surprendre.

(2) C'est ainsi que l'*Almanach Impérial* écrit son nom, et qu'il signe lui-même.

une élégance exquise, il courait les salons des belles et les an chambres des ministères, infatigable comme un soldat de Napoléo doublé d'un don Juan. Amoureux, ambitieux, et philosophe par su croît, il courtisait quatre ou cinq femmes, observait les hommes, déjà songeait à une préfecture. Mme la comtesse Daru n'avait rien lui refuser.

Ses amis, malveillants comme des amis, raillaient fort sa fatui Ne le voyait-on pas brusquer les garçons du café Hardy, en homi important que de grandes affaires attendent, tandis que piaffait à porte le cheval de son cabriolet? On le rencontrait au palais Saint-Cloud, on le retrouvait le soir à l'opéra-bouffe. M. de Bey — brève et brillante période dans sa besogneuse existence, — M. Beyle avait de l'argent, et prétendait en jouir. Depuis que, adjoi aux commissaires des guerres, auditeur au Conseil d'Etat, inspe teur des bâtiments de la Couronne, il cumulait les honneurs avec l traitements, la munificence du trésor impérial lui permettait to les luxes. Angelina fut un de ces luxes. Un fonctionnaire si éléga et si bien en cour se devait à lui-même de prendre sa maîtres dans un théâtre subventionné. Comme il n'avait que vingt-huit an il la prit à l'Odéon.

Beyle n'était-il pas destiné à avoir pour maîtresse une femr de théâtre? Dès l'âge le plus tendre, il avait nourri une double am bition : faire des comédies comme Molière, et vivre comme lui av une actrice. Il venait de réaliser la moitié de son rêve.

Et c'est ainsi que, chaque soir, Mlle Béreyter venait « s'établi dans son lit.

§

La salle toute neuve de l'Odéon abritait alors une double troupe un double spectacle. Les lundi, mercredi et samedi, on y entend sonner gaîment les tendres mélodies de Paësiello ou de Cimaros les roulades et les fioritures des chanteurs italiens (1). Les autr jours de la semaine appartenaient aux sèches comédies de Pica ou de ses émules, et à la troupe du *Théâtre de l'Impératric* Mlle Béreyter prenait rang dans la compagnie d'opéra-bouffe. E y apparaît pour la première fois en 1809 (2), modestement placé ainsi qu'elle le sera toujours, à la fin de la liste des actrices. No l'y retrouvons, comme *seconda e terza donna*, en 1810 et en 181

Vers ce temps-là (3), Beyle fit, nous ne savons comment, la co

(1) Le Théâtre italien, en 1811 et 1812, était dirigé par le compositeur Sponti que remplaçait Paër en 1813.

(2) *Almanach Impérial.* Mlle Béreyter semble donc avoir été engagée dans troupe en même temps que celle-ci passait du Théâtre Louvois à l'Odéon.

(3) Impossible de préciser le moment où commença cette liaison : au plus tar dans la première moitié de 1811 (*Jour.*, 366, 424), mais peut-être dès 1810 (c *Corr.*, I, 363). Si Angelina est celle que Stendhal appelle, dans son *Journal*

issance de cette jolie fille. Conquête apparemment facile. Tandis
auprès de la comtesse Daru il jouait le rôle de Chérubin, — un
érubin monté en grade, mais toujours mélancolique et timide (1),
il prenait sa revanche auprès d'Angéline, en l'enlevant à la cava-
re. Une victoire aussi aisée laisse peu de souvenirs, et paraît fade.
and Beyle, vieilli, traçait sur le sable des Monts Albains les
ms des amies de son cœur, s'il inscrivit, à côté de onze autres
nmes, Angéline Béreyter, ce fut pour ajouter aussitôt qu'il ne l'a-
it jamais aimée. Pauvre Angéline!

Ne l'aimant point, il la garda plus longtemps qu'aucune de ses
aîtresses. Pas de déceptions avec elle. Il ne lui avait pas prêté,
mme il fit imprudemment à tant d'autres, une belle âme. Il suffi-
it qu'elle eût un corps agréable, de la fraîcheur, et de la gaîté. Ce
nt qualités solides, et qui, donnant moins de part à la fantaisie du
ve, laissent moins de place aux désillusions. Lui-même nous
prend que Mlle Angéline avait une belle gorge, et, nous le savons,
e était ainsi selon les goûts de Beyle. Il nous laisse entendre que
reste était à l'avenant (2). Quant au caractère, cette « bonne petite »
ssédait une heureuse nature; elle ne faisait point la renchérie, ni
cruelle, ni la prude. C'était une compagne appétissante, et d'ha-
tudes régulières. Beyle chaque soir la retrouvait dans son logis
oulevardier (au 3 de la rue Neuve de Luxembourg, aujourd'hui
ue Cambon), en compagnie d'une bouteille de champagne et d'un
erdreau froid. Et son jeune appétit se trouvait bien de ce double
pas, friand et toujours servi.

Angéline était justement la maîtresse de tous les jours qu'il fallait
un enthousiaste, à un rêveur tendre comme Beyle, dont l'âme
élancolique s'était assez bizarrement logée dans le corps robuste et
ourmand d'un épicurien. En son existence de dilettante et de volup-
ueux, cette enfant gracieuse avait sa place, tout comme les es-
mpes qui ornaient les murs de son élégant appartement. La vanité
e Beyle, et son goût, étaient satisfaits comme le reste.

N'oublions pas non plus qu'Angéline chantait la musique de Cima-
osa (3). Beyle, grâce à elle, s'offrait à domicile l'opéra-bouffe. Bien
u'elle ne fût ni la Malibran ni la Pasta, en l'écoutant, il s'instruisit,
se forma l'oreille, et mit dans sa mémoire de jolis airs. Cette bonne
ngéline a sa petite part dans les livres que Stendhal écrivit plus

311, « le petit ange » (365, 369), ce serait sur le conseil de F. Faure, son grave
misanthrope ami, qu'il se serait résolu à orner sa vie de cette élégante com-
agne.

(1) Bien qu'il s'encourageât, mais en vain, à plus d'audace : « On finit par mépri
er un nigaud qui ne profite de rien! » (Journal du 27 avril 1810, inédit.) Et le
er mai, il déclarait de lui-même : « C'est un niais ! »

(2) *Journal d'Italie*, 110.

(3) « Ang... me fait de bonne musique... » (*Corr.*, I, 397).

tard sur la musique : la *Vie de Haydn*, et la *Vie de Rossini*, — livres que sans doute elle n'a jamais lus.

Enfin, seule de toute ses maîtresses, Angéline Béreyter ne fit jamais souffrir Beyle. Elle ne lui donna point le bonheur, mais beaucoup de plaisir, et nul regret. Quand il l'aura quittée, et qu'il se sera remis, dans l'amoureuse Milan, à vivre les grandes et mortelles passions, il lui arrivera de penser à Angéline. Ce sera pour lui envoyer ses amis. Il ne doutera point, connaissant son cœur excellent, qu'elle ne leur fasse le même accueil qu'à lui-même. Et il n'en sera point jaloux.

§

Pendant trois ans, — au temps de ses chevaux fringants et de son cabriolet « très à la mode », qui lui avait coûté 2.100 francs, — Beyle conserva cette amie mélodieuse et bien faite. A vrai dire, un homme d'esprit comme Beyle devait se lasser quelquefois d'une maîtresse qui n'en avait point. Il avait beau ne la voir généralement qu'aux heures où Angéline lui pouvait faire apprécier ses autres mérites : il lui arrivait de s'ennuyer avec elle. « L'amour, disait-il, est comme une fièvre qui vient en même temps à deux personnes ; celui qui est le premier guéri est diablement ennuyé par l'autre ; aussi ai-je une théorie superbe et géométrique sur l'art de couper la queue aux passions (1) ». Mais Beyle n'était point si méchant. Partait-il pour quelque lointain voyage : il quittait Angéline sans la moindre peine. Mais, au bout de quelques jours, il regrettait de n'avoir plus sous la main cette amie fraîche et complaisante. Bientôt il s'attendrissait en songeant à elle (2). Et il rêvait, en revenant, au plaisir de la retrouver au coin de son feu (3).

Il fallait cette petite actrice d'opéra-bouffe, la seule compagne avec laquelle il ait jamais fait ménage (4), pour nous révéler un Stendhal assez inédit, un Stendhal casanier, bourgeois, conjugal presque.

De la lassitude, puis du regret, enfin la joie du retour : il en fut ainsi en 1811, quand Beyle fit son voyage d'Italie, en 1812, quand il quitta Paris pour Moscou, — et la Bérésina. Cette fois il était revenu épuisé de corps et d'âme. Une bonne nourriture, et Angéline, qui était toujours là, contribuèrent à le remettre. Et Dieu sait quand aurait fini une liaison aussi commode, (5) qui se fortifiait, en quel-

(1) *Corr.*, I. 397 ; l'éditeur n'a su lire ni le nom d'Angéline, ni la date de la lettre, qui doit être de 1812. Dès 1811 Beyle parlait déjà de cet ennui (*Jour. d'It.*, 110).

(2) *Jour. d'It.*, 237.

(3) « ... Je me figurais cette bonne petite A... m'attendant avec tout son amour, dans mon appartement, auprès d'un bon feu. » (*Corr.*, I, 375).

(4) Sauf peut être, pendant quelques mois, à Marseille, Mélanie Guilbert, une tragédienne celle-là. Mais l'aventure s'était terminée aigrement.

(5) C'est d'elle sans doute qu'il écrit (*Jour.*, 422) : « ce n'est plus qu'une commodité, mais à laquelle je tiens beaucoup. » La liaison durait encore, semble-t-il, en mars 1814 (*Corr.*, I, 414).

e manière, par l'indifférence, si Napoléon ne fût pas tombé, en-
fnant Beyle dans sa chute. Mais, tandis que son amant quittait la
ance pour de longues années, Angéline, indifférente au renverse-
nt des empires, conservait, au milieu des révolutions, sa place
os la troupe d'opera-buffa. Parmi ceux qui étaient devenus les
Comédiens ordinaires du roi, » Mlle Béreyter apparaît une der-
re fois en 1816 (1); mais le *Théâtre royal italien* avait passé
s de l'Odéon à la salle Favart.

Cependant Stendhal faisait l'amour à Milan, et avait renoncé à
s ses droits sur Angelina Béreyter. Au reste, la modicité de ses
sources ne lui permettait plus alors que l'amour-passion.

§

Si l'ombre de M. de Stendhal revient hanter encore les sombres
eries odéoniennes, que les nuits de guerre ont faites propices
x fantômes et aux amoureux, je doute que le gai et fragile souve-
d'Angelina Béreyter suffise pour l'y ramener. Sans doute à sa
ce, — dans sa loge peut-être, — trouverait-il aujourd'hui celles
, pour la première fois, ont fait revivre dans leur jeune grâce la
hesse Sanseverina et Clelia Conti(2); et M. de Stendhal, plus encore
Fabrice del Dongo, porte un cœur faible devant la beauté. Et
s ne pourrait-il pas se rappeler le temps où, pour entendre le
trimonio segreto, il revenait à toutes brides de St-Cloud jusqu'à
léon?

Mais je crains qu'aujourd'hui, malgré Gina et Clelia, malgré le
venir de Cimarosa, l'ombre de Stendhal ne se soit enfuie à jamais
de l'Odéon, indignée qu'on ait osé, du plus profond, du plus sub-
t du plus tendre de ses romans, faire un mélodrame pour cinéma.

14 octobre 1918.

PAUL ARBELET.

PUBLICATIONS RÉCENTES

es ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le
d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs desti-
ires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en
le comptes rendus.]

Histoire

uste Gauvain : *L'Europe au jour le ur.* Tome V : *La deuxième guerre lkanique, 1913;* Bossard 9 »

é Herval : *Huit mois de révolution sse* (juin 1917-janvier 1918); Ha-ette. 3 50

Jusserand : *En Amérique jadis et aintenant;* Hachette. 3 50

L. de Lanzac de Laborie : *Correspondances du siècle dernier : Un projet de mariage du duc d'Orléans (1836). Lettres de Léopold Ier de Belgique à Adolphe Thiers (1836-1864);* Beauchesne. 4 »

Louis de Voinovitch : *Yougoslavie et Autriche;* Bloud. 0 60

) *Almanach Royal.*

) Mlles Jeanne Briey et Suzanne Nivette, qui appartiennent désormais à l'his
stendhalienne.

Littérature

Roger Boutet de Monvel : *Grands Seigneurs et bourgeois d'Angleterre;* Plon. 9 »

Benedicto Costa : *Le roman au Brésil;* Garnier. » »

Henry Dérieux : *Baudelaire*, trois essais précédés d'un poème-dédicace et ornés d'un portrait de Baudelaire à 40 ans; Nouv. libr. litt. Bâle. 1 »

Albert Lantoine : *La Lanterne du Cynique;* Edit. du livre mensuel. 5 »

Ouvrages sur la guerre actuelle

A. Albert-Petit : *La France de la guerre.* Tome II : *Mars 1916-Septembre 1917;* Bossard. 9 »

Paul Bonnefon : *Le premier « as » Pégoud.* Préface du Colonel Aviateur Girod; Berger-Levrault. 3 50

Jacques Boulenger : *En escadrille;* Renaissance du livre. 3 50

Gaston Gaillard : *Amérique latine et Europe occidentale;* Berger-Levrault 3 50

André Schmitz : *Sous la rafale.* Préface de Pierre L'Ermite; Bloud. 3 50

Georges Valois : *Le Cheval de Troie, réflexions sur la philosophie et sur la conduite de la guerre;* Nouv. libr. Nat. 3 50

Poésie

Fernand Divoire : *Ames;* Paris, 78, boul. Saint-Michel. 5 »

Georges Grandjean : *Imprécations;* Maison art et Edition. » »

René Kerdyk : *Les Oiseaux tristes;* La Sirène. » »

Francis Norgelet : *Portraits et Paysages;* Rieder. »

Questions religieuses

Abbé Ch. Marcault : *Le message de 1689 a-t-il été réellement abandonné;* Soc de la Presse. 0 40

Roman

Louis Artus : *La maison du fou;* Emile-Paul. 3 50

André Dollé : *Brin d'amour;* Albin Michel. 4 50

Jeanne Landre : *Loin des balles;* Albin Michel. 4 50

Maurice Level : *L'alouette;* Flammarion. 3 50

A.J.-A. Lobry : *Une famille au XIXe siècle, 1870-1900;* Berger-Levrault. 3 50

Jean Morgan : *Notre-Dame du faubourg;* Plon. 4 50

Edouard Schneider : *L'Immaculée;* Albin Michel. 4 50

Sociologie

Jacques Bainville : *Histoire de trois générations, 1815-1918;* Nouv. libr. Nationale. 3 50

Voyages

Jean des Cognets : *D'un vieux monde;* Fasquelle. 3 50

Jean de Ligne : *Ypres.* Essai sur sa formation et sa reconstruction; Payot 2

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort d'Annie de Pène. — Mort de Guillaume Apollinaire. — Une protestation de M. Paul Claudel. — Une lettre de M. Ernest Raynaud au sujet de Rimbaud. — Lille. — A propos des insignes pour camions. — Kant et la peine du Talion.

Mort d'Annie de Pène. — On a presque tout dit, maintenant, sur cette jeune femme morte victime de l'épidemie de grippe, ce nouveau danger succédant à celui des Bertha, des Gotha et paraissant bien plus redou

ble étant moins connu. Annie de Pène fut, paraît-il, comblée, car elle eut
son vivant le réconfort moral du succès dont beaucoup ne seront entourés
i'après leur fin, mais on n'a peut-être pas assez écrit qu'elle était bonne.
ette souple et gracieuse Normande possédait, parmi les ruses féminines,
suprême ressource de la bonté. Ce fut elle qui eut, la première, l'idée
es *marraines de guerre*. Pour la propager, il lui fallait la grande publicité
l'Œuvre et l'appui populaire des projections du film. Annie de Pène a
endu service aux orphelins de l'armée française par l'entremise charmante
une pensée qui prêtait à tous les développements de l'ingéniosité des
arisiennes. Les marraines de guerre ont sauvé du *cafard venimeux* les
auvres gosses trop loin de leurs mères pour pouvoir se souvenir de leurs
ecommandations. Elle ont donné la douceur dans l'amertume de l'isolement,
fantaisie dans la monotonie d'une existence cruelle, elles furent à la fois
bonbon de l'enfant sage et le fétiche des superstitieux. A supposer
u'Annie de Pène n'eût pas publié : *C'était deux petites filles* et les *Confidences de femme*, elle resterait dans toutes les mémoires pour cela seul
u'elle sut se mêler au torrent effroyable et empesté de la guerre en y
tant une goutte de parfum.

Toujours prête à rendre un service, aucun soldat, homme de lettres ou
auvre gars paysan ne l'a implorée, sans en obtenir une aide efficace. Intréide, elle écoutait l'enthousiasme avant de se fier à sa raison. Ce fut elle
ui, des fleurs dans les bras, s'en alla « *Vers la reine* » aux premiers jours
u martyre de la Belgique. Ce fut elle qui traversa des frontières, mal
éfendues contre les espions, pour démontrer la possibilité des trahisons
itures et, au chevet de ses enfants comme au chevet de ses amis, on la
ouvait garde malade et dévouée compagne, sachant le secret des élixirs
t des phrases simples qui reposent des complications mondaines.

Comme un jour quelqu'un lui parlait devant moi d'un neurasthénique
ont on n'espérait plus la guérison et à qui on lisait des poèmes pour tâcher
'éveiller son cerveau dolent : « Ah ! s'écria-t-elle, comme vous feriez mieux
'essayer du bouillon de poulet ! » Cette sémillante femme de lettres, donant le ton aux modes, à la tête bouclée de fillette malicieuse, était une
emme d'intérieur et ne consentait pas à dissimuler une des plus grandes
ualités de la Française : savoir s'utiliser. Mais il y avait en elle une certaine religiosité qu'elle cachait, cependant, par une pudeur inexplicable, car
e lui était un charme de plus. Oh ! les légendes qui enguirlandent nos
emmes de lettres un peu comme des orchidées vénéneuses où l'on découvre
oujours la méchante griffe de la jalousie distillant tout autre chose que du
niel ! Comme on serait étonné de les voir se changer souvent en palme du
nartyre ! Annie de Pène avait tous les scrupules de la foi. Elle aurait refusé
certains honneurs s'ils avaient été contraires à sa mystérieuse croyance.
Elle me dit en me donnant un grand collier de ces perles de bois qui firent
ureur avant la guerre : « Je vous le donne parce que c'est aussi un chapeet. Vous ne saurez pas le dire, puisque vous ne savez pas prier, mais je
veux que vous le portiez en souvenir de moi, si... » et elle acheva par un
brave éclat de rire. Je l'ai porté, Annie, votre collier, qui était aussi un
chapelet, en vous suivant et en songeant que votre sort était après tout
tout meilleur que celui des vivants sans espoir ni au delà. — RACHILDE.

§

Mort de Guillaume Apollinaire. — Une grande perte pour la jeune littérature française, disons pour toute la littérature. Il fut à la fois poète, romancier et esthéticien, et toujours avec une personnalité, un vouloir extraordinaires et une clairvoyance qui touchait à la prescience. Poète, il était, par sa sensibilité, d'un lyrisme exquis, et la riche fantaisie de son imagination; romancier il fut non moins, mais de la façon dont seul un poète peut l'être, alliant, dans ses récits de la vie, à ce qu'il savait respirer des choses et des âmes, une vision nette du pittoresque qu'offraient pour lui, comme à pas un, et les individus et la matière dans ses infinies combinaisons. Son intuition du devenir humain lui ouvrit tout grands les horizons de l'Art, et, comme esthéticien, il chanta surtout les règles qui s'élaborent présentement pour l'œuvre de demain, non toutefois sans s'arrêter avec complaisance aux œuvres du passé.

Le charme de ses poèmes, dont l'objectif était, semble-t-il, de suggérer (un vers de lui ne dit-il pas : « Mes chants tombent comme des graines »), se retouvait tout entier dans l'ami et causeur merveilleux qu'il ne cessait d'être, et ce charme était fait d'une ingénuité que les années n'auraient certes altérée en rien. L'expression joyeusement enfantine de son regard et de sa bouche suffisait pour faire tomber, chez celui que pouvait agacer son goût du *nouveau*, tout penchant à douter de sa sincérité. Nul plus que lui n'eut foi en sa vision du monde. Il était irrémédiablement poète...

Guillaume Apollinaire, de son vrai nom Guillaume-Apollinaire Albert Kostrowiecki, était né à Rome le 26 août 1880, de parents polonais. Il fut baptisé le 29 septembre suivant, en la basilique de Sainte-Marie-Majeure. Il fit ses études dans un collège monégasque, où il eut pour condisciple le poète René Dalize, mort à la guerre, et au souvenir duquel il consacra, ici même, des pages émues. Il vint à Paris après sa vingtième année, je crois, et fonda peu après une revue littéraire : *le Festin d'Esope*. Il s'y fit remarquer par des poèmes recélant en puissance toutes les qualités qui devaient faire vite de lui l'écrivain pleuré aujourd'hui. Après quelques mois passés dans un établissement de banque où il rédigeait un journal financier, il put enfin s'adonner exclusivement à des travaux d'ordre littéraire. Son bagage serait considérable si l'on ajoutait à ses ouvrages connus, tous ceux — et ce sont surtout des publications de textes anciens — qu'il signa de pseudonymes divers. Car c'était un érudit et un curieux de toutes les littératures, de quelque époque ou race qu'elles fussent.

Voici les titres de ses principaux ouvrages : *L'Enchanteur pourrissant; L'Hérésiarque et Cie; Le Bestiaire ou Cortège d'Orphée; Alcools; Case d'Armons; Le Poète assassiné; Vitam impendere amori; Calligrammes; Les Mamelles de Tirésias*, drame surréaliste représenté au Conservatoire René Maubel. En 1912, il avait publié un essai sur les *Peintres Cubistes*, où il exposait les théories, siennes peut-être, auxquelles obéit la nouvelle école de peinture. En 1913, avec son ami le plus intime, Serge Jastrebzoff, il avait pris, des mains de M. André Billy, fondateur de la revue, la direction des *Soirées de Paris*. Il laisse un roman : *La Femme assise*, et le livret d'une opérette, écrit en vers classiques, dont il prit le sujet dans Casanova. Le 24 novembre prochain, le groupe « Art et Liberté » fera représenter une autre pièce de lui : *Couleur du temps*.

De nationalité polonaise, de cœur et d'esprit entièrement français, il ne tarda pas, la guerre déclarée, à s'engager dans notre armée. Parti simple artilleur, il devint vite brigadier, maréchal des logis, puis passa avec le grade de sous-lieutenant, au 96e d'infanterie. Il fut blessé à la tête, près de Berry-au-Bac, alors que, dans une tranchée, il lisait un numéro du *Mercure*, et dut subir l'opération du trépan. Il est mort le 9 de ce mois, après de courtes mais terribles souffrances. Ses obsèques ont eu lieu le 13 novembre, à l'église Saint-Thomas d'Aquin, et son corps a été inhumé au Cimetière du Père Lachaise. — PAUL MORISSE.

§

Une protestation de M. Paul Claudel.

Rio de Janeiro, le 12-9-18.

Mon cher Vallette,

Je vous serais vivement recconnaissant de publier dans le prochain numéro du *Mercure* la protestation suivante :

Je suis avisé que les journaux autrichiens et allemands annoncent la représentation de ma pièce *Partage de Midi*, pour laquelle j'aurais donné une « autorisation spéciale ».

Cette affirmation est un mensonge infâme.

Après avoir détruit ma maison natale, il est naturel d'ailleurs, je le reconnais, que les Boches détroussent mon œuvre. Le fusil ou la plume à la main, ce sont toujours les mêmes bandits à qui nous avons affaire.

PAUL CLAUDEL.

§

Une lettre de M. Ernest Raynaud au sujet de Rimbaud.

Paris, le 4 octobre 1918.

Mon cher Vallette,

M. Paterne Berrichon, obligé de s'incliner devant l'évidence, ne le fait pas sans mauvaise grâce ni sans me décocher quelques considérants d'une fantaisie inacceptable.

« Rimbaud, dit-il, modifiait ses poèmes à chaque transcription qu'il en faisait. » Je n'en disconviens pas, mais il ne lui est jamais arrivé de ma écrire.

Il ne s'agit pas ici d'une variante, mais d'une erreur, sur laquelle j'ai d'autant plus le devoir d'insister qu'elle m'est imputable. Ma rectification s'appuie sur la double autorité de Verlaine et du manuscrit de Rimbaud. A défaut de ces preuves irréfutables, il suffirait, pour nous éclairer, de la logique et du bon sens. Il n'y a que cet excellent Paterne pour trouver dans une « coquille » une « saveur d'expression » et un signe de la « densité rimbaldienne ». Il a entre les mains, au surplus, un moyen facile de liquider l'incident. Ce serait de nous dire sur quels textes il a colligé sa version.

Croyez à mes meilleurs sentiments.

ERNEST RAYNAUD.

§

Lille. — La statue de Lille, place de la Concorde, a vu maint défilé et entendu maints discours célébrant la délivrance de la capitale des Flandres.

Ces manifestations furent certainement aussi sincères, mais peut-être moins pittoresques, que celle organisée après la levée du siège de 1793 par l'Assemblée générale de la Section des Quinze-Vingt, au faubourg Saint-Antoine. A la date du 28 avril, le régistre des délibérations de la Section porte :

Neuf heures du matin, en conséquence d'un arrêté pris ultérieurement (antérieurement), s'est assemblée au chef-lieu de ladite Section la Compagnie des Grenadiers gendarmes de la Convention nationale avec leur drapeau, un piquet de cavalerie, 2 pièces de canon, et toute la force armée de la Section, la Compagnie des Elèves, les pouvoirs civil et révolutionnaire ainsi que les fonctionnaires publics de la Section. Le cortège s'est avec le plus grand ordre porté en la place dite de l'Egalité, ci-devant Barrière du Trône, pour y prêter le serment civique de défendre le drapeau neuf qu'on venait de bénir après avoir chanté l'Hymne des Marseillais. Le cortège est allé à la maison commune pour y recevoir des mains du général une bombe et un morceau de métal de cloche fondue dans un incendie qui a eu lieu à Lille lors du siège où nos frères les Lillois ont acquis une gloire éternelle.

Ce précieux présent fut remis à la Section des Quinze-Vingt et porté en triomphe jusqu'au lieu des séances où les canonniers l'ont déposé sur le bureau du Président pour être vu de tous les citoyens, de leurs épouses et de leurs enfants. Le calme et l'admiration succédèrent bientôt aux vifs transports de satisfaction. Le Président au nom de l'Assemblée générale exprime ainsi ce qui suit, ces témoignages naturels d'une juste reconnaissance aux braves, aux courageux et intrépides Lillois : « Concitoyens, vous voyez dans le sein de l'Assemblée générale une partie des moyens barbares qu'une horde barbare et d'esclaves ont employés pour détruire la ville de Lille. Le fléau de la guerre est terrible mais il n'effraie pas ceux qui aiment leur patrie. Les Lillois, fiers de soutenir un siège glorieux, avaient juré comme nous de s'enterrer sous les ruines de leurs propriétés ou de chasser l'ennemi loin de leurs murs. C'est à leur persévérance qu'ils doivent leur succès. Ils ont contraint le farouche et barbare Autrichien à s'écarter d'une ville où la Liberté inspirait tous les cœurs, où l'amour de l'Egalité promulguait une valeur indomptable, et, chers concitoyens, si nous avons quelques regrets, c'est de n'avoir pas partagé des dangers aussi grands qu'honorables. S'il manque quelque chose à notre satisfaction, c'est de ne pouvoir en ce moment serrer dans nos bras ces héros patriotes, et leur faire part de nos sentiments purs et naturels d'amitié et d'estime, mais consolons-nous, frères et amis, dans cette persuasion que ces généreux citoyens sont très constamment assurés de nos sentiments à cet égard, et que celui d'entre nous qui rencontrera l'un de ces zélés défenseurs lui donnera en notre nom de Baiser de Fraternité. »

Après une courte délibération, il fut arrêté que la bombe et le morceau de métal de cloche seraient suspendus dans le lieu ordinaire des séances de chaque côté du tableau des Droits de l'homme, qu'une plume serait plantée dans ladite bombe et une couronne de lauriers sur le morceau de métal, que chacun de ces monuments de gloire et d'amitié aurait son inscription :

Voici l'inscription de la bombe :

J'ai respecté la main hardie
Qui put me rendre sans effets ;
On sait défendre sa patrie
Quand on peut faire ces bienfaits.

Inscription du morceau de métal :

Le feu qui consumait l'asile des guerriers
N'égalait pas celui des défenseurs de Lille,
Tous brûlants de courage aux remparts de la ville ;
Ils méprisaient la mort pour cueillir les lauriers.

L'assemblée générale arrête que l'extrait du procès-verbal sera envoyé à la commune de Lille pour persuader nos frères de l'accueil favorable qu'elle a justement fait d'un présent qui lui devient aussi précieux qu'il lui fut agréable.

Les reliques de ce genre ne manquent pas par le temps qui court. —

HENRI MALO.

§

A propos des insignes pour camions. — Monsieur Pier Inézaur a eaucoup d'imagination et, certes, sa description de « la Liberté éclairant le nonde » (1) qui a servi d'insigne *à mes camions* est fort intéressante, mais hélas...) il y a erreur.

Cette progression du dessin par camion, transformant le défilé des voi-ures en film cinématographique, fut bien involontaire.

Le peintre Pelletier, pour réaliser cet insigne, fit un pochoir pour chacune les couleurs du dessin. Il put, en une fois, avec un premier pochoir, faire le fond » sur tous les camions, lors d'une période de repos; mais la sec-ion s'étant mise à travailler très activement, il ne put continuer son travail que sur les rares camions qui restaient, pour cause d'accident, au can-onnement.

Au fur et à mesure que les camions passaient sous le pinceau de l'artiste, e dessin se complétait et il a pu se faire que M. Pier Inézaur, rencontrant n jour mon convoi, ait été frappé de la diversité de mes insignes; mais es camions vont vite et M. Pier Inézaur voyage lui-même en auto, son mpression fut donc très fugitive... Voilà...

N'empêche que l'idée de Pier Inézaur ne soit à creuser, vu son ingénio-sité : elle égaierait singulièrement les routes du front. A quand le camion-ilm!

Il ne faudrait pas cependant que les camions prissent exemple sur ceux de ma section qui affichait alors une déplorable anarchie en ne marchant pas par ordre de Numéros. Les nécessités du chargement dans les Parcs, les pannes de la route, les « malades à l'atelier » modifiaient obligatoire-ment l'ordre normal et le lever progressif de la Liberté dut en voir de cruelles...

A titre documentaire, j'ajoute que ma section (T. M. 526) faisait partie du Groupe Génin et que l'insigne en question, qui était aussi celui des autres section du groupe, fut choisi par le capitaine Génin lorsqu'il reçut à son Groupe les *premiers* conducteurs américains de poids lourds.

Les dates que M. Inézaur n'a pas retenues sont :

1776-1914

qui doivent lui rappeler tout de même quelque chose!... Mais puisque sa section porte un marteau comme insigne, qu'il se les enfonce bien dans la tête... sans trop se frapper, car je lui dis tout cela sans acrimonie, en plai-santant... — R. GOUBEAU.

§

Kant et la peine du talion. — Un grand journal du soir a publié ré-cemment d'intéressantes citations de Kant sur le droit pénal qui est fondé, pour lui, sur l'application rigoureuse de la peine du talion. On nous signale que l'un des passages a été supprimé par le journal. Nous croyons devoir le reproduire pour la sauvegarde des bonnes méthodes d'érudition et pour la plus grande gloire du philosophe de Kœnigsberg :

Je tiens le *jus talionis* quant à la forme pour la seule idée qui puisse déterminer *a priori* le principe du droit pénal... Mais que faut-il faire dans les cas qui ne

(1) Voy. *Mercure de France*, 16 octobre.

permettent pas l'application de la peine du talion, soit parce qu'il serait naturellement impossible, soit parce qu'il serait lui-même un punissable attentat à l'*humanité* en général, comme, par exemple, dans le cas de viol, de pédérastie ou de bestialité ? Les deux premiers devraient être punis par la castration, comme celle des eunuques blancs ou noirs dans les sérails ; le troisième, par l'expulsion à perpétuité de la société civile, car le coupable s'est lui-même rendu indigne de la société des hommes.

Est-ce que ce passage aurait réellement effrayé les lecteurs du journal ? Il est en tout cas curieux de voir des textes du grand Puritain expurgés par un journal quotidien, pour cause d'indécence. N'est-ce pas un signe des *temps* ?

§

Metz. — La patrie de Sébastien Leclerc et de Verlaine sera bientôt française de nouveau.

Si Metz représente toujours la valeur que l'état-major prussien lui attribuait en 1870, c'est une belle proie que celle qui repose devant les troupes alliées, sur les bords de la Moselle.

Bismark insista sur l'annexion de Metz, il donna ses raisons un an plus tard au bourgmestre de Worms. Le chancelier ne tenait pas d'abord à garder la cité lorraine, vu l'antipathie des habitants pour l'Allemagne. Mais les généraux le persuadèrent : « Il ne peut pas être question d'abandonner cette forteresse, dirent-ils. Metz vaut une armée de 120.000 hommes ; Belfort une de 8.000. »

« Comme il nous fallait une de ces deux places, déclare Bismarck, naturellement nous gardâmes Metz. »

Quant à la France, elle gardera l'une et l'autre.

Et les gourmets reverrons sur leurs tables les confitures de Metz si estimées au temps de l'ancienne France et particulièrement ces confitures suaves de framboises blanches que n'oublient pas ceux qui en ont goûté.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

L'ESPRIT NOUVEAU
ET LES POÈTES

L'esprit nouveau qui dominera le monde entier ne s'est fait ur dans la poésie nulle part comme en France. La forte disci- ine intellectuelle que se sont imposée de tout temps les Fran- is leur permet, à eux et à ceux qui leur appartiennent spi- tuellement, d'avoir une conception de la vie, des Arts et des ttres qui, sans être la simple constatation de l'Antiquité, ne it pas non plus un pendant au beau décor romantique.

L'esprit nouveau qui s'annonce prétend avant tout hériter s classiques un solide bon sens, un esprit critique assuré, s vues d'ensemble sur l'univers et dans l'âme humaine, et le ns du devoir qui dépouille les sentiments et en limite ou lutôt en contient les manifestations.

Il prétend encore hériter des romantiques une curiosité qu pousse à explorer tous les domaines propres à fournir une atière littéraire qui permette d'exalter la vie sous quelque rme qu'elle se présente.

Explorer la vérité, la chercher, aussi bien dans le domaine hnique, par exemple, que dans celui de l'imagination, voilà s principaux caractères de cet esprit nouveau.

Cette tendance du reste a toujours eu ses représentants idacieux qui l'ignoraient ; il y a longtemps qu'elle se forme, u'elle est en marche.

Cependant, c'est la première fois qu'elle se présente cons-

ciente d'elle-même. C'est que, jusqu'à maintenant, le domaine littéraire était circonscrit dans d'étroites limites. On écrivait en prose ou l'on écrivait en vers. En ce qui concerne la prose des règles grammaticales en fixaient la forme.

Pour ce qui est de la Poésie, la versification rimée en était la loi unique, qui subissait des assauts périodiques, mais qu rien n'entamait.

Le vers libre donna un libre essor au lyrisme ; mais il n'était qu'une étape des explorations qu'on pouvait faire dans l domaine de la forme.

Les recherches dans la forme ont repris désormais une grand importance. Elle est légitime.

Comment cette recherche n'intéresserait-elle pas le poète elle qui peut déterminer de nouvelles découvertes dans la pen sée et dans le lyrisme ?

L'assonance, l'allitération, aussi bien que la rime sont de conventions qui chacune à ses mérites.

Les artifices typographiques poussés très loin avec un grande audace ont l'avantage de faire naître un lyrisme visu qui était presque inconnu avant notre époque. Ces artifice peuvent aller très loin encore et consommer la synthèse de arts, de la musique, de la peinture et de la littérature.

Il n'y a là qu'une recherche pour aboutir à de nouvelle expressions parfaitement légitimes.

Qui oserait dire que les exercices de rhétorique, les varia tions sur le thème de : *Je meurs de soif auprès de la fontain* n'ont pas eu une influence déterminante sur le génie de Villon Qui oserait dire que les recherches de forme des rhétor queurs et de l'école marotique n'ont pas servi à épurer le gou français jusqu'à sa parfaite floraison du XVII^e^ siècle?

Il eût été étrange qu'à une époque où l'art populaire pa excellence, le cinéma, est un livre d'images, les poètes n'eusse pas essayé de composer des images pour les esprits médita tifs et plus raffinés qui ne se contentent point des imaginatio grossières des fabricants de films. Ceux-ci se raffineront, l'on peut prévoir le jour où le phonographe et le cinéma étant devenus les seules formes d'impression en usage, le poètes auront une liberté inconnue jusqu'à présent.

Qu'on ne s'étonne point si, avec les seuls moyens dont il disposent encore, ils s'efforcent de se préparer à cet art nouveau

lus vaste que l'art simple des paroles) où, chefs d'un orches-
e d'une étendue inouïe, ils auront à leur disposition : le
nde entier, ses rumeurs et ses apparences, la pensée et le
gage humain, le chant, la danse, tous les arts et tous les
ifices, plus de mirages encore que ceux que pouvait faire
rgir Morgane sur le mont Gibel, pour composer le livre vu
entendu de l'avenir.

Mais généralement vous ne trouverez pas en France de ces
aroles en liberté » jusqu'où ont été poussées les surenchères
uristes, italienne et russe, filles excessives de l'esprit nou-
au, car la France répugne au désordre. On y revient volon-
rs aux principes, mais on a horreur du chaos.

Nous pouvons donc espérer, pour ce qui constitue la matière
les moyens de l'art, une liberté d'une opulence inimaginable.
s poètes font aujourd'hui l'apprentissage de cette liberté
cyclopédique. Dans le domaine de l'inspiration, leur liberté
peut pas etre moins grande que celle d'un journal quoti-
n qui traite dans une seule feuille des matières les plus
erses, parcourt des pays les plus éloignés. On se demande
urquoi le poète n'aurait pas une liberté au moins égale et
ait tenu, à une époque de téléphone, de télégraphie sans fil
d'aviation à plus de circonspection vis-à-vis des espaces.
La rapidité et la simplicité avec lesquelles les esprits se sont
outumés à désigner d'un seul mot des êtres aussi complexes
une foule, qu'une nation, que l'univers n'avaient pas leur
ndant moderne dans la poésie. Les poètes comblent cette
une et leurs poèmes synthétiques créent de nouvelles enti-
qui ont une valeur plastique aussi composée que des ter-
s collectifs.

L'homme s est familiarisé avec ces êtres formidables que
t les machines, a exploré le domaine des infiniment
its, et de nouveaux domaines s'ouvrent à l'activité de son
agination : celui de l'infiniment grand et celui de la prophé-

Ne croyez pas toutefois que cet esprit nouveau soit compli-
, languissant, factice et glacé. Suivant l'ordre même de la
ure, le poète s'est débarrassé de tout propos ampoulé. Il
a plus de wagnérisme en nous et les jeunes auteurs ont
eté loin d'eux toute la défroque enchantée du romantisme
ossal de l'Allemagne de Wagner, autant que les oripeaux

agrestes de celui que nous avait valu Jean-Jacques Rousseau

Je ne crois pas que les événements sociaux aillent si loi un jour qu'on ne puisse plus parler de littérature nationale Au contraire, si loin qu'on aille dans la voie des libertés, celles-c ne feront que renforcer la plupart des anciennes disciplines e il en surgira de nouvelles qui n'auront pas moins d'exigence que les anciennes. C'est pourquoi je pense que, quoi qu'il arrive l'art, de plus en plus, aura une patrie. D'ailleurs, les poète sont toujours l'expression d'un milieu, d'une nation, et les ar tistes, comme les poètes, comme les philosophes, forment u fonds social qui appartient sans doute à l'humanité, mais com me étant l'expression d'une race, d'un milieu donné.

L'art ne cessera d'être national que le jour où l'univer entier vivant sous un même climat, dans des demeures bâtie sur le même modèle, parlera la même langue avec le mêm accent, c'est-à-dire jamais. Des différences ethniques et n tionales naît la variété des expressions littéraires, et c'est cet variété même qu'il faut sauvegarder.

Une expression lyrique cosmopolite ne donnerait que d œuvres vagues sans accent et sans charpente, qui auraient valeur des lieux communs de la rhétorique parlementaire i ternationale. Et remarquez que le cinéma, qui est l'art cosm polite par excellence, présente déjà des différences ethniqu immédiatement dissemblables à tout le monde, et les habitu de l'écran font immédiatement la différence d'un film amé cain et d'un film italien. De même l'esprit nouveau, qui a l'ar bition de marquer l'esprit universel et qui n'entend pas limit son activité à c eci ou à cela, n'en est pas moins, et prétend respecter, une expression particulière et lyrique de la nati française, de même que l'esprit classique est, par excellenc une expression sublime de la même nation.

Il ne faut pas oublier qu'il est peut-être plus dangere pour une nation de se laisser conquérir intellectuellement q par les armes. C'est pourquoi l'esprit nouveau se réclar avant tout de l'ordre et du devoir qui sont les grandes qualit classiques par quoi se manifeste le plus hautement l'esp français, et il leur adjoint la liberté. Cette liberté et cet ord qui se confondent dans l'esprit nouveau sont sa caractéristiq et sa force.

Cependant cette synthèse des arts, qui s'est consommée

tre temps, ne doit pas dégénérer en une confusion. C'est-dire qu'il serait sinon dangereux du moins absurde, par emple, de réduire la poésie à une sorte d'harmonie imitative i n'aurait même pas pour excuse d'être exacte.

On imagine fort bien que l'harmonie imitative puisse jouer rôle, mais elle ne saurait être la base que d'un art où les achines interviendraient ; par exemple, un poème où une mphonie composés au phonographe pourraient fort bien con-ter en bruits artistement choisis et lyriquement mêlés ou jux-posés, tandis que, pour ma part, je conçois mal que l'on fasse nsister tout simplement un poème dans l'imitation d'un uit auquel aucun sens lyrique, tragique ou pathétique ne ut être attaché. Et si quelques poètes se livrent à ce jeu, il faut y voir qu'un exercice, une sorte de croquis des notes 'ils inséreront dans une œuvre. « Le brékéké koax » des *grenouilles* d'Aristophane n'est rien si on le sépare d'une uvre où il prend tout son sens comique et satirique. Les *i i i i* olongés, durant toute une ligne, de l'oiseau de Francis Jam-es sont une piètre harmonie imitative si on les détache d'un ème dont ils précisent toute la fantaisie.

Quand un poète moderne note à plusieurs voix le vrombis-ment d'un avion, il faut y voir avant tout le désir du poète habituer son esprit à la réalité. Sa passion de la vérité le usse à prendre des notes presque scientifiques qui, s'il veut présenter comme poèmes, ont le tort d'être pour ainsi dire s trompe-oreilles auxquels la réalité sera toujours supérieure Au contraire, s'il veut par exemple amplifier l'art de la danse tenter une chorégraphie dont les baladins ne se borneraient int aux entrechats, mais pousseraient encore des cris res-rtissant à l'harmonie d'une imitative nouveauté, c'est là une cherche qui n'a rien d'absurde, dont les sources populaires se trouvent chez tous les peuples où les danses guerrières, par emple, sont presque toujours agrémentées de cris sauvages. Pour revenir au souci de vérité, de vraisemblance qui do-ne toutes les recherches, toutes les tentatives, tous les es-is de l'esprit nouveau, il faut ajouter qu'il n'y a pas lieu de tonner si un certain nombre et même beaucoup d'entre eux staient momentanément stériles et sombraient même dans ridicule. L'esprit nouveau est plein de dangers, plein d'em-ches.

Tout cela ressortit pourtant à l'esprit d'aujourd'hui et condamner en bloc ces tentatives, ces essais, serait faire une erreur dans le genre de celle qu'à tort ou à raison on attribue à M. Thiers, qui aurait déclaré que les chemins de fer n'étaient qu'un jeu scientifique et que le monde ne pourrait produire assez de fer pour construire des rails de Paris à Marseille.

L'esprit nouveau admet donc les expériences littéraires même hasardeuses, et ces expériences sont parfois peu lyriques. C'est pourquoi le lyrisme n'est qu'un domaine de l'esprit nouveau dans la poésie d'aujourd'hui, qui se contente souvent de recherches, d'investigations, sans se préoccuper de leur donner de signification lyrique. Ce sont des matériaux qu'amasse le poète, qu'amasse l'esprit nouveau, et ces matériaux formeront un fond de vérité dont la simplicité, la modestie ne doit point rebuter, car les conséquences, les résultats peuvent être de grandes, de bien grandes choses.

Plus tard, ceux qui étudieront l'histoire littéraire de notre temps s'étonneront que, semblables aux alchimistes, des rêveurs, des poètes aient pu, sans même le prétexte d'une pierre philosophale, s'adonner à des recherches, à des notations qui les mettaient en butte aux railleries de leurs confrères, des journalistes et des snobs.

Mais leurs recherches seront utiles; elles constitueront les bases d'un nouveau réalisme qui ne sera peut-être pas inférieur à celui si poétique et si savant de la Grèce antique.

Nous avons vu aussi depuis Alfred Jarry le rire s'élever des basses régions où il se tordait et fournir au poète un lyrisme tout neuf. Où est le temps où le mouchoir de Desdémone paraissait d'un ridicule inadmissible? Aujourd'hui, le ridicule même est poursuivi, on cherche à s'en emparer et il a sa place dans la poésie, parce qu'il fait partie de la vie au même titre que l'héroïsme et tout ce qui nourrissait jadis l'enthousiasme des poètes.

Les romantiques ont essayé de donner aux choses d'apparence grossière un sens horrible ou tragique. Pour mieux dire, ils n'ont travaillé qu'en faveur de l'horrible. Ils ont voulu acclimater l'horreur bien plus que la mélancolie. L'esprit nouveau ne cherche pas à transformer le ridicule, il lui conserve un rôle qui n'est pas sans saveur. De même, il ne veut pas donner à l'horrible le sens du noble. Il le laisse horrible et

n'abaisse pas le noble. *Ce n'est pas un art décoratif, ce n'est pas non plus un art impressionniste.* Il est tout étude de la nature extérieure et intérieure, il est tout ardeur pour la vérité.

Même s'il est vrai qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, *il ne consent point à ne pas approfondir tout ce qui n'est pas nouveau sous le soleil.* Le bon sens est son guide et ce guide le conduit en des coins sinon nouveaux, du moins inconnus.

Mais n'y a-t-il rien de nouveau sous le soleil? Il faudrait voir.

Quoi ! on a radiographié ma tête. J'ai vu, moi vivant, mon crâne, et cela ne serait en rien de la nouveauté? *A d'autres!*

Salomon parlait sans doute pour la reine de Saba, et il aimait tant la nouveauté que ses concubines étaient innombrables.

Les airs se peuplent d'oiseaux étrangement humains. Des machines, filles de l'homme et qui n'ont pas de mère, vivent une vie dont les passions et les sentiments sont absents, et cela ne serait point nouveau !

Les savants scrutent sans cesse de nouveaux univers qui se découvrent à chaque carrefour de la matière, et il n'y aurait rien de nouveau sous le soleil. Pour le soleil, peut-être. Mais pour les hommes !

Il y a mille et mille combinaisons naturelles qui n'ont jamais été composées. Ils les imaginent et les mènent à bien, composant ainsi avec la nature cet art suprême qu'est la vie. Ce sont ces nouvelles combinaisons, ces nouvelles œuvres de l'art de vie, que l'on appelle le progrès. En ce sens, il existe. Mais si on le fait consister dans un éternel devenir, dans une sorte de messianisme, aussi épouvantable que ces fables de Tantale, de Sisyphe et de Danaïde, alors Salomon a raison contre les prophètes d'Israël.

Mais le nouveau existe bien, sans être un progrès. Il est tout dans la surprise. L'esprit nouveau est également dans la surprise. C'est ce qu'il y a en lui de plus vivant, de plus neuf. *La surprise est le plus grand ressort nouveau.* C'est par la surprise, par la place importante qu'il fait à la surprise que l'esprit nouveau se distingue de tous les mouvements artistiques et littéraires qui l'ont précédé.

Ici, il se détache de tous et n'appartient plus qu'à notre temps.

Nous l'avons établi sur les solides bases du bon sens et de

l'expérience, qui nous ont amenés à n'accepter les choses e les sentiments que selon la vérité, et c'est selon la vérité qu nous les admettons, ne cherchant point à rendre sublime c qui naturellement est ridicule ou réciproquement. Et de ce vérités il résulte le plus souvent la surprise, puisqu'elles vor contre l'opinion communément admise. Beaucoup de ces vé rités n'avaient pas été examinées. Il suffit de les dévoiler pou causer une surprise.

On peut également exprimer une vérité supposée qui caus la surprise, parce qu'on n'avait point encore osé la présente Mais une vérité supposée n'a point contre elle le bon sens, san quoi elle ne serait plus la vérité, même supposée. C'est ain que si j'imagine que, les femmes ne faisant point d'enfants, le hommes pourraient en faire et que je le montre, j'exprim une vérité littéraire qui ne pourra être qualifiée de fable qu hors de la littérature, et je détermine la surprise. Mais ma vé rité supposée n'est pas plus extraordinaire, ni plus invraisem blables que celles des Grecs, qui montraient Minerve sortan armée de la tête de Jupiter.

Tant que les avions ne peuplaient pas le ciel, la fable d'Icar n'était qu'une vérité supposée. Aujourd'hui, ce n'est plus un fable. Et nos inventeurs nous ont accoutumés à des prodige plus grands que celui qui consisterait à déléguer aux homme la fonction qu'ont les femmes de faire des enfants. Je dira plus, les fables s'étant pour la plupart réalisées et au del c'est au poète d'en imaginer des nouvelles que les inventeu puissent à leur tour réaliser.

L'esprit nouveau exige qu'on se donne de ces tâches proph tiques. C'est pourquoi vous trouverez trace de prophét dans la plupart des ouvrages conçus d'après l'esprit nouveau Les jeux divins de la vie et de l'imagination donnent carrièr à une activité poétique toute nouvelle.

C'est que poésie et création ne sont qu'une même chose; c ne doit appeler poète que celui qui invente, celui qui crée, dan la mesure où l'homme peut créer. Le poète est celui qui dé couvre de nouvelles joies, fussent-elles pénibles à supporte On peut être poète dans tous les domaines: il suffit que l'o soit aventureux et que l'on aille à la découverte.

Le domaine le plus riche, le moins connu, celui dont l'éten due est infinie, étant l'imagination, il n'est pas étonnant qu

'on ait réservé plus particulièrement le nom de poète à ceux ui cherchent les joies nouvelles qui jalonnent les énormes spaces imaginatifs.

Le moindre fait est pour le poète le postulat, le point de épart d'une immensité inconnue où flambent les feux de joie es significations multiples.

Il n'est pas besoin pour partir à la découverte de choisir à rand renfort de règles, même édictées par le goût, un fait lassé comme sublime. On peut partir d'un fait quotidien : un ıouchoir qui tombe peut être pour le poète le levier avec le- uel il soulèvera tout un univers. On sait ce que la chute d'une omme vue par Newton fut pour ce savant que l'on peut appe- :r un poète. C'est pourquoi le poète d'aujourd'hui ne méprise ucun mouvement de la nature, et son esprit poursuit la décou- erte aussi bien dans les synthèses les plus vastes et les plus ıaisissables : foules, nébuleuses, océans, nations, que dans :s faits en apparence le plus simples : une main qui fouille une oche, une allumette qui s'allume par le frottement, des cris 'animaux, l'odeur des jardins après la pluie, une flamme qui aît dans un foyer. Les poètes ne sont pas seulement les hom- ıes du beau. Ils sont encore et surtout les hommes du vrai, ı tant qu'il permet de pénétrer dans l'inconnu, si bien que surprise, l'inattendu est un des principaux ressorts de la oésie d'aujourd'hui. Et qui oserait dire que, pour ceux qui ont dignes de la joie, ce qui est nouveau ne soit pas beau ? es autres se chargeront vite d'avilir cette nouveauté sublime, près quoi elle pourra entrer dans le domaine de la raison, mais :ulement dans les limites où le poète, seul dispensateur du eau et du vrai, en aura fait la proposition.

Le poète, par la nature même de ces explorations, est isolé ans le monde nouveau où il entre le premier, et la seule con- ılation qu'il lui reste c'est que les hommes, finalement, ne ivant que de vérités, malgré les mensonges dont ils les mate- ıssent, il se trouve que le poète seul nourrit la vie où l'huma- ité trouve cette vérité. C'est pourquoi les poètes modernes ont avant tout les poètes de la vérité toujours nouvelle. Et ur tâche est infinie ; ils vous ont surpris et vous surpren- ront plus encore. Ils imaginent déjà de plus profonds des- ins que ceux qui machiavéliquement ont fait naître le signe tile et épouvantable de l'argent.

Ceux qui ont imaginé la fable d'Icare, si merveilleuseme réalisée aujourd'hui, en trouveront d'autres. Ils vous entra neront tout vivants et éveillés dans le monde nocturne et fe mé des songes. Dans les univers qui palpitent ineffableme au-dessus de nos têtes. Dans ces univers plus proches et pl lointains de nous qui gravitent au même point de l'infini q celui que nous portons en nous. Et plus de merveilles q celles qui sont nées depuis la naissance des plus anciens d'e tre nous feront pâlir et paraître puériles les inventions co temporaines dont nous sommes si fiers.

Les poètes enfin seront chargés de donner par les téléol gies lyriques et les alchimies archilyriques un sens toujou plus pur à l'idée divine, qui est en nous si vivante et si vra qui est ce perpétuel renouvellement de nous-mêmes, cette cré tion éternelle, cette poésie sans cesse renaissante dont no vivons.

D'après ce que l'on peut savoir, il n'y a guère de poètes a jourd'hui que de langue française.

Toutes les autres langues semblent faire silence pour q l'univers puisse mieux écouter la voix des nouveaux poè français.

Le monde entier regarde vers cette lumière, qui seule écla la nuit qui nous entoure.

Ici cependant ces voix qui s'élèvent se font à peine tendre.

Les poètes modernes sont donc des créateurs, des inv teurs et des prophètes; ils demandent qu'on examine ce qu disent pour le plus grand bien de la collectivité à laquelle appartiennent. Ils se tournent vers Platon et le supplie s'il les bannit de la République, d'au moins les entendre paravant.

La France, détentrice de tout le secret de la civilisation, cret qui n'est secret qu'à cause de l'imperfection de ceux s'efforcent de le deviner, est de ce fait devenue pour la p grande partie du monde un séminaire de poètes et d'artist qui augmentent chaque jour le patrimoine de sa civili tion.

Et, par la vérité et par la joie qu'ils répandent, ils rend cette civilisation, sinon assimilable à quelque nation que soit, du moins suprêmement agréable à toutes.

Les Français portent la poésie à tous les peuples.
En Italie, où l'exemple de la poésie française a donné l'essor
ne jeune école nationale superbe d'audace et de patrio-
ne.
En Angleterre, dont le lyrisme s'était affadi et pour ainsi
épuisé.
En Espagne et surtout dans la Catalogne, où toute une jeu-
se ardente, qui a déjà produit des peintres qui honorent
deux nations, suit avec attention les productions de nos
tes.
En Russie, où l'imitation du lyrisme français a parfois
né lieu à la surenchère, ce qui n'étonnera personne.
l'Amérique latine, où les jeunes poètes commentent avec
sion leurs devanciers français.
l'Amérique du Nord, à laquelle, en reconnaissance
dgar Poe et de Walt Whitman, des missionnaires français
ortent pendant la guerre l'élément fécondateur destiné à
ner une production nouvelle dont nous n'avons pas encore
, mais qui sans doute ne sera pas inférieure à ces grands
niers de la poésie.
a France est pleine d'écoles où se garde et se transmet le
sme, de groupements où s'apprend l'audace; cependant
remarque s'impose : une poésie se doit tout d'abord au
ple dans la langue duquel elle s'exprime.
es écoles poétiques, avant de se jeter dans les héroïques
ntures des apostolats lointains, doivent opérer, assurer,
iser, augmenter, immortaliser, chanter la grandeur du
s qui leur a donné naissance, du pays qui les a nourries et
formées, pour ainsi dire, de ce qu'il y a de plus sain, de
pur et de meilleur dans son sang et dans sa substance.
a poésie française moderne a-t-elle fait pour la France tout
u'elle pourrait faire?
t-elle du moins été toujours, en France, aussi active, aussi
e qu'elle l'a été ailleurs?
es questions, l'histoire littéraire contemporaine suffit à les
gérer, et pour les résoudre il faudrait pouvoir supputer
ce que l'esprit nouveau porte en lui de national et de
nd.
'esprit nouveau est avant tout ennemi de l'esthétisme, des
nules et de tout snobisme. Il ne lutte point contre quelque

école que ce soit, car il ne veut pas être une école, mais un de grands courants de la littérature englobant toutes les écoles depuis le symbolisme et le naturisme. Il lutte pour le rétablissement de l'esprit d'initiative, pour la claire compréhension de son temps et pour ouvrir des vues nouvelles sur l'univers extérieur et intérieur qui ne soient point inférieures à celles que les savants de toutes catégories découvrent chaque jour et dont ils tirent des merveilles.

Les merveilles nous imposent le devoir de ne pas laisser l'imagination et la subtilité poétique derrière celle des artisans qui améliorent une machine. Déjà, la langue scientifique est en désaccord profond avec celle des poètes. C'est un état de choses insupportable. Les mathématiciens ont le droit de dire que leurs rêves, leurs préoccupations dépassent souvent de cent coudées les imaginations rampantes des poètes. C'est aux poètes à décider s'ils ne veulent point entrer résolument dans l'esprit nouveau, hors duquel il ne reste d'ouvertes que trois portes : celle des pastiches, celle de la satire et celle de la lamentation, si sublime soit-elle.

Peut-on forcer la poésie à se cantonner hors de ce qui l'entoure, à méconnaître la magnifique exubérance de vie que les hommes par leur activité ajoutent à la nature et qui permet de machiner le monde de la façon la plus incroyable?

L'esprit nouveau est celui du temps même où nous vivons. Un temps fertile en surprises. Les poètes veulent dompter la prophétie, cette ardente cavale que l'on n'a jamais maîtrisée.

Ils veulent enfin, un jour, machiner la poésie comme on a machiné le monde. Ils veulent être les premiers à fournir un lyrisme tout neuf à ces nouveaux moyens d'expression qui ajoutent à l'art le mouvement et qui sont le phonographe et le cinéma. Ils n'en sont encore qu'à la période des incunables. Mais attendez, les prodiges parleront d'eux-mêmes et l'esprit nouveau, qui gonfle de vie l'univers, se manifestera formidablement dans les lettres, dans les arts et dans toutes les choses que l'on connaisse.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

SI TU VEUX COMMANDER...

—

Le capitaine passa la langue sur sa moustache rouge et coua son quart derrière sa chaise. Il voulut mettre les cous sur la table. Elle était maculée : ronds de café, flaques champagne, cendre de cigares, pain mouillé. Au milieu, nq ou six bouteilles vides, au goulot doré. On les voyait à ine dans la fumée. Un lieutenant, la pipe à la bouche, sommeillait dans un coin. Les autres convives venaient de partir. homme au poil couleur de feu alla s'étendre sur son lit, car possédait un lit de fer, avec un sommier, un traversin et, rrière sa tête, un soupirail pour éclairer son papier quand lisait. Ainsi, dans la cave solide de la maison du notaire, ce mmandant de compagnie régnait avec faste. De la maison, en ne subsistait au-dessus du sol, qu'un amoncellement de ines. Le capitaine jouissait là-dessous de ces biens inestiables : un lit, du vin, des amis. Il essaya de parcourir le urnal, mais sa tête lui parut lourde et il allait s'assoupir and on frappa timidement à la porte.

— Entrez!

Rien ne bougea. Au bout d'un instant, on frappa encore, ais si mollement, que le capitaine poussa un rugissement. lors l'huis s'entrebâilla et une tête stupide parut.

— Qu'est-ce que tu veux, toi?

— C'est moi qui a perdu mon masque, mon capitaine.

— Ah! oui, je t'ai fait demander. Où l'as-tu mis, ton asque?

— Il était à côté de moi, mon capitaine. Et quand je m'ai veillé ce matin, on me l'avait pris.

— Alors tu l'as perdu?

— Mon capitaine, je vais vous dire...

— Huit jours de prison.

L'homme regarda les bouteilles, puis les débris des cigares puis, sur le lit, un vrai lit, cet officier couché, la tête basse la tunique ouverte, les pieds en l'air.

— Qu'est-ce que tu attends?

— Mon capitaine, on m'a pris mon masque; je ne l'ai pa perdu.

— Tu réclames?

— Non, mon capitaine.

— Alors, va-t'en.

— Merci, mon capitaine.

Le pauvre diable, penaud, salua, disparut.

Après un silence, le capitaine se souleva, déplaça ses jam bes, s'assit au bord du lit. Ayant mis son menton sur se poings, il réfléchit un long moment, puis se tourna vers jeune officier, toujours immobile à l'autre bout de la cave.

— Olivier, lui dit-il, je suis une brute.

— Vous avez été un peu dur pour cet homme, fit le lieute nant, la pipe aux dents.

Alors le capitaine changea de voix.

— Ecoute, petit, j'ai quelque chose à te dire.

Olivier tressaillit. Il n'avait jamais entendu son capitain lui parler sur ce ton. Il vint s'asseoir auprès de lui et tend l'oreille.

— Cet homme m'a dit merci quand je l'ai mis à la port Moi, si un chef m'avait injurié ainsi, je lui aurais sauté à figure, ou je me serais tu. Pourquoi saluent-ils, quand on le frappe?

— Des âmes de chiens, mon capitaine.

— N'aimes-tu pas les chiens, Olivier? Je pense que ce hommes s'inclinent, parce qu'ils sont des serviteurs. En ce moment, celui là pleure dans un coin, ou bien s'exerce à m haïr. Son instinct lui a d'abord commandé de lécher ma v laine main. Chien si tu veux, mais bête loyale, que nou devrions caresser. Le peuple me plaît, Olivier, et ses maître sont exécrables.

— Croyez-vous?

— J'en suis sûr. Regarde-moi.

Il avait quarante-huit ans. On lui en eût donné soixante.

ouvenait avec mélancolie de sa belle jeunesse : Saint-Cyr, succès mondains, les femmes, le jeu. Un jour, il se pré- e à l'École de guerre. Echec. Alors, découragé, il joue avec et boit. Il a gâché son admirable métier, le quitte, mange patrimoine, erre. La guerre le trouve représentant d'une que d'apéritif et capitaine dans l'armée territoriale. Il ande, en octobre 1914, à passer dans un régiment d'ac- Brave, il tient le coup, malgré son vice. Ses chefs, qui naissent son intelligence, son âme droite, ne peuvent pas ner d'avancement à un ivrogne. Il est là, parmi des offi- tout jeunes, patriarche hirsute, grognon, respecté. Tassé, ive, le visage couperosé, la lèvre tremblante, l'œil brillant, tait à table, où pérorent les sous-lieutenants. C'est quand tient un tout seul, dans quelque coin de tranchée ou sous mètres de terre, qu'il devient bavard tout à coup. Peine lue. Il dit des choses trop fortes. Son interlocuteur s'émer- e, ne comprend pas et s'en va raconter aux autres, qui nent la tête : « Le vieux m'a parlé. Il est ahurissant. »

livier, nouveau venu, ne l'a jamais entendu discourir ainsi. regarde aujourd'hui avec une intense curiosité.

- Moi, un chef ? crie le bonhomme. On se représente un gars, maître de soi, la tête haute, le corps ferme, le bras un sage, un saint. Non, mais regarde-le, ton patron ! manité est absurde, petit. Ce type m'agaçait, avec son niais. J'avais bu, j'ai frappé.

ajouta, en haussant les épaules :

- D'ailleurs restons-en là ; j'ai trop parlé. Usons nos s, mon garçon. Après nous, le déluge.

livier répondit doucement :

- Mon capitaine, j'ai des gosses.

- Qu'est-ce que tu veux que cela me fasse ?

- Deux gosses. Je ne désire pas le déluge.

e capitaine leva la tête, ouvrit les narines et dit :

- Est-ce que tu serais intelligent, toi ?

, comme s'il rêvait tout haut, il prononça, d'une voix sen- ieuse, les paroles suivantes :

- Tu veux que la vie continue pour tes fils ? Je te donne on. Un célibataire a deux issues : le désert ou la noce. On vre à Dieu ou au diable. Toi, tu dois aimer la vie. Mais as-tu ? Il y a longtemps que les gens instruits ne conçoi-

vent plus les vérités élémentaires. D'abord, qu'est-ce que t vendais, dans le civil ?

— Un peu de sagesse, et pas bien cher. J'enseignais la ph losophie au lycée de Guéret.

— Bigre ! nous n'allons pas nous entendre.

— Pourquoi ?

— J'aime les têtes fraîches. Je vais te raconter une histoi pour me faire comprendre. Tu te souviens des propositions d paix de Guillaume II. C'était, je crois bien, à la fin de 191 Un beau matin, on apprend que l'ennemi engage des pourpa lers par télégraphie sans fil. Ces foudres de guerre tendaie la main. Je hausse les épaules et me mets à table. Nous ca tonnions à Villers-Bretonneux, au grand repos. Popote nor breuse et bruyante : vingt officiers, des artilleurs, des s peurs, des médecins, tout le bataillon. Tu soupçonnes ce q cette élite a pu débiter d'âneries pendant une heure. To ont trouvé le Kaiser intelligent. Tous ont frémi à la pens des ravages que sa proposition allait faire dans les cervell populaires. Au dessert, on annonçait des grèves, la chute ministère, la paix dans trois mois et, mon vieux, le rétablis ment par les Autrichiens du pouvoir temporel du Pape.

Je n'ai pas desserré les dents et je suis allé prendre de l'a Je rencontre le vieux Pâris, mon ordonnance. Je lui tends journal. « Alors, c'est la paix ? » lui dis-je. « Pensez-vo mon capitaine ? » Il me regarde en rigolant. J'insiste. « vois bien que les Boches font *kamerate*. » Il cligne de l'œ et murmure : « Il n'y a qu'à tirer dessus. » Puis, après u pause : « Tout de même, je ne les croyais pas si bas ! »

Le capitaine observa que son histoire portait sur l'impas ble Olivier. Il reprit :

— Les vrais philosophes, les voilà. Parce qu'ils ne savé pas le superflu, ils comprennent l'essentiel. Tu connais tr de choses, toi, et je me demande si tu vaux que je te par Est-ce bien vrai que tu veux vivre, pour tes fils ?

— Oui, mon capitaine.

— Alors, va fermer la porte ; j'ai peur qu'on ne nous enten

Olivier s'assura que la porte était bien close et revint.

— Eh ! bien, jeune homme, il y a une voie de salut : l'au rité. Car les hommes ne sont pas égaux, mais de deux sort

ux admirables sortes d'hommes, entends-tu : les petits, les nds. Est-ce que tu me suis?

– J'essaie, mon capitaine. Je vous saurais gré toutefois de ranger parmi les grands.

– Non pas.

– Alors, parmi les petits?

– Es-tu fou ? Vous êtes le déchet, vous autres : les médios. Tu ne comptes pas dans les hommes, moi non plus. us avons renié la foule et déshonoré les maîtres. Obéir, mmander! Te doutes-tu de la valeur de pareils mots? Ene une fois, veux-tu vivre ?

– Oui, mon capitaine.

– Alors, choisis. Le sort enviable, vois-tu, serait celui des its.

l tira de sa poche une feuille de papier de grand format, verte d'une vaste écriture et reprit :

– J'ai reçu hier soir une lettre, dont je veux te lire un passe. Car ton capitaine a l'air d'un ours, mais appartient à famille. J'ai des parents qui m'écrivent, tu sais. Ecoute ce me raconte ma belle-sœur. Je t'avertis qu'elle est jolie, ie, aimable et vit en Normandie, aux environs de Caen, au ieu de paysans, qu'elle protège et méconnaît. Voici ce elle pense de ces petites gens : « Mes voisins continuent à richir et à se plaindre. Ils accueillent et répandent les its les plus fantastiques. Hier, on est venu demander au re combien la commune pourrait loger d'hommes et de vaux. Tout le village a pris peur. Les bonnes femmes ent que les Boches seront ici dans quinze jours et qu'on pare leur cantonnement. Ces ruraux sont stupides. »

– Idiots, en effet, murmura Olivier.

e capitaine bondit.

– L'idiot, c'est toi, dit-il. Ne réfléchiras-tu jamais? Qu'est-ue tu leur reproches, à ces malheureux ? D'avoir peur ? De rien comprendre à cette guerre, qui dérange leurs habitu- ? Mais les hommes de ta section se battent bien, je crois, nd tu les conduis au feu. Ils sont même devenus, dit-on, ssez fameux guerriers. Ils savent donc, quand il faut, chande routine. Quelle différence fais-tu entre eux et ceux qui t restés dans les villages? Ce sont les mêmes, mon ami : petits. Alors, respecte-les.

Il semblait furieux et regardait Olivier avec mépris.

— A quoi bon toute ta philosophie, si tu ne sais pas d quelle pâte est faite l'humanité ? L'as-tu jamais regardé, peuple grouillant, dont la terre est couverte? Le soleil cares plus de pauvres têtes que de gens bien coiffés et ses rayo illuminent surtout des yeux craintifs. Les petites gens, mo garçon, c'est la foule sans nombre des hommes et des fe mes ; c'est la chair de ta race.

A partir de ce moment, il parut à Olivier que son vieux ca taine vaticinait. Il prononçait une phrase, s'arrêtait, reco mençait, comme s'il écoutait, puis répétait les propos de qu que voix intérieure. Le jeune garçon se garda dès lors de l'i terrompre et mit tant d'application à retenir chacune de s formules, qu'il put, une heure plus tard, les transcrire à lettre sur un carnet. Les ayant nous-même recueillies s le carnet d'Olivier, nous osons dire qu'on trouvera dans lignes qui vont suivre non seulement la pensée du capitai mais souvent les mots mêmes dont il se servit pour l'exp mer.

Le vieil officier continua ainsi son discours :

— Les petits marchent au fouet : c'est pourquoi je les ai Si on ne les bousculait pas, ils demeureraient accroupis. maître parle : ils murmurent. S'il agit et frappe, les vo debout, qui travaillent. La tâche faite, ils saisissent avec âpr leur salaire, le dispersent et, de nouveau, se couchent. Alors maître frappe encore et le dur travail renaît. Le travail ! Bea coup de fatigue, pour une petite joie qu'on dévore d'un cou Paresseux et gaspilleurs, voilà les petits. S'ils changeaie l'univers deviendrait inhabitable, mon ami !

Ainsi faits, vois comme ils sont beaux. Ils se dérobent l'effort, mais as-tu vu des rivières grimper sur la montag Les rivières sont fraîches, puissantes, et le ciel s'y mire a amour. Comme les hommes, elles cherchent les voies facil s'abandonnent, vont se perdre en chantant dans la mer. On capte çà et là ; on utilise leur force, mais par une victo précaire. A toute défaillance du maître, les eaux s'enfuient cascade. Songe que les maîtres, s'ils étaient tout-puissan dessécheraient les vallées. On peut dompter un instant petits : ils s'échapperont toujours, comme l'eau coule.

S'ils paraissent travailler de bon gré, cherche bien : tu tr

ras leur maître. Chaque jour ils ont faim et leur estomac s bouscule. Ils ont froid chaque nuit et leur chair exige un gis. Ils portent en eux des tyrans, prêts à les tuer. Ils dent, car ils aiment la vie.

Mais il n'aiment pas le travail. Toi non plus. Je le hais, oi. La loi du travail est dure, Olivier. Il n'est donné qu'à u d'hommes de connaître les hautes joies qu'on en tire. Il ut entrer dans cette élite ou se mêler, sans rougir, à la foule.

Un vieux marin me faisait, un soir de mai, les honneurs son jardin. Il se courbait à chaque pas, pour enlever une rbe, un caillou. Il humait ainsi sa terre, et sa face bourrue vourait la caresse des plantes. La visite, à ce train, s'éter- sait. Un peu las, je dressai la tête et mes yeux s'emplirent somptueuses images. Du potager de cet homme, on domi- it une plaine, qui descendait jusqu'à la mer. Dans cette aine, des haies d'épine blanche et des vergers: imagine une mense corbeille, chargée de fleurs coupées. La lumière in- rtaine du couchant fondait les teintes, et le regard se rassa- uit du mystère de ce premier plan, avant d'aller s'étourdir x jeux du ciel et de la mer en feu.

Le vieux, me voyant immobile, se leva, cessa de parler et garda comme moi. Nous restâmes longtemps ainsi. A la fin, tendit son bras vers l'horizon et dit, la gorge serrée : Dame ! c'est beau. — Oui, père Courbet. — Et bien venu. est moi qui l'ai planté l'autre hiver, mon capitaine. »

Je comprenais mal. J'examinai son visage. Il regardait en uriant devant lui. Alors je vis, à dix mètres de là, dans son clos, un pommier grêle. Sois persuadé, Olivier, que ce pau- e homme, dont le jardin, grand comme un mouchoir de che, n'a pas de murailles et reçoit l'air du large, y vit en isonnier. Il ne se soucie pas des splendeurs du ciel qui l'en- onne. Il connaît ses affaires, son bien, son ventre. Il aime s arbustes, sa femme, ses enfants, ses bêtes. Blâme, si tu ux : moi j'envie ces gens-là.

Leurs yeux portent loin, quand ils veulent : ainsi aux cré- aux, d'où ils épient l'ennemi avec autant d'intelligence et s d'acuité que toi. Chez eux, ils ne sont pas curieux, voient principal et ne trouvent, pour le reste, ni goût, ni temps, courage. Paresse, te dis-je! Du moins connaissent-ils leur milité.

Au lieu d'honorer ces timides, on les exploite. Des bat leurs, des bavards, des agités, des demi-savants, des dem fous leur font courber la tête. Il est triste, Olivier, que l peuple soit une proie si facile.

En vain, pour le sauver, veut-on l'instruire. Ce sont le professeurs d'énergie qui manquent. Il faudrait refaire l caractères, c'est-à-dire que l'humanité repassât dans les mai du Créateur. Çà et là, un type vigoureux se dégage, un che d'œuvre. Imagines-tu une société où il n'y aurait que des ma tres, des géants, des individus accomplis et tout-puissants Ces loups se dévoreraient entre eux. Il faut accepter, mo garçon, que les hommes demeurent le troupeau inquiet, mis rable et charmant que tu connais.

Cette tourbe recèle des forces magnifiques. Il est permis, est bon d'en faire jaillir une part, pour le bonheur commu Qui secouera les petits ? Qui conduira parfois le regard père Courbet au delà de son pommier ?

Ces pauvres gens vivent mal, commettent mille sottises, savent pas utiliser les biens que la nature met sous leurs pa Qui leur apprendra à se mieux nourrir, à construire une m son plus saine ? Quel chef saura, s'ils se vautrent dans fumier, leur crier : Allons, debout !

Il faut aimer tous ces petits, adoucir leurs jours, les cha mer comme de jolies bêtes sauvages et, à l'occasion, les fra per. Te sens-tu le droit, Olivier, de frapper d'autres homme Moi, pas. Aussi ne suis-je point un maître.

A ce moment, le capitaine baissa la tête, fit tomber s mains jointes entre ses genoux et balbutia :

— J'ai manqué ma vie. Mon salut serait de mourir ic belle fin, trop belle, que je ne mérite pas. Je vivrai donc, m impuissant et ridicule.

Olivier fit un mouvement.

— Ridicule, je dis bien. Tu le deviendras aussi, si tu changes pas. Te tairas-tu et puis-je parler ?

— Je vous écoute.

— Elle est riche, mon garçon, la matière humaine. Heure ceux qui la pétriront. As-tu de bons bras ? Jeune et f comme toi, je voudrais régner. Mais je vais te dire quelq chose de fou. Pour passer du rang des petits à celui d grands, pour devenir un maître et conduire la multitude,

suffit pas d'être plus intelligent, plus beau, plus puissant, 'aut devenir meilleur que les hommes ordinaires.

Les esprits forts croient au triomphe du mal et des mé- ants. Ils peuvent bien, sur ce thème, philosopher à perte de e, et sans fatigue. Voient-ils seulement qu'ils rendent noignage à la vertu, quand ils la nient ?

ls aboient aujourd'hui contre l'héroïsme, mais s'y casseront dents. Nous faisons une guerre âpre, dans la boue et, ce que nos champs de bataille sont des charniers, on nous it pressés d'en sortir. Si un honnête homme ose avancer des soldats aiment leur métier, la meute des penseurs ourt. Ces sages connaissent la faiblesse humaine, mais elle ule, et ne veulent pas qu'on leur conte de trop hautes his- res. Des blessés ont pourtant écourté leur convalescence ur retourner au feu : j'en connais. A chaque mission péril- se, on trouve des volontaires : tu le sais comme moi. A la tte du Mesnil, toute la compagnie a recommencé quatre s, dans l'eau, dans le feu, dans la nuit impénétrable, le yage des nouvelles lignes pour ravitailler les camarades qui naient de conquérir la Galoche, et tu te souviens qu'au tit jour ces bougres-là m'ont demandé à faire un cinquième ir : j'en aurais pleuré. Ils acceptent la mort, l'horrible mort 'on trouve ici. On en cite qui la regardent avec amour, lui dent les bras, vont à l'immolation avec des yeux brillants. nsi Henri de Corbie a écrit ces vers, trouvés sur son cada- :

Voici la fin, voici le Rêve...

Ah ! sur l'âpre sol dévasté,
Etre une forme qui repose.
Dans ce décor d'immensité,
Un cadavre est si peu de chose.

Et je serai ce jeune mort,
Qui n'a ni linceul, ni demeure
Et qui laisse couler les heures.
L'heure est douce à celui qui dort.

Tous ne lui ressemblent pas, mais qu'on ne sourie pas de ux de sa race ! Qu'on ne les nie pas ! Qu'on ne hausse pas épaules ! De tels hommes constituent l'armature et sou- nnent les autres. Les autres sont vils et ne devraient pas en r d'orgueil.

Mériteras-tu, comme aurait fait celui-là, de commander Vous vivrez, toi et ceux de ton âge, de belles années et je vou envie. Allez-vous réaliser les puissances qui sommeillent e chaque homme bien né ? Sauras-tu monter à ta vraie place exercer le beau métier de chef ? Manier des hommes et l conduire : voilà longtemps qu'on ne pratique plus, chez nous cet art noble. On se sert des petits. Moi, je vais t'apprendre les servir, veux-tu ?

Olivier, la voix coupée par l'émotion, répondit :

— Oui, mon capitaine, je veux bien.

— Te sens-tu fort ?

— Je suis timide.

— Tant mieux ! Tu bavarderas moins. Tu recueilleras l enseignements de ton vieux capitaine. Je te défends, m vivant, d'en révéler un mot à quiconque. Tu méditeras dan le silence et sentiras, s'il est bon, lever le grain. Devenu ma tre, tu sèmeras à ton tour, et de tes fils, si tu les en crois d gnes, tu feras des chefs plus beaux que toi.

Le capitaine, à ces mots, se leva, enfonça ses mains dan ses poches, fit, à travers la cave, quelques lourdes enjambée puis, planté devant Olivier, lui tint ce langage :

— Pour commander et qu'on obéisse, il faut être deu comme en amour. Les maîtres et les serviteurs ressemblent des amants. As-tu remarqué comme nos ordonnances no chérissent? J'ai commencé ma guerre,en décembre 1914, dan les tranchées du Santerre. Je me vois encore, le premier soi accueilli par deux lieutenants dans un abri étroit, encombr boueux et mal couvert. Un homme accroupi faisait la cuisi dans un coin et nous enfumait. Un autre essuyait les quar et les plats de fer blanc avec un journal. On dîna. J'étais fat gué. A neuf heures, je m'étendis sur une botte de paille e les jambes en chien de fusil, le nez au mur, les mains joint sous ma joue, j'allais fermer les yeux, quand je sentis s'aba tre sur mon corps quelque chose de doux et de chaud. Je vo lus me retourner. Une voix maternelle chuchota : « Ne bo gez pas, mon capitaine. » Je sentis autour de ma poitrine l treinte légère de deux bras, qui rabattaient sous la paille, droite, à gauche, une couverture de laine et me bordaie comme un enfant. L'homme apporta une seconde couvertur la glissa jusqu'à mon menton, mais avec un art extrême, po

point toucher mon visage et m'abriter sans m'étouffer. Il mpara de mes jambes, les souleva. Quand il les replaça ec précaution sur le sol, mes gros souliers étaient emmaillot-, comme les piede nus d'un bébé. J'eus chaud toute la nuit, aud comme une caille dans sa plume. Voilà trois ans que squet, puis Cordier, puis Pâris et maintenant Bulot m'en-irent ainsi de mille soins. J'aime ces hommes pleins de bonté, is je ne m'étonne plus de leurs gestes identiques. Toutes les ules gardent leurs poussins sous leurs ailes. Toutes les ttes lèchent leurs petits et les allaitent. C'est l'instinct, vier, comprends-tu ?

A l'arrière, au même moment, d'autres hommes, pareils à ux-là, sabotent leur travail, crachent au visage des bourgeois. is les bourgeois sont-ils des chefs ?

Ce n'est pas d'être commandé, c'est de ne l'être point, enrage le bas peuple. On l'abandonne : il s'affole. Sais-tu qu'il y eut, Olivier, au fond de la grande Révolution ? Du espoir ; le désespoir de la populace, amante trahie.

Si elle n'avait besoin de ses maîtres et soif de leur amour, les chasserait quand ils la trompent et les oublierait. Elle maudit : grand signe. La malédiction dure, en France, depuis t cinquante ans. L'idéologie révolutionnaire ne m'intéresse s. Les formules des démagogues sont un bégaiement, qui te de quelques envieux des premiers âges. Mais les révoltés rtent dans leur cœur une haine, qui m'émerveille comme is les grands instincts.

L'autre jour, je finissais ma permission à Paris, quand je ncontrai chez des parents une dame anglaise. On parlait de nécessité d'une élite intelligente. Elle se récria : « Ne vous iciez pas tant des dirigeants, disait-elle, mais éduquez le uple, afin qu'il se conduise tout seul. » Cette fille d'Albion a rendu rêveur. D'honnêtes gens croient donc et racontent ns les salons qu'une armée peut marcher sans chefs, une ine sans patrons, une maison sans maîtres, et que le père, ns une famille, est un parasite. J'essayai de lui répondre. e m'assura que, dans la mesure où des guides étaient cessaires, le peuple, devenu sage, saurait les tirer de son n. Eh ! la belle, le peuple ne choisit pas ses maîtres. Il ffre, le pauvre : c'est tout ce qu'il sait faire. Il vote, mais ute élection n'est qu'intrigue, tout élu qu'un intrigant. La

foule est vacante. Qui l'aura, du juste ou de l'usurpateur ? ne s'agit pas de bavarder, mais de la prendre.

Une petite Parisienne, une comédienne délicieuse, qui co respond parfois avec le bourru que je suis, voyait plus clair q mon Anglaise, quand elle m'exprimait, il y a quelque temp son dégoût des démagogues. « Je vois avec effroi, m'écrivait-ell s'irriter et se dégrader des multitudes, qui languissent de n se point donner par amour. Le suffrage universel en a fait d prostituées, lasses, écœurées et capricieuses. Leurs maîtr du jour sont des jaloux, sans honneur, sans puissance, qui l corrompent chaque fois un peu plus et vivent dans la terre perpétuelle de l'amant de cœur. »

Il faut être l'amant de cœur, Olivier.

Les anciennes castes sont mortes et les humbles jouissen fort à propos, de droits nombreux. Là-dessus, on crie que peuple est roi. Ne vois-tu pas qu'il retourne naturellement à sauvagerie, à mesure qu'on le déchaîne? Il faut, pour rasser bler et conduire un beau troupeau emporté, de fameux be gers. L'avenir est au peuple, mon petit, mais sous des che à sa taille.

Au lieu de géants, nous avons un ramassis d'avortons, gens à la remorque. On ne guide pas, on suit : c'est plus faci et c'est la mode. Abjecte mode et tristes sires, qui se flatte d'être habiles, se croient forts et n'ont rien dans la peau. mets plus bas que des esclaves les maîtres sans virilité.

Voilà pourtant où tu aboutiras, si tu n'y prends garde. C vous apprend beaucoup de choses, dans vos familles et à l' cole. Tu me parais bien élevé. Tu ferais un brave homme, tu vivais enfermé dans ta maison, avec quelques proches. Ma il y a la rue, la ville, le pays, la cohue des êtres pareils à to les uns plus petits, les autres plus grands. Il faudra bien obé à ceux-ci, commander à ceux-là, les respecter tous et qu'ils respectent. Je ne sais ce qu'on a mis dans ta tête, ni si la d mocratie te plaît, mais le menu peuple est à ta porte, mo garçon. T'a-t-on expliqué comment on lui parle?

Les mères n'apprennent dans aucun livre comment élev leurs petits. Chacune découvre avec ravissement, à mesu qu'elle les accomplit, les gestes nécessaires. L'expérience a cumulée des aïeules n'a pas été recueillie dans un code et ch que femme, depuis des siècles, la refait pour son compt

insi faut-il que chaque maître apprenne seul à traiter ces
ıfants difficiles, que sont les hommes et les femmes à son
:rvice.

Les mères ont toutefois le souvenir de leur propre enfance
le témoignage de leurs voisines. Les maîtres, sans tradition,
ıns modèles, ne sentent même plus dans leur cœur un ins-
nct qu'ont étouffé trop d'années d'abdication et de dégoût. Si
:s bras se tendent vers toi, que feras-tu?

Pour répondre aux ardeurs de la multitude, il faut, en tout
)mme en vertu, lui être supérieur et le savoir. Toi, tu te dé-
ıges de la masse par ta culture, ton intelligence, ton carac-
re, tes goûts. Tu connais ce que tu vaux, n'est-ce pas?

Olivier ayant rougi, le capitaine haussa les épaules et lui
ia :

— Eh! bien, moi, mon ami, je n'appartiens pas à la foule.
ais-je, quand j'ai tout lu, me plier à sa loi d'ignorance?
aut-il que j'accepte, moi courageux, sa loi de paresse? Moi,
ıffiné, sa loi grossière? Il reste une caste; elle s'appelle
élite, et j'en suis.

Mais je n'irai pas, avec mes pairs, m'enfermer dans une
ur d'ivoire. J'ai besoin des petits, comme ils ont besoin de
ıoi. Entre nos deux forces, choc fatal. Amour ou haine, il
ut choisir. C'est la guerre, en tout cas, jusqu'à la possession.

Tu ne voudrais pas, je pense, que le peuple l'emportât!

Le mâle doit vaincre, Olivier. Je l'ai senti à la prise d'armes
e dimanche, quand, rangé parmi les légionnaires derrière
s généraux et leurs états-majors, j'ai vu défiler, du même
as, des nègres pesants du Nouveau-monde, d'alertes Maro-
ains et, légers comme des dieux, nos Français. Belle fête, tu
souviens. L'Amérique, l'Afrique et nous! L'Asie même
ɔdait par là: nous avons croisé, au retour, le long des routes,
es petits bouts d'Annamites, tous pareils et faits comme des
onnes femmes. Les gros nègres, qui se montraient à nous
our la première fois derrière leur musique et leur grand dra-
eau, lançaient le pied avec entrain et bombaient la poitrine.
u niveau du général, ils jetaient vers lui leurs yeux blancs.
'ai regardé avec avidité ces têtes rondes, au haut desquelles
hancelaient nos petits casques. Des nègres émus, des nègres
âles, mon vieux, dont les lèvres, privées de salive et de
ang, ressemblaient à de vieilles figues. Après eux, les Maro-

cains, êtres fiers, à l'œil de feu sous des fronts fermes. l
cou tordu, ils offraient au général leurs mentons fiers. L
Français suivirent. Tu en étais. Mes compliments, petit. T
section ne marchait pas, elle glissait. Quelle grâce dans le p
de ces enfants de chez nous, dans la cadence des corps soupl
et des bras ! Les visages étaient frais, les lèvres humides, l
yeux caressants. Tout cela, Olivier, pour le regard d'un che
Lui, en avant de nous, sur un tertre, demeurait immobile.
vit tour à tour les Noirs effarés, les Africains fiévreux, l
Français charmants et les domina. Il le fallait, car les humbl
qui se livrent ont, comme les filles, le cœur chargé d'ur
menace : Prends-moi, ou je te saute à la gorge !

A ce don, les faux dieux répondent par l'orgueil et les vra
par l'amour.

Crains l'orgueil. Ne crois pas que la foule, quand le gran
modeleur en a tiré çà et là quelque belle figure, soit une pât
perdue. La pâte importe. Elle n'a pas été faite pour te crée
mais pour durer. Tu as jailli d'elle, pour veiller sur sa beauté
sa richesse et sa pérennité et n'es sorti du pétrin que pou
te pencher sur lui.

L'élite est une exception, pas autre chose. La loi, c'est l'in
nombrable humanité.

Prends garde, maître, d'oublier la multitude, car elle n
t'oubliera pas.

Sais-tu ce qui manquait, avant la guerre ? Des cœurs. Tro
intelligents et pas d'entrailles : ainsi tombent les grands peu
ples. Si tu ne sens pas cela comme moi, j'ai perdu ma pein
et nous en resterons là.

— Parlez mon capitaine.

— Non. J'ai soif et ma tête est en feu. Tu réfléchiras. Et si
convaincu mais sans courage, tu trouves la tâche supérieur
à tes forces, tu jetteras, comme moi, le manche après la
cognée, tu feras un parasite de plus et pourras, si c'est ta fan-
taisie, envoyer, en cuvant ton vin, de pauvres hères à la
prison.

ANTOINE REDIER.

LE RAMEUR

A André Lebey.

nché sur un grand fleuve, infiniment mes rames
arrachent à regret mes riants environs ;
ne aux pesantes mains, pleines des avirons,
faut que le ciel cède au glas des lentes lames.

cœur dur, l'œil distrait des beautés que je bats,
issant autour de moi mûrir des cercles d'onde,
veux à larges coups rompre l'illustre monde
feuilles et de feu que je chante tout bas.

bres sur qui je passe, ample et naïve moire,
u de ramages peinte, et paix de l'accompli,
chire-les, ma barque, impose leur un pli
i coure du grand calme abolir la mémoire.

i, mystères du jour, jamais vos grâces n'ont
nt souffert d'un rebelle essayant sa défense :
uis, comme les soleils m'ont tiré de l'enfance,
remonte à la source où cesse même un nom.

vain toute la nymphe énorme et continue
npêche de bras purs mes membres harassés ;
romprai lentement mille liens glacés
les barbes d'argent de sa puissance nue.

Ce bruit secret des eaux, ce fleuve étrangement
Place mes jours dorés sous un bandeau de soie ;
Rien plus aveuglément n'use l'antique joie
Qu'un bruit de fuite égale et de nul changement.

Sous des ponts annelés, l'eau profonde me porte,
Voûtes pleines de vent, de murmure et de nuit,
Ils courent sur un front qu'ils écrasent d'ennui,
Mais dont l'os orgueilleux est plus dur que leur porte.

Leur nuit passe longtemps. L'âme baisse sous eux
Ses sensibles soleils et ses promptes paupières,
Quand, par le mouvement qui me revêt de pierres,
Je m'enfonce au mépris de tant d'azur oiseux.

PAUL VALÉRY.

LE ROI DE TOUS LES ROUMAINS

.... le courage du Roi Ferdinand, meurtri lui aussi par les plus chers souvenirs de famille et de jeunesse, mais sentant en son cœur de soldat les souffrances séculaires et l'âme même de la Roumanie..... cette tragédie digne d'Eschyle et de Shakespeare, nulle conscience humaine, mieux que la conscience française, n'en a senti la grandeur et la beauté (1).

PAUL DESCHANEL.

Si l'ouragan actuel secoue jusqu'en leurs plus profonds fondements d'anciennes monarchies, précipitant vers la chute rade de l'abdication des rois, des tzars, voire les plus redoutables empereurs du vieux continent, par contre, cette même terre et le tribunal du monde civilisé consolideront à jamais les trônes et les dynasties de ceux qui, par leurs claires visions, leur admirable sacrifice, leur opiniâtre travail et leur superbe courage, ont su conduire leurs peuples dans le bon chemin de la juste cause, aidant ainsi à l'émancipation de leurs frères opprimés et à l'accomplissement de l'unité intégrale de leur race.

Nous nous proposons d'esquisser ici la glorieuse figure de l'un de ces bons bergers et de ces nobles ouvriers de la victoire, le roi Ferdinand de Roumanie, auquel l'opinion contemporaine et l'histoire de demain rendront le plus enthousiaste hommage, hommage qui s'adressera à la fois au Roi-Soldat, au Roi-démocrate et au Roi-patriote et martyr.

§

Militairement, son accession au trône de Roumanie paraît d'autant plus périlleuse par la précipitation des événements,

(1) D'après le journal *La Roumanie*, du 31 janvier 1918.

qu'elle était belle par les espérances qu'elle nous faisait entr voir. En 1914, le torrent des flammes approchait de not pays. L'armée roumaine réduite au grand minimum était bi loin de pouvoir défendre des frontières dépassant 1.500 kil mètres et réaliser les aspirations d'un peuple qui avait réclamer proportionnellement la plus grande région irréden de l'Europe. De l'interview (1) que son fidèle ami et collabor teur, le général Iliesco, a bien voulu nous accorder dernièr ment, il résulte que les idées maîtresses qui caractérisent dominent cette foudroyante préparation militaire de son règ sont :

1° *L'impérieuse nécessité de doubler le nombre de n baïonnettes.* La puissance militaire de la Roumanie devai être à la hauteur de sa puissance économique et du presti moral acquis par elle dans le concert balkanique, et corre pondre en même temps aux graves circonstances qu'elle éta appelée à traverser. 2° *L'impossibilité presque absolue pou nous de continuer notre approvisionnement à l'étranger matériel de guerre.* Les routes avec les puissances de l'E tente nous étaient barrées; la maison Krupp, dont nous étio tributaires, avait interrompu ses livraisons, et la Russie n se suffisait pas à elle-même. 3° *D'où nécessité pour nous, da cette situation de « vase clos », de demander tout cela à not propre royaume*, c'est-à-dire à un pays jeune et principal ment agricole, manquant totalement d'industrie et de mai d'œuvre spécialisée.

On fit cependant tout le possible, et même l'impossibl En vingt mois seulement, l'armée fut portée de 200.000 so dats à plus d'un million. Quant au matériel de guerre, science moderne ignorant encore les procédés pour pouvo transformer nos blés et nos maïs en gros canons et en aéro planes, on dut fatalement se contenter d'un matériel de fo tune, trouvé dans le pays, en attendant, hélas ! la réalisatio des promesses et engagements... de Herr von Stürmer, le c lèbre président-traître de Pétrograd.

Toute cette œuvre gigantesque d'organisation porte le ca chet royal. Notre guerre commence et aussitôt « *le poing d fer et l'épée étincelante* » du Kaiser s'avancent pour enfonc

(1) Publiée dans *la France militaire* du 24 juin et reproduite ensuite dans *l'H manité Indo-Chinoise*, *la Transylvanie* et *la Revue de presse*.

front carpathien. On connaît quelque peu la tournure prise
les choses. Chef suprême de l'armée, notre souverain
iduira brillamment ses troupes en Moldavie, à travers les
rches caudines du Danube et des Carpathes, sous la per-
uelle menace de voir couper sa retraite par Mackensen et
lkenhayn; nos écrasantes victoires de Jiul, d'Oltus et de
rashesti resteront cependant les plus belles revanches in-
ées par notre valeureux capitaine au premier maréchal de
mpire des Junkers.

§

Parti fort jeune pour la Roumanie, le prince ne laissera
apper aucune occasion de se familiariser avec son nouveau
ple. Militaire dans l'âme et sportman achevé, il finira vite
connaître les moindres sentiers de son futur royaume.
centaines se comptent les œuvres de bienfaisance, artis-
ues ou d'instruction publique dont la dynastie a pris l'ini-
ive directement ou indirectement, ou qui se trouvent pla-
s sous son patronage. Mentionnons entre autres exemples
grand développement pris par tout ce qui touche à notre
national, auquel le palais royal a toujours donné avec
housiasme son encouragement ; la création d'infirmeries,
bibliothèques et de théâtres dans les villages, par l'inter-
diaire de l'administration des domaines de la couronne
te administration d'ailleurs employa également de tout
ps les revenus de ses latifundia à l'amélioration et à l'em-
lissement des fermes royales,afin qu'elles pussent servir de
dèle et de stimulants aux agriculteurs roumains) ; il en est
même de l'institution populaire des éclaireurs roumains,
rement dit nos boys scouts ou bataillons scolaires, à la
desquels le prince Carol est fier de se trouver ; enfin, la
ix-Rouge roumaine qui a comme présidente d'honneur la
ne Maria, devenue durant le drame la première infirmière
son peuple.

Mais l'acte le plus populaire encore est la réforme agraire
olitique, votée dernièrement, à Jassy, par le cabinet histo-
ue Bratiano-Take Jonesco. Par la première, on exproprie
nviron 2 millions d'hectares la grande propriété et les lati-
dia, pour être partagés entre les paysans. Par la seconde,
élargit le droit de vote, introduisant le suffrage universel

direct et secret. Enfin, les israélites autochtones n'ont pas é oubliés, ils obtiennent d'emblée la naturalisation.

Ce fut le 25 avril 1917 que partit du Quartier royal l'ord du jour suivant :

En même temps, — disait le souverain, — suivant l'exemple prince Etienne (le grand), le doux et le miséricordieux, je confirn encore une fois ma promesse de roi que, de même qu'après ses victo res on célébrait une fête solennelle pour les braves qui étaient élev au premier rang, de même, après le triomphe que nous attendon sera réalisée pour vous la légale possession des champs gagn avec votre sang, et, par un vote public, vous allez prendre une pa active dans la formation d'une Roumanie nouvelle et plus grand que nous allons former ensemble.

On conçoit facilement combien heureux seront les résulta de cette législation, quand elle sera étendue demain à n provinces désannexées. En Bessarabie et dans la Rouman transcarpathique (Banat, Transylvanie, Bucovine), l'éléme rural, composé presque toujours de Roumains, sera forteme consolidé en face de la classe des grands propriétaires et d habitants des villes, qui sont généralement des renégats, d instrus et des usurpateurs, infiltrés et imposés par la for brutale d'une domination étrangère.

Cet acte, donc, comptera non seulement comme l'une d plus imposantes réformes démocratiques du règne de Fe dinand Ier, mais marquera également dans l'histoire entiè de la Roumanie moderne. La future grande Roumanie dev nant ainsi presque une république avec un roi, et vu l progrès considérables accomplis dans le passé sous le régim monarchique, il sera aisé de comprendre pourquoi les po traits du roi et de la reine embellissent aujourd'hui les plu modestes intérieurs des hameaux, et aussi pourquoi les ma vaises langues prétendent que le seul partisan en Roumanie d régime républicain, le général Candiano-Popesco, moura sans héritier, on a été obligé de le conserver dans l'alcoo seule manière de pouvoir conserver ses idées.

§

On confère à notre monarque le qualificatif flatteur d'As Roi de la démocratie. Avec la même justesse on pourrait l'ap peler l'As des souverains martyrs. Depuis son avènement a trône, on l'a vu gravir sans trembler son terrible calvaire. E

ſet, à peine la guerre est-elle déclarée que son plus jeune ıfant, le prince Mircea, meurt lâchement empoisonné par ːs bonbons lancés par des Gothas. Les quatre trahisons ısses suivent leur train et, comme pour l'achever, pendant ı'à Jassy la « canaille » russe veut le coiffer du bonnet rouge le faire monter à l'échafaud, de Berlin on lui envoie son ·opre frère, Guillaume, pour le remplacer. Et l'on entend ême des rumeurs de Sofia proclamant le désir du tzar des ılgares de venir s'installer pour toujours au palais de ıcarest.

Comment Ferdinand Ier a-t-il ainsi attiré les foudres de rage si impitoyablement déchaîné sur sa tête et sur son ılheureux pays? Pourquoi lui en voulait-on à mort? Ç'est rce qu'il a tenu à être à la tête du pannationalisme, du ːssianisme roumain. C'est parce qu'il a cru fermement à la le cause de ses alliés, n'hésitant pas à jeter sur leur plateau ffrande entière et généreuse d'un million de vies. C'est rce qu'il a eu la certitude que la victoire finale apporterait ssi la libération définitive de nos cinq Alsaces-Lorraines u delà des Carpathes, ces pierres précieuses à ajouter à la ıronne d'une plus grande Roumanie.

Mais laissons-lui plutôt la parole. Le jour de notre décla- ion de guerre il proclamait :

toumains! la guerre qui, depuis deux ans, a entouré toujours ːs étroitement nos frontières, a ébranlé profondément l'ancien ɔlissement de l'Europe et a montré avec évidence que, pour l'ave- ce n'est que sur une base nationale qu'on peut assurer la vie ːible des peuples...

ujourd'hui, il nous est donné de compléter l'œuvre de nos ancê-, fixant pour toujours ce que Michel-le-Brave a réalisé seulement r un instant : l'Union des Roumains sur les deux versants des pathes...

n nous, dans nos vertus, dans notre bravoure, réside la possi- é de leur redonner le droit, dans une Roumanie achevée et libre, a Theiss jusqu'à la mer, de progresser en paix, conformément coutumes et aux aspirations de notre race.

t cette même foi dans ses Alliés et dans la guerre libéra- e nous est rapportée par le publiciste américain M. Stanley shburn, qui a pu l'approcher, l'automne dernier :

vec confiance dans la justice de notre cause, — lui disait le sou-

verain, — ayant foi dans nos Alliés et ayant la certitude que notre peuple est capable de tout le courage, de tout l'héroïsme et de tous les sacrifices qui pourraient lui être demandés, nous envisageons avec calme et sérénité les problèmes que nous avons devant nous, mais ayant la certitude que nos sacrifices ne seront pas vains et que la victoire finale doit être et sera l'inévitable dénouement. Et pour obtenir cela, les Roumains, depuis le trône jusqu'au plus humble paysan, paieront ce qu'il y aura à payer (1).

N'oublions pas, enfin, les admirables paroles royales adressées aux soldats, juste au lendemain de l'offensive de Marashesti :

Vous avez éprouvé jusqu'à présent que votre force de résistance est plus forte que les attaques de l'ennemi et votre bravoure plus grande que son nombre. *Le moment viendra où vous allez être les envahisseurs.* Vous porterez alors vos drapeaux en avant pour chasser l'ennemi de la terre qui n'est pas la sienne, car tant que celui-ci a encore un pied sur votre terre, la victoire n'est pas achevée (2).

Oui, la prophétie du roi s'accomplira. « Après la palme du martyre, la palme de la gloire. » Le moment est arrivé où nous allons chasser l'envahisseur de la terre qui n'est pas la sienne, pour qu'à la tête de ses bataillons et de ses légions transylvaines, celles qui combattirent en Roumanie, en Sibérie, en Italie, et celle qui est arrivée d'Amérique et qui s'forme en France, le roi Ferdinand puisse faire sa triomphale entrée dans Alba Julia, la vieille capitale de la Transylvanie, tambours en tête et drapeaux flottants.

Cimentant alors pour toujours l'unité de l'ancestral patrimoine roumain, Ferdinand Ier, comme le dit M. Auguste Gauvain, aura sa place glorieuse au Panthéon des Souverains et devant son trône viendront s'incliner avec joie tous les bons Roumains du Banat à la Bessarabie et de la Bucovine à la Dobroudja.

CONSTANTIN D. MAVRODIN,
Rédacteur en chef de la revue : *la Transylvanie*.

(1) Voir le journal *Le Soir*, du 10 avril.
(2) Je remercie le lieutenant-colonel Jonesco-Munte, notre attaché militaire en France, de m'avoir communiqué les textes de ces beaux ordres du jour.

LE FILM DE LA FIN DU MONDE

—

CHAPITRE PREMIER

DIEU NEUTRE

I

C'est le 31 décembre.

Dieu le Père est à son bureau américain. Il signe hâtivement d'innombrables papiers. Il est en bras de chemise et a un abat-jour vert sur les yeux.

Il se lève, allume un gros cigare, consulte sa montre, marche nerveusement dans son cabinet, va et vient en mâchonnant son cigare. Il se rassied à son bureau, repousse fiévreusement les papiers qu'il vient de signer et ouvre le Grand Livre qui est à sa droite. Il le compulse un instant, note des chiffres au crayon sur son bloc-notes, souffle la cendre de son cigare qui est tombée entre les pages du livre. Il s'empare soudain du téléphone et téléphone furieusement. Il convoque ses chefs de rayon.

2

Entrent les chefs de rayon.

Le Pape, le Grand Rabbin, le chef du Saint-Synode, le Grand-Maître de la Franc-Maçonnerie, le Grand-Lama, le Grand-Bonze, Monsieur le Pasteur, le Député Socialiste-Chrétien, Raspoutine, etc., etc... Ils entrent à la queue-leu-leu et viennent s'aligner derrière le fauteuil du patron. Ils ont tous revêtu les insignes de leur ministère et ont leur livre de comptes à la main.

Dieu le Père les interpelle tour à tour. Chacun s'avance, présente son livre que Dieu contre signe, après en avoir re-

levé l'addition sur son carnet. Puis il les congédie brusquement d'un geste.

3

Une fois seul, Dieu le Père fait rapidement son bilan. L'année a été bonne. La Grande Guerre rapporte. Tant d'offices pour le repos des âmes. Mille millions de morts à 1 fr. 25. Il se frotte joyeusement les mains. Mais cela ne peut durer éternellement.

Tout renchérit. Il faut songer à autre chose. Heureusement que....

On lui apporte un télégramme :

« Mars-City — P. K. Z. 19.18.43.

« Venez. Votre présence nécessaire. Premier cortège pro-
« pagande vendredi 8. Succès assuré.

« Ménélik. »

Il prend chapeau, gants, canne et sort rapidement.

4

Dieu le Père monte dans son automobile de luxe.

On voit les nouveaux baraquements, plats et rectilignes, de la *Grigri's Communion Trust C° Ltd.*, dont l'immense enseigne lumineuse s'allume dans le crépuscule. C'est le soir. Des milliers d'employés sortent des bureaux. Foule affairée. Va-et-vient indescriptible. Remous. Encombrements. Variété infinie des costumes. Moines, lévites, popes, séminaristes, clergymen, missionnaires, catéchumènes sont commis dans les bureaux où les belles nonettes sont dactylos.

5

Interlaken. La gare de Mars. Immenses bâtiments illuminés au pied du massif de la Jungfrau. Partout des usines dans la montagne. Installations industrielles. Mâts, cheminées. Conduites d'eau gigantesques. Ponts, traverses, câbles, pylônes, réservoirs. Renâclement des turbines dans la vallée. Le train interplanétaire arrive dans un immense fracas, tombe dans un filet magnétique tendu de cime en cime. Des ascenseurs montent et descendent. De puissants projecteurs s'allument. Signaux lumineux. Télégraphie optique colorée. Le train en partance est saisi, puis brandi par la fronde des dynamos géants. Un éclair ultra-violet. Une spirale se déroule. Le train est parti. On voit son fanal arrière qui disparaît dans le ciel étoilé. Les signaux lumineux redoublent d'intensité.

CHAPITRE II

LE BARNUM DES RELIGIONS

6

Mars-City.

Dieu le Père s'est installé, à Mars, barnum des religions. La cavalcade hebdomadaire sort de l'enceinte du cirque et se forme.

7

Défilent de Krishna à Jésus tous les fondateurs des religions de la plus haute antiquité. Puis viennent le Général Booth, Herr Rudolf Schreiner, le Sâr Péladan. Dans les grandes voitures dorées en forme de cathédrale gothique, de temple païen, de pagode, de synagogue, etc., etc., les Christian-Scientists, les Méthodistes, les Mormons, les Anabaptistes, etc., etc., toutes les sectes modernes célèbrent leur culte inégalable. Fétiches nègres, océaniques, mexicains. Masques grimaçants. Danses et chants rituels. Dans des cages, les mauvaises déités, Ashmodée, Ahriman, etc., ou quelques phénomènes tels que Ahasvérus, la visitandine Marie Alacoque, Huysmans. De même, quelques tableaux vivants ou reconstitutions historiques, ainsi : le Massacre des Albigeois ; Bacchus bleu, dieu des singes ; la fuite de Mahomet, etc. Poussière, bannières, cierges, baldaquins, pluie de confettis. Fumée des brûle-parfums et des encensoirs. Les éléphants harnachés barrissent, les léopards tenus en laisse hurlent. Chameaux, dromadaires, mules pomponnées de rouge. Par ci, par-là dans le cortège, quelques charlatans : le Zoulou, avaleur de feu ; l'Homme à la tête de chien ; Kékséksa, la femme sauvage qui dévore des poulets vivants ; Charlot, monté sur des échasses.

8

La foule des Martiens se presse au-devant de la cavalcade. On les voit dans les bulles de savon qui leur servent d'habitacle comme des fœtus impondérables dans des bocaux. A l'instar des caméléons, ils s'irisent, se colorent suivant les sentiments qui les agitent.

9

Les sortilèges, la réclame criarde, la musique tintamarresque, toute la mise en scène chamarrée, l'or des costumes, la violence des parfums, le tragique, l'horreur de certains spec-

tacles, de certaines scènes, de certains sacrifices célébrés, tous les moyens brutalement sensuels exploités dans cette parade des religions, l'exposition écœurante de certains martyres, la torture, par exemple, infligée aux animaux dans la suite des dieux égyptiens, l'épouvante figée des masques nègres, la cruauté des danses, tout cela agite, consterne, effraye la foule des Martiens délicats et fragiles. Dieu le Père a dépassé son but. Barnum est trop vulgaire.

10

On voit les habitacles des Martiens se colorer violemment des couleurs extrêmes. Certains deviennent noirs, explosent, crèvent.

Les bulles sont prises d'un tremblement. Elles semblent bouillonner. On les voit monter les unes sur les autres, se gonfler démesurément ou se ratatiner flasques.

Elles fuient.

11

Les Martiens lâchent leur police.

On voit des automates d'airain, lourds et terribles, charger le cortège. Désordre général. Panique. Le cortège se dissout.

Dieu le Père s'enfuit dans le désert.

CHAPITRE III

LE TRUC DES PROPHÉTIES

12

La cité des Aventuriers, dans la concession des hommes, à Mars.

Dieu le Père arrive exténué, déchiré, chauve. Il a perdu son faux-col et ses souliers vernis sont crevés. Il se rend précipitamment au Grand-Hôtel où son fidèle Ménélik le reçoit.

13

Le lendemain matin.

Dieu est en robe de chambre dans un fauteuil. Les membres les plus influents de la colonie viennent lui présenter leurs condoléances pour les événements de la veille.

Dieu annonce qu'il a l'intention de monter un cinéma et qu'il a les plus beaux films de guerre.

On lui apprend alors que les Martiens sont des pacifiques désabusés et convaincus. Iodophages, ils se nourrissent des

peurs peptoniques du sang humain, mais ils ne peuvent pporter la vue de la moindre cruauté.

Dieu s'entête. Il a des plans, des idées. Il ne veut pas aban-nner la partie. Le spectacle de la guerre déchaînée sur terre t trop grandiose pour ne pas en tirer parti, en profiter.

Chacun lui donne des conseils.

Quand tout le monde est sorti, Ménélik s'approche de Dieu , en valet de chambre respectueux et admiratif qui se per-et de conseiller son maître, il lui suggère de réaliser les pro-héties. Dieu convoque télégraphiquement quelques vieux quins de l'Ancien Testament.

Il se frotte les mains et sourit.

14

Arrivent les Prophètes.

Dieu leur expose son plan de réaliser les prophéties. Immé-atement chacun de défendre et de préconiser la sienne... ris, disputes, gesticulations. Des juifs se tirent par la barbe.

Nahum, Amos, Michée, les trois petits prophètes du canon, nt particulièrement violents.

Dieu les pousse par les épaules et les met tous à la porte.

15

Ménélik entre et lui met sous les yeux une photographie de otre-Dame-de-Paris, avec l'Ange juché au faîte, entre les eux tours, qui tient sa trompette à la main. Il lui explique ue c'est Thouroulde, le poète français qui fit si vaillamment nner l'olifant de Roland. Il lui dit qu'il ferait sûrement son faire.

Dieu acquiesce. Il envoie un message chiffré à l'Ange N.-D.

CHAPITRE IV

L'ANGE N.-D. OPÉRATEUR

16

Paris. Vue générale.

La Roue. La Tour. Le Sacré-Cœur. Le Panthéon. Les onts. En amont et en aval, les bois de Boulogne et de Vin-nnes.

Les coteaux souriants de Saint-Cloud et de Montmorency. ans le fond, du côté d'Alfortville, remonte la Seine lumineuse.

Les trains.

17

Scènes particulières dans différents quartiers. Les artistes à Montparnasse. Les élégantes au bois. L'apéro au Moulin-Rouge.

Les Halles à cinq heures du matin. Un encombrement de voitures au Châtelet. La Bourse. La sortie des ateliers rue de la Paix.

Un thé mondain. Les automobiles, Place de l'Etoile, qui se déplacent comme des stylos. Une grève à la Villette. Les rotatives du *Matin*. Les soupes populaires boulevard de l'Hôpital. La rue de la Glacière. Le jardin du Luxembourg. Le quartier de l'Europe.

Les chiffonniers, quai de Grenelle. Une opération à Saint-Louis. Les grandes usines en banlieue, etc.

18

Petites scènes parisiennes d'intérieur et de la rue.

La marchande des quatre saisons. Le camelot. Le poète sous les toits. Le gentleman cambrioleur. La grande Marcelle. Un boulevardier. Le détenu de la cellule 11. L'égoutier au travail. Le dernier bohême. La mère Coupe-Toujours et la mère Lunettes. Le diacre de Saint-Séverin. Monsieur Deibler. Le garçon de bureau du Ministère des Finances, etc.

19

Notre-Dame de Paris sous toutes ses faces. Détails précis de son architecture. Les chimères. Les apôtres sur le toit. Et l'on voit l'Ange N.-D. porter sa trompette à la bouche.

CHAPIRE V

LA FIN DU MONDE

20

Midi. Parvis Notre-Dame. Les autobus tournent autour du refuge central. Un corbillard sort de l'Hôtel-Dicu que suivent les aveugles de la guerre. Une section de gardes-municipaux est alignée devant la caserne en face. Des hommes affairés sillonnent la place en tous sens. Sur la rive gauche passe un monome d'étudiants.

21

Au premier coup de clairon, le disque du soleil grandit d'un

n et sa lumière faiblit. Tous les astres apparaissent soudai-
nent au ciel. La lune tourne visiblement.

22

L'Ange N.D. gonfle à peine les joues.

23

On voit des passants se boucher les oreilles et tourner carré-
nt la tête.

24

Toutes les villes du monde se lèvent à l'horizon, glissent le
g des voies ferrées, viennent se tasser, s'agglomérer Parvis
tre-Dame.

25

Le soleil s'immobilise. Il est midi-une.

26

Aussitôt, tout ce qui a été édifié par les hommes s'écroule
les vivants et les ensevelit. Seul ce qui a un semblant de
mécanique dure encore deux secondes. On voit des trains
ler à bout de course, des machines tourner à vide, des avions
ber en feuilles mortes.

27

Une immense colonne de poussière monte droit au ciel,
s se fend, se divise, se couche, tourbillonne, s'effiloche,
ire dans tous les sens. Les vents soufflent en tempête. La
r s'ouvre et se ferme. Les montagnes du Mexique trépignent
s la lumière.

CHAPITRE VI

CINÉMA ACCÉLÉRÉ ET CINÉMA RALENTI

28

L'homme mort et les animaux domestiques détruits, réap-
raissent les espèces et les genres qui avaient été chassés.
s mers se repeuplent des baleines et la surface de la terre
envahie par une végétation énorme.

29

On voit les champs en friche verdir et fleurir furieusement.
e végétation audacieuse s'épanouit. Les graminées devien-
nt ligneuses; les herbes folles, hautes et fortes, durcissent.
ciguë est légumineuse. Des arbustes apparaissent, poussent.

Les bois s'étendent, et l'on voit les plaines d'Europe s'asso brir, se recouvrir uniformément d'apalachine.

30

Dans l'air humide volent des oiseaux innombrables au pl mage lourd et poisseux. La loutre, le castor foisonnent da les cours d'eau. Des insectes géants éclosent dans les mara et pondent infatigablement.

31

Le disque du soleil se détend et se refroidit encore. Les gl ciers gagnent en hauteur et en étendue. On voit les vigogn descendre des montagnes du sud, les vautours et les our Tout cela se réfugie dans les steppes extrêmes du Nord passe un courant d'air chaud. Tout s'adapte au nouveau mili d'étendue et d'immensité. La vigogne s'allonge des jamb et du cou. Les ailes du vautour s'atrophient, et son humeu L'ours grossit, se gonfle, pèle, devient énorme. On voit u girafe, une autruche, un mammouth.

32

Puis tout se fige.

Les glaces s'étendent. Les mers en sont envahies et le c les charrie. Les oiseaux sont morts et les animaux terre tres. Sur les rives d'un étroit chenal d'eau tiède, qui seul su siste, viennent respirer des êtres humides, apodes, à fa humaine, ayant les poumons à l'extérieur, des deux côtés la tête.

33

De nouveau le soleil grandit et sa chaleur se multiplie, l'on voit apparaître dans le rideau des brumes une île inten et colorée. On y voit en raccourci et dans une étrange conf sion les formes de tous les êtres anéantis. Les kangouro passent en sautant; les lémures volent; l'ornithorynque avan au premier plan et vous regarde de ses yeux moqueurs, à l' gonie; le ménure exécute sa danse sexuelle; l'orang-outa tousse tuberculeux; un tatou se roule en boule.

34

Le désert. Des os blanchis et d'immenses coquilles d'œuf.

35

Il pleut. Il pleut. Tout fond. Tout se dilue. Le ciel et terre. Le soleil est baveux, il s'allonge dans les nuées en d bandade et tombe avec elle dans la boue. On voit ses rayo

composer dans les gouttes d'eau et de minuscules arcs-
l ensemencer la terre.

36

soleil est maintenant tout proche. Son disque tient 1/4
l. Il lâche d'immenses gerbes de feu perpendiculaire-
sur le sol. Puis il se raffermit et remonte un peu et se
nse en une masse épaisse, légèrement ovoïdale.

37

glaciers sont liquéfiés. Le sol se consolide. Les vapeurs
nt, se lèvent à mi-hauteur. Il fait chaud. Un fleuve de
charrie d'immenses tourbières qui s'agglomèrent, se
nt et font peu à peu continent. Une herbe soudaine
à des hauteurs folles, se fane immédiatement et ressu-
La flore des houillères pousse, grandit, spongieuse,
-cellulaire, charnue et transparente.

38

voit les plantes vasculaires capter l'énergie des trois
nts, la transformer, fabriquer des substances complexes
eviennent aliments.

39

leut. Il pleut. L'eau monte. Les aiguilles des conifères
nifient, se palment, s'ouvrent en forme d'ombrelle. Des
bignons poussent sur toutes les branches, flottent à vau-
Algues, levures, éponges noires. Des débris de toute
s'accumulent au fond des lacs.

0

soleil s'est dissout. Espèce de brouillard granuleux et
horescent sur une mer décomposée où bougent lourde-
quelques larves obscènes, géantes, tuméfiées.

41

œil obscur se ferme sur tout ce qui a été.

42

doigt s'étire, s'allonge, touche, palpe, se rétrécit, rentre
ne conque. Des touffes de pattes herbeuses s'éveillent,
ent comme des tournesols. Un estomac voyage au bout
l et vibre. Succions, saccades, ventouses. Tout est aveu-
us l'eau et la lumière est borgne.

43

rticulation se pétrifie. L'estomac rassasié devient corail.
e. Les pores émettent une sueur vitreuse. Le mouve-

ment raréfié se fige dans une charnière. La vie prend r
et descend comme une sonde, s'ancre. Dans la profon
c'est la nuit absolue et les pierres seules s'animent.

44

On voit les cristallisations se former, des étoiles à six b
c hes et chaque branche se noue, se croise en X, en tau
croix potencée, en croix tréflée, en croix papale. Cela
s ans proportion sur l'écran. Un infiniment petit devient
niment grand. Le feu central projette l'ombre moléculai

45

Des polyèdres évoluent stratégiquement. Des gaz co
se précipitent. Les minéraux complets fusionnent, et l'o
l es éléments chimiquement purs jaillir du crassier de la
tière.

46

Tout est noir.

L'on voit un réseau veineux de feu rouge-sombre des
l'arbre généalogique de la terre. Il est touffu comme un
tème nerveux.

47

Une circulation s'établit, un bouillonnement, un rayo
ment. Des segments d'ombre se détachent. Des fuseau
feu s'isolent. Cônes, cylindres, pyramides. Tout s'écroul
le foyer central. Explosion. Et la mer ardente se préci
torrentueuse écume.

48

Une boule.

Surface craquelée, fendue, desséchée que l'ongle d'un
mière froide gratte. Il s'en détache, comme des pellicules
couche de craie, de plâtre, de gypse, puis une couche de
qui bat des étincelles au choc. Chaque époque géolog
réapparaît. Des entonnoirs se creusent. La pierre ponc
au fond d'un cirque. L'ardoise perpendiculaire. La roch
granit. Le borax. Le sel creux.

49

Tout gicle. Tout se confond. Deux masses informes
lent l'une sur l'autre. Tohu-Bohu. La mer huileuse, lo
comme l'asphalte. La terre noirâtre, sanglante, qui se liqu
Les flots deviennent montagnes et les continents s'abîme

Tourbillon.

50

ron de requin, le dernier rayon de la lumière fend l'es-
haotique...

CHAPITRE VII

A REBOURS

51

ıs sa cabine, Abin, préposé au maniement de la lanterne,
feu à l'appareil. Un plomb saute. Un ressort se casse.
ilm se déroule vertigineusement à rebours.

52

lernier rayon de la lumière met le feu à la mer huileuse.
rre noirâtre saute. Des blocs de matière incandescente
nt à pic. L'eau souterraine se vaporise. La terre sous-
e explose. L'eau, l'air, le feu se départissent. Les hautes
hercyniennes surgissent des océans. Les chimies se
t. Des organes arborescents percent l'ombre, montent,
issent. Un œil s'ouvre bordé d'écume de mer. Le soleil
mme une plante secourable. Tout ce qui sort des eaux
ırrit, se gonfle, se sature de chaleur granulée. Tout
. Les levures, les algues, les champignons sont actifs,
nent. Soudain, les fougères géantes sont debout.. Il pleut.
peurs se condensent. Les glaciers se forment. Il fait
Le soleil est maintenant tout pâle. Il s'éloigne, s'arron-
intensifie. La poussière du désert ressuscite. Mille bêtes
s rampent dans le sable. Des carapaces, des coquillages,
ıneaux. Puis tout gèle. La banquise. L'otarie hurle et
. L'éléphant quitte les rives d'une mer polaire. Dans
ieur des terres, la vigogne fuit dans les montagnes. Tout
he doucement, les plantes et les oiseaux, prend un éclat
tre, très doux. Les légumes sont savoureux. Moutons,
s, chevaux dans les prairies.

53

revoit Paris. Les trains, les autos qui circulent. La foule
e Parvis Notre-Dame. Le geste las de l'Ange N. D. qui
trompette de sa bouche.

54

e déchirure, puis, après une longue lacune, Dieu qui fuit
artiens, qui sort du désert, qui rentre dans le cortège,
ntre dans l'enceinte du cirque, qui quitte Mars, qui ar-

55

rive à Interlaken, qui monte à reculons dans son automc de luxe, qui roule arrière aux bureaux de la *Grigri's C munion Trust C° Ltd.* Dans son bureau, il quitte ga canne, chapeau.

56

Et l'on voit, comme au début, Dieu le Père, assis à bureau américain, mâchonner furieusement son cigare...

ETC.

C'est la Banqueroute.

BLAISE CENDRARS.

LA CRAINTE DU DANGER
CHEZ LE COMBATTANT

(Suite [1])

—

) *Pendant le combat*, l'état psychique du combattant est
ours meilleur qu'avant le combat. Evidemment, on pourrait
liviser cette étude. Il y a l'anxiété précédant l'assaut au
nent de la préparation d'artillerie ; il y a le combat lui-même
nd on sort des tranchées et se lance à la poursuite de l'en-
i ; il y a les péripéties de la lutte qui ne sont pas, selon les
nents considérés, comparables entre elles. Mais ces sub-
sions se ramènent nécessairement à une de ces deux alter-
ves : l'attente, c'est-à-dire l'état d'expectative, ou au con-
re l'action, c'est-à-dire l'occupation de l'esprit.
n règle générale, l'émotion de la peur s'atténue considé-
ement et disparaît même complètement dès que l'esprit est
ipé. Tous ceux que j'ai interrogés à ce sujet confirment de
çon la plus explicite mon expérience personnelle.

e secret, dit L., est très simple. Il faut, chaque jour, s'astreindre
complir -- qu'un secteur soit très calme ou très agité — un cer-
nombre de visites dans les coins les plus divers, à condition que
ervice le permette, bien entendu. Il ne faut pas rester confiné dans
trou, où l'on est (ou se croit être) à l'abri, sous prétexte qu'au-
ordre ne vous force d'en sortir. J'ai vu des hommos extrême-
t courageux qui, ayant séjourné dans le fond d'une sape sans
tre le nez dehors, éprouvaient ensuite, au moment de partir, une
réhension manifeste que tout le monde pouvait constater. Au
traire, aussi mauvais que soit un secteur, si on s'astreint à ne pas

[1] Voy. *Mercure de France*, n° 490.

rester dans le fond des sapes, on pourra ensuite, dans n'importe que circonstance, circuler avec une appréhension réduite au minimu

—

Pour ma part, écrit F., me trouvant à mon poste de secours à l bri, étant appelé au dehors dans une zone marmitée, je n'ai jam senti d'angoisse que dans l'abri ; dès que j'étais sorti à découvert, respirais et me sentais prêt à passer avec toute ma lucidité au mil des dangers.

—

L'appréhension, dit R...(4 citations), et la sensation d'angoisse ou constriction de la gorge disparaît dès qu'on est occupé à panser blessés : on est trop affairé pour songer à autre chose qu'à son trava

Si l'on n'a rien à faire, il est indispensable de ne pas rester seu il faut aller, venir, sortir de son trou, aller dans les postes voisi s'occuper en un mot.

Ainsi, nous constatons, ici encore, que la peur n'est pas proportion du danger. Elle disparaît généralement ou s'atté au minimum en pleine action, surtout personnelle : c'est fait reconnu par tous. On a donc ce fait paradoxal que la per pective du danger ou le demi-danger provoquent la peur, ta dis que le danger très grand la fait disparaître.

Jouer un rôle, son rôle, est la ressource la meilleure défense contre l'émotion produite par le danger. La missi qu'on remplit occupe l'esprit, rétrécit la conscience en fixa l'attention sur un point ou dans une direction déterminés. guetteur aux aguets, le grenadier qui lance son projectile, fusilier ou le mitrailleur qui tirent, le canonnier qui tra vaille à sa pièce, le poilu qui charge, l'aviateur qui bon barde ou qui chasse, le médecin qui panse des blessés, le ch qui surveille et commande, tous jouent leur rôle et ne penser qu'à cela. Mourir à son poste est, en somme, subir la mo la plus douce, à condition, bien entendu, d'avoir un poste l'esprit est occupé.

Mais il est des moments où l'on ne fait rien, où l'on est ré duit à ne rien faire. On attend la fin du bombardement ou d la rafale des mitrailleuses en s'abritant comme on peut, e parfois pas du tout. Ç'a été pendant longtemps, et c'est encor le cas du personnel et des malades ou blessés de la plupa des formations sanitaires de l'avant qui, sous prétexte qu'elle sont couvertes par la neutralisation de la Croix Rouge, n possèdent aucun abri. Alors la sensation éprouvée devie

ouvantable : une horrible angoisse vous étreint et se pro-
nge de longues minutes qui semblent des jours, de longs
urs qui semblent des semaines et des mois.

Ce qui est particulièrement pénible, c'est l'incertitude dans
quelle on se trouve : on ignore toujours quelle sera la durée
supplice et quand il tend à s'éloigner ou disparaît com-
ètement, on ne sait jamais exactement pour combien de
mps. Cependant cette perspective incertaine, du fait de son
certitude, laisse dans l'esprit un voile de vague, facteur à sa
çon d'une lueur d'espoir. Dans l'attente, au contraire, qui
écède l'assaut, le fait que l'on va partir à l'heure fixe et qu'on
rt à la seconde près, provoque par sa rigueur mathémati-
e même une angoisse peut-être encore plus affreuse, parce
e c'est, à l'instant précis, l'inéluctable qui va se jouer. Lais-
ns, du reste, la parole aux témoins.

Avant de sortir de la tranchée, écrit G..., 2 fois cité, certains soldats
nt très excités : ils rient, chantent et plaisantent volontiers. D'au-
s, au contraire, plus tristes et même déprimés, sont plongés dans
e grande anxiété ; ils ne causent pas et ont l'air abattu. J'en ai vu
elques-uns qui venaient supplier leur capitaine de ne pas les faire
rtir de la tranchée ; ils racontaient en tremblant et en bégayant
'ils avaient de lourdes charges de famille ; quelques autres pleu-
ent.

Mais les uns comme les autres, au moment où leurs camarades
loignaient, hésitaient quelques secondes, faisaient semblant de
rifier leur fusil en maniant la culasse et enfin partaient à l'assaut
ec une grande énergie.

—

Lors d'une attaque, écrit également L..., 2 fois cité, il existe un
oment extrêmement impressionnant, fait d'anxiété, du désir d'être
lus vieux de quelques instants ». C'est avant l'assaut. Pendant
s jours entiers, la préparation d'artillerie a eu lieu. On sait que
ttaque est pour bientôt. Les cinq dernières minutes paraissent
longues qu'il n'est pas rare, il est même extrêmement fréquent, de
ir officiers et hommes s'élancer hors de la tranchée avant que le
gnal du départ ait été donné. Une fois « sur le plateau », il semble
e l'on respire plus librement et, le combat s'engageant, l'excita-
n chez les uns, le fatalisme chez les autres, remplace l'anxiété
i précédait l'assaut...

Je crois pouvoir affirmer que j'ai toujours été extrêmement impres-
nné par le départ d'un assaut, surtout par les cinq minutes qui
écèdent l'heure H. : alors les officiers interrogent anxieusement

leur montre, puis on met baïonnette au canon ; et les hommes, au m
lieu d'autres hommes éventrés par des obus, dans une tranchée bo
leversée de fond en comble, présentent un calme apparent, tand
qu'au fond d'eux-mêmes, ils pensent aux êtres chers, — leur adre
sent même parfois un mot ; — alors tous, officiers, sous-officiers
soldats, sont affreusement angoissés et aspirent à être plus vieux
quelques minutes. Enfin, c'est le départ, la sensation de délivran

—

Le phénomène d'angoisse, dit F..., s'exagère à la minute même
l'heure du départ va sonner. Ce n'est plus alors l'inquiétude raiso
née qui avait pu se produire avant, mais le réflexe animal de l'ê
qui sent que sa vie est susceptible d'être brutalement supprimée.

A cette minute je ne crois pas que l'on puisse trouver un seul con
battant pensant qu'il pourra être blessé ; il pense à la *mort* uniqu
ment et simplement parce que, étant devenu comme un animal p
la suppression de toute activité psychique, il ne garde que ses réfl
xes ; et le sentiment d'angoisse est le réflexe animal devant la mo

Je reproduis les termes mêmes de mes distingués corre
pondants et ne veux retenir que le fait lui-même de l'angois
terrible de l'homme à cet instant suprême. L'explication do
née par F... ne me paraît pas absolument juste pour les raiso
que j'ai déjà fournies : ce soi-disant réflexe animal est ba
sur une représentation psychique ; il ne s'agit donc pas
réflexe à proprement parler. Les raisons invoquées par L...
rapprochent, à mon avis, davantage de la vérité ; mais pe
importe pour l'instant l'explication. Les phénomènes seu
nous intéressent. On les retrouve, avec un peu moins d'i
tensité, dans les autres périodes d'inaction pendant le dange

Au Labyrinthe en 1915 (de mai à juillet), dit R..., médecin aide-m
jor, plusieurs fois cité et blessé, j'ai surtout souffert quand j'étais e
première ligne, absolument seul, dans l'impossibilité de bouger so
un bombardement incessant, n'ayant d'autres ressources dans
tranchée étroite où je me trouvais que de me coucher à côté d'un c
davre boche. Les trous étaient individuels ; chacun avait le sien et s
tenait comme il pouvait. Quand j'avais des blessés à panser, la sen
sation de malaise passait ; mais dès que je me retrouvais dans mo
trou, en face de mes pensées, une sorte de vide m'envahissait ; l'an
goisse me prenait et l'incertitude m'étreignait. L'idée qu'un obu
pouvait me tuer m'était moins pénible que celle d'être fait prisonni
par l'ennemi qui n'était pas à 30 mètres de moi. Ce qui ajoutait en
core à ce désarroi, c'était l'impossibilité absolue de dormir pendan
les 8 jours de secteur. Je fus obligé de prendre de l'opium au bou

quelques semaines, mais mon sommeil était agité et le repos très atif.

—

Pendant le bombardement, dit K..., 3 fois cité, ma bouche devient he; je suis angoissé, j'éprouve des douleurs intestinales, un trem- ment léger. Ces sensations, peut-être encore plus vives dans un teur relativement calme, s'atténuaient dès que j'étais occupé à ser des blessés.

—

Rien n'est plus pénible, selon B..., blessé et cité, que l'attente de bus. Où va-t-il tomber? Une certaine crainte de la souffrance vous sède : « Que va-t-il m'arriver? » On est dans l'impossibilité de ter seul, on souffre horriblement de se sentir isolé et le besoin chercher compagnie, même en plein danger, s'impose à l'esprit.

—

B..., médecin aide-major, raconte qu'en juillet 1915, en Argonne, s sous un bombardement terrible et ne voyant plus rien devant à cause de la poussière intense qui enveloppe le coin où il se uve, il entend soudain une mitrailleuse boche à 40 mètres du pos- dans lequel il est avec dix brancardiers de son régiment. Il se ile aussitôt dans un ravin, prend les dispositions de défense, ra- ne en avant les soldats d'un régiment voisin qui se replient, et a temps d'attendre ainsi un renfort qui réussit à le délivrer. Les ix médecins qui se trouvaient à sa droite et à sa gauche, à 500 ou mètres de lui, furent faits prisonniers.

l n'a jamais eu la moindre crainte de mourir; il n'avait que ppréhension d'être pris, mais sans angoisse réelle. Très maître de dès le premier moment de la surprise passé, il se tira avec hon- ir de ce pas difficile.

—

Dès mon arrivée à Vaux-Chapitre, en juin 1916, dit L..., médecin e-major, 2 fois cité, je prends possession du poste de secours : n côté, c'est la muraille de la falaise, de l'autre, un mur de sacs rre, le tout recouvert par des toiles de tentes. C'est un abri très tif. A la tombée de la nuit, le bombardement, plutôt sérieux, mence : pendant dix minutes, sensation d'oppression, tremble- nt léger, etc.; puis on apporte un blessé et je ne pense plus au nbardement. Quelques jours plus tard, en pleine nuit, sous l'effet n obus, une partie de la falaise s'effondrait : dix blessés et un rmier étaient tués, la moitié des infirmiers et un médecin auxi- re enterrés. Réveillé par le bruit, je me portais aussitôt au secours hommes et ne ressentis pas la moindre émotion du bombardement continua avec intensité jusqu'au matin.

—

W..., 2 citations, aide-major, devant le Têton, en avril 1918, des pansements en plein air sur une plateforme d'obusier boche ; n'éprouvait d'appréhension et de sensation de constriction, de m laise que pendant les moments où il n'avait pas de blessés à pans

—

S..., au cours d'un bombardement, reçoit des obus sur son poste secours dont l'un arrache la porte, éteint la bougie. Il a la sensati que tout s'effondre. Phénomènes de constriction thoracique, fixité regard, pâleur, sueurs, sécheresse de la bouche, tachycardie, te dance à se coller contre la paroi pour chercher un point d'appu tendance aussi à se rapprocher des camarades comme pour deman aide et secours. Ces phénomèmes disparaissent rapidement dès qu se met à la besogne et que l'esprit est occupé.

—

B..., 2 fois cité, éprouve également dans les violents bombardeme une impression pénible du danger avec sensation de constricti mais quand il n'a rien à faire : « J'ai essayé, dit-il, de m'abstra par la lecture ; mais c'est un mauvais système ; en tout cas, il ne n pas réussi. »

—

Les moments les plus pénibles coïncident avec les périodes où l' n'a rien à faire, surtout la nuit, dit C.

—

Un des jours les plus affreux dont je me souvienne, écrit R..., 2 f cité, est le dimanche de Pentecôte 1916. J'étais seul dans mon po de secours inondé, sous la pluie, bombardé. Je mangeais froid mal. Cet état de spleen et d'angoisse était encore augmenté par pensée que si j'étais dans ma famille, au même moment, je pourr passer gaiement cette fête.

—

Sous le barrage terrible, la sensation de peur m'a étreint, dit Ch. 4 fois cité. J'avais la bouche sèche, du tremblement, les jamb molles, une envie presque irrésistible de m'en aller — je ne s où d'ailleurs. — Je pensais que mon dernier jour était arrivé. P les blessés commencèrent à affluer et, occupé par les soins à le donner, toutes ces sensations et idées s'évanouirent, ou tout au moi s'atténuèrent.

Je puis confirmer le rôle bienfaisant de l'occupation l'esprit dans les jours de détresse par mon observation pe sonnelle :

Le 23 février 1916, après 48 heures de terribles angoisses, — Boches avaient attaqué le 21 au matin, — je fus fortement comm tionné devant la citadelle de Verdun par un 380 qui éclata à 4 mètr

moi, et demeurai encore 2 jours dans les galeries de la citadelle. heures paraissaient d'une longueur interminable, car mon ser- avait été évacué et je n'avais rien à faire. Le 25 au matin, je ignais Balécourt, dans un véritable état de marasme, les oreilles rdonnant, le tympan gauche ouvert, anxieux, désorienté, réelle- nt déprimé.

Heureusement qu'à mon arrivée, je fus chargé d'aller examiner officier d'un train blindé qui présentait un accès délirant. C'était cas délicat et je restai longtemps auprès de lui. Or, je retrouve mon carnet de route ces simples lignes que je copie textuellement qui sont caractéristiques : « Cette occupation dans une aussi triste rnée et après toutes ces émotions m'avaient rendu un grand ser- e, car il n'y a rien de plus décevant que de n'avoir pas autre chose ire que d'attendre dans l'inaction. »

Ces impressions d'angoisse s'exaspèrent dans les bombar- nents par avions. On est désarmé, on n'a aucun point de ère dans le ciel durant la nuit ; et dans le jour, cette me- ce qui vole au-dessus de vous est atroce. Le bruit du mo- r de l'avion qui passe et repasse des heures et des heures turnes, son arrêt brusque au-dessus de votre tête et le nce impressionnant qui en résulte, l'attente de l'arrivée de bombe, le tic-tac de la mitrailleuse qui éclate brusquement s mettent dans un état d'énervement épouvantable. C'est tainement la sensation d'angoisse la plus pénible que j'aie sonnellement ressentie. Et les observations des autres s'ac- dent en général avec les miennes.

Dans ces moments d'émotion intense, sous l'inaction forcée, elles sont les pensées qui animent le combattant? C'est une estion des plus intéressantes à élucider.

J'étais persuadé, vivant sur des opinions classiques, que l'i- de religion était celle qui devait venir le plus habituelle- nt à l'esprit pour le soulager et le consoler. Au moment où vaisseau va sombrer, et où s'ouvre la perspective de l'au- à, nous a-t-on appris, c'est l'image de Dieu qui apparaît s la conscience du plus mécréant. Or, il n'en est rien. A la erre tout au moins, plus on est près de la mort et moins idées affectives sont présentes.

Je me suis trouvé personnellement, à diverses reprises, sous bombardements impressionnants par obus ou par avions: pensé bien des fois, en même temps que j'éprouvais des

sensations d'angoisse affreuses, que c'était peut-être la dernière minute, la dernière seconde que j'étais en train de vivre. Or, jamais l'idée de Dieu, de ma famille ou de mes amis les plus chers, ne s'est présentée à mon esprit. J'en fus tout d'abord, à la réflexion, non seulement surpris, mais demi-honteux, me croyant une exception. Depuis, je me suis aperçu qu'il en était ainsi dans la très grande majorité des cas.

Presque tous les combattants, simples poilus aussi bien que sous-officiers ou officiers, que j'ai interrogés à ce sujet ont fait les mêmes constatations sur eux-mêmes. Parmi les plus croyants, qu'ils soient catholiques, protestants ou israélites, j'en connais qui m'ont avoué combien la présence du prêtre, du rabbin ou du pasteur, à côté d'eux en pleine action, leur était indifférente, même parfois désagréable. Autant, avant de monter en ligne ou quand ils en reviennent la vue de l'aumônier leur fait plaisir, autant, durant le moment de l'action, elle leur est souvent pénible. Dans l'action même, où tout l'esprit est tendu vers un but défini et où chacun, sciemment ou inconsciemment, cherche un appui effectif immédiat, matériel autour de lui,— ce sentiment peut se comprendre; mais il paraît beaucoup plus difficile à concevoir dans la période de danger passif que nous avons ici en vue car il semble que tout secours, surtout moral, devrait être le bienvenu. Et cependant, le fait est certain, indubitable. D'après ma statistique, il n'y a pas 10 o/o de militaires s'étant trouvés dans une situation grave (sous un bombardement par exemple), qui aient fait appel, pour lutter contre l'angoisse affreuse qui les étreignait, à des idées de religion. Et encore sur ce faible nombre, presque tous m'ont avoué n'avoir eu ces pensées que la ou les premières fois.

Ce qui prouve, du reste, qu'il s'agit d'une observation juste, c'est qu'elle n'est pas spéciale à l'idée religieuse; elle s'applique, en effet, aussi bien aux autres idées de famille, d'amitié, de situation sociale, etc. Il se produit un véritable rétrécissement de la conscience. L'esprit est tout entier envahi par la crainte et l'angoisse ; il est obsédé par l'image du danger, ne pense qu'à l'éviter dans la mesure compatible avec le devoir et lutte souvent contre l'idée de fuite qui ne tarde pas à s'imposer à lui.

On a le sentiment d'une lutte entre les obus et soi, dit C... On

end éclater ceux qui arrivent, on attend les suivants; on repère endroits dangereux, ou soi-disant tels; on va, on vient, on se ttit. On ne pense pas à autre chose.

—

)n joue avec les obus, selon K..., 3 citations. On se dit : Le sui- it sera-t-il pour moi, ou non ? Je crois bien que oui. Et on change place. Etant avec mes infirmiers dans un poste de secours situé is une cave d'un village de Champagne, nous recevons un fort nbardement. Les obus se rapprochent. Un 150 tombe sur la voi- e médicale régimentaire qui est dans une cour à quelques mètres l'abri et la pulvérise avec un fracas épouvantable. Nous avons npression que le prochain sera pour nous. Et instantanément, is sortons de notre cave pour nous réfugier dans une cave voi- e. A peine étions-nous arrivés, un nouvel obus éclate sur l'abri nous venions de quitter, le mettant en miettes. Si nous avions ité quelques secondes de plus, nous étions tous tués.

L'esprit, dans ces moments, ne songe ni aux siens, ni à Dieu, ni ersonne. On ne pense qu'à soi et au danger qui menace. L'idée la mort elle-même est beaucoup moins en cause qu'on ne le croit mmunément.

—

)uand on est occupé, on n'a pas peur, écrit F..., trois fois cité. is dès qu'on est dans un poste, au fond d'un boyau où l'on ne rien, et que l'on sent les obus venir vers soi, alors on est pris ngoisse et d'impression de peur. On n'a pas de représentation rdre religieux ou familial. Le champ de la conscience est rétréci; vit seconde par seconde, sans autre pensée que de se débarrasser cette angoisse, de cette peur du danger, cent fois plus douloureuse le danger lui-même. On est comme obsédé par des idées stupi- ; on compte les pierres de sa cagna, on s'attache à des riens.

'in octobre 1915, devant Tahure, je me trouvais dans mon poste imentaire; la tranchée avait bien 40 centimètres de profondeur; elques bribes de charpente passaient au-dessus du boyau renfor- s par quelques sacs à terre. Soudain, les obus se mirent à pleuvoir s discontinuer, éclatant drus et serrés, à 6 à 10 mètres tout autour nous. Il était 1 heure de l'après-midi et nous restâmes ainsi quatre gues heures sans savoir ce qui se passait. Nous étions sans nou- es et sans ordre avec quelques officiers et hommes blessés. Vai- nent, nous envoyâmes sur notre droite et sur notre gauche pour rcher le contact et demander où il fallait aller. Des hommes par- en liaison, les uns ne revinrent pas, les autres ne virent rien.

Nous nous trouvions en pointe, dans une situation précaire, pas- t notre temps à nous demander ce qu'il fallait faire, et ayant le ssentiment très net que nous allions tomber aux mains des Bo-

ches. En effet, nous les vîmes apparaître à un moment donné su notre gauche, avançant vers nous, nous débordant complètement « Cette fois, nous y sommes, pensâmes-nous, le sort en est jeté. S nous ne sommes pas faits prisonniers,nous serons tués par des gre nades ou même par des obus de 75 tirant sur l'ennemi. »Angoissant perspective !

Puis brusquement, une sonnerie de clairon vibra dans l'air ; c'éta la charge. Un régiment voisin, baïonnette au canon, conduit par so colonel blessé, contre-attaquait avec fureur; et nous apprîmes bien tôt que nous étions débloqués, après avoir été presque entièremen encerclés.

Or, durant ces heures interminables, les grandes représentation de religion,de famille,furent totalement absentes de mon esprit. Un seule idée m'obséda : celle de ma permission. Je l'avais en poch depuis un mois et demi. Et un immense regret, presque de la colèr m'envahissait, en voyant que j'allais être tué ou fait prisonnie alors que je serais bien mieux à Paris.

Nous vivions là, ayant des représentations automatiques, nous li vrant à des actes puérils. Je me souviens que nous n'avions pa mangé depuis 24 ou 36 heures. Il me restait une boîte de pêches a sirop. On la partagea entre 12. Pour un peu, nous aurions tiré à l courte paille.

Voici quelques faits analogues d'observation personnelle :

Le 9 mars 1916, mon poste de secours régimentaire, qui était en avant des Bois-Bourrus, à la ferme la Claire, fut terriblement bom bardé sans arrêt de 13 h. à 18 h. Nous comptâmes en cette seul après-midi, autour de nous, plus de vingt blessés, sept morts.

Le moment le plus pénible à passer fut avant l'arrivée du premie blessé. Ensuite, l'étreinte anxieuse s'atténua. La nécessité de montre l'exemple et le fait de donner des soins diminuèrent considérable ment la crainte du danger. Et puis on finit toujours par se dire « Tant pis si j'y reste ! » Et c'est une façon de se tranquilliser.

Comme il n'y avait point de tranchées alentour et que la ferm devenait de moins en moins sûre, j'avisai une sorte d'excavation, e plein air, adossée à un épaulement de terrain et vaguement abrité par des rondins et des branchages. J'y descendis pour me rendr compte si on pourrait y placer quelques blessés. Mais une fois là l'idée s'imposa à mon esprit de m'y terrer. Outre que je ne pouvai l'accepter, je me sentis, isolé dans ce trou, envahi d'une telle an oisse, que je m'empressai de déguerpir au plus vite.

Sur les 17 heures, nous apprîmes que nous étions relevés. Je pas sai mon poste de secours à mon successeur ; mais à ce moment l tir de barrage redoubla d'intensité et nous dûmes attendre plus d'un

eure avant de partir. Ce fut, avec la période durant laquelle nous 'avions pas encore de blessés, celle qui nous fut la plus désagréable, cause de l'inaction.

Or, pas une seule fois, durant ces cinq longues heures, des idées e religion, de famille ou d'amitié ne me traversèrent l'esprit. Même ans les instants d'inaction, je vivais le temps seconde par seconde, bsédé par le bruit ininterrompu des obus, entendant siffler celui-ci, egardant où tombait celui-là, suivant des yeux, après l'éclatement, flocon de poussière ou de fumée qui s'effilochait dans l'air, cher- hant à me rendre compte de la direction suivie, des points visés et e ceux qu'il fallait éviter, etc... etc...

Je songeais aussi que j'étais chef de détachement et qu'il fallait ue je ramène ma petite troupe, autant que possible, au complet, urtout maintenant qu'elle était relevée.

Que d'exemples identiques nous pourrions encore rappor- er ! Mais dans ces moments mêmes, quand la conscience est étrécie, il y a toujours au fond de chacun, au plus fort du anger, l'espoir d'y échapper. On se croit invulnérable, ou on besoin de se croire tel, pour essayer de diminuer l'affre nortelle qui nous tord. On se donne des raisons, on en cher- he autour de soi, on veut s'inspirer confiance.

Un soir de bombardement par avions, alors que les appareils olaient au-dessus de nos têtes, je me trouvais, avec quelques infir- niers, dans une cave peu profonde, véritable abri moral. Les oi- eaux de malheur passaient et repassaient et, malgré soi, on appré- iendait, à chaque passage, l'arrivée d'une torpille.

Certains hommes s'étaient endormis, mais d'autres, plus anxieux, ie pouvaient fermer l'œil. Et soudain, comme le bruit d'un moteur e rapprochait à nouveau de nous et que quelqu'un s'écriait : « En oilà un ! », un infirmier se tourna vers moi, et l'œil fixe, inquiet, l me dit, la voix tremblante : « N'est-ce pas, Monsieur le Major, ue c'est un Français qui passe? » — Il voulait que ce fût un ami et herchait un espoir pour calmer son appréhension.

Quoi qu'il en soit, dans le danger, plus le péril est grand et moins l'esprit est occupé, plus est forte l'angoisse avec toutes ses réactions douloureuses et notamment l'idée de fuir.

Cependant on ne fuit pas. Le poilu tient. Pourquoi? — Il faut encore considérer deux moments :

1° D'abord, en plein combat, en pleine action, que l'on soit actif ou passif, il n'y a plus d'autre alternative que de défen- dre sa vie, « sa peau », dit-on vulgairement. Bien que ce soit

alors, dans ces instants suprêmes, que se décide habituell ment la victoire, le courage est moins grand qu'il le paraî parce qu'on n'a plus à lutter, ou qu'on a moins à lutter co tre l'angoisse et la peur,— nous l'avons démontré. Si facteur de la panique est le plus à craindre à ce moment, n'a rien à voir avec le courage proprement dit : c'est un fa psychologique d'un autre ordre sur lequel nous nous expl querons plus loin en quelques mots.

2° Mais avant, quand on va à l'ennemi, qu'on a conscien du danger où l'on court, avec ses conséquences physiques morales, et de l'effort de volonté nécessaire pour le vaincre,- là est l'instant du vrai courage, parce qu'il faut lutter cont la crainte du danger, son angoisse et ses phénomènes doulo reux.

Le commun des poilus surmonte ces pénibles moments e songeant simplement « qu'il va à la guerre parce qu'on do y aller et que les autres y vont ». Il pense que ce sacrifice e nécessaire, puisque chacun le dit et que les gradés et les che montrent l'exemple. Mais pour ceux-ci quelle est donc la ra son profonde qui les anime et leur fait affronter les douleu et les périls?

Rechercher ces mobiles est vraiment difficile et délicat. L'i dividu les connaît-il toujours lui-même? Est-ce l'imitation le sentiment de discipline, l'intérêt de l'avancement, l'orgue du nom, la peur du châtiment ou l'attrait des récompense l'esprit de corps et le panache, le fanatisme, la crainte ou l'a miration du supérieur, le respect de sa propre dignité ou désir de crâner, le dévouement ou l'amitié, le sentiment rel gieux, l'amour du risque, selon le joli mot de Huot et Voivene le simple entêtement de ne pas céder et de montrer qu'on e le plus fort, ou l'idéal patriotique le plus pur? Au fond, c'e l'acte lui-même qui compte. Et jamais, quelle que soit so origine, — souvent ignorée du sujet lui-même et affaire d chacun après tout, — il ne sera trop immortalisé.

Si cependant on tient à vouloir en préciser le mobile vér table, je crois qu'il est d'un ordre moral beaucoup plus élev et raisonnable que la plupart de ces motifs d'intérêt stricte ment égoïste ou vaguement altruiste. Chacun sent et sai bien, du plus petit au plus grand, qu'il se bat pour défendre avec l'honnêteté, sa liberté et son indépendance. La traîtrise

a mauvaise foi, le banditisme et la sauvagerie, l'orgueil insensé les Empires centraux sont les sentiments abhorrés que l'on veut à jamais faire disparaître. Voilà la vérité.

Il est possible, il est humain que, dans la poursuite de ce but supérieur défini, chacun cherche en même temps la satisfaction de quelque intérêt directement personnel, égoïste. Mais cet intérêt est la forme infiniment variable, l'apparence à multiples faces qui cache et qui masque le fond. Et c'est le fond seul qui compte, car lui seul est susceptible de soutenir sans défaillance l'acte libérateur qui nous donnera le succès définitif.

APRÈS LE DANGER. — Nous en avons fini avec l'étude de la peur pendant le danger. Après le danger, ces phénomènes d'anxiété s'atténuent. Evidemment, ici encore il y a à tenir compte de la variabilité des circonstances. La relève, si elle est apprise avec joie, n'est pas toujours exempte de péril. Aussi tant qu'on n'a pas quitté la zone dangereuse, on est anxieux, inquiet. Il semble qu'on ne s'éloigne jamais assez vite; les idées de famille, de religion, de bonheur de vivre vous reviennent en foule à la mémoire et on est poursuivi par la crainte de ne pas revoir les choses ou les êtres qui nous attirent délicieusement. On se dit : « Maintenant que je suis encore là, après avoir échappé une fois de plus à la mort, il serait réellement bête d'être victime d'un accident. » Et les plus fatigués ont des ailes pour marcher.

En conclusion, les phénomènes objectifs ou subjectifs de la peur sont, en général, plus marqués avant ou même après le combat que pendant le combat, par suite de l'état d'activité dans lequel se trouve le sujet et de l'occupation de son esprit. Ce qui est pénible, c'est moins la perspective de la mort que l'indécision de cet événement et des circonstances qui sont susceptibles de l'accompagner. Donc ce qui est, en dernière analyse, le plus douloureux, c'est l'appréhension et la crainte de l'inconnu.

La peur est, par conséquent, une réaction nettement supérieure, c'est-à-dire psychique. Les sensations éprouvées sont en fonction de l'émotivité du sujet, cette émotivité, même dans ses manifestations périphériques, étant toujours liée à des représentations purement mentales, qui seules l'entretiennent,

la modèrent ou l'exagèrent selon les individus et selon les ci constances.

IV. — CONSIDÉRATIONS SUR LA SURPRISE

La petite étude qui précède peut être considérée comm une sorte d'introduction à l'art militaire proprement dit, pui qu'un des éléments principaux de la guerre, pour amener victoire, est de provoquer l'effet moral.

Or, l'effet moral est basé uniquement sur la psychologie c la peur. Il y a donc un intérêt primordial à savoir exactemer dans quelles conditions le combattant — serait-il enco plus courageux — est susceptible de ressentir cette émotio

Nous venons de voir que, dans la peur, le phénomène do minant est moins le danger lui-même que la crainte d'un da ger inconnu, et rendu d'autant plus angoissant qu'on ne sa pas (ou qu'on se figure ne pas savoir) en quoi il consiste. O cet élément de surprise est précisément ce qui constitue l'es sence même de l'effet moral.

Dans les dangers les plus courants de la vie ordinaire, c rôle de l'inattendu, de l'imprévu, de la surprise est capital c'est celui qui explique les plus fortes émotions de peur.

Un soir, étant dans mon cabinet en train de travailler, j'entend soudain un cliquetis bizarre, étrange, extraordinaire, qui sembla venir des murailles qui m'entouraient. J'essayai de me rend compte quelle pouvait être la cause de ce bruit imprévu. Cloué ma table, les oreilles aux aguets, tremblant, le cœur palpitant d' moi, la respiration irrégulière, le teint pâle avec des gouttes d froide sueur perlant du front, je sentis ma volonté fléchir devan l'incertitude.

Le bruit avait brusquement cessé. Je me levai, sortis de mon cabi net, pénétrai dans la salle à manger qui s'ouvrait, par une por vitrée, sur une cour au milieu de laquelle un soupirail fermé par u carreau en verre donnait le jour, au rez-de-chaussée, dans un arrièr magasin. A ce moment, le bruit se reproduisit plus intense, plu déconcertant, arrivant jusque sous mes pas; en même temps un lueur violente, éclairant subitement le soupirail, venait se réfléch sur les vitres de la porte de la salle à manger. « Le feu », murmu rai-je angoissé.

Le bruit avait de nouveau cessé, la lueur avait disparu; mais l'émo tion avait été tellement forte que je n'en étais plus le maître. Un seule idée s'était emparée de moi : fuir. J'essayai de lutter contre elle

'habitais au premier étage : au second était ma famille et il m'apparut que mon premier devoir était d'aller la prévenir : c'était l'affaire de quelques instants. Je ne pus y réussir.

Je tentai vainement de me convaincre. Je me disais que j'avais largement le temps, que l'incendie ne pouvait pas se développer en quelques secondes, qu'il n'y avait encore aucune fumée ou trace de danger immédiat. Je me traitais de « lâche », « mauvais fils » et autres termes des plus durs. Rien n'y fit. Je ne pus m'empêcher de descendre les escaliers plus vite que je ne voulais, de suivre le couloir jusqu'à la porte d'entrée et je sortis dehors.

Il était dix heures du soir. C'était en été, les passants tranquillement me croisèrent sans remarquer mon trouble. J'inspectai hâtivement la devanture du magasin fermé, ne vis rien d'étrange, ni de suspect, et repris aussitôt le contrôle de ma volonté un instant défaillante.

Je remontai les escaliers, m'obligeant à les grimper sans affolement, je prévins ma famille, téléphonai aux pompiers, pris les premières dispositions de combat, car la fumée déjà envahissait l'escalier. Les pompiers arrivèrent bientôt et se rendirent maîtres de l'incendie qui commençait à faire des progrès inquiétants.

—

Une autre fois, étant en excursion en Suisse, avec mon éminent ami le botaniste Pitard, professeur à l'Ecole de Tours, alors étudiant comme moi, nous nous étions perdus dans la montagne en herborisant, aux alentours de Mürren. Le brouillard s'était levé et nous nous hâtions de descendre des hauteurs pour gagner la vallée, lorsque, soudain, le sentier s'arrêta net devant une muraille verticale : dans le roc, face au sentier, avait été taillé un étroit passage de 2 m. à 1 m. 50 de long sur 15 à 18 centimètres de large au delà duquel on apercevait de nouveau le sentier. Au-dessus du passage, c'était la roche nue et lisse ; au-dessous, c'était encore la roche nue dévalant à pic jusqu'à 500 ou 600 mètres plus bas. La vue de ce précipice me saisit d'effroi. Et sans que j'y pusse rien, je me sentis cloué sur place, la gorge étranglée, les tempes serrées en étau, le cœur battant à grands coups, les jambes molles et flagellantes. Impossibilité d'avancer.

La raison était parfaitement nette et claire. Je me rendais admirablement compte que la moindre hésitation augmentait le danger, puisque le brouillard tendait à descendre et qu'il n'était plus possible de revenir en arrière. D'autre part, le passage était bien suffisant pour poser le pied. J'avais traversé dans des excursions antérieures des endroits plus dangereux. Je n'avais même pas le vertige. Et cependant, je ne pouvais avancer d'un pas.

Pour m'inciter au courage et rendre mes membres plus libres,

j'enlevai mon pardessus et le lançai de l'autre côté de la faille r
cheuse sur le sentier en face de moi. En même temps je me dis
intérieurement : « Espèce d'imbécile ! Va le chercher maintenant.
Et dans un dernier effort de volonté je m'engageai sur l'étroit tr
toir; mais je n'avais pas fait deux pas que je fus pris, au-dessus
précipice même, d'un tremblement de jambes tellement violent q
c'est avec les plus grandes difficultés que je pus arriver à mettre
pieds l'un devant l'autre. Je pensais, avec beaucoup de lucidit
« C'est bien le plus sûr moyen de te ficher en bas » ; mais je n'ét
pas le maître de mon émotion. Et c'est dans ces conditions, partic
lièrement angoissantes, que je continuai à progresser et finis par
tirer de ce pas difficile.

Je cite ces deux cas concrets, à titre d'exemple. Ils so
typiques, car ils montrent bien l'influence de l'imprévu, l'eff
de la surprise. A qui n'est-il pas arrivé des aventures sembl
bles, sinon à l'occasion de circonstances identiques, du moi
à l'occasion des mille faits de l'existence de chaque jour ?

Mais alors que, dans la vie normale, la surprise est gén
ralement le fait de circonstances fortuites, à la guerre e
devient un élément essentiel, qui peut être scientifiquement
psychologiquement provoqué, un élément qui a pour but,
plaçant l'adversaire dans un état subit de moindre résistanc
de le battre et de lui imposer la loi du vainqueur. C'est ain
qu'en dehors de la recherche de la surprise par la manœuv
— condition fondamentale de la guerre, — il y a aussi la su
prise provoquée par le fait nouveau, d'autant plus à craind
qu'il est impossible de le prévoir et, par suite, beaucoup pl
difficile de le combattre. Ainsi, les premiers 380, les premièr
nappes de gaz, les premiers obus asphyxiants, les premièr
bombes d'avion, les premiers fusils mitrailleurs, les premie
tanks, etc., produisirent un coup de surprise indiscutable
semèrent quelques paniques. Les bombardements effroyabl
supportés ensuite par les troupes furent certainement bea
coup moins tolérés au début parce qu'elles ne s'y atte
daient pas.

Il n'y a pas d'armée, aussi bien entraînée, aussi admirab
et aussi courageuse qu'on voudra, qui puisse se vanter d'êt
absolument à l'abri de toute surprise. Cette surprise peut avo
un effet isolé ou collectif.

1° Quand l'effet est *isolé*, il aboutit habituellement à un v
ritable phénomène de défense instinctive qui se traduit pa

ne fuite, ou une fugue, plus ou moins lointaine et de longue urée.

Je m'étais habitué aux obus et les premières craintes étaient passées, dit K..., 3 citations, quand, par un bel après-midi d'hiver, en anvier 1916, je regagnai mon régiment. J'avais déjeuné avec un ommandant de mes amis; le repas avait été charmant et je m'en etournais seul, enchanté de ma visite, la joie au cœur, sans la moindre idée de danger possible. Je marchais depuis quelques minutes à eine, lorsque, subitement, un obus — un simple 77 — éclata à une entaine de mètres de moi.

Je ne m'y attendais pas et ne pus réprimer un mouvement d'émoon. Je n'étais pas revenu de ma surprise qu'un second obus tomba 30 mètres environ. Je hâtai le pas; mais un troisième arriva à 4 u 5 mètres. Je me couche, comme il convient. Je me relève presque ussitôt. Alors me vient l'idée bizarre que le quatrième obus va me égringoler nécessairement sur le crâne. Il me paraît que je suis visé. lt sans autrement réfléchir à la sottise de cette supposition, je me iets à courir devant moi à toute allure. Au bout de 200 mètres, je 'arrête en me disant que je suis complètement idiot. Et je reprends anquillement ma marche vers mon poste de secours où j'arrive une eure après sans le moindre incident.

—

Mon adaptation, dit B..., avait été rapide et complète. J'étais si confiant en mon invulnérabilité que je prenais des photos dans les situaons les plus périlleuses avec la plus tranquille sérénité d'esprit. Je 'approchais à pas de loup jusqu'à 4 et 5 mètres des tranchées boches t opérais.

Or, un jour d'avril 1915, une marmite tombe sur mon poste de ecours, tue trois infirmiers et le blessé que j'étais en train de panser. e suis projeté à terre, perds vaguement connaissance quelques insnts. Je me figure que j'ai un énorme trou à la tête et les jambes en ang. Mon premier mouvement est de partir, de fuir même. Mais au out de 20 mètres, je reviens sur mes pas, aide à désenterrer deux utres blessés qui ont été ensevelis, puis à porter les morts un peu lus loin; je remplis, en un mot, mon devoir. Je ne fus relevé que 4 heures plus tard, mais ne fus pas évacué et continuai mon service.

—

La plus forte impression que j'aie ressentie, raconte C..., qui est arti depuis août 1914, est due à un accident qui eut lieu le 31 juillet 916. J'étais à 6 mètres devant une grosse pièce française en action, n train de prendre des photos, lorsque soudain, le coup parti, j'aerçus la torpille à ailettes qui, au lieu de filer sur les lignes boches,

venait tomber tout près de moi, à 2 ou 3 mètres. Cet instant ne du que quelques secondes, mais j'eus la sensation que j'étais fich Fort heureusement la bombe n'éclata pas, mais je demeurai abso ment sidéré, blême, tremblant, ayant de la constriction thoraci et les jambes molles. Quatre ou cinq artilleurs qui étaient aut de moi présentèrent les mêmes phénomènes. Je me souviens parf tement qu'une heure après, j'étais encore pâle d'émotion.

—

La plus grande peur que j'aie éprouvée, en 2 ans 1/2 de guer dit V..., cité, est dans la Somme en novembre 1916. J'avais été e voyé en renfort dans un bataillon de zouaves et venais de recev l'ordre de rejoindre mon groupe de brancardiers divisionnaires, lo qu'en traversant Méricourt, sous un bombardement effroyable, me perdis dans les boyaux. Il était 11 h. du soir; la nuit était ob cure et pendant une heure je ne pus retrouver mon chemin. Ce sensation d'être seul, sans secours, est une sensation effroyab Jamais, au milieu des pires dangers, je ne me suis senti dans u situation plus angoissante.

Ces phénomènes provoqués par la peur sont assez exact ment comparables à ceux qu'on rencontre dans la vie co rante, desquels on peut les rapprocher. On y voit netteme l'action déprimante de la surprise avec même la fuite; mais s'agit ici de réaction en quelque sorte normale, en ce sens q le sujet ne tarde pas à reprendre le contrôle de sa volon L'effet au point de vue militaire est donc, en ce sens, d'ass peu d'importance. C'est un premier stade.

2° A un deuxième stade, on voit les troubles précéder s'accentuer et prendre une apparence anormale, déjà morbid Le sujet, surpris, s'est enfui, malgré les appels de ses voisin de ses gradés, même de ses officiers et il s'est réfugié da le poste de secours. Affolé, l'œil égaré, pâle, tremblant, ém angoissé, suant, il raconte que tout le régiment a dispar que les officiers sont tués, que les Boches arrivent en mass que tout est fini. Ou bien, il va devant lui, comme un aut mate apeuré, ne disant rien, ne murmurant que des paro indistinctes. Habituellement, au bout de quelques heures, même avant, cet état se calme, le sujet reprend peu à p conscience de son moi et au besoin s'il est dans un poste secours, le cordial accueil du major le remet d'aplomb; aus rejoint-il son bataillon, la crise passée.

J'étais dans mon poste de secours en train de soigner quelqu

lessés, rapporte B., quand je vis soudain entrer un jeune poilu de
o ans à peine, baïonnette au canon. Pâle, les yeux hagards, les
gestes incoordonnés, les larmes coulant sur ses joues, il se jeta pres-
que à mes genoux en m'apercevant : « J'ai peur, j'ai peur, me dit-
, ne me repoussez pas, mon père est médecin; mon frère est méde-
ine. Gardez-moi. Faites de moi ce que vous voudrez. »

Je le calmai de mon mieux, causai avec lui, le rassurai, le récon-
ortai, lui fis donner du café... Et au bout de deux heures environ,
rejoignit son bataillon, en s'excusant de ce qui lui était arrivé. La
rise émotionnelle était passée.

C'était en avril 1915, en Argonne. Les Boches avaient attaqué
ar surprise. On s'était battu à coups de baïonnette. Dès le début de
'engagement, ce jeune poilu, en présence du spectacle affreux dont
était pour la première fois le témoin, avait été entièrement affolé
désorienté.

3° Enfin, l'effet de la surprise peut n'être pas seulement
olé, mais *collectif*. Il s'agit alors de la panique dont les
ésultats, au point de vue militaire, peuvent être plus graves.

Dans la retraite précédant la Marne, le 2 septembre 1914, dit Le
..., notre régiment harassé cantonnait, sur les 10 h. du soir, dans
n bois derrière Livry. Je reçus l'ordre d'aller chercher des blessés
estés entre les lignes. Je partis donc avec quelques brancardiers;
ais au bout de quelques minutes, nous essuyâmes des coups de
sil. Nous rebroussons chemin aussitôt. En lisière du bois, nos
mbres donnent l'éveil. Un cri « aux armes » retentit. Les hommes
lèvent; mais les Boches, qui sont tout près, les aperçoivent, enten-
nt du bruit tout au moins et tirent par feux de salves dans leur
rection. Surpris dans leur sommeil, moitié endormis, c'est l'affole-
ent. Tous, au nombre de plusieurs centaines, se précipitent vers la
ute voisine et, au pas de course, les voilà qui s'engagent sur le
emin.

Pour comble de malchance, je fus la cause indirecte d'une aug-
entation de cette petite panique. J'avais fait monter préalable-
ent une vingtaine de blessés sur une grande fourragère et, dès le
ébut de l'alerte, j'avais fait prendre à la voiture la direction du
llage le plus voisin. Je n'avais pas fait cinquante mètres, quand
premiers fuyards aperçurent le véhicule en retraite. Aussitôt,
mme attirés par ce point d'attraction, ils se précipitèrent dans ma
ection, et me rejoignirent rapidement.

J'arrête immédiatement la voiture et tente de m'opposer au pas-
ge des fuyards. Mais ils me bousculent en criant : « Voilà les
ches ! Nous sommes cernés ! » A ce moment, un cri de « en avant »
entit dans la nuit sombre, suivi du chant de « La Marseillaise ».

Il a suffi de cet appel pour que le mouvement de recul soit enrayé Déjà la colonne de tête, qui est à plus de 100 mètres au delà de l fourragère, s'arrête et revient sur ses pas. On charge les quelque boches en patrouille, qui hésitent à leur tour et se terrent. La paniqu est finie. Le régiment reprend sa marche normale, retraitant en bo ordre.

—

En juin 1915, dans la secteur de Neuville-Saint Vaast, dit L..., 2 foi cité, dans un bataillon en tranchées de deuxième ligne, un poil cria soudain : « Sauve qui peut ! Voilà les Boches ! » Ce fut instan tanément la fuite éperdue vers l'arrière. En troisième ligne, les off ciers réussirent à bloquer le mouvement ; et on regagna docilemen la deuxième ligne, quelques instants abandonnée, sans aucune ra son valable.

—

En Champagne, en août 1915, rapporte G..., tout le bataillo remontait au travail à la queue leu-leu dans un boyau. J'étais à gauche avec mes infirmiers, quand, soudain, je vois les poilus imm diatement devant moi qui se retournent, et violemment me bou culent en criant : « Nous sommes cernés !... Les Boches ! L Boches ! » Je veux les empêcher de passer, mais je reçois un co de pioche sur la tête. Je me sens au même moment saisi par la tai et une voix étranglée par l'émotion me souffle dans les oreille « Plus vite ! Plus vite ! Sauve, sauve ! »

Je suis forcé de marcher ; on me pousse. Et me voici qui prends tête de ce monôme que je conduis au pas gymnastique forcé en crian « Arrêtez-vous ! Qu'y a-t-il donc ? » On courut ainsi 2 à 300 mètre puis la colonne s'arrêta enfin. On rechercha la cause de tout émoi et voici ce qu'on découvrit :

A un croisement de boyau, un lieutenant avait ordonné : « Halte Il avait ajouté : « Reculez un peu. » C'est ce « Reculez » qui éta devenu « Face en arrière » et « Sauve qui peut ».

—

Une colonne de sapeurs, sur les 2 heures du matin, conte F.. 3 fois cité, gagnait pour la première fois, dans l'Aisne, son secteu de travail. Les hommes somnolaient plus ou moins en marchan Soudain, un barrage violent se déclanche. Les premiers, apercev un pont sur leur droite, s'y réfugient aussitôt, et tous suivent. s'étaient ainsi massés sur un point dangereux d'où il fallut l faire sortir pour les ramener à 4 ou 500 mètres vers la gauche l'on attendit, jusqu'au matin, la fin du bombardement, avant gagner les emplacements.

—

Revenant d'un secteur où nous avions beaucoup souffert, dit R.

n nous envoie, en septembre 1917, dans un faubourg de Verdun ; n nous cantonne dans une maison solide et nous avons l'impres- ion que nous allons nous reposer un peu. Mais à peine sommes-nous qu'un obus tombe en plein sur la maison faisant 20 victimes, dont tués. Une véritable panique s'est emparée de tous ceux qui étaient et nous nous sommes enfuis. Jamais, pour une fortune, on ne ous aurait fait recoucher, même dans les caves, dans cette maison.

Le fait de la surprise est particulièrement net dans la plu- art de ces exemples, choisis entre mille. En voici un dernier, articulièrement démonstratif à son tour :

Lors des dernières attaques de 1917, dans la région de Verdun, rit L..., les batteries du groupe d'artillerie de campagne dont je e trouvais alors être le médecin subirent des marmitages très ombreux et très nourris avec les nouveaux obus à gaz boches. omme, pendant une huitaine de jours de ces bombardements quo- diens, nous n'avions eu à déplorer, du fait des gaz, que relative- ent peu d'accidents, on aurait pu croire que les hommes avaient leur masque une entière confiance et continueraient comme par le ssé à attendre stoïquement la fin des marmitages à gaz, lorsqu'ils subiraient encore.

Or, une nuit où toutes les batteries furent de nouveau soumises un tir d'obus à gaz très intense, se trouvait dans l'une des batte- s un fantassin qui y servait d'agent de liaison. On ne sait pour elle cause ce dernier s'affola soudain et se mit à crier qu'il « étouf- t », qu'il « était perdu ». Le capitaine, croyant que le masque de homme présentait quelques imperfections, voulut en changer ec lui. Ce faisant, il tomba sans connaissance, intoxiqué ; les onniers affolés par le fantassin qui criait toujours, et voyant leur pitaine sans vie, crurent avoir affaire à une nouvelle sorte de gaz, spèce plus nocive que ceux auxquels ils étaient habitués. Et au lieu conserver leur masque, ils se mirent à en changer constamment. Du fait de cet exercice intempestif, beaucoup d'entre eux furent oxiqués — d'ailleurs légèrement. Et comme leur officier — le rnier qui restait — était hors de combat et évacué, ils se mirent à acuer la zone battue, complètement désemparés. Ce n'est que sque les officiers des batteries voisines les rencontrèrent et leur bliquèrent qu'il n'y avait aucun danger, qu'ils comprirent que les reçus cette nuit-là n'étaient pas plus nocifs que ceux reçus les rs précédents. Ils reprirent aussitôt leur sang-froid et remontèrent ndre leur place dans leurs batteries.

Nous avons énuméré des faits qui, soit sous forme isolée, it sous forme collective, n'entraînent pas encore de résul- s fâcheux irrémédiables. Les réactions provoquées par la

surprise, c'est-à-dire par la vision subite et angoissante d l'inconnu sont ici, en quelque sorte, à l'état naissant. Elle n'ont que plus d'intérêt à être connues. Car plus on ser familiarisé avec la psychologie émotive du combattant dan les périodes du danger, mieux on sera à même d'en atténue les effet nocifs.

L'étude des faits nous montre que ces phénomènes de peu en particulier les paniques, même à l'état d'ébauche, se dév loppent surtout dans les moments critiques, sous les bom bardements intenses, quand le champ de la conscience e rétréci et que l'homme est devenu une sorte de mouton d Panurge susceptible d'obéir passivement à toutes les impu sions — les bonnes comme les mauvaises. — Il est certai que dans ces moments-là, il est facile à un ennemi décid camouflé sous des habits d'emprunt, de donner des ordres rebours, de semer des paniques à sa guise. Cette métho a été évidemment mise en pratique par les Allemands e Russie, et même sur le front franco-anglo-américain.

En principe, comme moyen prophylactique, il faut prév nir systématiquement les hommes, chaque fois qu'on le peu de « ce qui va arriver » ; il faut leur apprendre à s'attendre tout et à ne jamais s'étonner de rien. Ce mélange de pr dence avisée et de scepticisme averti constitue l'essence mêm de la mentalité du soldat français. S'il rit, plaisante et pren d'un air indifférent le temps comme il vient, ce n'est qu'un apparence. En réalité il est toujours sur ses gardes ; et par qu'il aime à faire des « blagues », il a toujours l'œil en éve au sujet de celles qu'on pourrait lui faire. « S'il ne s'en fa pas », comme il dit, « on ne le lui fait pas » davantag Cet état d'esprit est une arme incomparable contre la surpri et, par suite, contre la peur. Il explique pourquoi le poil sous son aspect placide et bon enfant, qu'il fume sa pip mange sa soupe, critique ses chefs ou grogne entre ses dent sait toujours s'adapter aux circonstances les plus imprévu et demeurera le descendant, à jamais immortel, de nos pl vieilles gloires françaises.

Juin-juillet 1918.

Dr RENÉ CRUCHET,
Professeur agrégé à l'Université de Bordeaux.

BAKOU

C'est en 1797 que la Russie est définitivement devenue aîtresse du territoire et ville de Bakou, de la bourgade de adkoubéh, pour mieux dire; car, à cette époque, Bakou n'était u'une médiocre agglomération tartare de quelques centaines e maisons, dominées par le château du Khan, construit sur ne colline. Et, en 1813, le traité du Ghulistan (du pays des ses), imposé par la Russie à la Perse vaincue, confirmait le sar dans la possession de ce sol désertique, dont la seule im- ortance d'ailleurs n'était alors que stratégique. Toutefois les ses n'étaient pas sans épines pour le roi eunuque Agha Mo- ammed Khan ; car, par ce traité, il abandonnait à l'Empe- ur Alexandre Ier toute la Transcausasie, sauf la province 'Erivan, et renonçait à toutes ses prétentions sur une foule de ays sur lesquels d'ailleurs il n'avait aucun droit. Une au- e déconvenue de la Perse, celle du traité de Turkmen-Tchaï, 1828, devait amener la frontière moscovite à la rive gauche e l'Araxe, sur toute son étendue dans le cours moyen de ce euve.

Alors qu'il appartenait à la Perse, le Khannat de Badkoubéh e présentait d'autre valeur que celle d'occuper la sortie vers Iran des fameuses passes de Derbend, défilés de la route ve- ant des steppes du Nord-Est, resserrée en cet endroit entre les ontagnes du Daghestan et la plage de la mer Caspienne. outefois, protégée des vents du Nord par la presqu'île d'Ap- héron, Bakou offrait aux navires une rade sûre, et le com- erce maritime de la mer des Khazars (mer Caspienne), y ouvant un avantageux refuge, fournissait aux Khans et à la ouronne quelques modestes revenus.

Dans l'antiquité, durant tout le moyen-âge et jusqu'à no jours, la voie de Derbend et de Bakou était la seule route pa laquelle pût être franchie, ou mieux tournée, la barrière d Grand Caucase. Aussi de tout temps les maîtres de l'Asie ont ils, avec grand soin, gardé ces portes. Les Romains et les By zantins, omnipotents en Ibérie (Géorgie) et en Arménie, s'é taient même entendus avec leurs irréconciliables adversaires les Perses, pour garder, à frais communs, cette important barrière, et empêcher les barbares du Nord de pénétrer dan leurs provinces.

C'est par les portes de Derbend que jadis les Scythes son entrés en Asie antérieure, c'est par ce chemin que sont passé et repassés les Turcs et les Mongols, c'est l'antique route d Derbend que suit aujourd'hui la seule voie ferrée relian l'Empire russe à la Transcaucasie.

Avant que cette ligne fût établie, le gouvernement impéria avait construit une route, une « chaussée », comme on dit dan le pays, reliant la steppe à la Géorgie par le massif du Kaz bek, la « Grouzinské daroga », à laquelle Wladi-Kavkaz doi son origine, et qui traverse les gorges du Dariall, Der-i-Ala des Persans, la porte des Alains ; mais cette route, qui pendan un siècle environ avait été la seule artère politique et straté gique de ces régions, présentait le grand inconvénient d'êtr chaque année, pendant bien des mois, obstruée par les neiges et sa descente en lacets sur la Géorgie était plus que périlleu se pour des transports quelque peu difficiles.

Plus à l'ouest, sur les bords du Pont Euxin, en Afkhasie la grande chaîne tombe à pic dans la mer et, jusqu'à ce jour aucun tracé de route n'a été tenté dans ces falaises escarpées C'est par les sentiers de chèvres de cette côte inhospitalière qu'autrefois Mithridate le Grand, vaincu, s'est soustrait à la poursuite des légions et a pu gagner le Bosphore cimmérien

La possession de Bakou présentait donc pour la politique russe une incomparable valeur et, cependant, bien qu'une voie ferrée eût été établie depuis longtemps, au travers de la Trans caucasie, joignant les ports de l'Euxin à la mer Caspienne, c'est en ces dernières années seulement que le gouvernemen russe a construit le tronçon, cependant indispensable, qui re lie Pétrowsk à Bakou, par Derbend.

Mais le rôle de Bakou ne devait pas rester toujours celui de

gardienne des défilés et de port caspien : Ormazd y avait eu son temple du feu, et ce feu sacré, en sortant des entrailles de la terre, trahissait la présence d'immenses richesses jusqu'alors négligées.

Le XIX^e^ siècle vit jaillir du sol de Bakou des torrents de naphte et, bientôt, une immense industrie inaugurée par les Arméniens s'établit sur le sol dénudé de l'Apchéron. Les capitaux affluèrent de toutes les parties du monde et, en quelques années, Bakou devint une ville importante, l'un des principaux centres des combustibles liquides de notre globe. Ses huiles se répandirent dans toute l'Europe, dans l'Afrique du Nord, la Turquie, la Perse, la Sibérie ; elles transformèrent la navigation de la mer Noire et de la mer Caspienne, l'industrie de la Russie. Bakou devint le cœur dont les pulsations portèrent la vie dans tout l'Orient européen et dans tout l'Occident asiatique.

Alors cette bourgade tartare grandit en quelques années et devint une ville considérable ; des gens de tous les peuples du Caucase, des Russes, des Allemands, des Français vinrent s'établir près des sources de l'or liquide et Bakou devint un foyer international de première valeur. Des « pipe lines » joignaient ses puits à d'immenses réservoirs nouvellement construits à Batoum, port dont la Russie s'était emparée sur les Turcs en 1878, et des vaisseaux citernes, par centaines, par milliers, portaient au loin les huiles, qui, en quantités illimitées, jaillissaient de l'Apchéron.

C'est que l'Europe était avide de combustibles liquides à bon compte et que les autres centres de production, Java, la Birmanie, le Japon, le Mexique la Pensylvanie étaient éloignés, que les foyers européens, la Galicie, la Roumanie, Novorossisk, ne produisaient pas en quantité suffisante pour faire face aux besoins. Je n'avais pas encore alors signalé l'existence des gisements de la Perse Méridionale (1) et nos pétroles d'Algérie étaient inexploités : ils le sont encore aujourd'hui !

Quand la Turquie se mit en guerre contre l'Entente, à la fin de l'année 1914, les détroits étant fermés, l'Europe occidentale ne reçut plus de pétroles de Bakou, de Novorossisk et de Roumanie et, dès que les stocks furent épuisés, la disette devint d'autant plus grande, chez les peuples de l'Entente, que le

(1) *Annales des Mines*, février 1892.

tonnage maritime, presque tout entier consacré aux besoins des armées, ne permettait guère le ravitaillement en pétrole et ses dérivés que pour les besoins de la guerre. Cependant, cette pénurie semblait ne devoir être que passagère et, à Bakou l'exploitation des huiles battait toujours son plein, continuai à fournir aux besoins de la Russie, de la Perse et de la Sibérie. L'Iran méridional n'était plus, il est vrai, approvisionné par le Golfe Persique, comme par le passé, mais il recevait le pétrole de Recht par caravanes.

C'est alors que survint l'Anarchie russe dont les conséquences furent si désastreuses pour tant d'intérêts de premier ordre dans l'ancien empire des Tsars. Le désordre se répandit dans toutes les provinces, la vie économique et industrielle fut tuée en quelques semaines ; mais, jusque-là, le dommage, bien qu'il fût immense pour les peuples qui avaient eu confiance dans la Russie, portait plus spécialement sur les Russes eux-mêmes. Malgré les troubles qui s'étaient produits dans les mines et les usines de Bakou, cette industrie indispensable à tant de contrées n'avait pas été atteinte d'une manière sérieuse. L'Allemagne, qui considérait Bakou comme une belle proie, souhaitait s'en emparer et, par suite, n'avait pas intérêt à faire disparaître sa richesse ; les bolchéviks firent donc quelques efforts pour la préserver.

Berlin ne pouvait cependant s'intéresser aux exploitations des pétroles russes qu'autant qu'elles lui devaient appartenir un jour ; les Allemands cherchèrent donc à s'en emparer et, pour le faire, ils débarquèrent à Poti, seconde tête de ligne du chemin de fer transcaucasien, et obligèrent les bolchéviks à livrer Batoum aux Turcs. Ils s'assurèrent de la soumission de la République Géorgienne. Pendant ce temps, ils cherchaient à s'assurer de l'Ukraine et se refusaient à reconnaître la république des Cosaques, qui leur barrait le chemin de Pétrowsk ; car c'est par la Transcaucasie et par le sud de la Russie qu'ils voulaient être à même de gagner le port caspien. La main-mise sur la flotte russe de Sébastopol leur assurait la domination dans la Mer Noire et, tout en garantissant la sécurité de leurs transports, leur permettait d'exercer une surveillance sur leur alliée, la Turquie, et d'obtenir plus aisément son concours, dans une grande entreprise en Asie qu'ils méditaient.

L'Allemagne n'était certes pas privée de pétroles, la Gali-

; et la Roumanie fournissant amplement à sa consommation ;
ais elle se rendait compte qu'en occupant Bakou elle tien-
ait à sa merci, par les combustibles, toute la Russie, le Cau-
se et la Perse, sans compter qu'elle n'était pas sans fonder
grandes espérances sur les bénéfices énormes qu'elle tire-
it forcément de ce monopole. Cependant, ses vues portaient
core plus loin, et c'est à titre de port que la position de
kou éveillait plus spécialement ses convoitises. A la hau-
ır de la presqu'île d'Apchéron, la mer Caspienne s'étrangle
ur ne plus offrir que 120 kilomètres de large environ.
une part, sur la côte caucasienne, est Bakou, de l'autre, en
rkomanie, est le port de Krasnovodsk, tête de ligne de tous
chemins de fer de la Transcaspienne, comme Bakou est
minus des voies ferrées de la Ciscaucasie et de la Trans-
ıcasie.

De Krasnovodsk, le chemin de fer gagne Askhabad, Merw,
khara, Samarkand, Tachkent et s'avance même jusqu'à
h, au pied du Pamir, en face de Kachgar, et ces villes, si-
ées à cent kilomètres environ de la frontière afghane, con-
ıent un vaste réseau préparé de longue date par le gouver-
ment impérial, en vue d'une attaque de grande envergure
ıtre Petchawôr et le Nord de l'Inde.

L'Allemagne trouvait donc dans le Turkestan un terrain
ıt préparé pour porter un coup qu'elle pensait devoir être
rtel à sa « principale ennemie ». Elle pensait bien qu'en
cident la guerre serait longue ; mais, escomptant la victoire
le front de France, elle pensait profiter des longs mois de
erre de positions dans l'Ouest pour préparer sa diversion
entale. A ce point de vue, la possession de Bakou lui était
lispensable. Il fallait aussi que sa fidèle alliée, la Turquie,
elle tenait d'ailleurs, maintenant sous la menace des
ons de l'ancienne flotte russe, lui prêtât un concours intel-
ent, et, à cet effet elle avait, par le traité de Brest-Litovsk,
ı seulement rendu au Sultan ses vilayets perdus de l'Armé-
, mais ouvert toutes grandes les portes de la Transcaucasie
armées turques, en exigeant l'évacuation par les Russes
Batoum, de Kars et d'Ardahan, et en approuvant la viola-
n de la neutralité persane par l'occupation de l'Azerbaidjan.
Bien certainement, si la fortune ne s'était pas montrée trop
contraire aux armes de nos ennemis, la Turquie ne se

serait pas arrêtée en si beau chemin. L'impuissance du go vernement persan lui ouvrait tout le nord de l'Iran, peuplé gens de langue turque, et, par suite, la Turkomanie to entière. C'était la réalisation du rêve pan-touranien dans to son ampleur, la création d'un empire de langue djagath s'étendant de Smyrne à l'Altaï, sur quatre mille kilomètres longueur, débordant sur le sud de la Russie, en Crimée mêm si nous en croyons les journaux turcs, et, après la victoire impériaux, l'étendant sur l'Arabie, l'Egypte, la Tripolitai peut-être même la Tunisie et toute la Perse. Un sembla Etat était-il viable, surtout entre les mains d'incapables que les Turcs? Certainement non; mais, soutenu par l'Al magne, il durerait assez longtemps pour que Berlin pût réali ses projets contre les Indes; puis il s'effondrerait pour le p grand avantage du protecteur qui l'aurait créé, et qui, ap son effondrement, coloniserait ses ruines en toute sécurité.

Mais, durant la vie éphémère entretenue par l'excitati de la guerre, du pillage et du massacre, cet empire fourni d'innombrables contingents attirés par l'espoir d'une giga tesque razzia dans les riches provinces de l'Inde. Cela suffis à l'Allemagne.

Les Allemands, fort occupés en Occident et dans la Russ n'étaient cependant pas en état de soutenir d'une manière efficace la ruée turque vers la Transcaucasie et la Perse, et Turcs eux-mêmes rencontraient, de la part des populatio arméniennes, une résistance qui entravait singulièrement le projets, qui arrêtait pour un temps leurs armées, et ils seraient brisés sur la citadelle arménio-caucasienne, si l'A gleterre avait été en mesure de soutenir quelque peu les fenseurs; mais l'Angleterre n'a pas été à même d'agir et il est résulté la rupture de la seule barrière qui pouvait oppo une résistance sérieuse aux progrès des Osmanlis. Au m de juin 1918, les Turcs étaient maîtres absolus dans de no breux districts de l'Arménie russe, dans l'Azerbaïdjan, da une grande partie du Kurdistan persan et menaçaient Bak Il semblait que le rêve pantouranien, avant-coureur de l' taque des Indes, dût se réaliser.

Mais ces projets grandioses ne pouvaient reposer que sur succès de l'Allemagne en Occident et, bientôt, après de no velles victoires, d'ailleurs sans lendemain, l'astre germaniq

ntrait dans son déclin. On fut long à comprendre chez les Turcs ette incroyable chose que l'Allemagne pût être vaincue ; on ésitait encore, quand un affreux désastre, en Palestine, vint amener les Osmanlis au sens de la réalité. En une seule défaite, ubie par Liman von Sanders en personne, le Sultan venait le perdre la Palestine et la Syrie. Sa meilleure armée, le tiers our le moins des troupes de l'empire, avait été anéantie. Comment, dès lors, aurait-on pu songer à se maintenir dans la erse et l'Arménie ? On se décida donc à retirer les troupes le l'Orient, afin de protéger la capitale, menacée très sérieusement depuis que la Bulgarie avait mis bas les armes.

Cependant, avant de se retirer de la Transcaucasie, les Turcs devaient porter un dernier coup à l'Entente.

Après bien des hésitations, l'Angleterre s'était enfin décidée, ers la fin du mois de juillet, à secourir la ville de Bakou, ttaquée par des forces importantes turques et tartares, et ue défendaient six mille Arméniens et trois mille Russes, our la plupart des ouvriers, qui s'efforçaient de sauver leurs amilles du massacre. Plus de cent vingt mille personnes, ommes, femmes et enfants, restaient encore dans la ville où on comptait encore plus de quatre-vingt mille Arméniens.

(*Censuré.*)

Depuis trois mois les gens de Bakou soutenaient une lutte désespérée. Les Anglais arrivèrent le 5 août et, dans les journées du 26 et du 30 août, les Turcs, renforcés par des contingents arrivés de Batoum par chemin de fer, parvenaient à 'emparer des crêtes qui dominent la ville. Les Anglais se embarquèrent le 14 septembre et dix ou douze mille habitants gagnèrent avec eux Enzéli, port persan du Ghilan. La utte alors devint effroyable, parce qu'on combattait désormais ans espoir. Enfin, le 27 septembre, l'ennemi pénétrait dans la lace et la faible garnison, décimée, se précipitant sur les aisseaux, s'éloignait de la ville en flammes.

Le massacre, le pillage et l'incendie commencèrent et la opulation terrifiée s'enfuit de tous côtés. Bientôt tous les tablissements industriels étaient la proie des flammes. Balakhané n'était plus qu'un immense brasier lançant des jets de eu jusqu'à des centaines de mètres de hauteur. Bakou était néantie.

Devons-nous attribuer la ruine de cette immense industrie

à la barbarie de l'ennemi grossier et inculte qui s'est empa de la ville, ou devons-nous y voir une volonté partie de beau coup plus haut et rentrant dans ce plan que suivaient les A lemands dans le Nord de la France et la Belgique, de cett conception de la guerre qui veut que ce qui ne peut pas êtr emporté ou possédé soit détruit? Quoi qu'il en soit, le désas tre n'est pas réparable avant de longues années, et durar cette période les nations occidentales souffriront dans leur intérêts industriels, commerciaux et privés de cette disparitio du foyer le plus important de leur alimentation en pétrole.

Pour remettre en état les industries de Bakou, d'immense capitaux seront nécessaires et ces capitaux, après la guerre ne pourront venir que de l'Occident. Mais, pour qu'ils se dé cident, il faudra que de très sérieuses garanties d'avenir leu soient fournies. Or, qui leur accordera ces sécurités ? Est-c l'Etat Géorgien? Non. Est-ce la Russie régénérée? il est croire qu'elle en sera bien incapable pendant de longues an nées encore. Doit-on, dans l'intérêt, général créer un Etat spé cial ou confier la surveillance des gisements à la républiqu des Cosaques ciscaucasiens? à l'Etat arménien ? Quel sera l contrôle des nations occidentales quant à la sécurité des capi taux engagés?

En toute justice, ce serait à la Turquie qu'il reviendrait d réparer les méfaits commis par les troupes, de payer les énor mes indemnités correspondant aux dégâts causés à Bakou Mais la Turquie existera-t-elle encore? Il est à souhaiter qu non.

Ainsi se pose le problème de Bakou, sans qu'on en puisse entrevoir la solution; car Bakou n'est ni géorgienne, ni ar ménienne, ni cosaque, ni slave, Bakou est internationale, et par sa position géographique, se trouve placée en dehors du contrôle direct des seuls peuples qui sont à même de la re lever de ses ruines.

De toutes les nations qui avoisinent la presqu'île d'Apchéron, aucune n'est capable, sauf celle de l'Arménie, de fournir les éléments de main-d'œuvre et d'intelligence pratique néces saires à la reconstitution de la grande ville des pétroles. Avant la guerre, trente mille ouvriers arméniens travaillaient aux mines et aux usines; les autres étaient des Russes, des Tar tares, des Caucasiens. De plus, des capitaux considérables, ar-

éniens, beaucoup plus importants que ceux fournis par les
usses, étaient employés dans cette grande industrie. Puis ve-
ient les affaires françaises, allemandes, suédoises, etc., qui,
ns ces derniers temps, avaient pris une importance très
ande.

Il semble donc être aussi rationnel que pratique de placer
akou sous la haute main des Arméniens en même temps que
us le contrôle des puissances, parce que les Arméniens ont
soutenir là de grands intérêts personnels, parce qu'ils ont
é les derniers défenseurs de la ville, et parce que seuls ils
nt en situation de restaurer et de faire prospérer cette in-
istrie dont l'Europe ne peut se passer. Rendre aux Russes
kou, ville qui, au point de vue ethnique, ne leur appartient
s, serait les encourager à franchir le Grand Caucase, à s'immis-
r encore dans les affaires de l'Asie antérieure, à faire valoir
s prétentions impérialistes qui ne sont plus de saison, et à
miner sur des peuples dont, fidèles à nos engagements, nous
vons assurer et protéger la liberté.

Certes, les problèmes asiatiques semblent être fort compli-
és, les difficultés paraissent s'enchevêtrer comme à plaisir
ur l'observateur superficiel; mais pour qui connaît pays,
ns et choses, il est permis d'entrevoir par quels moyens on
ut établir dans cette région l'ordre et la justice. Les déci-
ns à prendre, d'ailleurs, sont peu nombreuses:

Interdire aux Slaves orientaux et aux peuples habitant le
rd du Caucase l'accès politique dans les régions transcau-
siennes.

En appeler aux peuples eux-mêmes quant à la constitution
leur autonomie, les appuyer dans le règlement de leurs
aires.

Faire de l'Arménie autonome (russe et turque) l'Etat le
is puissant de ces régions.

Neutraliser Bakou et sa région jusqu'à l'Araxe, sous la sur-
llance des Puissances et la direction de l'Arménie.

Placer tous les musulmans du sud de l'Araxe sous le gou-
rnement de la Perse.

Aider financièrement, et militairement, s'il est nécessaire, la
rse à se relever.

Neutraliser le Bosphore et les Dardanelles.

Enfin que l'Angleterre, la France et l'Italie prennent sous

leur égide les peuples trop jeunes encore pour voler de leu
propres ailes et les conduisent vers l'indépenda nce.

Et la paix règnera dans tout l'Orient. Dans un siè
l'Asie occidentale sera devenue, par son développement mo
et matériel, partie de l'Europe.

J. DE MORGAN.

UN DOIGT DE LA LUNE

CONTE D'AMOUR INDOU

(*Suite* [1])

—

XIVe JOURNÉE

Le Roi dit alors à Rasakosha :

— Mon ami, ce jour est encore perdu et il ne m'en reste plus
e huit ! Et chaque jour l'instant de la séparation devient
is terrible et la période de l'absence plus insuportable, tan-
; que les vertus du portrait décroissent, comme la lune,
naçant d'abandonner mon âme dans une obscurité complète.
cependant, qu'est-ce qu'une seule nuit de séparation com-
rée à toute une vie, si je la perds ?

Et le Roi passa la nuit dans un état d'anxiété, fixant le por-
it.

Puis, quand le soleil se leva, il se leva aussi, et réussit à
sser la journée avec l'aide de Rasakosha et du jardin. Et
and le soleil se coucha, ils se dirigèrent de nouveau vers la
le d'audience. Et là, ils virent la Princesse, vêtue d'une
e de drap argenté et d'un gorgeret orné d'algues marines,
ise sur son trône, parée de sa couronne et de tous ses
oux. Et son sein se souleva quand elle vit le Roi, qui s'af-
ssa sur un lit de repos, muet et fasciné par le charme de
beauté. Alors Rasakosha s'avança et, debout devant elle,
mmença de nouveau :

— Princesse, jadis, il y avait un roi qui collectionnait des ob-
s rares de tous les pays de l'univers, se les procurant quel

1) Voy. *Mercure de France*, nos 489 et 490.

qu'en fût le prix. Et son palais était le rendez-vous des ma
chands de toutes les parties du monde; ils s'y précipitai
comme les fleuves dans l'Océan. Et un jour, il vint un ma
chand qui lui dit : « O Roi, je vous apporte une chose qui
point sa pareille dans les trois mondes, pour la rareté et
beauté. Et je me la suis procurée pour vous au péril de ma v
connaissant votre générosité. » Il sortit alors d'un coffret u
coupe taillée dans une défense d'éléphant, blanche comme
neige, et tout le long du bord courait un cercle couleur
sang. Et il dit : « Ceci est la coupe dans laquelle buvait chaq
jour Bimboshta (1), la fille du Roi de Lanka (2) une Raksh
réputée dans tout l'univers pour sa beauté incomparable. E
est si exquisement faite, qu'il semble que les perfections dif
rentes de toutes les femmes aient été rassemblées pour form
ses membres. Mais de tous ses charmes, le plus beau et le pl
précieux est celui de sa bouche. L'essence même du vermill
est pâle, comparée à ses lèvres plus rouges que le sang. C
dirait qu'elles privent de sang tous les visages qui les aperç
vent, et qui pâlissent de passion à leur vue. Et tout ce qu'el
effleure de ses lèvres en porte l'empreinte pour toujours, comm
la tache d'un fruit : ainsi que vous le voyez, au contact de s
lèvres, le bord de cette coupe s'est teinté d'une couleur q
rien n'égale dans la création. Et avec une immense somm
d'argent, j'ai soudoyé le gardien de sa porte pour qu'il volât
coupe et je me suis sauvé craignant pour ma vie. Et maint
nant, je l'offre à votre majesté. »

Et le Roi, enchanté de la singularité et de l'extraordinai
beauté de cette coupe, ordonna à son trésorier de payer a
marchand dix fois la somme qu'il avait donnée au gardien,
le congédia. Mais il advint que le fils du Roi était présent
cet entretien et entendit ce que dit le marchand. Et une fort
passion s'empara de lui pour cette Princesse aux lèvres rouge
Et ne pensant à nulle autre chose, il alla se reposer à la nuit
il s'endormit et eut un rêve. Il se figura qu'il montait u
cheval et galopait sans cesse jusqu'au bord de la mer, et là
descendant en hâte, il s'embarqua sur un vaisseau et fit voil
pour Lanka. Et le navire le porta rapidement par delà le
mers et, en arrivant, il s'élança sur le quai et courut à traver

(1) C'est-à-dire Lèvres vermeilles.
(2) Ceylan, connu pour être le foyer d'une sorte de démon appelé Rasakosha.

s rues jusqu'à ce qu'il parvînt au palais de la fille des Raks-
ısas. Et comme il l'atteignait, à cet instant, le soleil se cou-
ıa d'un côté du ciel et la lune (1) se leva du côté opposé,
ımme un autre soleil, et éclaira de ses rayons l'entrée du
ılais. Et il regarda, et voici que sur la terrasse, il vit devant
i la fille des Rakshasas, éclairée par la lune amoureuse qu'elle
lipsait de sa beauté; et sur l'ovale ambré de son visage, ses
ux lèvres brillaient comme deux fleurs de feu. Et le fils du
oi, ne pouvant supporter l'éclat de sa beauté, tomba et s'éva-
ouit. Mais dans son évanouissement, il voyait sans cesse de-
nt lui ces lèvres, et elles grandirent jusqu'à ce qu'elles
vinssent semblables à deux immenses montagnes, se multi-
iant en paires innombrables qui emplirent le ciel comme
s étoiles et qui s'amoncelèrent sur lui, et il sentit qu'elles
mbrassaient sur tout le corps. Et tout à coup, il vit de nou-
au devant lui le palais et il y entra, et il y vit la fille des
ıkshasas au bout d'un long corridor, et courut à elle et
mba à ses pieds. Mais elle se pencha sur lui, et approcha
s lèvres de sa joue. Et à mesure qu'elles venaient de plus
plus près, elles se changèrent subitement en une paire de
âchoires hideuses, aux lèvres minces et vertes comme un
in d'herbe, avec une double rangée de dents blanches comme
voire et tranchantes comme des scies, séparées par un som-
e gouffre. Et comme elles lui paraissaient de plus en plus
andes dans les ténèbres, il poussa un cri aigu et s'éveilla.

— Et maintenant, dites-moi, Princesse, pourquoi le fils du
oi poussa-t-il un cri?

Et Rasakosha se tut. La Princesse dit alors avec un sourire :

— Il avait peur d'être mordu.

Et quand elle eut parlé, elle se leva et sortit, regardant avec
s yeux langoureux le Roi, dont le cœur la suivit. Mais le
oi et Rasakosha retournèrent dans leurs appartements.

XV[e] JOURNÉE

Le Roi dit alors à Rasakosha :

— Monami, ce marchand était un menteur, car il n'y a pas
lèvres au monde qui puissent rivaliser en beauté avec cel-

1) La lune n'est pas du féminin en sanscrit.

les de ma bien-aimée. Hélas ! et c'est la douceur même de so sourire qui apporte tant d'amertume à mon âme, tandis qu'el répond si adroitement à tes questions, anéantissant ain chaque jour mes espérances. Et maintenant il ne me reste plu que sept jours, et la pensée de la perdre est comme un poiso dans le nectar de sa beauté que je bois chaque jour ; mêm le portrait me devient haïssable, car il se rit de moi avec d dain, et assurément ma vie s'éteindra avant l'aurore. » Et roi passa la nuit dans un état misérable, fixant le portrait. I quand le soleil se leva, il se leva aussi et passa tant bien qu mal la journée avec l'aide de Rasakosha et du jardin. Et quan le soleil se coucha, ils se dirigèrent vers la salle d'audience. I là, ils virent la Princesse, vêtue d'une jupe cuivrée et d'u gorgeret d'argent bruni, assise sur son trône, parée de s couronne et de tous ses bijoux. Et ses yeux s'éclairèrent e apercevant le roi qui s'affaissa sur un lit de repos, muet e fasciné par le charme de sa beauté. Alors Rasakosha s'avanç et, debout devant elle, commença de nouveau :

— Princesse, il y avait une fois une jeune et gracieuse abeille (1 qui jusqu'alors avait grandi au milieu des siens et avait ét nourrie par ses parents. Elle partit en expédition pour l première fois de sa vie, à la recherche du nectar des fleurs afin d'en faire du miel. Et, attirée par son parfum, elle vol vers un lotus rouge (2) poussant sur un étang, dans la forêt et elle s'apprêtait à pomper son suc, lorsque le lotus ferma ses pétales, se refusant à la laisser pénétrer dans son calice disant : « O abeille, vous venez ici selon la coutume de votre caste, voulant à toute force, avec insolence, pénétrer en moi pour me dérober mon nectar, espérant tout obtenir pour rien. Apprenez qu'il vous faudra acheter mon nectar. » L'abeille bourdonna alors et dit : « Que dois-je vous donner pour cela, que pouvez-vous donc désirer? Cela ne vous suffit-il point de fleurir et de vous épanouir sur cet étang, et d'embaumer l'atmosphère ? »

Le lotus dit alors : « Il me manque pourtant quelque chose loin d'ici, abeille insensée. Vous, une abeille, ne point deviner,

(1) Abeille est du genre masculin en sanscrit (T.).
(2) Du genre féminin en sanscrit (T.).

ce que je désire ! Allez-vous-en, découvrez-le, et ensuite revenez vers moi, si vous désirez mon nectar. »

Alors l'abeille bourdonna bruyamment, en colère, et s'envola pour découvrir ce que voulait le lotus. Et elle vit un scarabée occupé à creuser la terre au pied d'un arbre. Elle lui dit : « O scarabée, dis-moi ce que peut vouloir le lotus ? » Mais le scarabée répondit : « Que m'importe le lotus ! adresse-toi ailleurs, je n'ai point de loisir. »

L'abeille s'envola donc, et vit une araignée tissant sa toile sur une branche. Et elle la questionna, et l'araignée répondit : « Ce qu'il désire, c'est sans aucun doute une mouche ».

Mais l'abeille pensa : « Ce ne peut être une mouche ; cette araignée juge les autres d'après elle-même ! » Et, voyant un nuage flottant dans l'éther au-dessus d'elle, elle vola vers lui et lui demanda : « O nuage, dis-moi ce que le lotus peut désirer ? » Le nuage répondit : « Des gouttes de pluie. »

Alors l'abeille vola de nouveau vers le lotus, et lui offrit de l'eau. Mais il dit : « C'est au nuage et à la pluie à m'apporter cela, et non à toi ; cherche encore. » Et l'abeille s'envola de nouveau, et voyant un rayon de soleil se jouer sur un brin d'herbe, elle lui demanda ce que le lotus désirait. Et le rayon de soleil répondit : « De la chaleur. »

Alors l'abeille s'envola et, apportant une luciole, essaya de réchauffer le lotus. Mais il dit : « C'est au soleil à me réchauffer, et non à toi. » Cherche encore. Et de nouveau, l'abeille s'envola et vit un hibou clignotant sur un arbre, et elle bourdonna à son oreille et dit : « O hibou, dis-moi ce que le lotus désire ? »

Et le hibou répondit : « Le sommeil. »

Et l'abeille vola de nouveau vers le lotus et lui dit : « Je m'en vais bourdonner doucement pour te bercer, et t'endormir et t'éventer avec mes ailes. »

Mais le lotus répondit : « C'est à la nuit à me donner le sommeil, et non à toi. »

Alors l'abeille désespérée s'envola, s'écriant : « Mais que peut donc vouloir de moi ce lotus avare et capricieux ? »

Et le sort voulut que son cri désespéré fût entendu par un vieil ermite qui vivait dans la forêt, et connaissait le langage de tous les animaux et de tous les oiseaux. Et il appela l'abeille

et lui dit : « O abeille à l'esprit lent, voici ce que désire le lotus. » Et il le lui dit.

Et l'abeille, ravie, s'envola vers le lotus et lui donna ce qu'il désirait.

Et il ouvrit sa fleur, l'abeille y pénétra et déroba son nectar.

— Et maintenant, dites-moi, Princesse, ce que l'abeille donna au lotus ?

Et Rasakosha se tut. Et la Princesse rougit (1) et dit :

— Elle lui donna un baiser.

Et quand elle eut dit cela, elle se leva et sortit sans regarder le Roi, et le cœur du roi la suivit. Mais il retourna dans ses appartements avec Rasakosha.

XVIe JOURNÉE

Le Roi dit alors à Rasakosha, en extase et désespéré :

— Mon ami, quoique, grâce à la réponse de la Princesse, il ne me reste plus que cinq jours, pour tout mon royaume je n'aurais point voulu que la réponse d'aujourd'hui fût autre, et je te pardonne de tout cœur. Oh ! sa confusion quand elle parla, brisa presque mon cœur en deux, et si je l'osais je me permettrais de penser qu'elle ne me voit pas avec indifférence. Mais, hélas, comment vais-je survivre à la période de séparation ? Car ce portrait, qui était comme de la neige pour apaiser ma fièvre, a perdu toutes ses vertus et semble maintenant un feu qui l'augmente !

Et le Roi passa la nuit dans un état d'appréhension, regardant tour à tour le portrait et s'éloignant de lui. Et quand le soleil se leva, il se leva aussi, et put à peine passer la journée avec l'aide de Rasakosha et du jardin. Et quand le soleil se coucha, ils se dirigèrent de nouveau vers la salle d'audience. Et là, ils virent la Princesse, vêtue d'une jupe gris perle et d'un gorgeret orné d'agates, assise sur son trône, parée de sa couronne et de tous ses bijoux. Et elle regarda timidement le Roi, qui s'affaissa sur un lit de repos, muet et fasciné par le charme de sa beauté. Alors Rasakosha s'avança et, debout devant elle, commença de nouveau :

(1) Ceci n'est pas une traduction littérale. Les dames hindoues, d'après mon expérience, ne rougissent point ; elles « montrent de la gêne ». Mais comme le sentiment est bien le même, je me suis servi d'une expression équivalente.

— Princesse, il y avait hors les murs d'une cité un vieux banian sacré,et dans son tronc creux vivait un cobra noir. Et chaque jour, le cobra sortait et se couchait au soleil devant l'arbre, enroulé sur lui-même, et le peuple lui apportait des offrandes de lait et de sucreries. Et dans cette cité vivait un très riche bijoutier qui avait une fille,merveilleusement belle, et qui aimait beaucoup les bijoux et les pierres précieuses, et elle en possédait un grand nombre.Mais un seul lui manquait, et c'était le bijou de la tête du serpent. Et elle désirait ce bijou avec tant d'ardeur, que tous ses autres bijoux n'avaient aucune valeur à ses yeux. Et elle entendit parler du cobra sacré et,saisie de cupidité,elle loua un homme de la caste Damba, pour aller la nuit le tuer et lui apporter le joyau de sa tête. Et quand elle l'eut obtenu, elle considéra qu'elle avait atteint le but de sa destinée, et elle l'estima plus que tous ses autres bijoux et le porta incessamment dans ses cheveux, comme un joyau favori.

Mais Vasuki (1), apprenant le meurtre de son sujet, en fut courroucé, décida de punir le criminel, et revêtit la forme d'un homme et vint à la ville. Là, il se renseigna jusqu'à ce qu'il eût découvert que la fille d'un certain joaillier possédait le bijou d'un serpent. Alors le roi des serpents prit la forme d'un jeune et beau joaillier,et il loua une maison près de celle du bijoutier, faisant croire qu'il voyageait pour son commerce ; il vivait avec munificence, donnant des fêtes et des banquets à tous ceux qu'il rencontrait. Et ayant fait connaissance de ce bijoutier, il le charma par sa fortune et ses qualités, et lui donna de nombreux joyaux rares et d'une valeur inestimable. Et finalement, il lui demanda la main de sa fille. Et le marchand y consentit avec joie, pensant que nulle part ailleurs il ne pourrait trouver un gendre semblable. Et quand il le dit à sa fille, elle fut hors d'elle-même de joie, car elle avait vu par la fenêtre ce jeune marchand, et avait entendu parler de sa grande fortune et de ses qualités. Et elle pensait qu'elle allait avoir l'océan même comme époux (2). Alors un jour favorable fut choisi, et les préparatifs de mariage commencèrent. Et chaque jour le Roi des serpents envoyait des

(1) Roi des Serpents.

(2) C'est-à-dire « la mine ou le réceptacle des bijoux », appellation usuelle pour la mer.

corbeilles de bijoux à sa fiancée, qui, de joie, en perdait presque l'esprit. Et enfin le grand jour arriva,et quand la cérémonie nuptiale fut terminée, l'époux entra avec l'épousée dans leur chambre, et il la souleva et la déposa sur la couche nuptiale, et l'appela par son nom. Et comme elle se tournait vers lui, doucement il s'approcha d'elle, avec un sourire sur les lèvres. Et elle le regarda et vit, sortant de sa bouche et disparaissant tour à tour, une langue, mince, longue et fourchue, et vibrant comme celle d'un serpent. Et au matin, les musiciens se mirent à jouer pour éveiller l'épouse et son mari.Mais le jour se passa et ils ne parurent point. Alors, le marchand, son père, et ses amis, après avoir longtemps attendu, s'alarmèrent, allèrent et brisèrent la porte, qui était fermée au verrou. Et là, ils virent l'épouse étendue morte dans le lit, toute seule, et il y avait deux petites marques sur sa gorge. Et ils ne virent point l'époux. Mais un cobra noir glissa hors du lit et disparut au travers d'un trou dans le mur (1).

— Et maintenant, Princesse, dites-moi, qu'y avait-il dans le joyau du serpent, pour que la fille du marchand le désirât si ardemment ?

Et Rasakosha se tut. La Princesse dit alors :

— L'attraction ne résidait point dans le bijou lui-même, ni dans ses propriétés magiques, mais dans le fait qu'elle ne le possédait point, car c'est dans la nature des femmes de faire « fi » de ce qu'elles ont et de soupirer après ce qu'elles n'ont point.

Et quand la Princesse eut dit cela, elle se leva et sortit, regardant le Roi en soupirant profondément, et le cœur du Roi la suivit. Mais le Roi et Rasakosha s'en retournèrent dans leurs appartements.

XVIIe JOURNÉE

Le Roi dit alors à Rasakosha :

— Mon ami, je n'ai plus de doute, mon sort est décidé, car l'esprit de la Princesse est invincible. Et pourtant, à moins que mes désirs ne m'aveuglent, en soupirant ainsi, elle dési-

(1) Le dénouement de ce conte ressemble singulièrement au « Lakis » de Prosper Mérimée. Mais, apparemment, l'écrivain français a tiré cette admirable histoire (comme sa « Carmen » et sa « Vénus ») de sources plus anciennes, lithuaniennes, bohémiennes, et peut-être hindoues.

ait appeler mon attention sur le sens de ses paroles. Oh ! la ainte de la perdre me prive presque de ma raison, et je te truirai, comme le fait l'éléphant enragé, lorsque, brisant tous s liens, il se précipite sur son ami, le cornac, et lui inflige plus terrible des morts. Et pourtant mon propre sort sera s que n'importe quelle mort, car je vais mourir lentement, famé en présence même de la nourriture. Malheur au portait qui a amené ma ruine, et à l'artiste qui l'a peint ! Car je is maintenant clairement qu'il ne lui ressemble pas : le est compatissante, et c'est la destinée seule qui, sous la rme de sa propre intelligence, l'oblige à ruiner les espoirs, autrement elle encouragerait peut-être.

Et le Roi passa la nuit dans un état d'épuisement, évitant regarder le portrait. Et quand le soleil se leva, il se leva ssi, et passa avec difficulté la journée dans le jardin avec ide de Rasakoska. Puis, quand le soleil se coucha, ils se digèrent de nouveau vers la salle d'audience. Et là, ils virent Princesse, vêtue d'une jupe de bure (1) et d'un gorgeret rni d'ambre (2) assise sur son trône, parée de sa couronne de tous ses bijoux. Et elle regarda le roi avec des yeux dont paupières étaient rougies par les veilles, et le Roi s'affaissa r un lit de repos, muet et fasciné par le charme de sa beau- Alors Rasakosha s'avança et, debout devant elle, commença nouveau :

— Princesse (3), il y avait une fois un Roi qui se moquait de devoirs royaux et qui passait son temps en besognes néfas-, restant au lit, négligeant les Brahmanes, s'enivrant de liqueurs, chassant et perdant son temps en compagnie de jolies mmes. Et quiconque se hasardait à lui faire quelques reontrances était banni de suite de son royaume. Et, comme temps passait, il se dégrada de plus en plus, car le dégoût et satiété l'envahirent, et le seul refuge qui lui était ouvert ur échapper à leur torture était de noyer ses réflexions des orgies encore plus abominables. Or, il arriva qu'un ur il alla chasser, et l'ardeur de la chasse l'écarta de sa rou-

1) Kaksha.
2) Trinamani, joyau qui attire l'herbe.
3) Cette histoire ne fait qu'exprimer une idée familière à chaque hindou, mais, s l'original, elle est contée avec beaucoup de force.

te ; et quand le soleil disparut, il était au milieu de la fore loin de son palais. Et tandis qu'il se demandait où il passera la nuit, il arriva à la cabane d'un vieil ermite. Et, laissant suite dans la forêt, il demeura toute la nuit dans la cabane cet ermite hospitalier. Et après avoir pris un souper de racin et de fruits, il s'étendit pour dormir sur un lit de feuilles d'herbes kusha. Et dans son sommeil, il eut une vision. Il cr qu'il se trouvait sur la rive d'un grand fleuve qui, d'où il éta paraissait illuminé par le soleil, mais émergeait de sombr ténèbres et y retournait en coulant en cercle. Et il tenait da sa main une graine, et creusant un trou il l'y planta, et l'arro avec l'eau de la rivière ; une pousse en sortit, qui devint rap dement un grand arbre. Et l'arbre donna des feuilles, des fleur et à la fin un unique fruit. Et le fruit devint de plus en pl gros, jusqu'à ce qu'il atteignît la dimension d'une gourde ; devint vert comme une émeraude, puis aussi rouge qu'un rubi et resplendissait au soleil ; et son poids le fit pencher et de cendre jusqu'à sa main ; il étendit la main, le cueillit et le ma gea. Et en un instant il vit une main colossale, sortant des t nèbres, qui, le saisissant, le secoua vivement et le suspendit pa une corde fine au-dessus d'un abîme. Et regardant au-dessou de lui, il plongea dans les profondeurs insondables et, rega dant au-dessus de lui, il vit un vautour, donnant des coup de bec à la corde. Et un frisson glacial gela son cœur, tand qu'un feu brûlant torturait ses extrémités, et de sombres t nèbres l'enveloppaient, et chaque instant d'agonie lui sembla infini. Puis, tout à coup, il s'éveilla en poussant un cri, et n vit que le vieil ermite debout sous la lumière de la lune q tombait du toit, méditant et priant à voix basse. Il se recouch sur le lit, s'endormit et rêva de nouveau. Et encore une fois, lui sembla qu'il plantait une graine sur le bord de cette rivièr et l'arrosait, et de nouveau un arbre commença à pousser, por tant des feuilles et des fleurs, et un fruit qui, comme avant devint vert et rouge, et se pencha vers ses mains. Il le cueilli et le mangea de nouveau, et en un instant un sentiment d'i nexprimable bonheur envahit son âme, et il tomba dans u profond sommeil, et resta étendu, comme s'il était mort, jus qu'à ce que le vieil ermite le réveillât au matin, tandis que l soleil filtrait par la porte de la hutte.

Alors le Roi rentra chez lui, et changea sa façon de vivre.

— Et maintenant, dites-moi, Princesse, pourquoi?

Et Rasakosha se tut. La Princesse dit alors :

— Il eut peur, car cet arbre était l'arbre de ses mauvaises actions. Manger de ce fruit en était la conséquence, et elles le destinaient à une punition dont les affres supportées en rêve n'étaient que l'ombre de la réalité. Mais s'il avait vécu autrement et accumulé les vertus plutôt que les vices, il aurait obtenu finalement la joie de l'émancipation, semblable au profond sommeil qui s'empara de lui et qui changea son individualité, la seconde fois qu'il s'endormit.

Et quand la Princesse eut parlé, elle se retourna et regarda le Roi avec des larmes dans les yeux, et se leva, et sortit, et le cœur du Roi la suivit. Mais le Roi et Rasakosha s'en retournèrent dans leurs appartements.

XVIII[e] JOURNÉE

Le Roi dit alors à Rasakosha :

— Mon ami, maintenant, en vérité, je recueille les fruits de mes crimes dans une vie antérieure, car il ne nous reste plus que quatre jours, et tu as bien parlé en disant que j'étais suspendu par les talons au dessus d'un insondable abîme, le cœur glacé. Car je devine trop bien que la Princesse résistera à l'épreuve, voyant que les flèches acérées de tes questions habiles glissent sur elle comme si une cotte de maille l'enserrait, plutôt qu'un gorgeret orné de bijoux. Et le nectar de ce portrait est devenu un poison qui, certainement, mettra fin à ma vie avant l'aube.

Et le Roi passa la nuit dans un état de découragement, tournant le dos au portrait. Et quand le soleil se leva, il se leva aussi, et put à peine venir à bout de la journée, malgré l'aide de Rasakosha et du jardin. Puis, quand le soleil se coucha, ils se dirigèrent de nouveau vers la salle d'audience. Et là, ils virent la Princesse, vêtue d'une jupe rouge indien et d'un gorgeret garni de gemmes de mer (1), assise sur son trône, parée de sa couronne et de tous ses bijoux. Et elle regarda le Roi et pencha la tête comme une fleur, et le Roi s'affaissa sur un lit de repos, muet et fasciné par le charme de sa beauté.

(1) Lohita. La gemme de mer est peut-être une sorte de perle.

Alors Rasakosha s'avança et, debout devant elle, commença de nouveau :

— Princesse, il y avait une fois un amant qui, déplorant la mort de sa maîtresse, s'écria : « O Mort, tu es puissante, mais ô Amour, tu es encore plus fort ! » Et il arriva que Yama (1) l'entendit. Et il dit au dieu qui a pour arc un essaim d'abeilles « Écoute la sottise que débite cet homme insensé ! » Mais Kamadeva (2) répondit : « Ce n'est point une sottise, mais une vérité. Je suis le plus fort. » Et une dispute s'éleva entre eux pour savoir lequel des deux était le plus fort. Et, après un moment, Kamadeva dit : « A quoi sert de parler? Soumettons la chose à l'épreuve qui décidera de notre pouvoir respectif. »

Et Yama dit : « Qu'il en soit ainsi ! »

Et ils choisirent pour leurs expériences trois sujets : un héros, un banian (3) et le cœur d'un sage.

Alors Yama se dirigea tout d'abord vers l'arbre, et frappa ses racines à mort. Mais à mesure qu'elle dépérissaient, les branches, inspirées par Kama, laissaient choir d'en haut des racines, et s'enfonçaient dans la terre, et devenaient de nouveau des troncs, qui grandissaient et produisaient de nouvelles branches, qui à leur tour faisaient de même. Et après quelque temps, Yama fut fatigué et s'arrêta, et l'arbre était plus fort que jamais. Kamadeva dit alors : « Vois, je suis vainqueur. » Mais Yama répondit : « Attends, et tu verras. »

Et il alla vers le héros, et tandis qu'il luttait au front de la bataille, il le frappa et l'étendit mort. Mais Smara (4) inspira les gens de ce pays, et ils pleurèrent ce héros et lui élevèrent une splendide colonne, et les poètes chantèrent ses glorieuses actions, et les mères appelèrent leurs fils par son nom, et ils l'adorèrent dans les temples comme l'incarnation d'une divinité.

Kamadeva dit alors : « Vois, de nouveau, je suis vainqueur ! Reconnais que je suis le plus fort. »

Mais Yama répondit : « Attends, et tu verras ! »

Et il alla vers le Sage qui pratiquait de terribles austérités dans la forêt, et il toucha son cœur et le brisa. Mais, au mo-

(1) Dieu de la mort.
(2) Dieu de l'amour. Ses noms sont innombrables, Kama, Kamadeva, etc.
(3) « Qui pousse en bas. » Le banian projette des racines de ses branches.
(4) Nom pour l'amour, qui signifie aussi « la mémoire ».

nt même où il faisait ainsi, le Désir (1) fit naître dans ce
ur d'autres attachements, toujours nouveaux et toujours
nes, pour les objets terrestres. Et une terrible lutte se li-
it continuellement dans le cœur du Sage, qui, alternative-
it était mort pour le monde, puis de nouveau vivant et
t à l'influence des plaisirs mondains. Kamadeva dit alors :
ois, encore une fois j'ai été le plus fort. La victoire est
nne. Avoue que tu es vaincu ! »
Iais Yama répliqua : « Malgré tout, je suis le plus fort et
amant n'était pas un brave. »
t Kamadeva rit et se moqua de lui.

- Et maintenant, Princesse, dites-moi lequel est le plus

t Rasakosha se tut. La Princesse devint alors très pâle (2)
lit à voix basse :
- Kamadeva est rusé et, comme un joueur malhonnête, il
pé ses dés pour gagner, car dans des circonstances par-
lières et en un temps limité, il paraît être le plus fort. —
'est pourquoi il a porté un défi à Yama, sachant fort bien
chaque circonstance est nécessairement limitée par l'es-
et le temps. Néanmoins Yama est le plus fort, car il est
ité, étant lui-même le temps sans commencement ni fin (3),
tte puissance dont la qualité est d'être illimitée ne peut
rouver en des circonstances particulières, pas plus que le
incessant du Gange ne peut être contenu dans une seule
e.

t quand la Princesse eut parlé, elle se leva et sortit, regar-
le Roi avec des yeux douloureux, et le cœur du Roi la
it ; mais le Roi et Rasakosha s'en retournèrent dans leurs
rtements.

XIXe JOURNÉE

Roi dit alors à Rasakosha :
- Mon ami, je puis dès à présent faire des offrandes
(4) à mon bonheur, et ceci est le commencement de la

Un des noms très usités de l'amour, « né avec de la mémoire ».
Elle pâlit très probablement parce qu'elle comprit que son amour pour le Roi
avoir une fin. Mais peut-être plus encore parce qu'elle avait peur d'offenser
de l'amour en ne se décidant pas en sa faveur.
Kala, le temps, est un autre nom pour Yama. La réponse de la princesse est
us adroite.
C'est-à-dire tout est fini pour moi ; on offre de l'eau aux mânes des ancêtres.

fin. Car trois jours seulement me restent et ceux-là sûrem vont suivre les traces de leurs prédécesseurs, ainsi que moi (Et le soleil de ma vie sera obscurci à jamais. Hélas, je lis destinée dans le désespoir qu'emplit les yeux de ma bien-aim quand elle me regarde comme une biche effrayée. Oh ! c n'est-elle moins belle et moins intelligente, car ma destr tion vient de l'union de ses vertus. Loin de moi ce porti qui me brûle comme un feu !

Et le Roi passa la nuit dans un état de délire, ne fais point attention au portrait. Et quand le soleil se leva, il se l aussi, et passa la journée plus mort que vif dans le jar avec Rasakosha. Et quand le soleil se coucha, ils se dirigèr de nouveau vers la salle d'audience. Et là, ils virent la Pr cesse, vêtue d'une jupe en drap d'or et d'un gorgeret ga de turquoises, assise sur son trône, parée de sa couronne et tous ses bijoux. Et elle regarda le Roi avec des yeux où la j et la douleur semblaient lutter à qui serait la plus forte. le Roi s'affaissa sur un lit de repos, muet et fasciné pa charme de sa beauté. Alors Rasakoska s'avança et, deb devant elle, commença de nouveau :

— Princesse, il y avait une fois un Brahmane, appelé Kr krita (2), qui délaissait l'étude des Védas, et qui allait dans mauvais chemin, négligeait tous ses devoirs et s'associait a des joueurs, des courtisanes et des déclassés (3). Et la n il fréquentait les cimetières et se familiarisait avec les spect et les vampires, et les cadavres, et les rites impurs, et les crilèges et les incantations. Et une nuit, au milieu des fla mes des bûchers funéraires et de la fumée des corps qui b laient, un des vampires (4) qu'il fréquentait lui dit : « faim : apportez-moi de la viande fraîche à dévorer, ou je v vous déchirer en morceaux. »

Kritakrita dit alors : « Je vais vous en apporter, mais rien pour rien — que me donnerez-vous en échange ? »

Et le vampire répondit : « Apportez-moi un Brahm

(1) C'est-à-dire, je vais échouer dans ma poursuite, comme les autres. La ph suivante est un jeu de mot sur son propre nom.

(2) Fait et défait.

(3) Acharabhrashta. Un apostat ou personne déclassée. Voir Manou I, 108.

(4) Vétala. — Un être dangereux qui possède généralement des pouvoirs m ques, se saisit des cadavres et dévore la chair humaine.

ıvellement tué, et je vous apprendrai un charme pour res-
citer les morts. »
Mais Kritakrita dit: « Ce n'est point suffisant. » Et ils dis-
èrent du prix dans le cimetière. A la fin, le Brahmane perdu
:« Donnez-moi une paire de dés qui m'aidera toujours à
ner au jeu, et je vous apporterai la chair fraîche que vous
lamez. »
Et le vampire dit : « Qu'il en soit ainsi. » Kritakrita s'en
alors, et, ne voyant pas d'autre moyen, il tua secrète-
nt son propre frère, et l'apporta à minuit au cimetière. Et
ampire tint sa promesse, et lui donna les dès, et lui apprit
harme. Quelque temps après, Kritakrita se dit : « Je vais
ayer l'efficacité du charme que le vampire m'a enseigné. »
e procura un cadavre de Chandala (1) et, le portant au plus
fond de la nuit dans le cimetière, il le déposa à terre et
ımença à réciter l'incantation. Et quand il en eut dit la
itié, il regarda le cadavre, et vit son bras gauche, et sa
ıbe, et un œil s'éveillant effroyablement à la vie, l'autre
itié étant encore morte. Ce que voyant, il fut si terrifié
il oublia tout à fait la fin de l'incantation, se leva et se sauva.
is le corps sauta aussi, et un vampire pénétra dans la moi-
du corps encore sans vie, et il courut après lui, se traînant
une jambe, roulant son unique œil, et hurlant indistincte-
ıt : « Pas assez ! Beaucoup trop ! Pas du tout (2) ! »
Mais Kritakrita s'enfuit à toutes jambes chez lui, et se préci-
au lit, tout tremblant. Et après un moment, il s'endormit.
subitement il s'éveilla, ayant entendu du bruit, et il regarda
it la porte ouverte, et le cadavre du Chandala entra, et se
sa rapidement vers lui, sur sa jambe gauche, roulant son
gauche, traînant la moitié de son corps sans vie, et crian t
ne voix terrible : « Pas assez ! Beaucoup trop ! Pas du tout ! »
t Kritakrita sauta du lit et s'enfuit par une autre porte,
ourcha son cheval, et se sauva aussi vite qu'il le put vers
autre cité, à une grande distance de là. Et là, il pensa :
i, je suis en sûreté. »
t il allait journellement dans la salle de jeu et, se servant
ses dés, gagna de grandes sommes d'argent, et vécut à son

(1) La caste la plus vile, dont le voisinage seul était une souillure pour un Brah-
e.
(2) Dans l'original, c'est un seul mot: unadhikakritakritam, ce qui a été fait l'a
op peu, trop et pas fait du tout.

aise, et festoya avec des amis. Mais une nuit, tandis q était assis dans la salle de jeu, jetant son dé au milieu joueurs, il entendit derrière lui le bruit d'une jambe qui t nait. Et il se retourna et vit, venant à lui, rapidement, une jambe, le cadavre du Chandala, avec sa moitié sans vi putréfiée, et son œil gauche roulant de rage, et criant d' voix de tonnerre : « Pas assez ! Beaucoup trop ! Pas du tou

Et il se leva en poussant un cri, sauta par-dessus la ta et s'enfuit par une porte opposée, et quitta la ville, et cou aussi vite qu'il le put, regardant constamment derrière lu travers la forêt, pendant des jours et des nuits, n'osant jam s'arrêter, même pour reprendre haleine, jusqu'à ce qu'il atteint une autre ville très éloignée. Et là, il resta déguis caché, pour ainsi dire, dans un trou. Mais tous les joueurs la salle étaient morts de peur. Et après quelque temps, il cumula de nouveau des richesses en jouant dans cette ville vécut dans l'extravagance et à l'aise. Mais une nuit, tan qu'il était assis avec une courtisane qu'il aimait, dans chambre reculée de la maison, il entendit le bruit d'une jam qui traînait, et il se retourna, et vit encore une fois le cada du Çhandala venant rapidement à lui, sur une jambe, e moitié morte, dont la chair ayant quitté les os était to pendante, son œil gauche allumé par une flamme de colère hurlant avec une voix semblable au cri de Ravana : « assez ! Beaucoup trop ! Pas du tout ! »

Alors cette courtisane mourut sur le champ, de terreur Kritakrita se leva, et sortit par une porte conduisant à balcon, tandis que le Chandala le poursuivait. Et ne trouv pas d'autre issue, Kritakrita se jeta dans la rue, et fut réd en miettes, et mourut.

— Et maintenant, Princesse, dites-moi, que voulait dire cadavre par ces paroles ?

Et Rasakosha se tut. La Princesse dit alors :

— Ceci n'est point difficile. Honte aux âmes faibles qui n' point le courage de mener à bien ce qu'elles ont eu la préso tion de commencer ! Elles font, en effet, trop ou trop peu causent elles-mêmes leur propre ruine. Car les forts en ve évitent tout à fait le vice, tandis que ceux qui défient le v envisagent les conséquences de leur propre conduite. Ceux

btiennent des récompenses divines, ceux-là les biens de ce ıonde. Mais les âmes lâches qui sont trop faibles, soit pour tre vertueuses, soit pour être vicieuses, sont punies de leur ropre faiblesse par la conscience même de leurs fautes, et per- ent les deux mondes.

Et quand la Princesse eut parlé, elle se leva et sortit, regar- ant, sans en avoir l'air, le Roi, dont le cœur la suivit. Mais le oi et Rasakosha s'en retournèrent dans leurs appartements.

XX• JOURNÉE

Le Roi dit alors à Rasakosha :

— Mon ami, j'ai été mordu par la beauté de cette incom- ırable femme comme par un cobra noir, et maintenant le ison agit. Je n'ai plus que deux jours à vivre, car il est cer- in que sa réponse à ta dernière question sera ma sentence de ort, et il est également certain qu'elle trouvera cette réponse, r son intelligence est tranchante comme le fil d'une épée ai- isée, qui, tandis qu'elle tranche le nœud du problème, me ınsperce en même temps jusqu'au cœur.

Et le roi passa la nuit dans un état de désespoir, laissant son intact. Et quand le soleil se leva, il se leva aussi et alla errer, il, dans le jardin, redoutant le crépuscule, et pourtant atten- nt impatiemment l'heure de revoir sa bien-aimée, jusqu'à ce e son âme fût pour ainsi dire brisée en deux par les émo- ns contraires. Et il fit des reproches à Vinayaka disant :

— O toi, à la trompe vermeille, tu m'as induit en erreur, et lieu d'aplanir ma route pour le succès, tu l'as barrée d'un tacle insurmontable, à savoir la subtilité et l'intelligence la Princesse.

Et ensuite il dit :

— Ce n'est point le moment de se désespérer. Ne me laisse nt comme Kritakrita abandonner mon travail inachevé ; s bien plutôt aide-moi à découvrir quelque énigme à laquelle ne puisse répondre. Et pourtant quel espoir y a-t-il que je sse réussir là où Rasakosha a échoué ? Car la Princesse est si habile à répondre à ses questions, que lui à les composer, nt, pour ainsi dire, le véritable océan de contes sous forme naine. Ou plutôt, aucun mortel, mais seul un dieu, pourrait barrasser l'intelligence de cette belle Princesse.

Puis il pria Sarasvati, et dit :

— O déesse de l'éloquence, mon seul refuge est dans t faveur; aide-moi et obscurcis l'esprit de ma bien-aimée d'un ég rement temporaire, ou bien révèle-moi quelque énigme qu'el soit incapable de résoudre. Vraiment, mon dilemme est plus d que le sien!

Et à l'instant même, Sarasvati mit une pensée dans so cœur. Et il se leva avec un cri de joie :

— Je suis favorisé! Victoire à Sarasvati! La Princesse e mienne!

Et il courut rapidement trouver Rasakosha qu'il découvr plongé dans une profonde méditation, à propos d'un con pour le soir à venir, et dit :

— Mon ami, cesse de méditer, notre but est atteint. Je va moi-même, ce soir, poser une question à la Princesse.

Rasakosha dit alors :

— O Roi, je te félicite; mais tout de même, pour une aus importante affaire, ne risquons rien par une confiance pr somptueuse. Expose-moi donc d'abord ta question, pour q nous puissions juger de sa difficulté.

Le Roi rit alors de joie, et dit :

— Ton doute même me prouve que la question est sans rép que. Mon propre cas est le problème même. Je vais aller chez Princesse et lui demander quelle question devrait poser prétendant à ma place. Et si elle me le dit, demain je poserai la question qu'elle m'aura indiquée aujourd'hui, et elle ne me dit rien, elle est à moi dès aujourd'hui, selon l clauses du traité, et ainsi, dans l'une ou l'autre alternativ l'oiseau est en cage (1).

Rasakosha dit alors avec un sourire :

— Victoire à votre Majesté! Vraiment la puissance de l'amo est admirable! Comme une pierre, l'amour émousse et aigui à la fois le fil de l'intelligence. Car, autrefois, il t'aveugl pour toute autre chose au monde, et maintenant il a rendu vue perçante au point de te faire découvrir le stratagème q nous avait échappé jusqu'ici, quoiqu'il fût pour ainsi di devant nous sur la route. Mais à moins que je ne sois trom par les signes extérieurs, je prédis que le dieu de l'amo aveuglera aussi la Princesse, ou plutôt qu'elle se jettera av

(1) Il y a ici un calembour.

)ie dans la cage, car nul n'est aussi facilement pris que celui ui le désire; et quoique la Princesse ait été récalcitrante à ies questions, elle sera aussi tendre qu'une fleur pour la enne.

Et, dans son impatience, le Roi pouvait à peine supporter le ste du jour, brûlant du désir de poser sa question à la rincesse. Mais à la longue le soleil se coucha. Rasakosha dit ors :

— O Roi, va seul vers la salle d'audience, car mon absence rendra aujourd'hui un plus grand service que ne le fit pré-demment ma présence. Il y a des cas où un ami prouve son nitié plutôt par son absence que par sa présence. A propos, vais te conter une histoire, écoute.

Mais le Roi dit :

— Mon ami, ce n'est pas le moment pour des histoires, ême dites par toi ; sache cependant que, si je suis victorieux ır la faveur de Sarasvati et du dieu des Obstacles, je te le vrai toutefois plus qu'à moi. Car non seulement tu as sou-nu ma vie durant les heures de séparation, mais encore tes stoires furent, pour ainsi dire, une échelle par laquelle j'ai ı monter de degré en degré jusqu'à la fenêtre de ma bien-mée. Et l'échelon le plus bas n'aide-t-il pas, autant que l'éche-n le plus élevé, à atteindre le sommet de l'espoir ?

Alors Rasakosha rit, et dit :

— O Roi, c'est bien. Maintenant pars, et quoique tu n'aies)int ouï mon histoire, j'ai pourtant atteint, en quelque sorte, but que j'avais en vue en te la proposant. Car tu as fait tendre la Princesse, et l'attente augmente le désir : que la nne fortune t'accompagne !

Le Roi le laissa et, vivement, se dirigea vers la salle d'au-ence. Et son bras droit trembla comme il approchait de la rte, et, se réjouissant de cet augure, il entra. Et là, il vit nangaraga vêtue d'une jupe couleur d'indigo (1) et d'un gor-ret couleur d'arc-en-ciel, comme la gorge d'un pigeon, et rni de topazes, parée de sa couronne et de tous ses bijoux. ais elle était descendue de son trône, et était venue au devant la porte, cherchant le roi avec anxiété. Et quand elle le t, elle rougit, et, toute confuse, retourna à son trône. Et le

1) Ceci a une signification. — Voir plus bas. La Pierre de soleil est probable-nt la topaze.

Roi Suryakanta alla vers elle et tomba devant elle et, lui p
nant les mains, dit :

— Princesse, il y avait une fois un Roi qui devint le p
tendant d'une Princesse, belle comme toi, sous la condit
que, s'il pouvait lui poser une question à laquelle elle ne po
rait répondre, elle serait à lui. Et dis-moi, ô charmante inc
nation de la Sagesse : Quelle question devait-il lui poser ?

Et instantanément la Princesse se leva, s'écriant joyeu
ment :

— O, homme sage, tu as deviné !

Et elle jeta autour de son cou le collier de ses bras, et
choisit comme époux (1). Et elle dit :

— Vois, ton image est reflétée mille fois dans ces joya
qui te ressemblent, et cependant, regarde-toi dans mes yc
et tu te verras, grâce à eux, reflété jusqu'au fond de m
cœur.

Alors le Roi regarda dans ses yeux, et y vit reflétée son im
ge, comme le soleil dans un lac profond. Et il murmura à s
oreille :

— Tu m'as volé ma personnalité, rends-la-moi en ta p
sonne.

La Princesse dit alors à voix basse, baissant les yeux :

— Voudrais-tu prendre ma tendresse pour rien ? Et c
donna donc l'abeille au lotus?

Et le Roi trembla de passion. Posant sa main sous s
menton, il souleva son visage et baisa sa bouche vermei
Et à ce moment, il oublia tout, et il sentit la vie déborder
lui, comme la vague de la mer ; et il se sentit aveuglé et
sourdi, et chancela sur ses pieds en se levant. Anangara
l'éveilla alors de sa stupeur lui disant :

— Craignais-tu donc de me perdre ?

Et il dit :

— O ma bien-aimée, je suis sauvé des griffes de la mor

Elle rit doucement, et dit :

— Il n'y avait aucune raison de t'effrayer, car si j'avais
core aujourd'hui répondu à ta question, demain j'aurais refu
d'y répondre, même si tu ne m'avais demandé que mon no

(1) Ceci est une allusion au Svayamvara, ancienne cérémonie par laquell
fiancée choisissait son époux en lui mettant une guirlande de fleurs autour
cou.

Mais je pouvais à peine attendre jusqu'à demain, et cela est mieux ainsi.

Le Roi dit alors :

— O Rusée, pourquoi n'as-tu point refusé de répondre avant, pour me délivrer de cette torture ?

Et Anangaraga dit :

— Ce m'a été aussi une torture. Et cependant, je ne sais pourquoi, mais il y avait un nectar en ce poison, et sache, ô mon Seigneur, que c'est dans la nature des femmes d'aimer à torturer leur amant et de lui refuser ce qu'elles-mêmes désirent le plus.

Et, de joie, le Roi Suryakanta faillit s'évanouir et dit :

— Viens, quittons ce lieu qui m'est odieux, ayant été le théâtre de mes souffrances, et retournons au plus vite dans ma capitale.

La Princesse dit :

— Comme il plaira à mon Seigneur !

Le Roi envoya Rasakosha en avant, avec toute la suite de la Princesse. Mais il partit la nuit, seul avec son épouse. Et ils chevauchèrent lentement, côte à côte, à travers la forêt, au clair de lune. Lui sur un cheval blanc, elle sur un noir, semblables à la beauté du jour et de la nuit, incarnée en des formes humaines. Et, à minuit, ils s'arrêtèrent dans la forêt pour se reposer. Et le Roi souleva Anangaraga de son cheval et la déposa sous un berceau de plantes grimpantes, au pied d'un grand arbre. Et les rayons de la lune filtraient à travers les feuilles, comme au travers des treillis de marbre de la terrasse d'un palais. Et là, sur un lit de feuilles et de fleurs, il devint son époux, selon le rite nuptial des Gandharvas (1). Et il joua avec les boucles de ses cheveux d'un noir bleuté, au travers desquels ses yeux brillaient comme des pierres de lune. Et sous le clair de lune, il entrelaça dans ses cheveux une guirlande de fleurs rouges d'Açoka, et suspendit à sa gorge des lotus bleus. Et il mit autour de sa taille une ceinture de lotus blancs, et noua autour de ses chevilles des bracelets de jasmins en fleur. Et dans l'extase de sa passion, et troublé par sa beauté, il s'exclama :

(1) Voir les lois de Manou, III, 26. Quoique reconnu comme un mariage légitime, plus spécialement par les kshatriyas, c'était simplement l'union de deux amoureux, sans aucune cerémonie. Ce rite convient admirablement aux contes et aux romans, et est un sujet favori des poètes.

— Tu es bien surnommée, Anangaraga, ô ma bien-aimé et pourtant un seul nom ne suffit point pour décrire l'infin variété de ta beauté aux mille rayons. Tu es Mrigalanchan car tes yeux sont luisants et craintifs comme ceux de l'antilop Et Milanalini, car tes cheveux noirs sont comme un étang po les lotus de tes yeux. Et Madanalilalolata pour ces yeux qui da sent avec la frémissante lumière de l'amour. Et Shashikala, c tu es pâle et fragile comme un rayon de lune. Et Rujalata, c tes bras sont courbés et enlacent comme le lierre. Et Kis layashti, car ton corps est frêle et élégant comme la tige d'u fleur. Et Kambukantha, car ton cou est comme un coqu lage. Et Rajanichaya, car la splendeur de ta beauté est com celle de la nuit. Et Lavanyamurti, car tu es l'incarnation mêr de la beauté parfaite. Et Manoharini, car tu as ravi mon âm Et Madavahari, car tu es une vague de la mer de l'intoxicatio Et Alipriya, car les abeilles affluent au miel de tes lèvres, l prenant pour une fleur. Et Vajrasuchi, car ton esprit e comme une aiguille de diamant. Et Hemakumbhini, car poitrine ressemble à deux fruits d'or. Et Pulinahriti, car l courbes de tes hanches sont comme l'ondulation des bor de la rivière. Et Manarupini, car ta beauté est infinie. Et Bhr kuntchaka, car le jeu de tes cils est comme l'éclair des nuage Et pourtant tous ces noms sont sans pouvoir pour dépeind ta céleste, et puissante, et fascinante beauté, qui m'affole qua je la contemple.

Anangaraga dit alors avec un sourire :

— Ah ! mon Seigneur, tu as oublié parmi tous ces noms seul qui vraiment m'appartienne.

Et le Roi dit :

— Lequel est-il ?

Elle dit alors :

— Tu es mon Dieu, et chaque particule de mon être t'a partient, et c'est pourquoi appelle-moi Nilaraga, car ma dév tion (1) pour toi sera constante et ineffaçable comme les co leurs de l'indigo. Et sache, ô soleil de mon âme, que sa cela toute la beauté des femmes n'est qu'un nectar empo sonné.

Alors le cœur du Roi faillit se briser de joie, et il s'écria

(1) « Bhakti » est presque intraduisible; il signifie « absorbtion » par un amo entier, fidélité, adoration d'un fidèle pour son dieu.

— Ah ! j'ai obtenu le but de ma vie, tout le reste est néant t futilité ! Qu'est-ce que l'avenir me réservera, hormis cet mour ? Son absence serait pire que mille morts !

Et il pria le tout-puissant Shiva, celui qui existe par lui-ième, disant :

— O Maheshvara, fais que ce paradis continue à jamais, u fais que la chaîne de mon existence soit brisée en ce mo-ient. Ou plutôt, fais que le temps n'existe plus pour moi, et isse-moi demeurer loin de son influence, éternellement dans e présent, ce moment d'union avec ma bien-aimée.

Et le dieu à l'emblème lunaire l'entendit et exauça son œu.

Et tandis qu'ils dormaient dans les bras l'un de l'autre, ous la tonnelle éclairée par la lune, il frappa le couple amou-eux d'un regard de son troisième œil, et il les réduisit en endres.

Mais il dit : *La chaîne de leur existence ne peut être bri-ée, car ils n'ont point encore gagné l'émancipation par des énitences et des austérités. Mais ils se rencontreront encore t, dans une autre vie, seront époux.*

Mis en anglais
d'après un manuscrit sanscrit par
F. W. BAIN.

Traduit de l'anglais par BHARATI.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Un poète de l'Energie, Emile Verhaeren, par Albert Mockel, 1 vol. in-16, 2 fr 50, « la Renaissance du Livre ». — *Journal d'une Française en Amérique* (sept. 1916 à juin 1917), par E. Altiar, 1 vol. in-18, Plon. — Princesse Lucien Murat : *Raspoutine et l'Aube sanglante*, 1 vol. in-16, Boccard. — Robert Scheffer : *Orient-Royal, Cinq ans à la Cour de Roumanie*, 1 vol. in-18. « L'Edition Française illustrée ». — *La Reine de Saba, selon le texte et la traduction* du Dr J. C. Mardrus, 1 vol. in-16, Fasquelle.

Dans ce petit livre : **Un poète de l'Energie, Emile Verhaeren**, M. Albert Mockel nous expose l'harmonie de la vie et de l'œuvre du grand poète des Flandres, et cette volonté, cette énergie qu'il mit à vaincre les mauvais destins. Nous le suivons dans ces pages, depuis les mysticités maladives de son adolescence, jusqu'à cette sérénité stoïcienne de sa maturité. Sa philosophie est une sorte de pragmatisme esthétique, c'est l'amour de la vie dans toute sa ferveur : l'accepter dans ses douleurs et dans ses joies, et s'en faire une atmosphère de beauté. Et c'est ce qui caractérise sa poésie d'être l'expression lyrique d'un présent immédiatement transposé. Il a su s'évader de ces jardins du soir où trop de poètes nous avaient menés par la main contempler l'embarquement pour Cythère. A-t-on remarqué, à ce sujet, que jusqu'à Verhaeren, notre poésie avait conservé le décor dix-huitième siècle que le Verlaine des *Fêtes Galantes* lui avait imposé, et dont Verlaine lui-même avait trouvé la suggestion chez les Goncourt. Verhaeren, venu des Flandres, étranger à tout paysage à la Watteau, échappa à cette suggestion et eut la sincérité de n'exprimer dans ses vers que ce qui avait ému et troublé directement son âme.

Comme Zola, dont il est ici le disciple direct, observe M. Mockel, il donne aux choses de la vie réelle et immédiate ce caractère d'art qui les transforme, les transmue en poésie : « Tout art, écrit-il, est l'exagération de certains traits du modèle. Où la réalité est surpassée, l'art commence... En grossissant les formes du présent jusqu'à les faire démesurées, la vision du poète les place hors de notre portée, et dans le seul lieu de la durée qui puisse les réaliser telles : l'avenir. »

Verhaeren a, en effet, transmué et transfiguré les termes du présent, prêtant aux choses coutumières ce caractère apocalyptique qui fait d'une usine vulgaire un enfer dantesque où s'expient les péchés

u monde, et d'une simple gare un temple infernal. Ainsi transfiguré, décor de notre vie quotidienne est entré dans la poésie, remplaçant s anciens accessoires du lyrisme précédent : cathédrales, cygnes, assins, jets d'eau, nymphes et satyres. A ce sujet, M. Albert Mockel bserve justement que Verhaeren fut l'initiateur de tous les paro-ysmes et de tous les futurismes : paroxysmes, exagération des éner-es verbales, futurisme, réaction salutaire contre les perfections nihilantes du passé enfermées dans les Musées. Mais la guerre a bous-ulé tout cela, dépassé ces paroxysmes verbaux et ces futurismes mides. Peut-être une poésie nouvelle surgira-t-elle des décombres, nt on ne peut encore prévoir les élans. Epouvantée par le tumulte s batailles, la poésie semble s'être cachée, et s'être tue.

Ce livre de M. Albert Mockel nous fait mieux comprendre et mieux mer l'œuvre de Verhaeren, et je veux citer les dernières lignes de t essai qui résument bien le caractère à la fois grandiose et barbare l'édifice :

Vaste construction, sans recherche de style, mais d'un surprenant carac-re. Les matériaux en sont de très inégale valeur, car l'architecte n'a pas ulu choisir entre les plus grossiers et les plus précieux. Mais la flamme s foyers intérieurs, répandue par les cent baies de la façade, réduit les sparates du bloc cyclopéen qui s'est illuminé jusqu'au faîte.

Cathédrale nouvelle vouée à un culte humain, de petits poètes endront qui sculpteront les énormes et solides blocs de sa façade, la foule y viendra prier. Car toute œuvre poétique est une cons-uction religieuse, et toute émotion poétique est une prière.

§

Ce **Journal d'une Française en Amérique** (septembre 916 à juin 1917) restera comme un des documents les plus curieux l'évolution de l'opinion publique américaine pendant la guerre. 'auteur, qui se cache sous le pseudonyme d'E. Altiar, a vécu de la e américaine et assisté aux hésitations premières et aux derniers thousiasmes, en ces jours de trouble où lentement s'est développé épanoui le sentiment national. On comprend mieux après avoir lu journal quel fut le rôle du Président Wilson, au milieu de toutes s difficultés et devant cette hostilité réelle du public que l'auteur i-même partagea et qu'elle note avec la plus franche sincérité. ourtant, dès le 22 décembre 1916, elle écrit :

Ce sont les Américains qui ont tort, quand ils nient ainsi tout crédit l'homme qui les représente. Leur caractère national est fait d'une onne dose de vanité et d'enfantillage ; ils préféraient Roosevelt, parce u'il était comme eux, jeune éternellement, ardent et brouillon, très repré-entatif, peu chargé de cervelle. Et ils en veulent à Wilson, qui, avec sa art de candeur, est un réfléchi, un travailleur, un consciencieux dont ils

ne comprennent pas les scrupules, et qui ne fait pas un grand effo peut-être, pour se faire mieux comprendre d'eux.

On sent, en effet, à travers ces notes quotidiennes, que M. Wi son a dû lutter contre une partie de l'opinion et contre « ces Me sieurs du Congrès», bravant toujours l'impopularité pour atteindr son but. Le 22 août, E. Altiar écrit :

M. Wilson fut beaucoup sur la sèllette, comme toujours. On ne le com prend pas mieux, et je vois le même manque de bonne volonté à so égard. Ce qu'on lui reproche, c'est de ne pas employer des mesures assé radicales. Mais que peut-il ? je suis persuadée qu'il n'a pas senti l'Am rique derrière lui, et que son impopularité l'a paralysé. A présent encor la conscription autant que les mesures de censure et de contre-espionnage tout ce qu'il propose enfin, est critiqué, discuté, refusé. C'est le pays qu en est responsable, et la situation de cet homme est bien difficile.

« Sur tout ceci, remarque l'auteur, je fais, moi Française, me petites comparaisons, je tire mes conclusions... N'y a-t-il donc pa une forme de représentation nationale qui puisse être satisfaisante ? Mais le Président va de l'avant et « ses emjambées se font longues » Le 24 mai, note l'auteur, tandis que sénateurs et représentant s'évertuent sur des bills que les uns acceptent, que les autres mo difient, « l'Exécutif » laisse voir de plus en plus le cas qu'il fai d'eux et poursuit son plan de centralisation. Enfin, le 5 juin, « les proclamations vibrantes du Président, les objurgations et les mena ces des autorités font leur effet... On commence à prendre les choses sérieusement. »

C'est devenu sérieux, en effet, et voilà qu'aujourd'hui, les enne mis eux-mêmes considèrent M. Wilson comme la conscience morale du monde. Souhaitons que E. Altiar ait continué son journal, en France.

§

La Princesse Lucien Murat, d'un déjà lointain voyage en Russie, a rapporté un portrait de Raspoutine qui illustre la couverture de son livre : **Raspoutine et l'Aube sanglante**, et un récit de son entrevue avec le satyre de toutes les Russies Il voulut l'entraîner dans le cercle rituel où l'on est racheté par le péché, mais ce genre de rite convenait peu à une Française.

Vous avez tort, ajouta-t-il, car je possède à l'intérieur de moi-même une parcelle de l'Etre suprême, et ce n'est que par moi que l'on peut obtenir son salut. Pour cela, il faut se confondre avec moi corporellement et spirituellement. Tout ce qui émane de moi est une source de lumière qui lave les péchés. Venez ce soir lorsque les étoiles paraîtront, l'encens fumera sur le trépied, nous nous tiendrons par la main. Si vous n'éprouvez pas votre chair, vous ne serez pas sauvée.

Il faut pécher pour être sauvée.

Toute sa pauvre philosophie est dans ces paroles et dans ces balancements de derviche, aboutissant à des danses orgiaques, et au pasme.

... Mais ce satyre derviche fut le maître de la Russie, et il a pu ire, quelques jours avant de franchir le seuil du palais Youssoupof : Malheur à la main qui me frappera, ce geste entraînera la chute u trône impérial. »

L'intérêt de ce petit livre, écrit avec la plus grande simplicité, est ans la sincérité de l'auteur qui raconte ce qu'elle a vu, entendu... vu vec des yeux de peintre, entendu avec un esprit curieux de ces tranges et inquiétantes mysticités.

§

M. Robert Scheffer, qui fut dans sa jeunesse le secrétaire de la eine de Roumanie, Carmen Sylva, publie aujourd'hui ses mémoires : **)rient-Royal, Cinq ans à la Cour de Roumanie**. Et 'est un des livres les plus captivants qui soient : une sorte de oman à la Balzac, dont les personnages sont un vrai roi, une vraie eine, des princes, des seigneurs, des diplomates, racontés dans leur ntimité de la vie quotidienne. Nous y voyons encore une jeune oétesse, célèbre en son pays, qui rêve de capter le fils du roi, le oi d'aujourd'hui, en faisant tourner les tables et parler les esprits. armen Sylva se laisse prendre à cette magie, et sa naïve bonté, op confiante, l'entraîne vers des désastres. C'est la destinée des euples qui se joue autour de ce guéridon qu'actionne l'émotion xuelle d'une jeune fille ambitieuse et romantique. Scheffer lui-même est pris dans cette atmosphère étrange et il conspire sans le voir, sans le vouloir : il participe à cette révolution mondiale qui prépare par la volonté des esprits.

Les personnages réels de ce... roman sont si vivants qu'on ne saurait plus les oublier. Ils sont de qualité. Voici la vieille reine Victoria, mpressionnante dans sa digne et royale simplicité, le prince de alles, celui qui fut Edouard VII, le futur roi d'Italie, etc.

... Le décor change, et nous sommes transportés d'Angleterre en llemagne, dans la petite cour de Wied : protocoles et figurants licules, vanités minuscules. Que e merveilleuse et délicate satire ces petites cours d'opéra-comique que sont ces principautés alleandes, où des êtres médiocres se prennent au sérieux et se croient s surhommes. Guillaume II traverse la scène, plus cabotin et plus guisé encore que les autres. Que la guerre balaie à jamais tout ce rnaval, et tous ces figurants et accessoires de comédie !

Mais le principal personnage, celui dans le portrait duquel l'auur a mis toutes ses complaisances, et aussi la respectueuse émotion son souvenir, c'est Elisabeth de Wied, reine et si peu reine qu'elle t donné sa pauvre couronne de royales douleurs pour.... un prix

de l'Académie. C'est si touchant. Avec quel respect elle s'inclin devant la gloire des Coppée, Leconte de Lisle, Emile Augier, Lo et Octave Feuillet, dans ces lettres qu'elle leur envoie pour sollicite humblement un prix de l'illustre Académie. Elle les invitait en mê me temps à venir illuminer sa petite Cour de leur gloire. Seul Lo répondit à l'appel, et Robert Scheffer résume ainsi son séjour : « L grande affaire fut de solliciter une épingle sommée d'une couronn royale dont il illustrerait sa cravate, et de se faire photographier au côtés de la reine, avec notre groupe, et cela sous la couronne ducal qui surmontait l'une des portes du salon. »

J.-H. Rosny, qui a préfacé ce livre, écrit à propos de Carmen Syl va : « Scheffer en a fait des portraits excellents, il a su doser à mer veille les qualités et les défauts de cette femme, en somme admira ble, par les dons de l'esprit et la générosité du cœur, à qui ne man quaient que la mesure, la constance, le sens du temps qu'il fau pour parfaire l'œuvre d'art... »

§

Le Dr J.-C. Mardrus vient de nous donner, comme l'annonce l titre du volume, le texte et la traduction de **la Reine de Saba** Le récit qui va se dérouler ici, nous explique-t-il dans une préfac dont j'accepte toute l'érudition, est celui des « traditionnaires » po pulaires, des conteurs de l'Orient. Les innombrables variantes en ont été pour la première fois recensées, colligées, unifiées, pour for mer, *en arabe*, un texte définitif que l'auteur a traduit en français Et quant au récit koranique qui diffère de celui des conteurs, de traditionnaires, nous le trouverons prochainement dans la traduction du Koran que prépare le Dr Mardrus.

Avant d'entrer dans ce merveilleux récit de « la Reine de Saba » il faut lire et méditer les prémisses où l'auteur nous initie aux mystères de la pensée de l'Orient, origine de toutes les lumières.

Et puis voici la reine enfant, « parfumée de sa propre essence e ambre pur de sa nature ».

... Elle ne savait pas quel destin d'amour était son destin, ni l'heure d l'amour, ni le visage de l'amour.

Mais, perle inviolée, elle s'isolait dans la splendeur de sa chair intact et le mystère de son intime émoi.

Suit toute la splendeur des amours de la Reine de Saba et du Roi Salomon, enveloppées dans ces incantations, cette magie des mots e des formules « qui, prononcées par une voix humaine, selon des rites rigoureusement fixés, pénètrent jusqu'au fond de l'abîme et agissen par une attraction invincible sur les intelligences de l'Au-delà, sur les forces inconnues ».

Et le Roi Salomon respira la fleur « qu'avaient fait fleurir les

ins des siècles et le sang de tant de rois. Et il la mit sur son cœur
mme un talisman.
Et ils furent deux bienheureux amants. »
(Salam sur eux et sur tous ceux qui s'aiment, jusqu'à l'apparition
l'aurore.)

JEAN DE GOURMONT.

SCIENCE SOCIALE

M. Sauvaire Jourdan : *La Vitalité économique de la France avant et après la erre*, Alcan, 3 fr. 50. — Louis de Launay : *Qualités a acqaérir*, Payot, 4 fr. 50. Jules Roche : *Quand serons-nous en république ?* Payot, 3 fr. 50. — Victor mbon : *Où allons-nous ?* Payot, 4 fr. 50. — Lysis : *L'Erreur française*, Payot, r. 50. — Memento.

Au moment où la paix est décidément en vue, il convient de réfléir avec M. Sauvaire Jourdan sur **la Vitalité économique e la France avant et après la guerre**. Le distingué proseur d'économie politique à la Faculté de droit de Bordeaux a étué tour à tour les forces productrices, les banques, le commerce térieur et les colonies, et ses conclusions sont en somme très enurageantes : « De belles perspectives s'ouvrent pour notre pays. » ii, nos forces productrices ont des réserves latentes énormes que secousse alors salutaire de la guerre permettra de mettre en pleine mière ; le tour de force industriel du début de la guerre nous a vélé à nous-mêmes ce dont nous étions capables, et il semble bien e se développe chez nous, autre révélation, un état d'esprit de ncorde entre employeurs et employés qui est tout l'opposé de l'annne lutte de classes chère à nos politiciens marxistes. Le jour où us aurons secoué énergiquement et définitivement nos routines, nous aurons développé la catégorie, jusqu'ici rare, des banques ffaires, nous pourrons regarder l'avenir avec confiance. Notre mmerce extérieur notamment a des possibilités indéfinies ; il ne nt qu'à nous de tirer un parti merveilleux de la situation qui se ésentera après la guerre, à condition que nous rompions avec nos ûts usuriers, nos habitudes de prudence excessive, notre protecnnisme alourdissant ; une simple réforme de détail comme la supession du monopole des courtiers maritimes aurait, d'après notre teur, les conséquences les plus vivifiantes, en nous donnant, ce qui us manque, des armateurs libres pleins d'énergie et d'initiative. Nos lonies peuvent également être un facteur insoupçonné de richesses; st à peine si nous commençons à tirer parti de leurs ressources, déjà leur contribution à la prospérité nationale est admirable. Un enir splendide nous attend, et il suffit que nous allions à lui, mais faut aller à lui, et trop souvent jusqu'ici le Français n'a pas voulu endre cette peine infime ; le jour où nous ne reculerons ni devant

la famille et le travail, ni devant le risque et le voyage, nous nous serons assuré cet avenir.

§

Le livre de M. Louis de Launay, **Qualités à acquérir**, commente et complète celui de M. Sauvaire Jourdan. Ces qualités sont au nombre de trois et il les nomme *Sens pratique*, *Stabilité* et *Discipline*, en ajoutant qu'elles n'excluent pas la triade Liberté Egalité, Fraternité, mais qu'au contraire « elles peuvent aider à sa réalisation en montrant le chemin pour aboutir ».

C'est surtout le Sens pratique qui lui tient à cœur. M. de Launay ressasse contre l'idéologie toutes les critiques dont on nous rebat les oreilles dans certains partis, et l'on pourrait croire à le lire que nous sommes de purs gobe-mouches. Il va dans cet ordre d'idées jusqu'à faire un éloge vraiment inattendu des Allemands. « La cause de leurs succès, c'est qu'ils ont travaillé dans le concret alors que nous volions dans les champs azurés de l'abstraction ; leur politique a été toujours et résolument réaliste ; ils ont déchiré tous les chiffons de papiers qui les gênaient... » En vérité, notre auteur va un peu loin. Son excuse c'est qu'à l'heure où il écrivait son livre, il doutait de la victoire : « elle ne peut plus, après la défection russe, être assez complète pour les désarmer d'aucune manière » et c'est sous le cauchemar de cette Allemagne « étendant encore son rôle mondial par le vasselage de l'Autriche et le suicide de la Russie » qu'il anathématisait l'idéalisme et la démocratie. Mais en réalité il est bien loin de ceux dont on aurait pu le croire le compère, puisqu'il se proclame républicain et déclare spirituellement « qu'une révolution qui ramènerait la monarchie comporterait une seconde révolution pour la renverser » et puisqu'il se rue lui-même fort magnanimement dans toutes les idéologies politiques et qu'il subordonne toutes les combinaisons pratiques à ces grands devoirs d'une intransigeance absolue que sont les libérations de l'Alsace-Lorraine, de la Pologne, des pays opprimés par la Turquie et par l'Autriche, etc. Avec un « sens pratique » aussi illuminé de foi idéale on ne peut que s'entendre.

Et l'on s'entendra aussi pour tout ce qui concerne la Stabilité et la Discipline. Nous manquons trop de l'une et de l'autre, de la seconde surtout, car au fond nous sommes très stables et même trop pour beaucoup de choses ; notre instabilité politicienne, à laquelle M. de Launay fait allusion, serait bien facilement corrigée avec quelques coups de pouce ; mais si, pour se garantir contre elle, on faisait la guerre au changement même fréquent, on aurait tort ; nos sociétés modernes demandent beaucoup plus de variété que leurs aînées. Au contraire, un peu plus de discipline serait parfait pour nous ; nous sommes trop portés, suivant nos caractères respectifs, à la contradiction, au ricanement ou à la révolte, et nous ne comprenons pas assez

à conscience du travail, le respect de l'engagement, la religion de a sincérité ; mais pourquoi ne pas avoir confiance dans l'avenir ? Nous avons montré au cours de cette guerre des qualités si inattenues, si différentes de notre réputation traditionnelle ! Ces qualités e « bon sens, de réalisme, d'application, de patience, de persévérance et de calme, que l'auteur nous adjure d'acquérir, mais nous es avons! et les extravagances de quelques fanatiques d'extrême roite ou d'extrême gauche ne prévalent pas contre elles. Et puis le on sens a son ironie à lui ; M. de Launay croyait en être pétri quand écrivait : « Il faut être aveugle pour croire à un écrasement de 'Allemagne qui la fasse disparaître », cet écrasement et cette disparition, relative bien entendu, se réalisent pourtant !

§

Il y a d'ailleurs république et république, et M. Jules Roche, député et ancien ministre, doit trouver que la nôtre n'en est pas une, puisqu'il intitule son livre : **Quand serons-nous en république ?** Sa question un peu grinchue se comprend quand on sait que pour lui il n'y a de république que quand le président est élu par le peuple et investi de la plénitude du pouvoir exécutif, et quand les tribunaux peuvent ne pas appliquer une loi mauvaise. C'est pourquoi qu'il intitule un de ses chapitres : « Comme quoi certaines monarchies sont plus républicaines que la soi-disant république française. » Mais, en vérité, c'est changer le sens des mots. Personne ne nie qu'il y ait des républiques très tyranniques, mais ce n'en sont pas moins des républiques, comme les monarchies, mêmes très libérales, restent des monarchies. Pour en revenir à la thèse de notre auteur, une république a parfaitement le droit de faire élire son président par 900 parlementaires plutôt que par 10 millions d'électeurs, et je crois qu'en 1875 nos aînés ont eu raison de préférer ce mode d'élection, non seulement pour éviter des engouements personnels qui, le boulangisme l'a montré, auraient pu être excessifs, mais aussi parce que la haine de l'Allemagne toujours prête à nous sauter à la gorge, pouvait rendre dangereuses certaines initiatives présidentielles: un pouvoir parlementaire moins saisissable était une défense meilleure contre ses insistances. Il est vrai que maintenant le danger a disparu, et que nous pourrions changer notre république parlementaire contre une république consulaire à la mode des Etats-Unis : mais est-ce bien la peine ? Je crois qu'il suffirait de corriger les défauts de notre régime sans le changer de fond en comble. Par contre, il serait très bon de donner à notre Cour de Cassation et à notre Conseil d'Etat, comme le demande, en somme, M. Jules Roche, le droit de ne pas appliquer les lois qui seraient contraires aux principes de 1789, mais il ne serait pas nécessaire de créer pour cela une Cour suprême ; à ce sujet, M. Roche se trompe quand il croit que la

Cour suprême des Etats-Unis a pour mission de juger de la con tutionnalité des lois comme nos Sénats conservateurs de l'Empi ce sont tous les tribunaux américains qui ont ce pouvoir, et la C suprême de Washington à ce point de vue n'a pas d'attributi plus étendues que les juges des États.

§

Les livres sur la réfection politique et économique de la Fra ne manquent pas, d'ailleurs, en ce moment. En voici un de M. V tor Cambon : **Où allons-nous ?** recueil d'articles variés, parf un peu rapides, mais toujours intéressants, où l'on trouvera de ju cieuses réflexions sur le physique et le moral, sur les services publ et les industries privées, sur l'Amérique et le Maroc. Les chapitr « Si j'étais ouvrier ! » et « Si j'étais patron ! » sont en particuli lire. L'auteur, on le sait, est un de nos ingénieurs les plus compét et tous ses dires doivent être écoutés. Les gens qui sont toujours train de débiner notre industrie, manie bien impatientante, appr dront sans doute avec plaisir et, dans tous les cas, avec surprise, que grande usine américaine Ford, cette usine qui fabrique des auton biles par centaines de mille et qui arrive à les livrer pour 750 d lars, est dépassée pour la grandeur et la perfection des amé gements par une usine française, la maison Berliet de Lyon. ses prix sont analogues, et pourquoi ne le seraient-ils pas ? t le monde après la guerre aura son auto ! Je plains les poules d villages...

Et en voici un autre de Lysis, **L'Erreur française**. Lysis, q a conquis la grande notoriété en attaquant âprement jadis la poli que financière de nos grands établissements de crédit, est devenu de nos leaders d'opinion publique depuis qu'il a fondé un gra journal, *la Démocratie nouvelle*, où il combat non moins âpreme mais il le faut ! toutes les formes de l'erreur nationale. C'est av une énergie égale qu'il fouaille dans son livre la démence intern tionaliste et l'idéologie politicienne, l'incapacité des parlementair et l'incurie des administrations, les tares des professeurs et des p blicistes, et cette critique politico-sociale d'une implacable violen n'est pas monotone ni fausse, comme on pourrait le craindre : il y tant de choses qui laissent à désirer chez nous, et qu'il serait si f cile de corriger ! Ceci est la condamnation des « grands » qui pou raient faire cette correction et ne la font pas, et l'excuse des « petits qui n'ont pour eux que leur plume, leur cloche ou leur sirène et q en jouent de toute leur force. « Il faut achever de démolir ce q est usé, ce qui est cassé, ce qui est pourri. » Ces métaphores so un peu violentes, mais nous sommes habitués au fracas. Et pui Lysis ne démolit que pour reconstruire, et sur la reconstruction, to le monde s'entendra avec lui.

Memento. — Sir Thomas Barclay : *Le Président Wilson et l'évolution de la politique étrangère des Etats-Unis*, A. Colin, 3 fr. 50. Il est regrettable que le manque de place ne me permette que de signaler de pareils livres. L'étude de sir Thomas est un des meilleurs documents sur le Président Wilson, qui lui-même restera une des plus grandes figures de ce temps et de tous les temps. Le livre est enrichi de notes subsidiaires très variées, d'appendices contenant les messages du Président, et d'une traduction de la Constitution des Etats-Unis que tant de gens ignorent chez nous. — David Jayne Hill : *La Crise de la Démocratie aux Etats-Unis*. C'est la traduction du livre paru là-bas sous un titre différent : *Americanism as it is*. Encore un livre précieux. L'auteur montre qu'une démocratie peut devenir aussi tyrannique qu'un prince et que c'est pour cela qu'elle doit s'imposer des règles, et il ajoute en une formule frappante : « Une constitution est à un Etat ce que la conscience est à l'âme humaine. » En limitant volontairement son propre pouvoir, la démocratie américaine s'est montrée d'une qualité tout à fait supérieure, comme, en s'armant pour la défense du droit, elle s'est révélée capable de l'idéalisme le plus héroïque. — Joseph Reinach : *Mes comptes rendus, discours, propositions et rapports*, t. IV, Alcan, 3 fr. 50. Un gros volume de près de 500 pages, ce qui fait 2.000 pour les quatre. Qui donc parlait de la crise du papier ? Le recueil est d'ailleurs intéressant et de bon esprit. — Emile Pignot : *Sommes-nous une race maudite?* Figuière. Je n'en dirai pas autant de cette plaquette déclamatoire ; défaitisme, malvisme et caillautisme, tout cela est déjà bien vieux jeu. — Ernest Lemonon : *L'après-guerre et la main-d'œuvre italienne en France*, Alcan, 2 fr. Heureusement voici qui nous change de tous les « grands parlers » de l'Ile du Docteur Moreau. Cette monographie est un modèle de clarté et de justesse : Nécessité d'une réglementation sur l'immigration étrangère et notamment italienne pour éviter tout préjudice aux travailleurs nationaux et aussi toute infériorité aux travailleurs immigrés, d'où conclusion d'une entente interalliée sur les questions de travail, tout cela est parfait. Il faudrait d'ailleurs favoriser l'immigration non seulement des travailleurs temporaires, mais encore des étrangers qui voudraient venir s'établir définitivement en France et y fonder des foyers, de tous les étrangers, même des Allemands, à condition qu'on les débaptise. — Rondet Saint : *Le problème maritime d'après-guerre*, Ligue maritime. L'auteur préconise une entente cordiale et loyale des employeurs et des employés aboutissant à une Charte du travail de mer. Il a raison. L'hostilité étroite des armateurs et des inscrits n'a fait jusqu'ici que du mal : changeons de méthode ! — Henry Chantry : *Capital et travail. Leurs rapports après la guerre*. Nice, Imp. l'Eclaireur, 1 fr. Même sujet, traité à un point de vue général. L'auteur, avocat au barreau de Lille, étudie l'action syndicale s'exerçant par le contrat collectif du travail et les commissions mixtes entre patrons et ouvriers, et l'actionnariat ouvrier remis en lumière par la loi du 26 avril 1917. — Docteur Bellin du Coteau : *L'Education physique, obligation nationale*, avec préface de Tristan Bernard, Berger-Levrault, 1 fr. Excellent plaidoyer en faveur de l'amélioration physique de la race par le mouvement. De pareils livres se signalent, mais ne s'analysent pas ; il faut les lire en entier. Du même auteur : *La Course à pied ; les Courses de haies* (même éditeur, 1 fr. 50) avec 24 photographies, le volume

précédent en avait 10, toutes très instructives. — Docteur Toulouse : *L Question sexuelle et la femme*, Fasquelle, 3 fr. 50. Encore de l'hygièn avec le piment propre au sujet. Ces livres-là, même faits d'articles un pe fugaces, trouvent toujours des lecteurs. — Antonin Aymieu : *Les Buts d guerre de la Providence*, Perrin, 3 fr. 50. L'auteur assure qu'il y en a, ca « Dieu agit dans la guerre, et Dieu ne saurait agir sans avoir un but » Comment « causer » avec un homme si sûr de ce que Dieu fait ? Il ne v pas toutefois, et c'est bien regrettable, jusqu'à nous révéler les buts pos tifs de la Providence, avouant avec modestie qu ils sont obscurs. Mais se buts négatifs sont, paraît-il, éclatants et « il suffit de regarder pour les voir » Ces buts vont du scientisme au laïcisme en passant par l'argent, le progrès le plaisir, la frivolité et l'égalitarisme. Quelle salade, juste ciel ! et si Die a « agi dans la guerre » pour nous guérir de ces maux, comme il aura mieux fait de nous laisser en proie à leurs dards !

HENRI MAZEL.

QUESTIONS COLONIALES

Ecoles coloniales : de Neuchâtel à Paris. — Les Allemand qui ne sont nullement certains de rentrer en possession de leurs co lonies après la guerre, — à en juger, du moins, par telles déclara tions retentissantes des hommes d'Etat anglais, entre autres, M. Bal four, — les Allemands avaient organisé à Davos, dans les Grisons, un école coloniale destinée à leurs internés de Suisse. Il aurait été regret table que les autorités françaises ne prissent point une initiative ana logue, d'autant mieux que tous les officiers français faits prisonnier depuis le début des hostilités devaient demeurer internés en Suiss jusqu'à la conclusion de la paix. Grâce à l'esprit de décision de notr ministre des colonies, la question fut rapidement réglée et une écol coloniale française installée à Neuchâtel. En passant, il convien de rendre un hommage ému à tous ceux qui, sur la terre neutre contribuèrent de toutes leurs forces et avec un admirable désinté ressement à cette création si nécessaire et, parmi eux, aux dévoué agents du service de l'Internement de l'Ambassade de France à Berne, au capitaine Chaintreau, qui a dirigé avec un zèle d'apôtre l *Journal des Internés français*, et au commandant Fabre, direc teur de la Nouvelle école.

Je ne vais pas ici, une fois de plus, ayant si souvent traité ce su jet, insister sur l'importance de notre domaine colonial, sur le rôle de *sauveur* qu'il devra jouer au lendemain de la guerre. Tout ré cemment encore, à propos de propagande, je montrais combien il importe d'éduquer l'opinion publique française au point de vue co lonial. Il y a là une œuvre, *une œuvre d'Etat* qui serait déjà orga nisée si nous possédions, hélas ! un autre Parlement, moins soucieux de politique intérieure et plus préoccupé des intérêts vitaux du pays. Quoi qu'il en soit à cet égard, l'Ecole coloniale de Neuchâtel s'était

roposé de faire connaître aux internés nos colonies et de les intéresser
toutes les questions les concernant. Elle comportait diverses sections
ont une de propagande et de documentation coloniales. Les Internés
ue tentait l'administration de nos possessions lointaines y trou-
uient un enseignement complet qui leur permettra, à leur retour en
rance, d'affronter avec les plus grandes chances de succès les exa-
ens et les concours qui ouvrent l'accès des carrières administratives
outre-mer. D'autre part, les Internés désireux de devenir colons
ouvaient y acquérir un précieux bagage de connaissances théori-
ues et pratiques. Enfin, l'office de documentation et de renseigne-
ents annexé à l'Ecole était prévu pour ceux qui voudraient faire
commerce avec nos colonies ou bien qui se proposaient d'y
ablir ou d'y subventionner des entreprises industrielles ou des
ploitations commerciales. « Sans doute, remarqua justement
. Demonray (1), il n'est pas dans l'esprit des fondateurs de l'Ecole
de ses professeurs de créer des fonctionnaires et des colons qui
auront qu'à prendre le bateau et s'installer dans la colonie choisie
r eux. Leur but est simplement de faire connaître nos colonies, de
voriser ceux qui se sentent des aptitudes à la vie coloniale, d'éveil-
des énergies latentes, de développer chez nos élèves le goût de la
active, laborieuse, d'encourager toutes les initiatives. Ce but, les
ofesseurs de l'Ecole sont particulièrement qualifiés pour l'atteindre.
commandant Fabre, chargé de la direction de l'Ecole, a su grou-
autour de lui des officiers qui constituent un corps enseignant
lite. Tous, ils ont l'expérience des colonies et tous ils ont une âme
lente et une volonté forte. L'enthousiasme les guide : gens prati-
es certes, mais qui ont un idéal ; idéal qu'ils veulent transmettre
eux qui deviendront leurs disciples. »

La justesse de cette remarque m'a été confirmée par une haute
sonnalité qui est allée en Suisse et a pu, sur place, se rendre
npte du fonctionnement de la nouvelle Ecole et de l'esprit qui
mait ses professeurs et ses élèves. Dès le mois d'octobre, deux cents
criptions et plus de cent cinquante élèves déjà étaient arrivés.
s peu de candidats fonctionnaires, ce qui est excellent, et beau-
p de colons et de commerçants désireux d'aller vivre et travailler
colonies. Mon informateur a assisté à plusieurs cours et il a été
housiasmé par l'ardeur des maîtres et des disciples, un véritable
stolat qui s'élaborait en terre étrangère aux portes de France
les plus beaux désirs, les élans les plus juvéniles, la plus
nirable foi !

u moment même où se développait cette belle création, avait lieu
aris un concours entre mutilés pour l'accès à l'Ecole Coloniale de

(1) *Journal des Internés français* du 1er septembre 1918.

l'avenue de l'Observatoire. Récemment, j'ai eu la fortune de rencontrer un des glorieux jeunes gens qui ont été reçus à ce concours un jeune homme de vingt-deux ans, presque un enfant, croix de guerre, un seul bras, mais la taille svelte, élancée, le regard clair et droit, le front hardi. Comme je l'interrogeais sur ses occupations avant le proche départ aux colonies, il me répondit gentiment, sans fausse crânerie, avec un absolu naturel :

— Moi, je fais du cheval et, dimanche prochain, je joue au football.

Et comme j'admirais cette activité physique chez quelqu'un que la guerre avait si cruellement éprouvé, il me déclara, sérieux soudain et la gravité du ton contrastant singulièrement avec la jeunesse du regard :

— Voyez-vous, monsieur, nous autres, les jeunes de la guerre, nous ne devons point désarmer. Nous devons rester d'attaque, physiquement et moralement, car, *après comme avant, la partie continue !*

Et, lassé d'être sérieux, il éclata d'un rire jeune et enthousiaste.

Admirable promesse que contiennent ces mots ! Et je pensai aussitôt à l'heureux renouveau dont semblable disposition d'esprit constitue le précieux présage. Grâce à ces revenants prestigieux, trop peu nombreux, hélas ! un sang neuf va peut-être être infusé à tant d'institutions vétustes ou acagnardées dans une routine désuète. Peut-être qu'enfin nos établissements d'enseignement, qu'ils préparent aux carrières de la métropole ou à celles des colonies, vont-ils se préoccuper davantage de faire *des hommes* plutôt que *de savants élèves* ! Je sais que cette tendance commence déjà à être à l'ordre du jour. Il n'y a pas longtemps, ici même (1), Henri Mazel, à propos d'une étude consacrée par M. Guillet à l'*Enseignement technique supérieur*, déclarait que, sur certains points, tout le monde était d'accord : nécessité de reviser les programmes d'enseignement secondaire, d'abandonner les cycles et de revenir au programme unique de baccalauréat latin-sciences-langues, nécessité aussi de donner à l'enseignement des grandes écoles un caractère moins théorique, moins féru de mathématiques et plus préoccupé d'applications pratiques et administratives et d'établir entre ces écoles et les industries un contact plus intime et plus soutenu. M. Guillet propose carrément de supprimer le concours d'entrée à ces écoles et de le remplacer par *une sélection continue au cours du séjour.* Ce système était en vigueur à l'Ecole Coloniale lors de sa création. A mon sens, il était excellent et on ne pourrait que gagner à y revenir.

Pour ne parler ici que de l'Ecole Coloniale, certes, l'enseignement

(1) *Mercure de France* du 1er septembre 1918.

u'on y donne est encyclopédique. Il tend à faire de ceux qui l'ont onsciencieusement suivi et se le sont docilement assimilé des techni-ens et des savants qui n'ignorent rien du droit, des coutumes indi-ènes, de l'histoire, de la géographie, de l'hygiène, de la comptabi-té, de la construction pratique, etc., etc. Mais, cet enseignement a fait-il des hommes ? Par là, j'entends : prépare-t-il les élèves aux ttes futures, leur dit-il *ce que c'est que la vie ?* Ah ! je sais : on me traiter de rêveur et de métaphysicien, — ce qui est la pire jure en ce pays d'idées claires à qui Napoléon a inculqué à tout mais l'horreur de l'idéologie ! — on se moquera : « La vie, me ra-t-on, ne s'apprend pas. Il n'y a point de science de la vie ! » n conviens et pourtant !... Aux colonies, autant qu'il m'en sou-enne et, surtout, autant que je m'en rapporte aux nombreuses nfidences qui m'ont été faites, la vie, d'une manière générale et si n fait abstraction de quelques grands centres urbains privilégiés, *vie est dure et rude.*

Elle est dure et rude matériellement : le climat est le plus souvent urtrier, le confort absent, le ravitaillement en vivres précaire, le rmenage physique constant. Peu ou point de médecins dans les rties éloignées. Donc, peu ou point de soins. Elle est pauvre intel-tuellement. L'homme est seul, sans compagne, sans enfants. Sa me, ses enfants, lorsqu'il est marié et père, l'accompagnent-ils ? ntôt le climat — *Africa fera et ingrata tellus !* disait déjà llustre — le force à s'en séparer, à les renvoyer en France. Alors, st seul. Peu ou point d'amis. Les livres ? Les bibliothèques, soit hniques, soit récréatives, sont misérables ou absentes. Reste la ditation après le labeur. C'est quelquefois reposant, le plus sou-t, débilitant, moralement et physiquement. Compensation : cette dure et rude matériellement et pauvre intellectuellement offre Administrateur de riches possibilités d'action, réclame de lui dmirables qualités d'initiative, de sang-froid, de tact et d'énergie. is l'éducation scolaire et familiale, niveleuse, tracassière, a-t-elle eloppé en lui, en admettant qu'il les possède d'innéité, ces qua-s ? Rarement, et, d'une manière générale, l'Européen aux colonies un individu en perpétuelle lutte intérieure, en perpétuelle réac-extérieure en vue de garder l'équilibre de la santé physique et rale. Il est un organisme séparé du milieu vital habituel et tra-onnel, il est un rouage isolé d'une machine très compliquée. Il e, il combat et il souffre. Pour le fonctionnaire qui demeure atta-à l'Administration Centrale et qui vit à Paris ou dans un port a Métropole, la vie est moins rude, moins dure. Un traitement nisère le condamne cependant à la médiocrité, à une médiocrité tant plus pénible que l'éducation reçue, la culture acquise, l'a-nt incité à concevoir d'autres espérances. Il y a loin des rêves

caressés sur les bancs de l'Ecole aux réalisations de la carrière. Puis pour le colonial comme pour le métropolitain, voici bientôt que s'impose la révélation de la vie, telle qu'elle est : lutte sans merci des égoïsmes opposés les uns aux autres, conflit des ambitions tendues et déchaînées, triomphe des individus les mieux armés, les moins scrupuleux, consécration des âmes les plus ardentes et parfois les moins nobles !

Un jour, après avoir beaucoup lutté, après avoir beaucoup travaillé, on s'aperçoit qu'une recommandation politique intervenant à point nommé est d'un effet plus utile que les bonnes notes données par les chefs, que l'apathie et la pusillanimité dans l'exercice des fonctions, le souci d'éviter les initiatives hardies et l'habileté à esquiver les responsabilités personnelles constituent parfois de meilleurs titres à l'avancement qu'une action consciencieuse et énergique. Pour dépourvu qu'on soit d'esprit critique, des exemples sont là qui s'imposent, des noms qui crient : C'est Un tel nommé Gouverneur qui ignorait l'orthographe, c'est Tel autre nommé... Mais à quoi bon faire des personnalités ? Un tel et Tel autre, en ces temps de favoritisme à outrance — et la guerre n'y changera rien, — sont légion. Alors, c'est la désillusion, la désillusion cruelle ! A tous ces jeunes gens qui, leurs examens terminés et le diplôme conquis, partaient gaîment à la conquête de la vie, on n'avait pas dit cela sur les bancs de l'Ecole. Personne ne leur avait dit que leurs mérites devraient un jour céder le pas à l'intrigue. La désillusion est d'autant plus cruelle que ces jeunes gens appartiennent à une génération à laquelle les éducateurs modernes, ont inculqué *la religon du travail*, pour parler comme Zola. Que M. Viviani ait réussi ou non à éteindre les lumières célestes, il est certain qu'à cette génération des gens autorisés et qualifiés ont dit et répété que le travail, l'effort individuel poursuivi avec ténacité doit toujours donner la victoire. J'entends encore des lambeaux de discours officiels résonner à mon oreille : « le travail moralisateur », « le travail régénérateur », « le travail, la meilleure volupté de l'homme ». A défaut d'autre divinité, celle-ci s'est imposée et nombreux sont ceux qui crurent que, dans la vie, il suffisait de travailler dignement, courageusement, pour emporter un résultat. Or, à l'essai et dans la réalité, nombreux sont les travailleurs qui se sont vu préférer des fainéants bien protégés ou d'habiles arrivistes. De là, une profonde démoralisation, de là, parfois, une rupture d'idéal qui brusquement brise le ressort de toute une vie. J'ai connu ainsi, pour citer un exemple emprunté à un ordre d'idées voisin, j'ai connu ainsi des adolescents qui, choyés par une mère tendre qui écartait de leur chemin toutes les aspérités, tous les obstacles ont éprouvé, une fois abandonnés à eux-mêmes, un tel choc, qu'ils en furent ébranlés et abîmés pour l'existence.

Ce phénomène est commun à toutes les carrières. Il n'est point spécial à la carrière coloniale. Eh bien ! quelles que soient les injustices subies au cours de leur carrière, il ne faut pas que les fonctionnaires coloniaux se laissent atteindre par cette démoralisation. Il convient qu'ils aient un sentiment assez juste de leur valeur, un sentiment assez fort de leur dignité qui leur permettent de braver les vicissitudes du sort. Il convient aussi qu'ils ignorent les basses rancunes, les vaines jalousies, les haines stériles qui salissent un bel esprit. Loin de moi pourtant la pensée de leur conseiller une résignation servile. Non ! L'injustice dont ils souffrent, ils doivent la détester de toutes leurs forces et ils doivent s'organiser et lutter pour la vaincre, mais ils ne doivent pas s'en autoriser pour être amers et découragés, car amertume et découragement ne font tort qu'à celui qui les éprouve. « On se détourne de l'homme qui a pleuré ! » dit Ibsen. Cette force de l'esprit qui réagit contre les mauvais coups du sort, seule une culture philosophique sérieuse peut, sinon la faire naître, du moins favoriser son éclosion chez l'homme. Seule, en effet, cette culture philosophique, au sens large de l'expression, permet à à l'individu de bien comprendre la distinction fondamentale entre le relatif et l'absolu. Seule, encore, elle peut apprendre à des jeunes gens qu'il est puéril et quelquefois dangereux de tirer vanité du premier commandement confié, des premiers galons cousus sur la manche. Aux colonies, il est bon que l'Européen, qui représente l'autorité, possède une nette et forte conscience de cette autorité à lui conférée ou déléguée, mais, s'il doit avoir la mentalité d'un chef, il ne doit pas avoir celle d'un despote, et la conception despotique de l'autorité est toujours ridicule quand celui qui s'en réclame n'est qu'un jeune administrateur récemment promu. Il convient encore que le fonctionnaire colonial place au-dessus de toutes considérations d'ordre privé l'intérêt général du service public et qu'il ne diminue point la dignité de sa charge en s'abaissant à de sottes rivalités de personnes. Ces rivalités personnelles, de tout temps, ont été préjudiciables à la bonne administration de nos colonies. Pour ne citer qu'un exemple, en Indochine, trop souvent, administrateurs des services civils, agents des douanes et magistrats ont négligé cette parfaite entente des divers organes de l'autorité qui est la marque indispensable d'un bon gouvernement. Ces rivalités sont inadmissibles, elles nuisent profondément au prestige des dominateurs. Qui dit cela aux élèves de l'Ecole? Personne, je crois. Et quand j'entrevois la possibilité d'un enseignement philosophique général, je ne prétends point que les élèves de l'Ecole coloniale qui, ne l'oublions pas, doivent être surtout des savants et des techniciens, fassent figure de rêveurs et s'attardent exagérément à l'étude de vaines considérations sur l'égalité ou l'inégalité des races ou sur les fonde-

ments métaphysiques de la colonisation. Il serait bon, cependant qu'ils connussent aussi ces questions et les divers problèmes, d'ordr éminemment pratique, qui s'y rattachent naturellement. En somme ce que réclament aujourd'hui nos colonies, — comme la Métropol d'ailleurs, — ce sont des caractères. Il n'est pas indifférent pour l chose publique que les jeunes administrateurs soient, le plus tô possible, initiés aux difficultés réelles de la vie qui viennent beau coup plus souvent des hommes que des choses. Ils ne compren draient pas, dira-t-on ? Erreur ! L'homme, au sortir de l'adolescence est avant tout, sinon un animal métaphysique, comme disait Leibniz du moins un *animal moral*, et c'est par cela seul qu'il se distingu des animaux tout court. Il n'est jamais trop tôt pour faire appel son intuition psychologique, à sa virilité, à son énergie. Les An glais, pour la formation de leurs fonctionnaires coloniaux, considè rent à bon droit, a remarqué M. Chailley, que l'intelligence et l science ne sont que des qualités secondaires. Ce qui importe à leur yeux, c'est la valeur morale, la conscience, le « character ». A cett heure où dans nos colonies nous avons tant besoin de fonctionnaires qui soient, avant tout, des hommes, cette haute conception ne devrai jamais être perdue de vue. Un fonctionnaire connaît toujours assez de textes et de formules. Ces textes, ces formules, d'excellents re cueils les contiennent. Il suffit qu'une bonne méthode lui permette de les rechercher et de les trouver. Mais, pour bien appliquer, pour bien interpréter ces textes et ces formules d'ordre nécessairement abstrait et théorique, et les appliquer heureusement, les adapter aux hommes, il faut du sang-froid, du jugement, de l'énergie.

Près de ces qualités primordiales, la mémoire, qui ne serait que la mémoire du perroquet, ne jouerait qu'un piètre rôle. A côté donc de l'enseignement objectif et scientifique donné à l'Ecole coloniale, il y aurait place pour un enseignement général d'ordre philosophique, qui fournirait aux élèves l'armature morale correspondant à l'armature physique que leur procurent l'escrime, l'équitation et tous autres exercices de force ou d'adresse. Le jeune et glorieux manchot dont je parlais tout à l'heure est bien convaincu de cette nécessité. Puisse son viril exemple inciter notre Ecole Coloniale à se réformer. Puissent les jeunes *initiés* que nous rendra la guerre la mieux préparer aux grandes tâches de la Paix!

CARL SIGER.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

La démobilisation et la vie économique. — Dans quelques mois, dans quelques semaines peut-être il va falloir démobiliser les énormes masses d'hommes qui sont en ce moment sous les drapeaux. Jusqu'ici l'idée de démobilisation n'est pas de celles

qu'on se soit efforcé de beaucoup préciser; sans doute jugeait-on l'événement trop lointain ou peut-être espérait-on en la force d'adaptation spontanée des réalités sociales aux nécessités de la vie.

Cependant, on commence maintenant à concevoir que la démobilisation s'accomplirait plus aisément si l'on prenait la peine d'en combiner et d'en régler le mécanisme. L'opinion publique exprime son espérance ou son inquiétude dans la presse, tandis que — du moins nous le pensons — les pouvoirs publics réfléchissent et se préparent à leur tâche.

Il faut se représenter que les conditions psychologiques dans lesquelles va se trouver la collectivité lors de la démobilisation seront exactement l'inverse de celles qui se manifestèrent à la veille et au début de la guerre, une fois décrétée la mobilisation générale.

En 1914, on savait ou on croyait savoir quelle sorte et quelle somme d'efforts allaient être réclamées de l'individu et de la nation et, à cet égard, on éprouvait le sentiment d'aller vers du connu : une certaine représentation collective de la guerre donnait de l'unité aux efforts de tous. Actuellement, on s'interroge sur « ce qui va se passer », on hésite et, faute d'un plan comparable à cet ordre de mobilisation qui fixait l'emploi de tout homme mobilisable, on risque de verser dans l'incoordination des efforts.

En 1914, le rôle auquel se préparait la nation paraissait non seulement bien défini, mais simple. Toutes les activités se sentaient convergentes. Avec la démobilisation, au contraire, on rentre dans le complexe et dans le disparate ; les individus tiendront naturellement à revenir dans le cycle de leurs intérêts particuliers et à négliger les tâches communes.

De même que la mobilisation avait déclenché l'esprit de sacrifice et de discipline, de même, la démobilisation peut faire renaître les sentiments l'égoïsme et d'indépendance. Tel qui, au départ, sachant qu'il devait tout risquer, se montrait patient et dévoué, supportera peut-être malaisément, les hostilités finies et le danger national écarté, de se plier aux contraintes extérieures et de consentir encore le sacrifice de ses intérêts.

On pourrait pousser plus à fond ce parallèle, mais nous avons, croyons-nous, suffisamment indiqué quelle sera la susceptibilité de la conscience collective, dès que le retour à la vie normale semblera possible et, par là même, indiqué la nécessité d'éviter les tâtonnements, les heurts pour opérer la démobilisation.

Le problème consiste, en somme, à réintégrer dans leurs occupations normales, à restituer à la vie productive les quelque cinq millions d'hommes qui en sont détournés depuis quatre ans et dont toute l'activité s'exerce pour des fins exceptionnelles, et, au sens étroit du mot, improductives.

D'autre part, il y aura lieu de trouver un emploi pour les ouvrier les capitaux, l'outillage qui, depuis quatre ans, ont été mis au se vice de l'armée pour ses approvisionnements de tous genres.

Ainsi la démobilisation ne se présente pas comme un problèm purement militaire, mais, au premier chef, comme un problèm économique. Le licenciement des armées, l'arrêt des fabrications d guerre, vont libérer une grande quantité de main-d'œuvre, qu' faudra, dans le plus court délai, occuper à des travaux productif

Problème de placemen , mais qui ne peut être considéré isol ment et qui nécessite une connaissance approfondie des besoins d pays en travail et des ressources qu'il peut mettre à la dispositio des travailleurs.

La tâche de préparation en vue de la démobilisation compren donc plusieurs études. Tout d'abord, il convient d'évaluer approxi mativement le nombre des travailleurs qui vont se trouver disponibles Un vaste recensement s'impose dans les armées qui combattent su le territoire français, car il ne faut pas négliger ni les contingent exotiques, ni les troupes anglaises et américaines. Ces dernières, pa exemple, qui auront mis dix-huit mois (mai 1917 — décembre 1918 à nous arriver, s'en iront beaucoup moins vite : il leur faudra peut être deux ou trois ans pour cela, car le tonnage, aujourd'hui exclu sivement consacré à les transporter — tâche urgente,— va se trouve employé en grande partie à notre réapprovisionnement en vivres e en matières premières.

Que fera-t-on de ces hôtes, venus pour se battre, après la bataille? On ne pourrait songer à les encaserner et à les laisser oisifs. I faudra donc les employer dans nos industries, dans nos campagnes et voilà près de 2 millions de travailleurs qui vont peser sur un marché du travail déjà encombré.

Recensons donc les soldats aptes à une vie professionnelle pro chaine : consultons-les sur leurs aptitudes, leur passé d'ouvrier, leurs projets : dans quel métier, dans quelle région pensent-ils se fixer; accepteraient-ils de faire partie d'équipes mobiles ? etc... Ces renseignements pourraient être centralisés dans les offices régionaux de placement et peut-être aussi dans un Office central de démobilisation.

Recensons aussi les ouvriers et ouvrières des usines de guerre. Ici, la tâche est facile, grâce aux statistiques du Ministère de l'Armement ; mais il conviendrait d'obtenir sur les aptitudes et sur les intentions de chaque travailleur des renseignements complets.

Préparons aussi, soit la fixation en France, soit la restitution à leur pays d'origine des travailleurs étrangers ou coloniaux que nous avons introduits chez nous et qui sont au nombre de plusieurs centaines de mille dans l'agriculture et dans l'industrie de guerre.

Nous connaîtrons ainsi nos ressources en main-d'œuvre ; il s'agira,

nsuite, de connaître nos besoins de travail, dans leur ordre d'urence, et dans leur importance quantitative. Quels sont les travaux entreprendre et dans quel ordre les aborder? L'Etat, les départements ont-ils préparé leurs plans de travaux publics de première et deuxième urgence? Le Ministère des régions libérées a-t-il évalué importance des reconstructions à entreprendre dans les pays naguère envahis? Sait-on quelles industries de paix pourront se remettre à fonctionner dès la fin des hostilités?

Supposons la connaissance de ces besoins parfaitement établie; il este encore à se demander si l'on possède les matières premières et outillage indispensable pour les satisfaire et, sinon, par quels oyens on va se les procurer. Ici encore, c'est à un recensement inutieux qu'il convient de procéder : recensement des immeubles dustriels, des installations mécaniques, des forces motrices, de utillage.

Deux questions connexes à celle-ci demandent qu'on les élucide : Celle de l'utilisation pour des buts économiques du matériel de erre (camions, wagons et voies ferrées étroites, baraquements, jets et ustensiles de campement, de terrassements, etc...); 2° Celle la transformation des usines de guerre en établissements produnt pour la paix (1).

Une fois connus les besoins et les ressources en main-d'œuvre, e fois résolu le problème de donner aux travailleurs de la matière euvrer ainsi que l'outillage nécessaire, il faudra créer et faire ctionner les organes propres à distribuer la main-d'œuvre libre ns les régions et dans les industries qui en demanderont.

Faute d'un bon système répartiteur, on risque de voir coexister dans re pays une crise de chômage avec une crise de main-d'œuvre. rt heureusement, nous avons su, en pleine guerre, créer des offi départementaux de placement, bien reliés entre eux, dirigés et ordés par un office central et dont l'œuvre a jusqu'ici donné d'excents résultats. C'est à eux que reviendra la tâche de distribuer la in-d'œuvre nationale et étrangère sur notre sol.

Mais ils n'y parviendraient sans doute pas, si on jetait d'un seul p sur le marché du travail les cinq millions de mobilisés fran et les cinq millions de mobilisés alliés, d'ouvriers et de femmes ployés dans les usines de guerre.

Pour ces derniers, si la transformation des usines est bien étudiée, licenciement sera presque insignifiant. Quant aux mobilisés, ils t tous destinés à rentrer dans la vie civile. Dans quel ordre se-t-ils démobilisés? Tiendra-t-on compte seulement de l'âge et de

(1) Une commission interministérielle, de constitution récente, étudie présente- la question et, depuis que cet article a été écrit, un service des transforma- des Usines de guerre s'est constitué au Ministère de l'Armement.

la situation de famille, ou se basera-t-on aussi sur les fonctio professionnelles?

Au cours de la guerre, déjà, certaines catégories de producteu ont été rappelées à l'arrière. Sans doute en sera-t-il encore ainsi,à fin des hostilités : les transports,l'agriculture et le bâtiment seron sans doute, les premiers qui réclameront leurs hommes. Puis cha profession aura besoin, en premier lieu, de ses techniciens et de s chefs d'entreprises.

Ceux qui resteront les derniers aux armées trouveront à s'y occ per utilement et — du moins, ce serait justice — lucrativement : l innombrables corvées qu'exigeront le « déménagement » du mat riel de guerre, la remise en état des terres où l'on s'est battu, etc.. pourraient fort bien être payées comme les travaux ordinaires d manœuvres, ce qui ferait paraître leur condition moins dure à c mobilisés de la dernière heure.

Une démobilisation sans à-coups et bien réglée paraît donc s'in poser; elle sera d'autant plus rapide qu'on l'aura mieux préparée.

Il faut prévoir cependant que, malgré l'insuffisance de la prép ration, on se croie obligé, par l'état de l'opinion, par exemple, démobiliser rapidement. En ce cas, il faudrait parer à la nécessi de secourir un grand nombre de chômeurs et, en ce sens, on a pr posé, au Parlement, d'accorder aux soldats libérés des allocation des primes de rentrée,des pécules,des indemnités diverses. Le mai tien des allocations militaires est prévu, lui aussi.

Un volume serait nécessaire pour étudier tous les problèm que posera la démobilisation. Nous n'avons pu qu'en indiquer que ques-uns ici. La plupart des belligérants essaient d'en préparer solution, en les rattachant, comme il convient, à tous ceux qu'o groupe sous la rubrique « reconstruction ». En Angleterre, un m nistère spécial y travaille depuis plus d'un an; en Italie, une vas commission extraparlementaire s'en occupe. En Allemagne, u commission du Reichstag, inspirée par les travaux des syndicats de divers partis, a préparé un projet complet. En France, on en e encore à la période des enquêtes; les ministères du Commerce et Travail poursuivent la leur; le « Comité d'études relatives à la pr vision des chômages industriels » et la « Commission interminist rielle pour l'utilisation des usines de guerre après les hostilités sont au travail. De tout cela, sans doute, sortira-t-il quelque pr gramme pratique.

Mais s'il appartient aux pouvoirs publics seuls de régler l'ord de la démobilisation proprement dite, il est au pouvoir de tous ceu qui participent à la vie économique de faciliter la transition ent la guerre et la paix. Agriculteurs, industriels, producteurs de toute catégories,doivent dès à présent prendre conscience de leurs besoi

ventorier leurs ressources, s'entendre pour élaborer des programmes de production, pour se distribuer les tâches et pour organiser ientifiquement leur travail. Le temps de l'empirisme économique de la dispersion des efforts est passé ; notre pays ne grandira l'au prix d'une activité méthodique et coordonnée.

ROGER PICARD.

ÉSOTERISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Dr Gustave Geley : *La physiologie dite supra-normale et les phénomènes d'idéo-lastie*, Institut général psychologique, 143, boulevard St-Michel. — Finot (Jean) : *aints, Initiés et Possédés modernes*, Fasquelle, 3.50. — Adéodat Graffont : *La ierre actuelle, célébrée en vers antiques ou quelques quatrains de Nostradamus*, och. in-18, Daragon, 2 frs. — Memento.

Dans **La physiologie dite supra-normale et les hénomènes d'idéoplastie**, M. le Dr Gustave Geley décrit ec beaucoup de précision et de netteté les phénomènes de matérialation qu'il a obtenus avec son médium Eva. Je reproduirais avec isir cette description si elle n'était trop longue. Je me contenterai donner quelques extraits de sa conférence et d'indiquer les conisions intéressantes et curieuses de l'auteur.

D'après lui, « la physiologie dite normale est encore un pur mys-e ». Et il montre l'insuffisance des explications que l'on a jusqu'ici nées, telles entre autres celles de Le Dantec et de Claude Bernard. n conclut que la physiologie classique est aiguillée dans une sse voie.

l faut et il suffit, dit-il, pour tout comprendre, le mystère de la forme cifique, le développement embryonnaire, la constitution et le maintien la personnalité, les réparations organiques et tous les autres problèmes néraux de la biologie, d'admettre une notion non pas nouvelle, certes, is envisagée d'une façon nouvelle, celle d'un dynamisme supérieur à ganisme et le conditionnant.

Le dynamisme « directeur et centralisateur » domine « les continces intrinsèques et extrinsèques, les réactions chimiques du milieu anique comme les influences ambiantes du milieu extérieur ». Le dynamisme directeur « obéit lui-même à une idée directrice ». c'est cette idée « qui modèle la matière, lui procure sa forme et attributs ».

n d'autres termes, la matière, la substance unique, se résoud, en nière analyse, dans un dynamisme supérieur qui la conditionne et ce amisme est lui-même sous la dépendance de l'Idée.

esdames et Messieurs, *c'est là le renversement total de la physio-e matérialiste.*

'être vivant ne saurait plus être considéré comme un simple complexus ulaire. L'être vivant nous apparaît, avant tout, *comme un dynamo-*

psychisme et le complexus cellulaire qui constitue son corps n'appar plus que comme un produit idéoplastique de ce dynamo-psychisme. Ai les formations matérialisées dans les séances médiumniques relèvent même processus biologique que la génération. Elles ne sont ni plus ni moi miraculeuses, ni plus ni moins supra-normales, ou, si l'on veut, elles sont également : c'est le même miracle idéoplastique qui forme, aux dépe du corps maternel, les mains, le visage, les viscères, tous les tissus, l'o ganisme entier du fœtus ou, aux dépens du corps du médium, les mai le visage ou l'organisme entier d'une matérialisation.

Cette singulière analogie entre la physiologie normale et la physiolog dite supra-normale se retrouve presque dans les détails.

Plus loin, le docteur Gustave Geley se demande si « les notions q nous venons d'acquérir sur la nature et la genèse des matérialis tions » n'apportent pas « une confirmation éclatante à la gran hypothèse métaphysique, d'après laquelle les diverses, les innom brables apparences des choses ne sont que des représentations tem poraires d'un principe unique, essentiel et permanent ?

C'est ce que la physiologie dite supra-normale démontre *pour l'ind vidu*. Les organes divers n'apparaissent plus que comme des représen tions de sa substance unique; elle-même réprésentation primordiale dynamo-psychisme essentiel de l'être, qui conditionne tout, qui est tou Il en est de même *pour l'univers*. Comme l'individu, l'univers se résou en dernière analyse, dans un dynamisme supérieur et ce dynamisme supérie est lui-même conditionné par l'Idée, comme disait Platon, ou, comme dis Schopenhauer, par la Volonté.

Mais ces mots d'Idée, de Volonté ne doivent plus, désormais, êt considérés comme désignant des entités métaphysiques. Ils doivent êt pris dans un sens concret; les notions d'Idée, de Volonté doivent être r menées à la notion précise du Dynamo-psychisme universel, dont chaq Etre ne représente qu'une parcelle individualisée...

Sans doute, conclut-il, dans la philosophie idéaliste qui sera, je le cro fermement, celle de la science de demain, il y aura encore une large pla pour l'hypothèse ; mais une chose, du moins, sera établie, me semble-t- avec une évidence indiscutable : *c'est que la conception dite matérialis de l'univers et de l'individu est fausse.*

Cette conception reposait sur des données de faits incomplètes et fra mentaires et sur une interprétation abusive et erronée de ces faits. Elle e inconciliable avec nos connaissances biologiques actuelles.

Tout nous prouve, on peut désormais l'affirmer sans réserves, qu'il y dans l'individu, tout autre chose qu'un complexus de cellules ; comme y a, dans l'univers, tout autre chose qu'un agrégat d'atomes.

La matière ou la substance qu'a fait extérioriser M. le Dr Gele du corps de son médium n'est pas autre chose que ce que l spirites et les occultistes appellent le double, le périsprit ou corps astral, qui est intermédiaire entre le corps physique et l

ie mentale de l'être. C'est par ce corps fluidique que l'esprit peut
sur le corps physique.
insi les expériences des chercheurs, comme M. le Dr Geley, vien-
t confirmer les enseignements de l'ésotérisme sur la constitution
'homme.
Une série de vingt-trois photographies représentent le médium dans
rses attitudes et les *extériorisations* variées de sa substance sui-
le texte et l'éclairent d'une manière particulièrement heureuse.
e livre des **Saints Initiés et Possédés modernes**
e en épigraphe ces belles et profondes paroles d'Hermès Trismé-
e : « Écoutez en vous-même et regardez dans l'Infini de l'Espace
t Temps. Là retentissent le chant des Astres, la voix des nom-
, l'harmonie des Sphères... » Et, dans la préface, l'auteur, M.
Finot, assure que « l'occultisme triomphe. Ses branches dispa-
et multiples se relèvent de l'oubli et de l'indifférence. Leurs
nesses excitent nos pensées intimes. On scrute la valeur du pont
lles ont jeté entre le réel et l'irréel. On a beau voir glisser entre
issures nos espérances, ou a beau voir les désillusionnés dans un
ncore plus alarmant et plus désespéré. Qu'importe? On sait
d même gré à l'occultisme de quelques moments de douces illu-
. Le nombre de ses adeptes s'accroît, car jamais on n'a eu soif
ardente d'un contact direct avec l'Infranchissable. »
t auteur ne me paraît pas avoir bien approfondi les diverses
ches de l'occultisme, sans quoi il en aurait parlé d'une autre
ère. Ce n'est pas en un jour qu'on les pénètre et les assimile.
lgré cela, l'ouvrage de M. Finot est très intéressant. Il nous
e de très curieux renseignements sur les nombreuses sectes rus-
des « illuminés organisés », de ceux qui sont « en dehors des
s », et de leurs exploiteurs. La première moitié de son volu-
t consacrée à tous ceux-là.
ns la seconde, l'auteur parle d'abord des religions des États-
entre autres des Mormons, des Sionistes et des Scientistes chré-
. C'est Mme Eddy qui est la fondatrice de *Christian Science*.
se glorifie d'avoir opéré beaucoup de guérisons miraculeuses. Et
vient d'ajouter qu'elle dut bien diriger son église et sut en
profit, puisqu'à sa mort elle a pu laisser une fortune d'une ving-
de millions.
Finot parle ensuite de François Schlatter (né en Alsace en
, qui aurait été « le plus grand thaumaturge de notre siècle ».
raît que la plupart des malades qui l'ont vu « s'en allaient ras-
sur l'issue de leur sort, sinon complètement guéris. Les trains
t bondés ; les hôtels regorgeaient de visiteurs et, à travers
es États, on n'entendait que des hymnes élogieux et attendris-
en l'honneur de Schlatter, le saint de Denver ! »

« Les aveugles voyaient, les sourds entendaient et les *culs d jatte marchaient.* » La plupart de ses guérisons se rapportaier surtout à des cas de paralysie.

Plus loin, l'auteur nous entretient des théophilanthropes, des fr sionnistes, des Swedenborgiens, des Irvingiens, des fidèles d'Ann Lee et des néo-gnostiques.

En ce qui concerne ces derniers, il oublie de nous parler de Jule Doinel, qui fut le fondateur de la nouvelle église gnostique et so premier évêque. Doinel était archiviste de profession. Il mourut e 1902 et Fabre des Essarts lui succéda dans ses fonctions épiscopales

M. Finot situe les Albigeois en Provence. Ce sont cependant de Languedociens. Il termine son ouvrage par des renseignements e des considérations sur la théosophie et les principaux théosophes tels, entre autres, Mme Blavatsky, fondatrice de la Société théosophique et Mme Annie Besant, sa présidente actuelle.

Nostradamus est toujours en vogue. On l'a beaucoup cité et com menté pendant cette guerre. Bien que la généralité de ses quatrain soient plutôt obscurs, on réussit, en se basant sur de plus ou moin vagues analogies, à les faire correspondre avec les faits présents C'est ce qu'a tenté, encore une fois, M. Adéodat Graffont, dans **La Guerre actuelle célébrée en vers antiques.** Ces ver antiques ne sont autres que les quatrains cités de Nostradamus.

Il y est question de « l'Oiseau de Proie », de « l'Apparition du monstre », du bombardement de Reims et autres lieux, des victoire en Champagne, de la guerre en Italie et en Palestine ; puis de l'as sassinat de l' « Orgueilleux » ou du « Néron » allemand et enfin de la paix qui ne se fera que « quand l'ennemi sera disposé à accepte toutes les conditions du vainqueur ». Voici d'ailleurs le quatrain qui l'annonce :

Plusieurs viendront et parleront de paix
Entre monarques et seigneurs bien puissants,
Mais ne sera accordé de si près
Que ne se rendent plus qu'autres obéissants.

Il paraît, toujours d'après Nostradamus, que la paix qui suivra cette guerre durera cinquante-sept ans.

Memento. — Les frères Edmond et George Savigny publient, dans le numéro d'octobre de leur revue : *L'Hexagramme*, la vie originale et très mouvementée de leur père, qui trouva par lui-même quelques-uns des enseignements de l'occultisme.

L'éditeur de la Société Théosophique publie une nouvelle revue : *Le Drapeau bleu.* « Son but est de *rallier*, dans tous les pays : ceux et celles qui, d'une Foi intrépide, malgré le chaos de l'heure présente, *croient* au progrès de l'Humanité, à l'avènement du Bonheur sur une terre régénérée, à la réalisation de l Unité (dans la Diversité) par la Fédération des Peuples

la Synarchie des Classes, — ceux et celles qui, pour atteindre ce but, *ulent* se donner à l'œuvre des révolutions nécessaires avec toutes leurs rces, tout leur esprit, tout leur cœur. »

Sa devise est : « *Evoluer vers l'Unité, dans la Hiérarchie, par l'A-our.* »

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

L'Opinion : l'action de Probus. Nouveau manifeste. Nécessité de la fusion des sses. Le 4 août de la bourgeoisie. — *La Revue hebdomadaire* : une lettre de Albert Ballin publiée par M. Joseph Reinach. — Interruption de cet article par coups de canon qui annoncent la signature de l'armistice imposé aux Allemands la France et ses alliés.

L'Opinion poursuit son intelligente campagne pour « l'organi-ion de la France », après la guerre. Quand paraîtront ces lignes, fléau aura sans doute été vaincu. L'ère d'organisation sera ouverte ur les bonnes volontés. L'action de Probus, « association natio-le pour l'organisation de la Démocratie », groupe en formation, esse le 19 octobre, l'appel que voici :

Français qui restez, élevez vos courages ! C'est l'heure où la France a oin de vous.

Parmi nous, les uns ont affronté la mort glorieuse, sans être touchés elle. D'autres n'ont connu, pendant ces dures années, que les risques inaires auxquels est soumise l'humanité. Presque tous ont été atteints s leurs habitudes, souvent dans leurs affections les plus chères. Comme s paraissons petits, cependant, auprès de ceux en qui s'est accompli rand sacrifice !

evoyez ou bien imaginez-vous ces cimetières, répandus dans nos vas-plaines ou accrochés à nos collines boisées, dans lesquels une simple e de terre et une pauvre croix indiquent la place où un homme est bé pour d'autres hommes. La mort ne s'y présentera pas à vous sous spect d'horreur, mais vous sentirez s'élever d'elle le grand appel vers ie.

Nous sommes tombés ici, vous qui restez achevez notre travail ! Nous mes tombés pour que la terre ne devienne pas une geôle; nous som-tombés pour que les hommes ne se battent plus; nous sommes tom-pour que notre pays continue le cours de son existence; nous sommes bés pour qu'il y ait, en France, beaucoup de petits enfants français bien ants, forts et joyeux.

Puisque nous sommes tombés et que vous êtes debout, continuez notre ail, pour que nous ne soyons pas morts en vain. »

oilà ce qu'ils peuvent vous dire, ceux qui ne sont plus. Et c'est à vous avoir continuer leur travail. Or, votre raison vous indique d'une façon e qu'après avoir libéré la France, il faut l'organiser, y balayer les ger-de mort, y faire lever les semences de vie. Et, pour y parvenir, soyez s, à votre tour, aux sacrifices nécessaires.

était bien l'intérêt des disparus d'aller au combat pour la France, car uraient participé à la déchéance et à la misère de son peuple, s'ils n'a-

vaient pas pris les armes. Mais ils savaient, en y allant, qu'ils risquaient mort. Leur vie serait plus belle, ou ils la perdraient, et le sacrifice qu' n'auraient pas eu la force de risquer pour eux seuls, le sentiment de solidarité avec d'autres hommes, qu'on appelle l'amour de l'humanité ou la patrie, leur donnait la force de le faire. Vous aussi, il est de votre intér de veniravec nous. L'œuvre que nous allons accomplir assurera l'ordre ceux qui veulent conserver, la liberté à ceux qui veulent agir, le dévelo pement de leurs entreprises aux industriels, la productivité de leur trav aux ouvriers, la vie large aux paysans ; elle écartera des mères de fami le cauchemar de l'alcoolisme,et des pères l'angoisse de l'avenir pour leu enfants et pour eux-mêmes. Mais peut-être rencontrerez-vous sur la rou un obstacle qui vous obligera au sacrifice. L'air brûlera vos poumons vous refusez de le faire. Vous mènerez une vie sans but et sans joie, jeun gens ; vous verrez à l'heure finale, vieillards, se dresser devant vous l morts, non plus comme tout à l'heure, dans la douceur tranquille des pa sages de France, mais comme des squelettes sortis de terre et qui vou crieront :« Voici ce que nous avons souffert et vous n'avez pas voulu sou frir la privation d'un peu d'argent dont vous ne faisiez peut-être rien, ri quer une situation qui était bien peu de chose, secouer une mollesse q affaiblissait votre corps et votre esprit, pour venir achever la grande œuv de résurrection nationale à laquelle nous avons donné tout notre sang. »

Vous n'accepterez pas cette honte. A l'heure où peut-être va se conson mer enfin la victoire vers laquelle toutes nos forces sont tendues, vou viendrez travailler directement au grand œuvre de relèvement, et vou ferez, à l'appel des morts, la France vivante.

On ne saurait faire aux morts de cette odieuse et maudite guer une trop large et haute part dans le souvenir et la piété nationale Mais il ne faut pas que ce culte empiète sur les nécessités vitales d pays. Ce serait diminuer la tragique leçon de l'innombrable sacrifi humain, que de placer les vivants sous l'oppressive dépendance de morts. La nation, comme l'individu, doit diriger son regard sur l'a venir, à la découverte de ses voies. Prêter la parole aux morts, c'es un artifice de littérature, rien de plus. Shakespeare emploie le spec tre du roi parce que le prince Hamlet est un indécis. La France n doit pas, ne peut plus être indécise. De ces générations saignées pa la guerre doit sortir le personnel neuf qui doit restaurer le pays e le conduire. Le véritable idéalisme est foncièrement réaliste. L point d'appui du levier qui soulèvera les énergies est le peuple. L primauté lui appartient. Les intellectuels joueront le rôle qui leu incombe s'ils veulent être, honnêtement, sans arrière-pensée, le serviteurs des masses. Flatter celles-ci ne rassasiera plus désormais l mesquine ambition : elles se sont trop dévouées pour ne pas exige en retour tous les dévouements. Attirés dans la guerre par le men songe des castes au pouvoir, les peuples ont *fait* la guerre, les peu ples ont *imposé* la paix. Ce sont eux qui *organiseront* la paix pou en jouir et empêcher qu'elle soit rompue encore. Malheur à qui ten

rait de provoquer un courant d'impérialisme et profanerait la mémoire des victimes de ces quatre années d'épouvante, en excipant s morts, pour couvrir d'une vénérable caution le goût d'aventures pposées au Droit, vainqueur enfin de la Force !

« L'Action de Probus » a adopté le « programme minimum » suivant que publie *l'Opinion* (28 octobre) :

SÉPARATION DES POUVOIRS

Opérer la Séparation des Pouvoirs.

Les *Ministres* pris *en dehors des Chambres* et rendus *responsables devant le Président de la République*, à l'exemple des Etats-Unis; une *Cour prême* chargée de veiller à ce que les lois soient conformes à la Constution, et les actes du pouvoir exécutif conformes aux lois.

Les *législateurs*, peu nombreux, nommés par des *circonscriptions étenues*, avec *représentation des minorités*.

Des *représentants* élus des *professions* et des localités obligatoirement nsultés avant le vote des lois.

RÉFORME ADMINISTRATIVE

Introduire dans l'Administration les méthodes commerciales et industelles.

Les fonctions inutiles supprimées ; la *liaison des services*, la rapidité du vail et l'organisation des études administratives assurées par un *organe ntral préparant l'œuvre commune des Ministres.*

Les droits minima des *fonctionnaires* garantis par un *Statut ;* les résuls de leur gestion pris en compte dans leur rémunération pour *rendre ective leur responsabilité* et pour *les inciter à l'initiative.* L'introduen, parmi eux, d'hommes ayant l'*expérience des affaires privées.*

ORGANISATION RÉGIONALE

Instituer en France une quinzaine de divisions régionales.

Des *services publics*, incombant aujourd'hui à l'Etat, *décentralisés.* Des *vices publics*, incombant aujourd'hui aux départements, *étendus à la ion.*

RECONSTRUCTION ÉCONOMIQUE ET SOCIALE DE LA FRANCE

La collaboration effective du capital, de la direction et du travail assurée l'institution de *Conseils mixtes* ayant les *organisations syndicales rières et patronales* à la base.

Les *forces productives du Pays utilisées au plus haut point* dans l'int de la nation, en attribuant la plus grande part du produit aux ouers et aux pays qui constituent la plus grande masse du peuple, en appor*t de larges solutions immédiates* qui procureront aux uns et aux autres s de bien-être et plus d'influence économique, et qui assureront le *ximum de production dans le minimum de temps et avec le maximum salaire.*

L'outillage national constitué par l'application immédiate *de lois généraassurant l'utilisation des forces générales hydrauliques* et des *mines*, croissement intensif de la *marine marchande*, des *ports de commerce*

et des *transports à l'intérieur*, la mise en valeur des *colonies*, l'utilis tion du *crédit*, l'organisation rationnelle de la *culture des terres*.

PRÉPARATION DE L'AVENIR

L'*alcoolisme enrayé* par des droits prohibitifs ; les larges encoura ments donnés à la *natalité ; l'éducation organisée* pour fournir une b commune, générale et pratique à l'enseignement, et pour le spéciali ensuite, selon les professions et les régions.

La *garantie de la liberté individuelle* donnée par la *constitution* mêm et le *respect de toutes les croyances et de toutes les opinions* assuré p des lois, par la pratique administrative et par l'indépendance de la justi

Ce programme émane de théoriciens. Il envisage de vastes pr blèmes. Il accumule des vœux plus qu'il ne propose des moyens. S auteurs gagneraient à proposer leur concours à la Confédérati Général du Travail, par exemple, qui connaît les besoins du peupl les revendications corporatives. Il ne peut y avoir que fusion d classes ou choc entre elles. Celles qui jouissent des privilèges n depuis un siècle devront y renoncer, en gage de la sincérité leur alliance avec les travailleurs. La bourgeoisie ne peut plus pr tendre à une tutelle dont elle a abusé. Elle doit faire son 4 août. I la sorte, la réorganisation française s'accomplira dans l'ordre, et France sera pour l'univers, étonné de ce qu'elle fut sous les arme un nouvel exemple admiré et suivi.

§

Le 26 octobre, dans **La Revue hebdomadaire**, M. Josep Reinach apportait sa contribution « pour le dossier de l'affaire H henzollern ». Nous écrivons ceci, au soir du 10 novembre, quand Bavière s'est purgée de ses Wittelsbach, la Prusse et l'Empire all mand de Guillaume II et de son ignoble aîné. On dit en fuite c deux Hohenzollern, précédés d'ailleurs en exil par le prince Hen de Prusse. La contribution de M. Reinach demeure curieuse. L amateurs de ses commentaires liront la revue. Le document nou suffit. C'est une lettre de M. Ballin (1), le Président de la « Hamburg Amerika Linie » et l'un des conseillers personnels du kaiser pendan les années de paix, au « conseiller privé » Rathenau. Elle est daté du 4 décembre 1917. Son auteur prévoyait dès lors la possibilité d « désastre complet » pour l'Allemagne, en conséquence de l'inte vention armée des Etats-Unis avec l'Entente. Son auteur s'écrie : « ce saint mot de discipline ! » en souvenir de l'abus fait, en son pays du mot et de la chose. Il écrit notamment ceci :

Vous et moi savons que les Américains sont probablement les plus grand idéalistes du monde entier. *Nous savons qu'ils ne seraient pas venus dan*

1) Depuis, on a annoncé la mort de M. Ballin et on l'attribue à un suicide caus par la révolution des peuples d'Allemagne. — C.-H. H.

a lice aux côtés de nos ennemis s'ils avaient eu le moindre doute con-ernant la justice de leur cause.

C'est un non-sens de dire qu'ils ont été influencés par l'Angleterre.

C'est folie de notre part que de refuser de voir où nous sommes entraî-és. *En dressant l'Amérique contre nous, nous avons commis un acte ésastreux et qui jettera son ombre sur notre vie économique pour toute ne génération.*

Mais si je suis inquiet de nos relations avec les Etats-Unis, je le suis en plus encore vis-à-vis de l'Angleterre. Mieux que jamais je me rends mpte que tout accroissement de notre richesse, tout le succès de nos en-eprises pendant les années qui ont précédé la guerre, étaient dus à nos lations avec l'Empire britannique. Ses ports, ses Dominions et ses colo-es étaient largement ouverts à nos marins et à nos commerçants.

Bien souvent je me suis étonné de cette générosité que je qualifiais me de folie. Peut-on supposer un seul instant retrouver ces vieilles ations ?

M. Ballin accuse « la folie de nos pangermanistes et de notre esse inqualifiable », il accuse : « nos imbéciles de chauvinistes », il s'agit d'Allemands, naturellement, — d'avoir transformé l'ini-tié de l'Angleterre « à notre égard, écrit-il, en une horreur si ide, si féroce, si durable, que parfois elle me fait trembler pour venir de notre existence économique ».

M. Ballin termine ainsi :

Nous n'avons pas une seule station de charbon à nous, pas une seule où nous puissions réparer nos navires. Et pourtant, en présence de ce — de cette situation mortellement dangereuse — nous accumulons les res sur les injures !

faut que nous battions l'Angleterre, dites-vous, quelles qu'en soient conséquences. Nous sommes d'accord. Je dis simplement ceci : que s la battions ou qu'elle nous batte, les conséquences en seront les mêmes : *uine de notre commerce d'outre-mer, s'il platt à l'Angleterre.* Nous rions en cas de victoire imposer des conditions nous assurant le trai-nt de la nation la plus favorisée, l'entrée libre des ports britanniques, rée partout. Pas un seul homme raisonnable ne croit que ces condi-s nous avantageront.

utre point, qui est peut-être tout aussi grave. Vis-à-vis d'un Empire nnique hostile, aigri et énervé par nos succès militaires, furieux des s qu'il a subies, que nous nous sommes aliéné sans espoir, comment s-nous pour nous procurer les matières premières que lui seul possède ? us avez étudié cette question, et je suis certain que vous êtes de mon

Vous ne croyez pas à *l'affirmation stupide qu'après la guerre, ces chés britanniques de matières premières nous seront ouverts.* D'où procurerons-nous le jute, sinon des Indes ? Si nous sommes chassés ique, où chercherons-nous nos quantités habituelles de caoutchouc, de ux de palme et de copra ?

elle perspective ! A l'intérieur de l'Empire britannique sont produits rticles sans nombre sur lesquels nous avons jusqu'à présent compté

et qui nous seront indispensables à l'avenir, si nous voulons surnager et non pas couler ; la laine de l'Afrique du Sud et d'Australie, le zinc, le wolfram, le nickel, le cobalt et bien d'autres encore. Ce grand Empire se suffit à lui-même, ce qui n'est pas notre cas. *Et toutes les victoires militaires, toutes les fanfaronnades au sujet du « Hambourg-Bagdad » ne nous serviront de rien !*

§

Nous reprenons cet article ce matin, 11 novembre. Les journaux nous apprennent la fuite du roi de Wurtemberg, l'abdication du grand-duc de Hesse. Un Comité de Salut Public siège à Francfort-sur-le-Mein. Les Krupp d'Essen, ces autres souverains, sont en fuite. Leur royaume, couvert du drapeau rouge : celui qu'*ils* n'osaient arborer et qui était vraiment le leur ! — leur enfer est aux mains de la Révolution. Il n'y a plus, qui règne en Allemagne, que le roi de Saxe : question d'heures (1) !

La sirène vient de hurler. Le canon, pour la première fois depuis le 2 août 1914, vient de tonner joyeusement : l'armistice imposé par l'Entente est signé !

Vive la France qui a eu la plus grande, la plus lourde part dans cette victoire ! Vive la marine britannique, dont on ne dira jamais assez l'œuvre de vigie, de patience, la lutte héroïque, nuit et jour, sans relâche, contre les éléments et contre l'ennemi, pour maintenir le blocus, depuis cinquante-et-un mois ! Vivent les Etats-Unis, *the last but not the least*, venus donner l'aide des forces vierges du Droit, au Droit menacé d'épuiser les siennes avant d'avoir vaincu ! Vivent le Royaume-Uni, l'Irlande, les Républiques de l'Empire, les Dominions ! Mais, surtout, ah ! oui, surtout, parce qu'elle a donné plus de sang que tous les alliés : vive la France ! vive la République Française, la vraie République : la République du Peuple !

Nous nous excusons auprès de nos lecteurs, cette fois. Qu'ils veuillent bien nous pardonner cet article tronqué. Les éléments en sont là, préparés, pour documenter cette rubrique. Littéralement, nous ne pouvons plus tenir la plume, à la pensée que c'en est fini de la boucherie, que les jeunes hommes vont pouvoir vivre, projeter, réaliser ! Ah ! vienne maintenant la Paix, qu'elle vive, qu'elle soit enfin au milieu des hommes, aussi permanente que l'air !

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Exposition *Jules Zingg* (Galerie Druet). — Exposition de peinture, aquarelles et dessins (galerie Blot). — Les *Cent Dessins* (Galerie Devambez). — Exposition *Tchobanian* (galerie Georges Petit). — Exposition Raymond Quibel (Georges Petit).

L'Exposition de M. Jules **Zingg** offre un ensemble séduisant. Les colorations chantent fortes, pleines, variées, pittoresques. L'ar

(1) Il est parti aussi et la nuée des petits princes régnants !

tiste apparaît doué d'une technique personnelle et forte, d'un dessin vivant et très érudit décelant une étude profonde des primitifs flamands, une compréhension vive de l'art de l'estampe japonaise ; ci il ne s'agit point d'un japonisme de surface, limité à des bonheurs de mise en page, mais d'une habileté à saisir et rendre, par es lignes générales et quelques tons dominants, les caractéristiques principales du paysage ou de la scène à transcrire. Les tableaux, es aquarelles, les gravures sur bois de M. Zingg sont très composés. L'artiste ne dédaigne point de traiter un sujet, mais ce sujet essort du motif, d'une impression picturale et si l'on nous montre ci un *Christ dans la Tempête* où s'accentue un contraste entre n Christ blanc et des marins de ton très sombre, une barque balottée entre des vagues écrasantes qui figent dans une menace, c'est ne vision de tempête qui aura fourni les éléments principaux de œuvre d'art dont le sujet n'est en somme que l'accent. C'est une ntative presque lyrique que d'animer ainsi la vision de nature par ne scène suggérée comme plausible, dans la vie ou dans le rêve, ar les lignes, le mouvement et les colorations du décor. C'est un rocédé littéraire, mais qui devient parfaitement pictural, s'il est tilisé par un bon artiste et quand il aboutit à une réelle harmonie.

M. Zingg d'ailleurs (et c'est un retour à la tradition de quelques aîtres du paysage français, tel Millet) anime le paysage et le concentre sur l'impression de silhouettes humaines qui y vivent, y agissent, y subissent les circonstances de lieu et d'heure. En exemple : s paysages fortement architecturés qu'il a rapportés d'Auvergne. es petites figurines qui donnent la dominante d'action au décor nt poussées dans la forme, le geste, sont précises, animent vraiment crête de collines qui les borne, le ciel bas et triste qui s'écrase sur ix : ainsi cette vieille paysanne trottinant dans la déclivité d'une elle neigeuse ; ainsi surtout les pâtres de cette *Rentrée de troupeaux en hiver*. On est enclin à songer, devant ces menus personnages très modernes, aux figurations du vieux Breughel ; leurs allures rticipent de cette vie détaillée, anecdotique, saisissante que savait éer le vieux peintre flamand.

Des paysages aquarellés de M. Zingg offrent des bouquets variés captivants d'arborescences touffues, de lignes de maisons dont les ns francs éclatent dans des lignes qui s'harmonisent. Des esquiss d'œuvres décoratives affirment des qualités d'émotion et de construction. Des *bois*, dont l'aspect s'apparente à celui des images populaires, procèdent d'un art sûr et fin d'ingénieuse coloration. Le peintre a indiqué ses points de départ par la présence, auprès de ces œuvres récentes, de deux paysages datant de l'époque où il obtint le *prix du Salon ;* le chemin parcouru vers plus de liberté et vers la découverte d'une expression originale et personnelle est considérable.

§

MM. **Diego Rivera**, **André Lhote**, **André Favory**, **Eugène Corneau**, **Gabriel Fournier**, peintres, avec deux sculpteurs, MM. **Paul Cornet** et **Adam Ffscher**, se réclament de Cézanne. Leurs affinités et leurs sympathies ainsi que leurs techniques encore récentes les amenaient à exposer parmi les cubistes. Ils ont partagé les mêmes cimaises, et les mêmes aménités de la critique. Puis ils ont voulu conclure de la méthode nouvelle et des lignes générales de l'école à leur tempérament propre. Rien de plus légitime. Au moment des furieuses indignations soulevées par le cubisme, il était aisé de voir que rien n'était plus logique que d'avoir patience et d'accorder crédit à des chercheurs. Rien ne sera plus intéressant aux prochains Indépendants ou au Salon d'Automne, ou à une autre exposition particulière, mais œcuménique du cubisme, que de voir ce que les promoteurs et les adeptes les plus remarquables de ce mouvement pensent et formulent actuellement, après un recueillement de plusieurs années, où les uns ont pu travailler en produisant et les autres, occupés de soucis plus immédiats et militaires, ont été abstraits de l'œuvre régulière et vont retrouver des toiles blanches. On ne peut préjuger de cette exposition de quelques artistes tout ce qui se renouvellera dans les idées de l'ancien groupement, mais on peut dire de ceux-ci qu'ils réalisent des œuvres claires, quelques-unes d'un immédiat aspect agréable et, à première vision, esthétique. Plusieurs, je crois, n'accepteraient plus l'étiquette de cubiste. M. Lhote, pour sa part, s'est déclaré *totaliste*, ce qui est une définition et plus encore une ambition et des plus louables. Parmi ces cinq peintres, et c'est aussi un fait à noter, il n'y a pas d'air de famille entre eux, ni de ressemblance accusée avec Cézanne. Doués certainement de tempéraments originaux, ils diffèrent ; ils ont beaucoup regardé et fort intelligemment. Ils ont certainement, au moins M. Rivera et Favory, considéré l'étape d'Henri Matisse comme bien franchie et dans le bon sens ; la sensibilité extrême leur a paru une voie supérieure à celle où la mathématique des proportions guide essentiellement. Ces cinq peintres savent d'ailleurs que la géométrie chez Cézanne ne tient qu'une place restreinte et moindre certainement que Cézanne lui-même ne lui en a donné dans quelques lignes de lettres célèbres. Bien certainement Cézanne savait parfaitement ce qu'il disait, mais peut-être ne disait-il pas tout ce qu'il savait et n'a-t-il pas cherché à formuler d'un coup toutes les vérités qu'il reconnaissait.

Logicien sans aucun doute, il n'a pas laissé d'être très imprégné du paysage ambiant. Certes, il a choisi son terroir, car rien ne le contraignait à vivre où il a vécu ; mais des circonstances l'amenaient vers ce paysage à lumière vive, moins nuancée qu'ailleurs,

tons plus généraux, à lignes dures, qu'il a préféré et dont il est dmissible qu'il ait pris la leçon. L'émotion, néanmoins, appa- ître comme la qualité la plus haute de son œuvre et il semble en point avoir été toujours mécontent et n'avoir point dédaigné le souligner. Donc M. Lhote a raison lorsqu'il cherche évidem- ent à donner à un bouquet de fleurs, non seulement une belle chitecture (un peu trop architecturée), mais un vif accent, ce à quoi parvient. Les paysages d'Arcachon de M. Rivera sont d'une belle e végétale, d'une lumière vive et captivante. Son portrait du scul- eur Cornet (qui lui rend la pareille avec un excellent dessin) est facture très libre et très intelligente. La physionomie du modèle y t bien affirmée et le caractère y est nettement présenté. M. Favory, ns un portrait violent de couleurs, semble donner de la vérité. s natures mortes sont d'un bon éclat et d'une construction artiste. Corneau, dont les colorations rappellent trop nettement encore gammes habituelles des cubistes, fait preuve d'ingéniosité et xactitude pittoresque. M. Gabriel Fournier est un beau coloriste. s sculptures que nous présentent MM. Cornet et Fischer sont s volontaires, trop volontaires encore, mais décelant, malgré leur deur, des qualités latentes.

§

hez Devambez, une exposition de **Cent Dessins**, dus à une ntaine d'artistes d'esthétique infiniment diverse. Forain y voisine c Chahine, Henri Martin avec Fouqueray, Lévy-Dhurmer avec n. Dessins de jeunes : quelques silhouettes féminines très prestes M. J.-G. Domergue, de vieilles maisons normandes de M. Contel, notations de M. G. Pierre Malherbe, etc...

hez Georges Petit, une série de marines de M. **Tchobanian**, n art laborieux et sans imprévu ; de petites notations, mais très nbreuses, de M. **Raymond Quibel**, également d'une impres- n connue.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ANGLAISES

hn Galsworthy : *Five Tales*, Heinemann, 6 s. — Rebecca West : *The Return he Soldier*, Nisbet, 5 s. — Laurence Housman : *The Sheepfold*, Duckworth, 6 s. tephen Leacock : *Frenzied Fiction*, John Lane, 4 s. — C.-A. Dawson-Scott : *trails*, Heinemann, 6 s. — Memento.

uand on est tombé sous le charme des **Five Tales** (et qui t y échapper ?), analyser le talent de John Galsworthy semble une e difficile. Pourquoi a-t-on été saisi malgré soi, forcé d'entrer s les vues de l'auteur, de suivre sans protestations les méandres es réflexions, de souffrir avec des êtres qu'on sait n'avoir jamais té et ne pouvoir exister ? Est-ce le style de ses contes ? Quand on

le dissèque phrase par phrase, on ne voit point qu'en lui-même, mal gré son excellence, il explique la sujétion mentale qu'on subit. Est-c la passion ? On n'en trouve point. Est-ce une philosophie hardie qu surprend la raison ou une compréhension subtile du cœur humain Ce n'est rien de tout cela. Ce qui attire et retient, c'est le réalism des détails et surtout l'émotion personnelle et sincère que Galswor thy prête à ses personnages, qu'il répand sur tout ce qui les entoure Si différents que ses héros paraissent, leur variété n'est que le résul tat d'un dosage savant de leur sentiment de la beauté et de leu crainte de l'opinion ; leur âme est un champ de bataille où lutten ces deux forces. Suivant que l'une ou l'autre domine, leurs actes son à louer ou à blâmer. Le reste de leurs qualités et de leurs défaut n'a plus qu'un rôle secondaire. Tous sont sensuels et sentimentaux. Leur activité est surtout intérieure, le drame se passe dans leur es prit et l'acte physique s'efface, devient insignifiant en comparaison de la pensée qui lentement le prévoit, le discute, le prépare et en décide l'accomplissement. Leur idéal commun, c'est cette beauté qu'ils sont incapables soit d'approcher, soit de retenir, mais qui sous des formes diverses les hante toujours.

C'est l'amour et la bonté qui illuminent l'existence de Laurence Darrant, prodigue, ivrogne, meurtrier, et lui font goûter des moments de bonheur qu'envie son frère Keith, l'avocat correct et prospère. Laurence se tue avec l'amante, cause involontaire de son crime, et, pour sauver le malheureux condamné à sa place, laisse une confes sion. Keith qui, depuis l'assassinat, tremble pour son honneur et sa réputation menacés, survient, jette froidement au feu le papier accu sateur et laisse pendre l'innocent.

The Stoic, le second conte du recueil, est un portrait remarquable de vieillard qui, au milieu de difficultés financières sans cesse renais santes, courbe sous sa volonté, qui ne fléchit jamais, conseils d'ad ministration et créanciers. Il chérit le souvenir d'une femme qu'il a aimée autrefois et, pour assurer l'avenir de ses petits enfants illégi times, se fait donner une commission irrégulière sur l'achat de ba teaux. Acculé au déshonneur, il ne s'avoue ni coupable, ni vaincu, jouit jusqu'à la dernière minute des bonnes choses qu'il peut encore goûter : le vin, les mets délicats, et meurt en épicurien. Son dernier dîner est raconté avec une puissance de suggestion incomparable.

Plus calme, plus heureuse, mais non moins poignante est la fin de Jolyon Forsyte, personnage que les lecteurs de *A Man of Property* retrouvent avec plaisir. Ses après-midi paisibles dans la douceur d'un jardin anglais, ses jouissances contemplatives, ses désirs impé rieux et sa mort, le sourire aux lèvres, en attendant sa nièce Irène, qui lui représente le mystère et la beauté, tout est senti, vécu.

The Apple-Tree a la saveur d'une matinée d'été alors que la vé-

station recouvre de sa parure fleurie les traces de l'hiver. Dans cette ature opulente dont l'effort et le luxe tendent vers un but unique, tudiant indécis, sujet aux hallucinations sentimentales, paraît une mbre falote dans un éblouissement. Au contraire, Megan, la payanne amoureuse, s'harmonise avec le milieu.

The Juryman, récit plein d'humour subtil et amer, est un vieux ème, traité avec distinction.

§

Certaines œuvres laissent une impression d'irréalité, de phénomès vus au travers de miroirs qui n'en reflètent qu'une partie. C'est cas de **The Return of the Soldier**, de Rebecca West. Un icier blessé oublie les quinze dernières années de sa vie qui n'ont qu'une longue victoire des événements sur ses rêves de vingt ans. est riche, marié à une jolie femme, possesseur d'une maison somptuse, mais, à l'insu de ceux qui l'entourent, il hait l'esclavage auel il doit s'astreindre pour conserver son luxe. Son cœur languit ur l'âme-sœur : Margaret, fille d'un aubergiste des bords de la mise, qu'il n'a plus revue depuis son entrée dans les affaires. appé d'amnésie, il ne se souvient que de sa jeunesse heureuse et de premier amour. Tout ce qu'il a accepté par devoir n'existe plus. retourne au foyer, vit à côté de sa femme en étranger et ne reconlt que les compagnes de son enfance : sa cousine Jenny, qui l'aime, Margaret, mariée, vieillie et pauvre, mais toujours son idéal. La uation offre un beau sujet dramatique; malheureusement, en le sant raconter à la jeune fille, l'auteur lui ôte beaucoup de sa ce. Les caractères ne sont pas assez nettement dessinés et tout nque un peu de couleur. Quant à Chris, c'est un fantôme sorti ne imagination féminine. L'ouvrage est écrit avec vivacité et sans gueurs, deux points qu'on n'apprécie jamais trop.

§

Mr Stephen Leacock, l'humoriste canadien, a la réputation d'avoir verve et une drôlerie inépuisables, aussi les critiques et le public été fort désappointés par son dernier ouvrage : **Frenzied Fiction**. En le lisant, on n'a pas envie de rire. La bêtise humaine y trop bien décrite et sentie ; on éprouve au contraire une tristesse ablante, semblable à celle qu'on ressent parfois devant les grimad'un clown. Stephen Leacock a d'ailleurs lui-même la conscience ette du vide des existences qu'il dépeint, de la sottise « colossale », a vanité et de l'inutilité des efforts de l'homme pour échapper à outine, qu'il perd le courage de s'en moquer et certaines de ses es n'ont même plus la prétention d'être gaies. Il pourrait écrire, suis sûr, un excellent roman dans le genre mélancolique, des ximes ou une œuvre de philosophie, et l'on se demande quel sera prochain livre ?

§

Depuis Zola et Thomas Hardy, les romans de mœurs campagna des sont devenus à la mode en Angleterre. Tous les ans, il en para plusieurs douzaines et dans chacun se déroule un jeu de passion violentes et muettes qui débutent par un assassinat ou y aboutissen Les auteurs d'aujourd'hui ne croient plus aux idylles champêtres, la nature qui purifie, à l'homme essentiellement bon rêvé par Rou seau. Pour eux, les habitants des villages sont des gens rusés, sem conscients ou même déments. Trois forces les dominent : la terr l'instinct sexuel et l'opinion du voisin. Cette peinture est sans dou plus proche de la vérité que les bergers de l'âge d'or. Dans les fe mes, le bonheur est aussi rare que dans les cités industrielles, et l neurasthénie y est, paraît-il, plus fréquente; mais est-il besoin d'ex gérer le côté brutal du tableau et de persuader au bourgeois que l paysan ne songe qu'au rapt et au meurtre? Laurence Housman n tombe pas dans cette erreur. L'héroïne de **The Sheepfold**, Jane après avoir tué involontairement le père naturel de son enfant e mené ensuite une existence aventureuse, mais honnête, fonde un religion sans dogmes et de sentiments franciscains. Elle prêche l joie, la certitude de la folie humaine, le travail, la foi, la communaut des biens et réussit à faire vivre autour d'elle pendant quelque temp une centaine de disciples hommes et femmes. Quoique les donnée théologiques et morales de cette « Réformeresse » (comme on disai au XVIe siècle) ne soient guère neuves, elles sont exprimées avec ori ginalité et ferveur. Housman est aussi convaincu de leur importanc que son héroïne. Son roman est l'un des meilleurs qui aient paru dernièrement; il offre à la fois une grande unité de plan, un déve loppement logique des caractères et une distinction de style qui se maintiennent jusqu'à la fin de l'œuvre. La folie religieuse de Jane est, comme beaucoup de folies, pleine de bon sens et ne manque point d'inspirer de la sympathie.

§

Wastrals nous ramène au type de paysan que la haine mûrie sourdement conduit au crime. Après une longue lutte pour la direction de la ferme, Byron est vaincu par l'énergie de sa femme. Sabine ne cède jamais : elle est propriétaire et en gardera les prérogatives même lorsqu'elle perd les deux jambes dans un accident. Condamné à l'inactivité, Byron s'éprend de sa nièce, que sa famille lui arrache en la mariant. Le duel entre Sabine, froide, calculatrice et impérieuse, et Byron, incertain, vindicatif et passionné, ne manque pas de grandeur et la conclusion en est inattendue.

Memento. — Sir Arthur Conan Doyle est devenu un adepte convaincu du spiritualisme. Dans *The New Revelation* (Hodder et Stoughton, 3 s. 6 d.), il expose brièvement ses croyances sur l'autre monde. Il apporte peu de

uves, et on regrette qu'il n'explique point en détail les expériences per-nelles qui sont venues confirmer ses lectures. Conan Doyle écrit avec nchise sans chercher à escamoter les difficultés, mais sans non plus les cuter à fond. Avant, cependant, de rejeter avec dédain ses conclusions, aut se rappeler que c'est au milieu des moqueries et des critiques que ers a fini par démontrer l'existence de la télépathie entre vivants. Sans rmer que les théories de Conan Doyle, d'Oliver Lodge, de Wallace et Lombroso sur l'autre monde sont justes, on peut espérer que leurs re-rches passées et présentes aboutiront à quelque résultat scientifique.

That wich hath wings, par Richard Dehan (Heinemann, 7 s.), est un illeton moral et patriotique. On y trouve l'histoire d'un espion allemand, deux mondaines londoniennes, d'un inventeur anglais et d'un scout dont aventures merveilleuses font écarquiller les yeux des plus crédules. Le t est mis à une sauce d'un catholicisme fort sentimental.

Dans *Women and Soldiers* (John Lane 2 s. 6 d.), Mrs Alec-Tweedie avec raison le travail accompli par les Anglaises durant la guerre et essaie, en même temps, de persuader au public que si le gouverne-nt de la Grande-Bretagne avait été confié à des femmes, tout aurait ché sans anicroches et que la guerre serait gagnée! Mrs Alec-Tweedie, a perdu un de ses fils en France, s'est occupée des cantines et des bi-thèques du soldat. Son petit livre donne une excellente idée des préoc-ations et des opinions d'une Londonienne mondaine d'aujourd'hui.

HENRY-D. DAVRAY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

orges Guy-Grand : *Les Sophismes de paix*, Bernard Grasset, 0 fr. 75. — Jbert-Petit : *La France de la guerre, tome II*, Bossard, 9 fr. — Pierre Loti : *rreur allemande*, Calmann-Lévy, 3.50. — André Maurel : *Les Ecrivains Guerre*, la Renaissance du Livre, 3.50. — Gaston Vidal : *Figures et anecdo-le la grande Guerre*, ib. 3.50. — Jean-Jules Dufour : *Dans les Camps de ré-ailles*, Hachette, 3.50.

ivre d'actualité, s'il en fut jamais, que **les Sophismes de x** de M. Guy-Grand. Cet auteur a mis à les discuter l'attention étrante avec laquelle, avant la guerre, il analysait la *Philosophie ionaliste* et la *Philosophie syndicaliste* ; pour le sérieux et le sens, il rappelle l'excellent Emile Faguet, auteur lui aussi d'un sur le *Pacifisme* et qui n'aurait pas mieux disséqué que lui ophismes dont il s'agit.

uels sont-ils ? Il y a d'abord le sophisme d'objectivité. Le Hollan-Troelstra l'a très habilement développé : « L'objectivité, tout est Grâce à elle, on en arrive à pouvoir mettre sur le même plan des s et des événements à qui le vulgaire, par manque justement jectivité, est tenté d'attribuer une valeur différente. » Sans doute ! n arrive à mettre sur le même pied l'assaillant et l'assailli, l'as-in et la victime, et à dire, comme fait Troelstra justement, que pires atrocités allemandes sont *compensées* par la politique

d'affamement de l'Angleterre. Que répondre à ceci ? et Socrate a il jamais converti Gorgias et Protagoras ?

Il y a ensuite le sophisme du parallélisme, dont M. Longuet et s amis usent si volontiers : « Oui, les annexionistes allemands so blâmables, mais n'avons-nous pas nous aussi nos annexionistes? Il y a tout de même entre les uns et les autres cette différence que l impérialistes français n'ont eu et n'ont aucune part au pouvoir, ta dis que leurs confrères allemands ont préparé, décidé et conduit l événements jusqu'ici. L'argument de l'apache à sa victime : « A n place, tu m'en aurais fait autant », est d'une valeur insuffisante.

Il y a encore le sophisme de confusion de plans : « Les Alleman se conduisent vis-à-vis des Belges et Français exactement comme l Belges et Français vis-à-vis des indigènes de leurs Congos. » Ce d'abord est faux, et ensuite est déformé. Les Herreros auraient bi voulu seulement que les Allemands se conduisissent avec eux comm nous avec nos Pahouins.

Aussi le sophisme de confusion des rôles : « Puisque nous n'avio pas défendu la Pologne ou la Finlande contre la Russie, et l'Irlan ou le Transvaal contre l'Angleterre, nous sommes mal venus à no poser en défenseurs du droit. » La conclusion est faussée encore même si nous avons eu tort jadis, devons-nous continuer à avoir to maintenant ? Et puis, tout de même, que de différences entre ces tort

Enfin le sophisme de la moindre résistance : « Toute violence e mauvaise ; plutôt que de résister à la force par la force, mieux va jeter ses armes, et n'importe quelle paix vaut mieux que n'impor quelle guerre. » On reconnaît là Tolstoï. Mais heureusement not instinct d'Occidentaux nous permet de réagir contre ces prédicatio d'Asiates. Si toute vie est sacrée, allons jusqu'à nous laisser dévor par la vermine, comme le fakir.

En réalité, ainsi que le dit M. Guy-Grand, il y a bien des chos qui sont au-dessus de la paix, à commencer par la justice et la libert Et celui qui demande : Qu'est-ce que la justice ? est sur le chemin à bout duquel il trouvera Ponce Pilate : *Quid est veritas* ? comm celui qui se résigne au joug pour ne pas recevoir ou faire recevo des coups est sur la route qui mène à la pure lâcheté. Ce mot un pe gros a des nuances, il n'a pas la même sonorité suivant qu'on pen à celui qui tremble pour sa peau ou qui frémit pour celle des êtr qui lui sont chers, et il ne provoque pas aux mêmes réflexions su vant que celui qui le mérite est un penseur désintéressé qu'éme seule l'idée d'êtres humains s'entr'égorgeant sans pitié ou un poli cien très intéressé flattant les sentiments les plus vils de ses éle teurs en vue de sa réélection. Ce dernier type est parfaitement ign ble, et n'est malheureusement pas imaginaire ; nous en avons conn pas mal, de ces politiciens qui spéculaient avant la guerre sur le pe

goût des gens pour la caserne et pour les taxes militaires, et qui uis la guerre cultivent les germes de lassitude et même de cou- ise qui peuvent se trouver au fond de toute âme humaine.

n peut même se demander si, chez certains défaitistes, au motif eté ne se joint pas le motif trahison. Le mot est encore bien gros, s lui aussi a ses nuances, et toutes les trahisons ne sont pas ées en chèques. Le juge qui, sous prétexte de balance égale, met le même pied l'innocent et le coupable trahit la justice, et le yen qui, sous prétexte d'humanité ou d'impartialité, livre sa cité s défense aux attaques de l'ennemi la trahit aussi. Certes on peut ier la littérature allemande et l'architecture allemande, et même le actère allemand, et l'on peut avoir confiance dans la façon dont enir guérira les Allemands de leurs défauts (encore que le passé commande pas trop ce crédit), mais quand ces Allemands nous quent, nous devons nous défendre et les abattre. Personne n'a s aimé et admiré l'Allemagne que Victor Hugo, et n'a, plus que souhaité cette amitié des deux pays qui lui a fait écrire ses trois umes du *Rhin*: *Vivat Gallia regina! Vivat Germania mater!* is personne aussi n'a plus passionnément défendu la France con- l'Allemagne et n'a cloué au pilori les Barbares couronnés ou cas- s de 1870 d'une main plus vengeresse.

En somme, on ne saurait assez louer M. Guy-Grand d'avoir défen- contre les sophismes de paix les devoirs de la justice et de l'hon- r. Plutôt la paix que la guerre la plus glorieuse, oui, certes, mais si plutôt la guerre que la paix qui sacrifierait le droit ou la liberté.

Le second volume du grand ouvrage de M. Albert-Petit, **La rance de la Guerre**, va de mars 1916 à septembre 1917. Ces -huit mois ont été une période de grands espoirs. Les dix-huit is précédents n'avaient pas tenu, en somme, les splendides pro- sses de la bataille de la Marne et de celle de l'Yser; la lutte s'é- t prolongée, opiniâtrée et assombrie; le gros recul des Russes, le uble échec des Anglais aux Dardanelles et en Mésopotamie, la se d'armes des Bulgares et l'écrasement des Serbes, tout cela issant par la furieuse offensive des Allemands à Verdun qui em- rtait « le fort cuirassé » de Douaumont, à la fin de février 1916, ssait au commencement de mars la situation assez préoccupante. s dix-huit mois suivants eurent de meilleurs moments : longue sistance victorieuse de Verdun, offensive des Russes en Gallicie, trée en ligne des Roumains et des Italiens, évolution des Etats- is vers la guerre, même révolution russe qui, au début, fut consi- rée comme un sursaut du patriotisme slave contre les Sturmer et tres tsaristes. Néanmoins, il y eut des heures bien pénibles pen- nt cette période : écrasement des Roumains, trahison sournoise et en près de réussir du roi Constantin, piétinement confus des Rus-

ses après la révolution, et encore on ne prévoyait pas à ce mome
les folies et les traîtrises des bolcheviks !

Mais ce n'est pas de ces questions générales que s'occupe M. A
bert-Petit. Son livre est le recueil de ses articles parus au *Journ
des Débats* et, dans ce quotidien, c'est des affaires intérieures qu
s'occupe, M. Gauvain tenant le rayon diplomatique et M. Bidou
militaire. En ce qui concerne le rayon intérieur, cette période de di
huit mois a été marquée par les âpres efforts des socialistes po
prendre le pouvoir et conclure la paix presque à tout prix. Ce po
voir était tenu depuis septembre 1915 par M. Briand, qui remania
concentra son cabinet en novembre 1916 et céda la place, en ma
1917, à M. Ribot, lequel fut à son tour remplacé en septembre p
M. Painlevé. La chute de M. Ribot fut, alors, amenée par la démi
sion forcée de M. Malvy, après la révélation des scandales Alm
reyda. Les socialistes, pour revenir à eux, avaient fait une oppos
tion têtue à M. Briand, en dépit de la présence à ses côtés
MM. Sembat, Thomas et autres de leurs amis. On se souvient d
interminables palabres que provoqua la question des passeports pou
le voyage à Stockholm! Il semblait vraiment que les deux tiers
l'humanité ne s'entr'égorgeaient que parce qu'il n'était pas permis
nos bons unifiés d'échanger avec les excellents social-démokrates que
ques gargarismes oratoires bien glougloutants. L'ahurissant, ce n'e
pas tant que certains aient donné dans ce panneau et se soient em
pressés vers Kienthal et Zimmerwald, c'est qu'ils aient persist
même après Brest-Litovsk, dans leur naïveté. Mais à ce propos, n'es
il pas étrange que la cause du kaisérisme ait partout trouvé ses allié
ou ses complaisants dans les deux partis extrêmes, les hérauts du trô
et de l'autel et les champions de l'hypersocialisme marxiste? Null
observation n'est plus intéressante pour le psycho-sociologue. J
crois qu'on ne peut expliquer, pour ne parler que de l'extrême gau
che, cet accouplement pervers des révolutionnaires et des autocra
tismes que par l'idée des premiers qu'il leur est facile de renverse
un pouvoir absolu, ce en quoi ils se trompent peut-être, car un pou
voir absolu, tant qu'il n'est pas rompu par la défaite militaire, ne s
laisse pas balayer si facilement, et sans l'œuvre de nos républi
ques démocratiques toute l'Europe centrale et orientale serait sou
le joug. Il faut tenir compte aussi de la lâcheté humaine (au fon
de tout défaitisme il y en a) de la bassesse d'âme politicienne (les
prôneurs de la paix à tout prix comptaient sur la reconnaissance
électorale de tous les trouillards) de mille sentiments plus ou moins
vilains (peur de l'Allemagne, haine de la « patrie bourgeoise », soif
frénétique du pouvoir, jouissances, gabegies, terrorisme, toute la
lyre bolchévique !) Voilà pourquoi, en gros, nos marxistes de tout
acabit ont marché pour le Kaiser. Quant aux simples radicaux-so-

listes de la nuance Malvy-Caillaux, leur cas est à peu près le
me ; la soif du pouvoir n'est pas moindre chez un Caillaux que
z un Lenine ; tout ce qu'on peut dire de mieux en leur faveur,
t que, croyant à la victoire inévitable du Kaiser, ils espéraient, en
nt les armes dès le début, obtenir de meilleures conditions qu'a-
s les catastrophes, politique de Gribouilles tout comme celle des
olutionnaires, et politique de poltrons, car désespérer du salut de
France est pure lâcheté. L'histoire sera très sévère pour tous ces
érables, non seulement parce qu'ils ont douté de la patrie, mais
ce qu'ils ont failli perdre la patrie : que serait-il arrivé si Cail-
x était resté au pouvoir en juillet 1914 avec Malvy pour lieute-
nt ? Encore une fois, c'est l'assassinat de Calmette par la femme
Caillaux qui, en le faisant tomber du pouvoir, a sauvé la France.

HENRI MAZEL.

§

Le dernier livre de Pierre Loti, l'**Horreur Allemande**, est
recueil d'articles, impressions et notes rapides sur les à-côtés de
guerre, parfois les aspects du champ de bataille, la physionomie
villes bombardées. Naturellement il s'élève contre la sauvagerie
l'adversaire, comme dans le chapitre intitulé : *Un lâcher de go-
es*, où il montre le caractère effroyable de ses dévastations et l'ou-
uidance de la race qui osait déclarer : « Nous sommes morale-
nt et intellectuellement supérieurs à tout le monde ; nous ferons
e fois table rase. » Ils s'y efforcèrent tout au moins ; ils dévastè-
t par ordre et avec la conscience d'accomplir un devoir, empoi-
nant les puits (1), coupant les arbres fruitiers à un mètre du sol,
uisant, incendiant, faisant sauter les villes, — l'une que Pierre Loti
te et dont il décrit les aspects lamentables : « Il n'y reste plus un
nument, en effet, plus une maison, rien qui n'ait été rasé près
erre ; l'ensemble n'est qu'un immense et informe tumulus de
ques rouges, par-dessus lequel les arbres fruitiers, les arbustes
tronc scié, gisent et se dessèchent. » C'est Montdidier, Ham ou
onne. Plus loin il a donné des pages véhémentes sur le personnage
Guillaume II ; des paysages et tableaux du front quand revient
ver, — le quatrième hiver du conflit ! — au lendemain de la bataille
rrain bouleversé, les *creutes* ou cavernes de la région effondrées
l'artillerie. C'est enfin l'« hommage à leurs intellectuels », où il
iore que l'Allemagne ait fait si longtemps illusion : « L'Allemagne
la conscience morale du monde » ! Mais ce n'est pas seulement de
jours, car dès le XVI^e^ siècle et sans doute beaucoup plus tôt, on

(1) On a trouvé sur des prisonniers ou des morts des ordres de contaminer les
en y jetant « en quantité suffisante de poison, de la créosote ou, à défaut, de
urriture » (p. 17).

parlait couramment de l'honnêteté allemande, de la conscience all
mande, que nul n'aurait osé mettre en doute. Il faut ajouter à c
dissertations des pages sur les horreurs de Serbie, les incendies
Reims. Mais, la partie surtout remarquable du volume, celle où no
pourrons retrouver le Pierre Loti d'autrefois, c'est la suite de s
Impressions d'Italie, l'Italie en guerre, l'escalade du Carso dont
décrit la position stratégique à la frontière autrichienne, et l'absen
même de routes qui était une mesure de défense contre nos voisins
la péninsule, tant qu'il a fallu en établir hâtivement pour les besoi
stratégiques. Le terrain est d'ailleurs le plus souvent dénudé, crib
de trous, égratigné par la mitraille, et les combats furent terribl
dans cette région hérissée d'obstacles. En route il visite cependa
Aquileia, un hameau passé la frontière, et où se trouve une vieil
basilique qui fut autrefois la cathédrale d'une ville de 500.000 âm
Le pavage de l'église est la plus vaste mosaïque jusqu'ici connue, ma
l'édifice fut plusieurs fois reconstruit, à l'époque romane d'abor
puis durant la période ogivale. — Après le récit d'une explorati
du littoral, où la censure a coupé quelques indications, il arrive da
la région des Dolomites, dont les villages sont encore de lang
italienne, puis entre dans le Tyrol autrichien. Les montagnes, de
côté, constituent un décor « extravagant et formidable », ont d
aspects fantastiques de cauchemar. Il raconte cependant l'organis
tion de la guerre italienne ; donne quelques portraits : le Roi Victo
Emmanuel, la Duse, et arrive enfin à Venise, « Venise en tenue
guerre » où déjà se fait l'invasion du modernisme, — « le progrès,
vitesse, l'affolement, la laideur ». On élève partout des tuyaux d'u
nes, des tours Eiffel de planches pour poser du fil de fer. Le pala
des Doges est enseveli dans des murs de briques cimentées ; ses fen
tres sont masquées avec des jeux de poutres. Saint-Marc est « em
ballé » de même, couvert de matelas, protégé par des caisses de br
ques, des remparts de bois. Mais on n'a pu dissimuler les mosaïqu
des voûtes et jusqu'au dernier jour du conflit on pourra craind
pour elles. « Les Autrichiens n'ont bombardé que les églises et l
hôpitaux », dit-on couramment en Italie. A Venise, en effet, ils o
endommagé surtout l'église des Carmes Déchaussés, où les fresqu
de Tiepolo ont été détruites avec la voûte, et de même l'église San
Maria Formosa. Dans le palais des Doges, on a cependant enlevé d
peintures de leurs cadres, et par les salles sont disposés des tas
cendres où l'on a planté une pelle, et qui restent là en prévision d
incendies. De Saint-Marc, beaucoup de vitraux ont été retirés
remplacés par des panneaux de bois. Les statues, les orfévreries, l
colonnes de marbre améthyste ou de vert antique sont protégées p
d'épais matelas ; on a même collé des toiles grises sur les mosaïque
Le soleil tombe cependant sur le décor précieux de la ville. Chaq

ir elle s'enferme, s'éteint, parce que c'est la guerre et qu'il faut méfier des avions de l'Autriche, — des sauvages inventions de la ence moderne.

A l'heure présente on peut dire que tout le monde plus ou moins it sur la lutte et les personnages qui y jouent un rôle. C'est le and et presque unique sujet d'entretien. M. André Maurel, après ers récits de voyage, a consacré un volume à quelques figures rquantes du moment en France,—aux « Grands premiers rôles », l'on peut dire, — mais il a soin d'indiquer en commençant, et je s heureux de m'être rencontré avec lui à ce propos, qu'il est encore maturé d'écrire sur la guerre elle-même. Nos petits-neveux sans ite pourvoiront à cette tâche. — Mais il a voulu présenter les per-naiités surtout marquantes de la période actuelle, ceux qui ont s à tâche d'éclairer ou conduire la masse, plutôt heureuse de uver dans son journal une opinion toute faite et de lui accorder préférence. De là, **les Ecrivains de la Guerre**, galerie de sonnages dont les tendances peuvent être diverses, — politiciens, nanciers, historiens ou même polémistes, mais qui ont justement térêt de leur diversité d'avis. C'est Clemenceau, Maurice Barrès, eph Reinach, Gustave Hervé, Charles Maurras, défunt Albert de n, Hanotaux, Léon Daudet, Romain Rolland, Paul Bourget, upe assez mélangé en somme et dont certaines figures, comme main Rolland, n'ont pas toujours eu une bonne presse. — Mais ude d'une physionomie comme celle de M. Clemenceau intéresse utant plus volontiers que le personnage a pris la tête du pays ns un des moments les plus critiques de la période actuelle. Il st trouvé l'homme énergique qu'il fallait. « Savez-vous, disait-il guère, à quoi on reconnaît un article de Jaurès? Tous les verbes t au futur. » C'est un de ces mots à l'emporte-pièce qui lui sont iliers. Jaurès était au futur, dans les nuages, — pour en parler iment, — et il nous fallait combattre la réalité de l'invasion alle-nde. Clemenceau se méfie des spéculateurs, affirme son biogra-e, « comme du danger le plus grand auquel un homme politique rgé d'intérêts précis et quotidiens puisse s'exposer ». Et il cher-e à démêler la psychologie du personnage, réaliste et individua-e, qui veut toujours avoir le droit de dire ce qu'il pense ; impé-ux avec cela, et considérant la parole comme un instrument im-fait, il use de la plume. C'est qu'il est toujours un homme d'ac-n. Les plus grandes difficultés qu'il ait rencontrées dans sa vie itique sont venues à l'occasion de son sentiment sur les destinées pays, — en contradiction avec la majorité du Parlement. Lorsqu'il st élevé contre des expéditions coloniales comme celles du Tonkin du Maroc, c'est qu'il pensait qu'en dispersant notre effort nous quions de nous affaiblir pour la grande partie toujours en pers-

pective à jouer avec l'Allemagne. De même, à tous risques, il s'es dressé contre l'Allemagne encore lors de l'affaire des déserteurs d Casablanca ; lors de la cession d'une partie du Congo. C'est que « l dignité d'une nation est une chose concrète, tout à fait contingent matérielle, peut-on dire, parce que toute nation qui se laisse piétine déchoit de son rang, n'est plus une nation. Et lorsque la guerre de vient imminente, il ne dit pas un mot susceptible de faire croir qu'il pouvait supposer aux événements de la dernière quinzaine d juillet une autre issue possible. » — Il a surtout compris depuis lor qu'il fallait non seulement parler mais agir, ce que notre époqu oublie trop souvent. Toutefois c'est surtout le Clemenceau censeu de la guerre que M. André Maurel a montré, car l'homme d'actio ne s'est réveillé qu'ensuite. Mais avec raison sans doute il peut dir que c'est un homme de bonne foi, réaliste et individualiste toujour dans sa doctrine, « conscient des responsabilités revendiquées pou les autres comme pour lui-même, de grand zèle patriotique et qui ru lorsque ses compagnons de char se relâchent de tirer. Il réveil durement l'attelage alors, ne pensant qu'à le faire avancer, indiff rent s'il le mécontente en le secouant trop fort, encore plus indiff rent à ce qui peut lui arriver à lui-même. » — M. André Maurel n pas fait une apologie du sujet en somme, mais une étude à la fo bienveillante et perspicace. Clemenceau fut l'homme à poigne qui s trouvait nécessaire et avec lui le pays eut confiance. La chance l favorisa heureusement et il s'est trouvé associé ainsi au grand mou vement de libération du territoire envahi, qui prépare la fin de l guerre.

A « la Renaissance du Livre », M. Gaston Vidal publie encore u volume d'historiettes, de souvenirs et portraits : **Figures et Anec dotes de la Grande Guerre**, — des épisodes parfois humou ristiques, le plus souvent dramatiques ou même tragiques. Ce son des matériaux pour la grande Histoire, et surtout nombre de détail qui serviront à présenter le personnage du soldat actuel, condamn si longtemps à souffrir souvent de la faim, de la soif, parmi l boue, les assauts, la mitraille, les fatigues de la campagne, — e dit-il très bien, « il a fallu toute la bêtise de l'Allemand pour croir à la déchéance d'un pays où même les gosses de dix-huit ans s conduisent comme Léonidas aux Thermopyles ». Les récits d M. Vidal, — sur les combats de l'Yser et de Carency ; en Alsace, l'Hartmannweiler et au Linge, — la charge du sergent aux clairon Blanchelande, l'histoire shakespearienne du cimetière bombardé, — viennent s'opposer à certains détails répugnants qui sont parfo donnés sur l'ennemi, comme l'histoire du château du Nouvea Monde, occupé par le prince de Wied, ex-monarque d'Albanie et so Etat-major, et qu'il quitte « après l'avoir empuanti d'excrémen

'on trouvait même sur la table et dans les armoires à linge ». — a beaucoup de pages intéressantes dans ce livre qui se lit avec isir et peut être indiqué comme une des bonnes publications de période actuelle.

Pour terminer, j'ai à présenter encore une des relations les plus gnantes de la captivité des nôtres en Allemagne : **Dans les mps de représailles**, par Jean-Jules Dufour. L'auteur ne t pas écrire, ne fait pas de style, de littérature ; il conte simplent les choses éprouvées, souffertes. Son livre a la valeur d'un oignage et l'on peut dire qu'il est édifiant. — D'abord il indique qu'il a vu des combats de la frontière, aux premiers jours du flit, — où l'on reçoit des balles sans rien découvrir des agressrs. C'est bientôt la retraite et le narrateur, après avoir fait le p de feu, se trouve entraîner un camarade qui a été atteint. On end les coups de revolver dont on achève les blessés. Les deux çons espèrent rejoindre, mais sont bientôt cueillis par des uhlans. officier les interroge et Jules Dufour est emmené par un interte qui lui raconte les pires horreurs dont il accuse les nôtres. On conduit dans la cour d'une ferme pour le fusiller, puis on se ravise il rejoint d'autres prisonniers que les troupes dirigent sur l'arre. Avec eux doivent partir des habitants et des feux de salve t proches indiquant qu'on en passe par les armes. Le voyage est mentable ; la colonne encadrée par des sentinelles traverse un pays asté, incendié, dont la population a été quasiment détruite. On re en Belgique et c'est le même tableau désolant ; partout des cares, des équipements abandonnés, le pays mis à sac. Les Allends victorieux défilent cependant, se dirigeant vers la France ; s c'est du matériel d'artillerie dont les conducteurs ricanent. Enon arrive à une gare et les prisonniers sont enfournés dans des gons à bestiaux. On atteint ainsi Luxembourg où quelques voix nçaises se font entendre et où l'on distribue de vagues provisions. is le train repart pour Trèves, pour Coblentz et s'enfonce en emagne. Les prisonniers ont faim, mais on les laisse jeûner. On débarque enfin à Ohrdruf où ils sont enfermés dans un vaste mp d'instruction pour les troupes. D'autres prisonniers encombrent à le camp et l'on se communique les nouvelles, ou plutôt les ratars qui en tiennent lieu. Mais la plus grande torture du lieu, st la faim, car la nourriture est dérisoire malgré les expédients et cs des prisonniers, qui sont encore harcelés de défenses odieuses soumis aux brutalités des sentinelles. Il raconte bien d'autres mies encore des captifs, mais qui pouvaient encore croire, — d'après d'éminents économistes ! — que la guerre ne durerait pas plus trois mois. En attendant ils avaient la vie dure, se trouvaient malités le plus souvent et de plus chargés de corvées. « Toujours la

même vie de travail et de famine, note l'auteur au mois d'octobre. On en est réduit à chercher comme les chiens de quoi manger dans le boîte à ordures. Trois des Belges arrivés avant nous ont été assommés à coups de briques. Les Russes surtout sont maltraités. Dans une écurie, on a enfermé trois cents civils belges et ils ne reçoivent que du pain et de l'eau. Les Anglais ont la spécialité des besognes les plus répugnantes, — les ordures et les latrines. La vie que nous menons est celle des bêtes de somme, — casser des cailloux, pousser des wagonnets, transporter de la terre. Tous nous sommes rongés par les poux. » — On leur fait faire bientôt l'exercice à l'allemande, — exercice qu'ils répètent avec tant de mauvaise volonté que les instructeurs furieux leur crient qu'ils sont de « tristes soldats » et « une mauvaise armée ». Pour les moribonds, il y a un aumônier, militarisé comme le reste et qui expédie ses prières avec la désinvolture qu'on imagine. Enfin les prisonniers sont envoyés dans un « camp de représailles » et se trouvent d'abord heureux de partir. Ils sont transportés à Soldau dans le Hanovre, une région de marais où ils endurent des souffrances terribles, sont soumis à une discipline de bagne, parmi la puanteur de la vase et les moustiques. Autour d'eux, à perte de vue, ce n'est que de la vase, un sol élastique, spongieux, où poussent seulement des bruyères. Ils doivent travailler onze heures par jour; la nourriture est devenue répugnante; les mauvais traitements sont quotidiens. Quelques-uns essayent de s'évader, mais sont repris et soumis à de véritables tortures. On ramène enfin la colonne à Ohrdruf, mais il y a d'autres corvées, toujours le travail forcé, des dénonciations anonymes et les coups de matraque des gardiens. Quelques inventions, parfois saugrenues, parviennent cependant à duper les Boches. Puis ce sont des convois de prisonniers civils, amenés du nord de la France et qui meurent littéralement de faim. L'auteur raconte aussi l'inquiétude du camp, tandis que se donnait la bataille de Verdun. « Verdoune Capout », ricanaient les Allemands. Puis ce fut un nouveau départ pour le front russe, toujours en représailles. Les prisonniers, que les officiers traitent de « cochonneries » et de « maudites crapules », débarquent en Lithuanie après 96 heures de voyage et doivent marcher encore longuement pour arriver à une bicoque où l'on entasse cinq cents hommes. Les gardiens, féroces, les soumettent à une discipline de tortionnaires, des raffinements barbares qui « font lever un dégoût et une haine atroces ». Ce sont les pages qu'il faut surtout retenir dans ce livre. Le récit des camps de représailles est un monde de brutalités odieuses. C'est l'enfer et le bagne; — le travail sous les coups, les privations, les persécutions même. Pour nourriture les hommes ont de la viande pourrie, la grosseur d'une noisette, du pain presque toujours moisi et des épluchures de pommes de terre.

es provisions qui parviennent de France sont gâtées, immangeables. près la Lithuanie, c'est une autre période sur le front de Courlande ù les prisonniers sont affectés à la culture. Parfois de ce côté on ntend le canon russe. Les représailles enfin se trouvent soi-disant rminées ; on embarque le troupeau qui passe par Berlin, se trouve nduit aux environs de Merseburg et affecté à des exploitations gricoles. Mais la persécution recommence quand on les envoie tra- ailler dans des mines de charbon, et pendant deux mois ils endu- nt un traitement odieux avant d'être ramenés à Merseburg, puis e là au camp de Langensalza où ils ont à passer leur troisième hiver e captivité. Le jeune Dufour est tombé malade mais parvient à se mettre. C'est le moment de la révolution russe, bientôt de l'of- nsive anglaise dans la Somme, et des scènes odieuses sont encore crites au débarquement des prisonniers russes et roumains, de ritables cadavres qui ont été évacués de Saint-Quentin, de Douai, de la ligne de feu. De même il faut lire le récit de l'arrivée des essés anglais et les scènes qui suivirent, ainsi que des prisonniers vils maintenus intentionnellement dans la zone de feu. Le livre M. Jean-Jules Dufour mérite en somme d'être lu en entier. C'est us qu'un témoignage, c'est un acte d'accusation. L'ennemi s'y ontre avec une âme de tortionnaire et ses procédés ne peuvent être ualifiés que d'un mot : la méchanceté. Il y avait presque trois s que l'auteur était captif, lorsqu'il fut échangé et put revenir par Suisse. Pour celui-là aussi c'était la fin du cauchemar.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

L'EFFONDREMENT. — Réjouissons-nous de la fin des hostilités, mais oublions pas qu'il reste aux Alliés une tâche considérable à accom- ir. L'Allemagne réduite à capituler, parce qu'elle était militairement ttue, s'est résignée à accepter nos conditions. Il ne faut pas oublier pendant que ses plénipotentiaires, en signant l'armistice, ont formulé s protestations et que le peuple allemand, lorsqu'il en a connu les uses, s'est mis à crier à l'injustice. Nulle part nous n'avons vu anifester de regrets et il n'y eut chez les promoteurs de la guerre n qui puisse ressembler à un remords. Les Scheidemann et les ase qui, le 4 août 1914, approuvèrent avec enthousiasme les décla- tion du gouvernement impérial n'ont pas encore trouvé une pa- le pour faire comprendre autour d'eux qu'après une guerre d'ini- ité une « paix de justice » devait nécessairement comporter de stes réparations. Et le maréchal de Hindenburg, naguère encore and meneur de la conquête universelle, aujourd'hui chef des trou-

pes de la République allemande, en exhortant ses soldats à conse ver la discipline pendant l'évacuation, trouve bon d'exalter enco leur orgueil en leur disant : « Nous sortons de cette guerre droits fiers. » S'ils restent *droits et fiers*, s'ils ne consentent pas à s' vouer coupables, comment saurions-nous prendre au sérieux le changement de régime ?

L'empereur chassé de l'empire, la révolution maîtresse de Berli la république proclamée dans la plupart des Etats confédérés, voil dans l'espace de peu de jours, des événements qui semblent prépa rer l'élaboration d'une Allemagne nouvelle. Gardons-nous cepe dant d'en tirer, à la légère, des conclusions favorables à la cause d l'Europe et de la civilisation. L'anarchie et le désordre seraient nature à nous créer autant d'embarras qu'un replâtrage rapide qu tout en substituant à l'aigle des Hohenzollern le bonnet phrygie des démocrates, laisserait intacte la façade impériale. On a trop t fait de comparer l'Allemagne à la Russie. La défaite et la famin engendrent le bolchévisme. Mais ici le bolchévisme est un état pa sager. Voyez les révoltes de Kiel et de Hambourg ! Les masses all mandes, où la discipline est incrustée dans l'être, après quelqu jours d'effervescence sauvage, rentrent dans le rang, quand on le promet qu'elles vont manger. La colère contre les dirigeants n'a pa suffi pour balayer les hommes de l'ancien régime. M. Solf, pange maniste colonial, est toujours ministre ; son prédécesseur M. Der burg se prépare à rentrer dans les affaires. Au ministère de guerre, le général Scheuch, le parvenu de Herlisheim, contresig les ordres du « commissaire du peuple » Fritz Ebert. Si ceux q sont responsables de la défaite ont été atteints, on se préoccupe pe de rechercher ceux qui sont responsables de la guerre.

Continuons donc à accorder la plus grande attention à ce qui passe en Allemagne. Dans l'évolution rapide de ces dernières sema nes, il convient de retenir quelques faits qui nous serviront points d'appui. Jusqu'au dernier moment l'opinion publique all mande avait été maintenue dans l'opinion que la situation militai pourrait encore être sauvée et que les Alliés reculeraient devant u campagne d'hiver qui, dans quelques mois seulement, les condu raient jusqu'au Rhin. Un appel du maréchal de Hindenburg, daté d 1er novembre, lançait cette affirmation : « Nous sommes invincible si nous sommes unis », et la presse de toutes nuances déclarait ha tement que les conditions d'armistice, si elles étaient trop dure seraient certainement repoussées. La *Gazette de Francfort*, par l plume de son correspondant de Genève, écrivait en date du 31 oct bre :

Si demain l'Entente exige, comme condition d'armistice, l'ocupation d 'Alsace-Lorraine et si l'Allemagne ne veut consentir qu'à l'évacuation, pou

pas préjuger de la fixation définitive des conditions de paix, la guerre ra poursuivie et le gouvernement français en porte toute la responsalité.

Dans un article sur l'effondrement de l'Autriche-Hongrie, la *azette de Cologne* du 4 novembre s'indignait des dures conditions nposées par l'Entente, laquelle était accusée de vouloir satisfaire un brutal instinct de puissance ».

Pour notre front, ajoutait la *Koelnische*, le document sera un aiguillon ui procurera à nos troupes de nouvelles forces et un nouvel esprit de sistance, car il leur permet de se rendre compte de ce que deviendrait Allemagne, de ce que deviendraient leur patrie, leur famille et elles-êmes, si elles s'effondraient, en donnant à l'ennemi la possibilité de briser empire allemand comme il a mis en pièces l'empire jadis si fier des absbourg.

Le lendemain 5 novembre, la même feuille répétait encore :

Si les négociations devaient se terminer par des conditions qui saperaient s racines de l'existence nationale de l'Allemagne, la concentration de oute notre activité, communément dénommée « défense nationale », sur ne action défensive nous servirait de règle de conduite. Plus que jamais out devrait alors se mettre au service de la guerre, au mépris de tous les acrifices qui seraient exigés...

Mais ce furent surtout les conservateurs qui, jusqu'à la veille de armistice, défendirent avec acharnement le principe de la guerre à utrance. Le 30 octobre, leur groupe parlementaire adressa un Mémoire au chancelier lui demandant de rompre les négociations de aix et d'ordonner la reprise de la guerre sous-marine. En même emps ils multipliaient les manifestations publiques à Berlin et dans es provinces ; discours incendiaires devant les statues de Bismarck t de Hindenburg ; cortèges patriotiques dans les rues. A Brunswick, n pasteur, M. Brakebusch, appelait aux armes. Sa prose vaut l'être traduite :

Exigez que l'on ne recule plus d'un pas, que Hindenburg pousse en vant, que l'on saisisse l'ennemi avec toute la force et toute la fureur. Et u'on fasse taire celui qui bouge, qu'on lui ferme sa gueule impertinente. *Braunschweiger Anzeiger*, 26 octobre.)

« Bolchévisme réactionnaire », répondait ironiquement le *Berliner Tageblatt*, et la *Münchener Post* traitait tous ces braillards de joueurs décavés qui n'ont plus rien à perdre ». Les conservateurs yant mis la défense nationale dans leur programme, il était naturel ue les partis de la majorité s'y opposassent de toute leur force. La ontinuation de la guerre devenait ainsi une question de politique ntérieure allemande. Si la droite réussissait dans ses desseins, c'en erait fait des réformes démocratiques et la clique militaire triompherait de nouveau en Allemagne. On se trouvait donc placé devant ce

dilemme : soit la consolidation du régime impérial et la poursuite de la guerre à outrance, soit la paix immédiate avec des réformes radicales. Dès le 5 novembre, M. Fritz Ebert, président du groupe socialiste majoritaire, qui le 9 novembre devait recueillir la succession du prince Max de Bade, informait le gouvernement impérial que son parti exigeait la fin de la guerre à n'importe quelles conditions.

L'Allemagne, disait-il, est aujourd'hui bloquée par ses ennemis et menacée de toutes les horreurs de la guerre chez elle. C'est seulement en abandonnant toute illusion de défense nationale qu'il est possible de sauver quelque chose de la patrie allemande.

Le lendemain les socialistes, par un ultimatum, exigeaient l'abdication de l'empereur. C'était la fin.

Aussi quand, le 7 novembre, les plénipotentiaires allemands partirent pour les lignes françaises pour signer l'armistice, les moins clairvoyants durent-ils bien se rendre compte qu'il n'y avait plus d'illusion à se faire. La *Gazette de Francfort* écrivit mélancoliquement :

La démarche allemande est douloureuse et infiniment triste. La fin est arrivée comme l'ennemi la voulait. Les généraux allemands, qui apposeront, si leurs pouvoirs et le caractère des conditions le permettent, leur signature au bas du document qui terminera la terrible tuerie, scelleront en même temps un épisode tragique de l'histoire allemande et la fin de l'âge militaire.

Et le *Berliner Tageblatt* :

Nous avons perdu la guerre et nous devons en supporter courageusement les conséquences. Il faut rassembler les forces qui nous restent pour l'œuvre de reconstruction et non pour entreprendre une guerre civile qui ruinerait le peuple allemand.

L'acceptation de la défaite rendait impérieuse la solution de la question dynastique. Pendant une quinzaine on avait ergoté sur la démission possible de l'empereur. Il s'agissait alors, ne l'oublions pas, d'achever l'évolution vers la « démocratie », de façon à pouvoir se présenter vis-à-vis des Alliés, conformément aux idées du président Wilson, comme une nation libre, décidée à régler elle-même son sort. En changeant de figure, l'Allemagne espérait obtenir, par un habile subterfuge, de meilleures conditions de paix. Elle s'imaginait naïvement qu'en éloignant le principal coupable la question des responsabilités ne se poserait plus. Bien entendu, si l'on parcourt les nombreux articles consacrés par la presse à la *Kaiserfrage*, on ne trouvera rien de semblable. Pour les Allemands, le départ de Guillaume II est une question intérieure, un simple chapitre dans l'histoire de l'évolution du pays. Ils se gardent bien d'avouer qu'ils se

ent à une habile manœuvre destinée à duper les Alliés. Le 29 oc-
re, les *Dernières Nouvelles de Munich*, organe des libéraux
arois, écrivaient déjà :

st-il imaginable que Guillaume II approuve, avec toute son intime
viction, d'un jour à l'autre, la rupture avec ce qui pendant trente ans
primé une direction à sa politique ? Qui donc oserait répondre affirma-
ment à cette question ? Nous avons indiqué récemment déjà que l'op-
ition entre les conceptions de l'empereur et les exigences des temps
lernes sont irréductibles. Il y a une amertume infinie dans le fait que
areilles considérations soient aujourd'hui nécessaires.

usque-là les socialistes s'étaient tu, mais quand le 3 novembre,
orwaerts posa cyniquement la question : « Que fera l'empereur » ?
fut fait des discussions académiques. En vain le piétiste *Reichs-*
e annonça-t-il pompeusement qu'il voulait organiser « une
lange de fer, autour du trône », la chute de la dynastie était
sommée. Guillaume de Hohenzollern, se rendant compte que sa
itale lui échappait, n'avait plus qu'à s'enfuir un grand quartier
éral. Comment y passa-t-il les terribles jours qui précédèrent l'ac-
tation de l'ultimatum du maréchal Foch ? Un autre se serait mis
tête de ses troupes pour périr avec honneur dans une lutte dé-
érée. Le comédien qui depuis un quart de siècle a stupéfait l'Eu-
e par ses avatars a préféré s'en aller en Hollande, pour mener
istence cossue et monotone du gentilhomme campagnard. Mais
ndons la fin...

ar suite d'un phénomène assez curieux que les historiens futurs
ront retenir, tandis que la révolte grondait dans les ports de la
du Nord et de la Baltique, alors qu'à Berlin les cadres étaient
s pour la formation d'un gouvernement socialiste, c'est à Munich
clata la première révolution. En une seule journée, sans effusion
ang, Kurt Eisner est parvenu à y établir la « République ba-
oise ». Cet agitateur, que le chancelier Hertling avait fait empri-
ner au commencement de l'année, avait su, dès sa sortie de pri-
, il y a un mois, s'assurer les faveurs populaires. Grâce à lui,
alistes majoritaires et minoritaires ont su faire cause commune
'assurer le concours aussi bien des soldats de la garnison que des
résentants de la petite propriété rurale. Kurt Eisner, que nous
ns vu passer du nietzschéisme, à travers le radicalisme, aux
nions révolutionnaires les plus extrêmes, s'intitule « premier pré-
nt du conseil des ouvriers, soldats et paysans ». Mais il ne faut
là qu'une étiquette.

our nous, cet habile tacticien incarne avant tout l'opposition irré-
tible à tous ceux qui, de près ou de loin, ont été complices de la
rre. A la fin du mois de janvier dernier, dans une réunion tenue

à Munich, il avait fait la déclaration suivante, rapportée par la *Münchener Post* :

Les socialistes allemands sont discrédités dans le monde entier. Le pa socialiste voit depuis trois ans et demi que le Gouvernement allemand propose des buts de guerre annexionnistes. *Le 4 août 1914, le Chancelier a fait connaître aux chefs de partis les plans de conquêtes du gouvernement. Je me porte garant de ce que j'affirme.* Si les chefs socialist protestent maintenant contre les annexions, c'est là *pure hypocrisie.*

On se rappelle en outre la polémique de Kurt Eisner avec le m joritaire Ernest Heilmann, au mois de novembre 1916, dans la *Chem nitzer Volksstimme*, au cours de laquelle il affirma, preuves en mai que la mobilisation allemande avait été décrétée le 28 juillet 1914. U opposition irréductible le sépare de M. Philippe Scheidemann qu n'a cessé de poursuivre de ses sarcasmes depuis le commenceme de la guerre. Actuellement il ne semble pas exister de relations e tre le gouvernement de Munich et celui de Berlin. Mais les chos peuvent changer, bien qu'il paraisse assez difficile qu'un accord puis s'établir parmi cette accumulation de divergences. En tous les ca les Alliés ne devront pas négliger ce point faible dans la constitu tion définitive de la République unitaire allemande.

Quoi qu'il en soit, le problème de l'ordre allemand est, pour moment, avant tout une question de ravitaillement. Dans toutes s proclamations le chancelier Ebert, maintenant « commissaire d peuple », s'est efforcé de faire comprendre à ses administrés la n cessité de cesser les désordres. Le prince Max de Bade, en s'e allant, le 9 novembre, a supplié le peuple de ne pas se laisser aller l'anarchie. La première préoccupation de son successeur a été maintien de l'ordre. Toutes les informations qui nous sont parvenu ces jours derniers permettent de penser qu'il a réussi dans sa tâch L'empereur a disparu dans l'ombre, quelques ministres attachés l'ancien régime ont donné leur démission. Mais la bureaucrat prussienne est demeurée à son poste et accorde sa collaboration a gouvernement des compagnons socialistes de toutes nuances. Y t-il quelque chose de changé en Allemagne? Le régime des *officie* a disparu dans le cataclysme, mais une nation de *sous-officiers* di ciplinée, bien que battue, croit encore à sa « mission » dans le mo de. Chez elle, c'est toujours la même morgue. Elle est seuleme plus vulgaire.

HENRI ALBERT.

§

Autriche-Hongrie.

EFFONDREMENT. — Le 2 octobre dernier, le député tchèque Tus déclarait au nom de sa nation : « Nous faisons ouvertement savo

Président du Conseil que nous ne nous contenterons plus de pro-sses. Nous ne lui demandons pas de belles paroles, car toute no- nation revendique un Etat tchéco-slovaque indépendant. Nous stituerons nous-mêmes cet Etat par nos propres forces, et peu us importe que nous l'ayons un jour plus tôt ou un jour plus tard. qu'il y a de certain, c'est que nous le reconstruirons, parce que us devons l'avoir et que l'intérêt de l'Europe entière l'exige. » elques jours auparavant, le Comité National Tchéco-Slovaque, au-ité suprême de la nation, avait lancé une proclamation, d'ailleurs erdite par la censure jusqu'au 5 octobre, où il disait la même se en d'autres termes. Répondant aux avances de Charles qui, ur sauver sa couronne, se disait prêt aux plus belles promesses, aux rmes les plus radicales, cette proclamation disait :

Ce que nous demandons, les gouvernements de Vienne ne nous l'accor-ons jamais et ne sauraient même nous l'accorder. Notre nation ne peut érer sa libération des milieux qui, pendant tout le cours de la guerre, nt vu en elle que l'objet d'une honteuse exploitation et qui, au dernier ment encore, ne reculent devant aucun moyen pour humilier notre na-n, l'affamer et, par des actes arbitraires de la plus brutale oppression, blesser dans ses sentiments les plus sacrés.

Trois jours après le député Tusar, le député yougoslave Rybar enait à son tour la parole à la Chambre autrichienne pour repous-les avances du monarque et de ses ministres. « Le moment est nu de liquider la vieille Autriche, disait-il, et peut-être quelque se de plus... Il a fallu les derniers événements militaires pour liger le gouvernement à venir à nous avec je ne sais quelles pro-sses d'autonomie et quand, sur les fronts, la situation s'est aggra-e davantage, on est venu nous apporter l'offre d'un Etat libre dans cadre de la Monarchie... Nous n'avons aucune confiance en vous, r ce que vous nous promettez quand vos affaires vont mal, vous reprenez lorsque la situation change sur le front. »

C'étaient les derniers discours des députés tchèques et yougoslaves e le Reichstag devait entendre. L'Union Tchèque et le Club You-slave, en effet, décidaient bientôt de ne plus siéger à la Chambre trichienne. C'est alors que, pour essayer de sauver la Monarchie enacée non seulement par les défaites militaires, mais plus encore r la révolution que, depuis des mois, Tchèques et Yougoslaves prépa-ient avec le plus grand soin, l'empereur fit renouveler par le président Conseil Hussarek les offres de paix que signa le comte Burian. On it ce qu'il advint. Le président Wilson refusa de traiter avec l'Au-iche-Hongrie en lui faisant attendre sa réponse indéfiniment. Pen-nt ce silence, l'Autriche se désagrégeait de plus en plus. Pour nter de conserver au moins la Hongrie, Charles I-IV remplaça Bu-an par Andrassy. L'un des premiers actes de celui-ci fut d'adres-

ser une nouvelle demande au président Wilson. Ce fut le signal
tendu par les nationalités jusque-là opprimées. Celles-ci profitère
de ce que la note d'Andrassy acceptait les vues du président Wils
quant aux « droits des peuples d'Autriche-Hongrie, spécialeme
ceux des Tchéco-slovaques et des Yougoslaves ».

Les Tchèques, qui avaient déjà leur gouvernement à l'étranger,
Paris, se séparèrent nettement de l'Autricho pour constituer un Et
tchécoslovaque. « La liquidation de l'Autriche a commencé, écriva
dès le 17 octobre le journal magyar *Vilag*, et il n'existe nulle pa
dans toute la Monarchie, une force capable de mettre de l'ordre da
ce chaos. Il n'y a pas non plus en Hongrie une volonté honnête
pure qui puisse essayer d'arrêter aux frontières de la Hongrie l
progrès du démembrement. » Comme on le voit, la crainte de vo
la « Hongrie millénaire » se morceler à son tour, tenaillait les Mag
ars. Dans l'espoir d'éviter la catastrophe, Budapest déclara donc
Hongrie indépendante de l'Autriche.

Le contre-coup ne tarda pas à se produire, désastreux pour l
Magyars. La Croatie-Slavonie, liée à la Hongrie par un acco
(*Nagoda*) semblable au compromis austro-hongrois de 1867, se d
clara à son tour indépendante de la Hongrie et le puissant mouv
ment yougoslave s'en trouva renforcé. Le parti dominant en Croati
la coalition croato-serbe, bien que possédant un programme conform
à celui des autres partis yougoslaves, n'avait pas jusqu'alors jug
opportun de se rallier ouvertement au mouvement séparatiste. Déte
nant le pouvoir, la coalition craignait tout acte dont le radicalism
aurait pu fournir aux Magyrrs un prétexte pour établir en Croatie u
régime de terreur. Dès qu'il se sentit les mains libres, ce puissan
parti non seulement entra dans les rangs des Yougoslaves les plu
radicaux, mais encore prit la tête du mouvement en constituant
Zagreb (Agram) un Conseil National dont le Comité exécutif, présid
par le député slovène Korosec assisté du vice-président de la coalitio
croato-serbe, devint le véritable gouvernement provisoire de l'Eta
indépendant des Serbes, Croates et Slovènes.

Les Yougoslaves ainsi constitués en Etat indépendant, possédan
non seulement leur gouvernement propre, mais encore leur armée
car la Croatie-Slavonie possédait une armée autonome, le *Domo
branstvo* analogue au *honved* magyar, se sont emparés des chemin
de fer, ont repris aux Magyars le port de Fiume et ont capturé l
flotte austro-hongroise dont les équipages sont presque exclusive
ment slaves. Maîtres de la marine, ils l'ont aussitôt mise à la dis
position des Alliés dans un message adressé au président Wilso
dès le 1er novembre.

Ce fut un rude coup, car, comme l'écrivait le 30 octobre l'*Arbeiter
Zeitung*, ceux que l'on considérait comme « les plus fidèles des fidè-

, les Croates, étaient les premiers à proclamer dans les formes
ales, par une décision de leur diète, leur séparation d'avec la
narchie. » Il n'y a que quelques semaines, ajoutait l'organe socia-
e de Vienne, que « les Magyars discutaient le plan honteux de
arer la Slavonie de la Croatie pour la magyariser plus aisément;
n'y a que quelques semaines que l'Autriche et la Hongrie se dis-
taient la Bosnie et la Dalmatie, comme si la nation yougoslave
it une propriété qu'ils pouvaient morceler à leur gré et employer
nme monnaie d'échange. Et voici que tout cela s'est évanoui. Les
ugoslaves sont libres. La Hongrie a jeté le trouble dans le monde
ier dans le seul but de priver les Serbes d'un accès à la mer. C'est
résent la Hongrie qui perd son débouché sur la mer, car avec la
atie, elle a également perdu Fiume. La Hongrie et l'Autriche avaient
mencé la guerre pour assurer à la Monarchie la possession de la
snie; toutes les deux perdront à présent beaucoup plus que ce que
ait la Bosnie. » Autriche et Hongrie, en effet, s'en allaient en
beaux, dépecées par leurs peuples.

'est pressée par cette décomposition que l'Autriche-Hongrie, déjà
xistante, fut obligée d'accepter la capitulation. Aujourd'hui le
peau italien, auquel se mêleront sans doute bientôt tous les dra-
ux des États associés, flotte sur une foule de points du littoral
iatique qu'occupent les soldats italiens que, nous n'en doutons
, rejoindront sous peu des soldats français, anglais et américains.
Monarchie des Habsbourgs attend aujourd'hui du congrès de la
la consécration de son démembrement.

Par quoi sera-t-elle remplacée ?

n a vu circuler autour d'une table de café, écrivait tristement le *Pester yd* de 26 octobre, une carte géographique fort bien dressée, qui repré-
e, au point de vue géographique, le futur état de choses, très peu favo-
e à la monarchie. Voici un détail du tableau statistique qui s'y rap-
ait :

tat tchécoslovaque : superficie 118.500 kilom. carrés, avec 8.300.000 ha-
nts.

ougoslavie : 228.000 kilom. carrés, avec 12.200.000 habitants.

ongrie : 102.600 kilom. carrés, avec 8.000.000 d'habitants.

e journal de Budapest donnait là des chiffres volontairement
mplets et inexacts. Nous aimerions les compléter pour aider à
ompréhension de la paix prochaine. Nous empruntons les chif-
à la statistique austro-hongroise, fort sujette à caution parce
elle ne recherche ni la nationalité, ni même la langue maternelle
habitants et parce qu'elle favorise toujours les deux nationalités
ilégiées : les Allemands et les Magyars. Telle quelle cependant,
e statistique permettra de se faire une idée approximative de

l'Europe centrale future où, si nos diplomates savent agir prudem ment, la France trouvera de nombreux amis.

POLOGNE. — La Galicie et la Silésie fourniront à la Pologn 4.907.000 Polonais.

UKRAINE. — La Galicie et la Bukovine enverront 3.513.000 Ukra niens à l'Ukraine.

(564.000 Allemands se trouvent enclavés dans les territoires slave de la Galicie, de la Silésie et de la Bukovine.)

ROUMANIE. — La Roumanie se verra renforcée par la Bukovine, l Transylvanie et une partie du Banat de : 3.173.000 Roumains.

ÉTAT TCHÉCOSLOVAQUE. — Formé de la Bohême, de la Moravie, d la Slovaquie et d'une partie de la Silésie, il comptera 11.575.000 ha bitants, dont au moins 8.500.000 Tchécoslovaques.

ÉTAT YOUGOSLAVE. — Constitué de territoires où les Serbes, Croate et Slovènes forment groupe compact, c'est-à-dire de la Bosnie-Herzé govine, du Banat de la Batchka, de la Croatie-Slavonie, de la Dal matie, d'une partie : de l'Istrie, de la Styrie, de la Carinthie, de l Carniole, du comté de Goritz-Gradisca, il ajoutera 6.785.000 You goslaves à la Serbie et au Monténégro.

ITALIE. — Le royaume d'Italie, s'il s'en tient aux seuls territoire où les Italiens font masse sans solution de continuité, se compléter par l'adjonction du Trentin, d'une partie du comté de Goritz-Gra disca et de l'Istrie (1).

Il restera donc à l'Autriche le noyau formé par la Haute et la Bass Autriche, le Vorarlberg, Salzbourg, une partie du Tyrol, de la Styri et de la Carinthie, groupe allemand assez compact comptant enviro 6.500.000 Germains.

La Hongrie sera réduite à l'élément magyar, c'est-à-dire, comm le reconnaît le *Pester Llyod*, à environ 8.000.000 d'âmes.

Il reste à espérer que, lors de la discussion des conditions de paix toutes les nationalités intéressées, y compris les Yougoslaves, qu sont nos alliés en fait, auront voix au chapitre. C'est le seul moyen d'éviter des conflits que certaines ambitions ne manqueront pas de produire et de ménager les intérêts de la France et de l'Angleterre que certaines velléités de domination sur les mers méridionales ris queraient de léser. Les conférences de la paix doivent donc avoir pour préliminaires la reconnaissance par l'Entente du Conseil National Yougoslave de Zagreb et un accord définitif entre l'Italie et les You goslaves. L'avenir de l'Europe est à ce prix.

JULES CHOPIN.

(1) Pour les chiffres, je renvoie à l'excellent volume de M. Arthur Chervin *L'Autriche et la Hongrie de Demain* (Berger-Levrault, Paris 1915), qui ne risque pas d'avoir des démêlés avec la censure, pp. 105 et suiv.

§

Belgique.

LA TACHE DE DEMAIN. — Un jeune officier de mes proches, qui a
s part à la marche victorieuse dans les Flandres, m'écrit que les
amands délivrés du joug teuton sont comme ivres de joie. Ces
iturnes débordent maintenant en paroles et en gestes d'allégresse,
parcimonieux dénichent au fond des cachettes d'humbles provi-
ns qu'ils sont heureux d'apporter aux soldats. « Ils se jettent à
re cou, vous baisent les joues, les mains, rient et pleurent à la
s, vous obligent à accepter les pauvres petites victuailles qu'ils
t pu soustraire à la rapacité boche... Comme je regrette de ne pas
eux connaître le flamand pour communier pleinement avec eux.
dire que, dans mes préjugés de Wallon, je les croyais froids, in-
sibles et durs ! »

Mais à l'heure où paraîtront ces lignes, le jeune officier belge sera
tainement en Wallonie, son pays natal, il comprendra mieux,
nira plus intimement à l'immense alleluia ; cependant ce qu'il
a vu dans les Flandres restera pour lui un souvenir inoubliable
comme la démonstration vivante de l'unité de la Nation belge.

Boches et activistes — traîtres flamands et traîtres wallons amis
herr Reichmann — s'était ingéniés, de conserve, à faire germer
haine contre les Belges du dehors et principalement contre le
uvernement du Havre ; ces jours derniers encore, une petite feuille
lérate publiée à Paris, et inspirée de Suisse et de Hollande, conti-
ait les manœuvres de division.

Mais la rentrée triomphale du Roi et de la Reine à Ostende, puis
Bruges et à Anvers, quelle réponse éclatante à leurs menées veni-
uses !

Quand paraîtront ces lignes, la famille royale et les membres du
uvernement auront réintégré Bruxelles : ce sera, à n'en point dou-
, la répétition plus élargie de l'apothéose brugeoise.

On me communique à l'instant la liste des membres du nouveau
binet de Restauration nationale ; je la commenterai dans ma pro-
aine chronique.

L'idéal serait que tous les Belges réfugiés en France et en Angle-
re puissent rentrer en Belgique en même temps que leurs gou-
rnants. Il faudra malheureusement compter avec les difficultés
gendrées par la guerre. Globalement, 500.000 Belges se sont réfu-
és en France et 150.000 en Angleterre. L'immense majorité est
imée par le désir ardent du retour ; malgré la bonne hospitalité
ançaise et britannique, il n'est de doux et bon foyer, pour les Wal-
ns comme pour les Flamands, qu'au sein de la patrie belge.

Notre gouvernement s'empresse de faciliter ce retour tant sou-

haité. Dès que Bruges fut délivrée, il y installa ses services adr nistratifs.

Mais il faut que les impatients tiennent compte de ce fait que si Belges du dehors ont souffert moralement, des tortures matériel se sont ajoutées aux tortures morales pour les Belges restés dans pays occupé.

A part certains activistes qui ont fait ici une besogne ignoble sont allés jusqu'à répudier leur mère patrie en criant sur le ton gâtisme : « maman » à la France (ce qui a répugné profondém aux Français et n'a réussi à leur ouvrir que les portes des journa défaitistes), à part ces évadés des bas fonds du journalisme marr nous avons tous hâte de voir nos parents, nos amis, nos villes, r villages. Nous ne voulons toutefois pas leur être à charge ; attend l'organisation du ravitaillement ; ne nous pressons pas trop ; sc geons que nous avons vécu, Belges réfugiés en France ou en Ang terre, dans des pays où la vie était relativement aisée ; n'allons p quémander la pitance autour de tables démunies où nos faces de pe sonnes convenablement nourries contrasteraient avec des faces ém ciées, telles les cinémas populaires nous ont fait apercevoir les pa vres figures de nos frères de Lille et de Bruges reconquis. Sacho attendre ; ne soyons pas plus pressés que les Français du Nord q ont un peu du même sang que nous dans les veines...

Je pense sincèrement que le ravitaillement de la Belgique reco quise se fera aussi consciencieusement et méthodiquement par gouvernement belge que celui de l'Alsace-Lorraine, du Nord et l'Est, évacués des punaises allemandes.

Et je suis bien sûr de ne froisser aucun de nos bons amis franç en prédisant qu'il se fera peut-être mieux qu'en France, parce qu pays de libre échange, nous sommes mieux préparés aux solutio pratiques, mieux adaptés.

Mais — je suis bien placé, pour le dire en tout désintéresseme — notre honnête gouvernement, autour duquel je me suis instinct vement groupé avec d'autres Belges de toutes les opinions mus ég lement par un sentiment national, parait en cette question du rav taillement ne pas se rendre compte suffisamment de l'immense co cours que pourrait lui apporter l'initiative privée.

Issu de la politique, notre gouvernement compte trop sur les po ticiens. A la tête de la commission du gouvernement, il place u politicien et l'entoure de fonctionnaires. Ah ! s'il avait vu à l'œuvr comme je les y ai vus, nos hommes d'affaires, les grands comme l petits, la manière intelligente et débrouillarde dont ils ont acheté vendu, ici, pour gagner leur vie d'exil, c'est à eux qu'il aurait fa appel.

Quand nous serons en Belgique, complètement, intégralement,

ouvernement se trouvera en présence de Belges dont il n'avait peut-re jamais entendu parler et qui, eux aussi, citoyens de toutes les pinions et de toutes les confessions, ont dû tenir et se ravitailler.

Ces Belges du dedans auront à juger le gouvernement du dehors. s le feront équitablement.

Et que, surtout, M. Wilson et le gouvernement des Etats-Unis euillent bien continuer à nous ravitailler. Nous sommes ses asso-és, non pas ses alliés, pour rester dans les termes de son protocole. ais nous avons été surtout ses obligés. Les Allemands vont, paraît-le devenir. Comme il a raison d'être humain ! Mais que cet omme de haute culture et de haute conscience n'oublie pas la pen-e fameuse de Pascal : « Qui veut faire l'ange..... »

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Italie.

L'ENTENTE INTELLECTUELLE. — Complétant, dans un second arti-, les quelques notes réunies sous ce titre dans le *Mercure* du 16 ptembre dernier, nous voudrions, à l'aide uniquement de docu-nts italiens, montrer que le délicat problème d'une entente intel-tuelle est en partie conditionné par celui de l'enseignement, à tous s degrés, et que, malheureusement, la nature *actuelle* de cet en-gnement, dans la péninsule, permet d'entretenir des craintes ieuses pour l'avenir de la dite entente.

Dans un fort judicieux article dans la *Revue des Nations Lati-s* du 16 octobre dernier (1), M. Armando Tartarini s'est demandé ù venait que les peuples latins, et plus spécialement les Italiens, ssent perdu « toute communication avec les régions spirituelles de s vieux ancêtres, qui nous transmirent en héritage les formes essen-les de notre esprit et de notre langue. » Sa réponse est la suivan-: « Ce processus d'amnésie historique qui peu, à peu s'est, mani-té parmi nous, est certainement un effet partiel des méthodes maniques introduites dans nos études et nos écoles, et qui ont raîné la haine pour les grecs et les latins, en desséchant les jar-s de notre latinité humaniste... » Selon ce garant informé, il st besoin, pour reprendre les contacts interrompus, que « de ré-lir les communications coupées par le pédantesque « scientisme » logique allemand » ; de se réconcilier, en un mot, avec les grands

1) *Per un nuovo umanismo*, p. 183 *seq.* L'auteur s'élève, dans cet article, contre éviation de méthodes qui s'est produite, depuis 1916, au sein du groupement *ene e Roma*, lequel se propose de promouvoir la renaissance des études classi-s en Italie. Voir à ce sujet la brochure du professeur Ettore Romagnoli : *L'au-a classica boreale*, parue l'an dernier à Bologne chez Zanichelli. Voir aussi e article : *Corpus Scriptorum Latinorum*, dans la *Revue de l'Enseignement Langues Vivantes*, de mars 1917, p. 110 *seq.*, et notre écho ici même (*Mercure* 16 juin 1917, p. 765).

classiques de l'antiquité, étudiés, non plus à la façon purement fo melle et « critique de textes » des éditeurs de Teubner et de leu épigones, mais aussi et surtout du point de vue de la « substantifiq moelle », à peu près complètement négligé par l'école des gloss teurs de l'école philologique teutonne. Ici encore, il convient de cit notre autorité :

Les philologues — écrit M. Armando Tartarini — de chez nous, par mesquine phobie de paraître rhéteurs et de déplaire aux « maîtres » tud ques, se sont réduits à la fonction de simples ouvriers manuels, qui ré rent çà et là quelques briques de l'édifice, mais auraient honte, et se g dent bien, de risquer un seul mot sur la valeur et le sens de la constr tion. *Verboten !...* Cela n'est pas de bon ton parmi les philologues com il faut...

L'on concevrait, à la rigueur, que la discipline philologique d Universités, jusqu'alors conduites à l'allemande, n'abdiquât pas sc dain et continuât un certain temps encore de professer les rites é tériques où s'égarait le prétendu pragmatisme de plus d'un illus maître, élevé à l'école de la *Germania Filologica*, telle que la co fiait, dans son volume de 1909, si âprement censuré par le gra prêtre Arturo Farinelli, M. Guido Monacorda, de l'Université Catane, puis de Naples. Mais infuser dans l'âme des jeunesses p maires le venin pernicieux des doctrines notoirement et ouvertem germanophiles, et ce à la 5e année de la Guerre Libératrice, la « *n tra guerra ?* » Cependant, à la fin d'août 1918, le ministériel *Gi nale d'Italia* publiait le texte de l'interrogation suivante, éman du député Medici et dirigée au ministre de l'Instruction Publique

On voudrait savoir si, avant la réouverture des classes, le Ministr l'intention de prendre des mesures pour que soient éliminés les livres répugnent au sentiment national et que soient précisées les responsabil afférentes. On demande une réponse écrite.

A cette question faisait suite un article, où on lisait ceci :

Le mal que peuvent causer les impressions des premières années, en fait, pas besoin d'être commenté. Or, à l'ombre de l'approbation su rieure, circulent dans les écoles des ouvrages qui opposent la barbarie lienne à la civilisation tudesque, en semant la haine et la zizanie en Italiens du Nord et Italiens du Midi. Un *Testo Atlante di Geografia*, Assunto Mori, écrit à la lettre que, entre les divers groupements eu péens, « *le plus civilisé est celui des peuples germaniques* » (*il più ci è quello dei popoli germanici*), qui dominent en matière politique et c merciale, ainsi que par leur « *activité progressive* » (*attivà progressi* « *Le groupe gréco-latin est resté en arrière, et certaines peuplades d' lie et d'Espagne peuvent être considérées comme semi-barbares. Mo civilisées en moyenne sont encore les peuplades slaves. Dans la Pén sule Balkanique et en Russie vivent des gens que l'on peut considé comme barbares.* » (Vol. I, p. 100.)

De cet intéressant exposé, un adolescent ne peut tirer d'autre conclusion
e celle-ci : *Les seuls peuples rigoureusement civilisés et progressifs*
Europe sont les peuples germaniques et tous les autres, qui, avec l'Ita-
, se sont élevés contre eux au nom de la civilisation, sont au contraire
des barbares, ou des demi-barbores; tout au plus, des arriérés. »
Tout cela s'enseigne à la jeunesse italienne en l'an de grâce 1918. Mais
y a pire. Quelques auteurs de *Manuels*, comme Giovanni Graziani, dans
rra e Nazioni, vol. II, p. 193, développent les mêmes idées, en les or-
nt de variations à eux, parlant, par exemple, de contrastes entre le Nord
le Sud, de décadence latine, dans des phrases dans le genre de celle-ci :
Qu'importe, si, en Italie, le Nord progresse et devient chaque jour plus
ospère, puisque le Sud est toujours parmi les pays les moins civilisés
Europe et offre encore le phénomène d'un vif contraste entre les classes
:iales, nourrissant une plèbe rurale concentrée dans un petit nombre de
urgades d'où la vertu campagnarde est absente ? »
De façon générale, donc, les Italiens seraient arriérés, tandis que ceux
Midi resteraient demi-barbares dans toute la force du terme et corrom-
s, s'opposant aux progrès du Septentrion ! Telles sont les maximes qu'au
m de la science l'école italienne inocule aux enfants.
Il y a pire encore. Certains journaux ayant signalé cette énormité, ses
ulgateurs se sont dressés pour nous apprendre que des affirmations
ssi délétères constituent le dernier mot de la science et de la nouvelle
lagogie. « *Vainement* » — s'écrie sur un ton de triomphateur le profes-
ır Mori, — « *vainement vous exaltez la civilisation latine, car, en*
ılité, notre Société est barbare, ou semi-barbare. C'est des Allemands
e nous devons apprendre la civilisation ! »
Et, ce disant, il nous a ressassé de belles statistiques, pour nous appren-
combien chaque teuton gagne au commerce, de combien de kilomètres
st maître, combien de tonnes il transporte. Il a essayé de nous faire
ire qu'aujourd'hui les Anglais sont dans le même sac que les Germains
pour confondre la prétendue civilisation italienne, il nous a bravement
pelé les faits de Verbicaro et d'Orgotsolo.
Il est déjà surprenant d'entendre un pareil langage sur les lèvres d'un
ıcateur de la jeunesse et au nom de la science et que l'on ose faire passer
te cette contrebande sous l'étiquette éducative. Mais où l'on ne peut ne
nt se déclarer stupéfait, c'est lorsque l'on constate que tant d'inspec-
rs et de fonctionnaires sont payés pour surveiller la marche des écoles
. tolèrent, quand ils n'approuvent pas une telle drogue. Exalter la civi-
ıtion de la triste engeance contre laquelle s'est insurgée l'Europe ! Lui
poser la « barbarie » des régions qui nous ont donné les brigades Sassari
Catanzaro !! Exploiter grossièrement les douloureux incidents d'un pau-
monde et oublier le brigandage raffiné du *Lusitania* et des bateaux-
ıitaux ! Confondre le bandit boche avec le type supérieur de l'Anglo-
ton !
Mais nous ne nous en tiendrons qu'à ce qui est écrit dans ces livres :
e ce soit science, ignorance ou pédagogie. Une chose est sûre : quand
écrit de cette façon, que l'on juge sur de tels critères, l'on est incapable
nifestement de produire des œuvres d'éducation, dignes d'être proposées
ır l'enseignement de notre jeunesse. Et comme il importe de se prémunir

de suite contre les bacilles infectieux, des mesures doivent être prises avant la réouverture des classes. Il n'est pas, en l'espèce, d'entraves (*pastoie*) bureaucratiques qui tiennent, pas de règlements prohibitifs à opposer, à moins que l'on ne veuille rendre l'école complice d'un vrai délit. Il n'est pas d'injustice plus patente que celle qui consiste à reprocher à nos soldats leur semi-barbarie pour exalter la *Kultur* boche ; pas de système plus délètère et plus funeste à l'éducation nationale que celui qui se fonde sur un principe de dépression et de dénigrement de notre civilisation, en semant la zizanie et le soupçon entre les différentes provinces. Et nous ne toucherons pas le côté éducatif, car ne serait-ce pas grotesque de supposer que des livres écrits par des gens qui jugent de la valeur de civilisation d'un peuple par le nombre de kilogrammes et de tonnes qu'il a à son actif puissent avoir autre chose qu'un effet funeste sur l'âme juvénile, alors qu'on y fait argument des accès de colère de paysans illettrés et que l'on y passe sous silence la sauvagerie raffinée des héros de Hindenburg, des mutilateurs des enfants belges ?

Il ne s'agit point, ici, de quelques simples phrases. Il s'agit de l'indice de la pire des anarchies, du désaveu le plus solennel de notre guerre (*della nostra guerra*), plus encore : de la négation absolue de toute notre histoire en même temps que de la civilisation mondiale.

Divers grands journaux italiens adoptèrent aussitôt, en en reproduisant l'article, la thèse du *Giornale d'Italia*. C'est ainsi que le plus sérieux organe de Gènes : *Il Sècolo XIX*, dans son n° 237, 20 août 1918, disait :

Le *Sècolo XIX* s'associe à ces justes considérations. Devant la question de l'honorable Medici, les responsables ne peuvent plus, désormais, compter sur le mutisme. Mais devons-nous continuer de payer des inspecteurs qui tolèrent un tel état de choses? Jusqu'à présent aucun, parmi les nombreux personnages qui ont adopté ces ouvrages, n'a osé les défendre...

Peu à près cette note, un professeur génois adressait au journal une lettre, que celui-ci publia dans son n° 244, 4 septembre 1918 et qui, trop longue pour être traduite ici intégralement, contenait les passages suivants :

..... L'école a besoin de réformes minutieuses. Il faut qu'elle soit soustraite à une bureaucratie ignorante, qui ignore tout de l'éducation, qui se soulage en multipliant les contrôles et les correspondances et qui considère excellente l'école où les règles s'enseignent au détriment de la pratique. Quant à l'inspection scolaire, ç'a été une institution malheureuse. Que fait-elle ? Quelle action exerce-t-elle sur l'école ? Aucune. Elle fait ce dont elle est incapable. Elle examine, elle modifie, elle impose des horaires à des écoles qu'elle ignore, dans des villes dont elle ne connaît pas les coutumes ni les habitudes..... et des occupations aussi urgentes ne permettent pas aux Inspecteurs d'examiner les livres anti-patriotiques en usage dans ces écoles. Mais, en définitive, ces Messieurs ne sont pas les seuls coupables. Ils sont victimes d'une fausse organisation bureaucratique qui les

ntraint à ne pas s'occuper de l'école pour ne pas empiéter sur un domaine e la haute bureaucratie entend dominer et gouverner à elle seule. Et avec els résultats ? Aucun des fonctionnaires ministériels, comme bien vous pensez, n'a jamais mis les pieds dans une école depuis qu'il en est sorti, a fin de ses études. Ils en ignorent les besoins, les défauts, la façon d'y nédier. Les Directeurs, chefs de bureaux et de divisions sont des avocats, comptables, des ingénieurs. Le petit nombre de ceux d'entre eux qui t passés par l'enseignement sont entrés au Ministère afin d'échapper à ole, pour laquelle ils ne se sentaient ni vocation ni amour et ce sont ces s-là qui dirigent l'éducation nationale !

Un autre membre de l'enseignement génois écrivait, dans le mê- nº du *Sècolo XIX* :

es textes de géographie de Mori et de Graziani, qui exaltent si fort civilisation allemande par comparaison avec la semi-barbarie italienne , semble-t-il, une grande diffusion à Gênes. Il est certain, en tout cas, ils sont adoptés aux Ecoles normales et complémentaires Lambruschini, Ecoles techniques Vivaldi et dans les lycées. Il me semble qu'il serait ps de demander au recteur et aux directeurs en vertu de quels secrets ites une telle denrée doit d'être mise en circulation dans nos écoles. C'est ne belle nourriture intellectuelle pour les jeunes filles des Ecoles nor- es, qui, plus tard, enseigneront aux petits gars campagnards la « civi- tion » et les « progrès » des Allemands, mais la « semi-babarie », ou babarie » pure et simple des Italiens et des autres peuples de l'Entente ! vous semble-t-il pas que l'heure des responsabilités a sonné et que ceux ont imposé à la jeunesse ces denrées-là doivent en founir la justifica- ? D'après ce qu'on a lu dans les journaux en ces temps de guerre, ter les choses allemandes et déprimer les qualités des Alliés, cela équi- drait à un pangermanisme authentique. Nos écoles doivent donc être ertes au pangermanisme ?

ous sommes contraint de nous borner et d'arrêter nos citations. s ne clorons pas, cependant, cette seconde *note* sans rapporter fait dont nous sommes redevable au *Commendatore* Professeur ardo Begey. Le *Convitto Nazionale* milanais employait une ion de la *Divine Comédie* dont la *Dédicace*, imprimée en gros ctères, disait :

PROFESSORE — CARLO WITTE — CHE PER GLI STUDI SPESI O PROMOSSI — DANTE CITTADINO DI GERMANIA — E SE STESSO D'ITALIA — EUGENIO CAME- — INTITOLA QUESTO VOLUME — COME AD AUSPICE ILLUSTRE ED ACCLAMAT O STRO.

e Dante « citoyen de l'Allemagne » par la vertu de Karl Witte nous pelle que, dans l'une des anciennes éditions de la *Storia della Let- tura italiana* de la « *professoressa* » Emma Boghen Conegliani, ée par la Société R. Remporad et Fils à Florence et extrêmement ndue dans les Ecoles Normales, on peut lire, au t. I, p. 80, que amille des Alighieri — « dont le patronymique (*casato*) est d'ori-

gine germanique et dérive probablement d'un Aldiger ou Aliger (1)», — était ancienne ! Et ce texte, toujours selon M. Begey, était encore en usage, en 1918, dans une *Scuola Regia Normale Femminile* de Gênes, comme on pourra le lire dans le *Sècolo XIX* du 6 septembre, avec une rectification — qui ne change rien à la question — de l'éditeur Enrico Bemporad au n° du 13 septembre 1918...

CAMILLE PITOLLET.

§

Russie.

UN GRAND-DUC OUBLIÉ. — Au milieu du fracas du canon qui accompagne l'agonie du monde ancien et la naissance d'un monde nouveau, au milieu de tous ces événements formidables, la mort à Tachkend du grand-duc Nicolas Constantinovitch, oncle de Nicolas II, est passée tout à fait inaperçue. Pas un télégramme n'a annoncé cet événement, et, cependant, le défunt était certainement l'un des plus intéressants et des plus remarquables parmi les Romanov.

Nicolas Constantinovitch vivait à Tachkend non par amour de ce pays lointain, mais parce qu'il y avait été exilé il y a environ trente-cinq ans. Jusqu'à présent on ignore la vraie raison de cet exil. On disait que le grand-duc avait été exilé à la suite d'un vol : il aurait dérobé les diamants d'une icône appartenant à sa mère.

Une aventurière allemande, Fanny Lear, a publié récemment, en Amérique, des souvenirs sur le grand-duc dont elle se flatte d'avoir été la maîtresse. Fanny Lear raconte que le grand-duc était kleptomane et, souvent, commettait des larcins. Mais un jour, il prit une icône précieuse appartenant à sa mère et donna l'ordre à son aide de camp de l'engager dans un lombard. Ce gage n'ayant pas été accepté, le grand-duc retira de l'icône les pierres précieuses que son aide de camp engagea alors pour trente mille roubles.

Quand le vol fut découvert, Alexandre II, très irrité, voulut dégrader le grand-duc Nicolas Constantinovitch et l'envoyer au Caucase, comme simple soldat. L'impératrice intercéda pour le coupable, et Alexandre II, cédant à ses instances, dit alors : « Faites de lui ce que vous voudrez, mais que je ne le voie plus et que je n'entende

(1) On sait peut-être qu'on employait indifféremment en Italie les formes : *Adigeri, Aldighieri, Adhegerii, Aldegerio, Adecherio* et autres analogues, ce qui induisit l'excellent Baillet, en 1686, dans ses *Jugements des Savants*, à commettre cette phrase amusante : « *Dante Alighieri, ou Alghieri, Florentin, que nos auteurs appellent quelquefois d'Audiguier...* » Mais, à l'époque de Baillet, on se permettait couramment de franciser les patronymiques, sans nulle arrière-pensée de tendancieux chauvinisme, et la phrase ci-dessus n'entend pas affilier Dante à la lignée de Vital d'Audiguier, dont Michel de Marolles cite un beau sonnet, dans la manière de Maynard, au t. I, p. 70-71, de ses *Memoires*, sonnet sur la mort de Mme de Nevers (1618), et qui est connu, d'ailleurs, comme traducteur des *Nouvelles* de Cervantes et d'Espinel.

ıais parler de lui. » Un conseil de famille décida d'exiler le ınd-duc à Tachkend.

l existe aussi une autre version. On donne comme raison de exil une querelle violente entre Alexandre III, alors héritier trône, et le grand-duc. A noter que durant toute sa vie à Tachıd, Nicolas Constantinovitch manifesta toujours une vive opposin envers toute la cour.

A Tachkend, le grand-duc, fort bel homme, à l'aspect imposant, se ntrait assidu aux fêtes de la jeunesse et, entre autres, aux bals lycée, où il dansait et s'amusait avec les lycéens, parmi lesels on citait comme le plus brillant danseur le fils du directeur lycée, Alexandre Kerensky.

Le grand-duc Nicolas Constantinovitch, dès le premier jour de sa ɔortation, fut soumis à une étroite surveillance policière. Toute correspondance était ouverte, et, dans les différents manifestes nistiant certaines catégories de criminels politiques, jamais il ne mentionné. D'ailleurs, il disait lui-même à quelques rares amis : ous peuvent être graciés, par un manifeste ou un autre, moi, nais. » On cherchait dans ces paroles le mystère de son exil.

Nicolas Constantinovitch était un admirateur fervent de Hertzen ; ıvait donné le nom d'Iscander (1) à sa résidence de Tachkend, et ses ants nés, de son mariage avec la fille du chef de police d'Oremırg, portent aussi le nom d'Iscander. Le grand-duc ne cachait pas opinions révolutionnaires et montrait une dilection spéciale ur la couleur rouge : les pavillons entourant son palais étaient nts en rouges ; sa voiture, attelée d'une superbe troïka, était ın rouge éclatant, et son costume, celui des Tatars de Sarov, était uge vif.

A Tachkend, Nicolas Constantinovitch jouissait d'une grande popuité. Tous les habitants le connaissaient et l'aimaient. Il était d'ailırs très accessible à tous, généreux, et il n'était pas rare qu'un paysan ıt le trouver pour lui demander de quoi acheter une vache ou du ain pour les semailles, sûr que sa demande serait toujours accueil. Tachkend et toute la région environnante, qui sont dans un état s florissant, doivent cette prospérité en grande partie au grandc Nicolas Constantinovitch. Les immenses plaines du Turkestan iraient depuis longtemps les paysans russes qui manquaient terre chez eux, mais le pays étant presque complètement privé au, les paysans qui s'installaient là-bas, encouragés par l'admitration russe, tombaient dans un véritable désert ; la déception it grande pour les malheureux paysans et il en résultait parfois s désordres. Le grand-duc entreprit de résoudre cette question de au. A ses frais, il fit venir des ingénieurs, loua des milliers d'ou-

1) Pseudonyme littéraire de Hertzen.

vriers et, au bout d'un an d'un travail formidable, un petit cana commença à rouler ses eaux à travers la plaine; le Ministère d l'Agriculture se décida alors à intervenir et, en 1907, la question d l'irrigation rationnelle de tout le pays était enfin résolue.

Ces travaux d'irrigation terminés, le grand-duc Nicolas Cons tantinovitch se passionna pour le cinématographe. Il fit construir des salles de cinématographe dans toute la région, et se procura pour celui qu'il avait fait installer dans son palais, une collectio remarquable de films. C'est aussi au grand-duc que Tachkend doi son magnifique théâtre, qui peut rivaliser avec ceux de n'importe quelle capitale d'Europe, et son installation électrique pour l'éclairage de la ville.

Le grand-duc s'était composé une bibliothèque considérée comme une des plus riches en Russie, dont il a fait présent à la ville de Tachkend. Quant aux œuvres d'art réunies dans son palais elles ont été saccagées et pillées, après la révolution, quand le bolchévisme se répandit jusqu'au Turkestan.

Les gouverneurs qui se succédèrent à Tachkend, depuis que Nicolas Constantinovitch y résidait, étaient tous très impressionnés par les sorties libérales du grand duc ; son refus de prêter serment à Nicolas II causa surtout un grand émoi dans les hautes sphères. On voulut alors le faire passer pour fou, mais les spécialistes envoyés pour examiner le grand-duc n'eurent pas la lâcheté de se prêter à cette combinaison et déclarèrent que Nicolas Constantinovitch était parfaitement sain d'esprit.

C'est le 15 juillet qu'a été inhumé dans la Cathédrale du Saint-Sauveur, de Tachkend, le mieux doué des Romanov et le seul peut-être qui ait laissé un bon souvenir dans le pays qu'il habita.

J.-W. BIENSTOCK.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Le « Bulletin polonais », de Berne, publie quelques passages de l'appel lancé aux intellectuels, dans *Przeglad Poranny*, par le célèbre patriote Waclan Sieroszewski :

Le mot d'ordre de l'indépendance nationale, au nom de laquelle nous avons commencé et mené jusqu'à ce jour le combat, ne perd guère de son importance du fait de la réunion de tous nos territoires et de la naissance de l'Etat polonais.

Au contraire le soin de conserver l'indépendance politique, économique, intellectuelle, le développement des forces morales et matérielles de toute la nation, la réunion au moyen de liens indissolubles en une unité harmonieuse des parties de la Patrie depuis si longtemps séparées ouvre à cette idée des horizons inattendus et lui donne de nouveaux et puissants leviers.

ous sommes partisans de larges réformes fondamentales, nous recon-ssons le droit égal de chaque individu au travail, à l'instruction et au n-être, un droit égal au bonheur dans la vie et à la tranquillité dans la illesse.

ous estimons que la base de la puissance nationale est le partage égal devoirs et des avantages découlant de la vie commune. La condition cette puissance est l'expulsion du sein de la nation de tout ce qui divise, nnise et empêche le citoyen d'aimer son compatriote, de voir en lui un e et non pas un ennemi. Nous estimons qu'il faut tendre vers ce but la voie des changements législatifs, basés sur la volonté de toute la on représentée dans une Diète démocratique, de même que par la tion d'organes autonomes issus du sein du peuple et puisant leur e de lui.

e développement raisonnable et énergique de toutes les forces écono-ues de la nation, le développement général de la conscience patrioti-, l'anoblissement de toutes les âmes humaines peuvent seuls nous me-à ce but.

ans l'aube commençant à paraître au-dessus des nuages noirs de l'o-e international, nous voyons notre peuple digne et heureux, avançant les autres nations vers le lointain lumineux de la justice universelle. ais la lutte n'est pas terminée : on ne nous a pas encore restitué tout ce nous revient ; nous sentons encore sur nous des chaînes étrangères ; les tières de notre Patrie ne sont pas encore tracées et des garnisons de ation armée n'occupent pas ses confins.

l'Occident, la lutte continue au milieu des incendies et du cliquetis armes.

es gémissements de luttes fratricides arrivent encore de l'Orient ; on nd retentir le cri sauvage de la haine et de la passion indomptée : ort aux lettrés ! »

ans les prisons périssent les hommes qui ont vieilli dans la lutte pour oit des peuples. Les mains criminelles de la populace bolchéviste assas-nt par centaines : médecins, professeurs, ingénieurs et même les élè-nnocents des écoles, comme à Goluchow où l'on extermina tout un nase.

es ennemis internes et externes de la civilisation polonaise, les con-ants et parasites étrangers veulent transporter chez nous le flambeau e semblable lutte, rendre impossibles les réformes, affaiblir la classe lectuelle polonaise et devenir pour longtemps, pour des dizaines, peut-des centaines d'années les maîtres du Peuple Polonais.

e permettons pas que les choses en arrivent à ce point !

intérêt des intellectuels radicaux est intimément lié au bien-être de la nation, à l'état démocratique de sa constitution, au développement la défense de sa civilisation.

our atteindre leur but, les intellectuels polonais devraient s'organiser ne force se tenant au-dessus des différentes classes et couches socia-pour appuyer les justes revendications de chacune d'elles, émanant des milieux paysans, soit des ouvriers de fabriques, soit des artisans, marchands ou des intellectuels professionnels.

our tout cela, il faut avoir une organisation propre. Les intellectuels

radicaux russes ne possédaient pas de telle organisation ; ils étaient dispersés dans une quantité d'organisations de parti, de classe. Voilà pourquoi ils sombrèrent sans opposition et sans trace dans le chaos sanglant qu'ils furent étouffés par les convulsions de foules ignorantes et infortunées, foules excitées par les souffrances de la guerre et par les souvenirs de torts passés.

Même les pionniers de la liberté du peuple, perpétuellement persécuté par le tzarisme, les prophètes des tendances ouvrières et paysannes, devenus gris dans les prisons, y périssent en martyrs de ces mêmes mains chéries qu'ils ont libérées...

Il faut libérer, mais il ne s'agit pas d'ouvrir aux criminels l'accès auprès d'esprits rendus fous de douleur.

LA PRESSE ENNEMIE.—Il y a eu, dans les jours qui précédèrent l'armistice, lutte dans l'Allemagne du Sud entre l'esprit particulariste et l'esprit unitaire. Il semble, maintenant que les socialistes détiennent le pouvoir, que c'est l'esprit unitaire qui va l'emporter, et, sur ce terrain, les socialistes marchent de concert avec les pangermanistes. Voici, formulée par M. Fritz Endres dans l'*Augsburger Abendzeitung*, l'opinion d'un pangermaniste bavarois, que tout socialiste de Munich pourrait faire sienne.

Quiconque avant la guerre eût parlé d'un antagonisme réel existant entre deux grands Etats, ou plutôt entre deux grandes races de l'Allemagne, celui-là aurait été tout de suite réduit au silence, *avec quelques mots bien sentis*. Au cours de plus de quarante années de vie commune, on a pu voir par quels liens politiques, militaires, économiques et intellectuels la Bavière et la Prusse étaient unies ; tout en ne s'aimant pas positivement, on n'avait jamais songé à une séparation, à une nouvelle ligue du Mein, et le gouvernement ne cessait de proclamer à toute occasion l'union de toutes les parties de l'Empire.

La guerre a porté une grave atteinte à ces relations de *bon voisinage*. Au début, en présence de l'attaque du monde entier, les petits différends entre le Nord et le Sud avaient semblé disparaître : on voulait n'être qu'un peuple de frères. Mais à mesure que la guerre se prolongeait, lentement d'abord, plus rapidement ensuite, le particularisme bavarois, renaissant, regagnait des forces, se mettait en état de légitime défense contre le particularisme prussien.

Que des permissionnaires prussiens et bavarois se soient mutuellement injuriés, cela n'aurait pas grande importance ; mais, ce qui est plus sérieux, c'est qu'on a commencé à se heurter violemment aussi sur le terrain *économique*. On s'est plaint d'abord que la Bavière laissait les Prussiens mourir de faim ; ici, maintenant on proteste en déclarant que tous les vivres s'en allaient en Prusse et que des touristes prussiens mettaient presque au pillage les Etats du Sud.

En même temps s'accroissait la préoccupation de voir les efforts de centralisation faits par la Prusse.

Enfin, des fautes politiques et militaires portaient une atteinte sérieuse à

ime que l'on éprouvait pour ce pays. De semaine en semaine, les cri-
es se succédèrent : lorsqu'il fallut perdre, en septembre et octobre
niers, *tout espoir dans une victoire militaire,* une partie du peuple
arois, au paroxysme de la colère, chercha un bouc émissaire : il le
iva : c'est la Prusse.
ncontestablement, dans de nombreux milieux, l'hostilité est profonde au-
d'hui contre la Prusse ; elle est si grande même qu'elle peut faire croi-
à nos ennemis que la séparation de la Bavière et de la Prusse est en

est nécessaire de dire aussi clairement que possible qu'il n'est pas
stion, qu'il ne doit pas être question d'efforts tendant à une séparation.
qu'on veut, c'est une égalité de traitement totale; au sud du Mein, on se
t digne d'être traité sur le pied d'égalité absolue, militaire, économique,
urelle, politique.
ntre cette conviction et l'intention séparatiste, on conçoit qu'il existe
forte différence. Certes, le mécontentement est grand en Bavière,
s ce n'est là qu'un *état d'âme*, rien de plus. Tout homme raisonnable
veut plus de la politique de la Confédération du Rhin qui, lorsque nous
ns français, ne nous a valu que des guerres, 1806, 1809, 1812, 1813.
Bavière n'est une véritable puissance que par son *union à l'Empire.*
re renaissance après la guerre, le développement ultérieur de notre in-
trie et de notre commerce, seraient impossibles sans l'acier, ni le char-
prussiens. Au point de vue culturel, aucun Etat, pas même l'Autriche
mande, ne pourrait remplacer ce qu'il perdrait en se séparant du Nord.
us serions obligés de recommencer, en la réduisant, l'œuvre de nos pè-
que la guerre a bouleversée, mais non détruite.
Certes, les temps sont durs, l'avenir incertain. Mais ils ne seront pas
éliorés lorsque nous aurons ajouté un nouveau problème à tous ceux
existent déjà. Ce serait tomber de Charybde en Scylla que d'appeler au
ours l'étroit particularisme qui nous a été si funeste dans le passé.
us, Bavarois, nous étions des Allemands avant que l'Empire n'existât
c'est parce que nous étions des Allemands que nous avons valeureuse-
nt combattu pour créer et protéger l'unité des races allemandes. Si
us coupions les ponts qui conduisent vers le Nord, nous trahirions notre
sé.

LA PRESSE NEUTRE. — Un américain M. George D. Herron, éluci-
dans la *Semaine littéraire* de Genève ce qu'il peut y avoir pour
us d'obscur dans la pensée de Wilson. Certes, ceux qui comptaient
le Président des Etats-Unis pour brimer l'Allemagne seront dé-
s, car le but poursuivi par lui est noble et intégralement humain.
outons M. Georges D. Herron :

L'objectif du Président n'a jamais cessé d'être, non seulement une vic-
re militaire, mais la conquête morale de l'Allemagne. A son point de
e, la défaite militaire de l'Allemagne n'est que le prélude ou le moyen
son salut moral et politique. C'est parce que ce salut moral et politique
le but de sa diplomatie, le but placé devant nos Alliés, qu'à une sévérité
une intégrité de langage inégalées, Wilson a joint, comme en sourdine,

une note d'invitation et de bonté à l'adresse du peuple allemand. A u absolue rectitude de parole et d'action en ce qui concerne la juste rétrib tion que mérite l'Allemagne; — à l'exigence d'une capitulation compl et inconditionnelle de sa part; — à l'insistance à exiger une révoluti réelle et fondamentale impliquant la liquidation des Hohenzollern et pouvoir militaire prussien, il mêle, il unit inséparablement un appel sub et sympathique au peuple allemand à tranformer sa mentalité, à adopt par lui-même un esprit nouveau et des méthodes différentes à l'égard reste du monde. Le Président ne désire pas seulement punir l'Allemag pour le tort qu'elle a infligé aux nations; il ne désire pas seulement l'a treindre à réparer ce tort autant que cela est possible : il désire que ce punition rétributive soit rédemptrice. Il souhaite une victoire spirituel assez complète pour que le peuple allemand comprenne son châtiment, nisse même par trouver bon le jugement qui est tombé sur lui, et fasse plein gré tout ce qu'il pourra pour réparer le mal qu'il a fait au mond Wilson ne se borne pas à vouloir sauver le monde de l'Allemagne ; il e père sauver l'Allemagne du Germanisme.

A vrai dire, à moins que l'Allemagne elle-même ne soit sauvée du Ge manisme, le reste du monde n'en sera pas sauvé. Si nous n'obtenions p que l'Allemagne voie et confesse ses torts, la victoire militaire la plus com plète resterait stérile. Nous aurions alors à continuer à tenir ce pays sou une surveillance internationale. Nous ne pourrions alors admettre l'All magne dans une Société des Nations; le monde continuerait à croup parmi ces monstres moraux et ces marécages primitifs, toujours en pro à la brutalité d'un niveau moral inférieur, conditionné par la nécessité consacrer au massacre des vies humaines.

Qu'il me soit permis de le répéter — et je l'écrirais à travers les cieux je le pouvais : Pour que le monde puisse être délivré de la menace alle mande, il faut, en dernière analyse, que l'Allemagne elle-même soit int rieurement sauvée. Et ceci aussi est également vrai : La valeur réelle d notre victoire militaire, la preuve, si je puis dire, que nous sommes digne de cette victoire, sera dans la victoire rédemptrice du peuple allemand su lui-même. La victoire des armées alliées, toute splendide et complète qu'ell soit, ne sera pas une victoire, si, en définitive, elle n'est pas rendue tell qu'elle puisse gagner l'approbation du peuple allemand. Elle doit porter e elle cette qualité spirituelle, elle doit s'inspirer d'un esprit si haut que l peuple allemand en saisisse le sens divin, et coopère lui-même au jugemen et aux sanctions que ce sens comporte.

Maintenant l'accomplissement de cette rédemption de l'Allemagne, su lequel repose la rédemption politique du monde, explique l'attitude du Président vis-à-vis de ce pays, motive toute sa politique et lui donne son expression. Si le but des Alliés devait être simplement de punir l'Alle- magne et d'aboutir à son impuissance politique et économique, ou de la soumettre à une contrainte internationale temporaire, alors notre triomph militaire, alors toute la crise présente de l'humanité se révéleraient futiles, triviales même, en regard du dénouement divin et prodigieux auquel elle devait atteindre. C'est comme si Dieu avait, dans l'agonie, préparé la nais- sance d'un âge nouveau, et que, à la fin de cette agonie, on constatât que l'âge nouveau était mort-né.

Voici donc ce qu'il ne faut pas perdre de vue : nos motifs et notre attitude vis-à-vis de l'Allemagne doivent s'inspirer de pitié et de compréhension, sans que pour cela nous cessions de la juger et de la condamner ; c'est là le but qu'il faudra poursuivre, et lorsque la guerre aura pris fin, et maintenant déjà. Si nous acceptons et pratiquons la politique du Président si, en élevant nos yeux plus haut encore, nous acceptons et pratiquons la politique mondiale de Celui qui étendit tout grands ses bras sur la Croix, donnant par son propre triomphe sur le péché et sur la mort une preuve de cette politique, — alors c'est à nous qu'il incombe d'aider les peuples de l'Allemagne à trouver et à aimer leur véritable âme nationale, et à la distinguer de cette fausse âme nationale qui les a tant trompés et qui a couvert le monde de telles ruines.

C'est aujourd'hui seulement que pour les peuples de l'Allemagne les premières lueurs apparaissent qui éclairent l'abîme de mensonges dans lequel ils ont été jetés ; c'est aujourd'hui seulement qu'ils commencent à se rendre compte de quelle façon le monde qui les regarde les voit, et qu'ils pressentent combien hermétiquement close et scellée fut sur eux la porte qui s'ouvre vers la vérité. Or, c'est à nous à briser le sceau fatal, le sceau dont leur âme a été scellée, non pas seulement par leurs maîtres d'aujourd'hui, mais par tous les siècles de leur histoire. Il faut que nous fassions de notre victoire sur eux une porte largement ouverte pour eux vers une nouvelle mentalité, vers une nouvelle conception de la vie, de la société, du pouvoir, de l'histoire.

Réussir à transformer leur volonté, leur force, leur « efficacité », pour que ces dons soient mis au service d'une nouvelle humanité, qui travaillera à la réalisation d'une monde libre et fédéré, voilà ce qui décidera si notre victoire pourra inspirer confiance ou si elle n'aura été que fausseté. Si donc nous ne sommes pas capables d'accomplir cette régénération de l'Allemagne, c'est qu'alors, nous aussi, nous avons besoin d'être convertis, nous avons à nous débarrasser de cette chose mauvaise que nous nommons le Germanisme.

PAUL MORISSE.

LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER

La « décadence française » aux yeux d'un Anglais.

Il est indéniable que la France s'est acquis depuis quatre ans un prestige incomparable. Dans quelque pays qu'on voyage, ou quels que soient les étrangers qu'on rencontre, on constate que l'opinion est unanime à ce sujet. Chacun s'excuse d'avoir pu admettre les préjugés jadis courants sur les Français et on en impute aux Boches la responsabilité. C'est d'eux, qu'est venu tout le mal, assure-t-on, et on se réjouit du fait qu'en calomniant leurs voisins, ils sont arrivés à croire eux-mêmes à leurs calomnies. Quiconque cuide engeigner autrui, peut souvent s'engeigner soi-même.

Nous avons traduit ci-dessous un article récemment paru dans la

Daily Chronicle de Londres. L'auteur est un journaliste et un a
teur qui a servi en France depuis le début de la guerre ; blessé
mai dernier, il a subi l'amputation de la jambe droite. Son arti
exprime exactement une impression qu'ont recueillie la plupart
officiers et soldats anglais qui ont été en contact avec nos popu
tions françaises. Mr St John Ervine rappelle les généralisations h
ches sur les diverses nations européennes qu'ils espéraient facileme
asservir, et il remarque que la réputation d'observateurs et de pe
seurs profonds accordée aux Allemands était usurpée. Abordant
erreurs sur la France, l'auteur écrit :

Que quiconque, même dénué de toute perspicacité, ait pu croire que
peuple français était une race décadente, voilà qui dépasse l'imaginati
On pardonne à un touriste qui s'arrête vingt-quatre heures à Paris et de
à Marseille, de penser que le Français passe son temps dans les café
siroter des liqueurs ou à se noyer l'intelligence dans l'absinthe, lorsqu
ne mène pas « la vie licencieuse du Continent », selon l'expression cons
crée, n'est-ce pas ? Mais qu'un homme qui réfléchit et qui possède une co
naissance suffisante de la France soutienne pareille opinion, c'est l'u
des surprises de ce monde surprenant. Cependant, telle était la convicti
souvent exprimée de presque tous les pédagogues allemands. L'autre jo
encore, un journal junker, s'imaginant peut-être que nous étions reven
en 1914, vociférait contre « la décadence des Français ».

Il se trouve que j'ai passé la majeure partie de mon temps de service
France, non pas à Paris, mais en province ; or, la capitale est, de toutes l
villes d'un pays, la moins typique ; Paris, Londres, Berlin n'offrent q
d'imparfaits exemples de la force nationale. Comme la plupart des solda
anglais, ma connaissance du peuple français se borne à celle des paysa
et des petits commerçants. J'ai peu fréquenté les classes supérieures
moyennes et je ne sais rien d'elles. Mais, justement, les paysans et les p
tits commerçants forment le gros de la population, surtout en Franc
Quiconque, après avoir passé quelque temps dans un village françai
répète que la France est habitée par un peuple décadent, est un â
bâté (sic).

En général, le labeur et l'énergie du paysan français ont été une rév
lation pour nos soldats. Je me rappelle les paroles d'un sergent irlandais
« Tout le monde travaille en France, même les chiens. » Les paysan
hommes, femmes, enfants, semblent toujours aux champs ; ces champs
bien tenus qu'ils ont l'air aussi propres et ordonnés que la maison de
matrone la plus soigneuse ; à quelque heure du jour que nous passions,
l'aube ou à la nuit tombante, nous les voyions à l'ouvrage. Nos soldats so
persuadés que les campagnards français ne se permettent ni distractio
ni vacances. « Ils font un bout de causette le soir, et c'est à peu près tout
constate mon sergent irlandais, qui est convaincu aussi que les Franç
font plus de besogne que bien des hommes de son pays.

Le paysan français travaille dur et intelligemment. Les soldats paysa
de mon régiment étaient pleins d'admiration pour la culture français
« Rien ne se perd ici. » Telle était la remarque ordinaire des troupiers

suis sûr que beaucoup d'entre eux, qui observaient en connaisseurs, saieront à leur retour de refréner les habitudes du gaspillage de l'agriture anglaise.

Laborieux et intelligent, le paysan français est aussi imperturbable à un gré extraordinaire. Il se cramponne à sa terre. Tous nos soldats l'ont vu bourer son champ dans des régions bombardées. Tous savent que dès l'un territoire est évacué par l'ennemi et que les autorités militaires le rmettent, les habitants reviennent en foule à leurs fermes et remettent terres en état. Lors de la retraite de mars dernier, le plus triste specle peut-être fut la procession des réfugiés fuyant devant l'envahisseur, andonnant, avec leur mobilier et leurs bestiaux, les fermes qu'ils avaient ccupées. Il est difficile de décider un fermier français à se séparer de s champs même sous un bombardement. Je me souviens qu'un matin, allant de Hazebrouck à la ferme de Nieppe, j'ai vu un fermier qui, avec fille, une gamine de dix-sept ans environ, et un fils d'une quinzaine nnées, plantaient des pommes de terre. Un obus s'abattit dans le champ ils travaillaient. L'explosion leur fit lever la tête, puis, ils se remirent à uvrage.

Dans la chaumière où j'étais cantonné, la famille s'obstinait à rester en pit des obus asphyxiants qui tombaient dans leur petit jardin. Ils n'étaient ême pas munis de masques. A Hazebrouck, j'ai vu de vieilles femmes rtir sur le pas de leur porte pour regarder tomber les obus dans la rue. les se rendaient compte du dommage qu'ils causaient aux maisons, puis ntraient vaquer aux soins du ménage. On trouve même des enfants dans s régions bombardées.

Quelle que soit la raison de cette impassibilité : manque d'imagination, eptie, atttachement à la propriété ou tout ce qu'on voudra, ce n'est certes s de la décadence. On peut dire qu'un homme qui plante des pommes de rre dans un champ où il risque à chaque instant d'être réduit en miettes t un niais, mais on ne peut l'accuser de décadence.

On peut dire que la vieille femme qui, lorsque les obus pleuvent autour elle, s'obstine à rester dans sa maison, au lieu de s'abriter dans un enroit sûr où l'on veillera à ses besoins, agit d'une façon peu sage, mais on peut conclure qu'elle est décadente, ni qu'il est probable que les enfants ixquels elle a donné le jour le soient.

Quand on voit des prêtres continuer à officier dans des églises entourées ruines et ne s'en aller que lorsqu'il ne reste plus un seul de leurs paroisens, on peut prétendre que ce sont des fanatiques religieux, mais on ne eut les traiter de décadents. Quand on voit des familles de paysans revenir our la troisième fois au foyer dévasté et recommencer à le remettre debout, n ne peut les accuser de décadence.

Quand on aura multiplié par un million ou deux les exemples de cette onstance indomptable, la conviction s'impose que la France n'est pas en écadence, qu'elle est forte, inflexible et invincible, et l'on comprendra ourquoi Verdun n'est jamais tombé.

LUCILE DUBOIS.

VARIÉTÉS

Guillaume Apollinaire à la Caserne. — Je ne connai sais de Guillaume Apollinaire que ce qu'en rapportait une renomm déjà légendaire lorsque je le rencontrai à Nîmes, au dépôt du 3 d'artillerie, où nous fîmes partie, pendant cinq mois, du même pel ton d'élèves-officiers. Singulier peloton. Un capitaine ami des class fications y avait groupé tous les insolites, tous les « apax », tout les curiosités du régiment. Il y avait là, sous les ordres d'un mar chal des logis neveu d'archevêque (je suis la hiérarchie de not trois-galons), un gentilhomme, « homme du monde » et rédacte d'une revue de la Riviera, un second gentilhomme, vivarais et ma chand d'eaux minérales, un troisième gentilhomme, planteur de Réunion, un quatrième gentilhomme, polonais et poète, un cinqui me gentilhomme, provençal et professeur de philosophie, — puis u banquier, — puis, très au-dessous, un étudiant en sciences et u gratteur de palimpsestes. Milieu assez drôle où l'un parlait de forê tropicales, l'autre de banque mexicaine, celui-ci de mondanités, celu là de la guerre des Albigeois. Vraiment, nous devions amuse Apollinaire, et ses souvenirs, sinon ses notes, devaient recéler bie des traits cocasses (comme de cet un qui m'avait prié de prendre so tour de patrouille, pour consacrer sa soirée à sa bi-hebdomadair débauche, et que nous vîmes revenir fort penaud, les pudiques hôte liers de Nîmes ne voulant lui louer une chambre qu'une fois délest de sa compagne).

Apollinaire logeait avec nous, au moins pendant les derniers mois dans une chambre de sous-officiers, qui nous avait été affectée, a grand scandale des adjudants. Avec nous, il se levait à l'aube, no sans quelques soupirs, courait à l'écurie, allait au manège et pen dant deux heures s'y adonnait aux joies du cheval. Je ne dirai pa qu'il fût à ce moment un superbe cavalier, mais j'en connais qui comme lui, préféraient le pas au trot sans étrier et le contact de l terre nourricière à cet hybride assemblage inventé par l'homme, e caricature des Centaures. Aujourd'hui encore, malgré ma tristesse je ne saurais m'empêcher de sourire au souvenir de ce cri d'Apolli naire, lorsque pour la première fois son cheval se mit au galop « Aprrêtez-moi ! mon cheval boite ! »

Avec nous, notre poète suivait les cours d'artillerie. Il parlait dé rive, corrections, dispersion. Il fit, un jour deux vers résumant tou le métier, et qui doivent être inédits :

> L'artillerie est l'art de calculer les angles,
> Et l'équitation, de bien serrer les sangles.

(Ce dernier alexandrin est d'ailleurs un des meilleurs conseils

qu'on puisse donner aux apprentis, et devrait, à ce titre, être gravé en lettres d'or dans les manèges.)

A dix heures, nous nous évadions, et Guillaume Apollinaire rentrait dans son véritable milieu, la cour et la cantine.

La cour du quartier, semblable à toutes les cours de quartier, mais, grâce au pays, avec beaucoup de bleu par-dessus et beaucoup de soleil dans son gravier. Apollinaire y passait, en treillis, fort, onduant, bon enfant, populaire à cause de sa jovialité, de sa générosité, de ses histoires et de la superbe capacité qu'on lui savait à l'égard d'un certain vin blanc que vendaient les petites sœurs grises, près du parc à fourrage. Aussitôt dans la cantine, il rayonnait, car c'était là l'endroit de prédilection qu'il avait choisi. Il prétendait trouver délicieuse la singulière cuisine que l'on y mangeait, parmi les ronchonements des territoriaux rappelés et les galanteries que les petits engagés volontaires adressaient à nos Madelons. Il écoutait, questionnant les blessés, se faisant dire la guerre, ou les paysans, qui lui racontaient leur village et leur vie. Puis, la salle vide, tandis qu'une bonne achevait d'arroser le parquet, il écrivait longtemps. Alors naissaient ces beaux vers, harmonieux et libres, où il ramassait les visions de la guerre et les tableaux des champs. Il écrivait, jusqu'à ce que parût un adjudant, et l'on sait que cette sorte de gens est, pour l'ordinaire, fort ennemie des Muses.

L'après-midi, le service en campagne entraînait Apollinaire avec nous dans la garrigue nîmoise. Il montait de préférence une jument blanche, que l'on pourrait nommer romantiquement une haquenée, mais je crois bien qu'elle allait à l'amble. Ces courses, longues et fatigantes, lui révélèrent la grise, sèche, pure et odorante beauté de ce pays si beau que toujours les sots le trouveront laid. Nous trottions à travers les pins, dans les olivettes, en nous courbant sous les branches basses. Nous aspirions toute l'antiquité et toute la jeunesse de la campagne nîmoise. Parfois, les joues rougies par un temps de plomb, nous nous laissions aller à exprimer nos rêves. Alors Apollinaire parlait de l'Art. Il en parlait avec foi et amour, repoussant aimablement les objections que nous opposions à ses techniques hardies, faisant preuve d'une science, d'une érudition profondes. J'aimais l'écouter, car il y avait quelque chose de socratique dans ses entretiens au milieu d'un paysage platonicien. Nous revenions ainsi, par les routes poudreuses, dont la rigueur et l'éclat semblaient aussi un enseignement. Au détour d'une colline se dressait « ta fleur rose, ô Tour de Magne », comme il a dit. Alors il se taisait, car devant la Beauté les mots sont un bruit vain.

Le soir venu, après l'extinction des feux, il nous lisait des poèmes. Mut « *Alcools* » y passa, puis « *L'Enchanteur Pourrissant* », puis des pièces qu'il devait réunir plus tard et dont nous eûmes la primeur

Un soir, au lieu de lire, il ficela ses livres et fit son paquetage. avait demandé à partir au front. Il nous quitta, à la fois triste joyeux, et nous eûmes du regret à voir s'éloigner ce fort garçon exubérant et délicat, que nous n'avions pas toujours compris.

Hier, apprenant la mort de Guillaume Apollinaire, j'ai rouvert paquet d'épreuves du « *Poète Assassiné* » qu'il m'avait donné. J'y relu cet étonnant tour du monde des sons, des bruits, des chants des cris, et j'ai longuement pensé à cet homme que je ne connus qu'a moment le plus insignifiant de sa vie, et dont je ne fus pas l'am mais seulement un camarade de quelques mois, au temps où nou portions tous deux la vareuse bleue, à boutons d'or où s'entrecroiser des canons.

JEAN RENÉ-MAUREL.

PUBLICATIONS RECENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant l nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs dest nataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués e vue de comptes rendus.]

Ethnographie

Jovan Cvijic : *La Péninsule balkanique.* Avec de nomb. cartes ; Colin. 17

Histoire

Ernest Daudet : *La mission du Comte de Saint-Vallier, décembre 1877-décembre 1881 ;* Plon. » »

Jean Larmeroux : *La politique extérieure de l'Autriche-Hongrie, 1875-1914.* Tome II : *La politique d'asservissement* ; Plon. 10

Paul Pilant : *Essai sur le sentimen français en Alsace* ; Bossard. 3

W. Warde Fowler : *La vie sociale Rome au temps de Cicéron.* Trad par A. Biaudet ; Payot. 7 5

Littérature

Louis Richard-Mounet : *Paul Claudel ;* Figuière. 3 5

Musique

Julien Tiersot : *Un demi-siècle de musique française ;* Alcan. 3 5

Ouvrages sur la guerre actuelle

A. Albert-Petit : *La France de la guerre.* Tome II : *Mars 1916-septembre 1917 ;* Bossard. 9 »

Fernand Passelecq : *La magistrature belge contre le despotisme allemand;* Berger-Levrault. 2 50

Albert Pingaud : *La guerre vue par les combattants allemands ;* Perrin. 3 5

Henry Ruffin : *La ruée ou l'histoir d'une déception.* Préface de Henr Bidou ; La Sirène. 4 5

G. A. Schréiner : *La détresse alle mande.* Trad. de l'anglais. Préfac d'E. Lavisse ; Hachette. 3 5

Philosophie

Gonzague Truc : *La grâce ;* Alcan. 2 50

H.-G. Wells : *Dieu, l'invisible roi* Payot. 5

Poésie

Emilia Cuchet-Albaret : *Le Collier d'étoiles* ; Payot. 4 »

Henry-Jacques : *Nous... de la guerre.* Préface de M. Gaston Vidal ; Fas-

quelle. 3 5

René de Mérive : *Les premiers pas* 1re édition. » »

Questions maritimes

Amiral Degouy : *Pour en finir avec les sous-marins ;* Payot. 4 50

Roman

André Billy : *Scènes de la vie littéraire à Paris ;* Renaissance du livre. 3 50

Maurice Boigey : *Les confidences d'un tréponème pâle ;* Payot. 4 50

Marcel Boulenger : *La Cour ;* Renaissance du livre. 3 50

Capitaine Canudo : *Mon âme pourpre ;* Renaissance du livre. 3 50

Cyril-Berger : *Pendant qu'il se bat.* Préface de M. Henri Barbusse. Flammarion. 3 50

Maurice Darin : *L'affaire Salvator ;* Flammarion. 3 50

Daniel de Foe : *Moll Flanders.* Trad. de Marcel Schwob ; Crès. 3 50

Gilbert de Voisins : *Le mirage ;* Albin Michel. 4 50

Jean Giraudoux : *Simon le pathétique ;* Grasset. 3 50

Jehanne d'Orliac : *Vers lui ;* Flammarion. 3 50

Sociologie

Maurice Berger et Frédéric Besson : *Le problème monétaire et fiduciaire.* Avant-propos de M. Paul Ghiqo ; Rivière. 5 »

Louis Férasson : *L'industrie du fer ;* Payot. 4 50

François Roger : *Les impôts sur le capital ;* Marchal et Godde. 7 50

Voyages

Jean Hermanovitz : *Vers l'Egypte pendant la guerre ;* Soc. franc. Imp. et librairie. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Une définition berbère de la femme. — Conducteurs de tanks. — Une lettre de M. Louis Dumur. — Confirmation du fatidique 666. — Le nouveau Président de la Colombie. — La Lettre de Luther et les télescopes chinois. — A Florence. — La Bière. — Une peinture d'Erasme. — La Fleur de toute cuisine. — Les Allemands et la linguistique nègre. — Evolution par hybridation. — A propos des « offres médiatrices » du Pape Benoît. — Au château de la Malmaison. — Jacob Burckhardt. — « Omar Khayyam ». — Le dernier des Beethoven. — La carte de viande. — Pauvres bourgeois. — Des cochons dans Paris. — Ersatz. — Frantz Simon et les « Trois Roses ». — Shakespeare et les Classiques. — Théâtre du Vieux-Colombier. — La rançon de la gloire. — *La Nouvelle Revue Wallonne.* — Publications du *Mercure de France.*

Une définition berbère de la femme.

En Serbie reconquise. — 17 octobre 1918.

Monsieur le Directeur,

Je m'excuse avant tout de vous écrire sur ce papier bulgare, je n'en ai pas d'autre sous la main.

Me permettez-vous une remarque à propos du commentaire de votre collaborateur Ch.-H. Hirsch, d'une définition berbère de la Femme (*Mercure de France,* nº 485, 1er septembre 1918) :

« Etre sacré, ou *ce qui revient au même,* être impur », dit la sagesse berbère.

Le jugement spirituel autant qu'ironique de M. Ch.-H. Hirsch me paraît un peu hâtif cependant et appelle une rectification. Peut-être dépouillera-t-elle cette définition de son caractère sibyllin et « féminin ».

Les religions antiques — le judaïsme en particulier — possèdent une conception spéciale des catégories du sacré et de l'impur. Ces deux notions s'instituent comme les deux pôles d'un même état.

Un exemple suffira, je pense, pour étayer mon affirmation. Les vêtements du grand-prêtre des Hébreux matérialisaient le concept « sacré » dans son acception la plus absolue. Or un profane, au contact des vêtements sacerdotaux, était souillé et devenait IMPUR. Les rites de sa purification sont nettement et longuement détaillés.

Fort probablement donc, la religion berbère a dû emprunter cette théorie au judaïsme.

Entendre ainsi la définition de l'amour: « Etre sacré, ou, CE QUI REVIENT AU MÊME, être impur », devient aussi claire que celles de Chamfort et Rivarol.

Agréez, Monsieur, mes salutations distinguées.

HENRI ADELMAN.

§

Conducteurs de tanks.

Marseille, le 6 novembre 1918.

Monsieur le Directeur,

Par l'intermédiaire de votre excellente Revue, dont je suis fidèle lecteur, M. L. Thomas fait demander dans le N° du 1er octobre dernier sous quel nom il conviendrait de désigner les soldats ou conducteurs des chars d'assaut, dits tankeurs.

Ce vocable, d'importation anglaise, ne satisfaisant pas absolument M. L. Thomas, celui-ci, fidèle aux traditions de la Culture helléno-latine, voudrait qu'on puisât à cette source le terme consacré.

Ce terme, l'antiquité nous l'offre effectivement, c'est l'hamaxaire, le conducteur des chars, en particulier des chars de combat.

Mais ce nom à allure par trop savante, trop long au surplus pour le langage expéditif des camps, traînant comme il le fait cette chaîne lourde de la dernière syllabe débutant par un X — ce nom me paraît absolument impropre à réacquérir fortune.

Laissant également de côté le vieil aurige, qui rappelle davantage le monde des bookmakers des cirques d'antan que les héros des vagues d'assaut, l'esprit évoque volontiers l'allure d'enceinte fermée des tanks, — fermée, trop fermée, — dont pâtissent ceux qui y font leur séjour normal.

Ecoliers ou employés, tous savent ce qu'est la boîte ; les prisonniers, notamment les militaires, ne l'ignorent pas non plus. D'où l'idée de puiser au vocable *capsa*, la boîte, et voilà..., surgissant comme les diables à ressort de leur cellule obscure : les Capsaires.

Ce nom ne manque pas, me semble-t-il (est-ce indulgence de père ?), d'un certain pittoresque. Il paraît cocardier et rime avec corsaire.

Au surplus, pour raccourcir encore, les amateurs d'apocope pourraient aussi bien dire simplement les capses, voir les caps. Et cela aurait une vague assonance avec les as, si en valeur, et rappellerait également les raps, ces bruits inexpliqués des maisons hantées. On frappe fort dans ces grosses boîtes, au dedans et au dehors.

La terminaison pourrait même être encore plus rajeunie en préférant capseur, qui rime à chasseur et assonne avec sapeur.

Enfin la finale à aspect le plus militaire serait celle en ot : capsot, qui s'affilierait à la grande famille des tringlots, moblots, laptots, caistots, etc.

Eh donc ! capsot !

Recevez, etc.

JULIEN SKEY.

§

Une lettre de M. Louis Dumur.

A M. Alfred Vallette, directeur du *Mercure de France*.

Mon cher ami,

Je trouve dans un lot de coupures quelques extraits de la presse d'extrême-gauche, dont l'un signé Henri Barbusse, prétendant que je cesse ma collaboration au *Mercure de France* et se félicitant de ce que je ne puisse plus « diffamer de bons Français ».

Je ne cesse pas ma collaboration au *Mercure de France*. J'ai seulement suspendu, pour des raisons que j'ai indiquées, la chronique de Suisse que j'ai rédigée pendant la guerre, prêt du reste à la reprendre, au cas, que je ne souhaite pas, où des événements très importants viendraient de nouveau obliger un simple littérateur à se transformer, par civisme, en écrivain politique.

Quant aux « bons Français » que j'aurais « diffamés », je n'ai jamais, que je sache, diffamé que Guilbeaux, qui d'ailleurs est devenu Russe.

Cordialement à vous,

LOUIS DUMUR.

§

Confirmation du fatidique 666.

Menton, 14 novembre 1918.

Monsieur le Directeur,

Vous avez bien voulu publier, dans le numéro du 1er mai dernier du « Mercure de France » mon article « le Nombre mystérieux 666 ». Il obtint, j'ai été très heureux de le constater, un grand succès dans la presse française et étrangère. Une centaine de journaux le reproduisirent ou en donnèrent un compte rendu.

Tous les événements qui se sont déroulés ont absolument donné raison à mon interprétation du nombre 666.

Ce nombre, en effet, nous a donné :

1859 année de la naissance de Guillaume.

1914 année où la guerre a éclaté.

1918 année où la guerre a pris fin, alors que personne ne croyait à la cessation des hostilités pour 1918.

D'un autre côté, les événements se sont réalisés aux époques révélées part le nombre 666.

1° Guillaume a commencé à manifester sa puissance néfaste *en juillet 1914, à l'âge de 55 ans et 5 mois*, en décidant la guerre dans l'entrevue de Potsdam et en signant la mobilisation de ses armées ;

2° En septembre 1918 (Guillaume ayant *alors 59 ans et 7 mois*), tout le monde a pu constater, par la marche victorieuse de nos armées et la

capitulation de la Bulgarie, le commencement de l'effondrement irrévocable de sa puissance.

Quant à la mort de Guillaume, fixer une date précise est certainement téméraire. C'est, je le reconnais maintenant, demander plus aux prophètes et aux chiffres qu'ils n'ont voulu dire. Retenons seulement que l'Apocalypse dit que « la Bête sera mise à mort » et n'oublions pas que l'année 1918 n'est pas terminée.

Agréez, je vous prie, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments distingués.

A. MESSAGER.

§

Le Nouveau Président de la Colombie. — Le trouble de l'heure a fait qu'on a laissé passer, en France, sans mention spéciale, la nomination du nouveau président de la République de Colombie. Cette nomination, ne fût-ce qu'en tant qu'elle représente la dixième accession d'un journaliste à la suprême magistrature d'une république sud-américaine, méritait cependant quelques lignes.

C'est le 7 août dernier que D. Marco Fidel Suárez a pris possession, pour jusqu'en 1922, de son nouveau poste. Né dans le département d'Antaguico, il s'est révélé, fort jeune encore, à l'occasion du centenaire de Bello l'illustre écrivain et philologue colombien, dont on trouvera un résumé de l'activité, dû à la plume de M. L. Amunátegui, en tête du tome I de ses *Obras completas*, au tome 86 (Madrid, 1890) de la *Coleccion de Escritores Castellanos*. L'Académie colombienne ayant institué un concours pour récompenser le meilleur travail philologique composé à cette occasion, ce fut M. Suárez qui fut couronné.

Ministre *de Estado* sous la présidence de Caro, puis de l'Instruction publique dans l'*Administracion Sanclemente*, cet écrivain brillant n'a pas cessé de collaborer aux principaux journaux et revues de Bogota, tout en composant de sérieuses études grammaticales, qui lui ont valu les titres de Membre de l'Académie Colombienne et de correspondant de l'Académie espagnole, dite *de la Lengua* (voir surtout : *El castellano en mi tierra*, et : *El participio*).

Lorsqu'il était ministre des Affaires Etrangères, il signa les traités de délimitation de frontières avec l'Equateur et le Vénézuela. Cela se passait sous la présidence de Concha. Ces traités mettaient fin à des litiges séculaires entre les trois républiques. En avril 1914, M. Suárez intervenait aussi très activement dans le réglement des conflits alors existants entre la Colombie et les Etats-Unis au sujet du canal interocéanique. On sait que ces négociations sont toujours pendantes et que, si le Sénat américain les approuve, la Colombie, outre d'autres avantages matériels, touchera la gentille indemnité de 25.000.000 de dollars, moyennant quoi elle renoncera au Panama.

L'amitié qui lie M. Suárez au Président Wilson nous est le plus sûr garant de la fidélité alliophile du nouvel homme d'Etat colombien, que l'on s'accorde universellement à regarder comme l'un des plus sérieux et des plus compétents que compte l'Amérique Latine présentement. — C. P.

§

La Lettre de Luther et les télescopes chinois. — C'était il y a quelques années. M. Morgan, le richissime Américain, pour une somme de 375.000 francs, fit l'acquisition d'une lettre autographe de Martin Luther. Le Kaiser fut scandalisé :

— Comment ! cet Américain conserverait une lettre que son manque d'éducation l'empêche d'apprécier à sa juste valeur et que ses dollars seuls lui ont procurée ! La place de ce document allemand est au musée Martin Luther à Wittemberg. Nous allons aviser.

Peu de temps après, M. Morgan était invité par Guillaume II aux régates de Kiel. Comblé de prévenances, décoré de l'Aigle noir, roulé dans du sucre, si l'on peut dire, le riche Américain ne tarda pas à lâcher son fromage, en l'espèce le précieux autographe, dont l'empereur se saisit avec joie.

Mais si le Kaiser éprouvait une indignation non pareille à voir un trésor allemand en tout autre pays que l'Allemagne, d'où vient que sa satisfaction fût toujours aussi vive lorsqu'il contemplait les merveilleux instruments chinois d'astronomie, plus vieux que le Yang-tsé-Kiang, et que les Allemands dérobèrent sur les murs de Pékin pendant le soulèvement des Boxers ? Les remarquables appareils sont toujours installés à « l'Orangerie », derrière le palais de Sans-Souci, et l'empereur ne manquait pas une occasion de s'en réjouir les yeux.

Sans doute pourrait-il arguer que son éducation le mettait à même de comprendre l'astronomie chinoise mieux qu'un Américain ne saurait goûter la théologie allemande du seizième siècle ?

§

A Florence. — Un grand événement est survenu au Musée National de Florence, où se trouve la plus belle collection de sculptures italiennes du monde. Mais jusqu'à maintenant on n'y avait admis aucune œuvre du XIXe siècle. La barrière vient de tomber et le *Pêcheur* de Vicenzo Gemito qui le sculpta en 1872 vient d'entrer au musée de Florence. Cette sculpture fut admirée à Paris en 1873. Sans médire de l'œuvre de Vizenzo Gemito, on peut s'étonner que les Italiens n'aient pas ouvert le Musée de Florence à la plus grande gloire de la sculpture contemporaine, à l'Italien Medardo Rosso, qui vit à Paris depuis 27 à 28 ans et se tient à l'écart de tout et de tous. Medardo Rosso a aujourd'hui plus de soixante ans. Il a cette verdeur qui paraît l'apanage des hommes de sa génération. Il y a de ses œuvres au Luxembourg. Elles eussent également honoré le Musée de Florence.

§

La Bière. — Nos amis américains n'en boivent plus. On sait que d'un trait de plume le président Wilson vient de supprimer la bière sur tout le territoire des Etats-Unis. Certes les Américains ne manquent pas de boissons compliquées, délicieuses et glacées ; mais il se trouvera bien quelques personnes pour soupirer en souvenir de la bonne vieille bière, qui eut de tout temps ses fervents et même ses ferventes. On n'en veut pour preuve que la partialité témoignée à cette boisson par la reine Elisabeth d'Angleterre, qui commençait sa journée en buvant un quart de la plus forte bière

qui se fabriquât. Sa cousine Marie Stuart sacrifiait à la même passion ; on assure même qu'un des plus grands soucis de son secrétaire, alors qu'on transportait de château en château la reine prisonnière, était de lui procurer toujours une suffisante provision de bière « forte, forte » !

Du reste, la bière est breuvage fort ancien. Ce furent les Egyptiens qui l'inventèrent. Et l'école de Salerne dit :

Pour avoir dans la bière un breuvage bien sain,
Qu'elle n'ait point d'aigreur, qu'elle soit claire et belle,
Bien cuite et faite d'un bon grain,
Ni trop vieille, ni trop nouvelle.

§

Une Peinture d'Erasme.— On signale dans la collection E. A. Faust de Saint-Louis en Amérique, une peinture du grand humaniste Erasme de Rotterdam, auquel on avait jusqu'à maintenant faussement attribué des tableaux.

Celle-ci serait une œuvre authentique de l'auteur du *Moriae Encomium*.

On nia l'existence de ce tableau jusqu'en 1840 où il fit partie de la vente de la collection d'Espinay à Versailles. Il est décrit avec beaucoup de détails dans le catalogue de cette collection. On y lit que des soldats et deux hommes à cheval sont près de la Croix. Sur l'écu d'un des cavaliers est représentée une tête de bronze avec l'inscription : « Erasmus P. 1501. »

Selon toute probabilité, on identifiera cette peinture avec le triptyque signé : « Erasmus P. 1501 », qui fut décrit dans le *Journal des Beaux-Arts* de Bruxelles par Siret qui observait que « les iconoclastes détruisirent toutes ses peintures ».

Mais jamais on n'aurait pu attribuer à Erasme le tableau de la collection américaine, si au moment où on le restaurait la signature n'était revenue au jour.

§

La Fleur de toute cuisine. — Un jeune érudit prépare une édition critique de *la Fleur de toute cuysine* de Pierre Ridoulx, le plus ancien document que l'on possède, avec l'ouvrage de Taillevent, sur la cuisine française. On y trouve des recettes comme celle-ci, qui est bien singulière.

Loches et goujons farcis. Si tu veux faire les dites loches ou goujons, prends du lait de vache et le boute en ung bain, un petit de persil haché menu et marjolaine, des moyeulx d'œufs durs hachés menus, un petit de pouldre blanche, puis ung petit de sel blanc. Et ce faict, prens les loches et goujons et les jette dedans toutes vives, et elles se farciront de elles-mêmes.

§

Les Allemands et la linguistique nègre — M. René Basset, l'éminent doyen de la Faculté des Lettres d'Alger, s'est fait une spécialité de l'étude des langues africaines.

Il publiait régulièrement avant la guerre des rapports bibliographiques sur ces langages, rapports qui faisaient autorité.

La guerre et les Allemands se chargèrent brutalement d'interrompre les travaux du grand philologue français.

En 1914, au moment où M. Basset allait envoyer à l'impression son rapport pour 1913, les Bavarois envahirent Lunéville où il se trouvait alors,

pillèrent et incendièrent la maison qu'il habitait et réduisirent en cendres e manuscrit avec le reste. Nos troupes les chassèrent bientôt, mais le manuscrit a disparu. Privé de ses notes, M. Basset n'a pu le reconstituer qu'imparfaitement. Voilà comment les agents de la kultur ont grandement entravé l'étude du bantou, du mandé, du peul, du gola, du kisri, du imba, du krim, du boulom, du tiruné, du bassa, du puvésé, etc., etc.

§

Evolution par hybridation. — Le professeur Lotsy, bien connu comme botaniste érudit, vient de publier à La Haye un livre où il soutient ne thèse qui surprend. Il voit dans le croisement ou hybridation la source le tout changement.

De nouvelles formes naissent, en tant que résultat d'un croisement ; elles peuent devenir peu à peu spécifiquement pures par ségrégation, lorsque l'auto-fécondation prévaut. Une fois pures, elles se perpétuent par hérédité et constituent une spèce.

Le professeur Lotsy ajoute que « nous ne savons presque rien de l'hérédité », que « l'évolution progressive n'existe pas », que « la sélection a té la cause de l'extinction graduelle de classes ».

Bref, *Evolution by Mean of Hybridisation* est un livre révolutionnaire lont on parlera dans le monde savant.

§

A propos des « offres médiatrices » du Pape Benoît. — Dans le *Mercure*, du 16 octobre dernier, « Ezéchiel » fait prononcer au Pape Benoît d'amères réflexions sur les « sourires » avec lesquels les « peuples de Entente » auraient accueilli ses « offres médiatrices », sourires issus de supposition que S. S. servait « d'émissaire aux Empires du Centre dans but de favoriser les desseins de ceux-ci ». Les craintes des dits « peules de l'Entente » étaient-elles donc si mal fondées ? Si l'on veut se reporr à la peu suspecte *Stampa* — l'ex-organe de Giolitti — du 5 novembre 915, à la correspondance de Rome, signée : A et intitulée : *Il meno vatiano* (*Les menées vaticanes*), on y trouvera tous détails sur l'agent du pape ans ces tentatives « pacificatrices ». Or, cet agent, habitant Zizzers, près e la frontière autrichienne et non loin du collège de Feldkirch — grand entre des Jésuites, — n'était autre que le propre général de ces derniers, sujet autrichien comte Ledokowsky... Mais si Benoît XV a travaillé our la paix, serait-il irrévérencieux de prétendre que c'était surtout pour i qu'il entendait travailler ? Nous en avons, du moins, l'aveu explicite ans une correspondance de Rome à l'*ABC* madrilègne du 16 octobre 1915, manant du Docteur Franco Franchi, interprète officieux du Vatican dans tte feuille espagnole germanophile et se donnant des airs libéraux dans *Corriere Mercantile* du pays de Benoît XV, Gênes, où il écrit assez fréuemment. Donc, dans l'*ABC*, le Docteur Franchi a écrit ceci :

Sa Sainteté sait très bien que le prix de son œuvre se paiera, naturellement, en onsidération et en autorité pour le Saint-Siège dans les Etats, les gouvernements les peuples de l'Univers... Benoît conduit son grand œuvre de paix, ayant pour ut le triomphe moral de l'Eglise romaine sur cette Europe épuisée et appauvrie ar l'immense effort des armes, auquel la folie, la perversité et l'avarice collective nt conduit les Etats, les gouvernements et les peuples...

Est-ce clair ? — C. P.

§

Au château de la Malmaison. — Il vient de s'ouvrir au château d la Malmaison, au bénéfice des œuvres de guerre, une exposition payant de souvenirs napoléoniens. Deux nouvelles salles ont été inaugurées où fi gurent, à côté du mobilier de la reine Hortense, donné par l'impératric Eugénie, quantité de documents relatifs à l'époque du premier Empire. Le uns proviennent de legs et dons de personnalités diverses, d'autres ont ét empruntés à des collections particulières. Mme la comtesse Rœderer, dé vouée à toutes les généreuses entreprises, et qui n'avait pas craint d'orga niser, la saison dernière, en plein bombardement de Paris, la série de con férences de la *Vie Contemporaine*, y apporte sa contribution avec des rel ques de famille : des reliques du comte Rœderer, pair de France, ministr des Finances, membre de l'Institut, ambassadeur extraordinaire de Napoléo et du Colonel Rœderer, qui fut aide de camp du roi de Naples et de Josep Bonaparte, roi d'Espagne. M. Jean Bourguignon, l'actif et avisé conserva teur du Château, est en même temps secrétaire de la Commission interminis térielle du service de la protection des œuvres d'art de la zone des armées ce qui lui a permis de recueillir et d'étaler dans ses vitrines de précieu objets évacués des villes menacées, Nancy, Arras, Boulogne, etc... et qu'o a plaisir à retrouver intacts, sauvés de la barbarie tudesque; tels que l chapeau de Napoléon, son cimeterre, son lit de camp, sa tabatière, un mor ceau de son cercueil et différents bibelots marqués à son empreinte. Un suite de gravures, de dessins et de tableaux rappelant ses campagnes jusqu'ici éparpillés dans les antichambres de nos divers ministères où il se morfondaient,ont été réunis ici et retrouvent dans le cadre propice de l Malmaison une vie et un sens nouveaux. Ils complètent l'attrait de cett exposition intéressante due à la judicieuse initiative de M. Bourguignon

§

Jacob Burckhardt. — La guerre a fait passer inaperçu un cente naire qui, en d'autres temps, eût été célébré par tous les savants, et le artistes du monde entier. Celui de la naissance de Jacob Burckhardt l 25 mai 1818.

L'œuvre du grand critique et historien de Bâle a eu une grande in fluence pendant la seconde moitié du XIXe siècle, car on peut dire qu durant cinquante ans il n'y a pas eu de personne cultivée qui ait voyag sans son *Cicerone*. Celui dont on se sert aujourd'hui n'est plus le *Ciceron* pur que Burckhardt publia en 1855 et qu'il corrigea jusqu'à la troisièm édition en 1887. Depuis, Fabriczy, Bode et beaucoup d'autres y ont mis l main.

A vingt ans, Burckhardt abandonne la Suisse pour aller à Berlin suivr les cours de Borck, de Droysen et de Sybel, puis il s'enfuit à Bonn où i se lia avec Kinkel, qui l'appelait *l'omniscient*. Ensuite il voyagea en Alle magne et dans les Pays-Bas; en 1849,il alla en Italie pour la première fois

Un an après, il était nommé professeur de l'histoire de l'art à l'univer sité de Bâle, où il resta toute sa vie.

En 1842,il avait publié *Les œuvres d'art des villes flamandes*; en 1855 il donna le *Cicerone*.En 1860, il publia *La civilisation de la Renaissanc en Italie*.

En mourant, il laissa de nombreux ouvrages inédits publiés depuis par s disciples. Le plus important de ces ouvrages posthumes est une hisire de la civilisation grecque en 4 grands tomes.

§

« **Omar Khayyam** ». — On annonce qu'une édition originale d'*Omar hayyam* de Fitzgérald, que l'on pouvait naguère se procurer pour deux nce, s'est vendu dernièrement à Londres la somme de 100 livres, soit 500 francs.

Son éditeur ne pouvant le vendre l'avait soldé à deux pence. Swinburne Rossetti en achetèrent un certain nombre d'exemplaires qu'ils vendirent leurs amis. Il monta rapidement dans l'estime des lettrés et, selon Andrew ng, « adorer *Omar* fut bientôt un indice de bon goût ainsi que d'admirer *acassin et Nicolette* ».

§

Le dernier des Beethoven. — Les journaux viennois ont donné rémment des détails sur le dernier des Beethoven, dont le *Mercure* a ancé la mort, il y a quelques mois. Soldat d'infanterie de Landsturm, les, Charles, Louis van Beethoven, arrière-petit-neveu du compositeur, mort le jour anniversaire de la naissance de celui-ci, le 17 décembre 17, à l'hôpital militaire n° 1 à Vienne.

Jules van Beethoven, en qui s'éteint ce nom illustre, était, dit-on, aussi nfermé et insociable que son grand-oncle. On sait peu de choses de lui : vécut à l'étranger avant la guerre; il revint à la mobilisation, et fut ver- dans un service quelconque. On ne lui connaissait ni amis, ni relations à enne, et il mourut *ab intestat*.

Il a été enterré dans une fosse de pauvres au cimetière central de enne.

PRODHOMME.

§

La carte de viande. — Maintenant que la guerre est finie, on nous nne une carte générale d'alimentation... et autres, définitive. Nos pères 1793 et 1794 ont connu ces mêmes difficultés alimentaires, et nos gournants sont tombés dans les mêmes fautes et ont commis les mêmes erirs, identiquement, que leurs devanciers révolutionnaires. Ce qui prouve tilité des leçons de l'histoire, autant que le peu de cas qu'on en t.

Il est cependant une carte que nous n'aurons pas connue : la carte de nde. Un arrêté du Comité civil de la section des gardes-françaises fut nsmis à l'assemblée générale de la Section des Champs-Elysées le 10 ntôse an II. Vu la disette de viande et les abus qu'en comportait la distrition, on demandait à l'administration « s'il ne serait pas utile qu'elle se rgeât elle-même de l'approvisionnement de la viande pour Paris en adopt l'usage des cartes comme pour le pain ». L'Assemblée générale « adra à cet arrêté ». Après quoi la députation, suivant l'habitude, reçut l'acade fraternelle du Président. La carte fut instituée. Il en subsiste des mplaires.

En même temps, on réclamait l'obligation pour les propriétaires de jar-

dins anglais ou terrains voués à la stérilité, d'avoir des agneaux « pour nourrir de l'herbe qui croît sur lesdits terrains ». Et les pêcheurs de Be se plaignaient des abus exercés à leur détriment par les commis des Hal qui leur comptaient des paniers de poissons en moins, et trichaient sur prix de la marchandise. Mais on ne vit pas d'agneaux dans les jardins a glais, et les commis des Halles ont continué....

HENRI MALO.

§

Pauvres bourgeois !. — Tout de même, les plus farouches bolchév tes russes ne sont pas encore allés jusque-là...

En l'an de guerre 1795, le citoyen Projean déclarait au citoyen Dupér « que les bourgeois doivent être réduits à une telle obéissance que, si leur ordonnait de ch... par la bouche, il faudrait qu'ils le fissent ».

§

Des cochons dans Paris. — Peut-être ne connaîtrions-nous pas jours sans charcuterie, si, parmi les vieilles coutumes parisiennes disparu celle d'élever des cochons chez les particuliers avait subsisté. Elle prése tait, il est vrai, des inconvénients notoires. Le 14 octobre 1791, les Adm nistrateurs du département de la Police adressaient cette circulaire a commissaires :

« On voit journellement dans les rues de Paris des cochons que les ha tants ne craignent point d'y laisser vaguer au préjudice des réglements q le défendent et malgré les accidents funestes qui peuvent en résulter. I a nombre d'exemples d'enfants estropiés par ces animaux voraces qui, trouvant aux portes des maisons avec du pain et voulant le leur enlev leur ont mangé les mains. » D'où la nécessité de dresser contravention.

Le singulier aspect que ce genre de flâneurs devait donner aux rues la capitale datait d'ailleurs de loin. Le docteur Dubiet signale en effet qu' fils de Philippe-Auguste se cassa la jambe à la suite d'une chute prov quée par un cochon. Le roi ordonna que désormais tous les cochons circ lant dans Paris fussent ornés d'un collier muni d'une sonnette. La sonnet avait disparu en 1791, mais de nos jours encore elle subsiste au cou d cochons que les enfants achètent à la Foire aux pains d'épices. — H. M.

§

Ersatz. — Les Boches ont élevé à la hauteur d'une institution les pr duits de remplacement ; ils ne sont pas pour cela les inventeurs du sy tème, on s'en doute. Qui croirait qu'une poudre-ersatz ait, pendant t temps, cherché à supplanter la délicieuse et nuageuse poudre à poudr qui donna tant de charme à nos aïeules du XVIII^e^ siècle ? Il en fut ain cependant ; mais le Bureau Central de Paris, bien loin d'encourager telles pratiques, les poursuivit au contraire et les réprima de son mieux. I 7 pluviôse an IV, il avertissait en ces termes la population parisienne :

Citoyens, La cherté énorme de la poudre à poudrer a réveillé la cupidité quelques marchands ; ils ont cherché le moyen de remplacer l'amidon dans la fabr cation de cette poudre, par une pierre écailleuse et luisante, vulgairement di *Pierre à Jésus*. Cette pierre est extraite des carrières ; on la cuit comme la *pier à plâtre*, dont elle ne diffère qu'en ce que sa subtance est plus homogène.

Un incendie dans l'enclos du Temple, occasionné par ce travail, a donné l'éve

Bureau central, qui s'est empressé de soumettre la nouvelle composition à l'exa-
n et à l'analyse d'un chimiste connu et habile.
'oici un extrait de son rapport :
» La *pierre à Jésus*, calcinée, étant très avide d'eau, elle doit agir sur les
veux, qui, étant très hygrométriques, lâcheront leur humidité avec facilité, et
iendront secs et cassans ; et, si la dessication gagne jusqu'aux bulbes, leur
te totale ne sera pas éloignée.
» Elle agira encore sur le cuir chevelu et, à la longue, elle y formera un corps
de, qui, *obstruant les pores*, pourra donner lieu à un *très grand nombre de*
adies, qui seront *les suites d'une transpiration supprimée ou répercutée. Il*
ait trop long d'en faire l'énumération. On indiquera particulièrement les *maux*
ête fréquents, et qui n'épargneraient pas surtout les *personnes chauves*, qui
dans l'usage de garnir leur tête d'une couche assez épaisse de poudre, et celles
suent abondamment de cette partie.
ette opinion, qui est aussi celle du Conseil de Santé, doit vous déterminer,
yens, à ne faire aucun usage de cette Poudre pernicieuse. Le Bureau central ne
igera rien pour en découvrir les auteurs et marchands, et ces spéculateurs
des seront livrés au Tribunal de Police correctionnelle.

a cupidité des marchands, la perfidie des spéculateurs ne se bornèrent
toujours, hélas, à faire tomber les cheveux de ceux qui en avaient, et
nner la migraine aux chauves. — H. M.

§

rantz Simon et les « Trois Roses ». — A vingt-six ans, alors
son talent de poète s'épanouissait avec une force nouvelle, Justin-
ıtz Simon est ravi par la grippe à l'affection de ses amis et à la revue
venait de fonder. Les *Trois Roses* accomplissaient la courbe, déjà es-
sée dans son œuvre imprimée, dans ses articles, et aussi dans ses
eils de poèmes : *Livret de vers* et *Lettres pour des amis*. Fruit d'une
ité littéraire incomparable, les *Trois Roses* avaient su réunir ce que la
ture compte de plus avancé à ce que la littérature comptait déjà de
eux et de vivace. Des conférences et des concerts musicaux, à Gre-
e, couronnaient le tout. A côté des maîtres et des grands aînés tels
F. Vielé-Griffin, A. Mockel, F. Jammes, J.-A. Nau, Jean Royère,
Jacob se groupaient des peintres comme Ortiz et Gabriel Fournier,
s poètes comme Tristan Derême, Paul Dermée, Dessambre, P. Reverdy,
Breton, Louis de Gonzague Frick, Guy Lavaud, Louis Mandin, Georges
ion, Paul Merel. J'en oublie sans doute. De Toulouse, les amis des
s d'Autan sympathisaient avec les *Trois Roses*, et c'étaient vraiment
courant d'Art pur et désintéressé que F.-J. Simon avait su réveiller
notre midi de paresse ensoleillée. Malgré notre peine et notre deuil,
nous efforcerons de ne pas laisser s'effondrer le meilleur peut-être de
œuvre. — JEAN DE COURS.

§

AKESPEARE ET LES CLASSIQUES. — Depuis que, dans un *Echo* intitulé :
kespeare et Cervantes ne savaient pas le latin (1, VIII, 1916, p. 574),
meuse question de la formation classique de Shakespeare était posée de
eau ici, nous avons eu le plaisir d'y lire deux très intéressantes notes
I. Francis Reeves (1, II, 1917, p. 567, complétant : 16, XI, 1916,
32), mais, aussi, la désillusion d'y constater qu'on y restait sur les
es positions d'antan. Nous espérions que M. Firmin Roz, dans son
tation française de Sir Sidney Lee, parue, cette année 1918, chez Payot

et Cie, sous le titre : *Shakespeare, sa vie et son œuvre*, marquerait enfin ! — un progrès sur Augustin Filon, lequel, à la 5e édition (*Couronnée par l'Académie française*) de son *Histoire de la Littérature Anglaise depuis ses origines jusqu'à nos jours* (Paris, Hachette, 191 p. 136), ressasse, imperturbable, l'antique rengaîne du Dr Farmer dans s *Essai* de 1767 :

En ce qui touche les langues anciennes, la science du poète se borne à quelq mots de latin, *small latin and no (sic) greek*, c'est Ben Jonson qui nous l'appre Il ne connaît l'antiquité que par Plutarque; non pas même le vrai Plutarque, m le Plutarque d'Amyot traduit par North; en sorte qu'il eut à deviner Rome Athènes, etc., etc.

A son tour, M. Firmin Roz, p. 15 :

On ne saurait à aucun titre revendiquer pour Shakespeare la grande culture cl sique, et il ne dédaigna certes pas de puiser largement dans les traductions. avait fait d'assez modestes études pour qu'on n'eût pas lieu de s'étonner du « p de latin et encore moins de grec » que lui attribuait son savant ami Ben Jonson

En vérité, qu'a donc dit Ben Jonson ? C'est dans l'in-folio de 1623 première édition complète des œuvres de Shakespeare — que se trouv dans une poésie dédicatoire de l'éditeur, cette légendaire assertion que détail curieux — l'on s'obstine à ne citer que sous une forme tronqu Reconstituons-la donc d'abord en la replaçant dans son contexte, con tion indispensable d'une interprétation exacte. Ben Jonson s'exprime ains

And though thou hadst small Latine, and lesse Greeke
From thence to honour thee. I would not seeke
For names; but call forth thund'ring Aeschilus
Euripides and Sophocles to us, etc., etc.

Que si, maintenant, nous examinons cette assertion du point de v grammatical — et il est assez bizarre qu'aucun des rabâcheurs précéden n'ait encore songé à le faire ! — nous constatons que la forme *would* la proposition principale impliquant un ordre de phrase hypothétique, forme *hadst* n'est nullement, comme on l'a étourdiment admis jusqu présent, un imparfait de l'indicatif, mais un subjonctif *imparfait* (au *pr sent*, la phrase conditionnée ci-dessus aurait été : *though thou have litt Latin, etc.*, car l'on sait qu'au *présent* et au *parfait*, le subjonctif angla est semblable, dans toutes ses formes, à la 1re personne singulier du pr sent de l'indicatif : *I have, thou have, he have; he have had, etc.;* tand qu'à l'*imparfait*, il emprunte les formes de l'imparfait de l'indicatif : *if had, if thou hadst, etc.*). D'où il suit que la traduction *seule exacte* d l'assertion hypothétique de Ben Jonson est la suivante :

Quand bien même tu n'aurais possédé que peu de latin et encore moins de gre je ne serais pas pour autant embarassé de trouver des noms (à qui te comparer) car, même dans ce cas, j'évoquerais le tonnant Eschyle, etc. (soit donc : les plu grands poètes de l'antiquité...)

L'on voit que c'est seulement en faisant dire à Ben Jonson précisémen le contraire de ce qu'il a voulu dire, et ce, grâce à un solécisme, qu'a ét créé et propagé le mythe d'un Shakespeare sans formation classique. est, d'autre part, fort amusant de constater, pour peu que l'on possèd l'immense « littérature » shakespearienne, comment, afin de se tirer d'em barras, l'on a invoqué l'argument des *traductions* utilisées par Shakes peare et suppléant son ignorance des originaux. Mais c'est là, dans plu

ieurs cas, pure duperie de philologues infatués de «littérature comparée», liscipline où d'ingénieux rapprochements de textes tiennent, les trois uarts du temps, lieu de raison, et où l'on se donne, trop souvent, le luxe l'« épater le bourgeois » — nous voulons dire le philologue, copain ou ival — grâce au hasard de plus ou moins heureuses découvertes. Quiconque, en effet, a étudié sérieusement cette si difficile matière, sait qu'il est *ndubitable* que Shakespeare a utilisé des ouvrages anciens *non traduits n son temps* et que, même lorsqu'il existait des traductions d'autres d'entre eux, il en a dû, plus d'une fois, connaître l'original, puisqu'il manifeste our celui-ci un goût beaucoup moins chancelant que le traducteur, et vite, même, certaines fautes, dans lesquels ce dernier est tombé.....

G. P.

§

Théâtre du Vieux-Colombier. — Cette intéressante entreprise va rendre cette année une extension considérable sous la direction de Mme Jane athori. Le programme de la saison est composé d'une série de représentations musicales d'ouvrages anciens et modernes, d'Adam de la Halle aux lus avancés de nos « nouveaux jeunes ». Le spectacle d'ouverture aura eu mardi soir, 3 décembre, avec une œuvre « d'avant-garde » : *Le Dit des eux du Monde*, de M. Paul Méral, danses et costumes de M. Fauconnet, usique d'A. Honegger.

§

La rançon de la gloire. — Les hôteliers anglais ne manquent pas de ns pratique, affirme M. Rudyard Kipling, qui, à l'appui de son assertion, conte l'histoire d'un omnibus d'hôtel qui un jour endommagea quelques bres dans son jardin.

Il écrivit à l'hôtel pour réclamer le prix de ses arbres. Pas de réponse ! ne seconde lettre n'eut pas plus de succès. Le grand écrivain se décida à ler trouver le directeur de l'hôtel qui l'écouta d'abord fort respectueusement et lui répondit :

« M. Kipling, j'ai vendu votre première lettre pour la somme d'une livre erling ; la seconde m'a rapporté deux livres sterlings. J'espère que vous ntinuerez à m'écrire à propos de cet incident et je finirai par réunir la mme suffisante à vous dédommager des dégâts commis dans votre jarn par mon omnibus. »

§

La Nouvelle Revue Wallonne. — La *Nouvelle Revue Wallonne*, terrompue par la mort de son directeur, M. Paul Magnette, va reprendre publication sous la direction de M. Oscar-Paul Gilbert.

Destinée à mieux faire connaître les écrivains, artistes et hommes de ience wallons, ainsi que la Wallonie elle-même, — dit la lettre qui nous forme de cette transformation, — *la Nouvelle Revue Wallonne* « n'est int un organe de combat ; elle se défend d'être asservie aux règles un régionalisme étroit, et veut affirmer l'originalité d'une race, trop rdue dans une centralisation à outrance, tout en établissant des liens ternels entre des pays de civilisation différente ; c'est pourquoi elle fait pel à toutes les intelligences, à toutes les énergies, sans distinction d'ie, de parti ou de nationalité ».

L'adresse de *la Nouvelle Revue Wallonne*, publiée sous les auspices de l'Union Wallonne de France, est 17, rue Séguier, Paris VIe.

§

Publications du « Mercure de France » :

1914-1916, *Poésies,* par Henri de Régnier. Vol. petit in-18, 3 francs sans majoration.

MONSIEUR LE CURÉ D'OZERON, roman, par Francis Jammes. Vol. in-18, 3.50 et majoration de 30 o/o.

A VIS. — En raison des difficultés du moment, de la lenteur et de l'irrégularité des communications, du manque provisoire en librairie d'un certains nombre de titres, de l'inégalité des majorations de prix, le *Mercure de France*, qui n'est d'ailleurs pas libraire *détaillant*, prie ses abonnés et lecteurs de ne pas lui demander d'ouvrages publiés ailleurs que chez lui : *il ne peut fournir que ceux de son propre fonds.*

Il les prie également de considérer que l'observation souvent formulée que les ouvrages manquant momentanément devraient être retranchés du catalogue ou y être signalés d'une façon quelconque est sans objet pratique : le mouvement anormal de la librairie, la désorganisation des ateliers, l'incertitude des délais de transport des papiers, etc., rendraient inefficace toute mesure de ce genre : outre qu'un catalogue ne s'établit pas tous les matins, tel ouvrage en nombre suffisant aujourd'hui manquera la semaine prochaine, telle réimpression attendue demain arrivera dans quinze jours — ou dans trois mois.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

SUR LES CONDITIONS ACTUELLES DU THÉATRE

L'état du théâtre, à notre époque, ne saurait passer pour ıtisfaisant. Ce n'est pas se complaire dans le plus creux des eux communs, ni céder à sa mauvaise humeur, que de parler e décadence. Malgré quelques nuances locales, la situation mble analogue dans tous les pays. Il y a bien un public pour nplir les salles de spectacle, et plus abondant même qu'aux ècles passés. Des écrivains professionnels composent des piès pour ce public. Les écrivains gagnent de l'argent et le puic a l'air de s'amuser. Jusqu'ici, les choses ne vont pas mal. ais il se trouve que les gens de goût, les lettrés, les artiss, en un mot les connaisseurs, s'accordent à considérer ce éâtre ou comme détestable, ou comme négligeable. Et il est ut de même fâcheux, pour un art, de ne rien produire, ou à u près, qui plaise aux artistes.

Sans doute, la meilleure peinture n'est pas celle qui encome le plus les salles d'exposition ni le logis des particuliers; meilleure poésie n'est pas celle que publient le plus volonrs les magazines. Dans tous les arts, la transformation mone des sociétés a eu des effets qui sont loin d'être avantaıx, pris en somme. Depuis la fin du moyen âge jusque vers milieu du XVIII^e^ siècle, deux arts et deux publics ont subté côte à côte : un art savant, raffiné, destiné à un public u nombreux, mais très homogène et en moyenne très culé ; un art populaire, humble dans ses prétentions, sincère ns ses moyens, conçu pour réjouir le pauvre peuple, et sorti

du peuple lui-même. Entre ces deux arts, ni rapports réguliers ni échange permanent d'influences. Tout au plus l'art savan allait-il parfois se rajeunir dans l'inspiration populaire, mai avec un goût et une discrétion admirables; sans nulle conta mination d'un art par l'autre, et sans que le peuple fût convi à juger du résultat. Telles étaient ce qu'on peut appeler le conditions sociales du grand art classique.

Depuis la fin du XVIIIe siècle, il en va autrement. Les événe ments ont provoqué une dislocation violente des publics, e les diverses zones sociales qui se sont formées ensuite et con solidées peu à peu ne correspondent plus du tout à l'ancienn structure. On distingue, en gros, dans les sociétés actuelles plusieurs élites, fort mal reliées ensemble; un grand publi moyen, à demi cultivé, qui possède en commun certaines habi tudes, certains préjugés, mais dont la formation mentale es a u fond très disparate; un public prolétarien, qui, au point d vue intellectuel, n'est guère qu'une dégradation du précédent c'est-à-dire qui participe à la même culture, aux mêmes mo des, aux mêmes goûts, mais avec plus de vulgarité, moin d'aptitude à choisir, et le plus extrême désordre mental. L vrai peuple, le peuple ingénu, original, ayant son système d'i dées à lui, sa compréhension de la vie, sa conception propr du beau et de l'art, ce peuple-là n'existe plus dans les pay de civilisation intense. Il se réfugie dans quelques province reculées, dans quelques États retardataires. Mais l'instructio primaire, le journalisme et le cinématographe auront bientô fait de l'achever.

Ce disant, je n'ai point l'intention de condamner ni d'ap prouver. Mais je crois que ces considérations sont strictemen nécessaires à l'intelligence de notre sujet.

Qu'en résulte-t-il en ce qui regarde l'art en général ?

De tous ces publics que nous venons d'énumérer, le plu nombreux est le *public prolétarien*. Mais il est pauvre ; il con sacre de très faibles sommes à ce qu'il est possible de nom mer ses divertissements artistiques. Aussi n'est-ce pas lui qu donne le ton. Il a bien des fournisseurs attitrés, chansonniers faiseurs de romans-feuilletons, dramaturges de cinéma; mais cette production n'a en somme rien d'original, rien de spéci fique. C'est une fabrication à bon marché qui cherche à don ner l'illusion de la fabrication chère. Tout cet art a pour sym-

ole la pendule simili-bronze et simili-marbre des ménages uvriers.

Le grand public moyen est moins nombreux, mais il manie eaucoup d'argent, et comme la presse émane surtout de lui, dispose dans une certaine mesure d'une force immatérielle mme la renommée. En outre, bien que ne règne pas entre s membres une unité intellectuelle profonde, il présente, mme nous l'avons dit, une relative homogénéité de surface, ui augmente son influence. Sa faveur se concentre assez te sur quelques écrivains, quelques artistes, qui, du fait de t accord imposant, prennent figure de grands hommes, et nt il devient difficile aux gens de goût d'ébranler la réputa-n.

L'élite a beaucoup moins de pouvoir, non point tant parce 'elle est peu nombreuse que parce qu'elle est morcelée. Si ncien public raffiné des siècles classiques était resté uni, ho-gène, il aurait sans doute réussi, malgré son infériorité mérique, à maintenir en tutelle le goût de la bourgeoisie uvellement parvenue. Quelque chose de cela se constate jus-e vers le milieu du XIX^e^ siècle, en France, par exemple. ssi, à cette époque, les grands artistes reconnus par l'élite t-ils encore assez docilement acceptés par la bourgeoisie. is, depuis lors, le morcellement de l'élite n'a cessé de s'ag-ver; et l'on en peut aujourd'hui apercevoir les tronçons vants, qui ne se rejoignent que de façon très rare et très caire : la *grande aristocratie de naissance et de fortune*, a abandonné presque toutes ses anciennes prétentions llectuelles, à qui son conservatisme politique enlève toute ité d'esprit, et qui, pour ce qui est des opinions littéraires rtistiques, se contente de ratifier ce qu'il y a de plus timoré, plus neutre dans le goût bourgeois; l'élite *scientifique* et *versitaire*, très absorbée dans ses recherches spéciales, quant de loisir, mal préparée au raffinement esthétique une première éducation souvent prolétarienne, par suite z encline à se laisser imposer en matière d'art les préfé-es du public moyen; enfin les *milieux littéraires et artis-es* proprement dits. Là seulement, il faut bien l'avouer, se tiennent, en dépit d'erreurs individuelles, les hautes exi-es du goût d'autrefois. Mais ces milieux ne peuvent, à eux s, constituer un public. Leur action n'est donc efficace que

dans la mesure où elle réussit à entraîner des fragments plu ou moins étendus des publics voisins.

§

Ces explications, un peu longues peut-être, mais indispen sables, nous aideront à comprendre la situation actuelle d théâtre.

Un grand art pictural, un grand art poétique, voire un grande architecture peuvent vivre à la rigueur dans nos socié tés. Poe, Baudelaire, Verlaine composeront des poèmes admi rables que très peu de gens goûteront au début ; leur pre miers fidèles se recruteront dans les milieux adonnés à la poé sie ; mais peu à peu, en dix, vingt, cinquante ans, il se fer une infiltration, une propagande. Des universitaires, de savants, des bourgeois, même des gens du peuple, finiron par apprendre l'existence de ces poètes, et par sentir au moin quelque chose de leur génie. Whistler, Manet, Renoir n'intéres seront d'abord que des amateurs très clairsemés. Mais les toile ont le temps d'attendre. La mauvaise peinture emportera l'a dhésion immédiate du gros public, et les faveurs officielles Mais les grands peintres triompheront tôt ou tard. Et, quoiqu ce soit déjà plus difficile, un architecte inspiré peut obteni d'un riche particulier la commande d'un édifice.

Pour l'art dramatique, rien de tel. Un drame est fait, comm une symphonie, expressément pour être joué. Il lui faut don un public, sans délai, et même un public nombreux. Ce publi est nécessaire matériellement et moralement. Matériellement parce que la représentation d'une pièce coûte très cher, et que sauf des exceptions dont il vaut mieux ne pas tenir compte une seule personne n'en assumera jamais les frais ; morale ment, parce qu'un drame qui se joue devant une salle vide es une des choses les plus déprimantes qu'il y ait au monde.

Il ne suffit même pas qu'une œuvre théâtrale réunisse u jour deux ou trois mille personnes. Les conditions matérielle sont telles aujourd'hui qu'une œuvre n'est viable que si ell peut grouper mille ou quinze cents personnes chaque soi pendant deux ou trois mois. Et le directeur de l'entrepris n'estimerait pas encore avoir réalisé une excellente affaire.

Combien de tableaux, combien de poèmes, combien mêm de romans parmi ceux que nous admirons, auraient-ils pu voi le jour, s'ils avaient dû, comme condition première, offrir l

garantie de réunir en deux ou trois mois l'approbation de 80 ou 100.000 contemporains ?

La raison est si forte, que toutes les autres, à côté, paraissent négligeables. Nous ne pouvons plus nous étonner ni que l'immense majorité des pièces jouées soit si médiocre, ni que les grands poètes et grands prosateurs se détournent en général du théâtre, ou s'en éloignent après n'y avoir recueilli que des déboires.

Y a-t-il quelque chose à faire là-contre, et que faut-il faire ?

Devons-nous attendre une transformation radicale de la société ?

D'excellents esprits, tout en ne se dissimulant rien de la situation, estiment sans doute qu'elle n'est pas désespérée, puisqu'ils tentent de la modifier dès maintenant. Quoi qu'il en soit, je ne pense pas qu'il y ait un remède unique, ni universellement applicable. Tout essai de cet ordre doit être précédé d'un examen minutieux du milieu social où l'on opérera, et de ses possibilités de transformation.

Nous avons vu qu'un des maux résidait dans le morcellement de l'élite. Il n'est certes pas au pouvoir d'un homme ou de quelques hommes de renverser une tendance sociologique aussi forte. Mais il ne serait pas invraisemblable qu'on obtînt, çà et là, de bons effets locaux. Dans les villes de moyenne importance, n'atteignant pas un million d'habitants, je crois possible de favoriser une reconcentration progressive de l'élite. Une organisation sérieuse, coordonnant des conférences, des expositions d'art, un cercle, et des représentations scéniques très modestes au début, aiderait à reformer une élite homogène. Le travail sera d'autant plus long que la ville sera plus grande ; et demandera, bien entendu, à être mené avec beaucoup de désintéressement.

Toute tentative pour réduire le luxe de la mise en scène et les exigences des interprètes est également à encourager. Ici, les habitudes du public sont à refaire, et je crains fort que le public moyen, avec son goût de grosse magnificence, ne se montre pas très docile. A moins qu'on ne réussît à créer le snobisme de la simplicité. Mais que durerait un tel snobisme ?

Bref, si les conditions sociologiques actuelles du théâtre sont très défavorables, je ne suis pas d'avis, pourtant, qu'il

faille renoncer à tout effort. Il y aurait même divers autres moyens d'action à envisager. Des tentatives comme celles de Jacques Copeau en France sont de nature à donner confiance et fournissent de riches suggestions. Mais le jeune écrivain qui, se sentant animé du génie dramatique, entreprendrait son œuvre sans avoir vu clairement ces difficultés, serait un naïf.

§

Si les conditions « externes » du théâtre se sont régulièrement aggravées depuis un siècle, il semble que les lois internes de cet art aient, de leur côté, subi une occultation progressive.

Mais tandis que la plupart des bons esprits aperçoivent aisément l'aggravation des conditions externes, très peu de gens se forment une idée exacte du second phénomène, qui est encore le plus important des deux.

Comme nous l'avons vu, la structure actuelle de la société assure un monopole presque exclusif aux auteurs qui travaillent pour le public que nous avons appelé « grand public moyen ». Toutes les pièces qui sont ainsi fabriquées se ressemblent étroitement quant au sujet, quant au ton, quant aux procédés.

Cependant, il subsiste, au moins en Europe, une littérature dramatique assez abondante, qui émane de poètes estimés ou vénérés. Beaucoup de ces œuvres n'ont jamais été réalisées scéniquement et se contentent d'atteindre par le livre un public très restreint. Quelques-unes ont été représentées par des moyens, sur des scènes et devant des auditoires d'exception. Il en est très peu qui aient affronté les conditions normales du théâtre. Cette littérature est pleinement comparable aux tragédies du temps de l'Empire Romain ; et ces séances aux *recitationes* où brillait Pline le Jeune.

Les hommes de goût s'accordent à déplorer que les auteurs de la première catégorie exercent une hégémonie si mal justifiée ; mais ils reconnaissent volontiers que les œuvres de la seconde ne les satisfont en général qu'incomplètement.

Toute la production actuelle pécherait donc d'une manière ou de l'autre.

Les pièces « littéraires » se recommandent souvent, admet-on, par la noblesse de l'inspiration et l'élévation du style ;

mais ou bien elles font fi trop légèrement des conventions scéniques, ou elles manquent de vie et de réalité, elles n'ont ni vigueur d'action ni vraisemblance psychologique ; ou encore elles constituent plutôt des poèmes dialogués que des drames proprement dits.

Les pièces des auteurs à succès passent pour être faites habilement, pour exploiter, jusqu'à la rouerie, toutes les ressources du métier dramatique. Mais elles sont vulgaires de sentiment et de ton ; conventionnelles de psychologie ; elles ne s'adressent qu'aux régions inférieures de notre esprit ; elles ne se rattachent en aucune façon à ces hauts témoignages de l'âme moderne que sont les livres des quelques grands poètes et romanciers contemporains.

Je crois qu'on pourrait résumer assez bien une opinion très répandue chez les critiques, en disant : « Le théâtre littéraire est souvent de la bonne littérature, mais n'est presque jamais du théâtre ; c'est-à-dire, méconnaît les lois internes de cet art. Par contre, le théâtre en vogue connaît et applique ces lois internes, il donne des pièces bien *construites*, mais en général vides de contenu, ou déshonorées par un contenu vil. »

Je ne prétends pas que cette opinion soit fausse en tous points. Mais, à mon sens, elle suppose une sérieuse erreur de principe.

Nous vivons sur une idée des « lois du théâtre » qui nous paraît à la fois sûre et ancienne, et qui n'est, en réalité, que le résultat d'une longue décadence.

Non point que je veuille insinuer qu'il n'y ait point des « lois du théâtre », qu'il y ait seulement des conventions passables, et que le véritable artiste doive s'abandonner à une sorte d' « impressionnisme ».

Au contraire, j'estime que les auteurs des pièces « littéraires » ont méconnu, en fait, les lois internes du théâtre, et trouvé par leur exemple la faiblesse de l'impressionnisme dramatique.

Mais je trouve que nous décernons aux « auteurs à succès », ceux que nous appelons, en France, les « auteurs du boulevard », un éloge très immérité, en leur attribuant la connaissance et la pratique de ces lois internes.

Il s'est produit en cette matière la même perversion d'idées qu'en peinture, par exemple. La peinture des derniers siècles

a laissé se perdre peu à peu les secrets de construction plastique que possédaient les grands peintres de la Renaissance et une double aberration s'est développée: d'un côté, un enseignement officiel, creux et ignorant, a mis en cours de prétendues « lois de la peinture », un art prétendu de la composition, qui ne sont qu'un ensemble d'artifices ; de l'autre, la peinture indépendante, représentée par des hommes de génie, a essayé de suppléer, par l'inspiration, à une technique qui lui manquait, et il en est résulté un art de plus en plus chatoyant, mais de moins en moins solide, dont le dernier terme est l'impressionnisme. L'effort des meilleurs peintres nouveaux a précisément pour premier objet de retrouver les *lois de la construction*.

Il en va de même pour l'art du drame. Les secrets de la construction se sont perdus. Mais les fournisseurs du grand public ont créé, à leur usage, un ensemble de recettes, de procédés, un prétendu art du théâtre, que nous avons la faiblesse de prendre pour les lois mêmes de la construction dramatique. Maints critiques ont favorisé cette confusion, et parmi les plus autorisés. Tout en faisant des réserves sur la portée, la valeur littéraire ou psychologique des pièces en vogue, ils se sont complu à y découvrir « un prestigieux métier théâtral ».

D'autre part, les auteurs de pièces « littéraires » ont manifesté une répugnance louable pour les « trucs » et le « métier prestigieux » dont ils sentaient la vanité. Mais ils n'ont pu que se livrer aux hasards de l'instinct, ou encore introduire malencontreusement dans le drame les lois propres à la composition lyrique.

§

Voyons d'abord en quoi les procédés du théâtre en vogue ne sont pas les lois du théâtre.

J'indiquerai l'essentiel de la chose en disant que les lois internes du théâtre sont ce qui donne au drame une organisation, une vie autonome, un équilibre et un mouvement spécifiques, en un mot, ce sont des lois *animatrices ;* tandis que les procédés en question sont destinés à obtenir ce que j'appellerai « la participation maxima du public à la pièce ».

Ces procédés sont d'ailleurs intéressants en eux-mêmes et mériteraient une étude particulière. Ils varient avec le public envisagé, et d'une génération à la suivante. Les œuvres conçues

lans cet esprit ne sont entièrement *efficaces* que dans une por-ion assez restreinte du temps, et parfois même de l'espace. :lles auront un vif succès à leur apparition ; dix ans plus ard, elles ont cessé d'être jouables. Il en résulte aussi qu'el-:s ne supportent guère la lecture. Sans contact avec leur audi-oire, elles n'ont plus qu'une vie précaire et défaillante.

Bien que cette technique spéciale soit contrainte d'évoluer ssez rapidement, elle n'en constitue pas moins une sorte de adition, qu'il serait possible de jalonner depuis le milieu du VIII^e^ siècle environ jusqu'à nos jours. Elle repose sur une onnaissance empirique, inconsciente souvent, de la psycho-gie du groupe-auditoire. Tous les effets sont calculés pour ue le groupe ait l'illusion de participer pleinement à l'action ramatique ; l'action dramatique s'installe dans le groupe omme une personnalité seconde artificiellement provoquée. ette sorte de participation ou de substitution se manifeste vec naïveté dans certains auditoires populaires, où il s'en ut de peu que les spectateurs n'envahissent la scène aux droits pathétiques.

Il y a beaucoup de parenté entre la tendance du drame au aximum d'illusionnisme, et l'effort continu vers la perfection trompe-l'œil qui se révèle dans la peinture moderne depuis abandon des grandes doctrines. Chez les peintres, la pers-ective, le dessin, la couleur, le clair-obscur ont été mis, tour tour ou simultanément, au service de cette tendance. Les oyens ont été différents chez les auteurs dramatiques; mais peut dire que les intentions furent analogues.

Et sans doute, je n'oublie pas qu'un certain illusionnisme a ujours eu place au théâtre, et que la participation du public la pièce a des origines qui se confondent avec celles mêmes la tragédie. Les « auteurs du boulevard » n'ont rien inventé, s plus que les peintres académiques. Mais les uns comme autres ont développé jusqu'à l'hypertrophie les éléments férieurs de leur art, tandis qu'ils en laissaient s'étioler les éments nobles. On a fait du trompe-l'œil en peinture à toutes époques et dès l'antiquité; il y a toujours eu des gens pour timer que le tableau idéal est celui « où l'on a envie d'en-r ». Mais une si piètre formule ne rend compte que faible-ent de l'œuvre d'un Raphaël.

Les poètes qui ont voulu réagir contre le théâtre en vogue

n'avaient donc point tort de refuser l'obédience aux prétendues « lois du théâtre ». Mais en général ils n'ont rendu à l'art qu'un service négatif, faute d'avoir retrouvé les lois véritables.

Ces lois, je n'ai pas la prétention d'en présenter la doctrine. D'abord, elle exigerait des développements que je ne puis tenter ici. Je pense même que, comme toutes les grandes traditions d'art, une telle doctrine ne pourrait se reconstituer pleinement et se transmettre que par l'enseignement d'un maître et le « travail de l'atelier ». Tant que nos différents arts seront en proie à l'individualisme actuel, tant que l'artiste restera ce qu'il est aujourd'hui : ou un autodidacte, ou l'élève ennuyé d'un enseignement décrépit, tant qu'il n'y aura pas des « écoles » dignes de ce nom, la sérénité technique, qui est le signe des époques glorieuses, n'arrivera pas à s'établir.

§

Les lois internes du drame, disions-nous, sont des lois *animatrices*. Elles règlent sa structure et rythment sa vie. Elles ne créent aucune dépendance entre l'œuvre et un public particulier. Par elles, l'œuvre se suffit. Non que le drame perde le moins du monde sa destination d'être joué. Mais en face du public, le drame se dresse comme un être autonome; au lieu que, pour l' « auteur du boulevard », le public possède seul l'existence, le drame ne servant qu'à procurer un « état second » au public.

Le drame doit être conçu comme étant lui-même la vie indépendante d'un groupe. L'ensemble des personnages constitue une personne, et c'est à la vie, aux mouvements, à l'aventure de cette personne que nous venons assister. Tout personnage qui ne fait pas corps avec le groupe, qui s'en détache, est un épisode inutile, une fioriture à supprimer. On pourrait concevoir un type de drame très simple, où le groupe serait constamment présent par tous ses membres, autrement dit qui ne comporterait qu'une seule scène. Mais, en général, le drame comporte un assez grand nombre de scènes. Chaque scène est alors la vie, l'évolution d'un groupe secondaire, fragment, aspect, fonction du groupe total. Chaque acte est une filiation de scènes, une lignée de groupes. L'agencement des scènes et des actes dans le drame, la genèse et l'évolution des groupes secondaires au sein du groupe total, la forme de chaque courbe, et la façon dont elle se compose dans la courbe

l'ensemble, rien de tout cela ne doit être abandonné au ha-
ard, ni même au seul caprice de l'inspiration. C'est là où il
onvient de parler de « lois du théâtre ». De telles lois ont
our vertu d'organiser le drame comme un être vivant com-
arable aux foules qui se meuvent dans le monde. La préoccu-
ation de l'auditoire lui-même en est absente.

C'est de ce point de vue qu'on découvre la relation la plus
aute entre le drame et la réalité sociale, relation qu'on a sou-
ent essayé de définir, mais dont on a dégradé le caractère.

Le drame se réfère à la réalité sociale en ce qu'il est une
tylisation de la vie des groupes; et les lois qui président à la
onstruction du drame ne peuvent pas être sans parenté avec
s lois naturelles des groupes. D'une manière analogue, les
is de la peinture « construite » sont dans une étroite relation
vec les lois de l'espace objectif.

Ces principes sont essentiels à toute grande dramaturgie,
ntique ou moderne. Dès l'origine, le drame a été une pro-
ction du mystère unanime sur le plan idéal de l'art; et les
gles qu'il reconnaît ont été commandées par cette fonction.
ais il est vrai aussi qu'il s'est perverti de très bonne heure.
e serait une étude captivante que de rechercher les premiers
gnes et de suivre le développement de la double aberration
ue nous avons indiquée. Nous saisirions comment peu à peu
drame a cessé d'être la fiction d'une vie autonome de groupe
our devenir l'instrument de suggestion d'un auditoire, com-
ent en somme on l'a asservi et avili. Nous verrions d'autre
art des poètes incliner le drame vers la représentation lyri-
ue des individus. Car c'est là l'erreur essentielle du théâtre
t « littéraire ». Les secrets de la construction dramatique ne
euvent que lui échapper, puisqu'il a perdu le sens du drame.
out au plus retrouvera-t-il les habitudes, les lois de compo-
tion qui sont propres à l'expression de l'individu, c'est-à-
re les lois du poème lyrique. Mais il est rare qu'il se décide
ssi nettement. Et il aboutit d'ordinaire au déséquilibre et à
monstruosité.

§

En résumé, les conditions internes du théâtre comportent la
ssession d'une ferme doctrine, et le dessein d'écarter les pro-
dés inférieurs ou les erreurs séduisantes. Il y a toute une tech-
que à réédifier, et les prétendus habiles n'y entendent rien.

Les conditions externes sont loin d'être excellentes. Peut-être parviendra-t-on à les modifier.

En tout cas, il importe au plus haut point de ne pas confondre les deux tâches. Une connaissance subtile du public est nécessaire au directeur de théâtre ; c'est lui qui assume le travail d'adaptation mutuelle entre le milieu social et l'entreprise. Le poète ignore le public particulier qui entrera en contact avec son œuvre, et n'a rien à faire d'une technique pour laquelle l'œuvre est d'abord un *état de conscience* du public.

Mais si l'auteur n'a point à se préoccuper des conditions externes, au moins pendant qu'il écrit son œuvre, il est indispensable que le directeur prenne quelque idée des conditions internes de l'art. Il faut qu'il se pénètre de ce qu'elles ont d'essentiel. En particulier, la formation et la conduite d'une troupe ne se feront pas du tout dans le même esprit, selon que le directeur croira, ou non, à la valeur de la technique courante. Et il n'est pas jusqu'à l'art du décor et de la mise en scène qui ne soit susceptible de se modifier profondément, le jour où les lois de la construction dramatique cesseraient d'être méconnues.

JULES ROMAINS.

ESSAI SUR LE RÈGNE DU CŒUR

—

La science des choses extérieures ne me consolera pas de l'ignorance de la morale, au temps d'affliction, mais la science des mœurs me consolera toujours de l'ignorance des sciences extérieures.

PASCAL.

I

Il est venu, le temps d'affliction!

Quelle que puisse être l'issue de la guerre, elle marque et arquera une période de profond désespoir pour l'humanité. grand que soit l'orgueil de la victoire, si généreuse que se ontre celle-ci, sous quelque jour qu'on nous en présente les nséquences lointaines, nous n'en vivons pas moins dans une oque flétrie, sur une terre dévastée pour longtemps, au sein une société décimée, ruinée, accablée de ses blessures.

Entre tous nos sujets de déceptions, s'il en est un qui nous meure pénible, c'est l'espèce de faillite dont voici convaincue tre civilisation.

Jamais, plus qu'au début du xx^e^ siècle, l'homme ne fut fier s découvertes réalisées dans le domaine de ce que Pascal pelait « les sciences extérieures ».

Il faut reconnaître qu'il y avait quelque excuse à cette ivresse, cet égarement. Dans sa lutte contre la matière, l'humanité connu des succès si hardis, si déconcertants et, surtout, si pétés qu'elle a pu perdre la juste notion de l'adversaire et blier que sa principale ennemie était elle-même.

Les événements ont su le lui rappeler avec éclat. Depuis

quelques années, elle exprime sa déconvenue par des million de bouches naïves. Elle se demande avec angoisse commer « un siècle aussi avancé dans la civilisation » a pu engendre cette démoralisante catastrophe. Elle regarde avec stupeur s retourner contre elle toutes ces inventions qu'on lui disait fa tes pour son bien. Car, presque aucune n'y a manqué. Celle qui semblaient les meilleures dans le sens moral ont contribué en quelque mesure, au désastre. Seule la crainte de généralisations peu maîtrisables a empêché certains belligérants de contracter alliance avec les agents de l'épidémie e d'avilir ainsi les plus nobles d'entre les acquisitions scientifiques.

Un doute a grandi dans toutes les âmes : qu'est donc cett civilisation dont nous tirons tant d'orgueil et que nous prétendons imposer aux peuples des autres continents? Qu'est-ell donc pour s'être soudain révélée si cruelle, si dangereuse aussi dépourvue d'âme que ses machines?

Les yeux s'ouvrent et les consciences s'illuminent : jamais la barbarie n'avait atteint, dans la brutalité et la destruction, des résultats aussi monstrueux que ceux dont notre civilisation industrielle et scientifique est désormais capable. Ne serait-elle donc qu'une forme à peine travestie de la barbarie ?

Ce qui incline à le croire, c'est que les peuples qui avaient consacré aux dieux de l'usine et du laboratoire le culte le plus fervent et le plus vaniteux se sont montrés, dans cette guerre, de beaucoup les plus cruels, les plus fertiles en inventions inhumaines et déshonorantes.

M. Bergson a dit, de l'intelligence, qu'elle est « caractérisée par une incompréhension naturelle de la vie », on pourrait ajouter : et par une incompréhension complète du bonheur qui est le but de la vie.

Avec son cortège d'inventions ingénieuses et de complications savantes, l'intelligence fait figure d'irresponsable ou de criminelle dans le grand désordre du monde. Elle paraît non seulement incapable de donner le bonheur aux hommes, mais encore fort propre à les égarer, à les corrompre, à servir leurs querelles. Elle a su armer les conflits; elle n'a pu ni les conjurer ni les résoudre.

La civilisation scientifique et industrielle, basée sur l'intelligence, est condamnée. Elle a, depuis de longues années, acca-

aré et affolé toutes les énergies humaines. Son règne aboutit un immense échec.

II

C'est vers les ressources du cœur que se tourne notre espoir. Trahis par cette intelligence savante dont les œuvres ormidables ont parfois le visage même de la bêtise, nous aspions au règne du cœur ; tous nos désirs vont vers une civiliation morale, seule capable de nous exalter, de nous assoir, de nous protéger, d'assurer l'épanouissement réel de otre race.

C'est par des artifices dialectiques qu'on a pu rendre l'idée progrès solidaire du développement des sciences mécaniues, chimiques ou biologiques. Le vrai progrès n'intéresse que âme, il demeure indépendant des expédients et des pratiques la science. Celle-ci triomphe alors que le juste progrès, c'est-dire l'acheminement de l'humanité vers le bonheur, semble terrompu pour longtemps et contrarié jusque dans ses tennces profondes.

On ne manquera pas de nous dire que la guerre doit précisment marquer l'avènement d'un monde nouveau, qu'elle hète dans le sang et la flamme l'élévation morale nécessaire une paix féconde et définitive. Nous ne pouvons pas partar cet optimisme d'éloquence officielle. Ce n'est pas la pratie des besognes meurtrières qui ouvre aux hommes le chein de la justice et qui les convertit aux bonnes mœurs. Il va loir que l'humanité se déshabitue du crime et ce n'est pas ntelligence armée qui fera cette merveille. L'œuvre pacificace de la guerre demeurera précaire si tout ce qu'il y a de in et de généreux dans l'humanité ne travaille pas à détrôr cette civilisation scientifique qui abuse encore la société, rès l'avoir réduite à merci.

Je tiens pour négligeable l'objection des stoïciens qui diraient e de tels malheurs ne dépendent pas de nous et qu'il nous t obstinément chercher notre bonheur à travers eux, isoler tre bonheur de la fange environnante. Non! De tels malurs dépendent de nous. Malgré sa dédaigneuse noblesse, la ignation stoïcienne ressemble trop encore, ici, à l'égoïsme. La civilisation morale a pu, quand l'heure en fut venue, suser et propager le christianisme ; elle ne laissera pas la race

humaine à l'abandon dans la désespérante misère contemporaine.

III

Les naturalistes et les sociologues ont contribué à répandre cette notion que le progrès moral était fonction de la complexité anatomique pour les individus, et de la complication des mœurs, des institutions et des industries pour les sociétés. C'est en ce sens qu'ils ont entrepris la classification des espèces et ordonné les diverses hiérarchies humaines.

C'est là une vue purement extérieure des choses; elle est incontrôlable en ce qui concerne la pensée individuelle, elle est controuvée pour ce qui est des collectivités : la guerre en demeure une réfutation sanglante.

Si nous entendons par progrès moral celui qui intéresse les conditions du bonheur, rien ne nous permet de préjuger des avantages réalisés dans cette direction par les organismes végétaux ou animaux qui ne nous ont pas choisis pour confidents. Le spectacle des mœurs n'est pas un criterium ; en admettant toutefois que nous devions y rechercher des témoignages, ceux-ci semblent bien faits pour déconcerter toute théorie.

Des animaux dont la structure anatomique est fort proche de la nôtre, pour ne pas dire tout à fait analogue à la nôtre, comme les bovidés, donnent des preuves d'une activité morale insignifiante au prix du génie réel qu'attestent l'abeille et tant d'autres insectes dont le système nerveux est cependant rudimentaire en regard de ce qu'il est chez les mammifères.

Certains animaux marins, les anatifes, ont subi une régression anatomique du fait de leur existence sédentaire. On sait que la larve mobile des anatifes possède des organes plus compliqués que ceux de l'animal adulte et fixé. A conclure de là que cette régression anatomique est un avilissement de l'espèce, c'est beaucoup s'aventurer, et c'est accorder au mouvement une signification morale discutable.

Il existe des espèces végétales, particulièrement chez les conifères ou les fougères, qui, depuis des milliers de siècles, semblent s'être tenues à un statut anatomique et fonctionnel à peu près stable. Ces espèces n'en sont pas moins très répandues, très vivaces, très accommodantes. Elles offrent le tableau

térieur du bonheur et de la prospérité. D'autre part, rien ne us permet d'affirmer que certaines espèces, comme les or- dées, qui ont subi une évolution délirante et qui aboutissent es formes anatomiques extrêmement compliquées, aient réa- un véritable progrès, c'est-à-dire aient amélioré ce qu'on it appeler leur destinée morale. Nous les voyons désormais mises à d'innombrables servitudes extérieures. Leur repro- ction même est à la merci d'interventions étrangères et se uve hérissée de périls. Un raisonnement séduisant, encore entaché d'anthropomorphisme, nous inclinerait à croire que telles espèces, enivrées de leurs soucis matériels, doivent oir une existence philosophique moins libre et moins eine.

La complexité organique de l'individu, qui correspond si oitement à la complication politique, économique et scien- que des sociétés, n'augmente ni les possibilités de l'être, son aire d'activité, ni ses espérances.

Certains poissons, les pleuronectes, ont cherché leur salut s une évolution très audacieuse et très avancée qui aboutit n déplacement de leurs yeux, de leur bouche, à une pertur- ion profonde de leur symétrie primitive. A les contempler, a l'impression que cette évolution les a jetés dans une im- se, dans un cul-de-sac d'où il leur devient difficile de s'é- pper pour une évolution nouvelle ; on a l'impression que te cette ruse biologique restreint considérablement le des- de ces espèces.

D'ailleurs, et les naturalistes le savent fort bien, les espèces différenciées, pour employer l'expression consacrée, sont quelque sorte des espèces vieillies, emprisonnées dans leur lition propre et sur lesquelles on ne saurait guère compter r une adaptation nouvelle, pour une réforme profonde des anes et des habitudes.

IV

ette digression, trop longue au gré de notre inquiétude, s trop succincte au prix des faits qu'elle engage, soulève sieurs critiques.

On pourrait objecter, tout d'abord, que l'évolution est une se que les espèces subissent et qu'elles ne sauraient influen- elles-mêmes. A ce compte, l'humanité se trouve entraînée

dans une aventure contre laquelle il est puéril et présom tueux de se débattre.

Cette attitude comporte une soumission, un fatalisme q désavouent et notre sens de l'expérience et notre goût de perfection. Nous sommes aptes à interpréter certaines leçon à en tirer un enseignement. Nous l'avons montré dans grand nombre de conjonctures et nous éprouvons quelq répugnance à penser que nous ne saurions mettre à profit plus majestueuse leçon qui fut jamais donnée aux hommes.

D'autres part, certains esprits estimeront que l'humani est, précisément, trop vieillie, trop évoluée pour qu'elle s encore capable de renoncer en quoi que ce soit à ses trac tions intellectuelles invétérées, à ses acquis scientifiques aux mœurs qui en découlent.

Si cette conception du monde n'apparaissait comme frapp de lassitude et de scepticisme, elle nous laisserait en présen d'une désespérante alternative : ou l'acceptation d'une v effrénée, livrée à toutes les folies, exposée à toutes les rech tes dans le crime, ou la recherche solitaire d'un oubli pré lable à la mort.

Mais les peuples qui ont lutté si âprement pour leurs int rêts matériels demeureront-ils désarmés en face d'un pér moral qui intéresse le destin même de la race, n'entrepre dront-ils rien de vraiment efficace en faveur de la postérité

Tel est le souci qui hante actuellement les âmes généreuse

Les tractations politiques qui marqueront la fin de cet guerre doivent demeurer sans intérêt véritable si les esprit qui assument la direction occulte des peuples ne travaille pas, dès maintenant et dans l'avenir, à modifier le sens d idées de progrès et de civilisation.

On ne peut pas croire que l'humanité soit enfoncée si avan dans ses convictions et ses coutumes intellectuelles qu'el demeure désormais incapable de revirement et de réforme.

Le monde humain a déjà traversé des crises considérables il a déjà, plusieurs fois, dû remanier l'idée qu'il s'était fait de la culture et de la civilisation. C'est toujours sur des ruine qu'il a médité les conditions d'une vie nouvelle. Si vraimen les ruines appellent la révolution des mœurs, avouons que l cœur de l'homme n'a jamais été sollicité plus impérieusemen qu'aujourd'hui.

Il ne s'agit d'ailleurs pas de renoncer à des habitudes qui font partie intégrante de notre économie vitale. Il serait chimérique d'envisager la régénération d'une société privée, par exemple, des moyens de relation qu'elle s'est procurés depuis un siècle et qu'elle ne pourrait plus guère abandonner sans suicide. Mais il convient de considérer combien grande et dangereuse est l'emprise des faux besoins que nous crée l'étude des « sciences extérieures » et de ne plus asservir aveuglément notre activité idéale à notre ingéniosité matérielle.

Il existe, dans notre nature, d'ardentes facultés qu'on ne peut condamner sans appel et qui se manifesteront envers et contre toute discipline.

La passion des sciences est si vive qu'on a vu des hommes épris de paix, d'amour et d'humanité, se consacrer, comme malgré eux, sous le couvert de sophismes sommaires, à des travaux dont les résultats pouvaient contribuer gravement au malheur ou à l'avilissement de la société.

Que ne peut-on gagner toutes les facultés de l'esprit à la seule cause du bonheur!

Du moins, et dès maintenant, cessons de considérer que le développement monstrueux de la science industrielle représente la civilisation; sinon, retirons à ce mot tout sens moral et cherchons-en un autre pour les besoins de notre idéal.

Cessons d'humilier la culture morale, seul gage de paix et de bonheur, devant le génie irresponsable et insoumis qui hante les laboratoires. La civilisation scientifique, dirons-nous pour lui conserver momentanément ce nom, nous a prodigué tant d'amertume que nous ne pouvons plus l'abandonner à sa dévorante activité sans contrôle. Il faut l'utiliser comme une servante et non plus l'adorer comme une déesse.

V

Il faudra reviser toutes nos valeurs, toutes nos définitions, tout notre vocabulaire.

Tous les esprits fervents devront se mettre à la besogne, et leur tâche sera d'autant plus lourde qu'ils seront assurés d'un rayonnement plus étendu.

Il faudra s'efforcer d'apprendre aux hommes étonnés que le bonheur ne consiste point à parcourir cent kilomètres en une heure, à s'élever dans l'atmosphère sur une machine, ou à

converser par-dessus les océans, mais bien, surtout, à être riche d'une belle pensée, content de son travail, honoré d'affections ardentes.

Il faudra restaurer le culte des arts, qui contribuent à l'épuration de l'âme, qui sont consolants « au temps d'affliction » et demeurent, par nature, incapables de servir à des fins ignobles.

Il faudra employer nos forces à déplacer le sens des mots « richesse », « possession », « autorité », à montrer que ce sont là « choses de l'âme » et que l'acception matérielle de ces termes correspond à des réalités perfides ou dérisoires.

Il faudra, de même, transformer les notions de bienfaisance et d'ambition, ouvrir une nouvelle carrière à ces vertus, leur créer de nouveaux buts et de nouvelles satisfactions.

Ceux qui considèrent un tel programme avec ironie ou scepticisme ont grand tort : sa réalisation peut paraître illusoire, elle deviendra sans doute nécessaire. Les biens matériels mis à la disposition de l'humanité vont se trouver considérablement réduits, et par la destruction dont ils ont été l'objet, et par l'arrêt prolongé de leur production.

Leur rareté et leur enchérissement seront la source de conflits graves et peu solubles que de nouvelles effusions de sang ne feront qu'envenimer.

L'humanité peut jeter à cet avenir redoutable un défi plein de grandeur. Elle peut, sous l'influence de ses maîtres spirituels, chercher son bonheur dans une transformation sage et passionnée de ses goûts.

Nous ne l'inclinons pas à la résignation, mais à la conquête des vraies richesses, celles qui assurent la possession morale du monde.

VI

Les économistes, dont la guerre a mis si souvent la science à l'épreuve, travaillent à définir quelles seront les conditions de la vie dans la période qui va suivre la guerre mondiale. Leurs estimations laissent peu de place à l'espoir d'une existence agréable et aisée ; elles font peser sur l'ensemble des hommes, vainqueurs et vaincus, la menace d'un labeur acharné, aux récompenses modestes ou misérables.

Ces recherches savantes, ajoutées aux conclusions paral-

lèles du sens commun, ne semblent pas décourager la race laborieuse des hommes. On lui a dit : il faudra travailler, et, dès maintenant qu'elle lutte encore contre cent farouches périls, elle se prépare, en pensée, à gagner chèrement sa vie, si la guerre veut bien ne l'en point priver.

Le monstre industriel moderne pose ses conditions par avance. On sait déjà que la concurrence sera sans pitié ; on sait aussi que toute jouissance sera mise à l'enchère. Les individus, à l'aspect de cet avenir, s'exhortent mutuellement à l'opiniâtreté. Le monde s'apprête à reprendre, avec obstination, la vieille vie qui lui a ménagé tant d'épreuves ; personne encore ne parle d'une vie nouvelle.

Il y aura tant de voix pour préconiser les résolutions désespérantes, tant d'ouvrages seront écrits pour engager les hommes à persévérer dans leur ancienne méprise, qu'une voix timide peut bien s'élever pour protester contre la consommation de l'erreur.

Un homme que j'aime et que j'estime entre tous me disait naguère : « Quand la paix sera signée, quand je serai de retour à mon foyer, il me faudra renoncer à toutes mes distractions d'autrefois si je veux travailler assez pour retrouver une situation égale à celle que j'ai eue. »

Croyez-le, ô mon ami qui m'avez dit cette parole, j'aime trop le travail pour blâmer votre décision ; mais je ne songeais qu'à votre bonheur, et c'est de votre situation que vous m'avez entretenu. Etes-vous sûr qu'il y ait une relation majeure entre ces deux mots et ces deux idées ? Q'espérez-vous donc de l'avenir, si vous n'y faites pas la part de l'âme ?

Quel dédommagement sera réservé à notre passion actuelle, si nous restaurons tous nos préjugés, si nous retournons à notre vomissement ?

La vieille civilisation paraît jugée. Pour rompre avec elle, il faut d'abord chercher, individuellement, notre satisfaction en dehors de l'argent, notre bonheur en dehors des tourbillons de la jouissance. Il faut nous soustraire délibérément à la tyrannie du luxe.

Voici que les événements mêmes nous contraignent à trouver notre vraie voie. Faut-il demeurer aveugles et nous obstiner dans les sentier du bagne ? Nous avons méconnu les meilleures sources d'intérêt, de joie et de richesse ; les méprise-

rons-nous alors qu'elles demeurent la seule fraîcheur fidèle dans l'aridité des temps ? Allons-nous encore négliger notre âme pour rechercher une fausse fortune qui ne peut que nous trahir ? Allons-nous disputer à quelques brutes exaspérées des biens dont nous savons qu'ils sont instables et décevants ?

Non ! Non ! Que ce soit l'enseignement et le seul bénéfice de cette guerre : qu'elle nous ait détrompés sur nous-mêmes et sur nos buts ! Ne mettons pas notre courage à opter pour une discipline féroce et dénuée d'idéal. Récusons une fois pour toute notre intelligence calculatrice et démoralisante. Organisons, dans la paix revenue, le règne du cœur.

VII

Le souci du bonheur ne saurait se désintéresser des conditions de la vie matérielle. A coup sûr, le bien-être, le confort disposent à une vue heureuse des choses. Mais remplaceront-ils jamais ce qu'un poète appelait « le cœur content » ?

Les peuples anglo-américains, si ouverts cependant à toutes les révolutions morales et religieuses, se sont appliqués à dévier de son sens primitif le simple bien-être jusqu'à l'identifier avec le luxe confortable. C'est une façon de donner un aspect moral à la jouissance, de transiger trop honnêtement avec les corruptions de l'argent.

Les exigences de ce genre de vie ont beaucoup contribué à engager ces peuples dans une frénétique tempête d'affaires qui use l'homme et tend à l'égarer. L'anonyme, non encore désavoué, qui a rédigé les lettres d'un vieil Américain à un Français, dit aux gens de mon pays : « Vos plus belles villas et vos meilleurs hôtels étaient souvent occupés par des étrangers, tandis que vos nationaux devaient se contenter de petits trous pas chers. N'est-ce pas absurde ? » Peut-être, ô vieil Américain, mais cette absurdité me tient au cœur. Que le dieu des voyages détourne toujours ma route des lieux gâtés où s'élèvent ces constructions, où se vit cette existence que vous jugez enviables. Pour consacrer notre amitié, il nous faudra traiter sur la valeur des mots : ce que vous appelez bonheur ne me tente pas.

L'amour de la nature, le goût des joies simples et saines, si vantées par les philosophes de notre XVIIIe siècle, ont fait la

sée des écrivains contemporains. Un excès souriant a con-
uit, par réaction, dans un excès furieux et ignoble.

Les auteurs dramatiques et les romanciers de notre temps
ui, par la qualité de leurs opinions ou par leur position poli-
que, travaillent ostensiblement à une œuvre de moralisation
de religion ont trahi, dans la plupart de leurs ouvrages, un
nour servile et mal dissimulé du luxe. Inutile de citer des
)ms, disons seulement qu'aucun des romans modernes de
rtains de nos auteurs ne manque de ces descriptions et de
s professions de foi qui expriment la concupiscence trem-
ante du mauvais pauvre pour des biens et des jouissances
rs lesquels demeurent tendues toutes ses convoitises.

C'est en partie à l'influence de cette littérature que notre
eux monde a dû la ruée de toutes les classes humaines vers
s plaisirs qui ne sont et ne seront jamais que des fantômes
bonheur.

Si l'esprit veut se consacrer à une œuvre vraiment répara-
ce, vraiment pacificatrice, il faudra bien qu'il découvre d'au-
s objets à ses ouvrages.

VIII

Si les futures lois du travail ne ménagent pas un temps suf-
ant au culte et à l'épanouisement de l'âme, la lutte sera iné-
able et sacrée.

Les organisateurs du monde moderne, qui se sont montrés
puissants à conjurer la guerre et qui n'ont pas pressenti la
nité de notre vieille civilisation, ne semblent pas encore en-
voir l'urgence de certaines modifications décisives dans
lucation morale des peuples.

Ils en demeurent à nous entretenir des efforts surhumains
il nous faudrait assumer pour réparer leurs fautes.

Personne ne recule devant ces efforts. La société est lasse
crime, mais non pas des besognes pacifiques. Chacun s'ap-
te, avec une joyeuse énergie, à reprendre son poste et son
il.

Mais il dépend de nous tous d'atténuer la gravité des que-
es économiques en travaillant à transformer la conception
rante du bonheur.

Les possesseurs des biens matériels donnent, en général,
puis des siècles, à ceux qu'ils emploient et qu'ils dirigent,

un exemple scandaleux et si bassement immoral qu'ils so eux-mêmes les principaux facteurs des assauts qu'il leur fa subir désormais.

Dans l'engrenage industriel moderne, le travail a perd une grande partie de ses attachantes vertus : toutes les m thodes en vigueur contribuent à diminuer la part de l'âm et du cœur, et l'artisan, emprisonné dans une fonction pre que mécanique, n'attend plus de sa besogne les satisfactio personnelles qu'il en obtenait jadis ; comme l'a dit un poète « son travail vide est un destin qu'il combat ».

Certaines méthodes américaines ont spéculé sur un sophism adroit ; elles aggravent l'automatisme sous le prétexte d'abr ger ainsi la durée du travail. Ce n'est point une heureuse trou vaille que d'écourter le temps du labeur en le vidant de tout joie et de tout intérêt professionnels. Il vaut encore mieu s'appliquer avec goût à une œuvre longue que d'expédier un courte tâche avec répugnance.

La spécialisation forcée, rendue nécessaire par l'étendu même de l'activité scientifiqu et industrielle, reste une chos périlleuse, surtout chez un vieux peuple d'encyclopédiste comme le nôtre.

Quoi qu'il en soit, les peuples acceptent de se livrer à l discrétion du monde moderne. Que le monstre leur laisse de miettes de liberté assez honorables pour qu'ils puissent songe au culte de l'âme. Les hommes de bonne volonté ne manque ront point qui voudront se dévouer à orienter cette liberté, transformer le sens et les exigences de la joie, à propager un culture qui, contrairement aux anciennes erreurs, fera plu volontiers cas de l'éducation que de l'instruction, s'adresser plus souvent au cœur qu'à la désastreuse raison.

IX

La France a souffert, souffre et souffrira de la guerre plu profondément que tous les autres pays du monde. Elle est, la fois, l'autel et l'holocauste. Elle est sacrifiée dans la subs tance de ses hommes, de ses villes, de son sol. C'est au cœu de ses belles campagnes que gronde et tournoie l'ouragan dévastateur.

Dans le fond de mon âme, je souhaite qu'à cause de ce grand deuil, ce soit la France qui donne le signal de la rédemption

Je souhaite que le règne du cœur commence là même où la vieille civilisation laisse d'impérissables traces de sa meurtrière sottise.

Les ressources du peuple français en persévérance, en confiance, en bonté, en subtile finesse, sont si grandes qu'on a l'impression qu'un mot suffirait pour rallier et orienter tous les cœurs. On a l'impression qu'au seul mot de « civilisation morale », mille et mille nobles têtes vont approuver, des milliers de mains vont se tendre et se chercher.

Les gens qui ont des vues obstinées sur le sens politique des guerres, sur la nature éminemment économique du péril couru par l'humanité et sur l'efficacité de la civilisation industrielle et scientifique ne manqueront pas de proclamer que la France doit d'abord se remettre à la besogne furieuse et s'appliquer à dépasser dans cette voie les peuples qui l'y ont devancée.

Mais la France a toujours été le pays de l'initiation et de la révélation. Elle est la terre élue des révolutions spirituelles. Le baptême sanglant qu'elle reçoit encore lui donne la préséance dans la discussion de l'avenir.

Voulez-vous donc lui faire perdre le rang glorieux qu'elle tient, dans l'ordre moral, à la tête des nations, pour la mettre à la suite des peuples asservis par l'automatisme, pour en faire la féale d'une religion sociale et économique usée, jugée, révolue ?

Si le destin de notre pays est de faire entendre à l'humanité plongée dans l'affliction les paroles de paix, de consolation et d'amour, laissez-le remplir cette belle mission, laissez-le enseigner aux autres peuples les généreuses lois de la vraie possession du monde.

GEORGES DUHAMEL.

IN EXITU

Quand les peuples erraient
dans l'Europe en enfance,
Il n'y avait pas de nation
qui se nommât la France.
Il appartint à l'Occident
de naître le premier.

Sous le signe nouveau
de l'antique olivier,
Aux rivages où rit
la mer grecque et romaine,
Venait de s'éveiller
l'intelligence humaine,
Et les hommes aimaient,
en l'honneur de leurs dieux,
A tracer dans le ciel
des nombres merveilleux
Qu'ils écrivaient avec des fûts
de marbre pentélique.
Mais ils ne savaient,
ces beaux siècles attiques,
Ce que peuvent d'honneur
porter les reins gaulois
Ni de quel geste sûr
le Franc place un coup droit.

Au commencement
la lumière gauloise
Eclairait une berge déserte
entre la Marne et l'Oise.
Les roseaux, la forêt
cachaient le pli des eaux,
Ruban de ciel
dessinant un vaisseau,

Et gardaient pour le jour de Dieu,
pure de toute offense,
La forme sainte de la terre
où fut l'Ile de France.
Or il advint
qu'un peuple levé tôt
Vint s'y fixer pour trafiquer
la marchandise d'eau,
C'est à savoir le sel, la gomme
et les électuaires,
Tout ce qu'offre la source
ou reçoit l'estuaire,
Tout savoir que déverse
un réseau d'affluents,
Tout produit marinier
sur Seine fluctuant,
Les grumes du plus beau grain,
la pierre la plus belle,
Et surtout
les dernières nouvelles.
De là naquit
ce peuple indépendant
Et de là ce lieu fort
deux mille ans défendant,
Dans la connaissance de tout,
la ligne de soi-même,
Ile aux pensers hardis,
citadelle suprême,
Clarté, miroir du monde
et rose de l'esprit,
Province qui donna
son nom à la Patrie !

Entre la Marne et l'Oise
où le sol est de pierre,
Ce fut donc dans le choc
des rencontres guerrières
Que le Celte et le Franc
se connurent de près,
Ce fut sur la falaise
immortelle de craie

Et dès lors, le moderne
ayant aimé l'antique,
Fut promu dans le monde
un instinct magnifique,
Franchise qui tour à tour
pose un acte avec joie,
Ou cisèle la pierre,
ou varlope le bois,
Règle du bel ouvrage
et loi du cœur viril
Par où l'homme vit droit
et besogne en droit fil,
Franchise emportant
du même jet humain
L'allure de son âme
et l'œuvre de ses mains,
Tempérament d'or,
franchise où se consomme
L'unité du pays
dans l'unité de l'homme.

Quand aux Boches de Tolbiac
Clovis fit lâcher pied,
Quand le Martel vainquit
Abdérame à Poitiers,
Lorsque frappant
des coups de toutes parts
Charlemagne battit
Avars et Longobards
Et qu'il passa les monts,
douze pairs l'escortant,
Alors fut planté
le chêne d'Occident.
Quand Lazare Carnot
dépêchait aux frontières
Quatorze lieutenants
contre l'Europe entière,
La France en liberté
n'a pas perdu son nom :
Le chêne d'Occident
depuis mille ans tient bon.

Son front habite au ciel
la terre étant solide.
Ah! sonne au ciel des cieux,
Sonne ta grande cloche d'or,
dôme des Invalides.
La foule descend du Nord
en criant : « Les voilà ! »
L'air est empoisonné
par l'odeur d'Attila,
Les rats pullulent,
La France brûle !

Allons voir sur les ponts le soleil se coucher,
L'esprit est plus aigu quand la lumière est fine,
Septembre palpitant dans un azur léger
Donne au cœur héroïque une aisance divine,

Ne craignez pas,
habitants de Paris !
Par vous toute nation
sort de la barbarie.
L'Occident fut ici
plongé dans l'eau lustrale.
C'est vous qui bâtissez
la mère cathédrale,
Tout l'univers dispute
à l'Université,
Et votre parler clair,
de tout homme écouté,
Lorsque le parlent tour à tour
Chimène et Célimène,
Est le vase éternel
de la pensée humaine.
Ne craignez pas, vous habitez
la maison du bon Dieu :
Le monde, s'il avait pour maître
un docteur monstrueux,
Faute du sel français,
périrait d'indigence.
Vos murs sont le rempart
de toute intelligence.

La paix des temps
règne sur la Cité.
Vingt siècles sont révolus
dans ce grand soir d'été.
Le moment est si plein
qu'il paraît irréel :
Le poids est suspendu
dans le milieu du ciel !
On nous a laissés seuls :
nous sommes entre nous.
C'est l'heure pure et simple
où le drame se noue.
Pendant qu'à chaque instant
fonce l'envahisseur,
Ce grand maisonnement
sourit avec douceur.
Car le péril est jour chômé ;
Jean du Pavé sourit,
On ne lui ravit pas
sa liberté d'esprit.
Sa ville, sous le canon,
lui paraît toute neuve.
Plus de foule descendant
des faubourgs comme un fleuve,
On n'entend plus rouler
le tonnerre des rues,
Et la parole du passant,
dans les rumeurs décrues,
Comme à Rome la voix
retentit sur les dalles,
Par instants se détache
et sonne le cristal.
On s'aborde sans se connaître
et chacun se comprend,
Et chacun laissant voir, naïf,
ce qu'il a de plus grand,
Tant de limpidité
vient de la paix de l'âme.
Le bruit se répand soudain
que Senlis est en flammes.
Les Parisiens contemplent tendrement,
dans le soir qui flamboie

Leur ville qu'ils semblent voir
pour la première fois.
Oh ! le calme puissant,
Oh ! l'acceptation
de ces foules vivaces
Qui regardaient, au temps du Gouverneur
leur destin face à face,
Pour armure leur esprit net
devant le beau danger,
Sans que pas un seul cœur
ait un seul jour bronché,
Peuple muet sur qui passait
l'ombre de l'aigle noir,
C'est le plus beau, c'est le plus grand
silence de l'histoire !

La foi n'est qu'un sourire, habitants de Paris.
Admirez la laideur du balourd qui s'acharne,
Attendez sans faiblir l'erreur du malappris :
La victoire est assise aux rives de la Marne.

O peuples, qu'êtes-vous
venus faire chez nous ?
Flâner dans Babylone
ou bâtir à Capoue ?
Voir la place où tomba
la tête de Louis Seize,
Ou bien réclamer l'honneur
de vivre à la française ?
Qu'êtes-vous venus voir
par milliers de milliers ?
L'église de Reims
et ses divins piliers,
Ou bien le beffroi d'Arras
barrant le ciel du Nord ?
Dites, milliers de milliers,
faquirs et rois de l'or,
Dites, milliers de milliers,
Sidis, fils de Bouddha,
Tchèques au cœur de fer,
frères du Canada,

Celtes d'Armor
et de Grande-Bretagne,
Jaunes et noirs
côte à côte en campagne,
Athéniens et Romains,
car vous êtes venus,
Bourguignotes, bérets,
turbans et têtes nues !
Dites, que vouliez-vous,
fils de Sem ou de Cham ?
Voir monter dans nos cieux
les nefs des Notre-Dame,
Flotte de l'Occident
dont les vastes vaisseaux,
D'âge en âge comptant
les foules au boisseau,
Tournent à l'Est leur proue
et cinglent dans l'azur
Vers la terre d'aurore
où saigne la blessure ?
Belges, puissants martyrs
retournant le destin,
Milliers de milliers,
Grecs et Napolitains,
Et s'il en est d'Espagne,
engagés volontaires,
En venant partager
nos cieux et notre terre,
Pourquoi revêtiez-vous,
soldats blonds, soldats bleus,
La couleur de la terre
et la couleur des cieux ?
Dites, milliers de milliers,
combattants du Vardar,
Polonais emportant
de nouveaux étendards,
Milliers de milliers,
gens de Californie,
Planteurs levés
contre la félonie,
Milliers de milliers,
fils des îles torrides,

Milliers de milliers,
la fleur de Floride,
Dites, les plus beaux, les plus forts,
à quels jeux saisissants
Apportiez-vous ici
des muscles et du sang ?
Dites, la fleur du monde,
à quel beau carrousel ?
Ah ! milliers de milliers
rivalisant de zèle,
Pourquoi ce coude à coude
au parage gaulois,
Cette chaîne de chair
de Béfort au détroit ?
Pourquoi sur la mer ces convois immenses
Et tout l'univers sur le sol de France ?

O routes, bondissez, mers, déferlez vers nous,
Du monde universel les vaillants font la somme.
La France ouvre son cœur à des milliers d'époux,
Paris est assez grand pour tenir tous les hommes.

Voici la terrasse d'Amboise
et le château d'Angers :
La France en robe d'azur
sourit pour se venger.
Voici devant le soir
la terrasse d'Avranches
D'où l'on voit le Mont Saint-Michel
flotter entre les branches,
Vaisseau tremblant
sur un golfe de feu.
Les horizons montent là-bas
pour vous offrir leurs vœux.
Sous notre ciel léger,
plus pur de vos prouesses,
Soyez baptisés tous
dans cette gentillesse
Dans laquelle vit et meurt
le paysan soldat.
Portez sur votre cœur joli
la fleur qu'il vous garda.

C'est la lumière, candeur,
le printemps de Touraine,
Un refrain guerrier
dans un chant de marraine,
Voici le Loir joignant
la Sarthe à Briollay,
Voici la Sainte Chapelle
et les tours du Palais.
Face au firmament,
plaine où monte la flèche,
terre que rien n'empêche,
Et dont la glèbe nue
offre un poitrail puissant,
Voici la Beauce aux grands blés roux,
générateurs du sang.
Prenez, mangez, buvez :
voici toute la France !
Ne marchez pas sur notre terre
avec indifférence,
Vingt siècles de grandeur
portent vos pieds hardis.
Flambez, Valois,
Champagne et Picardie,
Disparaissez, forêts,
croulez pierres de taille !
Prenez, mangez, c'est nous
la terre des batailles.
Ah ! piétinez avec amour
ces lieux de grand merci.
Ayez, ayez pitié
de la tour de Couci !
Sur ce noble sol
que percent vos redoutes,
Le Français a fondé la France
en bâtissant la voûte.
La voûte, maison
du peuple tout entier,
Foyer des hommes successifs,
sainte arche des métiers,
La voûte sage,
énorme et capitale,

Où fleurit l'unité
du monde occidental,
Habitacle de notre Dieu,
cible de leurs canons,
La voûte qui nous fit des yeux
pour voir le Parthénon,
Car c'est d'oser avec fureur
des œuvres terminables
Qui fit les gens de France
hommes et raisonnables.
Peuples, si nous dressions,
puisque pour nous garder
nous venons de fonder
La République du combat
faite avec des royaumes,
Culbutant pour toujours
dans l'enfer les fantômes,
Si nous dressions là
sur la terre envahie
L'ogive de l'honneur,
voûte de nos pays !
Certe, il s'agit de surpasser
l'entreprise de Rome.
C'est le dessein du roi Henri :
faire habiter les hommes.
O peuples, nous vous attendions ;
le travail est tracé ;
Même l'esprit français
l'a déjà commencé.
Le nouveau prince est blanc de gloire
et sale comme Job,
Car nos vieux rois ont dès longtemps
transmis le soin du globe
Qu'ils portaient sous leur baldaquin
Au grand Poilu républicain.

France à la face large, au rire non craintif,
C'est ta beauté d'agir, le monde autour de toi.
O terre où sont portés les coups définitifs,
Les juges vont s'asseoir sous le chêne gaulois.

Quand notre père saint Louis
prit la mer à Marseille,
Les vaisseaux balançant
leur mâture au soleil,
Le maître nautonnier
qui parlait vent debout
Cria vers les nautonniers,
groupe noir sur la proue :
« Votre besogne est-elle prête ? »
Et leur voix à distance :
« Oui, sire, que les clercs
et les prêtres s'avancent. »
Et le clergé venu,
vêtu d'or, devant eux,
Le maître nautonnier
dit : « Chantez, de par Dieu ! »
Les clers ayant chanté
le Veni Creator,
Le maître recria,
d'une voix de stentor,
A même les vastes cieux :
« Faites voile de par Dieu ! »

Rois de France, vêtus de lis, l'un après l'autre,
Sires qui partagez le siècle entre vos noms,
Rois qu'on voit réunis comme les douze apôtres,
Rois, nous aimons en vous votre succession.

Quand vit notre maréchal Feu
que le fer était rouge,
Embrassant d'un œil clair
De la Suisse à la mer
ce front sans fin qui bouge,
Il leva, puis d'un bras terrible
abattit le marteau,
Sous l'enclume le fer
se redresse aussitôt.
Aussitôt il redouble,
Il tape à droite, il cogne à gauche
et travaillant sans trouble
Il déforme à tout coup
la masse en la frappant.

La ligne immense ondule :
on dirait un serpent,
Et lui lève toujours
le bras qui la bossèle,
Invisible derrière
un rideau d'étincelles !

Nos pères, nous vous louons
et nous vous bénissons,
Qui nous avez transmis
la terre où nous passons
Et, pour nous dispenser
vos forêts et vos plaines,
Nous versâtes jadis
ce beau sang dans les veines,
Nos pères très anciens,
nos pères très chrétiens,
Qui nous avez conçus
du temps des Capétiens,
Nos pères qui nous avez
engendrés d'âge en âge,
Nos pères les derniers
Qui nous avez donné
ces jours pour apanage,
Nos pauvres pères qui nous teniez
encor sur vos genoux
Quand la Prusse a brisé
la porte de chez nous.
Dormez en paix,
la France est belle encor.
Dormez d'un seul sommeil,
dormez comme un seul mort
Dans la gloire et l'honneur
de vos fils réunis.
Strasbourg lève là-bas
la main qui nous bénit.
La France, elle est deux fois
aux Français qui l'ont faite,
Par droit de naissance
et droit de reconquête !

11 novembre 1918.

ADRIEN MITHOUARD.

LE KAISER

ET LA NEUTRALITÉ DE LA HOLLANDE

—

Lorsque Guillaume s'est enfui de Spa à Maestricht, les journaux ont fait remarquer qu'à cette heure où l'expiation commençait pour lui, il avait traversé les premiers pays martyrisés par lui en 1914 : Mouland, Visé, etc. Ils auraient pu faire remarquer aussi qu'il se réfugiait dans un pays dont il était décidé à violer la neutralité le 4 août 1914. Seule, en effet, (*censuré*) a sauvé la Hollande des horreurs de la guerre. L'état-major allemand ne s'attendait pas à réussir sans avoir rencontré d'autre opposition que celle de la garnison de Liége.

Pour bien comprendre d'ailleurs la nature de l'opération effectuée contre Liége et de celle préméditée contre la Hollande, il faut s'en rappeler les origines.

De 1871 à 1876, la frontière française resta béante pour le cas d'une attaque allemande. Grâce à un plus large emploi des réserves que dans l'armée française et grâce aussi à sa supériorité personnelle comme général sur Mac Mahon, Moltke pouvait garantir qu'il envahirait la France et écraserait vite l'armée française.

La construction des forts de la Meuse et de la Moselle en 1876 vint troubler ces perspectives. On sait par Maurice Busch que le vieux Guillaume confia à Bismarck qu'il croyait que ce serait désormais chose longue et difficile que de pénétrer en France. C'est alors que Moltke inventa un moyen d'accélérer l'invasion en concevant le plan de l'*attaque brusquée*.

La frontière française se présentait désormais sous la forme de deux régions fortifiées (de Verdun à Neufchâteau et d'Epi-

nal à Belfort) et de deux trouées (Stenay, Charmes). Moltke conçut le plan d'*encercler* la région de Verdun-Neufchâteau (ou tout au moins sa partie nord) *avant la concentration* de l'armée française en renforçant secrètement les troupes de couverture de l'armée allemande avant la déclaration de guerre et en les portant brusquement au delà de la Meuse par Stenay. Elles devaient alors s'embusquer dans l'Argonne et donner la main à une seconde colonne marchant sur Saint-Mihiel ou Charmes. Le reste de l'armée aurait rejoint ces avant-gardes au fur et à mesure de la mobilisation. Moltke savait que pendant plusieurs jours, il n'aurait rien de sérieux à redouter de l'armée française qui mobilisait « théoriquement » et qui d'ailleurs n'avait pas d'artillerie à l'est de Châlons.

L'inconvénient du plan de Moltke était que les trouées de Stenay et de Bayon étaient étroites et celle de Saint-Mihiel barrée par un fort. Moltke eût préféré passer par la Belgique. Un article signé Diplomaticus et publié dans le *Standard* du 2 février 1887 tâta le terrain pour savoir si l'Angleterre considérerait comme un *casus belli* la violation de la neutralité de la Belgique. La polémique de presse qui suivit ayant fait voir qu'une attaque anglaise serait à redouter dans ce cas, Bismarck imposa à Moltke de s'en tenir à l'*attaque brusquée* par la trouée de Stenay. Elle allait s'effectuer en avril 1887 quand le vieux Guillaume, en donnant l'ordre de relâcher Schnæbelé, mit fin à la crise.

Jusqu'en 1906, le plan allemand paraît ne pas avoir changé. A cette date, l'intervention de l'Angleterre contre l'Allemagne étant devenue certaine, Moltke jeune (qui succéda à Schlieffen le 1er janvier 1906 à la tête du grand état-major) revint au plan d'attaque par la Belgique.

Dans l'intervalle, la situation dans ce pays s'était modifiée. En 1887, il n'y avait sur la Meuse que des fortifications sans valeur datant des siècles précédents. Les indiscrétions commises en 1886 et 1887 avaient décidé le gouvernement belge à demander aux Chambres belges les crédits nécessaires pour créer à Liége et à Namur les ceintures de forts qui les entouraient en 1914. La possibilité de prendre ces places par un coup de main devenait douteuse. En revanche, la faiblesse numérique de l'armée belge et le faible effectif des garnisons de Liége et de Namur donnait à penser que si l'on parvenait à

forcer les passages de la Meuse, on n'éprouverait aucune difficulté à encercler Liége et à étendre ainsi le champ de bataille franco-allemand jusqu'aux avancées d'Anvers. De plus, non seulement on ne devait rencontrer aucunes troupes de campagne dans une marche jusqu'à Liége, mais les distances à franchir étaient bien plus courtes qu'en Lorraine, car il n'y a que 20 kilomètres de la frontière allemande à Visé (nord de Liége), tandis que l'opération analogue contre Verdun, non seulement pouvait rencontrer des forces relativement nombreuses, mais encore exigeait de franchir *brusquement* un long trajet (65 kilomètres depuis la frontière jusqu'à Stenay).

Dans l'attaque sur Liége comme dans l'attaque sur Stenay, la difficulté était de traverser la Meuse. Si des troupes belges ou françaises occupaient la rive gauche de cette rivière avant l'arrivée des Allemands, l'attaque brusquée échouait dans son but et ne comptait plus à son actif qu'un gain de terrain sans importance. L'état-major allemand pouvait sur ce point-là faire et refaire ses calculs, ils devaient toujours donner le même résultat : l'adversaire ne semblait pas avoir pris les mesures les plus favorables pour faire échouer l'attaque brusquée, ce qui laissait supposer qu'il n'en comprenait pas exactement le but et les moyens, mais il pouvait *au dernier moment* les prendre, de sorte que la réussite de la manœuvre était subordonnée à la continuation des fautes commises par lui. En cas d'attaque sur Stenay, si l'adversaire au dernier moment y portait ses troupes, l'attaque brusquée échouait sans remède. Mais il n'en était pas de même si l'attaque brusquée avait lieu sur Liége; car de Liége à Nimègue, sur une distance de plus de 130 kilomètres, la Meuse coulait le long de la frontière allemande dans une portion du territoire hollandais qui était absolument sans défense et que l'on savait ne devoir pas être défendue, l'état-major hollandais ayant notoirement décidé de se borner à la défense de la région fortifiée située entre le Rhin et le Zuiderzee et comprenant les deux provinces de Hollande et d'Utrecht. De plus, le point le plus facile à surprendre de toute cette longue ligne était aussi celui qui avait la plus grande importance stratégique : à 90 kilomètres au nord de Liége, la ville de Venlo et ses ponts se trouvaient à 5 kilomètres à peine de la frontière allemande, en un point où trois lignes de chemins de fer venaient aboutir sur chaque

rive : enfin, un peu au nord, le canal de la Niers, qui relie Geldern (ville allemande) à la Meuse, permettait d'amener sans difficulté des bateaux, soit pour faire traverser à la hâte le fleuve à des troupes devant prendre Venlo à revers si les ponts de cette ville étaient occupés, soit pour construire un pont.

L'inconvénient des attaques sur Liége et Venlo était qu'elles devaient vraisemblablement amener les armées belges et hollandaises à coopérer avec les armées françaises. Mais le gouvernement allemand (et ce n'était nullement déraisonnable) ne considérait pas comme invraisemblable l'hypothèse que ces deux armées se retireraient, l'une dans les lignes d'Utrecht, l'autre dans le « réduit national d'Anvers » et laisseraient passer les Allemands sans les attaquer, attendant le résultat de leur duel avec la France. Il est vrai que le roi Albert et le peuple belge ont repoussé les offres teutonnes avec une constance héroïque (et il semble, d'après ce que disent ceux qui ont connu le roi Léopold II, qu'il eût fait de même), mais on a dit que le gouvernement hollandais n'a pas montré des dispositions aussi louables et que, vers le milieu d'août 1914, seule la menace d'user de représailles contre ses colonies a pu lui arracher la promesse de résister aux Allemands s'ils violaient sa neutralité.

Dans le cas où la Belgique et la Hollande n'auraient pas fait leur devoir, l'invasion allemande dans ce pays ne présentait guère d'autre inconvénient pour l'Allemagne que celui de la mettre aux prises avec l'Angleterre ; mais Guillaume, depuis 1905, le considérait comme difficile à éviter et en tout cas comme trop peu important pour être mis en balance avec l'avantage immense de se débarrasser rapidement et complètement de l'armée française.

Quand un plan, comme celui-là, exige que beaucoup de personnes soient mises dans le secret, il est impossible de tenir l'adversaire dans une ignorance absolue de son existence. De même qu'à partir de 1876 des avertissements nombreux étaient venus avertir de l'existence du plan d'attaque brusquée, de même à partir de 1906 des allusions de plus en plus nombreuses furent faites dans la littérature allemande à la violation *simultanée* de la neutralité belge et hollandaise.

C'est ainsi que Bernhardi disait en 1912 dans *la Guerre d'aujourd'hui* (t. II, p. 336) :

Quand on néglige toutes les conditions politiques, on peut se représenter une guerre offensive de l'Allemagne contre la France telle que l'aile nord de l'armée allemande avancerait avec des armées échelonnées à travers la Hollande et la Belgique, l'extrême aile droite marchant le long de la mer, tandis que dans le sud les forces allemandes esquiveraient le choc de l'adversaire et se déroberaient par l'Alsace et la Lorraine vers le nord pour laisser à l'adversaire la route libre sur l'Allemagne du Sud. *La marche par échelons de l'aile marchante allemande contraindrait l'aile gauche de l'armée adverse à un grand changement de front et la mettrait par cela seul dans une situation désavantageuse*, et au sud, les Français seraient obligés de faire aussi une conversion à gauche qui les placerait dans une situation désavantageuse par rapport à leur base. On aurait donc gagné au point de vue stratégique ce que le Grand Frédéric obtint à Leuthen au moyen de son attaque échelonnée.

Un succès des Allemands au nord les amènerait immédiatement à Paris et troublerait les organes vitaux de l'armée française bien avant qu'elle eût obtenu dans l'Allemagne du Sud des succès décisifs. En pareil cas, la situation de l'armée française ayant pénétré dans l'Allemagne du Sud serait plutôt inquiétante, car ses lignes de retraite seraient gravement menacées par le nord.

Le général von Falkenhausen, dans son livre *Der grosse Krieg*, examinait la même hypothèse (il supposait seulement, par pudeur, que les Français auraient commencé à violer les neutralités belge et hollandaise). Aucun de ces deux écrivains ne faisait de distinction entre la Belgique et la Hollande Il en était de même dans un document qui forme le n° 2 du *Livre Jaune* et qui est probablement l'œuvre d'un faussaire, mais d'un faussaire bien informé et faisant partie de l'état-major général ou du ministère de la guerre, dont il résumait l'opinion.

Dans la prochaine guerre, disait-il, il faudra aussi que les petits Etats soient contraints à nous suivre ou soient domptés. Dans certaines conditions, leurs armées et leurs places fortes peuvent être rapidement vaincues ou neutralisées, ce qui pourrait être vraisemblablement le cas pour la Belgique ou la Hollande.

Guillaume et Moltke, ayant décidé de violer la neutralité de la Hollande, si c'était nécessaire, prirent les renseignements et les dispositions dont ils avaient besoin, ce qui ne put passer complètement inaperçu. Mr. G. W. T. Omond a

résumé ce que l'on en a appris dans le *Nineteenth Century* l'août 1918 (p. 246) :

L'orage sembla se préparer aussi pour la Hollande. Des ballons nilitaires, montés par des officiers prenant des observations, furent perçus planant sur ce pays. On remarqua que tous les employés des hemins de fer *conduisant à Venlo* étaient des réservistes de l'armée llemande et il courut des rumeurs d'actes mystérieux accomplis sous e couvert de l'obscurité sur le territoire hollandais. Une nuit, par xemple, un groupe de cavaliers, qui étaient évidemment des officiers llemands, furent rencontrés dans le Limbourg par quelques Hollandais à qui ils demandèrent le chemin d'un pont stratégique sur la Meuse. La réponse qui leur fut faite leur ayant fait croire qu'ils taient soupçonnés, ils tournèrent bride aussitôt et disparurent à oute vitesse. D'autres incidents du même genre furent fréquemment ignalés.

La vraisemblance de la violation de la neutralité belge et ollandaise étant donc connue, les états-majors français et belge durent s'occuper des moyens d'y parer. Malheureusement 'étude des problèmes au moyen des manœuvres sur la carte l'y était guère usitée que comme moyen d'enseignement. Ceux ui dirigeaient ces états-majors, en ce qui concernait les mesures à prendre contre cette violation, restèrent donc réduits aux ésultats de leurs réflexions, résultats bien maigres et bien nsuffisants. Aussi, dans leur façon d'agir, allaient-ils faire reuve d'une ignorance stupéfiante des moyens de la faire chouer.

Quand la crise de juillet 1914 arriva, le gouvernement hollandais, qui avait probablement reçu des informations sur les ntentions de l'Allemagne, mobilisa le 31 au soir avant la Belique elle-même. Il est d'ailleurs peu probable que cet indice e sa volonté de se défendre eût sauvé la Hollande si les circonstances n'avaient travaillé pour elle.

Elles parurent d'abord travailler contre elle.

En effet, quand, le 1er août à 7 h. du soir, Guillaume fit délarer la guerre à la Russie, il était résolu à envahir la Belique le 3 à 8 h. du matin, ce qui eût rendu plus difficile pour armée belge de border la Meuse, de fortifier les intervalles es forts de Liége et de faire sauter les ouvrages d'art sur les hemins de fer allant de Liége en Allemagne.

La mobilisation avait été décrétée en Belgique le 31 juillet à

19 h., mais pour le motif malhabile de prouver que la Belgique ne penchait pour aucun des adversaires, les troupes belges devaient être concentrées « dans chacune des directions d'où un péril pouvait menacer la Belgique ». En fait, l'état-major savait bien qu'aucun péril ne menaçait la Belgique à Gand, Anvers, Mons et Bruxelles, où étaient quatre des six divisions. Seules les divisions concentrées à Liége et à Namur étaient à une place utile, là où se trouvait l'obstacle stratégique qu'Allemands et Français avaient intérêt à se disputer. Il en résulta que le 2 à 7 heures du soir, quand le ministre d'Allemagne à Bruxelles remit la note demandant passage en Belgique pour les armées allemandes et donnant douze heures pour répondre, aucuns préparatifs n'avaient été faits pour empêcher le passage de la Meuse par les troupes allemandes, aucunes troupes belges dirigées vers ce fleuve pour le défendre; le seul progrès fait depuis le 31 avait consisté dans l'appel des réservistes des corps de troupes normalement casernés sur la Meuse. Mais le plus fort est que même après la remise de cette note, le gouvernement belge ne fit rien pour résister à l'agression qui menaçait la ligne de la Meuse. Le *Rapport du Commandement de l'armée belge* dit en effet page 4 :

> La note n'eut, il faut le remarquer, pas d'influence immédiate sur la concentration de l'armée qui demeura disposée sur le territoire suivant les exigences militaires imposées par la neutralité du pays... [Mais] dans la nuit du 3 au 4 août, on acquiert la certitude que les troupes allemandes entendent traverser la Belgique de vive force, aussitôt le haut commandement fait exécuter les mesures qu'impose la situation nouvelle.

Le haut commandement n'avait donc rien fait le 3 à 8 heures du matin, et si l'armée allemande avait pu attaquer à ce moment-là, elle n'eût rien trouvé sur la Meuse que la garnison de Liége. Il est vrai qu'elle ne trouva pas sensiblement plus le 4 et même (*censuré*), les Allemands eussent pu tarder longtemps sans trouver davantage; mais c'était une circonstance si invraisemblable que ceux-ci ne pouvaient la prévoir normalement. Au lieu, en effet, de porter toute son armée sur la Meuse entre la frontière hollandaise et Namur, le haut commandement belge ne porta qu'une brigade à Huy. Le reste s'établi sur les lignes Tirlemont-Perwez, Louvain-Wavre, couvert par une brigade mixte à Tongres et par une division de cavalerie

Waremme, c'est-à-dire à 15, 20, 40 et 50 kilomètres de la Meuse. Des troupes postées à ces distances (une ou deux journées de marche) auraient déjà été trop éloignées pour soutenir en temps utile des troupes défendant la Meuse ; mais comme il n'y avait pas de troupes défendant la Meuse, le dispositif ordonné à l'armée belge ne pouvait aboutir qu'à l'inutiliser complètement.

Si le plan allemand s'était exécuté sans encombre, l'attaque allemande eût eu lieu le 3 au matin ; mais le 2 au soir, un appel du Tsar à François-Joseph faillit rétablir la paix. Un chef carliste francophile, Don Francisco de Melgar, dans son livre intitulé *En Desagravio*, a dévoilé cet incident sensationnel :

Il me fut donné d'entendre [à Vienne] de l'autre côté de la porte, pour ainsi dire, par un hasard vraiment providentiel, les plaintes et les confidences de l'ambassadeur de Russie se soulageant dans le cœur d'un ami le 1er août (1) [*rectius*, 2 août]. Il lui racontait que la veille, très tard dans la soirée, par ordre de son souverain, il s'était jeté aux pieds de François-Joseph, se mettant à sa discrétion et acceptant toutes ses exigences. Son pays, en effet, manquait de préparation et son empereur lui avait envoyé l'ordre de se plier à tout, « même à l'humiliation, à la condition de conjurer la guerre ». L'empereur d'Autriche s'était rendu à ses prières, l'autorisant à télégraphier à Pétersbourg que tout conflit était évité. Le lendemain, il fut appelé à la Hofburg pour s'entendre dire que François-Joseph était forcé de reprendre sa parole, l'empereur Guillaume lui ayant répondu : « Si l'Autriche a peur, moi je ne crains personne, et pour couper les ponts, je viens de déclarer la guerre à la Russie. »

Quand Guillaume apprit que François-Joseph avait repris sa parole, il était trop tard pour remettre les choses en mouvement de façon à attaquer le 3 au matin. Le guet-apens fut donc remis au 4. Mais pendant la nuit du 3 au 4, le haut commandement de l'armée belge « ayant acquis la certitude que les troupes allemandes entendaient traverser la Belgique de vive force, ... ordre fut donné de détruire les grands ouvrages d'art sur les voies de communication susceptibles d'être utilisées par les

(1) L'inexactitude évidente de la date 1er août m'avait mis d'abord en défiance contre ce texte accablant et m'avait empêché d'en faire usage dans mon livre *La Diplomatie de Guillaume II* (Paris, Bossard). Depuis, la correction à faire a été rendue certaine par deux textes publiés par M. R. Puaux : 1° la dépêche annonçant l'arrivée de l'ambassadeur de France à Herbesthal le 2 août après-midi ou le 3 à 8 h. 01 matin ; 2° ce qui fut dit le 2 à M. Alb. Néton, consul de France à Dusseldorf, que les relations franco-allemandes avaient été rompues ce jour-là à 6 h. du soir (*Etudes de la guerre*, p. 334).

troupes allemandes ». (*Rapport du commandement de l'armée*, p. 5). Cette circonstance, en retardant l'arrivée des munitions et des approvisionnements de l'armée allemande, eût pu assurer la victoire à une armée franco-belge qui aurait entrepris de défendre la Meuse ; mais, comme on le sait, le général Joffre ne comprit pas plus que son collègue belge Sellier de Moranville que la Belgique devait être défendue sur la Meuse. Ce fleuve resta donc abandonné sans autre protection que celle de ses deux forteresses et celle de la brigade placée à mi-chemin entre elles à Huy.

La Meuse en Belgique présentait plusieurs secteurs inégalement favorables pour les Allemands, suivant la distance qui les séparait de la base d'où l'attaque devait partir. Le plus favorable était celui au nord de Liège, distant de 20 kilomètres seulement de la frontière allemande. Celui au sud (entre Liége et Huy) était déjà moins favorable, puisqu'il était distant de 40 kilomètres. Ceux au sud de Huy étaient distants de 60 à 80 kilomètres, distance qui ne peut être franchie par des troupes *nombreuses* qu'en deux ou trois jours. Seuls donc les secteurs au nord de Huy présentaient les conditions requises pour l'exécution d'une attaque brusquée, ce qui limitait l'étendue de la ligne à garder.

Celle-ci n'est pas dans sa nature un acte de *banditisme*, mais en général, par suite de la nécessité de surprendre l'ennemi, dégénère en quelque chose d'approchant. En principe, elle doit être exécutée au moment même de la déclaration de guerre (1), ou même sans déclaration de guerre, comme les Allemands avaient fait le 1er au soir et le 2 au matin dans le Luxembourg. Prévenir 12 h. à l'avance, comme fit Guillaume pour la Belgique, était dans une certaine mesure une imprudence. Quand les ducs de Savoie attaquèrent Saluces, Genève et Gênes, quand Bonaparte attaqua Malte et Alexandrie, ils n'avertirent pas plus leurs victimes d'avance que ne le firent Bonnot et ses complices. Les annales de chaque peuple racontent un certain nombre de scélératesses de ce genre que les

(1) De là aussi la formule *mobilisation signifie guerre* employée par Guillaume II et son gouvernement. On en a donné différentes explications, mais la seule bonne est que l'attaque brusquée devant se faire au moment où la mobilisation commence, la mobilisation entraînait nécessairement la guerre. Il est d'ailleurs bien entendu que Guillaume II, qui désirait passionnément la guerre, fut ravi d'avoir trouvé cette raison de la déclarer.

historiens bien pensants louent quand elles ont réussi et blâment quand elles ont échoué. Deux motifs ont dû décider le Kaiser et ses conseillers à concéder ces 12 heures de délai. D'abord, ils craignirent qu'un combat sur la frontière entre troupes belges et allemandes ne rendît un accord plus difficile. De plus, n'étant pas sans se rendre compte de ce qu'avait de révoltant l'invasion de la Belgique, ils espérèrent diminuer la clameur contre eux en observant partiellement les formes du droit international au moment même où ils le violaient si impudemment dans son esprit. Ils avaient vu la réprobation que s'était attirée Ferdinand de Bulgarie par son attaque traîtresse contre les Serbes en 1913 et ils cherchaient à éviter de pareils reproches. Mais ils n'eussent pu y arriver qu'en renonçant à leur plan et ils n'avaient pu s'y résigner.

La situation telle qu'elle se présentait le 2 et le 3 août eût cependant bien dû les y décider. D'une part, les motifs de guerre se dérobaient devant eux de tous côtés. D'autre part, la neutralité de l'Angleterre sur terre leur était presque acquise s'ils n'attaquaient pas la Belgique. Mais ils ne surent pas le comprendre. Ils employèrent leur intelligence à chercher des prétextes pour exécuter leur fameux plan. De là, l'invasion du Luxembourg, la violation systématique de notre frontière les 2 et 3 août, et les mensonges pour faire croire au peuple allemand et au reste du monde que c'étaient les Français qui avaient attaqué.

Parmi ces mensonges, deux préparaient la violation de la neutralité hollandaise. Ils ont passé inaperçus à côté des fameux avions de Nuremberg ; on les a confondus avec les avions de Rastadt et les dirigeables de l'Eifel et du Taunus, mais tout à fait à tort, car ils n'appartiennent pas à la même catégorie. Les autres sont de faux bruits, peut-être ayant eu pour origine le vol d'avions et de dirigeables allemands, puis s'étant grossis et s'étant déformés au fur et à mesure qu'ils se propageaient. Il en est tout autrement de « l'avion français abattu près de Wesel », mensonge mis en circulation par l'agence Wolff le 2 août assez tard, à peu près en même temps que le suivant où la *pseudo-source* est indiquée :

Le préfet de Dusseldorf annonce que ce matin 80 officiers français revêtus de l'uniforme prussien ont essayé de franchir la frontière

prussienne près de Walbeck, à l'ouest de Geldern. La tentative a échoué.

Ces deux mensonges, dont le second surtout est d'une inepti vraiment « kolossale », avaient pour but de prouver combien la Hollande gardait mal sa neutralité et quelles menaces la témérité et les intrigues françaises faisaient peser sur les communications de l'armée allemande dans cette partie de l'Allemagne. L'accumulation des troupes allemandes sur les chemins de fer de la région se trouvait ainsi justifiée. Puis, si l'attaque sur Liége échouait, ces calomnies (auxquelles d'autres auraient été ajoutées sans doute) auraient servi d'excuse pour franchir la Meuse à Venlo. Walbeck, Geldern et Wesel sont en effet toutes trois sur la plus septentrionale des lignes de chemins de fer joignant Venlo au Rhin, celle qui pouvait être le plus aisément laissée sans utilisation pendant que l'on porterait des troupes contre Liége.

Malheureusement, comme on le sait, les Allemands n'eurent pas besoin de provoquer la Hollande. Le 4, au matin, les troupes destinées à l'attaque de Liége (2 divisions de cavalerie et 6 « faibles » brigades d'infanterie) se portèrent sur cette ville. Les 2 divisions de cavalerie, accompagnées d'automobiles et de cyclistes, se portèrent droit sur Visé. Le pont en avait été détruit par les Belges pendant la nuit et un bataillon d'infanterie en défendait l'extrémité sur l'autre rive. Repoussée par le feu de cette infanterie, la cavalerie allemande alla deux kilomètres en aval franchir la Meuse au gué de Lixhe qui n'était pas gardé.

Un officier de l'armée belge, R. de Wilde (*De Liége à l'Yser*, p. 5), a révélé comment cette erreur colossale fut commise. L'état-major belge savait que les troupes allemandes se rassemblaient derrière la frontière, mais ignorait si elles ne violeraient pas simultanément le territoire belge et le territoire hollandais. Les renseignements reçus à Liége firent croire, le 3 dans la matinée que les Allemands allaient attaquer Tongres en traversant le territoire hollandais. A midi, la 12e brigade reçut l'ordre de quitter Liége avec son artillerie pour aller défendre Tongres. Elle y arriva à 8 h., mais à 9 h. reçut l'ordre de retourner à Liége où elle rentra fourbue. Si cette brigade au contraire avait été portée à Visé et à Lixhe, sans compromettre sa retraite, elle eût contraint les Allemands à

violer le territoire hollandais, ce qui aurait grossi immédiatement les rangs des Alliés de 100.000 hommes et doublé l'indignation du monde civilisé contre eux.

Les difficultés ne finissaient pas pour les Allemands avec la conquête des passages de la Meuse à Visé et à Lixhe. Il leur fallait maintenant construire un pont sur la Meuse, presque à portée du canon de Liége, puis se fortifier et s'étendre sur la rive gauche. Si l'armée belge et l'armée française s'étaient portées à leur rencontre sur cette rive, jamais ils n'auraient pu déboucher sans violer la neutralité hollandaise. Mais le bon vieux Dieu favorisait Guillaume. Il put tout à son aise assiéger Liége et rassembler ses troupes; pas un instant le généralissime français n'eut l'idée de troubler la manœuvre allemande à son point le plus délicat; mais assurément, dans l'état-major allemand, on dut faire d'amères réflexions pendant les premiers jours de la guerre. Le général von Bissing, gouverneur de la Belgique, a dit dans son fameux mémoire :

> Le haut commandement de l'armée a été contraint de faire marcher par la Belgique, et cependant l'aile droite de l'armée allemande n'a pu avancer le long de la province hollandaise du Limbourg *qu'avec la plus grande peine*. Stratégiquement parlant, le but poursuivi au cours de la guerre actuelle sur le front occidental était de *trouver un espace* où pouvoir faire marcher notre armée contre la France et l'Angleterre en une guerre dont toutes les circonstances seraient nouvelles. (Passelecq, *Testament*, p. 7.)

Ces choses, tous ceux qui avaient étudié un peu la stratégie et la tactique les comprenaient en août 1914, mais les généraux Sellier de Moranville et Joffre ne les comprenaient pas. On laissa le Kaiser *trouver* pour ses troupes *l'espace* dont il avait besoin et qu'il ne pouvait gagner qu'avec *la plus grande peine* : les conséquences en sont connues.

Les préparatifs allemands pour violer la neutralité hollandaise ne restèrent pas ignorés du gouvernement hollandais. Le président du Conseil des ministres de ce pays déclara le 7 janvier 1915 :

> Nous devons maintenir sous les drapeaux la totalité de notre armée, parce que des incidents peuvent se produire d'un moment à l'autre qui nous obligent à recourir aux armes. C'est le seul moyen que nous ayons de nous faire respecter par les belligérants comme nous avons été depuis le commencement de la guerre. *Le gouverne-*

ment possède des informations que, dans l'intérêt du pays, il lui est impossible de rendre publiques, même en séance secrète. A l'heure actuelle, la situation de la guerre est équilibrée, mais les perspectives peuvent changer à tout moment, des incidents peuvent survenir et exiger que la force militaire entière des Pays-Bas soit entièrement disponible.

Réellement, Guillaume n'a aucun titre à jouir de l'hospitalité hollandaise. Si, un jour, le gouvernement de ce pays prend des mesures contre lui, il ne fera que le punir d'un crime dont l'exécution n'a été abandonnée qu'au dernier moment et par suite de circonstances indépendantes de la volonté de son auteur.

ÉMILE LALOY.

LES ALLEMANDS COMPRENNENT-ILS LA LIBERTÉ?

SCHILLER ET GUILLAUME TELL

—

Lorsque l'on parcourt le lac des Quatre-Cantons, l'on découvre au contour du Seelisberg, en face des paysages les plus familiers de la Suisse primitive, un monolithe émergeant des flots et détaché de la base de la montagne. C'était jadis le Mythenstein, devenu Schillerstein depuis qu'à l'occasion du centenaire du poète allemand Schiller, né le 10 novembre 1759, un certain nombre de citoyens des cantons d'Uri, Schwyz et Unterwald décidèrent de consacrer cette pierre à l'auteur du drame *Guillaume Tell*. A cet effet ils y firent graver, il y aura soixante ans l'année prochaine, cette inscription en lettres très apparentes : *Dem Sänger Tells, F. Schiller. Die Urkantone 1859*. (Au chantre de Tell, F. Schiller. Les cantons primitifs 1859.)

Nous n'entendons pas plus nous élever contre ce témoignage de gratitude, qui reste cependant le plus solennel exemple de cet asservissement du paysage à la réclame contre lequel tant de gens protestent aujourd'hui, que nous ne prétendons contester le caractère et le talent du second poète de l'Allemagne. Schiller fut sans conteste un Germain d'âme plus noble et élevée qu'aucun compatriote de la génération actuelle. Mais en était-il moins de sa race et de son milieu pour cela?

« L'Allemand, a dû constater Nietzsche, n'est pas un être d'instinct, c'est un élève studieux. » Les grands hommes de l'Allemagne ont-ils fait exception à cette règle ? Gœthe peut-être, et encore... Schiller aucunement. Plus assagi que son

émule, il dut évidemment être plus *studieux* et nous nous proposons de démontrer que, même dans l'étude des traditions étrangères, il ne put se départir de cette vénération pour le seigneur et la châtelaine qui est la nervure ou la trame de toute œuvre de conception populaire allemande. Il lui fut, même à propos de Guillaume Tell, du farouche héros de la démocratie montagnarde et suisse, impossible de comprendre et partant d'exprimer un sentiment républicain.

Nous en trouverons l'attestation dans les scènes les plus sensationnelles, c'est-à-dire dans les pages qui représentent le centre de l'action de son drame. Mais d'abord, ce drame fut-il simplement conçu en Suisse? Nullement. La Suisse, Schiller ne l'avait pas encore vue. Il n'est pas seulement vraisemblable qu'il l'ait visitée depuis, car *Guillaume Tell*, la dernière de ses œuvres, date de 1805, année même de sa mort. C'est donc sous la seule suggestion de Gœthe qu'il devait se mettre en campagne. L'auteur de *Faust* avait plus d'une fois parcouru les Alpes centrales, notamment les contrées de la Reuss et du Rhône supérieur. Et ayant conçu le plan d'un poème sur cette donnée, il avait fini par y renoncer et par en léguer le thème à l'auteur du *Chant de la Cloche*.

Ce qui me séduisit d'abord, disait Gœthe à Eckermann le 6 mai 1827, ce fut l'idée de reproduire dans un poème les richesses variées d'un paysage incomparable. Mais, pour donner à ma peinture plus de charme, d'intérêt et de vie, je pensai qu'il fallait mettre sur ce sol caractéristique des figures qui ne le fussent pas moins, et, pour cela, la légende de Tell s'offrait comme à souhait.

Ainsi, dès la première pensée de l'inspirateur, nous voyons déjà la splendeur du décor prendre le pas sur l'action et sur le motif de l'œuvre. Et, d'ailleurs, son héros découvert, ce n'est nullement d'après la légende d'un peuple libre que Gœthe s'appliquera à le concevoir, mais au simple gré de sa fantaisie.

Je me représentais Guillaume Tell comme un héros primitif, pour suit-il, d'une énergie antique, doué de cette sorte de contentement intime et inconscient qui est le propre des enfants. Il parcourt le canton comme portefaix...

On conçoit que, pour compléter ce caractère de bon géant inoffensif, le métier de portefaix s'applique à merveille. Malheureusement ne tombait-il pas comme un anachronisme, à

cette aube du XIVe siècle, même sur les rives du lac des Quatre-Cantons ?

N'oublions pas toutefois que c'est de Schiller qu'il s'agit avant tout ici, bien que, puisque suggestion il y eut, il nous ait paru élémentaire de montrer le lien qui attache l'inspiré à l'inspirateur.

M. Bossert (1) considère que Schiller, en faisant de Guillaume Tell un héros dramatique, a dû modifier son caractère :

Il ne pouvait plus, sous peine de le réduire au rôle d'un comparse, le traiter comme une figure passive, comme un simple homme du peuple ignorant et naïf...

Mais a-t-il mieux fait pour cela, puisque, comme M. Bossert le reconnaît, à la naïveté et à l'ignorance d'un homme du peuple il substitue l'hypocrisie et la dissimulation :

Schiller lui fit donc pratiquer l'abstention volontaire. Guillaume Tell ne refuse pas de saluer le chapeau de Gessler ; il ne le voit qu'après avoir traversé la place ; s'il l'avait aperçu plus tôt, il aurait fait comme tout le monde, il aurait salué.

Ainsi voilà déjà le fait déterminant de l'histoire falsifié par une pensée de lâcheté sournoise.

Du reste, il suffit de suivre l'auteur pas à pas dans le développement de l'action. C'est au troisième acte seulement que s'ouvrira l'épisode légendaire proprement dit. Lorsque Tell et son fils débouchent sur la place d'Altorf où s'érige le poteau surmonté du chapeau de Gessler, les questions de l'enfant dictent au père un rapprochement entre les libertés de la vie montagnarde et les conditions d'existence des gens de la plaine. Le poète allemand trouve dans les aspects du pays des sujets d'admiration.

Quoique ses amis et thuriféraires reconnaissent qu'il n'y est jamais venu, il s'est du moins pénétré du caractère du pays, emprunté sans doute à des impressions recueillies en d'autres contrées des Alpes. Quant aux habitants, sitôt qu'il les touche, c'est pour faire de ces émancipés de la nature d'humbles sujets. Citons :

WALTHER. — Mais, mon père, pourquoi ne descendons-nous pas dans ce beau pays, au lieu de vivre ici à l'étroit?

(1) A. Bossert, inspecteur général de l'Instruction publique : *Histoire de la Littérature allemande,* Hachette et Cie, 1901.

TELL. — Ce pays est bon et beau comme le ciel, mais ceux qui y habitent ne jouissent pas de la moisson qu'ils ont semée.

WALTHER. — Est-ce qu'ils ne sont pas libres comme toi dans leur héritage ?

TELL. — Leur champ appartient à l'évêque ou au roi.

WALTHER. — Mais ils peuvent chasser dans les forêts?

TELL. — Le gibier et les oiseaux appartiennent au seigneur.

WALTHER. — Ils peuvent alors pêcher dans les rivières ?

TELL. — Les rivières, la mer, le sel appartiennent au roi.

WALTHER. — Qui donc est ce roi qu'ils craignent tous ?

TELL. — *C'est un homme qui les protège et qui les nourrit.*

Etrange définition, n'est-ce pas, dans la bouche d'un républicain né et élevé à l'air libre! Cependant Guillaume et l'enfant traversent la place :

WALTHER. — Vois, mon père, ce chapeau placé sur cette perche.

TELL. — Que nous fait cela? Viens, suis-moi.

Il y a donc, de la part de Guillaume Tell, intention arrêtée de ne pas saluer l'emblème de la tyrannie, — constatation qui concorde imparfaitement avec l'interprétation donnée plus haut par M. Bossert. Ce qui a pu égarer l'auteur de l'*Histoire de la littérature allemande* est que Tell semblerait ici en quête d'un biais pour esquiver à la fois l'hommage requis et la peine qui résultera de son refus.

Cependant, voici la population d'Altdorf ameutée. Et quels sont les premiers personnages que l'on voit se détacher de cette foule? Les trois héros du Grutli : Furst, Stauffacher et Melchthal! Pour braver à leur tour l'arrêt du tyran? Allons donc!... pour courber ou enseigner au peuple à courber l'échine. Par exemple, lorsque le garde Friesshardt répond au vieux Furst qui demande ce qui s'est passé : « Il (Tell) méprise l'autorité du gouverneur, il ne veut pas la reconnaître », c'est Stauffacher, l'opulent bourgeois de Schwyz dont le seigneur convoite la magnifique maison, qui désapprouve le réfractaire :

— « Tell se serait conduit ainsi ? » s'écrie-t-il.

Quant au bouillant Arnold de Melchthal, dont l'histoire nous a conté les indignations vis-à-vis du gouverneur d'Unterwald, il s'indigne ici contre l'infortuné garde-poteau, mais en l'honneur du gouverneur d'Uri. Le turbulent riposte simplement à cette constatation de Friesshardt par un : « Tu mens, coquin ! »

Cependant voici Gessler arrivant à cheval, s'enquérant de ce qui s'est passé et interrogeant Guillaume Tell avec hauteur. Ici le chêne se fait roseau, il plie :

— Mon bon seigneur, pardonnez-moi. J'ai agi par inadvertance et non par dédain de vos ordres. Aussi vrai que je m'appelle Tell, c'est par défaut de réflexion.

Nous venions de voir le héros naïf, puis dissimulé, cherchant à escamoter son acte d'audace ; il nous restait à le trouver lâche et respectueux, comme un bon chien, de la main qui le menace.

Ce qui peut suivre n'a plus d'importance. Désormais Tell aura beau braver, s'irriter, se venger, le héros n'est plus héros, il n'est qu'un personnage banal, à peine plus intéressant que la foule qui l'entoure. Du reste l'épisode de l'enfant appliqué au tilleul et de Tell contraint d'abattre une pomme posée sur cette frêle tête se déroule au milieu des supplications d'une foule de gens parmi lesquels apparaissent, toujours au premier rang, les fiers héros du Grutli... et le curé. Ainsi délayé, le dialogue de Tell et de Gessler se noie et perd encore du peu de vigueur qui lui pouvait rester. Retenons seulement que, la pomme enlevée et l'enfant libéré, Gessler rappelle Guillaume Tell pour lui demander l'emploi qu'il compte faire de la flèche qu'on l'a pu voir cacher sous son pourpoint. Citons :

GESSLER. — Tu as caché une seconde flèche dans ton sein. Oui, je l'ai bien vue. Qu'en veux-tu faire ?

TELL, *embarrassé*. — Monseigneur, tel est l'usage des chasseurs.

La riposte foudroyante se fait de nouveau attendre et le héros met une fois de plus la sourdine d'un faux et malheureux prétexte aux explosions d'un caractère farouche.

Est-ce suffisant ? Non, pas. Il faudra que Guillaume Tell, après s'être vengé de Gessler en lui perçant le cœur, plaide sa propre défense. Et pour justifier ce plaidoyer, le poète allemand n'hésite pas d'infliger à son drame tout un acte supplémentaire, véritable hors-d'œuvre après dessert. Il s'agit de mettre en balance l'assassinat de Gessler et celui de l'empereur Albert par son neveu Jean de Souabe, dont ce souverain, auquel la Suisse primitive devait le joug de ces gouverneurs exécrés, cherchait à ravir le patrimoine. Ecoutons M. Bossert :

Pourtant Schiller a consacré la plus grande partie du cinquième

acte à plaider, encore une fois, une cause que l'on croyait jugée ; car la scène entre Guillaume Tell et Jean le Parricide n'est qu'un plaidoyer en faveur du premier. Jean de Souabe se présente devant la demeure de Tell ; il pense qu'un même sentiment doit les rapprocher : n'ont-ils pas l'un et l'autre délivré la Suisse d'un tyran ? Mais Tell le repousse : « Oses-tu confondre, lui dit-il, l'acte coupable et sanglant d'un ambitieux avec la défense légitime d'un père ? »

Il ne manquait plus à Tell, une fois assuré de l'impunité, que de s'ériger en juge dans sa propre cause et de se cantonner chez lui en bourgeois égoïste et satisfait.

Après le spectacle de ce soulèvement populaire, même tempéré à l'excès, ne fallait-il pas un baume *sui generis* à la cour ducale de Weimar ? Qu'en pouvait-il coûter à un rêveur allemand de faire endosser à la dignité du peuple suisse les frais de cette « consolante » ?

§

Sait-on qu'avant Schiller d'autres œuvres avaient vu le jour sur Guillaume Tell, qui tout au moins avaient le mérite de s'inspirer de la version suisse et populaire ? Français ou Suisses, leurs auteurs avaient également compris et traduit le sursaut de révolte de Tell et de ses conjurés.

Voici deux extraits de la principale scène du roman poétique de Florian. A Gessler, qui vient de le condamner à abattre la pomme sur la tête de son enfant, Guillaume répond :

Ecoute, Gessler, tes gardes nombreux, l'exemple de tout un peuple, la certitude, la vue de supplice, n'ont pu me faire fléchir devant toi ; j'ai préféré la mort à cette bassesse ; hé bien, pour obtenir cette mort, pour échapper à l'affreux danger de percer moi-même le cœur de mon fils, je vais plier le genou devant toi ; promets-moi le trépas, Gessler, et je m'abaisse devant ton orgueil.

Plus loin voici le père qui s'apprête à l'épreuve :

....Guillaume l'embrasse en disant ces mots, veut le quitter, l'embrasse encore, répète ces dernières paroles, pose la pomme sur sa tête, et se retournant brusquement, regagne sa place à pas précipités.

Là il reprend son arc, sa flèche, reporte ses yeux vers ce but si cher, essaie deux fois de lever son arc et deux fois ses mains paternelles le laissent retomber. Enfin, rappellant toute son adresse, toute sa force, tout son courage, il essuie les larmes qui viennent obscurcir sa vue ; il invoque le Tout-Puissant qui du haut du ciel veille sur les pères ; et, roidissant son bras qui tremble, il force, accoutume son œil à ne regarder que la pomme. Profitant de ce seul instant,

aussi rapide que la pensée, où il parvient à oublier son fils, il vise, tire, lance son trait et la pomme emportée vole avec lui.

Quant à la flèche cachée sous le vêtement, le dialogue est bref et nerveux :

— Archer sans pareil, j'acquitterai ma promesse, je te paierai le prix de ta rare habileté, mais auparavant réponds-moi : que voulais-tu faire de cette flèche que tu dérobais à mes yeux? Une seule t'était nécessaire, pourquoi gardais-tu celle-ci ?

— Pour te percer le cœur, tyran, si ma malheureuse main avait tranché les jours de mon fils.

L'académicien Lemierre avait de ce même titre et sujet tiré une tragédie qui vit le jour en 1766, mais dont le succès ne fut réel qu'en 1790 où elle allait prendre quelque actualité à la faveur des circonstances et surtout par l'adaptation au quatrième acte de la scène de la pomme abattue. Mais voyons d'abord, au 3e acte, la rencontre de Gessler et du héros réfractaire :

GESSLER

Approche, vil mortel ; quelle témérité
Te révolte aujourd'hui contre ma volonté ?
Quel es-tu pour m'oser refuser ton hommage ?

TELL

Un citoyen, Gessler, lassé de l'esclavage.

La scène de la pomme abattue de Lemierre ne serait-elle pas directement suggérée par le passage de Florian cité plus haut ? Le mouvement, les termes mêmes de la recommandation paternelle en semblent la simple traduction de prose en vers. Mais venons à la seconde flèche :

GESSLER

Mais quelle flèche encor vois-je sous tes habits !
Traître, tu la cachais, qu'en prétendais-tu faire ?

TELL

Ce que j'en aurais fait ?

GESSLER

Oui, réponds, téméraire,
Pour qui la gardais-tu ?

TELL

Pour toi-même, inhumain :
Si mon fils eût péri, je t'en perçait le sein ;
Et, de son meurtrier punissant la furie,
J'eusse encor d'un tyran délivré ma patrie.

§

Que conclure de tout cela ? La vérité est qu'il ne s'agit plus désormais de démêler dans ce récit de Guillaume Tell la part réciproque de l'histoire et de la légende, mais bien de fixer la personnification du héros. Voilà ce que le peuple a de tout temps compris et ne cessera vraisemblablement de comprendre. Les œuvres populaires qui ont pris naissance dans le cours du siècle et demi qui nous séparent de la conception de l'œuvre de Schiller n'ont cessé de donner le pas à la version restée en faveur parmi le peuple sur les infinies spéculations des doctes et du clergé. Le succès populaire du récit familier tracé par Louis Favrat dans ses *Mélanges vaudois* (Lausanne, Payot 1894) l'atteste éloquemment. Et d'ailleurs, la statuaire, aussi bien dans l'œuvre d'Antonin Mercié à Lausanne que dans celle moins affinée et plus robuste de Kissling à Altorf, semble s'être rendu compte que, sous l'inspiration du « docteur » Schiller, tout ciseau devait déchoir au rôle du forceps avorteur.

En a-t-il été de même en littérature ? Hélas ! Forte du prestige de Schiller, aveuglée par le tableau qu'il avait su dresser des aspects du pays, assurée de posséder un guide puissant dans la Cour de Weimar, elle se laissa conduire. Et Lamartine lui-même tend les cordes de sa lyre pour scander les accents du chantre de la *Cloche* (1). D'ailleurs la pédagogie suisse, orientée ici vers les piétistes du protestantisme, là vers les prêtres du catholicisme qu'ombrageait également ce culte du peuple envers une personnification de fierté et de révolte, n'avait-elle pas trouvé dans Schiller l'interprète idéal qui, sans paraître extirper l'insubordination, l'endormait patiemment, l'anesthésiait pour ainsi dire en affaiblissant le caractère du héros, en ne le présentant plus que sous les traits d'un personnage simplet, doux, pieux et qui, s'il s'exaspère en fin de compte, ne le fait que pour sa légitime défense, à l'écart de tout souffle d'idéal ?

Aussi, toutes les anthologies et chrestomathies, comme la plupart des cahiers de morceaux choisis, vont-ils rivaliser de zèle à reproduire les scènes assagies de la place d'Altorf, que les maîtres d'école iront propager jusque dans les plus modes-

(1) *Vie des Grands Hommes*, Paris, Société générale de librairie, 1856.

villages par leur représentation en des formes plus rusti-
es et plus naïves encore.

Bien mieux, l'Histoire qui jusqu'à nos jours s'était confi-
e dans le domaine des parchemins ou dans des controverses
sées sur des faits, tout à coup en arrive au ton dogmatique !
ns l'*Evolution de l'Histoire suisse* (1), M. Gonzague de Rey-
ld n'hésite plus à décréter : « L'autonomie des Waldstaetten
ntons primitifs) est le résultat d'une *évolution naturelle*,
n d'une *révolution*. »

Evolution naturelle si l'on veut, au moins pour quiconque
t ce que pouvait être une évolution politique au début du
e siècle ! Néanmoins une affirmation aussi absolue mériterait
tre corroborée. Sans contester la compétence historique, et
éraire, de M. de Reynold, il serait peut-être permis d'appe-
à l'appui de la thèse populaire quelque témoignage trempé
ne autre source et d'essence plus démocratique. Jusqu'ici,
de Reynold, s'honorant d'une lignée d'aïeux qui servirent à
ranger comme officiers mercenaires, a surtout voué son
ent de chroniqueur à célébrer les « fiertés » de la Suisse
vante, de la Suisse bonne à tout faire qui nous a valu plus
renom que de dignité. Or, il faut bien concevoir qu'à un
ivain déterminé à percevoir la grandeur de sa patrie
s cet unique aspect, la figure, même légendaire, d'un Guil-
me Tell soit importune et désagréable.

Ce qui a le plus souvent guidé Schiller, bon poète roman-
ue, dans le choix de ses sujets, c'est la recherche de thèmes
pres à les mettre en valeur ; il se contente de viser à l'ef-
descriptif. S'il a choisi un héros patriote, ce n'est point
esprit de patriotisme. Ce qui le séduit ici, c'est la sim-
cité des populations et plus encore le cadre des monta-
s. Car les œuvres dramatiques qui contribuèrent le plus à
célébrité sont d'origine étrangère et révèlent surtout, dans
semble, la recherche de décors variés : *La Pucelle d'Orléans*
que les collines boisées de la Meuse et les coteaux agrestes
la Loire ; *Marie Stuart*, l'Angleterre ; *Don Carlos*, l'Es-
gne ; *la Fiancée de Messine*, l'Italie ; de même que *Deme-
us*, qui devait succéder à *Guillaume Tell* et dont la mort
t suspendre l'exécution, devait refléter les horizons mosco-

) *Evolution de l'Histoire suisse* (tableau synoptique), Lausanne, Art et
nce, 1916.

vites. L'œuvre de Schiller est une galerie de paysages où l'h
rizon, pour ne pas dire le cadre, prime l'importance des pe
sonnages et le mouvement. L'on comprend ce soin si l'
médite la portée des lettres de Schiller à Gœthe, surtout
passage :

Je crois que l'on ferait bien de n'emprunter à l'histoire que
relations générales du temps et la situation des personnages,
d'abandonner tout le reste à la liberté de l'invention poétique.

De cette simple phrase semble découler ce qui doit être
plus sévèrement reproché à Schiller, et qui résume ce q
nous avons émis au commencement de cette étude. Ecouto
Louis Bœrne, ce critique énergique qui fut d'ailleurs ex
d'Allemagne comme républicain et qui mourut à Paris
1837 :

Tell, je regrette de le dire, est un grand philistin. Il pèse ses a
tions et ses discours à la petite balance, comme si la vie ou la m
étaient une question du plus ou du moins. Sa conduite mesurée
regard d'une si profonde misère et d'un paysage si grandiose
presque répugnante... C'est plutôt un petit bourgeois qu'un hom
des champs... Il a le courage du tempérament, que donne le sen
ment de la force physique ; il n'a pas le beau courage du cœur, cel
qui, ne connaissant pas de limites, ne sait pas calculer les risqu

On voit que Bœrne confond ici l'effet et la cause et s'
prend à Tell des difformités du travestissement que lui infli
l'auteur du drame.

A quoi bon en blâmer ce républicain allemand, alors q
tant de républicains suisses se sont mépris de façon infinime
plus grossière en laissant distraitement dénaturer leurs hér
sous leurs propres yeux?

LOUIS COURTHION.

MUSSET ET BAUDELAIRE

A PROPOS DES

CONFESSIONS D'UN MANGEUR D'OPIUM

—

Il ne s'agit point ici de comparer rigoureusement l'auteur
s *Nuits* et l'auteur des *Fleurs du Mal*. Nous voulons sim-
ement montrer comment les deux écrivains se sont rencon-
s — ce que l'on a trop ignoré jusqu'à présent — pour adap-
, chacun suivant son génie propre, cet extraordinaire ou-
age de la littérature d'outre-Manche qui s'appelle les *Con-
sions d'un Mangeur d'Opium anglais*, de Thomas De
incey, et qui parut en 1821.

Mais, tout d'abord, quelques mots de l'auteur, qui fut aussi
zarre que son roman.

De Quincey, que l'on connaît encore très peu chez nous, est
pendant l'un des écrivains les plus curieux de la littérature
glaise. Profondément marqué par une hérédité morbide, en-
nt prodige, adolescent aventureux, il s'adonna avec fureur
l'opium, et arriva à prendre la dose effroyable de 2.000
uttes de laudanum par jour ! C'est alors qu'avec d'atroces
fficultés il parvint à se guérir en partie de sa passion, fut
pris par elle ensuite au point d'absorber une ration quoti-
enne de 5.000 gouttes, puis se guérit de nouveau vers la fin
sa vie, et cette fois définitivement.

Son œuvre se ressent forcément de cette existence plutôt
éciale, qui fit de lui, à un moment donné, une véritable loque
maine; elle est fragmentée et cahotée, et à côté de pages trai-
nt de l'influence des chemins de fer sur l'argot, on trouve,

par exemple, une théorie de la tragédie grecque ou une étud sur Jeanne d'Arc.

Mais avant tout, De Quincey est un humoriste, et il le prou ve surabondamment par l'un de ses ouvrages les plus étra ges, *De l'assassinat considéré comme un des Beaux-Arts* (1) qui semble un peu la synthèse d'Epictète et d'Alphonse Allais

Les Confessions sont, bien entendu, l'œuvre de De Quince où il étudie le plus longuement l'influence et les ravages de l'o pium, mais ce n'est pas la seule où il en parle. Beaucoup d'au tres passages de cet écrivain doivent être consultés à c sujet, spécialement dans ses impressionnants *Suspiria de pro fundis*. Il a laissé aussi des *Souvenirs autobiographiques d Mangeur d'opium* (traduits en 1902 par Albert Savine). Mai cette autobiographie s'arrête à sa vie d'étudiant, et aucune allusion n'y est faite à sa funeste habitude.

En passant, signalons l'amusant parodoxe de Th. de Wyzew (*Ecrivains étrangers*, 1896) prétendant sans rire que ce fa meux Mangeur d'opium n'a peut-être jamais mangé d'opiu de sa vie!

Et maintenant, voyons rapidement ce qu'est cette œuvr étrange, touffue, moitié autobiographie, moitié cauchemar, qu a inspiré, à plus de trente années de distance, deux écrivain aussi différents que Musset et Baudelaire. Et cette double imi tation de l'auteur anglais est d'autant plus savoureuse, qu celui-ci détestait les littératures étrangères et spécialement l littérature française.

Après une courte préface, De Quincey indique qu'il perdi son père à sept ans, et, bien qu'ayant conservé sa mère, qu'i fut livré à quatre tuteurs dont il a conservé le plus douloureu souvenir.

On l'interne dans diverses écoles, et enfin dans celle d Manchester. Malade et mal soigné, il s'enfuit en 1802 ; il a dix-sept ans. De nombreuses aventures se succèdent, les une amusantes comme sa dispute avec la servante d'un évêque, les autres touchantes comme son séjour dans une famille du comté de Merioneth, et, enfin, le fugitif arrive à Londres.

Là, c'est la misère, atroce, effroyable. Il s'abrite dans une grande maison déserte, où gîte également un de ces vagues

(1) Traduit par André Fontainas. Editions du *Mercure de France*, 1901. L'ou vrage original a paru en trois fois : 1827, 1839, 1854.

agents d'affaires évoquant par avance l'idée de Balzac, et qui lui permet de se nourrir des rares miettes tombant de sa maigre table. C'est alors que le jeune homme rencontre une malheureuse prostituée, Anna, qui compatit à son sort, et c'est un rayon de soleil jaillissant du ruisseau qui fait penser à la Sonia de *Crime et Châtiment* ou à la Fantine des *Misérables*. L'épisode est, du reste, très court, mais il est célèbre, et dans une sorte d'anthologie classique de De Quincey (*Selections from De Quincey*, 1910, Cambridge), E. B. Collins dit avec raison qu'il est « peut-être le plus beau passage des œuvres de l'auteur et un des plus touchants de toute la littérature anglaise ».

Puis le fugitif est obligé de s'absenter longuement de Londres ; quand il revient, Anna a disparu, et, malgré ses recherches, elle est perdue pour lui à tout jamais. Réconcilié avec les siens, il entre alors à l'Université d'Oxford. A cet endroit des *Confessions*, De Quincey nous conte comment il prit de l'opium pour la première fois, pour se guérir d'une névralgie.

Suit l'analyse, parfois ironique, des plaisirs de l'opium, de l'ivresse spéciale qu'il peut provoquer, et De Quincey conclut en bon humoriste : « Je me suis laissé dire qu'un beau jour un malade s'était grisé avec un beefsteak ! » Suit également la description des cauchemars épouvantables qui assaillent De Quincey ; cependant, Anna lui apparaît au cours de l'un d'eux. Enfin l'auteur indique comment il lutta contre lui-même et comment il put arriver à renoncer à peu près à sa fatale habitude, ne prenant plus que quelques gouttes. Soulignons bien, en effet, en terminant cette brève analyse, que De Quincey absorbait l'opium sous forme de laudanum, et ne le fumait pas comme le héros de *l'Opium* de Paul Bonnetain, par exemple.

Dans l'édition des *Confessions*, parue en 1856, trois ans avant sa mort, De Quincey a ajouté un court épilogue, *La Fille du Liban*, où, à travers un symbole transparent, on voit la pauvre Anna transportée au ciel, purifiée et transfigurée.

§

L'ouvrage de De Quincey, publié en 1821 dans le *London Magazine*, fut édité aussitôt.

Sept ans plus tard, il était traduit, ou plutôt adapté, par Alfred de Musset, sous le titre *L'Anglais mangeur d'opium*, et signé simplement des initiales A. D. M. Musset était âgé de dix-huit ans, et n'avait alors publié qu'une poésie ultra-roman-

tiques, *Un rêve*, dans un journal de Dijon, *Le Provincial*. Comment put-il avoir connaissance du roman de De Quincey? Le découvrit-il lui-même? Lui fut-il signalé par son éditeur, ou encore par son père, grand chercheur, et très au courant des hommes et des choses de l'Angleterre? C'est ce qu'il est impossible d'établir.

Mais ce qu'on doit remarquer, et ce qui a passé presque inaperçu jusqu'à présent, c'est que la première publication de Musset lui a été inspirée par l'une des œuvres les plus célèbres de la littérature anglaise, et qu'il ne s'en douta jamais ! La réciproque paraît d'ailleurs être vraie en ce qui concerne De Quincey.

Détail curieux, tous les biographes de Musset traitent dédaigneusement l'ouvrage anglais, et semblent le considérer comme un récit quelconque, bon tout au plus à jeter à un débutant : « Petit roman... Petit volume », dit Paul de Musset lui-même, en concluant — ce qui est d'ailleurs exact : « Personne ne prit garde à cette publication sans nom d'auteur. » Seule, Arvède Barine (*Alfred de Musset*, 1894) souligne avec intérêt ce premier pas de l'auteur des *Nuits*, mais, par contre, dans l'étude qu'elle consacre à De Quincey, dans *Poètes et Névrosés*, le nom de Musset n'est même pas prononcé. Signalons aussi l'article du Dr Fernel dans la *Revue thérapeutique des alcaloïdes*, de janvier 1912, sur les « Névrosés littéraires » (1).

Du reste, Alfred de Musset lui-même, et il eut tort, n'attacha pas la moindre importance à son *Mangeur d'opium*. Dans les papiers de Paul de Musset, on a retrouvé une liste, annotée par lui, des œuvres d'Alfred, et, à la suite de celle dont nous parlons, Paul a écrit : *Condamné par l'auteur*. Cette condamnation n'était pas seulement une excessive sévérité envers lui-même, de la part d'Alfred : c'était aussi un peu de l'ingratitude, nous le verrons tout à l'heure.

L'adaptation de Musset passa donc inaperçue. Mais après la mort de l'écrivain, les bibliophiles commencèrent à s'occuper d'autant plus âprement de sa première œuvre qu'elle était devenue introuvable. Un beau jour de 1868, raconte

(1) « On a porté, dit le Dr Fernel, un jugement sevère sur ce premier essai d'un jeune homme de dix-huit ans, il convient de ne pas l'oublier. Il est, a-t-on dit (Cf. *Le Livre*, 4e année, 1883), à peine écrit en français, l'inexpérience littéraire du traducteur se trahit à chaque ligne ! — Faut-il dire le traducteur ? Musset traduit quand bon lui semble ; la moitié du temps, il commente ou il improvise. »

M. Arthur Heulhard, « un déterminé chasseur de livres, artiste aussi distingué que bibliophile heureux, j'ai nommé M. Charles Soto, réussit à forcer la bête sur le parapet d'un quai ».

Mais « la bête » ne devait pas se révéler de sitôt ! En effet, d'abord survient la guerre de 1870, peu favorable aux manifestations bibliographiques ; puis, en 1871, la maison de Charles Soto est incendiée, mais heureusement le précieux *Mangeur d'Opium* est miraculeusement épargné ! Enfin, en 1878, M. Soto confie le précieux volume à M. Arthur Heulhard qui le fait paraître dans le *Moniteur du Bibliophile* : désormais, l'œuvre de Musset, est sauvée (1).

Bien qu'il s'agisse d'une traduction, nous disons « l'œuvre de Musset ». En effet, cette traduction, — et c'est bien, à la fois, son originalité et son infériorité, — est bien plutôt une adaptation, très indépendante.

On s'en rendra compte en revoyant tout d'abord le court résumé de De Quincey que nous avons donné tout à l'heure, et en le conservant bien dans l'esprit pour la lecture des lignes qui vont suivre.

Comme don de joyeux avénement, le jeune adaptateur s'octroie la suppression d'une douzaine de pages et commence brusquement après la Préface : « J'avais sept ans lorsque mon père mourut..... » alors qu'avant ce passage De Quincey donne des explications générales sur la façon dont il est devenu opiomane.

Ces explications sont d'ailleurs intéressantes, et il est regrettable qu'Alfred de Musset ait cru devoir les supprimer. Du reste, si parfois les suppressions qu'il pratique avec désinvolture allègent assez heureusement le récit, parfois aussi il néglige à tort certaines précisions, par exemple en ce qui concerne la fuite du collège ou la réconciliation ultérieure de De Quincey avec sa famille.

L'intention humoristique lui échappe souvent, ou il la dédaigne.

Parfois aussi il ne serre pas le texte d'assez près ; c'est ainsi qu'il se bornera à écrire, à propos de la musique : « C'est

(1) *L'Anglais mangeur d'opium* a été réimprimé ensuite dans l'édition des *Œuvres* de Musset par Edmond Biré, et dans les *Œuvres complémentaires* du même écrivain, réunies par Maurice Allem, éditions du *Mercure de France*, 1910.

par la réaction de l'âme que le plaisir est ressenti. » Or, De Quincey dit, beaucoup plus nettement : « Le plaisir est tout entier dans la réaction qne les sensations auditives déterminent de la part de l'esprit, la matière arrivant par la sensation et recevant, de l'esprit, sa forme. »

L'originalité la plus heureuse de l'adaptation de Musset réside beaucoup moins dans ses résumés, ou ses suppressions, que dans ses additions, car il a ajouté plusieurs pages sans crier gare. D'abord, au cours de l'analyse des plaisirs de l'opium : il introduit, là, une gracieuse évocation de l'Espagne où l'on trouve déjà par avance le poète de *Madrid* et de *Don Paez*.

Puis, un peu plus loin, tout un chapitre sur Anna. Avec beaucoup de sens critique, ou de flair, Alfred de Musset avait bien compris que pour la masse des lecteurs, et spécialement des lecteurs français, l'épisode capital du récit était la rencontre d'Anna. Aussi trouvant, avec raison, que De Quincey ne parlait pas suffisamment de la malheureuse fille, il imagine une seconde rencontre des deux amis : « Je vous attends demain, j'aurai des chevaux de poste et une épée ! » Naturellement, duel et enlèvement, c'est très romantique.

Enfin, dans la description des cauchemars de De Quincey, Musset intercale encore un passage de son cru : le rêve atroce que lui suggère une séance de dissection. (On sait que notre poète avait commencé sa Médecine.)

Par les quelques lignes qui précèdent, on voit que Musset comprenait les fonctions de traducteur d'une façon très spéciale, et que la *Bibliographie de la France*, en annonçant, le 4 octobre 1828 : « L'Anglais mangeur d'opium » *traduit* de l'anglais par A. D. M., prenait, sans s'en douter, quelque responsabilité !

Maintenant, ce premier ouvrage d'Alfred de Musset a-t-il eu une influence appréciable sur son œuvre ultérieure ? Certes, oui. D'abord le titre de De Quincey pourrait bien n'être pas étranger à celui de la *Confession d'un enfant du siècle* ; puis on trouve dans les deux antobiographies certaines idées semblables. C'est ainsi que, dans ses *Confessions*, l'auteur anglais écrit : « Puisque mes *Confessions* ne sont pas des révélations de crimes, et que, d'ailleurs, même dans cette hypothèse, il peut en résulter *quelque bien pour autrui*, j'ai dû faire violence

à ces sentiments reçus. » Et Musset, qui a traduit exactement cette phrase, écrit plus tard, au début de sa *Confession* : « Si j'étais seul malade, je n'en dirais rien ; mais comme il y en a *beaucoup d'autres que moi* qui souffrent du même mal, j'écris pour ceux-là. » C'est le même point de départ.

Anna semble bien la sœur de misère et de pitié de la Marie de *Rolla*.

Enfin, la phrase suivante de De Quincey, que Musset a traduite exactement : « Ma manière d'écrire est plutôt de penser tout haut et de suivre mon envie que de prendre garde à qui m'écoute », se trouvera sous cette forme dans le *Poète déchu* : « Vous m'êtes à peu près inconnus ; votre pitié ou votre sympathie m'est absolument inutile (1). »

En outre, les trois épisodes ajoutés sont tout à fait dans la manière mussettiste. On voit donc combien l'on a eu tort de faire si bon marché du *Mangeur d'opium* dans l'œuvre de Musset, et combien Heulhard, au contraire, voyait juste en disant dans le *Moniteur du Bibliophile* que cet ouvrage est « d'une importance capitale dans la vie de Musset... Il explique aussi par contre-coup les revirements moraux de celui qui s'offrit le luxe d'étonner Dieu par ses invocations célestes. »

Voyons maintenant comment Baudelaire a tiré parti de l'œuvre de De Quincey, de quelle façon il l'a fait connaître au public français, et en quoi sa conception et son travail diffèrent de ceux d'Alfred de Musset (2).

§

Peu d'écrivains sont aussi éloignés l'un de l'autre que l'auteur des *Fleurs du Mal* et l'auteur du *Caprice*. Peu d'écrivains ont été aussi injustes pour Musset que Baudelaire, dont la pensée se trouve très nettement résumée dans cette phrase qu'il écrivait à Ancelle le 18 février 1866 : « La France n'aime que les saligauds comme Béranger et de Musset (3) ! »

Il est donc d'autant plus intéressant de voir ces deux grands

(1) Du *Poète déchu* nous n'avons malheureusement que des fragments, parus dans les *Œuvres posthumes*, la *Biographie* par Paul de Musset: et la *Revue de Paris* (1er février 1910, M. Jean Monval).

(2) A titre de renseignement bibliographique, indiquons que l'édition de De Quincey qu'avait Musset était la 3e édition, 1823. Quant à l'adaptation de Musset, que celui-ci possédait naturellement, l'exemplaire fut adjugé à 155 francs, lors de la vente de sa bibliothèque, le 8 octobre 1881.

(3) Baudelaire, *Lettres*. Editions du *Mercure de France*, 1915.

esprits se rencontrer, par hasard, en une mutuelle sympathie pour l'un des grands noms de la littérature anglaise.

La première question qui se pose est la suivante : Baudelaire savait-il qu'avant lui Musset avait tenté de révéler l'œuvre étrange de De Quincey au lecteur français ?

C'est probable, car il écrit (Chapitre intitulé « Le Goût de l'Infini ») : « Je me contenterai de donner l'analyse de ce livre incomparable, qui n'a jamais été traduit en France *dans sa totalité*. »Donc, il avait eu connaissance de la tentative qui avait précédé la sienne.

Mais, chose curieuse, il ne cite pas une seule fois le nom de Musset. Et, détail également surprenant, Théophile Gautier observe le même silence dans sa copieuse notice sur Baudelaire ; voici, d'ailleurs, comment il s'exprime à propos des *Paradis artificiels* : « A l'étude sur le haschich succède l'étude sur l'opium ; mais, ici, Baudelaire avait pour guide un livre singulier très célèbre en Angleterre, *Confessions of English opium eater*, qui a pour auteur De Quincey, helléniste distingué, écrivain supérieur.... Sa mauvaise habitude ne l'empêcha pas de publier une foule d'ouvrages de littérature et d'érudition. »

C'est donc dans les *Paradis artificiels*, publiés en 1860, que Baudelaire a inséré sa traduction de De Quincey. Voilà ce qu'il écrivait à Poulet-Malassis le 16 février 1860 : « Il m'eût été agréable que vous me disiez votre sentiment sur la physionomie générale du livre, et en particulier sur *l'Opium*. De Quincey est un auteur affreusement conversationniste et digressionniste, et ce n'était pas une petite affaire que de donner à ce *résumé* une forme dramatique et d'y introduire l'ordre. De plus, il s'agissait de fondre mes *sensations personnelles* avec les opinions de l'auteur original et d'en faire un amalgame dont les parties fussent indiscernables. »

Ces quelques lignes nous indiquent déjà un peu ce qu'est la conception de Baudelaire, et en quoi elle diffère de celle de Musset.

D'abord, Baudelaire tenait à faire une traduction, et non pas une adaptation. Il ne voulait pas modifier l'œuvre originale ; il ne voulait rien y changer ; il voulait que les lecteurs français en pussent apprécier toute l'étrangeté et toute la saveur bizarre, qui l'ont si vivement, si fortement impression-

né. Mais, d'un autre côté, il se rend parfaitement compte des longueurs « affreuses » de De Quincey, et. de plus, il désire faire part au public de ses impressions personnelles.

Et il imagine alors de traduire les principaux passages de De Quincey, en les reliant par de courtes et rigoureuses analyses auxquelles il mêle ces impressions personnelles.

Son œuvre est donc moins vivante, peut-être, mais plus exacte que l'adaptation de Musset, et elle présente en même temps un certain caractère critique. Il explique, par exemple, pourquoi il doit « abréger beaucoup ». C'est que De Quincey est « essentiellement digressif » (1) et compare lui-même sa pensée à un thyrse, simple bâton tirant toute sa physionomie et tout son charme du feuillage compliqué qui l'enveloppe. « Cependant, conclut Baudelaire, le livre est assez vigoureux pour se faire deviner même sous cette enveloppe succincte, même à l'état de simple extrait. »

Il ne s'agit point, d'ailleurs, d'un « simple extrait », puisque Baudelaire traduit tout au long les passages principaux. Toutefois, il faut signaler une omission importante, qui montre bien la différence des deux procédés, mieux encore, des deux natures, de Baudelaire et de Musset.

Nous avons insisté, plus haut, sur la rencontre de De Quincey et d'Anna. Pour Musset (et au point de vue du public français il n'avait point tort), c'est là la partie capitale de l'œuvre, et non seulement il la traduit intégralement, mais encore il ajoute un second épisode où nous reverrons Anna.

Pour Baudelaire, au contraire, ce qui est intéressant dans les *Confessions*, ce sont les passages relatifs à l'opium, au « paradis artificiel ». Le reste n'a aucune importance à ses yeux. Et voilà pourquoi il se borne à *résumer* l'épisode d'Anna.

Tout à l'heure, nous faisions remarquer que l'ouvrage de Baudelaire a un caractère critique tout à fait étranger à celui de Musset. Nous en voyons une nouvelle preuve dans la façon dont Baudelaire apprécie le dénouement de De Quincey. Il lui paraît « une invention en faveur d'un certain clan britannique, un sacrifice où la vérité était immolée en l'honneur de la pudeur et des préjugés publics! » Bref, Baudelaire ne pa-

(1) C'est là, en effet, le grand défaut de De Quincey et nous avons vu, tout à l'heure, Baudelaire insister encore sur ce point dans sa lettre à Poulet-Malassis.

rait pas croire à la guérison réelle et complète de De Quincey : il lui semble que quand on est en proie à des cauchemars si délicieusement effroyables, on n'a pas le droit de chercher à s'y soustraire !

L'œuvre de Baudelaire est postérieure de plus de trente ans à celle de Musset : aussi lui fut-il possible de faire ce que son prédécesseur ne pouvait même pas prévoir, c'est-à-dire de traduire cette suite des *Confessions*, parue en 1845 sous le titre de *Suspiria de Profondis*, et que nous avons signalée plus haut.

L'ouvrage de Baudelaire comprend donc en réalité deux parties : la première, qui se compose des *Confessions* proprement dites ; la seconde, qui est constituée par les *Suspiria* traduits et résumés de la même façon. Les premières pages des *Suspiria*, « Chagrins d'enfance », nous sont présentées avec une émotion où Baudelaire devait trouver comme un écho attristé de ses propres impressions d'enfance douloureuse.

C'est également dans les *Suspiria* (épisode de Savannah-la-Mar) que se trouve cette phrase qui dut retenir l'attention de Baudelaire, et que Musset aussi aurait aimée : « La douleur est, plus souvent encore, nécessaire comme étant le plus puissant « outil de Dieu. »

Et l'on ne peut s'empêcher de se rappeler avec le premier :

> Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
> Comme un divin remède à nos impuretés...

et avec le second :

> L'homme est un apprenti, la Douleur est son maître.

De Quincey étant mort quelques mois avant la publication des *Paradis artificiels*, Baudelaire lui consacre une note nécrologique, émue et vibrante, qui se termine ainsi : « Il laisse non seulement la réputation d'un des esprits les plus originaux, les plus vraiment humoristiques de la vieille Angleterre ; mais aussi celle d'un des caractères les plus affables, les plus charitables qui aient honoré l'histoire des lettres. »

Baudelaire comptait beaucoup sur son ouvrage : il n'eut pas de déception au point de vue du succès littéraire, mais il n'en fut pas malheureusement de même au point de vue matériel. Voici, d'ailleurs, trois passages de sa correspondance à ce sujet. Le 1er mai 1859, il écrit à Poulet-Malassis : « *Opium*

et haschich. Un joli petit livre. Je compte là-dessus pour rentrer un peu en « circulation! » En 1861, à Alfred de « Vigny : « Voici les *Paradis*, auxquels j'ai la faiblesse d'attacher quelque importance. La première partie est entièrement de moi. La seconde est l'analyse du livre de Quincey auquel j'ai ajouté, par-ci par-là, quelques idées qui me sont personnelles, mais avec une grande modestie. » Enfin, le 18 février 1866, à Ancelle : « *Les Paradis* ont eu un très grand succès littéraire ; peu de livres ont obtenu autant de comptes-rendus. La dégringolade de Malassis, seule, à empêché la diffusion et le succès d'argent. »

Pour conclure, on doit se poser cette question : des deux ouvrages, l'adaptation de Musset expédiée en un mois, ou la traduction en raccourci de Baudelaire écrite en deux ans, lequel donne une idée exacte de l'œuvre incohérente et profonde de De Quincey? A vrai dire, aucun des deux. A travers la prose traduite, plus ou moins brodée, plus ou moins étirée, c'est toujours Musset ou Baudelaire que l'on aperçoit, et voilà précisément pourquoi il est si profondément intéressant de lire les deux œuvres dont nous venons de parler.

Les promesses que tiendra l'auteur des *Nuits*, on les trouve déjà dans le balbutiement de ces pages qu'il ajoute en se jouant. Et dans tel résumé nerveux ou ironique on a la meilleure manière du poète des *Fleurs du Mal*.

Mais pour bien connaître l'œuvre de De Quincey, il faut, à défaut du texte original, la lire dans une traduction intégrale; celle-ci, de M. Victor Ducreux, n'a d'ailleurs paru qu'en 1890, soixante-deux ans après la publication de Musset, trente ans après celle de Baudelaire. Les deux écrivains n'en ont pas moins le mérite d'avoir été deux précurseurs, et leur rencontre sur un sujet aussi spécial a, non seulement, la saveur de l'imprévu, mais quelque chose comme le parfum du mystère; leurs âmes, désaccordées, ont donc, néanmoins, vibré du même frisson.

PAUL PELTIER.

TU ENFANTERAS...

—

Que les hommes sachent bien une chose, un mystère noble et charmant que la nature a caché au sein de la femme, c'est la divine équivoque où chez elle flotte l'amour...

Quand un orgueil égoïste dit à l'amant qu'il a vaincu, il pourrait voir le plus souvent qu'elle ne cède qu'à son propre rêve, l'espoir et l'amour de l'enfant, que presque toujours dès sa naissance, elle avait conçu dans son cœur.

MICHELET.

Aujourd'hui j'ai surpris une mère qui allaitait son enfant.

Elle avait une expression si passionnée que j'ai senti vibrer en moi des fibres qui m'attachaient, à cette femme comme à une sœur. Mais à une sœur lointaine, dont les émotions toutes pareilles à celles qui font ma vie, allaient rechercher leur cause à une autre source. Et j'ai regardé l'enfant dans ses bras...

Il ne bougeait pas. Ses yeux incomplets fixaient l'inconnu. Sa petite main ne savait même goûter la caresse de la grande amoureuse penchée sur lui...

Il m'apparut ainsi qu'un dieu ignoré, dispensateur de voluptés profondes aux seules adeptes de sa foi.

Je fus jalouse de cette femme qui pouvait éprouver des ivresses dont je croyais, en mon orgueil d'amante, avoir parcouru le cercle.

Le sentiment d'un vide m'a étreinte, d'une ébauche où, déjà privilégiée, je me suis complue, — ébauche qui demandait, pour être le grand tableau de la vie, sa sanctification.

J'ai été bien lente à te revenir, mon amour ?

C'est que tout au long du chemin, telle une hallucinée, j'ai contemplé les mères.

Mais comme je t'ai aimé *doublement*, ce soir là !...

★

Je l'aime plus qu'avant. Ma pensée s'attache à lui comme à un mystère : de son amour peut naître un autre amour...

Il est devenu plus grand que l'amant, car à son geste peu s'attacher du divin...

★

Je te veux, ô Maternité !

Je songe avec pitié à la pauvre amante que je fus jusqu'alors : semblable à ces chercheurs d'étoiles qui s'imaginent, dans une tension suprême de leur être, avoir atteint l'infini.

Ce sont les poètes... les poètes de toutes les sensations comme de tous les arts. Le mien, je le portais dans mon cœur.

J'ai subi l'inévitable réveil. Mais j'y vois l'annonce de l'absolu : la Maternité dans l'Amour.

★

Voici qu'un grand souci m'assaille...

Je vais aider à ce miracle par mon sang et ma vie. Mon être corporel va servir à son œuvre. Ne cache-t-il, ce corps, dans sa pauvreté d'accessoire, une faiblesse capable d'y porter atteinte ?...

La Maternité est une religion à laquelle il ne faut pas faillir.

Mères, entendez-moi : vous voulez que votre enfant soit fort et beau. Comment n'avez-vous pas senti ce qu'il dépendait de vous, surtout en cette minute ?

Mais vous ne songiez pas qu'il *pouvait être*.

C'est cela, n'est-ce pas ?

Vous étiez occupées d'amour... d'amour humain. Et l'enfant est venu sans que vous ayez eu le temps de réfléchir à cette incarnation.

Pourquoi revois-je, en cette heure décisive, tant de petits visages qui souffrent ?

Où les ai-je vus ? Je ne sais plus. En maints endroits. Je ne puis détacher ma vision de leurs mères penchées sur eux, et pleurant comme des fautives.

Nous sommes toutes des fautives. Le hasard seul nous sauve, si plus tard il ne nous crucifie.

Je tremble en songeant que la Maternité eût pu me surprendre en pleine inconscience.

Et pourquoi ne pensons-nous pas à elle, toujours ?

Ne serait-ce pas le plus bel emploi de la raison humaine ?
Je suis presque fière d'en avoir eu la pensée.
Il me semble avoir triomphé de la vie.

★

J'ai préparé mon corps comme les communiantes leur âme..
Je me suis occupée jalousement de mon être matériel avec le sentiment profond d'en faire jaillir du spirituel.
Et lorsqu'il fut prêt, je t'ai remis mon corps, Amour...

I

J'attends...
Chaque jour a pour moi une signification terrible : il me rapproche de celui qui m'apprendra si je vais être mère.
Je suis toute d'impatience et, par instants, de craintes.
Vivre dans l'ignorance, quel fardeau ! Mais elle me garde l'espoir, si doux à mon cœur.
J'imagine l'attente, chaque fois déçue, de celle qui veut être mère et ne le deviendra jamais.
C'est un peu comme de la mort qui serait déjà en elle...

II

Je m'éveille.
Sitôt me traverse la sensation de mon état possible. Mon cœur bat... Est-ce un signe ? J'interroge pour la centième fois mon être : Ai-je déjà ressenti cela *avant* ? ou bien : Mon cœur battait-il de cette façon ?
Autant de puérilités qu'imagine mon désir maternel.
Mais mon corps garde son secret. Je suis emmurée en moi-même.
Et mon esprit, pitoyable assaillant, cherche en vain à triompher de cette énigme que je suis...
Peu à peu ma pensée s'apaise, revit de ses réflexions personnelles. J'en viens à songer aux bêtes qui *sentent*, elles, lorsque leur corps est devenu sanctuaire et le prouvent par leur farouche réserve.

III

Le grand jour...
Je l'ai vu venir presque avec effroi. J'ai passé par toutes les

désespérances avec cette propension qu'ont les êtres humains de croire plus à l'impossible qu'à une réalisation naturelle de leurs désirs.

J'ai regardé ce jour s'élever dans la vie où je ne voulais pas être, rayée des autres par ma propre volonté.

Le soleil s'est affirmé jusqu'au pied de mon lit d'où je n'ai point voulu sortir, à son invite, dans l'angoisse de cette demi-faim mentale.

J'ai attendu le soir.... le soir qui terminerait ce jour tant redouté dont la propre fin contiendrait, peut-être, la promesse d'une vie...

J'ai failli mourir d'émois avec lui...

Quand j'ai rouvert les yeux, la nuit m'apparut, telle l'annonce de ma maternité.

Je me suis dressée hors de ma couche ainsi que d'un linceul inutile et j'ai salué ton aube, ô soir, comme l'aube même de ma vie !

IV

— Madame Dumont-Dorville, s'il vous plaît ?

— C'est ici.

— Je voudrais lui parler...

— Entrez. Vous l'attendrez un moment; elle est très occupée. Entrez vite ! Excusez-moi... Je me sauve. Elle m'attend !

Une porte s'ouvre. J'entrevois un lit, une natte, un objet soudain brandi et qui brille.. La porte est refermée.

Je ne sais pourquoi, voici que mon cœur se serre.

J'ai presque envie de pleurer... Il fait si noir ici... Et je ne sais ce qui se passe, là, à côté, dans cette chambre d'où s'échappe un silence effrayant... On dirait la chambre d'un mort, pleine de monde, où l'on ne parle pas...

J'ai peur...

Pourquoi suis-je devenue aussi impressionnable? Est-ce à cause de Lui que je cache en moi ? Je crains, déjà, qu'il lui advienne quelque chose... Mon cher petit...

J'ai redressé dans l'ombre mon visage abattu. J'attends, fermée égoïstement aux émotions qui peuvent me venir d'autrui.

Mais comme il fait noir !... Et je n'entends toujours rien. C'est vraiment curieux... très curieux...

— Ah ! mon Dieu !

J'ai fait un geste d'effroi. Une bête vient de sauter sur mes genoux. Je n'ose y toucher... Mais un ronron me rassure. C'est un chat. Je m'en saisis ! Et j'écoute dans l'ombre, religieusement, la petite musique vivante que fait son souffle en s'échappant...

La porte, un instant, s'est entre-bâillée.

J'ai revu, dans un éclair, le lit, la natte, un peu d'un visage renversé...

Une voix — c'est la femme de tout à l'heure — à mes côtés, s'exclame :

— Mais on n'y voit goutte ici ! Où avais-je la tête ? C'est impardonnable... Je vais chercher de la lumière. Attendez, *ma petite*...

— Je n'ai entendu que ce mot là : *ma petite*.

Il m'atteint telle une trouvaille verbale au cœur d'une minute décisive.

Ma petite... Comme il est humain, pitoyable ! Il est juste. Je me sens petite... Je suis touchée qu'on le sache et me traite ainsi.

La voilà qui revient avec une lampe.

Je ris :

— Je n'avais pas peur, vous savez !

Mais elle ne s'y trompe point et pose la lumière tout près de moi.

— Tiens ! vous étiez avec Pouponne ? Voulez-vous attendre encore un peu, toutes les deux ?... Ce ne sera plus bien long maintenant...

Son regard s'est tourné vers la chambre mystérieuse...

— Madame Dumont-Dorville s'occupera de vous aussitôt.

Et comme si ce nom seul lui rappelait un devoir plus pressant, elle s'évade, rapide, vers une besogne inconnue...

Où va-t-elle ?

Il me semble l'entendre maintenant, très loin, derrière des portes et des portes, qui remue des ustensiles et fait couler de l'eau, sans fin...

Dans mes bras la chatte s'est endormie...

Je ne sais plus où je suis... L'instant est irréel...

Je voudrais ne m'en échapper jamais...

Ne plus être...

Un cri !... Ah ! un cri...

Un cri horrible qui n'en finissait plus ! Un cri démoniaque qui m'arrache les entrailles ! Un cri inhumain que je ne peux arrêter malgré mes mains en avant, mes dents serrées, ma volonté impérieuse !

Un cri qui me fait devenir folle et crier avec lui ;

— Hra !...

C'est fini...

C'est fini ?

Il me semble qu'il y en a encore un peu en moi...

Soudain j'éclate de rire, nerveusement, avec des larmes plein les yeux, car pour me donner raison voici que le chant d'un nouveau-né s'est élevé dans mon cœur...

O ces petits cris de vie après ce grand cri de mort...

Ils me paraissent jaillis du fond de moi-même...

Je les écoute dans un ciel à part où, seules, les oreilles des mères sont charmées...

Je le vois avec ses petons brusquement délivrés gesticuler, impudique, au nez de la sage-femme.

Le petit monstre ! Comme je voudrais l'embrasser !

L'aide est accourue. Elle a traversé d'un trait la pièce où je demeure. Elle m'a jeté un mot au passage : « Le voilà ! » et s'est sauvée, en riant, dans la chambre voisine.

La chatte, elle, s'est enfuie, épouvantée...

Pourquoi n'ai-je point pénétré, à mon tour, dans cette chambre, en disant à ces femmes : « Me voici ! » et qu'elles, *me reconnaissant*, ne s'écrient : « Soyez avec nous ! »

Quelle raison a pu entraver mon élan ?

Je n'ai pas osé... J'ai craint d'être importune quand je venais de partager avec l'une d'elles des minutes de déchirement et d'amour.

En sommes-nous là qu'il faille se dérober aux mouvements de notre âme pour respecter les rites d'une éducation humaine ?...

Je suis restée immobile, alors que tout mon être se tendait vers cette sœur d'une même destinée.

Mais une femme, au visage tranquille, est entrée. Elle m'a dit d'une voix tranquille : « Mon enfant, je suis à vous. »

Je l'ai regardée comme si elle avait perdu la raison.

J'ai failli lui prendre le bras et lui dire : « Vous blasphémez! Vous n'êtes à personne, vous qui parlez comme dans la vie quand un peu d'infini vient de nous effleurer... »

Mais je n'ai rien dit. Je n'ai pas osé...

Je l'ai regardée remettre ses bagues, une à une, avec des gestes lents, méticuleux...

Ses mains m'hypnotisaient... elles semblaient douées d'une âme... Elles *s'exprimaient*. Je n'ai plus vu qu'elles... Elles étaient comme le visage qu'il me fallait découvrir dans cette femme.

Et j'ai vénéré ces mains-là qui lui faisaient dire avec un air tranquille, une voix tranquille : « Mon enfant, je suis à vous » dans la certitude de se donner, vraiment, par le secours pitoyable de ses deux mains...

— Voilà qui est terminé. Excusez-moi de vous avoir fait attendre. Je ne pouvais quitter mon accouchée.

— Elle a eu... mal ?

— Oui... beaucoup... Mais c'est fini. Maintenant elle est bien heureuse !

On la dirait presque jalouse...

— Et... le petit ?

— Le gros, pouvez-vous dire ! Il pèse dix livres passées. C'est un poids !

— La maman doit être fière !

Madame Dumont-Dorville hoche la tête :

— Elle ne l'était pas tout à l'heure... Si vous aviez vu ! J'ai bien cru faire appel au docteur pour les fers... Heureusement j'ai pu y arriver seule... Ah ! cela n'a pas été sans mal !

Elle sourit, relève de ses mains qui ne tremblent pas une dentelle arrachée de son corsage.

— Voyez, on s'est battu ! Elle ne voulait pas rester tranquille la mâtine! Après, ne m'a-t-elle pas suppliée de la pardonner.. Je vous demande un peu !

Comme elle a l'air miséricordieux...

— Mais occupons-nous de vous, mon enfant. Que me voulez-vous ?

— Moi ?

Je m'étais oubliée...

Je balbutie, embarrassée : « Je voudrais... je voudrais sa-
oir... si...

Son visage est tout près du mien. Ses yeux rient. Elle ter-
ine la demande difficile.

— Si vous êtes enceinte?

J'ai répondu : « Oui », dans un souffle.

— Venez, me dit-elle, en me prenant la main.

Nous nous acheminons par une série de petits couloirs tou t
euplés de propos candides : « Allons, Mademoiselle, faites
sette à votre maman. » — « Coucou... Ah! le voilà !... »
- « La petite bête qui monte... qui monte... »

Je suis émue...

Il me semble traverser un paradis d'amour...

— C'est là, m'annonce la sage-femme en poussant une
orte.

Nous entrons.

Une salle vide, silencieuse, des murs nus, très blancs, un
atériel de clinique...

Et c'est, brusquement, pour moi, le rappel très précis d'une
lle d'hôpital entrevue jadis, où des instruments d'acier, tran-
ants et froids, épouvantèrent mon enfance... Oh ! ces pin-
s, ces ciseaux, ces sondes...

Mais une voix maternelle m'arrache à leur emprise :

—Voulez-vous monter sur ce siège, mon enfant? Posez votre
ed ici... l'autre là... C'est bien... Etendez-vous maintenant.

Elle enlève ses bagues, une à une...

Ce geste me fait frissonner...

— N'ayez pas peur. Je ne vous ferai aucun mal, ajoute-t-
le dans un délicieux sourire.

Elle s'approche...

La pudeur me fait rougir... Mais elle ne semble point s'en
ercevoir et, délicatement, s'empare de moi...

Mon être convulsé ne la soupçonne même pas.

L'esprit pensif, je la vois à la recherche unique d'une sainte
couverte...

Quel repos d'être naturel dans une nature sans hypocrisie !

Je me laisse faire, à présent, sans honte inutile.

— Hé ! hé ! — marmonne-t-elle en aparté.

Je me soulève, éperdue.

— Eh bien ?

Elle s'est éloignée de moi. Libérée d'un bond, je suis debout. Je l'implore du geste.

— Eh bien?

Elle me répond « oui », simplement.

Ah! quel vertige!... Je m'exclame :

— Est-ce possible!

Elle se méprend sur mon cri.

— Vous n'êtes pas contente?

Et sans me laisser le temps de répondre, changée tout à coup, le visage dur :

— Il ne faudrait pas me demander de vous faire avorter! J'ai le culte de la maternité, moi. Une femme ne compte à mes yeux que si elle est mère. Quant à l'empêcher de le devenir, j'aimerais mieux me couper les deux mains!

Je proteste contre un pareil attentat :

— Je vous en prie, madame!... Me dire cette chose-là, à moi... Si vous saviez!... Mais je l'ai voulu... Mon amour le réclamait comme un sacrement... Je serais morte si la nature me l'avait refusé... Ne le sentez-vous pas maintenant ?...

Sans le vouloir — oui sans le vouloir — ou bien est-ce elle qui m'attira ? je suis tombée dans ses bras. Et j'ai pleuré comme une petite fille trop sensible sous son baiser de mère universelle.

Elle me berçait...

— Mon enfant, murmurait-elle, mon enfant... ne m'en veuillez pas...

Et tout bas, si bas que je l'entendis à peine, elle ajouta :

— Moi, voyez-vous, *je n'ai jamais pu être mère*...

V

Le voici donc, ce Grand Responsable...

Une sorte de dévotion me retient, immobile, au milieu de la pièce, à le contempler.

Il ne m'a pas entendue venir. Il écrit. Cela veut dire qu'il rêve... Chacun son rêve... Le sien lui donne l'illusion d'un monde d'enfants nés de son imagination merveilleuse, avec lesquels il joue tel un frère aîné. Combien de fois l'ai-je surpris ainsi, riant tout haut, ou bien songeur, avec dans son regard la touche délicate d'un émoi...

O mon grand enfant, voici que tu as créé pour de vrai. C'est

nouï et très troublant... En concevras-tu cet orgueil propre l'élément masculin, ce qui fait rire les femmes sous cape ?

Ou resteras-tu interdit de ce prodige qui te fit donner la vie à l'enfant de ton plus beau rêve ?

Je suis tant impatiente de le savoir.

Je murmure :

— Jean...

Où êtes-vous, fantômes de son esprit ? On dirait, dans sa hâte à vous quitter, qu'il sent que je lui apporte l'*enfant vivant* de notre amour.

— Toi !... c'est toi !...

Je suis toujours étonnée d'une telle adoration. Elle n'a pas varié depuis ce jour où, pour la première fois, j'ai confié ma tête à son épaule. Je retrouve sur mon front, qu'il chérit particulièrement, l'emprise profonde de sa caresse. Et ses yeux se ferment pour mieux me garder en lui...

Je prends cette face ardente entre mes deux paumes. Je la force à me regarder.

Il me croit coquette :

— Oui, tu es belle...

— Non... autre chose...

Ma gravité le surprend. Il s'occupe de mon expression :

— Quel regard !... Qu'est-ce que tu m'apportes encore d'heureux ?... La fortune ?

Et subitement :

— Est-ce qu'on aurait gagné le gros lot ?

Comme il a bien dit cela ! Je ne puis m'empêcher de rire.

— Méchante ! Pourquoi me taquiner ? Je suis déjà si riche avec ton seul amour...

Je reste muette, le caressant à mon tour.

Il implore :

— Dis-le, ton secret, Minou..., dis-le-moi ?

— Devine...

— Ah ! Qu'est-ce que cela peut bien être ?

Cette fois il est piqué au jeu. Il va chercher la lampe et m'en promène l'éclat sur le visage. Je demeure impassible. Je veux qu'il trouve. C'est nécessaire à mon amour... Mais trouvera-t-il ?

La lumière ne lui apporte aucun secours. Il repose la lampe et se met, brusquement, à m'embrasser, à m'embrasser....

Oh ! le roué...

S'il croit me vaincre avec ses baisers...

Ils sont tendres, mon Dieu, si tendres... Vais-je faiblir ?

Soudain une idée m'illumine, une idée d'amante.... Je réponds à ses baisers par des baisers comme il n'en reçut jamais. Je suis farouche et volontaire au point d'arrêter les siens, cependant qu'il s'étonne de l'*élément nouveau* glissé dans les miens...

Un instant il reste indécis, troublé...

Mais dans une brusque inspiration il m'arrache mon secret en un ultime baiser qui fait passer de moi en lui la vie nouvelle dont je suis animée.

— *Il est né !...*

Quelque chose de très doux fond en lui... Il me regarde avec crainte, avec religion... Et saisissant ma main qu'il appuie très fort sur sa poitrine d'homme, il dit, plein de ferveur :

— Ma bien-aimée... Notre enfant, tu viens de le faire naître dans mon cœur...

VI

Son amour a changé...

L'amant est devenu père. Curieusement. Le mien. L'enfant n'a été qu'un prétexte. Les nouveautés écloses en son cœur, c'est à la mère qu'il les a données. Lui ne voit qu'Elle, toujours, plus émouvante, si bien qu'elle le métamorphose et change sa passion en une tendresse qui n'atteindra son véritable objet que plus tard. L'homme est ainsi qu'il lui *faut son enfant*, et surtout lorsqu'il est devenu l'être réfléchi, pour que sa paternité réelle se fasse jour. La maternité est innée. C'est l'esprit d'un tout. Je parle en amoureuse, non pour celles qui sont mères exclusivement.

Je m'abandonne à ce nouvel amour dont le père de mon enfant m'enveloppe. Il me convient. Je n'en pourrais souffrir d'autres à présent...

Encore une fois il m'a comprise...

Ou bien, est-ce notre harmonie qui, naturellement, se continue ?...

VII

L'instant précieux de la fin du jour... Celui où l'on commence à rêver dans le silence des choses...

De sa cigarette s'échappent d'étranges fées aériennes dont es voiles bleus s'entremêlent dans le déclin qui tombe...

Mes paupières se sont closes, tout à coup...

Ma tête, comme frappée de sommeil, a roulé au fond des oussins...

Il l'a reprise et l'a déposée sur le plus beau...

Puis il est resté là, debout, jusqu'à ce que la nuit vînt lui ra- ir mes traits...

Il me croit endormie.

Alors il allume la plus petite des lampes et s'en va prendre n livre à la bibliothèque. Lequel ? se demande mon atten- ion qui ne l'a point quitté. Je fais un pari pour Vallès. Il y evient toujours. Nous verrons tout à l'heure si je me suis rompée. Il retourne à son bureau. J'entends le travail insi- lieux d'un coupe-papier. Et brusquement, plus rien.

Ah ! je puis rouvrir les yeux. Je suis bien tranquille. Il lit. Voyons ? Jacques Vingtras. J'en étais sûre.

Je retrouve sur sa tempe la petite veine que je connais bien.

Je puis, sans crainte, me livrer à l'analyse de ce visage qui era peut-être celui de mon enfant.

C'est la pensée qui m'est venue dès que la certitude exaltante le ma maternité s'est apaisée dans le grand rôle qui com- nençait.

Le visage de mon enfant... Quel attrait pour une mère ! J'en uis toute préoccupée. Je voudrais l'imaginer par avance. Je egarde celui de son père... Quelle signification il prend pour noi! Mais je désire le voir *tel qu'il est*. Jadis il a changé sou- lain à ma vue. Une transition propre à l'amour. Quand on 'aime, on ne *s'aperçoit* plus. Seulement des choses, un rien, ne petite veine qui parfois se révèle d'une certaine façon.

C'est ce que nous connaissons de la figure aimée, le trésor que nous nous sommes créé, qui ne peut appartenir qu'à nous eule.

Mais aujourd'hui il me faut voir le « vrai visage » de celui que j'aime...

Je le puis. La maternité a donné une double vue à l'amou- euse.

Sous la lampe il lit toujours...

Je peux le définir à l'aise. Ses yeux d'abord. Mais ses pau- ières sont baissées. Elles me ravissent son regard... Seul

l'orbe où il s'inscrit : un vrai cadre, celui qui convenait à ses pensées. Sa bouche? Je l'aime. C'est celle d'un tendre. Le front ? En jouant, parfois, je cherche à le cacher sous mes deux mains. Est-ce une beauté ?

Son oreille m'est chère, car elle est le seul bibelot de son visage.

Tout cela réuni, est-ce beau ?

Lui prétend que c'est affreux.

Au fond, je crois qu'il répudie la plus petite possibilité de beauté comme une infériorité masculine.

— Vois-tu, je ne suis pas assez laid...

Il semble vraiment le regretter.

Quel esprit paradoxal !

Heureusement, il ne peut s'opposer à une chance qui réserve, peut-être, à mon enfant ce que son père a de mieux.

D'ailleurs il me ressemblera aussi...

Est-ce que je me connaîs au moins, moi ?

Je cours à mon miroir.

— Hé !... hé !.. Tu ne dormais donc pas, coquine ?

Je le regarde. Je me regarde...

— A quoi donc penses-tu ?

— A notre enfant... Quel visage aura-t-il ?

Et lui, sans hésitation, dans une vérité qui me frappe et m'illumine :

— Il sera beau, chérie... Il aura le visage de notre amour

VIII

Mon ventre...

C'est là qu'*il* commence à être dans le secret de ma chair.

Ah ! le percevoir, ne fût-ce qu'une minute...

Même informe, même pelote de ligaments rouges où se devine l'émotionnante structure d'un corps, mon cœur maternel en défaillirait de bonheur...

Est-ce donc pour cela que l'on cache aux femmes accouchant avant terme cette petite chose morte *qui est leur enfant ?*

Dans l'impossible je cherche à surprendre en moi un réflexe qui me viendrait de *Lui* et dont je pourrais vivre en attendant...

Mais j'ai beau m'étudier, nul inconnu ne s'impose à mon esprit comme une révélation merveilleuse. Si pourtant. Hier, j'ai eu une envie de soupe aux choux...

Je l'ai voulue épaisse, au point que ma cuillère y tienne debout. Et je m'en suis repue, farouchement, ainsi qu'une campagnarde aux champs.

Faut-il qu'une telle chose se révèle de telle sorte ?...

IX

Sois satisfaite.

La souffrance t'est venue comme le sceau que tu réclamais.

X

— J'ai mal !

Il accourt. Il semble toujours prêt depuis mon premier cri de douleur.

— Qu'as-tu ?

— C'est mon cœur... Il me torture... si tu savais... Tiens !

J'ai pris sa main et l'ai posée sur mon mal.

Elle tremble, craintive, sur ce corps dramatique.

— Attends ! Je vais te guérir...

Il embrasse la place.

Cher petit...

Qu'y pourrait-il ? Il est des souffrances, préludes de l'autre — la grande — que nul remède humain ne saurait abolir. Pas même son amour qui est le baume de tous mes maux.

Je le vois au travers de mon tourment qui se dépense en mille riens puérils. Et je rirais, si je n'avais si mal.

C'est une souffrance lente, profonde, qui m'emporte, peu à peu, très loin, loin de tout, de Lui, des choses, dans un monde uniquement personnel où je cherche à me défendre toute seule. Cependant que mon esprit poursuit sa vie à part, juge, et s'élève contre le supplice de ce corps. Pourquoi souffrir à cause de *cela* ? Alors que l'on devrait y trouver, presque physiquement, la récompense de son sacrifice à la vie. Il y a là un non-sens que les religieux, les scientifiques, expliqueront bien sûr, mais que les rêveurs n'accepteront jamais.

Passer insensible et stérile dans ce monde et ne jamais connaître la souffrance — ou souffrir et connaître l'Absolu...

Est-ce une rançon ?

Payons-la donc. Mon corps se débat, la fièvre me consume, et je souris à l'Amour qui est en moi.

C'est mon acte de foi. Il a chassé ma misère.

Et je trouve ma récompense dans ce spectacle imprévu : mon mari, affolé, versant goutte à goutte, religieusement, de l'arome à pot au feu en guise de laudanum sur des cataplasmes de farine de lin !

XI

Pendant que je n'étais pas là, il est allé chercher dans la vieille malle où je cache mes trésors : Précieuse de Mérouville, ma poupée.

Précieuse a cent ans, peut-être... Elle a été la fille de grand' mère qui déjà la tenait de son aïeule. Cette lointaine parente fut-elle sa première maman ? Nul ne saurait le dire. Mais une tradition familiale dota Précieuse d'une mère nouvelle chaque fois qu'une petite fille de la famille atteignait ses six ans. Alors l'ancienne maman allait quérir au fond de sa boîte en brocatelle M^lle^ Précieuse de Mérouville — ainsi baptisée par hommage aux châtelains de l'endroit — et la remettait à sa nouvelle maman à peu près en ces termes : « Mon enfant, tu as aujourd'hui six ans, l'âge d'être mère. Voici ma fille. C'est la tienne à présent. Amuse-toi avec. Surtout fais bien attention de ne pas froisser sa traîne. Je te la reprendrai ce soir. »

Et, à partir de ce soir-là, on ne revoyait jamais plus la belle poupée remise dans sa boîte jusqu'à ce qu'une nouvelle mère naquît, tout exprès, pour l'en sortir, en vertu de ce principe archaïque « qu'il ne faut pas abîmer les belles choses », mais plutôt les laisser mourir au fond des cachots de notre invention.

Précieuse continuait de mourir dans le secret de ma vieille malle parce que je ne suis plus une petite fille — quoi qu'en dise mon mari. — J'attendais pour la faire revivre les menottes de mon enfant.

« Papa » n'a pas voulu attendre si longtemps. Il est allé délivrer ma vieille poupée, et s'est ingénié à la grimer en nourrisson. Puis l'ayant allongé dans *son* berceau, il en tira les rideaux afin que l'illusion fût complète.

« Papa » monte la garde auprès de sa malice en attendant « maman ».

On sonne.

C'est elle !

Il vient m'ouvrir précipitamment.

— Tu étais là ? Comme je suis heureuse ! Sais-tu, je viens d'acheter *sa* layette...

Je ne remarque point son air mystérieux. J'avance dans mon rêve, attirée vers son berceau...

D'un geste coutumier j'en écarte les rideaux...

Soudain j'aperçois l'effigie grotesque.

J'éclate de rire, un rire de gosse amusée.

Ah ! mon Dieu, qu'elle est drôle !

Il lui a mis *son* petit bonnet — à l'envers bien entendu ! — et son voile, tout froncé, sur son nez piqué par les vers.

Je ris toujours. Je ne peux m'arrêter de rire.

J'attire la chose à moi, histoire d'ajouter à cette gaminerie. Mais c'est alors que je n'ai plus ri... Il m'a semblé que c'était *Lui*, vraiment, que je berçais sur mon cœur.

Et nous nous sommes regardés tous les deux, longuement, longuement, avant de nous tomber dans les bras !

XII

— Tu *lui* en veux ?... Ne dis pas le contraire, je le vois...

— Mais non, ma chérie. Pourquoi veux-tu que je lui en veuille ? Ce n'est pas de sa faute. Au fond c'est de la mienne...

— Oh ! Jean, pourquoi m'attrister davantage ? Ecoute, je n'ai pas si mal que tu crois...

Nous cherchons à nous leurrer sur ce double supplice que parfois nous endurons, moi dans ma chair, lui dans son cœur.

Il me contemple, toute pâle dans mes oreillers, à peine délivrée de cette souffrance perfide qui vient m'attaquer jusque dans ses bras.

Elle est devenue son ennemie et, sans qu'il ose l'avouer, son ressentiment s'étend à celui qu'il croit coupable...

Cette découverte m'est insupportable.

Il s'en aperçoit. Aussitôt il se met à m'entretenir avec amour de mon enfant.

Sa divination est aussi profonde que son cœur...

Il me parle de lui avec une recherche d'expression qu'il sent devoir toucher plus particulièrement ma maternité. Je l'écoute, oublieuse de mon chagrin, dans un ravissement qu'il provoque à plaisir. Et sa dépense d'amour est si grande qu'elle s'impose au travers de ses mots.

Je le contemple à mon tour.

Comme je l'aime !...

Jamais il ne fut plus près de moi dans ce grand tournant où l'homme est jugé par la mère...

— C'est vrai, tu ne lui en veux pas ? Tu l'adores, toi aussi, notre enfant ? Songe, aimé, notre enfant à tous les deux... Et moi, m'aimes-tu ?

Il est si agréable de se faire redire ce que l'on sait si bien...

— Si je t'aime !

Lui, par exemple, a toujours peur que j'en doute. C'est touchant.

— Si je t'aime ! — Malgré lui il revient à son premier souci. Si je ne t'aimais pas tant, je serais moins frappé par cette souffrance que tu endures. Sale marmot ! conclut-il en badinant.

— Sale marmot ! Je ne veux pas que tu l'appelles ainsi, mon cher petit...

— Et moi, je ne suis plus ton petit, alors ?

Ça, c'est de la jalousie ! Je l'ai fait exprès. Faut-il lui répondre ? Il ne m'en laisse pas le temps.

— Ah ! je crains que tu ne sois la plus faible des mères. Ce serait désastreux. Plus tard, vois-tu, il faudra me laisser faire. Sans cela nous n'obtiendrions rien de lui.

— Qu'en sais-tu ? Tu ignores son entité.

— Quelle qu'elle soit, elle aura besoin d'un maître. Ce maître, ajoute-t-il doucement, ce sera moi.

— Le maître !... Le maître !...

Une colère bien féminine m'emporte à ce mot. Il m'évoque des luttes théâtrales où des mères échevelées se dressent devant des pères impassibles. Et ma colère s'en décuple.

— Le maître !... Le maître !...

Lui poursuit, immuable :

— A quinze ans j'en aurai fait un esprit fort. Alors je lui dirai : « Mon garçon, tu vois maintenant ce que c'est que la vie. Tâche de ne pas trop souffrir. Adore ta mère, mon garçon, c'est encore ce qu'il y a de mieux en attendant. Mais ne l'écoute pas trop, sapristi, sans ça tu ne seras jamais un homme ! »

Il est arrivé au plus haut point d'une jubilation masculine.

Mais une pensée m'est venue... Je l'attends avec « son gar-

çon », et j'éprouve une volupté sournoise à le voir s'exalter. Quand il s'arrête enfin, à bout de souffle, je le cloue d'un trait :

— Et si « ton garçon » était une fille ?...

XIII

J'ai dit cela sans réfléchir, pour avoir « le dessus ». Sitôt dit, je me surprends à partager son étonnement...

Et si c'était une fille?

Lui a parlé d'un garçon pour mieux affirmer son autorité future. Mais nous ne nous sommes jamais demandé si notre enfant serait une fille ou un garçon.

Les autres pères et mères s'en préoccupent tout de suite. Celui-ci veut une fille par goût de la féminité, celle-ci un fils, par orgueil ; ou inversement pour d'autres raisons qui varient selon chacun. Il est même des parents dont le désir est si grand qu'ils en arrivent à sexuer leur enfant bien avant qu'il soit né.

Pourquoi ce désir ne nous est-il pas venu, à nous ?

Nous sommes en face l'un de l'autre, pleins de pensées...

Nous nous comprenons. Notre enfant, qu'importe qu'il soit fille ou fils. Il est avant tout l'*enfant de notre amour*. Il le représente. Sa réalisation en l'un ou l'autre sexe ne pouvait nous inquiéter spécialement. Une boutade nous oblige, soudain, à nous questionner :

— Tu aimerais mieux un fils, toi ?

— Je n'ai pas de préférence.

— Moi non plus, il me semble que ce serait mal...

Je ne puis qu'augurer. Voyons : un fils? Sans doute il m'aimerait comme son père... C'est bien tentant, ce nouveau galant à mes côtés.

Une fille? Ah!.. Une fille, elle resterait toujours auprès de moi.

Le cri de toutes les mères ! Je me retrouve là avec elles.

Aurais-je, sans m'en douter, une inclination ?

D'abord, si c'était une fille,mon mari aurait perdu la partie.

Et c'est une raison cela!...

XIV

Ses petits yeux intenses vous regardent approcher derrière les verres grossissants de leurs lunettes...

Il a une main posée sur un grand microscope...

Il ne bouge pas. On le dirait ravi au Musée Grévin.

— Eh bien, madame?

Ce rappel à l'ordre, surprenant tel un miracle, me rend soudain au sentiment puéril de ma démarche. Comment vais-je lui demander cela, à ce docte personnage, choisi, tout exprès, dans le Bottin ?

Une gêne indéfinissable me fait remuer les pieds, les mains, comme les gens qui sont bêtes...

— Eh bien, madame? reprend-il plus fort, toujours sans bouger.

Il faut que je dise quelque chose.

— Monsieur... Maître... voilà... Je ne suis pas malade...

Ce va-tout inattendu l'intéresse prodigieusement. Voici ma statue qui s'anime et avance ses lunettes sur ce cas curieux: un être humain sans maladie.

— Vous n'êtes pas malade, madame, vous n'êtes pas malade ?

Il semble réfléchir profondément.

— Mais alors pourriez-vous me dire ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

Il a pris ce détour mondain, je le sens, pour me faire avouer quelque tare inédite à laquelle il tient. Déjà je vois le microscope s'agiter sous sa main...

Qui sait, ce que je suis venue lui demander va peut-être lui ouvrir un horizon auquel sa gravité n'aurait jamais songé.

Cette idée m'enhardit.

— Maître, je dois vous dire que je suis enceinte.

— Fort bien, madame, fort bien, et alors ?

Sa curiosité est à bout.

— Alors je voudrais savoir si mon enfant est une fille ou un garçon ?

Sa main a chu du microscope.

Il me regarde comme une petite fille... Mais je suis une mère. Et ma question est très grave, puisqu'elle me vient du cœur... Comment ne le sent-il pas, ce vieux bonhomme ?

— Je comprends, maître, dis-je en tremblant, que ma question vous paraisse dérisoire... Néanmoins vous l'excuserez lorsque je vous aurai dit qu'il s'agit pour mon enfant d'un héritage...

Je n'ai rien trouvé de mieux pour forcer le récalcitrant.

— C'est une raison, en effet, reprend cet esprit raisonnable, et je conçois votre impatience, madame. Mais il est presque impossible de déterminer le sexe de l'enfant dans le ventre maternel. Les moyens employés jusqu'à ce jour sont purement empiriques.

Je le supplie du regard: ..

— Mon Dieu, madame, je veux bien essayer. Toutefois je tiens à dégager ma responsabilité au cas d'un mécompte futur.

Je ne l'écoute déjà plus. Je le suis jusqu'à une vitrine où il s'empare, au milieu d'étranges instruments, d'une sorte de trompette d'ébène...

— Qu'est-ce que cela ? dis-je, malgré moi.

— C'est un stéthoscope, madame, autrement dit un appareil microphonique qui enregistre les pulsations de l'embryon au travers de la paroi abdominale. Selon un nombre de pulsations déterminé par minute on imagine le sexe mâle ou femelle Comme je vous l'ai dit, c'est très empirique.

Je contemple, avec dévotion, cet objet que j'avais pris pour une trompette.

— Voulez-vous vous dégrafer, madame ? C'est suffisant. Merci.

Je m'allonge sur un vaste divan de cuir.

Tout à coup j'insinue :

— Il faudrait que ce soit une fille... Du moins ma vieille parente l'exige ainsi.

— Nous allons voir, madame. D'ailleurs vous pourrez toujours espérer le contraire.

Voilà, il me semble, un axiome bien médical !

Mais il vient d'appliquer sur moi son stéthoscope... Il en approche son oreille. Puis il écoute... A plusieurs repris es il déplace l'instrument. Soudain il s'immobilise.

De sa main restée libre, il tire de son gousset un chronomètre. Le regard en arrêt, il compte : « Un... deux... trois...quatre. »

— Que comptez-vous comme cela, docteur ?

— Chut !... cinq... six... sept... les battements de son cœur .

Son cœur ! Il a déjà un cœur...

— Veuillez rester tranquille, madame, je vous en prie. Sinon il me sera impossible de vous donner satisfaction.

Je ne bouge plus... Je songe tout bas à son cœur...

La voix s'est remise à compter. Brusquement elle s'arrête sur un chiffre : « Trente ».

— Ce doit être un garçon, madame.

— Un garçon..., un garçon...

J'en oublie ma défaite. Je suis prise, uniquemeut, par cette révélation. Je balbutie, éperdue:

— Un garçon..., un garçon...

Il me semble que, spirituellement, je viens de le mettre au monde...

XV

— C'est un garçon, tu ne t'étais pas trompé...

— Ça te fâche que j'aie deviné?

— Non. Mais j'aurais voulu que ce soit moi...

— C'est nous deux, chérie. Rappelle-toi, nous ne discutions jamais que de lui. C'est pour me taquiner que tu as parlé d'une fille.

— N'importe. J'aurais voulu être sûre comme toi.

Il n'aurait garde de me démentir.

Bon prince, il ajoute :

— Qu'est-ce que cela peut faire ? Fille ou garçon, n'est-ce pas toujours « notre » enfant ?

Et nous nous raccommodons sur ce mot-là.

XVI

Il y a longtemps que je n'ai pas souffert.

Cela m'étonne.

Je m'étais accoutumée à ce supplice intermittent. Je l'attendais. J'aurais presque défini la minute où il viendrait me prendre. C'était comme une sorte de télépathie entre nous.

Il me semble qu'il ne reviendra plus...

Quelque chose est changé en moi. Je ne saurais l'exprimer, c'est un sentiment.

Et ce nouvel état me trouble bien plus qu'il ne me délivre. Cette souffrance disparue je l'avais fait mienne à force d'études intérieures, d'analyses stoïques. Je ne la craignais plus. Je la subissais.

Maintenant qu'elle m'a quittée, que va-t-il m'advenir ?

Je vais inquiète, parmi les jours, dans l'attente de l'incon-

nu. Parfois j'ai l'air méchant d'une bête sauvage, d'autres fois le visage suppliant d'une petite fille.

XVII

J'ai voulu échapper à cette hantise. Je suis allée prendre dans l'armoire « ses petites affaires »...

O joie puérile des mères !

S'amuser avec ces brimborions comme avec les parures d'une poupée merveilleuse dont votre être a le secret...

Chacune d'elles m'évoque une vision où s'oublia mon cœur... Voici, apparue dans ce flot de dentelles, la tête ridée d'une vieille — en bonnet, elle aussi, telle la réclame vivante de sa maison. Penchée sur ma contemplation elle disait : « Voyez comme ceci ferait bien sur sa « petite » figure, comme cela irait bien à ses « petits » petons.» Un tas de « petites » choses avec lesquelles cette vieille sorcière remporta la victoire.

... Et le soir, si tard, m'oubliant devant des vitrines où l'on voit, encadré d'une garde-robe lilliputienne, un bébé mécanique qui vous tend les bras...

Mes paupières se sont closes sur trop de voluptés.

Je songe aux trésors que mon amour élabora pour Lui...

Je vais à leur cachette. Lentement j'en fais glisser le panneau...

Oh ! le beau manteau ! Souviens-t'en, mon orgueil. Tu en avais découvert l'image dans un recueil parcheminé où une humanité lointaine se prélassait en habits de gala. Tu fus de suite aux tout petits. Et tu vis ce manteau d'enfant royal que tu jugeas à peine apte aux épaules du tien.

Combien mes doigts ensorcelés le reproduisirent, plus magnifique encore...

Souviens-t'en...

Mais je reviens à la cachette, inlassable.

Mes yeux fermés m'aident à humer l'odeur précieuse qui s'en échappe : parfum d'amour né de toutes les fleurs d'un printemps...

Semblable à une officiante, j'en tire une longue robe, longue tel un long voile de mariée qui fait tomber de véritables fleurs en s'échappant...

C'est la robe que je veux qu'on lui mette lorsqu'il viendra au monde.

La chambre est toute peuplée de ces personnages inanimés de mon amour.

Ils semblent m'entourer pour que je leur donne une âme...

Hélas, moi qui n'ai pas seulement l'impression de son existence...

Cher petit, « es-tu » en vérité? Il faut donc que mon esprit te vivifie, que mon rêve se nourrisse de ta seule parure...

J'ai repris ta robe.

Comme elle est belle!

Comment serait-elle, si tu étais dedans?

Je glisse, absorbée, ma main dans la manche. Je me fais apparaître un petit doigt au bout d'un poignet vide.

Et j'arrondis mon bras comme s'il allait téter son pouce...

Ah !...

— Qu'as-tu ?... ma chérie... réponds-moi !... Tu es toute blanche... Et ces choses autour de toi... Qu'est-ce que cela veut dire?... Réponds-moi!... Je t'en supplie... Pourquoi ne bouges-tu pas ?

— *Pour qu'il bouge encore, Lui...*

RAYMONDE MACHARD.

(*A suivre.*)

Copyright by Flammarion et Cie 1918.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES ROMANS

Edouard Schneider: *L'Immaculée,* Albin Michel, 4:5o. — Louis Artus : *La maison du fou*, Emile Paul, 3.5o. — André Billy : *Scènes de la vie littéraire,* Renaissance du livre, 3.5o. — Jeanne Landre : *Loin des balles*, Albin Michel, 4.5o. — Lucie Paul-Margueritte : *Le singe et son violon,* Albin Michel, 4.5o. — Jean Giraudoux : *Simon le pathétique*, Grasset, 3.5o. — Maurice Level : *Mado,* Editions et Librairie, 4.5o. — Maurice Darin : *L'affaire Salvator*, E. Flammarion, 3.5o. — Willy et Jeanne Marais : *La virginité de Mlle Thulette,* Albin Michel, 4.5o. — Madeleine de Swarte : *Les caprices d'Odette*, Albin Michel, 4.5o. — Charles Derennes : *Le pélerin de Gascogne,* Edition française illustrée, 4 frs. — Philippe de Félice : *Les îles des bienheureux*, Grasset, 3.5o. — Mme Alphonse Daudet : *Quand Odile saura lire...* Georges Crès, tirage limité.

L'Immaculée, par Edouard Schneider. Il y a bien longtemps de cela, ce fut un gros scandale : une supérieure de couvent voulut garder chez elle une jeune fille mineure malgré ses parents. Le rang social de cette jeune fille, l'étrange culture spirituelle et sensuelle de la religieuse autocrate et, il faut bien l'avouer, quelques fausses interprétations profanes, une sorte d'hostilité du clergé séculier, rendirent ce procès très, trop célèbre. C'est de ce procès même que l'auteur de *l'Immaculée* a tiré son roman. Pour lui, tous les souvenirs scabreux ont sombré dans une sorte de mysticisme élégant, littéraire, et il faut lui savoir gré de noyer la sensualité du principal personnage sous un flot de préceptes du genre de ceux que sainte Thérèsse gravait au fronton de son temple de l'amour divin.

Les mots du cantique des cantiques bravent parfois l'honnêteté, et la sœur Dominique ne se prive pas d'allusions mystérieuses aux joies excessives que procure la passion pour le divin maître. On lui amène un jeune homme hanté par le désir de la vie monastique et qui confond son besoin de paix intérieure avec ses aspirations au renoncement. La contemplation n'est souvent que l'apathie de l'âme. En voulant éveiller cette âme tendre, distinguée, mais encore enfantine, la sœur Dominique, qui a un beau visage, de belles mains, malgré son âge canonique, lui suggère des pensées plus humaines, et comme une jeune fille passe, entre deux sermons, sur la colline trop fleurie de leur particulière exaltation, le jeune homme se trompe de chemin, et redescend pour suivre la jeune fille. Ce roman dégage un charme très pénétrant de suave religiosité. Rien des laideurs, des ridicules du fameux procès n'y transpire et c'est presque un tour de force de bonne éducation philosophique.

La Maison du fou, par Louis Artus. Ce sont des chroniques tirées de l'aventure ambrosienne. De cette règle à la fois cruelle et douce, s'approchant de ce que la loi divine avait de plus farouche et aussi de plus près les théories d'un très ancien épicuréisme, à ce moment du clair obscur de toutes les philosophies où vivait Jean de Milan, l'auteur a tiré des comparaisons avec ce qui se passe dans un cerveau exacerbé par le besoin de l'absolu.

Jean de Milan fit des miracles? Mais tous les jours est-ce que l'artiste, abîmé par sa volonté de se créer ses dieux, ses règles de beauté ou d'amour du prochain, n'arrive pas à miraculeusement se régénérer lui-même. « Car ceux qui ont l'âme farouche ne doivent pas entrer au monastère, mais plutôt se retirer avec les bêtes du désert. »

Heureux ceux qui se bâtissent une cité éternelle et ne lui concèdent ni porte ni fenêtre, s'interdisant ainsi tout commerce avec le pire ennemi des âmes ardentes, le monde! Nous voyons, dans ce livre curieux, la lutte engagée terriblement entre l'orgueil de ceux qui veulent Dieu et ceux qui exigent le droit. Dans l'histoire, un peu comique et si douloureuse, de l'*Hérésie du bonheur*, on voit Agnès et Guillaume jouir de toute l'impunité de leur renoncement. Chastes à miracle, ne pouvant pas être pris en défaut par leur juge, ils sont quand même à cause de leur félicité qu'ils ravissaient aux anges sans demeurer vraiment des anges cérébralement parlant. Le bonheur n'étant pas de la terre, il ne leur était point permis d'en rêver la continuité au ciel. Ce livre curieux et fort bien écrit a la forme subtile d'un bréviaire nouveau, où l'on découvrirait l'art de se détacher des liens d'une sensualité vulgaire, pour en découvrir de plus solidement invisible dans un désir à éterniser, un désir égoïste, oublieux du but divin.

Scène de la vie littéraire à Paris, par André Billy. L'auteur, se rappelant que ce qui fait en somme *la méchanceté* des racontars d'une existence critiquable c'est certainement les noms propres, les a tous supprimés. Il s'efforce même, pour égarer davantage le lecteur, de mettre une sourdine à certains coups frappés, jadis, assez durement sur le théâtre des agissements des gens de lettres, gens assez capricieux comme chacun sait. L'aventure d'une certaine comtesse Belin, qui va sur le front pour pouvoir dire qu'elle y a couché, ne fera pas rougir ceux qui l'ont vécue, mais le héros de certains dîners où l'on sentait de l'équivoque jusque dans les recettes culinaires s'apparentant à certaines mixtures du divin marquis ne saurait vraiment se satisfaire de cet anonyme. C'est un peu comme si un garçon coiffeur s'avisait pour voyager à l'étranger de s'affubler d'un titre de prince du sang. Quand quelqu'un n'est pas reconnu tout de suite par ses pairs, il n'est déjà plus. Que va-t-il rester après

la guerre de ces fantoches qui représentaient notre élite intellectuelle avant qu'on ait eu la généreuse pensée de rajeunir le sang des immortels (un peu figé) sous le frottement du bâton des maréchaux et le velours de la patte du tigre? J'ai bien peur que belles dames exotiquement françaises et beaux messieurs dix-huitième égarés dans un monde décidément trop remis à neuf ne disparaissent sous la rafale, ayant à reconstituer tous leurs jeux d'accessoires à jamais dispersés. Sans sucre pour leur thé ils demeurent un peu amers. Mais il restera justement d'eux les ciselures que prodigue l'auteur de ce recueil à leurs masques. Plus tard, la vague de fond ayant passé emportant les vraies figures, on confondra peut-être ces chroniques avec des pages de Saint-Simon, parce que les fameuses élites ne vivent bien que dans leurs chroniqueurs.

Loin des balles, par Jeanne Landre. Parlant par la bouche d'un philanthrope, l'auteur a mis une grande réserve dans ces propos, à telle enseigne qu'on ne le reconnaît plus sous cet aspect nouveau de son talent. Piramy est une sorte de bourgeois prud'hommesque, un brin naïf, un tantinet moraliste, qui fonde le *bifstec des Muses* avec la même force d'âme que *l'œuvre des marraines filles mères*. Sans la complication Fouffette, il aurait certainement dirigé le ministère des ravitaillements, si pour diriger un ministère il suffisait d'avoir une énergique confiance en soi ! Par instant, une diablerie sort de sa poche où l'on reconnaît le coin du mouchoir de Jeanne Landre ; mais bien vite ce mouchoir rentre pour étouffer toute velléité de prodigalité et y étrangler le sac à malices : « Et nous, fiancées de souffrance, Nous errons dans le noir, Rêvant du soldat de France, Qui n'occupera plus l'entonnoir. » Cela se passe chez Mme Destouches Dozier, parce que là, tout est admis, même la plus lugubre absurdité. Jeanne Landre devient grave devant ces vers, elle est en train de s'apercevoir que ses plus folles élucubrations, ses rabelaisiennes et savoureuses farces d'escholières genre Echalotte ou Badigeon sont presque toujours dépassées par la fantaisie de la vie de guerre. *Loin des balles.*

Le singe et son violon, par Lucie Paul-Margueritte. Ne serait-ce pas la *Déception amoureuse* mise au point de l'aphorisme ? Les gravures sont extraordinaires et crapuleusement jolies, représentant ces deux jeunes mariés qui ne *cordent pas* dans tous les sens et pour tous les goûts. On a peine à croire que dans ces décors très art nouveau d'avant-guerre, ils ne trouvent pas un bonheur plus spirituel. Ce mari, poète raté, a reçu de la nature un don de suffisance qui appelle la gifle à tous les tournants dangereux de ses phrases. On ne peut pas être plus nul et plus fort. La petite a vraiment trop de patience. On dirait qu'elle prémédite un crime et elle se contente de varier les menus. On songe à elle en pensant aux Arméniens :

ce sont tonjours eux qu'on tue et le Turc ne se lassant pas de les tuer on se dit, vaguement, qu'ils doivent avoir quelque tort caché. L'innocence est aussi une tare. Mais préférant la chatte noire, pourquoi diable ne lui donne-t-elle pas la cervelle de cet idiot à manger dans un bol de lait... pour que ça se devine moins ? Enfin, il n'y a pas d'adultère, l'honneur est sauf.

Simon le pathétique, par Jean Giraudoux. Une orgie d'esprit, de couleurs, de fulgurants mots et des associations d'idées de la plus grande ingéniosité. Le seul reproche que l'on puisse faire à cette œuvre, c'est, en effet, d'être l'école du sublime et d'aboutir à trois ou quatre petites passionnettes où l'on aperçoit des femmes qui sont tellement curieuses qu'elles feraient mieux sur une étagère que dans la vie. Mais quel effort, et quelle orgie de belle littérature !

Mado, par Maurice Level. Je propose que dans un théâtre où l'on réunirait un grand nombre de Parisiennes on fasse la lecture de ces pages des plus instructives et que l'on y convie les personnes, frivoles ou raisonnables, qui parlent de donner le droit de vote à l'élément féminin déchaîné.

L'affaire Salvator, par Maurice Dorin. Un homme innocent se fait condamner à la place de sa maîtresse coupable. Ce n'est pas tellement la miséricordieuse bonté de cet homme qu'il faut ici admirer, mais son remords de s'être engagé si légèrement et sans véritable amour dans son adultère banal. Il comprend que la faiblesse de la coupable vient surtout de sa certitude de l'impunité avant même que d'avoir prémidité son crime. Et c'est cette philosophie, ce dévouement à une manvaise cause, la meilleure des morales.

La Virginité de Mlle Thulette, par Willy et Jeanne Marais. Une fanfaronne de vice s'agitant dans un milieu cosmopolite où elle rencontre le prince charmant qui veut bien l'épouser après mille péripéties de boudoir. Il y a peut-être beaucoup de talent dépensé là dedans pour un public (le public des livres lestes) qui s'en fiche totalement, les voyageurs de l'entre deux trains.

Les caprices d'Odette, par Madeleine de Swarte. Elève de la Légion d'honneur, la jeune personne est à la fois mal élevée et pleine de bonnes intentions amoureuses. Ce serait certainement une fille comme il faut, si elle ne pensait pas à faire de la littérature avec ses *flirts*. Ça se passe en Suisse et on y mange beaucoup de petits gâteaux neutres de digestion facile. Un peintre survient et naturellement emporte le dernier morceau. Le mari ennuyeux est oublié. Le cœur finit par céder bien avant l'heure de la légitime délivrance, mais la raison se réfugie dans une ambulance, où, dernier caprice, Odette soignera les blessés. A une exposition de peinture on rencontre le triomphateur et... la vertu est récompensée.

Le pèlerin de Gascogne, par Charles Derennes. De très inté-

ressants contes fantastiques ou philosophiques avec le piment du terroir basque. Gestes amusants des bons ivrognes de ce pays qui n'ont jamais le vin triste. Paysages parcourus par une auto verte qui sait s'arrêter aux bons endroits.

Les îles des bienheureux, par Philippe de Félice. Un joli conte de Noël où l'on voit les bergers et les rois mages s'unir en une touchante solidarité qui présageait déjà tout l'avenir du socialisme, à part que le socialisme d'aujourd'hui a oublié la première direction du troupeau des humbles.

Quand Odile saura lire... par Mme Alphonse Daudet. Dans une très jolie édition de luxe de Georges Crès, Odile se présente, coiffée de bleu céleste, ouvrant de grands yeux étonnés sur la vie. Sa grand' mère, aussi grande dame de lettres que possible, car beaucoup l'appelleraient volontiers *Madame et Mère* comme au bon temps des rois de France, a écrit pour elle des pages intimes, gracieux miroir de l'innocente qui saura bientôt y lire et y voir que grâce à la bonne fée des lettres, elle est vraiment *née coiffée*, telle une petite princesse de légende. Voici une de ces pages que je vous donne toute entière, car la mutiler serait lui enlever son charme de délicieuse intimité :

C'était à l'arrière-saison, quand toutes les bestioles surprises par la fraîcheur de l'air cherchent à se mettre à l'abri et pénètrent au dedans par les fenêtres restées ouvertes. Nous commencions à dîner et voilà que du coin de l'œil tu aperçus le passage rapide d'une toute petite souris, oh ! toute petite, un mulot des champs ; cela t'inquiète d'abord, puis le grattement aigu, le coup de dent incisif de la bête effarouchée cherchant une issue pour fuir. Alors, pauvre Odile, te voilà prise de peur : tes grands yeux bleu bien ouverts sur le coin d'ombre où se débattait, dans la peur aussi, l'infortunée souris et tes mains, en défense devant toi. Puis tu me regardes avec quelle détresse ! J'étais ton seul secours contre cette terrifiante surprise ; c'était l'introduction dans ta vie, le petit ver à soie en cocon tranquille, de l'inquiétude, des embûches, du danger imminent et possible. Et je te plaignis, chère amour, craintive par instinct et si désarmée encore. La nuit, cette crainte te revint comme en rêve et, le lendemain, arrivant dans la salle à manger, à peine assise dans ta grande chaise, tu fixas l'angle obscur de la pièce. Non, plus rien, plus le moindre bruit des petits crocs acérés. Tu eus alors ton mot et ton geste pour les absents : Patie, patie (partie) !...

RACHILDE.

SCIENCES MÉDICALES

Chirurgiens et Blessés. — Il est tout à fait précieux, le gros volume que le docteur Cabanès, l'explorateur inlassable du Cabinet secret de l'Histoire, vient de consacrer à l'étude des *chirurgiens et blessés* à travers les civilisations, des origines à la Croix Rouge. Le long voyage que nous a offert cette lecture attrayante nous a été

fructueux. Tout médecin soucieux de son art mettra ce livre en excellente place dans sa bibliothèque.

Les incursions prolongées dans le passé scientifique nous donnent des enseignements d'une grande portée philosophique. Elles nous montrent que le paysage psychologique humain n'a guère varié. Notre regretté Remy de Gourmont affirmait la loi de constance intellectuelle. Notre maître et ami le docteur Gustave Le Bon a, dans ses livres, développé la loi de constance émotive. Le volume de Cabanès donne raison à l'un et à l'autre. Les hommes, de tout temps, ont eu la même faculté de compréhension et d'adaptation ; aujourd'hui leur coefficient de crédulité vaut ce qu'il valait il y a plusieurs siècles.

Nous avons reçu, du livre de M. Cabanès, une leçon de modestie. Qui s'éloigne du présent retrouve dans le passé les preuves que ce qu'on considère comme nouveau était connu depuis plusieurs siècles.

La science contemporaine fait volontiers ce que nous pourrions appeler du *pénélopisme*, et les hommes qui dominent le paysage oublient trop souvent de dire qu'ils ont grimpé, pour mieux voir, sur les épaules de leurs devanciers. L'étudiant en médecine, à lire nos manuels, peut croire que notre science date, non pas d'avant-hier, mais d'hier à peine ; les auteurs vivants y sont cités avec une telle abondance qu'on est porté à regarder les anciens comme de bien pauvres cerveaux. Si plus tard, dégagé du souci des examens et des concours, il lui prend envie d'ouvrir les vieux meubles où dorment ces derniers, il s'étonne d'y retrouver sous d'autre noms ce qu'on lui avait enseigné sous le nom de *méthode de X*, de *système de Y*, ou d'*opération de Z*. Le professeur Emile Forgue (1), de Montpellier, nous a dit que : « trois siècles avant notre ère, Hérophile et Erasistrat, à Alexandrie, faisaient la laparotomie pour opérer les abcès du foie, ce qu'on ne reprendra qu'à la fin du XIX^e^ siècle », devançant ainsi de deux mille ans ce qu'on a appelé l'opération de Stromayer-Litth. Hippocrate connaissait les baumes adoucissants, l'action de la chaleur sur les plaies, la trépanation, bien des appareils chirurgicaux modernes et conseillait de faire bouillir l'eau pour la purifier. Au XII^e^ siècle la prothèse des membres mutilés paraissait perfectionnée. Mendeville, au XIV^e^ siècle, plus tard, le barlier Franco, le maître d'Ambroise Paré, pratiquaient la section des chairs avec un couteau d'or ou d'autre métal incandescent. La gymnastique suédoise date des temps les plus antiques de la civilisation chinoise, et ce n'est pas de ce matin que les rebouteux, — oui : les rebouteux — ont construit des appareils inamovibles pour fractures et même des appareils à attelles accouplées. Quant à Ambroise Paré, ainsi que les plus brillants de nos chirurgiens de guerre, il débridait les

(1) *Empiriques et chirurgiens*, Montpellier, 1901.

plaies, faisait des sutures primitives, pratiquait des réunions secondaires après lessivage ou embaumement, tenait compte des antécédents du sujet « lesquels pervertissent souventes fois l'ordre de curation » ; et un de ses admirateurs (1) vient de dire que la méthode ultra-moderne de Carrel et Dakin du lessivage chloré des plaies n'est qu'une application des principes de l'Ecole de Salerne, sur la désinfection progressive dans l'humidité.

L'histoire de la chirurgie et des blessés donne encore une leçon de modestie parce qu'on y voit sans cesse l'action bienfaisante, sur les progrès de la technique et de la thérapeutique, des *gens de condition modeste qui agissent*. C'est là une démonstration de la valeur de ce que nous nommerons la démocratie scientifique. Les *barbiers* qui rossaient parfois le guet pour voler les cadavres de pendus et les disséquer, les *inciseurs* ambulants qui « taillaient » la vessie pour relever les pierres, les *chirurgiens* à robe courte de la confrérie de Saint-Côme contre lesquels s'éleva si férocement — (et parfois si ridiculement) — la Faculté avec ses officiels à robe longue, débarrassés d'Aristote et de Galien innovaient et ouvraient les voies fécondes.

Il leur fallut, bien entendu, pour être officialisés « le piston » et la veine. Mais « piston » et veine sont, comme le hasard, productifs seulement quand ils s'ajoutent à la valeur réelle. Sous Auguste, à Rome, la guérison de son impérial client par Antonius Musa fit plus pour la profession médicale que tous les travaux accumulés. Sous Louis XIV, les chirurgiens durent à la parfaite cure de la fistule royale par Félix, puis à l'action personnelle de Mareschal son successeur, chirurgien de Louis XIV, qui intervint si brillamment auprès de la grave blessure du maréchal de Villars à Malplaquet, de monter au rang des médecins, si bien que le chirurgien de Louis XV, La Peyronie, put fonder l'Académie de Chirurgie.

Si notre course dans le passé chirurgical met en valeur le rôle des modestes qui agissent et au-dessus desquels s'élèvent des personnalités retentissantes, elle souligne aussi la *constante de crédulité* de l'humanité.

La quatrième page des journaux, les névroses spirites, le pulsocon de joyeuse mémoire, sont significatifs et nous n'avons rien à envier aux siècles passés. Au XVII^e^ siècle, Sa Majesté Louis XIV préparait de ses royales Mains un remède contre les hernies, qu'Elle tenait de M. Trimonet de Cabrières, prieur de Saint-Geniès de Molgoires, et, en 1738, le parlement anglais acheta 125.000 francs à miss Stephans une poudre qui avait la réputation de dissoudre la pierre dans la vessie et qui ne se composait que de coquilles de limaçons passées au four (Dr Emile Forgue).

(1) Georges Louvard, La « curation » des plaies de guerre, *Presse Médicale*, 7 octobre 1918.

§

Mais, laissons-nous conduire par Cabanès.

Les premiers chapitres sont très savoureux, et, se rappelant qu'Apollon, le dieu des poètes, est aussi un Dieu médical, notre savant et lettré confrère se plaît à retrouver 141 (il a compté) observations de blessures, fort bien prises ma foi, dans l'œuvre d'Homère. Les connaissances anatomiques de cet ancêtre sont si parfaites qu'un Allemand, Frolich, a déclaré en 1879 qu'Homère était probablement un... médecin militaire.

Cabanès trouve dans Ennius la relation de blessures de la poitrine et de l'abdomen, s'enchante de dénicher dans Térence le terme absterger : « abstergere vulnera » et s'excite à ce vers de Sextus-Aurelius-Propertius (autrement dit Properce) :

Plumbea quam tortæ sperguntur pondera fundæ.

Ovide, surtout, l'enthousiasme et il se gargarise de vers « qui chantent encore dans toutes les mémoires des médecins humanistes »,

Principiis obsta : sero medicina paratur,
Quum mala per longas convaluere moras,

nous indiquant à propos du combat entre Persée et la famille d'Andromède la beauté technique de ceci :

Hujus in obliquo missum stetit inguini ferrum
Letifer ille locus.

« N'est-ce pas une preuve nouvelle, dit-il, que l'empirisme précède presque toujours la science, que l'expérience devance l'art ? Les vérités traditionnelles qui sont comme le patrimoine du peuple, les poètes ont été les premiers à les recueillir, à les formuler sous une forme aphoristique ou simplement concrète et ont aidé à les répandre, grâce à l'attrait du rythme et à l'agrément du style dont ils les ont revêtues. »

Virgile était vraiment très averti de la médecine et même de l'art vétérinaire ; il connaissait la gravité régionale des blessures. Il a su éviter l'erreur grossière dans laquelle tombent presque tous les romanciers et dramaturges qui font de la rigidité cadavérique une conséquence immédiate à la mort. « Avis aux comédiens qui tombent comme une planche au moindre coup d'épée et s'appliquent à montrer au public la raideur d'un cadavre de 24 heures ! » Virgile savait l'opération que nous appelons « césarienne » et le chirurgien d'Enée, Japis, qu'il nous présente, était décidément un brillant confrère.

Quant à Lucain, Cabanès lui décerne une excellente note pour sa description de la gangrène gazeuse qui trahit « une faculté d'observation poussée à l'extrême ».

Les blessures dans les chansons de geste sont terribles, l'épée perfore atrocement et l'épée découpe cheval et cavalier avec une nobiliaire vigueur. Les médecins, les « mires » usent de moults onguents et élixirs, du dictame en infusion, de la mondegloire, etc... et, comme nos dames infirmières de la Croix-Rouge, les châtelaines saignent, posent des ventouses, enroulent les bandes. Le pauvre poilu est délaissé et il faut être roi, prince, ou pour le moins seigneur, pour être proprement soigné. Les médecins sont tous « clercs » et, parce que l'Eglise interdit de verser le sang, la chirurgie est considérée comme un métier tout à fait inférieur laissé aux barbiers Seuls, quelques clercs du midi, nous dit le Professeur Forgue, en particulier le fameux Guy de Chauliac, gloire de l'école Montpelliéraine au XIVe siècle, chapelain du Saint-Père, bénéficient du voisinage de la cour des Papes à Avignon et des indulgences du Saint-Siège leur permettant de faire œuvre chirurgicale.

Il faudra arriver — nous l'avons dit — à Félix, opérant une royale fistule, et à Mareschal pour voir la chirurgie mise sur le même rang que la médecine. Il survint au neveu de Richard Cœur-de-Lion, le duc Arthur, une histoire qui prouve combien on pouvait pâtir de la situation inférieure des chirurgiens. Tombé de cheval, il avait une fracture si compliquée que tous les hommes de l'art furent d'avis qu'il fallait une amputation immédiate; mais nul d'entre eux n'osait la pratiquer. Le duc demanda une hache, la placa lui-même sur sa jambe et ordonna à son chambellan de frapper trois grands coups de marteau : ainsi fut exécutée l'amputation. Inutile souffrance : la gangrène avait déjà gagné les régions supérieures. Arthur en mourut. Cependant, des *barbiers* et des *inciseurs* qui parcouraient les pays incisant et saillant, naquirent des novateurs hardis dont le plus célèbre fut, au XVIe siècle, Ambroise Paré. Du XIIIe siècle à son époque, il faut citer : Lanfranc de Milan, Jehan Yperman « le père de la chirurgie flamande », Henri de Mondeville, le chirurgien de Philippe le Bel, qui ouvrait les crânes, liait les vaisseaux sanguins, et pour anesthésier faisait respirer une éponge imbibée de suc des plantes soporifiques suivantes : opium, morelle, jusquiame, mandragore, ciguë, laitue; Brunschwig, Jean de Vigo, Jean de Gersdorff, opérateurs à la fois prudents et hardis, formés sur les champs de bataille et dont Ambroise Paré cueillit, comme Montaigne pour la philosophie, la substantifique moelle.

Le service de santé n'existait pas. Les soldats étaient la proie des charlatans et des « suceurs » dont la spécialité très en vogue consistait à sucer les plaies. Les cités flamandes furent les premières à instituer un budget médicinal et à donner à leurs officiers de santé des chevaux, des chariots et même une robe aux couleurs de la ville. En France, jusqu'au XVIIe siècle, ce fut le règne, aux armées, des médi-

castres ambulants, des marchands de cataplasmes, de vulnéraires, d'eaux, d'arquebusades, etc... « Aucun des chirurgiens de Saint-Côme, si bien placés sous le rapport de la pratique, n'aurait abandonné sa riche clientèle, dit Cabanès, pour courir la campagne aux ordres mêmes d'un grand seigneur; et les barbiers de province recueillaient seuls cette large part du domaine chirurgical. »

§

La véritable charte du service médical aux armées fut l'édit de 1708 qui instituait : quatre médecins-inspecteurs des armées de terre et hôpitaux des villes-frontières, quatre chirurgiens-inspecteurs des camps et armées, cinquante chirurgiens-majors pour les cinquante hôpitaux militaires royaux qui étaient créés ; quatre-vingt-huit chirurgiens à la suite des 88 régiments, 4 pour les gardes de corps, 2 aux mousquetaires, 1 aux grenadiers à cheval, 1 à la gendarmerie, 48 à la suite des régiments anciens de cavalerie, 15 pour les dragons.

Cet édit, venu à la suite des constatations déplorables faites au cours de la campagne de Flandre en 1706, fut préparé par une série de créations isolées. Sully en 1597 avait constitué la première ambulance, et alors qu'auparavant les soldats blessés étaient placés (avec une répartition plus ou moins juste) comme oblats dans les abbayes, Henri IV, qui s'occupa des veuves des soldats, institua pour leurs enfants deux établissements : une *académie* ou *école militaire* et le *Prytanée* de la Flèche qui existe encore. Richelieu organisa le premier hôpital sédentaire, mais échoua pour la constitution d'une maison d'invalides que Louis XIV réalisa si magiquement. Depuis Ambroise Paré jusqu'à la Révolution, les grands noms de la chirurgie furent ceux d'hommes instruits par la vie militaire.

Les Du Chesne, dit Quercetan, gascon, chirurgien d'Henri IV, Jean-Louis Petit, Mareschal, La Peyronie, Tenon, Garengeot, La Martinière, durent beaucoup à leur pratique des blessés de guerre. Le dernier inspira l'ordonnance du 4 août 1772 en vertu de laquelle fut créée une commision permanente pour l'administration des Hôpitaux militaires, sous les ordres du secrétaire d'Etat au département de la guerre. Cette commission était composée d'un médecin inspecteur général, de 5 médecins inspecteurs et de 2 chirurgiens ayan aussi grade d'inspecteurs. Elle eut du travail si l'on considère que les Hôpitaux étaient très mal tenus et qu'en 1797 l'Hôpital Necker contenait 1800 malades pour 128 lits.

Pendant la Révolution, les armées eurent besoin de l'ivresse républicaine pour supporter une incurie administrative du service de santé que les paperasses et les belles phrases sur l'esprit humanitaire ne parvinrent pas à décrotter. Mal nourris, mal habillés, atteints de la gale qui n'épargnait ni les généraux, ni Napoléon, infectés par

les femmes qui pullulaient — et dont Desaix, Louis Bonaparte, etc., se souvinrent... cuisamment, — soignés par les loustics sanitaires des régiments, ces opérateurs attitrés qu'ils appelaient « trompe-la-mort » ou « docteurs de soupe salée », évacués dans des conditions désastreuses; quand ils atteignaient les Hôpitaux, les soldats devaient coucher à plusieurs dans des lits ignobles ou sur une paille devenue fumier. Mais on criait : « Honneur au blessé » de la même façon que les bons vivants disent : « Ceux qui meurent jeunes sont aimés des Dieux ».

Les maladies tuaient infiniment plus de monde que les blessures. (Ce fut toujours la règle.)

Heureusement que, dès les premières campagnes, des hommes de grande énergie et d'intelligence fertile se signalèrent et constituèrent ce corps du service de santé des armées impériales dont les grands noms, peut-être les plus éclatants de la médecine militaire, furent Coste, Desgenettes, Heurteloup, Larrey et Percy, ces deux derniers surtout.

Larrey eut, dès 1792, comme chirurgien-major à l'armée du Rhin, l'idée des *ambulances volantes* qu'il améliora peu à peu, ne la rendant véritablement pratique qu'en 1797 pendant la campagne d'Italie.

Son projet triompha sur celui de Percy. Ces deux grands chirurgiens luttèrent sans répit contre l'incurie et l'incoordination des services administratifs.

Dès 1807, Percy réclame l'autonomie du service de santé.

Ils réussirent à organiser des formations sanitaires qui nous ont servi de modèle théorique : ambulances régimentaires, ambulances divisionnaires, ambulances de corps d'armée, hôpitaux temporaires, hôpitaux sédentaires et permanents, centres spéciaux galeux et vénériens, dépôts de convalescents.

Nous disons : modèle *théorique*, car dans la pratique ils se heurtèrent à des difficultés de matériel insurmontables, ne parvenant pas à évacuer tous les blessés, combattant toujours et quand même pour améliorer le sort de ces derniers, nous ayant laissé deux magnifiques exemples d'energie physique et morale.

§

Après eux l'intérêt du paysage scientifique faiblit. Ce sont les campagnes d'Afrique de 1830-36-37 ; le siège de Rome en 1849 où l'on se sert du chloroforme pour anesthésier les blessés ; la guerre d'Orient où la célebre Miss Florence Nightingale apparaît comme une admirable figure féminine à côté du génial, mais brutal chirurgien russe Pirogoff, où le scorbut fait des siennes — malgré le pissenlit servi chaque jour sur la table du maréchal Pelissier, — où le typhus, le choléra et la nostalgie déciment les troupes. C'est enfin la campagnie d'Italie de 1859 à l'organisation sanitaire si défectueuse, dont les désastres médico-chirurgicaux nous valurent l'enthousiasme de

pitié d'un Henry Dunant qui se traduisit quelques années plus tard par la création de la Croix Rouge.

§

Notre métier, disons notre art, pour plaire à tous, va se compliquant et chacun, pour gagner sa place au soleil, se spécialise. La dure loi des concours exagère encore les spécialisations ; si bien que l'ingrat labeur des « questions à faire » rétrécit singulièrement le champ visuel du médecin. Il est bon cependant de quitter la chambre où l'on se calfeutre et de sentir son intelligence rafraîchie au vent des hauteurs.

Que celui qui pourra ainsi juger à ses pieds la chirurgie actuelle et la chirurgie du passé nous dise ce qui est véritablement neuf.

S'il trouve que les créations d'aujourd'hui s'ajoutent seulement comme des ornements à l'édifice légué par les ancêtres, nul chirurgien ne devra s'en désoler, car ce fut — nous semble-t-il — toujours un titre d'orgueil que d'appartenir à une vieille famille dont les racines valent... les feuilles.

PAUL VOIVENEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Jean-Ch. Contel : *Dans la poussière des vieux murs*, G. Crès, 30 fr. — Léon Bocquet : Villes meurtries de France, *Villes du Nord*, Van Oest, 2 fr. — Les villes du front : Tournai.

Chez G. Crès, M. Jean-Ch. Contel, dont nous avons présenté déjà les curieux dessins de vieilles maisons normandes, a publié un nouveau recueil : **Dans la poussière des vieux murs**, où il nous montre encore des bicoques chenues, des coins de ruelles et d'édifices surtout pris à Lisieux, — dans l'allée de l'Image, la rue aux Fèvres, la rue de la Paix, sur la place des Boucheries, etc... « Jean-Ch. Contel, dit très bien Gustave Geffroy dans la préface de cet album, excelle à montrer, par de fortes oppositions d'ombres et de clartés, les jeux de la lumière qui rajeunit les choses défuntes, — qui leur donne l'air de vivre encore après avoir vécu. Il reconstruit les anciennes meçonneries alternées de charpentes noires, les marches de pierre usées, les porches profonds, les allées obscures, les sombres arcades, les cours encombrées de suppléments de bâtisses agglomérées de siècle en siècle ; les vieux toits de tuiles, les pignons pointus qui s'avancent curieusement au-dessus de quelque sombre ruelle, les maisons penchées comme si elles devaient se laisser choir. Parfois c'est une éclaircie au bout d'uue rue et l'apparition lumineuse d'un pan d'église, — « sculptée, ouvragée, avec ses fenêtres gothiques et ses balustrades découpées à jour » — comme le débouché de la rue de la Paix, qui rappelle un des coins les plus délicieux

de Troyes, avec la tourelle de l'Orfèvre et l'église Saint-Jean au Marché. A la série des maisons de Lisieux, l'auteur a cru devoir ajouter de rares coins pittoresques pris à Evreux, sur l'Iton, — l'*Iton le sec* comme on l'appelle, tant l'eau s'y trouve rare ; une vieille cour de la ville ou le clocher de Saint-Taurin. C'est encore l'église Saint-Sébastien aux environs ; le porche d'Englesqueville ; un coin de ruelle et une cour, près de la cathédrale de Rouen, etc. Mais Jean-Ch. Contel reste surtout « le portraitiste des antiques façades blanches et noires de sa ville de Lisieux, ajoute Gustave Geffroy, et je souhaiterais le voir pénétrer davantage ces vieux coins de logis et leurs chambres d'autrefois, où il reste toujours et quand même les vestiges et la poésie des âges disparus.» — Surtout, on pourrait souhaiter qu'il groupe en une même publication les dessins se rapportant à des localités déterminées, évitant de mélanger les vues d'édifices et de lieux différents. Il a placé ainsi à la fin du présent recueil un dessin de la porte Bardout à Montfort l'Amaury. Mais le lieu valait bien publication spéciale avec son église qui date d'Anne de Bretagne et dont l'abside, le bas-côté avec sa double porte, les vitraux, donneraient une intéressante série de planches, ainsi que les restes du château, l'entrée et les galeries du cimetière.

A la librairie Van Oest, on peut indiquer encore, dans la nouvelle série sur les *Villes meurtries de France*, le petit volume de M. Léon Bocquet : **Villes du Nord**, qui concerne Lille, Douai, Cambrai, Valenciennes, Bergues, Dunkerque, toutes cités qui ont souffert plus ou moins de l'invasion. Lille est surtout une ville industrielle et une ville commerciale, une cité de fabriques, de métiers divers, sous un ciel bas, qu'empuantissent les fumées de charbon. Mais le lieu a deux visages, l'un banal et quotidien, celui qu'habitent des bourgeois pratiques, aux préoccupations surtout mercantiles, la ville des boutiques même élégantes, de négoce, qui s'étend du côté de la Bourse et que fréquentaient les touristes hâtifs. L'autre visage est celui du passé et se retrouve dans les quartiers du Nord et de l'Est. C'est là qu'on rencontre des rues aux noms vieillots : la rue du Béguinage, la rue des Brigittines, la rue de la Baignerie, la rue des Bonnesrappes, la rue de la Haloterie, la rue à Claques, la rue des Molfonds, la rue à Fiens, la place des Reigneux, la place aux Oignons, la rue de la Quenette, la rue des Sahutteux, toutes désignations qui fleurent le Moyen-âge, de même que ceux de la cour de la Corderie, de la cour à l'Eau, de la Cour Brouette, de la Cour des Bouloires, du passage du Blanc Ballot, de la cour des Trois Aiguilles, de la cour du Broquelet, etc. Lille possède encore de fastueux hôtels des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, rue Saint-Jacques, rue des Canonniers et de l'hôpital Militaire, et certains ont été utilisés par la vie moderne, rue Malpart, rue des Manneliers, rue Saint-Martin, rue Royale ou rue de Gand.

Mais nombre de coins désuets subsistent encore dans le vieux Lille, vers les quais de la Basse Deule ou du côté de l'église Sainte-Catherine. C'est là qu'il faut chercher sa physionomie ancienne et qu'apparaît celui d'une Bruges dolente, sommeillant près du canal Saint-Pierre ou du canal Saint-Martin, coins des vieillots, un monde de baraques vermoulues, de bâtisses croulantes. Il y eut de ce côté autrefois une ville de canaux, maintenant comblés, et qui avait fait surnommer Lille : la Venise du Nord, un peu trop pompeusement sans doute. C'est là d'ailleurs qu'il faut évoquer les cortèges des vieilles corporations, les pèlerinages, les processions des mannequins Lyderic, Phinaert et la reine Ermengarde, cousins du Gayant de Douai, de Martin et Martine de Cambrai. Des anciennes kermesses, la *Braderie*, foire et fête nocturne, de godaille et ripaille, dure encore si la promenade triomphale de la Vierge à la Treille est tombée en desuétude, et les plus anciens édifices de Lille, à côté de la Bourse monumentale qui date de 1652 ; des anciennes portes, porte de Tournai, porte de Paris, de Saint-Maurice ou de Roubaix, de la Madeleine ou de Gand, dont la *Noble Tour*, vestige des murailles du XIVe s.; l'*Hospice Comtesse*, remontant à Jeanne de Constantinople, dont quelques parties sont remarquables et qui recélait des trésors d'art, de même que le Bleu Toît, le Stuppaert, les Madelonnettes, le Gauthois ; les églises Sainte-Catherine (XVIe siècle), tapie parmi des bicoques, ou Saint-Maurice, construction gothique également, mais plutôt froide, dans le quartier de la gare. Ce sont aussi les restes du *palais de Rihour*, contre l'Hôtel de Ville, une chapelle, la salle des gardes, une tourelle, de bribes en somme de la vieille résidence des ducs de Bourgogne qui fut bien autrefois une hôtellerie royale, et près de laquelle, devant le vieux beffroi dont les miniatures et les estampes conservent la souvenir, fut donné le Tournoi fameux de l'Épinette. Le Musée, enfin, possédait, — je dis possédait, car il a bien dû être déménagé par les Allemands, — à côté de pièces très nombreuses se rapportant à l'histoire locale, une collection surtout remarquable de Primitifs ; des Rubens, des Hals, des Pourbus, des Téniers et Van Dyck, — dont un admirable portrait de Marie de Médicis, — enfin des Greco, des Goya, des Ruysdael, des Watteau, à coté de nombreux modernes et sans parler de la fameuse tête de cire attribuée à Raphaël et qui a été, paraît-il, reléguée dans une cave et sauvée ainsi des pattes crochues des envahisseurs.

A côté de Lille, dont l'auteur paraît avoir une connaissance aussi nombreuae qu'intime, le volume consacre aussi quelques pages à Douai, Cambrai, Valenciennes, Comines, Dunkerque, — et au charme discret de Bailleul, qui apparaît comme une sorte de Bruges française aux coins charmants et curieux, avec ses vieux rem-

parts, ses portes, son Beffroi, les églises Saint-Waast et Saint-Amand, l'ancien Mont de Piété, les tours de Saint-Winoc, etc. — Le petit volumede M. Léon Bocquet, malgré l'exiguité du cadre, est une intéressante lecture.

§

On s'est battu à *Tournai* ces derniers temps, — à côté de la ville et dans ses quartiers ouest et sud — et c'est encore un reliquaire d'art qui doit se trouver abîmé, dont nous devrons déplorer sinon la perte totale, comme pour Ypres ou Reims, du moins les ravages stupides qu'amène plus ou moins la guerre. — L'aspect général de Tournai était d'ailleurs heureux, ce qui arrive assez rarement aux villes modernes, et lorsqu'on y arrivait de France, le train qui décrivait une courbe avant de gagner la gare semblait vous faire passer devant la cité pour vous en faire goûter le panorama, — l'ensemble heureux des cloches, du beffroi, des cinq tours de la cathédrale.

Tournai s'éleve sur l'Escaut qui traverse la ville, encerclée encore, vers le nord, par un bras dit *la petite rivière élargie*, et de la place Crombez devant la gare on gagne directement, par la rue Royale, le quartier de la cathédrale qui occupe à peu près le centre de la ville. La cathédrale de Tournai n'a été jusqu'ici dégagée que partiellement, — ce qui est une chance, car nous savons trop ce que donnent de déboires de telles entreprises ; on accédait directement par une placette montante au transept nord tracé en demi-cercle comme celui du sud, et qu'encadrent deux tours pour chaque hémicycle, tandis que sur la croisée s'élève une grosse tour lanterne. Contre le transept et en haut d'un escalier, s'ouvre une petite porte encore romane mais encadrée d'un arc trilobé, — la porte Mantile, dont les pieds droits, entre des colonnes torses, ont conservé de curieuses représentations de guerriers, bien proches parents de ceux de la tapisserie de Bayeux. On descend le long de la rue qui accompagne le bas-côté de la nef pour remonter ensuite la rue du Four-Chapitre où ont été conservées plusieurs maisons anciennes (XVe, XVIe, XVIIe siècle) et l'on arrive à une petite place sur laquelle ouvre le porche de l'église. Le décor est du reste curieux. Notre-Dame de Tournai élève très haut ses cinq clochers romans; mais la façade de l'église a été refaite par de misérable pâtissiers qui ont supprimé une large fenêtre ogivale ouvrant sur la grande nef et l'ont remplacée par une grande rose qui semble un énorme bouton. Les dispositions du pignon ne sont guère plus heureuses. Mais le porche ogival, qui précède l'entrée de l'église, est au moins authentique, avec ses arcades inégales et des sculptures remontant au XIVe siècle pour les parties basses et au XVIe pour la zone supérieure refaite après les ravages des iconoclastes. Sur le côté droit de l'église, un large cintre surbaissé, dit *la Fausse-Porte*, traverse la rue qui monte le long de l'édifice et supporte la cha-

pelle de l'évêché dont les bâtiments qui font suite, plusieurs fois reconstruits, étaient devenus la Bibliothèque de la ville.
— Mais l'intérieur de la cathédrale est surtout curieux avec sa nef romane dont les bas-côtés sont couverts par de vastes galeries ; sur le flanc gauche de l'édifice, la chapelle construite par Henri VIII pour servir de paroisse ; les transepts terminés en rotondes comme à la croisée de Noyon et au transept sud de Soissons; le jubé luxueux et lourd de Camille Floris, qui bouche le chœur ogival (XIIIe s.) dont le déambulatoire offre nombre de monuments funéraires. En sortant de l'église par le bas-côté méridional, dont la porte est analogue à la porte Mantile, on arrive au Beffroi qui s'élève à la pointe de la Grande Place,— laquelle affecte une forme triangulaire. Le Beffroi, un des plus anciens de Belgique (XIIe s.),a été complété au siècle suivant et très restauré de nos jours. A l'autre extrémité de la place, — sur le petit côté du triangle,— s'élève l'église Saint-Quentin,construction romane que remania l'époque ogivale et dont la façade montre un pignon aigu entre deux tourelles. Sur le grand côté de la place s'élève l'ancienne Halle aux Draps, qui sert maintenant de musée et dont les collections peuvent être examinées longuement. Au milieu enfin se dresse le bronze de la Princesse d'Epinoy, femme du gouverneur de la ville, qui prit part au siège de 1581, et à l'entrée de la rue des Meaux s'élève une très belle maison de briques et pierre, l'ancienne grange de l'abbaye Saint-Martin,devenue le café des Brasseurs. De ce côté de la ville on trouve encore divers édifices, l'église Sainte-Marguerite, en grande partie du XVIIIe s., sur le Marché aux Vaches; plus bas vers l'Escaut et en descendant la rue des Carmes, l'église Saint-Jacques, qui est une des plus jolies de Tournai ; plus loin l'église Sainte-Marie-Madeleine. On arrive de nouveau à la rivière et brusquement, comme un décor romantique, se dresse le *Pont des Trous*, — pont fortifié, ouvrage militaire autrefois formidable qui barrait le cours de la rivière, — encadré de deux tours, rondes au dehors, plates vers la ville et qui servaient autrefois de portes. — Sur la rive nord et en prenant la rue du Château, on arrive à l'église Saint-Nicolas, qui est encore un édifice remarquable avec sa haute tour, le jeu des tourelles encadrant la porte, et la galerie ajourée sur le dehors que porte l'étage. Saint-Nicolas était la paroisse du château, bâti pour le Roi d'Angleterre Henri VIII lorsqu'il occupa la ville et qui comprenait en outre le pont des Trous et un donjon large et trapu, tour ronde analogue à celle du château de Ham, qui porte le nom du monarque et qu'on rencontre à quelques pas, au bord de la *petite rivière élargie*.

En reprenant derrière la cathédrale l'exploration des quartiers de l'Est, on arrive à l'église Saint-Piat, du nom d'un des premiers évêques de la ville, et qui est encore un édifice à haute tour, de style

gothique, et proche de laquelle, à l'angle de la rue Madame, est un fragment de maison romane. Rue des Jésuites, on signalait des bribes de l'ancienne abbaye de Saint-Amand ; plus haut, les bâtiments de l'abbaye de Saint-Martin, reconstruite au XVIIIe s. et où l'on a installé l'Hôtel de ville, et en redescendant vers la rivière, les anciennes Clairisses, où se trouve établie l'école Saint-Luc. On arrive un peu plus loin à l'emplacement du vieux *pont à l'Arche*, abattu en 1825, et qui fermait la rivière de ce côté. Au delà se trouvent les paroisses Saint-Jean et Saint-Brice ; l'église Saint-Jean au quartier des Chaufours dont le clocher seul est ancien, et les restes du couvent des Croisiers (XVe s.) utilisés par une caserne de cavalerie. Saint-Brice plus à l'ouest, en revenant vers la gare, est une église qui remonte au moins au XIIe siècle ; elle a trois nefs égales, terminées par une muraille plate et une tour coiffée d'une lanterne. Devant l'édifice arrive la rue Barre-Saint-Brice où se trouvent deux maisons romanes curieuses et, sur son flanc nord, une pierre encastrée dans la façade d'un immeuble marque le lieu où fut trouvé en 1643 le tombeau de Childéric, — dont les armes et ornements royaux, déposés à la Bibliothèque Nationale, disparurent en 1831. On n'en retrouva que quelques pièces, que les voleurs laissèrent tomber dans la Seine. A l'extrémité orientale de la ville, on peut voir quelques bribes des tours et murailles de l'enceinte du XIIIe siècle.

La chronique de Tournai, — curieuse, mouvementée, pittoresque même, — mériterait une longue étude, car elle se rattache très intimement à la nôtre. C'est un morceau de France resté à l'étranger et où l'on retrouve continuellement des faits et gestes qui semblent le prolongement de l'histoire nationale. La physionomie de la ville actuelle, en grande partie, lui vient de l'occupation française sous Louis XIV ; mais il y a bien d'autres coins curieux, d'immeubles remarquables qu'on pourrait indiquer et que signalent des travaux comme ceux de M. E.-J. Soil. — Dernier détail : on rapporte que Louis XI s'étant rendu à Tournai, dîna à bord d'un navire sur l'Escaut, et qu'il enchanta les convives en entonnant au dessert la chanson populaire du moment :

Joli mois de Mai, quand reviendras-tu ?

On ne saurait affirmer que la suite si connue du couplet se trouve une variante :

M'apporter des feuilles, etc...

Mais le fait est que Louis XI, d'ailleurs avec les habitudes de l'époque, était bien capable de sortir cette incongruité.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Lendemain d'armistice. — Eloigné du théâtre des événements, dont le cours a tenu en suspens toutes les âmes françaises pendant près de quatre mois, du 18 juillet au 10 novembre, je n'ai pu, à mon grand regret, commenter les différentes phases de la bataille gigantesque, magistralement commencée, magnifiquement poursuivie, qui s'est déroulée sans interruption pendant cette période, et qui s'est terminée pour nous par le triomphe. Qu'on me permette, en manière de conculsion, — car cette chronique est, sans doute, la dernière que j'écris sur cette guerre, — de jeter un regard d'ensemble sur les opérations décisives qui ont amené l'écroulement de la puissance militaire de l'Allemagne.

La connaissance fragmentaire que j'avais des événements, à si grande distance, créait chaque fois en moi des émotions indicibles. J'aurais voulu pouvoir les exprimer en toute liberté; mais cela ne m'était pas possible. Je craignais soit de laisser luire des espoirs prématurés, soit d'apporter tardivement des paraphrases devenues inutiles. Ma foi cependant restait entière; elle s'affirmait chaque jour. Enfin, une ère nouvelle avait commencé. Les errements d'antan étaient abandonnés. Ce que j'avais annoncé se réalisait lentement, à coups d'efforts, admirablement conjugués, conduits avec une parfaite maîtrise. Le faisceau de convictions que je portais en moi depuis quatre ans, et dont je n'ai jamais rien sacrifié, quelles que fussent les circonstances, se vérifiait jour par jour. Je ne veux pas aujourd'hui triompher contre ceux qui ne pensaient pas alors comme moi. L'erreur elle-même est respectable. Mais pour l'honneur de cette Revue, où la pensée a toujours été libre, je désire qu'il soit acquis pour ses lecteurs, que celui auquel était confié la tâche délicate de commenter les événements de cette guerre n'a pas cessé durant tout son cours, même aux jours les plus sombres, où les théories les plus énervantes et les plus dangereuses envahissaient peu à peu la conscience française, n'a pas cessé, dis-je, de penser droit. Sans doute, combien d'autres, parmi les rangs de notre armée, voyaient comme lui! Mais ils n'avaient pas le redoutable honneur d'avoir à exposer publiquement ce qu'était leur conviction personnelle, d'avoir à l'insinuer, à la glisser parfois avec des précautions infinies, pour ne pas se briser de front contre des propositions dogmatiques, qui avaient alors la faveur de l'opinion. Ceux-là n'avaient qu'à attendre que l'heure sonnât pour eux; elle les trouverait avec leur énergie raffermie, avec la fraîcheur de leur premier élan. Qu'il me soit rendu justice pour avoir essayé, dans la faible mesure de mes moyens, d'avancer la venue de l'heure qui devait nous libérer. N'est-il pas pas permis de penser que, si nous avions été une dizaine d'écrivains

à affirmer discrètement, mais d'une manière inlassable notre foi dans la même ligne, cette heure eût peut-être sonné plus tôt ?

J'écrivais ici même, le 1er juin 1916 :

Aux Balkans, malgré notre lenteur, notre inertie, tout se répare lentement : *là est peut-être le point sensible, où éclatera la fissure qui produira la rupture d'équilibre. Nous n'avons là que des Bulgares devant nous.*

L'hypothèse s'est vérifiée. L'histoire se chargera de dire plus tard si la rupture du front bulgare, qui s'est produites du 15 au 20 septembre 1918, n'aurait pas pu avoir lieu plus tôt. Quant à la forme de la bataille, qui vient de nous donner la victoire, non pas la victoire qui aurait pu nous conduire à une paix boiteuse, mais la victoire intégrale, amenant la dislocation de l'armée ennemie, on m'accordera de l'avoir assez exactement définie, lorsque j'écrivais le 16 août 1916, alors que nous étions en pleine offensive de Picardie, ce qui suit :

La lenteur avec laquelle les événements évoluent tient sans doute aux seules méthodes employées. Souhaitons que celles-ci soient efficaces et qu'elles puissent suffire à déterminer la rupture d'équilibre à notre profit. *Mais cette rupture d'équilibre ne pourra se produire avant que la pression ne se fasse sentir presque simultanément, sous la forme d'une suite d'offensives échelonnées, dans une période de temps très courte, sur tous les points du front.*

La bataille engagée le 18 juillet par le maréchal Foch a produit la rupture d'équilibre après quelques semaines. Il est difficile, si près des événements, de dire à quelle date exacte la rupture a eu lieu. Mais il semble certain qu'elle doit être située, dans le temps, plus près de l'origine de la bataille que de sa conclusion. Il est incontestable qu'à partir d'un certain moment la bataille proprement dite est terminée; elle est gagnée. Nous n'assistons plus qu'à la poursuite stratégique, conduite avec une sage prudence, d'une armée, battue qui combine ses mouvements de repli, pour éviter l'enveloppement d'une partie de ses forces. Et l'on peut dire, sans exagération, que l'armistice est venu à propos pour éviter à la presque totalité de l'armée allemande d'être prise dans un vaste coup de filet, avant d'avoir pu franchir la ligne du Rhin.

L'a-t-on cependant assez couverte de sarcasmes, cette guerre de mouvement, au cours de ces quatre ans de chicanes de tranchées, coupées d'offensives, frappées d'impuissance dans leur conception même ? Sur ce point, je ne me sépare nullement de ceux qui ont, à diverses reprises, blâmé ces offensives partielles, ces disputes de positions qui sans profit nous ont coûté un fleuve de sang. Aujourd'hui les faits sont tangibles : la guerre de mouvement, en quelques

semaines, nous a permis d'aboutir à la conclusion. S'ils sont capables de sincérité, combien parmi les Français devront avouer qu'ils jugeaient la chose impossible et que, même en présence de la magnifique réalisation, ils ne sont encore revenus de leur étonnement!

§

La date du 18 juillet doit rester pour nous une date immortelle. Elle contient une grande leçon. Elle marque la mise en échec — et de quelle magistrale façon! — d'une armée puissante, enorgueillie par ses victoires, aveuglée et, dès lors, commettant des fautes graves que sa sécurité aurait dû lui interdire. On se souvient peut-être qu'avant le 21 mars je ne croyais pas que les armées ennemies s'engageraient dans un vaste système d'offensives, dont le premier effet serait de disloquer le front défensif formidable, derrière lequel elles nous interdisaient la libération de notre territoire. Même dans le cas de succès réels, elles offraient ainsi à l'adversaire la possibilité et l'occasion de les manœuvrer. La chose faillit bien se produire dès les derniers jours du mois de mars, lorsqu'une armée française, accourant à la rescousse de nos amis anglais, fit glisser ses divisions, une à une, sur le flanc d'une armée allemande, lancée en pleine poursuite, et réussit ainsi à contenir celle-ci après avoir débordé son front de marche. Au lieu de cette habile manœuvre de glissement, qui tendait à limiter l'avance ennemie en deçà d'une position choisie par nous, nous aurions pu voir jeter nos divisions dans le flanc de l'ennemi. Une semblable attaque l'aurait aussi sûrement arrêté, en lui infligeant des pertes plus sensibles et en diminuant son gain de terrain. Mais, sans doute, les circonstances ne l'ont pas voulu ; ou bien certaines choses n'étaient pas encore mûres ? On ne s'affranchit pas du premier coup de méthodes d'errements et auxquelles si longtemps d'autres ont attribué une vertu souveraine. Toujours est-il que l'Etat-major allemand, à partir de ce jour-là, se trouva engagé dans la voie des erreurs les plus graves, en offrant à un adversaire dont il ne pouvait plus dédaigner la puissance militaire de multiples occasions d'actions convergentes contre l'une ou l'autre de ses masses, dont les flancs restaient sans protection.

Après les coups de boutoir du 21 mars, en Picardie, du 9 avril, dans les Flandres, du 27 mai, sur l'Aisne, à la suite desquels il nous avait fallu aller au plus pressé pour en conjurer les effets, notre commandement fut dans l'obligation de se donner un certain temps pour reconstituer ses forces et se trouver prêt à prendre l'adversaire en flagrant délit de manœuvre, dès qu'il commettrait à nouveau la faute de sortir de ses retranchements dans le but de réaliser un nouveau gain de terrain. Le 15 juillet, il commettait l'erreur, dont on peut dire qu'elle fut désirée, de porter de nouveau à l'attaque un groupe d'armées dont la situation, formant un saillant prononcé

dans nos lignes, était déjà très risquée. L'attaque prit d'abord les couleurs d'un nouveau succès. L'ennemi avait réussi à passer la Marne, qui ne lui avait peut-être pas été très disputée ; et ses colonnes gagnaient vers le sud en s'efforçant d'élargir leur front de marche.

Cette fois, l'occasion était trop belle pour nos armes. La 10e armée, sous les ordres d'un général doué du plus beau tempérament militaire, était à pied d'œuvre, impatiente d'agir, alignée entre Soissons et Château-Thierry, dans le flanc même du dispositif ennemi. Nous n'assistons pas à une manœuvre de glissement des divisions de la 10e armée pour aller renforcer nos forces qui s'opposent au sud de la Marne à l'avance des Allemands. C'est une attaque de toute la 10e armée à la fois, attaque réglée, méthodique, dans le flanc de l'adversaire, et à la 10e armée vient se joindre la 6e armée du général Degoutte, qui la prolonge vers le sud. L'effet est immédiat. L'attaque avait eu lieu sans être précédée du bombardement jusque-là classique. La progression s'accompagnait simplement, dès l'attaque déclenchée, de tirs de barrage allongés. Après la deuxième journée, cette attaque énergique, mais volontairement non exploitée, semble-t-il, nous avait valu 17 000 prisonniers, 350 canons et un nombreux matériel. Une armée qui, en deux jours de combats, subit de telles pertes est pratiquement hors de jeu. Aussi l'Etat-major allemand fait-il appel à ses réserves pour limiter le désastre et consolider son front sur la Marne. Quelques jours s'écoulent. Les réserves s'accumulent au point critique ; mais du même coup, elles dégarnissent d'autres points sur lesquels désormais plane une menace. En effet, le 8 août, les armées britanniques et la 1re armée française attaquent en Picardie. Désormais les offensives des armées alliées allaient se succéder, liées les unes aux autres, frappant au moment voulu et au point jugé critique, avec une précision mathématique. A partir du 12 septembre, commence l'admirable manœuvre, menée par l'armée américaine en liaison avec l'armée du général Gouraud, sur la rive gauche de la Meuse et dans le massif de l'Argonne. Mais notre intention n'est pas de nous étendre sur ces événements ; ils sont encore frais dans toutes les mémoires.

§

Le grand enseignement qu'il nous reste à dégager de cette longue lutte, où nous avons éprouvé des fortunes si diverses, est qu'il n'y a pas de vérité dogmatique à la guerre. En matière militaire, comme dans tous les ordres de l'activité humaine, il n'y a que des cas d'espèce. Tout ce qu'on a dit et écrit, parmi nous, sur les vertus de la guerre défensive convenait très exactement à la situation des armées allemandes, établies et formidablement retranchées sur notre territoire. Mais pour nous, ces vertus devenaient purement négatives.

Pour nous, qui avions l'obligation de libérer le sol national, il fallait nous vouer à d'autres méthodes. Ce qu'on a appelé la guerre d'usure serait restée impuisante à nous apporter toute autre solution qu'une paix boiteuse, après la lassitude et l'épuisement des deux parties.

Après plus de trois ans passés en des chicanes stériles ou à repousser de formidables assauts de l'ennemi, il était sans doute difficile de revenir à la guerre de mouvement. L'adversaire dans un accès de folie orgueilleuse nous en a fourni lui-même l'occasion. Nous avons eu d'autre part la bonne fortune de posséder à cette minute critique à la tête de nos armées un chef de génie, dont la calme lucidité, au milieu de la crise la plus grave, était restée intacte. Fidèle à ses convictions, à tout son passé, il n'a pas hésité à saisir l'occasion. Nos commandants d'armées et leurs admirables troupes ont fait le reste de la besogne. Vraiment, on reste émerveillé par un effort aussi splendide. Pour moi, j'ai voué une admiration respectueuse aux uns et une affection fraternelle aux autres. Voilà ce que je tenais à dire au moment où vient de s'achever la lutte formidable, qui devait aboutir, pour tant d'esprits, parmi les neutres, à l'écrasement de notre pays et à l'étouffement définitif des idées libérales, dont il portait le flambeau. Or, ô miracle! c'est précisément la défroque féodale, dont l'armure paraissait invulnérable, qui s'écroule.

Tous les hauts personnages, à la fois héritiers du droit divin et principaux actionnaires dans toutes les affaires financières de leur temps — en quoi consistait tout leur modernisme, — disparaissent de la scène du monde comme par enchantement. Et quelle chute lamentable, sans dignité, sans honneur! En des temps critiques, aux mauvais jours de son histoire, la France a eu des souverains dont la conduite revêtit une noblesse. Sans aller chercher plus loin, si le soir de Waterloo, le vainqueur d'Austerlitz ne rencontra pas la balle ou le boulet qui l'eût fait mourir en soldat, ce ne fut pas de sa faute. Quant à son petit neveu, qui, au milieu des souffrances les plus cruelles, sut conserver le courage militaire et sa dignité de souverain, est-il besoin de rappeler qu'il partagea le sort de son armée? Du Kaiser et du Kronprinz, au glaive étincelant, l'histoire ne racontera que la fuite. Quel regret pour nous que le pauvre Léon Bloy n'ait pas vécu assez longtemps pour voir se réaliser ce qu'il annonçait, il y a plus de deux ans, sous la forme d'une invective qui mérite de rester célèbre:

Attendras-tu, écrivait-il en s'adressant au Kaiser, que ton Allemagne, devenue couarde et traîtresse envers toi-même, te livre à l'Angleterre pour trente saucisses avec ton Kronprinz de bazar et l'état-major de tes maréchaux affolés? Tu es trop lâche pour le suicide et il n'y a pas un refuge pour toi sur la terre...

Léon Bloy se trompait sur ce dernier point. Le Kaiser et sa descen-

dance ont trouvé refuge sur la terre de Hollande. Nous nous demandons aujourd'hui si, après tant de deuils, tant de crimes, la justice des nations alliées permettra à ce chef de bandes de vivre paisiblement la vie de château et d'atteindre ainsi à la vieillesse la plus reculée, couronnement de l'existence des hommes qui furent toute leur vie l'honneur de leur temps.

JEAN NOREL.

LES JOURNAUX

Guillaume Apollinaire (l'Opinion, 16 nov.). — *Sainte-Beuve est toujours là* (le Temps, 11 n° v.). — *Une lettre inédite de Rachel* (l'Intermédiaire des chercheurs et curieux, 11 nov.).

M. André Billy, qui fut un de ses amis les plus fidèles, consacre dans l'**Opinion** un article ému et émouvant à Guillaume Apollinaire. « Il est mort, écrit-il, c'est à n'y rien comprendre. Je ne saurais dire la vie, la puissance et l'appétit de vie qu'il y avait dans cet homme... Il était l'ennemi de la mélancolie romantique. Il rayonnait, il éclairait, il échauffait, il était un foyer sans cesse ardent... » Et il nous dit ses souvenirs :

J'ai connu Guillaume Apollinaire il y a quinze ans, quelques jours avant de partir pour la caserne. Je l'ai vu pour la première fois dans le sous-sol du café du Rocher, à une de ces soirées poétiques qui étaient d'usage depuis le symbolisme. Il n'avait alors que vingt-trois ans, mais il avait déjà son autorité de parole, son port de tête impérial, et ce charme, cette bonhomie, cette jovialité qui lui faisaient une souveraineté irrésistible. Il fondait le *Festin d'Esope*. Avec Jean Mollet dont le dévouement à Apollinaire n'a fait que croître, je fis chez les libraires la distribution de la précieuse revue. J'étais, je le confesse, un bien modeste débutant, et les vers d'Apollinaire, d'André Salmon et de Nicolas Deniker, me mettaient dans le ravissement et la confusion ; je me sentais tout petit près de ces poètes par qui la fantaisie moderne m'était révélée. Pris par le régiment, je ne devais plus revoir Guillaume Apollinaire qu'à la publication de l'*Hérésiarque et Cie*. En 1911, avec lui Salmon, Tudesq et ce cher René Dalize dont j'entends encore Apollinaire m'annoncer la mort — c'était à l'offensive du 16 avril, — nous fondions les *Soirées de Paris*. La belle, la charmante époque ! Elle est loin. D'autres vont être à leur tour insouciants et joyeux. Je ne les envie pas. Ils n'auront pas parmi eux un Guillaume Apollinaire.

Aucun homme de notre âge n'a soulevé autant de colères, fait ricaner tant de gens. Il avait contre lui toute la Bêtise, toute l'Ignorance, toute la Routine. De quoi ne l'a-t-on pas accusé ? Mais il lui suffisait de paraître, de sourire, et, tels les fauves d'Orphée, ses contradicteurs se mettaient à ramper et à ronronner. J'ai vu cela cent fois.

Toutes les opinions sont libres et personne n'est forcé d'aimer la peinture des cubistes. Que de discussions j'ai eues à ce sujet avec Apollinaire ! Il disait qu'il était de son devoir de les soutenir tous et je n'en goûtais que quelques-uns. Ce qui est odieux, c'est de voir aujourd'hui les adversaires

d'Apollinaire prétendre moissonner ce qu'il a semé. Nous ne le permettrons pas. Nous exigerons que sa part lui soit faite et qu'elle soit copieuse. La France, pour qui Apollinaire a versé son sang sur un numéro du *Mercure* — il lisait au moment où un éclat d'obus l'a frappé à la tête, — lui doit, outre le prix de ce sang, d'avoir rendu viable une renaissance du style que les préjugés traditionnalistes eussent étouffée dans l'œuf. Cette renaissance, Apollinaire l'a située en avant, dans le mystère du probable et de l'incertain, alors que d'autres la voulaient tirer des certitudes stériles du passé. A l'heure où elle se dégage de la gangue cubiste, Apollinaire disparaît. Si une considération quelconque pouvait mettre un baume sur la plaie que cet arrachement fait à ses amis, ce serait de penser qu'il laisse une œuvre vivante, organique, qui se fût peut-être développée en dehors de lui, qui se développera sans lui.

Littéralement, en prose de même qu'en poésie, il fut inégal, parfois génial, dans les genres majeurs; dans les genres mineurs, il fut délicieux, exquis, il fut la suavité même. Qu'on le lise sans parti pris ! A présent qu'il est mort, c'est sans doute possible. Pour moi, chaque coin de notre vieux Paris où nous fîmes tant et tant de promenades sans but, son bras passé sous le mien dans un geste qui lui était familier, m'évoque un mot de lui, une plaisanterie, une intonation. Je n'aurai pas besoin de rouvrir ses livres pour vivre avec lui. Son ombre sera sur tous mes pas.

Je revois Guillaume Apollinaire au temps déjà lointain du *Festin d'Esope*, petite revue qui continuait la tradition du symbolisme et préparait obscurément ce qu'Apollinaire devait qualifier le surréalisme. Déjà il prenait avec simplicité l'assurance et les allures d'un jeune maître, sûr que sa vraie culture, parmi tant de jeunes littérateurs riches seulement de leur inspiration, lui assurerait une prédominance. Peu à peu, son masque césarien allait se dessiner, se préciser, ainsi que son autorité sans tyrannie. J'aimais à lui dire, ces dernières années, où il avait pris un embonpoint majestueux, qu'il ressemblait à un empereur romain de la décadence. Et il y avait, en effet, en lui, la curiosité intellectuelle d'un Héliogabal qui eût été poète au lieu d'être le maître du monde.

On a écrit d'un de ses recueils de poèmes, *Alcools*, que ce livre évoquait une boutique de curiosités. Disons, sur un mode plus lyriques, une Caverne d'Ali-Baba où se trouvaient amoncelés, venus de tous les coins du monde, du temps et de l'espace, les images, les songes qui ont fait rêver les hommes, les idées qui les ont amusés ou consolés, et dont il alimentait et réjouissait son intelligence et sa sensibilité. On trouverait dans son œuvre, d'une complexité inquiète et incertaine; à côté d'images de la plus grande fraîcheur, provoquant une délicieuse surprise, de vieilles hantises religieuses, philosophiques et magiques.

L'appartement, dédale étrange, qu'il s'était choisi et qu'il avait reconstruit avec des livres et des tableaux, m'apparaissait comme l'ex-

tériorisation même de son cerveau, peuplés, l'un et l'autre, de belles formes du style le plus pur, de toiles cubistes, d'une simplicité si compliquée, et de fétiches africains. Ces dieux de bois lui parlaient des formes primitives de l'art et de la possibilité de tout renouveler. Il fut la critique et la conscience d'un mouvement de régénération artistique, qui sera peut-être un jour un nouveau classicisme.

Il appliqua cette méthode de simplification, de primitivité, aux vers, qu'il désaccoupla, étouffant l'écho et la résonnance : le vers est un cri, un cri animal, une fusée d'un seul jet. Il y a là une source d'harmonies et de futures complications. Mais à côté de cette fraîcheur, voici dans son dernier recueil, *Calligrammes*, des jeux un peu puérils, d'un dessin et d'un symbolisme trop directs. Il cherchait naïvement à étonner ; et les fumées de l'encens troublaient parfois la vision du *poète* que les Barbares ont *assassiné*.

§

Les hommes ne vivent jamais dans le présent, quelque merveilleux qu'il soit : aussi l'inquiétude des littérateurs en ce moment est-elle de savoir ce que sera la littérature après la guerre. Et ils s'interrogent entre eux. Ils en profitent pour généraliser leurs désirs et quelques-uns saisissent cette occasion pour critiquer le passé, pourtant inguérissable. C'est ce que fait M. Bachelin dans une étude sur « Notre Littérature en 1914 » qu'a publiée *la Grande Revue*, et où il constate qu'il n'y a plus de critique. Si, il y a une critique, puisque aucun chef-d'œuvre ou même ouvrage de mérite ne passe inaperçu, mais ce ne sont pas les critiques qui la font : les critiques suivent l'opinion. C'est le soviet de la critique. Mais tout de même M. P. S. proteste dans le **Temps**, car il sait bien, lui, qu'il y a une critique, et qu'elle n'a jamais été meilleure. Et il sourit avec la plus grande finesse, car il sait bien aussi que ce n'est que par dépit et sourde rancune que M. Bachelin blasphème ainsi : « Un romancier dont le dernier roman n'a pas eu une presse suffisamment élogieuse et abondante à son gré, s'empresse volontiers d'en conclure que la critique littéraire n'existe pas. C'est bien connu et toujours amusant. »

M. Bachelin est certainement plus désintéressé que cela, et d'ailleurs il ne s'agit pas ici de compte rendu de presse.

M. Bachelin, regrettant le passé, ne peut s'empêcher de s'écrier : « Ah ! si Sainte-Beuve était-là, on pourrait avoir confiance... » Alors, M. P.S., indigné de l'aveuglement de ce jeune romancier qui ne veut pas s'apercevoir que Sainte-Beuve est toujours-là, répond, comme si on s'attaquait à lui personnellement, qu'après tout Sainte-Beuve ne parlait presque jamais des livres nouveaux et qu'il n'était en somme qu'un essayiste.

Essayiste ! mais c'est justement ce qu'on pourrait reprocher aux critiques du jour de n'être pas des essayistes et des dissociateurs

d'idées ; et puisque Sainte-Beuve est décidément le grand modèle du genre disparu, ne peut-on pas dire que son autorité de critique s'appuyait sur une œuvre de romancier, de poète, d'essayiste ? Et c'est peut-être aussi pour cette raison que je préférerai toujours la critique d'un Stendhal, d'un Balzac, d'un Anatole France et d'un Remy de Gourmont à celle de ces spécialistes du compte-rendu qui s'installent dans la critique comme dans un bureau ministériel, et y trônent au milieu de gros cartonniers remplis de petites fiches.

§

L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux publie une lettre inédite de Rachel, d'une littérature très romantique. Elle écrit à son amant, le comte Waleski, fils de Napoléon Ier et de la comtesse Waleska. Waleski, à la veille de son second mariage, a retiré Alexandre, le fils qu'il a eu de Rachel, à la tragédienne et l'a envoyé en Suisse. Rachel, qui avait une tendresse passionnée pour cet enfant, est désespérée. Voici ses cris :

Oh ! oui, mon cœur est brisé,il n'y reste plus un sentiment louable en le déchirant comme vous l'avez fait,Alexandre, le meilleur s'en est répandu, aussi maintenant n'ai-je plus ni amour ni affection aucune pour me faire prendre désormais la vie en patience : pourquoi si jeune m'a-t-on tout donné, car aujourd'hui je n'attends, je n'espère plus rien, je ne veux plus que la profonde solitude de mon âme. *Je suis donc un monstre*. Mais vous, vous avez été bien coupable un instant, qu'avez-vous donc souffert pour cet enfant pour oser me l'arracher ainsi sans pitié? Eh bien, cela ne vous a pas encore suffi. Peut-on le croire ? vos domestiques m'ont humiliée par votre ordre, une femme que j'ai comblé a osé me répéter (sans pâlir, sans me demander pardon de l'insulte qu'elle allait me faire) vos propres paroles. Oh! je ne puis même les écrire froidement sur le papier. *Je suis donc un monstre,* car je ne puis oublier un pareil outrage.

Si vous me rendez mon enfant, pour lui je vivrai *seule*, la nature même je saurai la dompter pour rester toujours digne de lui, mon cœur enfin ne s'ouvrira que pour lui, ma vie entière sera trop courte pour lui prouver ma tendresse, mon amour, mon dévouement.

Si vous persistez à me chasser de son cœur en l'éloignant de sa mère, je voue mon existence à l'enfer et le diable se chargera du reste.

A vous donc de disposer de tout mon avenir. Cette fois encore mon âme vous appartient.

Et le diable s'est chargé du reste.

R. DE BURY.

THÉATRE

ART ET LIBERTÉ : *Naissance du poème*, par Fernand Divoire.— Présentation des tentures de *Mme Ory-Robin*. — *Couleur du temps*, par Guillaume Apollinaire (24 novembre).

Art et Liberté nous avait convié, en la salle *Renée Maubel*, à une séance dite d'avant-garde où *l'art* était représenté par Fernand

Divoire, Guillaume Apollinaire, et *la liberté* par l'impatience nerveuse des spectateurs.

Une allocution de M. Carlos Larronde nous initia aux très nombreux programmes de l'association pour la défense d'œuvres bien modernes. Une sympathique ovation fut faite à l'oraison funèbre du regretté chef d'école, Guillaume Apollinaire, qui vient de nous être enlevé au milieu même de son jeune triomphe.

On doit retenir, de ce discours, un peu long, que la meilleure preuve que l'on puisse donner de son adhésion à ces programmes, c'est de leur fournir des œuvres géniales. Il ne paraît pas impossible d'y adhérer, puisque les organisateurs, prévoyants, admettent l'erreur, « le pauvre monde y étant sujet », selon la parole éternelle d'un autre poète.

La naissance du poème a lieu dans un décor de toile violette, orné d'un divan profond sur lequel rêve, comme sur un tombeau, M. Carlos Larronde et autour duquel tourne l'inspiration, invisible, sous de multiples formes : Mmes Musa-Sévé, Musette-Doris, Musée-Tessier, Musarde-Fargue, Muserolle-Sauret, Musicole-Rouer, Musendi-Souhart, Musangère-Viola, Muscida-Guillaumin, Musiquette-Larronde, Musurgue-Le Quéri. Cet acte cérébral a plu par sa simplicité habile d'arrière-garde et sa composition régulière. Dès que le poète trouve une heureuse solution à sa crise du mot, le chœur flottant des idées reprend à l'unisson. Quand il compte les *pieds* sur les doigts, chaque muse risque un conseil, d'où il s'en suit une apparente cacophonie : « pullulement d'âmes parfumées ». Il y a certainement beaucoup de monde dans la cassolette, ce qui semble la transformer en pot-pourri. Amusant pour ceux qui musent sur le chemin des Muses et on en peut tirer de jolies musiques de scène. Morceau joué à vingt-quatre mains dont quelques pieds rectifiant la position. Les Muses, trouant la toile violette de leurs masques gracieusement japonais, au rappel, ont obtenu tous les suffrages.

Les tentures de Mme Ory-Robin en intermède leçon-de-coupe, agrémentés d'une glose passementerie dite, religieusement, de points lancés en points de croix, par Mme Lara, ont eu un réel succès. A en retenir : *le jet d'eau*, travail de soie blanche sur fond de moire bleue, et la sortie, brusquée, d'un spectateur qui, ne voyant ni n'entendant rien de sa place, est parti en claquant la porte un peu fort.

Couleur du temps, de notre regretté collaborateur Guillaume Apollinaire, se passe à notre cruelle époque dans sept tableaux qui sont de Maurice de Vlaminck. La place publique, dans la capitale d'un pays qui jouit encore de la paix, est en papier d'emballage avec quelques légers simulacres de maison en papier également d'emballage ton sur ton. Nyctor (Roger Gaillard), Van Diemen

(Debièvе), Ansaldin (Alcover) décident un voyage d'embarquement pour ailleurs, parce que la guerre va éclater. Nyctore hésite, il se refuse à déserter, croyant nécessaire de demeurer pour chanter les catastrophes qui menacent son pays. On l'entraîne et nous apercevons entre terre et ciel (décor de papier bleu) six jambes pendues correctement chaussées, quoique flasques : pieds du poète, pieds de l'homme de science, pieds du mécanicien. (Ici, l'emballage n'est plus dans le papier!) On arrive dans un pays couleur de sang ou deux femmes en deuil : Mme Giraume-Lara et Mme Navise-Methivier sont inclinées, toutes en noir, sur une tombe marquée par une croix de papier encore d'emballage; mais ce détail, de travers, s'efface dans la scène d'affliction remarquablement jouée par Mme Lara, qui prête à la mère en pleurs une voix humaine vraiment poignante; la fougue de jeunesse révoltée de la fiancée rivalisant de désespoir, il n'est pas besoin d'expliquer les causes, l'effet se réalisant sur les spectateurs, maintenant tous *à la page*, peu importe en quel papier. Les aviateurs survenant, on entraîne ces dames vers un pays meilleur, encore plus loin, toujours plus loin, des massacres et des explosions. On tombe sur une île déserte, habitée, comme toutes les îles désertes, par un *solitaire* (Fraticelli). Celui-ci, vêtu de peaux de bêtes, exprime le désir de revoir son pays pour y aller expier une ancienne trahison les armes à la main, mais on l'absout et on repart avec lui pour le toujours plus haut, d'autant plus volontiers qu'un volcan, jusqu'ici muet, reprend la parole. Entre ciel et terre, les voyageurs, qu'on aperçoit, cette fois-ci, par la tête et dont les jambes se dissimulent derrière la toile d'emballage de l'aéroplane, sont assaillis par une furieuse tourmente de lamentations : ce sont les Dieux qui pleurent sur la mort de l'humanité, car la fin de cette humanité sera aussi la leur, si personne ne reste pour les réinventer. Ce beau morceau de lyrisme est bissé. Une spectatrice proteste, au nom de l'art neuf, parce qu'elle trouve que ça lui rappelle l'art ancien de Victor Hugo. On la menace de la faire enlever, mais elle déclare que ce n'est plus de son âge. Entre temps, et ciel et terre, on est parvenu au pôle Sud où il fait un froid terrible, contrairement à ce que s'imagine un jeune spectateur abusé par le mot Sud. La *fiancée* tente de se consoler avec l'homme de science ou le poète; ça ne prend pas et la mère désolée, un peu grisée d'air pur, est durement rappelée à sa douleur. Enfin ce petit nouveau monde se heurte, déjà bien exaspéré, à l'inévitable banquise représentée par une jolie dame nue sous un voile de glace ou de tulle. Elle ne dit rien, cependant elle est comprise immédiatement de tous les mâles de l'expédition, sa sincère nudité réalisant le rêve particulier de chacun d'eux : poésie, science, morale ou beauté. Nul mouvement ne déplaçant ses lignes, les hommes se précipitent les uns contre les autres et s'entretuent

our rien, c'est-à-dire en l'honneur d'un idéal un peu flou. Les deux emmes en noir restent figées, dans tout ce blanc et leur horreur articulière.

Ce drame est l'indication de plusieurs drames, l'amorce de plusieurs comédies où se joue l'esprit de l'auteur, si multiple en ses manifestations : poète, érudit, philosophe et surtout, par-dessus tout, rofondément humoriste. La plus grande maîtrise y coudoie la mystification et souvent le tour de passe-passe de la phrase y remplace tour de force. Mais le talent y est largement dépensé, gaspillé. r ce n'est jamais en pure perte qu'on dépense le talent et on regrette e plus en plus ce jeune et puissant enfant terrible, notre Guillaume pollinaire, parti avant d'avoir réalisé toutes ses promesses.

INTÉRIM.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Emile Basly : *le Martyre de Lens,* Plon, 4 fr. 50. — Daniel Halévy : *Avec les oys américains*, Berger-Levrault, 0 fr. 90. — *Rapport des délégués du gouvernement espagnol sur les camps de prisomniers français en Allemagne,* Hachette, fr. — Fernand Passe)ecq : *La Magistrature belge contre le despotisme allemand,* Berger-Levrault, 2 fr. 50.

« La férocité allemande s'est exercée sur la ville avec plus d'acharnement encore, plus de haine perverse que sur les autres cités », crit le député-maire, Emile Basly, au début du volume qu'il a consacré à retracer le **Martyre de Lens**, *trois années de captivité.* Mais c'est une affirmation toute gratuite, non que nous mettions en oute ce qu'il rapporte des tracas, des persécutions, des attentats et es horreurs qui ont marqué l'occupation, mais parce que la conduite e l'ennemi a été la même à peu près partout. Il a perfectionné la auvagerie, s'il ne l'a pas inventée. M. Emile Basly a été déporté vec ses administrés, conduit en Belgique, en 1917, et, ses papiers erdus, volés par les Boches, il écrit de mémoire, sans respecter beaucoup l'ordre des faits, il le dit lui-même. Il a oublié des noms et es dates, mais les événements demeurent, — et se trouvent édifiants, n peut le croire. — Les désagréments commencèrent dès les premiers jours avec l'arrivée d'une patrouille de cavalerie et du lieutenant Von Oppel, un énergumène gesticulant, toujours la menace à a bouche. Puis Lens fut envahi par 800 hommes du landsturm qui salirent la ville de leurs hoquets, la troublèrent de leurs psaumes vinés, s'interrompant pour crier : *Pariss ! Pariss !* qu'ils comptaient atteindre en deux étapes. » Ces premiers occupants toutefois rent peu de mal, et ne coûtèrent que « 2.000 cigares, neuf autos, u vin et du rhum ». Mais ce n'était qu'un début. Après quelques ombats avec les nôtres aux environs, on arrêta le maire qui dut omparaître devant un officier, puis monter dans une charrette que

suivaient une cinquantaine de civils encadrés par des uhlans. Il dut assister à des exécutions et passa la nuit près d'un puits servant à l'aération d'une des mines de la région. Au matin on le remit en liberté, mais la mine fut détruite. On fit d'abord périr les chevaux qui se trouvaient dans l'exploitation, puis on boucha les puits avec des bennes et des wagonnets,et on les noya en inondant les galeries. Les propriétaires des machines à vapeur qui fournissaient la farine étaient partis. M. Emile Basly embaucha les femmes avec leurs moulins à café. On utilisa également les concasseurs de la mine et les moulins d'Harnes, tant qu'on eut du pain durant un mois et demi. — D'autres histoires suivent, qui racontent les tristesses de l'occupation. Le maire dut bientôt s'improviser épicier, — tandis qu'avaient lieu chaque jour des réquisitions, le pillage méthodique de la ville, les Allemands ayant pris à tâche, peut-on dire, de tout voler et de tout gâter, — crier, « bâfrer » et piller étant le plus clair de leurs occupations. Ils imposèrent bientôt à la ville une contribution de 900.000 fr. sur lesquels ou leur en versa 200.000. Mais le bombardement commença bientôt. L'administrateur du lieu fut également changé; on y mit un fonctionnaire surtout désagréable, qui imposa rageusement des mesures vexatoires : défense aux femmes de sortir après 9 heures ; ordre de laisser les portes des maisons ouvertes, etc.. Quant à la Kommandantur, elle occupait un rez-de-chaussée où vivaient pêle-mêle les secrétaires, la basse-police et les poules volées, — à côté des marchandises enlevées le revolver un poing, — « ensemble qui représentait assez bien la mentalité des envahisseurs ». Bientôt on enferma les Lensois dans leurs caves pendant que l'ennemi installait de l'artillerie en divers endroits de la ville. On établit des communications entre les caves et l'on s'arrangea pour y vivre, — « pour y faire même du café ». C'est que l'attaque des Anglais se rapprochait. Les Allemands eux-mêmes se mirent à l'abri dans le sous-sol ; mais les caves les plus solides furent réservées aux officiers qui s'y installèrent et en firent même déguerpir ceux qui les habitaient déjà. Un certain nombre de particuliers s'étaient déjà réfugiés dans le sous-sol pour échapper à l'ennemi ; le bombardement les força à en sortir et ceux qui furent pris se trouvèrent envoyés dans les geôles d'outre-Rhin. Mais on n'en finirait pas de raconter les misères, les persécutions, les tracasseries de l'occupation ; les méchancetés, la malveillance et même les crimes des envahisseurs. On sait ainsi qu'une institutrice, Mlle Prévost, fut tuée par les soldats du Kaiser, — étouffée dans l'eau d'un baquet. Pendant qu'on faisait la classe aux petits dans des locaux souterrains, — comme à Reims — ce furent des contributions nouvelles qu'exigea l'ennemi (800,000 frs). L'attaque anglaise se rapprochant, on fit évacuer les corons, — à coups de lance. Puis les Allemands qui se lamentaient sur la guerre,

eignant de n'avoir plus à manger, inventèrent de nouvelles vexa-
ons. Ils décidèrent que toutes les femmes, de 15 à 45 ans, subi-
aient la visite du médecin, — on voit sous quel prétexte. Mais on
it les tricher ; un Français, le Dr Emery, donna tous les certificats
écessaires. Ils firent partir ensuite les enfants, les envoyèrent creu-
r des tranchées, des abris. Dans la ville non seulement on déme-
agea les maisons respectées par le bombardement, mais on enleva
s cloches ; puis on se mit à tuer les chiens, après les avoir frappés
un impôt de 37 frs. 50. Enfin Lens fut pillé, incendié par une horde
e bandits échappés des geôles d'Allemagne qui le détruisirent avec
es grenades après qu'on en eut retiré les troupes. On voulut enfin
ire partir les survivants ; puis il y eut contre-ordre et de nouveau
n les enferma dans les caves. Il fallut toutefois prendre le chemin
e l'exil, dans la neige, sous les obus, et le récit du voyage vers la
elgique est une des pages les plus pénibles de ce livre. Les survi
ants allèrent à pied à Hénin-Lietard, puis à Bourgas où ils retrou-
èrent leurs bagages. Mais une des caisses de la mairie avait été
éfoncée, ouverte, — naturellement, — et il y manquait 90.000 fr.
es fugitifs furent enfin entassés dans des wagons puants et restè-
ent vingt-sept heures en route, brutalisés, étouffés ; une femme de-
nt folle ; une autre qui agonisait fut jetée sur un quai, séparée des
ens. Les survivants parvinrent à Maffle (Hainaut) et durent s'ins-
aller là, attendant le bon plaisir des Allemands. Il y eut encore bien
es misères, bien des traverses et cette existence atroce durait depuis
ois ans lorsqu'enfin les survivants, — les vieux, les enfants et les
mmes du moins, — furent rapatriés. Ceux-là du moins avaient fini
e gravir leur calvaire.

Le volume de M. Emile Basly a l'intérêt des choses vues et vécues,
- et c'est bien le cas d'ajouter souffertes. C'est encore une des
ièces du réquisitoire qui se trouve unaniment dressé contre l'Alle-
agne.

Chez Berger-Levrault, un petit volume de M. Daniel Halévy,
Avec les Boys américains, nous conduit parmi les troupes
es Etats-Unis venues pour prendre part à la grande guerre. On
ous les montre d'abord installées dans un village de l'Est. Le matin,
oixante camions automobiles montent en ronflant vers le campe-
ent. D'autres boys arrivent et se répandent curieusement dans le
ays, où tout les surprend et les amuse. C'est aussi le souvenir de
afayette et de l'Amérique d'alors, — qui devait atteindre de nos
ours 110 millions d'âmes. Au passage d'un cavalier, l'auteur rap-
elle l'enthousiaste élan des Yankees venus au secours des nôtres,
vec le souvenir de celui qui les aida à se libérer au XVIIIe siècle, et
ui ont apporté jusqu'aux bois de leurs campements, — la viande,
a farine, le lait, afin de ne pas nous être à charge. Puis un cha-

pitre de ce récit parle des femmes américaines, du rôle de la Croi Rouge, — avec la tournée du médecin qui visite et ravitaille l postes de secours des villages, — et vient même soigner à Toul l enfants réfugiés qui se trouvent intoxiqués par les gaz. Il y a deu ans et demi qu'il se trouve sur le front, en Belgique et dans la Fran envahie, tant qu'il peut dire: « Je sais ce que c'est qu'un Allemand. Vous le connaîtrez peu à peu; vous en parlerez dans vos histoire et vos enfants apprendront ce qu'ils ont à venger. Je le sais, moi, j'en prends ma part : tout homme a le devoir d'exercer la ver geance. » On raconte ensuite le début des Américains à la ba taille de Cambrai, puis on rappelle la guerre de Sécession qui fut u des grands conflits de l'époque moderne, ainsi que la fin du poè Alan Seeger qui s'était engagé à la Légion. Ils étaient alors 20.oc Américains dans les armées de l'Entente. Mais ce ne fut guère qu'e octobre 1917 qu'ils se mirent dans les tranchées et que commenç l'inquiétude de l'ennemi.

Le Gouvernement, dans sa série de documents officiels sur l guerre, vient de publier les **Rapports des délégués espa gnols sur leurs visites dans les Camps de prison niers français en Allemagne** (1914-1917), — tout un volu me et qui est édifiant on peut le croire. Nous pouvons d'autan mieux savoir gré aux envoyés espagnols d'avoir assumé cette besc gne ingrate que le gouvernement allemand, dit l'Introduction de c recueil, s'est attaché, dans une intention trop facile à comprendre, limiter, à gêner, à paralyser leur contrôle. Il est rare, en effet, o s'en rend compte en lisant les rapports, qu'un des délégués de l'am bassade puisse s'entretenir librement, « sans témoin et sans restric tion », avec les prisonniers. Le plus souvent ils doivent subir la pré sence d'un officier ennemi et d'un interprète. Certains détenus pren nent l'initiative courageuse d'attirer sur le sort de leurs camarade et le leur propre l'attention bienveillante de leurs défenseurs attitrés mais sont ensuite l'objet de mesquines tracasseries, de mesures mal veillantes, de peines disciplinaires. » Les délégués espagnols, enfin n'ont pu tout voir ni tout dire, mais ce qu'ils ont rapporté nous suffi et leur témoignage vient corroborer, soutenir divers récits publiés antérieurement, — certains qui furent bien accusés d'exagération, — sur le sort de nos prisonniers en Allemagne. Les témoignages son donnés ici au hasard; on n'a pas cité tout, ni le pire.

Le rapport s'occupe premièrement des officiers, que leur grade re lativement favorise. Ce dont ils se plaignent, à Kœnigstein par exem ple, c'est du manque de toute espèce d'égards de la part du com mandant du fort. Puis c'est le cas d'un des officiers supérieurs allemands au camp de Mainz (Mayence, Hesse), qui a donné lecture devant les prisonniers de rapports contenant des appréciations offen-

santes pour les nôtres, et cette lecture ayant été accueillie par des murmures, la garde fut appelée. Au camp de Halle (province de Saxe), on se plaint que sur dix barriques de vin achetées, trois aient disparu. Le commandant répond que ces trois barriques ont été destinées aux usages du camp, pour la nourriture des soldats allemands de la garde. « Ce qui est bon à prendre est bon à garder », disait Basile. A Ingolstadt, des officiers sont injuriés par une sentinelle et l'autorité, sur leur plainte, déclare que « la situation des prisonniers de guerre ne les autorise pas à faire de semblables réclamations, les soldats allemands leur étant supérieurs. Au même camp, des internés qui avaient tenté de s'évader se plaignent d'avoir été conduits en prison les menottes aux mains. Enfin, au camp de Magdebourg (Saxe), on se plaint qu'il y a « treize tinettes dans un espace très réduit et que c'est la cause de l'odeur qui devient intolérable aux premières heures du jour ».

Mais ce sont là peccadilles, petits inconvénients en somme, et le sort des officiers est presque enviable à côté de celui des hommes. A Amburg (Bavière), la nourriture est mauvaise et de qualité médiocre. Les prisonniers se plaignent de la durée des punitions « qui atteignent jusqu'à cinq jours de prison, au pain et à l'eau ». Au camp de Hohenasperg-bei-Ludwigsburg (Wurtemberg), la nourriture, confiée à un entrepreneur, est insuffisante et de qualité inférieure. A Purchheim (Bavière) « le jour de la visite, les prisonniers refusèrent de manger de la viande, qui était en état de décomposition et exhalait une odeur insupportable. Des plaintes furent également formulées à propos du travail qui s'exécute dans l'eau ». A Chemnitz (Voigtland), un mécontentement général existe du fait que les prisonniers, même ceux qui ne sont pas mineurs, doivent travailler aux mines. A Altengrabaw (Altmark), les lettres et les paquets provenant des pays occupés sont renvoyés à l'expéditeur. Le sous-officier Knabb frappe les prisonniers punis au cachot avec une baguette sur la figure et les oblige à soutenir pendant un certain temps, « à bout portant », un seau plein d'eau. A Ebenberg-Iandau (Rheinpflatz), les prisonniers doivent travailler dans les usines de munitions. Ceux qui refusent sont obligés, pendant douze heures par jour, de faire des exercices physiques, se coucher par terre et se relever, etc... Au camp de Landshurt (Bavière), des prisonniers sont mis en cellule, privés de lumière, n'ayant pas de matelas. Quelques-uns sont obligés de demeurer dans une cage, en plein air, pendant deux ou trois jours. Ils font leurs besoins dans un récipient, à la vue des habitants du pays. A Amberg (Oberpfalz), ceux qui ont refusé de travailler dans les industries de l'acier ont été mis en cellule pendant 120 heures, privés de lumière et doivent encore passer au Conseil. Sur des pommes de terre reçues pour 120 hommes, trente-six

seulement étaient mangeables. Si un homme est pris à s'étendre sur un lit, tout le monde est privé de lettres. Un prisonnier fut puni de vingt et un jours d'arrêts pour avoir fumé dans un baraquement. A Gross-Poritsch (Saxe), le sergent H. Louis eut huit jours de cellule pour avoir réclamé à l'ambassade d'Espagne. Au camp de Golzern (Grimma, Saxe) on enferme les prisonniers punis dans des cachots malpropres, humides, bas, sans aération, et où un homme ne peut vivre on en met deux. A Senne (Westphalie), le jour où les délégués visitèrent le camp on en avait éloigné 40 hommes pour empêcher les réclamations. A Gœttingue (Hanovre), les hommes punis doivent rester deux jours et deux nuits en plein air, sans couverture ; ils ne peuvent s'étendre à cause des flaques d'eau. A Landshut (Bavière), comme bien ailleurs du reste, on met les hommes punis en cage ; au camp d'Altengrabow (Altmark), un prisonnier qui a tenté de s'évader est puni de trois semaines de prison, peine qui est doublée pour avoir porté des habits civils, et triplée si le coupable se trouve avoir de l'argent sur lui. A Gross-Wüsterwitz, le prisonnier puni est attaché à un poteau, avec un sac chargé de pierres à ses pieds afin qu'il ne puisse bouger ; au camp de Straalkowo (Posen), les détenus se déshabillent pour montrer au délégué des cicatrices de coups ; ils affirment que les hommes de garde ont tué cinq disciplinaires ; un autre a succombé pour avoir reçu un coup qui lui a fendu le crâne. A Eschenhof (Bavière), une sentinelle donne un coup de crosse à un prisonnier qui ne marchait pas assez vite, et il se trouve privé de correspondance pendant deux semaines ainsi que huit autres qui avaient été témoins du fait, — peine qui fut même doublée. Enfin des malades se plaignent qu'on donne aux hôpitaux les médicaments qui leur sont envoyés ; la plupart des captifs réclament à propos de la malpropreté, de la mauvaise nourriture, de la brutalité des officiers et des gardiens, etc.

Nous arrivons au travail dans les mines ; la plupart sont envoyés de force. A la mine Augusta-Victoria, près de Huls (Westphalie), onze prisonniers après refus de travail sont maintenus au garde à vous pendant vingt heures, en plein air, dans la neige, et ensuite tenus pendant huit jours aux arrêts ; d'autres sont laissés deux heures durant, face à des fourneaux de coke, à six ou huit pas, toujours dans la position du garde à vous. Dans une autre mine, à Wolsdorf (Helmstest, Hanovre), la nourriture, déjà insuffisante, est si malpropre qu'avant de manger il faut en retirer des cheveux, des mouches et « parfois d'autres animaux ». Certains reçoivent des coups de bâton, des coups de pied ; aux puits Sholven, à Hus-Bei-Kecklings-haussen (Westphalie), pour avoir refusé la besogne on mit les prisonniers face aux barraquements, là aussi au garde à vous, pendant huit heures par jour, et quand le soldat de garde croyait les voir

changer d'attitude il les frappait à coups de crosse. A la même mine, les porions maltraitaient également les prisonniers, leur donnant des coups de genou dans le ventre, etc. — Il y a des histoires du même genre pour les fabriques et les usines de guerre; à la faïencerie de Driesden-Vordamm, à Bützow, à l'usine Wegener de Rudersdorf (Brandebourg), etc. Une dernière partie du volume enfin parle des épidémies dans les camps, des formations sanitaires, et — comme épilogue — des rapatriements et internements en Suisse.

Cet ensemble de récits, qui restent encore au-dessous de la réalité, on le sait par ailleurs, ont quand même la valeur d'une déposition. « Le régime officiel des prisonniers est constitué, dit l'Introduction du volume, par les conventions de la Haye, complétées au cours des hostilités par une série d'accords intervenus grâce à l'intermédiaire bienveillant des puissances neutres. » — On peut se demander ce qu'il en serait s'il n'y avait pas eu d'accord et « d'intervention bienveillante ».

CHARLES MERKI.

§

Des monographies sobres et documentées comme le petit livre de M. Fernand Passelecq, **la Magistrature belge contre le despotisme allemand**, seront précieuses pour l'histoire psychologique de la grande guerre. L'Allemagne aura trouvé moyen de paralyser d'avance toutes les indulgences possibles. Sa conduite a été littéralement ignoble dans tous les pays occupés, et même dans ses pays à elle, puisque, suivant le mot de Hansi, jamais elle n'a été haïe plus implacablement qu'aujourd'hui en Alsace-Lorraine, après quatre années d'oppression et de délation. Pour en revenir à la Belgique, le plan allemand, tel que nous l'avons connu par le *Testament de von Bissing* dont j'ai parlé ici (16 nov. 1917), impliquait l'asservissement définitif de tout le royaume ; mais pour arriver à ce but par la route hypocrite chère à l'Allemagne, on avait commencé par diviser les esprits et dresser les Flamands contre les Wallons. Le livre dont je parle est le récit très intéressant et très émouvant de la façon dont la magistrature belge contrecarra la manœuvre allemande en poursuivant les fauteurs du Conseil des Flandres intronisé par l'ennemi.

Un beau jour, le 7 février 1918, la Cour d'appel de Bruxelles, sur une dénonciation signée par un groupe de sénateurs et députés, se réunit et enjoignit au procureur général de faire rechercher et poursuivre tous les auteurs et complices des actes commis par le Raad von Vlaanderen contrairement à l'unité et à la liberté belge ; le même jour des mandats d'amener étaient signés et le lendemain ils étaient exécutés : ceux de ce Conseil qui se trouvaient à Bruxelles, Tach,

président, et Borms, fondé de pouvoirs à la défense nationale (!), étaient mis sous les verroux. Le pouvoir allemand répliqua à sa façon : les deux inculpés furent remis en liberté par une escouade de soldats, et les quatre présidents de la Cour d'appel furent, par contre, arrêtés et (sauf l'un d'eux malade) déportés en Allemagne. Mais les magistrats belges ne se tinrent pas pour battus. Sur la requisition immédiate de son procureur général, la Cour de Cassation se réunit, déclara la conduite de l'autorité gouvernementale en contradiction formelle avec les règles fondamentales du droit des gens et avec les promesses solennelles de l'occupant, et ajouta que « sans abdiquer ses fonctions elle suspendait ses séances ». Tous les tribunaux de Belgique suivirent son exemple. Le gouvernement allemand essaya vainement de briser cette résistance. La Cour de cassation, toutes chambres réunies, maintint, le 25 février, son arrêt précédent du 11. Alors, mettant le comble à son ingérence tyrannique, le gouverneur, général von Falkenhausen, par deux arrêtés du 6 avril, substitua des tribunaux allemands aux tribunaux belges. La Belgique était traitée purement et simplement en pays conquis.

Le texte de ces arrêtés est reproduit in extenso dans le livre de M. Passelecq, et la lecture en est suggestive. La seule garantie accordée aux prévenus est que, pour les cas où la peine de mort est prévue, la sentence doit être prononcée non pas par un juge seul, mais par trois juges. Comme ces trois juges sont allemands et nommés par le général gouverneur, cela revient absolument au même. En vérité, les Allemands mériteraient que ce régime leur fût exactement appliqué dans les pays du Rhin que l'armistice nous permet d'occuper.

Quant aux « activistes » du Conseil des Flandres, ce sera à la magistrature belge de dire le sort qu'il méritent ; pour être de bien petits personnages (aucun des onze dont le nom a été donné n'avait une notoriété quelconque : six obscurs professeurs, trois bureaucrates, un industriel, un négociant), ce n'en furent pas moins de malfaisants et odieux compères, traîtres à leur pays et à la cause de la civilisation. Je ne vais pas jusqu'à souhaiter qu'on leur fasse subir le sort de miss Cavell, mais enfin, puisqu'ils aiment tant l'Allemagne, on les prierait d'aller y vivre au sortir de leur prison que personne ne trouverait la chose illogique. Il n'y a pas qu'en Belgique, d'ailleurs, que ce sort bénin pourrait être assigné aux proteutons.

HENRI MAZEL.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

« LE PLUS GRAND ÉVÉNEMENT DE L'HISTOIRE . » — Samedi, 9 novembre, dans l'après-midi, alors que la nuit commençait à tomber,

Karl Liebknecht, sorti quelques semaines plus tôt de la geôle prussienne, a fait son apparition à une fenêtre du Palais impérial de Berlin. C'était la même fenêtre d'où Guillaume II avait prononcé, au début de la guerre,un discours mémorable, proclamant qu'il ne connaissait plus de partis politiques et que toute l'Allemagne se trouvait unie dans le même devoir. L'Histoire que nous vivons est faite de ces singuliers contrastes ; mais, ici et là, les faits reçoivent des interprétations différentes. Karl Liebknecht a voulu, lui aussi, haranguer la foule et il lui a annoncé une ère de paix et de liberté. L'agitateur socialiste a ajouté que « si l'on devait considérer la Révolution russe comme un événement gigantesque, la Révolution allemande apparaissait cependant cemme *le plus grand événement de l'Histoire universelle* ».

Evidemment, Karl Liebknecht ne possède pas le sens des proportions. Il exagère. L'événement considérable de ce temps, ce n'est pas cette parodie tardive des bouleversements politiques qui, dans les pays de haute civilisation, appartiennent depuis longtemps au passé, c'est l'effondrement de la puissance allemande, non pas seulement de l'Allemagne impériale, mais de l'entreprise de brigandage à la fois militaire, intellectuel et économique qui s'esquissa dès le milieu du dix-huitième siècle. Sans la victoire des Alliés, les vingt-deux trônes allemands n'eussent pas été renversés et l'armature militaire de l'empire fût restée intacte. C'est parce que l'Allemagne a été battue que des comités révolutionnaires se sont installés sur tout le territoire de l'empire. Si les armées du maréchal Foch n'avaient pas refoulé l'ennemi, le spectacle que nous offrent aujourd'hui les Germains en déliquescence eût été tout différent. Karl Liebknecht confectionnerait probablement encore des chaussons de lisière dans sa prison et Philippe Scheidemann aurait continué à servir dans l'équipe du gouvernement impérial. Guillaume II se moquerait de la réforme électorale en Prusse et la fameuse « orientation nouvelle », reléguée dans les archives du Reichstag, serait devenue un sujet de dissertation académique.

Les Allemands ne veulent pas se rendre compte que la Révolution est chez eux le contre-coup de la défaite, dont ils devront sentir toutes les conséquences. Ils sont tellement en extase devant eux-mêmes, qu'ils n'ont pas encore compris ce qui se passe. A les entendre, nous devrions partager leur admiration et tomber dans leurs bras, au lieu de leur faire payer leurs crimes. Rien, chez eux, ne permet de discerner un sentiment de contrition et le désir sincère de réparer le mal qu'ils ont fait. Au lieu d'avouer loyalement leurs fautes, ils renâclent à l'exécution des clauses de l'armistice et M. Solf, leur ministre-paravent, nous importune quotidiennement de ses récriminations.

Leur presse n'est pas celle d'un pays vaincu. Nous y trouvons des articles exaltés sur les vertus allemandes et la rénovation du pays par l'esprit allemand. La *Gazette de Cologne* (19 novembre), pour rendre hommage aux soldats qui reviennent du front, adresse un appel « à ceux qui n'ont pas été vaincus ». Le professeur Wilhelm Schaefer inonde de sa prose lyrique les colonnes de la *Gazette de Francfort* (9 et 19 novembre). Son exhortation *Aux Allemands !* se termine ainsi :

Tiens ton cœur prêt pour les mauvaises heures ! Mais n'oublie pas le jour ! Au-dessus de toi flottent les esprits de l'humanité, inquiets de toi plus que rongés par la colère et la honte d'une guerre perdue.

S'adressant aux soldats il dit : « Une volonté allemande, voilà la moisson consolante de la destinée... » Les intellectuels continuent à s'imaginer qu'ils incarnent l'humanité. Ceux de Cologne, en se ralliant au nouveau régime, écrivent que « les grandes causes de l'humanité sont remise en question » (16 novembre). Les professeurs de l'université de Berlin se réunissent le 19 novembre et l'un d'eux, M. Trœltsch, décrète en leur nom que « rien n'est perdu si l'esprit demeure ».

On a lu, en outre, le singulier papier rédigé par Gerhart Hauptmann qui s'intitule « Manifeste d'artistes et d'écrivains berlinois » et que la *Gazette de Cologne* a publié le 20 novembre. Ce n'est plus l'orgueilleuse brutalité qui s'étalait dans le fameux texte des quatre-vingt-treize. Mais, sous les phrases doucereuses de cet appel à l'amour, n'espérez pas trouver le regret d'avoir partagé les responsabilités impériales. L'aveu que le coup savamment préparé n'a pas réussi en employant la force n'exclut pas la foi en la suprématie allemande. Ce qui n'a pu être réalisé par les armes, la Révolution doit maintenant l'apporter :

... Bien que, devant la force avec laquelle une telle transformation a eu lieu, chaque peuple apparaisse comme trop fragile, celui qui sait voir retrouve déjà dans ce mouvement spontané, intacte, mais revêtue d'une forme nouvelle, l'essence antique, forte et réfléchie, de ce qui est allemand. Et celui qui vivra, nous en sommes certains, verra avant qu'il soit longtemps le sol allemand plus riche et plus florissant que jamais.

Depuis un millénaire, la nation allemande n'a vécu aucun événement qui soit comparable à celui de ces derniers jours. Quiconque le comprend en sent la force immense. Sa portée est infiniment plus profonde et il jaillit d'autres sources que ne le pensent peut-être ceux à qui incombe le devoir historique d'en être les représentants. Qui voudrait s'opposer à cette volonté d'airain ? Aujourd'hui, le peuple a pris en mains sa destinée. Personne dont les forces peuvent contribuer au devoir national ne restera en arrière. Le nouveau gouvernement peut compter aussi sur nous dans tous les domaines où notre activité lui semblera utilisable. Nul de nous ne tardera à faire son devoir dans le culte bienfaisant de la paix, de tout son cœur et selon ses moyens.

Ne négligeons pas l'avertissement qui se dégage de ce galimatias. Si nous n'y prenons garde, si nous ne faisons pas avaler à l'Allemagne, jusqu'à la dernière goutte, l'amertume de la défaite, il se pourrait bien qu'avant qu'il soit longtemps, le sol allemand devienne, en effet, « plus riche et plus florissant que jamais ». Sachons éviter à nos petits-neveux ce terrible recommencement.

Aux plaintes des agents du gouvernement la presse ajoute l'étalage de sa rancune. « L'idée d'une paix de justice semble avoir été éliminée ; les politiciens de la violence gouvernent », écrit M. Erich Dombrowski dans le *Berliner Tageblatt* (24 novembre). Et le correspondant de la *Gazette de Francfort* (23 novembre) à Genève a l'audace d'ajouter l'insulte aux jérémiades :

Il est véritablement répugnant, dit-il, en parlant de la France, de voir comme l'avidité du gain a été éveillée, dans toutes les classes de la population, par la perspective d'une indemnité de guerre.

Ainsi notre droit aux justes réparations des dommages causés par l'agression allemande est interprété par les porte-paroles de l'opinion comme un vulgaire souci de nous enrichir. On est stupéfait devant une pareille présomption. Il faudra que l'Allemagne revienne encore de bien loin, pour qu'elle se décide enfin à avouer ses crimes. Les révélations entreprises par M. Kurt Eisner, lequel a extrait des archives du Ministère de la guerre de Munich un premier document qui démontre la culpabilité de l'empire, contribueront-elles enfin à répandre un peu de lumière sur un sujet que le public allemand s'est plu jusqu'à présent à ignorer ? Nous avons fait prévoir, il y a quinze jours, que le nouveau chef du gouvernement bavarois allait appuyer toute sa politique sur l'élimination préalable de la clique belliqueuse de l'ancien empire. Sa mise en demeure, télégraphiée de Munich le 27 novembre, ne manque pas de saveur. Voici le texte de son télégramme :

Les récentes tentatives qui ont été faites pour continuer les anciennes méthodes de l'Office des Affaires étrangères et pour empêcher le peuple allemand de connaître la vérité déterminent le ministre des Affaires étrangères de la république populaire de Bavière à cesser tous rapports avec les représentants actuels de l'Office des Affaires étrangères.

Signé : KURT EISNER.

Et il demande non seulement l'éloignement de Solf et d'Erzberger, mais encore celui de David et de Scheidemann. M. Scheidemann avait prévu le coup. Dès le 24 novembre, dans un article de fond du *Vorwaerts*, il se plaignait des tendances séparatistes de la Bavière qui menaçaient de s'étendre à toute l'Allemagne du sud.

Le danger que l'empire s'effondre, écrivait-il, augmente de jour en jour. Il y a quelques années encore, nous avons ri des rapports de diplo-

mates étrangers adressés à leurs gouvernements, annonçant que des Etats du sud se sépareraient de la Prusse et qu'ils feraient ainsi sauter l'empire, au cas où l'Allemagne serait engagée dans une guerre dont l'issue serait fatale. Mais les prophéties de M. Jules Cambon se réaliseront si nous n'arrivons pas rapidement à une situation claire.

On dit que le roi de Bavière a été le premier à vouloir faire une paix séparée avec l'Entente. Les empereurs, les rois et les grands-ducs ne peuvent plus compromettre l'unité de l'empire, maintenant que le peuple allemand s'est libéré radicalement et pour tous les temps des « instruments du ciel ». Le danger vient maintenant d'un tout autre côté.

Mais ce n'est pas seulement le maintien au pouvoir des anciens ministres de l'empire qui irrite le gouvernement des Etats confédérés. La tyrannie des comités des ouvriers et soldats créés à Berlin inquiète leur souci de l'ordre public et ils exigent une plus juste répartition des pouvoirs. Des faits assez significatifs se sont déroulés dans la capitale de l'empire au cours de ces dernières semaines et la *Gazette de Cologne* a pu intituler son article du 20 novembre : « La première crise ». La veille s'étaient réunis, au cirque Busch, les délégués des comités des ouvriers et soldats de l'agglomération berlinoise et les membres du Cabinet des représentants du peuple. Ce fameux Cabinet, qui fait fonction de Directoire, se compose de trois socialistes majoritaires, MM. Ebert, Scheidemann et Landsberg, et de trois minoritaires, MM. Haase, Dittmann et Barth. On sait que, d'autre part, dans les comités, le groupe Spartacus, c'est-à-dire les extrémistes adhérents de Karl Liebknecht, possède une grande influence. Des scènes de désordre ont eu lieu à plusieurs reprises dans la rue, des coups de feu ont été tirés et Liebknecht ne se fait pas faute d'assurer qu'il aspire à imiter l'exemple de la révolution russe. Les comités prétendent imposer leur volonté au gouvernement impérial (car le gouvernement s'appelle toujours Reichsregierung) ; de là un « conflit de compétences » qui s'est aggravé encore quand on a vu les anciens partis bourgeois se réorganiser et demander la convocation d'une Constituante. Or, la Constituante, c'est la fin de la tyrannie des comités berlinois et, si l'Exécutif a fait mine de s'y rallier, les ouvriers et soldats n'ont rien trouvé de mieux que de descendre dans la rue pour protester contre toute modification de la situation actuelle. « Sans Constituante pas de paix », disait Scheidemann, et la *Gazette de Francfort*, dans un article de fond du 20 novembre, déclarait que la réunion d'une Assemblée nationale apparaissait comme « une question vitale pour le peuple allemand ».

Mais un accord provisoire est intervenu qui met momentanément fin au conflit. Par une résolution votée après la réunion du cirque Busch, le comité exécutif de l'agglomération berlinoise a accepté la convocation des conseils socialistes de toute l'Allemagne, lesquels se réuniront à Berlin le 16 décembre. Cette assemblée élira un con-

seil central provisoire et préparera un projet d'organisation pour les élections générales qui précéderont la réunion de la Constituante. Ainsi le Conseil socialiste berlinois renonce à diriger seul le mouvement révolutionnaire, il accepte de faire une large place aux autres Etats allemands, quitte à perdre une large part de son influence. C'est là assurément une victoire importante pour les éléments modérés, mais les amis de Liebknecht espèrent profiter de la réunion à Berlin des délégués des provinces et des Etats confédérés pour entreprendre une propagande active en faveur de leurs idées.

Dans une réunion du Comité exécutif tenue le 25 novembre à la Chambre des députés prussienne, en même temps que siégeaient au Reichstag les délégués des gouvernements révolutinnaires de tout l'empire, cette proposition a été ratifiée ; mais le Comité s'est prononcé contre la convocation de l'Assemblée nationale dont la préparation a été renvoyée à une commission spéciale.

Ne croyons pas cependant que tous ces débats se soient poursuivis selon le rite parlementaire, dans le calme dont les Allemands sont coutumiers. Pendant que l'on délibérait avec passion, mais à huis clos, l'agitation se poursuivait dans la rue. Les chômeurs sont nombreux à Berlin. Des « cessations de travail en masse », comme dit une dépêche d'origine helvétique, se sont produites dans de nombreuses entreprises industrielles et de graves conflits entre patrons et ouvriers sont à prévoir. Recueillons sans nous émouvoir les échos de cette agitation. La « Révolution allemande » nous réserve encore des surprises, dont il conviendra de tenir compte quand s'ouvriront les négociations de paix.

HENRI ALBERT.

§

Russie.

GORKI ET LES BOLCHÉVIKS. — Directeur d'un journal socialiste-internationaliste, la *Novaia Jisn*, et d'une revue mensuelle, *Liétopis*, Maxime Gorki s'est consacré à la fois, depuis son retour en Russie, à la politique et à la littérature. Les mauvaises langues prétendent qu'il fait de la bonne littérature, mais de la mauvaise politique. Il est de fait que depuis la Révolution, dont il suit le développement avec l'intérêt passionné d'un écrivain qui, issu du peuple, a toujours écrit pour le peuple, il s'est attiré les critiques des gens de tous les partis.

Les bourgeois et les socialistes patriotes lui reprochent ses idées internationalistes ; ils l'accusent d'avoir défendu Lénine et sa bande contre le gouvernement de Kerenski et d'être en partie responsable de la révolution du 7 novembre, et Bourtsev est allé jusqu'à le ranger parmi les politiciens qui ont fait en Russie le jeu de l'impérialisme

allemand. Les bolchéviks, par contre, reprochent à l'auteur de « Bourevestnik », au chantre de la révolution sociale, de renier son passé, de ne voir dans la grande révolution socialiste de novembre que le triomphe de l'anarchie et la ruine de la culture.

Sans trop s'émouvoir de ces attaques de droite et de gauche, Gorki a continué à écrire dans la *Novaia Jisn* ses « Pensées inactuelles », où il condamne l'activité fébrile des bolcheviks qui croient pouvoir instaurer le régime socialiste à coups de décrets, et où il réclame, avant toute autre réforme, l'éducation, le relèvement intellectuel et moral du prolétariat russe. De temps à autre, il publie aussi dans son journal de petits récits empruntés à la vie paysanne, des contes vécus où se retrouve son talent d'observateur réaliste et son grand amour des humbles. La nouvelle qui est traduite ici nous transporte dans un coin perdu de l'immense Sibérie : elle nous montre à la fois comment des moujiks naïfs et incultes ont compris la révolution communiste de Pétrograd et de Moscou, et quelle heureuse répercussion ont eue ces grands événements jusque dans des régions réputées si inaccessibles à la civilisation et au progrès.

L'AMPOULE ÉLECTRIQUE.

Une personne arrivée de Sibérie m'a fait le récit suivant :

J'étais assis sur le quai d'une gare, distante d'environ cent verstes d'Omsk, quand je vis venir vers moi un solide moujik, la pipe aux lèvres ; il s'assit tout près de moi. « Vous allez loin ? » lui demandai-je. Il me répondit d'une voix lente et grave :

— A Omsk, chercher des lampes électriques. Chez nous, dans notre village, on a installé l'*ectricité* (1), vous savez bien, avec des fils.

— Depuis longtemps ?

— Non, pas trop.

Je le priai de me raconter comment il se faisait qu'ils eussent songé à introduire chez eux cette nouvelle invention. Voici, presque mot pour mot, le récit du moujik :

« Comme on avait appris que depuis octobre il y avait à Omsk un nouveau pouvoir, le pouvoir des soviets, comme on dit, et qu'on allait installer le *sicilisme*, nous nous sommes réunis tous et nous avons décidé d'apprendre de quoi il s'agissait, et qu'est-ce que c'était que ces « soviets » qu'on donne au peuple. Nous avons choisi le vieux Léon, un vieux malin, et nous lui avons dit : Prends ces trente roubles, pars à Omsk, tâche de savoir ce que c'est que ce pouvoir des soviets et ces bolcheviks, comme ils s'appellent ; renseigne-toi combien ils sont et qu'est-ce que c'est que le *sicilisme*.

Au bout de deux semaines, voilà Léon revenu, et, avec lui, un soldat. On s'est réuni, on a fait monter Léon sur une table : « Raconte ! » Et il se met à raconter : « Eh bien, voilà ! qu'il dit, ça va, c'est très bien... Pour le res-

(1) Tous ces mots nouveaux, électricité, socialisme, communiste sont déformés par le paysan sibérien. En général, ce récit est émaillé d'expressions locales qu'on a essayé de rendre le mieux possible en français.

tant, le soldat vous dira ça mieux que moi. » Alors nous demandons au soldat : « Qu'est-ce que tu es, toi? — Moi, qu'il dit, je suis justement un bolchévik, un *communir*, et je resterai chez vous, si vous me nommez commissaire. » Après avoir bien réfléchi, on lui a dit : « Reste ! — Je vous remercie bien, qu'il dit, camarades. Laissez-moi maintenant m'orienter ».

Au bout d'une semaine, on a organisé un soviet ; et voilà que notre Léon a bien appris tout ce qu'il faut, et qu'il nous dit : « Puisque nous voilà maintenant au point et que nous nous appelons bolchéviks, nous sommes obligés de détruire et de construire. » Mais quoi ? il n'y a rien à détruire chez nous. Alors le soldat nous dit : « Si nous sommes *communirs*, nous devons réquisitionner. Est-ce que vous avez de la bourgeoisie ? »

Nous ne disons mot ; cette chose-là, ça ne se trouve pas chez nous.

Le soldat nous redemande : « Vous avez de la bourgeoisie ?

— Pardon, excuse, qu'on lui dit ; nous n'en avons pas.

— Eh ! vous ne vous connaissez pas vous-mêmes ; je vous la trouverai, moi. Laissez-moi parler au peuple.

Nous lui avons rassemblé soixante personnes ; tous ensemble ils sont partis au « selo », à 40 verstes d'ici. Un jour après, ils sont revenus, et ils ont ramené une douzaine de richards, et dix mille roubles en papiers du tsar (1). Le soldat nous dit : « Tenez, voilà de la bourgeoisie ! » Nous leur demandons : « C'est vous ? — Oui, c'est nous. — Soyez tranquilles. Nous n'allons pas vous réquisitionner chacun pour dix mille roubles. — Pour combien ? » qu'ils disent. On s'est éloigné un peu pour tenir conseil. « Pour trois mille », qu'on leur répond. La bourgeoisie se met à crier : « C'est trop. Prenez deux mille. — Comment ? on ne vous demande pas à chacun dix mille... alors qu'est-ce que vous avez à marchander ? » La bourgeoisie consentit : « Bon, qu'ils disent. C'est ma foi vrai, les diables, qu'ils auraient bien pu demander dix mille. »

Ils nous ont laissé un otage et sont allés chercher l'argent. Au bout de vingt-quatre heures, ils ont envoyé, sur l'honneur, 42.000 roubles ; ça fait que nous avons ramassé 52.000 en tout.

On a alors réuni le soviet, avec Léon comme président.

« Voilà, qu'il dit, nous avons réquisitionné. Maintenant qu'est-ce qu'on va faire ? »

L'un dit : « Il faut bâtir une école » ; un autre dit : « On va acheter une automobile, et on y montera chacun son tour ; mais pour ça il faut réparer la route. » Nous avons rejeté toutes ces propositions. Alors le soldat vint à notre secours :

« Dans les villes, qu'il dit, il y a l'*ectricité*, et grâce à ça il y a moins d'incendies. C'est peu de chose à faire ; vous mettez une roue dans l'eau, de façon à ce qu'elle se mette à tourner ; vous la rejoignez à une machine dynamo ; vous y mettez du fil, et au bout du fil vous suspendez une petite lampe. La lampe se met à brûler, et ça y est ! Vous avez compris ? — C'est tout simple », qu'on lui répond.

On a envoyé le soldat chercher la machine à Omsk. C'est Léon qui l'a accompagné, avec l'argent. C'est que, tout de même, bien que ce soit un soldat, c'est un étranger, tandis que Léon, c'est un pays. On a attendu

(1) Les billets de banque de l'époque tsariste font prime actuellement. Ceux qui ont été imprimés depuis la révolution sont totalement dépréciés.

longtemps leur retour. Enfin, ils sont revenus, rapportant je ne sais trop quoi ; avec eux, encore quatre étrangers. « Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? — Des monteurs. — Bon, bon, appelez-les comme vous voudrez, pourvu qu'ils fassent l'ouvrage. »

Ils enlevèrent la machine de sa boîte. Nous regardons : c'est une drôle de machine à n'y rien comprendre, mais tout de même on voit qu'elle est en bon état et qu'elle vaut bien ce qu'elle coûte. Ça va. Les monteurs dirigent tout le travail. Ils fabriquent une grande roue, et l'installent sur notre rivière (nous avons dans notre campagne une rivière rapide ; elle va se jeter dans l'Obi) ; ils y ont passé une courroie, et l'ont rattachée à la machine. Elle tourne, elle tourne, même qu'elle fait des étincelles ! Ça fait peur. On a décidé d'abord de mettre l'*ectricité* dans la maison du pope. Léon avait appris quelque part qu'on a séparé l'Eglise de l'Etat. On a appelé le pope: « Va-t'en de ta maison, pope ! » lui dit Léon. Nous crions la même chose et le monteur en chef aussi. Lui, il tient le fil dans sa main. On expulse le pope, on rentre tous dans sa maison, et le monteur installe son fil. Nous, pendant ce temps-là, nous faisons des discours, chacun comme ça lui vient.

Le monteur nous commande alors : « Bouchez les fenêtres avec ce que vous voudrez. » On bouche les fenêtres. Il fait sombre, à vous donner le frisson. Nous ne disons plus rien. Tout d'un coup, une lumière qui aveugle les yeux. C'est la petite lampe qui se met à brûler !

Alors nous lui disons : « Ce serait bien si chacun de nous avait sa petite lampe dans son izba. » Le monteur accepta : « C'est faisable ». Ainsi on en mit chez nous tous. Mais bientôt les moujiks des villages voisins, apprenant ce qui se passait chez nous, sont venus nous demander : « Est-ce que nous aussi nous ne pourrions pas en profiter ? »

Le soldat nous avait prévenu de ne pas donner de lumière à ceux qui ne seraient pas *communirs*. Aussi nous leur disons comme ça : « Si vous en voulez, déclarez-vous *communirs* ! »

Naturellement ils se sont déclarés ; c'est tout simple : ils ont chassé le pope, ils ont installé dans sa maison une salle de lecture, et voilà ! Le monteur nous conseilla : « On va mettre un fil plus fort, on y fera passer l'*ectricité*, et pour ça nous prendrons de l'argent. » Nous en avons décidé ainsi. Nos voisins se mirent à chercher la bourgeoisie qu'il fallait ; ils la réquisitionnèrent pour 60.000 roubles ; ils bâtirent une école pour les enfants et les adultes illettrés et firent venir un bon instituteur. Ils ont suspendu quatre lampes. C'est un de nous qui les surveille ; il arrive, comme s'il venait pour apprendre, et avec sa montre, il regarde si elles brûlent régulièrement. C'est une bonne affaire, nous faisons des bénéfices. Maintenant tout le monde autour de nous s'est mis à rêver d'avoir cette « lumière froide » : c'est commode, ça donne de la clarté autant qu'on en veut, et il n'y a pas à craindre d'incendie. Il n'y a qu'une chose, à laquelle on n'est pas habitué : avec cette sacrée lampe, il n'y a pas moyen d'allumer sa pipe, ni de faire brûler des « allumes (1) ».

— Voilà l'histoire. Les Sibériens prétendent que l'électricité n'a pas été apportée dans les campagnes grâce à l'initiative des « communirs », mais

(1) En russe, « loutchiva », mot qui désigne les copeaux ou les bougies de suif qui éclairent les izbas des paysans.

qu'elle a été introduite, bien avant eux, par les « coopérateurs ». Qui que ce soit qui l'ait introduite, le fait est qu'elle y est installée, et cela va épargner des millions de pertes causées par les incendies qui chaque année détruisent des centaines de villages.

M. GORKI.

Ce petit récit aboutit en somme à vanter les bienfaits de la Révolution, grâce à laquelle la Russie se modernise et se hâte de se mettre au niveau des pays civilisés. Aussi les bolcheviks se sont-ils empressés de lui donner la plus grande publicité, et de l'utiliser en quelque sorte pour leur propagande. Les *Izvestia* du 20 juin reproduisent la nouvelle et la font précéder d'une courte préface intitulée ironiquement :

Comment un « communir » fait la conversion de Gorki.

Nous connaissons deux Gorki, écrit l'auteur de cette préface, le Gorki-artiste et le Gorki-publiciste. Gorki-publiciste veut ridiculiser le « sicilisme » du soldat et des moujiks. Mais Gorki-artiste réduit involontairement ce projet à néant et nous fait un tableau qui annule toutes les lamentations du publiciste sur la ruine de la culture. Un soldat « communir » engage des paysans à chasser leur pope et à installer dans sa maison une bibliothèque de lecture ; des moujiks qui se déclarent « communirs » bâtissent une école pour enfants et adultes, font venir un instituteur, etc. On installe l'électricité dans les villages. Même une mesure à laquelle l'autorité soviétiste recourt avec prudence, la réquisition systématique, donne parfois, selon le témoignage de Gorki, de bons résultats. « En réquisitionnant leur bourgeoisie », les moujiks ont la possibilité d'acheter des dynamos, de construire des écoles, etc.. Que devient alors la « ruine de la culture »? Est-ce que le conte de Gorki n'est pas, au contraire, la justification la plus évidente du régime des Soviets ? Gorki semble s'en rendre compte, et il fait la réserve suivante : « Les Sibériens prétendent que l'électricité a été introduite dans les campagnes, non pas sur l'initiative des « communirs », mais, bien longtemps auparavant, par les « coopérateurs ». Cette réserve est formulée visiblement par acquit de conscience. « D'ailleurs, qui que ce soit qui l'ait introduite, continue Gorki, le fait est qu'elle l'est, et cela va épargner des millions de pertes causées par les incendies qui détruisent chaque année des centaines de villages. » Gorki a voulu infliger un nouveau blâme au pouvoir des Soviets, mais le blâme tourne à la gloire de celui-ci contre sa volonté. Il lui arrive la même aventure qu'à Balaam. S'étant mis en route pour maudire le peuple juif, Balaam, grâce à son ânesse, se mit à bénir ceux qu'il voulait maudire. Quelle est l'ânesse qui a eu dans le cas particulier de l'influence sur Gorki, nous ne le savons pas, concluent malicieusement les *Izvestia*. Mais le fait est que l'ânesse de Balaam s'est mise à parler.

Voilà donc Gorki decrété bolchevik malgré lui : c'est une aventure peu banale qui a dû l'amuser beaucoup. Il est certain que les bolcheviks auraient beaucoup désiré rallier à leurs doctrines ce grand écrivain qui est, depuis la mort de Tolstoï, le représentant le plus éminent de la Russie intellectuelle. Ils n'y sont pas parvenus.

Gorki est resté fidèle à ses idées démocratiques d'avant guerre, et c'est justement au nom de tout son passé de vrai démocrate et d'ami sincère du peuple russe qu'il condamne les menées terroristes des « dictateurs du prolétariat ». En dépit des horreurs dont il a été le témoin,il conserve néanmoins sa foi dans la renaissance de la Russie, et il termine une de ses dernières « Pensées inactuelles » par ces paroles d'espoir : « Toute la Russie, jusque dans ses profondeurs, est secouée par la tempête, et elle est même totalement détruite en tant qu'Etat ; mais je veux croire que cette catastrophe, qui a mis à nu toutes nos infirmités et toutes nos tares, finira par nous guérir et nous régénérer, et nous donner le goût du travail créateur.» Cette foi semblera à beaucoup une maigre consolation.Pourtant, c'est cette foi profonde qui peut seule donner un sens clair à notre vie.

A. PIERRE.

LES JUIFS EN RUSSIE. A PROPOS D'UN MÉMOIRE DU COMTE LAMSDORF. — M. le Dr A. Kakia a donné publication dans un des derniers numéros du *Mercure* (en date du 1er-x-18, p. 546 et sq.) d'un mémoire confidentiel du comte Lamsdorf destiné à Nicolas II et dont nous devons la publication aux bolcheviki. Ce document n'a pas l'heur de lui agréer et l'aigreur qu'il apporte à sa critique est significative. Qu'il me soit permis d'examiner ses censures pour voir quelle en est la valeur, puisque ce sont elles qui doivent fournir la base, une base solide à ses vitupérations et je prierai le lecteur de me pardonner la minutie que j'apporterai à cette opération : elle ne saurait être trop grande.

Voici donc les diverses propositions émises par M. A. Kakia, propositions et conclusions qui doivent, à ses dires, jeter bas sans recours les déductions du diplomate russe. (Je transcris littéralement.)

I. « Preuves tirées des coïncidences les plus lointaines.»

Ces troublantes concordances sont l'accroissement du nombre et de la violence des grèves au moment précis où le gouvernement russe tentait de conclure un emprunt à l'étranger sans la participation des juifs Rothschild ; — l'affaiblissement du mouvement révolutionnaire après que les masses paysannes eurent réagi. Elles datent du mois d'octobre 1905 et le rapport qui les relate de janvier 1906. Sont-elles lointaines en quoi que ce soit,si l'on considère que le comte Lamsdorf représente comme « établi avec certitude » que les juifs ont joué un rôle important comme organisateurs et directeurs du mouvement anarchiste et qu'ils ont été particulièrement « actifs et agressifs » ? Je fais appel à toutes les personnes douées d'un grain de bon sens.

II. — « Suspicion criminelle de faits tout ordinaires (spéculation des juifs sur les valeurs russes). »

Il n'y a pas de suspicion criminelle qui tienne. Je cite le diplomate russe : « Alors même qu'on n'aurait pu en attendre davantage, la panique provoquée parmi les porteurs de valeurs russes et la vente précipitée des titres devaient avoir pour résultat final de procurer de nouveaux bénéfices aux capitalistes et banquiers juifs qui, en connaissance de cause et publiquement, comme à Paris, spéculaient sur les cours des valeurs russes. » Où sont ces soupçons criminels dont nous parlait M. Kakia? Le comte Lamsdorf pose un fait et il en déduit des présomptions d'autant plus accablantes que la concomitance des mouvements du monde juif parisien et de ceux du monde juif russe est plus apparente et fait saisir plus nettement la collusion existante au sein de ce peuple déraciné, parasite et cupide.

III. — « Importance décisive attribuée au ridicule témoignage des journaux. »

Ici, ne confondons point. « Plusieurs faits significatifs qui sont *aussi confirmés* par la presse... », dit le mémoire. Ces deux petits mots « aussi confirmés » démontrent péremptoirement à qui n'est pas totalement dénué de sens logique que ces « faits significatifs » étaient venus à la connaissance du gouvernement russe par un autre canal, plus autorisé, sans doute, que celui des journaux. Et si le comte Lamsdorf fait confiance aux agences qui avaient annoncé l'importation en Russie par l'Angleterre de grandes quantités d'armes, en quoi peut-il avoir tort? On ne saurait confondre les communications d'Havas, de Reuter ou de Stéfani (je ne parle pas de Wolff) avec celles des feuilles dites d'information; on peut sans déchoir ni faire preuve d'inintelligence accorder créance aux premières, sinon aux secondes.

IV. — « Déduction de conséquences énormes à propos de faits insignifiants (tels les discours de réunion publique). »

Le 22 octobre-4 novembre 1908, le juif Hervaille, dans une réunion de socialistes hollandais à la Haye, déclare que ce sont les juifs qui se sont mis à la tête du mouvement révolutionnaire en Russie. Le comte Lamsdorf le répète d'après une dépêche du ministre plénipotentiaire russe qui jugea la chose assez grave pour en faire l'objet d'une communication à son gouvernement, deux jours après (le 24 octobre). Le fait est-il insignifiant? Il plaît à M. Kakia de le dire, mais il n'est pas permis de le croire. Car enfin, si Hervaille affirma cette participation capitale des éléments israélites, c'est qu'il en savait personnellement quelque chose ou que le fait était de notoriété publique. On n'énonce pas, surtout en public, des assertions d'une telle importance pour le seul et pur plaisir de les énoncer; il faut bien qu'elles aient quelque fondement.

Par ailleurs, ce n'est pas la seule charge qu'apporte le diplomate ; il y en a d'autres du même ordre qui la corroborent, l'aggravent,

l'éclaircissent amplement, et le document les énumère : en Angleterre, quêtes et création d'un comité judéo-anglais ; quêtes en Amérique ; manifestations de sympathie en Italie.

Et quelles sont les « conséquences énormes » déduites de ces rapprochements accablants ? Celle-ci, qu'il est parfaitement manifeste que la révolution de 1905 est menée et soutenue par la juiverie internationale. Je concède qu'elle est considérable et grosse de suites. Mais ne découle-t-elle que du seul discours du juif Hervaille ? Point du tout. Elle est autorisée, disons mieux, commandée par tout un ensemble de faits que le comte Lamsdorf vient de dénombrer.

V. — « Assertions confuses et catégoriques. »

S'il y a obscurité quelque part, elle n'est assurément que dans le cerveau de M. Kakia, car le mémoire est parfaitement clair. Pour ce qui est des « assertions catégoriques », il semble à première vue qu'elles le soient trop. Le ton est tranchant. Mais à qui fera-t-on croire que la rédaction de ce rapport ne fut précédée d'aucune enquête, d'aucun examen approfondi de la question ? Si le ton est net, sec même parfois, ce qui est indéniable, c'est de la même netteté et de la même sécheresse qui caractérisent une sentence juridique. Ce mémoire, c'est le jugement longuement élaboré qu'un esprit intelligent, sagace et informé a porté sur une cause après qu'il en a eu mûrement pesé les éléments. Il est inconcevable qu'on le qualifie d'arbitraire, de sommaire, de mal fondé.

D'ailleurs certaines expressions du texte montrent bien des recherches préalables : « A l'exception de quelques cas nettement définis comme... — le rôle important établi avec certitude... — plusieurs faits significatifs établissent... » — Ces quelques petits mots sont des preuves, des marques ineffaçables : ils témoignent d'une façon certaine et irrécusable des tentatives d'élucidation dont cette question a été l'objet.

Pour ce qui est du dernier reproche apporté par M. Kakia contre cet exposé, je n'aurai garde d'y contredire, car il est, à mes yeux, parfaitement justifié. La liaison de la révolution russe et du mouvement juif par l'intermédiaire du juif Marx et du juif Lasalle appartient certainement au domaine de la haute fantaisie ; mais comment oser qualifier une simple vue erronée de « généralisation abusive », ainsi que le fait M. Kakia ? Prenons les mots pour ce qu'ils veulent dire ou alors tout moyen de nous entendre nous sera enlevé. Au reste, ce censeur imprudent devrait bien savoir qu'il n'est sage d'écrire que ce qui est dûment vérifié et il serait sans doute plongé dans un cruel embarras si on le priait de signaler les autres « généralisations abusives » qu'évoque ce suggestif pluriel.

Au terme de cet ennuyeux « épluchage », que demeure-t-il en somme des blâmes de M. Kakia ? Rien, si ce n'est la certitude qu'ils ne

sont nullement motivés et qu'il ne tendent qu'à affaiblir la haute valeur d'un document dont les constatations éclairent d'une vive lumière les opinions et les prévisions de grands penseurs contemporains. Je crois avoir, en effet, mis suffisamment en évidence le partis-pris qui préside à ces jugements trop concis et trop peu nuancés pour être équitables.

Il est clair qu'ils procèdent de vues préconçues; sinon, comment leur auteur aurait-il pu fermer les yeux au caractère si particulier de la révolution russe actuelle. « Plus on étudie cette seconde révolution, dit Robert Vaucher, témoin oculaire et averti, *plus on est convaincu que le bolchevisme est un mouvement juif* qui s'explique par les conditions spéciales où fût placé, en Russie, le peuple juif (1). »

Le mémoire du comte Lamsdorf ne dénonce pas autre chose que les manœuvres occultes? puissantes et tenaces qui menacent et mettent en péril les pouvoirs autoritaires ; il vise le juif; il dévoile son plan d'universelle subversion et le désigne en même temps aux coups ; il montre en lui la cause du mal sans cesse renaissant tant qu'on n'extirpe pas la racine. Mais trop lucide est son intelligence, trop perspicace son attachement au tsar. Il faut discréditer cette haute autorité, infirmer ses diagnostics. Que faire pour cela ? C'est bien simple : le comte Lamsdorf est un fantoche, une cervelle vive, un zéro pour tout dire et ses pensées n'ont d'autre valeur que celle de son intellect.

C'est ce que dit du moins M. Kakia d'une façon assez explicite. Tout le monde admettra que c'est là une façon de procéder tant soit peu expéditive, certainement préjudiciable à la rectitude du raisonnement, puisqu'elle engendre maintes fois la fausseté.

N'ayant pas l'indiscrétion de rechercher à quoi elle est due, j'ai tenu néanmoins à la signaler et à la réprouver comme elle le mérite.

ANDRÉ MILHÉ.

§

Suisse.

LES « NEUTRAUX ». LE CAS DE M. PAUL SEIPPEL. — Un officier français, retour du front, me disait : « Notre victoire a plus d'amis que nous n'en avions nous-mêmes. » Tour elliptique d'une pensée qui n'est exempte ni de vérité, ni d'amertume. Aux yeux de chacun, les amis de la dernière heure, les amis de la victoire, qui fêtent bruyamment le triomphe des Alliés et se gargarisent voluptueusement avec les formules ronflantes de la paix du droit et de la société des nations, ne sont guère dignes de confiance ni de sympathie. Au demeurant, leurs manifestations vont à l'encontre des principes qu'ils pro-

(1) *L'Illustration* du 14 septembre 1918.

clament et ne témoignent guère que de leur respect renouvelé pour le droit de la force.

La situation des neutres en général est difficile, celle de la Suisse tout particulièrement ; au moment où le statut du monde va être changé, il est nécessaire que nous puissions faire entendre notre voix et que nous défendions notre cause. Encore faut-il qu'elle le soit, pour que nos points de vue aient des chances d'être pris en considération, par des hommes dont le passé inspire confiance aux vainqueurs qui sont les maîtres de l'heure.

Nous ne devons pas tolérer, nous ne pouvons pas permettre que les « amphibies du neutralisme », qui ne sont sympathiques à personne et qui sont suspects à tout le monde prennent notre, cause en main.

Les Alliés ont eu en Suisse, dans les plus mauvais jours, assez d'amis éprouvés, dans lesquels ils peuvent avoir confiance, pour que nous n'abandonnions pas la défense de nos intérêts à des personnages sans crédit.

Les « neutraux » d'hier qui, dans leur enthousiasme de néophytes, écrivent ou parlent trop aujourd'hui, nuisent à notre pays en faisant douter de sa bonne foi et de sa dignité. Nous avons le devoir de les rappeler à la pudeur et de leur imposer le silence, afin qu'on ne puisse nous accuser ni d'être des dupes, ni de vouloir faire des dupes.

Parmi ceux qui, en Suisse, furent pour les Alliés des amis désintéressés dès la première heure, il faut immédiatement citer, à la place d'honneur, le noble Carl Spitteler, le plus grand poète vivant de langue allemande. Dès la première année de la guerre, l'illustre et magnifique vieillard, dont toute la gloire et tous les intérêts littéraires sont en Allemagne, sans que personne le sollicitât, quitta son ermitage des bords du lac de Lucerme et s'en alla à Zurich prononcer un discours solennel qui vint démontrer au monde, pour le plus grand bénéfice de son pays, toute la noblesse de son caractère, en égalant son courage moral à son génie littéraire. Honni de ceux-là mêmes qui l'avaient adorés, rejeté par ceux qui avaient fait son immense réputation, Carl Spitteler est de tous les neutres celui qui a consenti le plus grand sacrifice; il l'a fait d'un geste délibéré, sans affectation comme sans arrière-pensée, sortant un instant de sa solitude olympienne pour s'affirmer, puis retournant à son silence, hanté de beaux rêves et de somptueuses visions.

Auprès de lui il est bon de citer, parmi les amis de la première heure, deux hommes d'un grand caractère et d'un beau talent, qui sont morts avant de voir la victoire qu'ils appelaient de tous leurs vœux : le colonel Edouard Secrétan, directeur de la *Gazette de Lausanne*, et M. Albert Bonnard, rédacteur en chef du *Journal de*

Genève. On ne doit pas omettre de rappeler ici les noms de trois Suisses-Allemands qui se sont distingués par leur ardeur et leur courage : l'éminent professeur Ragaz, de Zurich, et les publicistes Loosli et Rusch. Il ne nous est pas possible de nous étendre trop longtemps, mais rappelons, sans ordre, les noms, qui ne sont pas inconnus au public français, de quelques-uns de ceux qui, dès le début, se sont voués avec passion à la défense de la cause et de l'idéal des alliés : le colonel Feyler, Jaques-Dalcroze, Benjamin Vallotton, Philippe Godet, Louis Dumur, René Morax, Maurice Muret, Alfred Lombard, Maurice Millioud, André Mercier, Frédéric de Rabours, Marcel Rouff, Alexis François, Marcel Guinand, Henri Chenevard, Tony Roche, Cattin, Daucourt, Schnetz, Charles Vuille, S. de Felice, Frédéric Raisin, Richard Bovet, etc.

Après avoir consacré ces quelques lignes à ceux qui par leur attitude passée ont conquis le droit de parler aujourd'hui, revenons-en à ceux qui n'ont plus que le droit et le devoir de se taire : je veux dire les « neutralistes » ou « neutraux ». Malheureusement ils parlent et ils écrivent encore beaucoup, Je rappelle ici, pour les lecteurs français qui en ignoreraient, que comme doctrine le « neutralisme » est un composé de prudence pusillanime et de germanisme honteux.

M. Paul Seippel, Suisse romand et professeur à l'Ecole Polytechnique de Zurich, est le représentant le plus typique de ces neutralistes intransigeants d'hier qui se font remarquer aujourd'hui par leur zèle intempérant à prodiguer aux Alliés leur louange exaltée, mêlée, il est vrai, d'objurgations et de conseils qui fleurent toujours un vague parfum de perfidie (1).

(1) Dans un article, paru dans le *Journal de Genève* du 20 novembre 1918, M. P. S., exprimant le vœu très légitime que des relations amicales s'établissent entre l'université de Strasbourg et les universités suisses, ajoute : « Nous voyons d'avance se reconstituer, au cœur de l'Europe, un foyer de libres études qui réparera les dévastations spirituelles de la guerre, *renouera les fils tranchés*, et tissera à nouveau la trame d'une culture universelle. »

Le 21 novembre, M. P. S. conclut en ces termes un article intitulé « *Italiens et Yougoslaves* » : « Il ne faut pas exagérer cette légère dissonance dans le concert ententiste. Si la contrebasse italienne et le violon serbe ne sont pas tout à fait d'accord, par bonheur le premier chef d'orchestre, Wilson, est attendu. Il donnera le *la*. »

Le 22 novembre, dans un article intitulé *La Grande Serbie*, M. P.S. glisse cette phrase : « Il ne restera plus qu'à aplanir les *fâcheux différends* avec l'Italie dont nous avons parlé hier. » Le 21 on parle d'une légère dissonance, le 22 il s'agit déjà d'un fâcheux différend.

Le 23 novembre, article intitulé *La Résurrection de la Bohême*, notons ce passage significatif : « On ne doit pas se dissimuler qu'il y aura de grosses difficultés à résoudre. La situation de la Bohême a bien des rapports avec celle de l'Irlande. Il faudra régler le sort d'une minorité de race germanique, dont les droits devront être respectés. »

Le 26 novembre, dans un article intitulé *Et l'Allemagne* ? M. P. S. réclame des alliés qu'ils facilitent la besogne au chancelier social-pangermaniste Ebert : « Tout sentiment de pitié humaine mis à part, et dans l'intérêt de la cause démocratique,

Dès avant la guerre, en novembre 1905, au cours d'une discussion, fort courtoise d'ailleurs, qui s'était engagée dans la *Semaine littéraire* de Genève, au sujet d'un livre de M. Paul Seippel intitulé *Les Deux Frances*, M. Charles Maurras pouvait écrire, en analysant et discutant les thèses et les idées du Professeur de Zurich, ces lignes significatives et graves :

Le livre des *Deux Frances* est un acte : qu'il le veuille ou non, l'auteur en verra sortir d'autres actes, qui seront bien capables de contredire les parties modérées de sa philosophie. Ils pourront être violents. Ces violences pourront ne pas être favorables à la France. Une des tendances *certaines* est *d'exciter contre la France l'opinion des peuples de l'Europe : cette tendance représente des blessés, des mourants, des morts* (1).

Au début de la guerre, M. Paul Seippel s'institua le cornac de M. Romain Rolland qui, chevauchant des nuées, vaguait « au-dessus de la mêlée » ; le professeur courut l'y rejoindre.

Un peu plus tard, après la retentissante conférence de Carl Spitteler, M. Seippel imagina d'en faire la contre-partie, et s'en alla conférencier à Bâle :

Carl Spitteler a dit ce que la Suisse allemande doit à la France. Avec une moindre autorité je dirai ce que la Suisse romande doit à l'Allemagne.

Au courage du poète de génie le professeur oppose son neutralisme ambidextre, tout irisé de germanisme.

M. Seippel choisit le moment où les hordes germaniques déchaînées incendient, pillent, rançonnent, volent et assassinent toute la Belgique et le nord de la France pour rappeler ses souvenirs d'Allemagne, avec une tendresse idyllique et larmoyante :

Si vous me permettez de parler en mon nom personnel, je tiens à dire que mes semestres en Allemagne et des séjours d'été dans la douce et poétique Thuringe sont parmi les meilleurs souvenirs de ma jeunesse. J'ai vécu encore là dans l'Allemagne d'autrefois, pleine de bonhomie et de mansuétude. Jamais je n'ai connu d'hommes auprès desquels il fit meilleur

l'Entente, sans abandonner aucune des garanties stipulées, fera bien de faciliter la tâche du gouvernement Ebert-Haase, et de faire en sorte qu'il puisse réunir une Constituante et donner à l'Allemagne un gouvernement républicain. » Dans le même article il est question, comme dans les journaux et dans les protestations officielles du gouvernement de Berlin, des dangers du bolchevisme pour le monde. C'est ce qu'on a appelé chez les alliés le chantage au bolchevisme. Quelques temps auparavant M. P. S. réclamait la réconciliation de tous les peuples de l'Europe, l'union fraternelle avec l'Allemagne, en prévision d'un hypothétique « péril jaune ».

Il est curieux de constater que finalement tous les « *périls* » servent l'Allemagne.

(1) Dans une note, datée de 1916, M. Maurras ajoute : « En réimprimant cette critique de 1905 qu'un lecteur bienveillant pourrait traiter de prophétie, je n'ai aucune intention de convaincre M. Paul Seippel d'avoir été un mauvais homme, ni ennemi de notre pays. *Je n'en ai qu'à son germanisme exalté, qui se développait aux dépens de la France !*

vivre (1). Ces souvenirs, je ne les oublie pas et quels que soient les excès commis dans la guerre actuelle, quelles que soient les justes réprobations qu'ils entraînent, je me refuse à ne voir dans la nation allemande tout entière que cette « horde de barbares pillards et sanguinaires » dont nous parlent les journaux de la Triple-Entente.

Dès le 16 septembre 1914, avec une prudence extrême et qui se croyait alors avisée, M. Paul Seippel s'empressait d'écrire dans le *Journal de Genève* :

Nous nous sentons des obligations envers toutes *les puissances en guerre*, sans exception.

Dans sa conférence de Bâle il insistait :

Quel que soit le jugement que nous puissions porter sur la politique allemande et ses responsabilités dans la guerre actuelle, nous n'avons pas le droit de haïr la nation allemande. Et d'abord, si nous nous plaçons à un point de vue strictement suisse (2), nous n'avons *aucun reproche* à adresser à l'Allemagne actuelle. Elle a été d'une correction parfaite à notre égard et elle a fait tout ce qui lui était possible pour adoucir la rigueur de la crise économique qui nous a menacés (3).

Aujourd'hui (*Journal de Genève*, du 26 novembre 1918) M. Seippel écrit froidement :

Nous pouvons le dire avec la plus joyeuse assurance, *nous qui étions menacés d'être engloutis par le monstre* : la lance de Saint-Georges a pénétré jusqu'au cœur de *la bête*. Elle râle.

Ainsi donc, tandis que nous courions le danger « d'être engloutis par le monstre », M. Paul Seippel s'efforçait de nous persuader que nous n'avions rien à craindre de l'Allemagne, que nous n'avions aucun reproche à lui adresser, qu'à un point de vue « strictement national » nous ne pouvions avoir à son égard que des sentiments d'infinie gratitude ; il s'efforçait d'endormir nos méfiances et d'étouffer nos alarmes, tandis qu'il savait que le péril était à notre porte. Aujourd'hui que toute menace est écartée, il célèbre en vaines et tardives paroles « les râles de la bête ».

Non content de céler « neutralement » la vérité, notre docte pro-

(1) M. P. S. dit aujourd'hui de l'Allemand (*Journal de Genève* du 26 novembre) : « Arrogant quand il est le plus fort, il devient plat quand il a le dessous. »
L'Allemand ayant forcément toujours eu le dessus ou le dessous, on est en droit de se demander si c'est à l'Allemand *arrogant* ou à l'Allemand *plat* que M. P. S. trouve un charme si prenant.

(2) Qu'adviendra-t-il de la fameuse société des nations, dont M. P. S. est un partisan, dont l'enthousiasme croissait à chaque défaite allemande, si tout pays ne veut agir et raisonner qu'en se plaçant à un point de vue *strictement national*, comme l'a prêché en Suisse le professeur de Zurich ? L'altruisme international est une doctrine assez bonne pour les alliés : pour lui-même M. P. S. préfère un *égoïsmo sacro*, teinté de germanisme, qui s'est revélé à l'épreuve comme étant aussi dépourvu de sagesse que de grandeur.

(3) Ceci est du reste parfaitement faux, l'Allemagne s'est servie de son charbon pour faire chanter et pour voler la Suisse.

fesseur s'attachait à malmener ceux qui s'attachaient à la révéler. Il n'a jamais assez de mépris lorsqu'il parle de cette « petite presse » de la Suisse romande, qui, conformément au sentiment populaire, s'affirmait ententophile, sans restriction ni réserves, de cette « petite presse » qui a sauvé l'honneur de la Suisse.

Nous devons le reconnaître, s'écriait-il en 1915, il y a dans notre presse, et surtout dans notre petite presse, des journaux *animés du plus mauvais esprit*. Certains d'entre eux sont à tel point gagnés par *la contagion d'insanités et de mensonges* qui sévit dans les pays en guerre, que c'est à peine si l'on peut encore se douter, en les ouvrant, que ce sont des journaux suisses.

L'expression « contagion d'insanités » a toutes les faveurs de l'éminent « neutral », fier de cette trouvaille littéraire. Flottant au-dessus de la mêlée, le professeur zurichois considère d'un œil indifférent les bourreaux et les martyrs qu'il qualifie indistinctement de *déments*, et se bouche les oreilles pour ne pas entendre les cris et les appels désespérés des victimes, du germanisme, qui pourraient troubler sa somnolente quiétude. Ça, c'est du neutralisme olympien...

L'Europe est actuellement aux prises avec une crise de *démence collective* comme on n'en a peut-être jamais vu dans l'histoire. De partout s'élève un concert discordant de voix furieuses, qui s'invectivent dans toutes les langues connues. Les paroles de haine, les accusations, les démentis, les obus sur les champs de bataille. C'est à se boucher les oreilles. Il faut avoir *la tête solide* pour n'être pas gagné par cette *contagion d'insanités*.

M. Seippel qui, lui, a la tête solide persiste à mettre tout le monde dans le même sac et proclame :

Les nations belligérantes ne connaissent pas *la vérité*, tout d'abord, parce qu'elles ne veulent pas la connaître. De leurs adversaires elles ne veulent savoir que le pire.

Il est inutile d'ajouter que *la vérité* qu'invoque le professeur est la vérité « neutrale » qui, du reste, est sujette aux variations, car aujourd'hui (article cité du 26 novembre) M. Seippel parle « des haines *amplement motivées* qui ne tombent pas en un jour » : il s'agit des haines de la France à l'égard de l'Allemagne.

La *vérité* des *déments* victorieux prend à certains yeux un caractère d'évidence qu'elle n'avait pas aux heures difficiles.

Mais revenons en arrière pour retrouver notre professeur à sa conférence de Bâle au moment où il expose sa grande idée politique de la *paix blanche*, de la *paix sans victoire*. Oubliant ou se refusant à voir que ce serait tout simplement la victoire de l'Allemagne, la constitution du *Mitteleuropa*, la justification et le pardon des crimes, le triomphe de la *bête* qu'il se réjouit aujourd'hui de voir *râler*, le docte « neutral » prêche l'union des pays neutres pour la

défense de leur intérêt commun qui est précisément, *selon lui*, que personne ne soit victorieux :

Nous devons chercher, disait-il, à nous rapprocher de toutes manières des petits pays neutres tels que la Hollande, le Danemark, la Suède ou la Norvège, tout en conservant l'estime et l'amitié de toutes les puissances en lutte. Nous n'avons *de craintes ou de griefs spéciaux à l'égard d'aucunes d'entre elles*. Et quel est en somme notre intérêt ? C'est qu'aucune ne triomphe à ce point que ses adversaires soient écrasés.

La France s'étant sauvée par la victoire de la Marne, M. Seippel commence à s'inquiéter pour l'avenir de l'Allemagne :

L'anéantissement de la France aurait été un désastre irréparable pour la Suisse ; l'anéantissement de l'Allemagne en serait un autre.

Mais il ne tarde pas à se rassurer, en termes dithyrambiques :

Nous sommes, nous, assez rassurés, s'écrie-t-il. L'Allemagne a une telle puissance, une vitalité si surabondante et une conscience si orgueilleuse et si tenace de sa force, que nous ne croyons pas qu'il y ait aucune chance quelconque qu'elle puisse être réduite à néant.

S'étant ainsi rassuré, ayant renvoyé dos à dos bourreaux et victimes, Ponce-Pilate Seippel se lava *neutralement* les mains et se mit à rêver de la paix :

Notre devoir, assurait-il, est précisément, pendant la guerre même, de préparer les voies de la paix.

Ne voyant pas, ne désirant pas voir le grand conflit d'idéal qui dominait et commandait la mêlée des peuples, les « neutraux » et leur coryphée Paul Seippel en tête, s'avisèrent que la guerre les dérangeait et qu'il fallait effectivement agir pour la paix, pour la belle paix toute blanche ; et du rêve on passa à l'action.

C'est ainsi, à ce que m'ont raconté des amis très sûrement informés, que le professeur Seippel s'entremit, en 1917, pour introduire à la Légation d'Italie à Berne, en vue d'amorcer les pourparlers d'une paix séparée entre l'Italie et l'Autriche, son ami le professeur Foerster de Munich, « pacifiste » notoire, aujourd'hui Ministre de la République bavaroise à Berne, hier, ami personnel et homme de confiance de l'Empereur Charles d'Autriche et s'en vantant. La tentative échoua, MM. Foerster et Seippel en furent pour leurs frais...

Au lendemain de l'armistice qui consacrait la victoire de la France et de ses grands alliés, le professeur Seippel enthousiasmé écrivait : « La France a sauvé le monde. » (*Journal de Genève* du 26 novembre.) Et c'est vrai, notre professeur le savait, et au lieu de crier cette vérité à nos compatriotes égarés de la Suisse allemande, alors qu'il en était temps, il s'efforça de tenir la lumière sous le boisseau en parlant de démence collective, de contagion d'insanités ; il insistait sur ses bons souvenirs d'Allemagne, sur les obligations que la Suisse

pouvait avoir à l'Allemagne; alors que le danger menaçait,il rassurait, il bénissait « neutralement ».

La France et ses alliés sont vainqueurs et M. Paul Seippel écrit aujourd'hui que la France victorieuse a sauvé le monde, lui qui disait dans sa conférence de Bâle en 1915 :

Quel que soit le vainqueur; s'il y a an vainqueur (on peut commencer à en douter aujourd'hui), *quel que soit le vainqueur, le vaincu sera l'Europe, comme l'a dit,dès le début de la guerre, mon ami Romain Rolland.* »

L'attitude *neutrale*, avec ce qu'elle comporte de prudence pusillanime et de germanisme latent, a fait le plus grand tort moral à la Suisse pendant quatre années de guerre.

Le zèle actuel, l'enthousiaste ardeur des *neutraux* fraîchement convertis cause,aujourd'hui encore,le plus grand tort moral à la Suisse en faisant douter de notre bonne foi et en laissant supposer que nous sommes les amis de la victoire plutôt que les amis des Alliés.

M. le Professeur Paul Seippel, qui fut un *grand neutral*, devrait comprendre que ses erreurs et ses contradictions ont usé son crédit, que ses réflexions et ses conseils sont actuellement parfaitement inopportuns et qu'ils ne peuvent, quels qu'ils soient, que nuire à son pays.

Que M. Seippel sache s'y résigner, ses erreurs passées réclament du silence, qu'il se confie donc à la neutralité clémente de l'oubli, du magnanime et bienfaisant oubli (1).

GEORGES BATAULT.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — En France, il est admis, aujourd'hui, que notre pays est un pays latin, uniquement latin avec un vague fond celtique. Nul n'oserait avancer, s'appuyant sur la dénomination France, sur les Normands et les Bourguignons, que dans la formation française entre bien un certain apport germanique. Dans la *Revue des Nations latines*, M. Guglielmo Ferrero, le célèbre historien,ne craint point de dire que la mission française est de fondre les civilisations latine et germanique. Il n'y aurait donc pas incompatibilité entre ces deux cultures.

Le mois de novembre 1918 restera fameux dans l'histoire. C'est durant ce mois qu'ont mûri ces premiérs fruits du long effort accompli par l'Europe et l'Amérique au cours de plus de quatre années de guerre. L'Empire autrichien s'est écroulé ; et l'Empire Allemand l'a suivi dans son effondrement. L'Unité italienne s'est achevée ; la France est rentrée en

(1) Il est bien évident que la retraite de M. P. S. doit être accompagnée de celle de tous les autres « neutraux » de marque, ses complices, ses disciples, ses frères

possession de ses frontières historiques ; ce qui restait encore de l'œuvre du Congrès de Vienne a été détruit, en même temps que les monstrueux moellons ajoutés par Bismarck à ce premier édifice.

L'Italie et la Pologne furent les deux grandes victimes de l'Europe au Congrès de Vienne de 1815. Combien de difficultés et d'obstacles ont retardé la réparation de cette injustice, — même pour l'Italie qui, plus heureuse que la Pologne, put commencer plus tôt à faire valoir ses droits ! Nous n'en éprouvons que plus d'émotion à saluer le jour, attendu par tant de générations, préparé par tant de sacrifices et tant de douleurs, où le dernier vestige de domination étrangère, que nous avait imposé le Congrès de Vienne, est définitivement effacé ; l'heure où nous pouvons enfin nous sentir vraiment libres et indépendants. Dans le cercle des nouvelles frontières que le Congrès de la paix lui assignera, l'Italie pourra suivre librement l'impulsion de son génie, à la fois national et universel ; chercher sa fortune et sa grandeur dans la concorde et dans la solidarité des peuples unis par une nécessité commune ; sauver la civilisation occidentale des graves crises qui la menacent.

C'est presque un demi-siècle que la France a dû attendre la réparation de l'injustice de 1870. Et elle lui a coûté un terrible impôt du sang ! Mais même cette grande œuvre de justice est aujourd'hui finalement réalisée : et un pareil événement suffirait à donner un nouveau cours à l'histoire de la France et de l'Europe. En reprenant l'Alsace et la Lorraine, la France redevient ce tout parfait, composé d'éléments opposés qu'elle voulut être, afin de rester fidèle à sa grande mission historique, qui est de fondre la civilisation latine et la civilisation germanique en une civilisation nouvelle.

La chute de l'Empire austro-hongrois et celle de l'Empire allemand marquent une date dans l'histoire de la civilisation occidentale. L'empire des Habsbourg est celui qui aura eu la vie la plus dure, entre tous ceux qui se formèrent ou se reformèrent, après la Révolution, à l'image de l'empire français : il a duré cent deux ans et quelques mois. Avec lui et avec l'empire allemand disparaît cette forme de gouvernement ; et disparaissent aussi tous les États qui se gouvernaient d'après le droit divin. Mais, de tous les effets sur l'histoire de l'Europs, nous ne voulons insister que sur un : l'affaiblissement du germanisme.

On a attribué la puissance et la « prepotenza » du germanisme après 1870 à la constitution de l'empire allemand. Mais les causes politiques de cette puissance furent au nombre de deux : la constitution de l'empire allemand et l'alliance avec l'empire austro-hongrois ; non seulement elle unifia, au moins diplomatiquement, tous les peuples allemands ; mais elle obligea les millions de Slaves, de Magyars, de Roumains et d'Italiens habitant les pays de la couronne des Habsbourg à servir et à aider le germanisme ; elle fournit au germanisme un solide pont vers l'Orient et les positions stratégiques d'où il pouvait menacer l'Italie, intimider la Russie et les peuples balkaniques. En un certain sens, il n'est pas téméraire de dire que l'alliance des deux Empires Centraux était la *super-unité* du monde germanique. Maintenant que cette super-unité est brisée, le germanisme en sera réduit à ne plus compter que sur ses propres forces.

LA PRESSE ENNEMIE. — A la veille de l'abdication de l'empereur allemand, la *Vossische Zeitung* nous présentait cette psychologie de l'armée allemande :

Personne ne méconnaîtra l'effroyable lutte qui se livre dans l'âme des grands chefs de l'armée. *C'est au nom de l'empereur* qu'ils ont conduit l'armée aux plus brillantes victoires. Pour eux, l'empereur règne par la grâce de Dieu. C'est leur chef suprême.

Depuis des générations ils servent fidèlement les Hohenzollern. Ils se considéreraient comme déshonorés si, à l'heure du danger, ils manquaient à cette fidélité. Plus terrible encore est la lutte qu'ont à soutenir dans leur conscience ceux qui reconnaissent la nécessité de l'abdication de l'empereur, mais en qui tout s'indigne contre un acte qui, d'après leur tradition, est une félonie.

Mais on ne peut remonter le courant. Il est glorieux et conforme à l'honneur de couvrir de son corps son empereur et maître. Mais ce serait un crime d'empêcher par là le développement calme et sans effusion de sang d'un peuple de 70 millions d'habitants.

Le corps des officiers allemands a été élevé dans la fidélité et dans l'obéissance passive. Son mot d'ordre c'est d'être fidèle à l'empereur ; mais les officiers, et en particulier *les officiers supérieurs, ne sont pas toute l'armée.* Il y a longtemps que notre armée n'est plus une *masse homogène* et que nos chefs ne sont pas qualifiés pour parler au nom de leurs troupes.

Notre armée est scindée en deux parties qui s'opposent de plus en plus l'une et l'autre ; les états-majors et le front. Il est indispensable de faire cette constatation. La méthode moderne de la guerre qui met les officiers supérieurs avec leurs états-majors à plusieurs kilomètres du front a, au fur et à mesure que la guerre se prolongeait, accentué cette scission et le conflit.

L'homme de l'avant reçoit des ordres qui souvent sont dépassés par les événements. Il se voit seul et réduit à ses propres forces et, s'il est ramené parfois à l'arrière pour jouir d'un repos de quelque durée, il n'est jamais aux yeux des autres qu'un pauvre soldat du front que les embusqués gros et gras des états-majors considèrent avec un mépris apitoyé.

Quand l'officier du front, encore tout remué par les pénibles expériences qu'il vient de faire, croit devoir donner aux états-majors une image fidèle de la bataille, il se voit placé en présence d'officiers si sûrs d'eux-mêmes, *bien que dépourvus de toute connaissance technique*, il se sent écrasé par tant de supériorité, qu'il reste au *garde à vous* et se tait. Ce n'est que lorsqu'il se trouve seul avec ses hommes à l'avant qu'il se sent redevenir lui-même.

Cette partie de l'armée qui est la véritable armée est si lasse de la guerre, elle a traversé tant de souffrances infinies, fourni tant d'efforts admirables, sans recevoir d'autres récompenses que de *vaines paroles*, qu'elle est devenue complètement insensible à la question de savoir si l'empereur reste ou abdique.

Le *Berliner Bœrsen Courier* présente ainsi l'avenir industriel de l'Autriche allemande :

Au point de vue industriel, l'Autriche allemande tiendra le premier rang parmi les Etats qui se constitueront sur le territoire de l'ancien empire austro-hongrois, supposé qu'elle étende sa suprématie sur la région de la Bohême allemande. Dans ce district se trouvent les grands gfsements de lignite, de minerais, de nombreuses sources d'eau minérale qui attendent encore d'être exploitées. L'industrie métallurgique et chimique, celle des textiles et de l'électricité ont là leurs établissements les plus importants. Sa prépondérance est donc assurée. Un Etat tchèque futur posséderait une importante industrie sucrière et les gisements de houille de Mæhrisch-Ostrau et de Kladno ; son industrie du fer et de la construction mécanique n'est pas sans importance. A l'Etat ukranien, les huiles minérales de la Galicie orientale apporteraient un avantage des plus précieux. Quant à un Etat illyrien, il semble peu susceptible de développement industriel ; en Dalmatie, à supposer que cette province en fasse partie, on trouve bien des gisements de houille et de ciment, de la bauxite, etc. ; il semble surtout promis à l'industrie de constructions maritimes et à la pratique de la navigation.

Mais c'est surtout au point de vue financier que l'Autriche allemande aura la suprématie. En effet, le capital germano-autrichien a une part prépondérante dans les mines de Kladno, les établissements métallurgique de la Bohême, les pétroles de la Galicie, et encore n'est-ce là qu'une simple liste d'exemples et non une énumération complète des affaires où sont intéressés les Allemands d'Autriche.

Que deviendront les emprunts de l'Etat austro-hongrois ? Que sera-t-il de l'énorme dette de guerre de 70 milliards qu'il a contractée et dont 35 milliards ont été placés dans la population ? La plus grande partie de ces 35 milliards est aux mains d'Autrichiens-Allemands. Or, il règne cette inquiétude que, dans le cas où se constitueraient un Etat tchèque et un Etat des Slaves du Sud, ces Etats se refusent à assumer leur quote-part de la dette publique. Cette inquiétude pèse lourdement sur le marché des titres de l'emprunt ; mais on peut la considérer comme dénuée de fondement. En effet, les populations de la Bohême, de la Galicie, des provinces slaves, les caisses d'épargne et les compagnies industrielles des mêmes régions, ont absorbé, pour un montant très élevé, les titres de l'emprunt. Les gouvernements ne pourront manquer d'avoir égard à cette circonstance.

LA PRESSE NEUTRE. — On a parlé, ces temps derniers, d'un arrêté d'expulsion qui aurait été pris par le Conseil fédéral helvétique contre le Dr Hermann Rœsemeier, un de ces Allemands républicains réfugiés en Suisse pendant la guerre et qui fondèrent à Bèrne la *Freie Zeitung*. Cette expulsion n'a pas été mise à exécution, et le Dr Rœsemeir vient d'écrire, à Berne, sur la « république populaire allemande ».

... Plus encore que de renverser la dynastie des Hohenzollern (avec sa queue d'autres dynasties), il était urgent de briser le militarisme prussien.

Le voici brisé, foncièrement brisé, autant que ne l'eût osé rêver il y a peu de semaine le plus grand optimiste.

Des Conseils de soldats en Prusse ! Ces mots disent tout. Des Conseils de soldats et d'ouvriers en Prusse, la terre classique du *perinde ac cadaver*, l'Eldorado des lieutenants, le paradis des Junkers, la patrie des Conseillers auliques, le siège du droit électoral par classes, la salle de chant où l'on apprend aux nouveau-nés le : « Heil Dir im Siegerkranz ! »

Des conseils de matelots, de soldats et d'ouvriers dans le Kiel du prince Henri (lequel entre temps à pris la fuite), dans la sainte Cologne, à Barmen, capitale de la pieuse vallée de la Wipper, à Berlin, la « grande Résidence » où jadis l'empereur que vient de congédier Scheidemann recommandait gentiment aux recrues de tirer sur père et mère. Il y a bientôt trente ans de cela, mais il y en a à peine dix, si nous ne nous trompons, que l'empereur recommandait à ses soldats du régiment Alexandre de faire feu sans compter sur les citoyens au cas où « la ville de Berlin se mettrait de nouveau en état d'insubordination ». Et précisément le régiment Alexandre et le bataillon de chasseurs de Naumbourg furent les troupes de la garnison de Berlin qui eurent la gloire inoubliable d'être les premiers à avoir fait leur la cause sacrée du peuple.

Quand le manteau tombe, le duc tombe avec lui. Cette parole de Schiller peut se retourner, et il va de soi que le duc qui tombe entraîne son manteau dans sa chute. Hohenzollern a la douce consolation, autant qu'elle puisse être douce, que la maison rivale de Wittelsbach s'écroule avec lui. Par un coup de main audacieux, le conseil des soldats, des ouvriers et des paysans s'est emparé de Munich et avec elle de toute la Bavière...

Pourquoi tout cela n'est-il arrivé que maintenant ? Pourquoi a-t-il fallu d'abord que le peuple allemand devînt un objet de haine et d'horreur aux yeux du monde entier pour qu'il rentrât en lui-même et secouât les chaînes qu'il a portées si patiemment des siècles durant ?

Pourquoi ?

Le malheur et la souffrance semblent dans l'individu être nécessaires pour arriver à la connaissance de soi et à l'éclaircissement. Ce n'est point seulement chez Dante que le chemin qui mène au paradis passe par l'enfer et le purgatoire.

Les peuples qui sont déjà démocratiques peuvent supporter la victoire sans que leur âme en reçoive un dommage : les Athéniens de la guerre des Perses, les Suisses de l'ancienne confédération jusqu'aux guerres de Bourgogne, en témoignent. Mais pour les peuples ayant à peine accompli leur premier pas vers la démocratie, rien n'est plus dangereux que la victoire.

Les victoires tant chantées de 1866 et de 1870-71 ont rejeté à cinquante ans en arrière nos bons Allemands.

Le peuple allemand, supérieur en bien des choses, souffre du manque d'initiative politique.

Un tel peuple a besoin de la défaite à l'extérieur pour remporter la victoire à l'intérieur.

Il a fallu que vînt un Foch pour montrer au peuple allemand que l'empire c'est la guerre.

S'il avait gagné cette guerre, le peuple allemand l'eût considérée comme sa guerre. L'ayant perdue, il la considère comme la guerre de l'empire.

Le peuple allemand comprend enfin que la défaite de ses idoles militai-

res à la Marne, sur l'Aisne, sur la Somme, l'Escaut et la Meuse sont autant de victoires pour la démocratie allemande.

Par la nuit vers la lumière ! Par l'horrible bain de sang de cette abominable guerre vers le bel avenir de la Société des Nations !

Le Dr Rösemeier est indubitablement un défaitiste allemand, on ne peut s'y tromper. Nos défaitistes, ou plutôt ceux que tels on étiqueta si gentiment, n'ont, que je sache, jamais tenu pareil langage. Malgré tout son défaitisme, le Dr Rösemeier n'est peut-être pas un si mauvais patriote.

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

Le pays de M. Clemenceau. — On sait généralement que notre Premier est Vendéen. Mais, sur le chef-lieu de canton où il vit le jour, le 28 septembre 1841, l'information est médiocre, dans le grand public. Si Paul Joanne, dans son *Dictionnaire géographique et administratif de la France* (t. IV, Paris, 1896, p. 2868), consacre seize lignes à Mouilleron-en-Pareds, M. Ardouin-Dumazet, à la *16e série* de son *Voyage en France* (Paris, 1898, p. 108), passe outre, se bornant à signaler cette « longue arête rocheuse, couronnée de moulins à vent et trouée par une sorte de défilé », ces collines qui « forment un joli fond d'horizon semblant fermer le passage : elles sont comme l'épine dorsale d'un petit pays, aujourd'hui oublié, mais dont le nom s'est conservé dans le suffixe de certaines communes : le Pareds... »

« Aujourd'hui oublié » ? Serait-il vrai ? Serait-il vrai qu'à l'extrémité du plateau aux huit moulins, dans ce grand espace où pullulent l'aubépine et le genêt, Mouilleron ne fût autre chose qu'une expression géographique, le ressouvenir, tout au plus, de l'antique province poitevine où les archéologues retrouvent une division mérovingienne, le *pagus Alperiensis* ? Serait-il vrai que ce mélancolique et agreste coin de Bocage évoquât simplement, avec son enceinte fortifiée, dite le *Châtelier Portault*, ses restes d'une belliqueuse église, ses retranchements du Plessis-Bouchard, — la trouble vision de quelque épique passé de féodales tragédies ? Le fils de Paul-Benjamin Clemenceau du Colombier, de la branche cadette issue de Jehan Clemenceau de la Clemencière et médecin nantais, nous est, désormais, un sûr garant du contraire...

Mais il reste que, si l'on est assez bien informé de la vie et de l'œuvre d'Eugène-Georges-Benjamin à partir de sa participation à la politique militante — et il faudrait peut-être, dès maintenant, reviser certaines erreurs courantes à ce sujet, — l'on se contente des *on dit*, ou à peu près, sur la période qui s'étend de 1841 à 1871, soit aux

trente premières années de l'existence de M. Clemenceau. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que son séjour aux Etats-Unis donne lieu à toute sorte de confusions. Le t. XVI du *Larousse* (*1er Supplément*) se borne, p. 545, à mentionner qu'il y fut « quelque temps », après quoi il revint se faire recevoir docteur en médecine par la Faculté de Paris avec une thèse « où il exposait les idées philosophiques les plus avancées ». Précisant, le conseiller municipal parisien L. Lucipia déclarera, au t. XI de la *Grande Encyclopédie*, p. 625, que ce fut en 1869, au retour du « voyage », que se place ce doctorat. Vapereau, dans l'édition refondue de 1893 du *Dictionnaire Universel des Contemporains*, ignore tout de ce même voyage et écrit que Clemenceau « vint à Paris en 1865 pour achever sa médecine et fut reçu docteur en 1869 ». A son tour, *C. B.*, traitant, dans la *Vie Universitaire* d'octobre dernier, de « *M. George Clemenceau étudiant* », affirmera — dans le résumé de *La Revue* des 1er-15 novembre, p. 321, — qu' « en 1865, le jeune polémiste estime qu'il faut aller respirer autre part qu'en France l'air de la liberté, et il part pour les Etats-Unis. Il n'en revient que quatre ans après pour passer son dernier doctorat en médecine à Paris en 1869... » A quelle date, exactement, eut donc lieu ce voyage, si le traité : *De la génération des éléments anatomiques*, publié en 1865 (1) — et réimprimé deux ans après avec *Introduction* de Ch. Robin, — est déjà signé d'un docteur G. Clemenceau, ex-interne des hôpitaux de Nantes, ex-interne provisoire des hôpitaux de Paris, et si la traduction de l'ouvrage de J.-S. Mill : *Auguste Comte et le positivisme*, parue en 1868, chez Germer Baillière, est pourvue de la même mention? En vérité, M. *C. B.* n'eût eu qu'à aller prendre dans *Avant la gloire*, de Henri d'Alméras (*Deuxième Série*, Paris, 1903, p. 162), la date exacte du « dernier » doctorat de M. Clemenceau : « En 1865, il passa son doctorat; sa thèse : *De la génération des éléments anatomiques*, résumé intelligent des théories du professeur Robin, fut considérée comme une des meilleures qui aient paru dans les dernières années du second Empire..... Pendant son séjour de quatre années aux Etats-Unis, il traduisit un volume de Stuart Mill sur Auguste Comte. Auguste Comte n'était pas Américain. La traduction, d'ailleurs très remarquable, d'un ouvrage anglais sur un économiste français, ce fut le principal résultat et peut-être le seul de ce long voyage. » M. H. d'Alméras oublie l'amitié de M. Clemenceau avec Herbert Spencer, dont les doctrines se rattachaient si étroitement, en même temps qu'à Darwin, à celles, précisément, du chef de l'école anglaise positiviste, John-Stuart Mill. Et il oublie,

(1) L'annonce de la mise en vente, au prix de 4 francs, de ce grand in-8° de 222 pp., chez J.-B. Baillière et fils, 19 rue Hautefeuille, se trouve à la p. 404 de la *Gazette Médicale de Paris* du 8 juillet 1865.

surtout, de mentionner que le « principal résultat » du voyage outremer, ce fut le mariage du Docteur Clemenceau avec Miss Mary Plummer, l'une de ses élèves à Stamford, Connecticut.... L'on aimerait à connaître les errances médicales du « *great old man* » jusqu'« aux temps anciens où j'avais un dispensaire à Montmartre... » et où, « pénibles corvées », il réalisait ces « courses dans les pires quartiers de la butte », par lui-même décrites un quart de siècle plus tard... (1) Si, en effet, cette période eût été mieux connue, nous n'eussions pas vu un journaliste espagnol aussi distingué que D. Mariano de Cavia commettre, dans *El Sol* — le grand journal alliophile de Madrid — du 18 novembre dernier, des hérésies de cet acabit : « Durant les dernières années de l'Empire qui succomba à Sedan, le docteur Clemenceau exerça la médecine aux Etats-Unis à son propre profit et à celui de son prochain ; mais la République, une fois proclamée en France, réclama pour elle les énergies du médecin expatrié et, après de longues années de luttes et de vicissitudes, les faits ont prouvé que le Docteur Clemenceau commit une excellente action en abandonnant la cure des individus pour celle des peuples. » (*Article : Hommage des médecins espagnols au docteur Clemenceau.*)

Mais revenons à Mouilleron-en-Pareds, où la femme du médecin de Nantes était allée accoucher chez son père et où le futur sauveur de la patrie passera plus d'une belle vacance, tombant les gars vendéens avant de s'exercer aux poids lourds ministériels. Vers décembre 1789, cette bourgade eut l'insigne honneur d'être le berceau de la Contre-Révolution, de ce grand mouvement d'insurrection catholico-royale, dont la genèse a été si complètement élucidée par Ch.-L. Chassin, en 1892, dans les trois volumes de sa *Préparation de la Guerre de Vendée, 1789-1793*. Comme partout alors en France, l'Assemblée Nationale y faisait l'objet d'une violente campagne de libelles diffamatoires, qualifiés d' « *abominables* » dans sa séance du mercredi 13 janvier 1790 (2). Parmi ces pamphlets, l'un, tantôt attribué à A.-L. Gontaut de Langues, depuis duc de Biron, tantôt au comte d'Agoult, depuis évêque de Pamiers, mais qui est à peu près certainement du marquis de Favras, était un petit in-8° de

(1) *Le Colibri*, par G. Clemenceau, *Revue Encyclopédique Larousse*, 1er septembre 1895, p. 317. Réimprimé l'an d'après dans *Le Grand Pan*, p. 230 *seq.* Rappelons que cet ouvrage a été vanté, pour « *l'exacte cohésion des idées et l'unité du sentiment* » qui y règnent, par M. Charles Maurras dans cette même *Revue Encyclopédique*, année 1896, p. 485-486. L'année d'avant, au n° du 15 mai 1895, M. Maurras y definissait *La mêlée sociale* : « *un acte* » (p. 180-181). En 1898, au même lieu, il dira que l'auteur des *Plus forts* est « *vertueux* » (p. 650-651).

(2) Voir le n° CLXXXIII, p. 21-23, du *Point du Jour, ou Résumé de ce qui s'est passé la veille à l'Assemblée Nationale*, p. 21-23, et, pour l'indignation des républicains, le n° CXV, lundi 25 janvier 1790, des *Annales Patriotiques et Littéraires de la France*, p. 4.

78 pp., imprimé sans indication de lieu et intitulé : *Ouvrez donc les yeux* (1). Expédiée par ballots, de Paris, dans les gentilhommières, les cures et les couvents du Bas-Poitou, cette brochure incendiaire trouva un accueil enthousiaste dans un pays où les hobereaux avaient su conserver la confiance de l'élément rural pour des raisons que Chassin a excellemment mises en lumière. Après avoir narré à sa façon la journée du 14 juillet, la fuite du comte d'Artois et la captivité de Louis XVI à Paris, l'auteur, rejetant sur l'Assemblée l'horreur de tous les crimes par lui dénoncés, stigmatisait les incendies de châteaux et les prétendus accaparements de grains, proposant comme remèdes souverains la dissolution des Etats Généraux usurpateurs, la restauration du pouvoir royal absolu et la restitution à la noblesse de ses privilèges. En attendant, cette exhortation à l'action directe donnait comme mot d'ordre de surexciter, parmi le peuple, les craintes de famine, issues du récent décret sur la libre circulation des céréales, présenté à la façon d'une mesure destinée à affamer les campagnes, et recommandait aux gens à particule d'enjoindre aux paysans de ne point se dessaisir de leurs provisions, en ne vendant ni blés ni bestiaux.

La révolte qui, aussitôt, éclata à Mouilleron a trouvé, dès 1790, son historien et le récit, sous forme d'une brochure de 152 pp. in-8°, imprimée à Paris et conservée aux *Archives Nationales* (2), doit en être complété par la lecture du *Mémoire rédigé par les officiers de la Sénéchaussée de Fontenay sur l'émeute qui a eu lieu à Mouilleron-en-Pareds, en décembre 1789, et sur le procès intenté aux auteurs et complices de cette révolte*, dont une copie, provenant de la précieuse *Collection Dugast-Matifeux*, se trouve à la *Bibliothèque Municipale* de Nantes (voir : *Collection Dugast-Matifeux. Catalogue des Manuscrits*, t. 1^er^ (Nantes, 1901), p. 169). En vain, le principal agent de ces troubles, le curé et maire de Mouilleron, Barthélemy Guinefolleau, tenta-t-il, au cours de la procédure, de se blanchir par un *Mémoire justificatif*, imprimé, sur 29 pp. in-4°, à l'imprimerie de Châlon, rue du Théâtre Français, à Paris : il fut, le 22 juillet 1790, condamné par coutumace à un bannissement de trois années. Et le lieutenant de la maréchaussée de Fontenay-le-Comte, qui l'avait décrété de prise de corps, Guerry de la Barre, écrira à son chef, à Poitiers, le 8 janvier 1790 :

Vers la Forêt, les domestiques de M. Baudry d'Asson ont été dénoncés pour avoir dit, le dimanche d'avant la révolte de Mouilleron, au peuple

(1) Cette « *rareté bibliographique* » — ainsi que s'exprimait, en 1851, A. de Valon dans son article apologétique : *Le marquis de Favras*, au n° de la *Revue des Deux Mondes*, du 15 juin, p. 1107 — est conservée à la *Bibliothèque Nationale* : *Lb*[39], *2728*.

(2) Sous la cote : *AD*[1] *92* : *Récit d'une partie des troubles de la France pendant les Années 1789-90.*

assemblé aux portes des églises de Saint-Marsault et de Saint-Pierre-du-Chemin, que l'Assemblée Nationale voulait faire mourir les Français de faim ; qu'il n'y avoit qu'un remède au mal, c'étoit de taxer le blé, de faire des greniers publics et de nommer un chef pour commander les paroisses leur maître étant désigné par eux comme disposé à se mettre à leur tête s'il étoit demandé d'un consentement unanime...

Ce Baudry d'Asson n'est pas celui qui, en l'automne 1906, s'excusait... sur une panne de n'avoir pu assister au banquet offert, en son pays, à Georges Clemenceau. C'était Gabriel, qui, un moment partisan du Tiers Etat contre son Ordre, par ambition de jouer un rôle, finit par se faire tuer, lors de la défaite de l'armée catholique et royale, à la dernière bataille de Luçon, le 14 août 1793. Et, déjà — coïncidence curieuse — ce sera un honnête docteur en médecine qui s'opposera aux menées de ces hobereaux, éternels fauteurs de réaction : nous avons nommé Jean-Gabriel Gallot. Ce huguenot rigide — il en est aujourd'hui encore, à Mouilleron — était né le 30 septembre 1744 à Saint-Maurice-le-Gérard, et, passionné pour son art, s'était établi auprès de son père dans sa petite commune natale, faisant jusqu'à 10 lieues par jour, à cheval, pour soigner ses malades, et rédigeant, la nuit, ses observations, dont notre *Nationale* possède divers recueils et dont le détail se trouvera dans sa *Biographie*, insérée p. 25-51 de l'*Annuaire de la Société d'Emulation de la Vendée, 1877-78*. Nommé, sans avoir posé sa candidature, député du Tiers aux Etats Généraux, Gallot avait reçu de sa femme, — qu'il avait épousée « au désert » le 31 août 1779 et qui résidait à Mouilleron, — le détail de l'émeute et comment cette vaillante républicaine avait en vain tenté de pacifier les esprits, échauffés par le curé, « qui disoit qu'il falloit céder à la force, au lieu de calmer les peuples, comme il le pouvoit d'un mot ». Aussitôt — nous sommes en janvier 1790 — notre député, s'adressant au bon sens de ses électeurs, rédigeait, de Paris, cette curieuse *Adresse* de 4 pp. in-8°, conservée à la *Bibliothèque Nationale* sous la cote : *Lb*^{39}*,2845*, où, sur un ton paternel, il leur prouve qu'on les a « égarés ». Ses exhortations, malheureusement, n'eurent pas raison des mauvais conseillers et l'on sait le reste : la Vendée, victime de la conspiration royaliste, payera de son sang l'erreur fatale. Ici encore, c'est à Georges Clemenceau que l'on songe, et à son mot, désormais historique, du 5 novembre dernier : « Nous avons fait la République dans la paix, nous l'avons gardée dans la guerre, elle nous a sauvés dans la guerre. » Sur la plaque commémorative de la maison natale, à Mouilleron-en-Pareds, il faudra que soit gravée, quelque jour, cette phrase lapidaire, doublement à sa place en pareil lieu.

CAMILLE PITOLLET.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

L'Alsace et la Lorraine veulent et doivent rester françaises. Documents divers ; Fischbacher. » »

Littérature

F. Clerget : *Michel Abadie.* Avec 3 portraits ; Bibl. de l'Association. 3 »

Johannès Jorgensen : *La réponse du mauvais serviteur.* Trad. du danois par J. de Coussange ; Bloud. » »

Ouvrages sur la guerre actuelle

Henry Belles ; *Courte Campagne ;* Barthelemy, Bordeaux. » »

E.-Louis Blanchet : *En représailles ;* Payot. 4 50

Les discours de Guillaume II pendant la guerre. Recueillis par Mme Marie Méring ; Bossard. 1 80

Céline Fallet : *Notes d'une internée française en Allemagne.* Avec 12 grav., Berger-Levrault. 3 »

Paul Léon : *La renaissance des ruines.* Avec de nomb. gravures ; Laurens. 4 80

R.-A. Reiss : *Les Infractions aux lois et conventions de la guerre commises par les ennemis de la Serbie depuis la retraite serbe en 1915 ;* Grasset. 7 50

R.-A. Reiss : *Les Infractions aux règles et lois de la guerre ;* Payot. 3 »

Poésie

Maurice Gauchez : *Ainsi chantait Thil ;* Crès. 3 50

Philosophie

P.-H. Pagnat : *L'Influence allemande dans l'Athéisme scientifique ;* Jouve. 1 25

Publications d'Art.

Henri Clouzot : *Pierre Ranson ;* Laurens. 6 »

Divers : *Appel pour les musées et les richesses d'art de la France et de la Belgique envahies ;* Cahiers de l'Amitié de France et de Flandre. 2 50

H. Focillon : *Le Musée de Lyon.* Peintures. Avec 50 grav. ; Laurens. 2 40

Questions coloniales

André Lichtenberger : *La France au Maroc ;* Berger-Levrault. 0 90

Roman

Pierre Benoît : *Kœnigsmark* ; Emile-Paul. 3 50

Marguerite Comert : *Eros rédempteur ;* Calmann-Lévy. 3 50

Alphonse Daudet : *Lettres de mon moulin ;* Nelson. 2 »

Gustave Doussain : *Castel Pépère.* Préface de Henri Clouzot ; Albin Michel. 4 50

Gyp : *Le Journal d'un cochon de pessimiste ;* Calmann-Lévy. 3 50

Robert Jamet : *Maurellia ,* Albin Michel. 4 50

A. Keim : *Violina* ; Albin Michel. 3 50

Andrée Mars : *Tu aimeras dans la douleur ;* Albin Michel. 4 50

F. Pascal : *Le masque déchiré.* Préface de P. Bourget ; Flammarion. 3 50

Daniel Riche : *L'ombre de la joie ;* Renaissance du livre. 3 50

Jules Sandeau : *Mademoiselle de la Seiglière ;* Nelson. 2 »

Sciences

Alfred Lartigue : *Lettres à l'Académie des sciences.* Introduction par M. Daniel Berthelot ; Doin. 6 »

Sociologie

Jean Dargon : *L'Aviation de demain.* Avec de nomb. gravures ; Berger-Levrault. 8 »

Divers : *Le libre échange international ;* Alcan. 2 »

Dr J. Héricourt : *Les Maladies des Sociétés ;* Flammarion. 3 50

Georges Lecomte : *Clemenceau.* Avec 6 gravures ; Fasquelle. 3 50

S. Osusky et J. Chopin : *Magyars pangermanistes ;* Bossard. 3 60

Probus : *L'organisation de la démocratie ;* Bossard. 1 20

L. Zoretti : *Education* ; Plon. 4 50

Voyages

Henri Malo : *Un tour sur le Dogger-Bank.* Avec 1 carte et 8 photos ; Bossard. 3 90

Jozef Muls : *Le crépuscule des villes d'art flamandes ;* Société Ons Vlaanderen. » »

René Ristelhueber : *Traditions françaises au Liban.* Préface de M. G. Hanotaux. Avec cartes ; Alcan. 6 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort d'Edmond Rostand. — Prix littéraires. — Le rôle de la Belgique. — Le Bulletin de l'Académie Goncourt et Emile Faguet. — M. Abel Hermant, poète. — Un autre ennemi de la poésie : Champfleury. — Le Groupe de la Danse. — Les Correspondants aux Armées. — Le Kœnigstuhl. — Erckmann-Chatrian à Phalsbourg. — Le Drapeau portugais. — — Une anecdote sur Degas. — — Une revenante.—Le Dernier soldat tué à l'ennemi.—Publications du *Mercure de France.* — Errata.

Mort d'Edmond Rostand. — Il est mort le lundi 2 décembre à une heure trente de l'après-midi. Il avait cinquante ans. On lui doit *Cyrano de Bergerac,* les *Romanesques,* la *Princesse Lointaine,* la *Samaritaine, l'Aiglon* et *Chantecler,* et des poèmes assez nombreux. Son œuvre est inégale. Il a eu des idées de poète, des audaces de grand lyrique, il a eu le courage, ayant acquis sa gloire à trente ans, d'essayer de renouveler la fantaisie. *Chantecler,* où il y a ses meilleurs vers, était une tentative assez hardie. Malheureusement il aimait trop ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui « l'esprit » au théâtre, les mots clinquants, ces rimes ahurissantes qui gâtent ses plus belles scènes. Ce fut un homme de théâtre d'une rare habileté, mais qui n'a rien changé aux vieilles formules. Il était romantique à la manière d'Hugo. Il l'y est resté.

Il a été très vite populaire, et une légende s'est créée autour de lui. On l'a représenté comme aimant le bruit, comme se retenant dans une campagne somptueuse et lointaine pour mieux diriger sa publicité. C'est une calomnie. Rostand était un homme modeste, qui détestait les procédés du journalisme et qui fuyait l'interview avec un soin méticuleux.

Après la première représentation de *Chantecler,* il logeait à l'hôtel Astoria. Tous les jours il était assailli de demandes d'interviews, de conversations. Les photographes guettaient sa sortie. On le laissait à peine dormir. Un matin même un reporter pénétra quasi de force dans son appartement et le prit au saut du lit. Et Rostand, gêné, d'une voix douce et résignée de martyr, s'assit dans un fauteuil et dit à l'indiscret jeune homme : « Allez, allez, dites toutes les bêtises que vous voudrez et affirmez que c'est moi qui vous les ai racontées. Je ne démens jamais que la vérité, pour être tranquille. »

La première pièce qu'on lut de lui fut, au Comité de lecture de la Comédie Française, *Pierrot qui pleure et Pierrot qui rit*. Elle fut refusée. « Ce n'est pas, dit M. Claretie au débutant, le poète qu'on a discuté, c'est le Pierrot. » Et Rostand apporta les *Romanesques*.

Il laisse beaucoup d'œuvres inédites : *Faust*, *Don Juan*, la *Marseillaise*, *Jeanne d'Arc*, la *Maison des Amants*, auxquelles il travaillait très lentement, car aucun homme n'eut plus conscience que son premier triomphe l'avait écrasé. Il avait le goût des belles phrases, des mots définitifs. Il y a de ses dédicaces sur ses livres qui en témoignent.

Le 5 août 1914, il adressait à un de ses compatriotes, le Docteur Léon Lascoutx, une carte sur laquelle il avait écrit ces mots : « Je vous embrasse. C'est aujourd'hui la véritable première de *Chantecler*. Edmond Rostand. »

§

Prix littéraires.—Le prix Lasserre, d'une valeur d'environ 9.000 francs, a été décerné le lundi 25 novembre dernier à M. Auguste Dorchain, pour son livre *Pierre Corneille* par 6 voix contre 3 à M. Camille Mauclair et 2 à M. Georges Duhamel.

Le Prix Femina-Vie Heureuse, d'une valeur de 5.000 francs, a été attribué, le 29 novembre, à M. Henri Bachelin, pour son roman : *Le Serviteur*. — Avant de se séparer, le comité a élu pour 1919 : Présidente : Mme Rachilde; vice-présidentes : Mmes Brisson et Cruppi.

§

Le Rôle de la Belgique.

Belgique, 22 novembre 1918.

Monsieur le Directeur,

Je relève dans le très intéressant article du commandant G. G., intitulé : *Quelques réflexions d'un officier de troupe* et paru dans le numéro du *Mercure*, du 16 novembre, une opinion sur l'armée belge qu'il est de mon devoir de ne pas laisser passer sans discussion.

Votre distingué collaborateur, examinant les causes qui déterminèrent le Grand Etat-Major allemand à envahir la Belgique plutôt que la Suisse, pour réaliser la surprise stratégique, écrit ce qui suit : « Pour échapper à la complication de se heurter à 100.000 Anglais, dont le débarquement devait à tout le moins prendre un certain temps, et à 70.000 Belges, dont il comptait bien troubler la mobilisation, l'Etat-Major allemand se serait imposé celle de passer sur le corps de 200.000 Helvètes, excellents soldats, immédiatement équipés, parfaitement exercés et décidés à combattre... »

Le Commandant G. G. commence par sous-estimer la force numérique de l'Armée belge qui s'opposa à l'invasion ennemie. De plus, il ne semble pas avoir réfléchi à cette évidence, que l'attaque brusquée par le territoire helvétique aurait troublé la mobilisation suisse au moins autant qu'elle devait contrecarrer la nôtre. Mais je m'élève surtout contre l'idée que votre distingué collaborateur paraît se faire de la valeur de nos poilus, quand il les compare implicitement aux Suisses dont il dit qu'ils sont « d'excellents soldats, immédiatement équipés, parfaitement exercés et décidés à combattre ». Le courage et la science du métier dont l'armée belge a donné maintes preuves au cours de ces quatre ans et demi de guerre sont indéniables et je ne doute pas que le commandant G. G. ne soit le premier à le reconnaître.

Le Commandant G. G. nie que la manœuvre allemande ait subi un long retard du fait de la résistance éprouvée à Liége. Il me semble cependant absolument incontestable que si l'armée de von Emmich avait pu traverser la Belgique sans rencontrer d'obstacles, elle aurait débouché en France à temps et en nombre suffisant pour menacer les communications de l'Est et bouleverser, si pas empêcher totalement, le regroupement des forces françaises face au Nord, sans compter que, même avec des effectifs réduits elle eût pu occuper la côte belge et détourner l'arrivée du corps expéditionnaire britannique.

Je ne me prétends pas moins profane en la matière que votre distingué collaborateur, mais je crois que la logique et le simple bon sens m'obligeaient à faire ces quelques remarques, en bon patriote un peu susceptible et, qui plus est, en bon soldat.

Croyez, je vous prie, monsieur le Directeur, à l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

CHARLES GOUZÉE,
Officier belge.

§

Le Bulletin de l'Académie Goncourt et Emile Faguet. — La publication de ce *Bulletin trimestriel* a été annoncée voilà plus de six mois: c'est une idée qui est chère aux Dix et dont la réalisation n'a été différée qu'à cause des circonstances. Le premier numéro sera vraisemblablement daté de janvier 1919. Il contiendra le procès-verbal des réunions mensuelles, une notice sur le lauréat du prix Goncourt, un compte-rendu financier établi par le trésorier de la Compagnie : M. J.-H. Rosny aîné, etc.

L'Académie Goncourt répondra ainsi à un vœu d'Emile Faguet. Car, sur ce sujet comme sur bien d'autres, Faguet avait une opinion. Il l'a exprimée dans *les Annales*, le 18 janvier 1903 :

> Elle ne sera pas riche l'Académie naissante, mais il importe peu, écrivait Faguet. Elle le sera assez pour récompenser par l'attention et par la sollicitude. C'est l'essentiel. Avec le peu de ressources dont elle disposera et l'intérêt qu'un organe inspiré par elle devra soulever, elle pourra très bien avoir un journal où elle indiquera au public les découvertes de talents nouveaux qu'elle aura faites, l'orientation approuvée ou désapprouvée par elle de la littérature contemporaine, etc. Ce journal pourra être très utile, même au public qui, peut-être, n'est pas un personnage absolument méprisable. Inutile de dire que ce journal ne devrait pas avoir de caractère politique. Il n'est pas tenu d'être le *Journal des Goncourt*.

Il est dommage que cette citation soit un peu longue : elle aurait fait, plus courte, une belle manchette pour le *Bulletin de l'Académie Goncourt*.

Mais le *Bulletin de l'Académie Goncourt* aura-t-il des manchettes ?

§

M. Abel Hermant poète. — Une controverse signalée ici même s'était élevée récemment entre MM. Paul Souday et Abel Hermant, ce dernier s'efforçant de démontrer la supériorité de la prose sur la poésie. On en concluait que M. Abel Hermant « méprise la poésie ».

On peut ajouter que M. Abel Hermant a associé le mépris à la poésie, car il est l'auteur d'un volume de vers qui porte ce titre : *Les Mépris*. Ce recueil a été publié en 1883 (l'auteur avait 21 ans) chez Ollendorff.

Nous en détachons ces quelques vers :

Dieu n'est fort et serein que parce qu'il dédaigne.
Et tu seras semblable à Dieu, si tu nourris
Ton âme des parfums absolus dont s'imprègne
Ce calice penché sur les fumiers pourris.
O mépris ! opium divin du cœur malade,
Je me suis saturé de toi, charmant poison !

C'est tout de même moins grave, du point de vue de l'Académie française, que la *Légende des Sexes*.

§

Une autre ennemi de la poésie : Champfleury. — C'est, à quelques jours près, l'anniversaire de la mort (5 décembre 1889) de ce vieux réaliste aujourd'hui un peu oublié : Champfleury. Dédions cette anectode à sa mémoire.

Lui aussi professait une singulière aversion pour la poésie. Il s'enfuit du collège de Laon par horreur des vers latins et, plus tard, cherchait toujours à éviter la rencontre de Théophile Gautier qui, en manière de plaisanterie, voulait lui enseigner la prosodie française.

L'auteur d'*Emaux et Camées* réussit un jour à empoigner l'auteur de *Chien-Caillou*.

— Tu ne m'échapperas pas, lui dit-il. Tu vas m'expliquer pourquoi tu n'aimes pas les vers ?

— Pourquoi ? répondit Champfleury. Mais tu détestes bien la musique ! Puisque tu considères un piano comme une armoire, je peux bien considérer les rimes comme des clochettes.

Les arguments de M. Abel Hermant sont aujourd'hui de qualité plus subtile...

§

Le Groupe de la Danse. — Le lundi, 25 novembre dernier, à 10 h. du matin, trois ouvriers porteurs de pelles, de pioches et d'échelles se sont arrêtés devant les sacs de terre qui recouvrent le Groupe de la Danse. L'un d'eux a tiré un mètre pliant de sa poche, mesuré avec soin les dimensions du tas de sacs et de son revêtement de planches ; puis tous trois prenant du recul ont examiné son aspect esthétique sous les affiches de l'Emprunt. Enfin, les trois ouvriers se sont rendus dans un bar voisin et ont discuté longuement à ce sujet avant de s'éloigner dans la direction de la gare Saint-Lazare, par la rue Auber.

On ignore le résultat de leur délibération. Des gens bien informés affirment qu'il s'agit de dégager l'œuvre de Carpeaux.

Si ce renseignement est exact, il sera permis de rappeler que le Conseil municipal avait, le 24 décembre 1911, émit le vœu : « que ce chef-d'œuvre soit protégé contre les intempéries, que le monument de Carpeaux représentant la Danse et ornant la façade de l'Opéra soit remplacé par une copie aussi fidèle que possible et que l'original soit placé au Musée du Louvre ».

Or, si le monument de Carpeaux n'est plus protégé par les sacs de terre il serait peut-être opportun d'en faire exécuter la copie, afin que l'original n'ait plus à souffrir des intempéries.

§

Les correspondants aux armées. — La littérature aura, ces derniers mois, beaucoup voyagé. En plus des vétérans de la correspondance de guerre comme Edouard Helsey et André Tudesq, du *Journal*, qui n'ont

guère quitté depuis trois ans les fronts du Nord et de Salonique, la récente avance de nos troupes a permis à beaucoup d'autres littérateurs d'aller dans les régions libérées et reconquises.

C'est Maurice Barrès qui se devait de faire du reportage quand il a fallu décrire l'entrée des Français dans Metz et dans Strasbourg ; c'est Pierre Mille qui est allé visiter Lille, André Billy qui a revu avec émotion sa ville natale : Saint-Quentin ; Pierre Mac-Orlan qui ayant fait la guerre et décoré a satisfait encore son amour des soldats en suivant, pour l'*Intransigeant*, nos armées en Alsace-Lorraine ; André Warnod qui fut prisonnier de guerre et qui, pour *Oui*, fait le même voyage ; Georges Rozet dont l'*Œuvre* publie les récits du front ; Paul Ginisty, Gustave Téry...

Tant d'impressions et de vagabondages nous vaudront certainement des livres. Et le Congrès de la Paix aussi, qui, si l'on en croit les bruits qui circulent dans les salles de rédaction, réunira tous les grands « ténors » des journaux quotidiens...

§

Le Kœnigstuhl. — Les noms allemands s'écroulent et par un hasard curieux ce sont les villes du bord du Rhin, Coblentz, Mayence, qui les premières ont secoué les jougs impériaux ou royaux. C'est pourtant sur les bords du grand fleuve, au sud de Mayence, où nos soldats vont s'installer, que se trouvait ce Kœnigstuhl, le « siège du roi », l'endroit où les Sept électeurs nommaient l'Empereur.

C'est sur le Kœnigstuhl, en effet, qu'il y a cent annéees encore on apercevait sept grandes pierres qui marquaient le lieu même de l'élection. Quatre colonnes de granit, sept chaises de pierre, c'était tout le décor.

Sur les sept sièges prenaient place les Électeurs de Bohême, de Brandebourg, de Palatinat, de Saxe, de Trêves, de Cologne et de Mayence. Le peuple s'installait sur les hauteurs voisines.

Les Electeurs prêtaient serment sur les Evangiles, puis parlaient entre eux à voix basse. La conférence terminée, le prélat électeur de Mayence se levait, tendait ses mains vers le ciel, et criait à la foule le nom de l'élu.

Victor Hugo a d'ailleurs décrit avec quelque romantisme cet endroit historique : « Sept piliers de pierre portaient une large plate-forme octogone de pierre, soutenue à son centre par un huitième pilier, plus gros que les autres, figurant l'empereur au milieu des sept électeurs...

« Derrière chaque chaise, sur la face de chaque pas de la plate-forme octogone étaient sculptées et peintes les armoiries de chaque électeur.

« Ces blasons, dont les nuances, les couleurs et les dorures se rouillaient au soleil et à la pluie étaient les seuls ornements des trônes de granit.

« Plus tard ces grandes mœurs s'effaçaient, une civilisation moins épique convia autour de la table de cuir de Francfort les sept princes portés vers la fin du XVIIe siècle au nombre de neuf par l'accession de la Bavière et de Brunswick à l'Electorat... »

Vieux souvenirs que peuvent évoquer aujourd'hui les nôtres, au cantonnement dans la vallée rhénane.

§

Erckmann-Chatrian à Phalsbourg. — « Toute la petite ville de Phalsbourg avec ses six bastions, ses trois demi-lunes, ses deux avancées,

ses casernes, ses poudrières, ses ponts, ses glacis et ses remparts, sa grande place d'armes et ses petites maisons bien alignées se dessinait à mes pieds comme sur un papier blanc. »

C'est ainsi que dans le *Conscrit de 1813*, Erckmann-Chatrian ne fut guère qu'un placier — a décrit la Phalsbourg que nous avons retrouvée dans les derniers jours de novembre.

Par un hasard singulier, la vogue des auteurs de l'*Invasion* semblait un peu renaître quelques années avant la guerre, mais toujours parmi les enfants, car les grandes personnes pensaient avec les Goncourt qu'Erckmann était un écrivain antimilitariste et dangereux.

C'est très inexact. Personne n'a été patriote au meilleur sens de l'épithète que ce vrai poète de la vieille Alsace, et il est peu d'écrivains qui puissent se vanter d'écrire dans une forme aussi correcte, aussi simple, d'être aussi émouvant sans éclat.

Il est un des meilleurs auteurs de romans d'action plutôt que d'aventures, il y a dans les *Vieux de la Vieille* une tendresse, une intimité que nous avons tort d'oublier, et ses contes sont plus beaux que ceux d'Hoffmann.

Puisque sa ville natale nous est rendue, ne faudrait-il pas consacrer à Erckmann un ouvrage digne de lui, et profiter de cette occasion pour le faire plus et mieux lire? On reste stupéfait quand on songe que les *Contes des Bords du Rhin*, les *Contes Populaires* et les *Contes de la Montagne* n'ont pas atteint ensemble 70 éditions.

§

Le drapeau portugais. — Les Portugais ne sont pas contents, et ils ont bien raison. On a dans la rapidité de l'enthousiasme suscité par l'armistice et la Victoire tout simplement oublié, parmi les drapeaux alliés, de mettre aux façades de nos édifices publics le drapeau du Portugal, bleu et blanc.

Sans doute, tous les Portugais n'aiment pas les couleurs de ce pavillon. A maintes reprises les révolutionnaires ont proposé de les changer, parce que le bleu et le blanc sont trop suaves, trop efféminés, peu virils et peu dignes d'un peuple qui a conquis jadis une partie du monde lointain. Mais enfin... c'est leur drapeau. Et avec un peu de bonne volonté on pourrait le faire figurer à côté de ceux de nos grands alliés.

Les Portugais seraient très sensibles à cette attention. Et nous leur devons cette satisfaction d'amour propre très compréhensible.

§

Une anecdote sur Degas. — On continue de vendre ses collections et les œuvres qu'il gardait dans son atelier. L'an prochain, on en vendra sans doute encore. Et cela fera à ses héritiers une fortune qui ne l'aurait pas étonné, lui qui savait ce que valaient ses toiles, et qui n'ignorait pas la valeur marchande de son nom.

Un jour — il y a vingt ans environ — il fit le pari avec un de ses amis d'exposer chez un marchand de la rue Fontaine un de ses tableaux sans le signer, d'attendre un an, et que le tableau ne serait pas vendu, même en fixant son prix à 500 francs.

Le pari fut tenu. Degas confia sa toile. Pendant un an des gens passèrent

devant sans la remarquer plus que d'autres. Quelques-uns entrèrent, marchandèrent et trouvèrent la somme trop élevée. Degas avait gagné.

Les mêmes gens peut-être qui depuis ont payé un dessin dix mille francs...

§

Une Revenante. — Quelques journaux anglais ont relaté, comme « *touching end of war scene* », la scène suivante.

Farnborough, l'abbaye bénédictine, avant-dernière semaine de novembre. Dans l'église conventuelle bondée, une vieille dame, chancelante, assurant chacun de ses pas d'un bâton hésitant, dont le choc heurte les dalles, emmitouflée d'étoffes noires dont l'ampleur noie des formes évanouies, vacille et tâtonne. A ses côtés, la fille de Léopold de Belgique et le Prince. Quatre-vingt-douze années et une demie offertes, sous cette égide, en actions de grâces au Très-Haut. Et l'Oblate, dans le chœur monacal, restera à genoux presque tout le temps du sacrifice. Puis, la messe dite et cependant que le Prince et la Princesse Napoléon regagnent Farnborough Hill, l'Impératrice Eugénie, accompagnée de sa vieille confidente Mme d'Attainville, descendra à la crypte abbatiale et, devant les restes de l'homme de Sedan et ceux de Loulou, offrira de silencieuses et nouvelles actions de grâces au Dieu des vengeances infinies. A quoi pensait alors la fille de Montijo ? Tant de secrets mystérieux jalousement gardés par cette tête qui ne ploie qu'à demi sous le faix de Chronos! Mais parlera-t-elle et, morte, révélera-t-elle ce que l'histoire, vainement, depuis tant de lustres, la supplie de dire ? Maintenant que la carte au liseré vert ne hantera plus nos rêves apeurés, comprendra-t-elle que l'angoisse de son énigme, elle aussi, doit disparaître ?

§

Le dernier soldat tué à l'ennemi. — Voici une nouvelle qui a paru dans à peu près tous les journaux français, les mardi 26 novembre dernier :

LE DERNIER SOLDAT TUÉ

Londres. — On croit généralement en Angleterre que le dernier soldat tué à la guerre sur le front occidental a été W. Beach Thomas, qui était un cycliste et appartenait à l'armée active depuis le début du mois d'août 1914. Il a été frappé mortellement par une balle perdue près d'Ath (Hainaut), le lundi 11 novembre, à 11 heures, c'est-à-dire juste au moment où l'armistice avec l'Allemagne entrait en application.

Quel est l'auteur responsable de cet amusant canard ? Est-ce un rédacteur d'Havas ou de Radio ? Provient-il simplement des organisations parisiennes dites de la « presse étrangère » ? Peu nous chaut ici. L'essentiel, c'est que nos rédacteurs français l'aient accepté de bonne foi. Ce qu'ils n'eussent peut-être point fait s'ils eussent lu quelquefois le *Daily Mail*, où ils auraient, aussi bien, beaucoup de choses à apprendre. Et, d'abord, que M. W. Beach Thomas, correspondant de guerre de ce journal sur le front anglais, continue à se porter très bien et à envoyer à sa feuille les plus intéressants comptes-rendus. Et ensuite, que c'est dans ce même *Daily Mail* qu'a paru, le 14 novembre dernier, en lettres onciales, la manchette suivante, qui, certes, ne prêtait guère à confusion :

THE LAST KILLED
1914 MANN'S ILL-LUCK
BY W. BEACH THOMAS
BRITISH FRONT, Tuesday.

M. W. Beach Thomas s'y étend tout au long sur la mort de deux artilleurs allemands,« *somewhat to the east of Ath* », car ce furent, dit-il, les derniers soldats qui tombèrent avant que l'heure de l'armistice sonnât. Après quoi il relate que le cycliste anglais fut tué «*by a chance shot* » le lundi matin et enterré « *on the outskirts of Ath* ».

§

Publications du « Mercure de France ».

DANS LE PUITS, *ou la Vie inférieure, 1915-1917,* par Rachilde, avec un portrait de l'auteur en héliogravure. Vol. in-18, 3 fr. 50 et majoration de 30 % (19 hollande à 15 fr.)

§

Errata. — Numéro du 16 novembre 1918 :

Page 233, ligne 16 : au lieu de : Les transformations de la guerre moderne, lire : Les transformations de la guerre.

Page 236, note 2, ligne 3 : au lieu : seize jours, lire : dix jours.

Page 237, ligne 21 : au lieu de : Le programme de la Marne, lire : Le problème de la Marne.

MERCVRE.

TABLE DES SOMMAIRES

(1918)

—

CXXV — N° 469. — 1er JANVIER

J.-W. Bienstock	*La Révolution russe : Kornilov* (I-III).	5
G. Aubault de la Haulte Chambre	*La Prière sur l'Acropole*	29
André Rouveyre	*Visages* (2e série) : *XV. M. Desfontaines et Mme Simone*	38
J. Braud	*Evocation*, poésie	40
oseph Reinach	*Gambetta*, Souvenirs personnels	42
Albert Dauzat	*Les Argots militaires de la Guerre à l'Etranger*	56
Léon Deffoux	*Petite Chronologie du Testament et de l'Académie Goncourt*	70
Pierre Benoît	*Kœnigsmark*, roman (III suite-V)	75

Revue de la Quinzaine : Georges Bohn : *Le Mouvement scientifique*, 105. — Docteur Paul Voivenel : *Sciences médicales*, 109. — Henri Mazel : *Sciences sociale*, 113. — Jean Norel : *Questions militaires et maritimes*, 118. — Jacques Brieu : *Esotérisme et Sciences psychiques*, 124. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 124. — Jean Marnold : *Musique*, 136. — Auguste Marguillier : *Musées et Collections*, 139. — Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 146. — Démétrius Astériotis : *Lettres néo-grecques*, 149. — Divers : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 154. — Divers : *A l'Etranger : Balkans, Belgique, A travers la Presse*, 165. — Guillaume Apollinaire : *La Vie anecdotique*, 179. — Mercvre : *Publications récentes*, 183 ; *Echos*, 184.

CXXV — N° 470. — 16 JANVIER

Louis Piérard	*L'Italie à l'épreuve*	193
J.-W. Bienstock	*Kornilov* (fin)	207
Henri Dalby	*Poèmes*	230
M. P.-M.	*L'Apocalypse et le Conflit mondial*	234
Henri Malo	*La Guerre sous-marine et les Coutumes de la mer*	251
Claude Borain	*Le Livre du Soldat belge*	260
Pierre Benoît	*Kœnigsmark*, roman (V suite-VI)	265

Revue de la Quinzaine : Rachilde : *Les Romans*, 300. — Edmond Barthèlemy : *Histoire*, 306. — Jean Norel : *Questions militaires et maritimes*, 311. — Carl Siger : *Questions coloniales*, 317. — R. de Bury, *Les Journaux*, 321. — Maurice Boissard : *Théâtre*, 326. — Le Régisseur : *Le Théâtre au Frant*, 330. — Jean Marnold : *Musique*, 332. — Gustave Kahn : *Art*, 337. — Divers : *Ouvrages sur la Guerre actuelle*, 340. — Divers : *A l'Etranger : Autriche-Hongrie, Danemark, Norvège, Russie, A tràvers la Presse*, 351. — Jacques Brieu : *Variétés : Portrait graphologique de Charles Baudelaire*, 373. — Mercvre : *Publications récentes*, 375 ; *Echos*, 376.

CXXV N° 471. — 1er FÉVRIER

MARCEL BOLL..... *Sur la Durée, la Liberté et autres « Intuitions »*..... 385
PAUL LOUIS..... *La Social-démocratie allemande après le Congrès de Würtzburg*.. 411
LÉON MOUSSINAC..... *Le Vent*, poème..... 428
RAOUL MONTARIOL..... *Le Progrès, l'Homme et la Guerre, ou la Fin d'un Espoir*..... 432
LOUIS TEXIER..... *Les Allemands en Chine*..... 445
PIERRE BENOÎT..... *Kœnigsmark*, roman (VI suite-VII).. 456

Revue de la Quinzaine : JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 483. — GEORGES PALANTE : *Philosophie*, 490. — HENRI MAZEL : *Science sociale*, 495. — CHARLES MERKI : *Archéologie, Voyages*, 500. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 505. — GUSTAVE KAHN : *Art*. 514. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 519. — DIVERS : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 526. — DIVERS : *A l'Etranger: Allemagne, Balkans, Belgique, Suisse, A travers la Presse*, 542. — MERCVRE : *Publications récentes*, 565 ; *Echos*, 566.

CXXV N° 472. — 16 FÉVRIER

CLAUDE LAFORÊT..... *La Mentalité française à l'épreuve de la guerre*..... 577
GEORGES HOUARD..... *L'Aviation après la guerre*..... 601
FERNAND ROMANET..... *Poèmes*..... 613
ALFRED BOUCHINET..... *Le Patriotisme, sensibilité individuelle et sensibilité nationale*..... 618
PIERRE BENOÎT..... *Kœnigsmark*, roman (VII suite-Epilogue)..... 637

Revue de la Quinzaine : RACHILDE : *Les Romans*, 672. — GEORGES BOHN : *Le Mouvement scientifique*, 677. — JEAN NOREL : *Questions militaires et maritimes*, 681. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 688. — LE RÉGISSEUR : *Le Théâtre au front*, 692. — GUSTAVE KAHN : *Art*, 694. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 698. — PHILÉAS LEBESGUE : *Lettres portugaises*, 703. — OULEÏNIKOV : *Lettres russes*, 707. — DIVERS : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 711. — DIVERS : *A l Etranger : Allemagne, Angleterre, Russie, A travers la Presse*, 727. — CHARLES MERKI : *Variétés : Les Projets de reconstruction dans les régions dévastées*, 748. — GUILLAUME APOLLINAIRE : *La Vie anecdotique*, 751. — MERCVRE : *Publications récentes*, 754 ; *Echos*, 755.

CXXVI N° 473. — 1er MARS

FÉLIX GAIFFE..... *L'Ame de la Pologne d'après son Théâtre*..... 5
G. CHENNEVIÈRE..... *Le Chant de Midi*, poème..... 35
A.-FERDINAND HEROLD..... *L'Espagne en 1917*..... 46
DOCTEUR J.-JULIEN..... *La Guerre et les Progrès de la Chirurgie*..... 57
GEORGES BATAULT..... *L'Affaire Bolo*, notes et impressions d'audience..... 64
FRANCIS CARCO..... *Les Malheurs de Fernande*, roman (I-IX)..... 73

Revue de la Quinzaine : — EDMOND BARTHÉLEMY : *Histoire*, 97. — CARL SIGER : *Questions coloniales*, 102. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 107. — MAURICE BOISSARD : *Théâtre*, 114. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 116. — FRANCISCO CONTRERAS : *Lettres hispano-américaines*, 122. — DIVERS : *Ouvrages*

sur la Guerre actuelle, 128. — DIVERS : *A l'Etranger : Allemagne, Autriche-Hongrie, Balkans, Belgique, Italie, Suisse, A travers la Presse*, 139. — JEAN BOUCHOT : *Variétés : Chiffons de papier et Expressions diplomatiques*, 180. — MERCVRE : *Publications récentes*, 183; *Echos*, 185.

CXXVI N° 474. — 16 MARS

N. MINSKY..... *L'Idéologie de la Révolution Russe.* 193
MARGUERITE GAY..... *Isabelle Rimbaud*..... 217
MICHEL-MARCEL MARINE..... *Musique au Ciel*, poème..... 232
DOCTEUR HUOT..... *De quelques Manifestations de l'Evolution psycho-passionnelle féminine pendant la Guerre*..... 234
PAUL GAULOT..... *Les Amours d'un Roi de Prusse. Frédéric-Guillaume II, ses femmes et ses maîtresses*..... 254
FRANCIS CARCO..... *Les Malheurs de Fernande*, roman (X-XVIII, fin)..... 271

Revue de la Quinzaine : RACHILDE : *Les Romans*, 294. — GEORGES PALANTE : *Philosophie*, 299. — HENRI MAZEL : *Science sociale*, 302. — CHARLES MERKI : *Archéologie. Voyages*, 308. — JACQUES BRIEU : *Ésotérisme et Sciences psychiques*: 312. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 316. — GUSTAVE KAHN : *Art*, 321. — AUGUSTE MARGUILLIER : *Musées et Collections*, 325. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 330. — DIVERS : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 332. — DIVERS : *A l'Etranger : Norvège, Suisse, A travers la Presse*, 353. — EMILE LUTZ : *Variétés : Médecine et Pharmacopée chinoises*, 368. — GUILLAUME APOLLINAIRE : *La Vie anecdotique*, 373. — MERCVRE : *Publications récentes*, 377; *Echos*, 378.

CXXVI N° 475. — 1er AVRIL

GEORGES DAUVILLE..... *L'Internationalisme et la Guerre*... 385
MARC DUFAUX..... *Une Mentalité d'avant-guerre : Le Tiers-Esprit*..... 406
ANDRÉ ROUVEYRE..... *Visages* (2e série). XVI. Sacha Guitry. 413
JUSTIN-FRANTZ SIMON..... *Poèmes*..... 414
GASTON ESNAULT..... *Le Français de la Tranchée*, étude grammaticale..... 421
MAURICE BOIGEY..... *Notes sur l'Esthétique des Combats.* 448
ALEXANDRE ARNOUX..... *Le Cabaret*..... 454

Revue de la Quinzaine : JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 483. — GEORGES BOHN : *Le Mouvement scientifique*, 489. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 494. — MAURICE BOISSARD : *Théâtre*, 500. — LE RÉGISSEUR : *Le Théâtre au Front*, 507. — JEAN MARNOLD : *Musique*, 509. — GUSTAVE KAHN : *Art*, 515. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 519. — DIVERS : *Ouvrages sur la Guerre actuelle*, 524. — DIVERS : *A l'Etranger : Allemagne, Balkans, Belgique, Italie, Suisse, A travers la Presse*, 532. — J.-G. PROD'HOMME : *Variétés : Une lettre inédite de Beethoven*, 562. — MERCVRE, *Publications récentes*, 564; *Echos*, 566.

CXXVI N° 476. — 16 AVRIL

C. BESSONNET-FAVRE..... *Leibniz et la Colonisation germanique de la Russie*..... 577
GEORGE MOORE (G. JEAN-AUBRY *trad.*)..... *Carithir et Liadine*, conte..... 593
EMMANUEL BUENZOD..... *Poèmes*..... 615
JACQUES-EMILE BLANCHE..... *Les Spectacles de la Société Shakespeare*..... 619

GASTON ESNAULT..... *Le Français de la Tranchée*, étude grammaticale (fin)..... 639
JANE CALS..... *Rose*, roman..... 661

Revue de la Quinzaine : RACHILDE : *Les Romans*, 686. — EDMOND BARTHÈLEMY : *Histoire*, 690. — DOCTEUR PAUL VOIVENEL : *Sciences médicales*, 694.— HENRI MAZEL : *Science sociale*, 697. — CARL SIGER : *Questions coloniales*, 703. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 709. — GUSTAVE KAHN : *Art*, 713.— HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 716. — PHILÉAS LEBESGUE : *Lettres portugaises*, 720. — THÉODORE STANTON : *Lettres américaines*, 724.— DIVERS : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 730.— DIVERS : *A l'Etranger : Autriche-Hongrie, Balkans, Belgique, A travers la Presse*, 741. — HENRY-D. DAVRAY : *Variétés : La Galerie hantée de Hampton Court*, 758. — MERCVRE : *Publications récentes*, 760 ; *Echos*, 761.

CXXVII N° 477. — 1er MAI

LOUIS BOISSE..... *La Guerre et la Mystique de l'Immanence*..... 5
ANDRÉ ROUVEYRE..... *Visages* (2e série) : *XVII. René Doumic à une Conférence de Henry Bidou.* 24
G. JEAN-AUBRY..... *Poètes français d'Angleterre*..... 26
FRANCIS EON..... *Stances à Jean Moréas*..... 49
RENÉ DUMESNIL et TH. SIMON. *La Guerre vue par les écoliers et la Psychologie de l'enfant*..... 52
A. M..... *Le Nombre mystérieux 666*..... 78
JANE CALS..... *Rose*, roman (suite)..... 83

Revue de la Quinzaine: CHARLES MERKI : *Archéologie, Voyages*, 104.—JEAN NOREL : *Questions militaires et maritimes*, 108. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 111. — TRISTAO DA CUNHA : *Lettres brésiliennes*, 119. — DIVERS : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 123. — DIVERS : *A l'Etranger : Allemagne, Balkans Belgique, Italie, Sibérie, A travers la Presse*, 147.— C. PITOLLET : *Variétés : Les Ballons du Siège de Paris*, 172. —GUILLAUME APOLLINAIRE : *La Vie anecdotique*, 175. — MERCVRE : *Publications récentes*, 180 ; *Echos*, 182.

CXXVII N° 478. — 16 MAI

ROGER MAURICE..... *Les Etats-majors et la Troupe*..... 193
CHARLES BAUDELAIRE..... *Quelques billets inédits*, publiés par M. Jacques Crépet..... 222
ANDRÉ ROUVEYRE..... *Visages* (2e série) : *XVIII, Gomez Carrillo*..... 235
FRANÇOIS MAURIAC..... *Le Disparu*, poème..... 236
JULES DUHEM..... *La Question yougoslave. La Monarchie danubienne et l'Europe. Conclusions actuelles*..... 243
MARCEL GRAVIÈRE-SILVER... *Etudes d'Aviation de Guerre (1916-1917)*..... 259
LÉON DEFFOUX et EMILE ZAVIE. *Le nouvel Elu du Grenier : Henry Céard*..... 265
JANE CALS..... *Rose*, roman (fin)..... 279

Revue de la Quinzaine *Les Romans*, 299. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 305. — GEORGE PALANTE : *Philosophie*, 312. — GEORGES BOHN : *Le Mouvement scientifique*, 317.—JACQUES BRIEU : *Esotérisme et Sciences psychiques*, 321. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 325. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 331. — DIVERS : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 336. — DIVERS : *A l'Etranger : Balkans, Italie, Pologne, A travers la Presse*, 353. — PIERRE DUFAY : *Variétés : Le Piano de Juliette*, 370. — MERCVRE : *Publications récentes*, 372 ; *Echos*, 373.

CXXVII N° 479. — 1er JUIN

ERNEST RAYNAUD..... *La Préfecture de Potice*..... 385
PAUL CLAUDEL..... *Ballade*..... 426
GEORGES DUHAMEL..... *La Recherche de la Grâce*..... 428
JEAN GIRAUDOUX..... *Amica America*..... 437
WACIF BOUTROS-GHALI..... *L'Islam et les Turcs*..... 446
EUGÈNE MONTFORT..... « *La Belle-Enfant* », *ou l'Amour à quarante ans*, roman (I-III)..... 456

Revue de la Quinzaine : CHARLES MERKI : *Archéologie, Voyages*, 480. — CARL SIGER : *Questions coloniales*, 483. — CHARLES-HENRY HIRSCH: *Les Revues*, 489. — AUGUSTE MARGUILLIER : *Musées et Collections*, 499. — GUSTAVE KAHN : *Art*, 505. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 513. — DIVERS : *Ouvrages sur la Guerre actuelle*, 518. — DIVERS : *A l'Etranger : Allemagne, Autriche-Hongrie, Belgique, Pays-Bas, Suisse, A travers la Presse*, 536. — LUCILE DUBOIS : *La France jugée à l'Etranger : Paul Claudel*, 563. — MERCVRE : *Publications récentes*, 566 ; *Echos*, 567.

CXXVII N° 480. — 16 JUIN

RAYMOND LENOIR..... *Emile Durkheim et la Conscience moderne*..... 577
EDMOND PILON..... *Stratèges en chambre et Tacticiens de fantnisie*..... 596
CECILE PÉRIN..... *Poèmes*..... 614
ANDRÉ ROUVEYRE..... *Visages* (2e série) : *XIX. Le Professeur Letulle*..... 617
LOUIS NARQUET..... *La Transformation de la Mentalité française*..... 618
JOSEPH SCHEWAEBEL..... *Un Précurseur de Raspoutine : Le Mage Philippe*..... 637
EUGÈNE MONTFORT..... « *La Belle-Enfant* », *ou l'Amour à quarante ans*, roman (IV-VI)..... 648

Revue de la Quinzaine : RACHILDE : *Les Romans*, 675. — EDMOND BARTHÈLEMY : *Histoire*, 681. — HENRI MAZEL : *Science sociale*, 688. — CHARLES MERKI : *Archéologie, Voyages*, 694. — JEAN NOREL : *Questions militaires et maritimes*, 699. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 700. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 710. — PHILÉAS LEBESGUE : *Lettres portugaises*, 714. — RENÉ DE WECK : *Chronique de la Suisse romande*, 719. — DIVERS : *Ouvrages sur la Guerre actuelle*, 723. — DIVERS : *A l'Etranger : Finlande, Ukraine, A travers la Presse*, 740. — EDGAR BLUM : *Variétés : A propos de la lettre K*, 752. — MERCVRE : *Publications récentes*, 755 ; *Echos*, 757.

CXXVIII N° 481. — 1er JUILLET

AURÉLIEN DIGEON..... *Emerson et le Caractère anglais*.... 5
ANDRÉ ROUVEYRE..... *Visages* (2e série) : *XX. Edouard Dujardin*..... 15
X..... *Quelques points de vue espagnols sur la Guerre*..... 16
SALVATOR SCHIFF..... *L'Appel d'or de l'Aigle bleu*, conte.. 43
ALPHONSE METÉRIÉ..... *Les Sonnets noirs*..... 55
RACHILDE..... *Oscar Wilde et Lui*..... 59
CLAUDE CAHUN..... *La « Salomé » d'Oscar Wilde, le Procès Billing et les 47.000 Pervertis du « Livre Noir »*..... 69
EUGÈNE MONTFORT..... « *La Belle-Enfant* », *ou l'Amour à quarante ans*, roman (VII-X)..... 81

Revue de la Quinzaine : GEORGES BOHN : *Le Mouvement scientifique*, 106. — JEAN NOREL : *Questions militaires et maritimes*, 110, — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 115. — HENRI ALBERT : *Lettres de la Suisse allemanique*, 124. — THÉODORE STANTON : *Lettres américaines*, 129. — FRANCISCO CONTRERAS : *Lettres hispano-américaines*, 133. — OULEINIKOFF : *Lettres russes*, 139. — DIVERS : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 141. — DIVERS : *A l'Etranger : Allemagne, Balkans, Belgique, A travers la Presse*, 158. — HENRY-D.DAVRAY: *Variétés : Lord Brassey*, 176. — GUILLAUME APOLLINAIRE : *La Vie anecdotique*, 180. — MERCVRE : *Publications récentes*, 183 ; *Echos*, 185.

CXXVIII N° 482. — 16 JUILLET

J.-H. ROSNY aîné.....	*L'Evolution des Conflits ethniques et sociaux*.....	193
ANDRÉ M. DE PONCHEVILLE.	*L'amitié d'Amérique et de France*..	221
GEORGES AUDIBERT.....	*Poésies*.....	237
ALBERT DAUZAT.....	*Les Faux Bruits et les Légendes de la Guerre*.....	241
CHARLES MERKI.....	*Près du Beffroi de Comines*.....	263
EUGÈNE MONTFORT.....	« *La Belle Enfant* », *ou l'Amour à quarante ans*, roman (I-XV, fin)...	274

Revue de la Quinzaine : RACHILDE : *Les Romans*, 297.— GEORGES PALANTE *Philosophie*, 403. — HENRI MAZEL : *Science sociale*, 308. — JEAN NOREL : *Questions militaires et maritimes*, 314. — CARL SIGER : *Questions coloniales*, 319. — JACQUES BRIEU : *Esotérisme et Sciences psychiques*, 324. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 328. — DIVERS : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 333. — DIVERS : *A l'Etranger : Autriche-Hongrie, Etats-Unis, Ukraine, A travers la Presse*, 346. — LÉON ROUX : *Variétés : Propos sur les Déserteurs*, 364. — MERCVRE : *Publications récentes*, 371 ; *Echos*, 372.

CXXVIII N° 483. — 1er AOUT

GUSTAVE-LOUIS TAUTAIN.....	*Péladan*.....	385
ARTHUR LANGFORS.....	*La Révolution rouge en Finlande (Janvier-Mai 1918)*.....	399
ANDRÉ SPIRE.....	*A la Nation juive*, poème.....	414
ANDRÉ ROUVEYRE,.....	*Visages* (2e série), *XXI. André Spire*.....	417
RENÉ MARTINEAU.....	*Léon Bloy à Lagny*.....	418
GILBERT DE VOISINS.....	*Images de Quelques-uns*.....	432
ERNEST RAYNAUD.....	*La Préfecture de Police*.....	439
PÉLADAN.....	*Les Dévotes d'Avignon*, roman (I-II)..	473

Revue de la Quinzaine : CHARLES MERKI : *Archéologie, Voyages*, 500. — — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 504. — LE RÉGISSEUR : *Le Théâtre au Front*, 512. — JEAN MARNOLD : *Musique*, 514. — AUGUSTE MARGUILLIER : *Musées et Collections*, 521. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 526. — DIVERS : *Ouvrages sur la Guerre actuelle*, 529. — DIVERS *A l'Etranger : Allemagne, Belgique, Finlande. Italie. A travers la Presse*, 542. — MERCVRE : *Publications récentes*, 564 ; *Echos*, 565.

CXXVIII N° 484. — 16 AOUT

GÉORGES DUHAMEL.....	*La Possession du Monde*.....	577
ANDRÉ ROUVEYRE.....	*Visages* (2e série), *XXII, André Rouveyre*.....	597
LOUIS PROAL.....	*Les Prédictions de Diderot, J.-J. Rousseau, Condillac sur la Russie*....	598

Georges Denis.....	*Poèmes*.....	611
Henry-D. Davray.....	*Sir Charles Ditke et la France*.....	617
Edmond Pilon.....	*La Guerre jadis et de nos jours. Canons monstres et Chimie meurtrière.*	639
Péladan.....	*Les Dévotes d'Avignon*, rom. (III-VI).	659

Revue de la Quinzaine: Rachilde : *Les Romans*, 695. — Edmond Barthèlemy : *Histoire*, 699. — Georges Bohn : *Le Mouvement scientique*, 705. — R. de Bury : *Les Journaux*, 708. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 714. — Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 718. — Démétrius Astériotis : *Lettres néo-grecques*, 722. — Divers : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 726. — Divers : *A l'Etranger : Balkans, Suisse, A travers la Presse*, 736. — Henry-D. Davray : *Variétés : Un Intellectuel anglais sous les armes*, 750. — Guillaume Apollinaire : *La vie anecdotique*, 754. — Mercvre : *Pubtications récentes*, 758 ; *Echos*, 759.

CXXIX N° 485. — 1er SEPTEMBRE

Marcel Coulon.....	*Le Problème de Rimbaud. Sa Solution*.....	5
Georges Houard.....	*Les Bombardements par avions à grande distance et l'Aviation américaine*.....	36
Edouard Dujardin.....	*La Prière de Minuit*, poème.....	47
Edmond Cazal.....	*Voluptés de guerre*.....	52
Henri Lalande.....	*La Raison du Cancer*.....	70
Péladan.....	*Les Dévotes d'Avignon*, rom. (VII-VIII)	77

Revue de la Quinzaine : Henry Mazel : *Science sociale*, 110. — Carl Siger : *Questions coloniales*, 117. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 124. — Divers : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 132. — Divers : *A l'Etranger : Allemagne, Autriche-Hongrie, Belgique, Finlande, Russie, A travers la Presse*, 151. — Lucile Dubois : *La France jugée à l'Etranger : La Philosophie du maréchal Foch*, 176. — Mercvre : *Publications récentes*, 178 ; *Echos*, 179.

CXXIX N° 486. — 16 SEPTEMBRE

Paul Louis.....	*Les Courants politiques en Allemagne*	193
Roger Maurice.....	*L'Evolution des Méthodes d'offensive de 1915 à 1918*.....	206
André Rouveyre.....	*Visages* (2e série *XXIII*), *Henri Duvernois*.....	231
Georges Prévôt.....	*Remy de Gourmont et la Guerre*....	232
Jules Supervielle	*Poèmes*.....	248
Emile Laloy.....	*Le livre Jaune sur l'Alliance Franco-russe*.....	255
Péladan.....	*Les Dévotes d'Avignon*, rom. (IX-XII).	276

Revue de la Quinzaine : Rachilde : *Les Romans*, 307. — Georges Palante, *Philosophie*, 313. — Charles Merki : *Archéologie. Voyages*, 319. — Alfred Vallette, *Questions ficales*, 324. — Henri-D. Davray : *Lettres anglaises*, 327. — Philéas Lebesgue : *Lettres portugaises*, 331. — Divers : *Ouvrages sur la Guerre actuelle*, 336. — Divers : *A l'Etranger : Italie, Norvège, Finlande, A travers la Presse*, 347. — Charles Merki : *Variétés : L'Exposition des Petits Fabricants*, 365. — Guillaume Apollinaire : *La Vie anecdotique*, 370. — Mercvre : *Publications récentes*, 375 ; *Echos*, 376.

CXXIX N° 487. — 1er OCTOBRE

GEORGES BATAULT..... *L'Idée du Progrès et la Guerre, d'après Xénophon, stratège athénien*..... 385
JEAN AJALBERT..... *Mémoires d'un Conservateur : Les Musées payants*..... 411
BARONNE A. DE BRIMONT.... *Poésies*..... 439
JULES CHOPIN..... *Les Yougoslaves et l'Entente*..... 442
J.-G. PROD'HOMME..... *Les Origines flamandes de Beethoven.* 454
PÉLADAN..... *Les Dévotes d'Avignon*, roman (XII-XVI, fin)..... 470

Revue de la Quinzaine : GEORGES BOHN : *Le Mouvement scientifique*, 504. — JACQUES BRIEU : *Esotérisme et Sciences psychiques*, 508. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 511. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 518. — OULÉINIKOFF : *Lettres russes*, 522. — DIVERS : *Ouvrages sur la Guerre actuelle*, 525. — DIVERS : *A l'Etranger : Allemagne, Belgique, Russie, Suisse, A travers la Presse*, 536. — GEORGES MAUREVERT : *Variétés : Solécismes héraldiques chez les grands écrivains*, 559. — MERCVRE : *Publications récentes*, 561 ; *Echos*, 562.

CXXIX N° 488. — 16 OCTOBRE

EZÉCHIEL..... *La « Résolution » de Sa Sainteté le Pape Benoît*..... 577
ROGER MAURICE..... *L'Evolution des Méthodes d'offensive de 1915 à 1918* (fin)..... 599
RENÉ KERDY..... *In Memoriam*, poème..... 630
ROLAND BRÉAUTÉ..... *Notes d'un Météorologiste aux Armées*..... 632
HENRI BACHELIN..... *Sous les Marronniers en fleurs*, roman (I-VIII)..... 652

Revue de la Quinzaine : RACHILDE : *Les Romans*, 684. — EDMOND BARTHÉLEMY : *Histoire*, 689. — CARL SIGER : *Questions coloniales*, 694. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 700. — RENÉ DE WECK : *Chronique de la Suisse romande*, 705. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 709. — DIVERS : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 714. — DIVERS : *A l'Etranger : Autriche-Hongrie, Balkans, Danemark, Finlande, Russie, A travers la Presse*, 729. — CAMILLE PITOLLET : *Variétés : Un nouvel opéra de Mascagni : « Lodoletta »*, 751. — MERCVRE : *Publications récentes*, 753; *Echos*, 754.

CXXX N° 489. — 1er NOVEMBRE

F.-W. BAIN (BHARATI *trad.*). *Un Doigt de la Lune*, conte d'amour indou (1re à 4e journée)..... 5
LOUIS DENISE et GEORGES DE DUBOR..... *Un Empereur romain féministe*..... 30
ANDRÉ ROUVEYRE..... *Visages* (2e série) : *XXIV. Georges Maurevert*..... 39
ROLAND BRÉAUTÉ..... *Notes d'un Météorologiste aux Armées* (fin)..... 40
HARLETTE FERNAND-GREGH.. *Avant la Victoire*, poèmes..... 60
EDOUARD DE KEYSER..... *En Syrie*..... 64
HENRI BACHELIN..... *Sous les Marronniers en fleurs*, roman (IX-XIV, fin)..... 74

Revue de la Quinzaine : DOCTEUR PAUL VOIVENEL : *Sciences médicales*, 96. — HENRI MAZEL : *Science sociale*, 100. — ABBÉ MANO : *Questions religieuses*,

105. — Charles Merki : *Archéologie, Voyages*, 109. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 113. — Maurice Boissard : *Théâtre*, 121. — Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 127. — Giovanni Papini : *Lettres italiennes*, 131. — Théodore Stanton : *Lettres américaines*, 136. — Francisco Contreras : *Lettres hispano-américaines*, 140. — Divers : *Ouvrages sur la Guerre actuelle*, 345. — Divers : *A l'Etranger : Allemagne, Balkans, Belgique, Etats-Unis, A travers la Presse*, 158. — Lucile Dubois : *La France jugée à l'Etranger : Une opinion américaine*, 158. — Guillaume Apollinaire : *La Vie anecdotique*, 177. — Mercvre : *Publications récentes*, 180 ; *Echos*, 181.

CXXX — N° 490. — 16 NOVEMBRE

René Crucher..... *La Crainte du Danger chez le Combattant*.....

Commandant G. G..... *Quelques Réflexions d'un Officier de troupe à propos d'un article et d'un ouvrage récents*..... 193

Léon Moussinac..... *Poésies*..... 213

Charles Paolantoni..... *Sur la Police* (suivi d'une réponse de M. Ernest Raynaud)..... 242

Paul d'Olan..... *Les Rêves*, essai de psychologie idéaliste..... 246

F.-W. Bain (Bharati *trad.*). *Un Doigt de la Lune*, conte d'amour indou (5e à 13e journée)..... 265

Revue de la Quinzaine : Rachilde : *Les Romans*, 307. — Georges Palante : *Philosophie*, 312. — Georges Bohn : *Le Mouvement scientifique*, 317. — R. de Bury : *Les Journaux*, 322. — Intérim : *Théâtre*, 327. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 332. — Divers : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 336. — Divers : *A l'Etranger : Allemagne, Espagne, Turquie, A travers la Presse*, 353. — Paul Arbelet : *Variétés : Stendhal à l'Odéon*, 373. — Mercvre : *Publications récentes*, 377 ; *Echos*, 378.

CXXX — N° 491. — 1er DÉCEMBRE

Guillaume Apollinaire..... *L'Esprit nouveau et les Poètes*..... 389

Antoine Redier..... *Si tu veux commander*..... 397

Paul Valéry..... *Le Rameur*, poésie..... 411

Constantin D. Mavrodin... *Le Roi de tous les Roumains*..... 413

Blaise Cendrars..... *Le Film de la fin du Monde*..... 419

René Crucher..... *La Crainte du danger chez le Combattant*..... 431

J. de Morgan..... *Bakou*..... 453

F.-W. Bain (Bharati *trad.*). *Un Doigt de la Lune*, conte d'amour indou (14e à 20e journée, fin)..... 463

Revue de la Quinzaine : Jean de Gourmont : *Littérature*, 486. — Henri Mazel : *Science sociale*, 491. — Carl Siger : *Questions coloniales*, 496. — Roger Picard : *Questions économiques*, 502. — Jacques Brieu : *Esotérisme et Sciences psychiques*, 507. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 511. — Gustave Kahn : *Art*, 516. — Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 519 — Divers : *Ouvrages sur la Guerre actuelle*, 523. — Divers : *A l'Etranger : Allemagne, Autriche-Hongrie, Belgique, Italie, Russie, A travers la Presse*, 533. — Lucile Dubois : *La France jugée à l'Etranger : La « Décadence française » aux yeux d'un Anglais*, 557. — Jean René-Maurel : *Variétés : Guillaume Apollinaire à la caserne*, 560. — Mercvre : *Publications récentes*, 562 ; *Echos*, 563.

CXXX N° 492. — 16 DÉCEMBRE

Jules Romains	*Sur les Conditions actuelles du Théâtre*	577
Georges Duhamel	*Essai sur le Règne du Cœur*	589
Adrien Mithouard	*In Exitu*, poème	602
Emile Laloy	*Le Kaiser et la neutralité de la Hollande*	614
Louis Courthion	*Les Allemauds comprennent-ils la liberté ? Schiller et Guillaume Tell*	627
Paul Peltier	*Musset et Baudelaire*, à propos des Confessions d'un Mangeur d'opium.	637
Raymonde Machard	*Tu enfanteras...*, roman (I-XVII)	648

Revue de la Quinzaine : Rachilde : *Les Romans*, 671. — Docteur Paul Voivenel : *Sciences médicales*, 675. — Charles Merki : *Archéologie, Voyages*, 682. — Jean Norel : *Questions militaires et maritimes*, 688. — R. de Bury : *Les Journaux*, 693. — Interim : *Théâtre*, 696. — Divers : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 699. — Divers : *A l'Etranger : Allemagne, Russie, Suisse, A travers la Presse*, 706. — Camille Pitollet : *Variétés : Le Pays de M. Clemenceau*, 731. — Mercvre : *Publications récentes*, 736 ; *Echos*, 737 ; *Tables de l'année 1918*, 745.

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEUR [1]

(1918)

PAUL ÆSCHIMANN

R. Q. Ouvrage sur la guerre actuelle..... CXXIX, 144

JEAN AJALBERT

Mémoires d'un Conservateur : Les Musées payants..... CXXIX, 411

JEAN ALAZARD

R. Q. A l'Etranger..... CXXVI, 160 ; CXXVII, 358; CXXVIII, 554

HENRI ALBERT

R. Q. Lettres allemandes : CXXV, 698 ; CXXVI, 519 ; CXXVII, 331 ; CXXVIII, 714; CXXIX, 518; CXXX, 382.

R. Q. Lettres de la Suisse alémanique..... CXXVIII, 124

R. Q. Ouvrages sur la guerre actuelle : CXXV, 711 ; CXXVI, 135, 336 ; CXXVII, 127, 340, 518, 723 ; CXXVIII, 529 ; CXXIX, 132, 714; CXXX, 337, 542, 727 ;

R. Q. A l'Etranger : CXXV, 542, 727 ; CXXVI, 139, 532 ; CXXVII, 147, 536 ; CXXVIII, 158, 542 ; CXXIX, 151, 536; CXXX, 158, 307, 533, 706.

GUILLAUME APOLLINAIRE

L'Esprit nouveau et les Poètes..... CXXX, 385

R. Q. Ouvrages sur la guerre actuelle..... CXXVII, 138; CXXIX, 346

R. Q. La Vie anecdotique : CXXV, 179, 751 ; CXXVI, 373 ; CXVII, 175 ; CXXVIII, 180, 754 ; CXXIX, 370, CXXX, 177.

PAUL ARBELET

R. Q. Variétés : Stendhal à l'Odéon..... CXXX, 373

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS

R. Q. Lettres néo-grecques..... CXXV, 149; CXXVIII, 722

G. AUBAULT DE LA HAULTE CHAMBRE

La Prière sur l'Acropole..... CXXV, 29

ALEXANDRE ARNOUX

Le Cabaret..... CXXVI, 454

GEORGES AUDIBERT

Poésies..... CXXVIII, 237

HENRI BACHELIN

Sous les Marronniers en fleurs, roman..... CXXIX, 652 ; CXXX, 74

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique. — Les lettres R. Q. sont l'abréviation de *Revue de la Quinzaine*.

F.-W. BAIN
(**Bharati** *trad.*)

Un Doigt de la Lune, conte d'amour indou..... CXXX, 5, 281, 463

EDMOND BARTHÈLEMY

R. Q. Histoire : CXXV, 306 ; CXXVI, 97 ; CXXVII, 681 ; CXXVIII, 699 ; CXXIX 689.

R. Q. Ouvrages sur la guerre actuelle : CXXV, 340 ; CXXVI, 332 ; CXXVII, 124 ; CXXVIII, 141 ; CXXIX, 137 ; CXXX, 145.

GEORGES BATAULT

L'Affaire Bolo, notes et impressions d'audience..... CXXVI, 64

L'Idée de Progrès et la Grèce, d'après Xénophon, stratège athénien, CXXIX, 385.

R. Q. A l'Etranger..... CXXX, 719

CHARLES BAUDELAIRE

Quelques billets inédits, publiés par M. Jacques Crepet..... CXXVII, 222

PIERRE BENOIT

Kœnigsmark, roman..... CXXV, 75, 265, 456, 637

C. BESSONNET-FAVRE

Leibniz et la Colonisation germanique de la Russie..... CXXVI, 577

J.-W. BIENSTOCK

La Révolution russe : Kornilow..... CXXV, 5, 207

R. Q. Ouvrages sur la guerre actuelle..... CXXIX, 533

R. Q. A l'Etranger..... CXXX, 550

JACQUES-ÉMILE BLANCHE

Les Spectacles de la Société Shakespeare..... CXXVI, 619

EDGAR BLUM

R. Q. Variétés : A propos de la lettre K..... CXXVII, 751

GEORGES BOHN

R. Q. Le Mouvement scientifique : CXXV, 105, 672 ; CYXVI, 489 ; CXXVII, 317 ; CXXVIII, 106, 705 ; CXXIX, 504 ; CXXX, 317.

MAURICE BOIGEY

Notes sur l'Esthétique des Combats..... CXXVI, 448

MAURICE BOISSARD

R. Q. Théâtre..... CXXV, 326 ; CXXVI, 114 ; CXXX, 121

LOUIS BOISSE

La Guerre et le Mystique de l'Immanence..... CXXVII, 5

MARCEL BOLL

Sur la Durée, la Liberté et autres « Intuitions »..... CXXV, 385

CLAUDE BORAIN

Le Livre du Soldat belge..... CXXV, 260

ALFRED BOUCHINET

Le Patriotisme, sensibilité individuelle et sensibilité nationale. CXXV, 618

JEAN BOUCHOT

R. Q. Variétés : Chiffons de papier et Expressions diplomatiques : CXXVI, 180.

WACIF BOUTROS-GHALI

L'Islam et les Turcs..... CXVVII, 446

JEAN BRAUD

Evocation..... CXXV, 40

ROLAND BRÉAUTÉ

Notes d'un Météorologiste aux armées..... CXXIX, 632 ; CXXX, 40

JACQUES BRIEU

R. Q. Esotérisme et Sciences psychiques : CXXV, 124; CXXVI, 312 ; CXXVII, 321 ; CXXVIII, 324 ; CXXIX, 508 ; CXXX, 507.

R. Q. Ouvrages sur la guerre actuelle..... CXXVII, 527

R. Q. Variétés : Portrait graphologique de Charles Baudelaire CXXV, 373

BARONNE A. DE BRIMONT

Poésies..... CXXIX, 439

EMMANUEL BUENZOD

Poèmes..... CXXVI, 615

R. DE BURY

R. Q. Les Journaux ; CXXV, 321, 688; CXXVI, 316, 709; CXXVII, 325, 700; CXXVIII, 328, 708; CXXIX, 700 ; CXXX, 322, 693.

CLAUDE CAHUN

La « Salomé » d'Oscar Wilde, le Procès et les 47.000 Pervertis du « Livre Noir », CXXVIII, 69.

JANE CALS

Rose, roman..... CXXVI, 661 ; CXXVII, 83, 279

FRANCIS CARCO

Les Malheurs de Fernande, roman..... CXXVI, 73, 271

EDMOND CAZAL

Voluptés de Guerre..... CXXIX, 52

BLAISE CENDRARS

Le Film de la Fin du Monde..... CXXX, 419

G. CHENNEVIÈRE

Le Chant de Midi..... CXXVI, 35

JULES CHOPIN

Les Yougoslaves et l'Entente..... CXXIX, 442

R. Q. A l'Etranger : CXXV, 351; CXXVI; 144, 741; CXXVII, 541 ; CXXVIII, 346; CXXIX, 157, 729; CXXX, 538.

PAUL CLAUDEL

Ballade..... CXXVII, 385

FRANCISCO CONTRERAS

R. Q. Lettres hispano-américaines, CXXVI, 122 ; CXXVIII, 133 ; CXXX, 140

MARCEL COULON

Le Problème de Rimbaud. Sa Solution..... CXXIX, 5

LOUIS COURTHION

Les Allemands comprennent-ils la liberté ? (Schiller et Guillaume Tell) : CXXX, 627.

RENÉ CRUCHET

La Crainte du Danger chez le Combattant..... CXXX, 193, 431

TRISTAO DA CUNHA

R. Q. Lettres brésiliennes..... CXXVII, 119

HENRI DALBY

Poèmes..... CXXV, 230

GEORGES DAUVILLE

L'Internationalisme et la Guerre..... CXXVI, 385

ALBERT DAUZAT

Les Argots militaires de la guerre à l'étranger..... CXXV, 56
Les Faux Bruits et les Légendes de la guerre..... CXXVII, 241

HENRY-D. DAVRAY

Sir Charles Dilke et la France..... CXXVIII, 617
R. Q. Lettres anglaises : CXXV, 146, 519; CXXVI, 116, 330, 716 ; CXXVII, 513, 710 ; CXXVIII, 526, 718 ; CXXIX, 327, 709 : CXXX, 127, 519.
R. Q. Ouvrages sur la guerre actuelle : CXXV, 164, 532, 740 ; CXXVIII, 156 ; CXXIX, 141, 720 ; CXXX, 346.
R. Q. Variétés : La Galerie hantée de Hampton Court..... CXXVI, 758
R. Q. Variétés : Lord Brassey..... CXXVIII, 176
R. Q. Variétés : Un Intellectuel anglais sous les armes... CXXVIII, 750

LÉON DEFFOUX

Petite Chronologie du Testament et de l'Académie Goncourt... CXXV, 70

LÉON DEFFOUX et ÉMILE ZAVIE

Le Nouvel Elu du Grenier : Henri Céard..... CXXVII, 265

ÉDOUARD DE KEYSER

En Syrie..... CXXX, 64

GEORGES DENIS

Poèmes..... CXXVIII, 611

LOUIS DENISE et GEORGES DE DUBOR

Un Empereur romain féministe..... CXXX, 30

AURÉLIEN DIGEON

Emerson et le Caractère anglais..... CXXVIII, 5

LUCILE DUBOIS

R. Q. La France jugée à l'Etranger : CXXVII, 563; CXXIX, 176; CXXX, 176, 557,

MARC DUFAUX

Une Mentalité d'avant-guerre. Le Tiers-Esprit..... CXXVI, 406

PIERRE DUFAY

R. Q. Variétés : Le Piano de Juliette..... CXXVII, 370

GEORGES DUHAMEL

La Recherche de la Grâce..... CXXVII, 428
La Possession du Monde..... CXXVIII, 577
Essai sur le règne du Cœur..... CXXX, 589
R. Q. Ouvrages sur la guerre actuelle..... CXXV, 155

JULES DUHEM

La Question yougoslave. La Monarchie danubienne et l'Europe. Conclusions actuelles..... CXXVII, 243

ÉDOUARD DUJARDIN

La Prière de Minuit..... CXXIX, 47

RENÉ DUMESNIL et TH. SIMON

La Guerre vue par les écoliers et la Psychologie de l'Enfant.. CXXVII, 52

LOUIS DUMUR

R. Q. Ouvrages sur la guerre actuelle..... CXXVI, 132

R. Q. A l'Etranger : CXV, 555; CXXVI, 169, 357,550 ; CXXVII, 553 ;CXXVIII, 738, CXXIX, 551.

FRANCIS ÉON

Stances à Jean Moréas..... CXXVII, 49

GASTON ESNAULT

Le Français de la Tranchée, étude grammaticale..... CXXVI, 421, 639

ÉZÉCHIEL

La « Résolution » de Sa Sainteté le Pape Benoît..... CXXIX, 577

M. F.

R, Q. A l'Étranger..... CXXVII, 551

HARLETTE FERNAND-GREGH

Avant la Victoire..... CXXX, 60

GUSTAVE FUSS-AMORÉ

R. Q. A l'Étranger : CXXV, 167, 549 ; CXXVI, 153, 543 ; CXXVII, 155, 545 ; CXXVIII, 167, 547 ; CXXIX, 161, 542 ; CXXX, 166, 543.

COMMANDANT G. G.

Quelques réflexions d'un officier de troupe à propos d'un article et d'un ouvrage récent..... CXXX, 213

FÉLIX GAIFFE

L'Ame de la Pologne d'après son Théâtre..... CXXVI, 5

PAUL GAULOT

Les Amours d'un Roi de Prusse: Frédéric-Guillaume II, ses femmes et ses maîtresses..... CXXVI, 254

MARGUERITE GAY

Isabelle Rimbaud..... CXXVI, 27

GILBERT DE VOISINS

Images de Quelques-uns..... CXXVIII, 432

JEAN GIRAUDOUX

Amica America..... CXXVII, 437

JEAN DE GOURMONT

R. Q. Littérature..... CXXV, 483 ; CXXVI, 483 ; CXXVII, 305 ; CXXX, 886

MARCEL GRAVIÈRE-SILVER

Etude d'Aviation de guerre (1916-1917)..... CXXVII, 259

A.-FERDINAND HEROLD

L'Espagne en 1917..... CXXVI, 46
R. Q. Ouvrages sur la guerre actuelle..... CXXVII, 523

CHARLES-HENRY HIRSCH

R. Q. Les Revues : CXXV, 128, 505 ; CXXVI, 187, 494 ; CXXVII,III, 489 : CXXVIII, 115, 504 ; CXXIX, 124, 511 ; CXXX, 113, 511.

GEORGES HOUARD

L'Aviation après la guerre..... CXXV, 601
Les Bombardements par avions à grande distance et l'Aviation américaine..... CXXIX, 36

DOCTEUR HUOT

De quelques manifestations de l'Evolution psycho-passionnelle féminine pendant la guerre..... CXXVI, 234

INTÉRIM

R. Q. Théâtre..... CXXX, 327, 696

G. JEAN-AUBRY

Poètes français d'Angleterre..... CXXVII, 26

DOCTEUR J. JULLIEN.

La Guerre et le Progrès de la Chirurgie..... CXXVI, 57

GUSTAVE KAHN

R. Q. Art : CXXV, 337, 514, 694 ; CXXVI, 321, 515, 713 ; CXXVII, 505 ; CXXX, 516.

Dr A. KAKIA

R. Q, A l'Etranger..... CXXVII, 740 : CXXIX, 546

RENÉ KERDYK

In Memoriam..... CXXIX, 630

P.-G. LA CHESNAIS

R. Q. Ouvrages sur la guerre actuelle : CXXV, 527 ; CXXVII, 139, 727 ; CXXVIII, 334 ; CXXIX, 336.
R. Q. A l'Etranger : CXXV, 356, 360, 732, 736 ; CXXVI, 353 ; CXXVII, 160 ; CXXVIII, 350 ; CXXIX, 350, 736.

CLAUDE LAFORÊT

La Mentalité française à l'épreuve de la guerre..... CXXV, 577

HENRI LALANDE

La Raison du Cancer..... CXXIX, 70

ÉMILE LALOY

Le Livre Jaune sur l'Alliance Franco-russe..... CXXIX, 255
Le Kaiser et la Neutralité de la Hollande..... CXXX, 614

ARTHUR LANGFORS

La Révolution Rouge en Finlande (janvier-mai 1918)..... CXXVIII, 399
R. Q. A l'Etranger..... CXXVIII, 551 ; CXXIX, 165, 354, 740

PAUL LÉAUTAUD

R. Q. Ouvrages sur la vie actuelle..... CXXVIII, 333

PHILÉAS LEBESGUE

R. Q. Lettres portugaises. CXXV, 703 ; CXXVI, 720 ; CXXVII, 714, CXXIX, 331

RAYMOND LENOIR

Emile Durkheim et la Conscience moderne..... CXXVII, 577

PAUL LOUIS

La Social-démocratie allemande après le Congrès de Würtzburg. CXXV, 411.

Les Courants politiques en Allemagne..... CXXIX, 193

EMILE LUTZ

R. Q. Variétés : Médecine et Pharmacopée chinoises..... CXXVI, 368

A. M.

Le Nombre mystérieux 666..... CXXVII, 78

ANDRÉ M. DE PONCHEVILLE

L'Amitié d'Amérique et de France..... CXXVIII, 221

RAYMONDE MACHARD

Tu enfanteras..., roman (I-XVII)..... CXXX, 648

HENRI MALO

La Guerre sous-marine et les Coutumes de la mer..... CXXV, 251

ABBÉ MANO

R. Q. Questions religieuses..... CXXX, 105

AUGUSTE MARGUILLIER

R. Q. Musées et Collections..... CXXV, 139; CXXVI, 325; CXXVII, 499; CXXVIII, 521.

R. Q. Ouvrages sur la guerre actuelle..... CXXV, 716

MICHEL-MARCEL MARINE

Musique au Ciel..... CXXVI, 232

JEAN MARNOLD

R. Q. Musique..... CXXV, 136, 332; CXXVI, 509; CXXVIII, 514

RENÉ MARTINEAU

Léon Bloy à Lagny..... CXXVIII, 418

GEORGES MAUREVERT

R. Q. Variétés : Solécismes héraldiques chez de grands écrivains. CXXIX, 559.

FRANÇOIS MAURIAC

Le Disparu..... CXXVII, 236

ROGER MAURICE

Les Etats-majors et la Troupe..... CXXVII, 193

L'Evolution des méthodes d'offensive de 1915 à 1918.... CXXIX, 206, 599

CONSTANTIN D. MAVRODIN

Le Roi de tous les Roumains..... CXXX, 413

ALEXANDRE MAVROUDIS

R. Q. A l'Etranger.. CXXV, 165, 547; CXXVI, 541; CXXVII, 153; CXXVIII, 163.

HENRI MAZEL

R. Q. Science sociale.... CXXV, 113, 495; CXXVI, 302, 697; CXXVII, 688; CXXVIII, 308; CXXIX, 110; CXXX, 100, 491.

R. Q. Ouvrages sur la guerre actuelle. CXXV, 157, 349, 533 724 ; CXXVI, 343, 524, 733 ; CXXVII, 131, 346, 528, 732 ; CXXVIII, 149, 338, 534, 728 ; CXXIX, 339, 531, 718 ; CXXX, 150, 523, 705.

CHARLES MERKI

Près du Beffroi de Comines..... CXXVIII, 263
R. Q. Archéologie. Voyages... CXXV, 500 ; CXXVI, 308 ; CXXVII, 104, 480, 694 ; CXXVIII, 500 ; CXXXIX, 319 ; CXXX, 109, 682.
R. Q. Ouvrages sur la guerre actuelle..... CXXV, 159, 344, 537, 720 ; CXXVI, 128, 348, 528, 735 ; CXXVII, 134, 349, 531, 735 ; CXXVIII, 151, 341, 537, 731 ; CXXIX, 146, 341, 525, 722 ; CXXX, 153, 341, 527, 699.
R. Q. Variétés : Les Projets de reconstruction dans les régions dévastées. CXXV, 743.
R. Q. Variétés : L'Exposition des petits fabricants..... CXXIX, 365

ALPHONSE MÉTÉRIÉ

Les Sonnets noirs..... CXVIII, 55

ANDRÉ MILHÉ

R. Q. A l'Étranger..... CXXX, 716

ADRIEN MITHOUARD

In Exitu..... CXXX, 602

N. MINSKY

L'Idéologie de la Révolution Russe..... CXXVI, 193

RAOUL MONTARIOL

Le Progrès, l'Homme et la Guerre, ou la Fin d'un Espoir.... CXXV, 432

EUGÈNE MONTFORT

« La Belle-Enfant » ou l'Amour à quarante ans, roman. CXXVII, 456, 648 ; CXXVIII, 81, 274.

GEORGE MOORE

(G. **Jean-Aubry** *trad.*).

Curithir et Liadine, conte..... CXXVI, 593

J. DE MORGAN

Bakou..... CXXX, 453

PAUL MORISSE

R. Q. Ouvrages sur la guerre actuelle..... CXXVII, 524 ; CXXX, 149
R. Q. A l'Étranger. CXXV, 172, 368, 559, 742 ; CXXVI, 176, 364, 557, 753 ; CXXVII, 166, 365, 553, 746 ; CXXVIII, 170, 360, 559, 745 ; CXXIX, 170, 359, 555, 746 ; CXXX, 171, 366, 552, 726.

LÉON MOUSSINAC

Le Vent..... CXXV, 428
Poésies..... CXXX, 242

LOUIS NARQUET

La Transformation de la Mentalité française..... CXXVII, 618

JEAN NOREL

R. Q. Questions militaires et maritimes.. CXXV, 118, 311, 681 ; CXXVII, 108, 699 ; CXXVIII, 110, 314, CXXX, 688.
R. Q. Ouvrages sur la guerre actuelle..... CXXVI, 341 ; CXXVII, 336 ; CXXVIII, 146, 726.

PAUL D'OLAN

Les Rêves, essai de psychologie idéaliste..... CXXX, 265

OULEINIKOV

R. Q. Lettres russes..... CXXV, 707; CXXVIII, 139; CXXIX, 522

M. P.-M.

L'Apocalypse et le Conflit mondial..... CXXV, 234

GEORGES PALANTE

R. Q. Philosophie.... CXXV, 490; CVXXI, 299; CXXVII, 312; CXXVIII, 303; CXXIX, 313; CXXX, 312.

CHARLES PAOLANTONI

Sur la Police (suivi d'une réponse de M. Ernest Raynaud).... CXXX, 246

GIOVANNI PAPINI

R. Q. Lettres italiennes..... CXXX, 131

PÉLADAN

Les Dévotes d'Avignon, roman.. CXXVIII, 473, 659; CXXIX, 77, 276, 470

PAUL PELTIER

Musset et Baudelaire. A propos des Confessions d'un Mangeur d'Opium : CXXX, 637.

CÉCILE PÉRIN

Poèmes..... CXXVII, 614

ROGER PICARD

R. Q. Questions économiques..... CXXX, 502

LOUIS PIÉRARD

L'Italie à l'épreuve..... CXXV, 193

A. PIERRE

R. Q. A l'Etranger : CXXV, 362; CXXVI, 149, 538, 747; CXXVII, 353; CXXVIII, 164, 736; CXXIX, 168, 733, 743; CXXX, 163, 363, 711.

EDMOND PILON

Stratèges en chambre et Tacticiens de fantaisie..... CXXVII, 596

La Guerre jadis et de nos jours. Canons monstres et chimie meurtrière : CXXVIII, 639.

CAMILLE PITOLLET

R. Q. A l'Étranger..... CXXIX, 347; CXXX, 358, 545

R. Q. Variétés : Les Ballons du Siège de Paris..... CXXVII, 172

R. Q. Variétés : Un nouvel opéra de Mascagni.« Lodoletta». CXXIX, 157

R. Q. Variétés : Le Pays de M. Clemenceau..... CXXX, 731

STANISLAS POSNER

R. Q. A l'Etranger..... CXXVII, 362

GEORGES PRÉVOT

Remy de Gourmont et la Guerre..... CXXIX, 232

LOUIS PROAL

Les Prédictions de Diderot, J.-J. Rousseau, Condillac sur la Russie : CXXVIII, 598.

J.-G. PROD'HOMME

Les Origines flamandes de Beethoven..... CXXIX, 454
R. Q. Variétés : Une lettre inédite de Beethoven..... CXXVI, 562

RACHILDE

Oscar Wilde et Lui..... CXXVIII, 59
R. Q. Les Romans : CXXV, 300, 672 ; CXXVI, 294, 636 ; CXXVII, 299, 675 ; CXXVIII, 297, 695 ; CXXIX, 307, 684 ; CXXX, 307, 671.
R. Q. Ouvrages sur la guerre actuelle..... CXXV, 154, 526 ; CXXVI, 730

ERNEST RAYNAUD

La Préfecture de Police..... CXXVII, 385 ; CXXVIII, 439

ANTOINE REDIER

Si tu veux commander..... CXXX, 397

LE RÉGISSEUR

R. Q. Le Théâtre au front.... CXXV, 330, 692 ; CXXVI, 507 ; CXXVIII, 512

JOSEPH REINACH

Gambetta, Souvenirs personnels..... CXXV, 42

JEAN RENÉ-MAUREL

R. Q. Variétés : Guillaume Apollinaire à la Caserne..... CXXX, 560

JULES ROMAINS

Sur les Conditions actuelles du Théâtre..... CXXX, 577

FERNAND ROMANET

Poèmes..... CXXV, 613

J.-H ROSNY aîné

L'Evolution des Conflits ethniques et sociaux..... CXXVIII, 193

ANDRÉ ROUVEYRE

Visages (2e série) : XV. M. Desfontaines et Mme Simone..... CXXV, 38
Visages (2e série) : XVI. Sacha Guitry..... CXXVI, 413
Visages (2e série) : XVII. René Doumic à une conférence de Henry Bidou : CXXVII, 24.
Visages (2e série) : XVIII. Gomez-Carrillo..... CXXVII, 235
Visages (2e série) : XIX. Le Professeur Letulle..... CXXVII, 617
Visages (2e série) : XX. Edouard Dujardin..... CXXVIII, 15
Visages (2e série) : XXVI. André Spire..... CXXVIII, 417
Visages (2e série) : XXII. André Rouveyre..... CVXVIII, 597
Visages (2e série) : XXIII. Henri Duvernois..... CXXIX, 231
Visages (2e série) : XXIV. Georges Maurevert..... CXXX, 39

LÉON ROUX

R. Q. Variétés : Propos sur les Déserteurs..... CXXVIII, 364

THÉODORE SAVTCHENKO

R. Q. A l'Étranger..... CXXVII, 743 ; CXXVIII, 358

JOSEPH SCHEWAEBEL

Un Précurseur de Raspoutine : Le Mage Philippe..... CXXVII, 637

SALVATOR SCHIFF

L'Appel d'or de l'Aigle bleu, conte..... CXXVIII, 43

CARL SIGER

R. Q. Questions coloniales : CXXV, 317 ; CXXVI, 102, 703 ; CXXVII, 483 , CXXVIII, 319 ; CXXIX, 694 ; CXXX, 496.

JUSTIN-FRANTZ SIMON

Poèmes..... CXXVI. 414

ANDRÉ SPIRE

A la Nation juive..... CXXVIII, 414

THÉODORE STANTON

R. Q. Lettres américaines..... CXXVI, 724 ; CXXVIII, 129 ; CXXX, 136

R. Q. Ouvrages sur la guerre actuelle : CXXVII, 143 ; CXXVIII, 157 ; CXXIX, 727.

R. Q. A l'Etranger..... CXXX, 169

JULES SUPERVIELLE

Poèmes..... CXXIX, 248

T.

R. Q. A l'Etranger..... CXXVIII, 315

GUSTAVE-LOUIS TAUTAIN

Péladan..... CXXVIII, 385

LOUIS TEXIER

Les Allemands en Chine..... CXXV, 445

PAUL VALÉRY

Le Rameur..... CXXX, 411

ALFRED VALLETTE

R. Q. Questions fiscales..... CXXXIX, 324

DOCTEUR PAUL VOIVENEL

R. Q. Sciences médicales..... CXXV, 109 ; CXXVI, 694 ; CXXX, 96, 675

RENÉ DE WECK

R. Q. Chronique de la Suisse romande..... CXXVII, 719 ; CXXIX, 705

X

Quelques points de vue espagnols sur la Guerre..... CXXVIII, 16

REVUE DE LA QUINZAINE

TABLE ALPHABÉTIQUE DES RUBRIQUES

A L'ÉTRANGER : Allemagne : CXXV, 542, 727 ; ; CXXVI, 139, 532 ; CXXVII, 147, 536 ; CXXVIII, 158, 542 ; CXXIX, 151, 536, ; CXXX, 158, 353, 533, 706. — Angleterre : CXXV, 732. — Autriche-Hongrie : CXXV, 351 ; CXXVI, 144, 741 ; CXXVII, 541 ; CXXVIII, 346 ; CXXIX, 157, 729 ; CXXX, 538. — Balkans : CXXV, 165, 547 ; CXXVI, 149, 538, 747 ; CXXVII, 153, 353 ; CXXVIII, 163, 736 ; CXXIX, 733 ; CXXX, 163. — Belgique ; CXXV, 167, 549 ; CXXVI, 153, 543, 751 ; CXXVII, 155, 545 ; CXXVIII, 167, 547 ; CXXIX, 161, 542 ; CXXX, 166, 543. — Danemark : CXXV, 356 ; CXXIX, 736. — États-Unis : CXXVIII, 350 ; CXXX, 169. — Finlande : CXXVII, 740 ; CXXVIII, 551 ; CXXIX, 165, 354, 740. — Norvège : CXXV, 360 ; CXXVI, 353 ; ; CXXIX, 350. — Italie : CXXVI, 160, 548 ; CXXVII, 159, 358 ; CXXVIII, 554 ; CXXX, 545. — Pays-Bas : CXXVII, 551. — Pologne : CXXVII, 362. — Russie : CXXV, 362, 736 ; CXXIX, 168, 546, 743 ; CXXX, 550, 711. — Sibérie : CXXXII, 160. — Suisse : CXXV, 555 ; CXXVI, 169, 357, 550 ; CXXVII, 553 ; CXXVIII, 738 ; CXXIX, 551 ; CXXX, 719. — Turquie : CXXX, 363. — Ukraine : CXXVII, 743 ; CXXVIII, 358. — A travers la Presse : CXXV, 172, 368, 559, 742 ; CXXVI, 176, 364, 557, 753 ; CXXVII, 166, 365, 553, 746 ; CXXVIII, 170, 360, 559, 745 ; CXXIX, 170, 359, 555, 726 ; CZXX, 171, 366, 552, 726.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES : CXXV, 500 ; CXXVI, 308 ; CXXVII, 694 ; CXXVIII, 500 ; CXXIX 319 ; CXXX, 109, 682.

ART : CXXV, 337, 514, 694 ; CXXVI, 321, 516, 716 ; CXXVII, 505 ; CXXX, 516

ECHOS : CXXV, 184, 376, 566, 745 ; CXXVI, 185, 378, 586, 761 ; CXXVII, 182 373, 567, 757 ; CXXVIII, 185, 372, 565, 759 ; CXXIX, 179, 376, 562, 754 ; CXXX, 181, 378, 563, 737.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES : CXXV, 124 ; CXXVI, 312 ; CXXVII, 321 ; CXXVIII, 324 ; CXXIX, 508 ; CXXX, 507.

FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER (LA) : CXXVII, 563 ; CXXIX, 176 ; CXXX, 176, 557.

HISTOIRE : CXXV, 306 ; CXXVI, 97 ; CXXVII, 681 ; CXXVIII, 699 ; CXXIX, 689.

JOURNAUX (LES) : CXXV, 321, 688 ; CXXVI, 316, 709 ; CXXVII, 325, 700 ; CXXVIII, 328, 708 ; CXXIX, 700 ; CXXX, 322, 693.

LETTRES ALLEMANDES : CXXV, 698 ; CXXVI, 519 ; CXXVII, 331 ; CXXVIII, 714 ; CXXIX, 518 ; CXXX, 332,

LETTRES AMÉRICAINES : CXXVI, 724 ; CXXVIII, 129 ; CXXX, 136.

LETTRES ANGLAISES : CXXV, 146, 519 ; CXXVI, 116, 330, 716 ; CXXVII, 513, 710 ; CXXXVIII, 526, 718 ; CXXIX, 327, 709 ; CXXX, 127, 519.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES : CXXVI, 122 ; CXXVIII, 133 ; CXXX, 140.

LETTRES ITALIENNES : CXXX, 131.

LETTRES NÉO-GRECQUES : CXXV, 149 ; CXXVIII, 722.

LETTRES PORTUGAISES : CXXV 703 ; CXXVI, 720 ; CXXVII, 714 ; CXXIX, 331.

LITTÉRATURE : CXXV, 483 ; CXXVI, 483 ; CXXVII, 305 ; CXXX, 486.
LETTRES DE LA SUISSE ALÉMANIQUE : CXXVIII, 124.
MOUVEMENT SCIENTIFIQUE (LE) : CXXV, 105, 672 ; CXXVI, 489 ; CXXVII, 317 ; CXXVIII, 106, 705 ; CXXIX, 504 ; CXXIV, 317.
MUSÉES ET COLLECTIONS : CXXV, 139 ; CXXVI, 325 ; CXXVII, 499 ; CXXVII, 521.
MUSIQUE : CXXV, 136, 332 ; CXXVI, 509 ; CXXVIII, 514.
OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE : CXXV, 154, 340, 526, 711 ; CXXVI, 128, 332, 524, 730 ; CXXVII, 123, 336, 518, 723 ; CXXVIII, 141, 333, 529, 726 ; CXXIX 132, 336, 525, 714 ; CXXX, 145, 336, 523, 699.
PHILOSOPHIE : CXXV, 490 ; CXXVI, 299 ; CXXVII, 312 ; CXXVIII, 303 ; CXXXIX, 313 ; CXXX, 312.
PUBLICATIONS RÉCENTES : CXXV, 183, 375, 565, 754 ; CXXVI, 183, 377, 504, 760 ; CXXVII, 180, 372, 566, 755 ; CXXVIII, 183, 371, 564, 758 ; CXXIY, 178, 375, 561, 754 ; CXXX, 180, 377, 562, 736.
QUESTIONS COLONIALES : CXXV, 317 ; CXXVI, 102, 703 ; CXXVII, 483 ; CXXVIII, 319 ; CXXIX, 694 ; CXXX, 496.
QUESTIONS ÉCONOMIQUES : CXXX, 502.
QUESTIONS FISCALES : CXXIX, 324.
QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES : CXXV, 118, 311, 681 ; CXXVII, 108, 699 ; CXXVIII, 110, 314 ; CXXX, 688.
REVUES (LES) : CXXV, 128, 505 ; CXXVI, 107, 494 ; CXXVII, 111, 489 ; CXXVIII, 115, 504 ; CXXIX, 124, 551 ; CXXX, 113, 511.
ROMANS (LES) : CXXV, 300, 672 ; CXXVI, 294, 686 ; CXXXII, 299, 775 ; CXXVIII, 297, 695 ; CXXIX, 307, 684 ; CXXX, 307, 671.
SCIENCE SOCIALE : CXXV, 113, 495 ; CXXVI, 302, 697 ; CXXVII, 688 ; CXXVIII, 308 ; CXXIX, 110 ; CXXX, 100, 491.
SCIENCES MÉDICALES : CXXV, 109 ; CXXVI, 694 ; CXXX, 96, 675, 696.
THÉATRE : CXXV, 326 ; CXXVI, 114 ; CXXX, 121, 327,
THÉATRE AU FRONT (LE) : CXXV, 330, 692 ; CXXVI, 507 ; CXZVIII, 512.
VARIÉTÉS : CXXV, 373, 748 ; CXXVI, 180, 368, 565, 758 ; CXXVII, 172, 370, 752 ; CXXVIII, 176, 364, 750 ; CXXIX, 365, 559, 751 ; CXXX, 373, 560, 731.
VIE ANECDOTIQUE (LA) : CXXV, 179, 751 ; CXXVI, 373 ; CXXVII 175 ; CXXVIII, 180, 754 ; CXXIX, 370 ; CXXX, 177.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

54
ME
Romance

N° 492 Tome CXXX 16 Décembre 1918

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, R. DE BURY, LOUIS COURTHION, GEORGES DUHAMEL,
INTÉRIM, ÉMILE LALOY, RAYMONDE MACHARD,
CHARLES MERKI, ANDRÉ MILHÉ, ADRIEN MITHOUARD, PAUL MORISSE,
JEAN NOREL, PAUL PELTIER, A. PIERRE, CAMILLE PITOLLET, RACHILDE,
JULES ROMAINS, DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVIII

SOMMAIRE

N° 492 — 16 DÉCEMBRE 1918

Jules Romains	*Sur les Conditions actuelles du Théâtre.*	577
Georges Duhamel	*Essai sur le Règne du Cœur*	589
Adrien Mithouard	*In Exitu*, poème	602
Emile Laloy	*Le Kaiser et la Neutralité de la Hollande*	614
Louis Courthion	*Les Allemands comprennent-ils la liberté ? (Schiller et Guillaume Tell).*	627
Paul Peltier	*Musset et Baudelaire,* à propos des Confessions d'un Mangeur d'opium...	637
Raymonde Machard	*Tu enfanteras...* roman (I-XVII)	648

REVUE DE LA QUINZAINE

Rachilde	*Les Romans*	671
Docteur Paul Voivenel	*Sciences médicales*	675
Charles Merki	*Archéologie. Voyages*	682
Jean Norel	*Questions militaires et maritimes*	688
R. de Bury	*Les Journaux*	693
Intérim	*Théâtre*	696
Divers	*Ouvrages sur la guerre actuelle*	699
Divers	*A l'Etranger :*	
	Allemagne (Henri Albert)	706
	Russie (A. Pierre ; André Milhé)	711
	Suisse (Georges Batault)	719
	A travers la Presse (Paul Morisse)	726
Camille Pitollet	*Variétés : Le Pays de M. Clemenceau.*	731
Mercvre	*Publications récentes*	736
—	*Échos*	737
	Tables de l'année 1918	745

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

BULLETIN FINANCIER

L'approche de la fin de l'année et les visites successives qu'ont rendues les Souverains à Paris ont eu pour conséquence un chômage plus ou moins complet de la Bourse durant plusieurs séances.

En conséquence, il n'est pas étonnant que les affaires aient été assez restreintes, bien que, d'une façon générale, le fonds du marché ne soit pas mauvais.

Les titres du nouvel emprunt français, dit de la Libération, ont fait leur apparition à la cote dès le 2 décembre, le libéré s'inscrivant à 71 fr., et le non libéré à 71 fr. 80. La fermeté est demeurée tout aussi grande sur le 3 o/o à 62 fr. 90 et le 5 o/o à 87 fr. 90. Quant au 4 o/o 1917 nous le retrouvons à 70 fr. 65 ex-coupon.

Les fonds d'Etat ont été assez irréguliers, tassement de certains types russes comme le 5 o/o 1906 à 63 fr. 15 et le 4 1/2 o/o 1909 à 54 fr. 25 et relèvement de l'Extérieure d'Espagne à 93 francs.

Les chemins de fer français sont en reprise, sauf toutefois le Nord qui abandonne une cinquantaine de francs à 1320 francs.

Le Métropolitain réactionne légèrement à 490 après 480 et le Nord-Sud gagne quelques points à 175 francs.

Au groupe de nos grandes banques, et conformément à l'ambiance, plusieurs valeurs cèdent un peu de terrain. Par contre, le Comptoir d'Escompte gagne 10 fr. à 845 ainsi que le Crédit foncier de France à 790. Fermeté du Crédit Français à 381 fr. ; du Crédit Lyonnais à 1330 fr., et de la Société Générale à 615 francs.

Les valeurs cuprifères ont été plus lourdes : le Rio est à 1815 fr. On annonce que cette Compagnie va prendre une assez forte participation dans la « British Metal Corporation » qui semble destinée à jouer un rôle important dans le commerce international des métaux. — Boléo est aussi plus faible à 790 ainsi que Montecatini à 159 fr. L'assemblée extraordinaire de cette dernière société, tenue à Milan le 26 novembre, a décidé l'augmentation du capital qui sera porté de 50 à 75 millions.

Aux métallurgiques et assimilées, Peñarroya est plus lourd à 1330 ainsi que Peugeot à 861 fr., ex-coupon de 50 francs.

Le Ministre des Finances a été autorisé par le Conseil des Ministres à déposer un projet de loi qui a pour objet de faciliter l'adaptation aux circonstances nouvelles des usines ayant travaillé pour la Défense nationale.

Ces établissements seraient appelés à recevoir immédiatement, à valoir sur les programmes généraux dont le Parlement sera incessamment saisi, des commandes importantes pour l'administration des P. T. T., pour la reconstitution de la marine marchande, et en vue de fournir à la culture les machines agricoles qui lui font défaut

Sur les industrielles russes, les caoutchoucs, la Tanganyika, des allègements se produisent, provoqués par une position acheteur qui était assez chargée.

Les Phosphates Tunisiens après avoir touché le cours de 400 fr., reviennent à 390 francs.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn
Sciences médicales : Docteur Pau Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique: Fernand Caussy
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique de la Suisse romande René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an.....	32 fr.	Un an.....	37 fr.
Six mois.....	17 »	Six mois.....	20 »
Trois mois.....	9 »	Trois mois.....	11 »

Envoi franco d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*, sur demande adressée rue de Condé, 26, Paris (6e).

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 078734347